This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

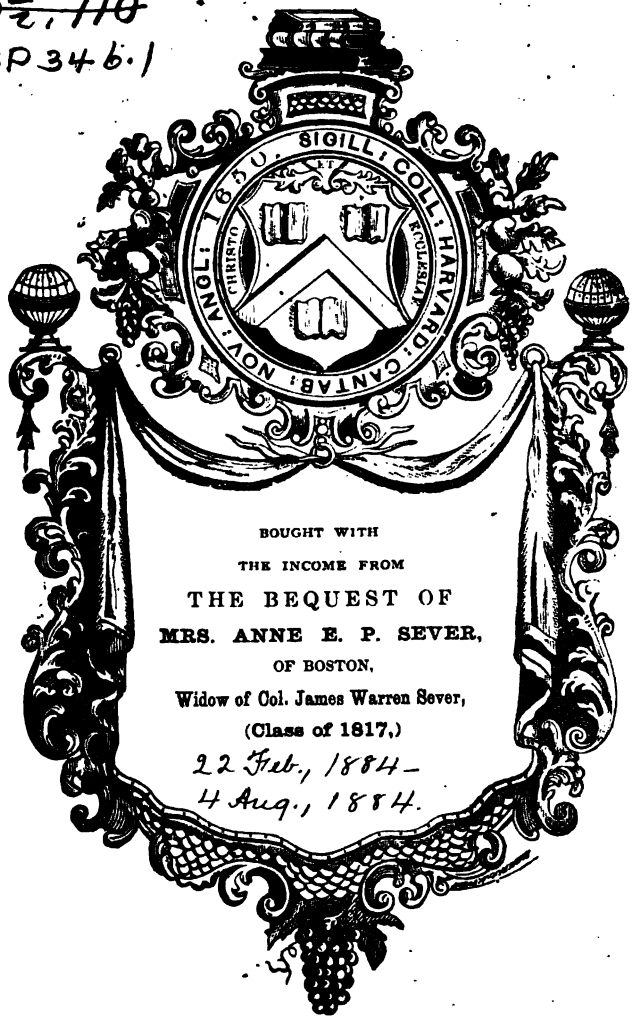
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Bd. July, 1885.

~~3½, 110~~
BP346.1



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
MRS. ANNE E. P. SEVER,
OF BOSTON,
Widow of Col. James Warren Sever,
(Class of 1817.)
22 Feb., 1884 –
4 Aug., 1884.

-25.51.9

POLYBIBLION

FEB 22 1884

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME DIX-NEUVIÈME. — XLe DE LA COLLECTION

PREMIÈRE LIVRAISON. — JANVIER.

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1884

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JANVIER 1884

I. — ROMANS, CONTES & NOUVELLES, par M. Firmin Boissin.

II. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — Œuvres pastorales et oratoires de Mgr Perrand, évêque d'Autun (p. 33).

Sciences & Arts. — A. Witz : L'École pratique de physique (p. 35). — Enrico A. Rowland : Relazione critica sulle varie determinazioni dell' equivalente meccanico della calaria (p. 36). — C. A. Young : Le Soleil (p. 36). — Mme Mark Pattisson : Claude Lorrain (p. 37). — J. Cavalucci & E. Molinier : Les Della Robbia (p. 37).

Belles-Lettres. — G. Bickell : Principes généraux de grammaire hébraïque (p. 38). — F. Nève : Les Epoques littéraires de l'Inde (p. 39). — J. Vinson : Eléments de grammaire générale hindoustanie (p. 39). — H. d'Arbois de Jubainville : Essai d'un Catalogue de la littérature épique de l'Irlande (p. 44). — G. Thorlaksson : Udsigt over de norsk-islanske Skjalde fra 9de til 14de århundrede (p. 46). — V. de Laprade : Essai de critique idéaliste (p. 48). — V. de Laprade : Histoire du sentiment de la nature (p. 50).

Histoire. — E. Marin la Meslée : L'Australie nouvelle (p. 53). — Brau de Saint-Pol : Pérak et les Orangs-Sakeys (p. 55). — Mme la marquise de Forbin d'Oppède : La Bienheureuse Delphine de Sabran (p. 57). — Le baron Kervyn de Lettenhove : Les Huguenots et les Gueux (p. 58). — L'abbé Pergot : Les Origines chrétiennes des hôpitaux (p. 59). — Ad. Vuitry : Etudes sur le régime financier de la France avant 1789 (p. 60). — J. R. Seeley : The expansion of England (p. 63). — Don Emilio Castelar & Salvador Quevedo y Zubieta : Mexico (p. 65). — F. Lenormant : Monnaies et médailles (p 66). — X. Marmier : A la maison (p. 67). — Rev. Canon Ashwell & Reginald Wilberforce : The Life of Samuel Wilberforce (p. 68). — Mgr Fèvre : Histoire de S. E. Mgr le cardinal Gousset (p. 72). — H. Omont : Inventaire sommaire des manuscrits du supplément grec (p. 75).

III. — BULLETIN. — P. Besson : De la suppression par mesure administrative des traitements ecclésiastiques (p. 76). — Ch. d'Oridant : The Cattle Disease (p. 76). — A. Mangin : La pluie et le beau temps. Le chaud et le froid (p. 76). — P. Albert : La Littérature française au dix-neuvième siècle (p. 77). — E. About : Le Roi des montagnes (p. 77). — Gérard van Caloen : Au delà des Monts! (p. 78). — A. Mangin : Voyage à la Nouvelle-Calédonie (p. 79). — L. Fontaine : L'Armée romaine (p. 79). — P. Gaffarel : Les Campagnes de la première République (p. 80). — C. Bauchal : Le Louvre et les Tuileries (p. 80). — Quatrelles : La Dame de Gai-Fredon (p. 81).

IV. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Joachim Barrande, Richard de Laprade, Henri Martin, de Chabrol-Crousol. — Institut. — Faculté des lettres. — Société des antiquaires de France. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Dernières recherches sur l'auteur de l'Imitation. — Ballanche et le P. Jean Vaudon. — Publications relatives à l'histoire de l'enseignement primaire. — L'entrée solennelle des archevêques de Bordeaux. — Société des archives historiques de la Gironde. — Notice sur le port de Saint-Nazaire. — Sur la date de la mort de César Nostradamus. — Molière et les Limousins. — Allemagne. — Angleterre. — Dalmatie. — Espagne. — Italie. — Russie. — Etats-Unis. — Publications nouvelles et annoncées.

V. — QUESTIONS & RÉPONSES.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER, 1884. T. XL, 1

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU ET FILS.

29-3
368

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME DIX-NEUVIÈME

(QUARANTIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1884

BP 346.1

FEB 22 1884

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Tristesses et Sourires*, par GUSTAVE DROZ. 30e édition. Paris, Victor Havard, 1883, in-12 de 380 p. 3 fr. 50. — 2. *Mon frère Yves*, par PIERRE LOTI. Paris, Calmann Lévy, 1883, in-18 j. de 423 p. 3 fr. 50. — 3. *Michel Verneuil*, par ANDRÉ THEURIET. Paris, Paul Ollendorff, 1883, in-12 de 324 p. 3 fr. 50. — 4. *Une Vie*, par GUY de MAUPASSANT. Paris, Victor Havard, 1883, in-12 de 402 p. 3 fr. 50. — 5. *Une Vie intime*, par LUGAN-RIEUX. Paris, Dentu, 1883, in-8 de 160 p. 2 fr. — 6. *Paulette*, par HECTOR MALOT. Paris, Dentu, 1883, in-18 j. de 394 p. 3 fr. — 7. *Son Altesse*, par ÉDOUARD CADOL. Paris, Dentu, 1883, in-18 j. de 370 p. 3 fr. — 8. *Angèle Méraud*, par CHARLES MÉROUVEL. Paris, Dentu, 1883, in-18 j. de 472 p. 3 fr. 50. — 9. *Autour du mariage*, par GYP. Paris, Calmann Lévy, 1883, in-18 j. de 320 p. 3 fr. 50. — 10. *Noces parisiennes*, par ALAIN BEAUQUENNE. Paris, Paul Ollendorff, 1883, in-12 de 338 p. 3 fr. 50. — 11. *L'Amour partout*, par MYRIEM (la marquise d'OSMONT). Paris, Paul Ollendorff, 1883, in-12 de 320 p. 3 fr. 50. — 12. *Les Mélancolies d'un joyeux*, par ARMAND SILVESTRE. Paris, E. Charavay, 1883, in-12 carré de 300 p. 3 fr. 50. — 13. *L'Idéal*, par JULES DE GLOUVET. Paris, E. Plon, 1883, in-12 de 312 p. 3 fr. 50. — 14. *Victoire la Rouge*, par GEORGES DE PEYREBRUNE. Paris, E. Plon, 1883, in-12 de 272 p. 3 fr. 50. — 15. *Polichinelle et Cie*, par LE MÊME. Paris, E. Plon, 1883, in-12 de 284 p. 3 fr. 50. — 16. *L'Ingénue*, par HENRY GRÉVILLE. Paris, E. Plon, 1883, in-12 de 304 p. 3 fr. — 17. *Le Mariage en poste*, par PAUL PERRET. Paris, Calmann Lévy, 1883, in-12 de 304 p. 3 fr. — 18. *Robert*, par CLÉMENT RICHEL. Paris, E. Charavay, 1883, in-12 carré de 315 p. 3 fr. 50. — 19. *Le Roman d'une mère*, par PAUL CÉLIÈRES. Paris, Hennuyer, 1883, in-12 de 372 p. 3 fr. 50. — 20. *Le Chevalier de Kéramour* (édition expurgée), par PAUL FÉVAL. Paris, Victor Palmé, 1883, in-12 de 452 p. 3 fr. — 21. *Le Capitaine Simon* (édition expurgée), par PAUL FÉVAL. Paris, Victor Palmé, 1883, in-12 de 384 p. 3 fr. — 22. *Aventures et Embuscades*, par G. DE LA LANDELLE. Paris, Haton, 1883, in-12 de 312 p. 3 fr. — 23. *Les Coureurs d'aventures*, par LE MÊME. Paris, Dentu, 1883, in-18 j. de 388 p. 3 fr. — 24. *Jean Muhlberg*, par C. DE BEAULIEU. Paris, E. Plon, 1883, in-12 de 286 p. 3 fr. — 25. *Le Collier d'acier*, par FORTUNÉ DU BOISGOBEY. Paris, E. Plon, 1883, in-12 de 298 p. 3 fr. — 26. *Mérindol*, par LE MÊME. Paris, E. Dentu, 1883, in-18 j. de 332 p. 3 fr. — 27. *Quinze jours dans la Lune*, par A. DE LAMOTHE. Paris, Blériot et Gautier, 1883, in-12 de 380 p. 3 fr. — 28. *Le Roi Charlot*, par CHARLES BUET. Paris, Victor Palmé, 1883, 2 vol. in-12 de 396 et 364 p. 6 fr. — 29. *La Petite Princesse*, par LE MÊME. Paris, Dentu, 1883, in-18 j. de 260 p. 3 fr. — 30. *Le Prince et le Pauvre*, par MARK TWAIN, traduit de l'anglais par PAUL LARGILLIÈRE. Paris, H. Oudin, 1883, in-12 de 328 p. 3 fr. — 31. *Arne*, par BIORNSTIERNE-BIORSON (traduit du suédois). Paris, K. Nilsson, 1883, in-12 de 273 p. 2 fr. — 32. *Vie militaire dans un régiment noir de la Caroline du Sud*, par le colonel T. W. HIGGINSON. Traduit de l'anglais, par le traducteur de la *Grande armée des Misérables* (Mme la comtesse AGÉNOR DE GASPARIN). Paris, Fischbacher, 1883, in-12 de 350 p. 3 fr. — 33. *Sans remords*, par MM. JOSÉPHINE C. BACKER. Traduit de l'anglais par Mme la comtesse AGÉNOR DE GASPARIN. Paris, Calmann Lévy, 1883, in-18 j. de 254 p. 3 fr. 50. — 34. *Croquis de province*, par HORACE BERTIN. Paris, A. Lemerre, 1883, in-12 de 242 p. 3 fr. 50. — 35. *Orient et Occident* (récits et nouvelles), par J. D'AVENEL. Paris, Palmé, 1883, 2 vol. in-12 de 342 et 394 p. 6 fr.

1. — M. Gustave Droz revient de loin : il en était à Marcellin et à Grévin, et le voici à Bossuet et à Joseph de Maistre, pour ne pas dire à Louis Veuillot. Il avait commencé par des légéretés un peu risquées, telles que *Babolain*, *Monsieur*, *Madame et Bébé*, *Autour d'une source*, *une Femme gênante*, et il nous donne aujourd'hui ce bon et beau livre qui s'appelle : *Tristesses et Sourires*. De la tristesse, il y en a, et très sincère, sur les misères, les défaillances, les ignominies du

temps présent ; mais n'allez pas croire au moins que ce soit un livre morose, ennuyeux, sec et froid : non ! à chaque page, le sourire y perle, ému, spirituel, exquis et d'une gaîté franche. Si la grivoiserie en est absente, ce que les Anglais nomment l'*humour* y abonde. Maintenant, si je vous disais que ce livre est un roman, je tomberais à bon escient dans le péché d'exagération. *Tristesses et Sourires* n'a de romanesque que le cadre — un cadre très primitif et très simple, que voici : Mme la baronne douairière d'Orchamp est devenue veuve ; elle supplée aux causeries conjugales par un cahier de papier blanc auquel elle confie ses épanchements, ses pensées, ses méditations et ses souvenirs. Elle a aussi quelquefois pour partenaires son cousin l'abbé d'Ouquenay, prélat romain, saint prêtre, âme angélique, et son médecin, le docteur Férou, qui pose en athée, qui n'est pas méchant homme au fond, mais qui, avec toute sa science, nous fait l'effet d'un sot des mieux accomplis. Total : trois personnages. C'est celui de la baronne qui domine. M. Gustave Droz a coulé tout d'une pièce ce caractère de femme d'un autre temps, avec ses récriminations parfois un peu malicieuses, mais généralement bien fondées, ses appréciations souvent trop vertes, mais au demeurant fort justes, ses aspirations nobles et généreuses, ses regrets narquois et ses dédains de grande dame. Pour être vraie, pour être vivante, la baronne d'Orchamp devait être délicieusement de l'ancien régime, *laudatrix temporis acti !* Ainsi l'a créée M. Gustave Droz, et le portrait est admirablement réussi. Rien n'est plaisant comme de voir l'intrépide douairière dire leur fait à ses amis, à ses ennemis et à elle-même. C'est là un droit que lui donnent ses cheveux blancs de grand'mère. Et elle en use, sans la moindre gêne. Avec quelle volupté ne rabroue-t-elle pas le matérialiste Férou, pour qui Dieu n'est qu'une quinte, l'amour une sécrétion, l'héroïsme un phénomène de digestion, la pensée un mouvement moléculaire ? Elle cause de tout, la douairière d'Orchamp, et de la religion, et de la politique, et de la famille, et de la politesse, et de l'élégance, et toujours en femme sensée, instruite, mais point pédante, bref comme une Mme Pernelle, aristocratique sans prudhommerie et sans acrimonie, qui se souvient pourtant d'avoir été jadis Elmire et Célimène. Elle a beaucoup lu aussi, et se réclame avec plaisir de Montaigne, de Bourdaloue, de Mme de Sévigné, de Châteaubriand, de qui encore ? On sera bien aise de connaître quelques-unes de ces réflexions. Nous citons au hasard de la plume : « Toute dégradation, individuelle et nationale, est sur-le-champ annoncée par une dégradation rigoureusement proportionnelle dans le langage. » « Un jour passe un individu du dernier commun, laid, ébouriffé, fort sale et vautré, dans une voiture comme un ivrogne qu'on ramène. Je dis : Voyez ce butor. On me répond : c'est un ministre, et on m'assure qu'il est à jeun. » — « L'é-

mancipation de chacun n'est-il pas l'asservissement de tous à la plus dure des tyrannies, celle de la confusion. » — La passion peut agiter deux âmes sans les confondre ; seuls, le temps et l'estime les confondent sans les agiter. » — « La plupart des fureurs humaines sont des souffrances inavouées, et la bave que l'on crache aux autres vient toujours d'une plaie dont on souffre. » — « Le petit enfant et le vieillard sont deux poètes dans leur impuissance : celui-ci ne peut plus, celui-là ne peut pas encore. Voilà le lien secret qui les réunit l'un à l'autre. » — « Le dernier mot de la raison est de constater ses étroites limites. La Providence nous en a donné juste assez pour nous guider vers elle. » — « La raison qui ne mène pas à la foi peut occuper l'esprit bien ou mal, mais ne pénètre pas dans le cœur, et c'est par le cœur que l'homme est fécond. » — « Lorsqu'une femme ressemble à une drôlesse, il y a de grandes chances pour que son mari soit un drôle. » — « Ne me parlez pas de la masse : c'est un bœuf bon à tirer un char, mais incapable à coup sûr de le conduire. » — « L'amour paternel évoque si bien le souvenir de la tendresse filiale qu'à certains moments, il semble se confondre avec elle ; et c'est ainsi que l'anneau de notre vie se soude en enlaçant l'anneau voisin. » Par tout le livre, il court de ces pensées morales et saisissantes qui inspirent le mépris des vilenies du jour et élèvent l'âme vers l'idéal. Et chacune est exprimée avec un charme, une grâce, un imprévu qui en doublent le mérite. On a plus de plaisir encore à savourer une saine liqueur dans un verre de fin cristal, que dans une tasse d'étain. Et n'est-ce pas le comble de l'art d'habiller une idée sérieuse d'une forme attrayante ? Tel est le cas de *Tristesses et Sourires*. On dit que cette œuvre a été écrite dans la solitude d'une vieille abbaye, où M. Droz habite pour être plus loin des turpitudes du naturalisme contemporain. Si le fait est vrai, on peut répondre que, cette fois, du moins, la solitude n'a pas été mauvaise conseillère. Il en est sorti un Juvénal chrétien. L'athéisme démagogique opère de ces revirements-là dans les consciences droites. Et le fils suit bravement l'exemple du père. Lisez les *Lettres d'un Dragon*. Vous reconnaîtrez le même parfum d'honnêteté, la même philosophie consolante, le même esprit au service de la vérité, la même note émue, chevaleresque et délicate, que dans *Tristesses et Sourires*. Quoi d'étonnant au surplus ? Ne sont-ce pas deux livres qui sortent de la même famille, et bon chien ne chasse-t-il pas de race ? M. Paul Droz, le « jeune dragon », auteur de ces « Lettres si françaises », si « patriotiques », en est l'indiscutable preuve. Il serait à souhaiter, par exemple, que nos casernes n'eussent pas de plus mauvais bréviaire. Il s'y formerait d'autres soldats que ceux qui se repaissent des blasphèmes et des obscénités de l'abominable *Colonel Ramollot*.

2. — On n'a pas oublié ces articles à sensation que publia le *Figaro*, l'automne dernier, et dans lesquels l'auteur décrivait, les uns disent un peu trop d'après nature, les autres d'une façon un peu trop fantaisiste, divers épisodes de l'expédition tonkinoise à son début. Certaines scènes de la prise de Hué étaient réellement attristantes : on avait, si l'on en croit l'auteur des récits parus dans le *Figaro*, cruellement et cyniquement achevé des blessés ; on s'était livré à des fureurs de représailles absolument indignes de l'armée française ; on agissait à l'égard des prisonniers annamites comme agirent avec leurs captifs les bandes sauvages de Tamerlan. Ces articles signés : Pierre Loti, firent un bruit tel que le gouvernement s'en émut et mit leur auteur, M. Julien Viaud, lieutenant de vaisseau, en disponibilité. M. Viaud, Pierre Loti, si vous préférez, car c'est tout un, n'a pas eu trop à se plaindre de cette mesure de rigueur. Officier de marine et romancier, à l'instar du courageux et regretté Henri Rivière, il avait publié le *Spahi*, *Azyadé*, et autres œuvres qui n'étaient pas sans talent, mais qui ne se vendaient pas du tout. Au moment même de sa destitution, Pierre Loti lance *Mon frère Yves*, et ce roman-ci occupe pendant deux mois le monde littéraire. Quelques critiques, naturellement des amis de l'officier destitué, sacrent immédiatement M. Julien Viaud, écrivain de génie, romancier hors de pair. C'est aller un peu vite. *Mon frère Yves* n'est certainement pas, pour le style principalement, une œuvre ordinaire. Mais elle ne fera oublier ni *Eugénie Grandet*, ni *Mademoiselle de la Seiglière*, ni l'*Ensorcelée*, ni même, morale à part, la *Petite Fadette* et les *Trois Mousquetaires*. Un roman de Pierre Loti est d'action peu compliquée, et *Mon frère Yves*, n'apporte pas une exception aux habitudes de ce descriptif à outrance. Yves Kermadec est fils de matelot, matelot lui-même : il est aussi fils d'ivrogne, et plus ivrogne encore que son père. Sur mer, c'est un garçon doux, honnête, vaillant, le premier gabier de l'équipage. Sur terre, c'est une brute, un gibier de bgane, toujours dans les ruisseaux, les tavernes et les bouges. Dégrisé, il a honte de son vice, pleure, se désole et promet de se corriger. Serment d'ivrogne ! c'est toujours à recommencer. A la fin cependant, il se marie, épouse une douce et honnête Brestoise, devient père, et semble pour quelque temps renoncer à la boisson. Est-ce pour toujours ? Le dénouement du livre ne le dit pas. Au fait, de dénouement à *Mon frère Yves*, roman où l'atavisme est érigé en dogme, il n'y en a point et ne saurait y en avoir. Tout ce que peut conclure le fataliste écrivain, — qui tient l'influence du christianisme pour une « quantité négligeable, » selon un mot de la *République française*, à propos des Chinois, — c'est de prendre congé de son héros, un jour de sagesse. Sagesse fragile, quand on pose en principe que l'homme n'échappe pas, quoiqu'il en ait, à la

triple fatalité de la race, du milieu et des circonstances ! Ces réserves établies sur une thèse antichrétienne et antiphilosophique, au point de vue de la liberté humaine, il ne nous en coûte pas de reconnaître que *Mon frère Yves*, cet *Assommoir* des gens de mer, contient des pages d'une poésie intense et colorée, de toute beauté. La manœuvre pendant l'orage, le croquis du nouveau-né, le portrait de la petite Yvonne, l'automne en Bretagne, la tempête dans les mers d'Asie, la mort du matelot Brazère, sont des morceaux achevés. Il y a telles descriptions des lourdeurs accablantes et des resplendissements nocturnes de la mer équatoriale que l'on ne surpassera pas. Quand Pierre Loti parle de la mer, il en donne une sensation étrange et poignante : la sensation de l'infini, et il faut remonter à M. Michelet pour trouver une aussi grande puissance de coloris. Par malheur, ce peintre de l'immensité, ce poète de l'Océan n'est pas croyant. C'est une sorte de douteur à la Byron — que tourmente sans cesse l'éternel problème du but de notre existence. On dirait parfois que son doute l'obsède et lui pèse — car on le surprend à s'attarder devant le vieux clocher, devant les processions rustiques, devant les touchantes cérémonies du baptême. Il n'aime pas l'Église, et il s'attendrit pourtant devant le petit Pierre Kermadec, faisant sa prière du soir et répétant, d'une voix très douce, les mains jointes, ces naïves paroles que lui souffle sa grand'mère : « Mon Dieu, ma bonne Sainte-Vierge, ma bonne sainte Anne, je vous prie pour mon père, pour ma mère, pour mon parrain, pour mes grands-parents, pour ma petite sœur Yvonne, et pour mon oncle Goulven qui est loin sur la mer !..... » La mer ! elle est presque à toutes les pages de *Mon frère Yves ;* elle y miroite, elle y scintille, elle y écume, elle s'y lamente, elle y gronde, dans sa splendeur inconsciente et aveugle, avec d'incomparables accents de tendresse et de fureur. C'est assurément le meilleur du livre.

3. — Littérairement, M. André Theuriet baisse. Sa dernière œuvre, *Michel Verneuil*, n'est pas insignifiante : elle a même de très belles parties ; mais elle ne vaut ni la *Maison des deux Barbeaux*, ni le *Filleul du Marquis*. Verneuil est fils d'un paysan : il est l'incarnation de « ces nouvelles couches, » tant flattées, tant adulées, et dont un peu d'instruction change la veste en redingote, sans changer leur éducation souvent défectueuse, ni leur caractère presque toujours pétri d'orgueil. Il a de sa race la patience et la vigueur, mais aussi l'entêtement du bœuf, la rudesse du sanglier. Ce Michel est tout angles. Frais émoulu de l'École normale, auteur d'une thèse démocratisante sur les *Paysans dans les idylles de Théocrite*, il est envoyé comme professeur en province. Une brillante conférence sur les grands hommes qu'a produits la Touraine fait de Michel Verneuil un personnage. Il en

profite pour amener à la loterie de la vie le quine d'un riche mariage. Il jette ses vues sur une veuve, Mme Ducoudray. Mais cela ne réussit point — et de la mère il se rabat sur la fille. Mlle Ducoudray devient à la longue Mme Verneuil, et en même temps Mme Ducoudray, mère, épouse un M. de la Guérinière. Tristes hymens ! Les deux ménages vont habiter Paris. En province, Michel Verneuil, avant d'épouser la fille, était l'amant de la mère. A Paris, sa femme le trompe avec un député beau parleur. On donne à Verneuil une suppléance à la Sorbonne. Il échoue piteusement à sa première leçon et envoie sa démission au ministre. A ce moment, son ménage — à l'organisation duquel n'ont présidé que l'ambition et le désordre moral — est un véritable enfer. Michel quitte sa femme dont les scandales se multiplient, et retourne en province, le cœur aigri, plein de fiel. Il y devient amoureux d'une jeune fille honnête et pauvre ; mais il est marié. Que faire ? Michel se désespère, quand il apprend que sa femme, dégoûtée de sa honteuse vie, s'est tuée d'un coup de revolver. Michel se remarie, guéri désormais de toute ambition. Si ce dénouement est dans la façon de feu M. Scribe, il n'est pas naturel. Piètre sire, en définitive, et pas sympathique le moins du monde, Michel Verneuil ne mérite pas de si bien finir. Ambitieux effréné, il ne doit qu'à ses fautes la situation désagréable qu'il s'est créée. Le romancier aurait bien dû, pour parler comme M. de Bismark, le « laisser cuire » dans ce mauvais « jus. » Il y a un type fort original dans le roman de M. Theuriet : c'est Jouzeau le végétarien, professeur de mathématiques. Le végétarisme — qu'un riche Américain, ancien marchand de porcs, ô ironie de la destinée ! prêche à Paris depuis quelques mois, n'est pas nouveau. Ce système remonte à Pythagore : il a été rajeuni, sous Louis-Philippe, par le colonel Gleyzès, l'auteur de *Thalysie* ou la *Nouvelle existence*. Plus tard, sous le second Empire, il fut, si l'on en croit M. Champfleury, ardemment propagé par un excentrique du nom de Jupille — lequel, soit dit entre parenthèse, imitait l'orfèvre Josse, puisqu'il était fruitier dans la rue du Cherche-Midi. Les végétariens prétendent régénérer l'humanité en lui imposant pour aliments uniques des légumes cuits à l'eau, des fruits et du laitage. Le végétarien de M. Theuriet y ajoute des leçons d'algèbre — et c'est sur ses pauvres nièces qu'il expérimente. Dans *Michel Verneuil*, M. Theuriet n'est pas toujours juste pour les classes dirigeantes. Il les voit à travers la loupe brouillée du *Temps*. Je ne dis point que ces classes ne méritent pas la mercuriale qui suit, mais à la condition de ne pas trop généraliser et de tenir compte de nombreuses, louables et saillantes exceptions : « Les classes dirigeantes ne dirigent rien, parce qu'il leur manque la foi et l'énergie. Elles voudraient bien résister ; mais elles ont peur de sortir de la légalité, et elles lâchent

pied tout doucement devant le flot démocratique qui monte. Aujourd'hui elles acceptent le Septennat (l'action de *Michel Verneuil* se passe à cette époque) ; demain elles se résigneront à la République de Danton qui les dépouillera de leurs places, puis à celles de Blanqui qui leur enlèvera leur argent. » Hélas ! cette vérité n'a qu'un défaut, c'est qu'elle sort de la bouche intéressée d'un adversaire. De telles récriminations pullulent dans *Michel Verneuil* — et elles ne sont pas plus à l'éloge du romancier, que certaines scènes risquées qui ne vont pas cependant jusqu'à l'érotisme d'*Une Vie*, de M. Guy de Maupassant, disciple de M. Zola et de Flaubert.

4. — On a jeté la pierre à la maison Hachette, parce qu'elle n'a pas voulu introduire *Une Vie* dans sa Bibliothèque des chemins de fer. Au risque de passer pour un sot, parmi les pornographes, j'estime que les directeurs de la maison Hachette ont bien agi. Il n'y a, en effet, que les entrepreneurs de pornographie qui essayent de présenter le dédain calculé de toute convenance comme une des plus brillantes conquêtes de la littérature française contemporaine. Or, dans *Une Vie*, sans parler de plusieurs tableaux libertins, il existe deux scènes complaisamment et longuement pimentées d'ingrédients pornographiques. Je dis aussi que la scène odieuse et absolument invraisemblable, dans laquelle l'abbé Tolbiac écrase à coups de pied, sous un prétexte de morale ridiculement étroite et inhumainement farouche, une pauvre chienne au moment où elle met bas ses petits, ne peut comporter aucune excuse. Car, dans sa préméditation calculée, elle est de nature à inspirer la haine du prêtre. C'est avec des pages semblables qu'aux heures de Révolution les fusilleurs d'évêques et de moines bourrent leurs chassepots. Bien entendu que M. Guy de Maupassant, qui, dit-on, professe des idées politiques modérées, n'a pas porté ses vues si loin, en écrivant *Une Vie*. Il n'en reste pas moins acquis, que ce livre est fort dangereux, d'autant plus dangereux qu'il témoigne d'un remarquable talent, et contient même des pages ravissantes. C'est l'histoire d'une jeune fille, Jeanne de Lamarre, appartenant à l'aristocratie terrienne de la Haute-Normandie. Après une jeunesse heureuse et calme comme une matinée de mai, Jeanne entre dans le malheur par la porte du mariage et n'en sort plus. Trompée par son mari, par ses amies, par ses domestiques, elle découvre petit à petit que son père a trompé sa mère et que sa mère elle-même n'a pas été à l'abri de tout reproche. Dès lors, le découragement, le scepticisme, l'indifférence s'emparent de cette âme faible, et elle n'essaie même plus de réagir. Son mari meurt, victime d'une horrible vengeance. Il lui reste un fils ; mais ce jeune homme, élevé sans religion, s'abandonne à tous ses mauvais penchants, ruine presque sa mère et la quitte pour suivre une fille. Telle est *Une Vie*. Sa lecture produit

l'impression désolante et désolée que produirait un chapitre de Schopenhauer ou de Léopardi, chantant le désespoir ou prêchant l'anéantissement. Du pessimisme et du plus affreux mis en roman! On n'en peut louer que le style, qui est vraiment d'un maître? Pourquoi faut-il que l'écrivain à qui Dieu a donné une si belle intelligence en fasse un si déplorable usage ?

5. — Si M. Guy de Maupassant est trop réaliste, M. Lugan-Rieux, l'auteur d'*Une Vie intime*, mérite le reproche contraire : il est trop effacé, trop poncif, trop clair de lune, et il n'y a de commun entre les deux romans que le titre. Ce M. Lugan-Rieux, ancien professeur de l'Université, habite Lauzerte (Tarn-et-Garonne), et se console de la vieillesse par la littérature. Douce ambition qui n'a rien de subversif! Les produits littéraires de M. Lugan-Rieux se ressentent de ses goûts modestes. La *Vie intime* qu'il vient de publier en est, chose étonnante, à sa deuxième édition. Cela se réduit pourtant aux aventures banales d'un malheureux jeune homme dont la naissance est entourée de mystères, qui ne connaît pas ses parents, qu'une passion contrariée tourmente et qui, finalement, ne trouve de repos et de calme que dans la religion. Ce Werther français, moins le suicide, raconte lui-même son histoire à M. Lugan-Rieux, pendant une saison à Bagnères-de-Bigorre, et le brave Lauzertois nous la redit en l'habillant de son mieux, dans un style qui rappelle les romanciers du premier quart de ce siècle. Il les rappelle même trop, et l'on voudrait à son récit un peu plus de mouvement et de modernité. Mme Cottin et le vicomte d'Arlincourt ont fait jadis la joie de nos grand'mères. Que reste-t-il d'eux aujourd'hui? Quelques beaux sujets de pendule.

6. — M. Hector Malot en est à son quarantième roman. Le dernier paru a nom *Paulette*. Il s'agit d'une mauvaise mère — chose encore plus odieuse qu'une mauvaise épouse. Il est vrai qu'Alice Roberjot, fille d'un pharmacien de Pornic, se trouve être l'une et l'autre, en abondance. Le peintre Jacques Cintrat, dans une excursion artistique sur les côtes de l'Océan, devient amoureux de cette fille mal élevée : il l'épouse. Une enfant, Paulette, naît de leur mariage. Cintrat, véritable artiste, travaille pour sa femme et pour sa fille : il est honnête et ne soupçonne même point le mal. Tout autre est sa femme. Déjà perverse en province, Paris la détraque totalement — et, un beau matin, elle plante là son brave homme de mari pour suivre en Italie un jeune pêcheur de Pornic, devenu riche et à qui elle s'était donnée avant son mariage. Cintrat, — qui avait fini par s'apercevoir des débordements de sa triste « moitié, » — se serait facilement consolé de cette fugue, si l'épouse adultère ne lui avait enlevé sa fille, sa petite Paulette. Le pauvre Cintrat ne se sent plus le même homme : il néglige le travail, fuit ses relations et se livre à l'absinthe,

l'horrible fée verte. Mais Dieu n'abandonne pas les pères qui aiment leurs enfants. Un beau jour, Cintrat retrouve Paulette : elle a quatorze ans et est fort gentille, malgré ses souffrances; car, toute jeune encore, Paulette a déjà beaucoup souffert. Son indigne mère l'a brutalement chassée, et l'enfant, pour vivre, s'est vue forcée de servir ici de pastoure, là de servante — et, de ferme en ferme, a fini par se rapprocher de Paris. Le retour de Paulette ramène la vie et la gaîté dans l'intérieur désolé de l'artiste. Pauvre petite sœur de la *Mignon* de Goëthe ! Comme on s'intéresse au récit de ses épreuves ! La thèse de M. Hector Malot était celle-ci : faire de l'enfant l'ange gardien d'un foyer où l'adultère avait semé le désespoir. De ce sujet, réconfortant en soi, le romancier a tiré des pages d'émotion véritable, de jolies scènes d'intérieur, des situations pathétiques où le cœur joue le principal rôle. Il est fâcheux que le sentiment chrétien soit totalement absent de cette œuvre — qui serait, n'étaient quelques pages de trop sur les désordres conjugaux de Mme Cintrat, une des meilleures de l'auteur de *Sans Famille* et de *Romain Kalbris*. On peut aussi reprocher à M. Hector Malot d'avoir trop visiblement imité Victor Cherbuliez. Alice Roberjot semble, en effet, calquée sur l'Aleth Guépie, de la *Ferme du Choquard*, et Cintrat rappelle, par certains côtés, la vieille Marie-des-Anges, de la *Glu*, de M. Jean Richepin. Mais, en dehors de ces imitations, il y a dans *Paulette* d'amusantes et originales créations, notamment celle du vieux rapin Badiche, l'ami de Cintrat. Badiche, sorte de Caleb, à l'âme dévouée, au cœur affectueux et doux, tour à tour Mécène, mentor, factotum, cuisinier, bonne d'enfant, est, à notre avis, le meilleur personnage de ce drame de famille. Badiche est quelquefois ridicule, mais souvent héroïque et toujours gai. Si la Bohême artistique et littéraire ne produisait pas de plus méchants types, elle serait loin d'être un fléau social, et nos vénérables académiciens pourraient remettre sous cloche leurs foudroyants anathèmes. *Non est his locus.*

7. — Quel fils de roi M. Édouard Cadol a-t-il voulu peindre, dans *Son Altesse ?* Le prince de Galles ou le prince d'Orange — le fameux Citron ? Il y a dans son roman — un bien mauvais roman à tous les points de vue — des traits qui se rapportent à l'un et à l'autre. Nous opinons pour le prince d'Orange, d'autant que cette Altesse libertine a pour compagnon de débauches un certain marquis de Villeré, qui est tout le portrait de feu le duc de Gramont-Caderousse. Au dénouement, le lecteur est passablement dérouté ; Son Altesse, le prince Frédéric, est tué par un marchand de jambons d'Amérique, dont il avait séduit la fille. Mais c'est un détail voulu, pour donner le change à ceux qui pourraient, avec raison, s'offusquer de la façon toute démocratique et souverainement perfide avec laquelle M. Édouard Cadol

traite l'héritier d'un des trônes de l'Europe contemporaine. Dans ses *Rois en exil*, qui, mis en comédie, viennent de recevoir, sur la scène du Vaudeville, un échec aussi mérité que retentissant, M. Alphonse Daudet avait certes ravalé la Royauté. Mais pourtant, par une sorte de pudeur, ayant sa source dans ses anciennes opinions, l'ex-secrétaire de M. le duc de Morny avait introduit dans son livre deux grands et nobles caractères, la reine Frédérique et le plébéien Élysée Méraut, précepteur du petit Zara. C'était encore quelque chose ! Ici rien. Le père et la mère du prince Frédéric interviennent-ils une ou deux fois dans *Son Altesse*, on nous les montre si problématiques, si effacés, que ce n'est point la peine d'en parler. Le prince Frédéric a tous les vices : il est vil, méchant, ignorant, crapuleux et méprisable à tous égards. Mais c'est le représentant de la vraie monarchie, de la monarchie absolue, de la monarchie selon Joseph de Maistre ! Il fallait bien ce trait-là pour faire haïr son héros davantage encore. Et pourquoi ne pas le dire ? Sur le dos de ce prince avachi, qui se laisse cravacher aux courses de Longchamps, et qui ne parle que principes, M. Édouard Cadol a voulu tout uniment frapper l'idée monarchique au cœur. Ainsi, avant de traduire la Révolution en fait, les francs-maçons de la fin du dix-huitième siècle commencèrent par vilipender la grande et noble Marie-Antoinette ! *Son Altesse* ne produira pas cependant le mal qu'a désiré l'auteur : il est écrit avec un esprit trop cherché, trop léché, trop subtil pour être goûté par le peuple. Ajoutons que la force de la vérité arrache au romancier pamphlétaire des affirmations comme celle-ci : « Vous aurez beau inscrire en tête de vos constitutions toutes les formules d'égalité que vous voudrez, vous ne ferez pas qu'en France on mesure un grand personnage à la toise du premier venu. Ce peuple s'insurgera contre ses supérieurs ; il leur coupera le cou au besoin ; mais, la tempête passée, il leur redonnera du Monseigneur. Il a le respect dans le sang. » Quels aveux !

8. — Si, dans *Son Altesse*, M. Édouard Cadol a refait les *Rois en exil*, M. Charles Mérouvel, dans *Angèle Mérand*, a pastiché *Numa Roumestan* et *Monsieur le Ministre*. Il s'agit d'un brave gentilhomme campagnard, Maurice de Chazolles, qui, nommé député, ne tarde pas à se faire une place remarquée, à la Chambre, par sa grande éloquence, entre dans les conseils du gouvernement, et, parvenu au comble des honneurs, se débauche littéralement. Monsieur a une douce et honnête femme qui l'aime bien, des enfants charmants, un foyer enfin comme on en voudrait beaucoup. Cela ne suffit pas à Monsieur. Il déserte son intérieur et court les cabinets particuliers avec Angèle Mérand, une fille, absolument fille d'instincts, d'éducation, de tempérament, d'allures, cynique, capricieuse, insolente, enjoleuse et sans

cœur. Maurice de Chazolles noue avec cette créature vicieuse, courtisée aussi par le baron Germain et le duc de Charny, un de ces liens honteux, qui amènent toujours à la déchéance morale et quelquefois au crime. Cette fois, c'est le crime. Dans un accès de colère jalouse, Maurice jette sa maîtresse par la fenêtre — et Angèle Méraud meurt de la chute, le lendemain. Pour sauver son meurtrier de la cour d'assises : cette fille, en mourant, a un bon mouvement. Elle déclare qu'elle s'est tuée elle-même. M. de Chazolles se retire dans son domaine de Val-Dieu, où il rencontre sa femme qui lui pardonne. Nous ne le trouvons pas suffisamment puni. Cette œuvre contient des qualités réelles d'observation et d'analyse ; mais l'auteur a le grand tort de s'attarder plus qu'il ne convient dans les tableaux du vice. Il y a surtout une scène d'orgie, avec la mort pour résultat, dans l'orgie même, qui est triplement affreuse, répugnante et obscène. La seule moralité qui ressorte de l'œuvre de M. Mérouvel, c'est que le séjour des champs est préférable au séjour des villes. Tant que Maurice de Chazolles habite le Val-Dieu, il demeure époux modèle, excellent père, citoyen exemplaire. Transplanté à Paris, ce *gentleman-farmer* devient un parfait égoïste et un fieffé libertin. Nous avons aussi trouvé dans *Angèle Méraud* la définition d'un mot fort usité sur le boulevard, au Jockey-Club et au bois de Boulogne. C'est le *pschutt*. L'inventeur (quelle gloire !) est le jeune duc Savinien de Charny. Lisez : le jeune duc de Morny. Or, *pschutt* signifie tout ce qui est excentrique, aux latitudes où rayonne la jeunesse frivole, mondaine et « gommeuse ; » tout ce qui est « supercoquentieux, » tapageur, queue du chien d'Alcibiade. Mais le « pschutt » n'a qu'à se bien tenir. Nos byzantins viennent de trouver le « tschock » et le « tschock » va détrôner le « pschutt. » Le « tschock » est le dernier mot du « parisianisme. »

9, 10, 11 et 12. — On donne le nom de « parisianisme » à certaine littérature faisandée, mise à la mode par le *Gil-Blas* et la *Vie parisienne*. Cette littérature a ses fervents et ses ferventes — parmi lesquelles de grandes dames. Comme échantillons, nous avons aujourd'hui sous les yeux : *Autour du mariage*, par Gyp ; *Noces parisiennes*, par Alain Bauquenne ; *l'Amour partout*, par Myriem ; *les Mélancolies d'un joyeux*, par Armand Sylvestre. J'ai dit que de grandes dames cultivaient le « parisianisme. » Qui est-ce, en effet, que Gyp ? Mme la comtesse de Martel. Qui, Myriem ? Mme la marquise d'Osmont. Je dois à mes lecteurs de les prévenir, sans plus tarder, que ces grandes dames — un peu cousines de celles de Brantôme — n'écrivent pas pour les demoiselles. Quelques-unes même, j'en rougis pour elles, surpassent les hommes en libres propos. — Ainsi, cette Gyp, fureteuse de salons et de boudoirs, dans *Autour du mariage*, est tout

simplement en train de faire, d'une plume efféminée et moqueuse, le jeu des athées et des jacobins. Elle jette le discrédit sur la plus sainte et la plus essentielle des institutions, puisque la famille en dépend : le mariage. On donne, pour excuse, que Gyp a voulu tout simplement exposer les déplorables conséquences de l'éducation actuelle des jeunes filles. C'est possible ; mais, avec ses ironies à la Commerson, avec ses incessantes railleries contre les « Josephs » et les « saints imbéciles » qui refusent les « bonnes fortunes, » avec ses plaisanteries équivoques sur « les mystères de l'alcove, » avec les « sous-entendus » et les « naïvetés » brutales de son héroïne, mêlant la « physiologie » à une littérature de parfumeur, Gyp n'en est pas moins une démolisseuse. Encore dans le *Petit Bob* et *Ce que femme veut*, son argot visant à l'esprit, et sa morale facile étaient supportables. Mais *Autour du mariage* dépasse vraiment les bornes. Le livre est malsain et il est choquant. Moins choquantes, mais trop lestes pourtant sont les *Noces parisiennes*, d'Alain Bauquenne, et les *Mélancolies d'un joyeux*, d'Armand Sylvestre ; sauf, pour le premier, l'histoire d'un *Caniche* où le réalisme se mouille d'une larme, et, pour le second, *Maison déserte*, drame terrible qui se passe à Toulouse, sous la Révolution, et qui, brossé à la façon de Mérimée, n'a rien de mièvre ni de rabelaisien. *L'Amour partout*, de Mme la marquise d'Osmont est bien aussi imprégné, çà et là, de « parisianisme. » Mais il y a d'autres notes, telles que la note patriotique, dans le récit intitulé : *Pas de quartier*, et la note profondément humaine, dans cette navrante nouvelle qui a pour titre : *Est-ce que cela compte?* Le livre de Mme la marquise d'Osmont se présente avec une préface du bibliophile Jacob. Indulgente, caressante, bien tournée, elle est très flatteuse pour Myriem, cette préface ! Le galant et spirituel bibliophile engage fort l'auteur à jeter là son masque et à signer de son nom tout au long, à l'exemple des « honnestes dames » d'autrefois, qui se mêlaient d'écrire : *Verbi gratiâ*, Marguerite d'Angoulême, Mlle de Scudéry, la comtesse de la Fayette, Mme de Villedieu, Mme de Genlis, la marquise de Souza. J'en passe, et des plus captivantes, renvoyant ceux qui voudront connaître toutes ces romancières d'antan, à la piquante préface du bibliophile Jacob. Cependant, l'indulgence a ses limites, et, si charmeurs que puissent être les croquis parisiens de Myriem et d'Armand Sylvestre, si raffinés de forme que paraissent, dans leur argot particulier et leur « blague » permanente, les Études plus ou moins pimentées de M. Alain Bauquenne et de Gyp, nous donnerions tous les *Bobs* du monde, pour ce récit délicat, dû aussi à une femme (Mme Caro) et qui s'appelle le *Péché de Madeleine !* Si ce *Péché* n'est pas, de tous points, louable, ce n'est pas du moins une œuvre de décadence.

13. — Henri d'Artanne est un Romain à la Corneille, un patriote

taillé à l'antique, un homme de Plutarque. Cet ancien officier de marine, encore jeune et vert, se prend d'amitié pour sa petite cousine, Hélène de Belluoxis de Messaque — de bonne et vieille noblesse poitevine. Il essaie de l'élever en dehors des frivolités du monde ; il lui inspire des idées de sacrifice, de dévouement et d'héroïsme ; il lui enseigne que la perfection morale est l'idéal vers lequel il faut sans cesse aspirer. Puis, un beau matin, voilà que le « frère-prêcheur, » comme l'appelle Hélène de Messaque, disparaît sans crier gare. Il est parti, à la suite de Gustave Lambert, pour la découverte de la mer polaire. Cinq ans se passent — et un beau soir, Henri d'Artanne réapparaît au château des Belluoxis. Cinq ans, *grande mortalis ævi spatium !* Long espace dans une vie humaine ! ainsi que disait Tacite. Le fait est qu'Henri d'Artanne retrouve la jeune Hélène toute changée. Le bon grain, semé avant son départ, a été étouffé par l'ivraie. Hélène de Messaque ne songe qu'à la toilette, à la chasse, au bal et aux plaisirs. Mais l'influence d'Henri n'est pas cependant complètement oubliée. Sous son inspiration, Mlle de Messaque épouse un brave gentilhomme campagnard, M. de la Tremblaye, qui l'avait souvent, en vain, demandée en mariage. Henri est le conseiller de la famille. A la longue, une sorte d'amour platonique s'établit entre l'ancien officier de marine, et Mme de la Tremblaye. Certes, les sens n'ont d'abord aucune part à cette affection. Henri d'Artanne sauve l'honneur des Messaque en payant les dettes de jeu de l'héritier du nom ; il se bat en duel pour lui ; il empêche Mme de la Tremblaye, reprise par ses idées folles, de déshonorer son mari ; il arrache même celle-ci à une mort certaine, et, dégagé de plus en plus des fatalités matérielles, il croit enfin avoir atteint son rêve. L'Idéal, hélas ! Pascal a raison : Qui veut trop faire l'ange fait la bête. Au moment même où l'archange orgueilleux est tout fier de son œuvre, il tombe et entraîne dans sa chute l'âme qu'il formait à l'image de la sienne. L'idéal s'incarnait dans une femme : ce n'est plus maintenant qu'un vase brisé. Henri d'Artanne ne peut survivre à un si humiliant désastre. Il va se faire tuer en Afrique. Hélène, sa complice, prise de remords devient enfin (c'est un peu tard) bonne épouse et bonne mère. Le thème n'est pas banal et M. Jules de Glouvet (M. Quesnay de Beaurepaire) l'a traité fort ingénieusement. Le style en est corsé, l'intrigue bien conduite, les sentiments élevés y abondent, et, bien que l'*Idéal* ne soit pas un livre de distribution de prix, l'auteur touche aux sujets scabreux sans s'y complaire et sait mener avec délicatesse le jeu des passions : ce qui n'est point un mince mérite. Il arrivera même une heure où il sera plus facile de faire du Zola que du Bernardin de Saint-Pierre. On trouvera dans l'*Idéal* d'intéressantes pages sur la vie de château et les mœurs de la noblesse de province. Cependant la vérité nous oblige à

dire que les types présentés par M. de Glouvet sont trop poussés au noir. Que diable ! même en Poitou, il n'y a pas que des émigrés ! MM. d'Artanne et de la Tremblaye sont d'ailleurs la preuve du contraire,

14 et 15. — La meilleure « paysannerie » de l'année serait, à notre avis, *Victoire-la-Rouge*, de Mme Georges de Peyrebrune, si l'auteur n'avait pas exagéré encore, par son style violent et heurté, les brutalités du sujet. Pour une femme, c'est raide ! Il s'agit des amours inconscientes et purement bestiales d'une fille des champs, d'une intelligence bornée, d'une santé robuste, et qui a, de trois pères différents, trois enfants naturels, sans qu'il y ait presque de sa volonté. Elle met le premier à l'hospice d'où elle est sortie; elle tue le second, ce qui lui vaut cinq ans de prison; au troisième, elle se tue elle-même. Née au hasard des moissons et des vendanges, Victoire-la-Rouge mène une vie de galérienne et finit par se noyer dans un étang, les cheveux emmêlés de nénuphars. Quand les femmes se mettent à écrire des romans réalistes, elles vont plus loin que les hommes. Témoin l'auteur de *Victoire-la-Rouge*. Et cependant, si audacieux que soit ce récit, il vaut encore mieux que les niaiseries fades et pourries de Gyp. Évidemment, ce n'est point une lecture pour tous. Mais il y a des tableaux rustiques énergiquement rendus; les paysages du Haut-Périgord, avec leurs larges horizons embrasés de soleil le jour et estompés la nuit de la clarté des pâles lunes, sont brossés de main d'ouvrier. Cela fait penser au peintre Millet. On peut louer aussi la simplicité savante de la composition, et surtout le sentiment vrai des beautés âpres et rudes de la vie des champs. Le grand tort de l'auteur est d'avoir pris la crudité pour de la force et de faire d'une certaine inconscience et de l'acharnement de la misère des circonstances tellement atténuantes, que les fautes et les crimes de Victoire disparaissent, et qu'au lieu d'une coupable il n'existe plus qu'une victime. Signalons, en passant, du même auteur, une fantaisie d'un tout autre genre : *Polichinelle et Cie*, suivi de quelques exercices littéraires d'une forme assez heureuse. Ce *Polichinelle* ne manque pas d'originalité. Il s'appelle de son nom Pierre d'Erfeuilles, et il est l'aîné d'une riche et vieille maison. Le malheur veut qu'il soit bossu par devant et par derrière. Avec cela, une figure ravissante et des yeux angéliques. Sylvine de Villemore — un parc seulement sépare les deux hôtels — voit souvent Pierre à sa fenêtre : elle en devient éprise et lui envoie une invitation à un bal masqué qui doit se donner dans les salons de l'hôtel Villemore. Pierre accepte. Il arrive en costume de Polichinelle. Sylvine croit que les deux bosses, elle aussi, ne sont qu'un déguisement et s'écrie : « Oh ! le joli Polichinelle ! » Mais Pierre d'Erfeuilles, les larmes aux yeux, détrompe la jeune fille et lui raconte sa lamentable histoire. Sylvine s'en console en épousant le frère de Pierre,

François d'Erfeuilles. Au moment où les jeunes époux, revenaient de l'église, ils aperçurent, se balançant, pendu à un arbre du parc, un « joli », très « joli » Polichinelle. C'était Pierre d'Erfeuilles. Pauvre garçon !

16 et 17. — Dieu garde les jeunes gens qui cherchent à se marier, d'une ingénue semblable à Norine Guerbois ! Ses yeux de myosotis et ses airs de Sainte-Nitouche cachent l'âme la plus perverse qui se puisse imaginer. Elle brise à plaisir le cœur d'un brave employé qui l'aime, et épouse pour son argent un entrepreneur qu'elle n'aime pas, qu'elle fait damner et qu'elle voudrait bien tromper. Mais l'entrepreneur n'est pas commode : au lieu de se laisser subjuguer par sa femme, il finit par la dompter. Tout cela est fade, terre-à-terre, autant qu'un *Manuel civique*, et l'*Ingénue* de Mme Henry Gréville est, comme talent, à vingt pics au-dessous de l'*Expiation de Saveli*, du même auteur — un roman russe, plein de saveur et d'originalité. Ce que c'est que de produire sans relâche, uniquement pour gagner de l'argent. Autrement observée et autrement intéressante est l'ingénue (une vraie, celle-là) du *Mariage en poste*, de M. Paul Perret. Mariée trop jeune et trop rapidement à un homme de manières charmantes, mais glacé et blasé, Madeleine d'Arlandes meurt peu à peu de découragement et d'ennui — pensant toujours, malgré elle, à la chère vision à peine entrevue de celui qui, si on ne l'eût pas mariée si vite, aurait été l'époux selon son cœur et selon sa raison. Deux autres petits récits : *La Grande Cousine* et l'*Histoire d'un violon*, terminent le *Mariage en poste*. De deux, l'un est quelque chose de vraiment trouvé, de vraiment neuf. Voici : Le violoniste est un pauvre abbé, naïf et doux, tout entier à l'art. Il converse si souvent avec son violon, que ses supérieurs qui l'aiment, se voient à regret forcés de le renvoyer du séminaire. Furieuse, sa famille, grossière et intéressée, séquestre le pauvre violoniste et le laisse presque mourir de faim. L'abbé Joseph n'en a cure : il a son violon et son violon, c'est son âme. Il en tire des mélodies célestes. Qu'importe la faim ? qu'importe la souffrance ? L'abbé Joseph vit dans une perpétuelle extase. Une jeune fille, Anne-Marie, touchée des malheurs du virtuose, se prend à l'aimer et, d'une façon aussi discrète que délicate, cherche par tous les moyens, mais sans se faire connaître, à adoucir sa vie de misère et de privations. L'abbé Joseph, lui, ne songe qu'à Dieu et à son art. L'affection d'Anne-Marie est d'ailleurs exempte de tout calcul matériel. Quant à l'abbé Joseph, il meurt ignorant de tout sentiment humain — et c'est ce qui fait de cette âme angélique avec ses chastes exaltations d'artiste, une géniale et attrayante figure.

18. — Je ne connais rien de plus odieux que de tourner le roman en arme empoisonnée et d'en faire un pamphlet contre la religion et

le sacerdoce catholiques. A ce triste jeu-là d'ailleurs, le romancier ne peut que déchoir : au lieu d'un écrivain à compréhension large, possédant cette impartialité qui constitue la beauté et la force d'une œuvre d'imagination, on n'a plus devant soi qu'un misérable sectaire. Le mot est un peu violent : je n'en trouve cependant pas d'autres pour caractériser l'auteur de *Robert*, M. Clément Richel. Sous prétexte de nous raconter la vie, pas du tout intéressante, d'un bâtard (fils de noble, naturellement !), lequel apprend à lire dans Pigault-Lebrun, devient professeur je ne sais où, bohême je ne sais quand, étrangle son père, est acquitté, se fait soldat, se marie plus tard et s'improvise commis-voyageur en radicalisme, M. Clément Richel nous sert, à en donner la nausée, toutes les déclamations, tous les verbiages, toutes les calomnies, qui traînent, depuis quinze ans, dans la basse presse, sur l' « ineptie de l'éducation cléricale », le « crétinisme » des prêtres, l' « égoïsme » des « nonnes », les « sacrés bibelots de la dévotion », les dangers du « spectre noir », etc., etc. Si l'on voulait pousser à bout la nomenclature, il faudrait citer tout le livre — car tout le livre est sur ce ton. Pour M. Richel, rien de ce qui touche à l'église n'est sincère ; il ne voit dans les prêtres que des hypocrites, des fourbes, des monstres horribles, dignes des plus affreux supplices. En digne jacobin qu'il est, il excommunie et tient pour malhonnête tout homme qui ne pense pas comme lui. Et ce triste roman — dont les dernières pages sont un discours virulent, plagié du citoyen Paul Bert, M. Richel le dédie à son fils ! Il écrit même, à ce propos, une préface vibrante et patriotique, d'un style sobre et vigoureux, qui ne ressemble en rien au style à dormir debout des autres pages du livre. Évidemment le roman et la préface ne sont pas de la même plume. Mais, si l'auteur de *Robert* a cru servir les intérêts de son parti, en publiant une semblable élucubration — où d'ailleurs pas une idée neuve ne se trouve, il s'est singulièrement illusionné. Je défie tout libre penseur, pourvu qu'il ne soit pas irrémédiablement atteint de la manie anticléricale, de lire ces fatras, sans être rebuté par sa monotonie. A force de rabâcher toujours la même chose et de s'acharner contre les mêmes fantômes, que l'auteur le sache bien, il manque son but, il le dépasse. La passion le rend épileptique, le parti pris se manifeste cyniquement, et on cesse de le croire.

19. — Bah ! laissons là — nous en avons même trop dit — M. Clément Richel et son pamphlet. Le *Roman d'une mère*, de M. Paul Cellières, attire notre attention, et ici du moins nous pouvons être tout à l'éloge. La mère dont il s'agit n'est qu'une mère adoptive, mais quelle brave et honnête femme ! « Veuve et vieille fille », dit M. Paul Cellières, en nous présentant sa modeste héroïne, et cela est vrai.

Mme Charley, épouse d'un papetier du Marais, de trente ans plus âgé qu'elle, n'a connu, avant d'arriver à la quarantaine que les douleurs du mariage. Son mari la battait, et l'unique enfant de leur triste union, meurt en naissant. Le père suit l'enfant de près. Aussi, lorsque la Providence met dans les bras de Mme Charley le fils d'un insurgé politique, laissé, le 2 décembre 1851, sur l'escalier de sa tranquille maison de la rue Baudoyer, se sent-elle renaître au bonheur. C'était un mioche de six mois au plus, rose, bouffi, charnu et « pesant lourd. » Le sourire de la pauvre petite créature abandonnée, le mot de « maman » qu'il bégaie à son adresse, font tressaillir Mme Charley d'une émotion indicible; ils réveillent en elle la fibre maternelle. L'enfant est recueilli, et le *Roman d'une mère* commence. Ce fut une vraie mère, en effet, que « maman Charley » pour le petit André. Elle eut tous les soins, tous les dévouements, toutes les sollicitudes d'une mère selon la chair. Elle adopte l'enfant trouvé ; elle en fait un homme et un heureux, tremblant sans cesse de perdre sa présence ou son affection. C'est de ce double sentiment, qu'elle vit et qu'elle meurt — non sans avoir reçu à l'heure suprême, la juste récompense de tous ses sacrifices. André est devenu un grand sculpteur — et, quand il apprend, par hasard, l'histoire de son adoption, il redouble de tendresse et d'affection pour « la bonne maman Charley. » Cette œuvre a tous les caractères d'une œuvre exceptionnelle. On a dit que c'était du Dickens : le mot n'est pas exagéré. Nulle prétention à l'effet, dans ce charmant récit. Les péripéties découlent naturellement l'une de l'autre. Elles n'en sont pas moins saisissantes pour cela. Les personnages sont si bien pris sur le vif que l'on croit les connaître : on rit avec l'original Palamède, un artiste dont la vie s'écoule à mûrir l'œuvre qui doit le rendre célèbre ; on écoute, ravi, le gazouillement de la séduisante Jenny; on se méfie de la coquette Mme de Tillier, et l'on se moque du brocanteur Lavarenne. Quant au style, il est franc, naturel, alerte et humoristique. Parfois l'ironie, une ironie fine et de bon goût, s'y trempe d'une larme. On doit à Mme de Girardin (Delphine Gay) une jolie comédie, intitulée : *La Joie fait peur.* M. Paul Célières aurait pu mettre : *La Joie tue*, pour sous-titre à son *Roman d'une mère* — puisque Mme Charley meurt de joie en apprenant que, malgré certaines apparences contraires, l'amour filial d'André n'a point diminué pour elle. Hélas ! l'auteur de cet honnête livre s'est tué, lui aussi. Non pas volontairement certes, mais dans un accès de fièvre chaude, à l'âge de 39 ans. Qu'a-t-il manqué à M. Paul Célières pour continuer la lutte? Peut-être quelques louanges qui l'auraient encouragé, un peu de justice rendue à son mérite et à son labeur. Écrivain respectueux de son art et de ses lecteurs, il ne sacrifiait point aux idoles du jour. Et il n'y a de place aujourd'hui dans

une certaine presse que pour les pornographes et les cabotines.

20 et 21. — Nous voici aux romans d'aventures, Nous avons à signaler : *Le Chevalier de Kéramour* et le *Capitaine Simon*, par Paul Féval ; *Aventures et Embuscades*, et les *Coureurs d'aventures*, par G. de la Landelle ; *Jean Muhlberg*, par C. de Beaulieu ; *le Collier d'acier*, et *Mérindol*, par M. Fortuné du Boisgobey ; *Quinze mois dans la lune*, par A. de Lamothe.

Le Chevalier de Kéramour et le *Capitaine Simon* font partie des œuvres expurgées de Paul Féval. Le *Polybiblion* a, dans le temps, rendu compte du *Chevalier de Kéramour* (première manière). Inutile d'y revenir. Qu'il suffise de savoir que ce roman n'a pas été « expurgé » de ce qui en était vraiment l'attrait. On y retrouvera, non sans plaisir, et la gentille Yvette, et la tante Armelle, et l'oncle Le Bihan qui descend des rois de Bretagne et dont les jurons valent bien ceux du capitaine Cadillac, et Joson Menou, le toucheur de bœufs, et cet ahuri de Kéramour qui prend Paris pour son village breton, s'y mêle de beaucoup trop de choses, cultive à ses dépens la police de M. de Sartine, et s'estime enfin fort heureux de pouvoir, quoiqu'un peu déplumé, retourner chez lui, « où le bonheur l'attend » — à l'exemple du Gondolier de Venise, et comme cela se chante dans la *Reine de Chypre*. Passons.

Nous n'aimons pas extrêmement le *Capitaine Simon*, même « expurgé ». Le point de départ de ce roman est un peu scabreux — et, bien qu'exposé avec toute la délicatesse possible, le cas du colonel Gontault, devenu quelques années plus tard, général et baron d'Empire, n'est pas de ceux qui se proposent dans la *Morale en action!* Ce qu'il y a de vraiment intéressant dans le *Capitaine Simon*, c'est le tableau animé, pittoresque et vrai, que fait Paul Féval des duellistes militaires du commencement du siècle. Ces officiers de la garnison de Rennes qui ne peuvent pas souffrir le « pékin » et qui « dégaînent » à tout bout de champ, sans rime ni raison, ont certainement existé. En cherchant bien, on trouverait aussi les modèles du duelliste par entraînement et gloriole comme Simon, du duelliste lâche comme le caissier de M. Roussel et du duelliste ridicule, comme M. Roussel lui-même. Évidemment, Paul Féval a voulu, dans cette œuvre combattre le duel — et la façon surhumaine dont son héros refuse, malgré une avalanche d'outrages, toute réparation, pour se punir d'avoir autrefois tué sur le terrain son bienfaiteur et son second père, est une preuve sans réplique de l'intention du romancier. N'importe! Nous préférons au *Capitaine Simon*, et de beaucoup, la courte nouvelle qui termine le volume. C'est un bijou. Titre : *La Fille de l'émigré*. Sujet : Un misérable sans-culotte, Eustache Lantier, s'empare des papiers de son jeune maître, le marquis Ar-

thur d'Arrhans, va s'installer en Angleterre et fait la cour à la fille d'un émigré, Marthe de la Veyre. Le chenapan est près de réussir : le comte de la Veyre l'accueille à son foyer ; il est agréé comme fiancé, quand arrive à l'improviste le vrai d'Arrhans. On le prend pour un imposteur, on le chasse, et le fourbe Lantier ricane et triomphe. Mais il a compté sans la haine d'un certain Brunet, son ennemi, qui a fait naguère le démagogue à Paris avec Lantier. Brunet dévoile à lord Templeton-Dogg, un intime du comte de la Veyre, le secret d'Eustache. Il porte, tatouée sur son bras droit, une guillotine, au bas de laquelle sont inscrits ces mots : « Eustache Lantier, sans-culotte. » On devine la suite.

22 et 23. — Il paraît que le célèbre Pombal ne persécuta pas seulement les jésuites, mais qu'il rendit encore la vie dure à la vieille noblesse portugaise. Une des victimes de Sébastien Carvalho fut le comte Pedro de Carvoa, ministre de Jean V. Le roi son maître mort, pour se soustraire à l'oppression, Carvoa et son fils quittent le Portugal et se réfugient au Brésil. C'est leur singulière histoire que nous raconte M. G. de la Landelle, dans *Aventures et Embuscades*. Les Carvoa fondent une colonie chez les Botocudos, dans l'intérieur des terres, luttent contre les tribus des Machaculis, se battent avec Cœur-de-Panthère, contractent alliance avec Cren-Bakuam, la Tête belliqueuse, convertissent sa fille Zima au christianisme et finissent par devenir les rois du pays. Il y a, dans ce roman, des détails fort curieux sur le Brésil. Faut-il en remercier M. de la Landelle ? Oui, pourvu que M. Ferdinand Denis ne réclame pas. Ce qui est bien l'œuvre de M. de la Landelle, c'est le soin avec lequel il a démontré l'influence civilisatrice de la religion du Christ sur les races indiennes. Tout autre est la note des *Coureurs d'aventures*. Ici nous n'avons à suivre que les exploits invraisemblables d'un forçat « honnête » qui s'échappe du bagne de Brest, sous le Directoire. Ce forçat a nom Rodolphe Bardan : il part pour l'Amérique, y fait fortune, revient en France sous la Restauration, occupe des postes aussi importants que le faux général Pointis de Saint-Hilaire, se ruine, s'expatrie encore, se livre à la traite des nègres à Rio-de-Janeiro, épouse une riche héritière, quitte sa femme, s'embarque pour les Indes orientales, échoue à Madagascar, est nommé roi de la tribu Malgache de Ra-Dofo, se brouille avec son peuple, met le feu à la case royale, se sauve avec le trésor des Madécasses, retourne à Rio, y trouve sa femme mariée à un autre, tue son rival, pardonne à l'épouse bigame, repart pour la France avec la petite Jacinta sa fille et vient aborder en Provence. Ouf!... voilà un coureur d'aventures. Et, nous n'avons pas tout dit. Ce Rodolphe Bardan, tour à tour galérien, commis à Lisbonne, subrécargue de vaisseau, comte portugais, seigneur italien, officier de

la cavalerie napolitaine, aide de camp de Murat, diplomate, agent de police, conspirateur, banqueroutier, négrier, corsaire, que n'a-t-il pas été ? Et ses amis donc : Romain de Lamalgue et le baron de Coisin, en voilà aussi des « coureurs » — le baron surtout, que nous rencontrons d'abord caboteur sous Louis XVI, puis chouan en Vendée, puis officier de la marine impériale, puis enfin capitaine de vaisseau sous Louis XVI, et toujours un peu sacripant ! Par ma foi ! M. G. de la Landelle a beaucoup d'imagination. Malheureusement, ses récits s'enchevrêtent et s'embrouillent à ne plus s'y reconnaître. Pour traiter de tels sujets, il faudrait la plume déliée, créatrice et puissante de l'auteur de *Monte-Christo !*

24. — Autrefois, deux magnats hongrois, les Ossuth et les Smeggiy, furent intimement liés. Pendant la guerre contre les Turcs, André Smeggiy resta prisonnier à Belgrade. Pour hâter sa délivrance et payer la rançon demandée, son père engagea sa fortune et ses domaines à Michel Ossuth — avec cette clause que celui-ci les rendrait plus tard au captif. Smeggiy père meurt sur ces entrefaites, et André, délivré, revient en Hongrie. Mais Michel Ossuth garde tout : il ne rend rien, ni argent ni terres. D'où, décadence des Smeggiy, opulence des Ossuth. Ceux-ci plus tard prennent fait et cause pour l'impératrice Marie-Thérèse, et, dans la diète hongroise, s'écrient : *Moriamur pro rege nostro Mariâ-Theresâ.* Leur dévouement est récompensé. Les Ossuth occupent à la cour de Vienne les plus hautes fonctions. Au moment où se passe cette histoire, le dernier des Ossuth est grand-chancelier de l'Empire, tandis que le dernier des Smeggiy se cache à Prague sous le nom de Jean Mulhberg et travaille de son métier de sculpteur pour nourrir sa mère. Malgré leurs richesses et leurs dignités, les Ossuth ne sont pas heureux. A chaque génération, le premier-né de leurs enfants, parvenu à sa majorité, meurt d'une maladie mystérieuse. C'est l'expiation du crime commis par l'ancêtre. Le hasard veut que Jean Muhlberg se lie avec les fils du chancelier Ossuth. Malgré son nom d'emprunt, à sa physionomie expressive, à son grand air, la vieille Anna Balti, une sorte de visionnaire centenaire, reconnaît dans Jean Muhlberg le descendant de ses anciens maîtres, les magnats Smeggiy. Elle parle alors et raconte l'histoire des temps qui ne sont plus. Bourrelé de remords, le chancelier restitue à Jean tous les biens induement détenus dans la famille des Ossuth, depuis la guerre des Turcs. Georges Ossuth, malade, guérit immédiatement, et le sculpteur Jean Mulhberg, devenu le magnat Jean Smeggiy, épouse Sélénis, la sœur de Georges. Ainsi ressuscite et se reconstitue la liaison antique des Ossuth et des Smeggiy. Ce récit légendaire tient de l'épopée, la première partie surtout. Elle est très belle, et dans le flot de productions banales qui nous déborde, *Jean*

Mulhberg se distingue par son originalité, sa fraîcheur d'invention, et un parfum d'antiquité qui a bien son charme. La vieille Balti, qui se ressouvient du passé, ne reconnaît pas le fait acquis et prévoit l'avenir, est une étrange et attachante physionomie. Nous félicitons M. C. de Beaulieu de cette trouvaille.

25 et 26. — M. Fortuné du Boisgobey est intarissable et infatigable. Trop !... Moins de facilité vaudrait mieux, et n'exposerait pas le romancier à écrire une œuvre aussi mauvaise — fond et forme — que *le Collier d'acier :* histoire d'une Messaline bourgeoise, femme d'un magistrat des plus recommandables, laquelle a des amants dans toutes les rues, s'allie avec des gredins de la pire espèce, ne recule pas, pour assouvir ses passions et ses vengeances, devant l'assassinat et laisse froidement accuser du crime un innocent — alors qu'il lui suffirait d'un mot, dit à son mari, le juge d'instruction, pour empêcher la justice de s'égarer. Il est vrai que ce serait la perte de Messaline — et elle tient à la vie. A la fin pourtant, toutes ses noirceurs se découvrent et elle se tue avec un collier d'acier empoisonné, qu'elle destinait à une rivale. Rien de moral, ni de bien attrayant. *Mérindol,* du même auteur, est supérieur au *Collier d'acier* sous tous les points de vue. Au moins, dans *Mérindol*, s'il y a des forçats, des filous et des escarpes, il y a aussi de fort braves gens, notamment Louis de Mérindol, gentilhomme ruiné, qui se réhabilite par le travail ; l'orpheline Cécile, héritière du comte de Porcien et à qui l'on a volé son héritage ; enfin le notaire Mongeorge, envoyé au bagne pour avoir voulu sauver cet héritage et qui, échappé de Toulon, passe en Italie où il se conduit en parfait honnête homme. Ce drame commence dans un bois de l'Estérel en Provence, pour se dénouer en plein Paris, dans le monde de la « haute pègre. » Le chef de tous les coquins mis en scène par M. du Boisgobey reçoit au dénouement le châtiment qui lui est dû, et Louis de Mérindol épouse l'intéressante Cécile. Tout est bien qui finit bien : témoignage qui ne saurait s'appliquer au *Collier d'acier*, ce « comble » de l'impossible dans l'invraisemblable.

27. — Un barnum américain fait annoncer dans le *New-York-Herald*, un voyage à la Lune. Moyen de transport : un obus immense, pouvant contenir une dizaine de personnes, lequel sera projeté de la Terre à la Lune par un canon monstre. Cinq voyageurs : le docteur Durand, le nègre Jupiter, Pipe-en-Terre, ambassadeur de la République française, un Anglais et un Yankee demandent à faire partie du voyage. Accepté. On bourre le canon, on met le feu à la mèche, et pan ! voilà nos voyageurs blottis dans le boulet, qui sont lancés dans la Lune. Ils trouvent cette planète divisée en deux principales tribus : celle des Ferriens, gouvernée par l'empereur Guillaume IV, avec Septimark

pour ministre, et celle des Orygiens, où domine la hideuse anarchie représentée par Rabagas et une ribambelle de démagogues qui valent encore moins que lui. La guerre éclate entre les Ferriens et les Orygiens. Ceux-ci sont vaincus ; Gacheville leur capitale est prise. Mais, au lieu de s'unir pour repousser l'ennemi, les Orygiens se déchirent entre eux. Les uns veulent Jules le Laid, d'autres Jules le Pleurard, ceux-ci Jules Nasica, ceux-là Jules Vingtras, tant et si bien que la guerre avec les Ferriens est remplacée par la guerre civile. Nos voyageurs en constatent les effets : ils contemplent avec effroi la rue des Rosiers, le mur des Otages, le palais des Décombres, la place de la Colonne renversée, le boulevard de l'Émeute, le quai des Ruines, le couvent des Expulsés, le club des Pétroleuses et la Loge de la Dynamite. — « Est-ce que j'ai la berlue ? se dit le brave docteur Durand. Tout ceci ressemble fort à mon Paris de la Commune. » Eh ! eh ! docteur, vous pourriez bien avoir raison. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Lune est, au dire de M. de Lamothe, aussi bien nantie que la Terre en toutes sortes de personnages bavards, ambitieux, menteurs, blagueurs, rapaces, malpropres et féroces. On y discourt, on y pérore, on y trompe, on y vole, on y berne le populaire, on y persécute et on y boursicote. M. de Lamothe en raconte à ne plus finir. Que si, plus curieux que moi, vous voulez savoir si ce roman d'aventures qui se termine par une descente en ballon, n'est pas une satire politique, un tableau de nos dernières et actuelles révolutions, allez le demander à l'auteur de *Quinze jours dans la Lune*. Pour mon compte, j'en ai assez dit.

28 et 29. — M. Charles Buet a décidément hérité des dons merveilleux d'Alexandre Dumas père ; il réussit, comme personne, dans un genre aujourd'hui un peu démodé : le roman historique, et, aussi bien que son modèle, il excelle dans la science du dialogue et dans l'art de ne jamais laisser mourir l'intérêt. Ces réflexions viendront naturellement à l'esprit de tous ceux qui liront le *Roi Charlot* et la *Petite Princesse*.

Le *Roi Charlot* n'est autre que le faible Charles IX. Déclaré majeur à l'âge de trois ans, on lui avait donné ce nom à cause de son extrême jeunesse. Le peuple le lui conserva. M. Charles Buet ne prend pas néanmoins ce prince malheureux à ses débuts dans la vie, puisque ce n'est pas l'histoire de son règne qui est en cause. Il nous le montre simplement, tel qu'il était en 1572, la veille ou l'avant-veille de la Saint-Barthélemy. Et c'est surtout cette terrible journée qui est l'objet même du roman de M. Charles Buet. C'est elle qui sert de dénouement à son drame, et c'est vers elle que tout converge. M. Buet d'ailleurs ne s'en défend pas. Il écrit, dans une préface très sincère : « Mon récit n'est pas une apologie manifeste de l'événement qui, dans la nuit

du 23 au 24 août 1572, empêcha la France de saint Louis de devenir un État protestant ; c'est un roman, mais un roman dans lequel j'ai essayé de déterminer la part de responsabilité incombant à chacun des fauteurs de ce coup d'État politique, » c'est-à-dire à Catherine de Médicis, à Charles IX, au duc d'Anjou, au duc de Guise et au peuple parisien. M. Buet démontre, en effet, qu'en présence des entreprises du protestantisme, allumant partout les brandons de la guerre civile et appelant ouvertement l'Angleterre à son aide, la maison de Valois ne pouvait plus reculer. Il démontre que le clergé catholique n'est nullement responsable de ce massacre — dont certains historiens de mauvaise foi lui ont gratuitement attribué l'instigation. Ni la religion, ni l'Église n'ont pris aucune part à la Saint-Barthélemy. Cette journée qui ne fut ni prévue, ni longuement préméditée, découle fatalement de l'agitation entretenue en France par les calvinistes — dont le chef, l'amiral de Coligny, ne visait à rien moins qu'à vendre aux Anglais Calais et le Hâvre. Telle est, résumée en deux mots, la thèse de M. Charles Buet ! Il fait aussi entrevoir, comme ayant amené le conflit, certaines sociétés secrètes à leur aurore, semant dans les esprits la révolte religieuse. Le programme est parfaitement rempli. M. Charles Buet connaît à fond le seizième siècle, il semble y avoir vécu. Il en dépeint, avec une couleur locale, pleine de relief, les costumes, le mobilier, le langage et les mœurs. Ses lecteurs se sentent transportés en plein vieux Paris et en respirent l'atmosphère. Ils se mêlent à sa bourgeoisie un peu cancanière et à son peuple turbulent, mais dévoué à la cause royale ; puis, ils arrivent comme par enchantement au Louvre, dans un milieu où les chevaliers et les astrologues italiens de la suite de Catherine de Médicis coudoient les gentilshommes français de la maison de Charles IX et les capitaines gascons du roi Henriot de Navarre — celui-là même qui sera plus tard Henri IV. La bourgeoisie parisienne, elle, est prise sur le vif dans la personne de Jean Letellier et de Jean le Caucheteur, l'un armurier, l'autre tailleur de la cour. On voit défiler aussi le vieux Gaspard — cet amiral de Coligny, surfait et beaucoup trop vanté — menaçant le Roi, narguant la Reine-Mère, avec ses estradiots suisses, ses lansquenets allemands, ses reîtres d'Alsace, ses mercenaires de tous les pays — « la gueusaille de Calvin. » Puis, un descendant d'Harald aux blonds cheveux, roi de Norwège, lequel parcourt la France en chanteur nomade et prédit aux trois Henri, Henri de Valois, Henri de Guise et Henri de Navarre, qu'ils mourront assassinés ; puis, enfin les agissements des Néo-Templiers, des initiés au manichéisme oriental, qui, pour venger la mort de Jacques de Molay, battent en brèche la Royauté et tentent de faire assassiner Charles IX par un jeune ambitieux qu'ils ont endoctriné. Ces mystérieux conspirateurs obéissent au mot d'ordre

d'Illuminée, la Recluse du Puits-qui-parle; une sorte de prophétesse du Mal. Au milieu de ces dramatiques scènes, une chaste idylle d'amour — dont l'héroïne est Yvette Letellier, gracieuse et sympathique figure qui adoucit l'austérité de la narration. M. Xavier Marmier, de l'Académie française, a porté de l'œuvre de M. Buet le jugement le plus favorable. L'archevêque de Chambéry a félicité l'auteur en ces termes: « *Le Roi Charlot* est plus qu'un roman. C'est une œuvre en même temps historique et littéraire où la fiction disparaît souvent devant la réalité des faits et des personnages, avec une certitude de preuves évidentes. Vous avez rendu son vrai caractère au coup d'État uniquement politique de la Saint-Barthélemy. » Qu'ajouter de plus? C'est qu'on peut apprendre parfaitement l'histoire dans ces romans-là, et que le *Roi Charlot*, dont la thèse n'a rien d'agressif et s'appuie sur les faits, est un excellent livre de propagande. Ce roman a deux parties: la première, dédiée à M. Barbey d'Aurevilly; la seconde à M. Paul Féval.

La *Petite Princesse*, du même Charles Buet, appartient aussi au genre historique; mais elle est beaucoup plus fantaisiste, et n'a pas la même portée. Il s'agit, cette fois, du règne de Henri III. La petite princesse est Louise de Vaudemont-Lorraine. Aimée secrètement par un officier de fortune, Isabellet, dit le capitaine Clément, elle est demandée en mariage par Henri III. Or, Isabellet n'est autre qu'un frère naturel de celui-ci. Quand il apprend qu'il a le Roi pour rival, Isabellet noblement se sacrifie, et meurt dans une embûche que lui avait tendue Catherine de Médicis dont il contrariait les projets. Autour de cette pointe d'aiguille, l'auteur du *Prêtre* a brodé de très ingénieuses arabesques sur la cour d'Henri III, les mignons et les intrigues de palais. Portrait frappant de « Madame Catherine, » un peu imité de celui de Balzac. Le tout est écrit d'un style en belle humeur, clair, rapide et coloré de l'esprit du temps.

30. — Un autre roman historique nous arrive des États-Unis. Il a pour titre : *Le Prince et le Pauvre*, et pour auteur Mark Twain, un humoriste célèbre dans toute l'Amérique du Nord. Mark Twain, de son vrai nom, Samuel Langhorne Clémens, est né le 30 novembre 1835, à Floride, dans le Missouri. Vie très agitée ; débuts difficiles. Il fut tour à tour apprenti imprimeur, commerçant ambulant, pilote sur le Mississipi, mineur en Californie, journaliste, conférencier, voyageur ; il a fait plusieurs fois le tour du monde. Sa réputation comme écrivain et romancier date seulement d'une quinzaine d'années, et c'est aujourd'hui l'auteur le plus lu de la Confédération américaine. Pas un coin des États où il ne soit connu. Il méritait donc d'être acclimaté en France. Mais quel ouvrage choisir? Mark Twain a plusieurs cordes à son arc. Dans ses articles, ses satires, ses essais, ses es-

quisses et ses impressions de voyage, il pousse la raillerie à froid, avec une flegmatique persistance, jusqu'aux extrêmes limites de la bouffonnerie. Ce genre de plaisanterie peut convenir aux yankees, sans plaire aux Français. Dans ses romans, au contraire, Mark Twain se montre sous un autre aspect : il est ému, sensible, poétique même. Ces qualités dominent surtout dans *le Prince et le Pauvre*, où l'on ne sait qu'admirer le plus : du charme du coloris, de la délicatesse de l'expression, du sentiment humain et de l'action dramatique. Le traducteur et l'éditeur ont donc été bien inspirés dans leur choix.

Ai-je besoin de le dire aux lecteurs du *Polybiblion?* Je suis un peu blasé sur le « pathétisme » des romans. Eh bien ! Le *Prince et le Pauvre* m'a réellement ému et « empoigné ». Les Anglais dont ce roman critique les mœurs hypocrites ne le pardonnent pas à Mark Twain. John Bull est plus furieux que jamais contre frère Jonathan. Voici la donnée du *Prince et du Pauvre :* Édouard, prince de Galles, fils et héritier d'Henri VIII, roi d'Angleterre, change d'habits, pour quelques heures, avec Tom Cantin, jeune mendiant de la Cité, qui s'est, un jour, on ne sait trop comment, faufilé dans le palais royal. Pur caprice d'enfant, qui n'aurait pas de suites, si, par une bizarrerie de la nature, Édouard et Tom ne se ressemblaient comme deux bessons. Il arrive ceci : c'est que sous les habits d'Édouard, Tom est pris pour le fils du roi, et que, sous les guenilles de Tom, le père du mendiant prend Edouard pour son fils à lui, et l'emmène dans son misérable logis. Alors, commencent des deux côtés, une série de quiproquos et d'aventures incroyables, amusantes ou tristes, dramatiques ou riantes, mais toujours racontées avec une verve étonnante. Le petit Tom, traité en prince, commet de telles balourdises, que l'on croit atteint de folie l'héritier de la couronne d'Albion. Cependant, peu à peu, l'aimable gamin s'habitue au métier et fait même crâne figure sous la toque de velours, tandis que le pauvre Édouard maltraité, battu, mis en prison, serait mort de faim et de souffrance, si une sorte de Don César de Bazan écossais, ne l'avait placé sous sa protection. Henri VIII meurt sur ces entrefaites. Voilà Tom (que l'on prend toujours pour Édouard) souverain maître et seigneur de la vieille Angleterre. Les courtisans disent bien qu'il est fou. Mais ce n'est pas l'avis du peuple. Depuis son avènement au trône, Tom rend la justice comme Salomon, ordonne la mise en liberté du duc de Norfolk (condamné à mort par le roi défunt) et déchire tous les bills de persécution contre les catholiques. Le populaire l'aime : il ne reste plus à Tom pour ceindre la couronne que son sacre dans l'abbaye de Westminster. Tout est préparé ; l'église regorge de curieux. Tom arrive et s'agenouille pour recevoir l'onction sacrée, lorsque (il était temps) survient le véritable Édouard, flanqué de son Don Quichotte écossais.

Il ordonne que l'on suspende l'auguste cérémonie. Mais il n'est pas écouté ; ses habits de mendiant, le singulier compagnon qui lui donne la main, indisposent la foule. Qu'Édouard hésite, il est perdu et il y va pour lui de sa couronne. Alors, s'adressant au lord-chancelier du royaume, le fils d'Henri VIII se fait réellement connaître, en lui parlant d'un secret d'État relatif au grand sceau du royaume. Plus de doute : le mendiant est bien le véritable Édouard, et Tom n'est qu'un imposteur. On aurait écharpé le pauvre enfant, sans la protection du roi qui explique au peuple comment a eu lieu le déguisement. Le plus beau de l'histoire, c'est que le roi Édouard ratifie tous les actes du roi Tom et fait oublier l'horrible règne de ce Barbe-Bleue couronné qui fut Henri VIII. Mon Dieu ! l'idée de Mark Twain n'est pas des plus neuves : on en trouve le germe dans le *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, et dans le conte indien : *Si j'étais Roi*, mis en musique par Adolphe Adam. Mais ce qui est bien au romancier américain, ce sont les développements et les détails, d'une originalité sans pareille. Il y a des scènes qui font trembler, d'autres qui font rire, d'autres, comme celle-ci, empreintes d'une ironie narquoise pleine de saveur : « Le premier mouvement de Tom (devenu prince royal) fut d'étendre la main pour se verser de l'eau. Mais un serviteur, habillé de velours et de soie, le prévint, mit un genou en terre, et lui présenta la coupe sur un plateau en or massif. Tom la vida et s'assit. Il voulut tirer ses brodequins : un autre serviteur, également vêtu de velours et de soie, s'agenouilla à ses pieds pour l'en empêcher. Deux ou trois fois, il essaya de se déchausser lui-même : peine inutile. Le serviteur devançait chacune de ses intentions, à la fin il se laissa faire, et, poussant un soupir de résignation, il murmura : — Si ça continue, ils vont m'offrir de respirer pour moi ! » Cet échantillon nous montre pareillement combien est réussie la traduction française du roman de Mark Twain, due à M. Paul Largillière.

31, 32 et 33. — Le *Prince et le Pauvre* est un des chefs-d'œuvre de la littérature étrangère. A la même catégorie appartiennent, mais dans un rang plus humble, les trois ouvrages suivants : *Arne*, par Biornstierne-Biorson ; une *Vie militaire dans un régiment noir*, par le colonel Higghinson ; *Sans remords*, par Mme Joséphine Backer.

Le premier nous vient de Suède. C'est le second ou le troisième volume (traduit en français) des œuvres d'un romancier-poète que les Norvégiens appellent — dans leur exagération puérile — le Victor Hugo de la Scandinavie. Biornstierne-Biorson serait mieux défini, si on le comparait à notre Charles Nodier. Il en a, dans son style, la bonhomie, la finesse et la grâce un peu féminine. *Arne* est l'histoire fort peu mouvementée, du fils d'un petit tailleur qui jouait du violon. Esprit rêveur, mélancolique, l'enfant est passionné de musique, de chansons et de

légendes. Ce qui permet à son biographe de reproduire les vieux récits et les chants rustiques du petit monde des fiords. Tout le mérite du livre est là.

Comme aussi, la partie la plus intéressante de la *Vie militaire dans un régiment noir* est la reproduction des chants populaires nègres, chantés sous la tente par les volontaires de race noire de la Caroline du Sud. Ces chants primitifs, en langage un peu télégraphique, sont tous empreints d'un caractère religieux, naïf et presque constamment douloureux. — Ils rappellent, moins la poésie, le *Super Flumina Babylonis*, des Hébreux. On devine que les pauvres esclaves qui ont été les bardes de ces rapsodies touchantes, aspiraient, malheureux sur la terre, vers le ciel du bon Dieu où l'homme est heureux et libre. La *Vie militaire*, mêlée de fiction et de réalité, tend à prouver que la race nègre est parfaitement susceptible de discipline. Cette œuvre d'un protestant qui n'a rien d'un sectaire a pour traducteur Mme la comtesse Agénor de Gasparin.

On doit également à l'auteur des *Horizons prochain* et de *Vesper* la traduction française de *Sans remords*, — un roman psychologique vraiment remarquable. Le sujet est un peu étrange ; mais on s'y habitue, et, une fois le livre commencé, il faut aller jusqu'au bout. C'est de l'Edgar Poë, avec un plus grand souci de la morale et moins de fatalisme. Il y est question d'un banquier anglais, Joël Dyer, qui s'est enrichi aux dépens d'un pauvre diable sans expérience, nommé Robert Lyon. Du jour où l'injustice a été commise, Joël Dyer n'est plus le même homme : un mal inexplicable le saisit en présence duquel tous les médecins restent bouche bée ; ils y perdent leur latin. La fille du banquier, personne pieuse et craignant Dieu, devine la maladie de son père : c'est une punition. Elle parvient à persuader au banquier que s'il pouvait retrouver le malheureux qu'il a ruiné et lui rendre son argent, la guérison ne se ferait pas attendre. Joël Dyer est un esprit fort : il se moque des « lubies » de sa fille. Cependant, voyant que la santé ne revient pas, et qu'il arrive à ne plus pouvoir dormir, Joël se décide à écouter l'avertissement filial. Ils partent tous les deux, Agnès et lui, à la recherche de Robert Lyon. Après diverses pérégrinations infructueuses en Angleterre, en Amérique, en Italie, en Allemagne et en France, ils finissent par découvrir leur victime à Paris sous la capote d'un cocher de fiacre. La restitution ne traîne pas, et néanmoins Joël Dyer ne guérit point. C'est qu'il a satisfait à la loi naturelle seulement, et pas encore à la loi divine. Il a restitué ; mais il n'a pas demandé pardon à Dieu — auquel il ne croit guère. Agnès le bon ange, veille auprès de ce cœur endurci. Ses efforts obtiennent leur récompense. Une heure sonne où la conscience de Joël Dyer se réveille. Il se frappe la poitrine et meurt en paix. Cette œuvre n'est pas une

œuvre ordinaire. Elle est écrite avec une sobre énergie. Rien d'inutile, rien de sacrifié à la rhétorique. Tous les mots portent et tous concourent à l'effet à produire, par la vision claire et nette de l'horrible lutte de Dyer contre un remords permanent que son orgueil n'avoue pas. Je l'ai dit : c'est du Poë, mais du Poë chrétien, avec une teinte de protestantisme.

34 et 35. — Peu de Nouvelles cette fois, sans calembour. Deux recueils seulement : *Orient et Occident*, par J. d'Avenel, et les *Croquis de province*, par Horace Bertin. Le premier est un livre de bibliothèque paroissiale ; le second, non.

Orient et Occident se termine par des études littéraires sur le poète italien Ugo Foscolo et sur Chateaubriand, par des poésies, des fables et des impressions de voyage. C'est une sorte de macédoine : les contes en forment la partie principale. Ils ont pour titre : *Mariantine*, récit rustique dont l'action se passe dans le Maine et dont les héros, deux frères, qui aiment la même jeune fille, se haïssent d'abord pour se réconcilier ensuite ; *Valérie Marquetel*, autre paysannerie où l'auteur a très habilement tiré parti des chansons populaires du Cotentin et de l'Avranchin ; *les Cinq fous*, apologue imité des *Mille et une Nuits ; la Chaumière de Siouah*, fantaisie sur l'Égypte sous la direction du général Bonaparte ; *Comri-Hudi*, histoire merveilleuse d'une tourterelle du roi de Delhi, qui ne pouvait voir un poison quelconque sans qu'une larme jaune comme de l'ambre jaillit de ses yeux ; le *Nénuphar d'or*, conte chinois ; enfin, *Elmaza*, récit de la première croisade. *Elmaza* est certainement, pour parler l'argot littéraire à la mode, le *clou* du livre de M. d'Avenel. Cela tient de l'épopée en prose, genre des *Martyrs*. L'héroïne est la fille d'un émir, sauvée de la mort par un chevalier normand, Robert du Teilleul, filleul de Robert Courte-Heuze. Elmaza, l'émir mort, quitte son pays et s'attache à Robert. Elle l'aime : celui-ci a promis sa foi à une autre, à Bérengère de Grand-Mesnil. Rivalité des deux femmes : la chrétienne et la mulsumane. Au dénouement, Elmaza se résigne, reçoit le baptême et prend le voile à l'abbaye de Mortain. Robert est tué dans un combat contre les Anglais. M. d'Avenel, par ce court épisode, prouve qu'il connaît et comprend le moyen age.

Les *Croquis de province*, de M. Horace Bertin, procèdent de la littérature réaliste — sans pourtant tomber dans l'ordure, le débraillé, l'obscène. Ce sont des tableautins, des esquisses, de petits paysages, des récits humoristiques, de la nature de ceux que MM. Alphonse Daudet et Paul Arène ont mis à la mode dans les *Lettres de mon moulin*. Fin lettré, minutieux observateur, styliste impeccable, ciseleur de phrases, M. Horace Bertin a surtout étudié les coins inexplorés de la ville de Marseille qu'il habite, de la banlieue phocéenne et des

villages perchés sur les rochers des environs. Les personnages qu'il burine sont généralement des indigènes de la Canebière : Mazoulier, peintre et restaurateur, bavard et bon enfant ; le poète Prioulet ; M. Candolle, le libraire galantin et ridicule, toujours tiré à quatre épingles ; Mme Auguste, la dompteuse de lions plus doux que des chiens ; Mme Chantegrel, sorte de mégère qui adore son perroquet et fait mourir son mari à petit feu ; le rabelaisien abbé Muraire et sa musique : tout ce monde-là est vivant, amusant, pris sur le fait. Les paysages ne sont pas moins vrais — et il en est de merveilleusement ensoleillés, tels que *Premières cerises*, *Effet du soir*, *Un vieux mur*. De même, les tableaux de genre : *le Remouleur*, *la Marchande de pastèques*, *le Débarquement des oranges*, *la Foire*, *le Passage de la diligence*, *le Retour des barques*. On sent que M. Horace Bertin adore son vieux Marseille, la Provence et la Méditerranée. Il professe un sincère enthousiasme pour le lieu où il est né. C'est un voyageur de l'école de Xavier de Maistre. Le tour de sa chambre ne le satisferait peut-être pas ; mais le tour de sa ville natale lui suffit. Sentiment qu'il faut bien se garder de blâmer ! Alfred de Musset disait :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

M. Horace Bertin peut prendre pour son compte cette devise du poète des *Nuits*.

Et maintenant, pour acquit de conscience, récapitulons :

Des romans que nous venons d'analyser, en dehors de leur valeur littéraire qui, pour quelques-uns, est insignifiante et nulle, sont seuls moralement irréprochables les suivants : *Tristesses et Souvenirs*, *le Roman d'une mère*, *Jean Muhlberg*, *le Roi Charlot*, *la Petite Princesse*, *le Chevalier de Kéramour*, *le Capitaine Simon*, *Quinze mois dans la lune*, *le Prince et le Pauvre*, *Une Vie militaire*, *Sans remords*, *Orient et Occident*.

Quant aux autres, il en est d'honnêtes ; mais il en est aussi dans le nombre à qui l'Académie française ne décernera jamais le prix Montyon. Il faudrait, pour ce faire, qu'elle ne fût composée que de libres diseurs et de libres faiseurs. Et elle n'en est pas encore là.

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

Œuvres pastorales et oratoires de Mgr Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Académie Française. Paris et poitiers, H. Oudin 1883, in-8 de 753 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous avons déjà rendu compte à cette même place du tome Ier des *Œuvres pastorales el oratoires de Mgr Perraud* ; le tome II, qui vient de paraître, offre le même intérêt, par la raison que Mgr Perraud, dont le mérite n'a pas besoin d'être loué, n'a pas cessé de se mêler aux luttes

religieuses de notre temps, et que le deuxième volume de ses œuvres a recueilli maints témoignages des glorieux combats qu'il a livrés. Ce volume va du 24 janvier 1878 au 31 décembre 1879. Il débute par un éloquent discours prononcé à Rome sur *Pie IX et la Pologne* et se ferme sur une magistrale instruction pastorale relative à l'*Étude de la Philosophie*, qui montrent bien l'éminent évêque d'Autun dans ce double rôle, qu'il a toujours affectionné, d'apologiste des grandes vérités qu'on attaque et de défenseur des grandes causes qu'on persécute. Ce volume en fournit d'ailleurs d'autres preuves : il suffit de citer la belle lettre à un homme du monde sur les projets de loi de M. Jules Ferry et le beau discours prononcé à Juilly et si bien résumé par ces trois mots éloquents : *Hommes*, *Chrétiens*, *Français*. D'ailleurs, aucun événement ne se produit, intéressant l'Église ou la France, que Mgr l'évêque d'Autun ne fasse aussitôt entendre sa voix pour en exposer les graves leçons ou se faire l'interprète de l'émotion des âmes chrétiennes et françaises. La mort de Pie IX, l'élection de Léon XIII, la mort de l'évêque d'Orléans ou de prêtres vénérés, ravis tout à coup à l'affection du diocèse d'Autun, font l'objet de lettres touchantes et émues, traduisant dignement les impressions de joie et de tristesse qui ont tour à tour agité la famille chrétienne. En 1878, l'apothéose de Voltaire fut une de nos grandes douleurs : Mgr Perraud se fit entendre ce jour-là et sut venger l'outrage que l'on faisait à notre patriotisme et à notre foi. Il n'est pas une des questions à l'ordre du jour que Mgr Perraud n'ait tour à tour éclairée de son savoir et de son éloquence : l'*Union des forces sociales*, *les Universités catholiques*, beaux sujets, et bien actuels, que Mgr Perraud a magistralement développés dans deux discours. Comme c'est surtout de son diocèse qu'un évêque se préoccupe toujours de préférence, il faut s'attendre à voir reparaître souvent dans ce volume le diocèse d'Autun, avec ses besoins, ses deuils et ses fêtes. Mais où la sollicitude de l'évêque d'Autun et son affection pour ses diocésains se manifestent d'une façon plus particulièrement touchante, c'est dans la lettre écrite par lui au Pape pour le prier de ne pas le séparer du diocèse d'Autun et de lui épargner l'honneur et le fardeau d'un archidiocèse au gouvernement duquel un décret du chef de l'État l'avait appelé. Cette lettre est une page d'histoire contemporaine et, dans tout ce livre, peut-être, n'en est-il pas qui fasse plus d'honneur à Mgr Perraud. C'est plus qu'une belle lettre, c'est un bon exemple qui, d'ailleurs, en dehors de l'Église, n'a pas beaucoup de chance d'être souvent imité. Je relève encore dans ce volume une lettre aux ministres de l'intérieur et de la guerre relativement à un vœu inepte du conseil général de Saône-et-Loire, un beau panégyrique de Saint-Léger, un discours prononcé au Creuzot à l'inauguration de la statue

de M. Schneider, une lettre sur l'assistance des pauvres. J'en ai dit assez, je crois, pour faire voir l'intérêt de ce volume, qui me paraît, après tant d'autres, destiné à montrer la grande place que nos évêques savent encore tenir et le grand rôle qu'ils savent jouer dans notre société française.

P. Talon.

SCIENCES ET ARTS

L'École pratique de physique. *Cours de manipulations de physique préparatoire à la licence*, par M. Aimé Witz, professeur aux Facultés catholiques de Lille. Paris, Gauthier-Villars 1883, in-8 de xiv-506 p. — Prix : 12 fr.

L'enseignement pratique de la physique a pris depuis quelques années un développement considérable, auquel les facultés libres ont contribué pour une large part. Depuis longtemps, on avait compris que l'enseignement de la physique doit avoir moins encore pour but de faire connaître des faits que de donner les méthodes à l'aide desquelles on les a découverts ; par là seulement on en acquiert la pleine intelligence ; par là aussi, la voie est ouverte pour en découvrir d'autres ; souvent enfin les mêmes procédés sont ceux que l'on met en œuvre dans les applications. On a fait un pas de plus, et l'on a compris que ce n'était pas assez d'enseigner les méthodes au moyen de descriptions et de figures, ou même par l'exhibition des appareils. Il faut avoir quelquefois manié ces appareils, observé soi-même les phénomènes, non seulement pour acquérir la dextérité manuelle nécessaire à l'expérimentateur, mais aussi pour bien se rendre compte des difficultés avec lesquelles celui-ci a à lutter et qui sont la raison d'être de beaucoup de précautions et de dispositions d'appareils.

Ces détails pratiques ne peuvent que, dans une mesure très restreinte, trouver place dans les traités de physique. Ils constituent cependant un art qui est, comme un autre, susceptible de s'enseigner. M. Aimé Witz rend un véritable service, et aux professeurs chargés de la direction des laboratoires d'études, et aux élèves qui les fréquentent, en faisant sortir cet art de la tradition purement orale des laboratoires, tradition dont il s'est pénétré lui-même sous la savante direction de M. Desains. Ce qu'Henri Buignet avait fait pour les élèves en pharmacie, M. Witz le fait pour un cercle plus étendu d'élèves, à un point de vue plus savant et plus général à la fois. Il a satisfait à un véritable besoin.

Son livre a été déjà l'objet d'appréciations des plus flatteuses en France et à l'étranger. Il fait honneur à son auteur et à l'ensei-

gnement des facultés catholiques. Au point de vue matériel il est digne de la maison Gauthier-Villars qui l'édite. C'est tout dire.

E. V.

Relazione critica sulle varie determinazioni dell' equivalente meccanico della calaria, *di* Enrico A. Rowland. Venise, chez G. Antonelli, 1883, in-8 de 120 p. — Prix : 3 fr.

Ce mémoire, dont le titre indique suffisamment l'objet, a été couronné par l'*Instituto veneto* qui avait mis la question au concours, et publié par cette société savante en appendice au tome VII, 5e série de son recueil. Ce succès en dit assez le mérite ; nous ne connaissons pas de meilleur guide pour qui veut se mettre au courant de l'état actuel de cette question fondamentale : la détermination de l'équivalent mécanique de la chaleur, ou plutôt, comme dit l'auteur, de la calorie. M. Rowland a fait mieux que de rendre compte des travaux d'autrui, il a fait lui-même des recherches expérimentales importantes sur la question.

En combinant tous les résultats après les avoir discutés, il arrive à trouver 427, 5 ou 427, 6, nombre qu'il estime exact à moins de 2 millièmes près.

E. V.

Le Soleil, par C. A. Young, professeur d'astronomie au collège de New-Jersey (États-Unis). Paris, Germer-Baillière, 1883, in-8 de 268 p. — Prix : 6 fr.

Le titre de cet ouvrage rappelle tout naturellement à l'esprit le livre que le P. Secchi a publié sous ce même titre il y a quelques années. Le but de l'auteur est à peu près le même, toutefois avec un caractère de vulgarisation plus prononcé. « Je me propose, dit-il, dans sa préface, de présenter dans ce petit livre, une vue générale de ce qu'on sait et de ce qu'on croit au sujet du soleil, d'une manière aussi peu scientifique que le permet la précision. Je n'écris, ni pour les lecteurs scientifiques proprement dits, ni, d'un autre côté, pour les masses, mais pour cette classe nombreuse de la population qui, sans s'occuper elle-même de recherches scientifiques, a cependant assez d'éducation et d'intelligence pour prendre intérêt à des sujets scientifiques, lorsqu'ils sont présentés d'une manière simple, qui désirent et peuvent parfaitement, non seulement connaître les résultats obtenus, mais comprendre les principes et les méthodes dont ils dépendent, sans tenir à posséder tous les détails des recherches. »

A cet exposé du but que se propose l'auteur, nous pouvons ajouter qu'il nous semble l'avoir complètement atteint. Sans avoir, comme observateur du soleil, l'illustration du P. Secchi, le professeur Young a cependant acquis sous ce rapport une très honorable notoriété ; quelques observations du plus grand intérêt lui sont dues. Son ouvrage

montre qu'en outre il connaît les questions nombreuses qui se rattachent à son sujet et qui, de près ou de loin, embrassent presque toute l'astronomie, de cette manière approfondie qui est nécessaire pour les traiter d'une façon à la fois élémentaire et scientifique. Les lecteurs que le grand ouvrage du P. Secchi effrayerait par son développement ne pourront, croyons-nous, trouver un meilleur guide.

Nous aurions bien quelques critiques à adresser au traducteur. La citation que nous avons rapportée ci-dessus nous en offre un exemple ; le mot population y est employé évidemment pour traduire *people* qui devrait être rendu par gens ou par personnes. Quelques phrases sont peu intelligibles ou même inexactes. L'ensemble néanmoins est, en somme, assez satisfaisant. E. V.

Claude Lorrain, *sa vie et ses œuvres, d'après des documents inédits*, par Mme Mark Pattisson. Paris, librairie de l'Art, 1884, in-4 de 312 p. — Prix : 30 fr.

Les Della Robbia, *leur vie et leurs œuvres d'après des documents inédits*, par J. Cavallucci et Emile Molinier. Paris, librairie de l'Art, 1884, in-4 de 289 p. — Prix : 30 fr. (Ces deux vol. font partie de la *Bibliothèque Internationale de l'Art*).

Ces deux ouvrages, publiés simultanément par la librairie de l'Art, font honneur à la bibliothèque que dirige depuis quelques années M. Eugène Muntz. Le premier, consacré à Claude le Lorrain, offre non seulement un résumé fort bien fait de tous les travaux, anciens et modernes, écrits sur le grand artiste, il contient encore des documents absolument nouveaux, tels que le testament du maître et quelques codicilles donnant sur la famille de Claude des indications précieuses ; Mme Pattisson a mis à la suite de la partie biographique un catalogue des peintures et des dessins de Claude le Lorrain aussi complet que possible, et pour ce qui a trait aux estampes du maître, elle veut bien parler d'un ouvrage récent, avec une telle bienveillance, que l'auteur serait un ingrat, s'il n'exprimait pas ici publiquement sa reconnaissance à Mme Mark Pattisson. De nombreux fac-similés de dessins et d'eaux-fortes accompagnent ce volume et viennent donner un attrait de plus à cette publication réellement importante.

— Le livre consacré aux Della Robbia par MM. Cavallucci et Molinier est traité de la même manière que l'ouvrage précédent. Les auteurs après avoir étudié les œuvres elles-mêmes avec une sérieuse attention et les avoir discutées avec une critique éclairée, ont consulté les textes et ont fouillé les archives d'Italie et lu tout ce qui a été écrit sur ces maîtres. A côté des planches en grand nombre qui accompagnent leur texte, ils nous donnent des comptes officiels, extraits des archives du Vatican et des archives de Santa Maria Nuova et discutent, pièces en main, leurs attributions. Un cata-

logue donnant la liste aussi complète que possible des œuvres authentiques des Della Robbia, existant en Italie, et dans les principaux musées de l'Europe termine cet ouvrage auquel devront désormais recourir tous les hommes que l'histoire de l'art italien intéresse et captive.

G. D.

BELLES-LETTRES

Principes généraux de grammaire hébraïque, par Gustave Bickell. Traduit par l'abbé Élie Philippe. Paris, Lecoffre, 1883, in-8 de xvi-126 p.— Prix : 4 fr.

Je n'apprendrai rien de nouveau aux lecteurs du *Polybiblion* en leur rappelant que le Dr Bickell est un des premiers orientalistes contemporains, digne successeur ou émule, en Allemagne, des Gesenius, des Ewald, des Franz Delitzsch, des Fürst, des Olshausen. Cependant, je crois que l'on peut dire que le public français est, en général, fort peu au courant des travaux enfantés de nos jours par l'érudition germanique sur la linguistique des anciens peuples sémitiques et particulièrement sur la langue du texte biblique. Il faut bien avouer que, depuis la mort de l'abbé Le Hir et de l'abbé Ancessi, il n'est personne dans notre pays qui puisse être mis en parallèle avec les savants dont j'ai plus haut énuméré les noms ; Le Hir et Ancessi n'ont guère fait de disciples parmi nous, et il semble que l'Allemagne soit devenue, par excellence, le pays de l'exégèse et de la critique bibliques.

Aussi, est-il fort heureux qu'un savant professeur du séminaire de Langres, M. l'abbé Philippe, ait entrepris de faire pénétrer en France, dans une traduction, quelques-uns de ces travaux allemands dans lesquels on remarque toujours une ténacité et une patience d'érudit à toute épreuve, comme aussi trop souvent, il faut l'avouer, un esprit systématique poussé jusqu'au paradoxe. Les *Principes généraux*, de Bickell, qui résument scientifiquement les travaux de l'école Olshausen, ne s'adressent pas, comme on pourrait être tenté de le croire, à ceux qui débutent dans l'étude de la langue hébraïque ; ils présupposent ou l'explication d'un professeur, ou bien chez le lecteur une teinture déjà sérieuse des langues sémitiques et de l'hébreu en particulier.

Le livre débute par deux dissertations sur la langue, la littérature et la phonologie hébraïques qui sont des chefs-d'œuvre de précision et d'érudition. Plusieurs paragraphes, qui concernent l'accentuation, sont dus à M. F. Delitzsch. Les trois autres chapitres traitent de la formation des radicaux, de la formation des mots et de la syntaxe, d'après la méthode comparative de J. Olshausen.

Il y a sans doute une assez grande place pour l'hypothèse dans ce

système hardi qui consiste à retrouver l'hébreu primitif dans les formes linguistiques postérieures, dont l'ensemble compose les écrits de l'Ancien Testament ; refaire la grammaire de cet hébreu primitif, qui a disparu, au moyen de l'analyse philologique de l'hébreu biblique et de la comparaison avec l'arabe anté islamique, est une entreprise où le savant doit se heurter à mille écueils. Néanmoins, la dissection de la phrase, de la forme grammaticale du mot, de la racine, de la consonne même, est une analyse scientifique des plus intéressantes, et l'on peut dire que les travaux comme ceux de Olshausen et de M. Bickell préparent, pour les langues sémitiques, la rédaction d'une grammaire comparée analogue à celle que Bopp a pu entreprendre pour les langues indo-européennes.

Après avoir lu cette synthèse de la langue hébraïque, qui résume si admirablement les recherches philologiques de la science allemande contemporaine, il m'est pourtant venu un regret à l'esprit, c'est que le traducteur, n'ait pas jugé à propos de publier lui-même une œuvre originale et qu'il ait voulu se confiner dans le rôle d'interprète. M. l'abbé Philippe (pourquoi ne le dirai-je pas ?) est un des premiers hébraïsants français de ce temps ; non seulement il est au courant de l'érudition allemande, mais il s'est mis à même de concourir avec elle. Il nous promet notamment un *Manuel biblique* pour servir d'introduction générale aux Livres saints, et une étude sur la métrique biblique ; nous espérons bien qu'il ne nous fera pas trop attendre ces travaux, et qu'il reprendra un jour les principes généraux de Bickell en les développant dans une œuvre personnelle et originale, après les avoir traduit avec une précision et une compétence qu'il ne serait nullement hors de propos de qualifier de collaboration.

ERNEST BABELON.

Les Époques littéraires de l'Inde, *études sur la poésie sanscrite*, par FÉLIX NÈVE. Bruxelles, C. Muquardt. Paris, Ernest Leroux, 1883, in-8 de VIII-515 p. — Prix : 9 fr.

Éléments de la grammaire générale hindoustanie, par JULIEN VINSON, chargé du cours de tamoul et d'hindoustani à l'École des langues orientales vivantes. Paris, Maisonneuve, 1883, in-8 de 80 pages. — Prix : 5 fr.

M. Félix Nève, qui pendant trente-six ans a été professeur à l'Université de Louvain, où il occupait la chaire d'histoire des littératures grecque et latine, avait été autorisé à annexer au programme des cours une leçon facultative de grammaire sanscrite. Pendant ce temps, il ne négligea rien pour signaler le mouvement fort rapide des études indiennes et pour vulgariser dans son pays les travaux les plus importants, qui marquaient, d'année en année, à l'étranger, leurs progrès et leur essor.

M. F. Nève, qui goûte maintenant les loisirs de l'éméritat, a voulu donner au public savant une dernière marque de son amour pour les études indiennes, en réunissant dans ce volume, que je veux analyser, une suite de mémoires et de notices parus dans différents recueils. Mais il n'a pas voulu faire la révision de ces essais sans y joindre des notices inédites, destinées à compléter les premières. Ces Essais intéresseront non seulement ceux qui étudient toutes les productions si originales du génie indien, mais encore les lettrés qui s'adonnent aux travaux si féconds de littérature comparée.

Dans une introduction de 67 pages, écrite d'un style élégant et clair l'auteur traite du premier essor des études indiennes, puis, après avoir jeté un coup d'œil sur l'enseignement du sanscrit en Europe et sur cette langue examinée comme fondement de la grammaire comparée, il consacre ses dernières pages à nous donner un résumé de ce que l'on connaît aujourd'hui sur l'âge des principaux monuments de la littérature sanscrite, et à nous faire part de ses vues originales sur l'esthétique indienne et sur la valeur des monuments de la langue sanscrite. Toute cette introduction, si riche de faits et de remarques personnelles, est à lire jusqu'à la dernière ligne. Nous ne ferons qu'une observation de détail, que nous a suggérée un passage de cette introduction (p. 31). M. Félix Nève a tort de ne pas critiquer la grammaire et le dictionnaire sanscrits de M. Émile Burnouf. La grammaire surtout est fort mauvaise et ne peut que contribuer à répandre de fausses notions; elle contient de grosses erreurs et les paradigmes eux-mêmes n'en sont pas exempts. M. Nève, qui passe sous silence de pareils défauts, aurait pu, nous le croyons, ne pas être si avare d'éloges pour la grammaire sanscrite de M. Jules Oppert. Il se contente de dire : « Vers la même époque M. J. Oppert était autorisé à faire une leçon de sanscrit près la Bibliothèque impériale, et il en assurait le succès par la publication d'une grammaire. » Nous croyons que ce n'est pas suffisant, car l'œuvre savante de M. Jules Oppert est conçue avec une clarté remarquable et laisse bien loin derrière elle l'esquisse de M. Burnouf.

Le premier chapitre du livre de M. Nève a pour sujet des *Études morales et littéraires sur le Mahâbhârata*. Il s'y trouve d'excellentes traductions de morceaux choisis du grand poème, qui contient près de 200,000 vers. Ces morceaux ont été choisis à dessein pour mettre en relief les portraits de femmes dans la poésie épique et le sort de la femme dans l'Inde ancienne. Tous les Indianistes connaissent l'enlèvement de Draupadî, l'histoire de Nala et de Damayantî et celle de Cakuntalâ. Les traductions et analyses de ces épisodes sont faites avec beaucoup d'élégance et de fidélité, et cet éloge n'étonnera point ceux qui connaissent les ouvrages précédents de M. Nève. Nous

nous associons entièrement aux conclusions de l'auteur sur la place de la femme hindoue dans la société, quand il dit : « La place qui leur a été librement accordée dans le monde social des Hindous est bien supérieure à celle qui leur était faite dans le gynécée chez les nations les plus policées de l'antiquité hellénique ; elle ne l'est pas moins à cette servitude voluptueuse à laquelle les lois musulmanes les ont condamnées dans les harems de l'Asie et de l'Afrique. » Telle était la pensée du brâhmane Chattôpâdhyâya, qui était venu à l'École pratique des hautes études pour se familiariser avec la méthode scientifique de l'Europe et qui occupe maintenant en Russie une chaire des langues modernes de l'Inde, et je me souviendrai toujours de la grande indignation qu'il manifestait devant moi et quelques autres élèves de M. Bergaigne, quand on assimilait les harems des Turcs à ceux de l'Inde, sa chère patrie.

Les trois études, intitulées : les *Pourânas, monuments de la poésie cosmogonique et théogonique dans l'Inde, Kâlidâsa ou la poésie sanscrite dans les raffinements de sa culture, essai sur l'origine et les sources du drame indien* sont peut-être ce qu'il y a de plus intéressant et de plus savant à lire dans le livre de M. Nève, si riche pourtant.

Dans la première de ces études, l'auteur a rattaché habilement aux opinions d'Eugène Burnouf sur les Pourânas celles de MM. Wilson et Lassen, et il a appliqué la profondeur de son esprit à résoudre toutes les questions d'histoire et de critique, que peuvent suggérer ces histoires ou légendes antiques, qui sont les plus vastes et les plus populaires de la poésie des Hindous, grâce à leur double destination, symbolique et historique. M. Ch. Lassen, au t. IV de ses *Indische Alterthumskunde* (1861, p. 599) a reconnu que cette étude sur les Pourânas, imprimée en 1852 et reproduite dans le présent volume de M. Nève, résumait exactement les principales recherches sur la littérature pourânique. C'est donc un excellent guide, que devront suivre tous ceux qui veulent se rendre compte de la destination des Pourânas, de leur composition poétique et de la transformation des traditions et des croyances qui s'y manifeste.

Dans la notice consacrée à Kâlidâsa et à ses œuvres, dont chacune est analysée avec soin, nous remarquons des aperçus délicats sur le style qui prévalut dans la poésie sanscrite par l'influence des œuvres et de la renommée de ce grand poète. Cette notice a été surtout rédigée à propos de la traduction de toutes les œuvres de Kâlidâsa par M. Hippolyte Fauche, dont le travail ingrat est apprécié avec beaucoup de justice en ces termes : « Le nouvel interprète de Kâlidâsa est un philologue exercé qui n'a rien rendu à l'aventure. Ses vastes lectures et ses travaux antérieurs l'ont formé à une tâche exigeant beaucoup de précision et de patience... La physionomie des vers de

Kâlidâsa se reflète constamment dans sa prose, sans retranchements ni périphrase ; les images originales du texte y sont mises en saillie... »

Dans l'*Essai sur l'origine et les sources du drame Indien*, l'auteur nous fait connaître les origines du drame indien d'après la fiction brahmanique et tente de nous donner une courte chronologie des drames les plus connus. M. Nève nous paraît avoir réussi dans sa classification des drames sanscrits, qu'il partage en trois sections :

1° *Drames héroïques et mythologiques*, dont il retrouve le canevas dans quelques épisodes des deux grandes épopées, le Mahâbhârata et le Râmâyana. Au cycle de la Bhâratide se rattacheraient Cakuntalâ Vikramôrvaçî, le Vénîsamhara, le Pracandapândava, le Viddhaçâlabhanyikâ, le Dhanangayavijaya. Quant aux drames tirés de la Râmaïde, ils sont moins nombreux et moins importants : ce sont le Mahâvîracarita, l'Outtararâmacarita, le Bâlarâmâyana, le Prasannarâghava, le Hanoumannâtaka.

2° *Drames de critique morale et sociale*, où l'on trouve la critique des mœurs et des institutions, où les incidents se déroulent comme dans la vie réelle, où « les tableaux et les censures nous font entrevoir un état très avancé de civilisation, qui forme un frappant contraste avec les mœurs antiques des Aryas assez fidèlement dépeintes dans quelques chants des épopées. » Parmi ces drames brillent au premier rang la Mriochakatikâ, la Mâlatîmâdhava et la Ratnâvalî. Puis viennent un certain nombre de comédies ou plutôt de satires burlesques, qui offrent peu d'intérêt.

3. *Drames d'histoire politique et de controverse philosophique :* le Moudrârâkshasa, qui retrace des intrigues et des conspirations, dont l'issue tragique est bien digne de l'Orient, et qui nous offre le tableau achevé d'événements historiques ; enfin le Prabôdhacandrôdaya, qui ressemble singulièrement à un de nos mystères du moyen âge et célèbre la victoire de la vérité sur l'erreur, où « le poète a transformé en acteurs les idées, les facultés de l'âme, les passions, ou bien les écoles et les sectes. » Nous ne dirons rien, faute de place, des pages qui suivent, sinon qu'elles sont écrites avec une discrétion pleine de finesse : M. F. Nève y traite de la composition et du style dans le drame indien, de l'art théâtral, et du drame indien comparé avec la littérature dramatique des peuples anciens et modernes. C'est là de la vraie critique, savante sans emphase, et qui sait s'arrêter à temps sur la limite, où les conjectures ne sont plus que des hypothèses sans fondement.

M. F. Nève n'a pas voulu négliger la philosophie, et il touche en passant au grand système de la philosophie orthodoxe des Hindous, au Védânta, qui n'est pas encore connu, à l'heure qu'il est, en Eu-

rope dans l'ensemble de ses sources, et il donne une version nouvelle du poème de Çankara Achârya, l'*atmabôdha* (la connaissance de l'esprit), qui contient les principes essentiels de la doctrine. Nous remarquons encore une traduction avec notes d'une poésie de morale philosophique, le *Môhamudgara* (le maillet de l'illusion) et une esquisse fort bien faite, quoique un peu rapide, sur les poètes moralistes de l'Inde, auteurs des Nîti çastrâni, ou recueils des sentences et d'apologues, et sur le plus illustre d'entre eux, Bhartrihari, qui a partagé son livre en trois centuries : celle de l'amour, celle du devoir et celle du renoncement. Les notices sur le Pancatantra et l'Hitôpadéça sont un peu courtes, et cette brièveté est d'autant plus regrettable que les réflexions de l'auteur sont d'ordinaire marquées au coin de la plus grande finesse.

L'ouvrage se termine par une étude sur l'*Inde moderne et sa littérature*, et par des *Esquisses historiques et littéraires sur le bouddhisme*. Je ne veux dire que quelques mots sur ces esquisses, qui résument avec fidélité l'état actuel des études sur le bouddhisme, cette religion si vivante encore en Asie et qui a conservé son empire séculaire sur des populations innombrables. Il y a quarante ans, on n'avait sur cette religion que des données vagues ou fausses, et rien n'est plus curieux que de lire tous les développements bizarres, que dans des *Revues* fort savantes on donnait à un système religieux, dont on ignorait encore les livres liturgiques, mais comme le dit fort bien M. F. Nève : « ... le premier effort de la science occidentale n'a pas dépassé l'analyse d'un certain nombre de traités célèbres ; l'enquête laborieuse, entreprise avec un succès remarquable, devra être poursuivie par plus d'une génération d'historiens et d'orientalistes pour aboutir au dépouillement des bibliothèques bouddhiques de plusieurs grands pays. » Cet essai sur le bouddhisme, est partagé en trois chapitres : la prédication du bouddha Çakyamouni, les écritures du bouddhisme, le sacrifice personnel selon le bouddhisme glorifié dans un drame indien. Ce dernier chapitre est particulièrement intéressant, car il s'y trouve une analyse du *Nâgânanda* (la joie des serpents) traduit avec la plus fidèle élégance par notre professeur, M. Bergaigne (Paris, Ernest Leroux, 1879. — Biblioth. Orient. Elzévir.), où l'on voit un jeune prince qui, pour arracher un serpent, de la race des serpents à face humaine appelés Nâgas, aux griffes de l'oiseau divin, Garouda, se fait déchiqueter à sa place. C'est un noble exemple de charité bouddhique, qui « en dépit de l'extravagance de ses légendes et de l'exagération souvent puérile de ses préceptes, reste en somme, après la charité chrétienne, le grand, l'éternel honneur de l'humanité. » (V. p. VII de l'introduct. de M. Bergaigne.)

Dans son étude sur l'*Inde moderne et sa littérature*, M. F. Nève

rend le plus bel hommage à M. Garcin de Tassy, qui avait inauguré en 1829 l'enseignement de la langue et de la littérature hindoustanies à l'École des langues orientales vivantes. C'était un arabisant des plus distingués et le plus brillant élève de Sylvestre de Sacy. Ces premières études lui ont été fort utiles dans ses travaux postérieurs sur l'hindoustani, mais ceux qui ont même une simple teinture de cette langue ne me démentiront pas, quand j'affirmerai qu'une connaissance plus grande du sanscrit aurait été nécessaire à ce savant pour initier fortement ses auditeurs à l'étude de l'hindi, et nous savons que le sanscrit était loin de lui être familier. M. F. Nève va donc peut-être un peu loin, quand il dit : « Il était en même temps initié à la connaissance du sanscrit, alors enseigné au Collège de France par de Chézy. »

Un dernier reproche à M. Félix Nève. Il parle dans une note du tamoul parlé dans le Sud de l'Inde, et il semble ignorer que depuis quelques années l'enseignement de cette langue a été inauguré à Paris par M. Julien Vinson à l'École des langues orientales vivantes. Ce savant enseigne cette langue concurremment avec l'hindoustani, et je crois que M. F. Nève aurait pu en dire deux mots, car le lecteur de ces remarquables Études pourrait être convaincu qu'après M. Garcin de Tassy l'hindoustani est abandonné et méprisé dans une école, qui dans son programme embrasse l'étude des langues asiatiques les plus répandues. Nous saisissons l'occasion qui nous est ici offerte d'annoncer au public savant les *Éléments de la Grammaire Générale hindoustanie* par notre professeur M. Julien Vinson, qui a voulu rédiger une grammaire répondant aux exigences de la science linguistique moderne après les *Rudiments*, trop élémentaires, de M. Garcin de Tassy, publiés en 1829 et réimprimés en 1863. Le nouveau travail de M. Julien Vinson brille par la science et la clarté de l'exposition, et sera des plus utiles à tous ceux qui s'intéressent à ces belles études des langues modernes de l'Inde.

GÉRARD DEVÈZE.

Essai d'un Catalogue de la littérature épique de l'Irlande précédé d'une étude sur les manuscrits en langue irlandaise conservée dans les Iles Britanniques et sur le Continent, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, professeur au Collège de France. Paris, Thorin, 1883, in-8 de CLV-282 p. — Prix : 12 fr.

M. d'Arbois de Jubainville continue avec activité à vulgariser en France les études irlandaises et les travaux si considérables que leur ont consacrés les érudits de Dublin. Nous avons annoncé il y a quelques mois seulement son *Introduction à l'étude de la littérature celtique* (*Polybiblion* de septembre 1883, p. 250). Son nouveau volume a les allures rébarbatives d'une œuvre de bibliographie érudite, s'adressant

à un public plus restreint, mais n'en n'ayant pas pour cela moins de mérite.

L'introduction, longue de CLV pages, donne d'après les travaux déjà publiés ou d'après les recherches de l'auteur la description des manuscrits en langue irlandaise, conservés dans les bibliothèques des Iles Britanniques et du Continent. C'est comme la concordance bibliographique des travaux dont ces collections et les manuscrits qui les composent ont été l'objet jusqu'ici. — L'ouvrage lui-même est consacré au catalogue de la littérature épique de l'Irlande. Avec l'aide des catalogues, manuscrits eux-mêmes et inédits, que les Irlandais O'Curay et O'Donovan ont dressés de leurs grandes collections de manuscrits, M. d'Arbois a rédigé le catalogue spécial et en quelque sorte l'index de ce qui dans ces mss. se réfère à la littérature épique de l'Irlande. Il y a dans ces indications bien des choses d'une utilité douteuse ; par exemple quand on a des textes dans des manuscrits du moyen âge, à quoi bon citer des versions modernes dans des mss. du dix-huitième ou du dix-neuvième siècle? On voit seulement par là que ces vieilles histoires sont restées chères et familières aux scribes de l'Irlande moderne. Quoi qu'il en soit, ce travail pénible de catalogue que M. d'Arbois a entrepris avec tant de courage a son utilité pour les celtistes.

Nous en avons signalé les lacunes dans la *Revue Celtique* (t. VI, p. 109 et suiv.) ; mais il est inutile de revenir ici sur ces détails.

Les savants, qui s'intéressent au développement de la vie littéraire au moyen âge, liront ce livre avec profit. Ils y verront que, malgré son éloignement, sa pauvreté, et la barbarie de ses mœurs, l'Irlande a été le siège d'une grande activité littéraire et qu'elle a longtemps gardé ses légendes originales.

Le lecteur aura remarqué le prix élevé de ce volume, et son étonnement s'augmenterait, s'il voyait les gros caractères et les grandes interlignes de ses pages. Imprimé d'une façon ordinaire, l'*Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande* formerait la moitié d'un semblable volume, peut-être même seulement une forte brochure. Il est bon d'importer la science de Dublin à Paris, mais il serait bon de laisser aux éditeurs d'au-delà des mers ces prix élevés qui rendent leurs livres celtiques si peu abordables. C'est une tradition de la librairie que les livres celtiques doivent se vendre à des prix exorbitants. Il nous est arrivé fréquemment de trouver dans des catalogues de Paris ou de Londres des livres celtiques d'*occasion* cotés beaucoup plus cher qu'ils ne se vendent *neufs* dans les pays celtiques. Avec le développement que prennent aujourd'hui les études celtiques, il y aurait pour un libraire une occasion de faire fortune ; ce serait de vendre des livres celtiques à un prix raisonnable.

H. GAIDOZ.

Udsigt over de norsk-islandske Skjalde fra 9de til 14de Århundrede ved GUDMUNDUR THORLAKSSON (*Coup d'œil sur les poètes norvégiens-islandais du neuvième au quatorzième siècle*, par G. THORLAKSSON). Copenhague, imprimerie S. L. Mœller, 1882, 187 p. in-18, formant la livraison VIII de *Samfund til Udgivelse af gammel-nordisk Litteratur*.

L'Islande est certainement le seul pays de moins de cent mille âmes qui ait produit des poètes par centaines, sans parler des poésies populaires anonymes qui tiennent un des premiers rangs dans la littérature universelle. Il est vrai que tous les anciens skalds norrains n'étaient pas islandais, quoique on les appelle communément ainsi; il y en avait aussi quelques-uns de la Norvège, des Shetlands, des Orcades, des Hébrides et même du Groenland; mais c'est l'Islande qui en a fourni de beaucoup le plus grand nombre, quoique pour l'étendue et la population elle ne fût comparable à aucun des trois grands États scandinaves. S'il y avait des skalds indigènes en Suède et chez les Scandinaves de la Russie, de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, comme on sait qu'il y en avait en Danemark, ils n'ont pas laissé de traces dans l'histoire, en tous cas leurs mérites n'étaient pas de nature à faire dédaigner les Islandais, puisque ceux-ci allaient se faire entendre dans toutes les cours du Nord. Cette activité intellectuelle d'un peuple minuscule est bien digne d'attirer l'attention aussi; dans ces vingt dernières années, les poètes norrains du moyen âge ont-ils été l'objet de beaucoup de travaux : outre que P.-A. Munch leur avait accordé une large place dans sa grande *Histoire de la nation norvégienne*, N.-M. Petersen et R. Keyser en ont parlé dans leurs histoires de la littérature norraine et le nouvel éditeur du *Skáldatal*, Jón Sigardsson, avait commencé à recueillir tout ce que l'on sait de chacun des poètes énumérés dans cette liste d'ailleurs incomplète, dressée au treizième siècle; mais cette œuvre considérable a été interrompue par la mort du savant auteur et l'on ne sait quand la suite paraîtra.

En attendant, comme les sources de l'histoire des skalds sont aujourd'hui plus accessibles par la publication des principaux textes, que beaucoup de poésies obscures ont été commentées et que diverses biographies de skalds ont été écrites d'une manière circonstanciée, il était à désirer que le sujet fût repris dans son ensemble et traité plus amplement que par le passé. Cette tâche utile a été exécutée par M. Gudmundur Thorlâksson ; bien que son ouvrage ne soit pas conçu dans les mêmes proportions grandioses que les notices de Jón Sigurdsson, il est plus compréhensif; au lieu de cent quarante-six skalds dont ce dernier avait à s'occuper, il en mentionne non moins de quatre cent vingt-cinq ; il laisse donc bien loin derrière lui la sèche nomenclature de la Skalda; il est dix fois plus étendu que le livre de Petersen et contient deux fois plus de matière que la partie corres-

pondante du travail de Keyser. Ce n'est pourtant qu'un résumé, une sorte de manuel. Si l'auteur renvoie avec précision aux sources norraines, il se dispense généralement de citer les notices contemporaines sur les plus illustres skalds, sous prétexte que leur vie et leurs œuvres sont assez connues. C'est vrai peut-être en ce qui le concerne, lui et quelques érudits, d'ailleurs plus rares qu'il ne le suppose, mais son manuel ne s'adresse pas aux spécialistes et le grand public auquel il est destiné n'est guère familier avec le sujet, même dans les pays scandinaves. Il y a donc une regrettable lacune au point de vue bibliographique, et il est à souhaiter que M. G. Thorlâksson la comble dans une prochaine édition.

Mais ce ne serait pas assez que de citer les auteurs modernes aussi complètement que les anciens ; il faudrait aussi tirer des uns et des autres tous les faits caractéristiques, toutes les piquantes anecdotes se rattachant à la vie des skalds et nous faisant connaître à quelle occasion ils ont débité tel ou tel poème ; il serait bon aussi de traduire ceux-ci, ou du moins les strophes les plus remarquables comme l'a fait Keyser. Quelques poètes ont été mêlés aux affaires politiques de leur temps ; ils faisaient grande figure à la cour, comme conseillers ou gardes du roi ; tantôt ils le suivaient sur les champs de bataille pour décrire dans des sagas ou chanter dans des drapas les belles actions dont ils seraient témoins, les combats auxquels ils auraient pris part. Si la plupart ne paraissent qu'incidemment dans les histoires, quelques-uns comme Eigil Skallagrimsson, Kormak Œgmundarson, sont les héros de sagas entières ; d'autres, comme Thorleif Jarlaskald, Hallfred Vandrædaskald, sont l'objet de récits épisodiques. Il faudrait donc choisir à chaque génération les types les plus caractéristiques pour les mettre en pleine lumière, sauf à passer rapidement sur les autres dont la vie et les œuvres sont d'ailleurs très insuffisamment connues. Il y aurait là les éléments d'un livre lisible, rappelant d'autant mieux les sagas qu'il en serait tiré. Mais, fait singulier, les descendants de ces narrateurs qui ont, pendant tant de générations, charmé les cours ou amusé le peuple par leurs récits, paraissent n'avoir aucun souci de la forme ; ils n'aspirent qu'à faire œuvre d'érudition ; c'est assez pour eux que de commenter leurs auteurs classiques ; par là ils témoignent leur patriotisme et leur piété filiale, mais ils n'honoreraient pas moins leurs ancêtres en s'efforçant de les imiter comme conteurs. E. Beauvois.

Essai de critique idéaliste, par Victor DE LAPRADE, l'un des quarante de l'Académie française. Paris, Didier, 1882, in-12 de 391 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Essais de M. Victor de Laprade sont l'œuvre d'un moraliste et d'un philosophe autant que d'un critique d'art et de littérature. C'est du haut de la morale spiritualiste et chrétienne que l'auteur des *Poèmes évangéliques* juge l'art moderne et contemporain. Dans le but de relever de la décadence où sont tombés l'art et la littérature d'aujourd'hui, ce noble et mâle esprit tente de ressusciter quelques figures ensevelies dans l'oubli et de remettre à leur place véritable certains poètes et écrivains, devenus les idoles de la société contemporaine. Cette même préoccupation se fait jour à travers les huit essais de critique idéaliste qui, au premier abord, ne paraissent avoir aucun lien commun et qui ont été composés à différentes époques.

Le premier essai : *Juvénal et la haute satire* est un très court résumé de l'histoire de la satire en France. Selon M. de Laprade, la haute satire à la façon de Juvénal, la satire sans masque et sans voile, « la vraie colère de l'honnête homme (p. 9.) » ne se retrouve dans notre littérature qu'aux époques des grandes luttes religieuses. L'auteur des *Muses d'État* cite comme modèles du genre et apprécie en quelques pages rapides le *Roman du Renart*, *Pierre Cardinal*, *Agrippa d'Aubigné*, *Mathurin Régnier*, *Gilbert*, *A. Chénier*, *Aug. Barbier*. Quant à Horace et à Boileau, ils n'ont fait, en ce genre que des dissertations morales ou littéraires entremêlées d'allusions et de railleries. Voltaire « n'a nulle part condensé ses ricanements et ses fureurs sous la forme propre à la poésie satirique » et si notre poète chrétien, le rabaisse tant « c'est parce qu'on veut trop l'élever (p. 18). » Juvénal est le type du poète satirique, au moins « il n'a point attaqué d'honnêtes gens (p. 26). »

Nous pouvons passer rapidement sur le second essai intitulé : *A propos d'une traduction d'Horace*. Le traducteur, M. Jules Janin, fournit à M. de Laprade l'occasion de s'expliquer sur le mot : *homme de lettres* dont il avait qualifié Horace et qu'on lui avait reproché avec tant de dédain.

Dans le troisième essai : *De l'idée de progrès appliqué à l'histoire des arts*, l'auteur réduit à sa juste valeur la théorie « du progrès nécessaire et indéfini. » L'homme étant libre, il n'y a pas de *progrès fatal* pour les choses humaines comme pour les choses de la nature. D'ailleurs l'histoire des arts démontre que l'humanité comme l'individu ne suit pas une marche ascendante et qu'il y des retours possibles vers un âge écoulé. L'architecture, la statuaire, la peinture sont en pleine décadence. Un seul des arts, longtemps stationnaire, a fait d'évidents progrès dans l'ère moderne. C'est la musique et encore, dit M. de Laprade, « la grande heure de la musique, entre Mozart et

Beethoven, tombe en plein dix-huitième siècle (p. 73). » L'auteur du livre : *Contre la musique* ne pouvait que juger défavorablement cet art, mais nous ne saurions approuver la sévérité qui lui fait méconnaître certains progrès réalisés dans la musique au dix-neuvième siècle.

L'idée principale du quatrième essai : *Le Grand Corneille* est dans la phrase suivante : « La poésie de Corneille est l'antidote de toutes les erreurs, de tous les venins qui empoisonnent depuis si longtemps notre littérature (p. 78). » M. de Laprade accorde à Corneille et refuse à Racine « le don de mélanger le familier et le sublime » qui semble propre à Shakespeare ; il admet que les personnages du dramaturge anglais sont plus vrais que ceux du tragique français, mais il aime mieux les héros de Corneille qui du moins délibèrent sur le bien ou le mal au lieu d'obéir instinctivement à la nature comme ceux de Shakespeare, ou à la vertu inconsciente comme ceux de Schiller dans *Guillaume Tell*. Le théâtre de Corneille est un enseignement, c'est le triomphe du devoir sur la passion, voilà pourquoi le critique conseille si chaleureusement la lecture de l'auteur *du Cid* et de *Polyeucte* à la jeunesse lettrée, non pour la détourner de Racine, mais pour la guérir de quelques écrivains modernes qui nous ont infusé tous les vices dont Corneille serait le contre-poison. La *souveraineté et le vague des passions*, la *mélancolie*, la *religiosité*, voilà des défauts que nous avons introduits dans notre littérature depuis Rousseau, Chateaubriand, Mme de Staël et les romantiques.

Le titre seul du cinquième essai : *La Morale de Molière* montre quel en est l'objet. Molière possède la faculté créatrice au plus haut degré, mais il répète trop souvent des vérités que l'humanité n'est pas tentée d'oublier si vite. Celle-ci par exemple : .

> Je m'aperçois, Madame,
> Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme une âme.

Le Misanthrope est une pièce aussi irréprochable au point de vue de la morale qu'elle est admirable au point de vue de l'art ; l'*utilité morale* en est fort contestable. Quant au *Tartuffe* pour lequel Molière a reçu le plus d'éloges, c'est un type chargé, invraisemblable, impossible. D'ailleurs, « il est très peu de comédies qui en frondant un travers n'offensent en même temps une vertu » (p. 214). Les conclusions de M. de Laprade sont donc celles de Bossuet et de Platon.

Lamartine fait le sujet du sixième essai. On comprend avec quels accents de sincère et affectueuse admiration notre auteur parle de celui qu'il appelle son maître. Il faut lire ces belles pages où sont appréciés d'un coup d'œil rapide et le plus souvent sûr les principaux chefs-d'œuvre de Lamartine dont la poésie est non seulement méconnue mais inconnue de la génération présente. Peut-être pourraito-

reprocher au critique, d'ailleurs chrétien et catholique, un peu trop de complaisance pour *Jocelyn* et la *Chute d'un ange*. Mais il ne pouvait pas être trop sévère pour son héros ; il fallait avant tout tirer de l'oubli « le *poète de l'âme* (p. 247). »

Les deux derniers essais intitulés : Les *Origines du réalisme* et *Comment les arts finissent*, pour être inférieurs en importance n'en sont pas moins dignes d'intérêt. L'origine du réalisme actuel date de l'époque où chaque art a brigué sa complète indépendance d'un art régulateur et central c'est-à-dire du seizième siècle. Les Grecs possédaient la notion souveraine du beau et c'est elle qui les retint dans la bonne voie. « L'art moderne eut pour modérateur le sentiment chrétien représenté par l'autorité de l'Église (p, 363), » et le premier pas vers la dissolution des arts, est contemporain du premier coup porté à la domination du christianisme. Cette dernière idée a inspiré le huitième essai. Le titre rappelle la fameuse thèse de Jouffroy : *Comment les dogmes finissent*, cependant l'esprit en est tout autre. M. de Laprade est croyant, il a conservé (et nous pouvons dire jusqu'à sa mort) l'*Espérance*, « sentiment propice, dit-il (p. 38) dont le christianisme a fait un devoir et une vertu. » N'avions-nous pas raison de dire que l'éminent critique en publiant ce livre a fait œuvre de moraliste chrétien ?

E. Braun.

Histoire du sentiment de la nature. *Prolégomènes*, par Victor de Laprade, de l'Académie française. Paris, Didier, 1882, in-12 de 349 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Essais de critique idéaliste, nous ont fait soupçonner qu'il y a eu en M. de Laprade, non seulement un grand poète, mais aussi un philosophe, un métaphysicien. Le présent volume ne laisse plus aucun doute à cet égard et met en lumière ce côté trop peu connu de ce noble esprit. Lui-même, du reste, ne craint pas d'avouer, dès la première page, qu'il offre au public un livre de *pure philosophie* et nous apprend avec une sincérité parfaite qu'en raison du caractère trop métaphysique des *Prolégomènes*, la publication en a été retardée jusqu'à aujourd'hui, près de quinze ans après l'*Histoire du Sentiment de la nature avant le christianisme et chez les modernes* dont ils sont l'introduction. L'auteur avait dû céder aux nécessités de la librairie qui interdisaient alors à l'éditeur de publier d'un seul coup trois tomes trop *bourrés* de philosophie.

Nous n'avons pas à discuter ici les exigences du libraire ; mais nous pouvons affirmer que, paraissant aujourd'hui, ce livre vient fort à propos. Il s'ajoute utilement à l'ensemble de l'œuvre littéraire de M. de Laprade pour la compléter et la faire mieux comprendre ; il est, de plus, pour notre époque si avide d'indépendance et si impa-

tiente de toute règle, religieuse et autre, une éclatante et courageuse démonstration de la nécessité des principes dans l'art et dans la littérature.

On le sait, M. de Laprade est loin d'être un partisan de l'école actuellement régnante qui prêche *le succès* avant tout. Sa franchise et sa sincérité lui font un devoir de ne jamais transiger avec sa conscience, ni d'abandonner ses convictions et ses principes en échange d'un vulgaire encens que prodigue en tout temps une foule dont on flatte les brutales passions. Il n'entend pas confier indistinctement toute idée, et tout sentiment à un public toujours en quête de nouveautés ; il a besoin de se rendre compte pour savoir ce qui est vrai ou faux, bien ou mal : c'est là son originalité, sa force et sa grandeur.

Tels furent aussi les sentiments de M. de Laprade à l'égard de cet élément nouveau introduit dans notre littérature à partir de Rousseau et de Chateaubriand : le *Sentiment de la nature*. Lui aussi, a été frappé, ébloui, enivré de cette intimité avec tout ce qui n'est pas l'homme. Témoin son *Hermès*. Mais l'excès se fit bientôt sentir, l'image se substitua à la pensée, le monde extérieur empiéta sur l'âme qui fut envahie, dominée, étouffée par la nature et aujourd'hui la révolution, accomplie par le romantisme, se poursuit sous le nom de réalisme, au delà du but qu'on voulait atteindre tout d'abord. Notre critique eût hâte de déterminer la part légitime du sentiment de la nature dans la poésie et de justifier, par la philosophie, les résultats acquis par la révolution littéraire.

De là l'idée de ce livre qui a été en projet pendant vingt ans. L'auteur a interrogé l'histoire, étudié le rôle qu'a joué chez les races diverses le sentiment de la nature ; il a été éclairé par le spectacle des exagérations et il a tiré des faits une théorie qui constitue le sujet des *Prolégomènes*. Ce n'est pas qu'il ait voulu faire un cours complet d'esthétique, car le sentiment de la nature n'est qu'un élément secondaire de l'art. Le principe de toute poésie réside dans le sentiment de l'idéal.

Après cette sorte d'introduction où M. de Laprade insiste pour que le lecteur lui pardonne ses nombreuses pages de métaphysique, il revient, dans le chapitre premier, sur la nécessité de la philosophie dans le domaine de l'art. Il faut bien qu'on se résigne à la voir quelquefois à visage découvert, puisqu'elle existe plus ou moins voilée au fond de toutes les œuvres d'esprit. « Le plus léger des poètes, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, est inspiré d'un philosophe (p. 18). » « Un vaudeville, une élégie, une caricature, si vous les suivez jusque dans leurs racines, nous conduisent, à travers la conscience de l'artiste, jusqu'au tuf moral et religieux. » Le critique doit donc poursuivre, jusqu'à ces instincts inaperçus ou inavoués des artistes, l'explication

des produits de l'art. D'ailleurs, montrer la liaison de chaque système, de chaque manière, en littérature, avec une doctrine morale et religieuse, c'est arrêter les jeunes esprits dans la voie du mauvais goût (p. 34). On n'a donc pas hésité à placer la théorie avant les faits, la philosophie avant l'histoire.

A coup sûr, c'est là une profession de foi aussi noble et courageuse qu'elle est inusitée chez les critiques contemporains. Quant à la philosophie de la nature elle-même, M. de Laprade la partage en trois parties : la nature dans ses rapports avec Dieu, la nature en elle-même, et la nature dans ses rapports avec l'homme. Qu'est-ce qui a déterminé Dieu à l'acte de la création ? Cet univers créé est-il abandonné à lui-même, séparé de Dieu, aussi nettement que la montre est distincte de l'horloger (p. 66) ? Ou plutôt Dieu ne veille-t-il pas sur elle et en elle, par sa présence continuellement agissante, et chacune des trois personnes divines n'a-t-elle pas sa part dans la création ? La nature elle-même, qu'est-elle ? N'y-at-il que des phénomènes et des sensations dans la nature, ou bien chaque être n'a-t-il pas plutôt une existence réelle, substantielle, correspondant à une idée de l'intelligence divine et trouvant son type dans le Verbe ? Quelle est la place de l'homme dans ce monde, entre le fini et l'infini ? Quels sont les rapports matériels (industrie), les rapports intellectuels (science), les rapports moraux (art) de l'homme avec la nature ? Quels sont les caractères généraux du sentiment qui s'éveille en nous à l'aspect de la nature, etc. ? Voilà les problèmes de haute métaphysique soulevés dans le premier livre des *Prolégomènes*. Nous ne pouvons que les indiquer ici en ajoutant que l'auteur les résout admirablement et toujours dans le sens chrétien et catholique. Il nous avertit lui-même qu' « il n'a rien voulu dire qui ne fût strictement catholique (p. 31). » Peut-être pourrait-on demander un peu plus de précision dans la définition de la *matière* et de la *personnalité*. Quoi qu'il en soit, des convictions fermes et inébranlables ont arrêté l'auteur d'*Hermia* et de *Psyché*, sur la pente de certain panthéisme et d'un idéalisme platonicien.

Dans le second livre, M. de Laprade nous fait descendre des hauteurs du monde invisible pour nous rapprocher des régions terrestres. Dans un style clair, élevé, bien trempé, parfois éloquent, il nous explique ce qu'est l'art humain « qui a les mêmes lois, la même origine, le même but que l'art divin, » parce que l'intelligence est créatrice de l'art, comme Dieu est créateur de la nature (p. 154). Il nous montre en quelques chapitres fort remarquables ce que chaque art emprunte au sentiment de la nature. Des aperçus très ingénieux y abondent. Notons d'excellentes définitions de la poésie, de l'architecture, de la statuaire. Ce dernier art surtout a les sympathies de notre poète. C'est l'art *humain* par excellence, celui de tous les arts qui fait le moins

d'emprunt au sentiment de la nature (p. 188). Pour lui, la peinture est un art inférieur parce que, par son élément relatif, la couleur, elle tend à descendre sous l'empire de la sensation. Il a peu de goût pour le paysage, surtout pour celui où on ne laisse pas à l'homme sa place légitime. La musique évidemment est condamnée par l'auteur du livre : *Contre la musique*, comme étant l'art qui risque le plus de devenir un simple mode de séduction et d'excitation des sens. Ce jugement nous paraît un peu sévère, comme nous l'avons déjà dit.

Le troisième livre traite de l'application des principes exposés dans les deux précédents. Nous y apprenons comment l'art doit imiter la nature. L'art véritable évite les excès du *réalisme* et du *vieil art classique* en donnant aux généralités, aux types des traits individuels : il vise à l'idéal. Il ne copie pas la nature, mais il copie le même objet que la nature : l'invisible. L'art et la nature sont deux arts différents, destinés à manifester le même objet sous deux faces différentes (p. 258). Voilà un langage bien vrai et surtout rare chez nos parnassiens contemporains.

Suit un chapitre sur le beau, sur le laid, qui existe, quoi qu'en dise M. Victor Hugo, sur le sublime où la vie prédomine, sur l'idée et la forme. M. de Laprade termine son livre en nous indiquant quelques règles sur la manière d'imiter la nature. L'idéal, dans la nature, n'est qu'un accessoire, le principal c'est la vie (p. 315). Dans l'art au contraire, le but c'est l'idée, et la vie n'est que le moyen. L'effet que l'art doit produire dans l'âme humaine c'est l'émotion esthétique, état causé par la perception de l'idéal sous une forme qui frappe les sens. L'inspiration fournit simultanément l'idée et la forme. Le poète n'est pas un copiste de la nature. Il ne lui emprunte que les signes et les formes sensibles. Il choisit librement ces formes, ces mots, ces syllabes de son langage, dans toute l'œuvre de Dieu, mais il « sait que Dieu le conduit et l'éclaire dans son choix (p. 340). » Les *Prolégomènes* de M. de Laprade forment donc un livre recommandable à tous égards.

E. Braun.

HISTOIRE

L'Australie nouvelle, par E. Marin la Meslée, préface de L. Simonin. Ouvrage enrichi d'une carte et de gravures. Paris, Plon, 1883, in-18 de 293 p. — Prix : 4 fr.

L'Australie est une colonie merveilleuse dont la description a inspiré bien des études : aucune n'est plus intéressante et plus instructive que celle de M. Marin la Meslée. L'auteur est d'une compétence et d'une impartialité indiscutables. Successivement, secrétaire de M. le comte de Castelnau, consul général de France à Melbourne,

puis géomètre de la Nouvelle-Galles du Sud, il a pu faire de nombreuses excursions dans l'intérieur du pays et se renseigner très exactement sur ses ressources de toutes sortes. Le public français connaissait déjà l'Australie par les pages si attachantes que lui a consacrées M. le marquis de Beauvoir, mais telle est la rapidité avec laquelle se transforme ce continent, né d'hier à la vie civilisée, que l'ouvrage de notre jeune compatriote n'en donne plus une idée suffisamment exacte. M. Marin la Meslée arrive donc à son heure pour satisfaire notre curiosité et nous faire connaître le chef-d'œuvre de la colonisation anglo-saxonne.

Le livre est divisé en trois parties : dans la première, l'auteur nous fait voyager à sa suite, entre Melbourne et Brisbane, en passant par Sidney. Les merveilles des trois grandes capitales contrastent d'une manière piquante avec les misères endurées sur des routes à peine tracées et dans des véhicules fort primitifs partout où la dévorante activité des Australiens n'a pu encore faire pénétrer la locomotive.

La seconde partie est consacrée à une très curieuse excursion dans l'ouest de la Nouvelle-Galles du Sud. En visitant de riches mines de cuivre et les vastes domaines des éleveurs de bœufs et de moutons, nous passons en revue les principales sources de prospérité des colonies australiennes; nous voyons aux prises les opulents *squatters* auxquels l'État loue, à titre précaire, des pâturages d'une étendue égale aux départements français, et les *free selectors*, ou petits cultivateurs, autorisés à choisir dans ces mêmes territoires les champs qu'ils posséderont en toute propriété.

Enfin, dans la troisième partie, l'auteur expose le curieux et intelligent mécanisme d'institutions dont l'Angleterre a doté ses possessions d'Australie. Sept d'entre elles, Victoria, la Nouvelle-Galles du Sud, le Queensland, l'Australie méridionale, l'Australie septentrionale, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, sont absolument indépendantes les unes des autres et le sont à peu près de la Métropole ; seule, l'Australie occidentale, moins développée que les autres, est administrée par la Couronne. Dans les premières, le *self-government* est appliqué à tous les degrés, non seulement dans la colonie, mais encore dans chaque district, dans chaque municipalité. Les rouages administratifs sont d'une simplicité admirable : le gouverneur, nommé par la reine, n'a qu'un droit de veto dont il use rarement ; deux Chambres toutes puissantes désignent les ministres qui forment le conseil exécutif dans chaque district ; l'autorité coloniale est représentée par un magistrat unique et un ingénieur chargé du cadastre et des travaux publics ; pas d'armée, pas de fonctionnaires métropolitains. C'est ainsi que, sans dépense appréciable, et tout en laissant à chacune de ses colonies la libre disposition de ses revenus, la

Grande-Bretagne retire de son commerce avec elles un large bénéfice. A la vérité, le lien si léger qui les rattache à la Métropole tend à disparaître et se rompra certainement un jour; mais les hommes d'État anglais en ont pris leur parti, sachant bien que leur affranchissement ne nuira nullement à l'activité des transactions et, par suite, ne portera aucun préjudice à la prospérité de la vieille Albion.

Après avoir payé un juste tribut d'admiration au génie pratique de nos rivaux, l'auteur ne peut se défendre, et le lecteur partagera cette impression, de jeter un coup d'œil attristé sur la misérable situation des colonies françaises. Ne savons-nous plus coloniser, se demande-t-il avec amertume, nous qui avons fait le Canada, la Louisiane, les Antilles, etc.? Nous lui répondrons que le Français n'a rien perdu de ses brillantes qualités ; ce n'est pas lui qui a changé, ce sont les institutions qui le régissent; le Code civil et l'oppression administrative, voilà les seules causes de son impuissance actuelle.

Très bien écrit, égayé par quelques anecdotes humoristiques, le livre de M. Marin la Meslée peut être mis entre toutes les mains ; on n'y trouvera rien de contraire à la religion ni à la morale la plus sévère. Les gravures représentent, d'après des photographies, divers paysages et des vues des principales villes, une bonne carte de l'Australie ajoute à l'attrait de cet ouvrage recommandable à tous les points de vue.

Vicomte H. de Bizemont.

Pérak et les Orangs-Sakeys. *Voyage dans l'intérieur de la presqu'île malaise,* par Brau de Saint-Pol Lias, avec carte et vues d'après des photographies prises par l'auteur. Paris, Plon, 1883, in-18 de 296 p. — Prix : 4 fr.

L'*Australie nouvelle*, de M. Marin la Meslée, décrit une colonie anglaise de peuplement arrivée à la plus haute prospérité, mais si bien livrée au *self-government* qu'on s'attend à la voir se détacher de la métropole comme un fruit mûr de l'arbre qui l'a nourri. L'étude de M. Brau de Saint-Pol Lias porte sur une colonie anglaise d'exploitation, à ses premiers débuts, et il n'est pas moins intéressant d'observer comment s'y prennent nos habiles voisins pour fonder leur empire dans des régions presque inexplorées. Le radjah du petit État de Pérak leur a demandé des secours pour châtier de turbulents Chinois, employés à l'exploitation de ses mines d'étain et dont il ne pouvait venir à bout ; le gouverneur des établissements britanniques du détroit de Malacca s'est empressé de lui envoyer des troupes qui leur besogne finie, ont été consciencieusement retirées, mais en laissant derrière elles un fonctionnaire portant le titre de résident et trois assistants-résidents ; quelques soldats indiens restent aussi pour faire la police. Un beau jour, le résident est assassiné ; aussitôt le

radjah, rendu responsable, est saisi et déporté dans une lointaine colonie anglaise. Cet exemple a suffi, et, depuis lors, le représentant de la reine, tout en affectant le plus profond respect pour le nouveau radjah, et la plus paternelle bienveillance à l'égard de ses sujets, leur impose sa volonté. Il gouverne avec l'aide d'un conseil présidé en apparence par le prince indigène et composé des principaux seigneurs malais, des trois assistants-résidents, de deux notables chinois et d'un prêtre musulman.

Il est à noter que le résident se considère comme lié pour toujours à ce sol qu'on lui a livré vierge et dont il s'efforcera de tirer tout le parti possible ; car il sait que l'importance de sa position dépend uniquement des progrès de son gouvernement ; il sera riche et puissant quand les forêts défrichées produiront abondamment la canne à sucre et le café, quand l'exploitation des mines d'étain, abondantes dans le pays, aura attiré de nombreux industriels chinois et européens, quand les routes, les télégraphes, les chemins de fer auront civilisé cet État de Pérak, grand comme trois départements français. En attendant, et avec une bonhomie parfaite, il a choisi dans le cimetière voisin la place où il compte reposer lorsqu'il aura terminé dans l'opulence et les honneurs sa carrière commencée dans la lutte et les privations. Que l'on compare ce système avec le malheureux sort de nos colonies où se succèdent des gouverneurs qui n'ont d'autre souci que de gagner un grade ou d'amasser quelques économies pour retourner bien vite en jouir dans la mère patrie !

Deux chapitres à peine du livre de M. Brau de Saint-Pol Lias sont consacrés aux Orangs-Sakeys, peuple autochtone de la Péninsule, mais il parvient à exciter l'intérêt pour ces sauvages primitifs et inoffensifs condamnés à disparaître devant l'envahissement des Chinois et des Malais, comme disparaissent les Papous de l'Australie et les Indiens de l'Amérique du Nord.

Le style de l'ouvrage est simple et correct ; l'auteur raconte avec sincérité ce qu'il a vu et entendu, entremêlant ses descriptions d'aventures de chasse et d'anecdotes humoristiques. La morale y est parfaitement respectée et il y est parlé en fort bons termes des missionnaires catholiques qui sont, jusqu'à ce jour, les seuls Français établis dans Pérak ; bien qu'il ne s'étende pas sur ce sujet, M. Brau de Saint-Pol Lias laisse entrevoir que les efforts de ces dévoués apôtres sont récompensés par quelques succès auprès des ouvriers chinois employés dans les mines d'étain ; il convient de faire remarquer que les fonctionnaires anglais ont le bon esprit de leur accorder une protection bienveillante.

Une bonne carte et des gravures ajoutent à l'attrait de ce livre que nous recommandons aux personnes désireuses de s'instruire et cu-

rieuses de connaître une des régions de l'extrême Orient les moins explorées et les plus richement dotées de la nature.

Vicomte H. DE BIZEMONT.

La Bienheureuse Delphine de Sabran *et les saints de Provence au quatorzième siècle*, par la marquise DE FORBIN D'OPPÈDE. Ouvrage précédé d'une lettre de Mgr l'archevêque de Rennes. Paris, Plon, 1883, in-8, de XIX-425 p. — Prix : 7 fr. 50.

La vie de la bienheureuse Delphine offre un puissant intérêt ; il est surprenant qu'elle n'ait pas été écrite plus tôt à une époque comme la nôtre avide des recherches historiques. Mais le retard a été heureux, car l'historien qui vient de nous donner le récit de cette vie est assurément celui qui convenait pour un sujet aussi délicat. Mme la marquise de Forbin d'Oppède admire profondément son héroïne et sait faire partager son enthousiasme. Par un exposé rapide des événements, elle entraîne ses lecteurs ravis des merveilles de la grâce dans les deux époux saint Elzéar et la bienheureuse Delphine. Ils recueillent en même temps une foule de connaissances positives sur les mœurs et les usages du moyen âge. Parmi les faits typiques de l'époque rapportés par l'auteur, nous signalerons le mariage de Delphine de Puy-Michel avec Elzéar de Sabran, qui vécurent comme frère et sœur, le séjour des Papes à Avignon, la canonisation d'Elzéar sous Grégoire IX.

A côté de Delphine l'auteur nous fait admirer Elzéar, un vrai type du moyen âge, dans ce qu'il y a de plus élevé et de plus pur : mystique favorisé de communications sensibles avec le monde surnaturel, mais sachant en même temps donner de grands coups d'épée, rendre bonne justice à ses gens et servir fidèlement son prince et son pays. Sa cousine Roselyne de Villeneuve se consacre à Dieu dès l'enfance et passe sa vie dans le silence et la pénitence ; les merveilles que le ciel opère par elle la tirent seules de l'obscurité qu'elle chérissait. Saint Louis de Brignoles est comme Elzéar, un type de l'héroïsme chrétien, car, né sur les marches du trône et appelé à recueillir une couronne, il embrassa la pauvreté en prenant l'habit de frère mineur. A côté du fils de saint François, le fils de saint Benoît, le bienheureux Urbain V, qui comme tant d'autres pontifes romains sortis du même ordre, travailla de tout son pouvoir à la réforme de l'Église.

C'est à l'aide des documents les plus authentiques que l'auteur trace les portraits de ces saints personnages. Avec une sagacité qui ferait honneur à un érudit de profession, Mme la marquise de Forbin d'Oppède a fouillé tous les documents, imprimés ou manuscrits, renfermés dans les bibliothèques et les archives. Fidèle aux meilleures traditions, elle indique fidèlement les sources. Elle possède de plus une connais-

sance directe des lieux et ses descriptions sont si claires et si précises que l'imagination n'a pas de peine à se les représenter.

Comme ce livre est appelé à avoir promptement plusieurs éditions, nous nous permettrons de faire remarquer à l'auteur que saint Louis de Brignolles étant mort le 19 août 1297, n'est pas précisément du quatorzième siècle ; il est vrai qu'il fut canonisé le 7 avril 1317. Les règles suivies présentement dans les canonisations des saints ont été posées par Urbain VIII ; Benoît XIV les a seulement exposées d'une manière magistrale dans un ouvrage fameux. Enfin Louis Doni d'Attichy, évêque de Riez, puis d'Autun, n'était point de l'ordre des Frères Mineurs, mais de celui des Minimes.

Ces remarques ne touchent en rien au fond de l'ouvrage qui est excellent de tous points et qui offre une lecture aussi édifiante qu'instructive et agréable. DOM PAUL PIOLIN.

Les Huguenots et les Gueux, *Étude historique sur vingt-cinq années du seizième siècle* (1560-1585) par M. le baron KERVYN DE LETTENHOVE. T. Ier, 1560-1567. Bruges, Beyaerkt-Storce ; Paris, Lecoffre, 1883, in-8 de IV-511 p. — Prix : 7 fr. 50.

Chacun sait combien l'histoire de France et celle des Pays-Bas est intimement mêlée à l'époque des troubles religieux et politiques du seizième siècle. Aussi, rien d'étonnant à ce qu'on ait rivalisé de zèle, chez nous comme en Belgique, pour rechercher et publier les documents qui concernent cette émouvante période. C'est à Paris qu'a été imprimée la correspondance de Granvelle ; c'est à Bruxelles qu'ont paru les grands travaux de M. Gachard. Un ancien ministre belge, presque français de tradition, membre de l'Institut à titre de correspondant, savant éditeur de notre Froissart, entreprend aujourd'hui une série d'études et de recherches, qui embrassera toute l'époque de la Réforme. M. le baron Kervyn n'a point eu l'intention de faire une histoire complète, ni un recueil de documents nouveaux ; mais il a voulu à l'aide de toutes les publications récentes et des archives, qu'il connaît mieux que personne, tracer un tableau d'ensemble des événements, en replaçant chaque fait et chaque personnage sous son véritable jour.

Les deux épisodes sur lesquels l'auteur a particulièrement développé ses idées relativement à notre histoire, ce sont la première guerre civile sous Charles IX et l'entrevue de Bayonne de 1565. M. Kervyn n'est dupe ni de Catherine de Médicis, ni de Coligny. Nous ne saurions relever après lui tous les indices qui établissent la participation morale, certaine, de l'amiral à l'assassinat du duc de Guise ; mais il y aurait là les éléments d'une sorte d'instruction judiciaire, qui viendrait singulièrement confirmer l'opinion commune des contemporains. Pour l'entrevue de Bayonne, — dont l'histoire vient

d'être si magistralement exposée par M. de la Ferrière, au moment où s'imprimait en Belgique le livre de M. le baron Kervyn, — la donnée populaire a très bien su démêler, au milieu des tergiversations de la reine mère, la nature des excitations que la cour d'Espagne avait pour but unique de mettre dans l'esprit de tous les catholiques de l'entourage du roi de France. Que Catherine de Médicis, qui n'était pas venue pour cela aux Pyrénées, se soit ou non engagée à suivre les conseils de violente répression donnés par Philippe II, il n'en est pas moins certain que sa politique de bascule, — de pacification religieuse, si l'on veut, — fut dès ce jour réduite à l'impuissance et que les *Huguenots*, persuadés qu'on en voulait à leur liberté et à leur vie, n'eurent plus d'autre pensée que de prendre les armes.

L'auteur, comme il est naturel, s'étend plus longuement sur les « Gueux », et sur les événements des Pays-Bas. Nous avons rarement vu un résumé plus complet et plus clair de la régence de la duchesse de Parme. Si les seigneurs flamands et le prince d'Orange n'ont pas toujours marqué leurs actes au signe d'une complète loyauté, s'ils ont laissé commettre par leurs partisans les excès les plus condamnables, troubles populaires, pillages des églises et des couvents, révoltes à mains armées, — il n'est pas moins évident que le désintéressement, la modération, la sagesse éclairée de la souveraine était venue à bout de toutes les séditions, avait assuré le triomphe de l'ordre, ramené à elle les honnêtes gens et forcé les factieux à s'éloigner en confessant leur faiblesse. C'est le moment que choisit Philippe II pour destituer brutalement la régente et la remplacer par un farouche soldat, sans autre principe de gouvernement que la cruauté et la vengeance. Le volume de M. Kervyn s'arrête à cette date funèbre de l'entrée du duc d'Albe à Bruxelles (21 août 1567). Nous aurons bientôt l'occasion de signaler la suite de ce remarquable ouvrage. G. Baguenault de Puchesse.

Les Origines chrétiennes des hôpitaux, *hospices et bureaux de bienfaisance du Périgord*, par M. l'abbé Pergot, chanoine honoraire, curé doyen de Terrasson. Périgueux, Cassard frères, 1883, in-8 de xvi-500 p. — Prix : 7 fr.

La loi du 5 août 1879 sur l'organisation *laïque* des commissions administratives des hospices et bureaux de bienfaisance souleva, dans le cœur des hommes de bien, une légitime indignation. En effet, exclure de ces commissions le clergé et à sa suite les membres religieux qui les avaient jusqu'ici en partie composées, n'est-ce point une violation immédiate de droits dès longtemps acquis ? N'est-ce point faire passer aux mains d'étrangers la gestion d'intérêts qu'ils ne comprennent point ? N'est-ce point en même temps priver ces institutions qui jusqu'à ce jour n'ont, grâce à la confiance inspirée par leurs administra-

teurs, jamais manqué du nécessaire matériel, n'est-ce point les priver de ces dons généreux qui toujours affluaient entre les mains chrétiennes?

Et si, avant de promulguer cette loi, une enquête eût été ordonnée pour établir la part de la philanthropie dans les établissements, dans les fondations de bienfaisance, n'eut-on point trouvé cette part trop faible pour l'emporter sur celle si immense prise par les chrétiens, au nom de la charité évangélique.

Cette enquête ne fut point faite et la loi fut appliquée. Mais ce que le législateur avait jugé inutile, l'évêque de Périgueux le jugea nécessaire, non point qu'il pensât pouvoir faire rapporter la loi, mais seulement en mettre l'iniquité en évidence. Mgr Dabert pria donc M. Pergot de recueillir tous les documents établissant l'origine chrétienne des trente-deux hospices ou hôpitaux de son diocèse et de la plupart des bureaux de bienfaisance.

Le champ était vaste et le travail laborieux. L'ouvrier l'a vaillamment attaqué et a pleinement justifié du choix que l'on avait fait de lui. Pendant trois années consécutives, il a amassé les matériaux de son livre, et chaque fois qu'une notice était complète il en publiait le texte dans la *Semaine religieuse* de Périgueux. Son ouvrage mis en volume est à plusieurs points de vue fort intéressant. Émaillé de récits édifiants, de détails historiques et de notices biographiques, il soutient parfaitement la lecture continue et remplit absolument son but.

Il est à désirer que l'exemple donné par Mgr de Périgueux soit généralement suivi ; l'histoire de la charité en France serait un si beau monument élevé au christianisme en un temps où l'on veut par tous les moyens affirmer son inanité ; mais nos prélats trouveraient-ils partout un historien comme M. l'abbé Pergot. Le curé doyen de Terrasson n'est pas un nouveau venu dans le monde des historiographes. Il débuta, il y a bientôt vingt-cinq ans, par deux ouvrages de mérite : *La vie de Saint-Sour* premier abbé de Terrasson et celle de *Saint-Front* apôtre et premier évêque de Périgueux. Il écrivit ensuite celles de *Saint-Sacerdos*, évêque de Limoges, de la *mère Marie Angélique Lacoste*, de *Robert de Saint-Exupery* et plusieurs autres ouvrages qui font foi de ses connaissances ecclésiastiques autant que de sa valeur comme historien.

JOSEPH MALLAT.

Études sur le régime financier de la France avant 1789 par M. AD. VUITRY, de l'Institut. Nouvelle série. *Philippe le Bel et ses trois fils*, 1285-1328. *Les trois premiers Valois*, 1328-1380. Paris, Guillaumin, 1883, 2 vol. gr. in-8 de x-531 et 690 p. — Prix : 20 fr.

Nous avons déjà signalé, en son temps, aux lecteurs du *Polybiblion* (t. XXII, p. 246), la première série des magistrales études, consa-

crées par M. Ad. Vuitry au régime financier de la France avant 1789 Cette série comprenait deux parties distinctes ; l'une traitait de la transformation des impôts de la Gaule romaine en redevances féodales, l'autre des finances de la monarchie capétienne jusqu'à Philippe le Bel. L'éminent auteur a poursuivi son œuvre. La nouvelle série, qu'il vient de faire paraître, se compose également de deux études, qui ne le cèdent, ni en valeur, ni en intérêt, à leurs devancières.

La première de ces études embrasse les règnes de Philippe le Bel et de ses fils. C'est l'époque où la royauté, bien que conservant à certains égards le caractère féodal, commence à se trouver trop à l'étroit, dans le budget relativement restreint, que les produits du domaine sont seuls encore à alimenter régulièrement. Il lui faut d'autres et de plus grandes ressources, pour pourvoir aux dépenses chaque jour nouvelles, qu'entraînent le développement des institutions politiques, administratives et judiciaires, et surtout la transformation de l'armée. Elle essaie d'abord de les demander à l'altération des monnaies, expédient empirique qui, sans couvrir le déficit, trouble les transactions et blesse les intérêts. Elle cherche ensuite à substituer à l'ancienne aide féodale, seigneuriale et limitée, un impôt général, royal et national. Mais elle se heurte alors à une double résistance : celle des contribuables, qui se refusent à admettre l'obligation d'un tribut public ; celle des seigneurs et des communes, qui invoquent leurs prérogatives et leurs franchises.

La lutte sur ce terrain durera plus d'un siècle. Commencée à l'avènement des Valois, elle ne prendra fin qu'avec le règne de Charles VII. La période a paru, et avec raison, à l'auteur, trop longue et trop compliquée pour pouvoir être traitée d'un seul jet, dans son ensemble. Il l'a divisée en deux, et les règnes de Philippe VI, de Jean II et de Charles V forment seuls le sujet de la quatrième de ses études sur le régime financier de l'ancienne France.

Les deux études, dont nous rendons aujourd'hui un compte malheureusement trop sommaire, sont de dimensions inégales. Celle consacrée à Philippe le Bel et à ses fils n'occupe que les trois cent vingt-sept premières pages du tome Ier. La fin de ce tome et le tome II tout entier sont remplis par l'histoire et les réformes financières des trois premiers Valois. L'une et l'autre sont toutefois conçues sur le même plan ; leurs subdivisions, au nombre de sept, sont identiques et permettent d'utiles rapprochements.

C'est d'abord un intéressant exposé de la consistance du domaine royal, de ses accroissements successifs, comme aussi de son amoindrissement (ch. I). A la mort de Philippe le Bel, ce domaine s'étendait sur cinquante-neuf de nos départements actuels. En 1380, les

désastreuses conséquences du traité de Brétigny se faisaient encore sentir, et les pertes de territoire, qu'il avait entraînées, n'étaient pas entièrement réparées, malgré le règne glorieux de Charles V. Puis viennent la nomenclature détaillée des revenus ordinaires du roi, cens, tailles, droits de mutation, droit de régale, produits des mines, des forêts et de la pêche, droits de sceaux et de greffe, droits perçus sur les objets de consommation, droit de gîte et de prise, services personnels et corvées (ch. II), ainsi que l'énumération des ressources extraordinaires, parmi lesquelles prennent leur rang, au plus tard à partir de 1370, deux taxes générales, l'une directe, les fouages, l'autre indirecte, portant sur la vente des marchandises, sur les boissons et sur le sel (ch. III). Le chapitre, consacré au régime monétaire, est un traité complet et des plus instructifs sur la matière. Les altérations des monnaies jouèrent dans les deux périodes, ainsi que nous l'avons déjà dit, un rôle trop considérable, et ne furent cependant en définitive pour le Trésor qu'une assez mince source de richesse. Le rétablissement de la stabilité monétaire doit être considéré comme un des actes les plus judicieux de Charles V.

Après avoir retracé l'organisation gouvernementale de la France au quatorzième siècle, indiqué comment s'étaient constitués et fonctionnaient les divers services publics, au centre le Grand-Conseil, le Parlement, la Chambre des comptes, les administrations spéciales du domaine, du trésor et des aides, dans les provinces les baillis, les sénéchaux, les prévôts, les élus et les receveurs (ch. V et VI), l'auteur termine par un très curieux essai de restitution du budget de Philippe le Bel et de celui de Charles V.

La physionomie de ces deux budgets apparaît essentiellement différente. Sous le règne de Philippe le Bel, les revenus ordinaires de la couronne s'élèvent à 400,000 livres, excédant, en temps normal, les dépenses d'environ 30,000 livres. Si le souverain se trouve obligé de réclamer, plus fréquemment, et dans une plus large mesure que ses prédécesseurs, à ses vassaux et sujets des subsides extraordinaires, c'est à titre exceptionnel, pour faire face aux dépenses de la guerre contre l'étranger. Sous Charles V, une véritable révolution financière s'est opérée. Des taxes générales, régulières, établies sinon à titre permanent, du moins sans terme précis eu égard à leur durée, forment les cinq sixièmes du budget royal (environ 1,500,000 livres de recette annuelle), tandis que les revenus domaniaux ne fournissent plus que le dernier sixième de ce budget (300,000 livres). L'impôt est déjà devenu la base fondamentale du régime financier de la monarchie.

Comte DE LUÇAY.

The expansion of England, by J. R. Seeley, regius professor of modern history in the University of Cambridge. London, Macmillan, 1883, in-8 de 309 p. — Prix : 10 fr. 60.

La politique et l'histoire doivent-elles s'allier l'une à l'autre, ou former deux genres essentiellement distincts ? Est-il possible de traiter convenablement et complètement les faits qui nous entourent sans posséder les qualités de l'historien ? Pour comprendre et apprécier à leur juste valeur la succession des événements faut-il rejeter comme dangereuse toute considération politique ? Telles sont les questions que M. le professeur Seeley se pose en publiant l'ouvrage que j'ai devant moi, et la réponse à ces questions est le livre lui-même. Bannissez la politique, et l'histoire devient un thème à déclamations, une machine à phrases, une suite de tableaux où la préoccupation artistique domine, et où on ne puise aucun enseignement sérieux. Si au contraire vous faites à la politique la part du lion, vous n'écrivez plus qu'en partisan, vous mettez l'égoïsme en action, vous tombez dans la mesquinerie et le préjugé.

M. Seeley a mille fois raison de s'élever contre le divorce de la politique et de l'histoire, et nous ne saurions trop protester avec lui contre ceux qui n'attachent d'importance aux événements qu'à proportion de leur intérêt au point de vue dramatique. Le volume dont il a enrichi la littérature anglaise est le résumé de deux cours faits par lui, à l'Université de Cambridge, et où, par les exemples, les plus frappants, il a établi la thèse que je viens de poser. Il s'agit du développement de l'Angleterre, doit-il se continuer, et quelle direction est-il avantageux qu'il prenne ? C'est bien là un problème politique, s'il en fut jamais, mais ne repose-t-il pas nécessairement sur l'histoire ? Citons un extrait de ce que j'appellerai la profession de foi de M. Seeley.

« Lorsque la politique n'est pas éclairée par l'histoire, elle devient terre à terre, et l'histoire, à son tour, se rabaisse à n'être plus que de la littérature, du moment qu'elle perd de vue ses relations avec la politique pratique. Pour mettre dans son vrai jour cette proposition j'ai cru devoir choisir un sujet appartenant à la fois et à la pratique et à l'histoire ; et ce sujet par excellence est le tableau de la Grande-Bretagne dans ses rapports avec ses colonies (*Greater Britain*). Qu'y a-t-il de plus clairement pratique au monde que ces questions : — Que devons-nous faire des Indes ? que devons-nous faire de nos colonies ? mais pour y répondre il faut invoquer le secours de l'histoire. Impossible de se leurrer ici de la pensée qu'il s'agit simplement de considérations pour lesquelles le sens commun ou la moralité ordinaire peuvent nous servir de guides, comme lorsqu'il est question de détails budgétaires ou de réforme électorale. Si nous voulons, par exemple, nous faire

une idée du sérieux problème des Indes, il faut nous livrer à des études spéciales, parce que nous remarquons combien les races hindoues diffèrent de nous au triple point de vue physique, intellectuel et moral, voilà comme la pratique conduit à l'histoire. »

M. Seeley prend ensuite la thèse opposée, et la démontre avec beaucoup d'entrain et de vigueur. Jusqu'ici, dit-il, on s'est fort peu occupé des règnes de George II et George III parce qu'on les regarde comme peu intéressants et n'ayant pour nous qu'une importance secondaire. Rien n'est plus faux. La fondation de l'empire anglais des Indes date de ces deux règnes, et il est certes utile de savoir comme politique pratique si ce vaste Empire doit un jour se détacher de la métropole, si l'Australie et le Canada deviendront des républiques indépendantes, ou si on verrra se réaliser sur le plan des États-Unis d'Amérique une confédération dont tous les éléments ayant chacun son organisation et son administration spéciales seront rattachés l'un à l'autre par quelque lien commun, si faible qu'il soit.

L'expansion de l'Angleterre s'est faite de deux manières : par voie de colonisation, comme en Amérique et en Australie, ou par voie de conquête, comme en Asie. Ces deux systèmes correspondent aux divisions de l'ouvrage de M. Seeley, et, lorsque je parle de *conquête*, c'est plutôt *révolution* que j'aurais dû dire, puisque la suprématie obtenue par les Anglais dans la Péninsule hindoustanique résulta de ce qu'au milieu d'une anarchie absolue, le pouvoir resta naturellement entre les mains de ceux qui se trouvèrent les plus à même d'établir un gouvernement fort et respecté. L'histoire de la Grande-Bretagne au siècle dernier et pendant le nôtre est celle d'une puissance dont la politique consistait à s'étendre toujours dans toutes les directions, et à pousser ses racines à droite et à gauche. Depuis le règne de Louis XIV jusqu'à celui de Napoléon, la question coloniale prime les autres. Et ici il est curieux de savoir quelle est la différence entre la colonie grecque, la colonie latine et la colonie anglaise, c'est ce que M. Seeley nous explique avec beaucoup d'érudition, s'inscrivent en faux, par parenthèse, contre l'opinion de Turgot qui prétend que les colonies sont comme des fruits, et ne restent attachés à la mère-patrie que jusqu'à la maturité. On cite comme application de ce sentiment l'exemple des États-Unis d'Amérique, mais M. Seeley ne l'accepte pas ; en tout état de cause il est intéressant de voir pourquoi la puissance coloniale de l'Angleterre subsiste, tandis que la Hollande, l'Espagne, le Portugal et la France même ne comptent plus à cet égard. Les dangers qui menaçaient les puissances que je viens de nommer dans leurs rapports avec leurs colonies menacent l'Angleterre, et c'est bien le cas d'appliquer le proverbe *jam proximus ardet Ucalegonsi*. M. Seeley est ennemi déclaré des prétendus libéraux qui vou-

draient abandonner les possessions anglaises à l'étranger, c'est précisément parce qu'ils regardent l'Australie, le Canada, l'Hindoustan comme de simples *possessions*, et non pas comme partie essentielle et intégrale de l'Empire Britannique. Quand on se place à ce point de vue, il est naturel de réduire la question coloniale à une affaire de chiffres et de se demander, pour parler vulgairement, si le jeu en vaut la chandelle ; mais les prémisses sont essentiellement fausses.

M. Seeley a d'excellentes remarques sur l'Hindoustan, et on voit qu'il a étudié avec le plus grand soin cette partie de son sujet. Y aura-t-il, à une époque plus ou moins rapprochée, entre l'Angleterre et la Russie, une lutte dont l'Afghanistan sera le théâtre. Cette éventualité est très possible, mais notre auteur n'admet pas que l'on doive conclure à la destruction de la puissance anglaise de ce que les Maharattes, les Mongols et les autres puissances mahométanes succombèrent et disparurent devant un conquérant dont la civilisation et les qualités morales étaient supérieures aux leurs. Les conditions du débat ne sont plus ce qu'elles étaient il y a deux cents ans, et par conséquent on ne saurait risquer aucune prédiction.

GUSTAVE MASSON.

Mexico, *recuerdos de un emigrado* con prologo de Don EMILIO CASTELAR, por SALVADOR QUEVEDO Y ZUBIETA. Paris, E. Denné, 1883, in-12, 397 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage n'est autre chose que le recueil de diverses études publiées dans le journal *El Dia*, par un réfugié politique mexicain; il se compose donc de plusieurs parties indépendantes les unes des autres. La préface de Don Emilio Castelar est ce que l'on pouvait attendre du célèbre tribun espagnol, une diatribe des plus libérales en politique comme en religion, contre les idées réactionnaires personnifiées par Napoléon III et son instrument passif, l'infortuné Maximilien d'Autriche. M. Salvador Quevedo, tout en partageant les mêmes idées en politique, se montre beaucoup moins avancé sur le terrain religieux. En tête de ses études de mœurs sur les Indiens, il remarque très justement que les descendants des anciens Aztèques sont bien heureux d'être nés sur cette terre hispano-américaine, plutôt que dans l'Amérique anglaise : la conquête castillane leur a laissé une petite part de leur droit à la terre et tous leurs droits à la vie, tandis que le conquérant britannique ne leur eut laissé ni l'un, ni les autres; quelle différence entre la croix qui, dans la main du prêtre catholique, initia l'Indien à la civilisation et cette autre croix que les ministres puritains ne firent servir qu'à marquer les fosses des malheureuses victimes de la colonisation anglo-saxonne. L'auteur s'efforce de réhabiliter aux yeux de l'Europe la race indienne, à laquelle il attribue, dans un langage poétique et souvent éloquent, toutes les vertus cham-

pêtres, excusant même leurs crimes ; il montre plusieurs d'entre eux s'élevant, à la faveur des longues luttes de l'indépendance, aux plus hautes destinées, et, par-dessus tous, il exalte dans une radieuse apothéose la grande figure de Benito Juarez, personnification du Mexique moderne. Allant au-devant des réserves que l'on pourrait faire sur certains actes de son héros, il entreprend l'apologie du drame de Queretaro. Tout en rendant justice aux vertus et aux éminentes qualités de Maximilien, tout en s'apitoyant sur l'infortune de sa noble veuve, il proclame que l'exécution obstinément voulue par Juarez fut un acte juste, politique, patriotique. Qui veut trop prouver ne prouve rien et les meilleurs arguments n'empêcheront pas l'histoire de déclarer cruel et inutile le baptême de sang dont l'indien Juarez a gratifié sa jeune république. Cette réminiscence des sacrifices humains aux divinités aztèques a péniblement impressionné l'Europe civilisée.

Successivement, M. Azevedo décrit les types bien marqués du peuple mexicain : Indiens des plaines et des montagnes, *rancheros* des grandes fermes, *leperos* ou lazzarones des villes. Des scènes pittoresques et émouvantes, telles qu'un effondrement de pont sous un train de voyageurs et les exploits d'un bandit célèbre devenant général et gouverneur de province, sont décrites avec une énergie et une vivacité de coloris que rehausse la sonorité naturelle de la langue castillane. Les derniers chapitres sont moins intéressants. On y trouve la réfutation d'un pamphlet espagnol sur Iturbide et l'avenir du Mexique et une étude sur une muse mexicaine, Sor Juana Inès de la Cruz, religieuse recommandable, bonne théologienne, savante distinguée et poétesse éminente.

Le livre de M. Salvador Quevedo n'est pas immoral, quoique certains détails soient un peu naturalistes ; on y remarque un souffle patriotique puissant ; d'autre part, si l'on doit regretter certaines appréciations irrévérencieuses sur les miracles attribués à la Vierge Noire de la Guadeloupe, on ne peut que savoir gré à l'écrivain mexicain de rendre justice au clergé de son pays, meilleur, paraît-il, qu'on ne le croit communément en Europe.

Vicomte H. de Bizemont.

Monnaies et médailles, par Fr. Lenormant, de l'Institut. Paris, Quantin, 1883, in-8 de 328 pages. — Prix : 3 fr.

Les gens du monde qui désireront savoir ce que c'est que la numismatique et se rendre compte des services que cette science peut rendre à l'histoire et à l'art, doivent lire la charmante publication que M. Fr. Lenormant, qu'une mort si douloureuse et si prématurée vient de ravir à la science, a fait paraître dans la collection éditée par la *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*. Le savant académicien,

avec cette lucidité de style qui caractérise ses travaux, et la connaissance complète de l'archéologie qu'il possède, a réussi à faire, dans ce volume, un résumé qui apprend beaucoup aux ignorants, et tient les érudits au courant des connaissances actuelles. On y trouve des notions exactes sur les monnaies et les médailles depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque moderne. Cent quarante-neuf héliogravures, intercalées dans le texte, font passer sous les yeux des lecteurs les exemplaires choisis des types les plus importants, depuis les anneaux d'or et d'argent qui, chez les Égyptiens, servaient aux transactions commerciales jusqu'à la pièce de cinq francs de 1848. Nous recommandons les pages consacrées aux médailles italiennes, françaises et allemandes frappées depuis le quinzième siècle ; c'est, croyons-nous, la première fois que ce sujet est traité dans un ouvrage de vulgarisation. AMATOLE DE BARTHÉLEMY.

A la maison, *étude et souvenirs*, par XAVIER MARMIER, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1883, in-12 de 335 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce titre, *A la Maison*, pourrait faire croire que M. Xavier Marmier, après avoir parcouru tant de lointains pays, a cherché des inspirations autour de lui, au coin de son feu, dans ces livres qui tapissent toutes les pièces de son appartement et dont chaque jour augmente le nombre. Il n'en est rien, M. Marmier n'a pas, comme un autre Xavier, songé à voyager autour de sa chambre et dès le début de son livre, il nous conduit sur les bords du Danube dont il recueille les traditions si variées. Il n'oublie pas l'anecdote de Blondel et du roi Richard, une vraie légende, si intéressante d'ailleurs qu'il en coûte de penser qu'elle n'est fondée sur aucune réalité. Le caractère du vieil ouvrage, d'où elle s'est répandue, a été bien défini par le titre qu'on lui a donné récemment : *Récits d'un ménestrel*. Mais n'est-ce pas Rousseau qui disait : « Le pays des chimères est le seul en ce monde qui soit digne d'être habité ? » Il est doux, en tout cas, de le parcourir, ce pays enchanté, avec un aussi aimable guide que M. Marmier. Il raconte si bien les antiques traditions, il semble si complètement y ajouter foi, qu'il nous fait partager sa confiance. M. Marmier, cependant, n'éloigne pas de lui les souvenirs historiques, *les Sièges de Vienne*, *Une Colonie anglaise*, le morceau intitulé avec tant d'originalité : *les Rois dans la géographie*, sont là pour le prouver, mais l'anecdote, la réflexion fine se mêlent très agréablement aux recherches érudites et les rendent accessibles à tous les lecteurs. M. Marmier a été un grand folk-loriste à une époque où le mot n'était pas inventé, il revient volontiers à des sujets auxquels se plaisent aujourd'hui tant de lecteurs, il nous raconte les légendes curieuses que les Musulmans ont tirées de la Bible, il nous entretient des chants du

Canada, il s'arrête à de nombreuses et récentes publications sur la littérature populaire. Dans le chapitre *la Poésie de l'anneau*, il nous rappelle quantités de faits historiques ou de fictions dans lesquels la bague a un rôle important. Quelques folk-loristes penseront peut-être que M. Marmier a trop abrégé ce morceau : heureux les écrivains qu'on trouve trop courts ! Que M. Marmier ait laissé de côté l'anneau de Polycrate, on le comprend, l'anecdote a été tant redite, mais l'histoire de l'anneau de saint Arnould est moins répandue. L'anneau par lequel le duc Ferry, captif dans le donjon de Maxéville, se fait connaître de Petit-Jehan — une variante de la légende de Blondel — méritait peut-être un souvenir..., et tant de maris ou d'amants qui, comme dans la ballade *Liepesprobe*, se font reconnaître par une bague et tant de hardis mariniers qui, dans la poésie populaire de partout, plongent dans les flots pour rapporter un anneau d'or..., comment M. Marmier n'a-t-il pas été tenté de nous en dire quelque chose ?

Mais au lieu de lui chercher une querelle, causée seulement par le plaisir qu'on prend à l'entendre et qu'on eût voulu voir prolongé, remercions l'auteur de tout ce qu'il nous a appris d'amusant et d'intéressant. Ils ne se plaindront pas, ceux qui, pour lire son volume, seront restés *à la Maison*. TH. P.

The Life of Samuel Wilberforce, *DD. Lord Bishop of Oxford and Winchester*. Vol. I by Rev. Canon ASHWELL, Vol. II and III by his son REGINALD WILBERFORCE. London, John Murray, 1880-1883, 3 vol. in-8, avec portrait.

Nous sommes de quelques mois en retard pour parler du troisième et dernier tome de la Biographie de l'évêque Wilberforce par son fils Reginald. Pourtant l'apparition de ce volume, qui complète l'ouvrage, a soulevé des clameurs perçantes et des réclamations sans nombre. C'est qu'une foule de personnes échaudées par ces révélations d'outre-tombe (car l'évêque tenait un journal dans lequel il consignait ses conversations les plus intimes), se sont mis à crier comme de beaux diables. A quoi l'auteur répond que si le monde savait quels documents ils possède entre les mains, on serait confondu de la grandeur de sa discrétion. Jusqu'à nouvel ordre, c'est le sentiment contraire qui a prévalu.

Le Dr Samuel Wilberforce, longtemps évêque d'Oxford, puis transféré vers la fin de sa vie sur le siège de Winchester, était le fils du philanthrope Wilberforce dont le nom est à jamais associé à l'abolition de l'esclavage. Il fut longtemps le membre le plus remarquable de l'épiscopat anglican, — ce qui n'est qu'un éloge relatif. Homme d'esprit, homme d'affaires, il était par-dessus tout, homme du monde. Cette triple qualité lui donnait une supériorité marquée sur ses confrères. Le seul esprit qui lui manquât, c'était l'esprit ecclésiastique.

Mais il n'en avait pas besoin dans sa profession. Cela ne l'empêcha pas d'être le chef du parti de la Haute-Église. Il rompit avec élégance plusieurs lames avec les auteurs des « Essais et Comptes rendus » (*Essays and Reviews*) ; contre l'évêque Colenso, ce mathématicien qui réduisit la religion à sa plus simple expression ; contre le doyen de Westminster, le Dr Stanley, qui défendait les « Essais » dans la *Revue d'Edimbourg*, tandis que le Dr Wilberforce les attaquait dans le *Quarterly Review*.

Après des années de controverse, les deux antagonistes se rencontrèrent chez un ami commun. L'évêque alla vers le doyen et avec cet air moitié plaisant, moitié solennel qu'il affectait souvent, il lui dit : « Enfin voilà les deux augures en présence l'un de l'autre ! » Ce mot prouve que le bon évêque lui-même ne se prenait pas au sérieux. Il protégea le Ritualisme alors au berceau. Il aimait les couvents, la confession, et autres institutions analogues, mais prises à petite dose. Cela ne l'empêchait pas, quand il allait en Écosse, d'endosser la robe noire des pasteurs calvinistes et de prêcher dans les églises presbytériennes. Il était sous ce rapport de l'avis de Voltaire,

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux.....

Seulement je ne suis pas bien sûr qu'il eût été « chrétien dans Paris », — du moins à l'heure actuelle. C'était un *opportuniste* avant la lettre. Il avait, nonobstant, des tendances puseyistes, une haine aussi profonde qu'injuste contre le catholicisme. Un des passages les plus odieux du livre qui nous occupe est le compte rendu d'une prétendue conversation avec M. O. de Russell (aujourd'hui lord Ampthill), qui l'a répudiée dans les colonnes du *Times*, conversation dans laquelle le cardinal Manning et le vénéré Pie IX sont vilipendés de la façon la plus indigne. Voici un spécimen du style du Dr Wilberforce : « Les autres papes se croyaient les vicaires de Jésus-Christ, Pie IX, lui, croit que Jésus-Christ est son vicaire. Il a une peur terrible de mourir cette année, par suite de la croyance superstitieuse qu'un pape ne survit jamais à la vingt-cinquième année de son exaltation. L'opinion générale à Rome, est que s'il dépasse ce terme et s'il préside le Concile de 1869, il promulguera un décret nouveau déclarant qu'il est la quatrième personne de la Trinité. » La plume de feu sir Bowryer a fait bonne justice de cette calomnie dans les colonnes du *Times*. N'ayant pas épargné le pape, le Dr Wilberforce n'était guère plus respectueux quand il s'agissait de l'Église catholique. « Quant au papisme lui-même, dit-il, je vois plus que jamais que c'est le grand égoût dans lequel toutes les corruptions se précipitent naturellement, et j'en ai horreur. » Notez que les frères du Dr Wilberforce, ainsi que leurs familles, étaient devenus catholiques, et que sa fille elle-même,

sa propre fille, mistress Pye, avait été reçue dans le sein de l'Église avec son mari vers la fin de 1867.

Peut-être cette circonstance est-elle le secret de l'animosité du Dr Wilberforce contre le catholicisme. En effet la conversion de sa fille et celle de son gendre avaient été annoncées avec une certaine affectation au moment où la maladie du Dr Longley faisait prévoir que le siège métropolitain de Canterbury serait bientôt vacant, et l'évêque d'Oxford, déçu dans son espoir de l'obtenir, attribua sa déconvenue à sa proche parenté avec des papistes. La véritable cause était l'hostilité de M. Disraeli. A ce propos, nous ne pouvons résister à la tentation de traduire le passage suivant du journal du Dr Wilberforce, il nous édifie sur la manière dont se fabrique un archevêque anglican :

« Longue conversation avec le doyen de Windsor. Il m'a parlé avec une *grande réserve* des dernières nominations, mais il m'a dit : l'Église ne sait pas tout ce qu'elle doit à la Reine. Disraeli a montré une ignorance complète, une entière absence de principes. Un jour il enfourchait le cheval du protestantisme ; puis tout d'un coup il prenait peur, il croyait avoir été trop loin et compromis les élections des campagnes, alors il revenait en arrière et prononçait des noms dont on n'avait entendu parler... Du commencement jusqu'à la fin, il vous a été extrêmement hostile. C'est lui seul qui a empêché que le siège vous fût offert. La reine voulait Tait, mais elle vous aurait accepté... Disraeli recommandait X pour Canterbury !!! La Reine n'a pas voulu. C'est alors que Disraeli a accepté Tait, mais avec répugnance et non sans se mettre en colère. Il a ensuite proposé Wordsworth pour Londres. La reine a élevé de fortes objections, il n'avait pas d'expérience, on faisait un passe-droit à d'autres évêques, etc... Alors elle a suggéré Jackson et deux autres (pas vous à cause de l'hostilité expresse de Disraeli), et celui-ci a choisi Jackson. »

Si le doyen de Windsor parla en cette circonstance avec une *grande réserve*, on se demande ce qu'il aurait dit s'il eût été indiscret.

M. Disraeli n'aimait pas le Dr Wilberforce, mais celui-ci le lui rendait bien. Quand il parle de lui dans son journal, c'est toujours « l'homme du mystère », « le jongleur », un individu prêt à sacrifier un homme, un parti, un objet, un principe ou une église pour un cri de ralliement ou pour un vote. » — « Il n'a rien d'anglais en lui, c'est un juif d'Orient, et voilà tout. » Le bon évêque ne dédaigne pas de ramasser les commérages de la Cour pour faire pièce à son ennemi : « Madame Disraeli disait l'autre jour à la reine : lorsque mon mari a mal à la gorge, je le guéris en mettant mon bras autour de son cou et en l'y laissant toute la nuit. »

Par contre, le Dr Wilberforce semble avoir eu autant d'amitié que d'admiration pour M. Gladstone. Celui-ci lui disait un jour que jamais un premier ministre n'avait fait grand'chose de bon après l'âge de soixante ans, et il lui citait les exemples de Peel, de Wellington et de Palmerston. » Mais M. Gladstone paraît être une exception à toutes les règles, — même à celles qu'il pose lui-même.» A propos du premier ministre, on trouve dans la correspondance qu'il échangea avec l'évêque, après son échec à l'Université d'Oxford, aux élections de 1867, un passage tout-à-fait caractéristique : « Il y a eu, dit-il, deux grandes morts, ou transmigrations d'âmes, dans mon existence politique ; l'une très-lente, quand j'ai rompu les liens qui m'attachaient à mon parti ; l'autre très brève et très aiguë, quand j'ai brisé mes attaches avec Oxford. Il y en aura probablement une troisième et ce sera tout. » L'évêque dans sa réplique demande à son correspondant une explication de la dernière phrase. La réponse de M. Gladstone révèle l'homme, mais non sa pensée. Comme modèle de charité chrétienne, voici un portrait du comte de Derby qui est fort réussi : « Clarendon m'a parlé en termes fort amers de lord Derby. Je l'ai étudié à fond, m'a-t-il dit, depuis qu'il siège dans la Chambre des Lords. Jamais la moindre générosité ni envers ses amis, ni envers ses ennemis ; jamais il n'a reconnu un service rendu ; c'est un grand aristocrate, fier de l'opulence de sa famille. Il a donné son assentiment à ce bill (*la Réforme électorale de* 1867) simplement comme autrefois il aurait parié pour un cheval à Newmarket. Il hait Disraeli, mais il croit en lui comme en un maquignon sans principes. »

Un jour l'évêque d'Oxford rencontre M. Van de Weyer, ministre de Belgique et l'un des familiers du château. Ils s'entretiennent du comte Russell. Le diplomate rapporte à l'évêque le mot suivant de lady Russell, qui peint l'homme et la femme : « Je l'accompagne toujours à la Chambre des Communes, dit-elle, afin de le surveiller et d'empêcher qu'on ne lui persuade le contraire de ce que je lui ai dit de dire. »

Le livre abonde en anecdotes parfois amusantes. On ne peut s'empêcher de sourire, par exemple, de l'épisode suivant au milieu de la cérémonie de mariage du prince de Galles. » Le petit prince de Prusse, qu'on avait placé entre ses deux jeunes oncles vêtus en Écossais, mordait leurs jambes nues, à ce que m'a raconté la princesse royale, toutes les fois qu'ils le touchaient pour le faire tenir tranquille. » Aimables dès l'âge le plus tendre, ces Prussiens !

Voici une anecdote qui peint sur le vif M. Thiers, lord Clarendon, lord Melbourne et le duc de Wellington : « Voici l'histoire de Clarendon à propos de M. Thiers : Il m'écrivit quand j'étais ministre des affaires étrangères dans le cabinet de Melbourne, une lettre de cinq

pages pour nous proposer que les cendres de l'empereur fussent ramenées en France. J'en donnai lecture au cabinet. On décida qu'il convenait de donner la permission. Je réfléchis à la chose et après réflexion, j'arrivai à la conclusion que l'homme qui avait réduit l'empereur en cendres devait être consulté. J'allai donc trouver Melbourne et je lui dis : « Ne ferions-nous pas bien de consulter le duc ? » C'est une idée crânement bonne, Clarendon, s'écria-t-il. Allez donc le voir. » — Il n'y avait pas moyen de se dédire. J'écrivis donc au duc et je lui dis que je voulais le voir de la part du cabinet. — « Je vous attends, » fut la réponse. J'allai effectivement chez Wellington, et il me reçut dans une pièce où il y avait deux espèces de sellettes. Il était sur l'une et me fit signe de prendre l'autre. Je lui contai mon affaire, sur quoi il me répondit : « Je vais vous dire. Si nous rendons les os, ils croiront que c'est parce que nous n'osons pas les garder. C'est pourquoi je refuserais et je ne m'inquiéterais pas de tout le tapage qu'ils feraient. »

L'évêque Wilberforce avait une réputation d'homme d'esprit. Tout dépend des milieux dans lesquels on vit. Il ne l'aurait certes pas eue à Paris. Voici, par exemple, un échantillon qui a fait naguère le *Times* se pâmer d'admiration. On demande à l'évêque de traduire en latin le mot « corbillard. » — « Rien de plus aisé, dit-il : *Mors omnibus.* » Cela n'est pas bien fort, n'est-ce pas ? Malheureusement pour le Dr Wilberforce, et aussi pour son biographe, quand il est spirituel, il n'est pas méchant, et quand il est méchant, il n'est pas spirituel.

FRÉDÉRIC DE BERNHARDT.

Histoire de S. E. Mgr le cardinal Gousset, *archevêque de Reims*, par Mgr FÈVRE, vicaire général, protonotaire apostolique. Paris, Victor Lecoffre, 1882, in-8 de 448 p. — Prix : 6 fr.

Dans la livraison du *Polybiblion*, du mois d'octobre dernier, j'ai rendu compte de la *Vie de Mgr Dupanloup*, par M. l'abbé Lagrange, et, sans marchander à cette œuvre les louanges auxquelles il me semblait qu'elle avait droit, je n'ai pas non plus dissimulé son côté faible, à savoir ses allures de panégyrique, trop constamment enthousiaste pour obtenir l'absolue confiance que l'histoire seule mérite. Aujourd'hui l'histoire du cardinal Gousset, qui n'est pourtant pas une réponse à l'œuvre de M. Lagrange, puisqu'elle l'a précédée, vient me donner pleinement raison : bien des faits y trouvent place, qui sont narrés d'une autre façon par M. Lagrange, et qui présentent l'attitude de Mgr Dupanloup sous un autre jour. De plus, on voit dans le livre de Mgr Fèvre le cardinal Gousset marcher toujours du côté de ceux que Mgr Dupanloup a tant maltraités, et quelquefois les couvrir contre ses foudres, et l'on se prend alors à douter plus que jamais de l'équité de la condam-

nation que M. Lagrange prononce maintes fois, à la suite de Mgr Dupanloup, dans le cours de son long et, par endroits, véhément panégyrique.

Aussi dois-je signaler la vie du cardinal Gousset comme le complément et le correctif nécessaire de la *Vie de Mgr Dupanloup*. De la comparaison et du rapprochement de ces deux ouvrages, écrits à des points de vue si divers, jailliront des lumières dont la vérité tirera sûrement profit.

Ce que je viens de dire du livre de Mgr Fèvre indique suffisamment dans quel esprit il est conçu et écrit, pour qu'il soit inutile d'insister longuement sur ce point. Historien de Mgr Gousset, Mgr Fèvre se montre l'ami des mêmes hommes et le défenseur des mêmes causes. Avec lui, il défend la théologie large, lumineuse et charitable de saint Alphonse de Liguori contre les théories étroites, rigides, impitoyables du jansénisme, dont le gallicanisme français avait conservé et propagé le poison ; avec lui, il prend parti pour la liturgie romaine et le chant liturgique contre les rites locaux sans racines dans le passé, qui demeuraient comme le signe sensible des préventions de l'Église de France contre l'Église romaine ; avec lui, il applaudit de tout cœur à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, au rétablissement et à la pratique régulière des synodes diocésains et des conciles provinciaux, et c'est avec une émotion et un enthousiasme bien naturels chez un admirateur et un disciple dévoué de l'éminent cardinal, qu'il raconte ses luttes pour hâter l'union complète avec l'Église romaine par la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale, du triomphe duquel Dieu ne lui permet pas d'être le témoin sur la terre.

Car, telle est bien, résumée en quelques lignes, cette vie du cardinal Gousset, si remarquable par sa fécondité, sa sainteté et son unité ; professeur, vicaire général, évêque de Périgueux, archevêque de Reims, cardinal, sénateur, c'est toujours le même homme, inébranlablement fidèle à l'Église, toujours prêt à revendiquer toutes ses prérogatives et tous ses droits, sans consentir, par quelque considération que ce soit, à en sacrifier la moindre parcelle. Aussi s'était-il fait dans le clergé de France une très haute et très grande place, et, pour avoir jeté moins d'éclat et fait moins de bruit que d'autres éminents évêques, servis par plus d'éloquence et par des facultés plus brillantes, peut-être le cardinal Gousset a-t-il exercé une influence plus durable et plus féconde sur le mouvement religieux de notre temps.

Son point de départ avait été modeste, puisque, appartenant à une famille de paysans et paysan lui-même, il avait gardé, dans sa jeunesse et son adolescence, les troupeaux de son père ; mais, entré tard dans la voie des études qui conduisent et préparent au sacerdoce, il y mar-

cha vite, et se fit de bonne heure distinguer par la rectitude de ses idées et la sûreté de son jugement. Ses lumières, sa science, sa sagesse, lui acquirent bientôt une grande influence sur le clergé franc-comtois dont il était devenu promptement l'oracle, et, quand il entra en campagne pour la défense de ses idées théologiques, à la fois si larges et si précises, marquées au coin du bon sens et d'un savoir de bon aloi, il put être assuré, sinon de n'être pas combattu, du moins d'être suivi par l'élite et par le plus grand nombre des prêtres de France. Il y eut des résistances ; à force de science, de travail et de lutte, il parvint à les vaincre, et, quand il mourut, on pouvait annoncer que tout ce qu'il avait combattu était vaincu ou du moins voué à une irrémédiable et prompte défaite. Dans toutes ses entreprises, toutes arrivées à bonne fin, il fit preuve d'une clairvoyance que peu d'hommes ont possédée au même degré. C'est le signe du génie chez un général que de savoir choisir le terrain où il est assuré de trouver la victoire ; Thomas Gousset eut ce don, et on peut dire que, par là, cette robuste physionomie de paysan domine de haut les statues qui se dressent sur des tombeaux plus glorieux ou plus célèbres que le sien.

Thomas Gousset ne fut pas seulement un grand théologien, un vaillant défenseur des saines doctrines, ce fut aussi un éminent administrateur, et, ce qui vaut mieux, un saint archevêque. Mgr Fèvre dresse le budget des aumônes de ce pauvre, et l'on est profondément édifié à l'évaluation des bienfaits qui tombèrent sur les pauvres de ces mains qui ne possédaient rien. Quelle douce et bonne physionomie, malgré sa rudesse, que celle de l'ancien paysan devenu prince de l'Église et sénateur de l'Empire ; comme il aimait son peuple et comme il en était aimé ; comme il savait panser toutes ses blessures, consoler toutes ses douleurs, soulager toutes ses misères. Mgr Fèvre en raconte des preuves charmantes. Aussi le bon cardinal était-il populaire à Reims, et ses funérailles eurent l'aspect d'un deuil de famille, que la vénération publique encadrait dans des pompes triomphales. C'est le 22 décembre 1866 qu'il fut rappelé à Dieu et le 29 décembre on le conduisait à sa dernière demeure, sous les voûtes de cette église Saint-Thomas, dont la construction avait été l'une des œuvres préférées de sa vie.

J'espère avoir fait au moins deviner au lecteur l'intérêt que présente la vie du cardinal Gousset. L'auteur l'a écrite *con amore*, c'est le meilleur procédé pour bien écrire : son style est nerveux, original, absolument dépourvu de cette mièvrerie et de cette recherche qui sont le seul mérite et qui font, hélas ! le succès de tant d'autres livres. Peut-être l'auteur n'est-il pas toujours assez tendre pour les adversaires de ses idées : le livre ne perdrait rien à se voir émondé de

quelques branches un peu rudes et épineuses qui encombrent ses allées si droites et si claires. Mais ce défaut est si répandu dans d'autres livres écrits à un point de vue différent, qu'on peut facilement le pardonner ici, ne fût-ce qu'à titre de compensation. P. TALON.

Inventaire sommaire des manuscrits du supplément grec de la *Bibliothèque Nationale*, par HENRI OMONT. Paris, Alph. Picard, 1883, gr. in-8 de XVI-135 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voilà un volume que nous espérons voir suivi de plusieurs autres, on ne publie pas assez de catalogues ou d'inventaires à la Bibliothèque. Vous me direz qu'on en soigne la confection ; mais pour avoir été vite celui de M. Omont en est-il pire ? Je ne le crois pas.

Dans une introduction (p. I-XVI), il fait connaître les trois fonds au nombre desquels se trouve celui dont il a à parler ; puis il nous expose sa méthode ; titres rétablis dans la forme latine ordinairement reçue ou simplement traduits, ou encore conservés dans la langue originale, quand ils différaient de la forme latine usuelle; *Incipit* des ouvrages anonymes ; restitution des noms d'auteurs ou des titres; indications des différentes parties d'un même manuscrit, provenance, date, mention du copiste nous sont gardés ou restitués. Des notes courtes et brèves donnent, année par année, les accroissements successifs du supplément. Une liste des copistes et une table des manuscrits datés, dressées par ordre chronologique complètent le travail de l'introduction.

Ce que j'ai à remarquer sur l'inventaire proprement dit, c'est la correction de l'exécution typographique qui a permis à l'auteur de n'avoir qu'un errata de quelques lignes pour un sujet aussi difficile. Trop peu de personnes apprécieront le soin et la science nécessaires pour être si précis et si net dans un ouvrage qui appelle spécialement ces deux qualités, c'est à la longue seulement, et quand on étudie soi-même les textes, qu'on s'en aperçoit et qu'on en remercie M. Omont.

L'index alphabétique, nécessaire à l'emploi de ce livre, n'est peut-être pas aussi complet que je l'aurais voulu. Ainsi (p. 103) *Adrianus* renvoie à *Africanus* (*Julius*), c'est bien ; mais pourquoi ne pas mettre aussi un renvoi de *Julius* à *Africanus ?* Ce serait plus commode sans être moins savant. M. Omont l'a bien fait pour *Jesus* (p. 119) qui renvoie à *Christus* (p. 109). Pour ces genres de travaux on ne risque jamais de multiplier les renvois, c'est fort ennuyeux à faire, c'est très utile et très agréable à consulter.

Somme toute, c'est un excellent livre, mais qui ne donne pas toute la valeur de M. Omont, au moins qui ne la révèle pas assez aux yeux de tous. Aussi nos lecteurs seront-ils heureux d'apprendre que ce n'est

pas le dernier travail que nous attendions du jeune maître, encore disciple de Montfaucon. C. A. B.

BULLETIN

De la suppression par mesure administrative des traitements ecclésiastiques, par Paul Besson. Paris, Bray et Retaux, 1883, in-12 de 35 p. — Prix : 30 cent. ; les cent quarante, 30 fr.

La suppression administrative des traitements ecclésiastiques a reçu du Conseil d'Etat, le 26 avril 1883, l'approbation que le gouvernement pouvait attendre d'un tribunal composé *ad hoc*. Restait à dire ce que la raison et l'équité pensent de l'avis du Conseil, M. Paul Besson s'est chargé de le faire avec sa compétence et sa lucidité ordinaires. Sa brochure doit être répandue parmi les électeurs et les contribuables, pour leur montrer la bonne foi des hommes qu'ils ont nommés. Bernon.

The Cattle Disease. *The Certain Prevention of Foot-and-Mouth Disease, Rinderpest and Pleuro-pneumonia*, by Charles d'Oridant, member of the Royal Agricultural Society of England and France. London, Trübner and C°, 1883, in-8 de 8 p.

Voici une petite brochure de huit pages qui contient un enseignement plus précieux, plus substantiel que beaucoup de gros volumes. Depuis plusieurs années la peste bovine et d'autres maladies ont fait des ravages considérables en Angleterre et sur le continent. La brochure de M. d'Oridant offre une méthode infaillible pour en garantir les bestiaux. L'auteur est un Français, établi depuis de nombreuses années en Angleterre où, grâce à son intelligence et à son énergie, il a amassé une fortune considérable. Il possède à Aldenshot-Park, sur les confins du comté de Surrey et du Hampshire, une splendide propriété de deux cents hectares, sur laquelle il a mis son système en pratique. Grâce à ces précautions aussi simples qu'ingénieuses, il n'a jamais perdu une seule tête de bétail. Un de ses amis, qui suivit ponctuellement ses instructions fut également indemne, tandis qu'un noble lord dont la propriété n'était séparée que par une haie perdait la plus grande partie de son bétail. M. d'Oridant a voulu faire profiter tout le monde de son expérience. Nous ne saurions trop recommander la lecture de son excellente brochure. F. de Bernhardt.

La Pluie et le beau temps. Le chaud et le froid, par Arthur Mangin, Paris, Ch. Delagrave, 1883, in-8 de 182 p. — Prix : 1 fr. 20.

La météorologie est la plus usuelle de toutes les sciences, et cependant bien peu de personnes en connaissent même les éléments. D'où vient la pluie ? Quelles sont les causes et les effets de la chaleur solaire ? Ces questions se posent journellement et sont intimement liées aux conditions de notre existence. Malheureusement les traités de météorologie sont en général d'une aridité désespérante et il faut un bien ardent désir de s'instruire pour les affronter. M. Arthur Mangin a entrepris de rendre cette science aimable, en la présentant sous formes de gaies conversations, entre savants et gens du monde. Deux soirées lui suffisent pour développer les connaissances les plus pratiques. Dans l'une, il expose les lois qui régissent les

mouvements atmosphériques, d'où naissent les météores les plus fréquents : pluie, neige, grêle, orages, etc. La seconde comprend l'étude des phénomènes thermiques : élévation ou abaissement de température, influence sur la végétation, la vie animale, etc. L'auteur appuie ses théories sur des autorités incontestées et se tient rigoureusement sur le terrain scientifique ; toutefois, il condamne d'une manière trop exclusive, la croyance populaire à l'influence de la lune sur le temps. Sans doute, cette action de notre satellite sur l'atmosphère qui nous entoure n'a pu être jusqu'à présent mathématiquement établie comme l'est celle qu'il exerce sur la mer ; mais est-ce une raison pour nier *à priori* ce que les marins et les cultivateurs ont constaté de tout temps ? Quoi qu'il en dise, les observations empiriques, basées sur d'aussi anciennes traditions, méritent bien quelque crédit, alors même que les théoriciens n'ont pu les mettre d'accord avec leurs formules algébriques. Nous reprocherons aussi à M. Arthur Mangin de n'avoir pas fait ressortir la sagesse et la puissance du Créateur dans la merveilleuse régularité avec laquelle les éléments obéissent aux lois immuables de l'Univers; c'est une science incomplète que celle qui s'arrête à l'étude des causes secondes et affecte d'ignorer la cause première. Bien que l'auteur se soit efforcé de vulgariser la météorologie en rendant ses explications aussi claires que possible, il ne faudrait pas s'imaginer que son livre soit à la portée des personnes sans instruction ; pour le lire avec fruit, il faut posséder au moins des connaissances élémentaires de cosmographie et de physique. Il se recommande plus spécialement aux jeunes gens des deux sexes ayant fait quelques études; édité avec luxe, il est orné de neuf bonnes gravures. Vicomte H. DE BIZEMONT.

La Littérature française au dix-neuvième siècle, par PAUL ALBERT. *Les Origines du romantisme*. Paris, Hachette, 1882, in-16 de VI 347 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage publié sur les notes de l'auteur par son fils, M. Maurice Albert, fait suite à ses études sur la littérature française depuis ses origines, et reproduit, en partie, la matière du cours professé au Collège de France de 1878 à 1880. Après une introduction sur l'ensemble de la littérature française au dix-neuvième siècle, le volume présente les morceaux suivants : *Le romantisme. — Classiques et romantiques. — Définition du romantisme par lui-même. — Le romantisme dans la poésie lyrique. — Delille. — André Chénier. — Ossian. — Châteaubriand. — La littérature et Napoléon. — Mme de Staël. — Origine et formation du drame romantique* (2 morceaux). — *Le Shakespeare de Letourneur. — Ducis. — Diderot. — Mercier.* — On y trouve un assez grand nombre de vues ingénieuses et d'appréciations fines exprimées dans un style intéressant, animé. Il est fâcheux que ces qualités soient gâtées par l'esprit anticatholique et révolutionnaire de l'auteur qui fausse, à chaque pas, ses jugements, même littéraires. M. S.

Le Roi des Montagnes, par EDMOND ABOUT. Nouvelle édition, illustrée par Gustave Doré. Paris, Hachette, 1884, in-8 de 321 p. — Prix : 3 fr. (*Bibliothèque des Écoles et des Familles.*)

Je ne comprends pas bien, je l'avoue, à quel titre ce livre est entré dans la *Bibliothèque des Écoles et des Familles*. Il ne peut prétendre, en effet, ni à instruire, ni à moraliser, et même certains passages, discrets de ton d'ailleurs, mais pouvant éveiller de dangereuses impressions, ne sont guère à leur place dans des livres d'enfants. Quant à amuser, je doute qu'il y réus-

sisse : l'histoire paraît en vérité fort dramatique, si l'on est assez naïf pour la prendre au sérieux ; mais l'effet en est singulièrement compromis par l'esprit de l'auteur qui vient grimacer à chaque page et vous laisse, en finissant le livre, comme sous l'impression d'une désagréable *fumisterie*. Il y a, il est vrai, les images, qui sont charmantes de fantaisie et de verve et vraiment dessinées d'un fier crayon. Les enfants pourront s'y amuser. Quant au livre lui-même, où l'esprit certes ne manque pas, je doute qu'ils soient capables de le goûter et je suis bien sûr dans tous les cas qu'ils n'y trouveront ni grand plaisir, ni grand profit. T.

Au delà des Monts ! *Voyage en Espagne*, par D. Gérard van Caloen, O. S. B. Paris, Palmé, 1883, in-12 de 391 p. — Prix : 3 fr.

On a souvent médit du français, écrit ou parlé par les Belges, nos excellents voisins. Aussi n'avons-nous abordé ce récit de voyage qu'avec une certaine appréhension. Mais, quelle agréable surprise ! D. Gérard van Caloën semble n'avoir jamais quitté Paris, et, s'il n'appartenait à l'ordre vénérable des Bénédictins, nous dirions qu'il est un des habitués du *Boulevard*.

Dans sa course rapide *tra los montes*, où il trouve pourtant le moyen de tout voir et de tout entendre, l'auteur dit toujours le mot juste et donne l'appréciation chrétienne, avec la compétence d'un fin connaisseur, sur les provinces, les cités, les monuments, les hommes et les choses de l'Espagne. Il n'y a pas dans le pays basque, comme en Castille, dans les Asturies ou en Catalogne, dans l'Andalousie ou l'Estramadure, un usage ancien, une dévotion séculaire, une coutume étrange pour nous, gens du Nord, qu'il ne la décrive en quelques paroles d'un tour vif et pittoresque. Les gracieuses ou imposantes descriptions de la nature, les visites aux monuments et aux musées des principales villes espagnoles, les souvenirs historiques, les causeries sur les personnages contemporains se mêlent aux incidents curieux et parfois comiques de ce voyage, fait comme à vol d'oiseau, dans la plus grande partie de la péninsule ibérique. Jadis, nous avions lu le *Voyage en Espagne* de Th. Gautier et celui de l'allemand Boumstark, sans parler de Saint-Simon et de Mme d'Aulnoy ; mais si le P. Gérard emprunte souvent aux premiers les vives couleurs de sa brillante palette et au second le résumé de quelques-unes de ses savantes dissertations, sans jamais pourtant les copier, il a sur eux un immense avantage. C'est cet admirable sens chrétien qu'il possède si bien et qui peut seul aider à comprendre et à aimer le caractère fier, poétique et chevaleresque des Espagnols. Il sait, d'ailleurs, faire équitablement la part de l'éloge et du blâme chez ce peuple, qui serait l'un des premiers du monde, s'il avait un meilleur gouvernement. Notre pieux et aimable voyageur lui rappelle ses véritables gloires et lui montre hardiment tout ce qu'il a perdu, en sacrifiant parfois aux idées modernes ses respectables coutumes d'autrefois.

Nous conseillons la lecture de ce bon et beau livre à tous ceux qui voudront visiter avec agrément et profit cette Espagne, demeurée encore si catholique, malgré les efforts de la franc-maçonnerie et nous le recommandons même à ceux qui ne peuvent voir que de loin le beau pays du Cid. Ce sera pour eux une consolation en même temps qu'une véritable jouissance littéraire. Théophile de Villiers.

Voyage à la Nouvelle-Calédonie, suivi de : *les Bêtes criminelles au Moyen-Age*, par Arthur Mangin. Paris, Ch. Delagrave, 1883, in-8 de 185 p. — Prix 1 fr. 20.

Cet ouvrage, orné de gravures très bien faites, est édité avec grand soin. Dans la première partie, l'auteur s'est efforcé de présenter sous une forme agréable des renseignements généraux sur la Nouvelle-Calédonie, son histoire, ses productions, son ethnographie, sa faune et sa flore. Malheureusement, il est facile de voir que M. Arthur Mangin n'a jamais visité le pays qu'il tente de décrire, ce qui explique de nombreuses omissions et même quelques erreurs. Il n'est pas exact de dire que les paquebots anglais naviguent seuls dans l'Océan indien et en fréquentent les ports : on sait que le pavillon français est très convenablement représenté par les magnifiques steamers de la compagnie des Messageries maritimes. Les reproches qu'il adresse aux gouverneurs successifs de la Nouvelle-Calédonie sont fort exagérés, et, à ce propos, il tombe dans cette erreur, trop facilement accréditée parmi les écrivains superficiels, de considérer les administrateurs militaires comme tous incapables et les civils comme tous parfaits ; l'expérience de ces dernières années a montré combien cette appréciation est fausse : la vérité est que nos colonies végètent, parce que l'administration, quelle que soit son origine, se montre tracassière et tyrannique, et que les gouverneurs changent trop souvent. Enfin, dans l'énumération des produits minéraux de la Nouvelle-Calédonie, l'auteur oublie de mentionner le nickel qui est, de beaucoup, le plus important. En somme, cette description de notre colonie mélanésienne est très incomplète et reste bien au-dessous du bel ouvrage de M. Lemire, ancien directeur des postes et télégraphes de la Nouvelle-Calédonie. Il convient d'ajouter que M. Mangin parle en fort bons termes des courageux missionnaires qui ont précédé les colons sur cette terre d'anthropophages et ont réussi, au prix de mille périls, à civiliser un certain nombre de kanaks, les pires sauvages qu'il y ait au monde. La seconde partie du volume est une dissertation assez confuse sur le rôle des animaux dans les pratiques superstitieuses du moyen âge. Nous regrettons d'y trouver confondues, avec les actes de sorcellerie les plus répréhensibles, les touchantes légendes attribuant aux saints une influence miraculeuse sur les bêtes féroces. Ce rapprochement est du plus mauvais goût.

Vicomte H. de Bizemont.

L'Armée romaine, par Léon Fontaine, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. Paris, Léopold Cerf, 1883, in-12 de 144 p. — Prix : 1 fr.

M. Léon Fontaine réunit, sous le titre : *l'Armée romaine*, tous les renseignements relatifs aux institutions militaires de la République et de l'Empire que l'on était contraint jusqu'à ce jour de chercher péniblement soit dans les auteurs anciens, soit dans les dictionnaires d'antiquités. Le premier chapitre de ce travail, d'où la précision n'exclut ni l'élégance, ni le charme du style, est consacré tout spécialement à l'armée romaine des premiers temps de la République, alors que en l'absence de milices régulières, exercées en toute saison, ou de mercenaires soldés, chaque citoyen devait à sa patrie un service, d'ailleurs bien peu nuisible aux intérêts privés, puisque les plus longues campagnes ne duraient pas huit jours. Plus tard, la permanence devint le caractère nécessaire des institutions militaires de la République ; des mercenaires intervinrent à titre d'auxiliaires, et puis de simples stipendiés dans la formation des légions ; infanterie et cavalerie furent organisées d'après des idées nouvelles auxquelles la fondation de l'Empire

donna une puissance plus grande. Un des plus intéressants et des plus neufs parmi les chapitres de l'*Armée romaine*, est consacré aux combats sur mer. Somme toute, le livre est utile, bien fait, parfaitement limité à sa mission instructive et à coup sûr l'un des meilleurs de la petite collection illustrée de la maison Cerf. A. SAVINE.

Les Campagnes de la première République, par PAUL GAFFAREL. Paris, Hachette, 1883, gr. in-8 de 352 p. — Prix : 3 fr. (*Bibliothèque des Écoles et des Familles.*)

Il est bien entendu que la République possède toutes les vertus et enfante tous les héros. Ce ne sont de toutes parts que dithyrambes à sa louange et les historiens ne pouvant encore chanter les exploits de la troisième République, racontent ceux de la première. M. Gaffarel, doyen de la Faculté des lettres de Dijon, vient de consacrer un volume au récit des campagnes de la Révolution. Le livre est bien fait, intéressant, clair, précis ; il célèbre justement l'héroïsme des soldats qui se battaient pieds nus et en vêtements déchirés, tandis que les Directeurs vivaient somptueusement à Paris. Mais il fait souvent la part trop large à la légende. Pourquoi par exemple un panégyrique aussi enthousiaste en l'honneur de Carnot et de Carnot seul, quand on sait que Carnot a été singulièrement aidé et guidé par le comité de la guerre, composé d'officiers de l'ancienne armée ? Pourquoi dire encore que Louis XVI rêvait le rétablissement de l'ancien régime, quand il est bien démontré aujourd'hui que Louis XVI acceptait et avait provoqué la plupart des réformes accomplies par l'Assemblée ; les mémoires les plus récemment publiés comme les documents les plus authentiques, l'établissent surabondamment. M. R.

Le Louvre et les Tuileries. *Précis historique et critique de la construction de ces palais jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, suivi des notices sur les premiers architectes qui ont participé à leur élévation*, par CH. BAUCHAL. Paris, Morel, 1882, in-16 de 80 p. — Prix : 3 fr.

Les gens du monde, qui désirent s'instruire, trouveront dans ce petit livre un bon résumé de tout ce qui a été publié sur l'histoire architecturale du Louvre et des Tuileries. Au moment où le palais de nos anciens rois vient de disparaître, il faut remercier M. Bauchal d'avoir réuni ces intéressantes notions sous une forme claire et accessible à tous ; le format du livre même est commode. A la fin de chaque chapitre l'auteur a indiqué les ouvrages dont il s'est servi, mais ses renvois sont faits d'une façon très sommaire et sans les indications bibliographiques indispensables, de sorte qu'ils pourraient être supprimées sans inconvénient. Nous avons regretté de ne point trouver dans ces listes d'auteurs le nom du comte de Clarac, qui a consacré à l'histoire du Louvre et des Tuileries le premier volume de son *Musée de sculpture antique et moderne* et qui a publié dans l'atlas annexé à cet ouvrage un si grand nombre de plans et de dessins se rapportant à cette monographie. Assurément ce n'est point faire injure à M. Lemaître (et lui-même le reconnaît avec une bonne grâce parfaite) que de considérer l'ouvrage du comte de Clarac comme le meilleur et le plus complet qui ait été écrit sur l'histoire du Louvre et des Tuileries. Ce nom ne devait pas être oublié. Des notices sur les architectes qui ont contribué à la construction des deux palais forment la seconde partie de ce petit volume. Le livre de M. Bauchal n'est point une œuvre d'érudition ; c'est une compilation honorable, dans laquelle le public trouvera beaucoup de renseignements, mais les érudits n'ont rien à y chercher de nouveau ou d'inédit. A. H. DE V.

La Dame de Gal-Fredon, par Quatrelles, illustration d'après les aquarelles et les dessins d'Eugène Courboin. Paris, Hachette, 1884, in-4 cart. de 146 p. — Prix : 10 fr.

Ceci est un regain des étrennes de 1884. C'est un joli album, qui nous est arrivé trop tardivement pour pouvoir être annoncé dans notre livraison de décembre. Quatrelles y a déployé la verve qu'on lui connaît, mais nous devons dire qu'il n'a pas été heureusement inspiré dans le choix de l'épisode qu'il a mis en scène : plus d'un lecteur sera choqué de maint détail de ce récit, qui rappelle les souvenirs de la prise d'armes de 1832 ; ses personnages sont des caricatures et non des portraits. On regrette vraiment de voir tant d'esprit dépensé de la sorte. B.

CHRONIQUE

Nécrologie. — *Timeo hominem unius libri*, disaient les anciens. Si jamais homme a mérité de recevoir cette appellation et, en même temps, d'exciter cette crainte respectueuse, c'est bien l'illustre savant qui vient de mourir à Prague, peu de jours après l'auguste exilé dont il avait dirigé la première éducation et qui venait de l'instituer son exécuteur testamentaire. Pendant près d'un demi-siècle, Joachim Barrande n'a eu qu'une pensée : faire connaître, dans tous ses détails, le *système silurien* du centre de la Bohême. Avant de rien publier, il a attendu qu'il fut maître de son sujet. Le premier volume de son œuvre ayant paru en 1852, le *vingt-deuxième* voyait le jour en 1881, et l'auteur a laissé des manuscrits qui permettront d'accroître encore ce nombre. Si l'on ajoute que ce travail a constamment absorbé ses ressources, comme il absorbait son temps et que, à part un inébranlable attachement aux intérêts de son royal élève, aucune pensée étrangère n'a eu la moindre part de son existence, il sera bien permis de répéter que Barrande a été, par excellence, l'*homme d'un seul livre* et que là réside le secret de la situation exceptionnelle qu'il avait acquise.

Né, le 11 août 1799, à Saugues (Haute-Loire), Joachim Barrande sortit le premier de l'École polytechnique en 1820. Peu d'années après, Charles X choisissait le jeune ingénieur des ponts et chaussées comme précepteur du duc de Bordeaux. En 1830, le maître prenait avec son élève le chemin de l'exil et désormais il ne devait plus faire dans son pays que de passagères apparitions. En 1833, se trouvant aux environs de Prague, Barrande suivait avec intérêt la construction d'un chemin de fer à traction de chevaux, quand son attention fut attirée, près de Skrey, par une carrière où abondaient les trilobites. C'était le moment où Murchison commençait la publication de son *Silurian system*. Barrande reconnut bientôt que les strates fossilifères de la Bohême étaient du même âge que celles dont Murchison venait de donner la description en Angleterre. Il entreprit dès lors de faire connaître au monde savant le bassin, à la fois si riche et si homogène, dont il avait été le premier à apprécier l'importance. Par ses soins et à ses frais, des carrières s'ouvrirent de tous côtés pour la recherche des fossiles. Lui-même apprit la langue tchèque, pour être mieux à même de diriger ses ouvriers et ainsi, tandis qu'avant lui les travaux réunis de Sternberg, Boeck et Zenker n'avaient fait connaître que vingt espèces, Barrande, avant sa mort, avait pu en décrire *cinq mille*, dont trois mille cinq cents publiées et mille cinq cents en manuscrit. L'ouvrage de Barrande, publié de 1852 à 1881, se compose de vingt-deux volumes grand in-quarto, les uns de texte, les autres de

planches, contenant six mille pages de descriptions et mille cent soixante planches de fossiles, toutes gravées sous les yeux mêmes de l'auteur et exécutées avec autant de perfection que de fidélité. Les descriptions publiées se répartissent ainsi qu'il suit :

Poissons :	6	genres ;	6	espèces.
Crustacés :	68	»	447	»
Céphalopodes :	20	»	1,127	»
Brachiopodes :	26	»	640	»
Ptéropodes :	7	»	68	»
Acéphalés :	58	»	1,269	»

Les mille cinq cents espèces en manuscrit comprennent les gastéropodes, les échinodermes, les bryozoaires et les polypiers. On estime que les frais d'exécution se sont élevés, du vivant de l'auteur, à deux cent cinquante mille francs. Tout le revenu de Barrande y passait, et ceux qui ont eu l'honneur de lui faire visite, dans le modeste appartement qu'il occupait à Prague, peuvent rendre ce témoignage, que partout on ne voyait que livres, tiroirs de fossiles ou instruments de dessin ; c'est à peine si l'on parvenait à y découvrir un lit, dissimulé sous un véritable couvercle revêtu de toile perse et servant de support à une masse de brochures.

En même temps qu'il poursuivait l'exécution de son grand ouvrage, libéralement adressé à tous les établissements scientifiques, Barrande ne négligeait pas d'en résumer les données dans des publications d'un abord plus facile. Tantôt, par des statistiques dressées avec autant de savoir que de conscience, il s'efforçait de montrer que la théorie de l'évolution ne pouvait rendre compte des caractères offerts par les premières manifestations de la vie ; tantôt, sous le nom de *Défense des Colonies*, il faisait paraître une série de mémoires pour défendre, contre diverses attaques, l'interprétation qu'il avait donnée de certains faits paléontologiques, spéciaux au bassin de Prague. Rien n'égale la vigueur de son argumentation, qu'une forme toujours courtoise n'empêche pas d'être aussi serrée qu'il est possible et, parfois même un peu hautaine, circonstance bien pardonnable à l'égard d'adversaires dont beaucoup étaient singulièrement osés de se mesurer avec lui. Du reste, Barrande a eu la satisfaction de voir, de son vivant, tous ses contradicteurs lui donner enfin gain de cause et s'incliner spontanément devant la rectitude de ses vues. Si, dans ces dernières années, un jeune géologue anglais s'est avisé de vouloir remettre les choses en question, il n'y a gagné que de fournir au vieil athlète l'occasion d'une nouvelle et plus vigoureuse réplique, où Barrande a pris plaisir à faire ressortir, avec l'inexactitude des observations de son contradicteur, l'absence de procédés dont celui-ci s'était rendu coupable vis-à-vis d'un des plus nobles vétérans de la science.

Austère comme sa vie, la figure de Barrande commandait le respect. Accueillant avec bonté tous ceux qui recouraient à ses lumières, il avait trop de dignité pour se laisser amoindrir par aucune complaisance où il eut fallu sacrifier quelque chose des droits de ce qui était pour lui la vérité. Dans un siècle trop souvent coupable de légèreté, il a donné l'exemple d'une vie exclusivement consacrée au devoir et à la sience la plus sérieuse. S'il a fui systématiquement tous les honneurs et toutes les dignités, même de l'ordre scientifique, il n'a pas pu empêcher que sa renommée devint universelle et sa gloire est une des plus pures dont la science française ait le droit de s'enorgueillir.

La publication de l'œuvre de Barrande sera achevée par les soins du Musée

de Prague, auquel il a légué, avec sa bibliothèque, son admirable collection, estimée environ cinq cent mille francs. MM. Waagen et Novak se chargent de ce travail, sous la direction d'un comité présidé par MM. Fritsch et Krejci. Non content d'avoir donné au Musée ses manuscrits et toutes ses planches terminées, Barrande avait disposé par testament, pour cette publication, d'une somme de vingt-cinq mille francs. Enfin, sous le nom de « Fonds Barrande », la direction du Musée a décidé la création d'un subside, qui devra être employé à favoriser les études ayant pour objet de compléter la connaissance des formations siluriennes de la Bohême.

Ajoutons que, de son vivant, Barrande avait donné à l'Institut catholique de Paris une remarquable collection de fossiles. Sollicité par d'autres établissements du même ordre, il avait promis de s'en occuper quand il en trouverait le loisir. La mort ne lui a pas laissé le temps de réaliser sa promesse ; mais, preuve touchante du sérieux et de la conscience qu'il apportait à toutes choses, son testament contient une clause qui prescrit à ses héritiers de donner satisfaction aux vœux dont il avait accueilli le principe et déjà nous apprenons que cette clause a reçu un commencement d'exécution.

A. DE LAPPARENT,
professeur à l'Institut catholique.

—M. Pierre-Marin-Victor RICHARD DE LAPRADE, membre de l'Académie française, est mort le 13 décembre 1883. Il était né en 1812 à Montbrison. Après ses études achevées au Collège royal de Lyon, il commença son droit, dont il fut d'ailleurs bientôt distrait par les appels de la Muse, auxquels il n'opposa pas de bien longues résistances. Quelques pièces de vers, publiées par le jeune étudiant et recueillies favorablement par quelques revues locales, marquèrent ses débuts comme poète. Ces pièces, disséminées dans *la Revue du Lyonnais*, la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux Mondes*, furent réunies en 1844 en un volume, auquel il donna le titre d'*Odes et Poèmes*. La plus ancienne de ses poésies, les *Parfums de Madeleine*, porte la date de 1839; *Psyché* est de 1841.

Ce dernier poème eut un très grand succès : il donnait une forme nouvelle et rajeunie à un *mythe* bien souvent célébré par les poètes, une saveur toute moderne aux beautés de la poésie et de la philosophie antiques, que les romantiques semblaient un peu trop oublier et méconnaître. Les *Odes et Poèmes*, qui sont restés l'un des meilleurs titres poétiques de M. de Laprade, portent la vive empreinte de ce sentiment de la nature qui est l'un des caractères distinctifs de sa poésie.

Les premières poésies de M. de Laprade avaient attiré l'attention sur lui. Aussi, en 1845, le ministre de l'instruction publique, M. de Salvandy, l'envoya-t-il en mission en Italie, et, à son retour, après l'avoir décoré, il lui confia la chaire de littérature française de la Faculté des Lettres de Lyon. C'est dans l'exercice de ces fonctions qu'il publia successivement ses *Poèmes évangéliques* (1852), ses *Symphonies* (1855), ses *Idylles héroïques* (1858). Dans ces divers recueils, il y a progrès au point de vue de l'inspiration chrétienne, et le poète y apparaît moins froid, plus ému, plus humain par conséquent et un peu débarrassé de ce panthéisme vague et de cette *humanitairerie* équivoque, qui déparaient un peu et affadissaient le premier recueil. Quand parurent les *Idylles héroïques*, M. de Laprade était, depuis quelques mois, membre de l'Académie française, où il avait pris la place laissée vide par la mort d'Alfred de Musset.

En 1861, un incident qui fit du bruit vint interrompre prématurément sa carrière de professeur. Une satire politique en vers publiée par lui dans

le *Correspondant*, sous le titre de *Muses d'État*; en fut la cause : le professeur fut révoqué et supporta d'ailleurs noblement et fièrement sa disgrâce. Il se remit au travail avec plus d'ardeur et fit paraître successivement plusieurs volumes de prose et de poésies : *Questions d'art et de morale* (1861), les *Arbres du Luxembourg* et les *Voix du silence* (1865), le *Sentiment de la nature avant le Christianisme* (1866), l'*Éducation homicide* (1867), le *Sentiment de la nature chez les modernes* et le poème de *Pernette* (1868). Les thèses de M. de Laprade en matière d'art et surtout d'éducation sont très discutables et ont été très discutées; plusieurs mêmes ont été ruinées de fond en comble : ses poèmes furent mieux reçus et les *Voix du silence* en particulier témoignent d'une variété d'inspiration qu'on ne soupçonnait pas chez le poète de *Psyché*. *Pernette* aussi fut beaucoup admiré : il faut regretter pourtant que cette œuvre porte la trace si marquée de l'esprit de parti, et que, où l'on cherche une épopée champêtre, on ne trouve guère qu'un poème de combat.

En 1871, M. de Laprade fut élu député du Rhône : il se trouva bientôt dépaysé dans ce milieu parlementaire qui convenait si peu à sa nature méditative et amie de la solitude, et il donna sa démission en 1873. C'est à cette date qu'il publia ses *Poèmes civiques*, recueil de satires politiques et de poésies patriotiques; ces dernières très éloquentes et inspirées par le plus ardent patriotisme, les premières trop empreintes des haines politiques pour ne pas paraître aujourd'hui souvent exagérées et plus d'une fois injustes. *Tribuns et courtisans*, c'est aussi de la poésie politique, mais où la satire revêt la forme d'une fine comédie. Le *Livre d'un père* a heureusement couronné cette belle carrière poétique et c'est avec raison qu'on l'a signalé comme « *l'un des meilleurs ouvrages et l'une des meilleures actions de ce poète homme de bien.* »

Avec M. de Laprade, la France perd certainement l'un des poètes qui l'ont le plus honorée dans ce siècle : il est seulement regrettable qne sa muse, en dehors des moments où elle a livré ses batailles politiques, se soit trop constamment maintenue dans des régions élevées mais froides, où l'on est rarement suivi par l'admiration fidèle de la postérité. Sa poésie est très pure de forme, très élevée de pensée : elle est souvent trop uniformément correcte, trop monotone, trop peu humaine en un mot pour recevoir la consécration d'une durable popularité. Mais parmi les poètes de second ordre de notre siècle, à côté et au-dessous d'Alfred de Vigny, il occupera certainement l'un des premiers rangs. P. Talon.

Voici la liste des ouvrages laissés par V. de Laprade :

Les Parfums de Madeleine (1839); — *la Colère de Jésus* (1840); — *Psyché*, poème (1841, in-12; 3e édit. 1860); — *Odes et poèmes* (1844, in-12); — *Poèmes évangéliques* (1852. in-12; dernière édit. 1857, in-16); — *les Symphonies* (1855, in-12; 2e édit., 1862); — *Idylles héroïques* (1858, in-12); — *Discours de réception de M. de Laprade. Réponse de M. Vitet, directeur de l'Académie française* (1859, in-8); — *Pro aris et focis* (1860, in-8); — *Résurrections. Aux Polonais* (1861, in-8); — *Questions d'art et de morale* (1861, in-8; 2e édit., 1861, in-12); — *les Arbres du Luxembourg* (1865, in-8); — *les Voix du silence* (1865, in-12); — *le Sentiment de la nature avant le Christianisme* (1866, in-8, 2e édit., 1867, in-12); — *l'Éducation homicide, plaidoyer pour l'enfance* (1867, in-8; 2e édit., 1868, in-12); — *le Sentiment de la nature chez les modernes* (1867, in-8; 2e édit., 1868, in-12); *Pernette* (1868, in-8; 3e édit. illustrée, 1869, in-12; dernière édit., 1881, in-16); — *Lamartine*, discours, 1869, in-8); — *le Baccalauréat et les études classiques pour faire suite à l'Éducation homicide* (1869, in-12); — *Harmodius*, tragédie (1870, in-

12): — *la Poésie de Lamartine* (1872, in-8). Extrait du *Correspondant*; — *l'Éducation libérale, l'hygiène, la morale, les études* (1873, in-12); — *Poèmes civiques* (1873, in-8; 2e édit., 1873, in-12); — *Tribuns et Courtisans* (1875, in-12); — *Livre d'un père* (1876, in-8 illustré; 2e édit., in-12; dernière édit., 1881, in-16); — *Œuvres poétiques* (1878, 2 vol. in-18); — *Contre la musique* (1880, in-12); — *Essais de critique idéaliste* (1882, in-12); — *Histoire du sentiment de la nature*. Prolégomènes (1883, in-12). — M. Victor de Laprade a fait aussi une préface pour les *Lettres et fragments* de Joseph Pagnon, publiés par Clair Tisseur (1869, in-12).

— M. Bon-Louis-Henri Martin est mort le 14 décembre 1883. Il était né à Saint-Quentin (Aisne), le 20 février 1810. Avant d'être historien il fut romancier et publia successivement *Wolfthurm, la Vieille Fronde, Minuit et Midi, le Libelliste*.

Son *Histoire de France*, entreprise d'abord en collaboration avec M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) ne devait être primitivement qu'une adaptation des principaux chroniqueurs et historiens de la France. Après un premier essai publié par M. Mame, le célèbre éditeur de Tours, sous le titre d'*Histoire de France par les principaux historiens*, il essaya de faire une œuvre plus personnelle, dont la première édition parut de 1833 à 1836 et comprenait 15 volumes in-8. C'est à refondre, à refaire et à développer cette œuvre que M. Henri Martin consacra désormais sa vie. Il employa dix-sept ans à une seconde édition publiée de 1837 à 1854, qui remplit 19 volumes in-8. Cette édition nouvelle fut plusieurs fois couronnée par l'Institut, tant par l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* que par l'*Académie française*. L'auteur d'ailleurs ne s'en tint pas là, et il se mit à préparer une nouvelle édition pour essayer de mettre son œuvre au niveau des découvertes de la science sur les origines de la Gaule et sur les diverses époques de l'histoire de notre pays. Outre son histoire, M. Henri Martin a publié dans divers journaux et recueils, tels que l'*Artiste*, le *Siècle*, le *National*, l'*Encyclopédie nouvelle* et d'autres, des articles divers et des nouvelles historiques, qui n'ont jamais fait grand bruit et qui sont depuis longtemps et fort justement oubliés.

En 1871, M. Henri Martin avait pris, à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, la place laissée vide par la mort de M. Pierre Clément, le savant historien de Colbert. En 1878, il recueillit à l'Académie française, on ne sait vraiment à quel titre, la succession de M. Thiers, qu'il loua, suivant l'usage, en prenant possession de son fauteuil, mais sans rien ajouter d'ailleurs, ni à la gloire de son prédécesseur, ni au langage, fort mince pourtant, de sa propre gloire. Sa réception à l'Académie fit du bruit, non certes à cause du récipiendaire, mais en raison du vote par lequel l'Académie française, ne reculant pas devant un *Fructidor académique* dépossédа M. Émile Ollivier du droit de le recevoir. M. Mézières fut le promoteur de ce coup d'État et M. Marmier fut délégué au lieu et place du directeur déchu. C'est là d'ailleurs le seul événement important qui ait marqué le passage de M. Henri Martin à l'Académie française. Depuis, on a traité l'auteur de l'*Histoire de France*, selon son mérite, en évitant de troubler le silence qui s'était fait autour de sa personne et de son nom.

A propos de M. Henri Martin, on a maintes fois fort parlé d'*historien national de la France* : c'est une lourde et ridicule flatterie trop facilement accueillie par le vivant, mais que la postérité ne fera pas au mort, malgré les funérailles nationales qu'on lui a décernées. M. Henri Martin fut un travailleur, dit-on, et orné, d'après ses amis, de toutes les qualités que Joseph

Prudhomme possédait à un degré supérieur, mais il ne fut ni un grand écrivain, il suffit de le lire pour s'en convaincre, ni un grand historien, car il a trop souvent étayé ses thèses historiques sur une science de mauvais aloi. Plus d'une fois, des hommes éminents et de vrais savants ont engagé avec lui, sur divers points de son *Histoire*, des discussions dans lesquelles il a toujours joué un rôle assez médiocre et d'où il est toujours sorti vaincu. Sa théorie qui tend à substituer l'influence druidique à l'influence chrétienne dans la formation et le développement de la civilisation française est tellement ridicule et dénuée de fondement, que le fait seul d'y avoir adhéré avec l'obstination que M. Henri Martin y a mise, est le signe d'une incurable médiocrité d'esprit. Son livre pourra servir comme une nomenclature et une table des matières assez complète pour pouvoir être utilisée par les travailleurs : mais c'est le seul parti qu'on en puisse tirer et le seul service qu'il puisse rendre. L'un de nos savants collaborateurs, M. Henri de l'Épinois, a consacré tout un volume, fort instructif, à relever les erreurs commises par M. Henri Martin dans son *Histoire* : il suffit de lire les *Critiques et Réfutations* pour voir combien la gloire de ce faux grand historien a été surfaite et combien le titre prétentieux dont on a affublé l'homme fut peu mérité.

On connait le testament de M. Henri Martin : catholique de naissance et libre penseur de fait, il n'a pas voulu de l'enterrement catholique et n'a pas osé affronter le scandale de l'enterrement civil; il a donc demandé que ses funérailles fussent protestantes et présidées par un pasteur qui fût le plus libéral, c'est-à-dire le moins chrétien possible. Et c'est ce cortège hybride qui a été payé des deniers de la France. On y a naturellement beaucoup parlé du mort, on en parlera encore une fois à l'Académie française, et puis l'on n'en parlera plus et ce sera justice. Le meilleur service qu'on puisse rendre maintenant à M. Henri Martin, c'est de ne plus s'occuper de lui. P. Talon.

Voir l'énumération de ses ouvrages :

Wolfthurm (1830, in-12), roman publié avec son ami et compatriote Félix Davin, sous les pseudonymes de Félix et Irner; — *la Vieille Fronde*, roman historique (1832, in-8); — *Minuit et Midi* (1832, in-8), roman historique, réimprimé dans la Bibliothèque des chemins de fer sous le titre de : *Tancrède de Rohan* (1876, in-16) ; — *le Libelliste* [1651-1652], roman historique (1833, 2 vol. in-8); — *Histoire de France*, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789 (1833-1836, 15 vol. in-8 ; 3e édit. refondue, 1837-1854, 19 vol. in-8) ; — *Histoire de la ville de Soissons* (1837, 2 vol. in-8); — *De la France, de son génie et de ses destinées* (1847, in-12) : — *la Monarchie au dix-septième siècle*. Étude sur le système et l'influence personnelle de Louis XIV, principalement en ce qui concerne la cour, les lettres, les arts et les croyances, pendant la première période du gouvernement de ce prince. Vues comparées de Louis XIV et de Bossuet (1848, in-8), thèse pour le doctorat); — *Jeanne d'Arc* (1856, in-12), extrait de l'*Histoire de France* ; — *Daniel-Manin*, précédé de *Un souvenir de Manin*, par Ernest Legouvé (1859, in-8 ; 2e édit., 1861, in-12) ; — *l'Unité italienne et la France* (1861, in-8) ; — *Pologne et Moscovie* (1863, in-8) ; — *Jean Reynaud* (1863, in-8) ; — *Jeanne d'Arc*, étude lue à la salle Barthélemy le 21 février 1864 (1864, in-12 ; 2e édit., 1872, in-32) ; — *Vercingétorix*; étude lue à la salle Barthélemy le 16 mars 1864 (1864, in-18) ; — *le 24 février ;* étude sur l'*Histoire de la Révolution de 1848* de Garnier-Pagès (1864, in-18) ; — *la Séparation de l'Église*

e de l'État (1863, in-8) ; — *Monseigneur Dupanloup et l'Italie* (1865, in-8) ; — *Vercingétorix*, drame héroïque en 5 actes et en ve-s (1865, in-8) ; — *La Russie et l'Europe* (1866, in-8); — *Dieu dans l'histoire*, traduction faite en collaboration de Dietz de l'ouvrage allemand de C.-J. Bunsen (1867, in-8) ; *Études d'archéologie celtique*. Notes de voyages dans les pays celtiques et scandinaves (1871, in-8) ; — *les Napoléon et les frontières de la France* (1874, in-16 avec cartes) ; — *Histoire de France populaire depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1876-1884). Cet ouvrage aura 8 vol. 6 ont été publiés ; le 7e le sera prochainement ; — *Voltaire et Rousseau et la philosophie du dix-huitième siècle* (1878, in-18) ; — *Histoire de la Révolution française de 1789 à 1799* (1882, 2 vol. in-12), tirage à part d'une partie de l'*Histoire de France moderne depuis 1789 jusqu'à nos jours*. — M. Henri Martin a écrit également une préface pour : *Autriche et Prusse* de F. Smolka (1869, in-8).

— M. Anne-François-Edouard, comte de Chabrol-Crousol, ancien maître des requêtes au Conseil d'État, ancien gentilhomme de la Chambre de S. M. le Roi Charles X, est décédé en son château du Molay, le 18 décembre dernier, à l'âge de 85 ans. Il avait été en 1820 l'un des fondateurs de la Société des Bibliophiles français, dont il était resté le doyen.

Institut. — *Académie française*. L'Académie, dans sa séance du 27 décembre, a procédé au renouvellement de son bureau pour le premier trimestre de l'année prochaine. Mgr Perraud, évêque d'Autun, a été nommé directeur, et M. de Mazade chancelier.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans sa séance du 28 décembre, l'Académie des Inscriptions a procédé à l'élection de trois correspondants. — La première liste se composait de MM. Gozzaddini, de Goeje, Comparetti. M. Gozzaddini a été élu par 19 voix contre 11 données à M. de Goeje. — La seconde liste se composait de MM. Dozon, Reboux et R. P. Delattre. M. Dozon, consul de France à Salonique, a été élu par 25 voix contre 6 données au P. Delattre, prêtre missionnaire d'Alger, attaché à la chapelle Saint-Louis de Carthage. — La troisième liste se composait de MM. de la Borderie, Chabanneau et Blancard. M. de la Borderie a été élu par 17 voix contre 16 données à M. Chabanneau.

Académie des Sciences Morales et Politiques. — Dans sa séance du 22 décembre, l'Académie a nommé MM. Rosseeuw Saint-Hilaire vice-président, en remplacement de M. Henri Martin, par 21 voix contre 16 données à M. Martha. — M. Rosseeuw ayant décliné cet honneur, M. Martha a été élu par 36 voix.

Faculté des lettres. — M. E. Pottier, ancien membre de l'École française d'Athènes, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la faculté des lettres de Paris, le 22 décembre. — Thèse latine : *De figlinis sigillis in Graecorum sepulcris*. — Thèse française : *Étude sur les Lécythes blancs attiques*.

Société des antiquaires de France. — Dans sa séance du 5 décembre 1883, la société a procédé au renouvellement du bureau pour l'année 1884. Ont été nommés président : M. Guillaume; premier vice-président, M. Courajod; deuxième vice-président, M. Saglio; secrétaire, M. Gaidoz; secrétaire-adjoint, M. Corroyer; trésorier, M. Aubert; bibliothécaire-archiviste, M. Nicard. Ont été nommés associés-correspondants : M. J. Berthelé, à Niort, M. Quarre Reybourbry, à Lille, M. des Roberts, à Nancy, M. de Laigue, consul de France à Livourne.

— Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 7 décembre, M. Michel Bréal a communiqué un travail

relatif à l'étymologie des adjectifs latins *maturus* et *tranquillus*, à la terminaison grecque et latine en *aster*, enfin au vocable *spatium*.

Lectures faites a l'Académie des Sciences Morales et Politiques.—Dans la séance du 1er décembre, M. Charles Lévêque a lu un mémoire sur la Psychologie des timbres, les timbres complexes et la musique pittoresque. — Dans la même séance et dans celles des 8 et 22 décembre, M. Ravaisson a continué la lecture de son mémoire sur les opinions, coutumes et monuments des anciens relatifs à la vie après la mort. — Dans la séance du 8 décembre, M. Doniol a lu un nouveau fragment de son ouvrage sur le marquis de la Fayette et l'intervention de la France dans l'établissement des États-Unis. — Dans la séance du 29 décembre, M. Arthur Desjardins a lu le troisième chapitre de son travail sur le Congrès de Paris et la jurisprudence internationale consacrée au blocus maritime.

Dernières recherches sur l'auteur de l'Imitation. — M. l'abbé Ad. Delvigne continue à retracer l'histoire de la controverse relative à un des plus grands problèmes bibliographiques qui aient jamais été agités (*Les dernières recherches sur l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ*. Bruxelles, Alfred Vromant, 1883, gr. in-8 de 64 p. Extrait de la revue *Précis historiques*). Le savant critique s'occupe des travaux publiés depuis 1879 pour ou contre Thomas à Kempis qui, à ses yeux, est incontestablement l'auteur de l'admirable livre. Il signale successivement les articles insérés dans le *Tablet* de Londres, par M. Edmond Watterton, partisan de Thomas, l'ouvrage en faveur du même écrivain par le général de la Congrégation des chanoines-réguliers de Latran, le R.-P. Luigi Santini (2 vol. 1879-1881), un article « magistral », dans la *Dublin Review* d'avril 1880, d'une vaillante amazone qui vient renforcer le bataillon des défenseurs du chanoine de Zwolle, Mme Agnès Lambert, un traité d'un bénédictin allemand, dom Célestin Wolsgruber, qui plaide (Augsbourg, 1880) la cause de l'italien Jean Gersen, la *Doctrine du livre de Imitatione Christi* par M. l'abbé Puyol (1881), lui aussi favorable à Jean Gersen, avec Mabillon et les autres Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés au dix-septième siècle, un opuscule du Chevalier Veratti, autre gerseniste et des plus enthousiastes, « une œuvre de premier ordre » due à un ecclésiastique hollandais, M. Spitzen (Utrecht, 1881), œuvre où le curé de Zwolle, sans se laisser influencer, nous aimons à le croire, par cet *esprit de clocher*, dont parle M. l'abbé Delvigne (p. 5) et qui a tant embrouillé la question, prend vigoureusement le parti de l'ancien chanoine de cette ville, les deux volumes d'un nouveau kempiste, le ministre anglican, M. Samuel Kettlewell publiés en 1882, enfin le tome II (Berlin, 1883), des *Prolegomena* de M. Carl Hirsche, qu'une grave maladie d'yeux avait obligé, depuis dix ans, d'interrompre ses travaux, et qui reparaît dans l'arène avec une ardeur redoublée, comparable à celle du bouillant Achille quand, pour venger Patrocle, il quitta la tente sous laquelle il s'était longtemps retiré. La brochure de l'abbé Delvigne, où ne manquent pas, à côté des renseignements instructifs, les mots spirituels, surtout à l'adresse de ses adversaires (*inter quos ego*), est fort curieuse et tous ceux qui s'intéressent à la question de la paternité de l'*Imitation*, feront des vœux pour que, dans quelques années, il saisisse de nouveau sa piquante plume et reprenne l'histoire de l'interminable discussion au point où il la laisse aujourd'hui. Mais, malgré tout son talent de polémiste, malgré le concours de spécialistes de toutes nations, il ne parviendra pas à prouver, nous ne craignons pas de l'affirmer, que l'auteur d'un aussi beau livre que l'*Imitation*, soit le même que l'auteur des traités réellement composés par Th. à Kempis et qui, au

point de vue des idées, comme au point de vue du langage, sont si médiocres, parfois même si ridicules, ainsi que nous l'avons démontré, il y a plus de vingt ans, dans un opuscule qui a été très attaqué, mais qui, sur ce point particulier, le plus important de tous, n'a pas été réfuté et ne pouvait pas l'être. — T. DE L.

BALLANCHE ET LE P. JEAN VAUDON. — Le souvenir laissé par Ballanche, et dans lequel se confondaient le respect et la sympathie, s'est à peu près effacé. L'opuscule de M. J. Vaudon ravive ce souvenir et le rend encore plus sympathique et plus respectueux (*Ballanche à propos d'une œuvre inédite*. Extrait du *Correspondant*. Paris, Jules Gervais, 1883, gr. in-8 de 72 p.). M. Vaudon rappelle d'abord les hommages qui ont été rendus à l'homme, au penseur, à l'écrivain, par Châteaubriand, le baron d'Ekstein, Louis de Loménie, Sainte-Beuve, Lamartine, Victor de Laprade, de Tocqueville, J. J. Ampère, Brizeux, Frédéric Ozanam, Gustave Merlet, Mme Récamier, Mme Cheuvreux. L'excellent critique, — les lecteurs du *Polybiblion* ont déjà su l'apprécier — s'appuyant sur tant de témoignages d'admirateurs et d'amis, s'appuyant plus encore sur Ballanche lui-même, a fort habilement arraché « à la pénombre où elle s'est enveloppée la pâle figure du doux philosophe de l'Abbaye-aux-Bois. » Groupant avec une délicatesse extrême les faits, les idées, les sentiments, il a reconstitué en un langage d'une grande pureté et d'une grande élégance la vie du *Socrate lyonnais*. Nulle notice n'a vait encore, ce nous semble, aussi bien fait connaître le

« Mystérieux penseur, calme et triste à la fois. »

Ce qui donne un intérêt particulier au travail de notre collaborateur, c'est qu'il y analyse avec d'abondantes et de charmantes citations le manuscrit inédit de cette fameuse *Ville des expiations* dont il est question, pour ainsi dire, à chaque page des livres de Ballanche, et dont la pensée dominante est l'abolition de la peine de mort. Les extraits de « cette rêverie, originale entre toutes et curieuse à plus d'un titre », inspirent un vif désir de la lire en entier. On apprendra donc avec joie que « des amis fidèles se proposent de faire bientôt paraître l'œuvre complète de Ballanche, et, dans l'ordre harmonieux qu'il avait réglé lui-même, avant de mourir. » En tête de cette édition, on ne pourrait placer un meilleur morceau que l'étude biographique et littéraire de M. J. Vaudon. — T. DE L.

PUBLICATIONS RELATIVES A L'HISTOIRE DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE. — M. l'abbé Puiseux à qui le public doit deux monographies très remarquables des petites écoles du diocèse de Châlons avant et pendant la Révolution (*Polybiblion*, XXXII, 256 et XXXV, 139) a fait récemment paraître une trop courte brochure sur une famille d'instituteurs qui enseigna sans interruption dans la même commune de 1674 à l'an X (*La condition des maîtres d'école au dix-septième et au dix-huitième siècle, monographie d'une famille*. Châlons-sur-Marne, impr. Martin, 1883, in-8 de 24 p.). Grâce à des papiers de famille et à l'étude des registres paroissiaux de Bussy-le-Château, l'érudit champenois a pu reconstituer l'histoire intime de quatre modestes régents de campagne et démontrer par des textes authentiques (baux et contrats de mariage) que leur situation n'était pas méprisable et leur avait permis tout en élevant de nombreux enfants, d'accroître à chaque génération une aisance honorablement acquise. — Il serait superflu de faire ici l'éloge de M. Maggiolo. Aucun de nos lecteurs n'ignore l'importance de la contribution qu'il a apportée à l'histoire de l'enseignement primaire. L'infatigable érudit ne se repose pas, l'année dernière il démontrait l'existence d'écoles populaires dans l'immense

majorité des paroisses du diocèse de Verdun. Cette année il publie le *Pouillé scolaire ou inventaire des écoles dans les paroisses et annexes de l'ancien diocèse de Metz avant* 1789, *de* 1789 *à* 1833 (Nancy, Berger-Levrault, 1883, in-8 de 104 p.). M. Maggiolo y suit sa méthode qui est la bonne, en fournissant d'abord une brève notice des fonds d'archives et des ouvrages imprimés qu'il a mis à contribution ; ensuite la nomenclature des paroisses rangées dans l'ordre des circonscriptions ecclésiastiques anciennes, avec la date, où l'école est mentionnée pour la première fois dans les documents, les noms des maîtres, la statistique des signatures relevées dans les actes de mariage et les faits scolaires les plus notables, spécialement ceux qui se rapportent à la période révolutionnaire ; enfin des notices plus développées concernant certaines localités. Il est à souhaiter que le vénérable auteur de tant de savants mémoires continue longtemps, pour l'honneur de la vieille France, ses recherches si rigoureusement scientifiques et qu'il trouve de nombreux imitateurs dans les départements, chaque jour plus rares, Dieu merci, dont les archives scolaires n'ont pas encore été explorées.— E. Allain.

L'entrée solennelle des archevêques de Bordeaux. — Sous ce titre M. l'abbé Callen a publié (Bordeaux, Féret, 1883, in-8 de 30 p.), à l'occasion de la prise de possession de Mgr Guilbert, une excellente étude dont les éléments ont été empruntés à l'ouvrage de Lopès qu'on achève de réimprimer en ce moment, à la *Chronique bordelaise*, et à divers documents inédits des Archives de la Gironde, largement cités et annotés. Ces quelques pages remplies de détails curieux et animées par de piquantes anecdotes n'ont pas seulement un intérêt d'actualité. Elles méritent d'être conservées en raison des renseignements précis qu'elles fournissent sur les anciens usages et les cérémonies particulières d'une des plus illustres églises de notre pays. — E. A.

Société des archives historiques de la Gironde. — Une médaille d'or avait été offerte, il y a quelques mois, à M. Jules Delpit, fondateur de la Société, à l'occasion de la mise au jour du vingtième volume de son recueil. Une brochure magnifiquement imprimée sur papier vergé par les soins du doyen des érudits bordelais et uniquement réservée aux souscripteurs vient de leur être distribuée (*Souvenir du* 12 *mars* 1883. Bordeaux, imprimerie Gounouilhou, 1883, in-4 de 33 p.). Elle contient les discours prononcés lors de la remise de la médaille, le procès-verbal en dialecte bordelais du quinzième siècle, qui en fut dressé, et la liste des donateurs également en vieux gascon. Cette liste est extrêmement curieuse en raison de l'identification faite par un érudit très compétent des titres et fonctions modernes avec les titres et fonctions du quinzième siècle. Une gravure de la médaille et des lettres ornées, empruntées à un des plus précieux manuscrits des Archives municipales, achèvent de donner à cette plaquette un cachet artistique très distingué. — E. A.

Notice sur le port de Saint-Nazaire. — Nous ne voulons en ce moment qu'annoncer un splendide volume qui fait partie d'une série de publications consacrées par le Ministère des travaux publics aux ports maritimes de la France : *Notice sur le port de Saint-Nazaire*, par M. René Pocard Kerviler, ingénieur en chef des ponts et chaussées (Paris, Imprimerie nationale, 1883, in-folio de 229 p.). Notre savant collaborateur a raconté avec de grands développements l'histoire d'un port auquel son nom restera doublement attaché à jamais, soit à cause des travaux de l'éminent ingénieur, soit à cause des travaux de l'éminent archéologue. On trouvera beaucoup d'intérêt dans la lecture de ces pages écrites de la façon la plus claire et la plus élégante et ornées de planches et de cartes admirablement exécutées.

La beauté de l'impression, la majestueuse ampleur des marges, l'éclat et la sonorité du papier, donnent encore plus d'agrément aux récits et aux descriptions de M. Kerviler, et, pour achever de recommander aux lecteurs du *Polybiblion* cette monographie qui fait autant d'honneur à l'écrivain qu'à l'ingénieur, nous leur signalerons l'importante et complète bibliographie qui remplit les cinq dernières pages, et où l'on ne compte pas moins d'une dizaine de travaux spéciaux de M. Kerviler, parmi lesquels il faut citer surtout *l'Age du bronze et les Gallo-Romains à Saint-Nazaire-sur-Loire*. Extrait de la *Revue archéologique* (Paris, 1877, in-8) et le *Chronomètre préhistorique de Saint-Nazaire*. Extrait de la *Revue des questions scientifiques* (Bruxelles, 1881, in-8). — T. DE L.

SUR LA DATE DE LA MORT DE CÉSAR NOSTRADAMUS. — Quand j'ai publié les *Lettres inédites de César Nostradamus à Peiresc* (Marseille, 1880), j'ai dit (*Avertissement*, pp. 6, 7), que je doutais de l'assertion des biographes qui font presque tous mourir le fils de Michel Nostradamus *en* 1629 *à Saint-Remi*, et j'ai ajouté : « On compte de trop bons chercheurs en Provence, pour que l'un d'eux ne trouve pas, dans les vieux papiers des archives publiques ou particulières, l'indication précise de la date et du lieu de décès de l'auteur de *l'Histoire et chroniques de Provence*. » Un chercheur provençal vient de justifier mes espérances : c'est M. Louis Gimon, l'auteur d'un excellent livre, *Chroniques de la ville de Salon* (Aix, 1882, in-8), dont il a été rendu compte dans la *Revue des questions historiques* du 1er octobre 1883 (p. 690-692). En fouillant de nouveau les archives communales de Salon, M. Gimon a trouvé trois actes notariés d'après lesquels il a pu établir que le poète historien ne mourut pas en 1629 à Saint-Remy, mais en 1631 à Salon. Avis aux futurs rédacteurs du *Recueil biographique*, si fort augmenté et amélioré, qui succédera bientôt, nous l'espérons, à ces recueils Michaud et Didot que l'on peut comparer aux *pataches* en retard du bon vieux temps. — T. DE L.

MOLIÈRE ET LES LIMOUSINS. — Tel est le titre d'une charmante plaquette que vient de publier M. René Fage (Limoges, Ve Ducourtieux, 1883, petit in-8 de 42 p. Tiré sur très beau papier à cent exemplaires numérotés). Le savant écrivain se pose tout d'abord ces questions : « Molière a-t-il pris dans notre province le modèle de Pourceaugnac? A-t-il dépeint, sous les traits de son héros, un gentilhomme limousin? » Autour de ces questions M. Fage a réuni « tous les renseignements et tous les faits qui sont de nature à jeter quelque lumière sur un problème que personne, jusqu'à ce jour n'a tenté de résoudre. » C'est à Limoges même que semble avoir pris naissance la légende d'après laquelle Molière, ayant reçu dans cette ville un mauvais accueil, composa *Monsieur de Pourceaugnac* pour se venger des soufflets limousins. C'est encore un enfant du Limousin, M. Jules Claretie, que M. Fage appelle « un de nos compatriotes les plus distingués » qui, ayant recueilli la tradition limousine dans *Molière, sa vie et ses œuvres*, « lui a fait faire le tour du monde littéraire. » M. Fage retrouve cette tradition dans les *Points obscurs de la vie de Molière* par M. Jules Loiseleur, dans *Molière en province*, par M. Benjamin Pifteau, dans l'édition des *Œuvres complètes* de Molière donnée par M. Louis Moland, lequel, du reste, a soin d'ajouter que l'explication a bien l'air d'avoir été imaginée après coup. M. Fage démontre fort ingénieusement que *Monsieur de Pourceaugnac* n'a pas été une riposte, une satire dirigée contre les Limousins en souvenir de quelque ancienne déconvenue ; il insiste avec raison sur ce point, que Molière avait trop d'obligations au limousin Daniel de Cosnac, son pro-

tecteur auprès du prince de Conti, pour songer à ridiculiser les compatriotes du prélat. Tous les lecteurs de cette vive et spirituelle étude rediront avec l'auteur (p. 33) : « La tradition manque de vraisemblance, ne s'appuie sur aucun fondement, n'est, par conséquent, pas digne de foi, et doit être rejetée. » — T. DE L.

— Le tome Ier de la collection des *Lettres de Louis XI*, publiées sous les auspices de la Société de l'Histoire de France, vient de paraître ; il contient les *lettres des Dauphin* et est dû à M. Étienne Charavay. La même Société a mis récemment en distribution le tome Ier des *mémoires d'Olivier de la Marche*, publiés par MM. Beaune et d'Arbaumont.

— M. Ulysse Robert vient de réunir en volume, les *Lois, décrets, ordonnances, arrêtés, circulaires, etc... concernant les bibliothèques publiques communales, universitaires, scolaires et populaires* (Paris, Champion, 1883, in-8, 258 p. Extrait du *Cabinet historique*). M. U. Robert sera prochainement appelé, croyons-nout, à de hautes fonctions qui viennent d'être rendues vacantes. Il avait été précédemment chargé de l'inspection des bibliothèques des départements au point de vue des manuscrits. Son livre est donc un code qu'il aura à appliquer tous les jours dont il aura souvent à faire connaître les articles aux intéressés.

— Le volume des *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen* pour 1883 (Caen, Le Blanc-Hardel, in-8 de 538 p.), vient de paraître, contenant outre les mémoires sur les questions de science de MM. Lecorme, Neyreneuf, Ditte, de Saint-Germain, Guerlin de Guert, les travaux de M. H. Moulin sur *Les deux de Callières (Jacques et François)*; E. Caillemer sur *Le Droit civil dans les provinces Anglo-normandes au douzième siècle*, J. Denis sur *La Fable dans l'Antiquité*, A. Joly sur *Un fabuliste latin du quinzième siècle. Abstémius et ses fables*; Des devises du Désert sur l'*Insurrection indoue*; J. Finot sur *la Correspondance inédite de Gilles Asselin avec l'aumônier du roi Stanislas*; J. Travers sur *Les sept cordes de la Lyre*, par Georges Sand; H. Moulin sur le *Procès du vin de Bourgogne et du vin de Champagne, intervention du cidre; Grenan, Coffin, Duhamel et les deux Ybert*: E. Chatel, *Statistique de l'enseignement supérieur à Caen de* 1785 *à* 1781. Diverses poésies de MM. Blin, Fauvel, Travers (J. et E.), terminent le volume.

— Notre collaborateur M. Noël Valois, vient de faire paraître deux intéressantes brochures, l'une extraite de la Bibliothèque de l'École des Chartes, t. XLIII et XLIV, c'est une étude sur *le Conseil du Roi et le grand Conseil pendant la première année du règne de Charles VIII*. (Paris, A. Picard, in-8°, 90 p.) ; l'autre, extraite de l'*Annuaire-bulletin de la Société de l'histoire de France*, c'est le *Fragment d'un registre du grand Conseil de Charles VII*. (Ibid, in-8, 72 p.). — Signalons au point de vue des Chartes, manuscrits, livres et reliures, le catalogue de l'Exposition d'art rétrospectif de Caen (Caen, Le Blanc-Hardel, 1883, in-16, 162 p. v. les sujets précités, p. 119-138).

— On annonce chez Picard : *le Tiers État, d'après la Charte de Beaumont et ses filiales*, par E. Bonvalot ; — *L'Émigration bretonne en Amérique du cinquième au septième siècle de notre ère*, par S. Loth ; — *De Vocis aremoricæ usque ad sextum post Christum natum sæculum forma atque significatione*; — *Curiosités de l'histoire du pays Boulonnais, mœurs et usages, traditions, superstitions*, par Ernest Deseille ; — *Glossaire du patois des matelots Boulonnais*, par Ernest Deseille ; — *Les correspondants de Peiresc. VII Gabriel de l'Aubespine, évêque d'Orléans. Lettres inédites écrites de Marseille et de Paris à*

Peiresc, publiées et annotées par Tamizey de Larroque; — *Documents inédits pour servir à l'histoire de la ville de Dax*, par Tamizey de Larroque ; — *La famille et le cursus honorum de l'Empereur Septime Sevère*, par Gellens-Wilford.

Allemagne. — On annonce la publication de souvenirs de Frédéric-le-Grand. Il avait un lecteur, qui chaque jour lui lisait un livre pendant quelques heures. Le roi, qui aimait la lecture à haute voix, prenait de temps en temps la place de son lecteur et lisait lui-même, en entremêlant sa lecture de remarques intéressantes. Ces remarques étaient recueillies, au jour le jour, par son lecteur, et transcrites sur un cahier manuscrit, qui vient d'être découvert dans les archives royales prussiennes. C'est ce manuscrit qui va être publié, avec des notes du savant historien Sybell.

Angleterre. — Notre savant égyptologue, M. Maspéro, vient d'être nommé membre honoraire de l'Institut royal Victoria. « Cette éminente distinction, dit un journal anglais, va jeter un nouveau lustre sur cette société. » L'aveu est bon à enregistrer.

— Le savant ouvrage du docteur Samuel Kinn, *Moïse et la Géologie*, a déjà dépassé le nombre de 6,000 exemplaires. Une nouvelle édition va paraître.

— M. W. Hamilton a conçu l'idée, assez originale, de recueillir et de publier les parodies qui ont été faites des plus fameux auteurs anglais. Celui qui ouvre la publication est M. Tennyson. L'ouvrage est accompagné de notes bibliographiques.

— On annonce la prochaine vente, à Londres, de la riche bibliothèque de feu M. Fr. Bedford. Cette collection est surtout remarquable par les reliures. Il s'y trouve les spécimens les plus rares et les plus précieux des productions des ateliers des relieurs français et anglais les plus renommés.

— La Société anglaise de Wyclef poursuit la publication des ouvrages du fameux hétérodoxe avec un zèle digne d'un auteur plus louable. Viennent de paraître les *Œuvres polémiques de Wyclef*, en deux volumes. C'est surtout un recueil d'attaques contre les Papes et le Clergé. La célébration en Allemagne du quatrième centenaire de Luther a donné à cette société l'idée de consacrer à la mémoire de Wyclef, l'année prochaine, des fêtes qui rappelleraient à l'Angleterre qu'il y a cinq cents ans, un précurseur de Henri VIII était né pour commencer à secouer le joug de la domination pontificale. Doutons que l'Angleterre, en dehors du monde officiel, prenne beaucoup de part à ces fêtes.

— La publication du fac-similé du manuscrit d'Épinal, commencée il y a quatre ans, est terminée. Ce manuscrit est de la plus haute importance pour l'histoire de la langue anglo-saxonne, puisque, écrit au huitième siècle, il offre un choix de mots latins avec leur explication et leurs gloses en anglo-saxon, tirées de divers auteurs.

— Le Rev. W. Ramsay prépare pour l'impression un travail sur la langue gothique et ses emprunts faits au grec et au latin. Cet ouvrage jettera quelque lumière sur l'intéressante mais difficile question de l'origine des runes.

— Il est fortement question d'établir, dans l'Université d'Oxford, une chaire de langue et littérature scandinave. Il s'y trouve déjà des professeurs d'anglo-saxon et de celtique ; une chaire de scandinave complèterait l'enseignement nécessaire pour étudier à fond l'histoire, la littérature, les institutions de l'ancienne Angleterre.

Dalmatie. — Le Dr Vladimir Pappafava de Zara s'occupe de composer une bibliographie critique des ouvrages de droit international public et privé qui ont été publiés depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours. Dans ce travail, pour lequel le Dr Pappafava a pu, avec l'aide de plusieurs professeurs et savants de l'Europe et de l'Amérique, réunir un grand nombre de notices, il se propose de faire aux publications de chaque pays la part qui leur revient. Tous les auteurs qui se sont occupés de droit international sont priés de lui faire parvenir le titre exact de leurs livres et aussi de leurs articles de revues et de journaux, avec tous les renseignements bibliographiques, ainsi que le relevé complet des comptes rendus dont ces ouvrages ont été l'objet, y compris l'indication des pages et des numéros des revues ou des journaux où ils ont paru.

Espagne. — Le R. P. Thomas Camara, des Augustins de Valladolid, nommé coadjuteur du cardinal-archevêque de Tolède, a reçu l'onction épiscopale le 28 octobre dernier sous le titre d'évêque de Trajanopolis. Nous enregistrons cette nouvelle parce que le P. Camara n'est pas seulement un théologien et un écrivain de marque, il a encore fondé en 1881 l'une des revues les plus importantes de l'Espagne, la *Revista Augustiniana*, qui paraît mensuellement à Valladolid et forme une livraison de 60 à 80 pages avec illustrations.

— *La Expedicion y dominacion de los Catalanes en Oriente juzgadas por los griegos* (Barcelone, 1883, in-8 de 124 p.), tel est le titre d'un mémoire du plus haut intérêt que vient de publier l'Académie des *Bonnes lettres* de Barcelone. Il a pour auteur M. Antoine Rubio y Lluch, jeune érudit, digne fils du savant professeur M. Rubio y Ors, dont le nom est si connu en Catalogne. Les hauts faits d'armes des Catalans en Orient à la fin du treizième siècle sous l'empereur Andronic II Paléologue, leurs triomphes sur les Grecs, les Francs, les Turcs et les Génois : tel est l'objet du mémoire en question. Il est d'autant plus digne d'intérêt que jusqu'à présent ces faits n'étaient connus que par l'historien Moncade (1623) postérieur de trois siècles et plus aux faits qu'il s'agissait de raconter.

— On vient de publier à Madrid un volume intitulé : *Enrique V Rey de Francia*, par Don Manuel Carbonero y Meraz (Madrid, Saiz, 1883, in-8 de 383 p.).

— La fameuse bibliothèque du duc d'Ossuna va probablement quitter l'Espagne, malgré les efforts de savants espagnols. Le gouvernement allemand est en pourparlers pour l'acquérir. La famille en demande un million de francs. Il s'y trouve, entre autres raretés, une volumineuse collection des manuscrits de Pétrarque, qu'avait rassemblée un duc d'Ossuna, gouverneur de Milan sous Charles IV.

Italie. — La continuation du *Bullarium romanum*, si longtemps attendue, va être publiée à Naples. L'édition de Turin, réimpression de celle de Mainardi, ne va que jusqu'à Clément XII. La série en cours de publication commence avec Benoît XIV et doit être continuée jusqu'à nos jours.

— M. Arrigoni, antiquaire milanais, a découvert vingt-cinq manuscrits du onzième au quatorzième siècle, qui, dit-il, ont appartenu à Pétrarque. L'un d'eux renferme des annotations autographes de l'illustre poète. Ils auraient été donnés par lui-même au monastère des Chartreux de Garegnano.

Russie. — Un monument important, pour la philologie slave, vient d'être mis au jour par l'Académie des sciences de Russie. C'est le manuscrit glagolitique des quatre Évangiles, découvert en 1844 dans un monastère du

mont Athos. Il est maintenant imprimé pour la première fois, avec des fac-similés photographiques de l'original et de savantes dissertations sur les questions paléographiques et grammaticales.

La même Académie s'occupe de publier un dictionnaire de l'ancien russe, un dictionnaire lithuanien-russe et un glossaire du dialecte parlé dans le gouvernement d'Archangel.

ETATS-UNIS. — M. G. W. Carle a entrepris un ouvrage sur une classe de la population de la Louisiane, les Acadiens, dont la civilisation est entièrement différente de celle des Créoles.

— Un livre qui est destiné à faire connaître les merveilleux progrès que l'Amérique a faits depuis un siècle, c'est l'*Encyclopédie américaine*, dont le premier volume vient de paraître.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Heures de tristesse et d'espérance*, entretiens sur la vie et sur la douleur, par M. l'abbé de Bellune (in-18, Cattier à Tours). — *La Science matérialiste aux abois*, par M. l'abbé Victor Aubin (broch. in-8, Bray et Retaux). — *Banès et Molina. Histoire, Doctrines, Critique métaphysique*, par le P. Th. de Regnon (in-12, Oudin). — *La Vie champêtre*, études morales et économiques par Antonio Caccianiga, traduction par Léon Dieu in-8, Ghio). — *Gymnastique d'assouplissement et gymnastique pratique*, manuel destiné à l'enseignement scolaire et pédagogique, suivi d'un questionnaire sur les principales notions relatives à l'exercice du tir, par Désiré Séhé (in-12 carré, Le Bailly). — *Le Feu et l'Eau*, par J. Pizzetta (in-12, Hennuyer). — *L'Éclairage électrique*. T. Ier : *Générateurs de lumière ;* t. II : *Appareils de lumière*, par le comte Th. du Moncel, membre de l'Institut (2 vol. in-12, Hachette). — *Le Microscope*. Théorie, applications, traité pratique, par L. Planchon et le Dr Hugounencq (in-18, Rothschild). — *Notions d'agriculture et d'horticulture :* Cours élémentaire ; cours moyen ; cours supérieur, par Barral et Sagnier (3 vol. in-16, Hachette). — *Notice biographique sur Étienne-Pierre Morlanne, chirurgien*, rédigée d'après les notes recueillies à l'hospice de la Charité maternelle de Metz (in-8, Josse). — *Les Nains et les Géants*, par Edouard Garnier (in-12, Hachette). — *L'Art chrétien*, par Ch. Bayet (in-4 anglais, Quantin). — *L'Art byzantin*, par Ch. Bayet (in-12 carré, Quantin). — *La Peinture flamande*, par A.-J. Wauters (in-12 carré, Quantin). — *Poésies de Gentil-Bernard*, avec une notice bio-bibliographique par Fernand Drujon (in-8, Quantin : *Petits poètes du dix-huitième siècle*). — *Chants gaulois*, par Adolphe Aulagnier (in-12, Ghio). — *Œuvres choisies de Fontenelle*, publiées avec une préface par J.-F. Thenard (2 vol. in-18, librairie des bibliophiles. *Les Petits classiques.*) — *La Faute de la Comtesse*, par Rouslane (in-12, Plon et Nourrit). — *Le Château de Coëtleo*, par Mlle G. d'Ethampes (in-12, Delhomme et Briguet). — *L'Institution Leroux*, par Marie Guerrier de Haupt (in-12, Delhomme et Briguet). — *Rivalité*, par Mme Bourdon (in-12, Delhomme et Briguet). — *Entre les Alpes et les Carpathes*, par l'abbé Lucien Vigneron (in-12 Delhomme et Briguet). — *Ces pauvres petits*, par Aimé Giron (in-12, Hachette. *Bibliothèque rose illustrée*). — *Histoire d'un pauvre petit*, par Mme Jeanne Cazin (in-12, Hachette. *Bibliothèque rose illustrée*). — *De la lecture des cartes étrangères*, par Henri Mager (in-12, Ghio et Bayle). — *L'Indo-Chine française, Basse-Cochinchine, Annam, Tong-King*, par le vicomte H. de Bizemont (in-18, librairie de la Société bibliographique). — *Trente-deux ans à travers l'Islam* (1832-1864), par Léon Roches (in-12, Firmin-Didot). — *De Brazza, Stanley, Léopold II, roi des Belges. Le Droit des gens dans l'Afrique équatoriale*, par M. Antonin Deloume (in-8, Durand, Fillous et Lagarde à Toulouse). — *Esclaves, serfs et mainmor-*

tables, par Paul Allard (in-12, librairie de la Société bibliographique). — *Cartulaire de l'abbaye de Lérins*. Première partie, par Henri Moris et Ed mond Blanc (in-4, Champion). — *Du Rôle historique des saints de Bretag dans l'établissement de la nation bretonne armoricaine*, par Arthur de la Bo derie (in-8, Plihon à Rennes). — *Histoire de la Révolution*, racontée petits enfants, par Ch. d'Héricault (in-12, Gaume). — *Le Portefeuille d nonagénaire*, tome Ier, par le baron Blanquart de Bailleul (in-12, Ghio).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Sur deux réparties de Mgr de Dillon. — Nous parlions ici, l'autre jour, à propos d'un mot célèbre attribué par les uns à Mirabeau, par les autres à l'évêuue de Chartres, de l'*Histoire de France et histoire contemporaine* de M. G. Ducoudray. Nous trouvons dans ce volume deux réparties qui auraient été faites par l'archevêque de Narbonne, l'une à Louis XV, l'autre à Louis XVI. Ces réparties, fort spirituelles et fort piquantes, sont-elles authentiques? Voici la première (p. 71) : « M. l'archevêque, disait Louis XVI à M. de Dillon, on prétend que vous avez des dettes, et même beaucoup.—Sire, réponé dit le prélat, je m'en informerai à mon intendant et j'aurai l'honneur d'en rendre compte à V. M. » L'historiette me semble bien douteuse, car Mgr de Dillon était d'une famille où la politesse en général, et particulièrement la politesse à l'égard d'un roi, était chose traditionnelle, chose sacrée. L'autre historiette ne m'est pas moins suspecte. Voici comment M. Ducoudray la raconte (p. 73) : « Vous chassez beaucoup, disait Louis XIV à M. de Dillon, archevêque de Narbonne. J'en sais quelque chose. Comment voulez-vous interdire la chasse à vos curés, si vous passez votre vie à leur en donner l'exemple? — Sire, pour mes curés la chasse est leur défaut; pour moi la chasse est le défaut de mes ancêtres. » L'historien ajoute cette réflexion : « Ces grands seigneurs s'en tiraient ainsi par un trait d'esprit qui était en même temps un trait d'orgueil. » Avant de s'élever si v vement contre ce *trait*, n'aurai pas fallu en vérifier l'origine?

UN CURIEUX.

L'Imitation de Jésus-Christ. — Ne pourrait-on donn la bibliographie des éditions d l'*Imitation de Jésus-Christ*, ainsi q celle des ouvrages qui ont traité d ces livres.

J. DE M.

RÉPONSES

Érasme (XXXVII-384). Outre l biographies de S. Hess (Zurich, 2 vo 1790) et de Ad. Muller (Hambou 1828), on peut consulter celles d Glasius (Haag. 1850), de Stich (Leipsic, 1870), de Drumond : *Ér his life and character as shown in l correspondences and works* (Lond 1873, 2 vol.), les ouvrages de Ch Ruelens : *Erasmi Roterodami sil carminum*. (Bruxelles, 1864), de W Wischer, professeur à Bâle. *Er miana* (1876). Les articles de Lu wig Geiger, in Sybels. *Hist. Zeitsch* vol. 33, 1875, p. 71. L'*Encyclop* Ersch et Gruber v. XXXVI. La *Re Encyclopédie* du Dr Herzog (édit de 1855), article de Hagenbach deuxième édition, art. de R. Stach lin, professeur à l'Université de Bâle enfin : *Sur Érasme à Bâle* (Basl Faschenbuch, 1850).

Citation à retrouver (XXXVI 80). — M. Jaria di Fedi, trouvera cet citation dans Saint-Augustin, *de libe arbitrio*, l. III, c. XIX, n. 53 (Migne *Patr. lat.*, t. XXXII, col. 1297). Elle y est ainsi formulée : « Non tibi deputatur ad culpam, quod invitus ignoras.»

Le Gérant : L. SANDRET.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE J. MOUREAU ET FILS.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, paraît du 10 au 15 de chaque mois, en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

La PARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impression contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la science et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises et étrangères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de moindre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résumant tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Correspondance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et Réponses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliographiques, etc.

La PARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles d'impression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents publiés en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues françaises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés savantes de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands journaux de Paris.

COMITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE BARTHÉLEMY ; comte DE PUYMAIGRE ; Marius SEPET, M. J.-A. DE BERNON, M. E. LABELON. *Administrateur délégué près du Comité,* M. le comte A. DE BOURMONT.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction du *Polybiblion.*

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant du *Polybiblion.*

PRIX D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

Partie littéraire : pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Une livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

COLLECTIONS. — Les années 1868-81 sont en vente, et forment trente-trois volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société, 195, boulevard Saint-Germain.

LIBRAIRIE DE VICTOR PALMÉ, ÉDITEUR
76, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76, PARIS.

ÉTRENNES 1884

LE LITTORAL DE LA FRANCE

DE DUNKERQUE AU MONT SAINT-MICHEL

Par CHARLES-FÉLIX AUBERT et V. VATTIER D'AMBROYSE

LAURÉATS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ILLUSTRATIONS DE SCOTT

Un beau volume in-4 de plus de 300 pages, illustré de 250 gravures dans le texte

ET DE 64 PLANCHES HORS TEXTE, TIRÉES EN UNE OU PLUSIEURS COULEURS

Broché . . . . . 20 fr.
Riche cartonnage, avec plaques spéciales, tranches dorées . . . . . 25 fr.
Reliure demi-chagrin, avec plaques spéciales, tranches dorées . . . . . 30 fr.

LA CHEVALERIE

Par **Léon GAUTIER**, professeur à l'École des Chartes

Un magnifique volume grand in-4 de 700 pages, illustré de 25 grandes compositions hors texte, de 30 frises, par LUC-OLIVIER MERSON, E. ZIER et G. JOURDAIN, de 60 lettrines et culs-de-lampe par CIAPPORI, et d'environ 150 grav. dans le texte par FICHOT, E. GARNIER, LIBONIS et SELLIER, plus une photogravure pour frontispice.

Broché . . . . . 25 fr.
Riche cartonnage toile, avec plaques spéciales, tranches dorées. . . . . 30 fr.
Demi-reliure chagrin, plats toile, avec plaques ou reliure amateur . . . 35 fr.

PRÈS DU FOYER

NOUVEL ALBUM POUR LA FAMILLE ET LES ENFANTS

Par LÉON GAUTIER

Un beau volume grand in-4 renfermant vingt-sept magnifiques gravures, avec introduction et texte en regard, impression encadrée d'un filet rouge; chef-d'œuvre de typographie. Riche cartonnage toile, avec fers spéciaux. . . . . 15 fr.

AU COIN DU FEU

Nouvel album pour la famille et les enfants, par LÉON GAUTIER. Un beau volume grand in-4, renfermant 25 magnifiques gravures, avec introduction et texte en regard, impression rouge et noire, chef-d'œuvre de typographie. Riche cartonnage toile, avec fers spéciaux, tr. dorées . . . . . 10 fr.

Vie illustrée de saint Joseph, par le R. P. CHAMPEAU, prêtre de Sainte-Croix. Nouvelle édition illustrée avec le plus grand luxe sous la direction de M. E. MATHIEU, par MM. VAN DARGENT, SCOTT, POISSON, GROVIN, FICHOT. Un beau volume in-4, broché, 15 fr. — Cartonnage de luxe, fers spéciaux, 20 fr. — Reliure demi-chagrin, 24 fr.

En souscription, édition artistique

VIE DES SAINTS

Par **Mgr Paul GUÉRIN**

AUTEUR DES PETITS BOLLANDISTES

Grand in-4, illustré avec le plus grand soin par VAN'DARGENT, 12 aquarelles groupant les Apôtres, les Martyrs, les saints Ouvriers, les saintes Femmes, les saintes Pénitentes, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques. — 355 encadrements, avec environ mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint. — L'élite des grands artistes graveurs et chromolithographes a prêté son concours à l'exécution de cet ouvrage.

Cet ouvrage paraîtra en douze livraisons ou en deux volumes de six livraisons.

Prix de la livraison avec titre et aquarelle. . . . . 5 fr.

Toute personne ayant souscrit avant la fin de la publication aura droit GRATUITEMENT à la reliure de grand luxe et recevra avec la dernière livraison un bon à cet effet.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU ET FILS

).5'/. 9.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME DIX-NEUVIÈME. — XLe DE LA COLLECTION

DEUXIÈME LIVRAISON. — FEVRIER.

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1884

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE FÉVRIER 1884

I. — POÉSIE, par M. DAVRANCHES.

II. — OUVRAGES POUR LA JEUNESSE, par M. V. DE LA CROIX.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — DOROTHÉE SCHOLARIOS : Ταμεῖον τῆς Πατρολογίας (p. 123). — L. LE BESSON : Etudes sur les forces morales de la société contemporaine (p. 124). — HOMOY : Des Rapports du sacerdoce avec l'autorité civile à travers les âges et jusqu'à nos jours au point de vue légal (p. 124). — J. COGNAT : Lettres d'un curé à ses paroissiens (p. 125). — A. COCHIN : Les Espérances chrétiennes (p. 126).

Beaux-Arts. — A. J. WAUTERS : La Peinture flamande (p. 128). — CH. BAYET : L'Art byzantin (p. 128).

Belles-Lettres. — ED. DE LA FONTAINE : Luxemburger Sitten und Bräuche (p. 130). — J. VAUDON : A mi-côte (p. 132). — F. DELTOUR : Histoire de la littérature grecque (p. 133). — Δελτιον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος (p. 134). — L. VEUILLOT : Correspondance de Louis Veuillot (p. 136).

Histoire. — R. P. Brabant : Histoire du moyen âge (p. 138). — Théâtre des cruautés des hérétiques au seizième siècle (p. 141). — E. DE BARTHÉLEMY : Les Correspondants de la marquise de Balleroy (p. 142). — A.-J.-L.-O. DOUBLET : Mémoires historiques sur l'invasion et l'occupation de Malte par une armée française, en 1798 (p. 143). — CARL AF PETERSENS : Jómsvikinga saga (p. 144). — DMITRI KOBÉKO : Le tsésarévitch Paul Petrovitch (1754-1796) (p. 147). — Calendrier turc perpétuel de Darendevi (p 149). — R. DE CRÈVECŒUR : Saint-John de Crèvecœur (p. 151). — H.-L.-D. WARD : Catalogue of romances in the department of manuscripts of the British Museum (p. 153). — L. THOMAS : Bibliographie de la ville et du canton de Pontoise (p. 155).

IV. — BULLETIN. — La Vérité sur le Prêtre (p. 156). — Le Cléricalisme devant la France, ou Apologie du Prêtre et de la Religion (p. 156). — R. P. DE DAMAS : A quelle carrière me vouer? (p. 157). — LE MÊME : Je m'établirais, si mes parents m'aidaient généreusement (p. 157). — H. REVERDY et A. BURDEAU : Le Droit usuel et l'économie politique à l'école (p. 157). — F.-I.-C. : Instruction morale et civique (p. 157). — AD. GIRANDEAU, J.-M. LELIÈVRE et G. SOUDÉE : La Chasse (p. 158). — CAUMONT : Lectures courantes des écoliers français (p. 158). — A. E. PICHARD : Les Lectures enfantines (p. 159). — L. MORVAN : Jeanne d'Arc (p. 159). — CH. D'HÉRICAULT : L'Histoire de la Révolution (p. 159). — Bibliothèque d'éducation moderne (p. 160). — Mgr PIERRARD : Oraison funèbre de Son Eminence le cardinal Dechamps, archevêque de Malines (p. 161). — J. LEFFONDREY : Victor Hugo le Petit (p. 161).

V. — VARIÉTÉS.

I. — La Bibliothèque de l'Université de Caen.

II. — La Nouvelle Littérature arabe chrétienne.

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. l'abbé J. Guyot, Mayne Reid, C.-L.-N. Mynster, Faber, etc., etc. — Institut. — Faculté des lettres. — Ecole des Chartes. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Société de géographie de Toulouse. — Les Archives diplomatiques en 1883. — Les Catalogues de la Bibliothèque vaticane. — M. L. Delisle et les manuscrits de la bibliothèque d'Orléans. — Le droit civil dans les provinces anglo-normandes au douzième siècle. — Paul Manuce. — A propos d'une lettre de la duchesse de Guise à Dom Mabillon. — Vivonne et les Mémoires de Nevers. — Lettres inédites du roi Henri IV. — Jules de la Gournerie. — Charles Giraud. — Montessuy, peintre lyonnais. — Ateliers chrétiens des beaux-arts. — L'esthétique de M. Taine. — Le maréchal de Gramont et ses correspondants. — Trois publications bibliographiques étrangères. — Vente de la bibliothèque Beckford, à Londres. — Reliures anciennes. — A propos de deux vieux livres. — Allemagne. — Angleterre. — Belgique. — Russie. — Ventes. — Publications nouvelles et annoncées.

VII. — QUESTIONS & RÉPONSES.

1883-1884

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

POÉSIE

1. *Poésies* d'ANDRÉ CHÉNIER. Edition nouvelle avec une notice biographique et des notes par LÉO JOUBERT. Paris, Didot, 1883, in-12 de XLVII-431 p. Prix : 3 fr. — 2. *Poésies choisies* d'ANDRÉ CHÉNIER, à l'usage des classes, publiées avec une notice biographique et des notes par M. BECQ DE FOUQUIÈRES. Paris, Delagrave, 1883, in-12 de XXIV-114 p. Prix : 1 fr. — 3. *Iambes et Poèmes*, par AUGUSTE BARBIER de l'Académie française. 33e édition. Paris, Dentu, 1883, in-12 de 291 p. Prix : 3 fr. 50. — 4. *Versiculets*, par ALFRED POUSSIN, précédés d'une préface de JEAN RICHEPIN. Paris, Vanier, 1882, in-16 de 72 p. Prix : 1 fr. 50. — 5. *Lamartine*, par M. JEAN AICARD. Poème lu par l'auteur dans la séance publique annuelle de l'Académie française, le jeudi 15 novembre 1883. Paris, Ollendorff, 1883. in-12 carré, de 30 p. Prix : 1 fr. — 6. *A Lamartine*, par MARCEL BALLOT. Poésie couronnée par l'Académie française. Paris, Ollendorff, 1883, in-12 de 22 p. Prix : 1 fr. — 7. *Poésies complètes* (1850-1881), par le vicomte HENRI DE BORNIER. Edition ornée d'un portrait de l'auteur par Lenain. Paris, Dentu, 1882, in-12 de 317 p. Prix : 5 fr. — 8. *Poésies de Jeunesse* (1870-1880), par FERNAND DE LOUBENS. Paris, Sauton, 1883, in-12 de 244 p. Prix : 3 fr. 50. — 9. *Du grave au doux. Poésies*, par l'abbé DUHAMEL. Paris, Larcher, 1883, in-12 de XIV-270 p. Prix : 3 fr. — 10. *Les Heures paisibles. Stances et Sonnets. Fleurs pour deux tombes. Chansons enfantines. Mélodies. Petits poèmes musicaux*, par PAUL COLLIN. Paris. Hachette, 1883, in-12 de 216 p. Prix : 3 fr. — 11. *Poèmes bretons. Merlin. Lez Breix*. Traduits du breton du Barzaz-Breiz en vers français par EMILE ERNAULT. Saint-Brieuc, Guyon, 1881, in-8 de 30 p. — 12. *Poèmes bretons. La ville d'Is. L'Enfant supposé. La Filleule de Du Guesclin. La tournée de l'Aguilaneuf*. Traduits du Barzaz Breiz par le même. Saint-Brieuc, Guyon, 1883, in-8 de 12 p. — 13. *Trois hymnes du Bréviaire romain*, traduits en vers français par le P. AUGUSTIN LARGENT, de l'Oratoire. Paris, Leclère, in-16 de 4 p. — 14. *L'Enfant Jésus*. Tours, Juliot. in-32 de 22 p. — 15. *Gethsémani*. Tours, Juliot, in-32 de 13 p. — *Les sept paroles de Jésus-Christ en Croix*. Tours, Juliot, in-32 de 17 p. — 17. *Les Fêtes de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ aux Vendredis de Carême*. Tours, Juliot, in-32 de 23 p. — 18. *Petits Poèmes*, par L. PAMPHILE LE MAY. Québec, Darveau, 1883, in-12 de 265 p. Prix : 3 fr. 50. — 19. *Broussailles*, par E. BOURET. Paris, Baillière et Messager, 1883, in-12 de 164 p. Prix : 3 fr. 50. — 20. *Les Petits Poèmes des champs*, par AUGUSTE BUCHOT, précédés d'une notice biographique par L. L. Paris, Lemerre, 1883, in-12 carré de 274 p. Prix : 3 fr. 50. — 21. *La Haine féconde. Guerre au trône et à l'autel*, par MARC BONNEFOY. 3e édit. Paris, Chonmeru, 1884, in-12 de 105 p. Prix : 1 fr. 50. — 22. *L'Oasis*, par LOUIS TIERCELIN. Paris, Lemerre, 1883, in-12 de 160 p. Prix : 3 fr. — 23. *Silva*, conte en vers, par Alfred de Besancenot. Paris, Jouv, 1883, in-18. Prix : 1 fr. — 24. *Une lyre. Les fusains mignons. Le carnaval des Muses. La Fête nationale. Sonnets. Poésies diverses*, par FRÉDÉRIC BATAILLE. Avec un portrait de l'auteur. Paris, Lemerre, 1883, in-12 de 271 p. Prix : 4 fr. — 25. *La Locomotive*, par MM. DESPREZ-FAIVRE, Paris, Marpon et Flammarion, 1883, in-12 de 244 p. — 26. *Les Chants du pays*, par CHARLES et PAUL LESER. Paris, Berger-Levrault, 1881, in-12 de 88 p. Prix : 1 fr. 50. — 25. *Le long de la côte*, par CHARLES CANIVET. Paris, Lemerre, 1883, in-16 de 100 p. Prix : 2 fr.

1-2. — On a tout dit sur André Chénier, depuis l'édition *princeps* de ses poésies (1819) jusqu'aux éditions d'hier et d'aujourd'hui. On le traite comme un ancien ; disons mieux, comme un classique. Voici M. Léo Joubert qui le fait entrer dans la collection de la librairie Didot et voici qu'à l'usage des collèges, M. Becq de Fouquières en exprime le parfum. Il y a plus. Les ruches harmonieuses où il est allé, industrieuse abeille, puiser son miel (lorsqu'il a omis de les indi-

quer lui-même en marge ou en tête de ses manuscrits), il s'est rencontré, pour se mettre en campagne, d'aimables érudits, — M. Becq de Fouquières toujours et M. R. Dezeimeris, — lesquels sont rentrés au logis chargés de butin. Ne vous avisez pas de les remercier, ils vous répondraient comme l'auteur des *Leçons nouvelles :* « Un des charmes d'André Chénier est qu'on ne puisse ouvrir ses œuvres sans être tentés de relire les dix ou douze volumes qui renferment la fleur de la littérature grecque. »

Effectivement et avant toute chose, André Chénier est un grec. Il suça le grec, pour ainsi parler, avec le lait maternel. On sait qu'étant en garnison à Strasbourg, il faisait des *Analecta* de Brunck, sa lecture habituelle. C'est au grec qu'il a emprunté ses couleurs, éclatantes tout à la fois et précises, tant de traits heureux, de tours imprévus, son rythme ondoyant, ses coupes savantes, la césure mobile, et l'épithète. Vous vous rappelez que le premier éditeur, Latouche, pour ne pas effaroucher le public littéraire de ce temps-là, n'osait imprimer :

...Les Grâces décentes,
Les bras entrelacés, autour d'elle *dansantes*...

et qu'il s'applaudissait d'avoir glissé : *charmantes*. Mais, que dire — tous les critiques l'ont remarqué — des serpents aux écailles « sonnantes », des « savantes » eaux où s'abreuvent les Muses, des « dormantes » eaux, de la Naïade au pied « fluide », du front « liquide » de la Seine, de Nérée « humide » ravisseur, de la « mieilleuse » abeille, du « tissu » des saintes mélodies, de « l'harmonieux » rivage, du toit qui « rit » de mille « odeurs » divines et de la coupe « étincelante »

Où la vigne bouillonne en rosée odorante !...

Prenons ceci à la lettre : André Chénier était nourri de la moelle des anciens. Toutefois, au milieu de ces traductions et de ces imitations, il restait libre, il restait moderne par la curiosité d'un esprit toujours en éveil, par la variété séduisante des émotions. L'antiquité — j'entends la grecque et la romaine, car ce n'est pas seulement Homère, Aristophane ou l'*Anthologie* qu'il annotait, qu'il s'appropriait par une étude personnelle, c'est Virgile, Ovide, Catulle, et c'est Properce — l'antiquité pour lui était surtout une école de style. Il l'a dit dans un vers célèbre :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Hélas ! ce n'est pas seulement par la forme qu'André Chénier est grec, c'est encore par le fond de son inspiration. Il est païen. S'il regarde le ciel, c'est pour y voir l'Olympe. La terre n'est pas autre chose pour lui que l'antique Cybèle. Le « Mystère de Jésus », il ne le connaît pas. Telles gouttes de sang qui arrachaient à Pascal des cris

de sublime angoisse, il ne les a jamais vues. Jamais il n'a vu la couronne d'épines ni le côté ouvert. Il ne s'est pas fait sa part dans le sang de Jésus-Christ. Jamais enfin il n'eût dit, comme Hégésippe Moreau :

> Conduite à Bethléem par l'étoile des rois,
> Au *Gloria* des cieux, Muse, mêle ta voix ;
> Rallume l'âtre éteint de Marthe et de Marie;
> Consulte le Voyant au puits de Samarie ;
> Et, fidèle au gibet de ton Dieu méconnu,
> Sous le sang rédempteur prosterne ton front nu,
> Puis, malgré l'incrédule et ses bruits de risée,
> Relève fièrement ta tête et ta pensée.

Tout de même que Coysevox, Coustou, Pradier, se sont faits grecs et païens, l'ébauchoir à la main, André Chénier chante sur son plectre d'or les dieux, les déesses, les belles statues, la jeunesse et la volupté. J'oserai le dire : il n'y a qu'une page dans sa vie, celle-là qui est sanglante.

Il est vrai qu'il avait entrevu l'antiquité biblique. Ne rêvait-il pas un poème de *Suzanne* ? Nous en avons une esquisse en prose avec trois ou quatre beaux passages en vers. « Ce tableau de l'innocence victorieuse du vice, dit très bien M. Léo Joubert, lui apparaissait comme une compensation aux peintures trop libres de ses élégies. Il voulait le tracer avec un grand respect de la Bible. »

Certes, dans un temps où l'Ecriture n'était qu'un prétexte à de grossières et immorales parodies, en sentir la grandeur et la beauté ne témoignait ni d'une âme hostile ni d'un esprit vulgaire.

Ce poème de *Suzanne* n'était pas le seul projet d'André Chénier. Outre *l'Invention*, qui devait former comme le prologue de ses épopées, il tentait dans *Hermès* l'exposition des lois de la nature et de la société. *L'Amérique* eût été une encyclopédie géographique et historique. Il projetait un poème sur la vie littéraire, méditait des compositions théâtrales et crayonnait une *Bataille d'Arminius*.

On l'a trop regardé comme un poète tendre et gracieux. Il eût fait, sans la guillotine, autre chose que des idylles et des élégies. Son génie était capable de fortes conceptions et d'exécution puissante. Toutefois, le service qu'il aura rendu aux lettres françaises est d'une autre sorte. Depuis Molière, La Fontaine, Racine et Boileau, l'art d'écrire en vers était mort. Fontenelle, une manière de savant sans enthousiasme, alignait laborieusement des vers médiocres. C'est en vain que Lamotte-Houdard, tête d'algébriste, multipliait dans ses *Odes* les interrogations, les exclamations, les apostrophes et les prosopopées. Tout ce beau feu fumait et mourait. Jean-Baptiste Rousseau n'a jamais été qu'un versificateur habile. Quelques beaux vers du pauvre Gilbert, les pâles rimes de Malfilâtre et l'énergie « bonhomme » de cet excellent Ducis, qui se croyait sauvage, ne

ranimèrent pas la muse française. André Chénier paraît et avec lui rentrent dans le vers l'âme, le sentiment, la pensée et l'image, toutes choses sacrées qu'ignorait ou profanait le dix-huitième siècle. André Chénier paraît, et avec lui un vers solide, articulé, vivant et chantant. Ouvrez Voltaire, aux meilleurs endroits de ses tragédies les moins endormantes, et comparez cette langue à la langue de *l'Aveugle*, du *Mendiant*, du *Malade*, de *la Jeune Tarentine*. L'une est terne, muette, sourde ; l'autre colorée, vibrante, frémissante. Ce n'est pas à dire que l'alexandrin de Chénier soit sans tache, il y a des tares dans ce diamant. Çà et là, j'y rencontre encore la vieille périphrase, trop d'incidences et d'accessoires ; la rime est souvent faible, et combien de fois en épithète ! Hugo viendra, Hugo reprendra l'outil dans sa forte main, non pas tout de suite, plus de trente ans après les harmonieux bégaiements des *Odes et Ballades* ; il le jettera dans je ne sais quelle fournaise, et l'outil en sortira bronze et or.

3.— C'est également, comme d'un ancêtre, que l'on doit parler d'Auguste Barbier. Sans doute il n'est mort que d'hier. C'était hier que l'on prononçait à l'Académie son éloge. Mais un demi-siècle nous sépare de *la Curée*, de *la Popularité*, de *Melpomène*, de *l'Idole*. Ces œuvres ont donné à son nom un éclat soudain, l'éclat d'un feu sombre qui ne s'éteindra jamais. Ce jugement est de M. Nisard.

Vous pouvez dire des *Iambes* tout le mal qu'il vous plaira : par exemple qu'il y a disproportion entre cette verve furieuse, digne d'Archiloque ou d'André Chénier, et ce fait-divers de quelques pauvres diables gueusant des sous-préfectures ; que cette « vierge de la Bastille, » ou plutôt cette virago des barricades qui sent la poudre

...Et qui veut qu'on l'embrasse
Avec des bras rouges de sang....

n'est pas du tout votre idéal de liberté ; qu'en somme ce pacifique a pris parti contre la bourgeoisie, pour « les doigts sales » qui chargeaient les mousquets, pour « la bouche aux vils jurons » qui mâchait la cartouche, pour « la grande populace », pour « la sainte canaille » ; que cette langue grossière, virulente, cynique, est la langue des halles ; que ce style surmené, chauffé à blanc par le soleil de juillet, s'effrite parfois comme du plâtre ou se dégonfle comme un ballon ; qu'il fourmille de répétitions, de mauvaises rimes, d'inversions toujours les mêmes, des mêmes tournures et des mêmes images ; — il n'en est pas moins vrai que, si vous prenez une pièce, vous êtes emporté par le rythme violent de ces vers forgés de génie et que, tour à tour ou tout ensemble indigné et charmé, vous lisez jusqu'au bout.

Outre la verve, l'haleine, la force, le coup de marteau sur l'enclume, ce qui me frappe dans Barbier, c'est l'image. Rappelez-vous dans *la Curée* cette chasse aux galons, — un bas-relief de bronze. La trompe

a sonné l'hallali. Plutôt hurlante qu'aboyante, la meute bondit. Les larges crocs s'enfoncent à qui mieux mieux dans les chairs du sanglier,

Car chacun en veut un morceau,
Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne
Avec un os demi-rongé,
Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
Jalouse et le poil allongé,
Il lui montre sa gueule encor rouge, et qui grogne,
Son os dans les dents arrêté,
Et lui crie, en jetant son quartier de charogne :
« Voici ma part de royauté ! »

L'image n'a pas toujours cette trivialité superbe ; elle est quelquefois d'une grâce charmante, comme dans l'*Iambe* qui a pour titre *la Popularité*. Le poète compare cette corruptrice des consciences à la mer :

C'est la mer, c'est la mer ! — d'abord calme et sereine,
La mer, aux premiers feux du jour,
Chantant et souriant comme une jeune reine,
La mer blonde et pleine d'amour ;
La mer baisant le sable, et parfumant la rive
Du baume enivrant de ses flots...

La popularité a ces mêmes attraits perfides, ces mêmes caresses enivrantes, et aussi de meurtriers caprices. Lisez la fin de cette pièce. Elle est prodigieuse de force et d'audace.

Toutefois, la plus puissante imagination de Barbier et, à notre avis, son chef-d'œuvre en ce genre de satire ailée, c'est *l'Idole*.

Ce ne sont que des bonds, que hurlements, délire,
Cuivre sur plomb et plomb sur fer ;
Tout s'allonge, se tord, s'embrasse et se déchire
Comme trois damnés dans l'enfer.
Enfin l'œuvre est finie, enfin la flamme est morte,
La fournaise fume et s'éteint,
L'airain bouillonne à flots ; chauffeur, ouvre la porte
Et laisse passer le hautain !
O fleuve impétueux, mugis et prends ta course,
Sors de ta loge, et d'un élan,
D'un seul bond, lance-toi comme un flot de la source,
Comme une flamme d'un volcan !

Est-ce de la statue de Bonaparte dans la fournaise qu'il s'agit dans ces vers ou de l'inspiration qui s'échappe en coulées de lave du cerveau embrasé du poète ?

Après les *Iambes*, Barbier se repose. Il pouvait dire avec le poète biblique : *Eructavit cor meum verbum bonum.* La bouche encore amère des anathèmes qu'il avait vomis, il se mit en route avec son ami Brizeux vers le pays des beaux marbres, des belles eaux, du ciel sans tache, vers l'Italie. Ils débarquèrent à Livourne. Les voici à Pise. La première parole est un gémissement ; le premier soupir est un sanglot. L'Arno coule en silence le long des palais abandonnés ; l'herbe pousse dans les rues ; aux abords muets du Dôme et du

Baptistère, des chevaux hennissants errent en liberté ; la Tour penchée se découpe mélancoliquement sur l'azur tranquille. Le Campo-Santo entr'ouvre les longues galeries silencieuses de son cloître gothique. Le pas des voyageurs résonne sur les dalles funéraires où dorment dans la terre sainte que soixante galères ont apportée de Palestine, des générations de morts. Il a bien fait le peintre pisan, contemporain de Dante, de couvrir les murailles du *Triomphe de la Mort*. Le poète évoque Orcagna, et le vieux maître commente lui-même en vers larges et copieux son œuvre étrange.

Regarde, enfant, regarde !...

Ce sont des pauvres, des malades, des misérables qui tendent vers la mort leurs mains suppliantes. La mort se détourne pour frapper les enivrés du monde, de beaux jeunes gens qui se plaisaient à vivre dans les danses, la musique et les festins.

Enfant, ce n'est point tout ; enfant, regarde encore !

A l'autre extrémité de la fresque, de hauts seigneurs toscans et des grands d'Allemagne — chasse princière — se précipitent sur un cerf...

Holà ! puissants du jour, chasseurs vêtus de soie,
Qui forcez par les monts une timide proie...
...La mort est près de vous, la mort est sous vos pieds.

Brusquement on s'arrête. Trois cercueils sont ouverts, où la mort étale en plein soleil son hideux triomphe.

Cependant, sur la montagne, au dessus même de cette scène lugubre, Orcagna montre au poète les seuls heureux d'ici bas, les amants de la croix, les détachés, les saints contemplatifs.

Là, dans les genêts verts et sur l'aride pierre,
Les hommes du Seigneur vivent de la prière ;
Là, toujours prosternés, dans leurs élans pieux,
Ils ne voient point blanchir les fils de leurs cheveux.
Leur vie est innocente et sans inquiétude,
L'inaltérable paix dort en leur solitude.
Et sans peur pour leurs jours, en tout lieu menacés,
Les pauvres animaux, par les hommes chassés,...
Viennent manger aux mains des blancs anachorètes.

Ces alexandrins mélodieux, presque tendres, et qui ressemblent si peu aux âpres et farouches ïambes, Montalembert les aimait. Les vers par lesquels le peintre termine son commentaire, sont du plus ferme langage :

Enfant, tel est mon œuvre, et l'immense mystère
Que mon doigt monacal a tracé sur ce mur.
La forme en est sévère et le contour est dur ;
Mais j'ai fait de mon mieux, j'ai peint de cœur et d'âme
La grande vérité dont je sentais la flamme ;
Et comme un jardinier qui bêche avec amour,
Sur mon pinceau courbé, j'ai sué plus d'un jour :
Puis, quand j'ai vu tomber la nuit sur ma palette,

J'ai croisé les deux bras, et reposant la tête
Sur le coussin sculpté de mon sacré tombeau,
Comme mes devanciers, le Dante et le Giotto,
J'ai *fermé* gravement mon œil mélancolique,
Et me suis endormi, vieux peintre catholique,
En pensant à ma ville, et croyant *fermement*
Voir mon œuvre et ma foi vivre éternellement.

Le vieux maître pisan, reprend le poète dans un beau mouvement lyrique, s'est trompé.

Dors, oh ! dors, Orcagna, dans ta couche de pierre...

Tu verrais dans ta chère Italie, non pas seulement sur les marbres et les peintures, partout, même sur les âmes, le triomphe de la mort. La foi sainte a péri.

L'Italie est toujours à son heure dernière ;
Déjà sa tête antique a perdu la beauté,
Et son cœur de chrétienne est froid à son côté.
.....
Hélas ! hélas ! la foi de ce sol est bannie.
La foi n'a plus d'accent pour parler au génie,
Plus de voix pour lui dire en lui prenant le main :
Construis-nous vers le ciel un immortel chemin.
La foi, source féconde, en sublime rosée,
Ne peut plus retomber sur cette terre usée,
Et, remuant la pierre au fond de ses caveaux,
Faire jaillir le marbre en milliers de faisceaux ;
La foi ne pousse plus de sublimes colonnes...
.....

Voilà la plainte, *il pianto*, mâle et douce. Le vers de Barbier s'est attendri mais non pas énervé. Tout le volume, admirablement ordonné, est de ce ton et de ce style. Après le Campo-Santo, à Pise, le poète nous conduit à Rome, au Campo Vaccino, c'est-à-dire au Forum. C'est la même solitude, la même dévastation. La misère, l'ignominie ont pour encadrement la majesté des ruines. De Rome à Naples : — *Chiaia*, c'est la plage des pêcheurs. Dans un dialogue ou plutôt une églogue où souffle la brise virgilienne, Masaniello et Salvator Rosa s'entretiennent de la décadence de leur patrie et aussi des espérances de liberté.

« Je sais, » dit le pêcheur,

...Je sais qu'un beau jour, et sans que rien l'empêche,
En mon golfe divin je ferai bonne pêche ;
Aux rives de Chiaia, sur ce sable argenté,
Dans mes larges filets viendra la Liberté.

Nous sommes plus loin que jamais de l'ïambe, où la fumée se mêlait toujours un peu à la flamme. Les vers sont d'une sérénité, d'une limpidité presque sans ombre. Moins pur, mais charmant encore, le poème où Venise est personnifiée dans *Bianca*. Comme Pise, Rome et Naples, Venise est en proie à la mort. L'étranger l'achète, comme il ferait d'une esclave, et la profane.

Entre ces quatre pages, — de haute et grave inspiration assurément,

mais où le poète a le tort de n'avoir arrêté ses regards que sur un côté des choses, le côté noir, — Barbier disposa neuf sonnets consacrés aux plus grands artistes italiens et que Sainte-Beuve comparait à autant de statues que relieraient entre eux quatre pavillons symétriques. Je l'ai dit : ce poème est peut-être le mieux composé de la langue française et l'un des plus beaux.

Il eût été fort intéressant de comparer les paysages de Barbier à ceux de Lamartine. L'auteur des *Méditations* et du *Dernier chant de Childe Harold* n'a peint que la nature et une nature idéale, devinée plutôt que contemplée à travers les vapeurs du matin ou les ombres du soir ; il ne semble pas avoir rencontré l'homme. Dans l'auteur d'*Il dianto*, ce n'est pas toute l'Italie, mais c'est bien l'Italie, gémissante et mourante : mœurs avilies, caractères amollis, art dégénéré, liberté perdue, la poésie refugiée dans les ruines, et, malgré tout, terre enivrante ! Voici, comme exemple du paysage dans Barbier, un crépuscule romain :

...Adieu, vastes débris ! dans votre belle tombe
Dormez, dormez en paix ; voici le jour qui tombe.
Aux faîtes des toits plats, au front des chapiteaux,
L'ombre pend à longs plis comme de noirs manteaux ;
Le sol devient plus rouge et les arbres plus sombres ;
Derrière les grands arcs, à travers les décombres,
Le long des chemins creux, mes regards entraînés
Suivent des buffles noirs deux à deux enchaînés ;
Les superbes troupeaux à la gorge pendante
Reviennent à pas lents de la campagne ardente,
Et les pâtres velus, bruns et la lance au poing,
Ramènent à cheval des chariots de foin.
Des femmes en drap rouge et de brune figure
Descendent en filant les degrés de verdure...

La description continue avec la même précision savante et tout imprégnée de mélancolie. Barbier ne fera plus rien d'aussi large ni d'aussi mélodieux. Il écrira *Lazare*, Lazare, le pauvre mineur anglais à la figure hâve, charbonnée, et que le travail tue au profit de la civilisation : — de belles tirades y abondent encore, que j'aurais aimé à mettre en lumière ; — puis de petits vers « hésitants, faiblets, puérils, gentillets, florianesques et tout à fait naïfs. » Sainte-Beuve, de qui sont ces éphithétes, l'a finement comparé à un homme dans un torrent : il en a jusqu'au menton, il marche quand même, il ne se noie pas, mais il n'a pas le pied sûr, il tâtonne et vacille comme un homme ivre. Lui-même n'avait-il pas senti que la source de poésie était épuisée, quand, du haut des Alpes, il adressait aux horizons latins un adieu mouillé de larmes :

...Et puis le froid me prend et me glace les veines
Et tout mon cœur soupire, oh ! comme si j'avais
Aux champs de l'Italie et dans ses larges plaines
De mes jours effeuillé le rameau le plus frais...

Barbier n'avait que vingt-huit ans.

4. — Je ne chercherai pas de transition pour passer des *Iambes* où gronde le canon et du *Pianto* où, dans le ciel relativement serein roule encore un lointain tonnerre, aux *Versiculets* de M. Alfred Poussin. Ce n'est qu'une strophe ou deux, une haleine, un soupir, un sanglot. Voici la préface ; quoi qu'en dise l'auteur, elle en vaut de plus longues :

Tout ce que j'ai pu faire
Vaut peu ;
— Mais mon œuvre est sincère.
— Adieu !

Oui, cette œuvre est sincère ; et, bien que l'auteur semble ignorer les savantes ciselures aujourd'hui si prisées, il est poète. La première pièce : *A Joseph Cuvigny*, est émue. *Le Vagabond* nous rappelle, entre autres bohèmes, ce pauvre Armand Le Bailly qui mourut de misère. *L'Enfant précoce* — huit vers seulement, versiculets, — sont d'un accent cruel et vrai. *Chevrette* est une jolie chanson. Mais le chef-d'œuvre, c'est *la Jument morte*. Cette petite pièce, à notre avis, ne serait pas plus déplacée dans les anthologies, je ne dirai pas avec M. Richepin que le sonnet d'Arvers, mais que la *Feuille* d'Arnault.

M. Jean Richepin, à qui les *Versiculets* sont dédiés et qui dans un avant-propos nous présente l'auteur comme « un pauvre diable » que le pays de Bohème a dévoré, est poète lui-même et d'un ordre à part. Nous l'étudierons dans notre prochain compte-rendu.

5. 6. — Il y a quelques années, l'Académie avait proposé au concours annuel, comme sujet de poésie, l'éloge de Lamartine. Nul poème ne fut couronné. Cette fois, sur cent soixante seize concurrents, l'Académie en a distingué trois. M. Jean Aicard en première ligne, M. Léon Barracand et M. Marcel Ballot. M. Barracand ne nous a pas envoyé ses vers. Le poème de M. Jean Aicard, où les rimes se croisent, se suivent, s'entrelacent et redoublent selon le caprice de l'auteur, s'il est quelque fois vaporeux dans ses contours et d'une langue un peu indécise, est en revanche d'un beau vol.

Oh ! pour avoir un jour ta gloire et ton génie,
Qui de nous, vains chercheurs de banale harmonie,
Qui de nous ne dirait : « Voici mon cœur, frappez ! »
Pourquoi donc croisons-nous des bras inoccupés,
Comme si devant nous l'histoire était finie ?...
Que nous manque-t-il donc pour agir, — comme toi
L'élan qui transportait les montagnes : la foi !
.....
C'en est fait, ce n'est plus l'idéal qui nous mène !
Un inconnu nouveau devant nous s'est ouvert ;
L'enthousiasme est mort : l'expérience est reine;
La science a grandi, mais la grandeur se perd !
.....
Toi, de tes yeux sereins tu voyais la justice,
Au dessus des partis, du mal, du sacrifice,
Et tu fis ton devoir tout entier, d'un seul coup !

Après tu n'as maudit ni le ciel, ni la terre ;
Tu n'as pas de fureur, pas même de dégoût ;
Le dieu n'est pas pour toi voilé par son mystère,
Et, — pauvre après l'éclat, — tu rouvres, solitaire,
Homère, Dante et Job, qui consolent de tout.

M. Marcel Ballot n'a pas de ces envolées ; mais sa langue est plus nette, plus ferme et non moins harmonieuse. Son poème est une épître d'un ton parfait où la fine satire s'aiguise du meilleur bon sens.

Le tort de Lamartine est qu'il n'a pas eu soin
D'appeler l'homme un mâle et l'amour un besoin ;
Il n'a pas, comme nous, entassé dans ses livres
Des documents humains pris sur des brutes ivres,
Et, pour lui qui puisait sa force dans son cœur,
La bestialité ne fut pas la vigueur ;
Tandis que nous, hélas ! pour qu'on nous applaudisse,
Nous ciselons la boue et fouillons l'immondice :
Le règne est arrivé de l'art industriel,
— Et c'est pour Caliban que butine Ariel !...

7. — M. Henri de Bornier, lui aussi et plus d'une fois, a été lauréat de l'Académie. Il est vrai que, dans son œuvre assez ardente, ce qui nous laisse froid, c'est précisément ce poème de commande. Non pas que l'auteur, habile ouvrier de mètres, n'y déploie du savoir-faire et des tours de main — Cf. par exemple l'*Isthme de Suez* ; — mais, dirait un dessinateur, c'est poncif. De son temps, Delille faisait de ces sortes de vers, clinquants, bien portants, et à qui la rime n'allait pas plus mal qu'un brin de genêt au chapeau d'un paysan endimanché. Partant, l'originalité de M. de Bornier est ailleurs.

Elle est dans ces petites pièces, vives et rieuses, qu'il intitule *Cigalières*. Voyez entre autres, la *Réponse à Mistral*. Il est fâcheux qu'il y ait dans ce morceau (p. 223) un vers de 11 pieds, comme il s'en trouve un autre, également boiteux, à la page 149, comme il y a une rime absolument défectueuse dans *le Réveil tragique*.

La *Réponse* à une invitation de la Société « La Pomme », académie de poètes normands, est joyeusement enlevée :

La Pomme a dit à la Cigale :
« Viens à Caen dîner avec moi.
« Ma table n'est pas trop frugale,
« Je suis gourmande comme toi... »

Je regrette pourtant que, dans cette chanson, le cigalier ait pris les vergers de Normandie pour des treilles. A défaut de bons yeux, vous aviez dans l'oreille et dans la mémoire les refrains du virois Jean Le Houx :

O soulas des gosiers !
O très bon jus de pomme !
Prions pour le bon homme
Qui planta les pommiers !

Tout autres, et d'une inspiration plus élevée, sont les poèmes patriotiques : *Paris et la Guerre*. Le chevaleresque auteur de la *Fille de*

Roland aime son pays d'un généreux amour. Il l'a vu meurtri, piétiné, agonisant. Il a pleuré. Ses vers sont beaux, attendris, fiers et forts. Et cependant ce n'est pas cela... Il fallait, d'une main frémissante, à défaut de Joyeuse, Haute-Claire ou Durandal, saisir le cor d'ivoire et jeter avec un souffle brûlant dans l'olifant des derniers appels une âme héroïque... Je ne vois guère que Paul Deroulède et Louis Veuillot qui aient poussé des cris et non pas des odes. Rappelez-vous les *Chants de 1871* :

Chansons de sang et d'espérance,
Refrains à redire en pleurant,
Allez à ce pauvre mourant
Qui fut le grand pays de France.

Chansons de sang et d'espérance,
Soyez un éternel tocsin
Soyez le fer dans notre sein,
Faites crier le sang de France...

Voilà des vers qui valent les meilleurs de Kœrner. Vibrants et brefs, ils sonnent la charge. La plupart des pièces du poète allemand sont populaires. Jamais la « Marche des chasseurs de Lützow : *Was glänzt dort vom Walde im Sonnenschein* ? — jamais la « Prière pendant le combat » : *Vater, ich rufe dich*, — ni le célèbre chant d'insurrection : *le Peuple se dresse, l'orage éclate*, ne s'effaceront de la mémoire des Prussiens. Qui donc chez nous, hormis les curieux et les lettrés, connaît la *Mère du jeune soldat*, *le Rêve d'un assiégé*, *Chanson pour les Enfants*, *Rapports de l'Espion*, *Lorsque viendra le jour*?... cinq petites pièces d'un rythme sobre et si fier et si français ! Les enfants de nos écoles les devraient chanter en chœur... J'oubliais qu'ils sont d'un clérical, et quel clérical ! Louis Veuillot !...

Là où M. de Bornier n'est pas loin d'avoir fait, à mon avis, œuvre de maître, et j'entends par là œuvre durable, c'est dans les pièces qu'il intitule *philosophiques*. Cela est doux, mélodieux, viril et pur. A chaque strophe, on sent battre le cœur de l'honnête homme, du père de famille et du chrétien. La première pièce, la dédicace à sa fille, je ne la surferai certainement pas en disant qu'elle est simplement exquise et « exquisement » simple.

En ce genre de hautes pensées et de courageux sentiments, je signalerai encore *les Deux Vieillesses*, *le Cerf*, *le Dialogue des statues*, *le Drame de la fenêtre*, *le Perron d'acier*... Voilà, dirai-je au poète, votre veine d'or. Exploitez-la ; dégagez-vous de ces imitations où se trahissent les tours, les images, les hémistiches mêmes de Victor Hugo, et la Muse gravera votre nom sur le marbre, je l'espère, non loin des noms d'Alfred de Vigny et de Victor de Laprade.

8. — Le nom de M. Fernand de Loubens est à sa place, lui aussi, à côté du nom de M. de Laprade, non pas pour le style, encore

bien qu'il soit heureux parfois, mais pour l'inspiration. La dédicace des *Poésies de jeunesse* fait même songer à ces belles strophes où l'auteur des *Poèmes évangéliques* et des *Symphonies* parle à son père et à sa mère d'un si généreux cœur. La voici :

A vous qui, le jour et la nuit,
Veillant sur moi pendant la route,
Vers Dieu, loin des sentiers du doute,
Sur vos traces m'avez conduit ;

A vous ces vers, glane mystique,
Ressouvenirs du cher foyer,
Légendes d'esprit familier,
Idylle, ode, secret cantique ;

A vous, ô père vénéré,
Dont l'œil attendri nous contemple,
A vous, le guide, à vous, l'exemple,
Ces fleurs que plus ne cueillerai...

Ce n'est pas seulement la pensée de M. Victor de Laprade que ce petit livre évoque. On sent trop que M. de Loubens a lu Victor Hugo et Lamartine ; il a même entr'ouvert Musset. Il est romantique comme aux temps lointains des *Odes* et des *Orientales*, par exemple dans *l'Espagnole*. Çà et là, par exemple dans les *Fleurs de la montagne*, il y a plus qu'un reflet des *Méditations*. Ce vers que vous croyez vôtre :

Depuis qu'il s'est enfui de devant Jéhovah

ressemble comme un frère à celui-ci que Victor Hugo regarde comme son fils :

Lorsque.....
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah. .

Vous appelez les fleurs

.....les sœurs vermeilles
De la rosée et des abeilles...

Cela est charmant, et je vous en féliciterais, si Hugo n'avait dit avant vous :

O sœur des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles !...

Cette expression rare : « Convive du nectar » et que remarquera tout lecteur, vous l'avez empruntée à André Chénier. Prenez garde tout à la fois à la préciosité, comme dans ce vers :

Il a neigé sur mon sourire

et à la vulgarité, comme dans cet autre :

Vous avez, mon ami, beaucoup de votre mère.

Où vous réussissez le moins, c'est dans l'épître ; — Sainte-Beuve y excellait peut-être ;—vous maniez l'alexandrin avec un sans-façon qui est pure négligence et, à la longue, insignifiance. « Aller à vau de route » n'est pas merveille, croyez-moi.

Souvent j'ai vu, l'âme saisie,
Du fond de son Pot d'or sculpté,
Surgir un beau lis enchanté,
Symbole de la poésie.

Vous avez beau y mettre une majuscule et de l'or, un pot n'est qu'un pot, et, s'il fait bien sur la tête de Perrette, le mérite en est à la circonstance et au génie de La Fontaine.

Vous avez de la fraîcheur dans l'imagination, de la pureté dans le sentiment ; et, comme à d'autres la grossièreté, la délicatesse vous est naturelle. Serrez la trame de votre style, surtout soyez vous-même, vous ferez un jour de beaux et bons vers.

9. — M. l'abbé Duhamel en fait de charmants, quand il consent, lui aussi, à rester soi-même, c'est-à-dire spirituel. Lisez *Mes deux chevaux* et *les Lunettes de grand papa*. Le vers alexandrin, trop solennel, ne lui va pas, ni le méditatif, ni le contemplatif. Le fifre et le grelot, joignez-y le petit vers.

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Voici un échantillon :

...A vous donc les *fruits* de ma *veine*,
Les vers sortis de mon cerveau,
Comme l'eau sort de ma fontaine,
Comme le vin de mon tonneau.

Ils n'étaient pas nés pour la gloire,
Mais, puisque vous m'avez pressé,
Prenez-les ; le vin est versé,
Dit le proverbe, il faut le boire.

10. — Le volume de M. l'abbé Duhamel est intitulé : *Du grave au doux*. En son temps, sous ce même titre, M. Paul Collin, qui fait aujourd'hui sonner les *Heures paisibles*, nous donna d'aimables stances, pensées, rêves et souvenirs. Le *Polybiblion* leur fit bon accueil. M. Jean de Villemaury ne l'a pas oublié, ni M. Collin non plus.

Le présent volume a-t-il partout la même fermeté de style et la même franchise ? Certes, j'ai pris plaisir à plusieurs strophes, naturelles et vives. La phrase de M. Collin est mélodique sans effort. Alors même que le motif est un peu commun, l'auteur sait broder d'agréables variations :

Les moineaux, ces francs braconniers,
Qui se moquent de nos surprises,
Font le guet, voulant les premiers
Goûter aux premières cerises...

Lisez *le Printemps champêtre*, *le Départ*, plusieurs chansons enfantines, *l'Ane Martin* :

...Quand le dimanche vient, enfin,
Il se roule dans la prairie
Car il aime la flânerie,
L'âne Martin ;

Et libre, en ce jour, de tout frein,
La paupière déjà mi-close,
A la paresse, il se dispose,
L'âne Martin ;

Quand un enfant *survient* soudain
Qui lui dit : « *Viens*, mon camarade,
« Fais-moi faire une promenade,
« Ane Martin. »

Ça le dérange. Il est certain
Qu'il espérait bien ne rien faire ;
Mais il a si bon caractère,
L'âne Martin !

Sur son dos prenant le gamin....
Etc.....

Je m'étonne, à côté de ces vers souples et gambadants, de me heurter à tant d'aspérités, de lenteurs et de lourdeurs. Je bifferais la plupart des sonnets. Pourtant, même en cette voie si difficile, l'auteur de *Glas et Carillons*, autrefois marchait d'un pas alerte. Il nous souvient de deux sonnets marqués au millésime de l'année terrible et qui sont d'un ouvrier.

Dans la symphonie qui a pour titre : *Fleurs pour deux tombes*, outre que le mouvement de la pièce : — « Il ne sera pas dit, etc... » — est emprunté à Victor Hugo (*Charles Vacquerie* dans les *Contemplations*), j'ai noté des vers qui sont de la mauvaise prose :

Tu meurs, n'ayant connu que *le bon* de la vie...
.....
La mort.....
C'est la possession, au lieu de l'espérance
Du Ciel.....

J'entends ailleurs des murmures « coquets, » et je vois des « pressements » contre lesquels proteste la langue française.

Quant aux poèmes destinés aux compositeurs, M. Collin sait mieux que personne qu'ils ne peuvent valoir grand'chose, et il est tout prêt à vous en donner la raison.

11, 12. — M. Émile Ernault traduit quelques pages du *Barzaz-Breiz*, ce merveilleux recueil (authentique ou non) des chants populaires de la Basse-Bretagne. Si l'œuvre était non pas traduite, mais originale, j'applaudirais plus d'une fois. Ayant le texte sous les yeux et la traduction littérale de M. de la Villemarqué, force est bien de mettre une sourdine à mes compliments. Il y a des trous : partant des chevilles. Un exemple :

Merlin, *brave* Merlin, il faut vous convertir :
Laissez le gui sacré sur le chêne verdir.
Et les cressons aux prés *d'une eau pure baignés*,
Et briller l'herbe d'or *dans les champs étonnés*.

Dans la même pièce, le barde breton dit en petits vers sarcastiques : « Taisez-vous, taisez-vous, vilain petit oiseau ; votre petit bec est trop libre... » M. Ernault traduit :

Vilain oiseau menteur à l'impudent ramage,
Cessez de m'adresser ce profane langage...

C'est de l'Esménard ou du Baour. Souvent, je tiens à le dire, le tra-

ducteur réussit mieux. Ainsi, dans *la Filleule de Du Guesclin :*

Le matin a paru : le soleil *de Dieu* brille
Et la rosée aux fleurs du vert buisson scintille;
Aux fleurs du vert buisson d'aubépine, tout près
Du château de Trogoff, *qu'habite encor l'Anglais.*
Mais le soleil *béni* s'est voilé de tristesse.
Au sein des blanches fleurs que son regard caresse,
Ce qui luit d'un éclat humide et rougissant,
Ce ne sont pas les pleurs de l'aube, c'est du sang;
Le sang qu'a fait couler Rogeron.....

Le tort du traducteur, c'est, évidemment, de n'avoir pas adopté le rythme de l'original. Toutefois, qu'il fasse désormais des vers pour son propre compte : il me paraît suffisamment outillé.

13. — Ce n'est pas, à vrai dire, une traduction littérale que le R. P. Augustin Largent nous donne de trois hymnes du bréviaire romain : *Jesu, dulcis memoria, Jesu, rex admirabilis, Jesu, decus angelicum;* c'est plutôt une paraphrase. Elle est presque sans tache. Je cite la dernière :

JESUS, DECUS ANGELICUM.

Plus doux que le miel d'or butiné par l'abeille,
Ou qu'un vin dont les ans ont amorti les feux,
Ton nom *enchante* l'âme, il enivre l'oreille;
Les anges l'ont *chanté* : nous le chantons comme eux.

Ai-je faim? ai-je soif? Au rameau qui se penche
Je dérobe ses fruits, je bois l'onde au courant.
Mais si je bois au flot qui de ton cœur s'épanche,
Ma soif grandit : l'abîme appelle le torrent !

J'ai faim de toi, Seigneur, et ma faim est avide,
Le ciel m'en laissera l'inextinguible ardeur;
En attendant, banni dans l'ombre et dans le vide,
Je répands devant toi mes larmes et mon cœur.

Descends : l'ombre t'implore et l'exil te réclame;
Guide nous, peuple errant au seuil de l'étranger.
La nuit n'est plus la nuit : un jour divin l'enflamme;
L'exil n'est plus l'exil : Dieu vient le partager !...

C'est tout à la fois la mélodie racinienne et l'éclat de Lamartine. Si le pieux oratorien a bon nombre de vers semblables sous le manteau, qu'il ne craigne pas de les produire au jour ; la réputation du poète ne fera pas ombre à la célébrité du théologien.

14, 15, 16, 17. — Dans ce même ordre d'inspiration liturgique, un peu au-dessus peut-être pour la facilité et l'abondance, mais bien au-dessous pour la science du vers, je signale quatre opuscules, fleurs du cloître, dont voici les noms : *l'Enfant Jésus, Gethsémani, les Fêtes de la Passion, les Sept Paroles de Jésus-Christ en Croix.*

Quelles fleurs aimables on pourrait cueillir dans le jardin de nos poètes et déposer aux pieds de la Crèche ! Ce frêle petit volume tout entier d'abord, — *l'Enfant Jésus,* — une ou deux roses blanches qui ont poussé, un jour de brise et de parfums, sur le terroir granitique de

cet érudit vaillant qui s'appelle Léon Gautier, (Cf. *Scènes et nouvelles catholiques*), le *Noël* de son « impeccable » homonyme, les *Langes* de Reboul, et ces deux strophes naïves de M. Alphonse Daudet, qui semblent détachées d'un pieux fabliau gaulois ou de quelque légendaire flamand :

Dans ses langes blancs, fraîchement cousus,
La Vierge berçait son enfant Jésus,
Lui gazouillait comme un nid de mésanges,
Elle le berçait et chantait tout bas
Ce que nous chantons à ces petits anges!
Mais l'enfant Jésus ne s'endormait pas.

Étonné, ravi de ce qu'il entend,
Il rit dans sa crèche et s'en va chantant;
Comme un saint lévite et comme un choriste,
Il bat la mesure avec ses deux bras,
Et la sainte Vierge est triste, bien triste,
De voir son Jésus qui ne s'endort pas...

Le secret de l'endormir, l'humble religieuse l'a trouvé :

...Que vous faut-il de plus
Pour dormir, ô Jésus ?

« Il me faut la souffrance
« Au moins en espérance;
« Je ne veux rien de plus, »
Dit le petit Jésus.

Le cœur plein de tristesse,
Marie avec tendresse,
Lui met entre les doigts
Une petite croix.
Sur son cœur il la serre :

« Merci, merci, ma mère!
« Je dors... Ne pleurez plus! »
Dit le petit Jésus.

Et sa tête divine
Sur la paille s'incline.
Il ne veut rien de plus.
Il dort, l'Enfant Jésus.

Je dois ajouter que dans cet opuscule deux ou trois rimes sont mauvaises.

Gethsémani, *les Fêtes de la Passion*, et *les Sept Paroles de Jésus-Christ* sont des cantiques, effusions touchantes d'une âme qui a longtemps prié et pleuré aux pieds du Crucifix.

18. — M. Pamphile Le May nous envoie, des bords du Saint-Laurent, la traduction en vers français d'*Évangéline*, poème exquis, dont la place est marquée à côté de *Paul et Virginie*, d'*Hermann et Dorothée*, de *Pernette* et de *Mireille*. La traduction nous a paru exacte, un peu languissante quelquefois, aisée et bien rimée. Nous félicitons M. Le May d'avoir entrepris courageusement une tâche aussi rude et de l'avoir pu mener à si bonne fin.

Les volumes qui suivent sont de tout autre nature. Quelques lignes suffiront.

19. — *Broussailles*. Facile, trop facile, incorrect, inégal, sensuel et vulgaire.

20. — Les *Petits Poèmes des champs* pèchent aussi par une abondance qui est du verbiage. Les impressions, néanmoins, sont vives et sincères. Çà et là passe dans un souffle agreste comme une bonne odeur du pays des *gaudes*. J'aime assez *les Gelées tardives*, *le Beurre* et les *Vaches*. Souvent les vers sont en prose de médiocre qualité :

> Ernest, un gros joufflu de six ans, un bon cœur,
> Un doux espiègle, avait une petite sœur
> Qu'il aimait bien. Ayant quinze mois de plus qu'elle,
> Ernest la protégeait. Les filles, c'est si frêle,
> Si timide ! Il leur faut des garçons qui soient grands,
> Pour les prendre par la main, lorsque les parents
> Marchent derrière, et pour pousser l'escarpolette...

On ne voit pas trop dans ce volume que M. Auguste Buchot fût, de son vivant, un des ligueurs de M. Jean Macé, et que, fidèle jusque dans la mort à des « croyances philosophiques qui cherchent leur idéal au-delà d'une foi écrite et révélée, » il ait tenu à se faire enterrer civilement.

21. — L'auteur de *la Haine féconde* est moins discret... Qu'il soit bien entendu que M. Marc Bonnefoy veut être enfoui, sans cierge, sans eau bénite et sans prêche, à La Daysse, « aride sol » où les chèvres sont maigres. Le trou sera creusé au bord du chemin, afin que les passants se disent l'un à l'autre :

> « C'est un dernier combat contre les hommes noirs,
> « Qui sur son existence ont mis tant d'amertume !
> « C'est pour être nuisible aux porteurs d'éteignoirs ;
> « C'est enfin pour leur faire une guerre posthume !... »

En attendant, M. Bonnefoy fait, en français d'Auvergne, concurrence à M. Léo Taxil.

22. — A défaut de nobles idées et de sentiments purs, il y a au moins du talent dans l'*Oasis* de M. Tiercelin. Lisez *le Petit Enfant*, *Bonsoir, monsieur l'Écolier :* gracieux triolets. Les *Trois Doms* sont l'œuvre d'un maître acrobate ; M. de Banville en sera jaloux. *Nous sommes sept*, fantaisie de Wordsworth, si je ne me trompe, étrange et touchante, est bien traduit. L'alexandrin de *la Bataille de Wissembourg* est roide comme une armure d'acier. Ce n'est pas un compliment que je veux faire. Rappelez-vous la souplesse des vers épiques dans Hugo. Les *Adieux à mon cœur*, où vous imitez certaines... drôleries des *Chansons des rues et des bois*, ne me paraissent pas du tout spirituels. *Le Polichinelle* ne m'a pas ému. *Le Fils du sauveteur* n'est pas naturel. Vous ne me ferez jamais croire ni à personne qu'une veuve, au lendemain de la mort de son mari, d'un mari qu'elle pleure à chaudes larmes, fasse des rêves de grand'mère ni surtout qu'elle songe à la vaine gloire de marcher bientôt dans les rues de

Rennes au bras de son fils... Çà et là, dans ce volume, la légèreté coudoie la gravelure.

23. — J'aurais bien envie de chanter, si j'avais la voix juste, à l'auteur de *Silva*, la fameuse romance que chacun sait :

J'n'ai jamais vu d'bergère
Qu'en des livres charmants ;
Serait-ce une chimère ?
J'en d'mande au val, aux champs,
Aux champs l'on m'envoi' paître,
Et l vallon se tait...
Flo-ri-an, ô mon maître,
Un' bergèr', s'il vous plaît !

Il y avait en effet dans ce conte matière à une chanson sur un mode sentimental. Oyez :

Le père de Silva est berger dans la Montagne Verte. Silva est fiancée à Pedro,

Pedro le muletier, brave et joli garçon.

Elle fait le ménage. Elle a soin d'une chèvre blanche. Elle la trait. Dans la saison des bains, elle vend le lait aux baigneurs des Eaux-Bonnes. Une vieille comtesse, fille d'un portier quelconque, se console d'un griffon qu'elle a perdu avec un lézard qu'elle adore,

Un petit lézard vert, tout coquet, tout mignon.

Le petit lézard vert a un défaut.

..... Qui n'a pas sa faiblesse ?

Il aime le lait.

Un peu de lait bien doux le mettait en liesse.

Pour le régaler plus facilement, la comtesse (disons la comtesse) achètera la chèvre de Silva. Mais elle a compté sans la chevrière. Silva ne se séparera point

De sa chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne...
(La Fontaine.)

La dame au lézard vert ne se décourage pas. Elle s'en va trouver le père de Silva. « J'emmènerai votre chèvre à Paris... » — « Emmenez aussi la chévrière, » répond le brave homme. Et l'on part... A Paris, la bergère du Val d'Ossau a vite oublié la Montagne Verte, les Eaux-Bonnes et Pedro le muletier. Elle s'éprend d'un Mexicain qui répond au nom de Dom Jem. Mais, Dom Jem n'a d'yeux que pour les écus sonnants de la vieille comtesse. Il l'épouse. Du coup Silva serait morte, si elle n'avait à toute vapeur repris le chemin de la montagne qui est aussi le chemin du cœur de Pedro... On ne dit pas ce que devint la chèvre blanche.

J'ai noté un vers de treize pieds.

Cet autre :

Auprès du spectre affreux de sa jeunesse morte

rappelle trop celui-ci qui est de Victor Hugo :

Le spectre échevelé de la misère morte.

24. — *Une lyre*. Ce n'est pas toute la lyre. Encore bien que la préface semblait nous promettre un d'Aubigné, je ne trouve guère dans ce volume que la note douce et même doucereuse. *Le Carnaval des Muses* est un accident qui ne tire pas à conséquence. D'ailleurs, cette même main qui a manié *les Fusains mignons* n'est point faite pour la satire. Même dans *les Haines finales*, le fouet ne cingle pas. M. Bataille, malgré son nom, n'a rien de fougueux. La petite pièce intitulée *Pour Jean-Marie* donne bien l'idée de son genre, son vrai genre :

Petit Jean a la voix claire de la fauvette
Qui gazouille en avril dans les jeunes buissons,
Quand les fleurs du printemps et les nids sont en fête.

Petit Jean improvise au matin des chansons
Qu'il répète tout bas dans sa couchette blanche,
Quand son papa lui dit d'apprendre ses leçons.

Petit Jean se souvient qu'il a vu sur la branche
Du vieux pommier moussu s'amuser les pinsons,
Quand sa maman l'appelle et sur son front se penche.

Petit Jean ne voudrait dans les douces saisons,
Filles du grand soleil, pour livres que les plaines
Où les papillons bleus caressent les gazons,

Les gazons verts tout pleins de suaves haleines.

C'est assez joli, presque fade. Le volume a partout cette gentillesse et cette miévrerie, mais non pas toujours cette innocence.

25. — *La Locomotive* fait un vacarme de démon. Trop de poussière aussi et trop de fumée. On est étrangement cahoté, même on déraille. Il est vrai que l'aiguilleur n'a pas dix-neuf ans et que le mécanicien en a vingt-deux. De ces étudiants l'un — mais lequel ? les pièces ne sont pas signées — a de l'énergie, de la verve, de l'abondance ; l'autre est mou, languissant, bavard. Celui-là prend la grossièreté pour de la force, et la violence pour du trait ; celui-ci ne sait pas sa langue ni la valeur des mots :

Parfois l'orgue *râlait* comme un vague *soupir*.

Soupçonne-t-il l'harmonie, celui des deux qui a écrit ces vers ?

*Te contentant d'em*plir l'immensité des mers...
....
De sinistres songes....
Réveillaient en *sursaut César*....
.....
Je te hais, *Karl, car*....

Sont-ce des vers les lignes suivantes ?

Pas un décor, pas un buste, pas un drapeau...
.....
Quatre-vingt-treize ! C'est comme un sommet très haut...
.....

Mais, apercevant son ouvrier, le maître
Lui fit signe que non, que ses bras indigents
Sont de trop, qu'il n'a pas d'ouvrage à lui remettre
Et qu'il n'a qu'à mourir sans ennuyer les gens...

A la page 87, il y a un vers de treize pieds ; il y en a un autre à la page 92. Bien des rimes sont faibles ou même nulles : *toi, doigt ; rajeuni, défi ; éteint, chemin ; faux, oiseau ; Lannes, plane*, etc., etc... Cependant vous aviez dit (mais lequel des deux ?) :

... Faisons de la rime un outil plus robuste...

Je pourrais citer quelques strophes assez bonnes et quelques bons vers, dans la première pièce par exemple, *Coup de sifflet*, et dans la dernière. *Coup de griffe* fait son égratignure. Dans *les Chauffeurs* le contraste est joli. Je passe l'éponge sur certaines déclamations en l'honneur de la République, ses grandes journées et ses grands hommes.

26. — Ils sont deux encore à chanter *les Chants du Pays*, deux frères.

Incipe, Damœta ; tu deinde sequere, Menalca.
Alternis dicetis : amant alterna Camœnæ.

MM. Charles et Paul Leser n'écoutent pas les muses : ils mêlent leurs voix. Duo d'Alsace, duo touchant. La voix est un peu faible et la grâce un peu molle. Le charme n'en est que plus pénétrant.

Il me semble écouter deux orphelins pâles et timides et qui parlent de leur mère :

Nos vers ne sont pas ciselés
Comme une œuvre savante ;
Fils d'Alsace, enfants exilés,
Nos premiers chants pleurent la mère absente.

La seconde pièce : *A ceux que nous avons quittés*, n'a du sonnet que la disposition typographique. C'est au moins par licence et pour rimer avec *deuil* que vous orthographiez ainsi *chèvrefeuil*. Supprimez l's de *hardes* (p. 42) si vous voulez une bonne rime à *garde*. Vous relâchez trop sur la rime, *médailles* et *batailles*. D'aucune manière *fin* (p. 83) ne peut rimer avec *parfum*. Je regarde comme vos meilleures pièces, bien qu'elles soient imitées l'une et l'autre d'André Theuriet, *la Chanson du Kirsch* et *le Baptême sous bois*.

26. — Nous sommes au bord de la Manche, *le long de la côte*, avec M. Charles Canivet. Cette côte normande, M. Canivet la connaît et il l'aime. Il l'aime avec ses falaises de granit ou ses dunes de sable, ses bourrasques et ses houles, ses pêcheurs et ses loups de mer. Les fermes ne sont pas loin, ni les pommiers.

Sous le doux ciel de Normandie,
Au temps des rayons printaniers,
On voit, sur leur tête arrondie,
Fleurir la neige des pommiers...

Dans le ciel montent des fumées,
Droites, en flocons paresseux,
Au-dessus des lourdes ramées
Immobiles sous les cieux bleus.
La mer au loin roule et se brise...

Cette pièce, *Sous les pommiers*, est une des mieux venues. D'ordinaire le vers de M. Canivet est pénible, martelé. Il y en a trop comme ceux-ci :

C'est quand au front viennent les rides
Qu'on se souvient de ces doux temps...
.....
Tous les *bavardages* confus
De ce monde gai qui *babille*...
.....
Nul rayon *à travers* ne brille et ne *transperce*.

Les mêmes tours, et peu poétiques, reviennent à chaque page : *Et quand... ; c'est que... ; c'est là que... ; c'est alors quand..., qu'on... ; c'est quand ..., qu'on...*, etc. Les rimes, bonnes en général, sont quelquefois insignifiantes : *pleurs, douleurs, campagnes, montagnes.* M. Canivet ne se gêne pas pour rimer assez souvent comme il suit :

... Du même pas inqui*et*
Vont tous les êtres créés *et*
Les vieilles lunes.

Les termes de métier déroutent. Le pêcheur *bourlingue*... Le courant de l'âge le *drosse*... Je ne comprends guère ce que peut être un vent *maigre*. J'entends bien le *clapot* du goëland ; mais il me paraît que l'Académie vous chicanerait. J'admirerais de confiance, peut-être, cette expression : « Une mer *veuve* de colères, » si je la trouvais dans *l'Enéide* ou *l'Odyssée ;* chez vous, elle me choque. C'est plus d'une fois d'ailleurs qu'en vous lisant j'ai dû me mettre en garde contre votre goût. Par exemple, dans *le Paysage d'hiver* où vous visez à l'originalité, ce tercet, je ne puis l'admirer :

Et l'on dit aux enfants que tous les meurt-de-faim
Pleurent, et que ce sont leurs larmes qui, sans fin,
Gèlent tout le long des gouttières.

J'aimerais assez *l'Eglise en ruines*, n'était ce merle « qui dit la messe, » et le soleil que vous comparez à l'hostie. C'est un mauvais ressouvenir des fantaisies drôlatiques et plus ou moins indécentes de M. Victor Hugo dans ses *Chansons* et de la pièce des *Contemplations* intitulée *Relligio* :

Je lui dis : « Courbe-toi. Dieu lui-même officie
Et voici l'Élévation ! »

C'est encore Hugo que vous imitez dans *Prisonniers de guerre*. Outre le déplorable abus que vous y faites du participe présent (j'en ai compté jusqu'à 26), la pièce se termine de façon piteuse :

Dans l'ombre on n'entend plus que le renâclement
Des chevaux essoufflés... Et le croissant stupide,
Sur tout cela, reluit imperturbablement.

Il y a de jolies strophes dans *l'Éternelle Chanson*. *Le Vieux Sabotier* est du bon réalisme. J'en dirai autant du *Vieux Marin*. *Patrie* a de l'accent. — Peu d'âme, en résumé, dans ce petit recueil, point d'élévation, et, ce qui m'étonne fort de la part de Jean de Nivelle, une tendance matérialiste. Quant à *la Petite Symphonie*, je la comprendrais sous la signature de M. Richepin, sous la vôtre ; j'en rougis.

DAVRANCHES.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *Saint Laurent de Brindes*, par le R. P. NORBERT STOCH, traduction de Mme MARCUS de RUNGS. Paris, Dillet, 1881, in-12 de 291 p. Prix : 3 fr. — 2. *Du Natal au Zambèse*, récits de chasse, par W. C. BALDWIN, traduits par Mme HENRIETTE LORIAU, abrégés par J. BELIN DE LAUNAY, contenant une carte et 24 gravures sur bois. Paris, 1872, in-12 de 308 p. 2e édition. Prix : 2 fr. 25. — 3. *Contes d'Automne*, par EUGÈNE DE MARGERIE. Paris, Téqui, 1883, in-12 de 408 p. Prix : 2 fr. — 4. *Geneviève de Nauvailles*, par le COMMANDANT STANY. Paris, Blériot et Gauthier, 1883, 2 vol. in-12 de 250 p. Prix : 4 fr. — 5. *Cécilia ou la fille du marchand de bois*, par Mme HENRIETTE LANGLET. Paris, Blériot et Gautier, 1883, 2 vol. in-12 de 250 et 237 p. Prix : 4 fr. — 6. *Contes anglais*, traduits par Mme DE WITT, illustrés de 43 vignettes par E. MORIN. Paris, Hachette, 1883. Bibliothèque rose, in-12 de 345 p. Prix : 2 fr. 25. — 7. *Sous le joug*, par Mme ZÉNAÏDE FLEURIOT. Paris, Blériot et Gautier, 1883, in-12 de 319 p. Prix : 3 fr. — 8. *L'Enfant du carrefour maudit*, par MARCELIN DE LA GARDE. Paris, Blériot et Gautier, 1883, in-12 de 243 p. Prix : 2 fr. — 9. *Les Pauvres Petits!* par AIMÉ GIRON, ouvrage illustré de 22 vignettes, par E. DE MONVEL, A. FERDINANDUS et SANDOZ. Paris, Hachette, 1882. Bibliothèque rose, in-12 de 296 p. Prix : 2 fr. 25. — 10. *L'Argent et l'honneur* suivi de *Monsieur Babou*, par Mme ETIENNE MARCEL. Paris, Blériot et Gautier, 1882, in-12 de 244 p. Prix : 2 fr. — 11. *Les Deux Brigitte*, par OLIVIER DES ARMOISES. Paris, Blériot et Gautier, 1883, in-12 de 236 p. Prix : 2 fr. — 12. *Histoire d'un pauvre petit*, par Mme JEANNE CAZIN. Ouvr. illustré de 60 vignettes, par TOFANI. Paris, Hachette, 1884. Bibliothèque rose, in-12 de 278 p. Prix : 2 fr. 25. — 13. *Le Dernier des Sablonin*, par CAMILLE FILLYÈRES. Paris, Téqui, 1883, in-12 de 312 p. Prix : 2 fr.

1. — Au seizième siècle, une gracieuse coutume italienne permettait à de jeunes enfants de parler du haut de la chaire chrétienne, pendant le temps de Noël, pour rappeler et honorer le souvenir de l'Enfant-Jésus prêchant dans le temple de Jérusalem, à l'âge de douze ans. Jamais cette pieuse mission ne fut mieux remplie qu'un jour de fête à Brindes, en l'année 1565, par Jules-César de Rossi, alors âgé de six ans. Il préludait ainsi à une vie de sainteté extraordinaire, et quitta le monde dès ce moment, attiré à la vie religieuse par une irrésistible vocation. Reçu novice dans l'ordre des Capucins, il y prit le nom de frère Laurent, auquel l'histoire ajoute celui de Brindes, sa ville natale. Après quelques années passées dans le recueillement du cloître, ses rares vertus le désignèrent, malgré sa jeunesse, aux plus hautes fonctions de son ordre, et son humilité fut obligée de les accepter en vue des grands services qu'on attendait de lui. L'Europe, alors agitée par les plus ardentes luttes religieuses et par des rivalités agressives entre les princes chrétiens, souffrait tous les maux d'une guerre continuelle ; il ne fallait rien moins que l'ascen-

dant d'une parole inspirée, soutenu d'une vie exemplaire, pour enflammer et contenir, tout à la fois, le zèle des peuples catholiques, ou ramener la paix et la justice dans les cœurs égarés par les passions. Saint Laurent fut mêlé à tous les grands événements de son siècle ; il parcourut plusieurs fois l'Italie, la France, l'Allemagne, soit comme général de l'Ordre, pour visiter ses couvents, soit comme ambassadeur et médiateur près des rois, qui tous se faisaient gloire de l'avoir pour ami. Sa Sainteté lui donnait une indiscutable autorité, à laquelle les hérétiques même rendaient hommage et la conversion de beaucoup d'entre eux doit être comptée au nombre de ses plus éclatants miracles. Cette vie est donc aussi instructive qu'édifiante et la jeunesse doit se trouver très honorée qu'on la classe parmi les livres à son usage.

2. — Il faut beaucoup d'énergie pour entreprendre de lointains voyages en pays inconnus, et une rare fermeté d'esprit pour noter quotidiennement les péripéties d'aventures presque toujours périlleuses. Aussi, doit-on une certaine admiration à l'intrépide chasseur Baldwin, traversant le sud de l'Afrique *du Natal au Zambèse*, et un remerciement aux habiles traducteurs qui nous ont fait connaître les drames émouvants de cette longue expédition.

3. — L'annonce d'un livre de M. Eug. de Margerie est une bonne nouvelle, et la forme choisie cette fois pour faire entendre d'utiles et chrétiennes leçons paraîtra toute charmante aux amateurs de jolies histoires. *Les Contes d'automne*, lus en hiver, au coin du feu, auront toute la saveur d'un excellent fruit bien conservé.

4. — « La femme n'est vraiment heureuse que du bonheur qu'elle donne aux autres, » dit le commandant Stany, et il le prouve dans un touchant récit. Par un sentiment très délicat, l'auteur enveloppe son héroïne d'une modestie si vraie qu'il la met rarement en scène, quoique sa douce influence se devine partout. *Geneviève de Nauvailles*, née aux Indes, venue en France avec sa mère, après la mort de son père, reste orpheline à dix-huit ans et est recueillie par sa tante; la marquise d'Orthez. Les spéculations malheureuses d'un tuteur l'ont ruinée et un accident dans son enfance l'a rendue boîteuse ; aussi, malgré un charmant visage et une éducation distinguée, n'a-t-elle aucune prétention au mariage, mais son cœur aimant et dévoué s'attache pour toujours à son consin Étienne. Elle devient la compagne inséparable de sa tante et bientôt sa consolatrice, quand la marquise reste seule au château d'Orthez après le mariage de ses deux enfants : Claire, ayant épousé le baron de Contrac, s'établit à Bordeaux où elle mène une vie très mondaine et dissipée. Étienne, devenu officier de marine, rencontre en Amérique une jeune fille dont l'étrange beauté le fascine au point de lui faire oublier la différence

de leur naissance, de leur position sociale et de leur religion. Il lui donne son nom, sans souci du chagrin causé à sa mère par une telle mésalliance! La pauvre Geneviève, frappée en plein cœur par cette nouvelle, ne pense qu'à consoler sa tante et à préparer pour la jeune femme de son cousin une réception remplie d'indulgence. Les suites de cette union deviennent aussi tristes qu'on les pouvait prévoir : la Yankee Olivia, ne trouvant ni au château d'Orthez, ni même à Paris, la vie de plaisirs qu'elle aime, apprenant bientôt que son mari n'est pas inépuisablement riche, le quitte pour retourner avec son enfant en Amérique, où l'attendent de cruelles déceptions. Cette femme, jusqu'à présent insensible, égoïste, vaniteuse, est enfin transformée par le sentiment maternel; le souvenir de Geneviève lui apprend à accepter le malheur en expiation de ses fautes, et le dévouement de cette courageuse amie, qui ne craint pas de traverser les mers pour consoler l'infortunée, achève une conversion que les épreuves avaient préparée. Impossible de raconter avec suite tous les événements contenus dans ces deux volumes; mais disons encore qu'à la fin du dernier on retrouve la noble orpheline entourant des plus tendres soins la mort d'Étienne, élevant le fils d'Olivia; puis, après l'avoir marié, pensant que les heureux qu'elle a faits, n'ont plus besoin de sa sollicitude, elle se consacre au soulagement des pauvres et devient leur petite sœur.

5. — *Cécilia* est mariée à seize ans au comte de Césel, dont la fortune, très amoindrie, a besoin des millions de la fille du marchand de bois pour reprendre quelque éclat. L'âme fière du jeune homme s'est longtemps révoltée contre cette sorte de marché qui lui répugne; mais enfin, par soumission filiale, il cède aux instances de sa mère, femme impérieuse, qui ne pense qu'à soutenir le rang de sa famille par la richesse. Pour apaiser un peu sa conscience inquiète, ce mari s'imagine que la petite bourgeoise, si jeune, si enfant, n'a recherché dans ce mariage que le titre de comtesse, et il croit remplir ses devoirs envers elle, en la traitant avec douceur, mais sans lui accorder aucune affection; aussi reste-t-il longtemps insensible aux témoignages de tendre soumission prodigués par la pauvre Cécilia, qui l'aime profondément. De ce malentendu résultent une foule de circonstances aggravant de jour en jour la désunion des deux époux. Ils vont se séparer, quand enfin la lumière se fait et laisse voir deux cœurs dignes l'un de l'autre. La douce patience de la jeune comtesse, la générosité de sa tendresse, sa touchante naïveté désarment l'orgueilleuse fierté de sa belle-mère, déjouent les calomnies amassées par des parents envieux et lui assurent à jamais l'affection de son heureux mari. Ces deux ouvrages ne sont pas spécialement écrits pour la jeunesse, mais on se montrerait peut-être trop sévère en les lui

interdisant, car elle y trouvera, au milieu d'événements romanesques, des caractères remplis de noblesse et de dignité, des sentiments délicats, et toujours une impression religieuse qui, dominant les situations difficiles, en prépare le dénouement.

6. — Mme de Witt a traduit avec une grâce parfaite cinq petits contes anglais, composés par Miss Yonge et Miss Sara Wood. Les deux premiers sont imprégnés d'un sentiment chrétien si profond et si vrai qu'ils joignent la valeur d'une lecture pieuse à l'attrait d'un touchant récit. Le troisième a aussi une portée morale très appréciable : des enfants commettent une imprudence, presque une désobéissance, devenue très périlleuse par des conséquences imprévues ; et, quand ils sont hors de danger, grâce au dévouement de l'un d'eux, la vue des alarmes causées à leurs parents les pénètre du plus sincère repentir. Ils n'ont pas besoin de punition, celle-là vaut mieux que tout autre, car, en restant gravée dans le cœur de ces enfants, elle assure pour toujours leur parfaite soumission. Le quatrième récit nous apprend l'origine des premiers jouets fabriqués à Nuremberg et dont la multiplicité l'a fait surnommer depuis : *Ville des joujoux*. La dernière nouvelle raconte la transplantation de la fleur hollandaise appelée Amaryllis Scarborough, qui croît maintenant avec abondance en Angleterre, où elle a été apportée par un jeune marin. Ce volume renferme donc, sous une forme attrayante, des leçons de piété, de morale et d'histoire.

7. — En lisant les premières pages du récit de Mme Zénaïde Fleuriot, on se demande qui est *sous le joug* ? Sont-ce les enfants de ce père, aigri contre tout, parce qu'il n'a réussi à rien et ne sachant même pas jouir des biens qu'il possède encore ? Mais, en avançant, la véritable intention de l'auteur se découvre et montre un joug bien autrement pesant, sous lequel, pourtant, nombre de gens se courbent sans en sentir l'oppressante tyrannie. Une ambition avide de luxe et de richesse s'empare de quelques âmes, prenant même parfois le masque d'un généreux amour paternel pour leur enlever toute crainte de remords. Une prospérité croissante et vertigineuse se fait complice des premiers pas dans cette marche vers un abîme, où sombrent bientôt le bonheur, l'espoir et même la vie des malheureux subjugués Mme Fleuriot relève la noblesse de plusieurs de ses personnages en les rendant inaccessibles aux séductions de la fortune ; elle a tracé de main de maître un caractère de prêtre, unissant la plus haute sagesse à une charité pleine de dévouement ; mais, était-il bien nécessaire de nous montrer une mère, aimant si mal son fils, qu'elle lui enseigne à cacher ses fautes par le mensonge et partage ainsi la responsabilité des crimes de cet odieux hypocrite.

8. — Les épisodes se rattachant à la révolution française ont tou-

jours le don d'intéresser et d'attendrir ; aussi, on voudra suivre *l'Enfant du carrefour maudit* dans tous les dangers que lui font courir ses ravisseurs, et savoir s'il retrouve enfin son père et sa sœur. Eh bien, oui ; malgré les trames les mieux ourdies pour l'en séparer à jamais, et grâce à une montre de famille aperçue au bon moment, on se reconnaît, on s'embrasse et l'on vit heureux.

9. — Raconter les douleurs de l'enfance pauvre, soulever ses haillons pour faire voir les traces de la souffrance, des privations et même des coups sur ces petits corps étiolés ; pénétrer jusqu'à l'âme et laisser ces jeunes cœurs épancher leurs tristes secrets dans des dialogues pleins de grâce naïve, c'est vraiment une inspiration de la charité. Qui n'aurait pitié de *ces pauvres petits !* Qui les repousserait ou leur fermerait sa bourse, après les avoir vus et entendus sous les traits et dans le langage que leur prête M. Aimé Giron ? Les riches seront donc plus généreux que jamais envers les enfants pauvres et ceux-ci prendront courage, malgré leur misère, en voyant que la supporter bravement est déjà l'adoucir, et, presque toujours, préparer le secours qui la fera cesser.

10. — L'antagonisme de l'honneur et de l'argent est presque aussi vieux que le monde civilisé. Suffit-il de donner le pas au moins noble de ces deux termes pour rajeunir la lutte ? Peut-être Mme Étienne Marcel l'a pensé ; puis, non satisfaite encore de faire voir le danger de préférer l'argent à l'honneur, elle aura voulu ôter à la jeunesse tout goût pour l'agiotage en remplissant son livre d'interminables conversations sur ce sujet.

Une petite bluette repose de toutes ses aridités ; mais elle est triste : *Monsieur Babou*, enfant de six ans, tendrement élevé par son père, dont il est le seul bonheur, a l'imprudence de se pencher hors d'un bâteau sur le lac de Genève et se noie. Des secours immédiats, des soins vigoureux paraissent lui rendre la vie ; hélas ! il n'ouvre un instant les lèvres que pour les refermer à jamais, et sa mort si prompte clôt le récit détaillé de ses jeux.

11. — *Les deux Brigitte* sont deux sœurs de lait dont une substitution coupable a changé les destinées ; l'affection mutuelle leur permet de partager la même vie et une ferveur égale les font entrer au cloître des Clarisses à la première déception mondaine. Ces jeunes filles paraîtraient sans doute plus sympathiques si leurs manières et leur langage avaient plus de grâce, l'expression de leurs sentiments moins de rudesse et leur piété, ce charme si puissant de la douceur.

12. — Tous les bons cœurs seront touchés des infortunes d'un pauvre petit enfant de trois mois, recueilli après naufrage par un original qui voudrait l'élever au moyen de systèmes absurdes. La constitution, quoique robuste, du nouveau Moïse, s'altère dès les premiers

essais ; il faut promptement lui trouver une bonne nourrice, chez laquelle il reprend la force de vivre. Dès qu'il a atteint l'âge de cinq ans, son sauveur s'en empare de nouveau et commence à lui développer des théories instructives, qui doivent faire de cet enfant un homme modèle et ne parviennent qu'à lui troubler l'entendement. Force est donc de laisser reprendre au pauvre petit l'exercice libre et joyeux nécessaire à l'enfance. Son tuteur, qu'on pourrait appelér son tortureur, part pour l'Amérique à la recherche de nouvelles découvertes, et Moïse reste sous la surveillance d'un vieil invalide, qui ne sait lui apprendre qu'à tenir un fusil, à fumer ou à boire de l'eau-de-vie. Avec ce genre d'éducation, l'enfant deviendrait un fort mauvais sujet si son nouveau maître ne mourait bientôt victime d'excès alcooliques. L'orphelin est alors recueilli par sa nourrice, brave femme, dirigeant sa famille avec une douce fermeté : il partage la vie activement laborieuse de ses frères de lait, jusqu'au jour où un heureux hasard lui fait retrouver son véritable père. Il faut espérer qu'au milieu des siens cet enfant recevra enfin quelque enseignement religieux : ; car il a treize ans déjà et personne ne lui a encore appris le nom du Créateur de toutes choses, du moins Mme Jeanne Cazin ne nous dit point qu'il le connaisse, et, en ce temps d'éducation sans Dieu ainsi que de morale indépendante, cette omission est si regrettable que nous nous permettons de la signaler.

13. — Mme de Sablouin, une pieuse femme, obtient par ses ardentes prières et la douce influence de ses rares vertus la conversion de son mari et de son fils. Mais la vie de ces repentis *in extremis* a été si étrange que les mères de famille feront bien d'en feuilleter attentivement le récit avant de le mettre entre de jeunes mains.

V. DE LA CROIX.

THÉOLOGIE

Ταμεῖον τῆς Πατρολογίας ἤτοι Συλλογὴ τῶν ἐν τῇ πατρολογίᾳ τῇ ὑπὸ Μιγνίου (Migne) ἐν Παρισίοις ἐκδοθείσῃ περιεχόμνεον κυριωτερῶν ἐννοιῶν, φράσεων, καὶ ὑποθέσεων κ.τ.λ. ὑπὸ Δωροθέου Σχολαρίου, πρώην μητροπολίτου Λαρίσσης τοῦ Θεσσαλοῦ (*Trésor de la Patrologie, recueil des principales choses contenues dans la Patrologie* (grecque) de Migne, par DOROTHÉE SCHOLARIOS, ancien métropolitain de Larisse. Athènes, Parnassos, 1883, petit in-fol. de 512 p.

Premier volume (A et B), non pas d'une table proprement dite, mais d'une sorte de spicilège alphabétique de la patrologie grecque de Migne. Ce travail, exécuté au point de vue spécial des prédicateurs grecs, a quelque chose d'analogue avec les *Trésors de Cornelius a Lapide*, extrait de l'immense compilation exégétique de ce célèbre jésuite. Il est loin de pouvoir remplacer les tables de la patrologie grecque, dont le manuscrit a été brûlé, mais qui ne peuvent manquer d'être

publiées quelque jour. Le vénérable auteur, Mgr Dorothée Scholarios, ancien métropolitain de Larisse, ne s'est pas astreint à indiquer tous les textes relatifs à chacun des mots qu'il admet dans son dictionnaire; en revanche, il donne souvent des citations assez longues et même des étymologies dont il convient de lui laisser la responsabilité. Un livre de ce genre, c'est-à-dire un répertoire qu'on ne lit pas, mais qu'on feuillète rapidement, ne peut être guère utile que s'il est écrit dans une langue très familière à son propriétaire. Il est difficile que celui-ci atteigne parmi nous un grand succès. L. D.

Études sur les forces morales de la société contemporaine. — *La Religion et l'Église*, par Louis de Besson. Paris, Plon, 1883, in-8 de VIII-471 p. — Prix : 7 fr. 50.

Des Rapports du sacerdoce avec l'autorité civile à travers les âges et jusqu'à nos jours au point de vue légal, par Horoy, docteur en droit français, avocat (Rome). Tome Ier. Paris, Marescq, 1883, in-8 de LXXXIV-476 p. — Prix : 8 fr. le v.

Ces deux ouvrages se ressemblent en deux points : ils ont trait au même sujet, et sont tous les deux le premier volume d'un ouvrage qui en comprendra plusieurs. Là, d'ailleurs, s'arrête la ressemblance, car les deux auteurs se sont placés à un point de vue bien différent pour traiter la question des rapports de l'Église et de l'État. Le premier fait de la philosophie sociale, le second fait œuvre de jurisconsulte et d'érudit : ainsi donc, s'ils peuvent avoir quelques points de contact par leur sujet général et par quelques points spéciaux où ils doivent se rencontrer, ils emploient des procédés qui ne se ressemblent pas.

M. de Besson croit, avec l'Église, qu'un peuple ne vit pas seulement de pain, et qu'il ne suffit pas, pour sa prospérité, que ses greniers et ses entrepôts soient remplis, que les armes abondent dans ses arsenaux et que ses casernes regorgent de soldats ; mais qu'il est nécessaire encore que son esprit soit fortifié par la connaissance de la vérité, et que sa volonté soit soutenue dans ses défaillances et protégée contre ses passions par la crainte de Dieu, par l'amour de la patrie et par le respect du foyer. C'est pourquoi, désirant travailler à rallumer au cœur de ses concitoyens les grands principes qu'ils ont oubliés, il a entrepris l'étude des forces morales sur lesquelles la société repose. En attendant les deux derniers volumes qui doivent traiter de la science et de l'école, de la famille et du foyer, l'auteur nous donne le premier volume, où se trouve étudiée une question bien actuelle, la question de la Religion et de l'Église, dans ses rapports avec le salut temporel des nations. Ce volume comprend trois parties. Dans la première, intitulée la *Religion considérée comme force*

morale, l'auteur étudie la force morale de la religion chrétienne dans sa *doctrine,* dans son *culte,* et à l'*époque actuelle.* La deuxième partie a pour titre : *L'Église considérée comme force morale.* Elle a pour objet l'étude de la force morale de l'Église manifestée d'abord par son *organisation,* ensuite par sa vie soit *intellectuelle,* soit *morale.* Dans la troisième partie, enfin, l'auteur aborde la question des *Rapports de l'Église avec l'État et la société moderne,* et, dans deux chapitres, traite et résout les problèmes principaux que ces questions soulèvent. Enfin, une série d'appendices donnent quelques développements à des questions particulièrement importantes ou appuient de quelque texte ou d'autorités décisives, les solutions précédemment données. Tel est, en résumé, ce livre qui est une défense très claire, très nette de la liberté de l'Église et la démonstration péremptoire de ses bienfaits.

M. Horoy a compris et traite son sujet d'une manière bien différente. Quels ont été, à travers les âges, les rapports juridiques de l'Église et de l'État, du sacerdoce et de l'autorité civile, telle est la question qu'il se pose et à laquelle il s'efforce de répondre. Il passe tous les peuples en revue, ceux du monde ancien non classique, Chaldéens, Égyptiens, Iraniens, Aryas de l'Inde, Chinois, Japonais, Hébreux, Arabes, Russes, Germains; ceux du monde ancien classique, Grecs et Romains, et arrive ainsi jusqu'à l'époque de Constantin et de Justinien et à l'étude des textes du droit romain qui réglaient les rapports de l'autorité civile convertie à la foi, et de l'Église catholique enfin délivrée des persécutions et sortie des catacombes. C'est là que s'arrête ce premier volume qui n'a guère ainsi qu'un intérêt rétrospectif. D'ailleurs, l'auteur qui a beaucoup d'érudition et dont le livre, un peu surchargé, est parfois d'une lecture difficile, ne se refuse pas, quand l'occasion s'en présente, une digression sur le terrain de l'actualité. C'est ainsi qu'il se trouve amené, dans son introduction, à nous dire son mot sur les décrets d'expulsion, qu'il est bien loin d'approuver mais au sujet desquels je trouve pourtant son jugement peu sévère. Il ne faudrait pas confondre l'impartialité avec la bienveillance. D'ailleurs son livre est une œuvre de talent, faite de bonne foi, et digne de l'attention des hommes sérieux. E. DE LA D.

Lettres d'un curé à ses paroissiens, par M. J. COGNAT, curé de Notre-Dame-des-Champs, suivies des Lettres à M. Gambetta par un membre du bas clergé. Paris, Gervais et Dentu, 1883, pet. in-8 de 322 p. — Prix : 4 fr.

Ainsi qu'il le dit lui-même dans son avertissement, le but de l'auteur, en écrivant ces lettres à ses paroissiens, a été de réfuter les erreurs courantes et de détruire les préjugés établis touchant la reli-

gion et l'Église. Entre ces erreurs courantes et ces préjugés, l'auteur a choisi ceux auxquels les événements donnaient plus d'actualité et en a fait, d'année en année, l'objet de sept lettres très nettes, très alertes et très propres à faire la lumière et la conviction dans les esprits et dans les cœurs qui ne se sont pas obstinément fermés. Ces lettres forment beaucoup moins une apologie proprement dite de la religion, qu'une série de prônes à domicile, destinés à atteindre ceux qui ne vont pas à l'église ou dont l'impatience ne s'accommode que des messes où l'on ne prêche pas.

Voici le sujet de ces sept lettres : 1° *De la mission dans l'enseignement des vérités morales et religieuses ;* 2° *Des diverses causes de l'incrédulité ;* 3° *Religion et science ;* 4° *Le Clergé français et la République.* 5° *La République et l'athéisme ;* 6° *Le Progrès social et l'Immortalité de l'âme ;* 7° *La morale chrétienne et la morale indépendante.* Toutes ces lettres sont fort bien faites, je cite spécialement la dernière, où se trouve refuté, peut-être avec plus de ménagements que le personnage n'en mérite, certain discours d'un gros bonnet de la République opportuniste, dans lequel la bêtise le dispute à la mauvaise foi; je cite aussi la lettre sur *le Clergé français et la République* qui définit et justifie très bien l'attitude du clergé vis-à-vis du gouvernement qui nous opprime. Mais pourquoi l'auteur accuse-t-il *certains catholiques* d'avoir voulu en s'attachant à un parti politique *transformer en question de foi une opinion politique qui ne relève que de l'expérience et de la raison.* C'est là une accusation toute gratuite, et M. Cognat se devait de traiter les catholiques, même ceux qu'il n'aime pas, avec un peu plus de justice. Ce passage me semblait appeler une réserve : cela fait, je ne conteste pas que le livre de M. Cognat, avec les trois lettres à M. Gambetta qui le terminent, ne soit fort remarquable et destiné faire du bien.

E. DE LA D.

Les Espérances chrétiennes, par AUGUSTIN COCHIN, publié avec une préface et des noles, par HENRY COCHIN. Paris, Plon, 1883, in-8 de XXXVI-440 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce n'est pas précisément un livre, mais une série de fragments, de notes, de pensées, écrites au jour le jour par Augustin Cochin et mises en réserves par lui pour l'édification d'une œuvre apologétique que la mort ne lui a malheureusement pas permis d'achever. Toutefois l'auteur avait tracé le plan de son livre et groupé ses idées autour de six chefs principaux : *Dieu. — La Vie humaine. — Le Rédempteur. — Le Temps présent. — Par delà les frontières. — La Religion de l'avenir.* — Pour les trois premiers chapitres, les fragments étaient assez nombreux pour que l'éditeur ait pu les recueillir facilement dans un

ordre qui doit différer très peu de celui qu'eût adopté l'auteur. Au contraire, les trois derniers étaient à peine ébauchés et se bornaient à de rares fragments qui ne pouvaient constituer des chapitres complets. Aussi l'éditeur s'est-il borné à les condenser en une quatrième partie qu'il a intitulée : *le Temps présent*, et à répartir entre les trois premières, tous les morceaux qui ne pouvaient trouver place dans la dernière. De tous ces matériaux isolés et inachevés, il était évidemment impossible de faire un livre fini. Et cependant nous devons savoir gré au fils d'Augustin Cochin de n'avoir pas voulu laisser perdre l'œuvre de son père, qui, dans son état fragmentaire, contient des pages si élevées, si émues, si touchantes et si chrétiennes. Ce que j'aime chez cet écrivain si français, c'est d'abord son tact littéraire exquis qui l'élève si fort au-dessus des fanges contemporaines; c'est ensuite cette mansuétude chrétienne qui tempère la mauvaise impression que le spectacle des vices et des faiblesses de l'humanité pourrait faire sur l'esprit clairvoyant du philosophe, et dicte à celui-ci des jugements également exempts d'une bienveillance exagérée et d'une impitoyable sévérité. Entre les deux excès, il y a l'appréciation exacte de l'homme que la religion nous fait connaître, le seul vrai, puisqu'il n'est ni trop élevé, ni trop abaissé, maintenu à une hauteur moyenne par les sollicitations en sens opposé de ses grandeurs et de ses faiblesses. Cet homme-là, bien entendu, ce n'est pas l'homme héroïque, ce n'est pas le saint, mais c'est l'homme ordinaire, qu'on rencontre à chaque pas et envers lequel il serait imprudent d'être trop complaisant, injuste d'être trop sévère. Je me souviens d'une charmante page où Louis Veuillot, dans son *Molière et Bourdaloue*, nous fait le portrait de la femme mondaine avec une justesse de ton et une bienveillance toute chrétienne que beaucoup de ceux qui n'ont lu que la partie polémique de l'œuvre du grand écrivain ne lui soupçonnent peut-être pas. Le portrait de la jeune fille, tracé par Augustin Cochin avec la même vue clairvoyante et le même juste sentiment de miséricorde, me paraît, quoique écrit dans un ton différent, et creusé moins profondément, éveiller les mêmes impressions et présenter le même charme : « Il est onze heures du soir, la neige tombe sur Paris : à la porte d'un hôtel magnifique, attend une belle voiture, bien douce, doublée de soie, attelée de chevaux impatients. Accompagnée de sa mère, une jeune fille met sur le marchepied sa chaussure de satin blanc ; elle est ornée de rubans, de perles, de satin, enveloppée de fourrures, ornée surtout de sa jeunesse ; elle va au bal. La voiture roule et la jeune fille entre, avance, nage, tout éblouie, dans un paradis de lumière, de musique, de fleurs, de bruit, de mouvement, de toilette, où la danse, l'esprit, la beauté, toutes les tentations s'assemblent et se sont parées pour l'entraîner et pour l'étourdir. Elle sent bien qu'elle

est belle. Avant de partir, elle a jeté un regard sur le miroir, mais ce regard ne fut pas le dernier ; il est tombé, le dernier regard, sur le pâle ivoire du crucifix ; et la jeune fille, ramenant son manteau sur ses blanches épaules, a dit tout bas : « O Jésus, je saurai vous plaire, et le monde ne me détachera pas de vous. » — Et c'est sur le même crucifix que tombe à la même heure, dans les ténèbres d'une mansarde à peine éclairée par un mauvais flambeau, le regard de la jeune fille pauvre, qui est belle aussi, et qui entend siffler à sa porte, avec le vent et le froid, les tentations du plaisir, de la jeunesse. Elle baisse sa paupière, elle remue son aiguille entre ses doigts meurtris, disant aussi tout bas : « Jésus, je saurai vous plaire, et la misère ne me détachera pas de vous. » Cela existe : ô Paris, tu m'en es témoin! Le Christ fait cela. » N'est-ce pas que c'est charmant? et cette page a beaucoup de sœurs dans les *Espérances chrétiennes*. J'indique au hasard *le regard du chrétien sur la vie et sur le corps* (p. 382-3), *la mort* (p. 263), *la pudeur* (p. 249), *l'amour* (p. 229), *les heureux* (p. 219) ; toutes ces pages sont exquises, et la plume délicate de l'écrivain sait purifier tout ce qu'elle touche.

Une intéressante notice sur Augustin Cochin par son fils ouvre ce livre, et explique les circonstances dans lesquelles *les Espérances chrétiennes* ont été écrites. Comme le livre lui-même, cette notice ne pourra qu'augmenter l'estime et l'admiration que les chrétiens avaient déjà pour cet écrivain délicat doublé d'un homme de bien.

P. Talon.

BEAUX-ARTS

La Peinture flamande, par A. J. Wauters. Paris, Quantin, 1884, in-8 de 408 p. — Prix, relié : 4 fr.

L'Art byzantin, par Ch. Bayet. Paris, Quantin, 1884, in-8 de 320 p. — Prix, relié : 4 fr.

Voici deux volumes que la maison Quantin vient ajouter à son excellente *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*. Le premier de ces ouvrages, celui de M. Wauters, est, ainsi que l'auteur le dit lui-même, un *Manuel spécial de l'histoire de la peinture flamande*. Dans une préface très claire, M. Wauters nous explique ce qu'il a fait. D'abord, il a divisé l'histoire de l'art flamand en grandes périodes historiques à la manière de M. Taine, dont il se déclare le disciple, et qu'il a imité, en plusieurs endroits de son ouvrage, jusque dans son style. Puis, après avoir ainsi disposé son cadre, il y place tout ce que les historiens nous ont laissés sur son sujet, sans oublier ces renseignements de détail par lesquels la critique moderne a tant contribué à la

connaissance des faits. Il a profité surtout des recherches minutieuses qui ont été faites depuis quelques années dans les archives de la Belgique par toute une légion de savants ; et l'on voit que la moindre brochure sur le peintre le plus oublié ne lui est pas inconnue. Il a ainsi donné à son livre le charme d'une nouveauté qui intéresse les érudits, tandis qu'en retraçant les grandes lignes de l'histoire et en insistant surtout, comme il l'a fait, sur les artistes particulièrement éminents, il instruit ceux qui commencent. C'est à ceux-ci principalement que son livre s'adresse; et avec raison, car, il est fâcheux de dire qu'avant lui, il n'existait pas en français un seul ouvrage où l'on pût étudier avec suite et en peu de temps l'histoire complète de la peinture flamande. Les grandes figures seulement, Rubens, Van Dick, Téniers avaient été l'objet d'intéressantes et sérieuses monographies, mais le tableau en entier n'existait pas. M. Wauters peut se féliciter de son œuvre : le patriotisme qu'il montre dans tout son ouvrage, lui assure le succès en Belgique, et il ne lui nuira pas chez nous.

L'autre ouvrage, édité en même temps que celui-ci, a pour titre, l'*Art byzantin*, et il a pour auteur M. Bayet, professeur à la Faculté des lettres et à l'École des beaux-arts de Lyon. Il est remarquable ainsi que celui de M. Wauters, par les nombreuses recherches érudites qu'il a exigées, et aussi parce qu'il est le premier livre élémentaire qui paraît sur ce sujet. On n'avait jusqu'ici sur l'art byzantin que des ouvrages coûteux et presque inaccessibles à la plupart des lecteurs. Aussi, le public, même lettré, n'avait que des idées incertaines sur le développement de l'art durant le bas-empire en Orient, et le mot *art byzantin* s'employait dans divers sens et quelquefois presque au hasard. On en faisait ordinairement le type absolu de la manière froide, recherchée et immobile. M. Bayet nous en fait connaître mieux les caractères et le développement; il en admire la magnificence et il fait ressortir les ressources infinies de l'esprit ingénieux qui l'inspirait. Il nous met sous les yeux le mélange d'éléments romains et d'éléments orientaux qui en est le principal trait. Malgré le préjugé qui en fait un art éternellement sans vie, il nous expose ses évolutions et nous donne des preuves de l'indépendance de ses artistes. Il distingue ses différents styles, il montre sa décadence au temps de la lutte des Iconoclastes et sa brillante renaissance sous les empereurs macédoniens. Il indique l'influence des œuvres byzantines transportées par le commerce en Orient et en Occident; et, il ne la restreint pas, ni le l'exagère, comme on l'a fait souvent. Enfin, cet ouvrage a le mérite de ne pas nous laisser en route et de contenir l'histoire de l'art byzantin jusqu'à nos jours. L'auteur a visité les fameux monastères du mont Athos où la manière des vieux peintres du moyen

âge s'est conservé presque intacte, si bien que l'on y couvre encore les murailles avec des fresques dans le style de Manuel Panselinos et selon les leçons contenues dans le livre du moine Denys, son admirateur et son élève. L.-M.

BELLES-LETTRES

Luxemburger Sitten und Bräuche. gesammelt und herausgegeben von. Ed. DE LA FONTAINE. Luxemburg, 1883, in-8 de 168 p. — Prix : 4 fr.

Les amis de la science populaire accueilleront avec faveur ce petit volume, qui vient se ranger à la suite de plusieurs autres consacrés par le même écrivain à la langue, à la poésie et aux traditions du peuple luxembourgeois. M. de la Fontaine a commencé par amuser ses compatriotes avec des comédies écrites en dialecte local, qui sont pétillantes de verve et qui ont un goût de terroir des mieux prononcés; aujourd'hui, dans une œuvre bien différente mais non moins patriotique, il montre que chez lui les facultés de l'observateur scientifique ne sont pas inférieures à celles de l'humoriste et du poète. L'ouvrage que je présente aux lecteurs contient, dans un mince volume, un précieux ensemble d'informations pleines d'intérêt et prises aux meilleures sources : on voit que partout l'auteur parle d'après ses observations personnelles et non d'après des témoignages de seconde main, et qu'il connaît à fond sa petite patrie. Il n'existait d'ailleurs, jusqu'à présent, aucun travail analogue au sien ; les renseignements recueillis dans l'*Itinéraire* toujours précieux de *l'Evêque de la Basse Mouturie*, et quelques articles trop rares dispersés dans les *Publications de l'Institut royal grand-ducal*, voilà les seules et maigres indications qni fussent jusqu'à présent à la portée du chercheur; pour trouver quelque chose de plus, il lui fallait compulser les *Records luxembourgeois* de Hardt, qui ne sont pas d'ailleurs des plus riches pour ce qui concerne ce sujet, ou entreprendre des recherches personnelles dans le domaine toujours fécond de la vie populaire. M. de la Fontaine a puisé aux deux sources à la fois : les documents écrits lui ont, dans une certaine mesure, révélé le passé, et une connaissance approfondie des mœurs et des usages de son peuple lui permet de parler avec une entière compétence du présent.

Le plan du livre est excellent. La première partie étudie, dans l'ordre où ils se suivent au calendrier, les principales fêtes, les usages et les croyances qui y sont attachés. La seconde comprend toute la partie de la science populaire dont les matériaux ne sauraient pas se classer dans cet ordre chronologique : et ici se succèdent, dans une

confusion pittoresque, toutes les pratiques, divertissements, cérémonies populaires, etc., qui sont encore aujourd'hui en vigueur dans le pays ou qui du moins l'étaient naguères. Une excellente table des matières termine le volume, dont un style sobre, élégant et précis n'est pas le moindre mérite.

Il est fort difficile de donner une idée, même approximative, de ce que peut trouver ici le chercheur épris de toutes les manifestations de la vie populaire. Il suffira de dire que le Luxembourg germanique est un des pays occidentaux où la simplicité des mœurs et la fidélité aux traditions du passé se sont le mieux conservées; aussi le livre fournira-t-il des contributions excellentes à l'étude des principaux problèmes étudiés par les Folk-Loristes. Je citerai parmi les particularités les plus intéressantes de la vie luxembourgeoise, qui sont étudiées par l'auteur, la procession dansante d'Echternach, les feux de la Saint-Jean à Konz près de Sierck, le curieux divertissement villageois de l'*Amecht*, et le marché des domestiques au jour des Innocents.

Dans une matière aussi riche, il était difficile d'être complet du premier coup : M. de la Fontaine n'a pu espérer de l'être. Il est regrettable que dans ses consciencieuses investigations il n'ait jamais jeté un coup d'œil au delà de la frontière belge, sur cette bande de territoire allemand si totalement coupée aujourd'hui, par le hasard des événements, du centre de la vie germanique : il y aurait trouvé de précieux éléments de comparaison, et de curieuses adaptations locales de certaines traditions, qui lui sont restées inconnues. Une des omissions qui m'ont le plus frappé, c'est, à l'article *mariage*, celle de la fameuse expression *sèch éng Frà kâfen* (acheter une ferme) qui a encore cours aujourd'hui dans tout le Luxembourg allemand, et qui atteste une si haute antiquité. C'est par erreur aussi que l'auteur croit que le *pesage des filles* n'existe pas ailleurs que dans le grand duché (p. 17) : on le pratiquait fort récemment encore dans plusieurs villages du Luxembourg wallon et je doute qu'il y soit totalement aboli.

Quand la science populaire aura tenu toutes ses promesses, beaucoup de ceux qui la cultivent seront bien étonnés de constater qu'elle aura surtout établi, à l'évidence, deux grandes choses : 1° l'unité du genre humain; 2° l'art merveilleux et tout divin avec lequel le christianisme a sauvé ce qu'il y avait de meilleur dans les cérémonies religieuses de nos ancêtres payens, en les transformant et en les faisant servir à glorifier le culte par excellence. Cette transformation est une transfiguration. M. de la Fontaine n'en semble pas bien convaincu, et me paraît plutôt enclin à s'exagérer l'importance des résidus de cultes payens qu'il rencontre au fond du merveilleux creuset de la liturgie catholique. Vouloir obstinément trouver à toutes

nos cérémonies, même les plus sublimes et les plus propres au christianisme, un prototype payen, parler, par exemple d'une Fête-Dieu payenne (p. 54, p. 60), ce sont là des travers qui étonnent chez un chercheur de son mérite, et qui pourraient faire douter de la largeur de son horizon intellectuel. Il serait plus équitable, sans doute, de les attribuer à une connaissance insuffisante de ce qui touche à la vie intime de la société catholique, à ses institutions et à son histoire. Ainsi (p. 56) l'auteur soutient gravement que, jusqu'à la fin du siècle dernier, l'Église regardait tous les épileptiques comme des possédés ; il raconte comme historique toute la légende sur la parenté mérovingienne de saint Hubert (p. 77) et d'autre part (p. 81) il prétend voir une légende dans l'épisode de la présence de saint Martin à la table de l'empereur Maxime à Trèves, si formellement attesté par Sulpice Sévère, disciple et biographe de ce saint. J'ai hâte de dire que des erreurs de ce genre sont rares, et qu'elles ne portent jamais sur l'objet essentiel des recherches de l'auteur ; ainsi je me plais à le recommander à tous les amis d'une science qui en mérite beaucoup. GODEFROID KURTH.

A mi-côte, poésies par JEAN VAUDON. Paris, Bray et Retaux, 1883, 1 vol. in-16 de 159 p.

A mi-côte, tel est le titre sous lequel M. Vaudon a publié un volume de vers, les premiers qu'il produit au grand jour. L'auteur a fait preuve d'esprit en qualifiant ainsi sa muse qu'effrayent les hauts sommets ; il s'est par là jugé lui-même et nous a donné la mesure de son talent poétique. En effet,

Ce n'est pas l'âpre cîme où l'edelweiss fleurit
Superbe
C'est la douce colline où la fraise mûrit
Dans l'herbe.
Ce n'est point la forêt dont les vagues rumeurs
Mugissent
C'est le tranquille ombrage où les vents endormeurs
Frémissent.

C'est quelque chose de discret dans le fond et dans la forme, négligé autant qu'il convient à un amateur, primesautier comme une œuvre de jeunesse, sans prétention dans le choix des sujets et des rimes. M. Vaudon affectionne les tableaux simples, un intérieur de ferme, un cimetière de village, les champs, les bois, les petites gens. Sa note est tendre et délicate, mélancolique souvent, toujours pure. Il sait rehausser les choses les plus vulgaires par l'accent qu'il y met et par l'élévation des pensées. Il possède aussi à un haut degré le don d'harmonie, témoin ces vers, dédiés à M. Caro :

Le coq chante, l'aurore éveille la feuillée,
La brume bleue ondoie à la pente mouillée
Du ravin qui se creuse au bord de l'Arguenon.
La femme n'est pas loin où bourdonnent les rûches,
La fermière s'en va remplir au puits ses crûches;
Je vois d'ici flotter sa coiffe de linon.

. . . . . .

Midi. Point de soleil. L'air brûle, nulle haleine,
L'immobile repos endort au loin la plaine
Et parfois du ciel noir jaillit un éclair blanc.
Tout se tait. Le grillon que la chaleur enivre
Seul fait entendre aux champs vibrer sa voix de cuivre,
Les faucheurs fatigués sont couchés sur le flanc.

Ce n'est pas à dire pour cela que M. Vaudon ne fasse parfois vibrer la fibre patriotique. On n'a pas lu impunément M. Deroulède, et la guerre de 1870 n'est pas si loin de nous qu'on ne lui demande encore quelques inspirations. Si respectables que soient ces sentiments, il nous paraît qu'on commence à en abuser en poésie. Combien n'aimons-nous pas mieux voir M. Vaudon nous peindre le *Crépuscule*, les *Dernières lueurs*, les *Bords de la Sée*, pleurer *Sur un enfant mort*, ou nous décrire en des vers gracieux et empreints d'émotion, la vieille maison,

Où s'accrochait la vigne,
Je la revois encor blanche en toute saison,
Aussi blanche qu'un cygne.

Doué d'une riche imagination, M. Vaudon n'est pas en peine de trouver des sujets propres à être renfermés dans un rythme harmonieux. Espérons qu'il ne s'en tiendra pas là et qu'il donnera plus d'essor à sa veine poétique. Le travail lui est facile, et l'on ne croira pas qu'il ait composé pour lui ce beau vers :

Ecrire, c'est verser goutte à goutte son sang.

LÉON CHARPENTIER.

Histoire de la littérature grecque, par F. DELTOUR. Paris, Delagrave, 1884, in-12 de IX-528 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le courant démocratique de notre temps aura-t-il pour résultat de reléguer dans l'oubli les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome ? Ce qui est certain, c'est qu'autant les esprits étroits mettent d'opiniâtreté à médire de l'antiquité, autant les esprits distingués déploient de zèle pour la défendre. La nouvelle *Histoire de la littérature grecque* dont nous avons à rendre compte est sortie de la plume d'un lettré qui est en même temps un savant : c'est dire que l'érudition, telle qu'on la recherche de nos jours, y intervient dans la mesure désirable, sans cependant que la critique y usurpe la place réclamée par les extraits et les analyses. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, avant d'apprécier le talent d'Eschyle et de Sophocle, M. Deltour initie très

opportunément ses jeunes lecteurs au rôle du chœur, aux caractères particuliers de la tragédie grecque, aux décors et aux machines, au jeu et au costume des acteurs, à la disposition architecturale du théâtre, à la date et à l'organisation des concours dramatiques.

Çà et là quelques modifications ajouteraient incontestablement au mérite de l'ouvrage. Il y a tel chapitre où l'impression d'ensemble paraît un peu sacrifiée à la clarté du détail. L'auteur appelle Fatalité cette puissance supérieure qui, dans les récits d'Hérodote, se plaît à élever les humbles et à renverser les puissants : je préférerais lui conserver son nom traditionnel de *Némésis*. Suffit-il de huit lignes pour résumer toute l'histoire de l'éloquence grecque avant Périclès, et n'y a-t-il pas quelque injustice envers Isocrate à rabaisser ce publiciste au rang d'un vulgaire rhéteur ? Dans un ouvrage destiné surtout aux élèves de nos collèges, les questions d'attribution doivent être écartées et je ne suis nullement surpris de voir M. Deltour citer le *Parménide* et le *Sophiste* parmi les dialogues de Platon : mais dire du second que son titre seul fait assez connaître le sujet, et du premier que Socrate y réfute la doctrine panthéiste du philosophe d'Élée, n'est-ce pas s'écarter beaucoup de la réalité ?

Au surplus ces remarques ne sont là que pour attester la sympathique attention avec laquelle j'ai parcouru ce petit volume qui se termine à la fin du quatrième siècle. L'*Introduction* annonce la publication prochaine d'un *Complément* consacré à la littérature de la période alexandrine et de la période gréco-romaine, ainsi qu'à l'admirable éloquence des Pères de l'Église. Cette division ne laisse pas d'offrir des inconvénients qu'il eût été facile d'éviter. En outre, j'exprime le vœu de lire dans une seconde édition les mots grecs en lettres grecques, et non, comme c'est le cas dans celle-ci, en caractères français.

C. Huit.

Δελτιον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος (*Bulletin de la Société historique et ethnologique de la Grèce*). Tome I, n° 1, juillet 1883, n° 2, octobre 1883, 184 p. in-8 et 10 pl. Athènes, Carl Beck. — Prix du volume de 4 nos : 25 fr. (Un numéro à part : 7 fr. 70.)

Il s'est fondé récemment à Athènes, sous le titre de *Société historique et ethnologique de la Grèce*, une association dont les travaux sont de nature à intéresser les érudits de l'Occident. En effet, elle ne s'occupe pas seulement d'histoire et d'archéologie locale, mais aussi du Folk-Lore de la Grèce. Le Folk-Lore grec a une importance toute particulière, non seulement par son éloignement de nos pays, par l'isolement dans lequel il a pu vivre, mais aussi parce que nous connaissons la mythologie de la Grèce ancienne. Il y a peu de pays dans le monde que nous puissions comparer ainsi à eux-mêmes à deux

mille ans de distance, et quand les savants de la Grèce auront achevé leur enquête mythographique, il y aura une page curieuse d'histoire à écrire, et le parallèle entre la Grèce ancienne et la Grèce moderne sera des plus instructifs, soit par les ressemblances, soit par les divergences.

La *Revue* trimestrielle que cette Société publie sous le nom de Αθηνον « Bulletin », comprend des articles d'histoire, d'archéologie et de linguistique, parmi lesquels nous remarquons une notice numismatique sur la République des Sept-Iles, par M. Lampros et une *Étude sur l'histoire de la langue grecque moderne*, par M. Chatzidakïs. Mais les articles de Folk-Lore occupent la plus grande place et, en effet, malgré plusieurs bons livres publiés en Allemagne et dans les pays grecs, la Grèce est encore à explorer à ce point de vue. Les principaux articles contenus dans ces deux numéros sont : M. Politis (secrétaire de la Société et déjà connu par de solides travaux de mythologie comparée) : *Les maladies dans les croyances populaires; — La légende de Phidros et Proxitile au moyen âge* (d'après une publication française de M. Bathos). — Un conte populaire de Menénie (*L'Enfant estropié*) comparé aux contes des autres peuples, — et une série de légendes. M. Kampouraglos : une série de contes populaires d'Athènes. M. Papanïkolaos : *Les usages de Mariage du bourg de Visoca, en Calabre.* (On sait qu'au moyen âge des Grecs se sont réfugiés dans le royaume des Deux-Siciles). M. Orosinis : *Chants populaires du nord de l'Eubée*, et *Chants d'amour de la Roumélie;* M. Kindylakis : *Légendes de Crète;* M. Korylos : *Légendes grecques;* M. Karavitos : *Chants populaires de Triphylia.* On regrette que ces chants populaires soient tous publiés sans musique. Le manque de mélodies populaires est une des lacunes de ces deux numéros ; il n'y a rien non plus sur l'imagerie populaire, les amulettes, etc. Nous espérons que la nouvelle Société ne négligera pas non plus le Folk-Lore des Albanais, puisqu'il y a des Albanais dans le royaume de Grèce et que l'Albanie du Sud subit l'influence grecque, ni les Koutzo-Vlaques ou Roumains du Sud qui vivent au milieu des Grecs, dans le nord de la Grèce et en Thessalie, pour ne pas parler de la Macédoine encore ottomane.

Les articles de ce recueil sont écrits dans ce grec un peu conventionnel des écrivains d'Athènes qui se rapproche le plus possible du grec ancien. Aussi, pour qui n'a pas trop oublié ses études du collège, ces articles sont-ils aisément intelligibles avec l'aide plus ou moins répétée d'un dictionnaire du grec classique. Mais contes et chansons sont naturellement donnés dans la langue populaire, et celle-ci demande, pour être comprise, une étude particulière. Les auteurs ne pourraient-ils à l'avenir, au moins pour les contes, donner un résumé de quelques lignes dans une langue européenne, une sorte de som-

maire qui permettrait aux mythographes de reconnaître et de classer le conte?

Aujourd'hui que l'Orient se régénère, que Serbes, Roumains, Grecs et Bulgares sont sortis du tombeau et rentrent dans le mouvement de la civilisation occidentale, que ne se fonde-t-il quelque part en Orient (ou même à Paris), une *Revue* dont les articles seraient écrits indifféremment en français, italien, anglais et allemand, et qui nous tiendrait au courant du mouvement intellectuel et scientifique de l'Orient! Il est vrai qu'il faudrait, pour diriger cette *Revue*, un comité d'hommes animés de la plus sévère critique, pleins de sévérité et surtout d'impartialité pour tenir la balance égale entre les prétentions rivales de ces jeunes nationalités. Mais ne pourrait-on, au moins, sur le terrain de la littérature et de la science, réaliser ce rêve d'États-Unis de l'Europe orientale?

H. Gaidoz.

Correspondance de Louis Veuillot. Tome I : *Lettres à son frère, à sa famille, à divers*; Tome II : *Lettres à sa sœur*. Paris, Palmé, 1884, 2 vol. in-8 de vii-474 p. et de iv-500 p. — Prix : 12 fr.

C'est une rude épreuve pour un homme que la publication de sa correspondance, surtout quand, comme dans le cas présent, quelques mois à peine ont passé sur sa tombe. Plus d'une réputation y a sombré, et, du naufrage de la considération usurpée par le vivant, la gloire de l'écrivain mort n'est pas sortie sans dommage. Louis Veuillot n'avait rien à redouter d'une pareille tentative ; grand écrivain, honnête homme, chrétien ardent et convaincu, tel il apparaissait de son vivant, même aux yeux de ses ennemis, tel il apparaît à travers sa correspondance, avec ce quelque chose de plus intime, de moins apprêté, de plus familier, où le caractère et l'esprit se révèlent sous un jour plus vrai, dans les confidences exemptes d'arrière-pensée qu'on échange auprès du foyer. Sans doute, dans ces propos qui ne devaient être entendus que d'oreilles amies, dans ces lettres qui ne devaient pas franchir le cercle de la famille, il y a bien certaines gaietés dont les prudes s'offenseront, et certaines malices, d'ailleurs sans fiel, qui éveilleront maintes susceptibilités ! mais il y en a bien peu, et elles ne sont pas inutiles pour mettre dans sa vraie lumière le caractère de Louis Veuillot, fait de bon sens gaulois, de gaieté toujours sereine, de poésie souvent émue, et de bienveillance chrétienne, à laquelle n'échappent pas même ceux qui se croyaient ses ennemis. Je sais bien que Louis Veuillot a été mêlé à tant de débats irritants et à peine apaisés, qu'on sera peut-être tenté de reprocher à l'éditeur de sa correspondance de réveiller, par sa publication prématurée et indiscrète, des querelles qu'il eût mieux valu laisser dor-

mir en attendant le jour où l'avenir devra se prononcer sur elles. Mais ce reproche ne serait pas mérité. L'éditeur, en effet, a arrêté prudemment à l'année 1845 la publication de la correspondance où la polémique a eu le plus de part et réservé le reste pour un temps où tout pourra être publié sans blesser ni offenser personne. Cette première partie de la correspondance qui va de l'année 1838 à l'année 1845, c'est-à-dire au moment où commencent entre les catholiques, ces querelles intestines qui malheureusement ne sont pas finies, remplit à peu près la moitié du premier volume. Cette correspondance est adressée à M. Eugène Veuillot et à quelques amis intimes étroitement associés à l'œuvre pour laquelle les deux frères combattaient dès lors côte à côte, on sait avec quelle vaillance et avec quel éclat. Ce premier volume est complété par une série de lettres très diverses écrites par Louis Veuillot à ses filles, à ses nièces, à ses amis. Quelques-unes portent la trace toute vive encore des polémiques qui les ont inspirées : mais comme elles avaient été déjà reproduites par divers journaux au moment de la mort du grand écrivain, on comprend que l'éditeur n'ait pas voulu les laisser perdre et ait cru pouvoir sans inconvénient les faire bénéficier d'une seconde publicité. On peut regretter l'absence d'ordre qui règne dans cette deuxième partie du premier volume : le recueil est groupé à peu près au hasard en dehors de toute classification chronologique, en sorte qu'on se sent un peu dérouté en se voyant transporté, d'une lettre à l'autre, à des époques bien éloignées et dans des circonstances qui ne se ressemblent guère.

Le second volume ne mérite pas le même reproche : il contient la correspondance de Louis Veuillot avec sa sœur et embrasse les années 1840 à 1868 : l'ordre chronologique est ici rigoureusement observé, en sorte qu'on lit pour ainsi dire la vie de Louis Veuillot, et une vie, comme personne ne saurait la faire, puisque c'est lui-même qui l'a écrite. A ce point de vue, la lecture du second volume surpasse incontestablement en intérêt la lecture du premier. Un autre caractère encore lui donne un charme tout spécial, c'est qu'ici nous sommes admis dans la plus stricte intimité de Louis Veuillot, et que, dans la familiarité de cette aimable conversation, l'écrivain disparaît pour faire place à l'homme, ou plutôt au frère et au père. Aussi quelle absence absolue de prétention et de convenu dans cette correspondance : c'est simple, gai, un peu gaulois même, et l'on y parle de tout, et du soleil et de la cuisine, et du bon air des champs et du désordre des malles et de l'ennui des auberges, en sorte que la poésie y coudoie les détails de ménage les plus vulgaires, toujours relevés d'ailleurs par une très amusante fantaisie. Mais ce qui vit surtout et respire dans ce second volume, c'est la famille : quel bon frère et quel

bon père c'était que Louis Veuillot. En cela il me rappelle un peu Mme de Sévigné qu'il aimait tant : comme la spirituelle et aimante marquise sait exprimer son amour pour sa fille sous mille formes diverses et sans fatiguer le lecteur parce qu'elle ne se répète jamais, ainsi Louis Veuillot n'écrit guère à sa sœur que pour lui faire savoir combien il l'aime et combien il aime ses filles, et on ne se lasse pas de lire toujours la même chose parce que Louis Veuillot sait le dire à chaque instant d'une nouvelle et plus charmante façon. Je n'en puis donner de preuves, car le cadre du *Polybiblion* ne comporte pas de longues citations et il faudrait tout citer. Quelques phrases éparses et séparées de leur contexte perdraient le parfum dont elles embaument la correspondance où elles sont semées. Cette correspondance est bien l'image de la vie chrétienne, avec ses joies, ses luttes, ses âpres douleurs, sa sérénité et ses espérances. Le chrétien s'y reconnaîtra et il ne la lira pas sans se sentir éclairé, s'il doute, raffermi, s'il se décourage, consolé, s'il souffre. C'est une lecture saine et fortifiante, en même temps qu'un vrai régal littéraire, de nature à contenter les esprits les plus délicats. E. DE LA D.

HISTOIRE

Histoire du moyen âge, par le R. P. BRABANT, S. J. Paris, s. d. (1883), in-12 de 394 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est avec plaisir que je signale l'apparition de cet excellent manuel. Je maintiens ce qualificatif, malgré les critiques que je crois devoir formuler, parce que dans l'ensemble il constitue un des meilleurs livres que nous ayons sur le sujet le plus difficile de l'histoire universelle. Le P. Brabant, connu par plusieurs intéressantes monographies qui ont paru dans les *Précis historiques* et dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, est mieux qu'un professeur d'histoire : c'est un historien qui sait manier l'arme de la critique, et qui est parfaitement au courant des principaux travaux par lesquels notre siècle a renouvelé l'étendue d'une bonne partie du moyen âge. On s'en aperçoit tout d'abord en lisant son livre : vous n'y trouverez pas la sécheresse et l'aridité ordinaire des manuels, ni les formules stéréotypes avec lesquelles on y raconte les événements, ni les mille récits légendaires depuis longtemps démentis par la science et qui s'obstinent à rester dans l'enseignement des classes. Les manuels d'histoire ressemblent souvent à des arsenaux d'un autre âge ou à des musées qui ne sont pas tenus au courant : il s'en exhale je ne sais quel air de moisi, comme dans les appartements dont on a négligé d'ouvrir les fenêtres et où l'air pur ne pénètre pas. Il n'en est pas ainsi du livre du P. Bra-

bant; tout y a un air de fraîcheur et de vie qui vous plaît et qui vous charme, et qui en rend la lecture agréable même pour l'homme instruit. Il sait rajeunir un sujet en choisissant lui-même, dans les sources, les exemples les plus instructifs : c'est ainsi, pour n'en citer qu'un seul parmi beaucoup d'autres, qu'il emprunte à la chronique de Saint-Trond une page des plus pittoresques pour peindre le désordre et l'indiscipline d'une armée du moyen âge ; c'est ainsi, d'autre part, qu'on est agréablement surpris de voir fondus dans son manuel les résultats les plns nouveaux auxquels ont abouti, pour les diverses époques du moyen âge, les travaux de M. Georg Waitz, Giesebrecht, Janssen et des auteurs de *Jahrbücher der deutschen Geschichte* en Allemagne ; en France, les livres de MM. Léon Gautier, Siméon Luce, Henri Wallon, etc. Peut-être même l'auteur est-il allé parfois un peu trop loin dans cette voie, et à force de vouloir offrir à ses jeunes lecteurs les derniers résultats de la science, a-t-il accueilli comme définitives des idées qu'il est exposé à ne plus pouvoir maintenir dans une prochaine édition ?

Ce n'est pas moi, par exemple, qui voudrais admettre, sans un nouvel et très sérieux examen, la thèse de M. Bonnell sur les origines de la maison carolingienne (p. 71, 72, 74 note). Ici, comme dans quelques autres passages du livre, l'érudit a fait tort au professeur. Cela est vrai surtout pour les pages consacrées au récit des invasions barbares, où le P. Brabant s'est un peu trop souvenu de la dissertation qu'il a consacrée à ce sujet dans les *Précis historiques*. Qu'on s'attache à démontrer que les historiens ont exagéré les horreurs et les misères de la période des invasions, je l'admets, tout en déclarant qu'à mon sens il n'est rien dont ne soient capables des barbares déchaînés. Mais qu'on aille jusqu'à protester contre la flétrissure attachée aux termes de *vandale* et de *vandalisme*, qu'on s'inscrive en faux contre les gémissements des contemporains, qu'on ne tienne aucun compte des lamentables récits d'un témoin oculaire comme Victor de Vita, c'est à mon sens, pousser trop loin l'attachement à ses idées personnelles dans un livre destiné à l'enseignement.

Le plan de l'ouvrage est, en général, des plus sages ; les proportions y sont judicieusement calculées ; le détail n'est mis en relief que lorsqu'il sert à mieux faire connaître l'ensemble ; le but de l'auteur a été manifestement de faire comprendre à ses jeunes lecteurs l'histoire du moyen âge plutôt que de leur en fournir pêle mêle tous les matériaux. Il s'est ainsi imposé une tâche des plus difficiles, et rien d'étonnant s'il y a, de temps en temps, un manque de proportion ou une erreur de perspective. Ainsi, il est certain par exemple que l'œuvre de rénovation accomplie en Allemagne par Henri l'Oiseleur a été incomplètement exposée ; que le rôle de Pierre l'Ermite, après

les recherches de M. Hagenmayer, plus définitives que celles de M. Bonnell, devrait être réduit ; que la lutte de saint Thomas Becket contre Henri II est raconté d'une manière trop sommaire ; que la bataille de Courtrai occupe dans son récit une trop petite place si l'on tient compte de l'importance qu'il assigne à celle de Crécy, et ainsi de suite.

Le ton général de l'ouvrage et les appréciations de l'auteur sur les hommes et les choses ne méritent que des éloges. Tout y a l'accent d'une sincère et noble impartialité, et ce n'est certes pas d'un excès d'indulgence pour les représentants de l'Église qu'on pourrait accuser le P. Brabant. On désirerait de temps en temps un peu plus de chaleur et d'enthousiasme pour les grandes œuvres du génie catholique ; on voudrait voir flétrir un peu plus énergiquement l'injustice et l'impiété. Mais peut-être n'y a-t-il là qu'une question de tempérament. Dans aucun cas, je ne saurais passer au P. Brabant son jugement sur Philippe le Bel, qui, selon lui, *a réalisé dans les institutions d'immenses progrès*. Une telle appréciation, présentée avec des correctifs insuffisants, ne peut qu'égarer l'opinion de la jeunesse sur le compte d'un des plus acharnés adversaires que le christianisme ait rencontrés sur le terrain politique.

L'érudition du P. Brabant n'est pas de celles qui se laissent facilement prendre en défaut ; aussi n'ai-je guère que quelques remarques très accessoires à lui présenter sous ce rapport. Il s'est trompé en n'attribuant qu'un fils à Alpaïde, la concubine de Pépin d'Herstal ; elle en a eu deux en réalité, Charles Martel et Childebrand, que Breysig a en quelques sorte escamoté dans son *Karl Martell*. Il a tort de confondre les *lètes* avec les *lites* (p. 16 et 101), comme aussi d'atténuer une assertion expresse d'Eginhard en déclarant que Charlemagne « *ne fit jamais de progrès considérables en calligraphie* » (p. 93). Le fait est que ce grand homme ne savait pas écrire, ce qui ne l'empêche pas d'être le père de la civilisation moderne. Quelques dates aussi pourraient être rectifiés ; ainsi celle de la bataille de Louvain, qui est du 1er novembre 891 (Dimanche) et non de 892.

J'aurai tout dit quand j'ajouterai que le style de l'ouvrage se distingue par une élégante simplicité, et qu'il y a même des pages qu'on lit avec un véritable plaisir. C'est par une simple distraction que l'auteur nous dit, en racontant la mort du preux Roland à Roncevaux, que ce héros est *peu connu dans l'histoire*. Cela n'est vrai que du roi d'Yvetot, et la mémoire du brave paladin pourrait bien être compromise par cette réminiscence inopportune. Je vois d'ici le froncement de sourcil de M. Léon Gautier.

Pour nous résumer, ce manuel d'histoire du moyen âge mérite d'être accueilli partout où l'on a quelque souci de tenir l'enseignement à la

hauteur des progrès actuels. Il ne peut manquer d'y faire le plus grand bien. La modicité de son prix et la beauté de l'impression ne peuvent que contribuer à son succès. Cependant, je regrette de dire que l'exécution matérielle des cartes géographiques jointes au texte fait peu d'honneur à la maison Palmé, dont on avait le droit d'attendre mieux.

GODEFROID KURTH.

Théâtre des cruautés des hérétiques au seizième siècle, *contenant les cruautés des schismatiques d'Angleterre, les cruautés des Huguenots en France et les barbaries des Calvinistes gueux aux Pays-Bas* (Reproduction du texte et des gravures de l'édition française de 1588). Lille, imprimerie Saint-Augustin, 1883, in-4 carré de XVIII-96 p. rouge et noir, 29 grav. — Prix : 2 fr. 50 et luxe, 4 fr.

Le recueil de planches dans lesquelles un écrivain anversois du seizième siècle, Richard Versteganus, mettait sous les yeux du lecteur quelques-unes des scènes les plus atroces de la persécution religieuse de son époque, était devenu introuvable malgré sa triple édition latine, française et flamande. Les nouveaux éditeurs ont pensé qu'il était bon de tirer de l'oubli ce témoignage d'actes horribles, que notre siècle de civilisation a vu reproduire aux temps néfastes de la commune. Dieu sait à quelles extrémités se porteront peut-être un jour, ceux qui se réclament hautement des traditions des gueux du seizième siècle et des tyrans qui ensanglantèrent la fin du dix-huitième ! Le « théâtre des cruautés des hérétiques » offre, à côté de ces sinistres enseignements, d'admirables leçons de fidélité et de courage dans la confession de notre foi. Puissent ces enseignements ranimer les âmes dans la lutte actuelle !

Après une introduction où la tyrannie des novateurs du seizième siècle est peinte à grands traits, l'auteur montre par des gravures naïves accompagnées d'un texte concis, quelques-unes des atrocités commises sur les personnes demeurées fidèles au catholicisme, évêques, prêtres, seigneurs et bourgeois, ainsi que sur les monuments consacrés au culte. Cette horrible tragédie est partagée en trois actes, qui font voir dans des scènes successives les atrocités commises sous Henri VIII en Angleterre, par les Huguenots en France et par les partisans de Guillaume d'Orange aux Pays-Bas. Pour le dénouement, on assiste à un nouveau chapitre de l'immortelle apologétique de Lactance.

Nous n'avons pas à insister sur l'opportunité d'une réédition de ces tableaux, dans nos jours si troublés. *Exempla trahunt.* Le spectacle de l'invincible constance des héros chrétiens du seizième siècle est bien fait pour instruire et fortifier et il convient d'avouer que les images curieuses et le langage archaïque de Versteganus ajoutent à

cette impression. Quant au *Prologue* qu'un « françois qui negocioit par deça » a joint à l'œuvre de l'écrivain anversois, c'est un morceau dont le ton élevé et parfois véhément, mérite d'être remarqué. C'est donc avec plaisir que nous signalons la réédition faite à Lille, du « Théâtre des cruautés des hérétiques. » La partie typographique, notamment la reproduction des anciennes gravures, mérite de justes éloges : on nous permettra cependant d'ajouter que leur aspect ne s'harmonise guère avec celui des fleurons, culs-de-lampe, etc., dont l'imprimerie Saint-Augustin a repris les types chez les artistes du moyen âge et dont l'élégance même forme un anachronisme avec le travail de l'imprimeur primitif. Signalons enfin quelques fautes d'impression, notamment dans les millésimes : 1558 pour 1588 (sur le titre), 1571 pour 1561 (p. 12) 1585, 22e (pour 26e) du règne d'Élisabeth (p. 14). B. DE V.

Les correspondants de la marquise de Balleroy, *d'après les originaux inédits de la Bibliothèque Mazarine, avec des notes et une introduction historique sur les maisons de Caumartin et de Balleroy*, par le comte EDOUARD DE BARTHÉLEMY. Paris, Hachette, 1883, 2 vol. in-8 de LXXXVII-403 et 596 p. — Prix : 15 fr.

Issue d'une vieille famille parlementaire, dont les membres occupèrent au dix-septième siècle les plus hauts emplois de la magistrature et de l'administration, Madeleine Lefebvre de Caumartin avait épousé, le 8 mars 1693, un gentilhomme normand, Jacques de la Cour. Celui-ci, quelques années après son mariage, se démit de la charge de maître des requêtes, dont il avait alors été pourvu, pour se retirer dans la terre de Balleroy, qu'il venait de faire ériger en marquisat (décembre 1704). L'existence qu'elle fut désormais appelée à mener au fond d'une province, et que coupèrent à de rares intervalles seulement des séjours passagers à Paris, dut souvent peser à la jeune marquise que les contemporains s'accordent à nous représenter comme belle, aimable et spirituelle. Elle se résigna, mais elle voulut du moins tromper les ennuis de l'éloignement, en se faisant tenir soigneusement au courant des événements grands et petits de la capitale et, témoignage assurément flatteur de son mérite, comme des sentiments qu'elle inspirait, elle trouva pendant un quart de siècle chez ses parents et ses amis d'assidus correspondants. Ce furent, pour ne citer que les principaux, indépendamment de son mari qui, dans les absences que lui imposait la nécessité de suivre de trop fréquents procès, s'acquittait en conscience du métier de reporter, ses trois frères : Caumartin de Saint-Ange, intendant des finances et conseiller d'État ; Caumartin de Boissy, et ce caustique abbé de Caumartin, membre de l'Académie française, dont Saint-Simon a raconté

la tragi-comique disgrâce ; puis ses deux neveux d'Argenson, fils du célèbre garde des sceaux et Marguerite Lefebvre de Caumartin.

Les lettres, adressées à la marquise de Balleroy par ses correspondants — on n'en a pu retrouver aucune émanant d'elle — se trouvent aujourd'hui conservées à la Bibliothèque Mazarine, où elles furent révolutionnairement transportées vers la fin du siècle dernier. Elles constituent pour les années de la régence et en particulier pour les diverses péripéties du système de Law, une source précieuse d'informations, qui tranchent d'une manière sensible sur les publications dont cette période a été déjà l'objet. Une correspondance de personnes toutes de la haute société, enregistrant au courant de leur plume les anecdotes, les on-dit, les faits-divers, et appréciant, en toute franchise et sans réticences, les événements politiques et mondains qu'elles relatent, présentent, en effet, un tout autre caractère, et l'on serait même tenté d'ajouter à certains égards, comme expression de l'opinion, ont un autre intérêt que le journal du nouvelliste Duvat, les mémoires de l'avocat Mathieu Marais, le froid et méthodique bulletin, dressé par Dangeau, ou encore quelques-unes des immortelles pages, dans lesquelles Saint-Simon a consigné à tête reposée les impressions de son amour-propre froissé et de ses rancunes personnelles.

Le recueil édité par les soins de M. le comte de Barthélemy ne contient pas moins de 424 lettres, ou extraits de lettres, la première en date de mai 1705, et la dernière de novembre 1724. Il les a fait précéder d'une savante notice sur les maisons de Caumartin et de Balleroy, et les a accompagnées pour la plupart de notes intéressantes, auxquelles nous n'aurions à demander que quelques légères rectifications. Mais ce que nous demanderions avec instance, ce serait qu'il voulut bien compléter sa publication par une ample table des noms de personnes, qui permît de tirer des innombrables indications, qui y sont contenues, tout le parti qu'elles comportent.

Telle qu'elle est, du reste, cette curieuse publication nous semble ajouter un titre sérieux de plus à ceux que l'auteur a depuis longtemps déjà à la gratitude des lettrés et des érudits.

Comte DE LUÇAY.

Souvenirs historiques sur l'invasion et l'occupation de Malte par une armée française en 1798, par PIERRE-JEAN-LOUIS-OVIDE DOUBLET, chef de la secrétairerie française du Grand Maître, publiés pour la première fois par le comte de PARISSE-PASSIS, ornés du portrait de l'auteur. Paris, Didot, 1883, in-12 de VII-423 p. — Prix : 4 fr.

Louis-Ovide Doublet né, à Orléans en 1749, était entré à trente ans au service de l'ordre de Malte, comme simple soldat. Devenu

premier sergent en 1782, il quitta son régiment pour entrer dans les bureaux du secrétariat de la grande maîtrise. Il ne tarda pas à s'y distinguer et de grade en grade parvint en 1790 au poste de chef de la secrétairerie française. A ce titre il fut activement mêlé aux événements qui amenèrent la destruction de l'Ordre. Y fut-il aussi entièrement mêlé qu'il le prétend? A l'entendre, il aurait tout su, tout connu, tout dirigé, ou du moins essayé de tout diriger, et, si ses conseils eussent été écoutés, jamais Bonaparte n'eut fait la conquête de Malte. *Si Pergama dextra.....* Nous ne pensons pas que son rôle ait été aussi important qu'il veut le faire croire. Mais il n'en est pas moins certain qu'il a vu beaucoup et de près et son témoignage est très intéressant à consulter. Malheureusement il révèle bien des tristesses sur la décadence, où était tombé l'Ordre au moment de sa destruction, et en supposant même que Doublet ait exagéré, il faut convenir qu'il y avait là de grandes misères. Ce qui n'est pas moins déplorable, c'est la faiblesse et l'incapacité du dernier grand maître. Avec les désordres qui s'étaient introduits dans son sein, quoi que l'avant-dernier grand maître Rohan ait pu faire pour les prévenir, avec un chef comme Hompesch, l'Ordre de Malte était fatalement voué à la mort.

M. DE LA ROCHETERIE.

Jómsvikinga saga *efter arnamagnæanska Handskriften* n° 291 *in-4, diplomatarisk aftryck utgifven* af CARL AF PETERSENS (*Saga des Jómsvikings, d'après le manuscrit* 291 *in-4 de la collection arnamagnéenne, reproduction diplomatique publiée* par CARL AF PETERSENS). Copenhague, imprim. Fr. Berling, à Lund, 1882, XXIV-136 p. in-18 (formant la livr. VII de *Samfund til Udgivelse af gammel nordisk Litteratur*.

Les Jómsvíkings étaient des corsaires établis en pays vende, à Jómsborg ou Julin, aujourd'hui Wollin, sur l'une des bouches de l'Oder; leur repaire, où les femmes n'étaient pas admises, leur constitution militaire, leurs aventures, qui pour être historiques n'en sont pas moins romanesques, ont depuis longtemps attiré l'attention des Scandinavistes, à tel point que, par une rare exception, leur saga a été analysée, dès la fin du siècle passé, par un savant français, L. G. de Kéralio, dans les notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi. Cet intérêt est justifié: elle concerne tout à la fois le Danemark, l'Allemagne, les Slaves de l'Oder, la Suède, la Norvège, l'Islande, l'Angleterre, en un mot tous les pays du Nord, à l'exception de la Russie: et encore les historiens de cet empire, ainsi que ceux du reste de l'Europe, auraient-ils profit à pénétrer avec le narrateur dans un de ces nids de pirates d'où sont sortis les essaims de frelons qui ont butiné pendant deux siècles sur les rives de la Baltique, de la mer du Nord, de la mer Blanche, de l'Atlantique et même au delà de

grand Océan, jusque dans le Nouveau-Monde. Les exploits des Jómsvíkings appartiennent donc à l'histoire universelle. Leur saga, comme toutes celles d'une certaine étendue, se compose de plusieurs épisodes plus ou moins étroitement rattachés entre eux; le principal traite de leur expédition en Norvège et du combat naval de Hjœrungavâg qui eut lieu selon P. A. Munch en 986, selon Gudbrand Vigfusson en 995.

Selon la manière des *sœgumen* (narrateurs de sagas), l'auteur anonyme remonte aux origines, l'élément généalogique jouant un très grand rôle dans la littérature historique de l'Islande. Ce qu'il dit des ancêtres de Svein (Svénon, le futur roi d'Angleterre), pupille de Paknatoké qui fonda l'association des Jómsvíkings, paraît être un hors-d'œuvre et Gudbrand Vigfusson, dans ses prolégomènes de la *Sturlunga saga* (p. XCII), pense que les treize premiers chapitres de l'édition des *Fornmanna sœgur* (correspondant aux sept premiers de la présente) n'en faisaient pas partie à l'origine, et que ce sont des épisodes détachés de la *Skioldunga saga* aujourd'hui perdue. C'est possible, mais ce n'est pas prouvé : les *sœgumen*, comme leurs imitateurs inconscients, les romanciers anglais, étaient toujours fort longs à entrer en matière et ne nous faisaient grâce d'aucun des faits arrivés à leur connaissance parmi ceux qui concernent les ancêtres de leurs personnages. On dirait qu'ils avaient deviné la théorie des milieux et pris à tâche de nous renseigner minutieusement sur celui dans lequel s'étaient formés leurs héros. Quoi qu'il en soit, les manuscrits de cette saga diffèrent passablement entre eux. Outre la traduction latine faite vers 1595 par Arngrim Jónsson d'après un original perdu et publiée par A. Gjessing (Christianssand, 1877), il nous reste quatre textes sur parchemin : 1° celui du manuscrit arnamagnéen 291 in-4, reproduit lettre par lettre dans la présente édition et qui a formé la base de celle des *Fornmanna sœgur*, ainsi que des traductions latine et danoise du même recueil; 2° celui du *Flateyjarbok*, compris en deux épisodes de la saga d'Olaf Tryggvason, publiée à Skâlaholt en 1681 et de nouveau dans le *Flateyjarbok* (édition Unger et G. Vigfusson. T. I, p. 96-106 et 153-203); 3° celui du manuscrit de Stockholm (membr. 7, in-4), édité par Gust. Cederschiœld (Lund, 1875, in-4); 4° celui du manuscrit arnamagnéen 510 in-4, qui a servi de base à l'édition incorrecte et à la traduction de Magnus Adlerstam (Stockholm, 1815, in-4) et qui a été reproduit littéralement par Carlaf Petersens (Lund, 1879).

Il ne faut pas être surpris de ce que le même paléographe ait édité successivement deux des textes au lieu de les fondre ensemble, comme on faisait arbitrairement au commencement de ce siècle, ou bien de reproduire l'un, mot pour mot, en rejetant en note les variantes four-

nies par l'autre, comme on a fait dans une période plus avancée de la diplomatique. Les points de vue ont totalement changé à cet égard, dans le cours d'une à deux générations. En 1818, à propos de l'édition d'Adlerstam, l'illustre linguiste Rask (Voy. le t. I de ses *Samlede Afhandlinger*, p. 127-136), se plaignait de ce que ce remanieur de texte n'eût pas ajouté les accents et les signes diacritiques, ou en d'autres termes n'eût pas adopté l'orthographe normalisée d'alors, et il appliqua lui-même ces principes dans l'édition des *Fornmanna sægur* (t. XI, Copenhague, 1828), à laquelle il collabora. Aujourd'hui, nous n'en sommes plus là ; M. Carl af Petersens, tout en regardant l'édition de Rask, comme méritoire pour le temps, n'en est pas satisfait; il y a relevé cent cinquante fautes; il reproche aux éditeurs d'avoir souvent modifié le texte sans en avertir par une note ou par des caractères différents, d'avoir changé la division par chapitres, d'avoir omis les titres de ceux-ci. Pour éviter ces reproches, il a reproduit son manuscrit aussi fidèlement qu'il est possible de le faire avec des caractères mobiles, laissant en blanc les mots effacés ou illisibles; ne remplissant pas les lacunes avec des emprunts faits à d'autres manuscrits; n'ajoutant pas d'accents à l'exemple de ses prédécesseurs, adoptant même le caractère italique ou en faisant fondre de nouveaux pour figurer les lettres employées à compléter les nombreux mots abrégés de l'original. Il n'y a donc pas trace d'orthographe normale chez lui, si ce n'est (bizarre contradiction !) pour le premier mot du titre : *Jómsvíkinga* avec accent sur l'*o* et le premier *i*.

Malgré tous ces améliorations qui nous ramènent à l'enfance de l'art, il ne peut se flatter d'échapper longtemps aux reproches des progressistes; d'aucuns préféreraient un fac-similé, ne fôt-ce qu'à la main, d'autres aimeraient mieux une reproduction photolithographique. Malheureusement celle-ci, qui sera le dernier mot de la science, ne pourra s'adresser qu'aux paléographes habiles, et il faudra toujours pour le public ordinaire (si l'on peut employer cet adjectif en parlant des rares nordistes) une transcription lisible en caractères communs, et c'est alors que la présente édition reprendra sa valeur, non plus comme équivalent de l'original, mais comme une sorte de guide à l'usage des savants qui voudront, en la comparant avec la photolithographie, se familiariser avec le déchiffrement des anciens manuscrits islandais. Malgré son incontestable supériorité, cette édition n'est donc pas définitive; il est même probable qu'elle ne sera pas généralement imitée et que, prochainement, la vulgarisation de l'héliographie rendra superflus les soins véritablement absorbants que s'imposent des paléographes dévoués comme M. C. af Petersens. Tant mieux! car il est fâcheux que des hommes de cette

valeur aient à perdre leur temps à des minuties. Bientôt ils pourront être avantageusement remplacés par des ouvriers quasi illettrés, et il leur restera quelques loisirs pour étudier, non plus exclusivement la forme assez banale, mais le fond véritablement intéressant des manuscrits qu'ils auront à transcrire d'une manière lisible et sans aucune prétention. E. Beauvois.

Le tsésarévitch Paul Petrovitch (1754-1796). *Étude historique* en russe, par Dmitri Kobéko. Seconde édition, St-Pétersbourg, XXX, 1883, in-8 de 434 p. — Prix : 12 fr.

L'ouvrage dont on vient de lire le titre a paru pour la première fois l'année dernière ; quelques mois après, il fallut en faire une nouvelle édition. Cela montre assez le succès qu'il a obtenu en Russie, et témoigne éloquemment en sa faveur, surtout quand on considère qu'il s'agit ici d'un livre sérieux et grave. Il est vrai, le sujet dont il traite offre un intérêt majeur ; le nom seul de Paul doit exciter la curiosité publique. Naguère encore on osait à peine soulever d'une main discrète le voile qui le cachait aux yeux du public, et il plane toujours sur son caractère je ne sais quoi de mystérieux ; de sorte que toute tentative sérieuse de dissiper ces ombres, d'expliquer les phénomènes étranges de cette nature, richement dotée d'ailleurs, est sûre d'intéresser le public et de trouver auprès de lui un accueil favorable. Or, la monographie de M. Kobéko jette sur la physionomie morale de Paul Ier de nouvelles clartés, à son grand succès.

Il est généralement reçu de représenter l'infortuné fils de Pierre III, comme un personnage souverainement antipathique, comme un despote à demi-fou. Les preuves qu'on cite à l'appui, établissent en effet que Paul Ier était singulièrement fantasque et excessif dans le bien comme dans le mal. Toutefois on ne doit pas oublier, que les excentricités et les violences de son caractère qui ont motivé le jugement sévère prononcé sur lui, concernent avant tout les actes de l'autocrate. Il restait toujours à rechercher les causes qui ont concouru à développer en lui un caractère plein de si singuliers contrastes. C'est la tâche qu'avait assumée M. Kobéko, et qu'il a accomplie avec bonheur. Il ne s'agissait pas de réhabiliter Paul Ier, la chose n'étant pas possible ; le but qu'il s'est proposé d'atteindre était plus modeste : il voulait plaider en faveur de son héros des circonstances atténuantes. Pour cela, il étudia la vie de Paul avant son avènement au trône ; il considère son étude comme une introduction à l'histoire de son règne, lequel fut de courte durée, (1796-1801) tandis que sa vie antérieure remplit l'intervalle de quarante-deux ans (1754-1796). Lorsque Paul monta sur le trône, il était déjà un homme mûr, ayant sur toute chose des idées

bien arrêtées et une trempe indélébile de caractère. Sans cette étude préliminaire, on ne saurait ni comprendre, ni apprécier comme il convient le règne de Paul Ier.

Le livre de M. Kobéko, fruit de patientes recherches, contient la biographie la plus complète qui existe du grand-duc, depuis sa naissance jusqu'à son couronnement. Les éléments qui y sont réunis pour la première fois en si grand nombre, ont été puisés dans les sources les plus diverses. Grâce à eux, l'auteur a pu constater que le ciel avait doté le futur empereur de qualités nécessaires pour en faire un bon souverain, mais que les circonstances dans lesquelles il devait vivre auparavant ont malheureusement dénaturé ses bonnes dispositions, et développé dans son cœur des sentiments de méfiance, de mécontentement et d'aigreur à l'égard de son entourage d'abord et puis à l'égard des autres hommes, sauf de rares exceptions. C'est un fait que tout le monde admet.

M. Kobéko va plus loin ; il fait retomber la responsabilité de ce triste changement sur Catherine II ; il prouve par des faits incontestables qu'elle n'avait pour son fils rien de maternel, qu'elle a négligé à dessein son éducation et le tenait ensuite systématiquement éloigné des affaires ; qu'elle l'entoura de courtisans de son choix dont il dut subir la société fort peu édifiante et supporter patiemment les insolences. Le premier mariage de Paul avec la princesse Nathalie, femme ambitieuse et despotique, que Catherine avait imposée à son fils, exerça aussi sur son caractère une fâcheuse influence ; enfin la révolution de 1793 mit le comble à son humeur sombre et surexcitée. Toutes ces causes réunies expliquent en partie, sans les justifier, les excès auxquels se laissa aller Paul, une fois devenu chef d'État et maître absolu de ses actes. L'auteur ne prétend pas avoir dit le dernier mot de la question; mais son excellente étude aura certainement contribué à mieux faire apprécier le caractère de Paul Ier. Ce n'est pas sa faute si, en répandant sur ce monarque tant décrié un jour plus favorable, il jette une ombre sur Catherine II; il expose simplement les faits, sans les atténuer ni les exagérer ; son mérite consiste en ce qu'il les a recueillis non sans peine, habilement groupés et présentés sous un jour nouveau. Si l'espace le permettait, j'aurais touché à quelques détails qui intéressent le plus le public français ; j'aurais cité quelques-uns des témoignages contemporains en faveur du grand-duc héritier et qui abondent dans le livre de M. Kobéko. Qu'il me soit permis de reproduire seulement la belle maxime de Paul Ier qu'on lit dans la devise. « J'aime mieux être haï en faisant bien, qu'aimé en faisant mal. » J'ajouterai en terminant, que le présent volume est orné des portraits du grand-duc, encore adolescent, ainsi que de Marie Fédorowna, sa femme, revêtue du costume français de l'époque.

La lecture de cette intéressante monographie fait vivement désirer, celle sur *Paul Ier, empereur*, qui doit servir de suite à celle-ci et que l'auteur promet de nous donner dans un avenir assez prochain.

J. Martinov.

Calendrier turc perpétuel de Darendevi, traduit du turc en russe, annoté et expliqué. Édition du département asiatique. Saint-Pétersbourg, 1883, in-4 de IV et 58 pages à 2 col. avec 6 planches. — Prix : 10 fr.

Le calendrier perpétuel de Darendevi jouit d'une grande estime non seulement parmi les mulsumans instruits, mais encore auprès des savants orientalistes de l'Europe qui ont eu l'occasion d'examiner ce curieux produit de la science turque, devenu de nos jours une vraie rareté bibliographique. C'est la première fois qu'il paraît en langue russe ; et peut-être est-ce l'unique traduction qui en existe en Europe, ou au moins la seule qui soit imprimée, car l'auteur de cette traduction, M. Gamazov, parle d'une version latine que M. l'abbé Toderini aurait envoyée à St-Pétersbourg, (*Letteratura turchesca*, t. I, p. 161), mais dont on n'a pu y trouver la moindre trace. Il convenait d'ailleurs que l'initiative de cette tâche appartînt à un pays comme la Russie qui compte dans son sein plusieurs millions de musulmans, auxquels le *Rouz-Namé* de Darendevi sert de manuel dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux, de vade-mecum astronomique, météorologique et coutumier.

Ainsi que le porte son titre, l'ouvrage se compose de deux parties. Le calendrier lui-même occupe les vingt-deux premières pages ; le reste contient des explications du texte dont les marges sont chargées de notes et d'indications de toute sorte ; un appendice spécial expose le mécanisme du calendrier, en indique les particularités et les déviations ainsi que le moyen de rectifier celles-ci. Ce qui rend ces commentaires, dûs à M. Boukreïev, intéressants et instructifs tout ensemble, ce sont ses considérations sur les croyances des musulmans comparées aux croyances des autres nations, notamment du peuple russe. Grâce à la méthode comparée, si justement appréciée de nos jours, il révèle des analogies parfois surprenantes et jette un jour nouveau sur plus d'un point du calendrier populaire des Russes. Telle est, pour ne citer qu'un seul exemple, l'explication qu'il donne de la croyance russe aux spectres, aux loups-garous, aux esprits dont l'imagination populaire peuple les maisons, les champs, les forêts, les eaux et dans lesquels elle croit voir les débris de l'armée de Satan précipitée sur la terre par l'archange saint Michel, etc. M. Boukreïev rapproche cette croyance de *Karakontcholos* du calendrier musulman et il essaie d'expliquer le sens de ce terme demeuré jusqu'ici assez

énigmatique. A l'heure où j'écris ces lignes, nous sommes juste dans la période de *Kontcholos*, car elle commence le 25 décembre et finit le 13 janvier (selon d'autres, le 20 décembre pour finir le 6 janvier). L'auteur fait dériver le terme *Kontcholos* du mot latin *congelare*; Kara-Kontcholos signifie, d'après lui, épaississement ou congestion de la bile noire (*kara*), et il voit dans cette signification l'origine de la croyance qui attribue à Kara-Kontcholos certains états maladies, comme l'hypocondrie, les vertiges, les hallucinations, les cauchemars, les épilepsies, etc. La fantaisie populaire a embelli les causes purement physiques de ces infirmités ; et ce qui au fond se trouvait parfaitement d'accord avec les données généralement reçues de l'ancienne hygiène et médecine, fut transformé en superstition.

L'auteur remonte ici aux traités d'Hippocrate et d'Avicenne et montre qu'ils contiennent la solution de la plupart des questions se rattachant à la croyance de *Kara-Kontcholos*.

Comme tous les calendriers populaires le *Rouz-Namé* de Darendevi donne une foule de renseignements sur l'économie rurale, sur les moyens de conserver la santé, sur les précautions à prendre à certaines époques de l'année ; on y apprend quand les roses commencent à éclore et à disparaître, quand le rossignol commence à chanter et les grenouilles à coasser, et autres choses de ce genre. A côté de ces indications plus ou moins banales, vous y trouvez des souvenirs historiques : les jours commémoratifs de la naissance d'Adam, d'Abraham, de l'entrée de Noé dans l'arche, de la nativité de Marie, de Zacharie, de la circoncision de Jésus, de la descente du livre de Moïse. Vous y lisez encore la mort d'Aben-Bekr, celle d'Ali, le meurtre de Nemrod ; mais, chose étrange, ni la naissance de Mahomet, ni sa mort, ni sa prétendue ascension au ciel, n'y sont mentionnées.

Si le calendrier de Darendevi se recommande par l'exactitude des calculs et peut servir à la chronologique orientale, s'il est précieux à cause des indications pratiques qui y abondent ; il n'en est pas moins vrai que pour en comprendre le système et le mécanisme, il faut de toute nécessité recourir à un interprète expérimenté. En lisant les commentaires de M. Boukreïev, vous apprenez avec satisfaction le *pourquoi* de chaque signe, de chaque terme, de chaque rubrique ; toutefois il ne se contente pas de cette tâche élémentaire ; il vous conduit dans les régions plus élevées et déroule devant vous tout un système cosmogonique auquel vous ne vous attendiez guère, en prenant en main le livre.

Cette dernière remarque se rapporte surtout au second appendice où l'auteur traite de l'élément musical qui joue un rôle si considérable dans les notions religieuses et cosmogoniques des orientaux et qui se rencontre dans le calendrier de Darendevi presque à chaque instant

L'univers apparaît aux orientaux comme un ensemble harmonieux, comme un concert divin, exerçant son action mystérieuse sur le physique et le moral de l'homme. L'auteur entre ici dans des détails où il nous est impossible de le suivre ; il suffira de dire que, selon lui, on doit distinguer chez les anciens un double système musical ; d'une part, celui des peuples sémitiques y compris les Égyptiens et les Chinois et, de l'autre, celui des peuples aryens. Le premier système consisterait dans la division chromatique de l'octave (12 demi-tons) ; le second, dans une division plus minutieuse de la même octave. Les musulmans ont subi l'influence de la Perse, les Arabes d'abord, puis les Turcs, devenus tour à tour conquérants de ce pays. La même influence s'étendit sur la presqu'île des Balkans avec la domination des Turcs ; elle finit par y prévaloir, en éliminant l'ancien système musical des Grecs, et présentement l'élément persan, on peut le dire, a absorbé tous les autres.

Ces considérations, dont il faut lire les développements dans l'ouvrage lui-même, étaient nécessaires pour justifier le rôle que jouent dans le calendrier turc les *airs* musicaux ou *macames* qui sont indiqués pour chaque jour de la semaine, voire pour chaque heure de la journée.

Je dois ajouter, en finissant, que les trois cents premiers exemplaires de l'ouvrage dont il s'agit sont enrichis de six fac-similes en photogravure, représentant sous les diverses formes un *astrolabe*, au moyen duquel les astronomes d'orient opèrent leurs calculs. Malheureusement, ce magnifique instrument que M. Gamazov a reçu de Téhéran, lui arriva trop tard pour qu'il fût possible d'en donner une description.

J. Martinov.

Saint-John de Crèvecœur, *sa vie et ses ouvrages*, 1735-1813, avec les portraits de Crèvecœur et de la comtesse d'Houdetot, par M. Robert de Crèvecœur. Paris, Jouaust, 1883, in-8 de IV-435 p.

M. Robert de Crèvecœur a eu l'excellente pensée de chercher dans ses papiers de famille tout ce qui pourrait concourir à retrouver la vie de son bisaïeul, Michel-Guillaume Saint-John de Crèvecœur, qui fut officier, topographe, agriculteur, colon, consul de France à New-York, membre non résidant de l'Institut. L'auteur n'a pas seulement fait un livre en l'honneur de sa famille ; il a su composer une étude qui est très utile à la connaissance d'une époque vers laquelle, en ce moment, la curiosité se porte avec une certaine faveur. Aujourd'hui on aime tout ce qui peut aider à connaître la période comprise entre le milieu du siècle dernier et le commencement de celui dont nous voyons les dernières années ; cette période, véritable transition entre

une société qui semble si éloignée et la nôtre, n'est cependant représentée que par quatre générations. Jusques à présent on s'était peu occupé de ces années qui virent tomber l'ancienne monarchie; il fallait attendre que les souvenirs de ceux qui en furent les témoins fussent dans nos mains, et, de tout côté, ils commencent à paraître. Les grands événements de la Révolution, les guerres de l'Empire empêchèrent longtemps que l'on songeât à connaître les détails, les divers événements, les individus, en un mot la société, le monde d'alors.

L'ouvrage de M. de Crèvecœur nous peint, sous son véritable jour, la vie d'un de nos compatriotes allant chercher fortune en Amérique, au moment où l'on traversait l'Océan, attiré par cette sorte d'engouement qui, à un moment donné, domine irrésistiblement le Français emporté par des idées qu'il croit chevaleresques ; M. de Crèvecœur nous montre son bisaïeul poursuivant son but avec tenacité, voyant avec une curiosité sérieuse, notant beaucoup de choses qui lui permirent de publier des travaux d'une véritable valeur; il revient en France, en 1790, y reste oublié pendant la période révolutionnaire; sur celle-ci il ne fournit pas de détails. N'oublions pas, en effet, que nous n'avons pas les *Mémoires* de Crèvecœur; nous n'avons que sa correspondance et, pendant la Terreur, on n'écrivait pas.

Nous n'avons pas ici, seulement, des détails intéressants sur l'Amérique; on en trouve également sur la Bavière devenue royaume, grâce à la présence de Crèvecœur, chez son gendre, Otto, qui, après avoir eu la plus grande part, à Londres, à la paix d'Amiens, avait été appelé à représenter la France à Munich. Il serait trop long d'insister sur la liste des personnages au sujet desquels le livre que nous examinons donne des renseignements utiles; citons l'abbé Grégoire, Monroë, la comtesse d'Houdetot, la comtesse Ch. de Damas, Brissot, Volney, etc.

M. Robert de Crèvecœur a complété son étude, écrite dans un style facile, agréable à lire et quelque peu imprégnée de la forme de langage usitée dans les documents consultés par lui, par un long et utile appendice. Dans celui-ci, après des notes sombres et consciencieuses sur la famille de Crèvecœur, on trouve une bibliographie des divers ouvrages de Saint-John; une note sur la création du service des paquebots entre la France et les États-Unis, ainsi que sur la navigation à la vapeur, entreprises auxquelles Saint-John prit une part active; une étude sur les ouvrages inédits de la comtesse d'Houdetot; enfin, l'analyse de quatre-vingt-dix-sept lettres écrites par vingt-six personnes qui tiennent une place en vue dans les récits de l'auteur. Une table générale onomastique rend les recherches faciles dans ce volume.

ANATOLE DE BARTHÉLEMY.

Catalogue of romances in the department of manuscripts of the British Museum, by H. L. D. Ward, B. A. assistant in the dep. of mss. vol. I. London. 1884, in-8 de xx-955 pages. (Se vend au Musée Britannique.)

Voici le premier volume d'un ouvrage qui se recommande de lui-même à tous les amateurs de la littérature du moyen âge. On savait déjà combien le British Museum était riche en manuscrits de nos vieilles chansons de geste, de romans d'aventure, de contes et de fabliaux ; mais excepté les travailleurs forcenés, bien peu de personnes se rendaient un compte exact de ces trésors, car il fallait passer d'une série de catalogues à une autre, aller, par exemple du fonds Harleien au fonds Lansdowne, ou se plonger désespérément dans la foule des *additional manuscrits* qui tous les ans devient de plus en plus compacte. Il y a longtemps, j'en conviens, qu'on parlait de refondre en un seul les divers catalogues des manuscrits du British Museum ; le premier pas est aujourd'hui franchi, espérons que le succès le plus complet et, je me hâte de le dire, le plus légitime, encouragera dans leur admirable entrain les autorités qui président aux destinées de cet établissement.

Dans une courte introduction, M. Maunde Thompson, principal conservateur des manuscrits, expose le plan d'après lequel le présent ouvrage a été conçu, plan suffisamment vaste puisque d'un côté il admet des compositions telles que l'histoire de Geoffroy de Monmouth, et de l'autre on y trouve des ballades, des lais et des fabliaux ; à ne le regarder que comme un simple catalogue raisonné le livre dont je m'occupe ici serait déjà un travail d'une utilité incontestable ; mais c'est plus que cela, et les notices très détaillées, très exactes et très claires qui accompagnent l'indication des principaux manuscrits, les extraits choisis qui les complètent en font pour l'histoire littéraire du moyen âge en Europe un guide aussi sûr qu'indispensable.

« Le présent volume, » je cite M. Thompson « traite en premier lieu des *romans classiques*, et sous ce titre sont désignés tous ceux qui font partie des cycles de Troie et d'Alexandre, et qui se rattachent à d'autres sujets de l'antiquité. Les traditions bretonnes et anglaises comprennent, outre le grand cycle d'Arthur, des romans détachés tels que « Havelok, » « King Horn' » et « Fulke Fitz-Warin. » Aux traditions françaises appartiennent et le cycle de Charlemagne et un certain nombre de poèmes séparés. Puis viennent les romans divers (*miscellaneous romances*), fondés sur des légendes ou des traditions d'une nationalité incertaine, mais traités dans le même style et la même manière que les grandes épopées chevaleresques françaises ; on a ajouté à cette série quelques contes, principalement par des écrivains italiens de l'époque de la Renaissance. Enfin les poèmes allégoriques et didactiques sont représentés ici par le *Roman de la Rose* et

celui de *Sydrac* et *Boctus* ; les compositions dont le caractère est strictement théologique seront analysées plus tard. Le second volume décrira les romans d'origine teutonique (y compris Beowulf)... ensuite viendront les grandes collections de contes. »

Le dépouillement des catalogues des manuscrits du British Museum donne les résultats suivants, pour les romans de chevalerie et les poèmes allégoriques et didactiques ; le « fonds royal » contribue 52 volumes ; fonds Cottonien, 94 ; fonds Harleien, 90 ; fonds Lansdowne, 13 ; fonds Arundel, 19 ; fonds Burney, 5 ; fonds Sloane, 15 ; fonds additionnel, 108 ; fonds Egerton, 6 ; total 402 volumes.

Les remarques que je viens de faire donnent une idée de la masse énorme de matériaux consultés et décrits dans ce catalogue ; je voudrais maintenant essayer de montrer par un exemple comment chaque article est entendu. Il ne faut pas oublier que si le plan de la série entière est dû à M. Maunde Thompson, la rédaction du volume suivant moi est l'ouvrage de M. Ward, employé au même département des manuscrits. Or M. Ward n'est pas un simple confectionneur de catalogues ; c'est un savant, un littérateur, connaissant à fond son moyen âge, fort au courant des travaux de MM. Paul Meyer, Gaston Paris, Fauriel, Ampère, etc. Certaines de ses notices sont de véritables dissertations où il épuise la matière, et éclaircit souvent des points sur lesquels les érudits n'étaient pas d'accord. Je ne veux pour preuve de ce que j'avance que l'excellent article sur la chronique de Turpin (pages 546-571), à propos de quatre manuscrits de cette chronique. Il y examine en détail les deux hypothèses mises en avant sur l'auteur supposé de l'ouvrage ; et tout en rejetant la théorie proposée par l'abbé Lebœuf et M. Paulin Paris, il ne croit pas que les derniers chapitres aient été composés soit à Vienne, soit par quelqu'un connaissant la topographie de cette localité.

Les articles sur Gérard de Roussillon (pages 663-670) et Havelok le Danois (pages 423-446) méritent aussi une mention spéciale, et le dernier surtout contient sur les peuples du Nord au dixième siècle des particularités fort intéressantes.

Chaque notice commence par une description du manuscrit dont il est question ; l'analyse du poème accompagnée presque toujours d'extraits et de commentaires vient ensuite, et les indications bibliographiques terminent le chapitre. Voici, à titre de spécimen de ces indications, le dernier paragraphe de l'article sur Havelok le Danois, (p. 446). « La version de Gaimar a été éditée pour la première fois par Madden et imprimée (pages 149-180) de *l'ancient English romance of Havelok the Dane, accompanied by the French text*, etc. Roxburghe Club, London (1828). Elle fut rééditée comme partie de l'*Estorie des Engles* de Gaimar, par Henri Petrie, et publiée (par les soins de Sir

Thomas Duffus Hardy) dans les *Monumenta historica Britannica* (1848) (pages 764-774). Publiée de nouveau par Thomas Wright, comme partie de l'*Estorie* de Gaimar, Caxton Society (1850) (pages 2-27). Le texte français a été édité par Madden dans le volume Roxburghe nommé plus haut (pages 107-146). Publié de nouveau séparément, par Francisque Michel en 1833, et par Thomas Wright dans le volume Caxton (voy. ci-dessus), appendice, (pages 1-34). Le poème anglais, édité par Madden (Roxburghe, pages 3-104), l'a été une seconde fois par le Rev. Walter W. Skeat pour l'*Early English Text Society* 1868. L'abbé de La Rue dans ses *Essais historiques sur les Bardes* (Caen, 1834) vol. III (pages 114-120) a inséré des remarques sur le poème français, cherchant à prouver que la langue est plus moderne que celle de Gaimar. Voir des observations du même genre d'Amaury Duval dans l'*Histoire littéraire de la France*, vol. XVIII (1835) (pages 731-738). Pour un résumé des vues contradictoires adoptées par les écrivains de la Norwège et du Danemark sur Ragnar Lodbrog et les descendants d'Ivar, les renseignements les plus récents se trouvent dans les ouvrages de Johannes C. H. R. Steenstrup : *Indledning i Normannertiden* (Copenhague, 1876) et *Vikingetogene* (1878), et dans le livre du professeur Gustave Storm : *Kritiske Bidrag til Vikingatidens Historie* (Christiania, 1878). L'importance des éléments celtiques dans la littérature islandaise a été dernièrement mise en relief par Gudbrand Vigfusson dans les prolégomènes de son édition de la *Sturlunga-Saga* (Oxford, Clarendon Press, 1878). »

J'arrête ici cette trop imparfaite notice du catalogue de M. Ward, non que je n'aie plus rien à en dire, mais seulement parce que l'espace me fait défaut. Je me bornerai à ajouter que le volume est imprimé avec soin sur d'excellent papier, et je terminerai en émettant le vœu que le tome second soit bientôt mis sous presse.

GUSTAVE MASSON.

Bibliographie de la ville et du canton de Pontoise, par LÉON THOMAS. Pontoise, impr. de A. Paris, 1883, in-8 de VIII-206 p. et 4 pl. pap. vergé. (Forme le tome V des *Mémoires de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin*).

« Ceux-là seuls qui n'ont jamais fait de bibliographie, écrivions nous dernièrement à l'occasion d'un livre du genre de celui que nous présentons aujourd'hui au lecteur, ne se doutent pas des difficultés que l'on rencontre presque à chaque pas dans des travaux analogues, et même, si nous avons des critiques à adresser à l'auteur, nous ne devons pas moins le remercier de nous avoir donné cet instrument de travail. » Nous n'aurons pas les mêmes réserves à faire pour la *Bibliographie de Pontoise*, de M. Léon Thomas, et nous n'aurons que de

éloges à adresser à cette belle et utile publication. Le plan est bien tracé et bien rempli, les indications sont exactes et nous paraissent complètes, car nous n'aurons presque pas d'additions à y faire. Enfin, si l'auteur n'a pas cru devoir comprendre dans ce travail les manuscrits relatifs à l'histoire de Pontoise, il a pris soin cependant de nous signaler les principaux, en nous donnant en appendice des indications sur les pièces manuscrites des archives de Pontoise, des archives nationales, de celles de la Seine-et-Oise et de la Seine-Inférieure, et sur les collections de la Bibliothèque Nationale et de la Bibliothèque de Pontoise (fonds Pihan de la Forest). D'autres notices répétées également à la fin de l'ouvrage sont relatives aux historiens de Pontoise, dont les travaux sont décrits et analysés, à l'établissement de l'imprimerie, à Pontoise, et enfin à des tables des *Ordonnances des Rois de France* et des articles historiques parus dans l'*Écho pontoisien*. Quatre fac-similés reproduisent les titres de pièces rares relatives à Pontoise et au *Catéchisme* de François de Harlay, imprimé au *Chasteau archiépiscopal de Pontoise*.

L'ouvrage de M. Thomas nous a paru aussi complet que possible; il nous permettra cependant de lui signaler le volume suivant qu'il ne paraît pas avoir connu : *Vita della beata Maria dell' Incarnazione, propagatrice delle Carmelitane Scalze in Francia, illustrata da un religioso de medesimo ordine. Venezia*, 1792, in-8, portr. (Cat. Detaille, n° 7911) et le chapitre de l'*Histoire du diocèse de Beauvais*, de *Louvet*, consacré à l'archidiaconé de Pontoise (t. II, p. 19 et 40.) M. Thomas annonce qu'il publiera prochainement une Numismatique et une Sigillographie pontoisiennes et nous ne pouvons que souhaiter un aussi bon accueil à cette nouvelle publication pour laquelle nous lui indiquerons un document curieux, la quittance de la gravure d'un sceau de Pontoise, publiée par M. Roman, dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1878, p. 39, pièce que M. Thomas n'a sans doute pas cru devoir faire figurer dans son travail, à cause de son peu d'étendue, non plus que la lettre de saint Louis aux religieuses de Maubuisson (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. 19, p. 265) et un compte du bourreau de Pontoise (*Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*, 1874, p. 38).

Comte DE MARSY.

BULLETIN

La Vérité sur le Prêtre. Paris, Palmé, 1883, in-32 de x-61 p. — Prix : 0 fr. 50.

Le Cléricalisme devant la France, ou Apologie du Prêtre et de la Religion. Paris, Œuvre Saint-Paul, 1883, in-32 de 63 p. — Prix : 0 fr. 25.

Voici deux brochures de propagande destinées à contrebalancer la mas-

vaise influence des livres et des discours où le prêtre et l'Eglise sont diffamés par des adversaires de mauvaise foi. Dans la première, qui se présente sous une toilette fort élégante de nature à ne pas nuire à son succès, l'auteur étudie d'abord la *question de droit*, en nous montrant le prêtre tel que Dieu et l'Eglise le veulent, puis la *question de fait*, en nous faisant voir le prêtre tel qu'il est dans sa vie privée, comme dans sa vie publique. Ensuite viennent les principales objections ou plutôt les principales sottises lancées contre le prêtre par une tourbe d'écrivailleurs, qui compte dans ses rangs encore plus d'imbéciles que de gredins : l'auteur en fait promptement et vivement justice.

— L'auteur du *Cléricalisme devant la France* traite dans son petit livre d'abord du prêtre, puis de l'Eglise, puis de la religion. Du prêtre, il dit tout le bien qu'il mérite et il est bien placé pour le connaître. Il nous le montre donc pieux, attaché à son devoir et dévoué à la patrie et ne méritant à aucun titre les accusations et les sévices dont il est l'objet. Les divers griefs élevés contre le clergé sont discutés avec autant de vivacité que de bon sens, et de façon à compléter heureusement plusieurs lacunes de l'opuscule que je signalais tout à l'heure. En ce qui concerne l'Église, l'auteur n'a pas de peine à montrer combien sont déraisonnables, injustes et inhumaines les persécutions qui l'atteignent aujourd'hui dans ses droits, dans son action, dans ses œuvres. Enfin, dans un troisième chapitre, nous voyons la preuve que ce n'est pas à l'Église catholique seule mais à Dieu même qu'on fait la guerre, et qu'ainsi tous les honnêtes gens de tous les cultes sont intéressés à se mettre en travers du flot d'athéisme qui monte toujours menaçant de tout emporter. Cette brochure est fort alerte et d'une allure vive et crâne qui convient tout à fait à la propagande. On m'a dit qu'elle avait déjà fait du bien : je ne doute pas qu'elle n'en fasse beaucoup encore si on veut la répandre et la faire lire. E. DE LA D.

A quelle carrière me vouer? par le R. P. DE DAMAS, S. J. — **Je m'établirais, si mes parents m'aidaient généreusement,** par LE MÊME. Paris, Téqui, 1883, 2 vol. in-32 de 64 et de 62 p. — Prix : 0 fr. 20.

Ces deux petites brochures font partie de la *Petite Bibliothèque de l'œuvre de Saint-Michel à 0 fr. 50 et au-dessous*. Dans la première, on trouvera des conseils très pratiques pour le choix d'une carrière. Dans la seconde, sont réfutés tous les sophismes allégués par les jeunes gens pour ne rien faire, sous prétexte que leurs parents ne les aident pas. Les obligations des parents et les devoirs des jeunes gens y sont très nettement définis, dans des pages d'une allure vive, nette et familière comme tous les écrits émanés de la plume populaire du P. de Damas. C'est aussi court que bon et jamais on ne saura trop répandre ces opuscules qui produiront le plus grand bien.

E. DE LA D.

Le droit usuel et l'économie politique à l'école, par H. REVERDY et A. BURDEAU. Paris, Picard-Bernheim, 1884, in-12 de VI-216 p. — Prix : 1 fr. 20.

Instruction morale et civique. *Deuxième partie. Enseignement civique. Notions sommaires de droit pratique et entretiens préparatoires à l'étude de l'économie politique*, par F. J. C. Tours, Mame; Paris, Poussielgue, 1883, in-12 de 120 p. — Prix : 1 fr.

L'ouvrage de MM. Reverdy et Burdeau, publié par l'éditeur du *Manuel* de

Paul Bert, et faisant partie du cours complet d'enseignement primaire fourni gratuitement par la ville de Paris à ses écoles, ne justifie pas les appréhensions que ces circonstances pourraient faire naître. Le droit usuel, seule partie de l'ouvrage dont M. Reverdy soit l'auteur, est exposé dans une suite de récits familiers pleins de vie et d'intérêt : rien à reprocher au fond, et beaucoup à louer dans la forme. — L'économie politique, rédigée par M. Burdeau, ne saurait passer sans réserves. Là encore, c'est un récit qui met en action la plupart des principes : mais l'économie politique n'est pas comme le droit, elle offre aux contestations un champ plus vaste, et ce n'est pas, par exemple, parce que l'auteur est libre échangiste, qu'il faut présenter comme axiomes évidents, les théories du libre échange ; même observation pour d'autres points de détail.

Le second ouvrage traite des mêmes matières, mais sous forme purement didactique. Du reste, n'étant pas soumis aux exigences des écoles publiques, l'auteur a pu rattacher les notions de droit public ou privé aux enseignements de l'Eglise. Dans l'économie politique, il a sur M. Burdeau l'immense avantage de donner pour les grandes questions les éléments de discussion ; on voit notamment le pour et le contre du système prohibitif, ce qui permet d'éviter la conclusion brutale que M. Burdeau impose à son lecteur : *La prohibition protège quelques-uns aux dépens de tous les autres.* BRANON.

La Chasse, *suivie de la Louveterie. — Le droit sur le gibier. — La responsabilité des chasseurs, des propriétaires de bois. — Les gardes particuliers. — Formules — Tables,* par AD. GIRANDEAU, J.-M. LELIÈVRE et G. SOUBIE. 2e édit. augm. et mise au courant de la jurisprudence. Paris, L. Larose et Forcel, 1882, in-12 de 434 p. — Prix : 4 fr. 50.

On n'avait pas encore réuni, d'une façon méthodique, toutes les lois usuelles concernant la chasse et tout ce qui s'y rapporte. C'est ce qu'ont entrepris les auteurs de ce manuel, qui s'ouvre par une utile bibliographie sur la matière, et qui contient : 1° La loi du 3-4 mai 1844 sur la police de la chasse, modifiée par la loi du 22 janvier 1874 ; 2° un commentaire de cette loi offrant toute la jurisprudence sur la matière ; 3° les règlements relatifs à la louveterie ; 4° ce qui concerne la propriété du gibier et les droits du chasseur sur le gibier ; 5° la jurisprudence relative à la responsabilité des chasseurs, des père, mère et tuteur, des propriétaires de bois et forêts en dehors de ce qui est prévu par la loi sur la chasse ; 6° ce qui est relatif aux gardes particuliers ; 7° les formules à employer pour baux de chasse, cahiers des charges, demandes de permis, procès-verbaux, rapports, plaintes, commissions des gardes et exploits ; 8° un supplément offrant les décisions rendues ou publiées au cours de l'impression du volume ; 9° enfin une table alphabétique renvoyant à tous les articles du manuel.

Ce simple aperçu suffit à montrer les services que peut rendre l'ouvrage que nous annonçons et qui a obtenu un succès très mérité. X.

Lectures courantes des écoliers français, *à l'usage des écoles des deux sexes...,* par CAUMONT. Paris, Ch. Delagrave, 1883, in-16 de 320 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce petit volume roule sur différents sujets bien traités : La famille, la maison, le village, notre pays. Le sentiment religieux règne dans ce livre, témoin cette dernière phrase (p. 318) : « Pratiquez vos devoirs et Dieu vous

bénira, » ou (p.81 et suiv.) les pages qui contiennent la description de l'église du village. Cependant, ou saint Vincent de Paul (p. 306-308). C'est donc un bon livre à signaler à nos lecteurs et nous le faisons avec plaisir.

A. D'EPRON.

Les lectures enfantines, *premier livre de lecture courante...*, par A. E. PICHARD. 10e édition, Paris, A. Picard, 1883, in-16 de 112 p. — Prix : 60 c.

Nous n'avons qu'à recommander aussi ce petit livre, dont la dernière page est l'admirable adoration de Jésus-Christ enfant par Bossuet. Ajoutons que cet opuscule est adopté par les écoles communales de Paris et qu'on peut aussi le glisser dans toutes les mains sans peur de l'en voir enlever.

A. D'E.

Jeanne d'Arc, *sa mission, sa vie, sa mort*, par LOUIS MORVAN, précédé d'une lettre de Mgr Freppel, évêque d'Angers. Nancy, Le Chevalier frères, 1883, in-12 de XII-208 p. — Prix : 2 fr.

Nous possédons un nombre presque infini de livres sur Jeanne d'Arc, mais il nous manquait un récit de la vie de l'incomparable héroïne destiné à tout le monde. Comme le remarque en son *Avant-propos* M. Louis Morvan, « on a parlé aux érudits; nous voulons parler à tous. Le nom de Jeanne d'Arc est dans toutes les bouches; son histoire doit être dans toutes les mains. Telle est la pensée qui a inspiré ce court volume. » L'auteur s'est surtout attaché à peindre la physionomie personnelle de Jeanne d'Arc; » il a admirablement réussi à en tracer un portrait ressemblant et en quelque sorte vivant. Qu'il s'agisse de *Jeanne la paysanne*, de *Jeanne l'héroïne*, de *Jeanne la martyre*, la peinture est toujours saisissante de vérité. L'auteur a consciencieusement puisé aux sources les plus pures, comme le prouvent d'ailleurs les vingt-deux très intéressantes notes qui remplissent les soixante dernières pages du volume : son récit est le résumé des meilleurs travaux de notre temps, résumé viviflé, illuminé par la flamme des plus nobles et des plus généreux sentiments. On voit que le biographe de Jeanne d'Arc, en racontant la délivrance de la France par une femme, écrit sous la dictée du cœur, du cœur qui seul, selon le mot antique qu'on ne saurait trop répéter, rend véritablement éloquent. L'admiration pour la *vierge guerrière et martyre*, l'amour pour la patrie, font de chaque page une page qui touche et qui électrise. Gens du monde, gens du peuple, tous se sentiront meilleurs en lisant ces récits d'autant plus émouvants, que l'auteur n'a jamais recours au moindre artifice de langage. Mgr l'évêque d'Angers a parfaitement jugé d'un mot tout l'ouvrage qu'il trouve « simple, plein de naturel et de charme. » Comme l'éminent prélat, nous souhaitons que la publication de M. Louis Morvan (pseudonyme sous lequel s'abrite la modestie de la fille d'un de nos généraux les plus distingués) obtienne un plein succès et produise tout le bien que l'on a le droit d'en attendre.

T. DE L

L'Histoire de la Révolution *racontée aux petits enfants*, par CHARLES D'HÉRICAULT. Paris, Gaume, 1884, in-12 de X-292 p — Prix : 3 fr. 50.

Peu d'histoires ont été aussi souvent racontées, depuis quelques années surtout, que l'histoire de la Révolution ; mais peu ont été aussi défigurées

par l'esprit de parti. Rétablir sur ce point la vérité, si habituellement faussée, et la rétablir de façon à la rendre intelligible aux enfants, et aux moins lettrés, tel est le but que s'est proposé M. Ch. d'Héricault. Personne ne pouvait mieux atteindre ce but que lui, qui connaît si bien, même dans les plus petits détails, cette époque tourmentée. Le tableau qu'il en trace est sombre et par là même il est vrai. Il étale sous les yeux des enfants auxquels il s'adresse toutes les misères de ce triste temps, et il les montre de façon à frapper vivement l'imagination de ses jeunes lecteurs. Rien de plus navrant que le récit des douleurs de la famille royale et en particulier de ce malheureux dauphin, né pour le plus beau trône du monde, et qui devait être assassiné lestement dans un obscur cachot. Rien de plus frappant que la peinture des massacres de septembre, des sanglantes exécutions de la Terreur, de la misère effroyable du peuple pendant ces dures années. Assurément le livre de M. d'Héricault ne fera pas aimer la Révolution, mais nous ne croyons pas non plus que ce soit là le but que l'auteur a voulu atteindre. De jolies gravures, reproductions d'estampes du temps, ajoutent encore à l'attrait de ce volume, qui devrait être entre les mains de tous les enfants, grands et petits. M. DE LA ROCHETERIE.

Bibliothèque d'éducation moderne. Paris, Charavay, 1882-83. — *Vie de Voltaire* par GEORGES RENARD ; in-16 à 256 p. — Prix 1 fr. 75. *Dupleix et l'Inde française*, par FABRE DES ESSARTS ; un vol. petit in-16, de 160 p. — *Une grande Nuit : la Nuit du 4 août*, par MARC PELLAGARS ; un vol. petit in-16 de 112 p. — *Un Fils de l'Alsace : Kléber*, par AUGUSTE ECHARD, un vol. petit in-16 du 128 p. — *Un exemple à suivre : la Prusse après Iéna*, par CHARLES LEVIN ; un vol. petit in-16 de 128 p. — *L'Héroïsme professionnel*, par Etienne CHARAVAY, un vol. petit in-16 de 96 p. — Prix : 0 fr. 80. — *Les Marins de la République* : 1793-1811, par H. MOULIN, un vol. petit in-16 de 224 p. — Prix : 1 fr. 50.

Si la République n'est pas glorifiée en France, ce ne sera pas la faute de MM. Charavay. Ils ont entrepris en son honneur toute une série de publications populaires, la *Bibliothèque d'éducation moderne*. Comme frontispice de ces petits volumes, c'est la République, sous différents aspects et différentes postures, mais toujours couronnée du bonnet rouge. Elle figure même en tête d'une *Vie de Voltaire*, qui eût assurément été bien surpris de se voir transformé en héros républicain, lui le courtisan éhonté des monarques les plus despotiques.

Nous ne nierons pas l'attrait de ces petits volumes : ils sont remplis de gravures, reproductions d'anciennes estampes, vieux clichés, souvent usés et qui servent dans des opuscules différents sous des noms différents. C'est ainsi qu'une gravure qui représente un pauvre diable, la corde au cou, attaché derrière une charrette, entre des soldats de la maréchaussée, est intitulée, tantôt la *Justice seigneuriale*, tantôt les *Châtiments barbares* — admirez l'ingénieuse association d'idées. — Mais enfin les images amusent toujours et attirent les lecteurs, surtout ceux auxquels est destinée la *Bibliothèque d'éducation moderne*.

Ce que nous voulons relever et condamner dans cette *Bibliothèque*, c'est le parti pris des auteurs, parti pris d'exaltation de la République, parti pris de dénigrement de la monarchie. On n'y tient aucun compte des travaux récents les plus sérieux et les plus consciencieux sur l'ancienne France ; on n'y veut même pas reconnaître la prospérité dont jouissait le pays sous le

règne de Louis XVI, prospérité constatée déjà par Tocqueville, qui n'est pas suspect de partialité pour l'ancien régime, et confirmée par les études ultérieures de savants comme MM. Babeau, de Calonne, etc. Les paysans y sont toujours ces « animaux farouches » décrits par la Bruyère dans un tableau célèbre, singulièrement poussé au noir. En revanche, on y admet toutes les légendes révolutionnaires, si bien réduites aujourd'hui pourtant à leur juste valeur, la légende des volontaires de 92, par exemple, et celle du *Vengeur*, malgré les démonstrations décisives de MM. C. Rousset et G. Bord. Mais ce qui n'éclate pas moins dans ces opuscules, c'est l'hostilité aux idées religieuses. Ainsi, dans un petit volume sur *Dupleix et l'Inde française*, on va, nous ne savons pourquoi, parler de l'Inquisition... portugaise ! Dans un autre sur l'*Héroïsme professionnel*, on célèbre le dévouement des membres de la Société des secours aux blessés : pas un mot des *Frères*, ces héroïques brancardiers du siège de Paris. On exalte les vertus de deux infirmières.... laïques ; pas un mot des sœurs, auxquelles les médecins libres-penseurs eux-mêmes rendent un si éclatant hommage. Ces quelques citations suffisent à faire juger l'esprit de l'œuvre éditée par MM. Charavay. Les lecteurs qui n'apprendront l'histoire que dans la *Bibliothèque d'éducation moderne*, seront étrangement instruits. M. R.

Oraison funèbre de Son Eminence le cardinal Dechamps, archevêque de Malines, prononcée en l'église métropolitaine de Saint-Rombaut, par Mgr Pieraerts, recteur magnifique de l'Université catholique de Louvain. Malines, Dessain ; Paris, Ve Magnin, in-8 de 23 p. — Prix : 0 fr. 25.

On sait la grande place qu'a occupée le cardinal Dechamps dans l'épiscopat catholique. Il était donc naturel que la Belgique, sa patrie, payât son tribut de regrets et d'hommages à sa mémoire glorieuse et bénie. Elle l'a fait par la bouche de Mgr Pieraerts, recteur de l'Université catholique de Louvain. Dans son oraison funèbre, un peu écourtée, ce me semble, pour une aussi grande vie, le savant prélat raconte avec une simplicité pleine d'émotion la vie de l'éminent cardinal et met en lumière ses vertus et ses œuvres. Il nous fait voir en lui tour à tour le prêtre, le religieux, l'évêque, l'apologiste, le polémiste, l'orateur, et montre bien qu'à ces divers points de vue, le cardinal Dechamps a honoré grandement et son siècle et son pays. La lecture d'une telle vie ne peut être que très profitable et je suis persuadé que beaucoup de catholiques, en France comme en Belgique, voudront en recueillir et en méditer les hautes et saintes leçons.

P. Talon.

Victor Hugo le Petit, par Jules Leffondrey. Paris, Varnier, 1883, in-8 de 32 p. — Prix : 1 fr.

On sait l'adoration, le mot n'est pas trop fort, dont Victor Hugo est l'objet et, on peut le dire, la victime. La mémoire du poète paiera cher, je le crains, quand l'heure de la postérité aura sonné, les hommages excessifs recueillis par l'homme vivant. C'est ce que tente de démontrer M. Jules Leffondrey dans une brochure fort vive où il assure que Victor Hugo n'est qu'un poète vide et sonore, un dramaturge faux et maladroit, un romancier ennuyeux, et pour tout dire un plagiaire et un exploiteur de la littérature

allemande, en contradiction flagrante avec toutes les tendances de l'esprit français. Quant à l'homme politique, c'est tout simplement un poseur, et la conviction n'est absolument pour rien dans les œuvres en prose et en vers qu'il a tour à tour consacrés à défendre ou à salir les gouvernements les plus divers. Il y a du vrai dans ce réquisitoire : mais l'excès en tout est un défaut et l'auteur a un peu oublié que *qui veut trop prouver ne prouve rien*. Sa brochure donne le cadre d'une intéressante étude sur Victor Hugo : peut-être l'auteur voudra-t-il le remplir lui-même en développant le travail, un peu dénué de pièces justificatives, qu'il nous donne aujourd'hui. Je le souhaite vivement, mais je l'avertis que, pour mener cette œuvre à bien, et écrire un livre dont la critique puisse tenir compte, il lui faudra plus de temps qu'il n'en a mis à faire son réquisitoire, et aussi plus de modération, plus d'esprit critique et plus de patience. P. Talon.

VARIÉTÉS

I

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN

I. HISTORIQUE

« Le joyau incomparable de l'Université, c'est sa bibliothèque, » nous dit Lesnauderie, son scribe au commencement du quinzième siècle (1).

Il y en avait d'autres dans la ville de Caen et même dans l'Université, celles des quatre couvents de mendiants (2), celles des collèges (3); nulle n'était comparable à celle que Lesnauderie qualifie avec un peu d'exagération peut-être, mais qui a servi de base au fonds actuel de la ville de Caen (4).

En 1457, nous trouvons le premier document intéressant notre sujet et nous pouvons constater que les livres sont dispersés aux mains de tous les suppôts (5), ou confiés en gage de quelque dette. A cette occasion l'Université se préoccupe d'éteindre les dettes ainsi garanties pour pouvoir reprendre tous ses livres et les aménager dans un local commun (6). L'établissement d'une bibliothèque était décidé, on choisit pour commissaires délégués à cette entreprise, Me Tho. Onfroy, doyen des Arts, Me Tho. Fortin, et quelques autres encore. Ils furent chargés de recueillir les livres, de les resserrer dans le bahut (7) de l'Université, de ne les prêter à personne, mais de les tenir enfermés jusqu'à l'achèvement de la bibliothèque (8). Le 25 juin, ils rendaient compte de leur mission (9), et, le 19 août, ils faisaient placer les volumes dans l'endroit qui leur était destiné (10) ; la Faculté des arts

(1) *Mat.* 40 v°. — V. la notice consacrée à ce manuscrit et à son auteur dans le t. XII du *Bull. de la Soc. des Antiquaires de Normandie ;* in-8°, 1883, p. 296 et s.
(2) *Ibid.*, 39 r°.
(3) *Ibid.*, 277 r°., et *Bull. Soc. des A. de N.*, *ibid.*, p. 464.
(4) G. Lavalley, *Catalogue des mss. de la Bibliothèque municipale de Caen*... Caen, Le Blanc Hardel, 1880, in-8, LXIX-274 p.
(5) *I. Concl.* XIIII v°. V. sur ce registre le *Bulletin de la Soc. des Ant.*, t. cit., p. 314.
(6) *I. Concl.* (*Bull. Soc. Ant. de Norm.*, p. 594 et s.), nos 6 et 9.
(7) « Arca ».
(8) *Ibid.*, n° 18.
(9) *Ibid.*, n° 22.
(10) *Ibid.*, n° 31.

réunit ceux qu'elle détenait en gage, moyennant un certificat constatant son droit et la remise d'une clé ouvrant le banc où ils étaient attachés (1). Alors on constata, le 24 septembre, à l'inauguration de la librairie, comme on disait alors, la présence de vingt-cinq volumes sur les bancs (2). En 1472, leur nombre se montait à soixante-douze sans compter ceux du Décret (3).

En 1476, l'ancien local, devenu trop étroit, fut, sur les réclamations de Me R. d'Estampes, agrandi aux dépens des salles de la Théologie et des Droits. La récente construction des écoles des Arts permettait à ces facultés de faire ce sacrifice (4). Les Lois finirent même par céder complètement leur place (5). Mais le nerf de toutes les entreprises, guerre ou aménagement, faisait défaut ; en 1485 rien n'était encore achevé, et l'on dut recourir aux expédients (6). Enfin tout fut prêt tant bien que mal, grâce à la confection de six nouveaux pupitres ou ambons (7) et à la réparation des vitres, qui laissaient auparavant couler l'eau sur les livres (8). La bibliothèque était installée dans les salles au-dessus des Facultés de droits, au milieu des grandes écoles (9).

Pour la surveiller, la présence continuelle d'un gardien et l'inspection semestrielle du recteur étaient nécessaires. Parfois même on y envoyait des commissaires spéciaux (10).

Le gardien devait ouvrir et fermer la salle, la nettoyer, garder le catalogue ou inventaire (11), Pour cela on lui donnait une chambre au-dessus de la bibliothèque (12), on lui enjoignait de faire une ronde nocturne, de bien serrer les livres (13), mais on ne lui faisait d'autres largesses que celle de l'exempter des impôts (14) et de le retirer de prison, quand sa femme le réclamait (15). Aussi cumulait-il souvent cette charge avec celle de portier des écoles (16). Nous connaissons les noms de quelques-uns de ces fonctionnaires : Robert Legris, révoqué en 1465 ; Guillaume Legoulu, son successeur (17) ; O. Desgardins, nommé en 1489 après une querelle et un accord intervenus successivement entre les bourgeois de Caen et les universitaires (18) ; G. Dudoit (19).

(1) *Ibid.*, n° 36. — V. n° 43 la formule de la lettre de gage. Voici le titre des volumes engagés : 1. *Catholicon*, inc. 2° fol. « Quoque consonantem », inc. penult. fol. « Gallinis » ; 2. *Biblia*. inc. 2° fol. « litteras legeret », inc. penult. fol. « tau signum » ; 3. *Retractatio B. Augustini*, inc. 2° fol. « Credentes », inc. pen. fol. « ad probationem » ; 4. *Confessio ejusdem*, inc. 2° fol. « Jubeas a me », inc. pen. fol. « Compendium » ; 5. *Plures libri ejusdem*, inc. 2° fol. « arbitrii », inc. pen. fol. « vero illi » ; 6. *Ejusdem de Trinitate*, inc. 2° fol. « vivaciter », inc. pen. fol. « exempli forma. »

(2) *Ibid.*, n° 44.

(3) *I Concl.* 47 v°.

(4) *I Concl.* 66 v°.

(5) *Ibid.*, 101 r°.

(6) *Ibid.*, 112 r°.

(7) *Ibid.*, 130 r° et v°.

(8) *Ibid.*, 180 v°.

(9) *Matrol.* 18 r° et *Plan dess. par M. de La Londe et éd. par M. Buache*, 1759, gr. in-fol. donné en 1856 aux Arch. du Calv. par M. A. de Formigny de La Londe.

(10) *I Concl.* 59 r°, 73 r°, 130 r° et v°.

(11) *Mat.* 18 r° et v°.

(12) *I Concl.* 151 v°.

(13) *Ibid.*, XVI v°.

(14) *Mat.* 18 r° et v°.

(15) *I Concl.* 83 v°.

(16) *Mat.*, *ibid.*

(17) *I Concl.* XXIX v°.

(18) *Ibid.*, 127, 128, 129 v°, 130 v°, 133, 134.

(19) V. ci-dessous Inv. n° 295.

Le recteur n'avait lui qu'une inspection à faire pendant la durée de sa charge (1). Il était assisté des doyens et accompagné du scribe, aux mains duquel était une copie de l'inventaire (2).

Et cependant que de désordres et d'abus. Malgré qu'on eût fait rentrer tous les livres confiés aux suppôts avant l'établissement de la bibliothèque, on le croyait du moins (3) car depuis on s'aperçut qu'il n'en était pas ainsi (4), quelques-uns en récélaient dans leurs chambres (5), malgré des avis et des ordres sans cesse répétés, on avait souvent à subir des pertes ou même des vols.

Au chapitre des pertes, il faut inscrire celle d'un volume que depuis longtemps on ne connaissait même plus (6), celle des « Postille N. de Lira super Psalterium, Epistola Ebreardi seu Geraldi ad Parisienses, Liber qui intitulatur magistri et discipuli (7). »

Ce qui favorise le plus ces pertes c'est la multiplicité des prêts et des clés (8). Vainement l'Université éleva-t-elle contre l'obtention des uns et des autres les obstacles les plus propres à assurer sa sécurité. C'étaient des maîtres qui sollicitaient ces privilèges et qui pour les obtenir se soumettaient à la formalité préalable, une demande en pleine assemblée (9). On ne pouvait leur refuser. Il est vrai que l'on obligeait en outre les possesseurs de clés, à ne communiquer leur copie à personne sans l'assentiment de l'Université (10) et les emprunteurs à faire une reconnaissance en bonne et due forme des livres qu'ils emportaient (11), on inscrivait sur les volumes leur origine et leur propriété (12). Mais sauf cela, quand ils s'appelaient Guillaume de Villette, docteur ès lois, official de Bayeux et bienfaiteur de l'Université, ou les deux Pellevé, alors professeurs de droit civil à Caen, ils ne pouvaient s'en aller les mains vides (13). Et s'ils venaient à mourir, que de soins et de tracas ne fallait-il pas pour rentrer en possession de son bien (14). Il est vrai de dire que quelquefois les livres revenaient plus facilement, sans difficulté (15).

Cependant il y avait des désordres plus graves encore et que nous ne devons pas passer sous silence ; ils ont fait gémir avant nous le vieux scribe de l'Université, le bon Lesnauderie. Parmi ceux qui fréquentaient la bibliothèque ou s'y introduisaient subrepticement la nuit, les uns enlevaient les lettres d'or initiales des manuscrits, ou arrachaient les feuillets de garde en parchemin, les autres dérobaient ou mutilaient les livres (16). C'est en vain que les recteurs faisaient soigneusement leur inspection, et que, signalant ces déprédations, ils réclamaient auprès de l'ordinaire une monition, et auprès du pape une bulle en forme de « significavit » (17). C'est en vain que des affiches

(1) *Bull. Soc. des Ant. de Norm.*, t. XII, p. 371 et 387.
(2) *I Concl.* XII r°, XXXIII r°.
(3) *I Concl.* XIV v°.
(4) *Ibid.*, 47 v°.
(5) *Ibid.*, 130 r° et v°.
(6) *Ibid.*, XII r°.
(7) *Ibid.*, XIIII v°.
(8) *I Concl.*, XVI v°.
(9) *I Concl.* XX r°, XXXIII r°, 47 v°.
(10) *Ibid.*, 47 v°.
(11) *Ibid.*, 64 r°, 148 v°.
(12) *Ibid.*, 64 r°.
(13) *Ibid.*, 96 v°.
(14) A la mort de J. Pellevé, *Ibid.*, 108 r°.
(15) *Ibid.*, 64 r°, 74 v°, 116 v°, 118 r°.
(16) *Mat.* 18 r° et v°.
(17) *I Concl.* 79 v°.

menaçaient les malfaiteurs d'excommunication, et que pour les rendre plus intelligibles, on les rédigeait en latin et en français, « in lingua latina et laica » (1). On fit même bien un règlement (2), mais il fallut se résoudre pour obtenir quelque peu d'ordre à fermer la bibliothèque durant le carême et pendant les collations de grades ès arts (3).

Au milieu de si graves préoccupations, l'Université n'avait pas négligé celles de moindre importance, comme les reliures, les réparations aux pupitres et ambons (4).

Nous avons pensé qu'après cette courte étude sur l'organisation de la bibliothèque, nous devions avec les renseignements que nous puisons dans le I registre des Conclusions, donner une liste des dons de livres faits à l'Université, renvoyant le lecteur à l'inventaire qui suit, pour le supplément de quelques-uns de ces dons, qui ont échappé à l'attention du recteur et par suite à nos investigations.

1460. — Don de livres sans indication de titres par la Faculté des arts. En retour elle demande le libre usage de ces volumes (5). — Don de livres de médecine par la Faculté de cette science. — Don de livres de droit par R. d'Estampes docteur *in utroque*. Nulle mention de titres, mais seulement inscription de l'origine sur ces volumes (6).

1462. — *Expositio Apocalipsis pulcerrima secundum diversos doctores ; Aurora continens Bibliam metrificatam ; Somma Britonis ; Arismetica cum exposicione Marciani de nupciis philologie ;* remis par maître N. du Quesney, au nom de son père (7).

1463. — Les *Sentences* de S. Bonaventure ; le *Rational* de G. Durand un autre petit volume : *Super libro Primorum articulorum* (8).

1465. — Les héritiers de G. de Loraille remettent plusieurs livres en compensation de neuf écus qu'il devait à l'Université, en conséquence celle-ci ordonne de ne pas inscrire de qui ils viennent, puisque ce n'est pas là un don, mais un paiement (9).

1467. — Don de l'*Apparatus Archydiaconi super VI^to decretalium* par J. Barrat, licencié *in utroque*. Deux livres venant de Me du Quesney : la *Première partie de la somme*, de S. Thomas d'Aquin, inc. « Quia catholice veritates » ; et l'ouvrage d'Adam *Super libro Sententiarum*, inc. « Ita est enim lex », sont remis à l'Université. — Le prieur de l'Hôtel-Dieu rend deux livres qu'il détenait en gage (10).

1468. — Don de quelques livres non désignés par G. de Villette, official de Bayeux, à charge d'usufruit sa vie durant ; — du *Commentaire sur les Psaumes* de Saint Augustin ; et des *Tables des questions de morale* de saint Grégoire, par R. d'Estampes, official de Caen (11).

1470. — Acquisition d'un livre de médecine avec une somme de 6 l. t.

(1) *Ibid.*, 126 v°, 168, 189 v°.
(2) *Ibid.*, 177 v°, 178 r°.
(3) *Ibid.*, 189 v°.
(4) *I Concl.* 74 v° ; 99 r° ; elle fait payer les reliures par les officiers, excepté les bedeaux, et ce à peine de révocation, 148 v°.
(5) *I Concl.* XIIII v°.
(6) *Ibid.*, XVI v°.
(7) *Ibid.*, XVII v° ; ce Quesney, originaire de Rouen, devint Chartreux par la suite. (*Ibid.*, XXXIII v°).
(8) *Ibid.*, XXII v°.
(9) *Ibid.*, XXVIII v°.
(10) *Ibid.*, XXXIII r°.
(11) *Ibid.*, XXXV v° et XXXVI r°.

offerte par plusieurs notables bourgeois de Caen (1). — L'évêque de Bayeux, Louis d'Harcourt, envoie six ouvrages de différents docteurs ès lois (2). — J. Nolant, bourgeois de Caen, donne un volume de médecine (3).

1472. — Don par Robert Cornegrue, évêque de Sees, d'un Avicenne, récemment écrit et bien relié, auquel ne manque que l'enluminure des huit grandes lettres initiales des huit livres. Celles-ci furent exécutées aux frais de l'Université. — Legs de deux volumes en papier, par L. d'Harcourt (4).

1474. — Legs par J. Caudel des *Commentaires* de saint Chrysostome *sur Saint Mathieu* et de Saint Jérôme *sur Isaïe*, du *Quatrième volume* de Saint Thomas et de la *Somme du cardinal d'Ostie* (5).

1475. — Don des premiers volumes imprimés sur papier, c'est le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais (6).

1480. — Don d'une somme de 100 écus pour acheter des livres (7).

1481. — Les Arts remettent à la bibliothèque les livres, provenant d'un don de J. Bouet, grand pénitencier de Lisieux (8). — Cette année-là, Barthélemy d'Anjou, docteur en médecine et professeur d'astrologie (9), offrit dix volumes, dont trois, l'*Avicenne* en deux tomes, et les *Pandectes de médecine*, étaient « non manu scripta set impressa. » L'abbé du Val avait envoyé, lui, une *Somma Ostiensis* (10).

1482. — Legs de livres de théologie, par N. Michel. Ils furent choisis au nombre de trois parmi ceux de sa bibliothèque particulière (11).

1483. — Le *Canon d'Avicenne* est offert par J. Plusbel (12);— les *Sermones dominicales magistri Leonardi de Utino, Ord. Pred.* (13); et des *Questions sur le IIe, IIIe et IVe livre des sentences*, par J. Ovyn (14); — les *Œuvres de J. Duns ou Scott*, le traité de *La Cité de Dieu par S. Augustin*, *l'Histoire de la guerre des Juifs par Joseph*, *la Généalogie des Dieux par Boccace*, par J. de Troismons (15) ; le *Speculum Judiciale* et *Lectura Chini super codice*, etc. (16).

1485. — Treize nouveaux livres apportés par J. Avaine au nom de R. d'Estampes et de J. de Troismons et promesse d'en apporter un plus grand nombre quand la bibliothèque sera agrandie (17).

Legs de Maître G. de La Cour, apportant un nouvel exemplaire de *la Cité de Dieu de S. Augustin*, les *Sermones discipuli* (*Joannis Herolt*) (18), *les Figu-*

(1) *Ibid.*, xxxx v°.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, 40 r°
(4) *Ibid.*, 47 v°.
(5) *Ibid.*, 59 r°.
(6) Voici comment sont décrits ces deux volumes « nuncupata Historialia Vincentii impressa in papiro. »
1um Volumen sic incipit in primo folio « sm Augustinum xix° libro, etc. » et finit in ultima columpna « Et cogitationes cause. »
2um Volumen incipit in prima columpna « Observet lector quod in prolego » et in penultimo folio sic finit « Motus corporalis in solo autem Deo. » *Ibid.*, 63 r°.
(7) *Ibid.*, 84 r°.
(8) *Ibid.*, 87 v°.
(9) *Bull. S. des A. de N.*, t. xii. p. 430.
(10) *I Concl.*, 90 v°.
(11) *Ibid.*, 93 r° et 94 v°.
(12) *Ibid.*, 95 v°.
(13) *Scriptores ord. Praed. recensiti...* opus inchoavit Jac. Quétif, absolvit Jac. Echard. Parisiis, Ballard. 1719-21, in-fol. t. II. p. 845.
(14) *Concl.*, 100 v°.
(15) *Concl.*, 100 bis v°.
(16) *I Concl.* 100 bis v°.
(17) *I Concl.* 108 v°.
(18) *Brunet*, t. V., col. 310.

res de l'Ancien et du Nouveau Testament par S. Isidore de Séville et les *Quolibeta Magistri Hervei* (1).

1487. — J. Blondel, docteur en médecine, donne quatre volumes traitant de cette science (2)

1489. — Cinq volumes sont légués par Q. Lefèvre et trois livres utiles pour les Arts, sont offerts à l'Université par J. Aumont, licencié en théologie et curé de Reviers, à la condition que l'Université les remettrait à la Faculté au cas où chacune viendrait à avoir une bibliothèque distincte (3).

1490. — Maître Gauvain remet quatre volumes, dont le titre est laissé en blanc dans le manuscrit, au nom d'un anonyme, « homme vénérable, dont, par égard pour la volonté et l'humilité, il consentit à taire le nom. » Sur quoi l'Université rendit des grâces « immortelles » au généreux donateur et l'associa à ses prières (4). Ursin Thyboult lègue le quart de sa bibliothèque, sans doute composée d'ouvrages de théologie, dont il était professeur. Après quelques négociations, on put par là faire venir trente nouveaux volumes sur les rayons de l'Université (5).

1491. — A ceux-là s'ajoutèrent trois autres légués par Maître de Groscel (6)

1493. — Un *Avicenne* complet donné par les héritiers de J. Plusbel, comme exécuteurs de son testament (7).

1495. — Autre accroissement obtenu en la même forme, l'Union reçoit le *Magnum decretum*, après la mort de J. Dezjardins, curé de S. Arnoult et S. Clair au diocèse de Séez (8).

1496. — Don de la *Secunda Secunde* de S. Thomas d'Aquin par un notaire (9) de Coutances (10).

(*La suite à la prochaine livraison*). Cte Amédée de Bourmont.

II

LA NOUVELLE LITTÉRATURE ARABE CHRÉTIENNE.

L'infatigable activité des missionnaires français dans l'Orient arabe ne s'est pas concentrée dans les écoles ou collèges où elle opère tant de bien, mais élargissant sa sphère d'action, elle a voulu étendre et multiplier ses bienfaits, en dehors de l'école par le moyen de l'imprimerie, comme le faisaient d'ailleurs les envoyés des sociétés protestantes. Et déjà, grâce au zèle persévérant des PP. Franciscains de Jérusalem, des PP. Jésuites de Beyrouth et des PP. Dominicains de Mossoul, la Palestine, la Syrie, et la Mésopotamie possèdent chacune leur imprimerie, qui ne le cède en rien à celles de l'Europe. Aussi pour ne parler aujourd'hui que de celle de Beyrouth nous croyons qu'elle est digne, par ses productions nombreuses et variées, d'attirer l'attention des orientalistes et des bibliophiles, comme elle fait l'admiration des curieux qui la visitent, par ses cinq presses à vapeur, sa fonderie de caractères, son atelier de reliure, etc... et surtout par la netteté, la perfection de ses types arabes et syriaques.

(1) *I Concl.* 111 v°.
(2) *I Concl.* 119 r°.
(3) *I Concl.* 135 v° 136.
(4) *I Concl.* 141 v°.
(5) *I Concl.* 141, 142 v°., 147 v°.
(6) *I Concl.* 149 r°.
(7) *I Concl.* 164-165.
(8) *I Concl.* 176 r°.
(9) « Sigillifer » Cs. Du Cange sv. *Sigillarius*.
(10) *I Concl.* 181 r°.

On ne s'étonnera donc pas que plusieurs Revues allemandes, comme la *Terre Sainte* (*Das heilige Land*) de Cologne, et avant elle, *Les Feuilles historiques et politiques* (*Historisch-politische Blætter*) de Munich, en aient parlé avec les plus grands éloges, et fait ressortir le nombre, l'utilité et le bon marché des ouvrages qu'elle ne cesse de publier. Je crois donc être agréable aux lecteurs du *Polybiblion* en me bornant dans ce premier article de *Bibliographie orientale*, à résumer avec les rectifications et additions nécessaires, l'article des *Historich-politische Blætter*, sur l'imprimerie catholique de Beyrouth.

I

« Et d'abord, dit l'auteur de l'article, pour bien comprendre les progrès accomplis dans ce siècle, sous le rapport de l'imprimerie, grâce aux efforts des missionnaires, voyons quel était auparavant l'état de l'imprimerie et de la littérature arabes-chrétiennes, en ces pays. Un homme bien compétent en pareille matière, Gésénius, disait il y a cinquante ans dans l'*Encyclopédie* de Ersch et Gruber (à l'article LITTÉRATURE ARABE) : « La littérature chrétienne et théologique consiste en grande partie en traductions de la Bible. Dès le commencement du XVIe siècle, des imprimeries d'Europe, et en particulier, celle de la Propagande, avaient déjà publié pour les missions d'Orient un nombre considérable d'ouvrages de piété et de livres théologiques. L'Orient même en publie beaucoup. Il existe sur les hauteurs du Liban, un monastère grec-catholique, appelé Mar-Iouhanna (Saint-Jean) connu aussi sous le nom de Chouaïr (qui est celui du village voisin). Une imprimerie arabe y fut établie dès 1732 ; les caractères (très imparfaits et abandonnés aujourd'hui) étaient dûs à la main habile d'Abdallah-Zakher d'Alep. De cette imprimerie sortirent quatorze ou quinze ouvrages, la plupart ascétiques, entre autres une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et les actes d'un concile tenu au Liban. Antérieurement avaient été publiés à Alep trente-quatre homélies de saint Jean Chrysostome (1707) et soixante-six homélies de saint Athanase (1711).

Les livres sortis des presses de la Propagande, à Rome, sont surtout des catéchismes, des méthodes pour la confession, des bréviaires, des missels et des règles monastiques, et ensuite quelques ouvrages apologétiques et polémiques contre le mahométisme, etc.

Parmi les moines, Guadagnoli et Dominique Germain de Sélinie se distinguèrent surtout par leur activité. Thomas à Kempis parut encore deux fois en langue arabe et se répandit parmi les Maronites du Liban. On l'imprima aussi à leur usage, en caractères karchouniques (arabe en caractères syriaques).

Outre la Propagande, on vit travailler avec ardeur l'imprimerie du Collège des Jésuites, et celle de François Savany de Brèves (1560-1628) fondée dans le même but. Les beaux types de ce dernier, venus plus tard à Paris, furent employés pour la Bible Polyglotte, et on s'en est encore servi dans des temps plus rapprochés de nous... En Angleterre, Edouard Pocoke entreprit la version de plusieurs ouvrages qui furent distribués en Orient, entre autres : *La Vérité de la religion chrétienne*, par Grotius ; le *Catéchisme anglican* et même la *Liturgie anglicane* (1674). Au commencement du XVIIIe siècle de semblables travaux furent exécutés à Halle, pour la conversion des Juifs orientaux ; *le Petit catéchisme de Luther* parut traduit en arabe par Salomon Negri (1729) en même temps que de petits ouvrages de A. H. Francke et Freilinghansen, traduits par Callenberg. »

II

Voyons maintenant ce que l'imprimerie de Beyrouth, dont nous nous occupons, a produit dans ces dix dernières années. Naturellement la place la plus importante est aux écrits théologiques, apologétiques, et aux livres de piété ; deux genres d'ouvrages qui ne seront pas sans attrait pour les arabisants, et qui leur permettraient de compléter leur connaissance de l'arabe, facilement et à peu de frais.

Parmi les ouvrages classiques, nous trouvons dans le *Catalogue français-arabe de l'imprimerie* (Beyrouth, 1883) des livres de toutes les dimensions, en commençant par l'Abécédaire. Une *Méthode de Calligraphie arabe*, entièrement nouvelle, comprenant une série de cahiers gradués ; un *Précis de grammaire* par demandes et réponses, une *Grammaire française* avec texte arabe en regard ; un *Manuel de conversation*, et d'autres petits *Manuels d'Arithmétique, de Géographie et de droit populaire*, en langue arabe.

Montant plus haut l'échelle de l'enseignement, on rencontre les *Principes de littérature et de rhétorique* par Arsémos El-Fakhouri ; une très riche *Chrestomathie arabe* en 2 vol. grand in-octavo, contenant des extraits des meilleurs auteurs arabes : Aboul-Féda, Ibn-Khaldoun, Ibn-Bathouta, Hariri, etc. Tous ces morceaux sont judicieusement choisis, revus avec soin, marqués de points, de voyelles et accompagnées de courtes remarques en arabe. Il paraît aussi depuis une année un autre ouvrage dans le même genre, mais sur un plan différent, sous le titre de *Fleurs de la littérature arabe*. Il comprendra 7 volumes in-12 de 300 pages, dont 6 déjà parus. L'importance de ce recueil, la sensation qu'il a produite, jusque parmi les musulmans méritent qu'on lui consacre un article spécial.

Voici maintenant des dictionnaires : le *Dictionnaire arabe-français* du P. Cuche, dont Wehrmond a reconnu le mérite ; et le *Vocabulaire français-arabe* du P. Heury, — un *Nouveau Dictionnaire arabe-français* de 1,009 pages, spécialement destiné à aider dans la lecture des ouvrages mentionnés plus haut ; il est accentué avec précision, enrichi de nombreux exemples, et d'un prix fort modique (7 fr.) (1)

Pour ceux qui aiment les histoires, voici quelques livres, les uns en arabe seulement, les autres ayant le texte français en regard. Ce sont en première ligne les aimables *Cent petits Contes* de notre célèbre Christophe de Schmidt ; puis, du même auteur, *Godefroy le jeune ermite*, et la *Guirlande de houblon*, et sa délicieuse *Rose de Tannenbourg* (ou la Rose de l'Occident, comme dit le titre arabe). Ajoutons les ouvrages suivants empruntés au français : *Farida, ou l'Amour chaste d'une jeune chrétienne* ; les *Naufragés du Spitzberg*, les *Paraboles* du P. Bonaventure Giraudeau, et un *Voyage en ballon*; enfin le *Vie del Cuore*, traduit de l'italien, par le curé J. Bostani.

Depuis quelques années paraît aussi un *Almanach* (Taquoïm) petit in-18. Outre le calendrier des différents rites chrétiens d'Orient ; il indique aussi l'arrivée et le départ des divers services de bateaux, en arabe et en français; ensuite à l'instar de nos almanachs, il contient de petites histoires et des dialogues arabes.

Ce n'est pas encore tout : voici un journal hebdomadaire in-folio, *El Bachir* (le *Messager*), actuellement dans sa quatorzième année, fait sur le plan de nos journaux d'Europe ; extraits des différents journaux, nouvelles té-

(1) Outre la *Grammaire arabe en français*, du Père Abougit, l'imprimerie catholique de Beyrouth en a édité ou réimprimé trois autres ; l'*Aheroumieh*, la *Grammaire* du Père Eddé, plus en harmonie avec nos méthodes modernes, et le Bahs-el-Mataleb, de Mgr Germanos Farhat, d'Alep; avec les notes de maître Saïd-el-Chartouni.

légraphiques, notes commerciales, correspondances des pays principaux, de la Syrie, de la Palestine et de l'Egypte ; entretiens sur la littérature et les sciences, enfin articles ayant pour but l'instruction et l'utilité publiques. Il est envoyé sous bande par la poste tous les huit jours.

Mais, si les lettres et les sciences sont en honneur, c'est surtout dans la littérature religieuse et apologétique que se déploie l'activité de cet établissement. Avec l'édition du *Rituel* et du *Bréviaire syriaques*, nous trouvons une magnifique série de livres de dévotion de l'Occident, tant anciens que modernes, traduits en bon arabe. Un grand nombre sont dûs à la plume du P. Fromage. Nous nous promettons de revenir sur ce célèbre missionnaire, dont les nombreux ouvrages, depuis près de 200 ans, font tant de bien à l'Orient chrétien. Il y a les livres pieux de Nieremberg et de Segneri ; quelques ouvrages de Bonhours et de Lercari ; les *Visites au Saint-Sacrement* de saint Alphonse de Liguori, etc. A cette série appartiennent différents livres de prières, des histoires saintes et ecclésiastiques ; enfin les écrits apologétiques et polémiques de Mgr de Ségur, des PP. Scheffmacher, Van Ham, Gantrelet, ainsi que d'autres ouvrages, en réponse aux attaques et agissements des différentes sociétés protestantes. Un ouvrage bien plus important est la nouvelle édition in-quarto de la *Vie des Saints* d'après le P. Ribadeneyra, traduite par le P. Fromage. Ce livre est orné de plusieurs gravures sur bois, et augmenté d'un supplément.

Mais le travail de beaucoup le plus sérieux et le plus remarquable est la nouvelle traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament d'après les textes originaux ; à la fin se trouvent des notes et éclaircissements, comme dans Allioli et de riches index de mots et de choses. L'ouvrage se compose de trois superbes volumes, grand in-octavo, d'une impression magnifique sur papier fort et avec des caractères tout nouveaux, d'un style vraiment arabe. Les points-voyelles ont été mis avec une rare précision ; de plus, il y a des encadrements spéciaux, variés à chaque livre et trente-deux gravures sur bois. On peut encore se procurer des parties séparées de l'Ecriture sainte, comme les Psaumes, le Nouveau Testament, les Evangiles avec ou sans les points-voyelles.

Espérons, conclue la feuille allemande citée plus haut, que le développement de cette activité des missionnaires se poursuivra dans la paix et la tranquillité sur le Liban et en Syrie, sous la protection des puissances chrétiennes, et le temps de la récolte viendra à l'heure marquée par la Providence. »

J. B.

CHRONIQUE

Nécrologie. — L'abbé Jean Guyot, qui vient de disparaître si tragiquement dans les eaux du Congo, était né en 1841, à Montmerle, sur les rives de la Saône. Dès l'âge de 12 ans, il passa la Méditerranée et fit toutes ses études au petit et au grand séminaire d'Alger. Il débuta très brillamment dans le professorat au collège Saint-Louis, une des fondations de S. E. le cardinal Lavigerie. Nommé curé à Hussein-Dey, paroisse voisine d'Alger, il y remplissait en même temps les fonctions d'aumônier du camp établi auprès du polygone militaire; il se plaisait à prendre part aux exercices de tir et surprenait les officiers par son adresse prodigieuse : sur dix balles, il en mettait facilement neuf dans le noir de la cible. Là ne se bornaient pas ses exploits ; de sa lo-

rasse battue par les grandes vagues de la mer, il se familiarisait avec les tempêtes, et, sept fois, il eut le bonheur de sauver des naufragés au péril de ses jours : une médaille d'or de sauvetage lui fut décernée. Mais sa nature était trop ardente pour qu'il pût se confiner longtemps dans le ministère paroissial ; aussi saisit-il avec empressement le première occasion qui s'offrit à lui d'aller déployer sur un champ plus vaste ses qualités exceptionnelles. On sait que le cardinal Lavigerie, désireux d'étendre aux régions les plus sauvages de l'Afrique le zèle de son apostolat, fonda en Algérie une congrégation spéciale de missionnaires. Le R. P. Charmettant fut d'abord chargé, en qualité de procureur, de conduire à leur poste, d'abord au cœur du Sahara, puis à Zanzibar et aux grands lacs du Nil, les ouvriers de l'Évangile. Sa santé, bientôt ébranlée par les fatigues et le climat, ne lui permit pas de continuer cette œuvre délicate. L'abbé Guyot s'offrit pour le remplacer ; il avait toutes les qualités nécessaires : énergie indomptable, adresse consommée, patience inaltérable, amour de la science géographique. Deux fois, il s'enfonça dans l'Afrique centrale, en 1879-1880 et 1881-1882 ; il conduisit ses convois de missionnaires avec un ordre et un ensemble remarquables. A son second voyage, il voulut, en revenant du lac Tanganyika vers la côte, suivre, à partir de Taborah, une route nouvelle et reconnaître le cours inconnu du fleuve Roufidji. Cette exploration ayant pris beaucoup de temps, on le fit passer pour mort, d'autant plus que les peuplades de ces contrées étaient réputées très féroces ; il s'en tira heureusement et ramena saine et sauve sa caravane, qu'il avait nourrie du produit de sa chasse. De retour à Paris, il fit à la Société de géographie une très intéressante conférence sur ses découvertes et promit de publier une carte de son itinéraire. Avant d'avoir pu réaliser ce projet, il fut envoyé de nouveau en mission, mais cette fois sur la côte occidentale d'Afrique. Il s'agissait d'explorer les régions récemment parcourues par Brazza et Stanley et de chercher, sur le Congo ou un de ses affluents, un emplacement convenable pour y établir un poste de missionnaires. Dès qu'il aurait tout préparé, on devait lui envoyer une dizaine de prêtres à Vivi, sur le bas Congo. Le 12 juillet 1883, l'abbé Guyot et le lieutenant Nyanssen, de l'armée belge, auxiliaire de Stanley, rentraient ensemble d'une exploration sur un affluent du grand fleuve, l'Harin-Kouton, plus connu sous le nom de Quango ; ils allaient atteindre le poste de M'sonata, lorsqu'une tempête les assaillit et fit chavirer leur barque. Les deux Européens se noyèrent, tandis que les nègres de l'équipage gagnaient la rive à la nage. Dieu veuille se laisser toucher par le sacrifice de cette noble victime et accorder à ses successeurs une abondante moisson ! — Vicomte de Bizemont.

— M. Mayne Reid, né en 1818, dans le nord de l'Irlande, est mort le 22 octobre à Londres. Son père étant ministre de la communion presbytérienne, il fut élevé d'abord pour l'état ecclésiastique, mais il abandonna l'étude de la théologie pour courir le monde, s'embarqua en 1838 pour le Mexique, le visita, passa aux Etats-Unis et vécut plusieurs années au milieu des grandes plaines, sur les bords de la rivière rouge, trafiquant et chassant en compagnie des sauvages indiens. Après des aventures de toutes sortes, il vint résider à Philadelphie, pour s'y faire journaliste, puis, à la nouvelle des préparatifs de la lutte avec le Mexique (1845), il s'engagea sous les drapeaux de l'Union, avec un brevet de capitaine, et prit à cette campagne une part des plus brillantes. En 1849, il leva une compagnie de volontaires pour aller au secours de la Hongrie ; mais il apprit en France la capitulation de Gœrgi. Il alla s'établir à Londres, où il se consacra à des travaux litté-

raires. M. Mayne Reid, à qui est resté le nom de capitaine Reid, s'est acqui une grande réputation de conteur. Parmi ses romans, les principaux, qu ont été traduits en français et en allemand, sont : *Le Corps franc de hâle* (1849, 3 vol. in-18), traduit par Allyre Bureau ; — *les Chasseurs de chevelure* (1850, 3 vol. ; 5e édit., 1864), traduit séparément par Labédollière, Raou Bourdier et Allyre Bureau ; — *le Chef blanc* (1855, 3 vol. in-18) ; — *la Fiè de guerre* (1857, 3 vol.), imprimé d'abord dans le *Chamber's journal*, trad. par Virgile Boileau (1861, in-12 ; 2e édit., 1864) ; — *les Montagnes de l'Ét malaya* (1857) ; — *la Quarteronne* (1858, in-12 ; 2e édit., 1864), trad. pa Louis Stenio ; — *Bruin ou le Chasseur d'ours* (1860) ; — *les Chasseurs d girafes* (1867), trad. séparément par E. Allouard (1869, in-12) et H. Vatte mare (1869, in-12) ; — *le Castaways*, aventures dans l'île de Bornéo (1870) — *le Chef jaune*, scènes des Montagnes rocheuses (1870) ; — *le Doigt d destin* (1870, in-12), trad. par H. Vattemare ; — *Un Mariage dans les mon tagnes* (1876) ; — *Gwenn Wynn* (1877). Outre de nombreux articles fournis à plusieurs recueils périodiques, M. Mayne Reid a publié une série de livres destinés à la jeunesse, tel que : *La Maison abandonnée* (1851, in-12) ; — *le Petits chasseurs* (1852, in-12) ; — *les Exilés de la forêt* (1855, in-12), trad. par Mme H. Loreau ; — *Zoologie pour les chasseurs* (1867) ; — *les Forêts vierges* (1860, in-4, 2e édit., 1875, gr. in-8), traduit par Raoul Bourdier, etc. La plupart ont été traduits en français dans la *Bibliothèque illustrée*, la *Bibliothèque rose* et autres collections.

— Le littérateur danois C.-L.-N. Mynster, né à Copenhague en 1820, est mort dans cette ville en décembre 1883. Fils du célèbre évêque de Sélandie, il donna dans sa jeunesse de grandes espérances, étant doué d'une excellente mémoire, d'un goût développé, d'un jugement fin et sûr ; il était versé aussi bien dans l'esthétique que dans la théologie. Mais la faiblesse de sa santé l'empêcha de donner tout ce que promettaient ses brillantes facultés. Il devint conservateur de la bibliothèque du comte de Moltke et obtint le titre de professeur. Il a publié de nombreuses études historiques et littéraires : *Nogle Bidrag til Literatur og Æsthetik* (Notices de littérature et d'esthétique. Copenhague, 1871) ; — *Nogle Erindringer og Bemærkninger om J.-P. Mynster* (Souvenirs et remarques sur J.-P. M. *Ibid.*, 1877) ; — *Minde blade om Œhlenschlæger og hans Kreds* (Souvenirs d'Œhlenschlæger et de son cercle, correspondance éditée à l'occasion du centenaire de sa naissance. *Ibid.*, 1879) ; — *Fra den ældre Tid* (Souvenirs du passé, sur Œhlenschlæger et la jeunesse de l'évêque Fr. Münter. *Ibid.*, 1882) ; — *Meddelelser fra Frederik Münter's og Frederikke Münter's Ungdom* (Notices sur la jeunesse de Fr. Münter et de sa sœur Frederikke. *Ibid.*, 1883). Il a écrit de jolies poésies de circonstance ; il en a aussi traduit de l'allemand et du suédois, et il a en outre édité des *Lettres* (1860) et des *Souvenirs* (1875) de son père J.-P. Mynster ; des *Discours religieux* du prévot Paulli ; la *Correspondance* du philosophe F.-C. Sibbern, et il travaillait à une édition des lettres de l'évêque Laub. — E. Beauvois.

— Le littérateur danois Christian-Gotfred-Weber Faber est mort, le 6 novembre 1883, à Odensée (Fionie), où il était né le 28 janvier 1822. Fils du pasteur qui devint évêque de cette ville (1834), il y commença ses études, fut envoyé à l'Université de Copenhague en 1838, reçut en 1843 le certificat théologique, fut nommé maître (1847), puis adjoint (1848) à l'école cathédrale d'Odensée, prit une part active à la vie communale et politique, fut de 1861 à 1864 député du premier cercle de l'Amt d'Odensée au Folkething, et contribua largement à la fondation de l'important musée archéologique

d'Odensée. Il a publié, outre ses conférences sur l'histoire de la peinture italienne (1855), divers écrits théologiques et des articles de revue, notamment une longue notice sur son père. — E. B.

— Mlle Pauline-Frederikke Worm, directrice d'une institution de jeunes filles à Randers (Jutland), est décédée le 13 décembre 1883. Fille d'un pasteur de Hyllested où elle naquit le 29 novembre 1825, elle fut de bonne heure influencée par les écrits de Clara Raphael (Mathilde Fibiger) et travailla comme elle à l'émancipation intellectuelle et sociale de la femme, pour laquelle elle demandait une situation égale à celle de l'homme et un programme d'études plus étendu. Elle défendit cette cause dans des conférences et des brochures et écrivit aussi avec expérience sur l'éducation. On a d'elle deux recueils de poésies : *En Krands af ni Blade* (Une guirlande de neuf feuilles. Copenhague, 1850); — *Vaar og Hœst* (Printemps et Automne. *Ibid.*, 1864); — un roman : *De Fornuftige* (les Raisonnables. *Ibid.*, 1857); — diverses brochures : *Fire Breve om Clara Raphael* (Quatre lettres sur Clara Raphael, écrites à une jeune fille par sa sœur. *Ibid.*, 1851); — *la Tradition sur Holger Danske* (Ogier le Danois. Randers, 1865); — *l'Allemand dans nos écoles* (*Ibid.*, 1866), et de nombreux articles de revues et de journaux, par exemple sur *la Mission et l'Education de la femme* ; *la Révélation et la science*; *la Poésie de l'avenir*. — E. Brauvois.

— M. Juan Gonzalès, qui occupait la dignité de *chantre* de l'église métropolitaine de Valladolid, après avoir rempli les fonctions d'*examinateur* de l'archevêché de Tolède, et de grand aumônier de l'hôpital général de Madrid, est mort à Valladolid le 20 décembre 1883. Il était né vers 1810 à Romañonas, petit village de la province de Guadalajara. Il écrivit de bonne heure dans les revues et les journaux (1842 et années suiv.) et se lia d'amitié avec Balmès et Donoso Cortès. L'ouvrage, qui a fait sa réputation, parut en 1853 sous ce titre : *Le Pape dans tous les temps et particulièrement au dix-neuvième siècle*, et fut peu après traduit en français par M. le comte Charles de Raynold-Chauvancy (Vaton, 1854). Juan Gonzalès a en outre publié : *Catecismo de la Virgen, y de Perseveranza Sermones escogidos morales y dogmaticos*, 10 vol. in-8, et beaucoup de brochures de propagande et d'articles dans la *Cruz*, la *Esperanza*, la *Bandere Espanola*, etc.

— Le R. P. Francisco Rivaz y Madrazo, dominicain, né en 1816 à San-Vicente-de-la-Barquero, province de Santander, est mort le 14 janvier 1884 au collège de Vergara, dont il était supérieur. Il a composé plusieurs ouvrages et entre autres un *Curso de Historia Ecclesiastica* (3 in-8) qui a obtenu plusieurs éditions.

— Don Antonio Romero Ortiz, qui est mort à Madrid le 17 janvier dernier, avait joué un certain rôle dans les derniers troubles politiques de l'Espagne et prôné des opinions impies, qu'il a heureusement désavouées avant de mourir. On lui doit : 1° *La litteratura Portuguese en al siglo XIX* (Madrid, 1869, 1 in-8), et plusieurs autres productions, au sujet desquelles nous ne sommes qu'imparfaitement renseignés.

Institut. — *Académie française*. — L'Académie française a procédé le jeudi 24 janvier à l'élection d'un de ses membres, en remplacement de M. Jules Sandeau, décédé. Les candidats en présence étaient MM. Ed. About, Coppée, Montégut, l'abbé Ch. Petit, le comte de Cosnac et Michiels. Les membres de l'Académie présents étaient au nombre de trente-quatre. Les suffrages se sont répartis de la manière suivante : MM. About, 17 voix; Coppée, 13; Montégut, 2; l'abbé Petit, 1; bulletin blanc, 1. — Au second tour,

M. About a été élu par 19 voix, contre 14 données à M. Coppée et 1 à M. Montégut.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans sa séance du 4 janvier, l'Académie a procédé au renouvellement de son bureau. M. Georges Perrot a été élu président et M. Ernest Desjardins vice-président.

— Dans sa séance du 1er février, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre, en remplacement de M. Fr. Lenormant. Au premier tour de scrutin M. d'Arbois de Jubainville a obtenu 16 voix contre 9 données à M. Gustave Schlumberger et 8 à M. Benoist. Au second tour de scrutin, M. d'Arbois de Jubainville a été élu par 32 voix contre 1 donnée à M. Schlumberger.

Académie des sciences. — Dans sa séance du 7 janvier, l'Académie a procédé au renouvellement de son bureau. Ont été élus : président, M. Rolland; vice-président, M. Bouley.

— Dans sa séance du 21 janvier, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. Maillart de la Gournerie. Au premier tour de scrutin, le nombre des votants étant 66, M. Haton de la Goupillière a obtenu 18 suffrages; M. E. Tisserand, 13; l'amiral de Jonquières, 12; M. Bischoffsheim, 10; M. Cailletet, 7; M. Trève, 6. Aucun des candidats n'ayant réuni la majorité absolue des suffrages, il a été procédé à un second tour de scrutin. M. Haton de la Goupillière a obtenu 26 suffrages; M. de Jonquières, 11; M. E. Tisserand, 11; M. Bischoffsheim, 8; M. Cailletet, 4; M. Trève, 2. Aucun des candidats n'ayant encore réuni la majorité absolue des suffrages, il a été procédé à un troisième tour de scrutin; M. Haton de la Goupillière a été élupar 37 suffrages contre M. de Jonquières, 27.

Académie des sciences morales et politiques. — Dans sa séance du 5 janvier, l'Académie a procédé au renouvellement de son bureau. M. Martha a été nommé président et M. A. Geffroy, vice-président.

Faculté des lettres. — M. Moudry-Beaudouin, ancien membre de l'école française d'Athènes, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des lettres de Paris, en Sorbonne, le 29 janvier. — Thèse latine : *Quid Korais de neohellenica lingua senserit.* — Thèse française : *Étude du dialecte chypriote.*

— M. Thomas, ancien élève de l'Ecole des chartes et de l'Ecole pratique des hautes études, ancien membre de l'Ecole de Rome, a soutenu les deux thèses suivantes, pour le doctorat, devant la Faculté des lettres de Paris, en Sorbonne, le 18 janvier : Thèse latine : *De Joannis de Monsterolio vita et scriptis.* — Thèse française : *Francesco da Barberino et la littérature provençale au moyen âge.*

— M. Bloch, ancien membre de l'Ecole française de Rome et d'Athènes, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des lettres de Paris, en Sorbonne, le 6 février : Thèse latine : *De decretis factorum magistratuum ornamentis.* — Thèse française : *Les origines du sénat romain.*

École des Chartes. — Le 21 janvier dernier ont été soutenues les thèses suivantes :

Essai sur l'organisation, les attributions, la compétence et la procédure civile du Parlement de Paris de 1380 *à* 1419, par Félix Aubert. — *Histoire du duché d'Athènes et de la baronnie d'Argos*, par R. Bisson de Sainte-Marie. — *Les États de Bourgogne depuis leur origine jusqu'à la mort de Charles le Téméraire*, par Etienne-Symphorien Bougenot. — *Essai sur l'élection et l'organisation des corps municipaux dans le sud-ouest de la France aux XIIIe et XIVe siècles*, par Auguste Brutails. — *Essai sur les églises romanes de l'ancien*

diocèse de Limoges, par Jean de Cessac. — *Le Traité d'Andelot*, par Henri Deloncle. — *Études sur les chartes communales de l'Auvergne*, par Louis Farges. — *Les Tard-venus en Lyonnais, Forez et Beaujolais* (1356-1369), par Georges Guigue. — *Études sur les institutions de la ville de Mézières*, suivie du *Cartulaire municipal*, par Paul Laurent. — *De l'organisation du chapitre cathédral de Laon*, par Louis Lempereur. — *Fragments d'une étude sur l'ancien régime dans la terre de Saint-Claude*, par H. Libois. — *La diplomatique royale de Philippe le Bel*, par L.-P. Marais. — *Les coutumes de Lorris et leur propagation aux XIIe et XIIIe siècle*, par Maurice Prou. — *Recherches sur la foire du Lendit depuis son origine jusqu'en* 1430, par Ernest Roussel.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 4 janvier, M. Oppert a présenté quelques observations au sujet de la découverte faite par M. Pognon, de la seconde inscription de Nabuchodonosor, trouvée en Syrie. — Dans la séance du 11, on a communiqué une lettre de M. Edm. Le Béant, directeur de l'Ecole française de Rome, sur le résultat des fouilles pratiquées au Forum en face de l'église des SS. Cosme et Damien. — Dans la séance du 18, M. Alex. Bertrand a communiqué une note de M. Ch. Robert sur un trésor découvert en Alsace, qui vient d'entrer au musée Saint-Germain et qui se compose de l'extrémité d'un fourreau en or, et de cinquante pièces d'or; M. le Dr Rouire, médecin militaire, a communiqué un mémoire relatif à la découverte d'un grand fleuve existant dans la Tunisie central et dont aucun géographe moderne n'avait soupçonné l'existence.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 5 janvier, M. Doniol a continué la lecture de son mémoire sur la politique du comte de Vergennes en vue de l'intervention de la France dans l'établissement des Etats-Unis d'Amérique. — Dans les séances du 5 et du 12, une discussion, à laquelle ont pris part MM. Paul Janet, Léon Say, Maurice Block, Courcelle-Seneuil, Paul Leroy-Beaulieu, s'est élevée au sujet du livre de M. de Laveleye intitulé : *Le Socialisme contemporain*. — Dans la séance du 19, M. Francisque Boullier a lu la première partie d'un mémoire sur les *Compensations dans la vie humaine*, et M. Baudrillart a lu un nouveau chapitre de son rapport sur *la Situation morale intellectuelle et matérielle des populations agricoles de la Grande-Bretagne*, lecture continuée dans la séance du 26.

Société de géographie de Toulouse. — Nous voyons toujours avec plaisir les sociétés savantes de nos principales villes s'occuper des intérêts généraux de la France. Mentionnons ici, d'une manière particulièrement élogieuse, une séance de la Société de géographie de Toulouse, consacrée à l'Afrique équatoriale. Le rapport intéressant de M. Antonin Deloume a été imprimé (Toulouse, chez Durand, Fillous et Lagarde, in-8, 75 pages avec croquis). Le professeur de la Faculté de droit, à qui nous devons ce travail, ne se borne pas à la description des pays et à l'exposition des faits : il y traite avec compétence les graves questions de droit des gens que soulève la rencontre sur le Congo des Portugais, des Français, des Anglais et des associations africaines. Les dernières nouvelles portent que les Américains du nord y élèvent aussi des prétentions. — A. A.

Les Archives diplomatiques en 1883. — MM. Eug. de Rozière et Spuller viennent de présenter leur rapport au ministre sur le dépôt des Affaires étrangères. Au point de vue de la classification et de la foliotation, ils constatent que 308 volumes ont été numérotés, 1,108 foliotés, 1,184 estampillés. Ce petit nombre tient à ce que le fonds *Mémoires et documents* nécessitait

moins cette besogne, et qu'elle n'a été faite que sur le commencement seul de la *Correspondance politique*. Les demandes de communication, introuites par le bureau historique, ont toutes été favorablement accueillies par la Commission. Comme les années précédentes, il y a eu une centaine de lecteurs et 2,110 volumes communiqués. La table et l'introduction de l'inventaire du fonds *France* dans les *Mémoires et documents* sont imprimées. L'inventaire du fonds *Pays étrangers* est terminé sur fiches. Dans la *Correspondance politique* on a commencé la rédaction d'un inventaire analytique de la *Correspondance d'Angleterre* (1537-1557). — M. Albert Sorel a publié le *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la révolution* (tome Ier). Ce premier volume est consacré à l'Autriche, le second, préparé par M. Armand Baschet, touche l'Angleterre et sera remis à l'impression au mois de mars prochain. M. Geffroy prépare le travail pour la Suède et le Danemarck, M. Lavisse pour la Prusse, M. Hanotaux pour le Saint-Siège. — C. A. B.

Les catalogues de la Bibliothèque Vaticane. — Une bonne nouvelle pour les travailleurs. Le catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque Vaticane date déjà du temps d'Angelo Mai. Après cette publication, l'imprimerie pontificale avait suspendu celle du catalogue des autres manuscrits. Depuis l'avènement de S. S. Léon XIII, tous les services qui se rattachent à la bibliothèque ont pris une extension nouvelle et la confection des catalogues a été poussée avec une grande activité. Les catalogues des divers fonds de manuscrits grecs et latins sont en grande partie terminés, et des difficultés matérielles ont seules retardé l'impression des premiers volumes. Deux sont en mesure de paraître dans quelques semaines. L'un contiendra le fonds Palatin grec complet, l'autre la première partie des manuscrits latins du même fonds. Aussitôt après, on abordera le fonds de la reine Christine, puis le fonds d'Urbin, le fonds Ottoboni, et enfin le fonds Vatican, le plus important de tous, qui paraîtra en dernier lieu. Le premier volume du fonds de la reine Christine sera donné au public dès la fin de la présente année; quant aux derniers volumes des catalogues vaticans, on ne peut prévoir dans combien d'années nous les aurons. En attendant réjouissons-nous de voir ouverte à un plus grand nombre de recherches une partie importante de la plus riche bibliothèque de manuscrits qui soit au monde. Ajoutons que le mérite en est surtout à Mgr Ciccolini, préfet de la Vaticane, dont l'obligeance est familière aux travailleurs romains, à M. Stevenson père, qui dirige l'impression des catalogues grecs, et à M. Stevenson fils, chargé spécialement de celle des catalogues latins; c'est à leur zèle, et à la haute initiative du souverain pontife secondé par S. E. le cardinal Rampolla que doit revenir la reconnaissance des savants, qui peuvent user plus largement que jamais de la Bibliothèque et des Archives Vaticanes.

M. L. Delisle et les manuscrits de la bibliothèque d'Orléans. — M. L. Delisle a été conduit, par la nécessité de se rendre compte de l'origine d'une partie des anciens manuscrits de la collection Libri, à examiner un certain nombre des manuscrits de la bibliothèque d'Orléans, et particulièrement ceux qui présentaient des traces de mutilation. Telle a été l'occasion de la nouvelle publication de l'éminent érudit (*Notice sur plusieurs manuscrits de la bibliothèque d'Orléans. Extrait des Notices et Extraits des manuscrits*. Tome XXXI, 1re partie. Paris, Imprimerie nationale, 1883, in-8, de 83 p.) Cette notice sert de complément, comme nous en avertit le savant paléographe, à quelques articles du volume de Septier intitulé

nuscrits de la bibliothèque d'Orléans (Orléans, 1820, in-8). Presque tous les manuscrits dont s'occupe M. Delisle proviennent de la célèbre abbaye de Fleuri ou Saint-Benoist-sur-Loire, qui possédait une des plus riches bibliothèques de la chrétienté, bibliothèque dont l'importance est suffisamment attestée par les débris qui en sont disséminés à Orléans, à Paris, à Berne, à Rome et à Ashburnham-Place. Le trésor ayant été dispersé pendant les troubles religieux du seizième siècle, les épaves recueillies dans la bibliothèque d'Orléans ne s'élèvent qu'au nombre de 238 volumes. Si l'admirable collection du monastère de Fleuri fut déplorablement pillée au seizième siècle, la collection d'Orléans n'a pas été moins déplorablement pillée en notre siècle par Libri. Tantôt ce personnage a visé des volumes complets, les remplaçant par des manuscrits de médiocre ou de nulle valeur; tantôt et plus souvent il a mutilé d'autres volumes, dont on retrouve les fragments dans la collection Ashburnham. M. Delisle examine successivement 32 manuscrits qui d'Orléans sont allés à Londres, en passant par le cabinet de Libri, et il démontre jusqu'à l'évidence que ces volumes nous appartiennent. Il a joint à son catalogue analytique, dont il est superflu de louer la parfaite rédaction, d'importants documents justificatifs (*Appendice*, p. 65-83) et le *fac-simile* de deux feuillets de deux des plus vénérables recueils de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. La cause de nos manuscrits exilés en Angleterre, défendue par un athlète aussi fort et aussi persévérant que M. Delisle, qu'entourent dans sa vaillante campagne les sympathies et les vœux des savants de tous les pays, cette cause-là ne peut finalement qu'être triomphante. — T. DE L.

LE DROIT CIVIL DANS LES PROVINCES ANGLO-NORMANDES AU XIIe SIÈCLE. — M. E. Caillemer, le savant doyen de la Faculté de droit de Lyon, a publié sous ce titre un mémoire dans le recueil des travaux de l'Académie de Caen pour 1883 (Tirage à part. Caen, Le Blanc-Hardel, 1883, in-8, 72 p.).

Se plaignant qu'on n'ait pas recherché la littérature juridique du moyen âge, il prétend faire une « résurrection de juristes, depuis si longtemps oubliés, [qui] intéresse particulièrement la France, plus particulièrement encore la Normandie. » Se fondant sur le bréviaire d'Alaric, transcrit par Ragenard, 833 ap. J. C. (Bn. mss. Lat. 4,413.), sur le témoignage de M. Bichelow, constatant l'influence des lois semi-romaines du Midi de la France sur les Normands au moment de la conquête, sur celui de Kœnig pour l'enseignement de Lanfranc, sur celui d'Etienne de Fougères vis-à-vis de Vital, de Marbode vis-à-vis de Robert, il affirme que l'étude du droit romain n'a jamais été interrompue soit en Italie, soit en Gaule ; et nous venons de voir les faits qu'il cite pour la Normandie. Pour l'Angleterre, il renvoie à Savigny, faisant seulement remarquer que les textes fournis sont toujours plus rapprochés du Bréviaire d'Alaric que des compilations de Justinien. Les recueils de Justinien n'apparaissent qu'à la fin du onzième siècle ou au commencement du douzième, et il cite Gautier Map, Jean de Salisbury et Ranulf de Glanville. Il consacre une notice à Vacarius, le « causidicus » de Théobald, archevêque de Cantorbéry et de son successeur, Thomas Becket. A la fin du douzième siècle, il commence par éliminer les œuvres contenant des allusions à la Normandie ou à l'Angleterre, mais qui ne sont pas anglo-normandes. Telles le Brachylogus, l'Ordo judiciarius, la Summa legum, le De Praescriptione, la Summa Rufini, celle d'Etienne, celle dite Parisiensis. Mais il considère comme appartenant à notre région l'Ulpianus de Edendo ou mieux l'Ordo judiciorum découvert par lui dans la bibliothèque de M. Bellin, l'Ordo judiciarius des Codex Bambergensis publié par M. de

Schulte, une Summa decreti renfermée dans la bibliothèque de l'Universi de Leipzig. Il écarte le Florentinische Rechtsbuch, mais il admet la Summ Othonis de Ordine judiciario, ou Summa de Edendo buæ dicitur olim. Enfi M. Caillemer cite un passage d'Innocent III, d'où il serait presque tenté d conclure qu'il y avait une école de droit à Caen au douzième siècle. La fi du travail est consacrée à l'étude et à la publication de la Pratica legum e decretorum de Guillaume de Longchamp.

Maintenant, tout en remerciant M. Caillemer de ne pas avoir laissé dan l'oubli les vestiges juridiques de notre ancienne Normandie, il me so permis de lui adresser quelques critiques. Typographiquement, le défau de titres et l'absence de tables rendent cet opuscule, si intéressant qu soit, mal aisé à lire, mal aisé à consulter. Ensuite il y a des textes que je ne puis admettre comme M. Caillemer. A propos de Vital (p. 8 et 9 il s'appuie, pour en faire un jurisconsulte, sur ce mot d'Etienne de Fougères : « Legum humanarum non ignarus exstitit »? — Rien n'est moins sûr que l'enseignement du droit à Caen (p. 41-42, note). Citer M. de La Ro sans le vérifier est une faute qui, pour M. Caillemer, est impardonnable. Les textes fournis par la *Nouvelle Revue histoire du droit français et étranger* 1879 (p. 601), sont moins forts et moins probants que ne le laisserait supposer la note de la p. 41 du travail que nous analysons. Sauf ces quelques critiques le travail de M. Caillemer a au moins un grand mérite, celui de la nouveauté, et un grand avantage, celui de nous prouver qu'il faut un esprit aussi fin et aussi délié pour trouver trace du droit en Normandie avant le quinzième siècle. A une période antérieure, les jurisconsultes n'existent qu'à l'état isolé, au moins d'après les connaissances actuelles des plus savants. Peut-être un jour, suivant la trace de M. Caillemer, trouvera-t-on des témoignages plus précis. Il aura signalé la voie ; reste, croyons-nous, à la parcourir. — C. A. B.

Paul Manuce. — Une double mission devrait s'imposer aux jeunes érudits que la France envoie à l'École de Rome : faire connaître l'Italie aux Français et montrer aux Italiens l'intérêt qu'il peut y avoir pour eux à laisser des étrangers les aider dans leurs recherches et prendre leur part des admirables richesses historiques et littéraires déposées dans leurs bibliothèques. C'est ce qu'a compris M. P. de Nolhac, membre de l'École française de Rome et son nouveau travail sur un célèbre érudit italien en est une preuve (*Lettres inédites de Paul Manuce*. Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École française de Rome, in-8, 1883). Le nom de P. Manuce est un de ceux qui méritent le plus d'estime parmi les savants vailleurs du seizième siècle. Fils d'un père illustre, Alde l'Ancien, P. Manuce est le second *prince* d'une sorte de dynastie qui dura pendant tout le zième siècle et qui devait prendre fin non sans honneur avec son fils Alde jeune, imprimeur à Venise, comme son père et son grand père, et fondateur à Rome de l'imprimerie Vaticane. Cette famile d'imprimeurs et d'dits n'a pas de représentant plus sympathique que P. Manuce, tant par dignité de sa vie que par l'utilité des travaux qui l'ont occupée. Ses éditions sur l'antiquité romaine et son commentaire des œuvres de Cicéron le commandent plus encore que les nombreux volumes sortis de ses presses dont on trouvera la liste dans les *Annales des Alde* d'A. A. Renouard. lettres de P. Manuce ont souvent été imprimées de son vivant, comme modèles, et depuis le seizième siècle divers recueils d'un caractère plus time ont été publiés. Le plus important est celui de Renouard (*Lettere Paolo Manuzio*, etc. Paris, 1834, in-8). M. de Nolhac signale plusieurs

recueils. Le sien est formé de lettres qui proviennent de huit manuscrits de la Bibliothèque Vaticane, laquelle a été moins explorée que les collections du nord de l'Italie par les érudits occupés des Manuce. La curieuse petite publication de notre savant collaborateur nous fait connaître des détails nouveaux sur le séjour de Manuce à Rome, où l'avait appelé la confiance du pape Pie IV, et où il subit, après la mort de son protecteur, des désagréments de tout genre. Ces lettres de la période la plus agitée de la vie de Manuce (1561-1570) sont adressées aux cardinaux Amullo, Farnèse, Sirleto. La lettre au cardinal Farnèse offre cette particularité qu'elle se compose de deux petites pages imprimées ; c'est une impression qui fut faite sans doute pour quelques amis ; les tables typographiques ne la mentionnent pas et ce document a toute la saveur de l'inédit. D'autres lettres moins importantes sur des sujets d'érudition ou d'intimité sont adressées à Fulvio Orsini et à Onofrio Panvinio. M. de Nolhac y a joint deux billets d'Alde le jeune à Sirleto, sauvés par lui de l'oubli auquel les condamnait leur présence dans l'énorme correspondance de ce dernier. Il serait à désirer que, suivant le vœu que nous trouvons exprimé, un Français ou un Italien entreprit avec tous les documents déjà rassemblés une étude complète sur Paul Manuce. Déjà son père a été le sujet d'un travail spécial d'A. F. Didot (*Alde Manuce et l'hellénisme à Venise*. Paris, 1875, in-8). Et, à ce propos, on apprendra sans nul doute avec plaisir que M. de Nolhac, qui n'a pas moins de zèle que de savoir, prépare un supplément à ce beau livre, et recueille dans les bibliothèques d'Italie des documents propres à nous faire mieux pénétrer dans le brillant mouvement de la renaissance des lettres classiques, qui eut pour centre l'imprimerie d'Alde l'Ancien. — T. DE L.

A PROPOS D'UNE LETTRE DE LA DUCHESSE DE GUISE A DOM MABILLON. — Le soin avec lequel les érudits de nos jours recherchent les documents inédits a rendu d'inappréciables services à l'histoire. Il est bon toutefois de prévenir les éditeurs de se tenir en garde contre certaines surprises difficiles à éviter. Dans un recueil fort estimable, *le Cabinet historique* (mars-avril 1883, p. 116-120), M. le comte E. de Barthélemy publie sept lettres adressées à Dom Mabillon, toutes très intéressantes. Mais il en est une écrite par la duchesse de Guise, en date du 18 septembre 1692, qui avait déjà été publiée en entier par Dom Vincent Thuillier dans le tome premier des *Ouvrages posthumes de Dom Jean Mabillon et de Dom Thierry Ruinart* (Paris, 1724, in-4, p. 406.) Cette lettre a été reproduite par l'abbé Dubois dans son *Histoire de l'abbé de Rancé* (Paris, 1866, t. II, p. 335), d'après Dom Thuillier. Il y a même une phrase très claire dans l'édition des Œuvres posthumes, faite d'après les originaux, et incompréhensible dans le *Cabinet historique*. J'ajouterai que la lettre de la même duchesse de Guise, datée « Alençon, ce juin au soir » [1692], a été donnée presque en entier par Dom Thuillier p. 376), et reproduite encore par l'abbé Dubois, (*loc. cit.* p. 307). En citant l'ouvrage de l'abbé Dubois, il est nécessaire de prévenir qu'il est rempli de jugements faux sur les personnes et sur les choses. L'auteur abonde dans le sens des jansénistes. — DOM PAUL PIOLIN.

VIVONNE ET LES MÉMOIRES DE NEVERS. — Nous voulons appeler l'attention sur deux intéressants articles d'un jeune érudit, publiés l'un dans le *Correspondant* du 25 décembre 1883, l'autre dans la *Revue des questions historiques* du 1er janvier 1884. Le premier est intitulé : *Le père de Mme de Rambouillet, Jean de Vivonne, ambassadeur de France en Espagne sous Philippe II ;* le second porte ce titre : *Une question de critique historique, pièces fausses des Mémoires de Nevers*. Les deux articles sont pleins de choses nouvelles, pré-

sentées de la plus heureuse façon du monde. L'article sur Jean de Vivonne est le piquant tableau d'une vie d'ambassadeur au delà des Pyrénées, de 1572 à 1583. En consultant de très nombreux papiers d'Etat, le biographe du seigneur de Saint-Gouard a pu se faire « une idée tout imprévue de ce qu'était la situation d'un représentant de la France auprès du roi Philippe II, » et, selon sa spirituelle expression, il a pris « tant d'intérêt aux tribulations de Jean de Vivonne, qu'il lui a paru possible que d'autres ne lui refusassent point une demi-heure d'attention. » Cette demi-heure d'attention sera une demi-heure de vif plaisir, grâce à la verve et au talent du narrateur — Dans l'article sur le recueil publié par Marin le Roy de Gomberville en 1665 (Paris, Louis Billaine, 2 vol. in-fol.), M. de Bremond d'Ars a montré que tous les documents de ce recueil sont loin de mériter confiance, « qu'il y en a d'apocryphes, que nommément certaines lettres du duc de Nevers sont supposées, imaginées de toutes pièces, faites à plaisir. » Après une aussi lumineuse discussion, on serait impardonnable de tomber dans le piège des *Mémoires de Nevers*, » piège où ont été pris, avec feu Henri Martin, tant de célèbres historiens, et M. de Bremond d'Ars aura rendu un immense service à tous ceux qui désormais étudieront le seizième siècle. En signalant ici ces deux articles *révélateurs*, nous aimons à saluer dans le futur biographe de Jean de Vivonne un travailleur qui justifiera sûrement nos plus belles espérances. — T. DE L.

LETTRES INÉDITES DU ROI HENRI IV. — C'est encore à M. Eugène Halphen, dont les provisions sont vraiment inépuisables, que l'on doit ce nouveau recueil à tous égards si précieux (*Lettres inédites du roi Henri IV au chancelier de Bellièvre*, 1603. Paris, Jouaust et Sigaux, novembre 1883, in-8 de 79 p. sur beau papier, imprimé à 12 exemplaires).— Les trente-cinq lettres qui manquent aux gros volumes de MM. Berger de Xivrey et Guadet, et que nous rend M. Halphen, touchent à mille sujets, à la rémission accordée au sieur de Varennes pour la mort du sieur de Parcoul, aux lettres patentes adressées au Parlement de Rouen pour la perception du sol par livre sur les toiles qui sortent du royaume, à la jussion accordée à Fontrailles pour les cas royaux de Lectoure et à la dispense du mariage de sa fille avec M. de Montmaur, à l'édit pour la suppression de la Chambre des requêtes de Toulouse, à l'arrêt en faveur des religieux de Saint-Eloy, de Noyon, au favorable traitement que doit recevoir Villiers Charlemagne plaidant contre Surgères, aux affaires de la Suisse, de la ville de Metz, de la ville d'Orléans, de la ville de Lyon, du duc de Bouillon, aux poursuites à exercer contre les querelleurs et duellistes, à l'office de juge-mage de Bresse, au procès de l'abbesse de Sainte-Perrine, de l'avocat Dorleans, à la requête de la Rochepot, à la réclamation du comte de Basset, à la grâce de Charmey, à la condamnation de Juvigny, à l'abolition des sieurs Dhebrail, à la démolition du château de Craon, etc. Table analytique des matières, table alphabétique des noms de personnes, notes excellentes et telles qu'on peut les attendre de l'homme de France qui connaît le mieux l'histoire du règne de Henri IV, rien ne manque à un volume qui, de plus, peut déjà être mis au nombre des volumes introuvables. — T. DE L.

JULES DE LA GOURNERIE. — M. René Kerviler, ingénieur en chef des ponts et chaussées à Saint-Nazaire, vient de consacrer une attachante notice à Jules Maillard de la Gournerie, né à Nantes le 20 décembre 1814, mort à Paris le 25 juin 1883, qui, avant de devenir professeur à l'Ecole polytechnique, inspecteur général des ponts et chaussées, membre de l'Académie des sciences, avait été le premier ingénieur du port de Saint-Nazaire (Le

Bretagne à l'Académie des sciences. Jules de la Gournerie. Notice biographique Nantes, imprimerie Vincent Forest et Emile Grimaud, 1884, in-8 de 24 p. Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée*). M. Kerviler étudie successivement, dans celui qui fut le plus remarquable de ses prédécesseurs, l'*Ingénieur* (1814-1849), le *Géomètre* (1850-1873), l'*Economiste* (1870-1883). M. Kerviler rend un digne hommage aux qualités de l'homme comme aux qualités du savant. Sa notice complète à la fois le discours funèbre prononcé le 29 juin 1883 par M. le secrétaire perpétuel, Joseph Bertrand, au nom de l'Académie des sciences, et l'*Eloge* publié par M. le colonel Laussedat, directeur du Conservatoire des arts et métiers. L'aimable écrivain constate (p. 9, note 1), que le port de Saint-Nazaire a été fatal à la santé de presque tous les ingénieurs et il ajoute : « J'ai heureusement résisté jusqu'à présent. Fasse le ciel que je n'imite pas mes prédécesseurs ! » Tous les lecteurs de M. Kerviler s'associeront cordialement à ce vœu. — T. DE L.

CHARLES GIRAUD. — Tous ceux qui savent que M. Charles Giraud a été un de nos plus actifs et de nos meilleurs travailleurs voudront lire l'opuscule, extrait de la *Nouvelle revue historique de droit français et étranger*, qui vient de lui être consacré par un de ses disciples et par son gendre, l'un et l'autre bien dignes de lui (*Charles Giraud. Notice sur sa vie et ses écrits juridiques par Adhémar Esmein, agrégé à la Faculté de droit de Paris, suivie de la bibliographie de ses œuvres, par Eugène de Rozière, membre de l'Institut.* Paris, L. Larose et Forcel, 1883, in-8 de 48 p.). La *notice* de M. Esmein (p. 5-53), fait très bien connaître celui qui était « parmi les jurisconsultes français, l'un des plus illustres représentants de l'école historique.» Citons les dernières lignes où l'auteur résume l'éloge de son maître : « Ce qu'il a laissé, complet ou inachevé, a des qualités durables. Grâce à sa vaste érudition, ses ouvrages donnent l'état exact de la science à l'heure où ils ont été composés; mais il y a plus, il était de ces hommes qui comprennent et devinent, éclairant par avance des régions qu'on n'explorera que plus tard. On lui rendra sans doute cette justice et on pourra lui appliquer ce qu'il disait lui-même des érudits de la Renaissance. Pour moi, en relisant ses œuvres, en vue de cette notice, j'ai été plus d'une fois saisi d'une réelle admiration, de même que je ne puis songer à sa bienveillance et à sa bonté sans un sentiment de profonde reconnaissance. » La *Bibligoraphie des œuvres de M. Ch. Giraud* se compose de 221 articles. Les trois premiers articles (Discours académiques à Aix en 1824 et 1825) sont inédits, comme quelques autres articles encore (5, 6, 8, 17). Le premier ouvrage imprimé de M. Giraud est celui qu'il publia avec M. Bizot : *Recueil des arrêts de la cour royale d'Aix* (Aix, 1825, in-4). Les quatre derniers articles sont tous de 1881, année de la mort de l'infatigable athlète qui était alors presque octogénaire : Ils représentent dans leur diversité la variété même des études auxquelles se livra, toute sa vie, M. Giraud, dont l'esprit, comme l'a dit avec bonheur son biographe, aisément volait à tout objet : *Rapport fait à l'Académie des Sciences Morales et Politiques sur le concours relatif aux vicissitudes de la procédure civile et criminelle en France et en Angleterre : Gaii institutionum commentarii quatuor*; *la maréchale de Villars et son temps*; *Notice sur la vie el les travaux de M. Bersot. La Bibliographie des œuvres de M. Ch. Giraud*, faite avec un soin pieux, est un modèle que l'on ne saurait trop recommander. — T. DE L.

MONTESSUY, PEINTRE LYONNAIS. — Lorsqu'un nouveau Chennevières écrira l'histoire des *peintres provinciaux de la nouvelle France*, l'école de Lyon y occupera la première place. Cette école a été organisée en 1807 par un dé-

cret daté de Varsovie. Révoil fut le plus remarqué des professeurs dans une institution qui nous a donné Orsel, Flandrin, Meissonnier, Puvis de Chavannes, Chenavard. Le *Bulletin de la Société de Saint-Jean* signalait l'apparition au salon triennal d'une toile remarquable due au pinceau d'un autre Lyonnais, M. Perret. Beaucoup d'autres noms pourraient encore être cités. — M. Aimé Vingtrinier vient de consacrer une notice émue à la fois et pleine de faits à *Montessuy, peintre lyonnais*, qui a longtemps habité l'Italie et dont il reste plusieurs toiles remarquables (in-8 de 40 p. Extrait de *Lyon-Revue*, 1883). Nous signalons le travail de M. Vingtrinier aux futurs historiens de nos *peintres provinciaux*.

Ateliers chrétiens des Beaux-Arts. — Il est indispensable de faire prévaloir les saines doctrines de l'esthétique chrétienne; on ne saurait non plus négliger l'étude des maîtres, tant au point de vue technique qu'à celui de l'expression. Des travaux de valeur diverse entretiennent suffisamment le feu sacré dans le public pour tout ce qui concerne l'histoire ou la théorie de l'art. Ce mouvement est même assez remarquable. Une seule chose manque à peu près complètement en France et cette chose est tout : l'école. J'entends par là une organisation qui initie les élèves des deux sexes à la pratique d'un art pur, en sauvegardant les mœurs et les sentiments religieux. Grand est le nombre des parents qui viennent demander à qui ils pourront confier leurs enfants pour en faire des artistes chrétiens. Dans un rapport adressé à l'Assemblée des catholiques, M. l'abbé Gillet, membre de la Société de Saint-Jean, a rappelé de nouveau l'urgence de la *création d'ateliers chrétiens des Beaux-Arts*. Il n'est que temps de se mettre à l'œuvre et c'est assez facile si l'on ne tient pas à faire grand dès le premier jour. Après y avoir profondément réfléchi et en avoir beaucoup conféré, je crois que voici le plan qu'on pourrait adopter : 1° Créer une école pratique analogue à celle qui a été fondée à Gand et en confier la direction aux Frères de la doctrine chrétienne qui ont fait leurs preuves en Belgique et même en France; 2° organiser à Paris un centre pour l'enseignement du dessin aux deux sexes, moyennant une modique rétribution qui couvrirait la location du local et les honoraires professoraux. On y adjoindrait un cours d'histoire de l'art et des conférences. Autour de ce centre, comme à Oxford, rayonneraient, pour chaque spécialité, des ateliers proprement dits, analogues à ceux qui sont dirigés par l'abbé Douillard, pour l'architecture, et par les Pères de l'Assomption, pour l'enluminure. Plus tard, on instituera des prix, des expositions, des voyages, etc., etc. Même système pour la musique. La volonté ferme a fait des choses plus difficiles; elle en aurait rarement fait de plus utile. — A. A.

L'esthétique de M. Taine. — M. Taine a imaginé et développé avec son talent habituel une théorie d'après laquelle le génie de tout artiste serait formé par la race, le sol, les circonstances historiques. Ces trois forces réunies produisent dans chaque pays et à toute époque un *milieu*. La connaissance du milieu suffirait pour faire deviner le caractère général d'un art et le tempérament de chaque artiste. Quand on dresse une théorie, on n'a pas de contradicteur, mais il faut compter avec les faits dès qu'il s'agit d'appliquer les idées préconçues. Or, en parlant des différentes écoles et de chaque artiste, M. Taine a rencontré presque à chaque pas précisément la contradiction de sa théorie. Il y avait deux partis à prendre : ou dénaturer les faits pour les ajuster de force au lit de Procuste du système, ou respecter les faits en sacrifiant les idées préconçues. C'est à ce dernier parti que M. Taine, qui a de l'esprit, s'est conformé, sciemment ou inconsciemment.

A mainte page de ses appréciations concrètes, il piétine sa théorie, de manière que, pour combattre cette théorie, il n'y avait rien de mieux à faire que de présenter au public M. Taine réfuté par lui-même. M. Marcel Raymond s'y est appliqué (*Contemporain* de septembre et octobre 1883) et il y a réussi. Le vigoureux démolisseur, qui est ici le théoricien lui-même, ne laisse rien debout de son fameux système. La démonstration ainsi présentée par M. Marcel Raymond est irréfutable : elle nous a paru particulièrement piquante dans les pages consacrées aux peintres flamands.

Le maréchal de Gramont et ses correspondants. — Notre savant collaborateur, M. Tamizey de Larroque, vient de publier, dans la *Revue de Gascogne*, *une demi-douzaine de lettres inédites adressées au maréchal* (Auch, 1884, G. Foix, in-8 de 18 p. tir. à p.). Ce sont quelques pages charmantes de Voiture, Balzac, Richelieu et Bourdaloue, où l'érudition de l'éditeur a su mettre des notes excellentes. La lettre de Balzac surtout est curieuse (p. 11 et suiv.); comme le dit M. Tamizey de Larroque, « on ne se figure guère le maréchal de Gramont si avancé dans la piété, si adonné à l'oraison mentale. Evidemment le bon père, de qui Balzac tenait ces beaux renseignements, avait surfait la dévotion du gouverneur du Béarn et de la Navarre.» Quant au portrait de la duchesse d'Aiguillon (p. 14 et suiv.), tracé par le duc de Richelieu, c'est le comble de la malice. Rien n'y manque, même quatre-vingts procès. Bourdaloue, Lamoignon et Voiture donnent le ton grave, ce qui achève la brochure et en fait un régal pour les plus délicats.

Trois publications bibliographiques étrangères. — La première est : *Bibliographischer Anzeiger für romanische Sprachen und Litteraturen* herausgegeben von Dr Emil Ebering (Leipsig, 1883, in-8, 1re livraison, 84 p.). Le présent recueil, dans le genre de notre partie technique, est divisé en 1,125 numéros répartis en trois chapitres : A. Langues en général; B. Latin; C. Dérivés du latin. Chaque chapitre a les sous divisions suivantes : Bibliographie, histoire, grammaire, dictionnaires, encyclopédies, anonymes, auteurs, etc. Ce fascicule embrasse le second trimestre de l'année 1883. Outre l'indication même des ouvrages, il contient celle des revues où ils ont été analysés et nous avons remarqué avec plaisir que le *Polybiblion* y est souvent cité. Les deux autres nous viennent d'Amérique, l'une de New-York, *Library Aid*, by Samuel S. Green (loc. cit., Leypoldt, 1883, in-32 de 130 p., plus de nombreuses pages supplémentaires de catalogues et d'annonces), l'autre de Buenos-Aires, *Anuario bibliografico de la Republica Argentina*, ano IV, 1882 (pet. in-16 carré, de 598 p.). Dans le premier on trouve des références fort intéressantes sur l'histoire, la formation et l'administration des bibliothèques aux États-Unis, suivies de catalogues et d'annonces. Le second contient le titre et un court compte rendu analytique des ouvrages publiés dans la République Argentine. Il est distribué d'une façon peu commune à nos habitudes bibliographiques. Voici son ordre : Questions internationales, droit et sciences sociales, thèses présentées à la faculté de droit de Buenos-Ayres, politique, administration, travaux parlementaires, pédagogie, bibliographie, philologie, statistique, travaux militaires, sciences exactes et naturelles, etc., sciences médicales, thèses de médecine, littérature, religion, variétés, histoire, biographie, livres d'Amérique, journaux et périodiques. Un tableau comparatif des divers imprimeurs de Buenos-Ayres et une table alphabétique terminent le volume, dont le papier, soit dit par parenthèse, est exécrable.

Vente de la bibliothèque Beckford a Londres. — La quatrième et dernière vente de la belle bibliothèque formée par William Beckford a pro-

duit 6,847 liv. st. (173,000 francs environ). Les prix d'adjudication ont été en général élevés ; les livres ayant appartenu à des personnages célèbres ou ayant été habillés par des relieurs en renom, ont surtout été l'objet de luttes animées ; indiquons les articles les plus remarquables en faisant observer qu'après l'épuisement de l'ordre alphabétique, il s'est trouvé un supplément assez considérable ; nous suivons le catalogue en notant de préférence les ouvrages français. VAIR, *Trois livres des charmes et sorcelleries*. Paris, 1587, exempl. aux armes de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, 73 l. st.; — VILTURIUS. *De re militari*. Venetius, 1472, édition originale, 81 l. st.; — VAN AELST. *Reigles générales de l'Architecture*, 1545, riche reliure ancienne, 125 l. st.; — VARTHEMA. *Itinerario nello Egypto*. Roma, 1510, 31 l. st.; — VERDIZOTTI. *Cente favole morali*, 1577, avec cent figures sur bois d'après des dessins du Tien, 118 l. st. — *Vigilles des morts*. Paris, A. Verard, 345 l. st. fig. sur bois, Cavant, 1500, 128 feuillets. — VINCIOLO. *Singuliers pourtraicts pour toutes sortes d'ouvrages de lingerie*. Paris, 1587, 56 l. st.; — VIRGILIUS. Lugd. Batav., 1680, in-8, 49 l. st. (prix élevé qu'il faut attribué à un riche relieur de Duseuil ; — VITRUVIUS. *De Architectura*. Lugd. Bat. Elzevier, 1649, 31 l. st 10 sh. (reliure de Derome). — VOYER. *L'Enéide suivie*. Paris, 1622, in-fol., bel exempl. aux armes de la maison de Lorraine, 28 l. st. — WATELET. *L'art de peindre*. Paris, 1760, 41 l. st. 10. (Prix exorbitant; riche reliure de Derome) ; — ZENO. *Commentarii del Viaggio on Persia*. Venetia, 1558, 50 l. st. — ANDROURT DU CERCEAU. *Le premier et le second livre des plus excellents bastiments de la France*. Paris, 1569-1570, 126 l. st. — BEAUVAIS. *Enqueste et griefs*. Paris. 1572, belle reliure ancienne, 45 l. st. 10.; — CORROZET. *Les Tapisseries de l'église chrestienne*. Paris, 1549, 180 figures sur bois, par P. Cousin, 72 l. 18 sh. Décor puellarum. 1471, reliure de Monnier, 530 l. st. Malgré son titre latin ce livre de morale est écrit en italien ; il est très rare, mais 13,300 francs ! n'est-ce pas bien cher ? — DESCORPS. *Recueil de la diversité des habits*. Paris, 1562, 121 figures sur bois, belle reliure ancienne, 56 l. st. — ERASMUS. *Lingua*, 1555, reliure ancienne. armes d'un cardinal de Rohau, 31 l. st. 10.; — FULVIUS. *Illustrium Imagines*. Roma, 1517; exemplaire sur peau vélin, le seul connu, 29 l. st. 10. — KOROBANOFF. *Museum*. Moscou, 1849, nombreuses figures, 39 l. st.;— ROCHEFOUCAULD (La). *Maximes*. Paris, 1778, grand papier reliure de Derome, 39 l. st.; — L'ESTOUL. *Journal de Henri III et de Henry IV*. La Haye, 1741-1744, 9 volumes, reliure de Derome, 79 l. st.; — MARILLIER. *Recueil de gravures*, 1769 pour les *Voyages imaginaires* en un vol. reliés en maroquin, 21 l. st.; — MONTFAUCON. *L'Antiquité expliquée et Monuments de la monarchie française*. Paris, 1718-1733, 20 vol., armes de Madame de Pompadour, 61 l. st.

RELIURES ANCIENNES. — On sait avec quel enthousiasme les bibliophiles recherchent les livres ayant appartenu à des souverains, à des princes, à des amateurs illustres dont ils portent les armoiries : depuis une trentaine d'années, ce goût est devenu une passion, et les salles de vente attestent quelle est l'élévation des enchères. Un des principaux libraires de Londres. M. Bernard Quaritch, a publié récemment un catalogue des plus remarquables indiquant un millier de volumes relatifs à l'art de la reliure ou recouverts de reliures précieuses ; les noms les plus célèbres brillent dans cette énumération ; les prix paraîtront peut-être un peu élevés, mais seulement aux yeux des personnes étrangères aux émotions de la bibliomanie ; nous citerons quelques exemples sans y joindre de commentaires : Grolius. LACTANTIUS, *De divinis Institionibus*, 1465, premier livre imprimé en Italie ; 680 livres sterling (15,150 francs). — Du même. Essai

historiado, 1493, 50 st. — *Nicolai primi epistolæ*, 1542, 300 l. st. — Henri II. SALLUSTIUS, 1542, 60 l. st.; — Henri II (avec les emblêmes de Diane de Poitiers), AMBROISE PARÉ. *Les manières de traiter les plages*, 1551; exemplaire sur peau vélin, le seul connu, 300 l. st. — Charles IX. *Novum Testamentum græcum*, 1568, exempl. sur vélin (on n'en connaît que deux), 150 l. st. — Henri III. SIMONEI. *Annali surcherchi*, 1573, 25 l. st. — Louis XIII. *Mémoires des Gaules*, 1619, exemplaire de dédicace, 250 l. st. — Un bibliophile italien né en 1558, mort en 1580. Thomas Maioli nous offre l'*Orlando furioso*, 1524 (estimé 120 l. st.), les *Novelle* de Masuccio, 1541 (365 l. st.), la *Guerra di Cambrai* d'Andrea Mocenigo, 1541 (425 l. st.), etc. — Un amateur français, oublié comme auteur d'une tragédie de *Médée* mais en grand renom parmi les amateurs qui se disputent les volumes sur lesquels il faisait mettre l'emblême de la Toison d'or, Longepierre, est représenté par un Apulée (Alde, 1521) qui ne dépasse pas 30 l. st. — N'oublions pas un auteur saxon auquel M. le baron Jérôme Pichon a consacré deux volumes des plus intéressants, le comte d'Hoym, dont le nom fait incliner tous les bibliophiles et dont nous trouvons, entre autres ouvrages un Cicéron, 1558, porté à 52 l. 10.— Bornons-nous à ces indications en ajoutant qu'à chaque article ou peu s'en faut, M. Quaritch a ajouté des notes fort instructives dont la lecture est des plus attrayantes pour tous les amis des beaux livres anciens.

A PROPOS DE DEUX VIEUX LIVRES. — Nous devons nous préoccuper surtout, nous tous qui sommes des chercheurs, d'améliorer ici les recueils bibliographiques le plus souvent consultés. Voici d'abord une addition pour le *Manuel du libraire*. J'ai sous les yeux un bouquin intitulé : *Recueil des pièces les plus curieuses qui ont esté faittes pendant le règne du connestable M. de Luyne, seconde édition revue et corrigée*, MDCXXIII. Sans nom de lieu et d'imprimeur, in-8 de 516 pages, plus vingt premiers feuillets non numérotés. Brunet indique seulement les éditions que voici de ce célèbre recueil : première édition, 1622; troisième, 1625 : quatrième, 1628; cinquième, 1632. Le savant bibliographe n'a pas connu une édition postérieure qui serait la troisième, s'il n'y en a pas eu d'autre entre 1632 et 1642 : *Recueil des pièces les plus curieuses qui ont esté faittes pendant le règne du connestable M. de Luyne. Edition augmentée des plus rares de ce temps*. S. l. 1642, in-8 de 682 pages. Voilà donc deux éditions, la *seconde* et la *dernière*, laquelle est la plus complète de toutes, que l'on pourra désormais ajouter à l'énumération du *Manuel du libraire*. L'autre bouquin que j'ai à mentionner est le *Testament ou conseils fidèles d'un père à ses enfants : où sont contenus plusieurs raisonnements chrestiens, moraux et politiques*, par P. Fortin, seigneur de la Hoguette. Un bibliographe de profession, l'ancien conservateur de la belle bibliothèque de Besançon, Weiss, déclare (artiste *Hoguette*) que cet ouvrage parut en 1655, in-12. Un autre bibliographe justement renommé, M. Alphonse Willems, l'auteur de l'admirable monographie intitulée : *Les Elzevier. Histoire et annales typographiques*, se rapproche beaucoup plus de la vérité en disant (p. 179) que « ce petit traité de morale pratique », réimprimé si souvent, notamment en 1653, 1655, etc., « parut originairement à Paris, en 1649, sous le voile de l'anonyme. » L'érudit belge ne s'est trompé que d'une année : La première édition du *Testament* est de l'année 1648, comme l'indique le privilège daté du 12 février de cette année, privilège reproduit dans plusieurs des éditions suivantes. — T. DE L.

— On vient, nous apprend *Paris*, d'arrêter les chiffres des acquisitions que les bibliothèques de l'État pourront faire cette année : « La Bibliothè-

que nationale pourra faire pour 181,200 fr. d'acquisitions, dont : 86,200 pour les livres; 28,500 pour les manuscrits; 40,500 pour les médailles; 26,000 pour les estampes. La Bibliothèque Mazarine pourra acheter jusqu'à concurrence de 9,500 fr.; la Bibliothèque Sainte-Geneviève, 16,000 fr., et la Bibliothèque de l'Arsenal, 15,000 fr. Soit, pour toutes les grandes bibliothèques réunies : 321,500 fr. Or, sait-on combien la Bibliothèque du British-Museum, à Londres, peut faire d'acquisitions cette année ? 382,375 fr., soit 200,000 fr. de plus que notre Bibliothèque nationale, et 60,000 fr. de plus que toutes nos grandes bibliothèques réunies. »

— D'après quelques journaux, la Bibliothèque nationale aurait terminé son inventaire. Nous croyons savoir que rien n'est plus faux. Les inventaires de l'A, du B, du C, du D, du G, de l'O,O² O³ sont seuls finis. L'inventaire de l'X est en voie d'exécution. Nous reviendrons plus tard dans un article de Mélanges sur ce sujet.

— Nous avons reçu les *Rubricae generales Missalis romani juxta supernam SS. rituum congregationis editionem.* Taurini, 1884, P. Marietti, in-32 de 252 p. et un tableau. Prix : 1 fr. 20 ; relié en toile, 1 fr. 60. L'éditeur a imprimé les rubriques en rouge, ce qui remplit la majeure partie du livre et produit souvent un effet désagréable et fatigant pour les yeux (p. 60 et 61). Sauf ce léger défaut, qui ne provient assurément que d'une bonne intention, on ne peut que le recommander à nos lecteurs.

— Signalons un intéressant travail sur les *Dessèchements subits de la Sarthe au Mans et à Fresnay en* 820 *et* 1168, par Robert Triger (Le Mans, 1884, in-8 de 28 p. Extr. du *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*). L'auteur a su rassembler tous les documents relatifs à son sujet et donner à ce phénomène une explication fort plausible, l'effet d'un tremblement de terre. La constitution géologique du sol ne se retrouve pas la même dans les différentes périodes où de pareils faits ont été observés et par suite l'opinion de dom Piolin et de M. Leguicheux (p. 9) semble avec raison réfutée par M. Triger.

— Le *Contemporain*, revue mensuelle, vient de changer de direction. M. Cazajeux, l'habile rédacteur des *Lettres chrétiennes*, dont nous avons tous gardé le meilleur souvenir, car elle a beaucoup mérité de la science, est à la tête du nouveau *Contemporain*. Il lui fait subir une refonte générale : il le rajeunit, il a des collaborateurs nouveaux, choisis parmi l'élite des professeurs et des écrivains catholiques, et cette revue prend ainsi une place importante dans le monde des lettres et de la politique. Parmi les signataires des articles, nous trouvons les noms de plusieurs de nos collaborateurs : M. Paul Allard, l'abbé Allain, le comte Henri de l'Epinois, joints à ceux de l'abbé de Broglie, Remy de Gourmont, Abel de Valois, Bruyelle, de Taffarel.

— Il vient de paraître une nouvelle livraison de la *Revue de l'Art chrétien*. Cette livraison est la cinquième depuis que l'intéressante publication, dirigée pendant un quart de siècle par M. l'abbé Corblet, est passée entre les mains d'une Société nouvelle et confiée aux presses de l'imprimerie de Saint-Augustin (Desclée, de Brouwer et Cᵉ). Vous y trouverez la continuation et la fin des travaux savants de Mgr de Barbier de Montault sur l'église de Saint-Nicolas de Bari et de M. de Linas sur les disques crucifères, le *flabellum* et l'*umbella*. M. Helbig recherche à quelle époque il faut rapporter les clés de la confession de saint Pierre conservées à Maestricht et à Liège. M. Festing étudie le musée national germanique de Nürenberg : à cette étude est jointe hors texte la photographie d'un tableau peu connu de Wohlgemuth, représentant le martyre de saint Sébastien, composition

intéressante comme expression et comme reproduction du corps humain.

— Les membres de la Société de Saint-Jean pour l'encouragement de l'art chrétien reçoivent, en même temps que la livraison de la *Revue* et dans le même format, un *Bulletin* spécial. Le *Bulletin* de janvier 1884 renferme, outre les procès-verbaux des séances et les documents qui s'y rapportent, quelques travaux sur le mouvement contemporain de l'art religieux, un compte rendu du salon triennal, sans préjudice des études générales d'art comparé. Signalons une série de considérations sur le caractère religieux des œuvres de Raphaël. Le comte de Grimoüard de Saint-Laurent apporte le concours de son érudition et de son goût à cette discussion, suscitée principalement par le précieux travail : *l'Art chrétien*, de M. Cartier (librairie Poussielgue). Le monde chrétien ne saurait trop encourager la Société de Saint-Augustin et celle de Saint-Jean dans leurs efforts pour faire comprendre le passé, et, suivant l'expression de M. Helbig, « préparer l'avenir. »

Allemagne. — Le gouvernement prussien a entamé des négociations pour acheter la fameuse collection d'Incunables, de manuscrits et de miniatures, formée par M. Klemm, de Dresde. C'est peut-être la plus riche du monde; elle est estimée plusieurs millions de marcs.

— On vient de publier, à Iéna, un ouvrage de statistique sur les universités allemandes. Il donne, pour les étudiants qui ont fréquenté ces établissements, une augmentation de dix mille environ pour 1883 sur 1831. Il renferme les détails les plus curieux sur la marche du progrès fait dans diverses branches de l'enseignement, au détriment des autres.

Angleterre. — La IIIe partie du *Cartularium saxonicum* va paraître. Elle contient le texte collationné de quarante-quatre documents de 607 à 714. On y trouve, entre autres pièces de la plus grande importance pour l'histoire de l'ancienne église d'Angleterre, une traduction anglo-saxonne de la bulle du pape Serge I (mort en 701) à Adhelm de Malmesbury, relative au gouvernement de son abbaye. Les Anglais étaient alors les fidèles fils des Papes. Cette bulle, peu connue, offre un précieux intérêt pour l'histoire et la philologie.

— Plusieurs bibliothèques publiques libres, c'est-à-dire, fondées et entretenues par des particuliers, sont établies en Angleterre, à Londres, à Manchester, etc., etc. Elles s'enrichissent par des legs, des souscriptions, des dons de livres, etc.

— Les Anglais font de grands efforts pour répandre l'instruction dans leurs possessions des Indes. Quoique les progrès soient lents, ils sont réels. Dans la seule ville de Bombay, le nombre des écoliers du sexe masculin, qui fréquentaient les établissements d'instruction, était de 5,08 pour cent en 1871 ; il s'élevait en 1881 à 7,04. Celui des filles s'est accrû dans la même proportion : 2,87 au lieu de 1,86.

— La société de Wyclef ne se ralentit pas. Elle a senti le besoin de populariser son héros. Un de ses membres, M. Matthew, écrit une vie de Wyclef destinée à être vendue deux sous. Il faut bien ranimer dans le peuple la haine du Pape, à mesure que les classes élevées reviennent à lui. Le clergé a sans doute besoin d'être aussi réchauffé. Car, dans l'assemblée de la Conférence cléricale de Londres, qui doit avoir lieu le 4 février, le sujet choisi pour la discussion est : *Ce qu'on doit à Wyclef.*

— L'année 1883 a été bonne en Angleterre pour le commerce de la librairie. Le nombre des ouvrages nouveaux s'élève à 4,732, les rééditions à 1,413, total, 6,145. Ce nombre dépasse de 1,021 celui des publications de

1882. Ce sont les ouvrages légers qui occupent le premier rang, vient ensuite la théologie, puis les belles-lettres. La poésie et le drame, offrent une sensible diminution sur l'année précédente.

— Un libraire de Londres va bientôt faire paraître une traduction anglaise, avec notes et introductions des anciens chants de l'Epire.

— Le sixième volume des *Commentaires sur les lois et coutumes d'Angleterre*, par Bracton, vient de paraître. On y trouve des recherches nouvelles sur plusieurs points de l'histoire d'Angleterre, entr'autres sur ce célèbre concile de Merton, sous Henri II, où les barons anglais firent cette fameuse déclaration : *Nolumus leges Angliæ mutare.*

— La statistique de l'Université d'Edimbourg pour l'année passée annonce 3,389 étudiants, dont 682 écossais, 620 anglais, 33 irlandais, 123 de l'Inde, 261 des colonies britanniques, et 39 étrangers.

— Un petit livre, dont on ne niera pas l'utilité pratique, vient de paraître à Londres. Il est intitulé : *Pauses*, ou *comment il faut ponctuer*, et contient une série de chapitres sur la valeur et l'usage des divers signes de ponctuation.

Belgique. — L'Institut belge de géographie va publier les reproductions des plans anciens des villes belges, qui sont conservés dans la bibliothèque royale de Bruxelles.

Russie. — Un savant finnois, M. Krohn, a passé son été en Esthonie, à recueillir des ballades de la bouche des habitants. Il en a amassé plus de mille, dont les copies vont aller grossir la collection qui existe à Helsingfors.

— Une publication somptueuse va se faire aux frais du gouvernement russe, en mémoire du couronnement de l'empereur. Elle renferme une quarantaine de planches, reproduisant les principales scènes de cette solennité et de nombreux portraits.

Ventes. — 6 décembre 1883. — Bibliothèque de feu M. L. de Cte, à Marseille, et de divers bibliophiles (Me Maurice Delestre, ass. de M. A. Chardin). Ouvrages sur la Provence. Auteurs provençaux. Dictionnaire de la noblesse, par La Chesnaye des Bois. Histoire et littérature étrangère. Voyages. Van Houtte. Flore des serres et des jardins de l'Europe. Bibliothèque Cahen. Maximes de la Rochefoucauld, édition microscopique, très rare, exemplaire ; relié en maroquin, doublé de maroquin. Histoire de l'imprimerie par les monuments ; exemplaire sur peau de vélin. Encyclopédie de Diderot et d'Alembert ; 35 vol. in-fol. Musée français de Robillard-Péronville. Mémoires de Saint-Simon ; 20 vol. in-8. Manuel du Libraire de Brunet, dernière édition. Etc., etc. Livres en lots, etc.

8 décembre. —Editions originales des dix-septième et dix-huitième siècles, auteurs latins, livres à figures des dix-huitième et dix-neuvième siècles, éditions modernes en grand papier (Me G. Boulland, ass. de M. Georges Brunox). Livres relatifs à l'amour, aux femmes et au mariage. Editions originales de La Bruyère, Montaigne, 1588. Callot Passion n° 150. La Fontaine. Contes et Fables. Suite de gravures pour les contes. Suite de 57 dessins de Fragonard (reproduction) ; Eaux-fortes, Charron, Elzevier, Fayette, Zaïde, 1670-71, etc., etc. Editions originales des Romantiques.

10 décembre. — Cabinet de M. Baylé (Me Delestre, ass. de M. Et. Chavay). Lettres de F. d'Aerssenn, de Soffrey de Calignon, de Guillaume Marquet, de Charlotte Brabantine de Nassau, duchesse de la Trémoille, de Rancé, Constantin de Renneville, G. Sand, Nicolas de Neuville, seigneur de Villeroy, pièces concernant le Périgord. Total : 5,228 fr.

14 décembre. — Bons Livres. Droit, Science, Histoire, Littérature, Livres à gravures, Estampes, Gravures, etc. (Me Georges Boulland, ass. de M. Georges Brunox).

14 décembre. — Correspondances de P. A. de Beaumarchais, provenant de la collection de M. L. de Loménie, et des dossiers de Sophie Arnould, l'abbé Grégoire, Louis XIV, le duc de Bassano, le duc de Saint-Aignan, etc. (Me Delestre, ass. de M. Et. Charavay). Lettres du maréchal de Castries, de Sophie Arnould, du maréchal Berthier, du peintre David, du comte Marchand, de Marie-Thérèse, de Michel de Marolles, de Massillon, du comte Morand, etc. Total : 9,993 fr.

15 décembre. — Livres anciens et modernes de la Bibliothèque de M. B*** (Me Delestre, ass. de M. A. Durel), n° 87. — Les œuvres de M. Molière. A Paris chez Charles de Sercy et chez Jean Guignard le fils, 1666, 2 vol. in-12, frontispices gravés par Chauveau, maroquin rouge, dos orné, fil. et orn. aux angles, doublé de maroquin bleu, riches compartiments de filets et dentelles à petits fers, tr. dor. (Trautz-Bauzonnet.) Edition fort rare. La première du théâtre de Molière avec une pagination suivie ; elle contient : l'Etourdy, le Dépit amoureux, les Précieuses ridicules, Sganarelle ou le Cocu imaginaire, l'Ecole des Maris, les Facheux, l'Ecole des femmes, la Critique de l'Ecole des femmes, et les Plaisirs de l'Ile enchantée. Le frontispice du premier volume représente le buste de Molière près duquel sont accoudés Mascarille et Sganarelle ; selui du second, Molière et sa femme couronnés par Thalie. Superbe exemplaire. Hauteur : 147 mm. 2,560 fr. N° 183. La Borde. Choix de chansons, mises en musique par M. de La Borde, orné d'estampes par J.-M. Moreau, dédiées à Mme la Dauphine. A Paris, chez de Lormel, imprimeur de l'Académie royale de musique, 1773, 4 tomes en 2 vol. grand in-8, titres gravés, 4 front. et 100 fig. par Moreau, Le Bouteux et Le Barbier, grav. par Moreau, Masquelier, Née, etc., mar. bleu, dos orné, fil. tr. dor. (Rel. anc.) Très bel exemplaire, avec le portrait de La Borde gravé par Masquelier d'après Denon : 1,805 fr. Total : 24,912 fr.

16 janvier 1884. — Bibliothèque de M. Pin, sénateur. L'Histoire de Gérard de Nevers, très petit livre, relié en maroquin rouge, avec dessins et figures de Moreau, 2,800 fr. Les Œuvres de Rabelais, édition de Leduchat, 275 fr. Les Œuvres de Villon, 1, 536 fr. L'Histoire du petit Jehan de Saintré, avec les dessins originaux de Moreau, 2,025 fr. Le Roman de la Rose, 250 fr. Les Chants royaux, de Guillaume Crétin, 1, 524 fr.

17 décembre. — Correspondance de la duchesse de Devonshire, une charte de l'empereur Othon III, de l'an 1,001, etc. (Me Georges Boulland, ass. de M. Eugène Charavay).

26 et 27 décembre. — Livres à figures, poètes, facéties, conteurs, curiosités littéraires, histoire, etc. provenant de la collection d'un amateur étranger. (Me Delestre, ass. de M. A. Claudin). Guillaume de Salicet, Chirurgie ; Paris, de Marnef, 1505. Pet. in-4, gothique. Le Joujou des Demoiselles. Œuvres de Dorat. Les Bienfaits du sommeil, 1776, avec figures de Moreau. Collection d'anciens poètes français, publiée par Coustelier, 10 vol. Le Cabinet satirique, édit. du Mont-Parnasse, 1697, 2 vol. Les Liaisons dangereuses, avec figures de Monnet et de M Gérard, 1796, 2 vol. in-8. 400 f. Gil-Blas, édit. de Londres, 1809, avec fig. de Smirke, 4 vol. in-8. Cent Nouvelles nouvelles, avec les eaux-fortes de Romeyn de Hooghe, édit. de Cologne, 1701, 2 vol. Exemplaire non rogné. Mémoires du comte de Grammont, édit. de Londres, 1794, in-4, avec 78 portraits, etc., etc. Total : 16,154 fr.

18 et 19 janvier. — Autographes du cabinet de M. A. P. Dubrunfaut, sur

les peintres, sculpteurs, graveurs, architectes (Me E. Girard, ass. de M. E. Charavay).

21 janvier. — Cabinet de la marquise de Barol, autographes accompagnés de notices de Silvio Pellico (Me Delestre, ass. de M. Et. Charavay).

31 janvier. — Autographes dont un curieux traité de Charles VII avec les Génois, etc., etc. (Me G. Boulland, ass. de M. Eug. Charavay).

18 et 19 février. — Autographes de la collection de M. Alfred Bovet, série I à IV, chefs du gouvernement, hommes d'état et personnages politiques, Révolution française, homme de guerre (Me Delestre, ass. de M. Et. Charavay). Cette collection est des plus intéressantes et des plus complètes, nous y reviendrons dans notre prochain numéro.

Publications nouvelles. — *Œuvres polémiques de Mgr Freppel*. Tome I (in-12, Palmé). — *Le Secret de la Franc-Maçonnerie*, par Mgr Fava (in-8, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *Manuel de philosophie morale*, par B. Gilson (in-16, Ch. Peeters, à Louvain). — *L'Idée du beau dans la philosophie de Saint Thomas d'Aquin*, par P. Vallet (in-12, Roger et Chernoviz). — *L'Éclosion religieuse contemporaine*, par Goblet d'Alviella (in-8, Germer-Baillière). — *Critique des systèmes de morale contemporains*. Morale évolutionniste, positiviste, indépendante, kantienne et néo-kantienne, pessimiste, spiritualiste, esthétique et mystique, théologique ; par Alfred Fouillée (in-12, Germer-Baillière). — *Principes de sociologie*, par Herbert Spencer, traduit de l'anglais par M. E. Gazelles. Tome III (in-8, Germer-Baillière). — *L'Utilitarisme*, par J. Stuart Mill, traduit de l'anglais par P.-L. Le Monnier (in-12, Germer-Baillière). — *L'Ame est la fonction du cerveau*, par Émile Ferrière (2 vol. in-8, Germer-Baillière). — *L'homme et l'intelligence*, fragments de physiologie et de psychologie, par Charles Richet (in-8, Félix Alcan). — *Traité pratique de botanique*, par Lambert (in-12, Firmin-Didot). — *Petite flore parisienne*, par Bonnet (in-12, Savy). — *La Compagnie du gaz et la Ville de Paris*, par Cochin (in-12, Doin). — *Tableau de la littérature française* 1800-1815, par Gustave Merlet (3 vol. in-8, Hachette et Didier). — *Morceaux choisis des poètes et prosateurs français*, par Godefroy (in-12, Gaume). — *Le livre du roi Dentrin*, texte français inédit du treizième siècle, suivi d'un *traité de fauconnerie* également inédit, d'après Albert Le Grand, avec une notice et des notes par H. Martin-Daizault (in-12, librairie des Bibliophiles). — *L'Intermezzo*, poème d'après Henri Heine, traduit par E. Vaughan et Ch. Tabarand (in-8, Baillière et Messager). — *Contes d'automne*, par L. de Ronchaud (in-8, Calmann-Lévy). — *Margot la balafrée*, par Fortuné du Boisgobey (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Stéphanette*, par Bernard Seigny (in-12, Bray et Retaux). — *Un clérical en voyage*, par de Laval (in-12, Palmé). — *Clémentine de la Fresnaye*, par Mme Maryan (in-8, Lachèze et Dolbeau, à Angers). — *Le drame au logis de la lycorne*, récit du seizième siècle, par J.-L. de la Mannière (in-12, Oudin). — *Lettres à Emilie sur la mythologie*, par Demoustier, avec une préface par Paul Lacroix (3 vol. in-18, Librairie des Bibliophiles, Bibliothèque des dames). — *Rome, études de littérature et d'art*, par Bourget (in-12, Plon et Nourrit). — *Dans les Pampas*, par Henty (in-12, Firmin-Didot). — *Un Parisien dans les Antilles*. Saint-Thomas. Puerto-Rico. La Havane. La vie de province sous les tropiques, par Quatrelles (in-12, Plon et Nourrit). — *La Fronde*, mémoires de Marguerite de Ribaumont, vicomtesse de Bellaire, par Miss Yonge; traduit de l'anglais, par Mme de Witt, née Guizot (in-12, Grassart). — *Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV*, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par le comte G. J. de Cosnac et E. Pontal. T. II (janvier 1697

décembre 1688) (in-8, Hachette). — *Les Guerres sous Louis XV*, par le comte Pajol. Tome II, 1740-1748. Allemagne (in-8, Firmin-Didot). — *A Frœschwiller*, 1870-1883, par Paul Hugounet (in-8, Ch. Bayle). — *Paris inconnu*, par L. de la Rallaye (in-12, Oudin). — *Victor-Hugo le Petit*, par Leffondrey (br. in-8, Vanier). — *Le Château du Puy-de-Val*, par Fage (br. in-8, Chauffon, à Tulle). — *Archives du bibliophile breton*, par de la Borderie (in-8, Plihon, à Rennes). — *Bibliographie descriptive et anecdotique*, par Poulet-Malassis (in-8, Rouquette).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Sur un prétendu mot de Voltaire. — On cite bien souvent un mot de Voltaire auquel je ne crois pas beaucoup. Je lis encore aujourd'hui dans un journal : « Voltaire faisait chaque matin cette prière au ciel : *Mon Dieu! protégez-moi contre mes amis; de mes ennemis je m'en charge*. » Que pense-t-on de cette prière?

UN CURIEUX.

Sur le poète Musculus. — On a publié dans l'excellente *Revue catholique de Bordeaux* (16 novembre 1883, p. 685-697) une notice sur *Jean Lange, conseiller au parlement de cette ville*. L'auteur de cette notice, qui est un de nos collaborateurs, cite une pièce de vers latins composée en l'honneur de l'orateur du Tiers-Etat à l'assemblée d'Orléans par un certain *Abel Musculus Rothomagensis*, pièce qui a été imprimée dans les éditions de la harangue de Lange données à Orléans, à Blois et à Poitiers, en 1560 et 1561. Que sait-on du poète de Rouen, Abel Musculus, lequel ne doit nécessairement pas être confondu avec Wolfgang Musculus, auquel Bayle a consacré un long article qui débute ainsi : « L'un des plus célèbres théologiens du seizième siècle, naquit à Dieuze en Lorraine, le 3 septembre 1497? »

UN CURIEUX.

Manuscrits du cardinal de Gondi. — Dom Mabillon renseigne dans son itinéraire de Bourgogne (*Ouvrages posthumes*, t. II, p. 2), sur plusieurs manuscrits légués à la bibliothèque des Capucins de Joigny par le cardinal de Gondi. Les volumes provenaient, ajoute-t-il, de la bibliothèque de Raphaël de Mercatel (1508), évêque de Rosea et abbé de Saint-Baron à Gand. Le prélat avait, en effet, fait exécuter par les plus habiles enlumineurs, une magnifique série d'ouvrages, dont la bibliothèque publique de Gand conserve de beaux spécimens (V. le *Catalogue* édité par Jules de Saint-Genois, 1849, et van Lokeren, *Histoire de l'abbaye de Saint-Baron*, 1852). Ces volumes portent tous les armes de l'évêque : parti d'azur au lion fascé d'argent et de gueules, couronné d'or, qui est de Saint-Baron, et de gueules à la fasce bretessée et rebretessée d'argent. Sait-on ce que sont devenus les volumes visités par Mabillon? Peut-être pourrait-on à l'aide des armoiries ci-dessus, en reconnaître quelques-uns.

B. DE V.

Sur la date de la mort de l'abbé Abeille. — On lit dans *les Correspondants de la marquise de Balleroy d'après les originaux inédits de la Bibliothèque Mazarine* (t. I, 1883, p. 137, à la date du 23 mars 1717) : « M. de Charny est mort ; l'abbé Abbeil, etc. » M. le comte Édouard de Barthélemy, l'excellent éditeur et annotateur de cette curieuse correspondance, fait remarquer, à ce sujet, que la biographie Didot ne fait mourir le poète que le 22 mai 1718. On retrouve cette dernière date dans la *Biographie universelle* (article Beuchot), dans le *Dictionnaire historique de la France* de M. Ludovic Lalanne. Voici une troisième indication : d'après la *Gazette* du 30 avril 1718, Gaspard Abeille, de l'Académie française, serait mort à Paris le 22 avril précédent. Où est la vérité?

UN CURIEUX.

Oraison funèbre de Marie-Thérèse. — Le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier ne mentionne pas l'ouvrage suivant : « Oraison funèbre de très haute, très puissante et très excellente princesse Marie-Thérèse, archiduchesse d'Autriche, impératrice douairière et reine Apostolique de Hongrie et de Bohême, par M. l'abbé R*** C. D. L.— A Senlis de l'Imprimerie de N. L. F. de Rocques.— Avec permission.» — Gr. in-12, 38 p. y compris le titre. Sans date, ni approbation.

Serait-il possible de lever le voile de cet anonyme ? AD. DELVI GNE.

M. de Saint-Aulaire. — On désirerait savoir quel est le quatrain qui a rendu célèbre M. de Saint-Aulaire. A. N.

Sur la tour de Saint-Nicolas, à Paris. — Vers le milieu du seizième siècle, les Jésuites voulurent prendre possession, à Paris, d'une maison dont dépendait une église dite de *Saint-Nicolas*, ayant pour clocher une tour.

Ce projet rencontrant des adversaires, le public parcourut la ville en chantant :

Les Jésuites n'auront pas
La tour de Saint-Nique, Nique;
Les Jésuites n'auront pas
La tour de Saint-Nicolas.

1° A quelle date précise ce fait a-t-il eu lieu?

2° De quelle église Saint-Nicolas s'agissait-il?

3° Les Jésuites réussirent-ils dans leur entreprise? E. T., à Metz.

Légendes et traditions populaires concernant le culte des saints et les fêtes religieuses. — Quels sont les ouvrages anciens ou nouveaux traitent des légendes et tradi populaires concernant le culte saints et les fêtes principales l'Eglise catholique.

Le docteur Coremans n'a-t-il écrit un livre sur ce sujet? Qu est le titre? J. A. D.

Statues équestres Louis XIV. — A-t-il été fo du vivant même du grand d'autres statues équestres que trois suivantes? 1° Statue équ jetée en bronze en 1694. Œuvr sculpteur Girardon. Destinée à érigée sur la place Vendôme, regardée après son exécution e étant trop petite, elle fut donn maréchal de Boufflers, qui la f cer dans son parc de Boufflers, Beauvais. En 1784, le comte de lon la céda à la ville de Bea Les révolutionnaires la détrui en septembre 1792;

2° Statue équestre fondue par thazar Keller. Seconde œuvr Girardon. Inaugurée sur la Vendôme le 15 août 1699, e renversée et fondue en septe 1792. Le musée du Louvre (g des sculptures modernes) en serve une réduction très soignée

3° Statue équestre commandé les Etats de Bretagne en 168 1689. Œuvre de Coysevox. E fut érigée qu'en 1726 sur la pla Parlement à Rennes. La Révol la fit disparaître en 1793.

Les statues des places publ de Beauvais et de Rennes ci-d indiquées ont-elles été gravées quelques ouvrages, ou bien elles connues par des réduction bronze? E. A.

Le Gérant : L. SANDRET.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE J. MOUREAU ET FILS.

Polybiblion, Revue bibliographique universelle, paraît du 10 au 15 de chaque , en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

PARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impres- contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la ce et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises angères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de dre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résu- tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Corres- ance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et nses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliogra- es, etc.

PARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles ression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents és en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues aises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés tes de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands aux de Paris.

MITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE HÉLEMY ; comte DE PUYMAIGRE ; Marius SEPET, M. J.-A. DE BERNON, M. E. LON. *Administrateur délégué près du Comité,* M. le comte A. DE BOURMONT.

communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secré- de la rédaction du *Polybiblion.*

communications relatives à l'administration doivent être adressées au t du *Polybiblion.*

IX D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

tie littéraire : pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie nion des postes, 16 fr.

tie technique : France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des , 11 fr.

deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de n des postes, 22 fr.

r les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

ECTIONS. — Les années 1868-81 sont en vente, et forment trente- lumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

---

lybiblion, Revue bibliographique universelle, est publié sous les auspices CIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

CIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés ndants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après é admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires iés.

e Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

ociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un ver le 150 francs.

e de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à é un apport de 100 francs au moins.

mandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société, levard Saint-Germain.

LIBRAIRIE DE VICTOR PALMÉ, ÉDITEUR

76, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76, PARIS.

ÉTRENNES 1884

LE LITTORAL DE LA FRANCE

DE DUNKERQUE AU MONT SAINT-MICHEL

Par CHARLES-FÉLIX AUBERT et V. VATTIER D'AMBROYE

LAURÉATS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ILLUSTRATIONS DE SCOTT

Un beau volume in-4 de plus de 500 pages, illustré de 250 gravures dans le texte

ET DE 64 PLANCHES HORS TEXTE, TIRÉES EN UNE OU PLUSIEURS COULEURS

Broché . . . . . 20 fr.
Riche cartonnage, avec plaques spéciales, tranches dorées . . . . . 25 fr.
Reliure demi-chagrin, avec plaques spéciales, tranches dorées . . . . . 30 fr.

LA CHEVALERIE

Par **Léon GAUTIER**, professeur à l'École des Chartes

Un magnifique volume grand in-4 de 700 pages, illustré de 25 grandes compositions hors texte, de 30 frises, par LUC-OLIVIER MERSON, E. ZIER et G. JOURDAIN, de 60 lettrines et culs-de-lampe par CIAPPORI, et d'environ 150 grav. dans le texte par FICHOT, E. GARNIER, LIBONIS et SELLIER, plus une photogravure pour frontispice.

Broché . . . . . 25 fr.
Riche cartonnage toile, avec plaques spéciales, tranches dorées. . . . . 30 fr.
Demi-reliure chagrin, plats toile, avec plaques ou reliure amateur . . . 35 fr.

PRÈS DU FOYER

NOUVEL ALBUM POUR LA FAMILLE ET LES ENFANTS

Par LÉON GAUTIER

Un beau volume grand in-4 renfermant vingt-sept magnifiques gravures, avec introduction et texte en regard, impression encadrée d'un filet rouge ; chef-d'œuvre de typographie. Riche cartonnage toile, avec fers spéciaux. . . . . 14 fr.

AU COIN DU FEU

Nouvel album pour la famille et les enfants, par LÉON GAUTIER. Un beau volume grand in-4, renfermant 25 magnifiques gravures, avec introduction et texte en regard, impression rouge et noire, chef-d'œuvre de typographie. Riche cartonnage toile, avec fers spéciaux, tr. dorées . . . . . 10 fr.

Vie illustrée de saint Joseph, par le R. P. CHAMPEAU, prêtre de Sainte-Croix. Nouvelle édition illustrée avec le plus grand luxe sous la direction de M. E. MATHIEU, par MM. YAN' DARGENT, SCOTT, POISRON, CHOVIN, FICHOT. Un beau volume in-4, broché, 15 fr. — Cartonnage de luxe, fers spéciaux, 20 fr. — Reliure demi-chagrin, 24 fr.

En souscription, édition artistique

VIE DES SAINTS

Par **Mgr Paul GUÉRIN**

AUTEUR DES PETITS BOLLANDISTES

Grand in-4, illustré avec le plus grand soin par YAN'DARGENT, 12 aquarelles représentant les Apôtres, les Martyrs, les saints Ouvriers, les saintes Femmes, les saintes Pénitentes, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques. — 365 encadrements, avec environ mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint. — L'élite des grands artistes graveurs et chromolithographes a prêté son concours à l'exécution de cet ouvrage.

Cet ouvrage paraîtra en douze livraisons ou en deux volumes de six livraisons.

Prix de la livraison avec titre et reliure. . . . . 1 fr.

Toute personne ayant souscrit avant la fin de la publication aura droit GRATUITEMENT à la reliure de grand luxe et recevra avec la dernière livraison un bon à cet effet.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU ET FILS

HARVARD COLLEGE

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME DIX-NEUVIÈME. — XLe DE LA COLLECTION

TROISIÈME LIVRAISON. — MARS.

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1884

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE MARS 1884

I. — JURISPRUDENCE, par M. BERNON.

II. — GÉOGRAPHIE & VOYAGES, par M. le vicomte DE BIZEMONT.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — GOBLET D'AVIELLA : L'Evolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous (p. 211).

Jurisprudence. — P. VIOLLET : Précis de l'histoire du droit français (p. 212).

Sciences & Arts. — E. DE LAVELEYE : Le socialisme contemporain (p. 212). — P. JANET : Les origines du socialisme contemporain (p. 213). — DE MIRABEAU : L'Ère des hommes (p. 215). — DU MONCEL : L'Eclairage électrique (p. 215). — J. RAMBSON : Phénomènes nerveux intellectuels et moraux (p. 217). — A. VAN ASCHE : Menuiserie et serrurerie de meubles (p. 221).

Belles-Lettres. — E. ZIATAGORSKOÏ : Essai d'un dictionnaire des homonymes de la langue française (p. 222). — J. FABRE D'ENVIEU : Le dictionnaire allemand expliqué par l'analyse des noms propres (p. 223). — A. DANIEL : Le Faust de Gœthe (p. 224). — Petits poètes du dix-huitième siècle (p. 226). — Bibliothèque des romans célèbres (p. 226). — J.-F. THÉNARD : Les petits classiques (p. 227). — E. HATIN : Théophraste Renaudot et « ses innocentes inventions » (p. 228). — S. GILLES DE LA TOURETTE : Théophraste Renaudot (p. 228). — L'abbé FUZET : Pétrarque, ses voyages, ses écrits, sa vie chrétienne (p. 230).

Histoire. — P. DABRY DE THIERSANT : De l'origine des Indiens du Nouveau-Monde et de leur civilisation (p. 231). — H. DE BIZEMONT : L'Indo-Chine française (p. 232). — H. CORDIER : Le Consulat de France à Hué sous la Restauration (p. 233). — H. SAYCE : The ancient empires of the East (p. 234). — TIMON-DAVID : Vie de saint Joseph Cupertinus (p. 237). — Le Dr G. LE BON : La Civilisation des Arabes (p. 241). — F. BRIVAISSON : Archives de la Bastille (p. 245). — A. DE CALONNE : La Vie agricole dans l'ancien régime en Picardie et en Artois (p. 247). — A. MÉZIÈRES : En France (p. 250). — LE MÊME : Hors de France (p. 250). — Me HIERONME LOPÉS : L'Eglise métropolitaine et primatiale Sainct-André de Bourdeaux (p. 252). — K. WALISZEWSKI : Acta quæ in Archivo Ministerii rerum exterarum Gallici ad Joannis III regnum illustrandum pertinent (p. 253). — P. VASSILI : La société de Berlin (p. 257).

IV. — BULLETIN. — L'abbé DE BELLUNE : Heures de tristesse et d'espérance (p. 258). — G. BESSONIES : Six chemins de croix (p. 258). — DE BUTENVAL : Les lois de succession appréciées dans leurs effets économiques (p. 258). — D. DAMIAN ISERUS : El liberalismo (p. 259). — F. GODEFROY : Morceaux choisis des poètes et des prosateurs français du neuvième au seizième siècle (p. 259). — A. E. PICHARD : Les récitations du samedi (p. 259). — A. RIGNIER : Histoire grecque et histoire romaine (p. 259). — L'abbé L. BAILLEUX et l'abbé V. MARTIN : L'histoire de France enseignée aux enfants (p. 260). — Nos gloires nationales (p. 260). — G. BARONE : La Tavola di Cebes (p. 260). — A. PALOMES : La Storia di li Nurmanni à Sicilia (p. 261). — Résurrection merveilleuse en 1877 (p. 261). — LE MÊME : Santa Rusalia (p. 261). — Les Maçons Juifs et l'avenir (p. 262). — Goritz, Froshdorff (p. 263).

V. — VARIÉTÉS. — La Bibliothèque de l'université de Caen (p. 263).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Lenormant, le cardinal Dechamps, du Moncel, de Saint-d'Auteuil, etc., etc. — Institut. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Prix. — Société de l'Histoire de France. — Alliance française. — Les sociétés historiques et la critique allemande. — Une narration fabuleuse de la vie d'Alexandre le Grand. — Voyage en terre sainte d'un maire de Bordeaux au quatorzième siècle. — Voyage de Philippe de Voisins à Jérusalem. — Angleterre. — Croatie. — Espagne. — Allemagne. — Italie. — Russie. — Publications nouvelles et annoncées.

VII. — QUESTIONS & RÉPONSES.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

. *Necessità del metodo positivo nella filosofia del diritto*, par le professeur G. VADALÀ-PAPALE. Catane, Galatola, 1882, in-12 de 30 p. Prix : 1 fr. — 2. *La sociologia, la filosofia della storia, la filosofia del diritto*, leçon d'ouverture au cours libre de philosophie du droit, lue le 7 décembre 1882 à l'Université de Catane (extrait du *Foro catanase*), par LE MÊME. Catane, Stesicoro, 1883, in-8 de 26 p. Prix : 1 fr. — 3. *Sul fondamento del diritto di proprietà*, par le chanoine FRANCESCO FISICHELLA. Catane, Roma, 1883, in-12 de 202 p. Prix : 3 fr. — 4. *Saggio sul problema sociale*, par le professeur LUIGI TOFFOLI-ADDALI. Turin, Marietti, 1882, in-12 de XVI-476 p. Prix : 3 fr. 50. — 5. *L'Eta preistorica ed il periodo teologico-metafisico del Diritto penale a Roma*, par A. ZOCCO-ROSA. Catane, Galati, 1883, in-8 de IV-74 p. Prix : 1 fr. — 6. *Manuel de Droit maritime international*, par F. PERELS, traduit de l'allemand par L. ARENDT. Paris, Guillaumin, 1884, in-8 de XII-492 p. Prix : 8 fr. — 7. *Des conditions légales d'existence et de fonctionnement des œuvres ouvrières d'après la jurisprudence la plus récente*, par A. CELIER. Le Mans, Comité catholique, 1883, in-12 de 11 p. — 8. *Des droits et des garanties de l'inculpé pendant l'instruction préparatoire*, par EMILE JAMAIS. Paris, Marescq, 1881, in-8 de 256 p. Prix : 3 fr. — 9. *Traité des obligations*, par POTHIER, publié par A. F. MASSON. Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1883, in-12 de VI-508 p. Prix : 3 fr. 50. — 10. *De la responsabilité des propriétaires de navires et du prêt fait au capitaine en cours de voyage. Etude critique et pratique de droit maritime*, par ROMAIN DE SÈZE. Paris, Marescq, 1883, in-8 de 262 p. Prix : 6 fr. — 11. *Histoire du Droit et des Institutions de l'Allemagne*, par FRÉDÉRIC DE SCHULTE, professeur à Bonn, traduit par MARCEL FOURNIER, précédé d'une *Introduction* par ERNEST GLASSON. Paris, Pedone-Lauriel, 1882, in-8 de XXXII-614 p. Prix : 12 fr. — 12. *Etude sur l'Extradition*, par ALEXANDRE DE STIEGLITZ, traduction par le comte LOUIS DE MIKOR. Paris, Durand et Pedone, 1883, in-8 de 249 p. Prix : 5 fr. — 13. *Estudio sobra la libertad de testar*, par JOSÉ DE LIÑAN Y EGUIZABAL, précédée d'une lettre-prologue par le duc DE VERAGUA. Madrid, librairie catholique de Saint-Joseph, 1883, in-8 de XII-79 p. — 14. *Eléments de droit civil*, par MARCEL DE LA BIGNE DE VILLENEUVE et PAUL HENRY. Tome I, Paris, Durand et Pedone, 1883, in-8 de 881 p. Prix : 12 fr. 50. — 15. *Précis de droit international. Droit pénal et privé*, par ALPHONSE BARD. Paris, Thorin, 1883, in-8 de X-369 p. Prix : 7 fr. 50. — 16. *Mélanges de droit, de jurisprudence et de législation*, par A. VALETTE. Paris, Marescq, Delamotte, 1880, 2 vol. in-8 de III-673 et 703 p. Prix : 20 fr. — 17. *Des conflits de législations relatifs à la forme des actes civils. Etude de droit international*, par LÉON DUGUIT. Paris, Thorin, 1882, in-8 de XII-224 p. Prix : 4 fr. — 18. *Répétitions écrites sur le droit romain*, par LÉOPOLD THÉZARD. Paris, Thorin, 1883, in-12 de 598 p. Prix : 5 fr. — 19. *Traité de droit international*, par F. DE MARTENS, traduit du russe par ALFRED LÉO. Paris, Marescq, 1883, in-8 de IV-567 p. Prix : 9 fr. — 20. *Précis de droit commercial*, cours professé à la Faculté de droit de Paris, par A. BOISTEL. Paris, Thorin, 1884, in-8 de XI-1176 p. Prix : 15 fr.

1-2. — Quatre publications récentes, de valeur et d'étendue égale, résument assez bien, à l'égard de la philosophie du droit et de la science sociale, le mouvement des idées en Italie : ce sont deux brochures positivistes du professeur Vadalà-Papale sur la *Nécessité de la méthode positive dans le droit* et sur *La Sociologie, la Philosophie de l'histoire, la Philosophie du droit*, une dissertation du chanoine Fisichella *Sur le droit de propriété*, et un *Essai* du professeur Luigi Toffoli-Addàli *Sur le problème social*. On a déjà vu ce qu'il faut penser de M. Vadalà-Papale (XXXIV, 411, 414) : il continue à vulga-

riser en Italie les idées d'Auguste Comte. De plus en plus enfoncé dans le positivisme, il ne paraît guère se comprendre lui-même: quant à se faire comprendre des autres, c'est encore moins facile. Malheureux dans les questions métaphysiques, pourquoi ne se borne-t-il pas à l'étude du droit positif? Il y réussissait mieux, et son examen critique du code italien méritait avec quelques réserves l'attention du monde savant.

3. — Tout autre est l'ouvrage du chanoine Fisichella sur le droit de propriété. Quoique prêtre et catholique, il est, comme M. Vadalà-Papale, professeur à l'Université de Catane. Il s'adresse, pour prévenir les ravages du socialisme, à tous ceux qui sont doués de raison et de bon sens « ce qui n'est certes pas le privilège exclusif des Écoles et des Académies (p. 8). » Où placer le fondement rationnel du droit de propriété? Ce n'est, dit le chanoine Fisichella, ni l'occupation, ni le consentement, ni la loi de l'autorité sociale. « incapable de justifier ce qui ne serait pas juste en soi, » ni, comme le dit Ahrens, « la personnalité humaine et les besoins physiques nécessaires à l'accomplissement de sa destinée ; » c'est le travail: tel est le fondement rationel de la propriété, et non seulement de la propriété des fruits produits, mais de la propriété de la terre elle-même, dont la fécondité est un produit du travail humain. La théorie du travail soulève des contradictions; soutenues notamment par Rosmini et Ahrens, ces contradictions sont réfutées par le chanoine Fisichella avec une merveilleuse finesse d'analyse. Viennent ensuite de non moins belles considérations sur les rapports de la propriété avec le droit, le progrès économique, la famille, la société, l'égalité sur le capital et le travail, l'État et les classes souffrantes. Aux vaines tentatives du socialisme d'État, le chanoine Fisichella oppose la force réformatrice de l'Évangile. Viennent enfin des notions historiques, peut-être trop incomplètes, sur le développement historique du droit de propriété. Partout le chanoine Fisichella se montre philosophe et économiste de premier ordre. Bien écrit, bien pensé, son livre remplira le but qu'il s'est proposé : « prouver que la négation de la propriété est une injustice, et de plus un grand mal pour tous. »

4. — L'*Essai* du professeur Luigi Toffoli Addàli *sur le problème social* se rattache autant et plus à l'économie sociale qu'à la jurisprudence : toutefois, ceux qui font les lois ou qui les étudient peuvent-ils se désintéresser des questions qu'il traite? La jurisprudence n'est-elle pas, selon une définition célèbre, la *science des choses divines et humaines*, en ce sens notamment que pour régler les rapports des hommes entre eux il est bon de connaître leurs rapports avec Dieu. Ce livre paraît être une suite d'articles, dans lesquels on trouve successivement les preuves de la vérité du christianisme, des sujets

politiques, pédagogiques, économiques, traités, il faut le reconnaître, avec une verve souvent étincelante, mais qui, parfois aussi, dépasse la mesure, notamment à l'égard de l'étude des classiques païens, que l'auteur condamne. Suit un programme des réformes à introduire en Italie : gouvernement conforme aux traditions nationales, c'est-à-dire une monarchie tempérée, mais affranchie des fictions parlementaires ; suppression du ministère des cultes et de l'instruction publique, afin de mieux assurer l'indépendance de l'Église ; décentralisation administrative, et, comme gage de cette décentralisation, suppression du ministère de l'intérieur et des préfectures ; association hiérarchique des ouvriers ; amélioration du sort de la classe agricole, notamment par la suppression du *cheptel de fer*, *soccida di fero;* suppression du jury ; répression sévère des abus de la liberté de la presse et de la liberté de réunion ; restriction de la liberté de conscience à la simple tolérance des cultes dissidents comme cultes privés ; dégrèvement des impôts ; restriction de la qualité d'électeurs aux seuls chefs de famille.

5. — Dire que M. Zocco-Rosa a étudié l'*Age préhistorique et la période théologico-métaphysique du Droit pénal à Rome*, c'est déjà faire connaître les tendances de son esprit. Son travail, fruit d'études universitaires, retouché par ses maîtres (p. 3), résume leur érudition avec une remarquable élégance ; mais il est surtout instructif d'y retrouver leur doctrine, et, entre mille passages, celui-ci nous paraît suffisamment caractéristique : « Nous admettons avec Lubbock l'athéisme primitif, non dans le sens de *manque absolu* de divinité, mais bien dans celui de manque d'une idée claire et déterminée de la divinité (p. 18, n. 2) » — Il est juste d'ajouter qu'après une partie générale où sont posées comme principes scientifiques les hypothèses antibibliques du préhistorisme, vient une partie spéciale qui contient l'application de ces idées au Droit pénal de Rome, et qui, malgré l'inanité du point de départ, témoigne chez le jeune écrivain d'une rare intelligence des institutions historiques. Qu'il secoue la poussière de l'école moderne, et il pourra produire des œuvres dignes d'attention, mais pour cela il faut se défaire des théories et consacrer toute la vigueur de son esprit, qui est d'une trempe remarquable, à l'étude impartiale des faits.

6. — Servir de guide pratique à ceux que leur profession appelle à s'occuper des choses de la mer, tel est le but du *Manuel de Droit maritime international*, dans lequel M. F. Perels, conseiller intime d'amirauté et conseiller référendaire à l'amirauté impériale de Berlin, reproduit des leçons faites par lui de 1873 à 1877. Le mérite de cet ouvrage, destiné aux officiers allemands, réside, comme le dit le traducteur, dans son caractère éminemment pratique : aussi sera-t-il

utile aux officiers français, notamment pour leur faire connaître « comment les graves problèmes du droit maritime sont appréciés dans les sphères administratives d'une nation qui compte parmi les plus puissantes du monde. »

7. — Dans un rapport présenté en 1883 au Comité catholique du Mans, M. Celier passe en revue les *Conditions légales d'existence et de fonctionnement des œuvres ouvrières d'après la jurisprudence la plus récente:* délits à éviter, formalités à remplir. Il y a là d'excellents renseignements pour les directeurs d'œuvres.

8. — On peut arriver par deux voies à la répression des crimes: l'accusation privée, le ministère public. Ce sont ces deux voies que M. Émile Jamais étudie dans sa thèse pour le doctorat; le droit romain suit la première, la seconde est celle du droit français et des législations étrangères. Son livre contient une recherche sérieuse *des droits et des garanties de l'inculpé* dans ces deux hypothèses.

9. — L'Œuvre de Saint-Paul édite en ce moment une série de volumes sur le Droit, publiés par M. A.-F. Masson. Ces publications traiteront de toutes les parties du Droit, et « formeront, dit le prospectus, un monument complet de Droit naturel et de Droit positif. Le Droit positif embrassera le Droit romain civil et canonique, le Droit barbare, le Droit français ancien, le Droit français moderne, et formera avec le Droit naturel cinq séries, dont la dernière sera la plus importante. » La cinquième série, qui paraîtra prochainement, comprendra: 1° le *Code civil français*, en deux parties; dans la première, les travaux préparatoires, discussions, motifs, rapports, discours, en deux ou trois volumes; dans la seconde, le texte officiel, avec les modifications législatives subséquentes, commenté d'après la jurisprudence et la doctrine des auteurs, en quatre ou cinq volumes; 2° les *Annales de la législation française*, de 1789 à nos jours, environ dix volumes; 3° les *Annales de la jurisprudence française*, pendant la même période, environ quinze volumes. — L'éditeur commence cette collection par un volume de la quatrième série, qui contient, avec annotations, le texte du *Traité des obligations* de Pothier. « Il nous a paru opportun, dit-il, de publier une nouvelle édition de cet ouvrage dans les conditions les plus avantageuses, commodité du format, modicité du prix, exécution irréprochable. » L'accueil que cette première publication trouvera dans le public sera, nous l'espérons comme lui, un encouragement à continuer sa vaste entreprise.

10. — La *Responsabilité des propriétaires de navires* à l'égard des *engagements contractés par le capitaine en cours de voyage* est une des questions les plus curieuses du droit maritime: on ne lira pas sans intérêt les pages qu'y a consacrées M. Romain de Sèze. — On sait que, par exception aux principes du mandat, le capitaine en voyage

ne peut obliger le propriétaire que sur le navire : c'est ce qui résulte de la faculté d'abandon attribuée à ce dernier. D'après M. Romain de Sèze, cette règle est un reste de l'ancien contrat de *commande*. La restriction du bénéfice d'abandon à l'égard du capitaine co-propriétaire constitue une commandite bâtarde, « dont le gérant, contrairement aux principes, n'est pas tenu indéfiniment, bien qu'il le soit personnellement. » Examinant successivement le cas où le navire a plusieurs propriétaires et celui où il n'en a qu'un, M. Romain de Sèze voit dans le premier une sorte de société anonyme; dans le second il explique la règle par une sorte de personnalité du navire. Un savant auteur, Cresp, ne prononce-t-il pas à son occasion le mot de *personne civile?* Mais la faculté d'abandon s'étend au propriétaire de la marchandise ; c'est que le principe même de la règle est dans le fait du voyage en mer. C'est le voyage en mer qui crée la commandite entre les co-propriétaires, la personnalité du navire, la gérance du capitaine à l'égard soit du navire, soit de la cargaison ; au port d'attache tout change : le capitaine n'est plus rien, l'armateur seul s'oblige et s'oblige indéfiniment. Quant à la règle elle-même, elle se justifie, comme l'inaliénabilité du fonds dotal, par l'intérêt public. Chose curieuse et que M. Romain de Sèze aurait pu mettre davantage en évidence, ce sont les mêmes peuples qui ont adopté ou rejeté les deux institutions : n'y a-t-il pas dans les deux une empreinte de leur génie national? — Dans deux autres parties non moins remarquables par la vigueur de l'analyse, M. Romain de Sèze recherche et à quels engagements s'applique la faculté d'abandon, et quelle action naît du prêt fait au capitaine du navire.

11. — La traduction que M. Marcel Fournier a donné de l'*Histoire du droit et des institutions de l'Allemagne*, par Frédéric de Schulte, répond à un double besoin : elle permet aux lecteurs français curieux de l'histoire du droit, de consulter un ouvrage qui offre à la fois et l'histoire du droit français pendant la période franke, et l'histoire du droit allemand depuis les origines jusqu'à nos jours. La première question nous intéresse directement; sur la seconde, assure le traducteur, nous ne possédons en France rien de satisfaisant. Est-il donc satisfait de ce que nous possédons sur la première? En dehors des compilations superficielles ou des monographies spéciales, qu'y a-t-il en France sur l'histoire du droit frank? — L'ouvrage de M. de Schulte, dans l'intention de l'auteur, est « un manuel dans le vrai sens du mot, servant à l'exposition de la matière et préparant aux études personnelles (p. 1). » Après une introduction où sont indiqués l'importance de l'histoire du droit pour l'étude du droit, le sujet et les limites de l'histoire du droit, les sources et les moyens d'étude, la littérature du sujet, le plan et la méthode, viennent, réparties en trois

livres, l'histoire de la formation de l'État, de la constitution, de l'administration judiciaire et des sources du droit, l'histoire de l'organisation judiciaire, l'histoire du droit privé. — A l'égard des rapports de l'Église et de l'État, les tendances du livre se manifestent par les allégations suivantes : « Ce sont les empereurs qui ont fait le pape, tel qu'il est devenu sous Grégoire VII (p. 187)... La papauté, réformée par Henri III, entra en lutte contre l'État avec Grégoire VII (p. 205)... Les arrogances de la curie, l'ambition de la papauté, qui croyait voir une condition de son existence dans l'accroissement de sa puissance temporelle, l'unification de la science ecclésiastique dans les formes de la scolastique, la transformation de l'Église en une machine juridique dont l'activité principale était employée à ouvrir de nouvelles sources de revenus pour Rome et à comprimer par des supplices chaque nouvel effort du génie scientifique : tout cela précipita la papauté dans le tourbillon des affaires politiques (p. 202). » — Des assertions aussi étranges dénotent une absence complète d'esprit critique ; M. de Schulte n'est pas plus heureux quand il parle de « l'individualisme féodal. » — L'introduction française, due à la plume autorisée de M. Glasson, contient de curieux aperçus relatifs à la procédure : toutefois le légiste y perce, dans l'hostilité contre les institutions féodales.

12. — La haute situation de M. de Stieglitz, attaché à la chancellerie particulière du tsar, ajoute à l'importance de son *Étude sur l'extradition*. Notions historiques sur l'extradition, fondement de l'extradition, personnes passibles d'extradition, faits auxquels s'applique l'extradition, transmission des demandes d'extradition, examen des demandes d'extradition, mise à exécution de l'acte d'extradition et frais résultant de l'extradition, effets de l'extradition, commissions rogatoires, et, en appendice, un fragment du procès-verbal de la session de l'Institut de droit international, tenue à Oxford en 1880 : telles en sont les divisions. L'auteur a soigneusement recueilli toutes les solutions de la doctrine, toutes les dispositions des conventions internationales sur cette importante matière. La traduction de son livre, faite sous ses yeux par le comte Mikor, est claire et élégante.

13. — Dans son *Estudio sobra la libertad de testar*, M. José de Liñan y Eguizabal traduit en espagnol les principes de l'école de la paix sociale. La lettre du duc de Veragua, qui lui sert de préface, résume ses conclusions : c'est un curieux témoignage de la direction prise en Espagne par l'opinion catholique.

14. — Deux professeurs à la Faculté catholique d'Angers, MM. de la Bigne de Villeneuve et Paul Henry, font paraître de nouveau *Eléments de code civil :* le grand nombre des manuels déjà existants ne les a pas effrayés. Ils n'en ont encore donné que le premier volume,

qui correspond au premier examen de droit, et déjà l'on peut dire que leur travail pourra prendre à côté des travaux de cette nature une place honorable. Il est mis au courant des dernières modifications législatives, et permet, par les nombreux renvois placés au bas des pages, de connaître sur chaque question l'état de la doctrine et de la jurisprudence ; ajoutez à cela un style clair et précis : que faut-il de plus pour préparer un examen de baccalauréat ou de licence !

15. — Le droit international pénal et privé, ou plutôt les différentes matières désignées sous ce nom, comprennent aujourd'hui des conventions internationales, du droit comparé, des théories purement doctrinales. Le *Précis* de M. Bard en donne une idée exacte : écrit par un magistrat à ses heures de loisir, il n'entre pas en concurrence avec des ouvrages plus considérables; mais, du moins, sur chaque objet, pour le droit pénal : compétence, extradition, exercice et effets internationaux de l'action pénale, nationalité ; pour le droit privé : loi personnelle, constitution de la famille, droits résultant de l'organisation de la famille, incapables, actes et obligations, compétence, procédure, exécution, il part des données les plus positives et dégage les lignes principales.

16. — Sous le titre de *Mélanges de droit, de jurisprudence et de législation*, MM. Herold et Lyon-Caen ont réuni les travaux publiés par M. Valette en dehors de ses livres proprement dits : 1° Dissertations sur des questions de droit civil, de droit final et d'histoire du droit ; comptes rendus bibliographiques ; notices biographiques sur des jurisconsultes contemporains ; 2° Consultations ; 3° Articles sur des questions législatives, et particulièrement sur des questions d'enseignement ; rapports et principaux discours aux Assemblées nationales. Ce recueil contribuera, comme l'espèrent les éditeurs, à répandre des œuvres dont quelques-unes resteront classiques : le nom du maître suffit à les recommander.

17. — Le travail de M. Léon Duguit sur les *Conflits de législations relatifs à la forme des actes civils*, passe en revue les législations anciennes jusqu'au dix-huitième siècle, puis les législations contemporaines, et se termine par une étude théorique des conflits de forme. Cette partie contient les résultats généraux des observations rassemblées dans les parties précédentes : après avoir déterminé la tendance des législations et des jurisprudences modernes, l'auteur arrive sur chaque point à dégager l'inconnue de son problème : actes relatifs à la personnalité, actes relatifs aux droits réels, actes relatifs au patrimoine. « Nous arrivons, dit-il, après une longue analyse, à la célèbre règle *Locus regit actum*. Mais la méthode que nous avons suivie nous a permis de donner des bases solides à cette règle, et d'en déterminer

d'une leçon précise la portée, au point de vue national. » On ne peut mieux résumer les résultats de cette monographie.

18. — Les *Répétitions écrites sur le droit romain* par M. Léopold Thezard, doyen de la Faculté de droit de Poitiers, ont pour objet direct la préparation aux examens de licence. On peut juger de l'accueil du public par le nombre des éditions : j'ai sous les yeux la quatrième. Mais ce n'est pas un livre de science, et, quoique réunissant toutes les qualités du genre, on s'étonne que l'auteur soit un doyen de Faculté.

19. — On trouve, dans le *Traité de droit international* de M. F. de Martens, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, outre les idées qui se rencontrent dans tous les livres de cette nature, des points de vues et des faits propres aux Russes. A ce titre l'ouvrage se recommande à l'attention du public français, et ce n'est pas sans utilité que M. Alfred Léo l'a traduit du russe. Il faut noter, du reste, que le belge Laurent, dont la mauvaise foi comme sectaire anti-chrétien surpasse l'autorité comme savant, est cité plus que de raison. Du reste ces citations ne diminuent pas la valeur d'un travail où l'on trouvera, sur le développement de la science du droit international, d'excellentes indications. Souhaitons que la partie spéciale suive promptement la partie générale : nous parlerons alors de l'ensemble.

20. — N'ayant point eu à rendre compte des deux premières éditions du *Précis de droit commercial*, de M. A. Boistel, il me paraît juste, à l'occasion de cette troisième, de donner un aperçu détaillé de l'ouvrage. L'auteur s'adresse à la fois et à l'étudiant qui veut passer un bon examen, et au jurisconsulte ou au négociant qui ont besoin d'un guide sûr et sommaire. A ces deux points de vue, la moindre lecture suffit pour montrer qu'il n'est pas resté au-dessous de sa tâche : le style est clair, l'exposé doctrinal, concis, la discussion rapide, les points controversés mis en lumière, et l'opinion de l'auteur indiquée par une disposition typographique intelligente. Les nombreuses notes renvoyant aux ouvrages de doctrine et aux décisions de la jurisprudence, achèvent de donner à ce livre le caractère d'un *vade-mecum*. — Que si de l'ensemble on passe au détail, l'introduction nous présente, outre un excellent résumé sur les sources de la législation commerciale (par. 2 et 3), des vues d'une morale élevée sur le rôle social et économique du commerce. Par ce temps de laïcisme athée, il est courageux à un professeur de l'État de proclamer que le commerce est « une forme de la grande loi du travail : *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front.* » — A l'égard des actes de commerce, plus hardi, si mes souvenirs sont exacts, que M. Rataud, dont il se déclare modestement le disciple, M. A. Boistel risque une définition, au lieu de s'en tenir à l'énumération du code. « Un acte, dit-il, est commercial

pour la personne qui le fait lorsqu'elle n'entend être qu'un *intermédiaire spéculant* sur la transmission de la valeur qui fait l'objet du contrat. » Il me paraît difficile de faire rentrer dans cette définition tous les actes présumés commerciaux par l'autorité de la loi : M. A. Boistel le reconnaît (n. 33), ce qui restreint la portée de sa définition. — Dans les modèles pour la comptabilité, je remarque que les comptes, au lieu d'être clos et ouverts par le débit et le crédit d'un même compte, celui d'inventaire, sont fermés par balance de sortie et ouverts par balance d'entrée. J'ignore laquelle des deux méthodes est la plus usitée, mais la première a sur la seconde l'avantage d'une plus grande simplicité : n'eût-il pas été bon de l'indiquer ? Du reste il y a lieu de relever la lucidité avec laquelle est exposé le mécanisme du jeu des comptes : Marchandises générales (n. 130), caisse (n. 131), effets à recevoir (n. 132), effets à payer (n. 133), profits et pertes (n. 134), capital et ouverture des comptes (n. 135), balances (n. 136), clôture des comptes (n. 137). C'est un traité complet sur la matière, et il y a là, je crois, pour un livre élémentaire, une précieuse nouveauté. — Sur les sociétés, il y a lieu de signaler la matière nouvelle et mal réglée par nos lois, de l'association en participation. Il y a sur ce sujet, notamment sur la responsabilité des participants, son étendue, les cas où elle existe, la nature du lien qui les unit, une doctrine et une jurisprudence assez indécises, sur lesquelles les observations de M. A. Boistel ne jettent pas peu de lumière. — Les sociétés, comme personnes morales, sont traitées à propos des personnes, non à propos des contrats. Au sujet des contrats commerciaux, signalons : l'introduction (n. 397 et s.), dans laquelle, exposant les lois économiques de l'échange, M. A. Boistel pose en principe le libre échange, mais il reconnaît, suivant les cas, la justice et l'utilité du système protecteur ; cette solution complexe est bien celle de l'expérience; mais les traités de 1860 ont-ils bien tenu compte des conditions nationales du travail ? — la théorie complète des ventes *à la filière*, pratique marseillaise dont l'exposé est nouveau dans un précis (n. 483-484); — à l'occasion des valeurs de bourse, une légère erreur d'expression sur les valeurs à lots : « Le taux d'émission ou de négociation est supérieur au *pair ;* » le *pair* est le taux de remboursement, et quoique d'ordinaire les valeurs à lot soient émises et négociées à un taux supérieur au taux des obligations sans lots, leur émission est toujours faite au-dessous du prix auquel elles sont remboursées (n. 605) ; — sur les titres, une assertion : « La spéculation ne se fait que sur les titres au porteur, à cause de la lenteur du transfert pour les autres (n. 607), » fausse au moins dans sa généralité ; — sur les opérations, une étude approfondie des opérations au comptant et à terme, et, parmi celles-ci, une distinction fondée sur la jurisprudence la plus récente entre les

opérations sérieuses et les opérations fictives; — l'opinion, fondée sur la nature des choses, que le report est un prêt, et comme tel soumis à la loi sur le taux de l'intérêt (n. 636) ; — à l'occasion du titre VIII, une introduction économique et financière très complète sur la circulation des capitaux et les opérations de banque; — sur les chèques, une critique justifiée de la législation française (n. 859) ; — enfin une théorie complète du compte courant. — Cette revue du livre de M. A. Boistel pourrait s'étendre à la matière de la faillite et à celle du droit maritime, où les mêmes qualités se retrouvent, mais ce que j'en ai dit suffit pour en faire apprécier la haute importance au point de vue du droit et de l'économie politique. Telle de ses parties est entièrement neuve et répond aux préoccupations les plus récentes du monde des affaires.

BERNON.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

1. *De la lecture des cartes étrangères*, par HENRI MAGER. Paris, Auguste Ghio et Charles Bayle, (1883), gr. in-18 de 100 p. Prix : 2 fr. — 2. *Obock, Mascate, Bouchire, Bassorah*, par DENIS DE RIVOYRE. Paris, Plon et Cie, 1883, gr. in-18 de 192 p. Prix : 4 fr. — 3. *Un Parisien dans les Antilles*, par QUATRELLES. Paris, Plon et Cie, 1883, gr. in-18 de 340 p. Prix : 5 fr. — *A travers l'Europe, impressions et paysages*, par A. B. ROUTHIER, tome second. Québec, typographie de P. G. Delisle, 1883, in-8 de 408 p. Prix : fr. — 5. *Le Tonkin et la Cochinchine, le pays, l'histoire et les missions*, par EUGÈNE VEUILLOT. Paris, V. Palmé, 1883, in-18 de 446 p. Prix : 3 fr.50.— 6. *Les Français au Tonkin* (1787-1883), par HIPPOLYTE GAUTIER. Paris, Challamel aîné, 1884, gr. in-18 de 416 p. Prix : 3 fr. 50. — *Le Touriste dans l'extrême Orient, (Japon, Chine, Indo-Chine et Tonkin)*, par EMILE COTTEAU. Paris, Hachette, 1884, in-16 de 448 p. Prix : 4 fr. — 8. *Entre les Alpes et les Carpathes (Autriche, Croatie, Hongrie)*, par l'abbé LUCIEN VIGNERON, du clergé de Paris. Paris, librairie Briday, 1884, in-12 de 382 p. Prix : 3 fr. — 9. *Ile de Sumatra. Chez les Atchés, Lohong*, par BRAU DE SAINT-POL LIAS. Paris, Plon et Cie, 1884, in-18 de 274 p. Prix : 4 fr. — 10. *Souvenirs anecdotiques sur la Turquie* (1820-1870), par WANDA. Paris, Firmin Didot et Cie, 1884, gr. in-18 de 295 p. Prix : 2 fr.

L'abondance croissante des ouvrages géographiques et l'intérêt de plus en plus vif qu'y prend le public ont engagé la rédaction du *Polybiblion* à réunir en une revue semestrielle les comptes rendus de ces publications; il sera fait exception en faveur des livres d'actualité dont l'examen demande à être fait sans retard.

1. — Nous placerons en tête de notre revue un ouvrage technique d'une utilité incontestable pour les personnes qui font usage, dans leurs études géographiques, d'atlas étrangers. Il est pénible de reconnaître que la cartographie française, malgré de sensibles progrès, est demeurée très inférieure aux productions analogues allemandes et anglaises : Stieler et Keith-Johnston n'ont pas encore de rivaux chez nous. A la vérité, la maison Hachette vient de faire paraître un atlas manuel qui jouit déjà d'un légitime succès, mais ce n'est qu'une reproduction des bonnes cartes allemandes, et, pour offrir les avan-

tages d'un bon marché relatif, il a fallu faire quelques sacrifices. Il est donc probable que les atlas étrangers resteront encore quelque temps entre les mains des savants et des amateurs, en dépit des difficultés que présente la lecture des termes géographiques et surtout des abréviations employées par les cartographes. Ce sont précisément ces difficultés que M. Henri Mager a voulu tout au moins atténuer, en réunissant sous un petit volume des lexiques allemands et anglais des termes géographiques avec la clef des abréviations. En outre, sachant quelle peine ont souvent les voyageurs à reconnaître les noms des lieux articulés par les habitants des pays, l'auteur s'est appliqué, suivant les vœux formulés dans plusieurs congrès géographiques, à poser des règles aussi simples que possible, permettant aux lecteurs français de se familiariser avec les prononciations étrangères. Il y joint d'utiles renseignements sur les mesures de distance, les échelles, les méridiens, un répertoire des principales œuvres cartographiques d'Allemagne et d'Angleterre, enfin des principes pour la lecture rationnelle des cartes françaises, d'Allemagne, de Grande-Bretagne et des Colonies anglaises.

2. — On peut distinguer deux catégories d'explorateurs : les uns se laissent absorber par les études spéculatives et purement scientifiques; les autres préfèrent s'attacher aux questions commerciales et utilitaires. C'est à cette dernière qu'appartient M. Denis de Rivoyre, et nous ne lui en faisons certes pas un reproche : il a puissamment contribué au développement de la civilisation et de l'influence française dans les pays qu'il a parcourus. Après avoir séjourné en Algérie et visité l'Abyssinie, il a entrepris de préparer les voies à une *Société des factoreries françaises du Golfe Persique et de l'Afrique orientale*, dont le but est déjà en partie atteint : des vapeurs français vont chercher à l'embouchure du Chatt-el-Arab les produits de la Mésopotamie drainés par le Tigre et l'Euphrate, que des compagnies anglaises, favorisées par le voisinage de l'Inde, accaparaient jusqu'à ces derniers temps. D'autre part, le gouvernement français s'est enfin décidé à fonder un port de relâche et d'approvisionnement dans la baie d'Obock, achetée en 1862 aux princes indigènes, mais laissée depuis lors dans le plus grand abandon. M. de Rivoyre estime que cette possession, située sur la côte d'Afrique à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb, pourvu d'un bon mouillage et d'eau potable, environnée de terrains fertiles et suffisamment peuplée, est appelée à un grand avenir ; tout au moins doit-elle nous affranchir de l'obligation d'approvisionner nos navires dans le port anglais d'Aden qui, en temps de guerre, leur serait rigoureusement fermé. Enfin, une expédition bien organisée s'est rendue dans le royaume des Gallas, tributaire du *négus* d'Abyssinie pour attirer vers Obock le commerce de ce pays.

Dans le golfe Persique, des résidents anglais trônent à Mascate, à Bouchire, à Bassorah ; des troupes indiennes et des navires de guerre leur permettent de traiter en vassaux le souverain de l'Oman, les gouverneurs persans et turcs. Cette toute-puissance de l'Angleterre, basée sur l'intrigue et l'exclusion jalouse de toute concurrence, provoque la patriotique indignation de M. de Rivoyre.

L'auteur joint à un ardent amour de son pays une foi religieuse très vive ; son style est correct et la forme du récit très attrayante; les anecdotes et les peintures de mœurs abondent, mais nous devons prévenir que certaines aventures de harems trop peu gazées ne permettent pas de laisser ce livre entre toutes les mains. Nous avons aussi à faire quelques réserves sur une assertion discutable : « La substance recueillie en Perse sur les feuilles des arbres et sur le gazon sous forme de rosée blanche et compacte » est-elle bien la manne dont, suivant la Bible, les Hébreux se nourrissaient dans le désert? Les avis sont partagés à ce sujet.

D'assez bonnes gravures reproduisent quelques photographies prises par le médecin de l'expédition, et une carte très simple suffit pour indiquer clairement l'itinéraire suivi jusqu'à Bassorah. Un second volume en préparation donnera prochainement la suite de cet intéressant voyage.

3. — Voici bien un livre écrit par un Parisien pour les Parisiens. Ces impressions de voyage où tout est prétexte à de joyeuses plaisanteries, le mal de mer, les nuits d'insomnie, les misères de l'esclavage, les scorpions et les moustiques, tout cela est fait pour plaire à nos modernes sybarites, étendus dans leurs fauteuils capitonnés, au coin d'un bon feu. Sans franchir la limite des plaisanteries de bonne compagnie. M. Quatrelles ne craint pas, à l'occasion, de se montrer amateur consommé du beau sexe, et l'on voit qu'il sait bon gré au climat des tropiques de favoriser un agréable étalage de charmes séducteurs. Cette promenade de France à La Havane, en passant par Saint-Thomas et Puerto-Rico, date de plusieurs années; bien que certains traits du tableau se soient modifiés, notamment en ce qui concerne l'esclavage, l'auteur a voulu laisser à ses souvenirs leur caractère primitif. D'ailleurs, il s'occupe peu d'études coloniales et politiques, et c'est à peine s'il mentionne en quelques pages, sans prendre parti ni pour ni contre, les aspirations libérales des créoles; on voit qu'il pressent la terrible insurrection qui faillit enlever à l'Espagne cette riche possession dont les revenus lui sont bien nécessaires pour équilibrer un budget chancelant. La crise est passée; mais les ferments de discorde sont-ils bien étouffés ? Ce n'est pas au voyageur parisien qu'il faudrait le demander; il admire d'un même enthousiasme les paysages pittoresques et les belles créoles, mais il renvoie

volontiers au lendemain les affaires sérieuses. On a compris, sans qu'il soit nécessaire d'y insister, que le livre de M. Quatrelles n'est pas écrit pour les pensionnats de demoiselles ; toutefois, il n'est pas immoral et l'on y trouve un fond de religion très sincère mais bien parisienne aussi : l'auteur ne manque pas la messe du dimanche, où les épaules décolletées de ses voisines lui causent de profanes distractions. Quelques excursions dans l'intérieur de l'île donnent lieu à des descriptions et à des études de mœurs très intéressantes ; la légèreté du style n'exclut pas la profondeur et la finesse de l'observation. N'oublions pas de louer, comme il convient, les jolies illustrations dont l'excellent dessinateur Riou a embelli cet attrayant volume.

4. — Nous n'avons que des éloges à faire du beau livre de M. Routhier, un Canadien bien français et fervent catholique. Le premier volume avait paru il y a dix ans, et l'auteur y avait décrit longuement un séjour à Paris. Il est revenu dans notre capitale, et les changements constatés ne sont pas pour le réjouir : les progrès incessants et rapides du radicalisme, les persécutions religieuses, l'immoralité triomphante sur la voie publique, lui inspirent les plus tristes réflexions. Mais un cri d'espoir s'échappe de son cœur, et sur le sommet du Mont des Martyrs, il voit s'élever, comme l'aurore d'un jour radieux, le monument de la vraie régénération d'un peuple écœuré de scandales ; il admire sans réserves les œuvres si fécondes qui éclosent sans relâche du sein de la corruption, et cite, parmi les plus admirables, la Société bibliographique. Puisse-t-il avoir le don de prophétie en nous annonçant notre prochain relèvement ! De Paris, il se dirige vers Bordeaux, pour gagner Lourdes, qui excite en lui un nouvel enthousiasme : non, ce n'est pas sans motif que la mère de Dieu a voulu apparaître dans ce coin reculé de la France. Patience et espoir ! — Il visite ensuite Arles, pour y passer quelques moments auprès de son excellent ami, M. Claudio Jannet ; puis traverse Marseille, Cannes, Nice, Menton, dont il admire le radieux climat et les doux rivages battus par les flots bleus de la Méditerranée. A Florence, il se partage entre les merveilles de l'art et les souvenirs historiques, évoquant successivement les Médicis et Savonarole, Fra Angelico et Michel Ange.

Mais c'est Rome qui est le vrai but du pèlerinage de notre Canadien : la Cité sainte l'attire irrésistiblement comme une seconde patrie. Et, en effet, c'est bien la patrie commune de tous les catholiques : « Ici, nous nous sentons *chez nous*. Cette ville est *notre* ville, celle de *notre* Père et de la grande famille catholique. » M. Routhier fait ressortir le dualisme de la Ville Éternelle : d'une part les ruines du grand empire romain, de l'autre les monuments de la papauté

triomphante. Il trouve des accents de foi admirables pour célébrer les seconds, comme il puise dans une érudition consommée un juste sentiment d'admiration pour les premiers. Son enthousiasme est communicatif, lorsqu'il dépeint l'audience au Vatican où il lui est donné de contempler les traits augustes du grand pontife Pie IX. En somme, c'est un livre excellent, parfaitement écrit et pensé, édité à Québec avec le soin qu'il mérite.

5. — Ainsi qu'il fallait s'y attendre, les graves événements dont l'extrême Orient est actuellement le théâtre inspirent de nombreuses études, à la fois géographiques et historiques. Dans les premiers chapitres de son livre, M. Eugène Veuillot donne une bonne description de l'empire annamite d'après les travaux des missionnaires. Nous y souhaiterions un peu plus d'ordre et de méthode ; il est parfois difficile de discerner s'il est question de la Cochinchine ou du Tong-King, deux contrées bien distinctes comme constitution géologique et comme climats, et qu'en France on est trop porté à confondre. Nous croyons exagéré le chiffre de trente millions d'habitants donné pour la population de l'empire annamite ; celui de vingt millions nous paraît plus rapproché de la vérité.

Plus longue est la partie consacrée à l'histoire très complète des missions catholiques ; elle gagnerait en clarté si elle était présentée dans un ordre plus rigoureusement chronologique. Rien de plus intéressant et de plus édifiant que ces récits des incessantes persécutions auxquels les chrétiens indigènes eux-mêmes ont souvent résisté avec autant d'héroïsme que leurs missionnaires ; les rares défections que l'auteur ne cherche pas à dissimuler montrent sa bonne foi et font ressortir l'admirable courage du plus grand nombre.

Cette chronique sanglante est d'actualité ; le lecteur y verra l'origine des droits de la France au protectorat de l'Annam ; ils découlent, en effet, de son titre de Fille aînée de l'Eglise, et c'est pour la défense des missions catholiques qu'elle a dû intervenir en Cochinchine et au Tong-King. Plût à Dieu qu'elle ne l'oubliât jamais, et qu'elle suivît les nobles traditions qui seules peuvent justifier le sang versé sur les remparts de Hanoï et de Sontay !

« Si la France comprend cela, dit avec raison M. Veuillot, son rôle qui, jusqu'à présent, a été bien secondaire en Asie, y sera bientôt le plus beau et le plus fécond ; elle y gagnera de l'honneur, de la force, une grande action politique et des richesses par surcroît. Ce langage, que l'Empire n'a guère compris, la République, me dira-t-on, ne le comprendra pas du tout. C'est fort probable, mais la République passera, comme l'Empire a passé, et là où la République aura planté le drapeau français, un autre régime soutiendra la croix.»

Nous souscrivons de tout cœur à ces belles et patriotiques paroles

dont il faudrait s'inspirer pour juger sainement les questions de politique coloniale.

Nous n'avons pas à faire l'éloge du style de l'auteur : l'art d'écrire est traditionnel dans sa famille. Son nom et celui de l'éditeur, sont également de sûrs garants au double point de vue moral et religieux.

6 — C'est à un tout autre point de vue que s'est placé M. Hippolyte Gautier. A vrai dire, son ouvrage n'est guère que la biographie de Françis Garnier, le jeune héros qui, avant Rivière, s'est fait tuer dans une imprudente sortie sous les murs d'Hanoï. On connaît peu cette prodigieuse épopée de la conquête en un mois, par cent quatre-vingts Français, d'un pays peuplé de douze millions d'habitants ; le plus curieux c'est que les impôts rentraient partout et que les indigènes venaient en foule s'enrôler sous le drapeau français. Ce fait d'armes inouï ne peut être comparé qu'aux exploits de Fernand Cortez et d'Albuquerque, et l'on ne s'explique pas qu'à dix ans de distance, nos troupes aient à lutter péniblement pour reprendre des villes dont une poignée d'hommes s'emparait alors si facilement. N'a-t-on pas vu M. Hautefeuille, un aspirant de vingt ans, enlever avec six matelots la citadelle de Ninh-Binh, flanquée de batteries et de forts défendus par une nombreuse garnison ? C'est que, depuis lors, notre abandon du pays et nos tergiversations successives, interprétés comme autant d'actes de faiblesse par ces Orientaux qui ne respectent que la force brutale, ont complètement ruiné notre prestige. Il faut maintenant de douloureux sacrifices d'hommes et d'argent pour payer les fautes commises, Sur ce point, MM. Eugène Veuillot et Hippolyte Gautier sont d'accord ; mais, sur la question des missionnaires, les appréciations ne sont plus les mêmes. L'auteur des *Français au Tonkin* ne pouvant, en somme, les attaquer de front ni les accuser d'avoir, dans ces circonstances, manqué de patriotisme, procède par insinuations aigres-douces ; à propos des événements de 1873-1874, il accable le cabinet du 24 Mai et personnellement le duc de Broglie ; en revanche, il approuve sans réserve tous les actes du gouvernement actuel, y compris la triple direction donnée aux affaires du Tonkin, ce prodigieux commandement simultané d'un civil, d'un amiral, d'un général. Sauf ce bout d'oreille opportuniste, le récit donné par Hippolyte Gautier est fort exact ; il est établi, d'ailleurs, sur les documents les plus authentiques, les lettres de Francis Garnier à sa famillle et à ses amis, et le journal écrit pendant la campagne par l'un de ses compagnons d'armes. Trois bonnes cartes aident à suivre les péripéties de ce grand drame militaire.

7. — C'est un infatigable *globe-trotter* que M. Cotteau ; nous avons rendu compte l'année dernière dans le *Polybiblion* de sa pittoresque

traversée de la Sibérie ; dans un second volume, plus intéressant encore, il raconte la suite de son voyage. Cette fois il est question du Japon, de la Chine, du Tong-King et de la Cochinchine ; l'auteur se désole de ne pas en avoir vu davantage, mais il se dispose à compléter son tour du monde et va repartir pour visiter la Malaisie, l'Australie, la Polynésie et traverser l'Amérique du Nord ; alors le périple sera complet, et peut-être sa belle ardeur se calmera-t-elle. A dire vrai nous ne souhaitons pas voir tarir la source des charmants volumes où M. Cotteau consigne ses souvenirs de voyage. Il a tout d'abord le mérite d'être un conteur sincère et de dire simplement et uniquement ce qu'il a vu, aussi ses études de mœurs sont-elles fort curieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un pays aussi original que le Japon. Le premier aspect de l'Empire du Soleil Levant excite son enthousiasme ; au sortir de la froide et triste Sibérie, il croit pénétrer dans le Paradis Terrestre, et l'accueil souriant des habitants le ravit ; dans la suite, il leur découvre bien quelques petits défauts, entre autres la singulière promiscuité des sexes dans les piscines des bains publics ; mais, se bornant à constater ce trait de mœurs, il n'insiste pas sur la corruption des mœurs japonaises, stigmatisée par beaucoup d'autres auteurs. La Chine plaît moins à M. Cotteau ; il n'en n'aime ni les habitants, ni les paysages monotones. Il ne passe que peu de jours au Tonkin et ne peut le juger que par ouï dire, mais il constate que toutes les personnes rencontrées par lui dans ce pays, quelle que soit leur position sociale, sont d'accord pour le vanter la salubrité du climat, la richesse du sol, la douceur et la docilité des indigènes, leur intelligence industrielle et enfin l'extrême facilité d'une occupation sérieuse et définitive. Cette unanimité, ajoute-t-il, est d'autant plus remarquable que les Français, en général, ont peu l'habitude, comme on sait, de faire l'éloge de la ville ou de la contrée où le sort les a jetés. Quant à la Cochinchine, qu'il visite ensuite, il voit dans la prospérité croissante de cette jeune colonie un argument sans réplique contre les esprits chagrins ou hostiles qui refusent à la France toute aptitude colonisatrice. Les ruines d'Ang-Kor, ces étonnants vestiges de l'antique civilisation Khmer, excitent son admiration. Dans les diverses contrées qu'il a parcourues, M. Cotteau a entretenu avec les missionnaires catholiques les relations les plus cordiales et il se plaît à reconnaître leur influence civilisatrice. De belles gravures, d'après des photographies achetées sur place, et quelques cartes simples et claires ajoutent à l'agrément de cet excellent ouvrage.

8. — M. l'abbé Vigneron est aussi un grand voyageur devant l'Éternel : ancien missionnaire en Chine, il a, depuis lors, parcouru en touriste l'Espagne et le Portugal, qu'il a décrit avec beaucoup de

charme. Aujourd'hui, c'est dans le vaste empire austro-hongrois qu'il nous entraîne à sa suite. L'auteur est lorrain ; aussi éprouve-t-il successivement une douloureuse émotion en traversant les provinces arrachées à la France, puis une vive satisfaction en laissant derrière lui les casques prussiens pour entrer dans les Etats de la maison de Lorraine. Son cœur de prêtre s'attendrit en voyant la foi touchante des bonnes populations du Tyrol, la généreuse hospitalité donnée en Croatie aux trappistes français expulsés de leur patrie, la bienfaisante influence des clergés séculier et régulier de Hongrie. L'abbé Vigneron a toutes les qualités de l'explorateur : il se dégage facilement des soucis de la vie matérielle et ne se plaint jamais des fatigues ou des privations de la route ; on ne trouve pas chez lui cette tendance de la plupart des touristes à critiquer de parti pris tout ce qui paraît contraire aux usages de leur pays natal. Ainsi que l'avaient fait avant lui MM. Tissot et Marbeau, il constate l'opulence des évêques et des abbés hongrois ; mais, au lieu d'y voir, comme le premier de ces écrivains, un sujet de scandale, il préfère, avec le second, tenir compte à ces personnages du noble usage qu'ils font de leurs magnifiques revenus. Grâce à leurs libéralités, les établissements d'instruction à tous les degrés, les hôpitaux et les orphelinats sont richement dotés. Aussi les universités de ce pays sont-elles organisées avec un luxe de matériel et de personnel que ne connaissent pas les nôtres, dont l'entretien pèse cependant si lourdement sur les épaules des contribuables. Les dernières pages du volume sont consacrées à un voyage aux lieux saints ; l'auteur y laisse déborder son émotion et son enthousiasme et les exprime de la manière la plus communicative.

En somme, le livre de M. l'abbé Vigneron est des plus édifiants ; on peut le recommander à toutes les classes de la société ; il est écrit de verve et d'un style parfaitement correct.

9. — C'est encore une ancienne connaissance que M. Brau de Saint-Pol-Lias ; déjà nous avons loué son volume intitulé : *Pérak et les Orangs-Sakeys ;* on se rappelle y avoir vu comment les Anglais savent à peu de frais fonder une colonie prospère, cette fois il décrit une des parties les plus intéressantes du vaste empire que les Hollandais ont créé dans les Iles malaises. Comme tous les voyageurs ayant beaucoup observé dans les pays lointains, notre auteur est partisan résolu de la politique coloniale, et sa préface expose avec un ardent patriotisme les considérations qui doivent maintenir la France dans la voie où elle est engagée.

M. de Saint-Pol-Lias a résidé plusieurs années dans le pays d'Atché, à la pointe nord de la grande île de Sumatra, soumis aux Hollandais après une guerre qui durait depuis 1871. Le voyageur a été parfaitement reçu par les habitants, dont la mauvaise réputation

ne lui paraît nullement méritée ; il s'est fait un ami du principal radjah et en a obtenu un vaste territoire, qu'il compte mettre en culture lorsqu'il retournera dans les Indes néerlandaises.

Le récit de ce voyage, présenté sous forme de journal, serait plus attrayant s'il n'était un peu trop hérissé de mots malais qui déroutent le lecteur, surtout au début. On finit cependant par s'intéresser réellement à ces honnêtes Atchés dont les vertus hospitalières ne se démentent pas à son égard. Irréprochable au point de vue moral, ce livre se recommande également par un bon sentiment religieux ; nous y trouvons, à l'occasion de la fête du nouvel an, une belle page sur l'efficacité de la prière pour soutenir le moral de l'homme isolé au milieu d'étrangers. « Il est bon, dit excellement M. de Saint-Pol-Liâs, de se recueillir, de s'apaiser, de se réconforter dans la prière. » — Ce volume est orné de quelques cartes et de nombreuses gravures d'après des photographies prises par le voyageur.

10. — Plutôt historique que géographique, le livre de M. Wanda n'est qu'une série d'anecdotes sur les hommes politiques de Turquie et les mœurs de ce pays depuis le règne du fameux sultan Mahmoud jusqu'à la guerre de Crimée inclusivement. Ce sont de véritables mémoires, l'auteur ayant recueilli tous ces récits de la bouche de son père, Polonais d'origine, qui occupa de hautes fonctions au service de la Porte. En Turquie plus que partout ailleurs, l'histoire, pour être complète et impartiale, doit tenir compte de ces révélations intimes qui montrent des dessous de cartes ignorés du public ; de mesquines intrigues de sérail et l'insatiable cupidité de fonctionnaires sans moralité, sont souvent les causes déterminantes d'événements politiques graves et le jeu de ces ressorts cachés échappe à la sagacité des diplomates les plus habiles. C'est ainsi que M. Wanda trace d'Omer-Pacha, le célèbre généralissime des troupes turques pendant la guerre de Crimée, un portrait très différent de celui que nous connaissions ; cet aventurier de génie redoutait le jugement des journalistes européens qui suivaient son armée et, sous prétexte de les renseigner, il avait placé près d'eux un certain Iskander qui s'attachait à les mystifier et leur fournissait les matériaux de la légende fantaisiste que l'histoire a consacrée.

La plupart des anecdotes contées avec verve par l'auteur sont amusantes et dévoilent assez crûment la corruption morale de la société turque, c'est assez dire que le livre ne peut être laissé entre toutes les mains ; les étrangers, renégats, commerçants et consuls qui exploitent effrontément l'empire ottoman, ne sont pas ménagés et M. Wanda en veut particulièrement aux Anglais et aux Arméniens ; sauf un abus regrettable du mot *jésuitisme*, il se montre généralement bon catholique.

Vte DE BIZEMONT.

THÉOLOGIE

L'Évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous, par le comte Goblet d'Aviella, membre de la Chambre des représentants de Belgique. Paris, Germer-Baillière; Bruxelles, Librairie européenne, 1884, in-8 de XIX-432 p. Prix: 7 fr. 50.

« Étranger à toute Église, mais en communion d'idée et de entiment avec quiconque cherche à rapprocher la religion de la aison, je me suis attaché depuis plusieurs années à suivre les diverses entatives faites chez les Anglais, les Américains et les Hindous pour ésoudre ce que M. John Tyndall nomme *le problème par excellence des mps modernes*. C'est le résultat de ces recherches que j'offre ici au ublic. »

Ces paroles, par lesquelles M. d'Aviella commence son livre, disent but de l'œuvre, l'esprit dans lequel elle a été faite, son utilité et ssi les dissentiments qu'elle trouve en tout esprit catholique. Ce 'est pas que nous contredisions le fait évident du morcellement esque infini des sectes protestantes chez les deux grands peuples glo-saxons. Bossuet, il y a deux siècles, avait constaté ce fait dans n livre immortel de l'*Histoire des Variations*. Comme M. d'Aviella, ous voyons en cela une conséquence nécessaire du libre examen; ais là où l'auteur salue un progrès, nous condamnons une décadence. est vrai que nous partons de principes fort divers, sinon opposés. religion, selon lui, est indépendante des dogmes: « Il se peut, t-il, que l'élément dogmatique doive remplir dans la religion un le de plus en plus restreint. » La religion, en ce sens, n'est que la me populaire et vivante de la morale. Pour un catholique, la religion est d'abord un dogme ; le dogme y tient toujours une place principale, car elle est un fait surnaturel, elle commence et prépare une surnaturelle.

M. d'Aviella connaît et expose avec une lumineuse clarté l'état religieux de l'Angleterre et de l'Amérique. Aucun écrivain français n'a eux tracé, sans confusion, avec un ordre logique et facile à retenir, tableau chargé de tant de détails. On voit rangées par groupes, ns cette longue énumération, toutes les sectes religieuses qui mettent le libre examen, dont quelques-unes ont gardé une notable rtie des dogmes chrétiens, tandis que d'autres n'admettent même ne l'existence d'un Dieu personnel ni la survivance des âmes.

L'étude sur le brahmanisme paraît d'abord étrangère au sujet que l'auteur s'était proposé ; cependant elle y entre complètement. Dans les Indes anglaises, comme dans la Grande-Bretagne et l'Amérique, se poursuit un mouvement puissant pour simplifier les religions, les dégager des dogmes, des légendes, des miracles (nous parlons comme notre auteur), les réduire à une loi morale qui s'adresse non plus à la raison et à la volonté, mais à ce sentiment que nos modernes philosophes appellent la religiosité. Il y a déjà soixante années que cette réforme a commencé dans la grande presqu'île d'Asie. Des initiateurs ont voulu arracher leurs compatriotes au polythéisme mystique et leur faire adopter le mothéisme rationaliste. Le mouvement a gagné de proche en proche, et, en 1876, il y avait déjà 128 communautés adorant le Dieu unique et réduisant la religion à l'accomplissement des devoirs que la conscience enseigne et à un culte fort simple.

Voilà le trop bref résumé du livre de M. d'Aviella. Nous répétons qu'il a toutes les qualités de compétence, de sérieuse étude, de pensée puissante qui pourraient en faire une œuvre hors de pair. Le rationalisme qui se montre à chaque page en fait une œuvre contre laquelle proteste la foi chrétienne.

La conclusion du livre et la profession de foi de l'auteur sont exprimées en quatre axiomes que nous devons citer. La critique moderne admet seulement : « 1° L'existence positive d'une Réalité transcendante qui se révèle dans la conscience, mais qui dépasse toute définition ; 2° notre état constant de dépendance à l'égard de cette Réalité, en qui nous vivons, nous mourons et nous sommes ; 3° la certitude qu'elle manifeste son action par des lois fixes et générales ; 4° un lien quelconque entre cette action et la tendance qui nous porte à faire le bien (p. 400). » Voilà le dernier mot ; ce n'est pas encore le premier du christianisme, car ce n'est même pas l'affirmation d'un Dieu personnel, infini, libre. E. Pousset.

JURISPRUDENCE

Précis de l'histoire du droit français, *accompagné de notions de droit canonique et d'indications bibliographiques*, par Paul Viollet, bibliothécaire de la faculté de droit de Paris. 1er fascicule. *Les sources* ; — *Les personnes*. Paris, Larose et Forcel, 1884, in-8 de xi-330 p. — Prix : 5 fr.

Nous n'avons pas qualité pour apprécier le *Précis* que publie M. P. Viollet, et nous laisserons aux spécialistes le soin de louer ce résumé, qui nous paraît si clair et si bien fait, des meilleurs travaux relatifs à l'histoire du droit français. Nous nous contenterons d'examiner la partie bibliographique de l'ouvrage, qui a été l'objet d'un

soin extrême. Dans chaque chapitre, le savant bibliothécaire de la faculté de droit de Paris a donné les titres des principaux ouvrages, opuscules, mémoires, articles de recueils périodiques, consacrés au sujet traité. Sa connaissance des langues étrangères lui a permis de mentionner les recherches dues à l'érudition allemande ou anglaise, aussi bien que les recherches dues à l'érudition française. C'est ainsi que l'on trouve dans le premier fascicule des indications excellentes sur les plus remarquables travaux anciens et modernes qui concernent le Code de Théodose, la législation de Justinien, les Conciles, les lettres des Papes, les Constitutions apostoliques, la collection de Denys le Petit, la collection Isidoriana ou Hispana, les livres pénitentiaux et tarifs de la pénitencerie apostolique, les fausses décrétales, les collections diverses antérieures au décret de Gratien, les diverses parties du *Corpus Juris canonici*, les gloses, la pragmatique-sanction dite de Saint-Louis, celle de Charles VII, le concordat de François Ier, celui de Napoléon Ier, la loi Salique, la loi Ripuaire, la loi des Francs Chamaves, les lois des Wisigoths, les lois des Burgondes, les capitulaires, les formules, les ordonnances royales, les *Olim*, les *Libri Feudorum*, les Assises de Jérusalem, les coutumiers de Normandie, du Vermandois, le livre de justice complet, les établissements de Saint-Louis, les coutumes de Beauvoisis par Beaumanoir, le *Style* de du Breuil, le grand coutumier de France, la somme rurale de Jehan Boutillier, les jurisconsultes précurseurs (Charles du Moulin ou du Molin, Guy Coquille, Antoine Loisel, Lamoignon et Auzanet, Colbert et Pussort, Savary, Domat, Daguesseau, Fr. Bourjon, Pothier, Jousse, Guyot), le Code civil, la noblesse, le clergé, la femme, l'esclavage, les colliberts, les lites, le servage, les hérétiques, les juifs, les lépreux, les étrangers. C'est par milliers qu'il faut compter les indications bibliographiques, toutes d'une précision parfaite, auxquelles se joignent de brèves et sûres indications biographiques, ainsi que de brèves et sûres appréciations. Tout cela forme un ensemble d'une valeur singulière, et où ceux qui savent déjà, comme ceux qui ne savent pas encore, pourront puiser à pleines mains. Les nombreuses publications de M. Viollet l'avaient déjà placé au nombre de nos plus recommandables travailleurs : Son *Précis de l'histoire du droit français* le fera monter plus haut encore dans l'estime de tous les bons juges.

T. DE L.

SCIENCES ET ARTS

Le socialisme contemporain, par EMILE DE LAVELEYE, membre de l'Académie royale de Belgique, etc. 2e édit. Paris, Germer-Baillière, 1883, in-12 de XLIV-333 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les origines du socialisme contemporain, par PAUL JANET,

membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Germer-Baillière, 1883, gr. in-18 de v-170 p. — Prix : 2 fr. 50.

Pour l'importance du sujet et l'abondance des renseignements, l'ouvrage de M. Emile de Laveleye mérite d'être particulièrement recommandé à l'attention. C'est moins une discussion théorique qu'un exposé des diverses écoles qu'on peut réunir sous le nom général d'écoles socialistes, depuis les précurseurs et les fondateurs, Fichte, Karl Marx, Lapalle, jusqu'aux plus récentes publications. Il est beaucoup parlé de l'Allemagne dans ce livre, de ses publicistes, de ses discussions parlementaires, mais cela même ne peut que le rendre plus recommandable à nos yeux, car il faut bien reconnaître que l'extrême ignorance où nous sommes des choses de l'Allemagne s'est égalée que par l'extrême avantage qu'il y aurait à les bien connaître. M. de Laveleye est un guide dont la compétence est connue; il est convaincu de la gravité de la question sociale à notre époque et on ne lui reprochera pas d'endormir son lecteur dans une fausse sécurité. S'il n'est pas, tant s'en faut, un apôtre du socialisme, il n'est pas non plus un défenseur à outrance de l'économie politique classique, ou, comme il l'appelle, orthodoxe. Ses opinions personnelles, qui pourront sans doute, n'être pas partagées par tous ses lecteurs, ne sont d'ailleurs indiquées qu'avec beaucoup de réserve. Sa conclusion paraît consister dans cette doctrine pleine de sagesse que, pour perfectionner les sociétés, il faut d'abord améliorer les hommes, en éclairant, en élevant leur conscience.

— L'ouvrage de M. Paul Janet est écrit avec la clarté et la méthode habituelles à l'auteur; M. Janet étudie, soit dans les écrits de Rousseau, de Mably et de leurs contemporains, soit dans les lois de l'Assemblée constituante et de la période révolutionnaire, les diverses apparitions de l'esprit socialiste ou communiste, qui finit par une sorte d'explosion dans la conspiration de Babeuf. Sa conclusion est que le socialisme n'a jamais figuré dans la Révolution qu'à l'état d'incident ou de cas isolé, et qu'un des caractères distinctifs du nouveau régime a été, au contraire, d'établir sur les bases les plus solides la propriété individuelle. C'est aussi l'objet d'une introduction étendue, qui n'est pas la partie la moins importante du livre. Dans cette thèse, M. Janet, qui est un croyant des principes de 89, rencontre immédiatement deux objections, tirées des lois de l'Assemblée constituante concernant les droits féodaux d'abord, la propriété ecclésiastique ou hospitalière ensuite; ses doctrines sur le second point en particulier nous paraissent comporter au moins les plus expresses réserves; mais sa discussion n'en est pas moins intéressante et digne d'être étudiée.

R. D. L. S.

L'Ami des hommes, ou *Traité de la population*, par le marquis DE MIRABEAU, avec une préface et une notice biographique, par M. ROUXEL. Paris, Guillaumin, 1889, in-8 de LXXII-589 p. — Prix : 10 fr.

Bien des gens seront sans doute disposés à penser que ce livre célèbre n'a jamais été qu'un ouvrage de circonstance, et qu'après le succès retentissant qui l'accueillit à son apparition, il est allé rejoindre, dans un juste oubli, tant d'autres qu'on ne connaît plus aujourd'hui que par leur titre. Je doute qu'après avoir parcouru le volume dont M. Rouxel nous donne une réimpression, on soit encore de cet avis. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans une analyse, d'ailleurs assez difficile, car le livre ne brille pas par une méthode sûre ni claire ; ce qui en fait le charme, c'est la verve, le trait, l'allure vive, le tour vraiment français pour conter l'anecdote. Ce marquis du dix-huitième siècle français procède aussi directement de la tradition des contemporains de Montaigne que si le grand siècle classique ne l'en séparait pas. Dans l'âge d'or des boudoirs et des académies, homme de plume lui-même et homme de salon, il n'a d'éloges que pour la vie rurale, les vieilles mœurs et les fortes vertus.

M. Rouxel a complété cette publication par une analyse de l'ouvrage et par une notice biographique qu'on lit avec plaisir, même après le grand travail de M. de Loménie. R. D. L. S.

L'Eclairage électrique, par le comte DU MONCEL. Paris, Hachette, 1884, 2 vol. in-18 de II-504 p., av. 114 fig., et 354 p., av. 121 fig. (*Bibliothèque des Merveilles*). — Prix. 4 fr. 50.

Rien ne donne mieux une idée des progrès de la science électrique qu'un coup d'œil jeté sur le catalogue de la *Bibliothèque des Merveilles*. Alors qu'il y a sept ans, un seul livre suffisait à exposer les principes connus de l'électricité et leurs applications, à l'heure actuelle nous voyons un ouvrage spécial pour chacune des brillantes découvertes qui ont marqué ces dernières années. C'est ainsi que le regretté M. du Moncel vient de donner deux volumes consacrés à l'*Eclairage électrique*. Il semble que le génie des inventeurs, longtemps endormi, se soit subitement réveillé, lorsqu'on voit le nombre incalculable de systèmes qui ont surgi en si peu de temps. Que nous sommes loin des premières machines dynamo-électriques, de celles que l'auteur appelle les machines *historiques*. Et cependant la machine de Gramme, celle qui devint en quelque sorte le *type* tant de fois diversifié, la machine de Gramme ne fut présentée qu'en 1871 à l'Académie par M. Jamin. « Ce n'était encore, dit M. du Moncel, qu'un simple modèle, qui était mis en mouvement par un volant mu à bras d'homme. » Maintenant on compte au moins une quarantaine de générateurs différents, parmi lesquels il faut citer les systèmes de Gramme et de Siemens, toujours au premier rang dans ces sortes de découvertes, ainsi que le

système Lontin appliqué à Paris à l'éclairage de la place du Carrousel. Mais, il faut, pour ces machines, emprunter une force étrangère et recourir soit à la vapeur, soit au gaz. Cette nécessité a fait bientôt revenir certains inventeurs vers la pile et vers les *renforçateurs* indiqués par M. Planté dès l'année 1859. Ce sont ces appareils, à tort appelés *accumulateurs*, qui, perfectionnés par M. Faure, sont devenus le principal engin de la Société Force et Lumière.

Après avoir, dans le premier volume, décrit les générateurs d'électricité, et exposé les modes de distribution du fluide, M. du Moncel passe en revue dans le second les différents systèmes de lampes. On peut les rattacher à trois types principaux : les régulateurs, les bougies et les lampes à incandescence. Il y faudrait joindre les lampes soleils, sorte de lampes Drummond dans lesquelles, au lieu de lumière oxhydrique, on dirige un jet de lumière électrique sur un crayon de chaux. Même profusion de systèmes qu'à propos des générateurs; rien que pour les régulateurs, soixante types différents sont en présence : régulateurs à mouvement d'horlogerie, à effets différentiels, à charbons circulaires, etc., etc. Pour les bougies, on est resté à peu près au type primitif Jablochkoff perfectionné par M. Jamin. Tout Paris connaît ce système qui se recommande par la simplicité, mais dont l'instabilité de flamme et les effets de coloration rendent l'emploi difficile pour des éclairages intérieurs. Citons, comme une de ses plus belles applications, l'éclairage du port du Havre, sans parler des théâtres et des grands magasins. Enfin pour le troisième type, on compte pour le moins quarante systèmes de lampes à incandescence, parmi lesquelles les modèles Edison, Swan et Maxim semblent présenter les plus grands avantages. Rappelons que la lumière est produite par l'incandescence dans le vide de filaments de charbon ; ajoutons enfin que ce sont là les systèmes les plus pratiques pour l'éclairage intérieur. Déjà en France les vaisseaux de guerre et les transatlantiques ont renoncé à leur profit aux lampes à huile ; la Compagnie du Nord poursuit ses essais pour l'éclairage des trains, et les théâtres arriveront aussi peu à peu à employer ces appareils, de préférence au gaz. En dehors de la France, les lampes à incandescence ont rencontré un accueil plus favorable encore : l'auteur nous apprend qu'en Angleterre la lampe Edison a obtenu un véritable succès. Quant à l'éclairage public, il est difficile de se prononcer : les frais, autant qu'on en peut juger dans des essais toujours coûteux, paraissent encore très considérables ; puis l'électricité doit lutter contre le gaz, dont l'installation est établie, dont l'usage est passé dans les habitudes, dont l'emploi répond à tant de besoins. Nous renvoyons du reste le lecteur aux chiffres cités pas M. du Moncel, et sans vouloir préjuger ce que peuvent être demain les découvertes dans ce domaine où les

progrès sont si rapides, nous nous bornerons à constater encore avec l'auteur que « jusqu'ici, parmi tous les éclairages tentés, c'est le système Ediosn qui a le mieux réussi. » A. Delaire.

Phénomènes nerveux intellectuels et moraux, *leur transmission par contagion*, par J. Rambosson. Paris, Firmin Didot, 1883, in-8 de VIII-410 p. — Prix : 6 fr.

Il serait difficile d'imaginer un sujet plus vaste, plus fécond en résultats inattendus ; toutes les sciences maîtresses y sont en jeu : la physique générale, la biologie, la psychologie ; on y voit leurs relations mutuelles et leur coordination hiérarchique, les caractères qui les distinguent et le principe d'unité qui les domine. On va juger si j'exagère la portée de cet ouvrage, dont le titre n'est peut-être pas propre à séduire le plus grand nombre.

Prenons comme exemple et pour point de départ deux phénomènes bien connus et en apparence très simples : le baillement et le rire. Tout le monde a pu constater la contagion de ces deux phénomènes nerveux, du baillement et du rire ; mais l'explication scientifique de cette contagion était jusqu'à présent fort incertaine sinon complètement ignorée.

M. Rambosson nous fournit des analyses minutieuses, appuyées sur des faits nombreux, sur des observations délicates, sur des témoignages autorisés. Une personne est atteinte d'un long et profond ennui, ce sentiment de l'âme se traduit, se communique, tout d'abord, au mystérieux point de contact qui unit le principe de vie au corps vivant, par un mouvement cérébral ; le mouvement cérébral ne reste pas enfermé dans le cerveau, il se communique aux nerfs, aux muscles, à toute l'organisation, il vient s'épanouir à l'extérieur, et se révèle, avec plus ou moins d'ampleur, par ce jeu de la physionomie, qu'on appelle le baillement.

Mais là ne se termine pas sa course : il se communique au milieu ambiant, provoque les ondes sonores et les ondes lumineuses, par ce moyen se transmet, sans se dénaturer, aux organes des sens des personnes qu'il atteint, et par ces organes à leur cerveau, où il tend à reproduire en définitive, le même phénomène que dans le cerveau où il a pris naissance, c'est-à-dire le baillement.

Ainsi, un sentiment de l'âme produit un mouvement cérébral qui, par suite de communications et de transformations successives, peut aller d'un cerveau à un autre et faire naître dans une autre âme le même sentiment.

Ces diverses transmissions et transformations de phénomènes offrent à l'observateur attentif un intérêt saisissant et soutenu. Ainsi, le sentiment de l'âme est un fait spirituel et psychique ; en se trans-

mettant au cerveau, il produit un mouvement moléculaire dans la substance nerveuse vivante et devient un phénomène physiologique; ce mouvement physiologique, cette vibration des molécules vivantes, en se communiquant à l'air, au milieu ambiant inorganique, en provoquant les ondes sonores ou lumineuses, devient un phénomène purement physique ou mécanique, jusqu'à ce qu'il rencontre d'autres organes vivants où il redevient physiologique, nerveux, cérébral, puis produit un sentiment psychique, etc., et cela sans se dénaturer.

Il y a là, sous un aspect nouveau, une application, une confirmation inattendue de cette magnifique et féconde hypothèse qui est la plus précieuse conquête de la science moderne, la transformation du mouvement. On voit, ici, cette grande loi du monde physique se prolonger à travers le monde vivant, jusque sur les confins de l'âme et de l'esprit, de la science et de la philosophie.

Je ne sais si M. Rambosson connaît une hypothèse beaucoup plus hardie, un prolongement bien autrement vertigineux du mouvement cérébral accompagnant chacun de nos sentiments, chacune de nos pensées? Les savants auteurs de *l'Univers invisible*, MM. Balfour Stewart et Tait, partant de ce fait que tout déplacement d'atômes se ressenti dans l'univers entier, n'hésitent pas à admettre une théorie ainsi formulée : chaque vibration des molécules cérébrales a un retentissement dans l'espace ; tandis qu'une partie de ces mouvements moléculaires se propage le long des nerfs ou se localise dans le cerveau de manière à produire notre mémoire actuelle, les autres parties sont communiquées à l'univers invisible, et y sont emmagasinées pour y constituer notre mémoire dans la vie future. Mais ce sont là les périlleuses régions de l'hypothèse, et nous sommes dans le domaine des faits de la science positive.

Pour apprécier toute la partie scientifique de la loi formulée par M. Rambosson, il suffit de passer des phénomènes purement nerveux et vulgaires, tels que le baillement et le rire, aux phénomènes intellectuels et moraux, à l'étude composée du langage naturel ou artificiel, à l'influence des arts, de la musique et du dessin, à l'action souveraine de l'exemple et de l'éducation, à la contagion du suicide et de la folie, etc.

On comprend dès lors que le profond Claude Bernard se soit vivement intéressé à une découverte si intimement mêlée à ses études familières de physiologie, et qui semble les compléter, les pénétrer d'une plus vive lumière. On comprend qu'un des plus savants aliénistes d'Italie, le Dr Cesare Vigna, étudie longuement la loi Rambosson à l'Institut des sciences de Venise, et en déduise les applications pratiques les plus heureuses dans son célèbre établissement central de

S. Clemente in Venezia. On comprend enfin la sensation produite dans le monde savant et philosophique, les approbations, les discussions critiques qui ont déjà un sérieux retentissement à l'étranger.

Il est assez naturel qu'en présence d'une théorie nouvelle et qui touche à tant de choses, le savant et plus encore le philosophe se trouvent de temps en temps un peu déconcertés, et tentés de formuler des réserves. Nous aimons mieux faire ressortir, dans ce rapide compte rendu, la valeur apologétique qui domine l'œuvre entière.

Dans son beau livre sur la *Physique moderne*, dont le *Polybiblion* a déjà donné une excellente appréciation, M. E. Naville consacre toute une étude, la cinquième, aux conséquences philosophiques de la science moderne. Il fait très bien voir comment une théorie physique, universellement acceptée, met en vive lumière, par les termes mêmes dans lesquels elle est forcée de s'énoncer, la dualité de l'esprit et de la matière ; comment elle impose le spiritualisme à la science.

Cette distinction fondamentale, une véritable démonstration de la spiritualité, de la liberté de l'âme résulte plus clairement encore de la loi de transmission et de transformation du mouvement par contagion. Dans cette série de causes phénoménales, si bien observées, si bien décrites, on constate une seule cause substantielle libre : l'âme humaine, la volonté humaine.

L'homme doué d'une âme raisonnable, d'une volonté libre a seul le pouvoir de modifier, d'interrompre le mouvement impressionnel; il ne subit pas comme l'atôme matériel l'entrain mécanique, sans doute il ne détruit pas la force, mais il la dirige. Il peut même « renverser la vapeur » comme le mécanicien d'une locomotive; à une vibration cérébrale destinée à provoquer la colère, il peut répondre par le sourire. C'est une réfutation physiologique de la théorie exclusive des actions réflexes, une démonstration expérimentale de la liberté.

L'inépuisable question du langage est elle-même éclairée d'un jour tout nouveau. Pourquoi le langage naturel comprime-t-il spontanément, par lui-même, et pour tous, les mêmes choses, chez l'animal comme chez l'homme, toute proportion gardée ? C'était là un problème non résolu. Jouffroy, si habile, si pénétrant dans ces sortes d'analyses, le tenait pour un fait primitif, absolument irréductible. L'explication devient pourtant fort simple, grâce à la loi qui nous occupe : un mouvement cérébral *sui generis*, correspondant naturellement à une sensation déterminée, se manifeste au dehors, — soit un cri plaintif correspondant à la douleur — se transmet à un autre cerveau, et provoque une sensation analogue. Deux âmes communiquent ainsi naturellement entre elles par l'intermédiaire des atômes matériels, il y a contact, il y a contagion.

Il en sera de même des beaux-arts, qui se rattachent évidemment au

langage naturel. Une mélodie, un tableau, une statue provoquent un mouvement coordonné des ondes sonores ou lumineuses, en harmonie avec la pensée que l'artiste a voulu exprimer. Le mouvement cérébral qui en résulte chez les spectateurs ou les auditeurs provoque dans leur âme une pensée analogue. On comprend que la délicatesse native des organes, et leur perfectionnement par l'éducation, ont une grande influence dans le langage naturel des beaux-arts.

Quant au langage conventionnel, articulé ou figuré, le phénomène de transmission a lieu de la même manière, mais seulement à l'égard de ceux qui sont au courant de la convention, qui savent qu'à tel signe, à tel mouvement des lèvres sont attachés tel sentiment, telle idée, telle sensation. Les corrollaires les plus imprévus découlent de ces théories et les confirment en les fécondant.

D'où vient par exemple que la représentation théâtrale d'une tragédie de Corneille, d'une comédie de Molière, par de bons acteurs et sur une scène convenablement disposée, produit des effets bien autrement vifs et pénétrants que la simple lecture de ces mêmes pièces? C'est parce qu'au théâtre, le mouvement impressionnel transmis résulte tout à la fois de la mimique et de l'art décoratif du style et de l'action, du langage naturel et du langage conventionnel, et qu'il est ainsi élevé à sa seconde ou troisième puissance.

Mais ce n'est pas tout, ici se présente une thèse « splendide » (ch. XI, § 4), l'expression appartient à l'auteur et ne me paraît pas exagérée ; en tout cas cette thèse est trop vaste pour que j'essaie de la développer. Je me contenterai de l'indiquer aux esprits curieux de ces attrayantes recherches. Chez l'animal, le langage naturel est transmis par une série de mouvements spontanés nécessaires. Chez l'homme seul, on l'a déjà vu, la volonté libre peut modifier, retenir, renverser les mouvements du cerveau, des nerfs, des organes, exprimer des pensées, des sentiments différents ou même opposés à ceux qu'il éprouve. C'est en cela que consiste la faculté qu'il possède seul d'établir des langues artificielle, conventionnelle. Le pouvoir anatomique ou physiologique d'articuler des sons n'est qu'une condition secondaire.

Le langage conventionnel, la parole, l'écriture constituent un des caractères distinctifs du règne humain, une des preuves les plus indiscutables de la différence essentielle, qualitative, qui sépare l'homme des animaux. Cette preuve plus importante que jamais contre le transformisme matérialiste qui ne voit dans l'homme qu'un animal perfectionné, se présente, désormais, sous un aspect nouveau et avec une force nouvelle.—Il faut pourtant s'arrêter ; je crois en avoir assez dit pour montrer la portée scientifique, philosophique et apologétique du dernier ouvrage de M. Rambosson. F. Duilhé de Saint-Projet.

Menuiserie et serrurerie de meubles, *XVe et XVIe siècles*). 42 planches, sous la direction d'Aug. Van Assche ; texte explicatif par Jules Helbig. — Album in-folio en chromotypie. Gand, Stepman. — Prix : 20 fr. franco.

Nous avons signalé récemment (t. XXXVIII p. 429) les remarquables publications de l'école Saint-Luc de Gand, qui s'efforce de renouer la chaîne des traditions religieuses et esthétiques du moyen âge dans e domaine des arts industriels. Les mêmes principes qui inspirent ces artistes chrétiens dans l'enseignement théorique, se trouvent traduits avec un caractère d'utilité immédiate dans l'album que nous avons sous les yeux, et qui forme la seconde livraison d'un *Recueil de modèles artistiques du moyen âge* édité par les soins de la *Gilde* ou corporation de Saint-Luc.

La première livraison (17 pl. in-folio, prix : 6 fr.) montrait dans la *Monographie de l'Église Saint-Christophe à Liège*, un type d'église paroissiale du moyen âge, remarquable par ses vastes proportions non moins que par l'extrême simplicité des moyens d'exécution et la sobriété de l'ornementation ; elle offre par là même un excellent modèle pour la construction d'édifices religieux où la modération des dépenses n'est pas obtenue au détriment de la solidité ni du caractère artistique.

En réunissant dans cette nouvelle publication une intéressante collection d'objets d'ameublement exécutés dans la dernière période du moyen âge, les auteurs se sont préoccupés de répondre à ce double préjugé, si généralement répandu : « Le *gothique* coûte cher ; il n'est pas applicable aux usages de la vie domestique à notre époque. » Aussi n'y rencontre-t-on pas dans leurs albums de ces bahuts dont les formes élégamment compliquées, les riches et délicates sculptures étaient jadis l'ornement des luxueuses habitations seigneuriales et font maintenant l'orgueil des musées et des collections d'antiquités ; les objets retrouvés par M. Van Assche chez d'anciennes familles bourgeoises ou dans les greniers de quelque hôpital, ont un aspect à la fois simple, solide, mais également distingué, qui se concilie parfaitement avec le côté pratique de notre ameublement domestique. Dans le choix de ces armoires, de ces crédences, de tables, de sièges, de prie-Dieu, qui joignent au mérite d'une parfaite authenticité celui d'une grande sobriété dans les décorations, l'érudit architecte gantois a pris à cœur de faire connaître des types dont la reproduction soit facile et peu coûteuse. Son but a été d'offrir à l'ouvrier menuisier tous les éléments nécessaires pour exécuter des œuvres aussi gracieuses d'aspect et aussi pures de style que celles des anciens « escriniers » : dans ces planches, dont le « pittoresque » et « l'à peu près » sont sévèrement exclus, chaque dessin d'ensemble est-il accompagné de l'indication des mesures et des épures de coupes, de profils et d'assemblage pour tous les détails de l'ornementation. Les gracieux ouvrages de

ferronnerie qui garnissaient ces vieux bahuts sont également relevés en grandeur d'exécution. L'album de la *Menuiserie et Serrurerie des meubles du XVe siècle* présente des renseignements éminemment pratiques, que la bonne exécution et les teintes variées des planches mettent parfaitement en lumière, et que le texte dont l'a enrichi M. Jules Helbig, l'éminent directeur de la *Revue de l'art chrétien* fera mieux apprécier encore. B. DE V.

BELLES-LETTRES

Essai d'un dictionnaire des homonymes de la langue française, par E. ZLATAGORSKOÏ, docteur en philosophie: 2e édit. Paris, Lissonneuve, 1882, in-8 de 550 p. — Prix : 6 fr.

On sait que, de toutes les langues de l'Europe, la nôtre est celle qui se prête le mieux aux calembours, à cause du grand nombre de mots qui, différents pour l'écriture, sont semblables pour la prononciation. Si cette particularité a l'avantage de nous permettre certains jeux d'esprit, elle a l'inconvénient de dérouter les étrangers qui nous entendent parler. Le livre de M. Zlatagorskoï est destiné à leur venir en aide, en réunissant les mots que l'oreille pourrait confondre et en marquant, après chacun d'eux, la traduction exacte en allemand, en russe et en anglais. Il admet non seulement les homonymes proprement dits, c'est-à-dire les mots dont la prononciation est identique, ainsi que les locutions homonymiques, mais encore un grand nombre de paronymes, ou mots offrant à peu près les mêmes consonnances. Nous regrettons que la prononciation de ces derniers ne soit pas indiquée; faute de cette indication, ils peuvent être confondus avec les véritables homonymes.

Ce livre se distingue de tous les autres du même genre en ce qui, après chaque mot, il s'y trouve, comme exemple, une phrase empruntée aux bons auteurs. Cette addition a l'avantage de mettre plus en lumière la signification du mot et de répandre une agréable variété dans un ouvrage aussi aride que l'est un dictionnaire. Nous lui reprochons d'avoir plusieurs fois, sans utilité, reproduit les mêmes exemples et d'avoir accueilli quelques phrases qui sont fausses au point de vue philologique, ou dont l'orthodoxie pourrait se choquer, ou enfin dans lesquelles on aimerait plus de sérieux. Sans doute, ces phrases appartiennent aux écrivains cités et ne peuvent être directement attribuées à l'auteur lui-même; mais il dépendait de lui de faire parfois un choix meilleur. J. N. WAGNER.

Le dictionnaire allemand enseigné par l'analyse des noms propres. *Noms de famille*, par l'abbé J. Fabre d'Envieu, professeur à la Faculté de théologie en Sorbonne. Paris, Thorin (Toulouse, chez Privat), 1882, in-12 de 380 p. — Prix : 2 fr.

La plus grande difficulté, dans l'étude d'une langue, c'est la connaissance des mots. Quand nous étudions le latin, nous sommes, à cet égard, dans une situation exceptionnelle. A cause du rapport intime qui existe entre le latin et le français, quant au vocabulaire, nous pouvons nous dispenser de faire des mots une étude spéciale. Il n'en est pas de même pour les autres langues, telles que l'allemand, dont la parenté avec la nôtre ne peut être établie que sur le témoignage de la philologie comparée. Dans ces langues, la grammaire, relativement au dictionnaire, n'est pour ainsi dire que l'accessoire. C'est donc un effort louable et utile que celui qui tend à faciliter à l'étudiant la mémoire des mots. Pour cela, plusieurs moyens ont été proposés. L'un consiste à faire retrouver souvent le même terme dans des exercices calculés de façon à en amener le retour fréquent : tel est le principe des méthodes d'Ollendorff et d'Ahn. Un autre consiste à enchâsser dans un récit court et facile à retenir les mots essentiels de la langue : telle est la méthode de Giraudeau et de Robertson. M. l'abbé Fabre d'Envieu a tenté une voie nouvelle, qu'il a d'abord essayée pour le grec, et que, dans ce nouvel ouvrage, il suit pour l'allemand. Son système, qui peut se résumer en deux mots, c'est de noter les noms propres allemands « individuels, familiaux, ethniques et géographiques, » et d'en donner l'étymologie. Il pense que la curiosité naturelle qui s'attache à connaître la signification de ces noms barbares pour notre oreille, sera assez puissante pour frapper l'imagination et graver à la fois le mot et le sens dans la mémoire.

Après avoir publié un premier livre sur les prénoms, il étudie, dans celui-ci, les noms de famille.

Nous y trouvons une énorme liste, qui en renferme plus de cinq mille. Hâtons-nous toutefois de dire que ce n'est pas une ennuyeuse nomenclature. Dans un sujet aussi aride, l'auteur a su mettre un certain intérêt, par le plan qu'il a adopté, par l'attention qu'il a donnée aux noms contemporains illustres à divers titres, par des remarques curieuses, par des anecdotes, etc. Grâce à ces artifices, son dictionnaire est devenu presque un livre de lecture.

Voici notre appréciation sur cet ouvrage, et en même temps sur tout le système. Il renferme, croyons-nous, une idée qui n'est pas à rejeter, celle de profiter de l'étymologie des noms propres. Mais, pour qu'il y ait réellement profit, il faut que ce nom propre ait quelque chose de caractéristique, c'est-à-dire quelque relation connue ou facile à découvrir avec celui qui le porte. On comprend immédiatement que les noms géographiques peuvent quelquefois présenter des rela-

tions de ce genre. Ainsi, la ville de Zweibrücken, dont notre *Deux-Ponts* est la traduction littérale, fournira deux mots que la mémoire retiendra assez facilement. Mais le nombre de ces mots est assez rare ; ainsi, la particularité qui a valu son nom à la ville de Sarrebruck (Pont sur la Sarre), est-elle assez connue ou assez frappante pour que l'on en garde le souvenir ? Et si cela est vrai en général des noms géographiques, que dire des noms propres de personnes, dans lesquels il n'y a presque jamais que de l'arbitraire ? Suffira-t-il que je sache qu'un individu s'est appelé Bæcker ou Müller, Birnbaum ou Fichte, pour me rappeler le nom du boulanger, du meunier, du poirier ou du pin, métiers ou arbres avec lesquels ces hommes ont pu n'avoir pas le moindre rapport ? Il semble qu'il serait aussi simple de dire qu'un boulanger s'appelle Bæcker, et un poirier Birnbaum. Quant à Fichte (pin), on pourrait, à la rigueur, y voir quelque chose de caractéristique, en admettant que l'arbre, comme le philosophe, se perde dans les nuages. Et encore ! ce trait est-il bien particulier au seul philosophe allemand Fichte ? Et en supposant qu'il le fût, n'y aurait-il pas lieu de demander si cette étude est faite avec tout le sérieux qu'elle comporte ?

Ajoutons que, la plupart du temps, l'orthographe des noms propres est défigurée, en sorte qu'après les avoir gravés dans l'esprit, il faut les en effacer pour en refaire les traits et leur rendre leur physionomie véritable : double travail d'où doit résulter de la confusion. Souvent cette orthographe est entièrement méconnaissable, et l'auteur en est alors réduit à proposer, pour le même nom, quatre, cinq étymologies ou même plus. Une fois sur cette pente glissante, rien ne peut l'arrêter, et il lui arrive, dès les premières pages, de rapprocher le mot Zahn (dent) du latin *subsannare*, avec lequel il n'est pas possible d'imaginer une relation quelconque, soit étymologique, soit autre.

En résumé, ce livre ne doit pas être mis entre les mains des élèves, qui n'en retireraient aucun profit ; mais un maître intelligent pourra y choisir pour eux quelques-uns de ces noms, ceux que nous avons appelés caractéristiques, et offrir ainsi à leur mémoire, ne fût-ce que dans une faible mesure, une facilité de plus.

J. N. Wagner.

Le Faust de Gœthe, traduction nouvelle en vers français, par Augustin Daniel, Paris, Plon, 1881, gr. in-18 de 349 pages. — Prix : 4 fr.

Lessing n'approuvait pas qu'on traduisît un poème en prose. D'après cela, il faut savoir gré à M. Daniel d'avoir entrepris la traduction en vers du premier *Faust*. Entreprise, cependant, bien hardie ! Il n'est pas une œuvre où le génie de Gœthe ait déployé plus de ressources, ni forcé de s'unir des éléments plus divers ; il n'en est point, par con-

séquent, où le traducteur ait plus besoin de souplesse pour parvenir, en l'imitant, à se plier à tous les genres de style et à passer sans secousse de l'un à l'autre. Sous ce rapport, la physionomie générale de l'ouvrage est exactement reproduite. Ce n'est pas ici le lieu de se demander si le sens des phrases est fidèlement rendu : il est trop bien établi par nombre de bonnes traductions et de bons commentaires, pour que, de ce côté, l'auteur ait pu rencontrer des obstacles sérieux. Quant à la fidélité verbale, à laquelle doit s'attacher un traducteur, nous avons à faire des réserves. Il est sans doute impossible, en français, d'atteindre à la perfection de Voss, qui traduit vers pour vers chaque hexamètre de l'Iliade et de l'Odyssée dans le rythme même du poète grec. Mais peut-être M. Daniel aurait-il dû s'efforcer d'imiter la sobriété de Delille. Au lieu de cela, à part des passages qu'il faut dire rares, il prend la pensée générale de la phrase, et la traite, pour les détails, à sa façon, d'après des arrangements auxquels, il est vrai, la préoccupation de la rime n'est peut-être pas toujours étrangère, tantôt supprimant une idée, tantôt reprenant plusieurs fois la même, tantôt enfin la développant outre mesure. C'est sur ce dernier point surtout que nous insistons. Malgré les vers de douze pieds employés pour traduire des vers allemands d'ordinaire bien plus courts, la traduction en a très souvent le double, grâce à des amplifications qui ne sont pas justifiées et qui la feraient plus justement appeler une paraphrase. Qu'on en juge par ce passage de la seconde scène :

Sur la rivière, en long, en large,
Mainte barque joyeuse avance au gré de l'eau,
Et, près de sombrer sous sa charge,
S'éloigne ce dernier bateau.

Ces quatre vers reproduisent tous les mots allemands dans l'ordre même où ils se trouvent dans l'original, et en suivent, d'aussi près que possible, la mesure. Voici ce qu'ils sont devenus dans les alexandrins de M. Daniel :

Mainte frêle nacelle
Sur ces profondes eaux s'élance à tire-d'aile,
Que de joyeux marins gouvernent en chantant ;
J'en suis une là-bas, dont la voile se tend
A la brise, et qui fait de vains efforts pour joindre
Le reste de la flotte ; à peine on la voit poindre
Hors des vagues, et, lente, elle porte en ses flancs
Tout un monde peureux de femmes et d'enfants.

Cet exemple suffira. Nous pourrions en citer des centaines. Avec le talent de versification que nous nous plaisons à lui reconnaître, il est regrettable que M. Daniel ne se soit pas assujéti à une fidélité plus rigoureuse. S'il veut refondre son travail, nous lui conseillons en outre de supprimer l'œuvre *immense* (page 17 et 18), le firmament *immense* (page 21), le désespoir *immense* (page 25), et autres choses immenses; il y en a trop. Il ne dira pas non plus : Un char de feu s'a-

baisse *sur mon front levé* ; ces derniers mots, qui ne sont pas dans texte, bien entendu, font avec les précédents une image désagréabl Il corrigera aussi quelques rares endroits où le sens laisse à désire Mais ce ne sont là que des détails. Nous voudrions surtout le vo éviter cette profusion d'enjambements et de rejets, qui rendent l lecture fatigante et le sens souvent indécis, donnent à la phrase que que chose d'incohérent et nuisent au rythme et à l'harmonie, moins qu'ils ne soient réellement motivés, comme ils le sont dans le vers suivants, par lesquels nous terminons. Il s'agit du vol mal équ libré de la cigale,

> Qui toujours vole et saute en volant, mais soudain
> Dans l'herbe, pour chanter sa vieille ritournelle,
> Retombe.

J. N. Wagner.

Petits poètes du XVIIIe siècle. *Poésies de Gentil Bernard.* Paris, Quantin, 1884, in-8 de xx-352 p. — Prix : 10 fr.
Bibliothèque des romans célèbres. *Le neveu de Rameau.* Paris, librairie, 1883, in-8 de 277 p. — Prix : 10 fr.

Un travail curieux serait de rechercher combien d'hommes marquants, à titre divers, sont sortis des collèges tenus par les Jésuites. On serait étonné de rencontrer parmi eux ce Bernard auquel Voltaire décerna l'épithète de gentil, depuis lors restée toujours accolée à son nom. Gentil Bernard ne demeura guère digne de ses premiers professeurs par ses œuvres, que d'ailleurs on ne lisait plus guère. Cet oubli a paru injuste à la librairie Quantin, et elle a admis l'auteur de l'*Art d'aimer* dans une charmante collection dont nous avons parlé plus d'une fois et qui lui refait une nouveauté. Il ne faudrait pas que ce beau portrait, que ces jolies vignettes engageassent à faire légèrement hommage du livre qui les offre. Gentil Bernard fut un des poètes les plus licencieux de son époque. Dans plusieurs éditions précédentes dans celle de Desenne, entre autres, on avait laissé de côté la pièce intitulée *Phrosine et Melidor*. Peut-être aurait-on bien fait de supprimer ce poème, où une apparente chasteté d'expression rend plus sensible encore l'obscénité des peintures auxquelles se complaît Gentil Bernard. Malgré tous les soins qui ont été donnés à cette réimpression (p. 39), un vers est resté séparé de son compagnon, et la rime *force* appelle vainement le mot *amorce :*

> D'aucun penchant ne connaissait l'amorce.

Tel est le vers omis. M. F. Drujon a joint une bonne notice aux poésies de Gentil Bernard, que le prince de Ligne trouvait très peu digne de cet aimable adjectif gentil. Voltaire, du reste, revint d'une appréciation trop favorable accordée en retour d'hyperboliques louanges. M. Drujon le remarque : le philosophe de Ferney était aussi sé

mand d'adulations qu'un grand poète de nos jours et les payait en même monnaie, en distribuant des brevets de génie à tort et à travers. Gilbert — dont M. Quantin a aussi publié les œuvres — avait très bien caractérisé cet échange de bons procédés, lorsqu'il disait :

Saint Lambert, noble auteur dont la Muse pédante
Fait des vers fort vantés, par Voltaire qu'il vante...

Cette nouvelle édition des poésies de Gentil Bernard est terminée par une bibliographie faite avec le plus grand soin.

—A côté de la collection des petits poètes, M. Quantin en a entrepris une autre, que nous avons plusieurs fois signalée, celle des romans célèbres. *Paul et Virginie*, *Adolphe*, *la Princesse de Clèves*, *le Diable amoureux*, *Manon Lescaut*, *le Roman bourgeois*, *Atala*, ont déjà paru dans cette série, qui comprendra dix volumes, et qui vient de s'augmenter du *Neveu de Rameau*. Cette œuvre de Diderot n'est pas un roman et n'entre pas exactement dans le cadre de cette collection : c'est un dialogue satirique plein de verve et d'esprit, mais dont aujourd'hui bien des traits nous échappent. Aussi M. Gustave Isambert s'est-il donné la peine d'éclaircir le texte par de bonnes notes et de préparer à la lecture du bizarre opuscule de Diderot par une ample notice, où sont très bien racontées les péripéties singulières que rencontra ce livre, publié pour la première fois dans une traduction allemande écrite par Gœthe, et dont l'original semble perdu.

Le *Neveu de Rameau* a été édité avec le même luxe typographique que les volumes dont il a été précédé. Il est orné d'un beau portrait et de deux eaux-fortes. TH. P.

Les petits classiques. *Œuvres choisies de Fontenelle*, publiées avec une préface par J.-F. THÉNARD, professeur au Lycée de Versailles. Paris, Jouaust, 1883, 2 vol. in-16 de XXXIV-215 et 265 p. — Prix : 14 fr.

Je ne plaindrais pas le lecteur qui, pour occuper quelques loisirs, dans une vieille bibliothèque, mettrait la main sur les nombreux volumes de Fontenelle. En dehors d'œuvres pour ainsi dire restées classiques et bien connues, il rencontrerait dans ces livres des plaisirs peut-être fort inattendus. Sans doute il ne s'arrêterait pas à des essais dramatiques médiocres, il se contenterait de parcourir des poésies dont quelques-unes cependant ont leur charme ; il trouverait que dans les lettres l'esprit est trop cherché et que ces lettres trop ingénieuses offrent encore comme un reflet de Voiture ; mais bien des opuscules le charmeraient par la clarté, la grâce du style, la justesse des réflexions et par une réelle érudition dans des branches de connaissances fort diverses. Fontenelle était doué d'un remarquable sens critique. Il l'a prouvé par la manière dont il prit part à la fameuse discussion sur les anciens et les modernes, et dans les nombreux éloges académiques où il excella. A une époque où l'on ne savait pour

ainsi dire rien de notre ancienne littérature, il en avait des notions remarquables pour son temps ; il nous le fait voir dans l'esquisse de l'*Histoire du théâtre* qui précède la Vie de son oncle Corneille. Il y a là sur les anachronismes de mœurs, de sentiments si fréquents dans les auteurs dramatiques du moyen âge, des observations bien vraies et c'est très finement que Fontenelle indique des défauts du même genre, et non aperçus par le public, dans le théâtre dont il était contemporain. Il y a là encore de très bonnes pages sur le paganisme où les poètes de la pléïade avaient été amenés *pour l'amour du grec* comme Trissotin. Quelles que soient les qualités qu'offrent presque toutes ses œuvres, dans une préface, Fontenelle a déclaré qu'il eût voulu en faire un choix. C'est ce projet qui a été exécuté par M. Jouaust dans la charmante édition que nous annonçons. Elle renferme les *Dialogues des Morts*, les *Entretiens sur la pluralité des Mondes* et quelques *Éloges académiques*. Ce choix est certes très bon, mais nous comprenons que l'éditeur, lettré et homme de goût, ait éprouvé quelque regret de laisser de côté certains autres opuscules.

A cette édition est jointe une préface de M. J.-F. Thénard, professeur au lycée de Versailles. En digne universitaire, M. Thénard dénigre autant qu'il le peut, l'instruction reçue chez les Jésuites dont Fontenelle fut l'élève comme Voltaire, Gresset, Gentil Bernard, Lamartine et une foule d'hommes distingués ou illustres de diverses époques. Ce qui semble surtout plaire à M. Thénard ce sont les idées philosophiques, ce sont justement les tendances sceptiques dont, pour notre part, nous regrettons d'apercevoir dans les livres de Fontenelle des indices réels quoique prudemment mitigés. M. Thénard prétend que les Jésuites enseignaient peu la langue française à leurs écoliers. Je pense cependant qu'ils auraient donné un mauvais point à l'élève qui eut employé le verbe plaindre dans l'acception d'épargner comme l'a fait M. Thénard : « Les partisans de Fontenelle ne lui plaignent pas l'éloge (p. XXVII). »

TH. P.

Théophraste Renaudot et « ses innocentes inventions », par EUGÈNE HATIN. Paris et Poitiers, Oudin et Cie, 1883, in-18 j. de IV-262 p. — Prix : 3 fr.

Théophraste Renaudot, *d'après des documents inédits*, par S. GUYAR DE LA TOURETTE. Paris, Plon, 1884, in-8 de IV-414 p. — Prix : 7 fr. 50.

Deux livres coup sur coup sur Théophraste Renaudot, comme tout récemment deux livres coup sur coup sur Valentin Conrart ! Le dix-septième siècle revient décidément en faveur, après s'être un peu laissé distancer, ces dernières années, par le dix-huitième. Mais n'est-ce pas trop, dira-t-on, pour un simple gazettier?... C'est là précisément, dans cette expression de *simple gazettier*, jetée si souvent

à la tête de Renaudot, que deux amateurs de la précision historique ont découvert une grande injustice à réparer.

Théophraste Renaudot est, en effet, une des plus remarquables figures du dix-septième siècle, et l'on a grand tort de ne se rappeler en lui que le fondateur de la *Gazette de France*. Honoré de la faveur de deux grands ministres (j'ai nommé Richelieu et Mazarin); conseiller, médecin ordinaire et historiographe du roi, commissaire général des pauvres du royaume, maître et intendant général des bureaux d'adresse de France, il remplit Paris, pendant un quart de siècle, du bruit de ses œuvres et de ses luttes, et sa maison fut un centre où affluait journellement une foule compacte et intéressée. Économiste éminent pour l'époque, il pressentit, le premier en France, la puissance de la publicité, et la mit, sous toutes les formes, au service de ses contemporains : gazette politique, moniteur d'annonces, conférences scientifiques, il aborda tous les genres de journalisme et les fit prospérer. Mais ce qui doit surtout lui assurer une reconnaissance profonde de la part de la postérité, c'est que, philanthrope ardent, il dota la capitale d'un ensemble à peine croyable d'institutions qui rendirent alors et rendent encore d'immenses services : bureaux de placement, hôtel des ventes, monts-de-piété, dispensaire, laboratoire public de chimie, il inventa tout, organisa tout et fit prospérer tout. Je ne sais pas, remarque avec raison M. Hatin, si l'on trouverait dans notre histoire beaucoup d'hommes à qui l'on doive autant d'institutions, si utiles, si diverses et si désintéressées ; car, après tout cela, Renaudot est mort, suivant l'expression de Guy Patin, son plus cruel ennemi, « gueux comme un peintre. »

Nul n'était mieux préparé que M. Hatin pour nous donner une peinture parfaite de cette curieuse et mobile physionomie. Son *histoire de la Presse* lui avait fait étudier depuis longtemps les phases diverses de l'orageuse carrière de l'intrépide gazettier, et c'est avec amour qu'il a traité cette monographie du patriarche des journalistes français. Son livre se lit comme un roman, et les drames n'y manquent pas, car les luttes de Renaudot avec la faculté de Paris, jalouse de l'établissement de ses consultations gratuites, revêtirent plus d'une fois le caractère épique. Il est malheureux cependant que cet ouvrage ait paru quelques semaines avant celui de M. de la Tourette, qui ne le vaut pas un point de vue du style et de la critique, mais qui contient, sur toute la première partie de la carrière de Renaudot, des renseignements précieux puisés à des sources locales inédites auxquelles M. Hatin avait dû renoncer d'obtenir accès. Ne nous en plaignons pas trop, du reste : au lieu d'une seule étude, nous en avons deux, qui se complètent l'une par l'autre. Celle de M. Hatin, mieux équilibrée, mieux divisée, plus séduisante à la lecture, met

surtout en relief le philanthrope. Celle de M. de la Tourette, plus attachée à la description minutieuse des faits, plus riche en documents, étudie davantage le journaliste et le médecin. Mais M. Hatin n'a pas pu arriver à savoir positivement si Renaudot fut élevé dans la religion protestante, tandis que M. de la Tourette en apporte des preuves irrécusables, avec un cortège d'appréciations malheureusement très partiales de sa part contre le catholicisme. Cela dépare le volume : il est de notre devoir de protester sans réserves. D'un autre côté, M. Hatin, rectifiant M. Jal, et ce n'est pas un des chapitres les moins piquants de son livre, démontre que Jal a commis, au sujet de Renaudot, une foule d'erreurs, consciencieusement endossées par M. de la Tourette, qui réédite la nomination de Théophraste comme conseiller à la Cour des Monnaies, tandis qu'il s'agit d'un Théophraste II, fils aîné du médecin avec qui Jal l'avait absolument confondu. M. de la Tourette aurait pu cependant éviter cette erreur, car la découverte de Théophraste II remonte à 1873 ; elle est due au docteur Corlien, qui en fit l'objet d'une note insérée dans le *Courrier médical*.

Dans tous les cas, ceci nous démontre qu'il faut se procurer les deux livres et remercier les deux auteurs, en émettant le vœu qu'une étude définitive paraisse sur Renaudot, le jour où la ville de Loudun inaugurera sa statue. On en dresse beaucoup à de moins dignes.

RENÉ KERVILER.

Pétrarque, ses voyages, ses erreurs, sa vie chrétienne, par l'abbé FUZET, chanoine honoraire de Nîmes, docteur en théologie, etc. Lille, imprimerie de Saint-Augustin, 1883, in-8 de LXIII-474 p. Prix : 6 fr.

J'ai parlé, il y a quelques années, d'une première édition de ce livre ; elle avait été imprimée loin de l'auteur et était pleine de fautes typographiques qui souvent défiguraient complètement la phrase ; c'est ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, que les *gloires* de l'âme humaine étaient devenus des *glaives* (p. 326). Non seulement ces déplorables *coquilles* ont disparu dans l'édition nouvelle, mais un travail assidu a considérablement amélioré tout l'ouvrage.

M. Fuzet dit, au début, que la Bibliothèque du Louvre renfermait huit cents volumes relatifs à Pétrarque. C'est *renfermait* qu'il faut dire : la Commune a brûlé cette collection. On sera étonné peut-être que tant d'ouvrages ayant paru sur un poète, M. Fuzet ait voulu s'en occuper de rechef, mais les mêmes sujets ne tentent-ils pas des peintres différents, défendrait-on à la plume ce qu'on permet au pinceau ? M. Fuzet a été entraîné par une de ces admirations, de ces sympathies qui veulent s'exprimer et qui sont la meilleure condition pour produire un ouvrage intéressant. Le sien, malgré tout ce qu'il

précédé, offre une lecture attachante, parce que le sujet a passionné l'auteur. La vie de Pétrarque est d'ailleurs accidentée; ses voyages en France, en Allemagne, ses relations avec les Colonna, avec le tribun Rienzi, avec Boccace, lui donnent du mouvement, de la variété. Enfin, grand nombre de lecteurs trouveront une émotion traditionnelle dans la chaste passion inspirée par Laure, amour de tête plus que de cœur, ce me semble, et du platonisme duquel Pétrarque se consolait par d'autres, dont deux témoignages vivants ont fâcheusement prouvé la réalité. M. Fuzet a glissé le plus légèrement qu'il a pu sur ces égarements, mais s'est arrêté avec complaisance au repentir du poète. Ses erreurs furent, du reste, un peu moins scandaleuses qu'on pourrait le penser, puisque suivant une assertion fondée, nous le croyons, Pétrarque n'était point dans les ordres. On l'avait souvent dit jusqu'ici, on avait fait aussi de Hugues de Sade un noble personnage. M. Fuzet n'en fait plus qu'un bourgeois fort riche, *chanvrier* de son état. L'auteur ne nous apprend pas sur quoi il se fonde pour opérer ce changement de condition. Quant à Laure, elle apparaît toujours aussi éthérée que Béatrice, malgré les onze enfants qu'elle mit au monde et la quarantaine bien sonnée qu'avait cette respectable mère de famille quand Pétrarque commença à pleurer sa mort. J'aime mieux Béatrice, et, je l'avoue, je donnerais bien des vers de Pétrarque pour le sonnet de Dante :

Tanto gentile e tanto onesta pare...

Ce n'est pas, d'ailleurs, que je nie le grand rôle de Pétrarque dans l'histoire littéraire. Ce rôle, M. Fuzet l'a bien mis en relief. Son ouvrage, soigneusement fait, remontant aux sources, s'appuyant sur des critiques qui font autorité — à l'exception toutefois de M. Baret — revu, augmenté, comme il vient de l'être, était digne de la belle édition dont il est redevable à l'Imprimerie de Saint-Augustin.

TH. P.

HISTOIRE

De l'origine des Indiens du Nouveau-Monde et de leur civilisation, par P. DABRY DE THIERSANT, consul-général et chargé d'affaires de la République française au Centre-Amérique. Ouvrage orné de vignettes. Paris, E. Leroux, 1883, in-8 de 358 p. — Prix : 8 fr.

M. Dabry de Thiersant appartient à cette pléïade de diplomates, plus nombreuse qu'on ne croit généralement, qui étudient consciencieusement les pays de leur résidence, non seulement dans le présent, mais dans le passé, dont l'étude est toujours indispensable pour obtenir une connaissance sérieuse du présent et des vues raisonnées sur l'avenir.

M. Dabry de Thiersant a laissé, sur la Chine où il a longtemps résidé, des travaux qui resteront. Dans un moment où la réformaison de l'islamisme en Afrique occupe une si grande place dans nos préoccupations, il était on ne peut plus opportun d'exposer par le détail les étonnants progrès des musulmans en Chine. Notre auteur y a consacré deux volumes : *Le mahométisme en Chine et dans le Turkestan oriental.* (Paris, 1877). — La célèbre inscription de Sy-ngan-fou a excité, depuis sa découverte par les Jésuites, de nombreuses controverses ; M. Dabry de Thiersant en a donné une traduction et un commentaire. Contrairement à l'opinion qui y est émise, je serais plutôt disposé à reconnaître à ce document une origine nestorienne ; mais cette opinion personnelle n'ôte rien au mérite du travail que je signale. Il y en a plusieurs autres du même auteur qu'il serait trop long d'énumérer.

Après un séjour de quelques années au Centre-Amérique, M. Dabry de Thiersant vient de publier un travail important sur l'origine des Indiens, une question encore plus controversée que le sens de l'inscription de Sy-ngan-fou, et infiniment plus ardue. Dans l'impossibilité où, faute d'espace, je me trouve d'exposer, encore moins de discuter les opinions de l'auteur et de le faire avec une autorité suffisante, je rapporterai ses conclusions. « Le Nouveau-Monde, dit-il (p. 349), a été peuplé à une époque dont il est impossible de préciser la date, par des colonies de race mongole venues de l'Asie septentrionale, soit par le détroit de Behring, soit par la route des îles Aléoutiennes. » Ces populations vivaient à l'état sauvage, lorsqu'elles furent initiées à la civilisation par quelques tribus que l'auteur appelle *Aryo-Touraniennes.* Il faut bien expliquer le sens que l'auteur attache à cette appellation, et qui diffère de celui qui y est souvent appliqué. M. Dabry de Thiersant considère comme aryanes les populations du grand Touran qui s'étendait au nord de l'Iran. L'étude attentive du *Schanameh*, notamment le caractère de certaines princesses touranes, sans permettre de trancher la question, ne rend pas impossible cette interprétation, que, cependant, jusqu'à nouvelles preuves, je n'admettrais que sous une réserve : je hasarderais l'avis que le Touran des anciens Perses était gouverné par une aristocratie aryane dominant un fonds de population jaune. Il faut bien qu'il y ait eu une distinction ethnique entre le Touran et l'Iran pour expliquer leur antagonisme foncier. Je n'insiste pas sur cette idée, émise peut-être témérairement, mais qui ne contrarie pas le système de notre auteur. Si certains Tourans se sont retirés en Chine au septième siècle de notre ère pour fuir la conquête musulmane, ou plutôt la domination d'une race étrangère, il est probable que ces exilés volontaires appartenaient à la race dominante, plus sensible que le vulgaire à ces

sortes de choses. De la Chine, qu'ils auraient délaissée pour quelques persécutions du même genre, les Aryans du Touran (je préfère cette dénomination à celle d'Aryo-Touraniens), auraient apporté la civilisation aux sauvages mongols de l'Amérique.

Que les Aryans soient seuls aptes à fonder une civilisation, c'est hors de doute. Pour prouver cette origine, M. Dabry de Thiersant examine successivement la culture indienne aux points de vue de l'art, de la religion, de la philologie, des mœurs et des institutions. Vers la fin du quatrième siècle de notre ère, cette civilisation s'était éteinte, pour des causes internes que l'auteur énumère et que je n'accepterais pas toutes : ainsi, je ne vois pas pourquoi le système des castes aurait tué la civilisation en Amérique, tandis qu'il l'a prolongée presque indéfiniment dans l'Indoustan.

Nous suivrons avec intérêt les discussions que le travail de M. Dabry de Thiersant ne manquera pas de soulever dans le monde savant.

ADOLPHE D'AVRIL.

L'Indo-Chine française (*Basse-Cochinchine — Annam — Tong-King*, par le vicomte H. DE BIZEMONT. Librairie de la Société bibliographique. Paris, 1884, in-16 de 172 pages, avec une grande carte par Dutreuil de Rhins. — (*Voyages et découvertes géographiques*, collection publiée sous la direction de M. Richard Cortambert). — Prix : 1 fr.

Le Consulat de France à Hué sous la Restauration. *Documents inédits tirés des archives des départements des affaires étrangères, de la marine et des colonies*, publiés par M. HENRI CORDIER. Paris. Ernest Leroux, 1884, in-8 de 134 p. — Prix : 4 fr.

Vers la fin du dernier siècle, Mgr Prigneau de Behaine, évêque d'Adran, fut amené par un heureux concours de circonstances et par son patriotisme, à entreprendre de doter éventuellement la France d'un empire colonial « moins étendu que celui de l'Indoustan, mais d'une richesse égale et d'une administration plus facile. » Dans l'ouvrage que nous annonçons, M. de Bizemont raconte les péripéties de cette héroïque aventure. L'entreprise, suscitée par l'initiative de l'évêque, fut relevée en 1862 par Napoléon III ; mais, dans l'intervalle, un des compagnons de Mgr d'Adran, nommé Chaigneau, avait essayé, à son tour, de renouer les relations de la France avec la Cochinchine. Chaigneau fut accueilli avec empressement par le gouvernement de la Restauration et occupa pendant quelques années le poste de consul de France à Hué. Son histoire a été racontée par son fils dans un volume intitulé *Souvenirs de Hué* (Imprimerie Impériale, 1867, in-8). M. Henri Cordier a eu l'heureuse inspiration de compléter le récit filial par la publication de tous les documents officiels relatifs à la mission de Chaigneau. C'est surtout en fait de politique coloniale qu'il importe de connaître la tradition dans tous ses détails. Je relève, par exemple, dans la correspondance du neveu de Chai-

gneau, un fait que j'ignorais et qui a bien son importance: « Les Etats-Unis d'Amérique, en 1831, ont fait l'essai d'établir un agent en Cochinchine, se prévalant *du caractère pacifique et purement mercantile qui les distingue de la France et de l'Angleterre, toujours prêtes à obtenir par la force ce qu'on n'accorde point à leur influence.* Malgré ces insinuations artificieuses, M. Shilluber, consul nommé des Etats-Unis, a dû se retirer comme moi, sans gagner sa cause » (p. 114). Cette prétention des envahisseurs du Texas et du Nouveau-Mexique est curieuse à noter.

Qui que vous soyez, marin, militaire, diplomate ou publiciste, ne vous embarquez pas pour l'Indo-Chine sans emporter le volume du vicomte de Bizemont. Vous y trouverez la géographie physique, l'histoire, la description du royaume d'Annam et de la Cochinchine française, l'ethnographie, la faune et la flore, la monographie du Cambodge et du Laos. Indépendamment de l'intérêt anxieux que ces contrées inspirent aujourd'hui à tout Français, le nouveau travail de M. de Bizemont figurera honorablement dans la charmante collection que publie la Société bibliographique et qu'elle avait confiée à l'intelligente direction de l'homme qui portait dignement le nom respecté de Cortambert.

ADOLPHE D'AVRIL.

The ancient empires of the East. *Herodotos I-III.* With notes introductions and appendices, by A. H. SAYCE. London, Macmillan, 1883, in-8 de XL-492 p. — Prix : 20 fr.

Je ne dirai pas en commençant cette notice que les Muses du brave Hérodote sont de vieilles sempiternelles qu'il serait temps de mettre au rebut, mais il me semble de plus en plus prouvé que comme autorité historique, elles n'ont pas la moindre valeur. Il y a longtemps déjà que M. Rawlinson avait ébranlé notre foi dans le *Père de l'Histoire.* M. le professeur Sayce a porté le dernier coup à une réputation passablement surfaite ; il ne s'agit, j'en convions, que des trois premiers livres, traitant de l'Égypte, de la Perse et des autres empires de l'Orient ; mais, si l'on peut juger du reste par le commentaire que j'ai aujourd'hui sous les yeux, il faudra bien se résoudre à accepter sur Hérodote l'opinion de M. Maspero, qui le regarde comme un amusant conteur, ni plus ni moins. « Il n'écrivait pas (je cite le savant Égyptologue) une histoire d'Égypte. Même bien instruit, il n'aurait pas donné au livre de son histoire universelle qui traitait de l'Égypte plus de développement qu'il ne lui en a donné. Toutes les dynasties auraient dû tenir en quelques pages, et il ne nous eût rien appris que ne nous apprennent aujourd'hui les textes orig-

naux. En somme, nous y aurions perdu la plupart de ces récits étrangers, et souvent bouffons, qu'il nous a si joliment racontés sur la foi de ses guides. Phéron ne nous serait pas connu, ni Protée, ni Rhampsinite. Je crois que ç'aurait été grand dommage. Les monuments nous disent, ou nous diront un jour ce que firent les Khéops, les Rhamsès, les Thoutmôs du monde réel. Hérodote nous apprend ce qu'on disait d'eux dans les rues de Memphis. »

Voilà précisément l'opinion de M. Sayce; il nous dit fort bien que ni Hérodote, ni ses contemporains ne pouvaient savoir sur la religion, la culture intellectuelle, la langue et la vie intime des peuples de l'extrême Orient ce que nous ont appris les découvertes et les voyages; mais il va plus loin, et il nous donne à entendre qu'il faut définitivement renoncer à trouver en lui un historien digne de ce nom. Notons que M. Sayce parle avec autorité; il connaît à fond le sujet qu'il se propose de discuter; c'est un philologue qui a fait ses preuves; excepté la Babylonie et la Perse, il a visité les divers pays dont il est question dans les trois premiers livres de l'écrivain grec, et enfin il a lu et étudié tout ce que les savants anglais, français et allemands ont publié relativement au problème en question.

Il ne faut pas oublier que le corps du volume se compose du texte grec rétabli d'après la récension de Stein et de notes fort substantielles au bas des pages. Sous forme d'appendice, M. Sayce nous donne cinq excellents chapitres, traitant respectivement : 1° de l'Égypte ; 2° de la Babylonie et de l'Assyrie ; 3° des Phéniciens ; 4° de la Lydie; 5° de la Perse ; il termine enfin son livre par des tables dynastiques, où la succession des différents monarques est établie aussi exactement qu'elle peut l'être aujourd'hui. L'introduction de l'ouvrage est subdivisée en deux parties : dans la première, M. Sayce apprécie Hérodote comme historien; dans la seconde, il le juge comme écrivain.

Il est assez singulier que le *Père de l'Histoire* fut assailli tout d'abord par les critiques les plus acerbes et les plus universelles. Sa crédulité avait-elle prêté à rire à une génération élevée à l'école des sophistes et des sceptiques? Son séjour prolongé hors de la Grèce l'avait-il fait oublier par ses anciens amis et confrères en littérature? Enfin sa partialité pour Athènes était-elle de nature à irriter les nombreux ennemis d'une république sur son déclin? Telles sont les trois hypothèses que nous soumet l'érudit anglais, sans rien décider; mais en définitive le résultat assez triste est qu'Hérodote fut accusé d'ignorance et d'erreurs grossières, non seulement par Ctésias, mais même par Thucydide. Que le médecin du roi Artaxerce Mnémon, qui avait longtemps vécu à la cour de Perse, et qui avait été à portée de consulter les archives de Persépolis, que Ctésias, dis-je, trouvât dans

Hérodote de quoi exercer son talent de critique, on le conçoit; mais que l'auteur de l'histoire de la guerre du Péloponnèse prît à partie le panégyriste à outrance de la nationalité dont lui-même, Thucydide, était un des représentants les plus illustres, c'est ce qu'on a peine à comprendre. Il fallait, au bout du compte, qu'Hérodote fût un historien de quelque valeur pour que l'armée entière des critiques se liguât contre lui. Manéthon et Harpocration, Théopompe et Strabon, Cicéron et Lucien — j'en passe et des meilleurs — relevèrent ses inexactitudes. Josèphe alla plus loin, lorsqu'il déclara que les auteurs grecs l'accusèrent avec justice d'avoir menti dans toutes ses assertions. Enfin le Pseudo-Plutarque prononça carrément contre le malheureux Hérodote un verdict de *mentiris impudentissime*. Le plus curieux de l'affaire, c'est que les neuf Muses ont survécu, se lisent et se commentent encore, tandis que ce que nous possédons de Ctésias se borne à quelques rares fragments.

M. Sayce est d'avis que le jugement, le *consensus generalis* de l'antiquité est parfaitement fondé, et il arrive à cette conclusion après avoir examiné : 1° Comment et pour quel objet Hérodote rédigea son histoire ; 2° jusqu'à quel point on peut admettre sa sincérité ; 3° si ses assertions sont d'accord avec les faits. Hérodote était tout bonnement un Λογόποιας ; il pillait de tous côtés sans vergogne ; il prétendait à une connaissance qu'il n'avait pas ; il affirmait être redevable de ses informations soit à son expérience personnelle, soit à des témoins qu'il s'efforçait, au contraire, de déprécier et de supplanter ; les voyages lointains qu'il déclare avoir faits sont imaginaires ; les épisodes qu'il introduit dans la trame du récit ont été choisis par lui, non pas à cause de leur authenticité présumée, mais seulement parce qu'ils s'accordaient avec le tour de son esprit ou s'harmonisaient avec le ton général de l'ouvrage. Voilà un bilan un peu sévère ! Hérodote n'est donc vraiment, dit M. Sayce, qu'un *anecdotier*, un conteur de fables, un détaillant de commérages et de traditions ; mais sur ce terrain il est inimitable, et on peut se demander si les récits merveilleux d'un Mandeville, d'un Marco Polo et d'un Hérodote n'ont pas pour l'histoire de l'esprit humain une plus grande valeur que les descriptions les plus exactes des rois et des généraux, des guerres, des traités de paix et des révolutions.

Quant au dialecte dont se servit notre historien, on l'appelle généralement le nouvel Ionique, pour le distinguer de l'Ionique ancien représenté par Homère, et de l'Ionique intermédiaire ou moyen qui admettait certains archaïsmes, tout en donnant une large place aux formes plus récentes et plus en usage.

Je ne veux pas terminer cette notice sans recommander encore une fois aux amateurs des lettres classiques cet excellent volume de

M. Sayce; il nous montre incidemment ce que les découvertes faites depuis trente ans par les archéologues-voyageurs ont accompli pour l'histoire des peuples de l'Orient. GUSTAVE MASSON.

Vie de saint Joseph Calasanct, *fondateur des Écoles pies*, par le chanoine TIMON-DAVID, directeur de l'Œuvre de la jeunesse de Marseille. Marseille, 1883, chez l'auteur, boulevard de la Magdeleine, 88, A, ou chez Lutrin, rue Paradis, 33, 2 vol. in-8 de 419 et 456 p.

Pour écrire dignement la vie d'un aussi grand serviteur de Dieu que saint Joseph Calasanct, l'admirable éducateur des enfants et des jeunes gens au seizième et dix-septième siècles, il fallait la plume d'un Père de la jeunesse ; nous dirons plus, il fallait que ce Père eût, comme l'on dit aujourd'hui, *vécu la vie* de son héros et même participé à quelques-unes de ses épreuves. C'est ce que vient d'accomplir, avec un remarquable succès, le chanoine Timon-David, fondateur, dans la catholique Marseille, d'une œuvre de jeunesse florissante et de l'école qui s'y trouve annexée.

Le moment était propice pour publier cette belle vie, que nous regardons comme un fier et heureux défi jeté aux absurdes et prétentieux *laïciseurs* des écoles chrétiennes. C'est aussi un bel exemple donné à ceux qui, en petit nombre, hélas! comprennent le devoir impérieux pour tous les conservateurs de tourner absolument le dos aux funestes principes de la Révolution, afin de sauver notre pauvre France de l'abîme.

Résumons en quelques lignes la vie de saint Joseph Calasanct, si peu connue encore dans notre pays. Elle est précédée d'une introduction où l'auteur peint à grands traits, à la manière de saint Augustin et de Bossuet, les destinées de l'humanité et de l'Église jusqu'à nos jours, en y mêlant des remarques piquantes et fort justes sur le temps présent. Il la termine par un synchronisme des principaux contemporains de son héros, et par l'abrégé de la généalogie des Calasanct.

Le descendant de cette noble race naquit en 1556, à Peralta, petite ville de l'Aragon, et devait prolonger sa longue existence jusqu'en 1648. Durant ces quatre-vingt-douze années, employées presque entièrement au service du prochain et surtout de la jeunesse, l'homme de Dieu eut à supporter de si grands travaux et à subir de telles épreuves qu'on a pu très justement le surnommer le *Job du Nouveau Testament*. Nous allons le montrer. Sa pieuse enfance, suivie d'une jeunesse encore plus fervente et non moins studieuse, est racontée avec beaucoup de charme par le chanoine Timon-David. Elle nous fait connaître ces mœurs austères et dignes de la noblesse espagnole, si différentes de nos usages modernes. Joseph Calasanct avait une

physionomie sympathique, relevée encore par une haute stature et un maintien imposant. Aussi semblait-il destiné à la vie des camps. On suit avec un intérêt palpitant les luttes que ce noble et beau jeune homme dut soutenir avec son père, le fier *Hidalgo*, qui voulait lui faire embrasser le parti des armes, comme tous ses ancêtres. Il fallut que le ciel vint au secours de Joseph par une grave maladie, qui menaça de l'emporter. Le seigneur Calasanct, attéré, préféra encore voir son fils prêtre que descendu au tombeau. Joseph, successivement théologal de l'évêque de Jacca, grand vicaire de l'évêque d'Urgel, malgré sa jeunesse, sut partout réformer les mauvaises mœurs, pacifier les différends et rétablir la discipline dans les monastères. Mais déjà il entendait une voix intérieure, qui lui disait : « Joseph va à Rome ! » et il y arriva en 1592.

Pendant cinq années, il y vécut à peu près inconnu et se livrant avec un zèle infatigable à toutes les œuvres de miséricorde. Il cherchait sa voie et employait sans cesse la prière et les plus effrayantes austérités pour connaître la volonté du ciel. Ce fut en vain que la puissante famille des Colonna, ses protecteurs, chercha à lui faire accepter de riches bénéfices ou des charges importantes dans l'Église. Philippe II lui-même, qui connut ses vertus éminentes et qui lui offrit l'épiscopat, ne put vaincre l'humilité du serviteur de Dieu.

Ce fut à l'âge de quarante et un ans seulement que Joseph Calasanct connut sa véritable vocation. Il devait se consacrer à l'éducation des enfants pauvres dont personne ne s'occupait dans les dernières années du seizième siècle. Sa voie trouvée enfin, il y marcha à pas de géant, sans se laisser arrêter par aucun obstacle. Presque sans ressources et sans appui, il établit dans plusieurs quartiers de Rome des écoles qui bientôt regorgèrent d'élèves, et il sut si bien former ses coopérateurs dans cette œuvre absolument nouvelle de la charité chrétienne que ses quatorze premiers religieux furent tous déclarés *vénérables*.

Déjà les grâces spirituelles, le don de prophétie et les miracles de toutes sortes entouraient Joseph Calasanct d'une auréole de sainteté, et quand son Ordre fut approuvé (28 avril 1622), par Grégoire XV, sous le titre des *Écoles pies*, il possédait en Italie, et en dehors de Rome, dix maisons florissantes. Ce saint, le véritable modèle des Pères de jeunesse, n'avait d'abord voulu s'occuper que des enfants pauvres et abandonnés à eux-mêmes. Mais le Seigneur qui donne le centuple, même en ce monde, à ses fidèles serviteurs, lui amena tant d'enfants et de jeunes gens de la noblesse et de la plus haute aristocratie qu'il dut créer pour eux le Collège Nazaréen, appelé aussi le Collège des Nobles, et qui jouit encore à Rome d'une si grande réputation.

Jusqu'alors tout semblait avoir réussi à Joseph Calasanct, malgré

les tribulations qui accompagnent toujours les œuvres de Dieu, et même, quatre ou cinq fois, les souverains Pontifes qui se succédèrent durant sa longue vie, voulurent l'élever au cardinalat. Mais l'heure des grandes épreuves allait sonner avec l'année 1622, qui avait vu la confirmation de son Ordre. Depuis cette époque jusqu'à sa mort le fondateur des Écoles pies eut à subir, sauf quelques années de trève, presque toutes les misères, les persécutions et les déboires que l'Apôtre énumère dans sa deuxième épître aux Corinthiens, sans en excepter la prison. Mais ce furent surtout les périls venus des faux frères qui atteignirent le plus cruellement l'homme de Dieu, parce qu'ils compromirent l'œuvre de toute sa vie, l'éducation chrétienne des enfants. Sans parler des coquineries de l'apostat Massini, des graves embarras causés au saint, par le frère Ambrosi, qui fut son frère Élie, des entreprises audacieuses du P. Chérubini et des bouleversements causés par le visiteur Sampierre, nous nous arrêterons à Mario Sozzi, « cette rare figure de traître » qui fut le Judas de Joseph Calasanet. Ce misérable, après avoir trompé son bienfaiteur, parvint, grâce à son incroyable génie de l'intrigue, à se faire nommer provincial de son ordre, en Toscane. Dès lors, jetant le masque, il persécuta ouvertement le serviteur de Dieu, et parvint, en trompant indignement l'Assesseur du Saint-Office, à faire conduire, dans les cachots de l'Inquisition, le fondateur des *Écoles pies* avec ses principaux confrères. Le pape Innocent X lui-même, fâcheusement influencé par Olympia Maldachini, sa belle-sœur, permit, par son bref de 1740, que l'on déposât Joseph Calasanet de sa charge de supérieur général, et qu'on bouleversât tout l'Ordre de la Mère de Dieu des Écoles pies, réduit à n'être plus qu'une congrégation séculière. Deux cents religieux l'abandonnèrent à ce moment.

Au milieu de ces désastres, le saint se soumit à tout avec la plus entière abnégation, et, quoique la mort dans l'âme, il engagea fortement ceux qui lui étaient restés fidèles à imiter son obéissance et sa résignation héroïques. Malgré cette affreuse tempête qui mit les *Écoles pies* à deux doigts de leur ruine, à Rome et dans l'Italie, elles prospéraient en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, et les princes de l'Europe s'opposaient au bref qui semblaient devoir les détruire. Quant à Joseph Calasanet, ces cruelles épreuves, si courageusement supportées, le rendaient toujours plus cher au Seigneur, qui augmenta encore en lui la puissance des miracles. Quoique âgé alors de quatre-vingt-dix ans, il ne désespéra jamais du salut de son Ordre, et travailla à en relever les ruines jusqu'à son dernier jour. Quant il mourut, avec tous les signes de la plus haute sainteté, il consola ses religieux et leur annonça la résurrection de l'Ordre de la Mère de Dieu dans la forme primitive. Dieu avait déjà puni par une lèpre horrible ses deux

persécuteurs les plus acharnés, et tous ceux qui s'étaient déclarés ses ennemis passionnés eurent une fin très malheureuse. Les miracles toujours plus nombreux dus à sa puissante intercession le firent béatifier en 1748 et canoniser en 1767. C'est, d'après les procès eux-mêmes de cette cause, que le chanoine Timon-David a écrit ses deux grands et beaux volumes. Nous n'avons pu, on le comprend, les analyser que brièvement ; mais ce récit sommaire suffira pour montrer l'importance de cette publication.

Nous en recommandons la lecture non seulement aux personnes de foi, qui y trouveront un aliment solide pour leur piété, mais surtout aux directeurs de conscience, aux supérieurs et aux supérieures des divers ordres et congrégations qui militent dans l'Église de Dieu. On y trouvera de très utiles renseignements pour la conduite des âmes et pour le salutaire exercice de l'autorité ; on y apprendra aussi qu'il ne faut jamais, dans les plus pénibles épreuves, désespérer du secours de la Providence. Nous y avons remarqué encore de très sages réflexions de l'auteur sur cette fâcheuse ambition de certains frères Convers qui désirent arriver au sacerdoce, afin d'être traités comme des religieux de chœur. Elle fut la cause des plus grandes peines et des plus graves embarras de saint Joseph Calasanct.

L'auteur de ce pieux ouvrage, très doctement et très sagement écrit, ne manque ni d'entrain, ni même d'*humour*, comme il convenait à un écrivain marseillais. Nous lui demanderons pourtant de supprimer, dans une nouvelle édition, quelques expressions qui sentent un peu trop le terroir et quelques légères inexactitudes (entre autres, le V. Jean-Baptiste de la Salle appelé *Bienheureux*, t, I, p. 126). Mais il devra surtout nous accorder une table plus détaillée, avec des sommaires à chacun des chapitres pour faciliter les recherches dans ces deux volumes si pleins de faits. Il ferait bien aussi de changer quelques titres de ces chapitres, trop concis et par là même trop obscurs. Enfin il pourrait sans inconvénient placer en appendice certaines pièces qui embarrassent parfois la marche du récit, surtout dans le chapitre de la canonisation.

Nous félicitions sincèrement M. le chanoine Timon-David, puisqu'il ne lui a pas été permis de rétablir parmi nous l'Ordre des *Piaristes* (quoique ses œuvres de jeunesse de Marseille et d'ailleurs y ressemblent fort), d'avoir, du moins, comblé un vide regrettable dans l'hagiographie française, en nous faisant connaître, d'après les meilleures sources, la grande et belle histoire de l'admirable fondateur des *Écoles pies*.

D. Th. Bérengier, O. S. B.

La civilisation des Arabes, par le Dr Gustave Le Bon. Ouvrage illustré de 10 chromolithographies, 4 cartes et 366 gravures dont 70 grandes planches, d'après les photographies de l'auteur ou d'après les documents les plus authentiques. Paris, Firmin-Didot, 1884, in-4, de xv-705 p. — Prix : 30 fr.

La librairie Firmin Didot a édité le nouvel ouvrage du docteur Le Bon avec le soin et le goût qui distinguent depuis si longtemps les publications de cette maison. L'*illustration* devait naturellement jouer un grand rôle dans la monographie d'une civilisation ; celle des Arabes s'y prête merveilleusement. Il a été fait appel aux procédés les plus nouveaux et les plus délicats de la reproduction par le soleil ; l'effet en est incontestablement agréable. Je dois, cependant, m'inscrire contre une affirmation de l'auteur. « Le dessin, dit M. Le Bon, a fait son temps ; la photographie doit le remplacer. » Je ne nierai pas que, pour des illustrations de dimension relativement restreinte, il soit plus facile, souvent même avantageux de recourir aux procédés de reproduction mécanique ; mais je ne saurais admettre cette supériorité foncière et définitive de la photographie sur le dessin. Si l'on s'attache seulement à l'utilité pratique et technique pour les usages industriels, la photographie sera certainement préférable au dessin : il y a, dans la *Civilisation des Arabes*, tel meuble sur lequel un ouvrier pourrait dresser son dessin d'exécution d'après la seule photographie. Si, au contraire, nous nous plaçons au point de vue de l'art, au point de vue de l'impression à produire, c'est tout différent. Un critique de premier ordre a dit : « Il en est de la photographie comme de ces instruments dont les rouages, une fois mis en mouvement, déroulent d'eux-mêmes les notes d'un morceau de musique. Tout vient à point, tout se succède dans l'ordre déterminé par le compositeur, tout est conforme à ce qu'il a écrit : seulement rien ne vient animer cette régularité infaillible. On sent que la main, l'âme plutôt, est absente de ces accords, et dès lors l'espèce de vibration sympathique que nous communiquerait le talent d'un artiste reste à l'état de sensation stérile et de surprise sans émotion. » M. Henri Delaborde reconnaît bien que, pour la reproduction des monuments, ces inconvénients sont moins choquants ; mais il n'admet à aucun degré que le procédé photographique inaugure un art supérieur à l'art du dessin. Pour moi, je ne connais aucune reproduction mécanique à laquelle ne s'appliquent les reproches formulés par le même critique, à savoir : « l'expression négative — l'aspect inerte — une ressemblance figée — une vérité chétive et bornée — la froideur et les monotonies — une sorte d'attrait superficiel de charme effacé — cette harmonie négative qui est à l'harmonie véritable ce que la faiblesse est à la modération, ou la nonchalance à la douceur — la torpeur — les surprenantes minuties plus propres à contenter

une sorte de curiosité bourgeoise qu'à intéresser l'art et ses pr grès... (*Revue des Deux Mondes*). » J'ai sous les yeux une vieille litho graphie, d'après L. Dupré, qui me rappelle davantage, qui réveil mieux en moi la vision du Parthénon que les plus exactes phot graphies. Je crois y être encore, parce que le dessinateur, suivant u heureuse expression de M. Cherbuliez, a mis dans la reproducti « un peu de son âme. » A-t-on oublié aussi le charme vivant d dessins monumentaux de Viollet-le-Duc ? Encore un coup, nous n condamnons pas l'emploi des procédés mécaniques d'une manie absolue : nous protestons contre l'idée que le dessin est mort et q c'est la photographie qui l'a tué.

Pour ce qui est du texte, sans pouvoir entrer ici dans une discu sion détaillée, je dirai que je partage l'opinion exprimée par M. Er nest Renan sur la civilisation arabe, qui est gréco-sassanide et ara chaldéenne. « Cette science, dite arabe, ajoute le même auteu qu'a-t-elle d'arabe en réalité ? La langue, rien que la langue. Il arriv pour l'arabe ce qui est arrivé pour le latin, lequel est devenu e Occident l'expression de sentiments et de pensées qui n'avaient rien à faire avec le vieux Latium... Ce qu'il y a de bien remarquable, en effet, c'est que, parmi les philosophes et les savants dits arabes, il n'y en a guère qu'un seul, Alkindi, qui soit d'origine arabe ; tous les autres sont des Persans, des Transoxiens, des Espagnols, des gens de Bokkhara, de Samarcande, de Cordoue, de Séville. Non seulement ce ne sont pas des Arabes de sang ; mais ils n'ont rien d'arabe d'esprit : ils se servent de l'arabe... »

Je devrais aussi relever, dans le texte, des procédés de critiq défectueux et des appréciations qui ne paraissent pas exactes Malheureusement, ces imperfectious sont toutes conçues dans u parti-pris d'exalter l'Arabe aux dépens du chrétien, ce qui fait q *Polybiblion* a le devoir de mettre en garde les familles chrétienne ne saurait leur recommander cet ouvrage. L'éditeur de *Sainte Cécil Jésus-Christ*, de *Joinville*, ne nous avait pas mis jusqu'à présent l'obligation pénible d'infliger une pareille réserve à ses publicati

J'aurais énormément à dire, à cet égard et à d'autres, sur le c pitre relatif à la religion : je me bornerai à m'inscrire contre l'e de tolérance que l'auteur attribue aux musulmans, soit vis-à-vis chrétiens, soit entre eux. Les populations vaincues refusant d'a donner leur foi chrétienne, le vainqueur musulman ne pouvait p tuer en bloc, car, ne voulant pas travailler, il serait mort de dans un vaste ossuaire. Où aurait-il recruté ses janissaires, compter les filles enlevées aussi périodiquement pour les harem a donc laissé vivre les chrétiens, mais dans quelles conditions prix de l'humiliation la plus abjecte et d'une exploitation sans f

Est-ce là de la tolérance ? — En ce qui regarde les autres musulmans, l'auteur se prévaut de la tolérance entre les différents rites. Il y a ici une confusion : ces rites constituent de simples diversités jurisprudentielles ou canoniques, entre lesquelles se partagent tous les Sunnites. Pour faire disparaître un seul de ces rites, il aurait fallu massacrer tous les Maugrebins. Autour de la Kaaba de la Mecque, il s'élève une chaire pour les prédicateurs de chacun des quatre grands rites, comme à Rome il y a des autels pour célébrer suivant les rites grec, syrien, chaldéen, arménien ; comme on dit à Milan l'office ambroisien et à Tolède le mozarabique. Non seulement la Papauté respecte ces rites, mais elle les encourage, les fomente, les loue en toute occasion, à telle enseigne qu'il est interdit à un non-uni, arménien, syrien, chaldéen, grec, de passer au rite latin quand il se fait catholique : il devient *ipso facto* un Uniate de son rite. Il ne peut passer au latin. L'esprit le plus subtil ne parviendra pas à faire échec aux chrétiens romains sur la question des rites en exaltant la tolérance musulmane sur le même point.

Si nous passons maintenant aux véritables dissidents de l'Islamisme, dont M. Le Bon parle peu, le spectacle est tout différent. « Nous détestons encore plus les Persans hérétiques que vous autres chrétiens, » disait en 1660 le grand vizir Rustem à Busbek, ambassadeur de Ferdinand d'Autriche. Les choses n'ont pas changé depuis le temps de Soliman le Magnifique. Personne n'ignore les avanies et les exactions auxquelles les Persans sont soumis dans l'Irak arabe quand ils vont transporter les corps de leurs parents auprès des tombeaux des Imans. — Jusqu'à ce que la Russie y eût mis fin, grâce à Dieu ! les Turcomans sunnites se faisaient un jeu et même un devoir religieux de tuer les Chiites, de les mutiler ou de les vendre comme esclaves. La chose est encore pire aux *villes saintes*, en pleine Arabie. Faute d'espace, je renverrai M. Le Bon aux ouvrages bien connus de Burton, de Maltzan, de Palsgrave (pour le Nedjed), lesquels en diront plus que je ne pourrais faire. A Medine, les malheureux Chiites sont insultés, roués de coups, tués devant les tombeaux des quatre premiers califes. Au moment où j'écris ces lignes, Mohsin-Khan, ambassadeur de Perse, réclame auprès de la Sublime-Porte des réparations pour un massacre que le correspondant de Pera racontait en ces termes au *Times* le 13 avril 1877. « A Medine, le 18 janvier (V. S), la populace turque, aidée par des bourgeois de tous rangs et de toutes classes, a attaqué les pèlerins persans dans la mosquée même où se trouve le tombeau du Prophète et a tué cinq femmes et quatre hommes et blessé au moins 300 personnes. Les auteurs de cet attentat et de ce sacrilége exécrable pour tout bon musulman, étaient armés de bâtons et de massues, ce qui prouve qu'il y a eu préméditation et

conspiration. Le massacre a été accompagné d'actes d'une féroci sans exemple. Quelques-unes des femmes persanes qui, incapables distinguer leurs amis de leurs ennemis, s'étaient élancées vers l hommes pour chercher protection, ont été abattues et foulées a pieds de parti délibéré, jusqu'à ce que la mort s'en suivît. »

J'ai hâte de revenir sur le terrain de l'art.

A la décharge de M. Le Bon, je rapporterai un passage démontra qu'il n'a pas donné dans une erreur assez longtemps propagée par l zélateurs de l'art arabe, et réfutée, d'ailleurs, par les meilleurs cr tiques, notamment par M. Vitet. « L'influence des Arabes sur les ar de l'Europe, dit M. Le Bon, et principalement sur son architectur n'est pas douteuse ; mais elle me semble plus faible qu'on ne le cro généralement. Il ne me semble pas, en tous cas, qu'on puisse la che cher où on la place habituellement et dire, par exemple, que l moyen âge a emprunté aux Arabes l'architecture ogivale. Alors mêm qu'on admettrait, avec beaucoup d'auteurs, que l'ogive a été em pruntée aux Arabes qui en firent, en effet, usage en Égypte, e Sicile et en Italie dès le dixième siècle, je ne crois pas qu'on pui en tirer la conclusion que notre architecture gothique leur est du Entre une cathédrale gothique des treizième ou quatorzième siècl et une mosquée de la même époque, il y a un véritable abîme. L forme ogivale des portes et des fenêtres n'est pas tout dans un mon ment. Il se compose d'éléments variés dont on ne peut déterminer l valeur qu'en examinant l'ensemble de l'édifice. Cet ensemble se permet d'apprécier son style. Le style gothique ou ogival ne s'e pas formé d'une seule pièce; il dérive du roman, né lui-même byzantin, par une série de modifications. Quand il fut constitué forma un style absolument original, entièrement différent de c qui l'avaient précédé. Une belle église gothique représente, à sens, ce que l'art a peut-être produit de plus beau parmi toutes œuvres humaines, y compris les monuments les plus parfaits de l tiquité gréco-latine (p. 622). »

M. Le Bon est également dans le vrai quand il soutient qu'on saurait utilement refaire à une époque l'art d'une autre époque. ne cessons aussi de le répéter aux artistes en tous genres : étu les maîtres pour vous en inspirer ; étudiez la nature pour la produire en l'idéalisant. — En revanche, je ne saurais acc à la théorie négative de l'auteur sur le beau et sur le lai à leur contingence absolue. Si des nègres admirent la Vé hottentote, je ne conclurai pas que cette monstruosité a sa be relative comme la Vénus de Milo : je conclurai que ces nègres pas le sentiment du beau. Tenons-nous sagement à la définition beau qui a été donnée par Saint-Thomas d'Aquin, définition bien

rieure, et pour cause, à toutes celles qu'on a tirées et qu'on tire encore de la philosophie platonicienne. ADOLPHE D'AVRIL.

Archives de la Bastille. *Documents inédits recueillis et publiés par* FRANÇOIS RAVAISSON, conservateur-adjoint à la bibliothèque de l'Arsenal. Règne de Louis XV (1737-1748). Paris, A. Durand et Pédone-Lauriel, 1883, gr. in-8 de III-503 p. — Prix : 10 fr.

M. Ravaisson, en nous présentant, dans son *Avertissement*, le quinzième volume du grand recueil qu'il publie avec tant de patience, de courage et de zèle, a soin de nous dire qu'on n'y trouvera peut-être pas assez de ces choses saillantes qui éveillent l'attention du lecteur, et il ajoute spirituellement : « Le bonheur est monotone, les temps heureux n'ont presque point d'histoire ; or la France fut heureuse sous l'administration du cardinal de Fleury et la Bastille n'était qu'un épouvantail pour les criminels et les jansénistes, un abri pour l'honneur des familles, voire même un refuge contre les rigueurs absurdes du Parlement, etc. » M. Ravaisson loue, en un style pittoresque, l'habile premier ministre : « Le bon évêque sut conduire le char de l'État par des chemins tranquilles et sans cahots ; sous sa main prudente les coursiers attelés au timon, c'est-à-dire les ministres subalternes, marchèrent droit et d'un pas calme et tranquille, sachant bien que le moindre écart serait réprimé sévèrement. » L'éloge du cardinal de Fleury se prolonge jusqu'à la fin de l'*Avertissement*, dont voici les dernières lignes : « La sollicitude de Fleury ne se bornait pas au bien-être des paysans, toutes les classes de la société se trouvèrent bien de ses soins, la noblesse fut secourue, le commerce encouragé, et tandis que le trésor royal était rempli, la richesse des particuliers augmentait tous les jours. Malheureusement Fleury mourut en 1748, âgé de quatre-vingt-dix ans ; il emportait avec lui le bonheur de la France. » Nous sommes vraiment heureux de pouvoir citer un aussi flatteur hommage rendu à un des meilleurs serviteurs de notre pays, serviteur pour lequel les historiens n'ont pas toujours eu assez de justice.

Nous allons reproduire, en les résumant, quelques-uns des renseignements recueillis dans le quinzième volume des *Archives de la Bastille*, nous attachant surtout aux renseignements bibliographiques. Les premières *sarcelades* (pamphlet contre l'archevêque de Paris, 1738) avaient été composées par un boîteux, nommé Bellemare, surnommé Guinet, et imprimées par Redé, d'Amiens. Ce Bellemare, qui était aussi l'auteur de l'*Almanach du Diable*, imprimé par Lefebvre, fut trouvé pendu dans sa chambre, à la Bastille, « nu en chemise, » le 11 avril 1738. D'autres *sarcelades* furent publiées par le fervent janséniste Poitreau, diacre du diocèse d'Autun. L'abbé Christophe Coudrette, prêtre de Saint-André-des-Arts, déjà emprisonné à Vincennes

en 1735, fut *embastillé* en 1739. C'est l'auteur de mémoires sur le formulaire et de l'*Histoire générale des Jésuites*, diatribe en 6 volumes in-12. Ce fils d'un gargotier de la rue des Postes fut, plus tard, le légataire de l'abbé Boursier, docteur en Sorbonne, janséniste renforcé, et il travailla beaucoup, pour les réfugiés de Hollande. Un autre écrivain mal famé, qui figure dans les documents de 1738, c'est Léonor-Jean-Christine Soulas d'Allainval, mort à l'Hôtel-Dieu de Paris, le 2 mai 1753, des suites d'un trop bon dîner qu'il avait fait chez un fermier général : auteur de différents libelles, et notamment de pièces satiriques contre M. de Chauvelin, il fut accusé d'envoyer en Hollande des nouvelles à la main. On trouve (p. 55) des détails sur la maison de M. d'Ettemare, lequel était, pour me servir de l'irrévérencieuse expression du sieur Dubut, « de la clique des abbés Boursier, Desessarts, Poncet et généralement des chefs des convulsionnistes. » Cette maison servait de rendez-vous ou même de retraite à tous les « fameux jansénistes. » Il est question, un peu plus loin (p. 66), du livre de Duguet, l'*Institution d'un prince*, qui fut saisi comme entaché de jansénisme. Voici de tristes renseignement sur un artiste qui faisait de son burin un ignoble abus (p. 102) : « Thévenard, graveur. C'est lui qui a gravé la planche des papes, c'est une des plus coupables d'entre les gravures ; il n'a cessé de faire des planches les plus obscènes ; il est regardé comme tel parmi les graveurs et imagers, il est, au surplus, en commerce avec des femmes de mauvaise vie, il mérite d'être mis à Bicêtre, vous ne pouvez faire un exemple sur un plus mauvais sujet. » M. Ravaisson écrit cette piquante note (p. 205), au sujet d'un prétendu miracle opéré, le 3 juin 1742, rue des Cinq-Diamants, chez un individu qui devait obtenir quelque célébrité : « Ce Gallet était un épicier du quartier des Lombards, auquel le jansénisme et la manie des vers avaient brouillé la cervelle, il fit banqueroute et fut obligé de se réfugier dans le Temple. Ses opéras-comiques et ses chansons eurent quelque succès alors, mais personne ne les lit plus ; il serait parfaitement oublié, s'il n'avait fondé le caveau, réunion gastronomique où les convives chantaient leurs vers, et se grisaient à l'envi l'un de l'autre. Cette institution a traversé sans encombre les orages de la Révolution, parce qu'elle répondait au plus impérieux de tous les besoins pour un poète, qui est celui d'avoir des auditeurs. » Empruntons à l'éditeur des papiers inédits de la Bastille une autre intéressante note (p. 260), sur l'auteur de *Tanastès* (1745) : « Une soubrette de la princesse de Montauban, la demoiselle Bonafon, s'avisa de composer un petit volume intitulé *Tanastès*, et le fit imprimer à Rouen ; cette fantaisie lui valut quatorze années de captivité. On ne conçoit pas cette rigueur vis-à-vis (*sic*) d'une misérable domestique, surtout après avoir parcouru le prétendu libelle écrit en style d'ami-

chambre, qui n'est qu'un journal de la maladie de Louis XV et de ses amours avec Mme de Châteauroux. Nous avons écrit le nom de ce pauvre bas bleu Bonafon, comme nous l'avons déchiffré, mais elle est généralement appelée Bonafous. » On regrette que M. Ravaisson n'ait pas donné quelque note du même genre sur l'abbé de Vizé, mentionné dans un document du 18 avril 1747 « comme la cheville ouvrière des convulsionnaires, » et qu'il ait oublié de fournir le moindre éclaircissement sur divers autres personnages. Enfin nous nous permettrons de trouver bien exagérée, pour ne pas dire bien inexacte, l'assertion qui couronne cette note de la page 253 : « En 1796, les habitants de Tours étaient pauvres, c'est, à présent, la ville la plus opulente du pays le plus riche de la France ; *l'abolition des droits féodaux a suffi pour opérer cet heureux changement.* » On ne s'attendait guère à voir la féodalité en cette affaire. T. DE L.

La Vie agricole dans l'ancien régime en Picardie et en Artois, par le baron A. DE CALONNE. Paris, Guillaumin, 1883, in-8 de 336 p. — Prix : 6 fr.

Il y a quelques années, un écrivain s'occupant de nos populations agricoles (*Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1870), s'étonnait qu'elles fussent encore si mal connues. « Quelle est la condition matérielle et morale du paysan français ? disait-il. La plupart des peintures qui en ont été présentées sont peu fidèles ; l'imagination s'y est donné carrière... » Et, aux lieux communs ressassés dans des études superficielles, il opposait les constatations précises de voyageurs étrangers, incomparablement mieux informés que nous-mêmes de l'état réel de notre pays. Si nous ignorons le fond des choses pour des faits tout actuels, ou si nous ne savons en discerner les vrais caractères, comment, avec nos passions et nos préjugés, verrions-nous clair sur la société antérieure à 1789 ? Est-ce à dire qu'une œuvre de lumière est impossible, en ce qui touche le monde rural d'avant la Révolution ? Non, certes : les matériaux d'une sérieuse et véritable histoire des paysans existent, au sein des archives privées et publiques ; il s'agit de les rechercher et d'appliquer à leur examen l'esprit nécessaire d'observation.

C'est ce que M. Albert Babeau pratiquait naguère, quand, avec une science pleine de charme, il nous décrivait la *Vie rurale dans l'ancienne France* (v. t. XXXVII, p. 438-441) ; et c'est ce que M. A. de Calonne vient d'effectuer lui aussi, d'une manière non moins remarquable et attachante, en nous offrant le tableau de la *Vie agricole sous l'ancien régime en Artois et en Picardie*. Les deux savants érudits ont suivi la même voie, et, sans s'être concertés, ils ont abouti à de semblables conclusions. Leurs livres, qui se sont succédé à peu d'intervalle, se

corroborent et se complètent l'un l'autre ; mais, tandis que le premier a plus spécialement pour objet les institutions et s'étend à la France entière, le second est surtout économique et se limite à une région déterminée, par ce motif qu'il est difficile de réunir dans un même point de vue les habitants de contrées aux mœurs très différentes, au sol plus ou moins fertile, à la culture plus ou moins perfectionnée.

L'enquête que M. A. de Calonne place sous nos yeux est d'une précision saisissante. Grands et petits propriétaires, fermiers et métagers, curés et syndics de villages, sont mis en scène ; et, en même temps qu'eux, sont appelés en témoignage ministres, intendants, subdélégués, économistes... « On nous permettra d'affirmer, dit l'auteur, qu'il est impossible de pousser plus loin que nous ne l'avons fait la rigueur du scrupule, touchant l'exactitude des recherches. Chaque mot a été puisé à des sources pour la plupart inédites. » De là la valeur scientifique de l'œuvre, et de là également son intérêt pratique; car beaucoup des problèmes qui se posaient il y a cent ans n'ont presque pas changé. Prix de vente et prix de revient, nécessité d'un prix rémunérateur, libre-échange et protection, exportation et importation, échelle mobile, division de la propriété, salaires, prétentions contradictoires du producteur et du consommateur, du cultivateur et de l'industriel, ces questions vitales occupaient et passionnaient les esprits autant que de nos jours. Mais tout cela échappe à l'analyse; aussi nous bornerons-nous à donner une idée sommaire des développements de la pensée maîtresse du livre, et à en marquer les principales parties.

Le monde rural dépeint par M. de Calonne ne se perd pas dans la nuit des temps ; il est d'hier ; c'est celui du dix-huitième siècle. Mérite-t-il tout le mal qu'on en a dit ?

Sans doute, de lamentables désordres et abus en avaient altéré l'organisation essentielle ; mais on fausse absolument la vérité des choses, quand on représente les paysans d'alors comme des êtres dégradés et misérables ; et la preuve en est fournie dès le chapitre Ier, où, au sujet de *l'état de l'agriculture* envisagé et esquissé dans son ensemble, les intéressés eux-mêmes nous renseignent, époque par époque, sur la réalité de leur situation. Nos historiens, s'inspirant d'un parti pris systématique de dénigrement contre le passé, se sont complu à faire un dramatique étalage de ce qui ne fut jamais qu'une exception, à propos des années de disette, de celles où sévissaient les maux déchaînés par la guerre. Ils ont laissé dans l'ombre les périodes heureuses et prospères, où, à la faveur de la paix, se développait l'essor des campagnes. Or, c'est là-dessus qu'il importe de jeter une pleine clarté.

Les statistiques du dix-huitième siècle ont été interrogées par M. de Calonne. Détaillés jusqu'à la minutie, les tableaux dressés par les

intendants, et remplis par les syndics de paroisse, lui ont permis de rétablir un à un les faits, de fixer les chiffres sur lesquels doivent se former nos convictions. Les ressources et les éléments de bien-être nous sont retracés ; puis en regard sont montrées les charges. Ici l'auteur invoque, pour les ramener à leurs justes proportions, les terribles images de la dîme, de la taille, de la corvée, des aides et gabelles, de la levée des milices....; il formule et apprécie les griefs qui se sont attaqués à ces diverses formes de l'impôt, et ne dissimule en rien le plus grave de tous provenant de l'inégale répartition des charges publiques. Il signale les abus et leurs causes relativement récentes, dont la plus funeste est « l'absentéisme. » Les grands propriétaires émigrent des campagnes ; observons cependant qu'un bon nombre demeurent encore fidèles au sol nourricier, refusant d'abdiquer leur devoir.

Ceux-ci, par les rapports affectueux et permanents qu'ils gardaient avec les populations, eussent pu sauver la France, s'ils eussent été soutenus par un gouvernement comprenant les conditions de ce salut, et s'il y eût eu entre eux plus d'union. A cette élite revient l'honneur du mouvement agricole qui s'épanouit sous Louis XVI. Le chapitre II nous en déroule le spectacle ; il nous initie à la naissance et à la multiplication rapide des sociétés d'agriculture, à leurs programmes, aux concours qu'elles ouvrent, aux expériences qu'elles provoquent, aux perfectionnements qu'elles suscitent. Le chapitre III met en présence les propriétaires et les fermiers, nous fait connaître les clauses ordinaires des baux, l'état de morcellement déjà très grand du sol et le prix moyen de sa location, l'augmentation générale et toujours croissante des fermages qui, de 30 pour 100 qu'elle était dans la première moitié du siècle, s'élève dans la dernière à 100 pour 100. Dans le chapitre IV, même abondance d'informations sur les méthodes et les procédés de culture, les systèmes d'assolement et d'amendement des terres, l'extension des plantes fourragères et des prairies artificielles, les instruments et les animaux de labour, et, en particulier, sur l'acclimatation et la propagation de la pomme de terre par lesquelles s'illustra Parmentier, une des gloires de la Picardie. Les manufactures, non plus, ne sont pas oubliées. De grands seigneurs en établissent, malgré les oppositions des petits propriétaires qui les accusent de dépeupler les champs et de faire renchérir la main-d'œuvre. Un autre chapitre est consacré aux pâturages, aux améliorations réalisées dans les races chevalines, bovines et ovines. Ne négligeons pas de mentionner également de curieux détails sur les produits moyens de la culture, l'organisation des marchés et la police rurale.

Enfin, nous sommes introduits dans l'habitation du paysan ; et nous sommes invités à visiter son mobilier, ses ustensiles de ménage, ses

outils agricoles, ceux employés à la fabrication des tissus, à la carde de la laine, à la façon du chanvre et du lin. Nous pouvons nous rendre un compte exact de la manière dont il se vêtit et se nourrit, constater les secours qui, grâce à la charité des classes aisées résidant dans le pays, viennent alléger ses épreuves. Nous sommes les témoins des résultats de l'instruction chrétienne qu'il reçoit à l'école; et, comme expression de son esprit religieux et de son amour du foyer, nous contemplons en action ses mœurs et coutumes, ses récréations et ses fêtes.

On le voit : rien de plus vivant et de plus décisif qu'une telle enquête. Le tableau serait complet si, pénétrant jusqu'à la constitution de la famille, M. de Calonne nous l'avait révélée en elle-même, aux divers degrés du monde rural qu'il ressuscite à nos yeux. Son livre, sur tous les points qu'il traite, ne mérite pas moins d'être recommandé comme un modèle du genre. Chez lui, point de dissertations théoriques pour ou contre l'ancien régime, pas la moindre trace des généralisations et divagations trop habituelles en ces matières ; mais une riche moisson de faits bien coordonnés et éclairés. L'auteur expose ces faits dans leur réalité, et il laisse au lecteur le soin de conclure. La méthode est parfaite, et l'effet produit est d'une simplicité éloquente. Est-il aujourd'hui beaucoup d'ouvrages dont on puisse faire un semblable éloge ?

CHARLES DE RIBER.

En France. *XVIII*e *et XIX*e *siècle*, par A. MÉZIÈRES, de l'Académie française, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Hachette, 1883, in-12 de 280 p. — Prix : 3 fr. 50.

Hors de France, par LE MÊME. Même éditeur, 1883, in-12 de 334 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous sommes loin de voir avec indifférence, comme on le fait quelquefois, les volumes composés de travaux détachés publiés d'abord dans des journaux ou des revues. Il est des articles que l'on est heureux de retrouver, de lire, de consulter, et qu'on ne saurait où aller chercher dans les colonnes oubliées d'une feuille quotidienne ou dans les nombreuses livraisons d'un recueil périodique. Remarquons-le, les articles de critique ont pris de nos jours, sous certaines plumes, une importance qu'ils n'avaient pas jadis et qui en font des œuvres pour ainsi dire originales ; ce ne sont pas seulement des livres dont il nous faut connaître l'ensemble et les parties les plus saillantes ; en appliquant sa pensée sur la pensée d'autrui, le critique la féconde souvent et en fait jaillir bien des aperçus nouveaux qui lui appartiennent en propre, mais qui ne se fussent point produits sans le contact d'un travail étranger. Cela peut rappeler ces variations dont un habile

maestro couvre les motifs de certaines partitions dont il tire des mélodies ignorées de l'auteur même qui l'inspire.

M. Mézières, dans les deux volumes qu'il vient de publier, non seulement nous fait connaître, dans ce qu'ils ont d'essentiel, divers ouvrages qui ne seraient peut-être pas venus jusqu'à nous, mais aux pensées, aux appréciations qu'ils renferment en joint beaucoup d'autres bien à lui.

Des articles sur le dix-huitième et le dix-neuvième siècle composent le volume *En France*. Ils sont trop nombreux pour que nous puissions nous arrêter à chacun d'eux. Les Mirabeau, le Dauphin fils de Louis XV, Mme Necker, Xavier de Maistre, M. de Serre, etc., sont quelques-uns des personnages que nous voyons se succéder dans cette intéressante série. Le chapitre auquel les ouvrages de M. Thureau-Dangin ont donné lieu, offre bien des réflexions dont on pourrait de nos jours faire son profit ; mais sur quelques points on ne sera peut-être pas d'accord avec l'auteur. Il trouve que M. Thureau-Dangin accentue beaucoup plus les fautes de l'opposition que celles du pouvoir (p. 209) et l'on serait assez disposé à justement adresser à M. Mézières un reproche contraire.

M. Mézières ne nous paraît pas reconnaître assez l'importance des menées du parti libéral. Il y eut une conspiration permanente, la comédie de quinze ans, dont les auteurs n'ont pas craint de se vanter en 1830, et qui forcément poussa le gouvernement à des mesures de rigueur. On a trop oublié les trames mises en pleine lumière par M. de Marchangy dans son célèbre plaidoyer du 29 août 1822, et avouées après le succès par M. Sarran et bien d'autres. M. Mézières, du reste, cherche l'impartialité, et il nous semble, avec pleine raison, attribuer au centre droit plus d'influence sur nos destinées qu'à l'extrême droite et à la gauche avancée. Il indique quelles ont toujours été les fautes de ce centre trop confiant en lui-même. Il règne d'ailleurs dans cette étude un véritable esprit patriotique ; on y sent le regret que n'ait pu se faire entre la royauté et les partis un accord que cherchaient tant de bons esprits... Ah ! si les enseignements de l'histoire pouvaient n'être pas toujours perdus !

—L'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, la Grèce moderne ont fourni les sujets des morceaux contenus dans *Hors de France :* Dante, Michel Ange, Byron sont les trois grandes figures qui s'y offrent à nous ; à côté des pages qui leur sont consacrées se trouvent d'autres articles n'ayant plus spécialement un personnage illustre pour objet, et tels sont les chapitres : *Les fouilles de Rome et de Pompéi, Basques et Navarrais, le Roman anglais au dix-huitième siècle, Histoire de Florence.* Dans cette étude on pourrait noter encore bien des pensées applicables à notre époque et à notre pays. A propos des *Ciompi* M. Mézières dit

très bien : « Dans tous les temps le programme de l'émeute reste le même. Dès qu'une populace se déchaîne, elle éprouve l'irrésistible besoin de piller les maisons, d'y mettre le feu et de commettre quelques meurtres. La civilisation n'adoucit aucun de ces excès ; il semble même que plus un peuple est policé, plus il redevient barbare lorsqu'il se révolte. »

Dans son dernier chapitre, *la Grèce moderne*, M. Mézières rappelle un fait touchant qui est resté à peu près perdu au milieu de toutes les poignantes émotions de 1870. Les Grecs ne furent ni oublieux, ni ingrats. Dans un petit État à peine aussi peuplé que le département de la Seine, plus de mille cinq cents volontaires se réunirent en quelques jours au bruit de nos désastres et parvinrent, après bien des difficultés, à gagner la France ; ils y laissèrent plus de deux cents des leurs.

On voit que l'histoire, la littérature et même la politique se mêlent et se succèdent dans les deux volumes de M. Mézières, et personne, comme semble le craindre l'auteur, ne se plaindra d'un manque d'unité bien racheté par l'intérêt et la variété des sujets traités.

TH. DE PUYMAIGRE.

L'Église métropolitaine et primatiale Sainct-André de Bourdeaux, *où il est traité de la noblesse, droits, honneurs et prééminences de cette église, avec l'histoire de ses archevesques et le pouillé des bénéfices du dioceze*, par M. Me HIEROSME LOPÈS. Edition annotée et complétée par M. l'abbé CALLEN, professeur à la Faculté de théologie. Tome II. Bordeaux, Teret, 1884, in-8 de 572 p. — Prix :

Nous avons déjà parlé, dans le *Polybiblion*, du premier volume de cette intéressante publication. M. l'abbé Callen a poursuivi son œuvre avec autant de soin que d'activité ; le volume contient cinquante-huit gravures séparées ou intercalées dans le texte, non compris les nombreux écussons armoriés, les culs-de-lampes empruntés aux stalles de l'église Saint-Seurin et une carte du diocèse reproduite en fac-similé d'après celle de Nolin. Ce second tome comprend la deuxième et la troisième partie de l'ouvrage de Lopès, qui forment le complément de son œuvre. La deuxième partie est consacrée aux archevêques, la troisième au chapitre.

L'étendue de l'archevêché, les cérémonies d'entrée des archevêques dans leur ville archiépiscopale, leurs droits ; précèdent une série de paragraphes consacrés à chacun des prélats jusques à nos jours. Le travail de Lopès s'arrêtant sous Henri de Béthune (1646-1680), M. Callen a continué cette énumération. L'histoire du chapitre est ensuite traitée dans tous ses détails ; puis viennent les offices du chœur et enfin le pouillé. Parmi les droits du chapitre nous remarquons des renseignements précis sur l'abandon du tiers de la monnaie

du comté de Gascogne fait par Guillaume VIII et reconnu encore en 1662.

Nous félicitons M. l'abbé Callen d'avoir fait une publication aussi utile en sachant enrichir l'œuvre primitive d'éclaircissements qui mettent celle-ci au courant des connaissances actuelles, avec un tact qui complète le texte de l'ancien chanoine théologal sans lui enlever ses mérites.

ANATOLE DE BARTHÉLEMY.

Acta quæ in Archivo Ministerii rerum exterarum Gallici ad Joannis III regnum illustrandum spectant, ab anno 1674 ad annum 1677. Cracovie, 1879-1883, 3 vol. gr. in-8, ensemble de 1525 p. — Volumes III, V et VII de la publication : *Acta Historica res gestas Poloniæ illustrantia.* N° 14 des publications de la Commission historique de l'Académie de Cracovie. — Avec préface, notes et texte analytique, par M. K. WALISZEWSKI.

On sait les obstacles auxquels a dû longtemps se heurter la science historique, avant de prendre possession d'un domaine qui est incontestablement le sien par droit de nature, celui des différentes collections conservant, dans le secret longtemps inabordable des archives, la matière et l'essence même de l'histoire. On sait que cette résistance, aujourd'hui vaincue, s'est trouvée particulièrement âpre à défendre le seuil du dépôt des affaires étrangères, au quai d'Orsay. Il serait difficile de dire aujourd'hui ce que la diplomatie et la politique française ont pu perdre au triomphe définitif des idées libérales sur ce dernier terrain de combat. Il serait beaucoup plus facile de montrer ce que la science française y a gagné. Sans doute les savants français n'ont pas été les seuls à faire leur profit de la victoire. La porte, entrebaillée d'abord, ouverte enfin à deux battants, a donné passage à l'élément étranger dans une large proportion. Des notes volumineuses, des copies abondantes, tout un large butin de documents et d'informations précieuses, a pris le chemin de la frontière. Mais c'est là, à coup sûr, une espèce d'exportation des plus fructueuses. Ces notes, ces copies nous reviennent sous forme de publications où des préoccupations étrangères tiennent sans doute la première place, mais où nous ne pouvons manquer, quand même, de retrouver les éléments de notre propre histoire, gagnant parfois, au point de vue de la critique historique, à les retrouver ainsi sous un jour nouveau, dépouillés de ce qu'ils peuvent avoir de trop personnel pour nous, rattachés à d'autres éléments par des liens que nous n'aurions pas été peut-être à même de saisir.

Ces réflexions nous sont inspirées par la vue de trois gros volumes in-8, retour de Cracovie, sur la couverture desquels nous lisons : *Acta quæ in Archivo Ministerii Rerum Exterarum Gallici ad Joannis III regnum illustrandum spectant...* Cinquante-cinq volumes de documents absolu-

ment inédits, plus de cinq mille pièces, dépêches, notes, mémoires, le tout condensé en six volumes d'impression, — l'ouvrage n'est arrivé qu'à la moitié de sa carrière — et publié dans le texte original français, italien ou latin, français surtout, car ce qui constitue le fond de cette publication c'est, comme de raison, la correspondance du cabinet français avec ses agents en Pologne. Toute l'histoire de ses relations diplomatiques avec la République — cette singulière République dont le chef s'appelle *roi* et dont les citoyens, cent mille gentilshommes mis à part, s'appellent *serfs* — toutes les péripéties d'une alliance contrecarrée par les influences autrichiennes, nouée, rompue, reprise et abandonnée une fois encore, au cours de cette période si tourmentée qui va de 1674 à 1696, pendant les vingt-deux années du règne de Jean Sobieski et les vingt-deux dernières années de la splendeur du Roi-Soleil, tout ce coin de notre passé, demeuré assez obscur, on peut le dire, est là, en pleine lumière, noyé dans une profusion de témoignages précis et irrécusables. Ce n'est d'ailleurs pas la Pologne seule et l'appoint assez précaire de son amitié qui se trouvent en jeu dans ce drame diplomatique, joué là bas par des acteurs tels que Béthune, Forbin de Janson et Polignac avec des partenaires tels que le héros de Vienne et cette étrange et merveilleuse créature qui s'est appelée Marie-Casimire, reine de Pologne, après avoir porté le nom d'un humble capitaine aux gardes de Monsieur. Sentinelle perdue de la civilisation occidentale, entre la Turquie qui creuse déjà son tombeau, la Hongrie qui se débat aux serres de l'aigle impérial, la Prusse qui prépare son entrée sur la scène du monde et la Russie qui grandit à l'horizon, la Pologne avec ses plaines, devenues bientôt le champ-clos des ambitions grandissantes qui l'entourent, n'est souvent, à cette heure déjà, pour la politique française, qu'une porte ouverte par laquelle elle plonge dans tout ce vaste domaine oriental. Politique admirable encore ! incomparablement dirigée et incomparablement servie. Peu scrupuleuse dans le choix des moyens, il faut en convenir, mais souveraine dans la claire perception du but à poursuivre et dans la constance inébranlable de la poursuite. Là point de rêveries sentimentales, point d'idéologie et aussi point de défaillances. Le but à poursuivre c'est à ce moment : *la diversion !* la diversion à créer sur les derrières de l'Autriche, obligée ainsi de se dédoubler, alors qu'elle n'a pas trop de ses forces pour faire face sur le Rhin aux armées du Grand Roi. La Pologne y servira, convertie, quoiqu'elle en ait, en place de dépôt et de remonte pour l'insurrection hongroise. Cette insurrection, étouffée vingt fois dans des flots de sang, revivra vingt fois, ranimée par de nouveaux secours, de nouvelles espérances, et, « l'homme malade » du lendemain, tout énervé qu'il sera déjà, ira lui-même se ruer, galvanisé, jusqu'aux portes de Vienne,

dût le rêve du Grand Seigneur, aspiré dans une bouffée d'opium, se réaliser et son cheval se nourrir en effet dans la basilique de Saint-Pierre. Le rôle départi à la Pologne dans ce programme tracé par une main que l'intérêt français guida seul incontestablement, était-il cependant un rôle entièrement sacrifié ? Des sympathies, que cette époque précisément a vu naître et dont rien pendant deux siècles n'a pu ébranler la constante fidélité, se seraient-elles ainsi entièrement égarées depuis le premier jour ? Une erreur aussi grande et aussi constante appelle au moins le doute. Ce que le programme dont il s'agit réclamait de la République ce n'était pas après tout le sacrifice, mais plutôt le déplacement de sa politique à elle, politique séculaire, qui avait fait sa grandeur mais qu'un avenir prochain déjà devait rendre impossible à poursuivre. Paix avec l' « ennemi héréditaire, » le Turc, et concentration des forces contre d'autres ennemis devenus plus dangereux, la Prusse notamment, la Prusse surtout ! — Voilà les deux termes du système français relativement à la Pologne, à cette époque reculée. Eh bien, quand près d'un siècle plus tard, le comte de Broglie, la main dans la main avec les patriotes polonais, cherchera sincèrement, en face du spectre grandissant de l'invasion et du partage, un moyen suprême de salut, il n'imaginera pas autre chose. Et cette paix alors recommandée, cette alliance alors offerte avec « l'ennemi de la chrétienté » se retrouvera devant les petits-fils des combattants de Vienne comme un dernier espoir. Ce qui ne se retrouvera plus, c'est la possibilité d' « écraser dans son œuf » l'aigle brandebourgeois. Et certes il eut mieux valu pour la Pologne comme pour la France que le traité négocié en 1674 par l'évêque de Marseille, et destiné à préparer une action commune dans la Prusse orientale, pour mettre un terme aux empiètements de l'ambition électorale, ne fut pas resté lettre morte.

Ce sont donc des problèmes intimement rattachés à l'histoire française, à la solution desquels la publication entreprise par M. Waliszewski apporte un contingent appréciable d'éléments nouveaux. Un regret reste à formuler, c'est que la forme adoptée pour cette publication ne soit pas mieux choisie pour en universaliser le bénéfice et en rendre notamment l'abord plus facile au lecteur français. Cette forme, assez bizarre, semble être le résultat d'un compromis entre les préoccupations légitimes du publicateur désireux de se mettre au point de la science européenne et certaines exigences de terroir qu'il aurait été souhaitable de ne point voir intervenir ici. L'abondance des matériaux à mettre en œuvre a pu, sans nul doute, imposer pour ainsi dire à M. Waliszewski une méthode offrant d'ailleurs d'incontestables avantages, celle qui consiste à relier les documents ou extraits de documents par un texte adoptant tour à tour la forme

de narration, d'analyse et de commentaire. Mais il semble que ce texte, destiné à servir ainsi de trait d'union à d'autres textes, français pour la plupart, dût être, de par la logique même des choses, français lui-même. M. Waliszewski paraît avoir compris ce que l'intervention de la langue polonaise apporte d'hétéroclite dans la composition de son ouvrage et ce qu'elle est destinée aussi à lui enlever de valeur. Obligé toutefois à une transaction, faute d'une indépendance entière dans l'exécution de son travail (l'ouvrage est publié aux frais de l'Académie des sciences de Cracovie), il essaye de prendre sa revanche dans une table des matières jointe à chaque volume. Cette table est une nouvelle bizarrerie, mais la bizarrerie est ici voulue et pour ainsi dire forcée. Rédigée en français, bien entendu, la nomenclature chronologique des documents demeure simplement indicative à l'égard de ceux d'entre eux qui, se rencontrent insérés in extenso dans le corps même du volume, mais devient analytique pour les autres, pour ceux dont la teneur, brièvement indiquée, a trouvé place dans le texte en langue polonaise, dont nous avons fait mention. Le lecteur français est ainsi mis à même, pour peu qu'il y mette de la patience, de reconstituer, à son profit, la totalité des matériaux mis en œuvre par M. Waliszewski. Encore une fois il aurait été à désirer que ce surcroit de besogne lui fut épargné.

La rencontre de cette publication avec un anniversaire solennellement célébré à Vienne et surtout à Cracovie, au cours de l'année présente, est-elle l'effet d'un hasard? Non sans doute, et le travail de M. Waliszewski ne constitue, en dépit de son étendue, qu'une partie, et la partie accessoire même, d'une publication beaucoup plus vaste, entreprise par l'Académie des sciences de Cracovie, dans le but déterminé d'élever un monument d'un genre spécial — le seul d'ailleurs auquel les circonstances actuelles permettent de songer — à la mémoire du héros de Vienne et destinée à réunir dans un imposant ensemble tous les éléments de son histoire. Enfin, cet ensemble lui-même est appelé à rentrer à son tour, et à prendre rang dans la collection générale des documents relatifs à l'histoire de Pologne, collection que l'initiative de l'Académie de Cracovie a enrichi déjà de précieuses acquisitions, en dehors des travaux qui concernent l'époque de Jean III.

Ces renseignements, qui nous ont été fournis par M. Waliszewski, expliquent une particularité que présente le titre de son ouvrage et dont il convient de faire mention, car elle est propre à dérouter l'esprit du lecteur français. Ainsi le premier volume de la publication de M. Waliszewski se trouve être en même temps le troisième de la collection : *Acta historica res gestas Poloniæ illustrantia*, et en même temps encore il porte la mention : *Editionum Collegii Historici Academiæ Litterarum Cracoviensis*, n° 14.

Nous signalons d'autant plus volontiers ces détails qu'ils révèlent dans la littérature historique d'un pays que tant de liens ont rapproché du nôtre, une intensité de mouvement dont il serait impossible de méconnaître l'importance. Nous serions heureux d'avoir trouvé dans les travaux de M. Waliszewski l'occasion d'attirer de ce côté l'attention des savants français. NATHALIS WILLEMS.

La société de Berlin, par le comte PAUL VASSILI. Paris, *Nouvelle Revue*, in-8 de 262 p. — Prix : 6 fr.

Ce livre, qui en est à sa neuvième édition, mérite mieux qu'un succès d'actualité : non que pour les personnes tant soit peu au courant des choses de Prusse il contienne de vraies nouveautés, ses révélations les plus piquantes ne font guère qu'initier le public aux commérages de la cour ; mais, tel qu'il est, c'est un document historique au même titre que les mémoires de la landgrave de Bayreuth pour l'époque de Frédéric II. Sous forme de lettres à un jeune diplomate qui vient d'être appelé au poste de Berlin, l'auteur, qui se donne pour un vieux diplomate en retraite, passe en revue la famille royale, le Parlement, les princes et les princesses, la cour, les intimes de l'impératrice, le chancelier, le Bundesrath, le ministère, la politique de la Prusse, M. de Windthorst et les catholiques, M. Bebel et les socialistes, le comte de Moltke, le maréchal de Manteuffel, le général de Kameke, les familles princières, M. de Bleichrœder et les princes de la finance, la comtesse de Schleitniz et le Wagnérisme, le grand monde à Berlin, les trois sœurs (esquisse d'un salon *décolleté* du grand monde), M. Stœcker et la question juive, le corps diplomatique, la bourgeoisie, artistes et savants, la presse et les journaux, les dupes du chancelier. — On a, dit-on, poursuivi ce livre en Allemagne pour outrage à l'empereur, « ambitieux brutalement, par convoitise du bien de son prochain (p. 6). » C'est là un élément de succès qui ne lui est pas nécessaire. D'ailleurs ses appréciations appellent de nombreuses réserves : l'auteur est injuste pour la politique du centre ; il compte peut-être trop sur la disparition du chancelier pour l'anéantissement de son œuvre, et, quoique dévoilant les petites vilenies de la finance juive, il semble disposé à lui faire une trop belle place. Cela donnerait à penser que, femme ou homme, — car on n'est pas fixé sur sa personne, — il exprime les rancunes du parti national libéral.

BERNON.

BULLETIN

Heures de tristesse et d'espérance, *Entretiens sur la vie et sur la douleur* par M. l'abbé DE BELLUNE, secrétaire de Mgr l'archevêque de Tours, 3e édition. Tours, Cattier, 1883, in-16 de 368 p. — Prix : 3 fr.

Je ne suis pas surpris que les âmes élevées, généreuses et pures, aient goûté ce petit livre. Il est tout plein de qualités aimables, d'onction surtout et de piété. Toutefois, je l'aimerais davantage, s'il était plus personnel. Au fond ce ne sont guère que des variations et arpèges sur des motifs connus. Ceci est du P. Gratry, ceci du P. Lacordaire, cela de l'abbé Perraud, cela de l'abbé Bougaud, lequel a trop lu et le P. Gratry et l'abbé Perraud. M. l'abbé de Bellune a la plume taillée. Qu'il consente à penser par lui-même ; il réunira plus de suffrages encore et certainement il fera plus de bien. J. V.

Six chemins de croix, *à l'usage des séminaires et du clergé* par l'abbé G. DE BESSONIES, du clergé de Paris. Paris, Jules Vic, 1884, in-32, de 1-[illegible]. — Prix : 0,75 centimes.

Voici un excellent petit livre, le meilleur que nous connaissions pour aider les prêtres et les séminaristes en la méditation du Chemin de la Croix. La doctrine en est sûre, la piété part du cœur et n'est pas seulement une piété toute de sentiment qui rend dangereux certains livres de dévotion : le style est correct et sobre, comme il convient à un tel livre. Il était à craindre que l'auteur ne se répétât dans les six groupes de quatorze méditations ; il a évité cet écueil : chacun des Chemins de Croix est un tout complet, et la même idée maîtresse est parfaitement suivie, où la Passion de Notre-Seigneur est considérée sous un aspect nouveau qui ne se confond point avec les autres. Voici les sujets que l'auteur a choisis : *Jésus modèle du prêtre. — Jésus victime pour le prêtre. — Jésus soutien du prêtre. — Jésus dans l'Eucharistie. — Saint Jean, l'Ami de Jésus. — Marie la Mère de Jésus.* Ce livre sera bientôt connu dans nos séminaires, il contribuera à y répandre une intelligence plus profonde du mystère de la Passion du Sauveur. C'est, avec le mystère de l'Eucharistie, celui qui doit être la continuelle méditation des prêtres. Mgr l'archevêque de Cambrai, qui avait voulu connaître cet ouvrage avant qu'il fût livré au public, a daigné l'approuver et le recommander par une lettre qui sera pour l'auteur une précieuse récompense. E. Pouvy

---

Les lois de succession appréciées dans leurs effets économiques, *par les Chambres de commerce de France*, par le comte BUTENVAL. 3e édition. Paris, Larcher, 1884, pet. in-18 de VIII-100 p. Prix : 60 cent.

Michelet, dans le tome Ier de l'*Histoire de France*, raconte fort bien que ment le partage égal des successions a été une cause d'infériorité pour les peuples bretons vis-à-vis des Saxons et des Angles. « Cette loi de succession égale, dit-il, impose à chaque génération une nécessité de partage, change à chaque instant l'aspect de la propriété. Lorsque le paysan commençait à bâtir, cultiver, améliorer, la mort l'emporte, divise, bouleverse, et c'est encore à recommencer. Le partage est aussi l'occasion d'une infinité de haines et de disputes. Ainsi, cette loi de succession égale, une cause continuelle de troubles, un obstacle invincible au progrès

révolution éternelle. Tandis que les familles germaniques s'immobilisaient, que les biens s'y perpétuaient, les familles celtiques s'en allaient, se divisant, se subdivisant, s'affaiblissant... » Puis aussitôt, il ajoute « qu'on doit faire gloire aux Celtes d'avoir de si bonne heure montré aux peuples un tel *idéal.* » Ce jugement, si étrangement contradictoire, peint bien l'opinion de nos contemporains sur cette grave question. Ils vivent sous l'empire d'une loi semblable édictée par la Terreur; ils en subissent les inconvénients sans les analyser toujours, et beaucoup sont disposés à dire de la loi des successions, avec M. E. About: « L'industrie en souffre, le commerce en souffre, l'agriculture en souffre : le bon sens en rougit. » Puis, par une sorte de sentimentalité mystique, ils regardent le code comme une arche sainte à laquelle il est sacrilège de toucher. Ceux que n'aveugle pas ce fétichisme trouveront grand intérêt à lire le substantiel travail de M. de Butenval, car l'auteur recueille les témoignages vraiment compétents, non pas ceux des légistes et des théoriciens, mais ceux des pères de famille qui dirigent les ateliers de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. Les déclarations des chambres de commerce en faveur de la restauration de l'autorité paternelle, dans sa dignité et sa liberté, sont particulièrement concluantes.

A. D.

El liberalismo, *Conferencia dada en el circulo de la Union catolica*, par D. Damian Iserus. Madrid, 1883, in-32 de 35 p.

C'est un discours net, bien établi sur les preuves, dont les idées justes et honnêtes condamnent l'indifférence actuelle et les troubles résultant de l'interprétation erronée de certains mots, comme libéralisme moderne; l'homme de foi a une autre vie à mener, éclairer et faire la paix.

A. d'Epron.

Morceaux choisis des poètes et des prosateurs français du IXe au XVIe siècle par Frédéric Godefroy, auteur du *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, Garnier, in-12, de II-374 p. -Prix : 3 f.

On sait que des notions de notre ancienne langue et de notre antique littérature sont maintenant exigées par le programme du baccalauréat. M. Godefroy à voulu par ce volume venir en aide aux candidats.. et aussi aux profes seurs chargés de les interroger. Le livre est bien fait. Il débute par une courte grammaire faisant comprendre la transformation du latin en langue vulgaire. Viennent ensuite des morceaux choisis en vers et en prose. La chanson de Roland occupe une place importante parmi les poètes et Joinville parmi les chroniqueurs. Ses fragments sont précédés de bonnes et courtes notices sur les auteurs auxquels ils ont été empruntés. Outre les éclaircissements du bas des pages le lecteur trouvera à la fin de chaque volume un petit glossaire. Pourquoi M. Godefroy n'a-t-il pas mis le valaque au nombre des langues romanes (p. v) ? La bataille perdue par les Florentins le 4 septembre 1260 eut lieu non à Monte-aparté mais à Monteaperté (p. 324).

Th. P.

Les récitations du samedi, *premiers exercices de mémoire*, par A. E. Pichard. Paris, A. Picard, 1884, in-12, cart. — Prix : 0,25 c.

Encore un bon livre à recommander et à introduire partout. Il commence par *l'Invocation à Dieu*, de Racine, et finit par le récit de *la Vie de Jeanne*

d'Arc par elle-même, dans la tragédie de Ch. J. d'Avrigny. Au milieu d fables, contes et petites nouvelles, il y a souvent le mot et l'idée de Dieu Ce petit opuscule en est à sa 20e édition et la ville de Paris l'a adopté pour ses écoles. Glissons-le donc entre les mains des enfants, surtout de ceux qui sont victimes de la laïcisation. A. D'E.

Histoire grecque et histoire romaine, publiées par M. A. Rig Paris, Delagrave, 2 vol., in-32. — Prix : 1 fr. 25 et 1 fr. 50.

Ces volumes font partie d'un cours complet d'instruction élémentaire l'usage de la jeunesse publié par MM. A. Rignier et l'abbé Combes et couronné par l'Académie française. Du moment qu'on doit charger de faits mémoire des jeunes gens à peine de les voir échouer à leurs examens, faut reconnaître que ces manuels sont des mieux faits et renvoient aussi bien aux sources. Quelques vignettes, pas toutes aussi bonnes les unes que les autres, distraient un peu de l'aridité de l'ouvrage. A. D'Ennu

---

L'histoire de France enseignée aux enfants, *d'après les programmes officiels du* 27 *juillet* 1882, récits et leçons élémentaires des résumés, des questionnaires, des devoirs de rédaction, un lexique cartes en couleur par l'abbé Lucien Bailleux et l'abbé Victor professeurs aux Facultés catholiques d'Angers, illustrée de 14 gravures couleur et de nombreuses gravures noires. Paris, Putois-Cretté, in-16 de 143 p. — Prix : 1 fr. 35.

Ce que nous réclamions à grands cris des éditeurs catholiques, un conforme au programme officiel, et qu'on put opposer aux ouvrages Zevort, publiés par Picard-Bernheim, est enfin arrivé. Le voici. Le est aussi parfait qu'on peut l'exiger pour l'instruction de tous jeunes fants. Les idées sont justes, et il n'y aura plus tard qu'à les développer vantage. A. D'E.

Nos gloires nationales, *Grands hommes et grandes journées*, imag récits. Paris, Delagrave, in-8° oblong de 24 gravures et 24 p. — Prix

Nous n'aurions que des éloges à adresser à cette publication n'était dernière gravure qui représente les armées de la République et en culier le vaisseau *le Vengeur*. Le cri de : Vive la République, qui l'accompagne, est aussi de mauvais ton surtout après tout le texte qui ne cesse reconnaître et d'admirer les bienfaits de la Monarchie. Aussi croyons que cette dernière page est un passeport destiné à ouvrir des portes pourraient rester fermées devant ce livre. Nos amis n'auront qu'à la primer. A. D'E.

La Tavola di Cebete, con prefazione e note ad uso delle scuole cura di G. Barone, dottore in lettere. Napoli, Morano, 1883, in-8° XXIII-70 p. — Prix : 1 fr. 25.

Intéressante édition d'un des ouvrages les plus modestes mais en temps les plus intéressants que nous ait légués l'antiquité grecque. différentes conditions de la vie sont supposées représentées sur un tableau dont un vieillard donne l'explication à deux jeunes voyageurs

mêlant ingénieusement à ce commentaire les règles de conduite les plus élevées que pût enseigner la morale païenne. Depuis longtemps classique en Allemagne, ce petit dialogue, d'une grécité relativement très pure, mériterait une place dans nos programmes scolaires. M. Barone n'ignore pas les arguments présentés par les érudits français du dernier siècle pour enlever la paternité du *Tableau* au pythagoricien Cébès, contemporain et ami de Socrate, et l'attribuer à un philosophe plus récent de la secte des cyniques ou des stoïciens : il expose ces arguments et les réfute, mais si habile qu'il soit, son plaidoyer laisse subsister quelques doutes. Les allégories de ce genre paraissent avoir été particulièrement en faveur tant chez les païens que chez les chrétiens des premiers siècles de notre ère : témoin le *Pasteur* d'Hermas et certains traités de Lucien. Quoi qu'il en soit de cette question controversée, le travail de M. Barone se recommande par l'énumération complète de toutes les publications (éditions, traductions en italien ou en d'autres langues, et dissertations critiques) relatives à cet opuscule philosophique lequel entre autres mérites, a eu celui d'inspirer à Vico le plan de sa *Scienza nuova*. Il est à regretter toutefois que l'auteur n'ait pas soumis les mots latins et grecs du texte à une révision typographique plus sévère.

C. Huit.

La Storia di li Nurmanni à Sicilia par A. Palomes. Palerme, Puglisi, 1883, 2 vol. in-16 de 215 et 208 pages. — Prix : 2 francs.
Santa Rusalia par le même. Même éditeur, in-16 de 80 p. - Prix : 0,50 c.

Pour écrire l'*histoire des normands* en Sicile, M. Palomes s'est servi du dialecte de son île natale, dialecte qui s'est trouvé assez souvent à la pointe de plumes érudites pour être presque considéré comme une langue. L'auteur a pensé qu'en parlant au peuple son propre idiome, il se ferait écouter avec plus d'attention. Les éloges que lui ont données des revues et des journaux estimés d'Italie prouvent que son idée a été bonne, des écrivains plus à même que nous d'apprécier les mérites du style d'un écrivain sicilien, ont loué M. Palomes de la manière heureuse dont il s'est acquitté de sa tâche. M. Vicenzo di Giovanni a dit de la *Storia di li Nurmanni* que le peuple avait à présent une bonne histoire d'un passé si intéressant pour lui en même temps que les érudits trouvaient dans le même ouvrage un excellent type de dialecte sicilien de nos jours. Un chapitre fait pour intéresser les personnes qui s'occupent d'études généalogiques et héraldiques est celui où l'auteur donne les noms et les armes des nobles siciliens descendants des conquérants normands. (Parti prima XI, p. 171. M. Palomes, en sicilien aussi, a publié une notice sur la grande sainte palermitaine, Sainte Rosalie et l'a terminée par les hymnes en langue italienne qu'elle a inspirées à Borghi et à Manciani, M. Palomes est le frère du P. Palomes, auteur d'une remarquable *Vie de Saint François d'Assises* dont le *Polybiblion* a jadis parlé.

Th. P.

Résurrection merveilleuse en 1877 *de Michel de Notre-Dame*, mort en 1566. *Troisième fascicule de vraie lumière. Divulgation du grand secret d'interprétation.* Traduction de la huitième Centurie. Angers, Lachèze, 1883, in-8 de 224 p.

M. Pierre-Aristide Monnier de Notre-Dame du Frêne, philosophe hermétique, vrai Breton affecté d'une apophyse sinueuse (déviation de la colonne vertébrale), et vivant à la limite de l'Anjou et de la Bretagne, autrement à

Ingrandes-Montrelais, sur un coteau dont la Loire baigne le pied, nous donne aujourd'hui la suite de ses Commentaires des Centuries de Nostradamus. Il avait déjà publié, en 1872 : *La Clef de Notre-Dame et de Saint-Jean;* en 1878 les premier et deuxième fascicules de la *Résurrection merveilleuse.* Celui-ci est le troisième — et il contient le « grand secret, » que l'auteur ne dévoilait pas dans les volumes précédents. Il le dit lui-même avec modestie : « Le monument des Centuries a trois enveloppes, qu'il faut pénétrer pour arriver jusqu'à lui et le ressusciter; la première est de marbre, la seconde d'or, la troisième de diamant. » Grâce à la philosophie hermétique, à la science des étymologies, au *Dictionnaire grec* de M. Chassang, et surtout aux lumières de la foi catholique et à l'inspiration divine, Pierre-Aristide Monnier de Notre-Dame-du-Frêne est arrivé à percer la « troisième enveloppe. » Il serait trop long d'indiquer ici tout ce que le commentateur a vu dans la huitième Centurie de Nostradamus. Voici ce qui concerne seulement l'année 1884 : Avènement par le suffrage universel révolutionnaire du Typhon roux, Napoléon V; sa lutte avec Henri V; anéantissement à Tarascon de la République « aux allures de fille infâme et débauchée » (qualification très juste); mort du grand pape Léon XIII (*Deus avertat omen!*); règne réparateur et justicier d'Henri V. Voilà le « grand secret. » Il ne faut pas discuter avec les prophètes.

On a fait observer à M. Pierre-Aristide Monnier qu'Henri V était mort le 24 août 1883. Sa réponse est écrite à la plume dans un *desideratum* au blanc de la dernière page de son livre. Il dit : « Les Quatrains de Michel de Notre-Dame traduits en ce volume annoncent seulement la lutte entre la Révolution incarnée dans ses divers chefs, et la Monarchie gouvernée par la famille des Bourbons. Henri V réalisait pour moi le type du roi très chrétien nécessaire à la France. » Une page plus haut, il donne à entendre que ce roi peut très bien être M. le comte de Paris — et c'est alors à ce-ci que s'appliquera la prophétie henriquinquiste. Cette conclusion est, à notre avis, ce qu'il y a de moins discutable dans cet ouvrage curieux, étrange et bizarre. F. B.

Les Maçons-Juifs et L'Avenir, *ou La Tolérance Moderne.* Louvain, Ch. Fonteyn, 1884, in-16 de 125 p.

Dans cette excellente brochure l'auteur prouve la vérité de ce passage des *Considérations sur la France,* de M. de Maistre : « La génération présente est témoin de l'un des plus grands spectacles qui aient jamais occupé l'œil humain : c'est le combat à outrance du christianisme et du philosophisme. » Or, le philosophisme aujourd'hui, c'est la Maçonnerie. Un aperçu rapide fait connaître l'origine de la secte. Puis, on énumère les causes qui ont modifié et dénaturé son esprit primitif. L'examen des doctrines et des principes qu'elle s'est identifiés, donne la clef de la situation politique contemporaine, si compliquée. En lisant *Les Maçons-Juifs et l'Avenir,* les raisons de la différence profonde qui sépare les idées libérales de l'Angleterre et la tendance prétendue libérale des Loges continentales se révèlent à notre esprit, et nous font comprendre en même temps le danger de l'influence maçonnique en Belgique et en France. Nous accueillerons avec plaisir l'apparition d'un écrit si opportun, et nous ne doutons pas que tous les amis de la vérité ne s'empressent de travailler à sa diffusion. I.

Goritz, Froshdorff, *ou les Stations de l'Exil*, illustré de six dessins hors texte à la plume par Paul Guillot. Nancy, l'auteur, 1884, in-16 de 302 p. — Prix : 4 fr.

Tout le monde a encore le souvenir bien présent des événements que raconte M. Arsac dans un ouvrage sous ce titre. De France à Goritz (ch. I), il nous rappelle ces couronnes apportées de tous les pays de France comme le plus touchant hommage, et qui furent pour beaucoup l'objet des soins et des sollicitudes les plus empressées en dépit des obstacles apportés par les Italiens. Puis il décrit Goritz (ch. II), la Castagnavizza (ch. III), le Caveau royal (ch. IV) et les touchantes cérémonies dont tous ces lieux furent témoins. Puis il va de Goritz à Froshdorff (ch. V), il voit Froshdorff (ch. VI), il nous retrace à nouveau ces cruelles péripéties de la dernière heure du Roi, la Saint Henri de 1883, la maladie et la mort (ch. VII et VIII). Et après son retour de Froshdorff en France (ch. IX) où il a noté avec beaucoup de vigueur la triste comparaison du présent avec le passé, il est de ceux qui veulent encore croire au salut de la France, et crier : Vive le Roi ! (p. 287). Six dessins à la plume où l'intention est meilleure que l'exécution nous ont offert le portrait du Roi devant le drapeau blanc et la bannière des zouaves, une vue de Goritz, de la Castagnavizza, de Froshdorff, le portrait du comte de Paris, etc. Ce livre avec sa couverture noire aux lettres d'argent est destiné à ceux dont le cœur bat à l'unisson de celui de M. Arsac. Ils sont nombreux ; tous l'accueilleront avec plaisir et le liront avec émotion.

BOURMONT.

VARIÉTÉS

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN

II. INVENTAIRE

La confection de l'inventaire avait été décidée dès 1467. Un exemplaire devait être conservé dans le bahut de l'Université, un autre remis aux mains du scribe pour assister le recteur et les doyens dans leur inspection annuelle (1). Voici la copie que nous en avons trouvée aux fol. 171 2° et suiv. du Matrologe :

Actum anno millesimo quingentesimo XV°

In libraria communi hujus Universitatis Cadomensis sunt quindecim scanna, ambones, sive lieutrini cum quindecim formulis eisdem servientibus. In quibus quidem lieutrinis sunt libri sequentes. [1

Et primo in primo ambone seu lieutrino versus scolas Legum et versus hallas sunt quinque libri videlicet : Epistole sancti Ieronimi in pargameno incipientes : « Frater Ambrosius » Ex dono Jo. Marcel, civis Rothomagensis. [2

Item volumen Majorum concordanciarum in papiro incipiens : « Quilibet volenti requirere concordancias, etc. » Ex refusionibus regentium comparatum. [3

(1) *I Concl.* XXXIII r° ; pour l'inspection de la bibliothèque par le recteur, *Bull. Soc. Ant. de Norm.*, t. XII, p. 387.

Item Postilla fratris Nicolai de Lira in Testimonium vetus, in papiro, incipiens : « Hec omnia ». Ex dono facultatis Artium. [4

Item Postilla ejusdem Nicolai de Lira super Psalterium in papiro incipiens : « Propheta magnus, etc ». Ex dono facultatis Artium. [5

Item Postilla ejusdem de Lira super Bibliam, in papiro, incipiens : « Jacob patriarcha, etc. » Ex dono facultatis Artium. [6

In secundo lieutrino sive ambone sunt tredecim libri sequentes. [7

Quidam liber incipiens : « Principia rerum inquirenda sunt, etc » et finiens : « Gratia cum omnibus vobis. Amen, » in pargameno scriptus. Ex dono predicti Marcel. [8

Item Psalterium glosatum, in pargameno, incipiens : « Laudatur, etc. » Ex dono abbatis sancti Michaellis. [9

Item Liber de Job, in pargameno, incipiens : « Vir erat in terra Hus nomine Job, etc. » et finiens : « Senex et plenus dierum, etc. » Ex dono magistri Rogeri d'Estampes. [10

Item Glosa beati Thome de Aquino super quatuor Evangelistas, in papiro, incipiens : « Sanctissimo ac reverendissimo patri, etc. » Ex dono predicti d'Estampes. [11

Item Liber Evangeliorum in pargameno incipiens « Matheus ex Judea, etc. » et in alio latere primi folii. « Liber generationis, etc. » Ex dono predicti Marcel. [12

Item Prologus in vita Christi (ms. « bonis ») juxta seriem quatuor Euvangeliorum in papiro incipiens : « Fundamentum, etc. » Ex dono d'Estampes. [13

Item Euvangelium Domini secundum Johannem, juxta expositionem Augustini, in pargameno, incipiens : « In principio, etc. » Ex dono magistri Nico. Michel. [14

Item Primum de quatuor novissimis, in papiro cum manu scriptum, ex dono ma. Ricardi Falaise. [15

Item Tabula super libro de Civitate Dei in papiro cum manu, incipiens « Ut de infra scripta Tabula, etc. » Ex dono predicti Falaize. [16

Item quidam liber continens capitula primi libri sancti Ysidori in pargameno incipiens : « Quod Deus summus, etc. » Ex dono d'Estampes. [17

Item Ierominianum opus cum tabula in pergameno, incipiens : « Abcuth.» Ex dono predicti Falaize. [18

Item quidam alius liber in pergameno incipiens : « Ut quidem breui compendio. » Ex dono predicti Falaize. [19

Item tabula super Moralia Beati Gregorii in pargameno, incipiens : « Abstinencia, etc. » Ex dono d'Estampes. [20

In tertio ambone sive lieutrino sunt decem libri sequentes. [21

Liber secundus de Sermone Domini in monte, in pargameno, in quo videtur deficere inicium, set nam incipit : « Veritas de terra orta est. » Ex dono d'Estampes. [22

Item primum volumem Augustini super Psalmos et primo usque ad Cantate, in pergameno. Ex dono d'Estampes. [23

Item secunda pars Psalterii, in pargameno, incipiens : « Dixit incipiens. » Ex dono d'Estampes. [24

Item quinta pars Psalterii, incipiens « Dixit Dominus Domino meo etc. » in pargameno. Ex dono d'Estampes. [25

Item Crisostomus super Mathiam. Ex dono ma. Jo. Caudel. [26

171 v° 172 r°. Item liber Augustini de Doctrina christiana et Be[r]nardus super Canticis, in pargameno, incipiens « Libros de doctrina christiana... » Ex dono ma. Nico. Michel. [27

Item secunda pars Psalterii super primo nocturno, in quo non est inicium in prima columna sed secunda incipit : « Quoniam Ecclesiastica » et finit : « zona triplice » in pargameno. Ex dono d'Estampes. [28

Item secunda pars Psalterii incipiens in pargameno, « Dominus illuminatio... » Ex dono d'Estampes. [29

Item volumen super libro Psalmorum, in pargameno, incipiens : « Propheta magnus..., etc., » Ex dono abbatis montis sancti Michaelis. [30

Item tercia pars Psalterii, in pargameno incipiens « Exultate Deo ». Ex dono d'Estampes. [31

In quarto ambone sunt novem libri. [32

Speculum naturale Vincentii, in papiro. Ex dono d'Estampes. [33
Item primum volumen Vincentii Historialis. Ex dono ejusdem. [34
Item secundum volumen Vincentii Historialis. Ex dono ejusdem. [35
Item tertium volumen Vincentii Historialis. Ex dono ejusdem. [36
Item Cronica imperatorum et ducum Normannie in pargameno incipiens : « Assiriorum rex, etc. » Ex dono ma. Rob. d'Argouges. [37
Item libellus de Transsitu Beate Marie cum pluribus aliis rubricis, in pargameno, incipiens « Sciendum est fratres, etc. » Ex dono predicti d'Argouges. [38
Item Prologus Magni Alberti, in papiro, post tabulam pargameni incipiens : « De abbate, etc. » Ex dono d'Estampes. [39
Item prima pars dictionarii in pargameno, incipiens « Aa ». Ex dono d'Estampes (1). [40
Vocabularius brevieoquus. [41
In quinto lieutrino seu ambone sunt XXIII libri sequentes. [42
Additiones tertie partis sancti Thome de Aquino, in pargameno, incipiens : « Quia Salvator noster. » Ex dono d'Estampes. [43
Item summa sancti Thome de Aquino, in pargameno, incipiens : « Quia catholice veritates, etc. » Ex dono magistri Nicolai des Quesney. [44
Item quartus Sententiarum sancti Thome de Aquino in pargameno : « Incipiunt : capitula. » Ex dono d'Estampes. [45
Item volumen secunde partis sancti Thome de Aquino, in pargameno, incipiens « Post communem considerationem. » Ex dono ma. Tho. Fortin. [46
Quolibeta in pargameno incipientia : « Quesitum est adeo, etc. » Ex dono episcopi Sagiensis. [47
Item tituli Questionum sententiarum, in pargameno, incipientes : « Ita est enim lex. » Ex dono magistri Nicolai du Quesney. [48
Item liber Sententiarum, in pargameno, incipiens : « Est Deus in celo. » Ex dono ma. Jo. Floridi. [49

(1) Serait-ce « Derivationes nominum Mgri Hugnitionis de Pisa civitate « manuscrit in-fol. sans fol. (Caen, Coll. Mancel, n° 3888). »

Item Prologus super legendas sanctorum in papiro, incipiens: « Universum. » Ex dono ma. Jaco. Avaine. [50
Item Primum Scripti Doctoris Subtilis in papiro incipiens : « Utrum homini. » Ex dono magistri Jo. Troismons. [51
Item Augustinus de Civitate Dei, cum comment [ari] o in papiro. Ex dono ejusdem Troismons. [52
Item volumen Ancelini et Augustini post tres folios, incipiens : « Postquam opusculum, etc. » [53
Item capitula prime partis sancti Thome de Aquino, in pergameno incipiens : « Quia sicut... » Ex dono d'Estampes. [54
Item secunda pars ejusdem in pargameno incipiens : « Post communem conservationem. » Ex dono ma. Nico. Michel. 55
Item quartum scripti Beati Thome in pargameno. Ex dono magistri Johannis Caudel. [56
Item lectura super tertio et quarto sententiarum in pargameno. Ex dono facultatis Artium. [57
172 v° 173 r°. Item primus liber summe sancti Thome de Aquino in pargameno. Ex dono ma. Jo. Blondel. [58
Item volumen super secundo sententiarum incipiens in pargameno : « Circa prologum, etc. » Ex dono facultatis artium. [59
Item quidam liber in pargameno, incipiens « postremo, etc. » Ex dono ma. Jo. Floridi. [60
Item quidam liber in pargameno, incipiens : « Completis tractatibus » et finiens : « In secula seculorum. » [61
Item prologus in libro sententiarum in pargameno incipiens : « Omnis doctrina ex Deo. » Ex dono predicti Blondel. [62
Item primum volumen operum sancti Ambrosii in papiro. [63
Item secundum volumen ejusdem. [64
Item tercium volumen ejusdem. [65
In sexto lieutrino sive ambone sunt viginti quinque libri. [66
Catholicon Januense in pargameno. Ex dono abbatis sancti Michaelis. [67
Item Preceptorium divine legis in papiro. Ex dono ma. Jaco. Avaine. [68

Item tertia pars summe sancti Thome de Aquino, cum manu in papiro scripta, incipiens : « Quia Salvator. » [69

Item Ysidorus de Figuris Veteris Testamenti in pargameno incipiens : « Historias sacre legis. » Ex dono ma. Germani de Curia. [70

Item Augustinus de Civitate Dei in papiro. Ex dono de Curia. [71

Item Augustinus de Trinitate et doctrina Christi, dictus liber Retractationum, in pargameno. Ex dono Jo. Marcel. [72

Item liber de Vitis sanctorum secundum Jacobum de Voragine, in papiro, incipiens : « Universum. » [73

Item Historia scolastica Pierre Mangeux in pargameno. Ex dono ma. Tho. Fortin. [74

Item summa Britonis in pargameno. Ex dono ma. Nico. du Quesnev [75

Item liber contra Gentiles in pargameno, incipiens : « Veritatem meditabitur. » Ex dono facultatis Artium. [76

Item secunda pars secunde sancti Thome de Aquino in pargameno. Ex dono d'Estampes. [77

Item questiones super primo, secundo, tertio et quarto sententiarum in pargameno, incipientes : « Supposito. » Ex dono ma. Jo. Ouyn. [78

Item tituli super secundo sententiarum in pargameno incipientes : « Spiritus ejus. » [79

Item quolibeta magistri Hervei in pargameno incipientia : « Cura intencionis. » Ex dono ma. Germani de Curia. [80

Item liber Cornucopie in papiro. [81

Item prima pars Biblie cum glosa ordinaria in papiro. [82

Item secunda pars. [83

Item tertia pars. [84

Item quarta pars. [85

Item liber de Aurora in pargameno incipiens : « Primo facta die. » Ex dono predicti du Quesney. [86

Item liber Aurelii Augustini de Perfectione Ecclesie in pargameno, incipiens : « Sanctis fratribus. » Ex dono predicti Marcel. [87

Item liber dictus Sententia de libro Retractationum Augustini, in pargameno, ex dono predicti Marcel. [88

Item liber Retractationum Augustini in libro Confessionum in pargameno, Ex dono predicti Marcel. [illegible]

Item Textus sententiarum in pargameno ex dono ma. Jo. Florici. [illegible]

Item Secunda secunde beati Thome de Aquino in pargameno. [illegible]

In septimo lieutrino sunt XXI libri. [illegible]

Liber Levitici, in pargameno. Ex dono ma. Rob. Masselin. [illegible]

Margarita doctorum. [illegible]

Vaurallon super sententias. [illegible]

173 v° 174 r°. Item liber Urisarum Ysaac, in pargameno. Ex dono ma. Jo. Blondel. [*En marge*] Amotus. [illegible]

Item liber Febrium Ysaac, in pargameno. [*E. m.*] Amotus. [illegible]

Item Sermones de Utino, in papiro. Ex dono ma. Jo. Ouyn. [illegible]

Item Bocatius de Generalogia deorum in papiro. Ex dono predicti de Troismons. [illegible]

Item liber de Universo et de demonibus, secundum Guillelmum Parisiensem, in pargameno, incipiens : « Scientia de universo. » Ex dono de Stampis. [illegible]

Item Ieronimus super Ysaiam, in pargameno, incipiens in secunda parte primi folii : « Visio Ysaie. » Ex dono magistri Johannis Cardel. [illegible]

Item liber Ysagogarum, in pargameno, incipiens : « Medicina dicitur. » Ex dono ma. Jo. Blondel. [*E. m.*] Amotus. [illegible]

Item Ordo officii canonici predicatorum, in pargameno, parvus liber. [*E. m.*] Amotus. [illegible]

Item Epistole Gosberti in pargameno incipientes : « Cum omnis prudentie doctrina. » Ex dono magistri Guillelmi de Villeta. [*E. m.*] Amotus. [illegible]

Item Speculum peritie theoricalis medicine secundum dominum Arnaldum de Villa Nova, in pargameno, incipiens : « Introductiones, etc. » Ex dono predicti Blondel. [*E. m.*] Amotus. [illegible]

Item mathematica Boetii exposita secundum Martianum. [illegible]

Item quidam liber in pargameno incipiens : « Sicut scribit Aristoteles » et ante tria folia finiens : « Qam ex auctoritate Aristotelis. » Ex dono ma. Jo. Bouet. [illegible]

Item textus Priciani, in pargameno. [108

Item Sermones Leonis et Augustini, in papiro, cum manu, incipientes : « Laudem Domini » et finientes « Quia diligunt » set non est finis in libro hujusmodi. Ex dono predicti Blondel. [109

Item Albertus super libro Priorum, in pargameno. Ex dono ma. Jo. Floridi. [110

Item Thimeus Platonis in pargameno. Ex dono facultatis Artium. [111

Item expositio Apocalypsis secundum diversos doctores, in pargameno, incipiens : « Quatuor modis legitur. » [112

Item postilla super Historia Susanne in pargameno incipiens ; « Queritur utrum. » Ex dono ma. Roberti La Vacche. [113

Item liber Antiquitatum Josephi et de bello Judaico, in papiro, incipiens : « Historiam. » Ex dono predicti Troismons. [114

Item sermones Discipuli in papiro incipientes : « Ecce rex tuus. » Ex dono predicti de Curia. [115

Item quidam liber in pargameno, incipiens : « Principia rerum, etc. » [116

Item otto libri Phisicorum cum multis aliis in pargameno, ex dono ma. Jo. Bouet. [117

Item Defensor pacis in papiro incipiens : « Prima distinctio. » Ex dono predicti Blondel. [118

Item epistole Sancti Bernardi, in pargameno, post tabulam incipientes : « Satis et plusquam satis ; » finientes : « Gaudium bene gauderi » set non est finis in libro hujusmodi. [119

In octavo sunt XXV libri. [Primitivement il y avait XXX^ta ; effacé.] Orthographia Johannis Tortelli Aretini in papiro, incipiens in secundo folio : « Ceperam olim ». [120

Item Sermones Francisci de Maronis, in papiro, incipientes : « In festo Nativitatis Domini, et finientes « quem dedisti ; » set non est finis in predicto libro. [121

Item liber de Vita Christi, cum aliis tractatibus in papiro, incipiens prologus : « In librum aureum Beati Bonaventure ; » et finiens : « Pro rebus meis pugnabo » Ex dono ma. Ursini Thiboult. [122

Item Logica Aristotelis, in papiro, cum manu scripta, parvi tamen valoris. Ex dono predicti Thiboult. [123

Item Flores Declamationum Senece cum pluribus aliis tractatibus incipientes : « Liberi parentes ». Ex dono predicti Tiboult. [124

Item postilla super Epistolam ad Ebreos, cum pluribus aliis tractatibus in pargameno, incipiens : « Narrabo nomen tuum » et finiens « mendacium. » Ex dono predicti Tiboult. [125

Item tractatus de Spera cum pluribus aliis quorum primus incipit : « Doceri per me desideras » et finit « Pontificatus nostri anno 3°. » Ex dono predicti Tiboult. [126

174 v° 175 r°. Item sermones, in papiro, et plures alii tractatus incipientes : « In partes Dei mei hereditas », et finientes : « Pro me Ursino Tiboult. » [127

Item summa Moralium, in papiro, incipiens post tabulam : « Quoniam homo » et finiens : « Explicit liber de Oratore. » Ex dono jam dicti Tiboult. [128

Item opus Radulphi in papiro incipiens : « Apocalipsis » et finiens : « Explicit tabula. » Ex dono predicti Tiboult. [129

Item Virgilius in papiro, cum manu, incipiens : « Quid faciat letas, » post secundum folium ante quod fuerunt extracti codices; et finiens : « Ut ille reffert. » Ex dono predicti Tiboult. [130

Item tabula Cronicarum Eusebii in papiro, ex dono predicti Tiboult. [131

Item regula monachorum in pargameno incipiens : « Ausculta, o filii. » Et est parvus liber. Ex dono predicti Tiboult. [132

Item Flores cronicarum in pargameno incipientes : « Sanctissimo patri ; » et finientes : « Infra annum. » Ex dono predicti Tiboult. [133

Item Disputatio inter clericum et militem in pargameno cum pluribus aliis, incipiens : « Oportet, » et finiens « disputatio. » Ex dono predicti Tiboult. [134

Item sermones Sancti Leonis in papiro, incipientes « Laudem Domini » et finientes : « Inter cetera unum igitur. » [135

Item magnum Decretum in pargameno, ex dono ma. Tho Fortin. [13

Item articu i dati et porecti per Boemos in concilio Basiliensi cum pluribus aliis tractatibus, incipientes : « Omnipotens Deus » et finientes : « Eternam donare dignetur. Amen. » Ex dono predicti Tiboult. [137

Item rethorica vetus Tullii in pargameno ex dono ejusdem. [138

Item quidam sermones in papiro incipientes ; « Multipharie » et finientes : « Et historia ; » set non est finis in hujusmodi libro. Ex dono ejusdem Tiboult. [139

Item postilla super Historiam Susanne in pargameno. Ex dono ejusdem Tiboult. [140

Item summa Theodori pape de Abstinencia, incipiens: « Duplex est abstinentia ; » et finiens : « Debita eterna. » Ex dono Tiboult. [141

Item quidam liber in papiro incipiens : « Nota, quatuor reddunt nos » ; et finiens « zelus indiscretus est multiplex ». Ex dono predicti Tiboult. [142

Item quidam liber sermonum cum pluribus aliis tractatibus in papiro. « Universis navicule Petri » et finiens « Eorum blasphemas. » Ex dono predicti Tiboult. [143

Item prima pars sancti Thome de Aquino, in pargameno. Ex dono predicti Thiboult. [144

Item summa Predicantium in papiro incipiens : « Predicantium » ; et finiens : « Omnis detractatorum monoculus ». Ex dono predicti Thiboult. [145

Item cronico (sic) Pomerii, in pargameno. Ex dono predicti Thiboult. [146

Item expositio Britonis in prologos Biblie cum postilla, super librum XIIeim prophetarum, incipiens : « Partibus expositis » ; et finiens : « Explicit postilla super duodecim prophetas. [147

Item epistole beati Ieronimi, in pargameno. Ex dono predicti Tiboult. [148

nono lieutrino juxta scolas theologie IVXII libri. [149

*n*ocabularius breviloquus. [150

Tullius de Officiis. [151

Salustius. [152

Commentaria Sernii in Virgilium (*En face, dans la marge, comme accolade.*) Ex dono de Lespanderie. [153

Diodorus Siculus. [154

Platina de Vitis Pontificum. [155

De proprietatibus rerum. [156

De inventoribus rerum. [157

Gaguinus de Gestis Francorum. [158

Viaticum Terre Sancte. [159

Le calendrier de Bergers. [160

Juvenalis. [161

Revertendo autem versus scolas legum, ex latere vici, in primo ambone seu lieutrino sunt decem libri sequentes. [162

Decretum magnum. [163

Decretales extravagantes. [164

Sextus. Clementine. [165

Codex Justiniani. [166

Parvum volumen Codicis. Ex dono ma. Pe. de Lesnanderie, utriusque juris doctoris. [167

Digestum vetus. [168

Digestum novum. [169

Digestum infortiatum. [170

Instituta cum casibus. [171

Opusculum de doctoribus. [172

In secundo lieutrino seu ambone illius lateris sunt viginti libri sequentes. [173

Archidiaconi super Decreto. [174

Prima et secunda pars Panormitani super primo Decretalium. [175

Prima pars Panormitani super 2°. [176

Parnormitani super 3° Decretalium. [177

Panormitani super quarto et quinto. [178

Consilia Panormitani. [179

Repertorium Panormitani. [180

Dezaba super Clementinis. [181

Baldus super Decretales. [*En face et en marge :* « Ex dono Mag. P. de Lemanderie. utriusque juris doctoris. » De même pour les volumes suivants.] [182

Prima pars Speculi. [183

Secunda pars ejusdem. [184

Tertia pars ejusdem. [185

Jo. de Ymola super primo Decretalium. [186

Jo. de Ymola super 2°. [187

Jo. de Ymola super 3°. [188

Summa Anglecana. [189

Decisiones Rote. [190

Decisiones Parlamenti Delphinalis. [191

Cepolade Servitutibus. [192
In tertio lieutrino seu ambone illius lateris sunt octodecim libri sequentes. [193
Prima pars Odoffredi super ff. veteri. [194
2a pars Odo. super eo ff. veteri. [195
Prima pars Odoffredi super C. [196
2a pars Odo. super C. [197
Prima pars repertorii Berthachini. [198
2a pars ejusdem. [199
3a pars ejusdem. [200
Angelus de Maleficiis. [201
Pratica de Ferrariis. [202
Jason super prima parte ff. veteris. [203
Jason super 2a parte ff. veteris. [204
Jason super ff. novo. [205
Jason super ff. infortiato. [206
Jason super prima parte C. [207
Jason super secunda parte C. [208
Repertorium de Milis. [209
Concilia Ludo. de Roma. [210
Breviarium Jo. Fabri. [211
In quarto lieutrino ipsius lateris sunt XXII libri sequentes. [212
Prima pars Bartholi super ff. veteri. [213
2a pars Bartholi super ff. veteri. [214
Prima pars Bartholi super ff. novo. [215
2a pars Bartholi super ff. novo. [216
Prima pars Bartholi super ff. infortiato. [217
Prima pars Bartholi super C. [218
Secunda pars Bartholi super C. [219
Repertorium Bartholi. [220
Concilia Bartholi. [221
Baldus super prima parte ff. veteris. [222
Baldus super 2a parte ff. veteris. [223
Baldus super ff. novo et infortiato. [224
Baldus super primo, 2° et 3° C. [225
Baldus super quarto et quinto C. [226
Baldus super sexto C. [227
Baldus super VII°, VIII° et IX C. [228
In quinto ambone seu lieutrino ejusdem lateris in parte inferiori ejusdem sunt XIIII libri sequentes. [229
Summa Hostiensis. [230
Hostiensis super prima parte Decretalium. [231
Hostiensis super 2a parte Decretalium. [232
Summa Astensis. [233
Henricus Bouyc super prima parte Decretalium. [234
Henricus Bouyc super 2a parte Decretalium. [235
Johannuci Fabri super Instituta. [236
Angelus de Aretio. [237
Innocentius super Decretales. [238
Cynus super C. [239
Archidiaconi super sexto. [240
Compendium de Universitate Parisiensi. [*Ces trois volumes :* « Ex dono de Lesnauderie. »] [241
Compendium de Universitate Cadomensi. [242
Cautelle juris. [243
In eodem ambone seu lieutrino in parte superiori sunt sexdecim libri sequentes. [244
Cronica Cronicarum. Ex dono de Lesnanderie. [245
Prima pars Cronice Antonine. [246
2a pars ejusdem Cronice. [247
3a pars ejusdem Cronice. [248
Prima pars Summe Antonine. [249
2a pars ejusdem Summe. [250
3a pars ejusdem Summe. [251
4a pars ejusdem Summe. [252
Tabula ejusdem Summe. [353
Augustinus de Civitate Dei. [254
Holcot. [255
Prima pars dictionarii. [256
2a pars ejusdem. [257
3a pars ejusdem. [258
Sermones Leonis. [259
Liber Dialogorum. [260
In sexto lieutrino ejusdem lateris, ex altera parte hostii, pro medicis sunt XIII libri sequentes. [261
Consiliator. [262
Scriptum Jacobi Forliviensis. [263
Forliviensis in primum Canonis. [264
Forliviensis in Amphorismos Ypocratis. [265
Compendium medicine. [266
Fen. prima quarti canonis. [267
Fen. prima tertii. [268
Primus Avicenne. [269
Fen. XIII tertii. [270
Pendagin. [271
Liber Febrium Ysaac. [272
Liber Urinarum Ysaac. [273
Speculum Arnaldi. [274
In septimo lieutrino in parte superiori pro eisdem medicis sunt libri sequentes decem. [275
Liber Canonis de egritudinibus. [276
Primus liber canonis, in pargameno. [277
Primus liber canonis, in papiro. [278
Thadeus in primum canonis. [279
Liber pandectarum. [280

Liber Mehu] Averroys. [281
Primus et 2us Avicenne. [282
Liber Urinarum Ysaac. [283
Salicetus de Summa conservationis. [284
Consiliator. [285
In eodem septimo lieutrino in parte inferiori pro eisdem medicis sunt octo libri sequentes. [286
Gentilis in primam partem canonis. [287
Gentilis in primam Fen. in canone. [288
Gentilis super 2o Fen. in canone. [289
Gentilis in primam Fen. 4ti canonis. [290
Primum volumen Rasis. [291
Secundum volumen Rasis. [292
Galienus in primo volumine. [293
Galienus in secundo volumine. [294
177 r°-178 v°. *L'an mil Vcc XIIII, incontinent après que maistre Zacarie Le Gouez fut fait scribe et Guillaume Dudoit garde de la librairie, ladite librairie fut visitée en la présence de Ouldart Desjardins, naguères garde d'icelle et dudit Dudoit et furent troviés en ladite librairie les dommages qui ensuyvent.* [295
Premièrement il fault troys des formes. [296
Item une Digeste vielle en parchemin, qui n'est pas du nombre devant dit. [297
Item il fault ung livre de medecine nommé « Lilium » qui n'est point devant escript. [298
Item on a osté de dessus les livres des Retractations saint Augustin, XIII grans cloutz qui estoient pour gardes des couvercles. [299
Item les huys et serreures de ladite librairie cassés et rompus. [300
Item aux Epistolles de saint Jérôme ont a couppé ung feullet blanc qui estoit la garde du commencement du livre. [301
Item au livre « Majorum concordanciarum » on a couppé les vignettes du premier feullet. [302
Item à « De Lira » on a coupé le feullot blanc de desrière qui estoit la garde du livre. [303
Item au livre qui se commence : « Principia rerum, » on a couppé le feullot de la garde de devant et celui de desrière en la fin. [304
Item a « Salterium glosatum », on a couppé la garde devant le premier feullot. [305
Item au livre de Job on a coupé les gardes de devant et desrière. [306
Item « in libro Euvangeliorum » les gardes de devant et desrière. [307
Item « in libro Euvangelii Domini » la garde de devant. [308
Item au livre qui se commence : « Ut quondam », la garde de devant. [309
Item au livre segond : « De Sermone Domini in monte », on a osté le commencement et le desrière feullot est coupé. [310
Item au premier volume de S. Augustin, la première lettre d'or est coupée et l'escripture qui estoit de l'autre part. [311
Item « in libro prime partis Salteri, » la première lettre d'or est coupée comme devant. [312
Item ès volumes de Vincent l'Historial, les gardes de devant sont coupées. [313
Item à la Cronique donnée d'Arguges, on a coupé les escussons d'or au premier feullet et incisé les autres feulloz d'après en coupant les diz escussons. [314
Item « in prima parte dictionnarii », les gardes devant et desrière. [315
Item « in secunda parte sancti Thome », la garde de devant. [316
Item « in prologo legendarum », plusieurs feulloz coupés et incisés. [317
Item « in libro prime partis sancti Thome », les gardes de devant et de desrière. [318
Item au livre qui se commence « postremo », la garde de devant. [319
Au « Catholicon » les gardes devant et desrière et le XIIIIe feullot coupez. [320
Item a Ysidore les gardes de devant. [321
Item à l'Istore scolastique, les gardes de devant et de desrière, le feullet demy coupé. [322
Item « tituli super 2o sententiarum », les gardes de devant et desrière. [323
Item « Aurelii Augustini », le desrière feullot couppé. [324
Item « in libro de Universo », la garde de desrière. [325

Item a « Ieronimus super Ysaiam », les gardes devant et desrière. [326
Item aux Epistolles Saint Bernard, la garde de devant et le desrain feullot où estoit escript la fin du livre. [327
Item « sermones Francisci de Maronis », la garde de devant. [328
Item « in magno Decreto », la lettre d'or et d'azur du premier feullot. [329
Item une autre lettre d'or « circa medium ejusdem libri »]330
Item une autre lettre d'or audit livre. [331
Au Sixième, la garde de desrière. [332
L'Archidiacre, la garde de desrière. [333
Et ung autre grant Décret, les gardes de devant. [334
Et la somme d'Astence, la lettre d'or ou premier feuillet et l'escripture qui estoit de l'autre part de ladite lettre couppée. [335
A Henry Bouyc IIII feullot couppés par le bas. [336
« Prima pars dictionarii », la première lettre d'or du premier feullot. [337
A « Conciliator medicine », le IX° feullet rompu et cassé et la garde de devant. [338
Item à « liber primus canonis Avicenne », la lettre première coupée et l'escripture de l'autre part et puis recollée la dite lettre. [339
Nota que l'an mil V^cc XIII, à Noel, il y avoit aux escollez de Loix XXVII couples de bancs et lieutrins. [340
Item trois grans bancz a pommettes l'ung viz à viz de la chaire doctorale et les deux autres des deux costez de ladite chaire. [341
Item aux escolles de Décret XXII couples de bancz et lieutrins et troiz bancs a pommettes comma aux escolles de Loix. [342
[Signé] Lesnauderie [paraphe], scribe conservationis. [343

CHRONIQUE

Nécrologie.—M. François Lenormant, né à Paris le 17 janvier 1837,— fils de Charles Lenormant, membre de l'Institut, suppléant de M. Guizot au collège de France, l'un des maîtres de l'archéologie moderne, et de Mme Amélie Lenormant, née Cyvoct, nièce de M. Jacques Récamier, le célèbre banquier du dix-huitième siècle et fille adoptive de Mme Juliette Récamier (de l'abbaye aux Bois), — ne fréquenta jamais les collèges, échappa à ce moule uniforme dans lequel l'enseignement de l'État façonne toutes les physionomies, et termina son éducation dans la maison paternelle. Un père et une mère éminents lui inspirèrent dès son enfance l'amour de la science et le respect des vérités chrétiennes. Ses succès furent précoces. A 14 ans, il correspondait, à propos d'une inscription grecque, avec M. Hase ; à 17 ans, il publiait des mémoires et entreprenait avec son père et le marquis de Vogüé un voyage archéologique dans les anciennes villes romaines du midi de la Gaule.—A viugt ans, il était lauréat de l'Institut; la même année (1857) il publiait, pour l'obtention du grade de licencié en droit, une thèse savante sur les voies de recours dans le droit romain et le droit du moyen âge. En 1859, il entreprenait ce voyage dans l'Attique, commencé avec tant de joie et de confiance, et dont il devait revenir en portant le deuil d'un père vénéré. Bientôt il ramène sa mère dans cette ville d'Athènes, devenue pour lui un lieu de pèlerinage. Là il apprend les massacres de Syrie, et vole à Beyrouth pour porter des secours aux victimes ; il publie en leur faveur d'éloquents plaidoyers. Ce serait bien mal connaître Lenormant que de ne pas signaler chez lui, à côté d'une prodigieuse aptitude au travail de cabinet, l'ardeur qui le portait à embrasser quelquefois avec impétuosité toutes les causes généreuses. On le vit tout jeune, à la conférence Molé, prendre contre Gambetta

la défense de la reine Marie-Antoinette. On put l'entendre dans les clubs de 1869 à Paris défendre avec l'autorité de sa parole les principes libéraux contre les coryphées de la démagogie parisienne. Un discours de lui, prononcé dans un meeting populaire pour défendre la liberté religieuse, a été publié dans le *Français* de cette époque. Pendant le siège de Paris il servit avec dévouement dans une compagnie de mobilisés. Ces traits suffisent à faire connaître l'homme ; pour connaître le savant, il faudrait parcourir la liste des ouvrages publiés pendant cette vie courte mais féconde pour la science.

Nous allons en placer les points les plus saillants sous les yeux de nos lecteurs :

Lettre à M. Hase sur des tablettes grecques trouvées à Memphis ; *Revue archéol.*, VIIe année (1851), 1re part., p. 461 à 470. — *Examen du livre du P. Garucci sur les inscriptions graphites tracées à la pointe* (*Correspondant*, 1854) ; — *Mémoire sur l'inscription grecque d'Autun ;* publié dans les *Mélanges d'archéologie* des PP. Cahier et Martin, (1855) ; — *Bull. de la Soc. botanique de France* de 1855 : *Mémoire sur un manuscrit du neuvième siècle de la bibliothèque impériale* ; — *Les derniers événements de Syrie* (Paris, Douniol, 1860, in-8) ; — *Histoire des massacres de Syrie en* 1860 (Paris, Hachette, 1861, in-8) ; — *Recherches archéologiques à Éleusis.* — *Recueil des Inscriptions* (Paris, 1862, in-8) ; — *Monographie de la voie sacrée éleusinienne, de ses monuments et de ses souvenirs* (Paris, 1864, in-8) ; — *Études paléographiques sur l'alphabet pehlevi* ; — *Introduction à un mémoire sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde* (Paris, 1866, in-8), couronnée par l'Institut ; — *Essai sur un document mathématique chaldéen, et, à cette occasion, sur le système des poids et mesures de Babylone ;* — *Lettres à M. Saint-Claire Deville*, insérées dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* de 1870, relatives aux phénomènes volcaniques observés dans l'île de Santorin ; — Communications insérées dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* de 1870 sur la représentation figurée des animaux domestiques dans les monuments égyptiens ; — *Commentaire sur les fragments cosmogoniques de Bérose* et *Lettres assyriologiques, études accadiennes* (3 vol. parus en 1871, 1873, 1879) ; — *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien* (Paris, Maisonneuve, 1872-1873, 2 vol. in-4) ; — *Les premières civilisations. Études d'histoire et d'archéologie* (Paris, A. Lévy, 1874, 2 vol. in-8, 2e édit., 1874, 2 vol. in-12) ; — *Les sciences occultes en Asie* : 1re partie. La Magie chez les Chaldéens et les Origines accadiennes (1874, in-8) ; 2e partie. La divination et la science des présages chez les Chaldéens, (1875, in-8) ; — Cet ouvrage fut bientôt traduit en anglais et en allemand : *Chaldean magic, its origin and development* (Londres, 1877, in-8). Cette édition n'est pas une simple traduction, c'est une refonte de l'ouvrage ; — *Chefs-d'œuvre de l'art antique*, en collaboration avec M. Robion, publication d'un grand intérêt artistique ; — *Cours d'archéologie à la Bibliothèque nationale*. Leçons sur les mystères d'Éleusis, le culte de Bacchus, les monuments de l'Assyrie, l'étude des vases peints ; — *La monnaie dans l'antiquité*, leçons professées dans la chaire d'archéologie près la Bibl. Nat. en 1875-1877 (Paris, 1878-1879, 3 vol. in-8) ; — *Études cunéiformes en* 1878. Sous ce titre modeste sont soulevés les plus difficiles problèmes ; — *L'Apulie et la Lucanie* (Paris, A Lévy, 1881, 2 vol. in-8), publié à la suite de son *Deuxième voyage entrepris en* 1882 : — *La Genèse*, traduction d'après l'hébreu avec distinction des éléments constitutifs du texte, suivi d'un *Essai de restitution des livres primitifs* dont s'est servi le dernier rédacteur (Paris, A. Lévy, 1 vol. in-8) ; — *Origines de l'histoire d'après la Bible* (A. Lévy) ; *La Grande-Grèce*, paysages et histoire (Paris,

A. Lévy, 3 vol. in-8 ; autre édition in-12) ; — Son dernier ouvrage fut les *Monnaies et médailles : Études élémentaires de numismatique et de glyptique*, dont malgré l'état de sa santé, il avait eu la force de corriger les épreuves pendant les dernières semaines de sa vie ; — il laisse une *Nouvelle édition du Manuel d'histoire ancienne* entièrement refondue, ouvrage en cours de publication (Maison Lévy). Cette longue énumération suppose un immense labeur, et cependant si l'on voulait être complet il faudrait y ajouter un grand nombre d'articles importants publiés dans la *Revue de numismatique*, la *Revue archéologique*, la *Gazette des beaux-arts*, le *Journal asiatique*, la *Revue des Deux-Mondes*, les *Annales de philosophie chrétienne*, dans le journal le *Parlement*. On ne peut évaluer à moins de trente-cinq volumes in-8° les publications de F. Lenormant seulement pendant les dix dernières années de sa vie. Sa collaboration tient une place considérable dans le dictionnaire des antiquités grecques et romaines de MM. Daremberg et Saglio. Signalons les articles *Alphabet*, *As*, *Bacchus*, *Cabiri*, *Cérès*, etc. Enfin on ne peut passer sous silence la fondation du grand et savant recueil périodique qu'il fonda avec M. le baron de Witte en 1875, et dont il fut, en collaboration avec ce maître érudit, pendant dix ans le directeur. Il y publia sous son nom et sous des noms fictifs un grand nombre d'études maistrales et fut pendant ce temps , suivant l'expression de M. de Lasteyrie, son continuateur « la vie et l'âme » de la *Gazette archéologique*.

François Lenormant s'est éteint le 9 décembre 1883, entre les bras de son ami, M. l'abbé de Broglie. M. Natalis de Wailly a recueilli dans une brochure précédée d'une touchante dédicace, les discours prononcés sur la tombe de Lenormant par M. Heuzey, président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; Léopold Delisle, administrateur de la Bibliothèque nationale, et R. de Lasteyrie, professeur à l'Ecole des chartes, l'un des directeurs de la *Gazette archéologique*. — Une notice étendue sur Lenormant, rédigée par MM. le baron de Witte et de Lasteyrie, a été publiée par la *Gazette archéologique*. — L'Eglise ne pouvait manquer de prendre sa part du deuil de la science. Certes Lenormant avait eu de grandes hardiesses, certes on peut discerner dans quelques parties de son œuvre la hâte causée par le pressentiment d'une fin prochaine. Sa vie avait été remplie, écrasée, par un rude labeur, son esprit était humble et son âme vaillante, sa foi sincère. Aussi la *Semaine religieuse du diocèse de Paris* (15 décembre 1883) lui rendit avec autorité le touchant témoignage que nous inscrivons à la fin de cette notice. Les polémiques auxquelles la mémoire de Lenormant a donné lieu dans les journaux prêtent à ce témoignage une véritable importance :

« On se rappelle avec quelle noble franchise, en tête d'un livre qui pouvait lui attirer des attaques de bien des côtés, M. Lenormant avait hautement affirmé ses convictions chrétiennes. Cette profession de foi ne l'a pas empêché d'être admis l'année suivante à l'Académie des inscriptions, où d'ailleurs ses travaux si nombreux et si pleins de faits l'appelaient naturellement. Il réunissait, chose rare, une science très étendue de l'antiquité classique à des connaissances profondes et spéciales dans l'Assyriologie, l'Egyptologie et les études sémitiques. Son manuel d'histoire ancienne de l'Orient restera classique, bien que la mort ait interrompu la seconde édition plus développée qu'il avait entreprise. L'apologétique chrétienne perd en lui plus encore que la science, car, malgré ses hardiesses, et à cause peut-être de ses hardiesses, il avait su présenter la doctrine et le passé du christianisme sous une forme capable de frapper les adversaires eux-mêmes, et

d'interrompre cette prescription injustement invoquée par l'ignorance et l'impiété qui semble condamner la science des chrétiens au mépris des incrédules. Le Christianisme qu'il professait ainsi dans ses livres était d'ailleurs profondément gravé dans son cœur. Durant sa longue et douloureuse maladie, il a montré des sentiments de foi vive, de courage et de résignation qui étonnèrent ceux-mêmes qui savaient combien ses convictions étaient sincères et sa vie tout entière chrétienne. Il avait un grand désir de guérir, non seulement pour ne pas abandonner sa mère vénérable qui perdait en lui le dernier de ses quatre enfants, sa veuve et son fils en bas-âge, mais aussi parce qu'il se sentait utile pour la cause de l'Eglise. « J'ai encore une œuvre à faire, » répétait-il souvent, et, jusqu'au dernier jour, il espéra que Dieu le laisserait encore travailler pour sa gloire. Mais ce désir si ardent et si explicable était accompagné d'une parfaite résignation. Il avait toujours à la bouche le nom du Sauveur, et le prononçait avec amour. Il se félicitait de l'honneur que Jésus-Christ lui faisait en permettant que les médecins aient pratiqué cinq ouvertures dans son corps, à l'image des cinq plaies du Maître qu'il aimait. Il acceptait avec amour la volonté de Dieu; ce seul mot calmait toute l'ardeur de son désir de vivre, et c'était lui qui encourageait et consolait ceux qui l'entouraient, leur communiquait sa soumission et la paix qui régnait dans son cœur. Sa mort sera donc, comme sa vie et ses écrits, un témoignage que la science et la foi ne sont point opposées et peuvent habiter dans la même intelligence sans se détruire l'une l'autre ni même s'affaiblir. »

ETIENNE RÉCAMIER.

—Le cardinal Victor-Auguste DECHAMPS, naquit le 6 décembre 1810, à Melle, près de Gand, dans la célèbre institution d'enseignement fondée par son père. Il était frère de l'illustre homme d'Etat, M. Adolphe Dechamps, qui a joué un rôle des plus brillants comme chef de la droite parlementaire pendant la seconde moitié du règne de Léopold Ier. Les deux frères achevaient leurs études sous le toit paternel quand éclata la révolution belge de 1830 : ils s'y intéressèrent avec une vive ardeur. Mais pendant qu'Adolphe trouvait dans les luttes de la politique l'aliment qui devait suffire à l'activité de sa vie entière, Victor-Auguste se détacha de bonne heure des préoccupations terrestres et assigna un but plus élevé à son ambition. « C'était en 1831, dit un de ses biographes, le jeune paléiste assistait à l'entrée triomphale du premier roi des Belges dans la nouvelle capitale. Le cortège passa sous la fenêtre d'où il le contemplait, bruyant, animé, plein de fanfares et d'acclamations. Puis, le défilé terminé, le silence se fit dans la rue; plus rien, hors quelques fleurs piétinées, plus rien n'y restait des peuples humains qui l'avaient un instant transformé. Je ne servirai qu'un roi qui ne passe point, dit le jeune homme. Et il alla se présenter au séminaire de Tournai (*Grand Almanach belge*, publié par la Société bibliographique belge, 1888, p. 16). Ordonné prêtre en 1834, il entrait, dès l'année suivante, au noviciat des Rédemptoristes à Saint-Cloud. Il reste de cette date une touchante poésie que lui adressa à cette occasion son frère Adolphe : elle figure dans plus d'un recueil littéraire. Le Père Dechamps eut bientôt conquis la réputation de premier orateur sacré que possédât la Belgique. Au célèbre jubilé de la Fête-Dieu à Liège en 1846, dont la Société catholique a gardé un si profond souvenir, il brilla à côté des Lacordaire, des Ravignan et des Dupanloup, ce fut lui aussi qui fut chargé de prononcer en 1850 l'oraison funèbre de Marie-Louise, première reine des Belges, de même que conformément aux vœux de la défunte, il reçut la mission d'enseigner les vérités

de la religion aux deux augustes fils de Léopold Ier, le roi actuel et son frère, le comte de Flandre. Longue, laborieuse et féconde fut la carrière apostolique du Père Dechamps. Il se multipliait pour le bien des âmes. La *Sainte-Famille* lui doit en grande partie ses succès. Prédicateur des plus écoutés, missionnaire infatigable, conseiller ou directeur d'un grand nombre de consciences, il trouvait encore le temps d'écrire des livres qui resteront comme des monuments de l'apologétique cloîtrée au dix-neuvième siècle. C'est à lui qu'on doit la conversion de l'illustre Lamoricière. Il avait refusé de prendre la direction de l'Université de Louvain, et il fallut un ordre formel du pape pour le décider à accepter le siège épiscopal de Namur, en 1866. Il devait le quitter bientôt pour occuper le trône archiépiscopal de Malines en 1867. On se souvient du rôle éminent qu'il joua lors du conseil du Vatican, et de la polémique victorieuse qu'il soutint à cette occasion contre le P. Gratry au sujet de l'infaillibilité du Pape. Lorsque Victor Hugo séjourna pour la deuxième fois en Belgique, l'illustre prélat voulut profiter des relations d'ancienne amitié qui l'unissaient au grand poète pour essayer de le ramener à la foi qui avait été l'honneur de la jeunesse et de son âge même : il en résulte une correspondance qui, on le devine bien, resta sans résultat. En 1875, le pape Pie IX voulut récompenser les éminents services rendus à l'Eglise par Mgr Dechamps en lui conférant la pourpre cardinalice. Mgr Dechamps prit rang parmi l'ordre des cardinaux-prêtres avec le titre de Saint-Bernard-aux-Thermes. Une santé délicate, minée par les longs travaux de l'apostolat et traitée sans ménagement par le pieux prélat, qui au faîte des dignités se souvenait toujours de la règle de saint Alphonse, lui valut de longues souffrances pendant les dernières années de la vie. C'est néanmoins à ce terme de la vie mortelle qu'il a conquis l'impérissable gloire d'avoir, par une attitude pleine de sagesse et de fermeté dans la question scolaire, déjoué les plans de la secte maçonnique et stérilisé d'avance la *loi du malheur*, dont les jours sont désormais comptés. Il mourut dans sa ville métropolitaine, le 29 septembre 1883.

— Le comte Théodore-Achille-Louis du Moncel est mort à Paris le 16 février 1884, après quelques jours de maladie. Il était né dans cette même ville le 5 mars 1821. Fils d'un général du génie, pair de France, qui se livrait avec ardeur à l'agriculture, il se porta avec non moins d'ardeur à des études d'un autre genre. A peine sorti du collège, il publiait un *Traité de perspective*, et, peu après, les *Souvenirs d'un voyage en Orient*, dont les planches furent dessinées et lithographiées par lui. A partir de 1850, il s'adonna exclusivement aux sciences physiques. C'est la construction d'appareils météorologiques enregistreurs qui l'engagea dans l'étude de l'électricité; dès l'exposition universelle de 1855, il se signalait par des appareils ingénieux. En 1860, fut créé pour lui le poste d'ingénieur-électricien de l'administration des lignes télégraphiques, poste qu'il occupa jusqu'en 1873. Nommé officier de la Légion d'honneur en 1866, il était, en 1874, élu membre libre de l'Académie des sciences. Depuis 1856, il était membre du Conseil de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale. Un grand nombre de sociétés savantes s'honoraient de le compter parmi leurs membres. Il s'est occupé surtout de développer et de vulgariser les applications de l'électricité. A ce point de vue, il a beaucoup fait et comme inventeur et comme écrivain. Il a été le premier à faire connaître en France le téléphone, le microphone, le phonographe. Sa légitime réputation, sous ce rapport, a un peu rejeté dans l'ombre ses recherches théoriques, cependant très importantes sur

les appareils d'induction, sur la conductibilité des conducteurs imparfaits sur l'effluve électrique, qu'il observa le premier, sur les lois de l'aimantation et les conditions de la meilleure construction des électro-aimants. Il avait épousé la fille du comte de Montalivet, qui fut la compagne de ses travaux. Indépendamment de nombreux mémoires publiés dans divers recueils, il est l'auteur des ouvrages suivants : *Traité de Perspective*; — *Venise à Constantinople à travers la Grèce* ; — *Traité pratique de télégraphie* — *Exposé des applications de l'électricité* (3e édit., 5 vol. in-8, Gauthier-Villars) ; — *Détermination des éléments de construction des électro-aimants* (2e éd., 1 vol., Gauthier-Villars). — Les ouvrages suivants font partie de la *Bibliothèque des merveilles* publiée par la maison Hachette : *L'éclairage électrique* (2e édit., 2 vol. in-18) ; — *Le Téléphone* (4e édit. 1 vol.) ; — *Le Microphone, le radiophone, le phonographe* (1 vol.) ; — *L'électricité comme force motrice* (en collaboration avec M. Frank Geraldy) (1 vol.). — Depuis 1881 il s'occupait activement de la direction scientifique du journal *la Lumière électrique*, qu'il avait fondé.

On annonce encore la mort : de Mgr Jules-Hugues-Marie de Sucy d'Arcy, camérier d'honneur du Pape, ancien aumônier de la marine, ancien curé de Jeuxey, mort à Epinal ; il laisse une grande partie de sa fortune pour la création, à Epinal, d'un établissement d'instruction catholique; — de M. Siguy, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Montpellier qui, pendant une longue suite d'années, occupa avec beaucoup d'éclat une des chaires de la Faculté des lettres ; — de M. Charles Lambert, auteur de deux ouvrages de philosophie intitulés : *le Système du monde moral* et l'*Immortalité selon du Christ*, qui a succombé, à Cannes, à une maladie foudroyante; — de M. Ismaïl Urbain, ancien Saint-Simonien qui, fixé en Egypte, où il était devenu musulman, passa ensuite dans le corps des interprètes militaires et fit partie du conseil supérieur du gouvernement d'Alger; auteur de plusieurs ouvrages sur l'Algérie, il avait collaboré au *Siècle* et aux *Débats*; — d'un jeune explorateur M. G. Roth, chargé par la Société de géographie commerciale de Saint-Gall d'une exploration au Soudan, il est mort dans une ville de la haute Egypte ; tombé entre les mains du Mahdi, qui l'avait gardé pendant quelque temps, il avait réussi à s'échapper et à regagner la haute Egypte, où il a succombé à la fièvre; — de M. le professeur Thomas Chenery, l'un des deux directeurs du *Times*, mort à l'âge de cinquante-huit ans; élève au collège d'Eton, il avait pris ses grades à l'Université de Cambridge, où il occupa la chaire des langues sémitiques; — de M. Laroque, le libraire bien connu des amateurs, enlevé par une attaque d'apoplexie foudroyante.

Institut. — *Académie française.* — Dans sa séance du 21 février, l'Académie a procédé à l'élection de deux membres, en remplacement de MM. Victor de Laprade et Henri Martin. M. François Coppée a été appelé à occuper le premier fauteuil, par 24 voix contre 9 donnés à M. Emile Montégut. — M. Ferdinand de Lesseps a été désigné pour occuper le second, par 21 suffrages; il y a eu dix bulletins blancs et une voix a été donnée à M. l'abbé Petit.

Académie des sciences. — Dans sa séance du 3 mars, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre dans la section de géométrie. M. Darboux a été élu par 47 voix contre 3 à M. Laguerre et 2 à M. Poincaré.

Académie des sciences morales et politiques. — Dans sa séance du 1er mars, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre en remplacement de

M. Henri Martin. M. Chéruel a été élu par 25 voix contre 8 données à M. Himlys et 1 à M. Armand Baschet.

Académie des beaux-arts. — Dans sa séance du 1er mars, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre en remplacement de M. Lesueur, qui appartenait à la section d'architecture. Il y a eu trois tours de scrutin. Le nombre des votants était de 32. Ont obtenu au premier tour : MM. André, 12 voix; Daumet, 11 ; Diet, 8 ; Normand, 1. Au deuxième tour : MM. André, 12 voix ; Daumet, 11 ; Diet, 6. Au troisième tour, M. André a été élu par 17 voix contre 13 données à M. Daumet et 2 à M. Diet.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 8 février, M. L. Hervieux a communiqué un mémoire sur le fabuliste Phèdre et ses anciens imitateurs ; M. Ph. Berger a commencé la lecture (continuée dans la séance du 15), d'un travail consacré à l'étude de quelques stèles phéniciennes rapportées d'Hadrumète (aujourd'hui Sousa) par M. l'abbé Tritudez.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans sa séance du 2 février, M. Francisque Boullier a achevé la lecture de son mémoire sur les Compensations dans la vie humaine. — Dans les séances des 9 et 16 février, M. Victor Duruy a donné lecture du résumé général de son *Histoire des Romains*.

Prix : — L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen met au concours pour 1885-86 : 1° Prix Dan de la Vauterie. — *De la conservation des sujets et pièces anatomiques.* Le prix est de mille francs. 2° Prix Le Sauvage. — *Anatomie, histologie et homologie des différentes parties du système nerveux des poissons.* 3° Prix Lair. — *La poésie française en Normandie au quinzième et au seizième siècles.* L'Académie de Caen proroge cette question à l'année 1885. Le prix est porté à quinze cents francs. Les Mémoires devront être envoyés au plus tard le 31 décembre 1884.

Société de l'Histoire de France. — Chacun connaît les publications faites sous les auspices de l'Histoire de France, qui doit en 1884 célébrer le cinquantième anniversaire de sa création. Nulle société savante n'a produit davantage et n'a fourni aux érudits des éditions plus précieuses de nos historiens nationaux. Il suffit de citer les belles éditions de Villehardouin, de saint Grégoire de Tours, de Monluc, de Brantôme, de Joinville, de Froissart, de Bassompierre, de Commines, de l'avocat Barbier et du marquis d'Argenson. Les noms les plus illustres ou les plus renommés de la science historique figurent dans la liste de ses membres et de ses collaborateurs, et chaque jour apporte un nouveau contingent à celle de ses publications, qui sont répandues dans l'Europe entière. Parmi les dernières de celles-ci, nous citerons les *Mémoires d'Olivier de la Marche*, chroniqueur du quinzième siècle, qui, sans avoir la finesse diplomatique de Commines ou la saveur de la langue naïve de Froissart, est peut-être l'écrivain le plus goûté de cette époque où s'éteignit définitivement la chevalerie française. On avait besoin d'une nouvelle édition de ce chroniqueur, car toutes celles qui avaient paru jusqu'à ce jour étaient incomplètes ou fautives. M. Henri Beaune, ancien procureur général, a été chargé par la *Société de l'histoire de France* d'en publier une nouvelle, et il s'est adjoint pour ce travail d'érudition M. J. d'Arbaumont, qui a déjà donné plusieurs ouvrages importants sur l'histoire de Bourgogne. Son édition, dont le premier volume vient de paraître, a reçu des érudits l'accueil le plus flatteur.

Alliance Française. — *Association nationale pour la propagation de la lan-*

gue française dans les colonies et à l'étranger. — Le Comité central de l'Alliance s'est réuni le 21 février sous la présidence de M. Duruy. M. Paul Melon a donné des renseignements pleins d'intérêt sur les écoles françaises de la Tunisie, où il a déjà distribué à ses frais beaucoup de livres et beaucoup d'argent. M. Melon a principalement aidé les écoles congréganistes ; M. l'abbé Charmettant a appelé l'attention du comité sur les écoles israélites où la langue française est également enseignée. — Le Comité central a décidé la répartition de ses membres en sections correspondant aux diverses régions où s'exercera l'action de l'Alliance.

— M. Cambon, ministre de France à Tunis, assistait à la réunion ; il y a apporté des renseignements pleins d'intérêt sur l'état de l'enseignement de la langue française dans les écoles françaises et indigènes. Les établissements fondés par le cardinal Lavigerie, ceux de l'alliance israélite et le collège indigène Sadiki comptent en tout près de 4,000 élèves. Au nom du comité M. Duruy a remercié M. Cambon des services qu'il rend à l'enseignement du français et il a proposé, en même temps de transmettre les sentiments de reconnaissance de la Société à S. E. le cardinal Lavigerie. Inutile d'ajouter que cette proposition a été votée à l'unanimité. Les sections régionales travailleront séparément en attendant la prochaine réunion générale qui aura lieu le 20 mars.

Les Sociétés historiques et la critique allemande. — M. Gustave Bossert vient de publier sous ce titre : *Die historischen Vereine von dem Tribunal der Wissenschaft* (Heilbronn, 1883, br. in-16 de 40 p. Prix : 75 c.), une brochure en réponse à la vigoureuse charge à fond que M. G. Haag dirigeait il y a un an contre les sociétés historiques de province (*Die territori algeschichte und ikre Beuchtigung*. Gotha, 1883). Bien que l'attaque et la défense se soient placées au point de vue allemand, la question débattue dans ces deux brochures a néanmoins un caractère universel qui leur vaudra des lecteurs en dehors de l'Allemagne. Je ne connais malheureusement le travail de M. Haag que par la réfutation de M. Bossert; mais, comme celui-ci commence par un exposé complet et méthodique des griefs de son adversaire, qu'il suit pas à pas dans sa réplique, il est facile de se rendre compte des principales objections et de la valeur des réponses qu'y fait M. Bossert. Les reproches faits aux sociétés de province se groupent dans le mémoire que j'analyse sous onze titres différents. Voici les principaux : Il y a trop d'*amateurs* dans ces sociétés ; les publications consistent d'ordinaire, ou bien dans des travaux de troisième main qui se bornent à vulgariser les résultats des recherches d'autrui, ou bien dans des matériaux bruts qu'on extrait de la carrière sans se donner la peine de les dégrossir ou de les mettre en œuvre. On sacrifie trop souvent à la crainte d'indisposer des personnalités influentes en refusant l'insertion de travaux sans valeur. Tantôt, on s'occupe de choses qui n'ont qu'un intérêt purement local et aucun profit pour la science, tantôt, on entreprend une tâche au-dessus de ses forces, et sans se douter des difficultés qu'elle présente. On a la rage du *préhistorique*, etc. M. Bossert convient d'une partie de ces griefs, mais explique la plus grande partie des défauts réels que présentent les sociétés de province par l'indifférence des savants et des historiens de profession, qui ne daignent pas y entrer, encore moins y jouer un rôle, et qui les laissent sans direction et abandonnées à elles-mêmes. M. Haag voudrait voir les sociétés de province publier des tables de *régestes*, des chroniques locales, des recueils diplomatiques, etc. Mais, répond M. Bossert, avec la manie de tout centraliser qui sévit dans nos dépôts d'archives, comme partout ailleurs,

une tâche pareille est impossible aux travailleurs de province : la matière première leur manque, et il n'y a d'ordinaire que les habitants des capitales ou des grands chefs-lieux qui aient le bonheur de pouvoir faire de telles recherches sur place. M. Bossert répond moins victorieusement à une autre suggestion de M. Hoag, qui, à la suite de M. Riehl, croit pouvoir tracer aux sociétés de province leur véritable mission. Elles devraient, selon ces savants, se préoccuper avant tout des sujets qui sont le plus à leur portée : la vie populaire locale avec ses mille manifestations ; les croyances, les légendes, les chansons, les dictons, les pratiques et coutumes particulières ; la division et la répartition de la propriété, les noms des lieux dits, etc., etc. Il est incontestable que c'est là le vrai terrain des corps scientifiques qui n'ont pas sous la main les ressources nécessaires pour se livrer à des recherches approfondies sur l'histoire générale. Qu'ils l'abordent donc résolument, et ils verront leurs efforts récompensés par des résultats sérieux. M. Bossert, après avoir achevé sa plaidoierie, signale lui-même aux clients qu'il vient de défendre, quelques réformes selon lui urgentes : mais ses observations ne portent que sur des détails insignifiants, tels que, par exemple, le format divers des publications de chaque société, etc.

Il y avait de meilleurs conseils à donner. Et s'il m'est permis de glisser ici, en terminant, quelques idées personnelles dictées par l'expérience, je crois qu'en Allemagne, comme en Belgique et comme un peu partout, les sociétés de province devraient, pour suppléer à ce qui manque à chacune et pour s'instruire mutuellement, se rechercher plus souvent, se réunir tous les ans en congrès, discuter ensemble les questions d'organisation, se tracer un programme mûrement réfléchi, en un mot, sortir de l'isolement, qui leur est mortel, et unir toutes leurs forces dans la poursuite du but commun. Ce groupement des œuvres locales, tout en respectant l'indépendance de chacune, les protégerait contre les défaillances, leur inspirerait du courage et de l'émulation, les éclairerait sur leur mission véritable. Des relations plus étroites encore pourraient être créées entre les sociétés voisines, elles pourraient se faire visite pendant l'année et élargir chacune son horizon, en se mettant au courant des travaux et des ressources de l'autre. Cette idée a été réalisée à plusieurs reprises en Belgique, et toujours avec le plus grand succès. — Godefroid Kurth.

Une narration fabuleuse de la vie d'Alexandre-le Grand. — Sous ce titre M. Gustave Brunet publie un extrait de son catalogue inédit des incunables conservés à la bibliothèque de la ville de Bordeaux, extrait inséré dans les *Actes* de l'Académie de cette ville et qui nous donne la meilleure idée de l'ouvrage préparé par notre savant collaborateur (in-8 de 14 p. 1884). M. Brunet nous fournit d'abord d'excellents renseignements sur les publications anciennes ou nouvelles, françaises ou étrangères, relatives aux incunables. Il signale ensuite les principales études dont l'histoire fabuleuse du conquérant macédonien a été l'objet. Enfin il analyse le texte latin du précieux volume qui dans la bibliothèque de la ville de Bordeaux est inscrit sous le n° 1473 petit in-folio de 36 feuillets, sans date), et il fait ressortir tout ce qu'à de curieux le récit légendaire des exploits d'Alexandre. L'habile bibliographe termine sa très intéressante et trop courte notice en nous annonçant que M. P. Meyer prépare sur les vieilles épopées françaises relatives au plus grand des héros de l'antiquité, un travail fort important qui formera 2 ou 3 volumes in-8. — T. de L.

Voyage en Terre-Sainte d'un maire de Bordeaux au quatorzième siècle — Ce document a pour éditeur M. le comte Riant, et cela seul nous dis-

pense de donner aucun éloge à la précieuse plaquette du célèbre spécialiste. Le récit, en langue latine, est extrait des *Archives de l'Orient latin publiées sous le patronage de la Société de l'Orient latin* (Gènes, 1883, in-4° de 11 p. tiré à 100 exemplaires). On l'a trouvé dans les deux derniers feuillets du manuscrit n. 449 du collège de Caïus à Cambridge. Il a pour auteur un inconnu, Thomas Brygg, probablement écuyer ou chapelain du principal personnage de la narration, Thomas de Swinburne, chevalier anglais, alors châtelain de Guines et qui devint plus tard maire de Bordeaux et châtelain de Fronsac. Partis de Guines le mardi 6 août 1392, les voyageurs s'embarquent à Venise le 2 septembre, en compagnie des chevaliers allemands Hans de Hoske et Snutt de Setau et de sept écuyers tchèques et allemands. Ils arrivent à Alexandrie le 20 octobre et y restent dix jours ; ils sont le 1 novembre au Caire, en repartent le 8, et arrivent au Sinaï le 19. Le 22 ils se remettent en route, passent à Gaza le 3 décembre, le 7 à Hébron, le 8 à Bethléem et entrent le 9 à Jérusalem. Ils ne mettent que huit jours à visiter la ville et ses environs et repartent le 17 décembre pour Damas, où ils parviennent le 25. Le 3 janvier 1393, ils étaient de retour à Beyrouth où ils attendirent douze jours un vaisseau en partance pour Rhodes. Tel fut le voyage tel que le résume M. le comte Riant. Un compte des dépenses des 159 jours du voyage, termine le récit et nous montre ce que pouvait coûter alors de temps et d'argent le pèlerinage de Terre-Sainte pour un riche chevalier et sa suite. En supposant que cette suite fut de dix personnes, on trouve, pour les frais estimés en chiffre exacts, environ 477 ducats 1/2, ce qui représente une valeur supérieure à 11,622 fr. de notre monnaie, somme à tout prendre, peu considérable. M. le comte Riant est un trop consciencieux érudit pour n'avoir pas cherché à donner quelques détails sur Thomas de Swinburne. Ce maire de Bordeaux n'a pas laissé de traces dans l'histoire locale, et mon savant ami M. Jules Delpit et moi nous n'avons pu indiquer à M. le comte Riant, quand il nous a fait l'honneur de nous interroger, qu'un vague passage de l'abbé Beaurein (*Œuvres*, t. IV, p. 381). Le zélé chercheur a été plus heureux en Angleterre, où la maison de Swinburne compte encore aujourd'hui d'assez nombreux représentants, parmi lesquels figure le poète éminent Algernon C. Swinburne. On a communiqué à M. le comte Riant deux épitaphes françaises, gravées sur deux dalles funéraires de l'église de Little Horkesley, Essex, desquelles il résulte que Thomas de Swinburne, fils de Robert de Swinburne, mourut en 1415. De divers autres documents anglais il résulte encore que le roi Richard II avait nommé le futur pèlerin châtelain de Guines pour deux ans, le 8 février 1391, que Thomas devint maire de Bordeaux le 8 mars 1401, châtelain de Fronsac le 1er mars 1408, qu'en 1404 il figure au nombre des ambassadeurs anglais résidant à Calais pour les affaires de Flandre, et qu'enfin il paraît avoir en 1405 cumulé les fonctions de maire de Bordeaux avec celles d'amiral. — T. DE L.

VOYAGE DE PHILIPPE DE VOISINS A JÉRUSALEM. — Philippe de Voisins appartenait à l'une des plus anciennes maisons de la Gascogne ; en 1490, il entreprit de faire aux Lieux Saints un voyage dont Jean de Belesta écuyer, seigneur de la Binele qui l'accompagnait écrivit la relation. On n'a point de renseignements sur ce personnage et l'on doit désespérer d'en découvrir puisque M. Tamizey de Larroque (*Voyage à Jérusalem de Philippe de Voisins*, publié pour la Société historique de Gascogne par Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut, Paris, Champion, 1883, in-8, de 60 pages). n'a retrouvé sa trace nulle part. Ce Jean de Belesta n'était du reste pas un lé-

tré, il raconte le long voyage de son seigneur sans aucun artifice de style et très simplement étape par étape. Il ne s'anime guère un peu qu'à la vue de Venise, l'aspect de cette ville cause sur lui une vive impression, plus vive, semble-t-il, que Jérusalem dont il parle sans grande chaleur. Cette relation un peu aride, n'est toutefois pas sans intérêt. Elle est, après le voyage du seignenr de Caumont, la seule qui appartienne au quinzième siècle et l'on n'en n'avait qu'un manuscrit appartenant à la bibliothèque d'Auch. L'œuvre du seigneur de Binele relate un fait très curieux et qui intéresse tous les linguistes, la rencontre en Italie, dans un lieu dont le nom est écrit Montelerne mais qui pourrait bien être Monteleone, d'une colonie gasconne ayant conservé le dialecte de son origine. L'appendice contient sur ce point des observations de M. Monaci qui trouve que c'est là un curieux problème. Il est probable du reste que par gascon il faut entendre provençal et il paraît qu'il y a encore en Italie des colonies provençales ayant gardé avec plus ou moins d'altération leur idiome primitif. Dire que c'est notre savant et infatigable collaborateur M. Tamizey de Larroque qui a mis au jour le voyage de Philippe de Voisins, c'est dire avec que soin a été publié cet antique opuscule. — Th. P.

— Notre confrère M. le comte Anatole de Bremond d'Ars vient d'être élu président de la Société archéologique de Nantes. A cette occasion il a prononcé un discours dans lequel il a résumé les travaux des membres de cette compagnie avec un tact et une sûreté de jugement dignes d'éloges. Il a aussi donné d'excellents conseils qui peuvent avoir des résultats efficaces. A Nantes, en effet, la présidence de la Société archéologique n'est pas un simple *consulat*; elle donne trois années et, pendant ce laps de temps, le président élu a le loisir de mettre à exécution le plan proposé par lui à son entrée en fonctions.

— Le n° du 23 février dernier de la *Semaine religieuse du diocèse de Nantes*, à la suite du dispositif du mandement de carême, contient une note dans laquelle des études archéologiques sont spécialement recommandés au clergé. Nous voyons avec une véritable joie S. G. Mgr l'évêque de Nantes recommander à ses prêtres d'accorder leur bienveillante collaboration à la Société archéologique et rappeler que la science archéologique a souvent reçu, de la bouche même du souverain pontife, de magnifiques et légitimes éloges. Dans les Congrès, dans les Sociétés savantes de Paris et des départements, le clergé français compte des représentants qui y tiennent une place très honorable. Nous faisons des vœux pour que leur nombre se multiplie et que dans leurs rares loisirs, les ecclésiastiques placés à la tête des paroisses tiennent à cœurs de répondre aux excellents avis de leurs premiers pasteurs.

— Notre savant collaborateur M. Ph. Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut, vient de faire paraître le tome II de sa belle édition des *Lettres de Jean Chapelain*, faisant partie de la collection des documents inédits. Il comprend les lettres des années 1659 à 1672 et complète cette importante publication, que nous ferons bientôt connaître à nos lecteurs.

— Nous signalons à nos lecteurs la publication d'une brochure de M. de la Borderie intitulée : *Du rôle historique des saints de Bretagne dans l'établissement de la nation bretonne armoricaine*, (Rennes, J. Plihon, 1883, in-8, de 46 p.). C'est la réimpression, tirée à 50 exemplaires, d'une étude lue en 1848 au congrès de l'Association bretonne tenue à Lorient et publiée l'année suivante dans le *Bulletin archéologique* de cette réunion. Au bout de 35 ans, ce travail dans lequel l'auteur a mis en relief le rôle des saints bretons, du

1872. Celui-ci, composé de neuf feuillets, ou dix-huit pages, de onze pouces et trois quarts de long sur cinq pouces et un quart de large, contient sur le recto le IIe livre de l'Iliade, du vers 101 jusqu'à la fin, le IIIe, livre tout entier, et les 10 premiers vers du IVe. Le verso présente 121 lignes de l'art *grammatical* de Tryphon.

— M. Stiebler, de l'Université de Leipzig, va éditer les *Vies des saints anglais*, d'après le manuscrit 669 de Stow.

— La maison Trübner, de Leipzig, a mis sous presse une édition du *Siphérim*. C'est un ensemble d'instructions adressées aux copistes de manuscrits hébreux. On peut regarder ce livre comme le traité paléographique le plus ancien, et même le seul pour une langue ancienne. Il sera publié par souscription au nombre de 250 exemplaires seulement.

Angleterre. — Nous apprenons que M. Van Dam prépare une traduction anglaise *des Mémoires sur le second empire*, par M. de Maupas, avec notes, et qu'il doit la publier très prochainement.

— La *Société harleienne*, fondée pour la publication successive de manuscrits historiques curieux sur les diverses contrées de l'Angleterre, comptait, presque à son berceau, 380 membres et possède un fonds relativement considérable, qui s'élève à 1,300 livres sterling (32,500 francs).

— M. Fr. Percival est de retour à Londres, venant d'Egypte. Il rapporte une collection d'inscriptions de l'île d'Eléphantine. Elles sont pour la plupart écrites en langue grecque cursive, quelques-unes sont en copte et en ancien arabe.

— Une circulaire vient de paraître pour régler les difficultés qui s'élevaient au sujet des livres destinés à l'enseignement. Il y est dit : 1° que toujours on a désiré laisser la plus grande liberté, aux auteurs, éditeurs, directeurs et professeurs ; 2° qu'il appartient aux inspecteurs, non de recommander tel ou tel livre, mais seulement, selon les circonstances, de défendre l'usage de ceux qui seraient complétement mauvais, enfin 3°, que les règlements n'ont pas pour but de prescrire un ordre de choses rigoureux, mais simplement de poser un minimum de conditions sans lesquels il n'existerait pas de garanties pour le but qu'on se propose.

— M. J. Batty a offert au Museum philosophique de Leeds les moulages de deux pierres anglo-saxonnes gravées. La description de ces curieux monuments a été publiée dans le *Journal de la Société archéologique* du Yorkshire.

— La Société des textes d'ancien anglais publie la *Légende de sainte Marie Madeleine* sur l'unique manuscrit connu du *British Museum*. Elle donne aussi une édition d'une traduction anglaise de *Huon de Bordeaux*.

— L'imprimerie de l'Université de Cambridge a commencé la publication des liturgies grecques anciennes.

Croatie. — L'Académie d'Agram a publié dans son recueil *Starine*, (t. II, p. 95 et suivantes), trois mémoires sur la Russie du célèbre Caraman. Ces documents ont été extraits des archives de la Propagande à Rome par notre collaborateur le P. Pierling.

Espagne. — Le P. Fidel Fita vient de publier le manuscrit inédit des *Cortes* de Barcelone, tenues en 1131 et en 1163. L'objet de la première de ces assemblées concerne surtout les droits d'asile et de dîme, la défense des marchands, la prohibition de saisir les outils du labourage. La seconde s'occupe de la paix ou trêve de Dieu; ses conditions, les pénalités contre ceux qui la violeraient sont exposées en détail. La première se composait d'évêques; d'abbés et de grands, en présence du comte Raymond; la seconde

cinq au septième siècle, au point de vue religieux et politique n'a pas vieilli. C'est un excellent cadre, dans lequel depuis cette époque M. de la Borderie a su embrasser plusieurs monographies qui jettent un grand jour sur l'histoire de la Bretagne à cette époque reculée. A. DE B.

— Nous avons reçu une nouvelle édition du *Discours sur la méthode* de Descartes, accompagné d'un choix de lettres françaises du même auteur et précédé d'une introduction par B. Aubé (Paris, Firmin-Didot, 1884, in-18 de 431 p.)

— La quatrième édition du *Plan d'études et de lectures* par le P. Marin de Boylesve, S. J. vient de paraître chez Haton. Cet ouvrage, destiné aux jeunes séminaristes et aux gens du monde qui ont le goût sérieux, a eu le succès le plus légitime et le plus mérité.

— Les deux prochaines livraisons de la *Gazette archéologique* contiendront des planches inédites et très curieuses de l'*Hortus deliciarum* découvertes par M. R. de Lasteyrie.

— Le savant Père Pierling, de la Société de Jésus, va faire paraître chez Leroux un livre ayant pour titre : « Un nonce du pape en Moscovie. »

— On annonce la remise à la bibliothèque du port de Toulon, par M. Malcot, agent principal du commissariat de la marine, de divers papiers concernant Dumont d'Urville dont l'ordre donné de prendre le commandement de l'*Astrolabe*, son testament olographe, etc., le tout vendu à la suite de la catastrophe du 8 mai 1842; dans laquelle périt Dumont d'Urville avec sa femme et son fils.

— Vient de paraître : *Inventari dei Castelli di Ciamberi, di Torino e di Ponte d'Ain* (1497-1498) ... da Pietro Vayra ; chez Picard.

— Le 3 février a eu lieu l'adjudication par suite de décès et de minorité, en l'étude de Me Paul Rigault, notaire à Paris, boulevard Sébastopol, 31, et rue St-Denis, 50, en un seul lot, des droits à la propriété littéraire des Œuvres de M. H. Martin, membre de l'Académie française, savoir : 1° *Histoire de France* depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789 en 17 volumes ; 2° *Histoire de France* populaire depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours dépendant de la succession de M. Henri Martin. — Mise à prix, 150,000 francs ; consignation pour enchérir, 20,000 francs. M. Lacroix s'en est rendu acquéreur au prix de 250,000 francs.

— Une nouvelle édition de *Vicissitudes of families*, par sir Bernard Burke, Ulster (London, Longmans, Green and Ce, 1883, 1 vol. in-16, 405 et 417 p.), vient de nous arriver. On sait avec quel soin l'auteur, roi d'armes d'Irlande, recueille les documents sur la généalogie des familles de son pays, et ce livre est d'une lecture agréable et charmante.

— Le *Cabinet de Vénerie*, qui paraît chez Jouaust, vient de s'enrichir d'un nouveau volume. C'est le *Livre du Roi Dancus*, texte du treizième siècle, le plus ancien de fauconnerie que nous possédions en langue française, édité par un archiviste paléographe, M. Henri Martin-Dairvault. Il y a joint un autre petit traité sur le même sujet, traduit d'Albert le Grand et l'a fait précéder d'une bonne préface, pleine de critique et d'audition.

ALLEMAGNE. — On annonce à Berlin la réimpression d'anciens livres allemands, publiée en belles éditions et tirée à petit nombre. Le premier ouvrage qui ouvre cette collection sera la traduction du Nouveau Testament par Luther, qui parut pour la première fois à Wittenberg en septembre 1522.

— On va mettre en vente à Heidelberg des papyrus grecs trouvés en 1859. Ceux qui l'accompagnaient ont été achetés par le *British Museum* en

comptait de plus des clercs de différents ordres, des nobles et autres serviteurs de Dieu.

Italie. — Un précieux manuscrit vient d'être découvert dans la bibliothèque d'Arezzo. Il renferme plusieurs écrits inédits de saint Hilaire de Poitiers, entre autres son traité *De mysteriis*, qu'on supposait perdu, et une série d'hymnes. Il contient aussi un itinéraire de Palestine et des autres contrées d'Orient, qui paraît être du quatrième siècle.

Russie. — La bibliothèque publique de Pétersbourg s'est enrichie d'une précieuse collection de manuscrits grecs, slavons, arabes, géorgiens, etc., qui avait appartenu à l'évêque de Tchiguirine, Porphyre, si connu dans le monde savant par ses travaux sur l'Orient chrétien. Plus d'un érudit s'en est servi dans ses recherches, Fichendorf pour son édition du *Nouveau Testament*, Sreznevski pour ses *Monuments de la littérature slavonne*, le baron Rosen pour sa *Chronique arabe de Yahia d'Antioche*, Parlov pour ses études sur le *Nomocanon*. Porphyre avait mis à composer sa collection près de vingt ans, qu'il passa en Orient, et il parvint à réunir 125 manuscrits en différentes langues, 590 fragments les plus divers et 20 livres arabes assez rares. On doit féliciter le gouvernement russe d'avoir fait cette acquisition, d'autant que le prix n'en dépasse pas 15,000 roubles, somme fort humble en comparaison de celle, par exemple, que la Prusse a dépensée pour avoir les manuscrits de Hamilton (plus d'un million de marcs). Il était à craindre que ce trésor littéraire ne passât entre les mains de quelque étranger.

— Le comité dirigeant du sixième Congrès archéologique qui se réunira au mois d'août prochain à Odessa, a jugé à propos de préparer pour ce temps-là un mémoire sur la topographie ancienne de Constantinople, et d'envoyer sur place quelques-uns de ses membres, en les chargeant d'y faire des recherches préparatoires. Cette mission fut confiée MM Vasilievski, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, Kondakov et Ouspenski, professeurs à celle d'Odessa. Le comité s'est adressé au Ministre de l'Instruction publique afin d'obtenir par son intermédiaire la somme nécessaire pour couvrir les frais de ces travaux préparatoires et il y a lieu de croire que ses démarches aboutiront. On ne pouvait pas faire un meilleur choix de personnes pour une pareille mission.

— Il y a plusieurs années, M. Batuchkov a publié un magnifique volume de *Monuments d'antiquités russes dans les provinces occidentales*. Il vient d'être chargé d'en préparer la continuation. Le nouveau volume sera consacré à la Russie rouge, c'est-à-dire à la province de Khelm et à la Galicie, qui faisaient jadis partie des domaines des grands-ducs de Kiev. Les matières en seront très variées et le texte sera illustré. Plusieurs savants et artistes ont promis leur concours ; entre autres, M. Ilovaïski rédigera une notice qui figurera en tête du recueil et qu'on dit être d'un haut intérêt. Le texte et l'album paraîtront vers la fin de l'année courante ; une large subvention du gouvernement est assurée à l'éditeur, qui avait autrefois occupé un poste élevé dans les provinces de l'ouest.

— M. Batuchkov, aujourd'hui conseiller privé, prépare aussi une édition complète des œuvres de son frère, poète et ami de Pouchkine, et comme celui-ci mort prématurément.

— Il existe une commission chargée de publier les lettres et les papiers de Pierre le Grand et présidée par M. Bytchkov, directeur de la bibliothèque impériale publique. Cette publication, dont le gouvernement s'est chargé de faire tous les frais, et qui a exigé des recherches sans fin, tant en Russie qu'à l'étranger, ne tardera pas à être mise au jour.

— M. Doubravine, à qui nous devons déjà une in téressante monographie sur l'empereur Alexandre Ier d'après la correspondance de ses principaux coopérateurs, prépare en ce moment un semblable travail sur le règne de Catherine II, lequel formera plus d'un volume et promet d'être aussi intéressant que le précédent, sinon davantage. — On nous promet aussi une histoire illustrée de ce règne, dans le genre de celle de Pierre le Grand, écrite par M. Bruckner.

— M. Grot, éditeur des œuvres complètes du poète Derjavine, publiera sous peu les lettres de Grimm à Catherine II ; elles serviront de complément obligé à celles que l'impératrice avait écrites au publiciste français et que M. Grot a offertes au public, il y a peu d'années.

— Dans la séance solennelle du 29 décembre, l'Académie des sciences a décidé de préparer une édiiion complète des œuvres de Tatistchev, premier historien russe, pour le 19 avril 1886, époque où sera célébré le second centenaire de sa naissance. Le choix des ouvrages qui y entreront, ainsi que les matériaux devant servir à la biographie de cet illustre savant et les soins de l'édition, ont été confiés auxa cadémiciens Kalatchov et Kounik. Ce dernier a présenté à l'Académie un inventaire des matériaux qui se trouvent à la bibliothèque et aux archives de l'Académie et à celles du Ministère des finances. Mais comme il en est encore un grand nombre à Moscou et ailleurs, on a formé une commission où figurent MM. Popov (Nil), auteur d'une biographie de Tatistchev, et l'arrière-petit-fils de l'historien, qui s'est offert de contribuer aux dépenses nécessaires aux travaux préparatoires.

— En outre l'Académie, sur l'initiative du comte Tolstoï. son président, a décidé de continuer l'histoire de l'Académie, interrompue par la mort de Pekarski. Cette tâche a été confiée à M. Soukomlinov, qui est déjà chargé d'écrire l'histoire de l'Académie russe, dont plusieurs volumes sont depuis longtemps entre les mains du public. Grâce au subside accordé par le gouvernement, le travail projeté ne tardera pas à paraître, et il sera publié en fascicules à des époques indéterminées.

Publications nouvelles. — *La Bible de tout le monde, récits complets, historiques, poétiques et moraux de l'ancien et du Nouveau Testament*, par M. l'abbé Calas (2 vol. in-12, Palmé). — *Étude chronologique sur le déluge et la période glaciaire, examen des preuves géologiques de l'ancienneté de l'homme*, par Maurice Lormier (in-8, Olive, à Marseille). — *Histoire et littérature bibliques*, par A. Laporte (in-12, Œuvre de Saint-Paul). — *Méditations sur le sermon de Notre-Seigneur sur la Montagne, par le duc du Maine, fils légitime de Louis XIV* notice historique par l'abbé A. Mellier (in-8, Palmé). — *Conférence sur la théologie de Saint-Thomas d'Aquin*, par le R. P. Lamy (in-12, Gervais). — *Le catholicisme et la raison*, par Lenoir (in-12, Palmé). — *Sermons, instructions et allocutions*, par le R. P. Lacordaire (in-8, Poussielgue). — *La mystique divine*, par Ribet (t. III, in-8, Poussielgue). — *La perfection sacerdotale*, par Gérardin (in-12, Œuvre de Saint-Paul). — *Une retraite au Carmel*, par le R. P. Lescœur (in-12, Oudin). — *Dieu a fait la France guérissable*, par l'abbé Augustin Lémann (in-8, Lecoffre). — *Lettre d'une catholique à une protestante son amie* (in-12, Josse). — *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie, Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis, hors de l'Égypte, depuis les origines jusqu'à la naissance de l'école néo-platonicienne*, par Georges Lafaye (in-8, Thorin). — *Le Culte de Castor et Pollux*, par M. Albert (in-8, Thorin). — *Études sur l'ancien droit et la coutume primitive*, par Sir Henri, Sumner Maine (in-8, Thorin). — *Les usaiges et coustumes du pais d'Anjou*

riot et Gautier).— *La Terre des patriarches*, par Morand (in-12, Vitte et Pérussel) — *Le Crime de Stitlwater*, par Adam de l'Isle (in-12, Firmin-Didot). — *L'Erreur d'Isabelle*, par M. Maryan (in-12, Firmin-Didot). — *Christine*, par J. de Rambert (in-12, Bray et Retaux). — *Les Régicides*, par le vicomte Oscar de Poli (in-12, Blériot et Gautier).— *Le Serment du corsaire*, par Raoul de Navery (in-12, Blériot et Gautier). — *Le Brigand de la Cornouaille*, par Louis Moreau (in-12, Palmé). — *Œuvres choisies de Shakespeare, Roméo et Juliette*, publiées par Henri de Pezac (in-12, Librairie de la société bibliographique).— *Lettres inédites de Baluze*, par R. Fage (in-8, Chauffon à Tulle). — *L'Eventail*, par Uzanne (in-4, Librairie des bibliophiles). — *Histoire et géographie de Madagascar*, par Henry d'Escamps (in-8, Firmin-Didot). — *Six mois à Madagascar*, par Charles Buet (in-12, Palmé). — *Histoire de Madagascar*, par le P. de la Vaissière (2 vol. in-8, Lecoffre). — *Les origines du sénat romain, recherches sur la formation et la dissolution du sénat patricien*, par G. Bloch (in-8, Thorin). — *Rome ancienne*, par E. Chaveneau (in-12, Delalain). — *Histoire des Juifs*, par Graetz, traduite de l'allemand, par Wogué (2 vol. in-8, Lévy). — *Registres de Benoit XI*, par Ch. Grandjean (in-8, Thorin). — *Registres d'Innocent IV*, par E. Berger (in-8, Thorin). — *Vie de Saint-François Xavier*, par le R. P. Bouhours (2 vol. in-8, Desclée et de Brouwers, à Lille). — *Vie de Monseigneur Daveluy*, par Ch. Salmon (in-12, Bray et Retaux). — *L'Amiral de Coligny*, par Charles Buet (in-12, Palmé). — *Les Portraits aux crayons des XVI*e *et XVII*e *siècles*, conservés à la bibliothèque nationale (1525-1646) (in-8, Oudin). — *Journal inédit de Colbert, marquis de Torcy*, édité par Masson (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire générale des émigrés pendant la Révolution française*, par H. Forneron (1789-1815) (in-8, Plon et Nourrit). — *Souvenirs de la Restauration*, par le comte Alexandre de Puymaigre. édité par son fils (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire contemporaine de la France*, par J. A. Petit. (t. VI, *Empire*, in-8, Palmé). — *Lettres de Philippe II à ses filles les infantes Isabelle et Catherine, écrites pendant son voyage en Portugal* (1581-1583) publiées d'après les originaux autographes, conservés dans les archives royales de Turin, par M. Gachard (in-8, Plon et Nourrit).— *Histoire de Florence depuis ses origines jusqu'à la domination des Médicis*, par F. T. Perrens (t. VI, in-8, Hachette). — *Les Chevaliers bretons de Saint-Michel*, depuis la fondation de l'Ordre en 1469 jusqu'à l'ordonnance de 1665, notices recueillies par le comte d'Hozier, publiées avec une préface et des notes, par Gaston de Carné (in-8, Forest et Grimaud, à Nantes). — *Goritz, Froshdorf ou les stations de l'Exil* par Henri Arsac (in-12, Imprimerie Saint-Epvre Fringnel et Guyot, à Nancy). — *La Nation armée*. Organisation militaire et grande tactique moderne, traduit par Ernest Jaeglé (in-8, Hinrichsen). — *Quelques réflexions sur la plupart des questions du jour*, par L. Maillard (in-12, Thorin). — *Les salles d'asile en France et leur fondateur Denys Cochin*, par Emile Gossot (in-12, Didier). — *Histoire du commerce français*, par Charles Périgot (in-12, Weill et Maurice). — *Ecrits inédits de Saint-Simon*, par Faugère (in-8, Hachette).— *Généralats du cardinal de Bérulle*, par Ingold (in-12, Poussielgue). — *Le cycle mythologique Irlandais*, par d'Arbois de Jubainville (in-8, Thorin). — *Études sur les Lécythes blancs attiques* (in-8, Thorin). — *Francesco da Barberino*, par A. Thomas (in-8, Thorin). — *Des âges ou soleils d'après la mythologie des peuples de la nouvelle Espagne*, par M. le comte de Charencey (in-8, Fortanet, à Madrid). — *La Russie dévoilée au moyen de sa littérature populaire. L'Épopée animale*, par Eugène Hins (in-12, Baillière et Messager). — *La Turquie et le Tanzimat* ou histoire des réformes dans l'empire otto-

par Beautemps-Beaupré (in-12, Durand et Pedone-Lauriel). — *Répertoire du droit administratif*, par Béquet et Dupré (in-4, Paul Dupont). — *De la philosophie d'Origène*, par J. Denis (in-8, Imprimerie nationale). — *Essai sur la philosophie d'Aristote, contenant l'histoire de sa vie et de ses écrits*, par Ed. Chaignet (in-8, Hachette). — *Discours de la méthode de Descartes*, par B. Aubé (in-12, Thorin). — *Lettres de Spinoza*, par J. G. Prat (in-12, Baillière et Messager). — *Nominations et traitement des instituteurs à l'étranger* (in-8, Imprimerie nationale). — *Plan d'études et de lecture*, par Marin de Boylesve (in-8, Haton). — *Histoire de la pédagogie*, par Gabriel Compayré (in-12, Delaplane). — *Catéchisme d'instruction civile*, par Hutinel (in-12, Sarlit). — *Les erreurs sociales du temps présent*, par E. Mérie (in-12, Palmé). — *Danger et nécessité du socialisme*, (in-12, Alcan). — *Les Pays libres, leur organisation et leur éducation d'après la législation comparée*, par Joseph Ferrand (in-12, Pichon). — *Memento à l'usage des députés*, par E. Boinvilliers (in-8, Dubuisson). — *La philosophie zoologique avant Darwin*, par Edmond Perrier (in-8, Félix Alcan). — *L'Année scientifique et industrielle*, 27e année, 1883, par Louis Figuier (in-12, Hachette). — *Hygiène et médecine des familles*. Tablettes du docteur, 2e série, par le docteur H. Vigouroux (in-12, Masson). — *Les figures criophores dans l'art grec, l'art greco-romain et l'art chrétien*, par A. Veyries (in-8, Thorin). — *Petite encyclopédie musicale*, par Alex. Bisson et Th. de Lajarte (in-12, Hennuyer). — *A new english Dictionnary on historical principles*, édited by James A. H. Murray. Part. I. A-ANT (in-4, Frowde Oxford and London). — *L'Allemand de tous*, par Moigno (in-12, Haton). — *Discours académiques et universitaires*, par D. Nisard (in-12, Firmin-Didot). — *Homère*, par Froment (T. I et II, in-8, Plon et Nourrit). — *Le Roman de l'Islande*, par J. Richard (in-8, Clouzot, à Niort). — *La Atlantida*, par Jacinto Verdaguer, poema traducido en verso castellano, par don Francisco Diaz Carmona (in-8, Gutenberg à Madrid). — *L'Atlantide*, poème traduit du catalan de Mossen Jacinto Verdaguer, traduction par Albert Savine et étude sur la renaissance de la poésie catalane, par le même (in-8, Cerf). — *Contes macabres et autres et improvisations poétiques*, par Jules Nollée (in-16, Plon et Nourrit). — *La Muse noire*, par Stanislas de Guaita (in-12, Lemerre). — *Vers l'idéal*. Poésies. Mirages. Soleils voilés. Sérénités. 1882-1883, par Adolphe Ribaux (in-12, Lemerre). — *Les Chants du cœur*. Poésies diverses, par Maurice Trubert (in-18, Oudin). — *Les Tablettes*, par D. Lecomte (in-12, Librairie des bibliophiles). — *Voix éparses*, par G. Mourey (in-8, Librairie des bibliophiles). — *Les Rimes françaises d'une Alsacienne*, par A. Ernst (in-8, Librairie des bibliophiles). — *Ce qui ne meurt pas*, par J. Barbey d'Aurevilly (in-12, Lemerre). — *La Gerbe*. Poésies, par Jules Barbier (in-12, Lemerre). — *Péchés d'amour*, poésies par E. Bertin (in-8, Ghio). — *Vers*, par quelqu'un (in-8, Ghio). — *Les Phares*, par Léonce de Larmandie (in-8, Ghio). — *Les Grands Écrivains de la France, Molière*, t. VIII (in-8, Hachette). — *Le Glorieux de Destouches*, par G. d'Heylli (in-12, Librairie des bibliophiles). — *La Veuve*, par Octave Feuillet (in-12, Calmann-Lévy). — *La Régina*, par Charles Lomon (in-12, Plon et Nourrit). — *De Pontoise à Stamboul*, par Edmond About (in-12, Hachette). — *Le Bois de la Boulaye*, par Alfred de Courcy (in-12, Firmin-Didot). — *Le secret de la chambre verte*, par M. Auvray (in-12, Bray et Retaux), — *Tout pour la patrie*, par T. Lix (in-12, Bray et Retaux). — *La Maison de famille*, par M. Maryan (in-12, Blériot et Gautier). — *Un doge conspirateur*, par Anatole Posson, (in-12, Blériot et Gautier). — *Vingt millions de rente*, par V. Vattier (in-12, Blériot et Gautier). — *Le rénégat de Venise*, par Anatole Posson (in-12, Blé-

man depuis 1826 jusqu'à nos jours, par Ch. Engelhardt (in-8, Fi
Les Soirées à la maison, par de Sannois (in-12, Hachette). — *Wapen*
archives de la Noblesse, par Bouton (in-4, édité par le même). — *No*
litaires, par le général Ambert (in-8, Bloud et Barral).

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Citations faites par saint Thomas. — 1° Saint Thomas d'Aquin dans son neuvième Opuscule *De unitate intellectus contra Averroistas* (circa medium) attribue à Algazel les paroles suivantes : « Cum commixtio elementorum fuerit pulchrioris et perfectioris æqualitatis, qua nihil possit inveniri subtilius et pulchrius, tunc fiet apta ad recipiendum a datore formarum formam pulchriorem aliis formis, quæ est anima hominis ; » et vers la fin du même opuscule encore ce qui suit : « In quocumque fuerit unum istorum sine alio, id est quantitas, vel multitudo sine ordine, infinitas non « removebitur ab eo sicut a motu cœli ; » et postea subdit : « Similiter etiam animas humanas quæ sunt separabiles a corporibus per mortem, concedimus esse infinitas numero, quamvis habeant esse simul : quoniam non est inter eas ordinatio naturalis, qua remota desinant esse animæ, eo quod nullæ earum sunt causæ aliis ; sed simul sunt sine prius et posterius, natura et situ. Non enim intelligitur in eis prius et posterius secundum tempus creationis suæ. In essentiis autem earum secundum quod sunt essentiæ, non est ordinatio allo modo, sed sunt æquales in esse, e contrario spatiis et corporibus et causæ et causato. » On demande en quel endroit de l'ouvrage *Logica et Philosophia* d'Algazel se trouvent précisément ces mots et avec quelles variations.

2° Où se trouvent les paroles : « Prudentia et stulfitia et opinio et alia his similia, non sunt ni
sentia animæ, » que saint T
vers la fin dudit Opuscule
se trouver dans le livre de
d'Avicenne ?

Plaisance (Italie), 23/2/18
Dr Jean Vi
Directeur de la revue *Divus*

Prononciation. — Sé
les éloges que le *Polybiblion* a
à *La lecture à haute voix* de M.
chereau, j'ai fait l'acquisition
livre. J'y vois, page 51, qu'on
nonce *réglémentaire*. Je n'ai
entendu prononcer ainsi ce
a-t-il pas là une erreur ? J
avoir lu dans le même ouv
nom du village illustré par
d'Arc écrit Domrémy. Je m
souvent à Domremy et n'ai
entendu cet *é*. Tu

RÉPONSES

Sur deux réparties de M. de Dillon (XL, 96). — sont citées toutes deux par M. (*l'Ancien Régime*, p. 68 et 71), a lui-même empruntées aux *res de Beugnot* (t. I, p. 35 e
C'est à Louis XV et non à L
qu'aurait été faite la seconde
réparties : l'indication contr
la « question » provient sans
d'une faute d'impression.
J. M.

M. de Saint-Aulaire 172). — Voici le quatrain
rendit célèbre... à bon marché
La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait pas
Elle serait Thétis et le jour fini
Tu

Le Gérant : L. SANDRET.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE J. MOUREAU ET FILS.

Le *Polibyblion*, *Revue bibliographique universelle*, paraît du 10 au 15 de chaque mois, en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

La PARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impression contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la science et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises et étrangères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de moindre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résumant tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Correspondance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et Réponses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliographiques, etc.

La PARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles d'impression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents publiés en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues françaises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés savantes de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands journaux de Paris.

COMITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE BARTHÉLEMY ; comte DE PUYMAIGRE ; Marius SEPET, M. J.-A. DE BERNON, M. E. NABELON. *Administrateur délégué près du Comité,* M. le comte A. DE BOURMONT.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction du *Polybiblion.*

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant du *Polybiblion.*

PRIX D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

Partie littéraire : pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Une livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

COLLECTIONS. — Les années 1868-81 sont en vente, et forment trente-trois volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société, 195, boulevard Saint-Germain.

LIBRAIRIE DE VICTOR PALMÉ, ÉDITEUR
76, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76, PARIS.

ÉTRENNES 1884

LE LITTORAL DE LA FRANCE

DE DUNKERQUE AU MONT SAINT-MICHEL

Par CHARLES-FÉLIX AUBERT et V. VATTIER D'AMBROYSE

LAURÉATS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ILLUSTRATIONS DE SCOTT

Un beau volume in-4 de plus de 300 pages, illustré de 250 gravures dans le texte

ET DE 64 PLANCHES HORS TEXTE, TIRÉES EN UNE OU PLUSIEURS COULEURS

Broché . . . . . .
Riche cartonnage, avec plaques spéciales, tranches dorées . . . . . .
Reliure demi-chagrin, avec plaques spéciales, tranches dorées . . . . .

LA CHEVALERIE

Par **Léon GAUTIER**, professeur à l'École des Chartes

Un magnifique volume grand in-4 de 700 pages, illustré de 25 grandes [illegible] hors texte, de 30 frises, par Luc-Olivier Merson, E. Zier et G. Jochem [illegible] lettrines et culs-de-lampe par Giaffone, et d'environ 150 grav. dans le [illegible] Fichot, E. Garnier, Lhonis et Sellier, plus une photogravure pour frontispice.
Broché . . . . . .
Riche cartonnage toile, avec plaques spéciales, tranches dorées. . . . .
Demi-reliure chagrin, plats toile, avec plaques ou reliure amateur . . . .

PRÈS DU FOYER

NOUVEL ALBUM POUR LA FAMILLE ET LES ENFANTS

Par LÉON GAUTIER

Un beau volume grand in-4 renfermant vingt-sept magnifiques gravures, [illegible] troduction et texte en regard, impression encadrée d'un filet rouge; chef-d'œuvre typographie. Riche cartonnage toile, avec fers spéciaux. . . . . .

AU COIN DU FEU

Nouvel album pour la famille et les enfants, par Léon Gautier. Un beau volume grand in-4, renfermant 25 magnifiques gravures, avec introduction et texte en regard, impression rouge et noire, chef-d'œuvre de typographie. Riche cartonnage toile, avec fers spéciaux, tr. dorées . . . . . 10 fr.

Vie illustrée de saint Joseph, par le R. P. Champeau, prêtre de Sainte-Croix. Nouvelle édition illustrée avec le plus grand luxe sous la direction de M. E. Matheu, par MM. Yan' Dargent, Scott, Poisson, Chovin, Fichot. Un beau volume in-4, broché, 15 fr. — Cartonnage de luxe, fers spéciaux, 20 fr. — Reliure demi-chagrin, 24 fr.

En souscription, édition [illegible]

VIE DES SAINTS

Par **Mgr Paul GUÉRIN**

AUTEUR DES PETITS BOLLANDISTES

Grand in-4, illustré avec le plus [illegible] soin par Yan' Dargent, 12 [illegible] pant les Apôtres, les Martyrs, [illegible] Ouvriers, les saintes Femmes, [illegible] l'enitentes, etc. — 24 lettres [illegible] 12 titres symboliques. — [illegible] ments, avec environ mille [illegible] se rapportant à la vie de chaque [illegible] L'élite des grands artistes, [illegible] chromolithographes a prêté son [illegible] à l'exécution de cet ouvrage.

Cet ouvrage paraîtra en douze [illegible] sons ou en deux volumes deux [illegible]

Prix de la livraison avec [illegible] relle. . . . . .

Toute personne ayant souscrit [illegible] fin de la publication aura [illegible] VEMENT à la reliure de grand [illegible] nevra avec la dernière livraison [illegible] cet effet.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU ET FILS

POLYBIBLION

MAY 19 1884

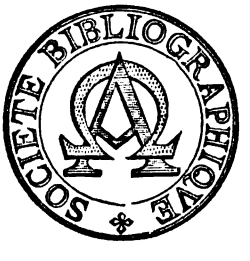
HARVARD COLLEGE LIBRARY

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

UXIÈME SÉRIE. — TOME DIX-HUITIÈME. — XLe DE LA COLLECTION

QUATRIÈME LIVRAISON. — AVRIL.



PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1884

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AVRIL 1884

I. — ROMANS, CONTES & NOUVELLES, par M. F. [illegible].

II. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — L'abbé E. LE CARUS : La vie de N.-S. Jésus-Christ (p. [illegible]). — [illegible] GUYARD : S. Ennodii episcopi Ticinensis sermones (p. [illegible]). — T. [illegible] SABRÉ : Conférences de Notre-Dame de Paris. Exposition du Dogme [illegible] renouvellement de Jésus-Christ (p. 327).

Jurisprudence. — L'abbé GRANDCLAUDE : Jus Canonicum juxta [illegible] Rom (p. 328).

Sciences & Arts. — L'abbé E. MERIC : Les Erreurs morales de [illegible] (p. 329). — Eug. MÜNTZ : Les Historiens et les critiques de Raphaël [illegible] CONTAC : Les ruines du palais Mazarin (p. 330).

Belles-Lettres. — E. BALLARD : Recueil de Chansons populaires [illegible] C. HORSTMANN : Nachlese zu den schottischen Nationaldichtern Legende [illegible] — L. HERVIEUX : Les fabulistes latins (p. 337). — A. THOMAS : [illegible] rème et la littérature provençale en Italie au moyen âge (p. [illegible]).

Histoire. — Le P. DE LA VERNÈDE : Histoire de Madagascar (p. [illegible]) — CARUS : Histoire et géographie de Madagascar (p. 340). — Ch. [illegible] Madagascar (p. 341). — J.-L. MACQUARIE : Voyage à Madagascar (p. [illegible]) — La Savoie, le Dauphiné et le Bugey (p. 342). — Ch. SALMON : Vie de Rg [illegible] — F. MASSON : Journal inédit de Jean-Baptiste Colbert, marquis de [illegible] — A. DE PUYMAIGRE : Souvenirs sur l'émigration, l'Empire et la Restauration [illegible] — Un Odinar prussien : La France est-elle prête ? (p. 350). — J. [illegible] du Bocage normand (p. 351).

III. — BULLETIN. — J. HUTSEL : Catéchisme d'instruction civique à l'usage [illegible] familles (p. 353). — L'abbé DUMASER : Le l'abus des plaisirs des [illegible] temporaire (p. 353). — A. PUTHEY & G. BOIS : Plaids et [illegible] : [illegible] conventionnelles (p. 354). — J.-A. BARRAL & H. SAGNIER : [illegible] d'horticulture (p. 354). — C. PORTELETTE : Plans de composition [illegible] sujets de morale ou de littérature (p. 354) — H. DE FERAC : Œuvres [illegible] Kaspeare (p. 355). — J. ARMAGAUD : Convenances et Disconvenances [illegible]

IV. — VARIÉTÉS.

Bibliographie des feuilles de Sauxay.

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Miguet, Martin, Andrés Balaguer y [illegible] — Institut. — Faculté des sciences. — Faculté des lettres. — Société [illegible] de France. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — [illegible] carême de 1884. — Poésies françaises de Marie Stuart. — Il y a [illegible] Almanach. — Le Magasin littéraire et scientifique. — Mélanges. — [illegible] Angleterre. — Autriche. — Belgique. — Espagne. — Etats-Unis. — [illegible] grie. — Italie. — Suisse. — Publications nouvelles et annoncées.

VI. — QUESTIONS & RÉPONSES.

NOTA. — *Une transposition ayant été faite dans l'impression [illegible] nière livraison, nos abonnés trouveront dans la présente livraison [illegible] de 16 pages destiné à remplacer dans leur exemplaire les pages [illegible] dantes de la livraison de mars.*

MAY 19 1884

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES.

La Veuve, par OCTAVE FEUILLET, de l'Académie française. Paris, Calmann Lévy, 1884, in-18 j. de 200 p. 40e édition. Prix : 3 fr. 50 — 2. *La joie de vivre*, par EMILE ZOLA. Quatorzième mille. Paris, Charpentier, 1884, in-12 de 448 p. 3 fr. 50. — 3. *Sarah Barnum*, par MARIE COLOMBIER, avec une préface de M. PAUL BONNETAIN. Paris, 1884, in-12 de 332 p. 3 fr. 50. — 4. *Ce qui ne meurt pas*, par JULES BARBEY D'AUREVILLY. Troisième édition. Paris, Alph. Lemerre, 1884, in-12 de 315 p. 3 fr. 50. — 5. *Le quartier Pigalle*, par GEORGES DUVAL. Paris, C. Marpon et Flammarion, 1884, in-12 de 294 p. 3 fr. 50. — 6. *Chrétienne*, par CHARLES FLOR D'ESQUAR. Bruxelles, H. Kistemackers, 1884. in-12 de 308 p. 3 fr. 50. — 7. *Le colonel Ramollot ; Les nouveaux exploits du colonel Ramollot*, par CHARLES LEROY, avec des illustrations de Draner, A. Bertrand, Ferdinandus, Fraipont, Henriot, etc. Paris, C. Marpon et Flammarion. 1884, 2 vol in-12 de 308 et 312 p. 10 fr. — 8. *La Voix d'or*, par J RICARD. Paris, Calmann Lévy, 1884, in-18 j. de 400 p. 3 fr. 50. — 9. *La Régina*, par CHARLES LOMON. Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-18 j. de 294 p. 3 fr. 50. — 10. *La Faute de Madame Bucières*, par GEORGES PRADEL. Troisième édition. Paris, Ollendorff, 1883, in-18 j. de 388 p. 3 fr. 50. — 11. *La Faute de la Comtesse*, par V. ROUSLANE. Paris, Plon et Nourrit, 1884. in-18 j. de 266 p. 3 fr. — 12. *Margot-la-Balafrée*, par FORTUNÉ DU BOISGOBEY. Paris, Plon et Nourrit, 1884, 2 vol. in-18 j. de 268 et 294 p. 6 fr. — 13. *La Chambre des amours*, par SAINT-EMAN. Paris, A. Ghio, 1884, in-12 de 312 p. 3 fr. — 14. *Deux Epaves*. par G. DE PARSEVAL DES CHÊNES. Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-18 j. de 280 p. 3 fr. — 15. *Fleur de Bohême*, par ELIE BERTHET. Paris, Degorce-Cadot. 1884, in-18 de 284 p. 2 fr. 50. — 16 *La Béate*, par AIMÉ GIRON. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 296 p. 3 fr. 50. — 17. *La vengeance d'Ursule*, par GUSTAVE LEVASSEUR. Paris, A. Sauton, 1884, in-8 de 164 p. 5 fr. — 18. *Le Secret de la Chambre verte*, par MICHEL AUVRAY. Paris. Bray et Retaux, 1884, in-12 de 248 p. 2 fr.— 19. *Clémentine de la Fresnaye*, par M. MARYAN. Paris, Bray et Retaux, 1884, in-12 de 282 p. 3 fr. — 20. *Vingt millions de rente*, par M. VATTIER, lauréat de l'Académie française. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 384 p. 2 fr. 50. — 21. *Un Clérical en voyage*, par H. B. DE LAVAL. Paris, Victor Palmé, 1884, in-12 de 382 p. 3 fr. — 22. *Un Drame au logis de la Lycorne* (récit du XVIe siècle), par J. L. DE LA MARSONNIÈRE. Paris, H. Oudin, 1884, in-12 de 628 p. 4 fr. — 23. *La Fronde ; Mémoires de Marguerite de Ribeaumont, vicomtesse de Bellaise*, par miss YONGE, traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme DE WITT, née GUIZOT. Paris, Grassart, 1884, in-12 de 372 p. 3 fr. 50 — 24. *Le serment du Corsaire*, par RAOUL DE NAVERY. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 410 p. 3 fr 50. — 25. *Séphanette*, par BERNARD SEIGNY. Paris, Bray et Retaux, 1884, in-12 de 250 p. 2 fr. — 26 *Tout pour la Patrie*, par TONY LIX. Paris, Bray et Retaux, 1884, in-12 de 316 p. 3 fr. — 27. *Vixen*, par miss BRADDON, roman anglais, traduit avec l'autorisation de l'auteur, par Mme LÉTANT. Paris, Hachette, 1884, 2 vol. in-18 j. de 250 et 256 p. 2 fr. 50. — 28. *Mildred*, par mistress CRAIK. roman anglais, traduit avec l'autorisation de l'auteur, par Mme E. ROBERT. Paris, Hachette, 1884, in-18 j. de 292 p. 1 fr. 25. — 29. *Monsieur et Madame Brewer* par PAUL LINDAU, avec une préface de M. JULES CLARETIE et une lettre à l'auteur de M. EMILE AUGIER, de l'Académie française. Paris, Hinrichsen, 1884, in-12 de 242 p. 3 fr. 50. — 30. *Les Cent yeux de l'amour*, par SALVATORE FARINA, roman traduit de l'italien par LÉON DIEU. Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-18 j. de 310 p. 3 fr. 50. — 31. *Souvenirs de Vendée et de Lorraine*, suivis de *Deux légendes saxonnes*, par l'abbé J. DOMINIQUE, membre de la Société archéologique de la Loire-Inférieure. Tours, Cattier, 1884, in-8 de 100 p. 2 fr. — 32. *De Pontoise à Stamboul*, par EDMOND ABOUT, de l'Académie française Paris, Hachette, 1884, in-18 j. de 284 p. 3 fr. 50. — 33. *Contes d'Automne*, par L. DE RONCHAUD. Paris, Calmann Lévy, 1884, in-18 j. de 338 p 3 fr. 50. — 34. *Femmes et Maîtresses*, par ANGE-BÉNIGNE. Paris, C. Marpon et Flammarion, 1884, in-12 de 324 p. 3 fr. 50.

1. — Il fait bon être de l'Académie française et s'appeler Octave Feuillet. Si l'auteur de *la Veuve* avait nom Durand, Martin ou Mathieu, et débutait dans la carrière, à coup sûr toute la critique ne s'extasierait pas sur les « ineffables » beautés de son œuvre, et celle-ci n'atteindrait pas la quarantième édition. Mais c'est M. Octave Feuillet, le romancier préféré des salons du grand monde, et la *Veuve* ne saurait avoir de défauts ; *la Veuve* est « charmante », « délicieuse », « incomparable ». Eh bien ! n'en déplaise aux engoués et aux thuriféraires, je trouve *la Veuve* bien inférieure, comme talent, style, action dramatique, à *Monsieur de Camors* et à *Julia de Trécœur*, et elle n'est guère, en définitive, plus morale. Voici le sujet, qui commence à la façon d'un conte de la Mère-Grand. Il était une fois deux adolescents, voisins de campagne, Robert de la Pave et Maurice du Pas-Devant de Frémeuse. Leur amitié est sincère. Ils se promettent, au pied de la croix d'un carrefour, une amitié éternelle. Devenus hommes, les deux amis s'en vont chacun de son côté : le premier, dans la marine, le second dans l'artillerie. Un jour, le lieutenant de vaisseau Robert de la Pave écrit au capitaine Maurice de Frémeuse pour lui faire part de son mariage avec Mlle Marianne d'Epinoy. En même temps, il lui annonce qu'il donne sa démission. Premier nuage entre Oreste et Pylade : Maurice rend la femme responsable de ce qu'il appelle la désertion du mari. Robert n'est pas seulement amoureux : il est jaloux et emmène la nouvelle mariée dans ses terres. Second nuage : Maurice accuse la jeune femme de coquetterie. Cependant la guerre de 1870 rapproche les deux amis : Robert de la Pave reprend du service, et retrouve Maurice de Frémeuse à l'armée de Chanzy en retraite sur le Mans. Dans une affaire qui a lieu sur les bords de la Loire, Robert est blessé mortellement par un éclat d'obus. Il fait appeler Maurice dans sa tente et lui confie qu'il a laissé par testament toute sa fortune à Marianne. « Mais, du moins fait-il promettre à Maurice, jure-moi de lui annoncer « ma volonté dernière. Je ne veux pas qu'elle se remarie. Jure-moi de « lui dire que je le lui défends, que je la prie, que je la supplie de ne « pas le faire ; que si elle se remariait jamais, si elle se donnait à un « autre, je me soulèverais dans ma tombe ; qu'elle verrait mon spectre « qu'elle m'entendrait l'accabler de malédictions. Dis-lui tout cela, et « jure-moi aussi que tu la tuerais, si elle devenait infidèle à ma « mémoire. » Maurice ne paraît pas très flatté de la mission dont on le charge. Néanmoins, comme il est réellement l'ami de Robert et que celui-ci va mourir, il finit par lui promettre et lui jurer tout ce qu'il désire. Les événements ne permirent à Maurice de Frémeuse de retourner dans ses terres, voisines de celles de Mme de la Pave, que quelques mois plus tard. Sa mission lui pèse : il la confie à

mère. Celle-ci qui a des vues pour son fils sur la jeune et riche veuve, le dissuade fortement. C'est de la folie ; des volontés pareilles n'obligent pas ; un mourant n'a pas le droit d'engager l'avenir de sa veuve ; la lubie de M. de la Pave ne repose sur aucune bonne raison : elle est insensée ; elle est cruelle ! Les prétextes ne manquent point à Mme de Frémeuse pour détourner son fils de ce qu'elle appelle « un pas de clerc. » Mais Maurice a sur l'honneur des idées à lui. Après bien des hésitations, il se décide à aller rendre visite à la « veuve. » Si jamais chevalier de triste figure fut perplexe, ce fut Maurice de Frémeuse à sa première entrevue avec Mme de la Pave, pour laquelle d'ailleurs il n'était pas déjà très favorablement disposé. Néanmoins, il s'exécute, et on prévoit, dès cet instant, que le commissionnaire s'éprendra de la belle veuve. Il en est précisément ainsi, et nous arrivons à la partie la plus troublante du roman de M. Octave Feuillet. L'auteur développe avec complaisance la marche d'une passion bientôt partagée, mais en même temps contrariée par le serment d'autrefois, qui plane au-dessus de l'amour de Maurice pour Mme de la Pave comme une fatale et mystérieuse menace. La « Veuve » sent que Maurice va lui échapper, et, pour le retenir, feint de vouloir épouser un libertin de ses parents, Gérard de Combaleu — qu'elle berne, entre parenthèses, comme si elle avait à faire à un Don Quichotte. Il n'est pas de coquetteries, de chatteries qu'elle n'emploie ensuite pour faire croire à Gérard qu'elle l'aime, si bien que celui-ci s'oublie un jour jusqu'à..... manquer de respect à la belle « veuve ». Maurice arrive au moment psychologique. C'est ce que voulait Mme de la Pave : elle s'évanouit dans ses bras, et, dans un mois, elle s'appellera Mme de Frémeuse. Le mariage a lieu, en effet, en grande pompe ; mais, le soir même des noces, pendant que les invités remplissent encore le château, Maurice sort de la salle du festin, un cigare aux lèvres, et se dirige vers la croix de pierre où tout enfant il avait fait un serment d'éternelle amitié à celui dont il vient d'épouser la veuve. Écrasé par le remords, honteux de son parjure, il se brûle la cervelle.

On admire beaucoup ce dénouement. Il n'y a pas de quoi. Ce suicide, l'honneur peut l'excuser, mais la morale chrétienne ne saurait l'absoudre. Et d'ailleurs nous trouvons que M. Octave Feuillet abuse d'un tel genre de mort. Suicide dans *Julia de Trécœur*, suicide dans *Monsieur de Camors*, suicide dans *la Veuve*. Trop de suicides à la clef ! Un autre défaut de ce roman consiste dans la donnée qui est absolument invraisemblable. Les personnages manquent de naturel, et leur irréprochable élégance les fait parfois ressembler à des gravures de keepsakes ou de journaux de modes. Nous n'appliquerons

pas à la dernière œuvre de M. Octave Feuillet le mot méchant de Louis Veuillot : « C'est de l'orgeat empoisonné ; » mais on nous permettra de dire que les descriptions raffinées et parfumées de *la Veuve* ne sont pas toujours saines. Il en est même une de tout particulièrement choquante : celle dans laquelle Marianne d'Epinoy, pour ramener par le dépit Maurice de Frémeuse à ses pieds, ne trouve rien de mieux que de réveiller les bas instincts de Gérard de Combaleu, et se fait... manquer de respect par ce « viveur » prétendu innocent. Tout cela n'est pas décrit dans les tons crus de M. Zola ; mais la scène n'en est pas moins des plus scabreuses. Faut-il conclure que *la Veuve* soit une œuvre sans mérite ? non : ce serait injuste, et la critique, en ce cas, deviendrait du parti pris. Il y a là des pages de fine et pénétrante analyse. Rien de charmant, par exemple, comme les commentaires dont Maurice accompagne la lecture de la lettre incendiaire dans laquelle Robert l'initie à son amour pour Marianne d'Epinoy, et essaie de lui peindre cette Diane chasseresse. Le portrait de la spirituelle douairière de Frémeuse est pareillement un morceau achevé. Tout cela brille par le détail. Mais, à notre humble avis, il faut autre chose pour constituer un chef-d'œuvre, et la trame de *la Veuve* est moins que rien. Il est des productions autrement puissantes, autrement originales, autrement vivantes et vraies, et dont personne ne parle. En vérité, je vous le dis, on ne s'appelle pas pour rien Octave Feuillet, et pour rien non plus on n'est pas un des Quarante !

2. — Les Chanteau sont de petits rentiers de province. Le père souffre horriblement de la goutte. Il s'est retiré d'un commerce de bois de charpente avec quelques économies, et tous, le père Chanteau, sa femme, Lazare, leur fils, Véronique, leur cuisinière, Moumouche, leur chatte, et Mathieu, leur chien, habitent, pour dépenser moins, une petite localité du Calvados, située sur les bords de la mer, et répondant au nom de Bonneville. Lazare a fini ses études et cherche une carrière : il s'occupe tour à tour de musique, de médecine, d'affaires industrielles sur l'utilisation des varechs, d'inventions pour endiguer l'Océan, et n'a de vocation ni d'aptitude pour rien. Les Chanteau prennent chez eux une de leurs nièces, Pauline Quenu, orphelin dont ils ont la tutelle, et qui possède cent cinquante mille francs. Petit à petit, sans mauvais dessein prémédité, la mère qui dirige la maison dépouille sa pupille pour alimenter les entreprises de son fils. Pauline d'ailleurs sacrifie son argent de bonne grâce. Nature de dévouement et de tendresse, elle est de ces êtres qui sont nés pour être mangés par les autres. Elle aime Lazare avec lequel elle a grandi et doit l'épouser ; mais elle s'aperçoit que ce jeune homme faible et toujours hésitant, préfère une cousine à lui, Louise, et elle le marie elle-même avec sa rivale. La mère Chanteau meurt de

œdème. Louise a un accouchement des plus laborieux. Véronique se pend, on ne sait pas trop pourquoi. Le chien Mathieu trépasse d'une paralysie de l'arrière train. Moumouche continue à mettre bas trois fois par an. Lazare est pessimiste, hypochondriaque, nihiliste, moitié fou ; sa femme est déséquilibrée, et ils passent leur vie à se disputer du matin au soir. Chanteau, malgré sa goutte, trouve l'existence bonne et s'exaspère du suicide de Véronique, qui lui fait manquer son dîner. « Ce misérable sans pieds ni mains, qu'il faut coucher et faire manger comme un enfant, ce lamentable reste d'homme dont le peu de vie n'est plus qu'un hurlement de douleur, s'écrie dans une indignation furieuse : « Faut-il être bête pour se tuer ! » Telle est, resserrée en ces quelques lignes, l'analyse du dernier roman de M. Zola : *La joie de vivre.*

Dans ce roman, M. Zola étudie la grande maladie morale de notre siècle : le dégoût de la vie (*taedium vitæ*), mêlé à la crainte de la mort, ainsi que les deux fléaux de notre état social, vide de croyances : l'émiettement stérile et la déperdition des énergies intellectuelles. C'est le résultat de cette libre-pensée à outrance qui devait régénérer l'humanité, transformer le monde et créer des demi-dieux. Il appert du livre de M. Zola que le nihilisme de Schopenhauer, dernier mot des négateurs, n'aboutit qu'à faire des Lazare Chanteau, c'est-à-dire des hébétés, des impuissants, des détraqués, des fanfarons d'athéisme, dans lesquels la névrose irrémédiable de l'indécis et visionnaire Hamlet se combine avec la solennelle bêtise « du Monsieur Prudhomme » d'Henri Monnier et du « pharmacien » Homais de Gustave Flaubert. La science athée devait donner la vie : elle ne produit que des fruits de désespérance et de mort. Il y a là pour nos libre-penseurs vraiment matière à se réjouir et à se montrer fiers.

Pour qui travailliez-vous, démolisseurs stupides,
Lorsque vous disséquiez le Christ sur son autel ?
Que vouliez-vous semer sur sa céleste tombe,
Quand vous jettiez au vent la sanglante colombe
Qui tombe en tournoyant dans l'abîme éternel ?
Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie ;
Vous vouliez faire un monde. — Et bien ! vous l'avez fait ;
Votre monde est superbe, et votre homme est parfait !
Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie.
Vous avez sagement taillé l'arbre de vie ;
Tout est bien balayé sur vos chemins de fer ;
Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans votre air.

Je pensais à cette éloquente apostrophe du Rolla d'Alfred de Musset, en lisant *la Joie de vivre.* M. Zola, dans son matérialisme qui n'a d'ailleurs cette fois, rien d'agressif, ne se livre pas à de si hautes considérations. Mais elles ressortent logiquement de l'ensemble de son œuvre. Il est implacable dans l'analyse de l'état d'esprit que nous signalons et qui tend à se généraliser (car les Lazare Chanteau sont

maintenant légion). Il dit crûment « ce que d'autres s'efforcent de cacher sous des phrases pompeuses » ; il tend à l'homme moderne « un miroir où il peut se regarder ». L'homme moderne ne s'y verra pas si beau. Effrayé lui-même, le romancier, à côté de son Lazare, a placé le personnage de Pauline, un cœur toujours prêt au sacrifice. Certes, on l'aime cette Pauline : elle est saine de corps et d'esprit. Née pour secourir les autres, elle accomplit bravement sa mission, ne trouvant en ce monde qu'une seule joie, se dévouer. Mais on sent que, malgré tout, ses sacrifices ne produisent pas tout ce qu'ils voudraient produire : c'est qu'il manque à Pauline ce qui vivifie et féconde tous les dévouements d'ici-bas : la foi. Pauline est simplement un fruit non pourri de la bonne nature : ce qui n'est pas suffisant. Elle est seule, d'ailleurs, à marcher ainsi droitement dans sa voie. Nous connaissons Lazare et Louise. Le père Chanteau incarne en lui tous les égoïsmes du malade sceptique ; sa femme, par idolâtrie maternelle, ne recule pas devant l'improbité ; la domestique est le soupçon méchant en personne. Je ne dis rien du médecin et du curé. Le premier, un peu bourru, est un brave homme ; le second aussi, quoique ses tolérances étranges le rapprochent parfois beaucoup plus d'un ministre du « Dieu des bonnes gens » de Béranger, que d'un ministre de l'Évangile. Mais ce sont là des personnages secondaires. Tout l'intérêt du livre est dans la famille Chanteau.

Il serait ridicule de comparer *la Joie de Vivre* à *l'Assommoir* et à *Nana*. Pourtant, le vieil homme n'est pas mort en M. Zola. Trop souvent il nous promène à travers l'écœurante réalité. Trop souvent, il nous fait respirer tous les miasmes putrides qui s'exhalent de sa clinique naturaliste. Il insiste plus que de raison sur les détails pathologiques, sur les basses souffrances de la nature humaine. Dans trois ou quatre tableaux l'obscénité est voulue. Enfin, il y a ici, comme dans *Pot-Bouille*, la description d'un accouchement qui n'en finit plus. On croirait assister à un cours de M. Pajot, et, dans la querelle scientifique qui s'est élevée naguère entre les accoucheurs et les chirurgiens des hôpitaux de Paris, il n'a certainement pas été fait un si luxueux étalage de termes techniques. Je sais bien que, dans un livre de médecine, la description d'un accouchement n'a rien d'immoral : la science est austère et chaste par essence. Mais ce qui est naturel et supportable dans l'ouvrage d'un spécialiste, devient dans une œuvre d'imagination souverainement indécent, pour ne pas dire autre chose. A côté de ces exhibitions, comme toujours, pour les faire oublier peut-être, de fortes scènes puissamment menées, des pages vraiment belles, un style bâti à chaux et à sable, et surtout, car nous ne voulons retenir que cela de son livre, la leçon qui se dégage de l'action elle-même et qui nous montre à nu l'homme élevé d'après les principes de

matérialisme prédominant. « La démocratie sans Dieu sera quelque chose d'horrible, » a dit quelque part M. de Lamartine. *La Joie de Vivre*, à un autre point de vue, vient à l'appui de cette prédiction.

3. — Si M. Zola est aujourd'hui le chef de l'école naturaliste, il ne faut pas croire qu'il soit l'inventeur de ce qu'on appelle le naturalisme. Il n'est pas le Christophe Colomb de cette Amérique ; d'autres l'avaient découverte avant lui. Il y a fait des fouilles plus profondes ; voilà tout, et cela ne sent pas bon. Depuis bientôt dix ans, on ne parle au peuple que de ses excréments et de ses vomissements. La France empeste, la France s'enlise, passez-moi le mot, dans le guano littéraire. Et, à cette heure, il faut bien le dire, le maître est dépassé de cent coudées ; le maître est relativement un délicat, comparé à certains de ses disciples, parmi lesquels, dans cette triple aberration du goût, de l'esprit et du sens commun qui précipite la société à sa ruine, certains bas-bleus sont les plus éhontés. M. Zola est distancé par Mlle Marie Colombier. Avec celle-ci, point de style, le purin tout pur. Il ne faudrait pas mentionner son livre : *Mémoires de Sarah Barnum*, s'il n'était un symptôme à noter de nos mœurs décadentes. On devine que Sarah Barnum n'est autre que Sarah Bernhardt, l'artiste célèbre de la Comédie Française. C'est une comédienne qui, sous forme de roman biographique, fait à sa rivale ce que les femmes de la Halle, sous la Révolution, firent à la trop fameuse Théroigne de Méricourt. Elle ne lui accorde presque aucun talent. Ses succès sont l'effet d'une névrose — et cette névrose n'est qu'une « roublardise. » Avec cela, une pièce de vingt francs à la place du cœur, et les débordements d'une Messaline à froid décrits, d'une plume cyniquement dégagée de tout scrupule. Deux dessins de Willette, et une préface par l'auteur d'une « ordure » que l'on ne nomme pas. Voilà ces *Mémoires*. Ils sont immondes, tout simplement et révoltants d'ignominie. Cela aurait dû être balayé, dès son apparition aux vitrines des libraires. Le bruit court que la justice s'est enfin décidée à intervenir et qu'elle vient de mander devant le parquet l'auteur des *Mémoires de Sarah Barnum*. La belle affaire vraiment, alors que le livre a déjà six mois de date, qu'il s'est impunément pavané à tous les étalages et que Mme Sarah Bernhardt elle-même a poussé à la vente, en allant un jour lyncher son ennemie chez elle à coups de cravache. On prétendait autrefois que la justice française était boîteuse : de nos jours elle est presbyte et manchotte, et, comme les *Carabiniers* d'Offenbach, se montre quand ce n'est plus temps. Il y a progrès.

4. — J'établissais naguère, à cette place qu'*Une histoire sans Nom* était « l'erreur de M. Barbey d'Aurevilly. » J'ai le regret de constater aujourd'hui, malgré ma sincère admiration pour le prodigieux ta-

lent du romancier, que *Ce qui ne meurt pas*, du même écrivain, est plus qu'une erreur ; c'est une faute. Que nous sommes loin de ces œuvres fortes et chastes, qui s'appellent *l'Ensorcelée*, *le Prêtre Marié*, *Le chevalier Des Touches ;* nous dégringolons jusqu'à *la Vieille maîtresse* et aux *Diaboliques*. On a écrit, à ce propos de M. Barbey d'Aurevilly : « Il fait, en le lisant, l'effet d'un vieux diable dans un bénitier ». Le mot est joli, mais exagéré. Les sentiments catholiques de l'auteur des *Prophètes du Passé* n'ont pas changé, et, sous ce rapport, il y a en lui du vieux croisé, du vieux ligueur. Admettons — et nous serons dans le vrai — qu'il y ait, dans M. Barbey d'Aurevilly, trois quarts de vieux ligueur, et un quart de vieux diable. Seulement, c'est un quart de vieux diable qui est loin de vouloir faire une moitié d'ermite. Donc la part du diable est trop grande, beaucoup trop grande dans *Ce qui ne meurt pas*. Ce qui ne meurt pas, quand tout sentiment, idéal, amour, passion, est fauché dans le cœur des femmes, c'est la pitié, l'inaltérable pitié. D'accord ! Mais cette pitié doit-elle aller jusqu'à se livrer à un homme que l'on n'aime pas, uniquement par compassion pour son désespoir? Toutes les lois morales, divines et humaines, disent non. M. Barbey d'Aurevilly dit oui. L'auteur de *Ce qui ne meurt pas* nous montre une sorte de Niobé de l'amour, ne croyant plus à rien, vivant dans une marmoréenne indifférence pour tous les plaisirs et toutes les joies du monde, qui, par pitié, devient la maîtresse d'un jeune Werther, de vingt ans moins âgé qu'elle. Si bien qu'à la fin du livre, on se heurte à cette immoralité révoltante d'une rivalité d'amour entre mère et fille, et d'une espèce de double inceste dont deux enfants sont le produit. Au dénouement, certes, Alain de Cinthry pleure ses égarements : il s'accuse d'avoir aimé la mère de celle dont il a épousé la fille. Mais ce repentir tardif n'enlève rien au dégoût qu'inspirent et ces ardeurs incestueuses, et les aveux cyniques de cette veuve de Scudemor, de cette paralysée de la chair qui ne peut plus ni rougir ni tressaillir, depuis que la passion, éteinte chez elle sans avoir été à son gré assouvie, a trompé ses sens en trompant son cœur. Une seule chose peut, sans en excuser la hardiesse, faire supporter un sujet aussi scabreux : c'est, en dehors de quelques passages d'un réalisme des plus sensuels, la façon romantique dont ce sujet a été traité. En colorant de ses reflets poétiques et shakespeariens l'étrange et répugnante figure de Madame de Scudemor, le romantisme rend sinon excusable, je le répète, du moins explicable « la transformation d'une coquine en immorale martyre de la pitié ». N'importe ! *Ce qui ne meurt pas* est un livre malsain. Nous n'en pouvons louer que certaines parties : telles que le récit de l'existence tourmentée d'Alain de Cinthry, la naïve tendresse qu'éprouve pour lui la fille de Madame de Scudemor, la description du château des Saules

une série de paysages des plaines désolées du Cotentin qui sont rendues avec une intensité de couleur vraiment géniale. Mais pour Dieu ! Monsieur Barbey d'Aurevilly, assez de *Diaboliques* comme cela. Nous vous attendons à votre roman moyen-âge : *l'An mille !*

5. — De même qu'Auguste Barbier n'est connu que par un seul recueil de poésies, ses *Iambes*, bien qu'il en ait publié une dizaine d'autres, de même, des nombreux romans d'Henri Murger, un seul est resté, un seul est encore lu par les étudiants; ce sont *les Scènes de la vie de Bohême*. C'est la physiologie de la bohême d'autrefois au quartier latin. Avec moins de talent et un style moins original, M. Georges Duval, dans *le Quartier Pigalle*, a voulu peindre la Bohême contemporaine, celle de la rive droite de la Seine, la Bohême parisienne qui perche sur les hauteurs de Montmartre et qui fréquente le *Chat noir*, le *Rat mort* et la *Nouvelle Athènes*. Le peintre Lazarus en est le Marcel et Marie des Seigles la Mimi. On y retrouve aussi des réductions de Rodolphe, de Colline et de Schaunard. Rien d'intéressant comme action. Tout l'attrait est dans les personnages que M. Duval portraiture. Voulez-vous des journalistes sans conscience ? Voici les Amblerdy, les Valard, les Vauvert, les Sazenay, se vendant à qui les paie le mieux, vitupérant le lendemain de leur chute les ministres qu'ils encensaient la veille, chantant la palinodie du soir au matin. Préférez-vous voir en robes de chambre les fruits secs du parlementarisme? Allez dans les coulisses du Palais-Bourbon, vous y apprendrez comment se mitonne, par les puissants du jour, le lancement de la mirobolante opération financière des *Bateaux électriques*. Le pot-de-vinat est pris là sur le fait. Aimez-vous mieux la conversation des ratés de la littérature et de l'art ? Entrez, avec M. Georges Duval, au *Chat noir* ou au *Rat mort*. Là trônent les trois inséparables : le philosophe Maillochon, le poète Pluchart, le peintre Lapallu. Celui-ci, un impressionniste, nie la puissance de la couleur ; l'encre lui suffit et il *chimarre* avec, comme les écoliers, des feuilles de papier blanc ; celui-là (saluez !) est l'auteur du *Chien crevé*, du *Fossoyeur ivre* et de la *Gale*, trois pièces qui font enrager de jalousie Maurice Rollinat, le poète des *Névroses*. Quant au philosophe Maillochon, c'est le plus fort des trois : il n'a rien produit du tout ; il se contente de branler la tête, de boire des bocks, de culotter des pipes et de cracher par terre. Il faut entendre les trois inséparables démolir les dieux du jour. Cabanel en peinture, Coppée en poésie, Daudet dans le roman, Sardou au théâtre, « tout ça, c'est du poncif, de la blague et de l'intrigue ! » Victor Hugo vieillit (hélas ! à qui le dites-vous ?), Dumas fils radote, Puvis de Chavannes est un vieux bonze, Bonnat un photographe parvenu, Ambroise Thomas un cocher de corbillard, Verdi un ignorant, Gounod un troubadour de pendule,

Grévy un avare, Brisson un empêcheur de danser en rond, la Chambre des députés un ramassis de vendus, le Sénat une collection de moules. Tous y passent. Parole d'honneur ! ce *Quartier Pigalle* a tout l'air d'une satire. Un chapitre bien amusant est celui qui a pour titre : *Une soirée chez Nina de Villers !* C'est un bas-bleu de contrebande qui tient salon de littérature et... d'autres denrées. Les trois inséparables s'y rendent dans des toilettes impossibles. Lapallu surtout est merveilleux. Sur son crâne ossianique repose, luisant et superbe, un chapeau de soie d'une forme étrange et sans nom. Sa poitrine se développe dans un gilet breton noir et bleu. Son pantalon finit dans des bottes qui lui montent jusqu'aux genoux. Il a dénicché le tout chez un ancien saint-simonien devenu brocanteur. Le gilet était noté comme ayant appartenu à Larochejacquelein, « général en chef de l'armée catholique du Poitou. » Les bottes venaient de Sa Majesté Léopold, « le vieux roi des Belges. » Quant au chapeau, c'était un chapeau de curé dont Lapallu, rentré chez lui, avait coupé les bords. En arrivant chez Nina de Villers, le peintre ne voulut pas laisser son couvre-chef au vestiaire. Il se présenta dans tous ses agréments, et vous devez penser si son entrée fit sensation... Mais je m'aperçois que je raconterais ici tout *le Quartier Pigalle*, livre qui amuse sans édifier. Restons-en sur cette pensée du philosophe Malolochon (elle ne me paraît pas dénuée de justesse) : « Avec des hommes généralement pervers, comment voulez-vous qu'il soit possible de réaliser un bon gouvernement ? »

6. — Voici un très mauvais livre. Ce poison, dissimulé sous la coquette de *Chrétienne*, nous arrive de Belgique. La *Chrétienne* dont il s'agit (je demande à mes lecteurs pardon de ce rapprochement qui ressort fatalement du roman de M. Flor O'squar) est une manière de sainte Thérèse qui tourne en un clin d'œil à la Madeleine de caractère particulier. L'auteur de cette débauche d'imagination dans l'obscénité qui ne fait d'ailleurs que plagier, avec l'impiété en plus, *Mademoiselle de Maupin*, prétend qu'une femme croyante et pieuse ne saurait être qu'une abominable furie, lorsqu'il lui arrive de succomber à une faiblesse. Son héroïne, Thérèse de Chesneval, une noble bretonne, se prend d'une sorte de philosophe athée qui a pris une part active à l'orgie rouge de la Commune. Donnée absolument invraisemblable. La piété de Thérèse, son rang social, les idées révolutionnaires et libres-penseuses de Savinien font de cette liaison coupable quelque chose de monstrueux et de révoltant. Le dénouement surtout est le comble de perversité. Savinien, monté sur un canot en détresse, dans les bains de mer, tombe dans l'Océan ; il est bon nageur, mais un mât le brise et lui fend le crâne. On parvient cependant à le retirer de l'eau demi-mort. Thérèse appelle au chevet du blessé un prêtre qui administre

nistre l'incrédule inconscient. Voilà qu'une heure après, le moribond, soudain revenu de sa léthargie, se dresse sur son lit funèbre. Thérèse lui explique ce qui s'est passé et lui avoue qu'elle l'a fait administrer. — « Comment, dit-il, vous avez fait ça ! » — « Et (je cite textuellement) Savinien allongea le bras, saisit d'une main tremblante le crucifix posé sur sa poitrine et le jeta sur le tapis, aussi loin qu'il le put... » Thérèse, indignée de l'horreur du sacrilège, supplie le moribond de se repentir. Il refuse. Elle menace. Il persiste, et elle l'étouffe en le baillonnant avec un des draps du lit. Ainsi, cette femme que M. Flor O'squar présente comme une femme qui croit et qui prie, comme une catholique fervente, ne se contente pas de se livrer à des débauches de courtisane. Elle finit, prise de remords, par assassiner son complice, afin de supprimer par là même la cause de ses chûtes. Et, toujours d'après l'auteur, cette « chrétienne » ne pouvait pas agir différemment. Elle était infailliblement, fatalement amenée à ce crime par la « logique » même de sa croyance. C'est là, on en conviendra, une étrange manière de comprendre et de pratiquer la religion, et M. Flor O'squar se crée du christianisme une singulière idée. Si Thérèse de Chesneval eut été réellement chrétienne, en admettant (car les chrétiens ne sont pas impeccables) qu'elle eut succombé avec Savinien, son premier soin eut été d'aller se purifier au tribunal de la pénitence et, dans tous les cas, elle n'eut jamais ajouté à l'adultère l'homicide. Au lit de mort de Savinien, touchée par le repentir, elle eut essayé de ramener celui-ci à Dieu par la persuasion et, horrible crime, absolument insupposable ! n'eut pas, en l'assassinant, jeté cet homme dans l'éternité, la conscience souillée de péchés mortels. Mais ce dénouement allait directement contre la thèse du romancier libre-penseur, tendant à démontrer (ce qui est juste le contraire de la réalité) que religion et fanatisme sont synonymes et que la foi chrétienne, quand elle est sincère, aboutit logiquement au crime. Avais-je tort de dire que, malgré son titre, le roman de M. Flor O'squar était un très mauvais livre.

7. — L'heure est-elle bien propice pour s'égayer aux dépens de l'armée française ? Nous ne le pensons pas. Au moyen âge, les satiriques du temps pouvaient impunément railler les moines et les gens d'Église, l'Église ne s'en formalisait point, et, la foi régnant en souveraine dans toutes les âmes, les colonnes du temple n'en étaient point ébranlées. Il y a quelques années on aurait pu sans le moindre inconvénient et avec la même tranquillité de conscience, tourner en ridicule certains types militaires bien connus, presque légendaires. Aujourd'hui, après nos revers, en face d'un ennemi qui nous guette toujours, des livres comme *Le colonel Ramollot* et ses *Nouveaux exploits* nous paraissent constituer une œuvre dangereuse, injuste et peu

française. Ce scrupule n'a pas arrêté M. Charles Leroy. S'il s'était
core contenté de la satire. Mais non ! il est descendu jusqu'à la
cature. Son Ramollot n'a rien des officiers goguenards qu'on
autour de la table d'hôte du *101e Régiment* de Jules Noriac ; rien
grognards valeureux de Charlet et d'Henri Monnier ; rien des
piers inénarrables de Randon. Le colonel Ramollot, « c'est la
absinthée qu'on nous souhaite dans les tavernes de Berlin. »
éditeurs de M. Charles Leroy ont compris eux-mêmes que le
turiste allait trop loin. Ils font, en effet, précéder les *Nouveaux*
ploits du colonel Ramollot d'un éloquent plaidoyer, tout bondé de
constances atténuantes. Ils ont conscience du mal que de tels
peuvent produire, et ils cherchent à en amortir le choc. « L'
disent-ils, n'a voulu ni insulter l'armée, ni attaquer directement
patriotisme. Des officiers supérieurs, des généraux, des colonels
été les premiers à rire du colonel Ramollot, comme les bourg
intelligents riaient autrefois de Monsieur Prudhomme. Les
voyageurs ont ri de « l'illustre Gaudissart. » Les *employés* ont
donné à Balzac. Le baron Hulot n'a pas amoindri la noblesse.
théâtre on se moque sans cesse des épiciers, des médecins et
notaires. Ramollot d'ailleurs n'est qu'une fantaisie. Il a été
comme Pierrot et Polichinelle. Quelle est la corporation qui n'
sa tête de Turc ? » Tout cela est bel et bon, mais n'a pas l'
nous convaincre. Il est trois institutions sociales qui devraient
l'abri de la caricature, savoir : le clergé, l'armée et la magistr
En faisant du colonel Ramollot un ignorant fieffé, un parfait
un blasphémateur incorrigible, un indécent et grossier per
ce n'est pas comme si vous affubliez de ces vices Dumanet ou
La chose est bien plus grave. Elle part de haut et rejaillit
toute la hiérarchie militaire. Croyez-vous que M. de Bismark
mettrait la publication d'un *Ramollot prussien !* Non, n'est-ce
bien ! voilà la vraie pierre de touche. Vous avez écrit une
anti-patriotique. Allez en Allemagne et vous serez émerveillés
l'admirable respect du soldat pour son chef. Le respect est la
force. Les *colonels Ramollot* en sont les meurtriers. Ils
partout dans les casernes, dans les ateliers, dans les mansardes
se répandent à trente et quarante mille exemplaires, alors que,
nous servir d'un mot de Joseph de Maistre, ils devraient être
par la main du bourreau sur les places publiques. Ces réserves
on ne peut nier que le type ne soit drôle. Il y a tels tableaux
blement désopilants, par exemple : *Ramollot conseiller-général*
mollot au rapport ; *Ramollot à table d'hôte* ; *Ramollot signant des*
missions ; Ramollot au conseil de révision. Comme genre de plaisan
citons les suivantes extraites du chapitre des « permission

que vous demandez, réserviste ! » — « Mon colonel, c'est pour permission. » — « Les v'là bien ! n'pensent qu'à f... le camp. e la fête à Paris, pas vrai ? » — « Ma foi non, mon colonel, c'est à e des affaires. » — « Affaires... affaires... J'm'en f... s'crongnieu-u ! affaires... quelles affaires ! c'que vous f... dans l'civil ! » — suis changeur, mon colonel. » — « Eh bien ! ça vous change re m'létaire ; devez être content ; c'est dans la chose de... de... e chose. » — « Pas précisément, mon colonel ; je suis à la tête petit établissement financier, et... » — » Oui, vois c'que c'est. t vous qui f... tout le temps le camp en Belgique avec l'argent des ściles. Eh bien ! mais scrongnieugnieu ! vous n'êtes qu'un filou ! 't à moi qu'vous v'nez d'mander la permission d'f... le camp une de plus !! » — « Mais, mon colonel... » — « J'men f... ! scron-ugnieu ! s'ment j'vous avertis d'une chose, mon garçon ; si vous le camp avec l'argent des hommes du régiment, j'vous f... de-s ; v's'entendez bien c'que j'vous parle. » — « Je vous assure, mon nel. » — « Pour lors, c'que vous voulez f... à Paris ! » — « C'est use de la conversion qui,.. » — « Conversion ! mais scrongnieu-u ! v's'en ferez ici tant qu'vous voudrez : à droite, à gauche, ça nanque pas, c'que vous m'f... là ! Puis, d'abord v's'êtes un sale at, nom d'une bombe ! et si vous aviez un peu d'la chose du... du ça, sauriez que depuis dix ans, conversions supprimées d'la rie, dont s'intitulent pour lors chang'ments d'direction. Allons ! pez, s'crongnieugnieu ! » Les deux volumes sont tout entiers sur on.

et 9. — On peut avoir une voix d'or et un cœur de marbre, me Marco-la-Belle, de Théodore Barrière. C'est le cas d'une atrice, Gina Rietti, d'origine italienne, et élevée à Paris, dans la on hospitalière d'un de ses oncles, Jean Clary, célèbre restaura-d'antiquités. Il ne se peut voir un monstre d'égoïsme et d'ingra-le plus complet, que cette Gina dont la gloire s'élève dans l'infa-et même dans le sang. Tous les amis qui l'ont tirée du néant et ont sacrifiés pour lui bâtir un piédestal meurent pour elle. D'un e, aussitôt qu'ils menacent de devenir gênants, elle les brise. lboni lui donne des leçons : elle la calomnie. Un pauvre musicien it engager à l'Opéra et lui demande en retour un peu d'affection : le fait chasser du théâtre. L'or ! la soif de l'or ! Voilà toute la ion de Gina. Plusieurs hommes la courtisent. Elle ne leur de-de pas de l'amour, ni même de plaisir, comme ses pareilles ; mais 'or, toujours de l'or, rien que de l'or. Elle épouse un brave garçon, lligent et honnête, pour avoir un mari ? Non : un trottin et un tier. Il meurt de douleur. Gina reçoit beaucoup de journaux : elle lit jamais qu'un fragment, le bas de la quatrième page consacré

au tableau de la Bourse. Bref, cette femme ne vit, ne frémit, ne palpite qu'à la vue de ce métal jaune dont la couleur resplendit dans ses fauves prunelles. Elle est punie par où elle a péché. Des spéculations financières la ruinent complètement, et elle perd tout cet or amassé au prix de tant de hontes et de turpitudes. Une maladie grave la mine — et elle s'empoisonne chaque jour avec de la morphine. A son lit de mort, un phénomène terrifiant se produit, qui rappelle l'agonie de l'avare Grandet. Le médecin approche des lèvres décolorées de Gina, pour savoir si elle respirait encore le plateau plein d'une aiguière d'or. Alors tout ce corps déjà sans vie, frissonne comme sous le galvanisme d'nn courant électrique ; les paupières se relèvent ; elles battent un instant ; les bras se soulèvent dans une crispation suprême pour saisir le précieux métal, et dans les yeux vitreux qui vont se fermer à tout jamais se reflète l'or de l'aiguière brillante. Quelle mort épouvantable ! Le bruit a couru que l'auteur de ce roman, M. J. Ricard, s'était donné pour tâche de raconter une histoire vraie, de flétrir une cantatrice encore en chair et en os, et que ce modèle qui a posé pour la *Voix d'or* existe réellement. Il n'est pas croyable : il serait trop infernal.

Combien différente est la *Régina*, de M. Charles Lomon ! Certes ce n'est pas une sainte, mais du moins, elle n'a rien du démon, et un ardent amour maternel qui la mène jusqu'au suicide, ce que l'on saurait pourtant approuver, lui fait beaucoup pardonner. Petite bohémienne, Régina, dans un coin des Pyrénées, a été recueillie par le fils d'un grand d'Espagne, Armand Silviani, qui l'élève et l'épouse ensuite devant le maire et le curé. Maudit par son père, Armand meurt, laissant à Régina un enfant, le petit André. Sans fortune car Armand était pauvre et le vieux marquis son père refuse tout secours, Regina qui possède une voix superbe, entre au théâtre pour gagner sa vie et celle de son enfant. Celui-ci est entre les mains d'une paysanne des environs de Cazères. Il succombe à la vaccine ou du moins, on le raconte ainsi à Régina. Mais il n'en est rien. André a été secrètement enlevé par le marquis Silviani : l'artiste inconsolable combat son désespoir par le culte vraiment fervent qu'elle a voué à son art. Vingt ans après, elle est à Barcelone. On ne parle que de son talent. Tout le monde va l'entendre au théâtre. Parmi ceux qui l'applaudissent avec le plus d'enthousiasme se trouve le jeune secrétaire du marquis Sylviani. André Sirven. C'est le fils de Régina. Une circonstance les rapproche : le sang parle. Régina reconnaît son enfant. Celui-ci aime sa cousine, la petite fille du Sylviani, Silvia de Norrèbe. Le mariage se ferait sans inconvénients. Mais quand le vieux marquis apprend que Régina est la mère d'André, il refuse son consentement. C'est alors que Régina,

parler d'un autre sacrifice que la morale réprouve aussi, s'empoisonne, au dernier acte d'*Ernani*. Néanmoins dans l'intervalle, le vieux marquis s'était laissé fléchir. Régina en est informée. Elle se repent d'avoir avalé du poison, elle voudrait vivre. Trop tard ! Le toxique a produit son effet. M. Charles Lomon a finement et délicatement analysé ce cœur de mère, qui reste honnête, hormis une fois où il s'agissait d'empêcher un duel dans lequel la vie d'André était en cause. L'ouvrage de M. Lomon n'est pas un roman de bibliothèque paroissiale. Il faut cependant lui savoir gré, peignant les mœurs des gens de théâtre, d'avoir montré beaucoup de délicatesse. Nous voudrions effacer de *Régina* deux ou trois attaques gratuites à la noblesse espagnole, et cette déplorable accusation lancée, sans aucun motif d'ailleurs, contre les couvents : « Les séquestrations ne sont pas impossibles. Qui ne sait que le moindre couvent de femmes peut au besoin, se transformer en forteresse, tenir en échec la magistrature d'ordinaire peu désireuse de vaincre, et hardiment braver la loi. » M. Lomon aura lu cette phrase dans le *Voltaire*, ou l'aura recueillie de la bouche de quelque goujat. Nous regrettons qu'il l'ait épinglée dans son livre.

10 et 11. — Régina Silviani commet une faute pour éviter un duel à son fils et s'empoisonne pour ne pas être un obstacle à son mariage. Madame de Bucières, elle, pour sauver son enfant d'une épouvantable maladie héréditaire, s'accuse d'une faute qu'elle n'a pas commise. Ceci paraît une énigme. Expliquons-nous : Orpheline et très riche, Julienne de Noignes tombe au pouvoir d'une parente éloignée, Mme Trévois, qui la circonvient, l'intimide, ourdit contre elle un infâme complot et finalement la force d'épouser un homme qu'elle n'aime pas, qu'elle ne peut aimer, M. Léon Bucières. En effet, ce personnage est aussi repoussant par le reliquat de ses anciens vices que par sa figure bestiale et son caractère morose. Il est de plus atteint d'une maladie nerveuse, dont une crise se produit le jour même du mariage. Bref, c'est une de ces unions stupéfiantes auxquelles on se heurte parfois dans le monde, dont la disproportion cruelle, le désaccord criant, sautent à tous les yeux, et qui lient des créatures bonnes, douces, parfaites, à des brutes sans vergogne au physique et au moral ! Oui, parce que la fortune du mari concorde avec la dot de la mariée, des mères ne craignent pas de livrer ainsi leurs filles à des époux usés par le vice et vieillis dans la débauche. On colore ces alliances criminelles d'un euphémisme. Cela s'appelle des mariages de convenance. C'est un de ces mariages-là que Mme Trévois avait imposé à sa pupille Lucienne de Noignes. Celle-ci, qui bien avant ce jour fatal, avait promis sa main à son ami d'enfance, Hubert de Breuil, lieutenant de vaisseau, n'en resta pas moins fidèle à ses

devoirs. Au surplus Léon Bucières ne tarda pas à mourir, dans un accès de folie furieuse. Lucienne reporta toute sa tendresse sur l'enfant qu'elle avait de cet homme, son petit Eugène. Une terreur la prenait en pensant que l'enfant porterait peut-être un jour le malheur de sa naissance et hériterait de la maladie paternelle. Les médecins la rassurèrent, à la condition pourtant qu'on ne parlerait jamais à l'enfant du mal de son père, qu'on lui éviterait toute forte émotion et qu'on lui ferait suivre une sage et prophylactique hygiène. Lucienne n'eut garde d'enfreindre ces instructions! Elle dirigea elle-même l'éducation de son fils, si bien qu'à 25 ans, en dehors d'une grande violence de caractère et d'une volonté faible, Eugène Bucières était aussi sain de corps que d'esprit. Sa mère (elle ne savait hélas! rien lui refuser) eut le tort de le laisser marier avec une péronnelle envieuse et méchante, Henriette Moulain, qui, surenchérissant sur Mme Trévois et la tante Stéphanie, devint une des plus grandes ennemies de Lucienne. Un soir, Eugène Bucières classait des papiers dans l'ancien cabinet de son père. Tout à coup un manuscrit lui tombe sous la main. C'est le *Mémorandum* de Léon Bucières, écrit au jour le jour d'une plume fébrile. Eugène parcourt les premières pages: cela l'intéresse, il lit encore. Puis à mesure qu'il poursuit sa lecture, l'épouvante le gagne, ses yeux s'égarent; il se lève, parcourt la chambre à grands pas, et s'écrie: « Est-ce possible?... Je serais.... je suis le fils « de Léon Bucières... Je vais être comme lui... je... je... mourir « comme un... fou... fou furieux... oh! » Lucienne, sa mère, a tout entendu. Elle voit, en une seconde, le prix de vingt ans de luttes et d'efforts perdus. Le mal, le terrible mal, va lui prendre son enfant. Alors, sans calculer les conséquences de son mensonge, elle se précipite au devant de son fils et lui dit: « Non!... rassure-toi... Tu n'es « pas l'enfant de cet homme! » Eugène s'apaise; mais un sentiment de mépris pour sa mère germe dès lors en lui, et il finit par confier le secret à sa femme Henriette. Celle-ci n'eut rien de plus pressé que de raconter l'aventure à Mme Trèvois et à la tante Stéphanie. Tante Stéphanie était la sœur de feu Léon Bucières. Lucienne avait eu la bonté de garder dans sa maison cette créature rancie, tout à l'aigreur, tenant à la fois du serpent et de la chouette. Elle lui témoigne sa reconnaissance, en l'espionnant, la calomniant, la diffamant et l'insultant. « J'en étais sûre! » Telle fut l'exclamation qui sortit des lèvres de la tante Stéphanie, au récit d'Henriette. Dès lors, une guerre sourde, implacable, faite d'allusions, d'équivoques, de sourires méprisants, fut organisée, contre la malheureuse Lucienne. C'était le martyre de toutes les heures, de tous les jours, et qui ne cessa qu'à la présence d'Hubert de Breuil. Venu des Indes, avec son fidèle matelot Alain Guern, il confondit hautement la calomnie et força le misérable

Eugène à se mettre à genoux devant sa mère et à lui demander pardon. On devine le reste. Lucienne devint la femme d'Hubert. Elle fut désormais protégée contre Henriette, contre la tante Stéphanie et contre Mme Trévois. Mais ce que lui firent souffrir ces trois mégères est inimaginable. On a envoyé à la guillotine des gens qui n'étaient pas plus criminels.

Madame Bucières s'accuse d'une faute qu'elle n'a pas commise, et cela dans un but des plus louables. Que dire de Gabrielle Armand, comtesse Malsi, qui, sans autre prétexte que la passion, dévoile par lettre à son mari sa liaison adultère avec le marquis Enrico Bibbiani? L'auteur de *la Faute de la Comtesse* nous répondra qu'il existe entre Gabrielle et Malsi une insurmontable incompatibilité d'humeur, que celui-ci est un être faux, dissimulé, égoïste et hypocrite, tandis que celle-là est la franchise, la gaîté, l'exubérance et la loyauté en personne; que si la comtesse tourne mal, c'est que le comte, vieux libertin, s'est plu à la dépraver et à détruire en elle tout idéal; qu'enfin le mari n'a pas su ou n'a pas voulu garder pour lui les trésors de tendresse dont sa femme ne demandait qu'à lui faire don. Ce sont là certainement des circonstances atténuantes, mais elles ne sauraient légitimer l'adultère. On voit trop que l'auteur, sans en prononcer le mot, a voulu écrire un plaidoyer en faveur du divorce. La comtesse Malsi meurt misérablement: elle se jette dans le Rhin du haut d'un rocher à pic. Somme toute, *la Faute de la Comtesse* est un roman bien inférieur au *Juif de Sofievka*, du même écrivain; il n'a rien d'intéressant ni de moral, et laisse dans l'esprit une impression navrante et désagréable, comme après la lecture d'un chapitre de Schopenhaüer.

12 et 13. — Décidément, M. Fernand du Boisgobey vise à la succession de Ponson du Terrail! Il ne sort plus du monde des escarpes, des souteneurs, des assassins, des rouleuses de trottoir et des rôdeurs de barrières. Margot-la-Balafrée est une prostituée de bas étage qui, revenant d'une fugue suspecte en Russie, se pose en femme du monde et fréquente les salons parisiens sous un nom de contrebande. Ce qui ne l'empêche pas, certains soirs, de se dire, dans les bals interlopes de la rue Mouffetard, Margot, la reine des chourineurs, et d'avoir à ses ordres des bandes d'assassins. Elle est secrètement associée avec un certain comte de Charny, qui joue un jeu d'enfer au Cercle des Truqueurs. Pour redorer son blason, usé, sali et défraîchi par le jeu, ce comte de Charny s'est mis dans la tête d'épouser la fille d'un sculpteur millionnaire. Margot l'aide dans ses projets, et il n'est pas de crimes qu'ils ne commettent, afin de hâter ce mariage d'argent dont celle qui en est l'objet, naïve et confiante, ne voit ni le danger ni la honte. Il nous est impossible de suivre M. du Boisgobey dans le

dédale de ses imaginations. Mais, en dehors du sculpteur Gerfaut, de l'apprenti Carnac et de l'agent de police Graindorge, quel triste monde! Et combien nous préférons causer avec les braves gens que M. Saint-Eman nous présente dans *la Chambre des amours* ! Que l'on ne s'effraie pas du titre : il s'agit d'une chambre où un peintre de talent s'exerce dans l'art et le genre des Boucher, des Natoire et des Watteau. Mais avant d'acquérir la gloire, la fortune et le bonheur aussi, dans la personne de la charmante Blanche d'Arroy, que d'épreuves, que de déboires, que de souffrances ne fallut-il pas que le pauvre Armand Grangel endurât ! Il était né riche pourtant. A la mort de son père, tout croûle, et bien lui valut, d'avoir reçu une éducation brillante et de s'être adonné tout jeune à la peinture. Ce qui pour lui fut d'abord un passe-temps devint plus tard son gagne-pain. Les premières pages de *la Chambre des amours* sont consacrées au père d'Armand, le colonel Grangel, et au sergent Sylvain. Le colonel et le sergent ont fait ensemble la campagne de Russie. Ils se sont mutuellement sauvé la vie lors du passage de la Bérésina. Licenciés en 1815, le colonel va demeurer avec Sylvain dans un domaine qu'il possédait près de Blois sur les bords de la Loire, et ils ne se quittent plus, leur vie durant. L'œuvre de M. Saint-Eman, toute consciencieuse qu'elle soit, pèche par le style qui est un peu terne.

14. — *Les deux Epaves*, de M. de Parseval-Deschênes, forment deux récits concomittants. Dans le premier, il s'agit d'une jeune Russe, Navah, orpheline dès le berceau, et, après bien des malheurs, venant échouer, comme demoiselle de compagnie, au Barillet, près de Lausanne, chez les Rudleslay. Navah est une de ces personnes, douées à un degré si éminent de la beauté morale qu'elles n'ont aucun besoin de celle du corps, et que nul n'a l'idée de la leur demander. Son innocence s'impose, et ses précieuses qualités finissent par être reconnues d'Henri Rudleslay. Il s'était d'abord laissé éblouir par une autre, pleine d'éclat, de clinquant et d'apparences, et n'avait pas apprécier l'humble Navah. Un caprice de Maximilienne (la rivale de l'orpheline) dessille les yeux du jeune officier, et la modeste violette triomphe de la tulipe orgueilleuse.

Dans le second récit de M. de Parseval-Deschênes, l' « épave » est une veuve de 24 ans, madame Simon, qui, dégoûtée du monde, se retire à Val-Rouvray, dans le Morvan. Elle espère y trouver le repos et la tranquillité ; mais, en vain ! Cette petite paroisse est le théâtre des incessantes querelles de deux familles qui se disputent la mairie, l'influence, le pouvoir ! Les Coffres et les Bardeaux sont ennemis, père en fils, et leurs haines invétérées rappellent en petit celles des Yorck et des Lancastre, des Capulets et des Montaiguts, des Guelfes et des Gibelins. Comment les réconcilier ? En leur enlevant la mairie, et

uns et aux autres. Oui, mais à qui la donner ? Eh ? à M. de Berlerault, parbleu ! M. de Berlerault, cet ours mal léché, ce misanthrope, ce veuf bourru qui court toujours la prétentaine dans les bois avec son chien ! Bast ! cet ours n'est pas ours du tout : c'est un éprouvé de la vie qui a eu des malheurs et déteste les hommes ; il ne s'agit que de l'apprivoiser. Eh, eh ! la belle veuve Simon se trouve à point et a tout ce qu'il faut pour l'emploi ! Ainsi raisonne M. de Couturier, le député de l'arrondissement, et un peu dans son intérêt : il n'a jamais que la moitié des voix des électeurs de Rouvray. Quand les Coffres tiennent l'urne, les amis des Bardeaux votent contre lui ; quand ce sont les Bardeaux, les Coffres lui font de l'opposition. Coffres et Bardeaux pensent pourtant de même, et il serait si bon de conquérir tous les suffrages, dans les deux camps. Ah ! voici : le hasard vient en aide à M. de Couturier. L'église de Bois-Rouvray a besoin d'une cloche : M. le député s'empresse de l'acheter et d'en faire don à la paroisse, — à une condition pourtant, c'est que M. de Berlerault et Mme Simon lui serviront de parrain et de marraine le jour de son baptême. Les deux ermites acceptent. De là, rapprochement. Ils apprennent à s'estimer et à se connaître, et, ma figue ! ils convolent en secondes noces. Heureux et joyeux, M. de Berlerault devient le plus aimable des habitants de Val-Rouvray, et les Coffres et les Bardeaux sont les premiers à convenir que leur place n'est plus à la mairie : ils la cèdent au plus digne et au plus capable. Il y a, dans cette simple histoire beaucoup de finesse, de délicatesse et d'observation ! Cueillons en passant cette humoristique scène de mœurs. Il s'agissait de savoir ce que l'on mettrait à la cime du clocher de l'église, nouvellement construit. Les Coffres voulaient une croix, les Bardeaux un coq. Là dessus. grande dispute. L'architecte, un homme d'esprit, mit tout le monde d'accord en plaçant sur le clocher le coq et la croix. « Et admirez la profondeur de sa combinaison ! La croix était fixe comme il convient au symbole d'une religion qui a régénéré le monde. Quant au coq, emblème de la politique, il l'installe au-dessous, mobile et tournant à tous les vents. Ce n'était plus qu'une girouette ! »

15. — *Fleur-de-Bohême*, de M. Elie Berthet, fait partie d'une *Bibliothèque*, dite *des Châteaux*, dont tous les volumes, ni pour le fond ni pour la forme, ne valent certainement pas celui-ci. La Bohême dont il s'agit n'a rien à voir avec celle de Murger, de Firmin Maillard, de Privat d'Anglemont et d'Alfred Delvau. C'est la Bohême des bohémiens, autrement dit des Gitanes, Tsiganes, Zingaris. Les bohémiens sont généralement nomades. Pourtant, quelques-uns d'entre eux s'habituent à la civilisation, se fixent dans un pays et, sans abandonner leurs mystérieuses traditions, vivent extérieurement comme tout le monde et deviennent sédentaires. On rencontre de ces bohémiens-

là en Languedoc, en Provence, en Dauphiné et en Lorraine. Odilia, l'héroïne de M. Elie Berthet, a vu le jour à Clairefont, près de Nancy. Sa mère Salomée fut épousée par un brave maçon, en reconnaissance des soins qu'elle lui avait prodigués pendant une grave maladie. Salomée meurt en donnant naissance à Odilia, laquelle est élevée par la sœur de sa mère, la bohémienne Paula. Catholique depuis longtemps, Paula n'en a pas moins conservé toutes les croyances et toutes les superstitions de sa race. Le jour de la mort de Salomée et de la naissance d'Odilia, elle plante, selon les rites, dans le parc de Clairefont, un jeune tilleul qu'elle consacre à l'enfant. Odilia se ressent de cette éducation bizarre : elle croit, comme toutes les filles de Bohême, que le tilleul et elle vivront autant l'un que l'autre, et que son âme et l'*âme* de l'arbre n'en sont qu'une. En grandissant, la pauvre Odilia s'imagine être une véritable dryade, un esprit élémentaire, une nymphe des bois. Cela finit par tourner à la folie, et lui fait manquer son mariage. Son père, le maçon est devenu immensément riche. Deux jeunes gens, Georges Vernon et Max de Lichtenwald, lui demandent la main de sa fille. Il la refuse au premier ; Odilia ne veut pas du second, bien qu'il soit prince. Le maçon, déçu dans son ambition et dans ses rêves de grandeur, meurt d'apoplexie. Odilia reste seule avec sa tante Paula ; mais elle ne va désormais qu'en dépérissant, et chose étrange ! le tilleul dépérit comme elle. L'arbre et la jeune fille cessent de vivre le même jour. Paula, la vieille bohémienne, se trouve par la mort de son beau-frère et de sa nièce à la tête d'une fortune considérable, et elle déteste l'argent. Aussi fait-elle donation de l'héritage du maçon à Max de Lichtenwald, en mettant cette clause que, lorsque le prince sera devenu souverain de son petit Etat, il se montrera un peu plus humain que ne le furent jadis ses ancêtres pour ceux de la race d'Odilia. *Fleur-de-Bohême* est ce qu'on peut appeler une œuvre honnête, et elle me servira de transition pour aborder l'analyse d'une dizaine de romans que l'on peut, sans scrupule et sans remords, classer dans la partie ouverte et non réservée de la bibliothèque de famille. Ce sont : *La Béate, la Vengeance d'Ursule, le Secret de la Chambre verte, Clémentine de la Fresnaye, Vingt millions de rente, un Clérical en voyage, un Drame au logis de la Lycorne, le Serment du Corsaire, Stéphanette, Tout pour la Patrie.*

16. — Au milieu du dix-septième siècle, la digne mère Mar[illegible] fille d'un avocat en la sénéchaussée du Puy, fonda le *Noviciat des Demoiselles de l'instruction.* C'était « le lycée de filles de cette époque, » mais un lycée avant tout et surtout catholique. Ce Noviciat avait pour but de former des institutrices destinées à faire la classe dans les hameaux et dans les paroisses pauvres du Velay. Les novices ne prononçaient aucun vœu religieux. Elles étaient parfaitement

libres de renoncer plus tard, pour raisons de santé ou pour cause de mariage, à leur profession. Mais, tant qu'elles restaient institutrices, elles s'engageaient à garder le célibat, à vivre pieusement, à secourir les indigents, à veiller les malades et à se dévouer constamment au prochain. On les surnomma les « béates » : mot qui, dans le pays, ne comporte aucune idée de mépris. Il en existe encore : elles ont pour costume une robe et une calèche noires, et il est rare qu'aucune d'elles ne soit pas allée jusqu'au bout dans son laborieux et sublime dévouement. D'ordinaire, les « béates » du Velay meurent dans leur chambrette ou sur un lit d'hôpital, en pauvresses ou en saintes. En ces dernières années, les Béates du Velay furent indignement attaquées par une certaine presse. M. Aimé Giron, qui les connaît, qui les a vues à l'œuvre, car il est vellavien, défendit ces braves filles dans le *Figaro*. Il photographia et justifia la Béate. Il montra cette humble servante des enfants, des petits et des pauvres dans tous ses héroïques sacrifices, dans toutes ses pieuses et silencieuses résignations. L'article est aujourd'hui devenu roman, et ce roman est un des plus beaux que l'on puisse lire. Il s'ouvre par une saisissante eau-forte de la vieille ville du Puy, qui s'étage sur les basaltes de trois anciens volcans, avec son imposante cathédrale visitée par les Rois, sa vierge noire apportée des Croisades, son rocher Corneille, ses rues étroites, ses maisons pittoresques et ses majestueux couvents. Un de ceux-ci, qui servait en même temps d'hospice, possédait un tour et recevait, il y a quelques cinquante ans, les « enfants trouvés » que des mères dénaturées abandonnaient au berceau. La supérieure les confiait de préférence, pour les nourrir, à d'honnêtes et robustes montagnardes. C'est ainsi que la petite Germaine fut remise un jour à la mère Gandol, femme de Barthélemy Gandol, meunier du moulin des Freycinettes, de la paroisse de Chandorat, par là haut, du côté où la Loire quitte le Vivarais pour entrer dans le Velay. Il avait été convenu que Germaine serait ramenée à l'hospice, dès qu'elle saurait marcher, se servir de ses mains, et commencer à apprendre sa leçon. Mais la mère Gandol était un cœur d'or. Elle nourrissait en même temps la petite Germaine et son fils Valentin, et il arriva une heure où elle les aima tous les deux d'un égal amour maternel. Germaine resta au moulin et fut élevée avec Valentin, comme le second enfant de la maison. Germaine et Valentin grandirent ensemble, et, sans s'en rendre compte, tout innocemment, tout naturellement, finirent par éprouver l'un pour l'autre une affection qui était plus que de l'amitié. A l'âge voulu, Valentin demande Germaine en mariage au père Gandol. Un bon homme que le père Gandol, avec toutes sortes de préventions et l'orgueil d'une aisance acquise par son rude et incessant labeur. Une enfant trouvée, une fille recueillie chez nous

par charité, une orpheline sans sou ni maille, épouser le fils Gandel jamais ! Vous jugez de l'affliction de Germaine et de Valentin. Mais ce sont des enfants soumis et obéissants : ils ne pensent même pas à se révolter contre l'autorité du père. Seulement, comme ils ne peuvent plus vivre à l'avenir l'un à côté de l'autre, Valentin part pour l'armée et Germaine entre au noviciat des Béates. Au bout d'un an elle obtient de revenir à Chandorat, d'abord pour faire la classe aux petites filles, et un peu aussi pour consoler le père et la mère Gandel de l'absence de Valentin. Ici, M. Aimé Giron nous initie à la journée de la Béate, dans les montagnes du Velay : journée autrement employée que les fameuses journées de l'empereur Titus, un fourbe beaucoup trop vanté. Suivre M. Giron dans ses édifiants et gracieux tableaux nous entraînerait trop loin. Disons seulement que Germaine et Valentin se retrouvent plus tard, aux mêmes endroits où s'est écoulée leur enfance. Mais la Béate est cassée par la vieillesse, les infirmités, et toute une vie de sacrifices. Valentin, lui, a voulu continuer le service militaire. Il a été grièvement blessé à Sébastopol, et il est revenu de l'armée boîteux et tout estropié. Aujourd'hui, le Soldat et la Béate attendent en priant Dieu le jour du grand triomphe de la mort. Leur amour d'autrefois s'est spiritualisé, et la passion des jeunes années s'est changée en une douce, calme et chaste amitié. Dieu leur doit une récompense là-haut. N'ont-ils pas fait tous les deux, la béguine sous sa cornette noire, le soldat, sous sa capote grise, leur devoir ici-bas, sans bruit, sans regret et avec un admirable désintéressement ? A côté de Germaine et de Valentin, M. Aimé Giron a placé des types d'une puissante vérité : d'abord le marquis de Chandorat, très galant homme, mais un peu voltairien, converti le jour de la première communion de sa fille ; puis Benoît Montbrac, un antiquaire d'une originalité des plus réjouissantes et d'une science tout à fait drôle. Ce Montbrac — un peu braque et même beaucoup — s'est mis dans l'idée de devenir possesseur d'un bassin sculpté qui se trouve dans le parc du château de Chandorat, et qui, selon l'archéologue, serait le tombeau d'Héracle de Montbrac, abbé du monastère de Chazorne-les-Moines, un apôtre sans peur et sans reproche, à la voix duquel tremblaient dans leur nid d'aigle les anciens barons de Chandorat, des hommes de fer, légers de scrupules, comme en produisait autrefois la féodalité des montagnes. Seulement, Benoît Montbrac a un ennemi : Claude Pigeon, le garde-chasse du marquis. Pigeon a pris en grippe l'antiquaire, parce qu'il s'imagine que le vieux savant, avec ses mots baroques et ses phrases de l'autre monde, se moque de lui. Pigeon veille sur le tombeau et déjoue toutes les ruses de l'antiquaire. D'où une suite de scènes à ne peut plus comiques. Ainsi, dans la *Béate*, la note gaie alterne avec

la note émue : il y a aussi la note terrible. Témoin le chapitre intitulé: *La Loire monte.* Dans le moulin des Freycinettes, submergé par l'inondation et à demi écroulé, la Béate, toute au devoir, fait la recommandation de l'âme à son père nourricier, le meunier Gandol, et lui mort, l'ensevelit, sans se préoccuper de l'eau qui monte toujours et du moulin qui croule. Heureusement Valentin, en congé de semestre, arrive à temps, et pour arracher à la Loire le cadavre de son père et pour sauver Germaine. Ce chapitre a une vingtaine de pages qui sont un pur chef-d'œuvre.

17. — Il en coûte parfois de danser avec une demoiselle qui est en train de « coiffer sainte Catherine. » Pour peu que vous vous montriez aimable avec elle et que vous lui poussiez un doigt de cour, la pauvre fille s'imagine que c'est pour le bon motif. Le lendemain ou le surlendemain du bal, elle fait discrètement sonder vos intentions, et si vous avez le malheur de rire au nez du commissionnaire, l'Ursule dédaignée se vengera — quelquefois perfidement,— et vous paierez cher les violons, mon beau danseur ! C'est précisément ce qui arrive à Gustave Duparc. Il ne répond pas aux avances d'Ursule Duclairon, et, dans son dépit, celle-ci, pour lui nuire, ne recule pas devant la plus insidieuse et la plus abominable des insinuations. Duparc s'en moque ; mais la calomnie atteint la femme d'un de ses meilleurs amis, Berthe de Clèves. Ce qui fait que la « Vengeance » d'Ursule est quelque chose d'absolument vilain. En revanche, le récit qui nous initie à cette vengeance est bien joli,— comme tout ce qui sort d'ailleurs de la plume de M. Gustave Levavasseur. *La Vengeance d'Ursule* est dédiée à M. Jules Buisson, ancien député de l'Aude à l'Assemblée nationale, et au spirituel crayon duquel on doit les portraits-charges très amusants de tous les députés du Septennat, contenus dans un précieux album inédit que l'auteur a ironiquement intitulé : *Le musée des souverains.*

18, 19 et 20. — Au premier abord, *Le secret de la Chambre verte*, de M. Michel Auvray, avec son titre à la manière d'Anne Radcliffe, peut faire travailler les jeunes imaginations. Rassurons-les. Il y a pourtant dans cette mystérieuse chambre, un revenant..... oui ! un revenant pour rire, comme dans *les Cloches de Corneville.* La vieille Mme Arnold est morte ; et on ne sait à qui elle a laissé sa fortune. Bérarde, la bonne domestique, a idée que Mme Arnold a testé en faveur de sa filleule, la charmante Andrée, une orpheline que l'on réduit au rôle de Cendrillon. Voici qu'une péronnelle, du nom de Gisèle, nièce de la défunte, estime que l'héritage de la défunte lui revient. Mais il existe, dit-on, un testament. Tout le monde est convaincu que ce testament est caché dans la chambre verte. Gisèle, subrepticement, la nuit, y fait de longs séjours, espérant le retrouver pour

l'escamoter. Bertrade devine les projets de la coquine, et c'est alors que, s'affublant des falbalas de feue Mme Arnold, elle simule le *revenant*. La ruse réussit. Personne n'ose approcher de la Chambre verte. Bertrade en profite pour chercher elle-même. Et elle trouve. Le testament était intercalé entre la couverture et la première page d'une *Histoire de sainte Elisabeth*. Vous devinez que l'héritière ne fut pas cette petite scélérate de Gisèle. Il y a, dans *la Chambre verte*, une grande science du dialogue, et le récit ne languit pas une minute. Les mêmes qualités se remarquent dans *Clémentine de la Fresnaye*, de Mme Maryan, et dans *Vingt millions de rente*, de M. Vattier. Il ne faut à la première que trois ou quatre personnages pour mener à bien une fable intéressante, et le second possède ce qu'on appelle la bonne humeur. Clémentine de la Fresnaye est une riche héritière, dont une partie de la fortune ne provient pas d'une source très honorable. Ceci — bien qu'elle soit innocente du péché de son aïeul — lui fait manquer son mariage avec son cousin Alain, lequel, à Clémentine, préfère Marie-Anne Huel, sœur du recteur de Portzbiban. La délaissée se résigne et emploie le bien mal acquis (des biens de l'Eglise achetés sous la Révolution en vils assignats), à secourir les pauvres, orner le temple de Dieu et multiplier les bonnes œuvres. Barnabé-Blaise Guilhem emploie aux mêmes objets ses « vingt millions de rente ». Mais ce n'est qu'après avoir mangé longtemps de la vache enragée. Ce pauvre Barnabé-Blaise !... Etre âgé de vingt-deux ans, avoir une santé et une force d'Hercule, un front superbe, des cheveux noirs bouclés et abondants, des yeux pleins de fierté et pétillants d'esprit, une bouche admirablement garnie et ombragée d'une fine moustache, pouvoir se dire un beau garçon, posséder un revenu suffisant, quoique modeste, et avec cela, de par les caprices d'un parrain, répondre au double prénom de Barnabé-Blaise, quelle malechance! Pourquoi pas Polycarpe ou Pancrace ? Comme on enrage quand cette futée de Mademoiselle Agathe vous hèle de loin en trémolos malicieux : Baar...ar...na...a...bé... Blai...ai...aise ! C'est à maudire ce fantasque de parrain. Et le parrain avait du bon. Il était par là-bas quelque part dans les Indes, et il s'y était amassé « Vingt millions de rente. » Un jour, il écrit à son neveu de venir le rejoindre sans retard. Il a besoin de lui pour liquider son immense fortune. Barnabé s'embarque au Havre sur la *Mouette*, et ce sont ses émouvantes aventures que nous raconte, d'un style allègre, M. Vattier. Vous pensez bien que Barnabé n'arriva pas comme cela tout simplement dans les Indes. Ainsi que le Marseillais, Marius Cougourdan, dont il est un peu le sosie, Barnabé fit plusieurs fois naufrage, faillit être dévoré par des crocodiles, eut à se défendre contre les boas et les singes, fut poursuivi par les troupes des rajahs, se tira d'affaire en vrai luron,

et finalement revint en Europe avec son parrain, cent fois plus riche qu'un nabab. Il va sans dire qu'il n'épousa pas Mademoiselle Agathe. Il lui gardait rancune de ses trémolos. Barnabé prit pour femme la fille du capitaine de la *Mouette*, qui ne l'appela jamais que M. Guilhem. Ainsi finit le roman de Baar...ar...na...a...bé... Blai...aise! On croirait lire un conte des Mille et une Nuits.

21. — A l'époque de la guerre de Crimée, dans un des wagons du train express qui va de Paris à Marseille, se trouvaient trois voyageurs : un officier des dragons de la garde, en face un jeune freluquet, et à l'autre coin un monsieur d'un certain âge, aux longs cheveux gris, à la figure rasée, qui lisait le *Correspondant*. Le freluquet causait avec l'officier et faisait le bel-esprit. Tout-à-coup, avisant le liseur de l'autre coin, il dit à son voisin, en ricanant : « Voyez donc « cette figure de Jésuite ! » — « Monsieur, répondit l'officier de dra- « gons, sur un ton qui n'admettait pas de réplique, cette figure de « Jésuite est celle de mon frère, M. le comte de Montalembert, « ancien pair de France, ancien député, membre de l'Académie fran- « çaise. » Le freluquet resta coi, ne dit plus mot et, à la première gare, se hâta de changer de wagon. *Le Clérical en voyage*, de M. B. de Laval, nous a rappelé cette anecdote. Il se rencontre, avec M. Legros et M. Lepointu, non pas en wagon, mais dans le coupé d'une diligence qui fait le service de Saint-Affrique à Rodez. M. Lepointu voyage pour je ne sais quoi : les vins ou les cuirs. C'est un libre-penseur, un ultra-radical, un mangeur de curés. M. Legros voyage pour ses affaires ; c'est un bourgeois épicurien, sceptique et pusillanime, monsieur Prudhomme en personne. Lepointu se met à déblatérer contre « les calotins », les « ignorantins », « les disciples de Loyola. » Legros opine du bonnet à chaque sortie de l'énergumène. M. de Laval ne dit rien. On lui demande son avis : alors avec une verve, un entrain, une logique serrée qui eussent mis les rieurs de son côté s'il avait eu affaire à des hommes d'esprit, M. de Laval s'applique à défendre les victimes de Lepointu. Tête de celui-ci : — « Mais vous « êtes un Jésuite ! » — « Vous me flattez, monsieur ! » — « Mais vous « êtes un clérical » — « Je m'en vante, monsieur !... Oui, je suis un « clérical (le mot ne me fait pas peur), ce qui veut dire, quoique vous « en puissiez penser, un chrétien aimant de tout son cœur Dieu, son « prochain, son pays, un honnête homme, plein de déférence pour l'au- « torité et respectueux du bien d'autrui, un citoyen obéissant aux lois « et, si besoin était, prêt à donner son sang pour la défense de sa « patrie et des bases sur lesquelles repose toute société qui aspire à « vivre. Qu'est-ce que la « domination du clergé, » ce que vous dési- « gnez du nom de « cléricalisme, » a donc à voir en tout ceci? Je suis « de mon époque, monsieur, tout comme vous ; seulement je ne prends

« pas des vessies pour des lanternes, et je ne me laisse pas engl
« par la piperie des mots. J'ai beaucoup « roulé », et je n'ai p
« amassé mousse. » Mais j'ai acquis beaucoup d'expérience, et
« mes observations, de mes études résultent pour moi ces tristes vérité
« Le respect s'en va, la famille est tarie dans sa source, l'esprit fra
« çais déménage, et le bon sens, notre vieux et gros bon sens, se p
« met de se coiffer de travers comme un lycéen en vacances. » Lepoi
n'a pas l'air de comprendre, et Legros pense aux bons pâtés
foie gras qu'il aura le plaisir de manger à son arrivée à Toulou
On fait halte dans la ville d'Albi. Legros et Lepointu, de plus
plus sympathisant, laissent là l'affreux jésuite. M. de Laval les
trouve cependant plus tard. Mais dans d'autres conditions : Lepoi
est devenu l'agent électoral d'un socialiste pyrénéen. Il pérore
les clubs, prêche le collectivisme, parle d'étriper les bourgeois,
prunte de l'argent à son ami Legros et finit par lui voler 50
francs. — « Ce n'était qu'un filou ! » dit celui-ci, la rage au cœur
larmes aux yeux. Tout cela est raconté par M. de Laval de la
la plus humoristique. Le « Clérical en voyage » n'est ni un optim
quand même niant le mal et le danger, à l'instar des bécasses qui
croient à l'abri du plomb du chasseur ou de la dent du re
parce qu'elles ont le bec et la tête dans un trou et ne voi
rien ; ni de ces pessimistes découragés et décourageants, criant
cesse que tout est perdu, qu'il est inutile de lutter et qu'il n'y a
qu'à mourir, comme des Hercules énervés et résignés, sur le bû
de nos lassitudes. Non ! M. de Laval a la foi, une foi ardente
communicative. Si nous sommes malades, nous ne sommes pas
core morts ; et il conseille aux braves gens de se réveiller et
réagir. *Le Clérical en voyage* est un excellent livre de propag
Ajoutons qu'il n'est pas du tout ennuyeux à lire, et qu'à côté
portrait à l'emporte pièce, d'une scène de mœurs finement détai
il nous offre de merveilleux paysages de la nature méridionale,
trevus par la fenêtre d'une diligence, mais décrits avec beaucoup
poésie, de relief et de fraîcheur.

22. — Je passe sans préambule au roman historique. C'est un
dans lequel ont excellé Walter Scott et Alexandre Dumas. Il
difficile de faire mieux qu'eux littérairement. Cependant, il n'est
défendu d'essayer, la tentative a toujours son mérite. Je n'en
pour preuve que le *Récit du XVIe siècle*, que M. J. L. de la Marson
nous donne sous ce titre : *Un drame au logis de la Lycorne*. Le
est intéressant, certes ; mais ce qui l'est plus encore, c'est la re
titution exacte, minutieuse, originale et ingénieuse du vieux P
faite par M. de la Marsonnière avec une abondance de détails
témoigne à la fois et de son érudition archéologique et de sa bri

imagination. Le drame d'abord : il débute par la mort d'un vieil usurier d'origine germanique, Wilhem Jacob de la Coquelière, assassiné dans son logis, le logis de la Lycorne. Cet usurier a une femme, jeune, belle, passablement coquette et très instruite, ayant été élevée par son oncle le révérend Pierre Cadoc, chanoine de la cathédrale de Saint-Hilaire-le-Grand. Isabeau de la Coquelière est tout naturellement accusée du meurtre du vieux Jacob. On instruit son procès, et elle est condamnée à mort. Isabeau cependant est innocente, et son oncle le chanoine pourrait la sauver, car il connaît le coupable. C'est Wolf, un reître allemand, dont l'usurier a autrefois ruiné le père. Mais ce terrible secret, le révérend Cadoc l'a appris au tribunal de la pénitence : c'est le secret de la confession. Une lutte douloureuse s'engage dans la conscience du chanoine : il voudrait bien sauver sa nièce, et, fatalité inéluctable ! il ne peut le faire qu'en trahissant ses devoirs les plus sacrés. Le chanoine se tait, la mort dans l'âme. Madame Isabeau va monter sur l'échafaud. Encore quelques minutes, et cette tête, merveille de beauté, sera montrée au peuple comme celle d'une scélérate. Eh bien ! non : l'épouvantable erreur judiciaire du parlement de Poitiers n'aura pas son accomplissement. Quelqu'un veille pour Isabeau, quelqu'un qui est parfaitement convaincu de son innocence. C'est un jeune bachelier, un poète, Joseph Bouchet. Charles-Quint, de passage en France, s'arrête à Poitiers ; Bouchet lui adresse une supplique en vers, et l'Empereur fait grâce. Mais Isabeau n'est pas réhabilitée pour cela. Heureusement que, sur ces entrefaites, dans la maladrerie d'un des faubourgs de la ville, meurt Wolf *l'assassin :* il demande à parler avant de mourir au révérend Cadoc, et devant de nombreux témoins proclame l'innocence de Mme de la Coquelière. A quelque temps de là, le révérend Cadoc bénit le mariage de sa nièce avec Joseph Bouchet, fils unique et déjà glorieux du célèbre Jean Bouchet, l'historien-poète, l'auteur des *Annales d'Aquitaine*, du *Labyrinthe de fortune*, du *Jugement poétique de l'honneur féminin*, du *Parc de Noblesse*, du *Chapelet des princes*, du *Temple de bonne renommée*, des *Angoisses et remèdes d'amour*, et d'une foule de rondeaux, ballades, élégies, cantiques, complaintes, lettres et épîtres familières. Voilà pour le drame. Il a pour cadre l'antique capitale du Poitou, le quartier de la Lycorne, le Bourcanu, la rue des Arènes, la cour des Miracles, la Collégiale Saint-Hilaire, le faubourg des Juifs, les arcs de Parigny, le pont Saint-Cyprien et ses deux tours gothiques. L'action se passe en l'an 1539. Nous assistons à la vie mouvementée des étudiants de cette époque. Nous faisons connaissance avec toute la noblesse poitevine. Charles-Quint, François 1er, la cour de France, défilent dans leur pompe et leur majesté. Voici perdu dans la foule, le futur père de Gargantua, maî-

tre François Rabelais, pour lors secrétaire de Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais. Voici les magistrats, les artisans, le peuple. Voici la procession de la Grand'Goule. C'est bien le XVIe siècle à son début qui vit dans ces pages sincères, savantes et colorées.

23. — Marguerite Henriette de Ribeaumont, fille du baron de Ribeaumont, anglais, et de la baronne de Solivet, née de Chaveny, française, a passé son enfance en Angleterre. Sa mère est catholique, son père et ses frères sont protestants ; à l'âge de dix-huit ans, elle épouse Gaspard-Henri-Philippe, vicomte de Bellaise, marquis de Nidemerle, et se trouve mêlée à tous les événements de la Fronde. La marquise de Nidemerle, dont le mari a été tué dans une bataille, se consacre à l'éducation de son fils et écrit ses *Mémoires*. Elle a de l'humour et de l'esprit cette anglo-française, et rien de plus piquant que ses portraits d'Anne d'Autriche, du coadjuteur François de Gondi, de Julie d'Angennes, du roi des Halles, le duc de Beaufort, et des principaux personnages de cette époque tourmentée. Il ne faut pas prendre à la lettre tous ses jugements sur la cour d'Anne d'Autriche, sur les gentilshommes non-frondeurs, sur le « despotisme » du petit Louis XIV, dont le jeune Nidemerle était le compagnon. Quelques-uns pourtant ont de la saveur, et elle se montre très sympathique à « M. Vincent » (Vincent de Paul) et à Henriette de France, reine détronée d'Angleterre. A une certaine page des *Mémoires sur la Fronde*, on lit ceci : « Je suis arrivée à la conviction que l'Église anglaise n'est pas hérétique, et qu'elle possède la vraie doctrine catholique ». Qui parle de la sorte ? — En apparence, Marguerite de Ribeaumont. En réalité ce n'est pas calomnier miss Yonge, l'éditeur de ces *Mémoires*, que de lui attribuer une énormité pareille. Elle est assez coutumière du fait, mais il y a probabilité qu'elle n'y met pas la moindre malice.

24. — Les annales de la marine française parlent d'un capitaine malouin, Pierre Porçon de la Barbinais, qui fit, sous Louis XIV, une tentative contre Alger. Cette expédition ne réussit pas. La Barbinais fut pris avec 600 de ses compagnons. Cependant, sous les inspirations de Duquesne, le Roi prépare une expédition contre les Etats barbaresques. Hassan, dey d'Alger, envoie en France son captif, Pierre de la Barbinais, avec mission de fléchir la colère royale, et avec promesse de revenir se constituer prisonnier dans le cas où la mission échouerait. Le capitaine malouin promet de revenir, mais il est trop français pour promettre autre chose. Il se rend à Versailles et, loin de dissuader Louis XIV de son expédition, il lui indique comment on peut prendre Alger, confère avec Duquesne, approuve les expériences de Renaud le bombardier, et, nouveau Régulus retourne à Alger, où l'attend le supplice capital. C'est cet épisode que M. Raoul de Navery a mis en roman sous ce titre : *Le serment du Roi*.

saire. A côté de la Barbinais, une figure de jeune fille apparaît comme un ange sauveur. Captive aussi, elle adoucit les mœurs des Arabes du désert, et à sa voix, l'un d'entre eux, Abdallah, fils d'un cheik puissant, se convertit au catholicisme. Les premières scènes du drame se passent à Saint-Malo, qui était alors peuplé de pêcheurs, de mateots et de corsaires. Il faut dire qu'au dix-septième siècle, le mot *corsaire* n'avait pas tout à fait la signification de bandit. Surcouf était corsaire, Jean Bart le fut aussi. On appelait *Corsaires* tous ceux qui « faisaient la course » contre le Croissant et le Léopard. Saint-Malo en était la pépinière. Le sujet a cette fois inspiré Mme de Navery, et son œuvre est écrite avec une grande sûreté de main.

25. — Voici les débuts d'un excellent écrivain qui s'essaie dans le roman sous le pseudonyme de Bernard Seigny. Titre : *Stéphanette*. Nous sommes à Angers, pendant la Restauration. Le jeune chevalier de Trémière, réduit, hélas ! à gratter du papier chez un notaire, aime Stéphanette ; il ignore quel rôle odieux le père de celle-ci a joué sous la Révolution. La jeune fille l'ignore aussi. C'est un épouvantable secret. Ce brocanteur dont Stéphanette se croit l'enfant a laissé dans la ville d'Angers, pendant la Terreur, le même souvenir que Carrier à Nantes. C'est un monstre, qui a fait dresser la guillotine sur toutes les places. Le mariage entre Stéphanette et le chevalier de la Trémière paraît désormais impossible : le fils des victimes ne saurait épouser la fille du bourreau. Cependant, les deux enfants s'aiment, et elle est si jolie, si douce, si bonne, cette Stéphanette ! Est-il possible qu'une aussi angélique créature ait pour père un scélérat ? Consolez-vous, âmes sensibles ! Stéphanette n'est pas la fille du brocanteur. Le jour où sa mère monta sur l'échafaud, la femme du Carrier angevin recueillit l'enfant. Au lit de mort, le brocanteur révèle la vérité, toute la vérité. Je n'ai pas besoin d'ajouter que Stéphanette et le chevalier de Trémière firent leur profit de cette révélation. Ce récit très attachant, est suivie d'une bluette en vers : *La fille du jardinier*. Quant au roman, on le lira comme on a lu *l'Abbé Constantin* de M. Ludovic Halèvy, et *Jean de la Lizardière*, de M. le vicomte Henri de Bornier. Il est de la même famille. C'est le dernier roman qu'ait publié l'*Union*.

26. — Un soir du mois de mai 1839, le capitaine Lix, ancien garde du corps de Charles X, retraité à Colmar, devenait père d'une fille à aquelle on donnait le prénom d'Antoinette. Orpheline de mère, Mlle Lix fut élevée en garçon par son père qui lui fit porter le costume masculin jusqu'à l'âge de neuf ans. A douze ans, elle montait à cheval et pratiquait l'escrime comme un véritable maître d'armes ; à dix-sept ans, possédant une instruction très sérieuse et parlant

plusieurs langues, elle est appelée en Pologne comme institutrice et fait plus tard bravement le coup de feu contre les Russes, pendant toute la campagne de 1863 : ce qui lui vaut l'épaulette de sous-lieutenant. En 1866, nous retrouvons le lieutenant Tony, ou, si vous préférez, Mlle Lix soignant les cholériques du département du Nord. En récompense de son dévouement, on lui donne le bureau de poste de Lamarche dans les Vosges, où elle fonde dès son arrivée, un ouvroir pour les pauvres. La guerre de 1870 éclate : n'écoutant que son courage et son patriotisme, Mlle Lix s'engage dans une compagnie franche et prend part, comme lieutenant, au combat de la Bourgonce, Nompatalize, dans les rangs des francs-tireurs vosgiens. Le combat fini, la femme reprenait le dessus et elle pansait les blessés autour d'elle, joignant à l'héroïsme et à la pureté de mœurs d'une Jeanne d'Arc le dévouement d'une sœur de charité. Le gouvernement lui confère la médaille d'or de première classe ; le général de Charette lui envoie la médaille des zouaves pontificaux, et les dames alsaciennes lui offrent une splendide épée d'honneur. Tout ceci n'est pas un roman, c'est l'écho affaibli de l'exacte vérité. Aujourd'hui Mlle Lix à qui de violentes douleurs rhumatismales contractées pendant la guerre de 1870 ont fait abandonner son bureau de poste, charme ses loisirs en écrivant, en style sobre et énergique, des ouvrages où vibre son âme ardente, française et chrétienne. Le dernier livre de Mlle Tony Lix a pour titre : *Tout pour la patrie !* Ce titre n'est point un mensonge. Echo de la belle Alsace perdue, il nous rappelle, dans un cadre fictif et dans un fond vrai, ce qu'il y a loyauté, de bravoure d'héroïsme dans la noble et vaillante province que treize années d'annexion n'ont pu ployer au joug allemand. Sur ce fond « à la Salvator Rosa, éclairé par la sinistre lueur des incendies et des batailles, se détache l'angélique figure d'une jeune Alsacienne, Amélie S... cruellement éprouvée, veuve de son fiancé, servant Dieu et le prochain, tout en élevant dans l'exil les fils de son frère, « futurs vengeurs de l'Alsace enchaînée. » Çà et là, quelques vieilles et poétiques légendes, — parmi lesquelles celle de « dame Berthe » est une perle. *Tout pour le patrie* est dédié aux Alsaciens pauvres exilés en France et le produit doit être consacré à leur soulagement. Ce qui nous permet de conclure que ce bon livre est aussi une bonne action.

27, 28, 29 et 30. — La littérature étrangère nous offre pendant ce trimestre, quatre romans qui ne sont pas sans valeur. En voici les titres : *Les cent yeux de l'amour, Vixen, Mildred, Monsieur et Mme Brewer.*

Et d'abord, remercions Dieu (Léon Dieu, veux-je dire) de nous avoir fait connaître la dernière production du Dickens italien, Salvator Farina.

Si les *Cent yeux de l'Amour (Amore ha cent occhi)* ne sont pas, malgré la bizarrerie de leur titre que le récit n'explique guère, un chef-d'œuvre dans la force du terme, du moins ils s'en rapprochent beaucoup. Le début du roman surtout est vraiment remarquable. Je ne sais rien de plus navrant que les dernières heures de la comtesse Rodriguez de Nardi. Ne s'étant jamais occupée de ses affaires, elle se croit, comme à l'époque de son mariage, plusieurs fois millionnaire, et elle ne laisse même pas de quoi se faire enterrer selon son rang. L'esprit en repos, la conscience tranquille, la vieille comtesse dicte au notaire ses volontés suprêmes et donne des legs à chacun de ses domestiques. Cosino de Nardi, son fils, aime tant sa mère qu'il se garde bien de la détromper ; il veut qu'elle meure tranquille. Pendant ce temps, le brave Ambrosio, le valet de chambre de Cosimo, vend à l'usurier Cilecca tout le mobilier de l'hôtel Nardi, livrable après la mort de la comtesse L'usurier liarde, le fidèle Ambrosio défend de son mieux les intérêts de son maître. Dans la chambre à côté, la fière comtesse se fait apporter devant son lit les portraits de tous ses ancêtres, depuis le Nardi qui prit part à la bataille de Lépante jusqu'au grand cardinal Imperio de Nardi. Elle veut mourir en leur présence. Cosimo cède avec un doux et triste regard à toutes les volontés de sa mère mourante. Ses yeux sourient, son cœur pleure. Il entend à travers la porte les discussions d'Ambrosio et de Cilecca. Cette scène est de toute beauté. L'usurier finit par donner du mobilier trente mille lires. Avec cette somme Cosimo de Nardi paie les legs des domestiques et fait enterrer sa mère avec toute la pompe due à son ancienne noblesse. Puis, il se retire en Sardaigne dans un petit domaine sauvé du naufrage. Là, aidé de sa femme et de quelques braves gens, il se livre à des travaux agricoles, et finit petit à petit par rétablir sa fortune. C'est la deuxième partie des *Cent yeux de l'amour*. On y suit avec intérêt les fugues d'un bandit célèbre, *Su Mazzone*, qui depuis cinquante ans, joue le rôle de gibier dans la chasse ouverte contre lui par la justice. On s'intéresse pareillement aux mœurs des populations rurales de la Sardaigne, et l'on y apprend leurs poésies primitives, d'une intensité de couleur véritablement remarquable. Cette seconde partie ne vaut pas la première : elle est un peu diffuse et trop compliquée.

Vixen et *Mildred*, récits anglais, l'un de miss Braddon et l'autre de Mrs Craick, font partie de la *Bibliothèque des romans étrangers* de la maison Hachette. *Vixen* (en anglais populaire : Petit lutin femelle est l'histoire d'une jeune orpheline qui, son père mort et sa mère s'étant remariée, devient le souffre-douleur d'un misérable parâtre, le capitaine Wistanley, lequel mériterait la corde. Cette histoire d'un réalisme sobre et discret, arrive, par le logique enchaînement des événements, à des effets d'une énergie dramatique et poignante. Vixen

finit par être heureuse, et son parâtre Wistanley, devenu veuf, va remarier en Allemagne avec la fille d'un usurier de Francfort. Qui se ressemble s'assemble. *Mildred*, à la lecture, produit une impression moins triste que *Vixen*. C'est une étude de psychologie sociale : la rédemption de l'homme par la femme. Mildred Frehesne épouse à vingt ans un viveur de quarante et quelques années, qui s'est lancé dans toutes sortes de désordres. Philippe Romney ne manque pas pour lui de qualités : il a un grand air, il est généreux et d'une intelligence supérieure. Tout cela séduit Mildred : elle se promet de faire de cet homme si bien doué un honnête homme, et après bien des luttes et des déboires, elle y parvient. Seulement, elle n'en reçoit pas ici-bas sa récompense. Philippe se noie en sauvant à la nage un enfant de son frère, qu'il aurait lieu de détester, car la naissance de cet enfant dépouille d'un héritage auquel il avait droit, de par la loi anglaise. Roman sobre, bien écrit, sans déclamation.

Monsieur et Madame Brewer nous vient d'Allemagne. Klaus Brewer s'est enrichi à Sumatra. On l'appelle là-bas : « Le roi Brewer. » Cela ne le satisfait point. Il a le désir de revoir Leipzig, sa patrie, et il quitte le pays du soleil pour les brumes du Nord. Un jour, à Berlin, il lui prend fantaisie d'aller au café-concert. Fantaisie qui a pour lui des suites fatales. Klaus s'y amourache d'une chanteuse : Kati Schœne, et l'épouse. Jamais mariage ne fut plus mal assorti. Dès les premiers jours, l'incompatibilité de goûts, de manières, de caractères se déclare. Klaus est calme, doux, un peu rêveur, adore la vie de famille. Sa femme, au contraire, est légère, dissipée, agitée, nerveuse. Elle a la nostalgie persistante des planches. Au bout de quelques mois, sans avoir rien de grave cependant à se reprocher l'un à l'autre, ils se séparent à l'amiable. Klaus retourne à Sumatra. Que n'y restait-il toujours ? Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce volume est certainement la préface de M. Jules Claretie, avec la lettre de M. Emile Augier à l'auteur de *Monsieur et Madame Brewer*. Le écrivain allemand, M. Paul Lindau, a grande réputation, à Berlin. Il semble s'être voué à l'étude spéciale de notre littérature dramatique. Il a vulgarisé, au-delà du Rhin, Molière, Beaumarchais, Emile Augier, Alexandre Dumas fils, Victorien Sardou et Eugène Labiche. Il lui doit des comédies, des drames et des romans que l'on vante beaucoup, sur les bords de la Sprée. Je ne doute pas que, sous certains rapports, ces romans ne soient fort distingués. Mais alors pourquoi dans le nombre, choisir et traduire en français *Monsieur et Madame Brewer* ? — Il n'y a dans cette œuvre rien de vraiment remarquable. L'auteur semble s'être inspiré, pour la forme, d'Alphonse Daudet dans *Froment jeune et Risler aîné*. Pour le fond, c'est une pointe secrète et dissimulée, lancée en faveur du divorce. Emile Augier

culpe M Paul Lindau d'avoir imité son *Mariage d'Olympe*. En effet, la thèse du romancier allemand, c'est la mésalliance de l'éducation — tandis que le *Mariage d'Olympe* est une critique des théories d'Alexandre Dumas fils sur la rédemption des femmes de théâtre par l'amour. M. Emile Augier admet bien les Madeleines repenties, mais au désert seulement.

31, 32, 33 et 34. — Il nous reste à dire un mot de quatre volumes de Nouvelles récemment parus : *Souvenirs de Vendée et de Lorraine*, par l'abbé Dominique ; *De Pontoise à Stamboul*, par M. Edmond About; *Contes d'automne*, par Louis de Ronchaud ; *Femmes et maitresses*, par Ange-Bénigne.

Les Souvenirs de Vendée et de Lorraine forment la quatrième publication d'une intéressante *Bibliothèque des Légendes*, qui comprend déjà les Légendes mérovingiennes, carlovingiennes et capétiennes. Celles-ci sont des Légendes saxonnes (telles que *le Ver de Lambton*, où un monstre semblable à la Tarasque est tué par un preux du pays gallique, et le *Petit berger Yorick*, qui fortement tenté par l'esprit du Mal, est sauvé par le signe de la Croix). Elles se trouvent précédées de quelques récits plus modernes, dont un : *l'Espion malgré lui*, a pour théâtre la Guerre de 1870, et dont deux autres : *Luc* et *la Partie d'échecs* se passent sous la Révolution, dans les anciennes Marches du Poitou. *La Partie d'échecs* est tout à fait réussie. Malgré la tourmente, l'abbé Bernard et le comte de Saint-P... n'ont pas quitté, celui-ci son château, celui-là son presbytère. Pour se distraire des douloureux événements que leur apportent les feuilles publiques, ils jouent aux échecs, étant à ce jeu-là, tous les deux à peu près d'égale force. Un soir ils ont gagné chacun leur partie et vont commencer la belle, quand la porte du château est ébranlée à coups de crosse de fusil. Le comte et l'abbé ont été dénoncés, et les bleus viennent les surprendre. Nos deux amis peuvent néanmoins s'échapper et se réfugier en lieu sûr. Le comte va se battre dans l'armée du Bocage. Quelque temps après, l'abbé Bernard vient le rejoindre. Il est aumônier des troupes de La Rochejaquelein. Nouvelle partie d'échecs dans une tour isolée. Le comte gagne, et les Bleus apparaissent encore ; mais les deux intrépides joueurs, avertis par une vieille mendiante, ont eu le temps de déguerpir. Le calme renaît : l'abbé Bernard et le comte de Saint-P... rentrent, l'ancien seigneur au château, le curé au presbytère. Le comte doit à l'abbé sa revanche. Cette fois, le prêtre exige un enjeu. Et cet enjeu n'est autre que le salut de l'âme de son paroissien. Le comte de Saint-P... comme la plupart des gentilshommes de sa génération avait donné dans les idées voltairiennes. Mais c'était un cœur loyal et droit. Il perdit et paya, en vivant désormais comme un bon chrétien. Je ne jurerais point que les

cruelles leçons de l'expérience et de l'adversité ne fussent pour q que chose dans sa conversion.

Au mois d'octobre dernier, le directeur de la Compagnie inter tionale des wagons-lits eut l'idée d'inviter quelques hommes de l tres à faire avec lui, en treize jours, un voyage à Constantinop M. Edmond About fut du nombre des invités. C'est le récit de voyage qu'il offre aujourd'hui au public sous ce titre : *De Pontai Stamboul*. Du voyage lui-même nous n'avons pas à nous occuper i Disons seulement que cette causerie est suivie de cinq contes: *grain de plomb*, *les Œufs de Pâques*, *le Jardin de mon Grand-Per Petit Trianon*, *Dans les Ruines*, et de quatre discours, dont un p noncé aux obsèques du romancier Ivan Tourgneneff. *Le grain de plo les Œufs de Pâques* et *le Jardin de mon grand-père* donnent la note triotique. Il y est question de l'Alsace et de l'invasion. *Dans ruines* est une fantaisie écrite en 1867 : il y règne une douce philoso à laquelle M. About ne nous avait pas habitués. Nous aim beaucoup moins *le Petit Trianon*. L'écrivain y méconnait absolu un homme de bien, M. de Larcy, qui fut ministre sous M. Thiers.

Les *Contes d'automne*, de M. Louis de Ronchaud, dont nous ne lons qu'au printemps, ont été écrits à Saint-Lupicin (Jura), dans vieille maison qui a pour titre de noblesse d'avoir été chantée par martine et décrite par Daniel Stern (Mme d'Agoult). Et, voyez fluence des milieux, comme dirait M. Taine : on croirait parfois lisant ces Contes lire en effet du Stern ou du Lamartine. bien dans l'esprit de l'auteur de *Graziella*, l'histoire de cette rustique séduite par un garde-forestier, et dont M. de Ronchaud raconte la folie touchante. Et cet éloge des anciens curés, des prêtres d'autrefois, « si tolérants, » que l'on compare dans une tion non exempte d'hostilité, avec les prêtres d'aujourd'hui, entêtés qui damnent tout le monde, » est-ce que ce n'est pas Daniel Stern, le Stern du *Temps* et de la *Revue germanique* cette jeune femme qui empoisonne son mari, parce qu'elle ne l pas, et qui fait ensuite l'édification du bagne; est-ce que cela rappelle pas toutes les réhabilitations de l'école humanitaire, en de Mme Lafarge ? Et, ce plaidoyer pour et contre la *Marr* n'est-il pas en germe dans les *Girondins* ? Tendances à part, les de M. Louis de Ronchaud sont un régal de lettré ! Il en est tout, le premier, qui est une véritable résurrection de l'antiqu est écrit de main de maître. Lucrèce, Virgile et Théocrite y s tichés à s'y méprendre.

Ange-Bénigne, autrement dit Mme Emile de Molènes, continue du marivaudage sur la corde raide de la nouvelle libertine. tance qui sépare ses histoires licencieuses de certains récits

graphiques est bien peu de chose. Aussi avais-je l'intention de passer *Femmes et maîtresses* sous silence. Mais voilà qu'en parcourant ces pages équivoques et risquées, j'y découvre un diamant, un diamant entouré de fumier, comme certains vers du poète Ennius. Vite! empressons-nous de l'extraire. Cela est intitulé *La Diplômée*, et cela constitue vraiment une spirituelle critique de l'éducation moderne des jeunes filles. Guillaumette de la Villestrée passe ses examens sous les yeux de sa mère et de son fiancé, M. de Sader, qui ne sait trop de quoi il retourne, pas plus que la mère. Celle-ci qui est encore jeune et fort jolie, avoue que de son temps on n'en savait pas si long. « Un EXAMINATEUR A GUILLAUMETTE. — « Je vous prierai, mademoiselle, de nous dire ce que vous savez du rôle de Sérène, femme de Stilicon, à la cour de Théodose. » — GUILLAUMETTE. — « Stilicon, *Flavius Stilico*, général et favori de Théodose, Vandale d'origine, épousa Sérène, nièce de l'empereur, devint, à la mort de ce prince en 395, tuteur d'Honorius, son fils; régent de l'empire d'Occident. » Etc., etc., etc. Une fois lancée, Guillaumette n'arrête plus le tic-tac de son moulin à paroles. La mère et le fiancé sont entièrement ahuris. Ils n'avaient pas idée que Stilicon eut été tant de choses. Quant à Sérène... Tiens! mais Sérène a été complètement oubliée par Guillaumette. La jeune fille est ensuite interrogée sur la chimie, l'astronomie, la géologie et les temps préhistoriques. Elle a, bonne ou mauvaise, réponse à tout. A ce point qu'en revenant des examens, M. de Sader dit à la mère : « Ah, madame, sans la crainte d'être aperçu comme vous me verriez vite à vos genoux ! » — « Pour me demander la main de ma fille ? » — « Que non pas ! mais la vôtre ! Un ignorant comme moi n'a besoin que d'être aimé. Que ferait-il d'une diplômée qui l'éveillerait la nuit pour lui commenter Platon, lui enseigner la vivisection selon Paul Bert et lui raconter le règne de Philippe-le-Bel ? » Il avait raison ce brave fiancé; et qu'aurait-il dit, si Guillaumette, dont il ne voulait déjà plus, était allée, comme une de ses camarades, jusqu'à traduire un mot latin des fresques de Pompéi, que les savants ont toujours évité d'approfondir? Ce sont pourtant de ces pédantes-là, de ces pédantes sans vergogne, que nous préparent les Lycées de filles.

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

La vie de N.-S. Jésus-Christ, par l'abbé E. LE CAMUS. Paris, Poussielgue, 1883, 2 vol. in-8 de 572 et 678 p. — Prix : 15 fr.

On ne s'est jamais tant occupé qu'à notre époque, de la personne de Jésus, et il n'en a jamais paru, coup sur coup, tant de vies différentes.

M. Le Camus vient d'en publier une nouvelle. Il a été frappé surtout par ce qu'il y a d'émouvant dans l'histoire évangélique, et il a vu, dans ce simple récit, se dérouler une action dramatique complète, avec préparation, nœud et catastrophe. De là trois parties principales dans son livre : *Les commencements de Jésus*, *sa Vie publique*, *sa Fin*.

Après un exposé général de la manifestation divine, des livres qui la rapportent, du milieu où elle s'est opérée, une sorte de prologue où l'auteur nous met au courant de l'action, vient nous indiquer ceux qui lui ont fourni son sujet, nous décrit le lieu de la scène et ses alentours ; aussitôt après il entre brusquement en matière, et dès l'abord nous jette au milieu des événements, *in medias res*.

Dans la première partie, dès la première page, nous voyons le Messie apparaître en Israël, dans la personne de Jésus. Mais ce Jésus qui a déjà atteint l'âge d'homme a un passé admirable. M. Le Camus nous reporte donc en arrière, et dans une longue digression nous retrace sa merveilleuse histoire. L'action, un instant interrompue, reprend ensuite son cours, et nous voyons Jésus se préparer à la vie publique.

La deuxième partie renferme trois périodes distinctes : période d'exploration générale, période de création en Galilée, période de lutte en Judée. Tout d'abord, Jésus parcourt la Galilée, la Judée et la Samarie, se révélant partout comme Messie, et déjà cette révélation porte des fruits ; puis, il se retire dans la Galilée, où successivement il organise, instruit et aguerrit son Église ; enfin, il la mène au combat en Judée, et à trois reprises différentes, à la fête des Tabernacles, à la fête de la Dédicace, aux fêtes de la dernière Pâque, il fait irruption dans la ville sainte.

La troisième partie raconte la Fin de Jésus. Elle est comme le dénouement, où est exposée la triple péripétie de la mort, de la vie, de la gloire. Nous y assistons aux préliminaires de la Fin, au procès de Jésus, à la catastrophe dernière, à la résurrection et aux apparitions diverses de Jésus ressuscité, à son triomphe définitif dans le ciel et sur la terre. Telles sont, d'après les expressions mêmes de l'auteur, les principales divisions de son œuvre. Il y a fait entrer le texte évangélique tout entier, en le développant et l'exposant à sa manière.

M. Le Camus, en écrivant une nouvelle *Vie de Jésus*, s'est proposé de faire, à la fois, une œuvre de science et de piété. Il y a réussi. L'exégèse y intervient en premier lieu, pour préciser le sens des textes, déterminer la suite probable des événements, concilier les divergences ou les contradictions apparentes. Sur ce point, nous nous permettons de présenter une observation. L'auteur a voulu ne nous informer que des résultats, non des sources critiques, sans doute de peur d'encombrer son récit et d'en gêner le libre mouvement.

Mais pourquoi n'aurait-il pas placé en tête de l'ouvrage, en manière de pièces justificatives, pour les lecteurs difficiles et défiants, la liste des auteurs consultés, ou bien une note unique, en tête des divers chapitres? C'est là, du reste, une omission de peu d'importance, et on sent bien, à le lire, qu'il est au courant de la science.

Il a mis surtout, dans son livre, beaucoup de théologie, et puisée aux meilleures sources.

C'est là ce qui en fait le fonds et le principal mérite. Dès que l'occasion s'en présente, il s'étend à loisir sur les questions de dogme ou de morale : ainsi, il aborde les mystères de la vie divine, l'union hypostatique, la Rédemption, traite du monde, de l'ange, de l'homme, du bien, du mal, de la terre, du ciel, dans leurs relations avec les attributs de Dieu, car, il tient à nous donner une idée complète de la religion de Jésus, ce qui est, assurément, le meilleur moyen de le faire connaître.

La piété y a aussi sa part, car « quoi de plus naturel que de laisser échapper un cri d'admiration, en écoutant le Maître, un mot d'enthousiasme, en le voyant agir, un murmure d'indignation, en heurtant ses adversaires, une larme de compassion, quand il souffre, un élan de joie, quand il triomphe, une effusion de reconnaissance, quand il nous montre sa tendresse ?... Pour être un digne historien de Jésus, savoir ne suffit pas, il faut aimer. »

Pour animer cet ensemble, il a reconstitué avec soin, à l'aide des travaux anciens, d'après Josèphe, Philon et les Rabbins, et des travaux les plus récents, le milieu social et topographique où vécut Jésus ; si bien, qu'on le voit se mouvoir dans un cadre réel, et qu'on peut le suivre pour ainsi dire, pas à pas ; et encore, pour donner plus de vie et d'agrément à son sujet, parfois il nous ouvre quelques échappées sur la terre de Galilée et de Judée, il entre-coupe son récit de paysages, ici, verts et riants, là, dénudés et tristes, assez finement touchés, quoique d'un dessin trop vague, et pas suffisamment en relief.

Ainsi, ce livre forme un tout très varié, où se rencontrent, sur le même plan, à côté d'une discussion critique, une exposition de dogme ; à côté d'un passage d'édification, une narration ou un morceau descriptif et continuellement, on va de l'un à l'autre, sans que l'esprit en soit dérouté ni étonné, car exégèse, théologie, piété, histoire et géographie, tout cela se tient et s'entremêle, non point confusément, mais avec art, en un style noble, abondant, où peut-être il y a trop de continuité dans l'élévation et du superflu, mais qui ne laisse pourtant pas d'être assez rapide, ferme et précis.

Enfin, pour tout résumer, il me semble que l'auteur, en composant son livre, sans doute avec intention, aussi par habitude et pli déjà pris,

s'est représenté le public, comme un vaste auditoire réel et mêlé, où à côté d'esprits sérieux et cultivés, prennent place des âmes simples et pieuses. Il a eu en vue constamment les uns et les autres. Il a raison. Ce n'est qu'à cette condition qu'on fait une œuvre vivante et utile. Seulement, son livre s'en ressent un peu. Il a trop dramatisé. Cela est trop suivi, trop déduit. Il en est résulté aussi d'un chapitre à l'autre et jusque dans le courant d'un seul chapitre quelques changements brusques de ton. On remarque, ici et là, certaines pages qui sont évidemment faites pour être entendues non pour être lues. Pour tout dire, on sent par endroits, qu'il prêche plutôt qu'il n'écrit, mais d'ailleurs, là même, on peut encore s'instruire et s'édifier, et surtout, on l'écoute tout du long avec plaisir et intérêt. S. P.

S. Zenonis episcopi Veronensis sermones, cum emendationibus, prolegomenis et notis variis. Cura et studio Jo. Bapt. Car. Giuliari, can. veron. Verone, Imprimerie Colombari, 1883, in-4 de CLXI-339 p. Prix : 25 fr.

Saint Zénon, évêque de Vérone de l'année 362 à l'année 380, est le plus ancien des Pères de l'Église latine qui nous ait laissé des sermons. Les frères Ballerini, auxquels l'érudition ecclésiastique et la patrologie sont redevables de si beaux travaux, avaient publié en 1739 une édition des *Traités ou sermons de S. Zénon*. Cette édition beaucoup plus parfaite que toutes celles qui l'avaient précédée, n'est pas sans défaut. Les deux illustres frères ont reproduit le texte des manuscrits et surtout du manuscrit de Reims, écrit au huitième siècle et qui a malheureusement péri dans l'incendie de l'abbaye de Saint-Remi en 1775. Ce manuscrit et tous les autres qui lui sont postérieurs ne contenaient qu'un texte altéré, non seulement par la négligence des copistes, mais surtout par l'ignorance d'un maladroit critique qui a voulu corriger le texte primitif.

M. le chanoine Giuliari, bibliothécaire du chapitre de la cathédrale de Vérone, a entrepris le difficile travail de dégager les sermons de saint Zénon de tous ces éléments étrangers qui les défiguraient. Il a collationné les manuscrits. Il a pu consulter le plus précieux, le plus ancien qui existe et qui est conservé dans les archives du chapitre de Pistoie : ce manuscrit est du neuvième siècle. Souvent l'étude des variantes lui a permis de corriger quelque erreur. D'autres fois pour rétablir le sens, il a suffi de changer la ponctuation, ou de transposer un mot, une lettre. D'ailleurs toutes les fois que M. le chanoine Giuliari a cru devoir s'écarter de l'édition de 1739, il a écrit le texte qu'il propose en caractères spéciaux et inscrit à la marge le texte des frères Ballerini. Le lecteur peut donc toujours choisir entre les deux éditions ; il choisira, nous n'en doutons pas, les corrections du nouvel éditeur.

Au bas des pages, on trouve deux ordres de notes. Les unes, *emendationes*, énumèrent les diverses variantes et les discutent. Les autres, *adnotationes*, expliquent les passages difficiles ; elles contiennent aussi de très utiles remarques sur l'apologie chrétienne, l'exégèse, la liturgie, l'archéologie sacrée ou profane, la chronologie.

Une savante introduction, qui remplit 160 pages, précède le texte des sermons : c'est une étude très complète sur saint Zénon, sa vie, son culte, sur les sermons qui portent son nom et les diverses éditions qui en ont été données. Cinq tables des matières, parmi lesquelles on remarquera le *Glossarium Zenonianum*, c'est-à-dire la table des mots particuliers à saint Zénon, terminent ce volume.

Nous ne pouvons trop louer ce bel ouvrage : c'est un honneur pour le clergé de Vérone de reproduire ainsi les œuvres du saint évêque Zénon. L'édition est en tout point digne du texte : papier, caractères, disposition des matières ; c'est une œuvre qui durera et prendra place dans les grandes bibliothèques. Félicitons aussi M. le chanoine Giuliari de la pureté et de l'élégance avec lesquelles il écrit la langue latine : c'est un mérite bien rare en notre temps. E. Poussset.

Conférences de Notre-Dame de Paris. Exposition du Dogme catholique. Gouvernement de Jésus-Christ, par le T. R. B. J. M. L. Monsabré, des Frères-Prêcheurs. Carême de 1882. Paris, Baltenweck, 1882, in-18 jésus de 423 p. — Prix : 3 fr.

Nous sommes bien en retard avec cet excellent livre : mais les œuvres qui doivent rester peuvent se passer d'un compte rendu hâtif, et rien ne presse de les recommander aux lecteurs sérieux, puisqu'elles ne perdent jamais le mérite de l'actualité. Les conférences du Père Monsabré sont certainement de celles-là : et chaque année ne fait que confirmer le succès éclatant obtenu, dès le début, par cette éloquence superbe et vigoureuse, mise au service d'une foi ardente et d'une science théologique magistrale. On connaît depuis longtemps le plan, aussi simple que bien ordonné, adopté par l'éminent dominicain pour son exposition du dogme catholique. En premier lieu, il a étudié Dieu, son existence, son être, ses perfections et sa vie, son œuvre, son gouvernement. De Dieu à Jésus-Christ la transition s'est faite par une série de conférences consacrées à nous montrer en préparation cette merveille de l'incarnation qui devait, au temps marqué par Dieu, renouveler la face du monde et servir de point de départ à de nouvelles et plus fécondes et plus glorieuses destinées. Dès le carême de 1878, nous entrions au cœur du sujet par l'étude de la personne adorable de Jésus-Christ. L'illustre conférencier en a tour à tour exposé l'existence et la personne, les perfections, la

vie, l'œuvre, enfin le gouvernement; c'est le sujet du présent volume. Comme les précédents, il est divisé en six conférences, qui ont pour sujets : 1° *l'autorité de l'Église ;* 2° *le chef de l'Eglise ;* 3° *le Gouvernement des âmes ;* 4° *la répression dans l'Eglise* ; 5° *l'Eglise et les sociétés modernes*; 6° *la communion des saints.* — On voit que le P. Monsabré n'esquive pas, sous prétexte de prudence, les sujets difficiles et délicats. Les solutions qu'il leur donne n'ont rien non plus de commun avec ces diminutions de la vérité sous lesquelles un libéralisme timide s'efforce de dissimuler les grands principes, comme s'il y avait quelque honte à les produire au grand jour. Voilà de la bonne, saine et forte nourriture pour les âmes. Aussi nous ne saurions trop recommander ce carême de 1882, qui par son sujet même se rattache d'une façon plus intime aux questions se discutant sous nos yeux, et sur lesquelles trop souvent, faute d'être éclairés, nous sommes, nous catholiques, incapables de dire notre mot, le mot qui ferait triompher la vérité. On parle de l'autorité, de l'infaillibilité du Pape, de l'Inquisition, des rapports de l'Eglise avec les gouvernements, toutes ces questions sont traitées avec autant de science que de bon sens dans ce volume d'où jaillissent peut-être pour notre esprit, encore noyé dans l'indécision d'une demi-lumière, des clartés que nous ne soupçonnions pas. N'est-ce donc pas le cas de dire aux lecteurs : *carpe et lege.* Pour la plupart des lecteurs de cette revue, je suis sûr que cettre recommandation est inutile. Je m'adresse donc aux autres, à ceux qui n'ont pas lu encore le carême de 1882, et je ne doute pas que cette lecture ne suscite dans leurs âmes quelques-uns de ces tressaillements que les auditeurs de Notre-Dame ont tant de fois ressentis. Ainsi s'étendra et se multipliera le bien produit par cette chrétienne et virile parole, qui est dans notre siècle une des grandes voix de la vérité.

P. Talon.

JURISPRUDENCE

Jus Canonicum juxta ordinem decretalium, *recentioribus sedis apostolicæ decretis et rectæ rationi in omnibus consonum* ; par l'abbé Grandclaude, vicaire général, docteur en théologie et en droit canon, Paris, Lecoffre, 1882-1883. 3 vol. gr. in-8o de VIII-552, 695 et 698 p. — Prix : 24 fr.

Nous avons en France abondance de *Cours* et de *Manuels* de droit canonique, où la législation ecclésiastique est exposée dans un ordre logique. Quelqu'utiles que soient ces livres, surtout pour ceux qui ne peuvent consacrer un temps considérable à l'étude du droit canon, ils offrent un danger. Souvent en effet, il arrive que de jeunes théologiens qui ont terminé leurs études et suivi pendant plusieurs années les leçons d'un professeur, commentant l'un de ces Manuels, ne connaissent

même pas la division du *Corpus juris canonici* et sont incapables d'y vérifier une citation qu'ils ont rencontrée dans leurs lectures. Ce sont des étudiants en droit qui n'ont pas feuilleté le Code civil.

Dans les grandes écoles de Rome, et particulièrement au célèbre Séminaire romain de Saint-Apollinaire, on suit une autre méthode. Le maître expose d'abord les principes généraux du droit ecclésiastique, et aussitôt que les élèves possèdent ces notions préliminaires, il commente le *Corpus* en suivant l'ordre des livres et des titres. On sait assez quel est le succès de cet enseignement. Les écoles de droit canonique de l'Apollinaire sont les plus célèbres de l'église catholique ; c'est une gloire d'y avoir obtenu la *laurea*, le titre de Docteur.

Le Professeur de Angelis, qui enseigna, pendant près de trente années, au séminaire romain et qui contribua plus que personne à lui conquérir la réputation dont il jouit, avait entrepris d'imprimer ses leçons ; mais la mort l'a interrompu en ce travail ; l'œuvre est inachevée. M. Grandclaude, publie aujourd'hui une œuvre semblable à celle de l'illustre professeur ; il a pu la mener heureusement à terme. Il expose les principes du droit et les divers prolégomènes en un traité qui précède son commentaire sur le *Corpus juris canonici*. Ce commentaire est complet, l'auteur n'a négligé aucune des importantes questions qui se peuvent présenter en l'étude des lois ecclésiastiques ; il joint aux textes des décrétales, les textes du Concile de Trente qui a tant fait pour la discipline ecclésiastique ; il y joint les décrets des souverains pontifes, les réponses authentiques des Congrégations romaines.

Une telle méthode, nous le reconnaissons, a des dangers. On peut se perdre dans les détails et oublier l'ordre logique ou la valeur des matières que l'on traite. M. l'abbé Grandclaude a évité cet écueil. Son esprit, formé aux plus hautes études de la théologie, voulait une grande rigueur dans la suite des enseignements et le développement des matières. Il n'a pas fait un livre de casuiste, mais bien de théologien et de canoniste. Il a mis à la fin de chacun des livres d'utiles appendices dans lesquels on trouvera réunis les actes les plus récents du saint siège. Il ne s'est pas contenté de citer les titres, selon leur ordre numérique. Il a pu, en conservant cet ordre, partager les livres en plusieurs sections. C'est un avantage pour l'esprit du lecteur qui retient mieux des matières ainsi groupées.

Nous n'avons pas besoin de dire que la doctrine de M. Grandclaude est sûre : il professe la plus complète soumission au Souverain Pontife et se fait gloire de ne s'écarter en rien des enseignements des grandes écoles romaines. Nous ferions peut-être quelque réserve, s'il s'agissait ici d'une discussion approfondie de certaines théories canoniques, par exemple en ce qui concerne l'usure : mais ce sont là

des questions particulières agitées très librement par les docteurs.

Nous recommandons ce livre et nous ne doutons pas qu'il ne contribue au progrès des études canoniques dans notre pays.

E. Poussin.

SCIENCES ET ARTS

Les Erreurs sociales du temps présent, par M. l'abbé Du Méric, docteur en théologie, professeur de théologie morale à la Sorbonne, Paris, V. Palmé, 1884. In-12 de VI-434 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une morale nouvelle est opposée à la morale chrétienne ; on veut une éducation sans Dieu pour remplacer l'éducation avec Dieu ; on veut une organisation du travail en dehors de toute idée religieuse, et, opposant à la religion une idée de droit et de justice, on accepte la guerre sociale parce que, dit-on, il y a antagonisme profond, désaccord absolu entre les doctrines du passé et les doctrines de l'avenir. M. l'abbé Méric a voulu « faire pénétrer à travers la confusion et les ténèbres de cette agitation sociale, la lumière tranquille des principes qui ne changent pas. » Il n'a pas écrit un livre de combat, mais il a discuté sans amertume les difficultés des adversaires et les erreurs sociales du temps présent. « Je voudrais, dit-il, faire cesser des malentendus, dissiper des préjugés, dégager la vérité. » Le savant professeur à la Sorbonne a réussi ; ses pages, très élégamment écrites, intéressent toujours, soit qu'il réfute les négations de Proudhon sur l'âme et son immortalité, soit qu'il examine la question du divorce, de l'éducation athée, du principe universel de l'évolution, soit qu'il étudie la réforme sociale, la constitution de la propriété, la question du travail ennobli par le christianisme, ou enfin les théories de M. Clémenceau sur le droit.

Dans la guerre soulevée de toutes parts contre le Christianisme on se plaît à lui opposer la science, le respect de la dignité personnelle, la justice. M. l'abbé Méric montre l'inanité de ces prétentions et en opposant toute la doctrine catholique, il en fait ressortir la fécondité jusque dans les questions les plus pratiques. On apprendra donc beaucoup dans ce livre où tant d'idées, tant de faits en même temps, sont discutés, élucidés et lorsque l'on se sentira trop attristé par le spectacle de la Révolution qui envahit tout, on n'aura qu'à prendre le livre de M. l'abbé Méric où le Christianisme apparaît si bien dans ses effets régénérateurs et sauveurs.

H. de L'E.

Les Historiens et les critiques de Raphaël, 1483-1883. *Essai bibliographique*, pour servir d'appendice à l'ouvrage de Passavant. Avec un choix de documents inédits ou peu connus, par M. Eugène Müntz, conservateur de l'Ecole nationale des beaux-arts. Paris, J. Rouam, éditeur, 1883. In-8, 174 pages, portraits. — Prix : 6 fr. (*Bibliothèque internationale de l'Art.*)

M. Eugène Müntz, ancien membre de l'École française de Rome, a rapidement conquis, par des travaux originaux et sérieux, l'une des premières places parmi les écrivains d'art. Il avait rapporté d'Italie une riche moisson de documents inédits, dont il a déjà admirablement fait valoir une partie sous forme de livres estimables qui constituent un accroissement de territoire dans l'histoire de l'art. Tels sont : *Notes sur les Mosaïques chrétiennes de l'Italie*, fasc. I à VII (Paris, 1874-1883); *Les Arts à la cour des Papes*, T. I à III (Paris, 1878-1880), ouvrage couronné par l'Académie des beaux-arts ; les *Tapisseries italiennes*, comprises dans l'*Histoire générale de la Tapisserie* (Paris, 1880). D'autre part nous lui devons un beau livre illustré : les *Précurseurs de la Renaissance* (Paris, 1882), les *Études sur l'histoire de la Peinture et de l'Iconographie chrétiennes* (Paris, 1882), et la *Tapisserie* (Paris, 1882; nouv. édit., 1883), excellent manuel qui fait partie de la *Bibliothèque de l'enseignement de l'art;* sans compter les nombreux articles de critique fine, pénétrante et judicieuse, insérés dans la *Gazette des beaux-arts*, l'*Art*, la *Revue critique*, etc. Son œuvre capitale est un gros volume, richement illustré : *Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps* (Paris, 1881), qui fut accueilli avec la plus grande faveur tant à l'étranger qu'en France, que l'Académie française s'empressa de couronner, et qui eut déjà les honneurs d'une traduction en anglais. Aujourd'hui M. Müntz complète ce livre par la présente bibliographie, entreprise à l'occasion des fêtes du centenaire de l'immortel Urbinate, dont tous les admirateurs lui seront profondément reconnaissants.

Dans une brillante introduction, l'auteur constate avec douleur que les bibliographes n'avaient presque rien fait pour la gloire du grand artiste. En effet, dans la *Bibliographie biographique* d'Œttinger, on trouve à peine l'indication de dix-sept ouvrages sur Raphaël; M. Georges Duplessis, dans son excellent *Essai d'une bibliographie générale des beaux-arts* (1866), en a cité une centaine (non compris les traductions); enfin, dans cet immense répertoire qui s'appelle *Universal Catalogue of Books on Art* (1870-1877), la liste des « Raphaëliana » est portée à environ cent vingt articles, sans compter les recueils de reproductions de ses œuvres. C'étaient déjà, assurément, de bons commencements, bien que les travailleurs n'eussent pu tirer assez de profit de ces inventaires dépourvus de toute annotation permettant de distinguer un bon livre de celui qui ne l'est pas.

M. Müntz a enregistré dans sa monographie les titres de plus de trois cent vingt volumes ou brochures sur Raphaël (non compris les traductions), dont les principaux sont accompagnés de notes où leur valeur est appréciée avec une compétence incontestée. Il a, d'autre part, cité un grand nombre d'ouvrages, du seizième et du dix-septième siècle, où il est question de ce génie sublime, et il en a même souvent donné des extraits.

L'ouvrage est divisé en deux parties : la première est consacrée aux biographies de l'artiste, et aux recherches sur ses études, son talent, ses aspirations ; la seconde, s'occupe de ses œuvres, subdivisées en catégories. L'ordre chronologique, toujours si instructif, règne dans chaque section.

On ne saurait croire combien on apprend en parcourant cette bibliographie, si bien coordonnée. Les compatriotes contemporains du grand peintre ne furent point unanimes à rendre justice à son génie, et, dans la période qui a suivi sa mort, ce sont ses détracteurs qui l'emportèrent. Sous l'action de Michel Ange et de son parti se forma une légende hostile à Raphaël. Pendant tout le seizième siècle on ne lui a consacré que des notices sommaires ou des mentions accidentelles. Le premier qui ait parlé de lui fut le comte Balthazar Castiglione (dans son fameux *Il Libro del Cortegiano*, composé vers 1518), dont Raphaël peignit le portrait qu'on voit aujourd'hui au Musée du Louvre. La plus ancienne appréciation qui ait été publiée paraît être celle de Biondo (1549), et M. Müntz la reproduit textuellement. La première biographie régulière de Raphaël est celle donnée par Vasari dans son célèbre recueil des vies d'artistes (1550). Il faut descendre ensuite jusqu'à la seconde moitié du dix-septième siècle pour rencontrer des travaux spéciaux sur lui. « C'est sous l'influence de la France et surtout du Poussin, dit M. Müntz, que l'étude des œuvres de Raphaël a été remise en honneur ». Les premiers « raphaélisms » de cette époque paraissent, en effet, en français. Le graveur Pierre Daret traduit la notice de Vasari (1651), et plusieurs membres de l'Académie royale de peinture prennent quelques-uns de ses tableaux pour sujets de leurs conférences (1667 à 1669). Le meilleur travail de cette époque sur le grand peintre est celui de Bellori qui essaya d'expliquer en détail les compositions des Stances, des Loges et de la Farnésine (1695).

Au dix-huitième siècle s'établit un courant critique et les études raphaéliesques gagnent désormais en ampleur et en autorité, bien que leur nombre soit encore extrêmement restreint. Mais ce n'est que de nos jours que tout ce qui se rapporte au chef de l'École romaine est recueilli, passé au crible et approfondi, et qu'à côté des travaux analytiques apparaissent de remarquables synthèses. En première ligne

se placent ici les ouvrages de Passavant, de M. Gruyer, de Springer, pour finir par celui de l'auteur de la présente bibliographie et celui de MM. Crowe et Cavalcaselle.

Nous avons essayé de faire une statistique des « raphaëliana » proprement dits, en nous tenant aux travaux originaux, sans distinction de leur étendue ni de leur importance, et nous y avons trouvé 123 écrits en italien, 84 en français, 54 en allemand et autant en anglais, 2 en polonais, 2 en russe, 1 en espagnol, 1 en danois, 1 en suédois.

Pour le siècle où nous sommes, M. Müntz n'a indiqué séparément que les travaux spéciaux sur Raphaël, mais, dans un chapitre complémentaire, fort instructif, il a passé en revue, par groupes, les meilleurs écrivains qui ont essayé de définir ce génie « dont on désespère de connaître toutes les faces ». Dans cette liste figurent les principaux historiens et critiques d'art, les philosophes et les esthéticiens, les historiens, les littérateurs, les poètes et les romanciers, les théologiens, les iconographes, les anatomistes, physionomistes et phrénologistes, enfin les artistes eux-mêmes.

M. Müntz a fait suivre sa bibliographie d'un choix de douze documents, la plupart inédits, et dans son introduction il a inséré des facsimilés de quatre portraits gravés de Raphaël, remontant au seizième siècle et qui sont les plus intéressants que nous en ayons.

Nous pouvons conclure avec la plus parfaite sincérité et une complète indépendance que rarement on rencontre des livres de ce genre où il y ait une telle abondance de renseignements dans un si petit espace, et que le travail de M. Müntz a cet inappréciable avantage, si peu commun dans le domaine de la bibliographie, que non seulement on le consulte avec fruit, mais qu'on le lit avec agrément.

GUSTAVE PAWLOWSKI.

Les richesses du palais Mazarin, par le comte DE COSNAC (Gabriel-Jules). *Correspondance inédite de M. de Bordeaux, ambassadeur en Angleterre. Etat inédit des tableaux et des tapisseries de Charles Ier mis en vente au palais de Somerset en* 1650. *Inventaire inédit dressé après la mort du cardinal Mazarin, en* 1661. Paris, librairie Renouard-Loones, 1884, gr. in-8 de v-430 p. — Prix : 30 fr.

Le beau livre de M. le comte de Cosnac est le développement d'un chapitre de son ouvrage *Souvenirs du règne de Louis XIV*, chapitre qui formait un épisode consacré aux goûts artistiques du cardinal Mazarin et à la participation de M. de Bordeaux, ambassadeur en Angleterre, à l'accroissement des précieuses collections de son palais. M. de Cosnac n'ayant pu s'étendre au delà de limites restreintes dans un ouvrage dont les événements politiques sont le principal objet, — je lui emprunte les explications des premières lignes

de son *Introduction* — n'avait pu donner par conséquent qu'un simple aperçu des richesses du palais Mazarin et une publication incomplète des passages de la correspondance de M. de Bordeaux concernant ses acquisitions en Angleterre, celles-ci provenant pour la plupart du mobilier de Charles Ier, mis en vente par la Révolution. De nombreux amateurs des beaux-arts lui demandèrent une publication spéciale et plus étendue : remercions-les de leur initiative, remercions M. de Cosnac d'avoir exaucé leurs prières. Nous devons à tout cela un volume rempli de curieux documents, orné de nombreuses gravures et qui méritera aussi bien d'être lu dans le cabinet des savants que feuilleté dans les salons des gens du monde.

Les principaux documents inédits sur lesquels repose le livre, sont : 1° les extraits de la correspondance de M. de Bordeaux concernant ses acquisitions pour le compte du cardinal Mazarin ; 2° l'état dressé, au mois de mai 1650, des tableaux de la collection de Charles Ier, mis en vente au palais de Somerset ; 3° l'inventaire dressé en 1661 après la mort du cardinal Mazarin, dont M. de Cosnac a eu soin de rapprocher, dans ses notes ; l'inventaire de 1653 publié par Mgr le duc d'Aumale et dressé par Colbert après la reconstitution qui suivit la Fronde, des richesses du palais Mazarin dispersées à la suite de la vente qu'ordonna l'arrêt du parlement de Paris.

M. de Cosnac a fait précéder ces importants documents de données générales sur la peinture, sur la sculpture, sur la tapisserie, sur la vie et les œuvres de quelques-uns des peintres les plus célèbres dont les tableaux brillaient dans les galeries de Charles Ier et du cardinal Mazarin. Ces préambules, comme il le remarque avec raison, sont de nature à donner un attrait plus vif à l'énumération et à la description des collections du palais Mazarin. Naturellement aussi, ajoute-t-il, nous devions envisager son possesseur comme collectionneur. Les pages consacrées à l'illustre curieux ne sont certes pas les moins piquantes de l'ouvrage. Disons-en autant de tout ce qui regarde la personnalité si peu connue jusqu'ici de M. de Bordeaux. Signalons encore aux bibliophiles les détails abondants que M. de Cosnac leur fournit sur la précieuse bibliothèque du cardinal Mazarin.

L'auteur s'est préparé à l'accomplissement de son remarquable travail par des visites assidues aux archives du ministère des affaires étrangères, au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale, au Musée du Louvre, aux expositions des beaux-arts, à la manufacture des Gobelins, au Garde-Meuble, aux églises, musées et hôtels-de-ville d'Angleterre, de Belgique, de Hollande et d'Italie. C'est dire combien de renseignements fidèles autant qu'intéressants il a pu répandre à pleines mains dans toutes les pages de son livre. Non content de le rendre si instructif, il l'a décoré de reproductions par

la gravure ou par l'héliogravure d'un grand nombre des tableaux et des tapisseries qui ont appartenu au cardinal Mazarin et surtout qui ont été acquis par M. de Bordeaux. En tête, comme il convenait, figure la splendide gravure de Nanteuil qui représente le cardinal dans la galerie du rez-de-chaussée du palais Mazarin consacrée aux marbres antiques. Citons, parmi les tableaux reproduits, divers tableaux de Van Eyck, de Claude Lorrain, de Simon Vouet, du Corrège, de Raphael, du Titien, de Jules Romain, de Van Dyck, du Dominiquin, de Vasari, etc.

M. de Cosnac appelle trop modestement son ouvrage un *Livret-guide mis entre les mains du visiteur rétrospectif des richesses du palais Mazarin*. On dira plus justement que cet ouvrage, qui complète si bien le célèbre travail du marquis de Laborde, est, à tous les points de vue, digne d'être dédié à un souverain aussi délicat ami des beaux-arts que Sa Majesté Guillaume III, roi des Pays-Bas. T. DE L.

BELLES-LETTRES

Recueil de Chansons populaires, par E. ROLLAND. Paris, Maisonneuve, 1883, in-8 de 356 p. — Prix: 10 fr.

En 1873, en rendant compte dans ce recueil (t. X, p. 85), des *Cansons de la Terra*, j'exprimais le désir qu'après s'être occupé des chants populaires on songeât à la partie musicale de ces chants. C'est ce souhait que M. Rolland satisfait dans le curieux recueil que nous annonçons. Après avoir cru pendant quelque temps que chaque province avait sa poésie populaire propre, on a été obligé d'avouer qu'il n'en était rien, que les chansons recueillies dans l'Ouest étaient les mêmes que celles dont on retrouvait des couplets dans l'Est, dans le Nord, dans le Midi. M. Rolland a donc renoncé à classer les morceaux qui composent son livre par contrées. Il en a tiré un assez grand nombre de la collection que provoqua le projet de M. Fortoul et que possède aujourd'hui la Bibliothèque nationale. Il en a appris d'autres sur divers points, d'autres encore lui ont été communiquées ou ont été empruntées à des livres peu répandus. Ces chants sont pour la plupart connus ou ne sont souvent que de nouvelles versions, mais le grand intérêt du recueil est dans les airs notés donnés par l'infatigable folk-loriste, en très grande quantité et dont certes la découverte n'a pas dû être facile. Il n'y a pas moins de CLVIII pièces dans ce volume sans compter les variantes, et ce n'est là qu'un tome premier. Une table alphabétique permet de retrouver aisément les chansons. Dans sa courte préface, M. E. Rolland indique avec raison que comme complément de l'étude à laquelle il apporte tant de matériaux, il y aurait encore à s'occuper des danses. Dans certaines pré-

vinces elles ont en effet conservé un caractère tout particulier, dans les Pyrénées, par exemple. C'est évidemment un sujet fait pour tenter les folk-loristes qui pourraient, avec plus de vérité, répéter le mot célèbre de Vestris : Que de choses dans un menuet ! TH. P.

Barbour's des schottischen National-dichters Legendensammlung, *nebst den Fragmenten seines Trojanerkrieges* (Recueil des *Légendes du poète national écossais Barbour, avec les Fragments de la guerre de Troie*), publiés pour la première fois. Edition critique par C. HORSTMANN. Heilbronn, Henninger, 1881-1882, 2 vol. in-8 de x-247 et 307 p. — Prix : 22 fr.

Il existe à la bibliothèque de l'Université de Cambridge un recueil manuscrit de vieilles légendes rimées, sans nom d'auteur, en dialecte écossais du quatorzième siècle. D'une mauvaise écriture, fine, négligée, difficile à déchiffrer, ce manuscrit n'avait trouvé jusqu'ici que peu de lecteurs et pas d'éditeur. M. Horstmann, qui n'en est pas à sa première tentative du même genre, a eu le courage d'entreprendre et la patience de mener à bonne fin la publication de cet antique document. Il a cru y voir l'œuvre d'un poète écossais jadis célèbre, contemporain de Chancer et de Gower, auteur d'un long poème sur Robert Bruce, John Barbour. Quels sont ses motifs pour l'attribuer à Barbour ? M. Horstmann ne nous le dit pas ; il se contente de nous renvoyer à un précédent ouvrage *Allenglische Legenden*, que nous avons le regret de ne pas connaître. L'exposé de ces motifs eût été au moins aussi bien à sa place dans cette nouvelle publication. La supposition paraît d'ailleurs, à première vue, d'autant plus acceptable qu'en dehors de *The Bruce*, les poèmes de Barbour sont considérés comme perdus, et que le sujet de l'un d'eux, croit-on, était emprunté à un épisode de la guerre de Troie. La langue et le rythme sont bien de l'époque, et l'œuvre n'est assurément pas celle du premier venu. Elle est considérable par les proportions, on y trouve une recherche d'érudition naïve, une élévation de sentiments, un mouvement et un coloris poétiques, qui n'étaient pas à la portée d'un rimeur vulgaire. La langue, toute rude qu'elle est encore, semble s'assouplir tant elle est maniée aisément. Le recueil qui commence par invoquer l'autorité de Caton et du *Roman de la Rose* est pour la plus grande partie, une sorte de paraphrase de la *Légende dorée*, en vers octosyllabiques et à rimes plates. Sur la guerre de Troie, M. Horstmann n'a retrouvé que des fragments imités de l'*Historia destructionis Troiae* de Guido de Colonna. Le poète a usé de la plus grande liberté, changeant la disposition des légendes, les complétant, les abrégeant, les remaniant d'après les *Acta* et d'autres sources, mais il en revient toujours à la compilation de Voragine. Aussi devons-nous louer l'excellente idée de l'éditeur de rapporter au bas des pages, comme un commentaire

perpétuel, les fragments correspondants du texte même de la *Legenda Aurea*. C'est à peu prés le seul éclaircissement qu'ait daigné nous donner M. Hortsmann, et je crains qu'il ne soit trouvé insuffisant par les lecteurs peu initiés aux formes dialectales du temps. Certains mots sont tombés en désuétude, d'autres ne se reconnaissent pas de prime abord sous leur antique orthographe écossaise. A cette difficulté viennent s'ajouter les obscurités d'un manuscrit fautif. M. Horstmann s'est contenté de rétablir les mots défigurés. C'est un travail consciencieux et patient qui sera accueilli avec plaisir par ceux que ne rebutent pas une langue vieillie et la pieuse crédulité du moyen âge.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Les fabulistes latins, *depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du Moyen âge*, par LÉOPOLD HERVIEUX. Paris, Firmin-Didot, 1883, 2 vol. in-8 raisin de VII-729 et 851 p. — Prix: 30 fr.

Jamais les fabulistes latins n'ont été à pareille fête. M. Hervieux les a convoqués d'un bout de l'Europe à l'autre ; il est allé lui-même les chercher dans la poussière des bibliothèques ; il nous les présente tous, connus et inconnus, classiques et barbares, moralisant en vers ou en prose, désireux de nous faire sourire et de nous donner de sages conseils :

Duplex libelli dos est: quod risum movet
Et quod prudenti vitam consilio monet.

Phèdre marche à leur tête. C'est justice. Il apporte avec lui toutes ses fables connues, toutes leurs éditions, toutes leurs variantes. Il a pris soin d'y joindre, pour la plus grande joie des archéologues, les fac-simile de tous ses manuscrits. Il connaît, il résume, avec une bonhomie non sans malice, les discussions très doctes où de graves érudits ont mis en danger son existence même. Enfin il revendique hautement la paternité des fables publiées sous son nom, au commencement de ce siècle, par Cassito et Janelli. Il nous affirme qu'elles sont les vraies sœurs de celles qu'édita Pierre Pithou en 1596. Les unes et les autres se ressemblent en effet comme les œufs d'une même poule: *Non ovum ovo similius videtur.* — Le mot est de M. Lucien Müller, et M. Lucien Müller, chacun le sait, a la réputation d'être le premier métricien de notre époque !

Avant d'aller plus loin, me permettra-t-on une légère critique ? Comment M. Hervieux ose-t-il nous avouer qu'il n'a pas même cherché à voir le manuscrit de Pithou et qu'il s'en est rapporté, les yeux fermés, à la collation faite en 1830 par M. Berger de Xivrey ? Il me semble que d'instinct j'aurais eu moins de confiance que lui. Dussé-je d'ailleurs commettre une indiscrétion, je crois savoir que M. de Rosanbo, le propriétaire actuel de ce fameux manuscrit n'est pas

très opposé à en faire donner enfin une publication vraiment critique et définitive. Il aura raison : elle paraît nécessaire.

Au moyen âge, Phèdre fut mis en prose. Le grand coupable est probablement un moine de Saint-Martial, Adhémar de Chabanne, qui d'ailleurs a plus d'un péché littéraire sur la conscience. Il vivait au onzième siècle, et bien qu'il fût un homme docte pour son temps, il devait être quelque peu brouillé avec la métrique de l'iambique sénaire. Il se permit donc d'arranger ou plutôt de déranger consciencieusement les mots et les tournures poétiques ; il remplaça une expression choisie par une expression vulgaire ; il ajouta, il retrancha, il composa un Phèdre à l'usage des ignorants. Son élucubration est contenue dans le célèbre manuscrit de Leyde, édité en 1709 par Nilant. Adhémar est le premier et le principal « imitateur direct » du fabuliste latin. Après lui, *longo sed proximus intervallo*, vient l'anonyme de Wissembourg, et aussi ce personnage énigmatique, ce

Romulus qui fu emperere

et qu'on a souvent regardé, non pas sans doute comme le frère de Rémus, mais comme le dernier des césars romains.

Il n'est pas impossible de retrouver parfois sous la prose d'Adhémar comme des membres épars des ïambes primitifs : *disjecti membra poetæ*. Les vers latins ayant eu l'honneur d'être supprimés, je n'ai pu résister au désir d'en reconstruire quelques-uns. Voici ce qu'est devenue la fable du Rat et de la Grenouille :

Mus quo transire posset flumen facilius
Auxilium ranæ petiit. Tum cruri suo
Posteriori illa muris alligat pedem
Priorem lino. Medium ut in amnem venerunt
Natantes, sese rana submersit, fide
Mutata, et secum traxit sub aquis soricem.
. . . . . .
Conspexit prædam milvus e contra volans
Comitemque ranam, rapto mure sustulit.
Alterius vitam quæ rapuerat perfida
Experto simili consumpta est ipsa exitu.

Je crois, dans cette restitution, n'avoir abusé ni des synonymes, ni des chevilles. Peut-être en concluera-t-on que, même après les restitutions tentées par Gude, le dernier mot, sur les fables inédites de Phèdre, est encore loin d'être dit.

Après les imitateurs directs, M. Hervieux passe aux imitateurs indirects. Leur énumération seule est assez longue. Il y a le Romulus de Vincent de Beauvais, le Romulus de Nilant, celui de Vienne, de Berlin, d'Oxford, de Berne, de Munich : tous en prose. Il faut y joindre deux collections en vers : l'une connue sous le nom de l'anonyme de Névelet, (M. Hervieux la croit de Walther l'Anglais), l'autre signalée par M. Ed. du Méril et offrant un singulier mélange de trois

vers rythmiques, suivis d'un hexamètre dactylique. Viennent enfin les collections de Marie de France, d'Odon de Sherrington, d'un Romulus mixte de Munich et de Berne, du Romulus de Jean de Sheppei, et enfin d'Alexandre Neckam. M. Hervieux, on le voit, est un vrai bénédictin laïque ; il donne au public plus de 900 fables qui n'ont jamais été publiées. Rien d'étonnant, dès lors, qu'il lui soit échappé quelques erreurs.

Les principales et les plus nombreuses se rencontrent dans l'édition *princeps* des fables rimées extraites du manuscrit 11619, Musée Britannique, et 177, Corpus Christi collège. Nous y trouvons des rimes fausses : *amantes* et *fulgentes* par exemple ; des vers faux parce qu'ils sont mal accentués ; ainsi

Agno stanti deorsum

est évidemment pour

Agno stanti desuper;

nous y rencontrons des vers boiteux à qui une ou plusieurs syllabes manquent :

Mus transire flumen quondam proponebat

est dans ce cas ; il faut lire probablement :

Mus transire flumina.

Et pour ne pas sortir des trois premières pages, que signifie *rana dolo calida?* La chaleur n'a rien à faire ici ; une variante porte *callida:* adoptons-la. Que signifie : *Mus sua dampna canebat* ? Ce rat qui chante ses malheurs est drôle. *Canebat* est à coup sûr une mauvaise leçon de *cavebat.* M. Hervieux, je crois, a eu tort de considérer le 11619 comme le meilleur de ses deux manuscrits. C'est le plus mauvais.

Son ouvrage, néanmoins, est très important, très intéressant, digne de figurer dans toute bibliothèque sérieuse. Il ne contient que Phèdre et ses imitateurs, mais il annonce Avianus, et le fait désirer.

E. Misset.

Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie au moyen age, par Antoine Thomas, ancien membre de l'École de Rome, maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse. Paris, Thorin, 1883, in-8 de 197 p. (*Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*, publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique.) — Prix : 5 fr.

Francesco da Barbarino occupe une place honorable dans l'histoire de l'ancienne littérature italienne. Ses deux principaux ouvrages *Document d'amor* et *Reggimento e costumi di donna* sont souvent cités et l'on regrette la disparition d'un recueil de nouvelles *I fiori di novelle* dont on ne connaît plus que le titre. Sur ce vieil auteur, M. An-

toine Thomas vient de nous donner une excellente étude, que nous signalons à l'attention de tous les romanistes. M. Thomas raconte d'abord la vie de Barberino, né en 1264, mort en 1309, et s'arrête particulièrement au séjour que ce lettré fit en France de 1309 à 1313. Les ouvrages de Barberino offrent plus d'un souvenir de ce voyage: ainsi, alors Joinville vivait encore et nous le voyons cité par l'Italien comme un type de courtoisie et un arbitre en fait de ce que nous appellerions aujourd'hui bonnes manières.

M. Thomas passe ensuite à l'examen des livres de Francesco où l'on retrouve toutes les subtilités et les allégories de l'école provençale. Ces œuvres sont une preuve bien complète de l'influence exercée par les Troubadours et fournissent pour l'histoire littéraire des renseignements fort importants. De nombreux auteurs provençaux connus par d'autres monuments sont cités, par Barberino qui souvent donne sur eux des informations nouvelles et il nous en révèle d'autres qui jusqu'ici étaient restés ignorés et qui semblent avoir joui d'un très grand renom, tels sont un auteur de nouvelles, Raimbaut, Raimon d'Anjou, Hugolin de Forcalquier et sa femme Blanchemin. Sur beaucoup de ces personnages, sur les deux derniers notamment Barberino a recueilli des anecdotes souvent intéressantes.

Nous n'avons pu indiquer que très sommairement une partie des matières si bien traitées par M. Antoine Thomas ; nous devons ajouter que les œuvres mêmes de Barberino ont été analysées par lui avec le plus grand soin, et qu'il met parfaitement en relief les mérites qu'elles peuvent avoir ; mais pour nous ce qui nous a surtout frappé c'est la portion très notable de l'œuvre qui justifie si bien le sous-titre *La littérature provençale en Italie au moyen âge*. Il y a là bien des faits qui viennent s'ajouter à ce que l'on savait déjà. Je voudrais m'y arrêter, mais cela me conduirait à des développements trop considérables pour un article de ce genre et j'y renvoie les romanistes.

Ce volume est terminé par un extrait du *Regimento di donna* et un extrait du commentaire inédit du *Document d'amore* conservés à Rome à la bibliothèque Barberine fondée par un descendant de Francesco da Barberino, par le pape Urbain VIII. TH. P.

HISTOIRE

Histoire de Madagascar, *ses habitants et ses missionnaires*, par le P. DE LA VAISSIÈRE, de la Compagnie de Jésus. Paris, Victor Lecoffre, 1884, 2 vol. in-8 de XII-1006 p. — Prix : 12 fr.

Histoire et géographie de Madagascar, par M. HENRY D'ESCAMPS, ancien fonctionnaire du ministère de la marine et des colonies. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1884, petit in-8 de XIX-636 p. — Prix: 6 fr.

Six mois à Madagascar, par Charles Buet. Paris, Victor Palmé, 1884, in-12 de v-381 p. — Prix : 3 fr.

Voyage à Madagascar, par J.-L. Macquarie, illustrations de L. Roussot. Paris, E. Dentu, 1884, gr. in-18 de 435 p. — Prix : 4 fr.

Les derniers évènements de Madagascar sont un peu relégués dans l'ombre par les péripéties émouvantes de la lutte que nos soldats soutiennent en Indo-Chine. Cependant les ouvrages traitant de la grande île africaine surgissent presque aussi nombreux que ceux où il est question du Tong-King. Il est bon, en effet, que l'attention du public français ne se détourne pas tout à fait de ces rivages lointains où notre drapeau a flotté plusieurs fois depuis plus de deux siècles. Ainsi que le fait remarquer M. d'Escamps, l'ancienne monarchie ne reculait devant aucun sacrifice pour étendre l'influence et la prospérité commerciale de la France, et Richelieu, dans son testament politique, résume cette ligne de conduite en recommandant la création de « bons établissements commerciaux. » Le grand ministre, joignant l'exemple au précepte, avait ordonné, avant de mourir, l'occupation de Madagascar. Colbert et Louis XVI poursuivirent la même entreprise. Pourquoi ces tentatives successives n'aboutirent-elles qu'à de lamentables échecs ? Les historiens en indiquent plusieurs causes : le mauvais choix des saisons pour le débarquement des colons non acclimatés, la difficulté des communications avant le percement de l'isthme de Suez, les déplorables rivalités des gouverneurs de Madagascar et des îles Mascareignes. Si triste que soit l'histoire des expéditions dirigées vers cette île, que l'on appelait alors du beau nom de *France Orientale*, il faut la connaître pour se rendre compte de nos droits de possession que tous les gouvernements ont, d'ailleurs, maintenus avec fermeté. Comment se trouvent-ils contestés aujourd'hui, et d'où vient que nous sommes obligés de recourir à la force pour les faire respecter? C'est un des plus remarquables résultats obtenus par la politique tortueuse de notre éternelle rivale. Le R. P. de la Vaissière expose, très clairement, dans son premier chapitre, le plan suivi par l'Angleterre, depuis le commencement de ce siècle, avec une tenacité que nous devons lui envier. N'ayant pu réussir, grâce à la résistance énergique du gouvernement de la Restauration, à faire considérer Madagascar comme une des colonies que le traité de 1814 lui cédait formellement, la perfide Albion résolut d'agir par ruse. Elle s'avisa de contracter une alliance indissoluble avec la plus intelligente et la dernière venue des nombreuses tribus disséminées dans l'île, la tribu Hova, de s'en faire bien venir, de la flatter, de la gagner par toutes sortes de bons offices, de l'instruire et de l'armer, de façon à créer aux Français un obstacle presque insurmontable à l'occupation du pays. Les instruments de cette habile politique furent

les missionnaires protestants qui s'y employèrent avec un zèle, un dévouement, une astuce et parfois une violence que rien ne put détourner du but poursuivi. En vain d'ardents patriotes, tels que MM. Laborde et Lambert, mais surtout les RR. PP. Jésuites, luttèrent-ils avec l'énergie du désespoir contre leurs adversaires : l'or des missions anglaises devait, près d'un peuple avare, avoir raison de la pénurie dans laquelle des gouvernements indifférents, ou hostiles, laissaient végéter les courageux défenseurs de la cause française. Aujourd'hui, le protestantisme est proclamé religion d'Etat par les lois malgaches ; dans toutes les bourgades de l'île s'élèvent des temples et des écoles où les indigènes sont poussés à coups de bâton ; la France et le catholicisme, confondus dans une même réprobation, se trouvent expulsés ensemble de Madagascar. Telle est la situation que les quatre écrivains dont nous examinons les œuvres sont unanimes à constater.

Cette connexité de la question religieuse et de la question politique à Madagascar est naturellement plus spécialement mise en évidence par le R. P. de la Vaissière. Là-bas, dit-il, se faire catholique, c'est aller à la prière française, comme adhérer à la religion protestante, c'est fréquenter la prière anglaise, ou plutôt, depuis quelques années, la prière de la Reine. Chez un peuple aussi respectueux de l'autorité, on conçoit la force de cette adhésion officielle du gouvernement établi à l'un des cultes rivaux. La haine stupide de nos gouvernants contre ce qu'ils appellent le cléricalisme a encore aggravé la situation. Non contents de supprimer les subventions dont jouissaient les écoles où les Pères Jésuites enseignaient aux jeunes Malgaches la langue française et l'amour de notre pays, ils ont fermé leurs maisons de Bourbon ; aujourd'hui les missionnaires, fatigués d'un pénible apostolat dans des régions souvent insalubres, se voient forcés de chercher un refuge plus hospitalier sur le sol anglais de l'île Maurice. Malgré tant d'obstacles, auxquels il faut ajouter le mauvais exemple donné par la plupart des Français établis sur la grande terre ou les îles voisines, les progrès des missions catholiques étaient sensibles, quoique bien lents, lorsque l'ouverture des hostilités entre la France et les Hovas a tout remis en question. Tant que les intérêts de la propagande catholique s'étaient seuls trouvés compromis, notre gouvernement avait fermé les yeux ; il était facile à nos rivaux de représenter cette indifférence comme une preuve de faiblesse et bientôt les Hovas se sont enhardis jusqu'à planter insolemment leur drapeau sur les territoires dont la possession ne nous avait jamais été contestée. Il n'en fallait pas moins pour mettre le feu aux canons de nos navires et la répression, un peu tardive, a été bruyante sinon efficace. Que sortira-t-il de ces événements ? Du bien

ou du mal, suivant que le gouvernement français montrera de l'énergie ou de la tenacité ou qu'il se contentera de satisfactions illusoires et de promesses aussitôt violées. Telles sont les idées justes et patriotiques que l'on trouve exprimées dans l'ouvrage du R. P. Lavaissière ; malheureusement elles y sont noyées dans de trop longs détails sur les chrétientés de l'île ; ces deux volumes pourraient facilement être condensés en un seul d'un intérêt plus soutenu et d'une lecture moins fatigante pour le public profane. Il est vrai que l'auteur s'est proposé avant tout de renseigner les futurs apôtres de la grande île africaine en leur présentant les exemples de leurs prédécesseurs et une histoire religieuse plus que politique ; à ce point de vue, il a pleinement réussi et, de plus, il a procuré aux personnes pieuses une œuvre édifiante et instructive à la fois. Le premier volume contient de petites cartes sans prétention, mais bien claires, de Madagascar et des îles voisines ; dans le second, nous remarquons une carte très complète et très détaillée de la province d'Emirne, berceau de la puissance Hova ; ce dernier travail a déjà paru dans l'*Exploration*, où il a été fort apprécié des géographes.

— Le livre de M. d'Escamps est une monographie complète et méthodique de Madagascar. Pour ce qui concerne la géographie et les sciences naturelles, l'auteur s'inspire des excellents travaux de M. Grandidier, ce savant explorateur dont on a pu dire avec raison qu'en trois ans de séjour dans l'île africaine, il avait fait autant de travail que six commissions de spécialistes. La partie descriptive et historique est une compilation des études laissées par les divers voyageurs qui ont visité Madagascar : Mme Ida Pfeiffer, les docteurs Lacaze, Milhet-Fontarabie, les commandants Guillain, Dupré, Brossard de Corbigny, etc. Il résulte de cette abondance de sources un peu de confusion, quelques répétitions et même de curieuses contradictions ; c'est ainsi qu'à deux pages d'intervalle, M. d'Escamps donne les chiffres bien différents de cent mille et de vingt-cinq mille habitants pour la population de Tananarive. L'auteur, un peu indulgent pour nos gouvernants actuels, n'est cependant pas antireligieux. « Tel qui ne va jamais à la messe à Paris, daigne-t-il remarquer, a chanté de toute son âme le *Te Deum* en pays étranger. » Il prend même volontiers parti pour les missionnaires catholiques contre leurs persécuteurs, les ministres protestants ; mais il laisse échapper une accusation que nous ne pouvons passer sous silence. Après avoir flétri, comme il convient, les manœuvres déloyales et les agissements agressifs des révérends anglais, il ajoute : « Tout autre est le caractère de nos missionnaires ; ils ne recherchent que les périls et les gloires de l'apostolat. Nous voudrions, toutefois, les voir animés d'un patriotisme aussi ardent que celui dont leurs antagonistes leur donnent un exemple si remar-

quable. » Le reproche est aussi singulier qu'injuste. Il faut s'aveugler de parti pris pour ne pas reconnaître que les Pères Jésuites n'ont cessé de lutter, pied à pied, contre l'envahissement de l'influence anglaise, enseignant dans leurs écoles l'amour et le respect de la France et, lors même qu'ils auraient oublié leur nationalité, pour ne se rappeler que leur caractère de chrétien, les républicains seraient-ils bien fondés à leur en faire un crime, eux qui leur ont refusé les droits de citoyens français et les ont expulsés du sol de la patrie et même des colonies, où ils se dévouaient à un ministère pénible et souvent dangereux ?

Ces réserves faites, nous n'hésitons pas à reconnaître que l'ouvrage de M. d'Escamps est considérable, bien écrit et d'une réelle valeur scientifique; une bonne carte d'après M. Alfred Grandidier le complète très heureusement.

— Nous voudrions n'avoir que des éloges à faire du livre de M. Charles Buet, en raison de son excellent esprit. Malheureusement, tout en le préférant à son précédent volume, intitulé: *la Reine des côtes africaines*, dont nous avons déjà rendu compte dans le *Polybiblion*, nous nous voyons forcé de lui adresser quelques critiques. Dans sa description de la route suivie pour aller de France à Tamatave, M. Buet attribue à la France la possession de Massaouah; tout le monde sait que ce port, revendiqué par l'Abyssinie, est actuellement occupé par les Egyptiens et que nous n'y avons aucun droit. Il en est de même de la petite ville de Zullah. Nous regrettons aussi certaines négligences de style montrant que l'auteur ne se relit pas avec attention: quelques phrases sont répétées textuellement à courts intervalles : d'autres sont transposées de telle sorte que le lecteur ne s'y reconnaît qu'avec peine. Malgré ces imperfections qui pourraient être facilement évitées, M. Buet a fait un bon ouvrage de vulgarisation; les détails qu'il donne sur les productions et les cultures de l'île sont intéressants et nous constatons avec plaisir son impartialité: il ne se laisse pas aller à ces exagérations enthousiastes qui réservent si souvent aux colons de déplorables illusions et entraînent le découragement dans leurs entreprises.

— Il est facile de reconnaître que M. Macquarie a un réel talent d'écrivain ; il a su habilement présenter son étude sous la forme attrayante d'un voyage imaginaire fait par deux créoles, l'un de l'île Bourbon, l'autre de l'île Maurice. Leurs conversations entre eux et avec les personnages qu'ils rencontrent en route initient le lecteur aux curiosités des pays visités. Nous citerons, parmi les passages les plus intéressants, le récit très dramatique d'une révolte de nègres embarqués sur un navire français sous le titre fallacieux d'*engagés volontaires;* en réalité, ces malheureux avaient été livrés contre qui-

ques barils de rhum par un roitelet ivrogne et sanguinaire. Cette part d'éloge faite, il nous reste beaucoup à blâmer dans cet ouvrage. Nous passerions facilement sur les critiques de la politique intérieure de Charles X, en raison de cet aveu loyal que ce souverain « avait un sentiment aussi profond qu'élevé de notre dignité et de notre grandeur nationales. » Nous pourrions encore nous contenter de sourire, en lisant cette prodigieuse affirmation que la République a sauvé la vieille France de sa ruine. Mais il est impossible de se montrer aussi indulgent pour les attaques passionnées dont M. Macquarie accable les missionnaires jésuites, les accusant de rapacité, d'ambition, d'égoïsme ; il ne craint pas non plus d'affirmer qu'ils manquent de patriotisme. Enfin, il faut signaler des détails de mœurs d'une crudité révoltante qui seraient à peine supportables dans un livre de médecine. A la fin du volume se trouvent deux petits fragments d'études assez insignifiants : le premier sur les cités lacustres dans l'antiquité et de nos jours ; le second, sur l'emploi par les indigènes d'Australie de l'arme si curieuse connue sous le nom de *boomerang*. Les illustrations qui accompagnent l'ouvrage de M. Macquarie sont des plus médiocres et peu dignes de la maison Dentu ; on n'y trouve aucune carte, pas plus, d'ailleurs, que dans le livre de M. Ch. Buet.

Vicomte DE BIZEMONT.

La Save, le Danube et le Balkan, *Voyage chez les Slovènes, les Croates, les Serbes et les Bulgares* par M. L. LEGER. Paris, Plon, 1884, gr. in-18 de III-279 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le monde slave est encore peu connu en France ; ceux qui se chargent de le faire connaître n'en ont que plus de mérite. M. Leger y est mieux préparé que tout autre, par la connaissance approfondie qu'il possède des langues slaves. Nous lui devons déjà beaucoup de livres ; aujourd'hui il nous donne le récit d'un voyage fait parmi les Slaves méridionaux. De graves questions y ont été soulevées ; le pays est en proie à un travail latent qui n'a pas échappé à M. Leger.

Agram, capitale de la Croatie, est à la tête du mouvement intellectuel ; elle a une université avec d'excellents professeurs, une bibliothèque où se trouvent de rares manuscrits, un musée des plus intéressants. C'est dire qu'elle est dans les meilleures conditions pour lancer des idées et pour les propager avec succès. Belgrade est le chef-lieu de l'orthodoxie ; le progrès y est arrêté par l'esprit de parti ; rien n'annonce encore une ère de pacification politique. De Belgrade vous descendez par le Danube, à travers les Portes de fer, jusqu'à Lom Palanka : l'auteur vous y fait admirer des sites magnifiques. Gravissez les Balkans, où vous saluerez en passant les héros de la dernière guerre, et vous serez bientôt à Sofia, jeune capitale

de la Bulgarie. Tout y est encore en formation, mais l'impulsion est donnée : les esprits fermentent, la ville s'agrandit rapidement, à même que Philippopoli, où l'idée dominante est l'indépendance complète à l'égard de la Turquie.

Telles sont les principales étapes du voyage. Dans ces différents pays, il y a un peuple travaillé par l'espoir de l'unité nationale; on comprend l'influence que cet espoir exerce sur les mœurs, sur la tournure des esprits, sur la marche des idées. Ces traits ont été saisis sur le vif par l'auteur et étudiés avec soin ; les justes sympathies pour les Slaves ne font pas tort à son impartialité. Mais M. Leger n'est pas un touriste comme les autres : tout en causant il aborde parfois les plus graves questions ; on peut n'être pas toujours de son avis, mais quand à l'hommage qu'il rend aux missionnaires français de la Roumélie Orientale, nous y applaudissons de grand cœur.

En lisant ce livre, nous avons refait avec plaisir le voyage que nous avons entrepris autrefois nous-même. Ceux qui ne sont pas dans notre cas y trouveront encore un plus grand attrait de nouveauté.

P. S. P.

Vie de Monseigneur Daveluy, *évêque d'Acones, vicaire apostolique de Corée, mort pour la foi le* 30 *mars* 1866, par Charles Salmon. Paris, Bray et Retaux, 1883, 2 vol. in-12 de xx-322 et 325 p. — Prix : 6 fr.

La vie d'un missionnaire est toujours intéressante même quand elle ne se termine pas par le martyre. Ces grands voyages dans des régions où la civilisation n'a pas pénétré, ces études d'où se dégagent de nouvelles physionomies de peuples, ces labeurs, ce dévouement, ce courage qui tracent de nouveaux chemins aux influences civilisatrices de la vérité et étendent au loin le prestige de la France, quoi de plus propre à intéresser un Français et un chrétien et à susciter dans le cœur de ces tressaillements salutaires qui sont le principe des résolutions généreuses et des dévouements héroïques ? Aussi la *Vie de Mgr Daveluy* sera-t-elle bien reçue, car elle est aussi bien faite pour consoler et enorgueillir notre patriotisme que pour raviver et raffermir notre foi.

L'auteur a divisé son œuvre en trois parties : la première qui se résume dans ce triple titre : *l'enfant, le jeune homme, le prêtre*; la deuxième intitulée *le missionnaire* ; la troisième enfin *l'évêque*, à laquelle on donne malgré soi un sous-titre : *le martyr*, puisque la mort est véritablement le point culminant et glorieux de cette noble vie. La première partie nous offre le tableau charmant d'une éducation chrétienne : on y voit comment se forme un prêtre, au foyer, au collège, au séminaire, sous l'œil de Dieu qui l'appelle et veille sur lui. Le champ du ministère paroissial, où le zèle du futur missionnaire s'exal-

déjà jeté des germes féconds et recueilli des moissons consolantes, ne put cependant suffire à ce cœur dévoré du besoin de se dévouer et de se donner tout entier. Les missions sollicitaient son zèle, il partit ; de bonne heure, il y fit l'apprentissage de la persécution, comme Dieu voulait dès les premiers jours le préparer pour le martyre. C'est en 1843 qu'il avait fait ses adieux à sa famille et à son pays ; en 1857, il était nommé évêque d'Acone et coadjuteur du vicaire apostolique de Corée. C'est là, dans cette contrée inhospitalière, qu'on peut dire que l'épiscopat est surtout un fardeau. Qui pourrait en douter n'aurait qu'à parcourir le récit de ces labeurs et de ces combats qui pourtant ne sont pas récompensés sur la terre : ah ! quelle belle démonstration pratique de la vérité chrétienne qu'une telle vie de dévouement et de sacrifices, et quelle force probante elle acquiert encore si on la rapproche de la vie toute de plaisir et d'égoïsme des détracteurs de la vérité ! Mgr Daveluy ne se contenta pas de prêcher la vérité ; il mourut pour elle, lui donnant ainsi le plus éloquent des témoignages. Cet héroïque missionnaire ne fut pas seulement un confesseur, un apôtre, un évêque, un martyr ; il fut un travailleur et un savant ; et si la persécution n'avait sauvagement brûlé le fruit de ses veilles, nous aurions aujourd'hui, signé de son nom, un dictionnaire coréen dont la science philologique tirerait certainement profit. D'ailleurs il a laissé des imitateurs dignes de lui, et déjà ceux qui l'ont remplacé ont suppléé par d'intéressantes et savantes publications aux travaux malheureusement détruits. Ainsi en eux, comme en Mgr Daveluy, se continue et se réalise l'alliance de la sience et de la foi, du dévouement au progrès et du dévouement à la vérité, s'affirmant par des actions et par des travaux qui font honneur à la religion et à la France.

P. Talon.

Journal inédit de Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy, *ministre et secrétaire d'état des affaires étrangères pendant les années* 1709, 1710, *et* 1711, publié d'après les manuscrits autographes, par Frédéric Masson, Paris, Plon, 1884, in-8 de LII-456 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les derniers ministres du règne de Louis XIV sont loin d'être aussi connus que ceux de l'apogée du siècle auquel le grand Roi a donné son nom. Les revers, même héroïquement supportés, ne laissent pas dans l'histoire une place bien durable, et tout le monde semble avoir intérêt à les oublier. Puis, il y eut au milieu du dix-septième siècle une telle profusion de grands hommes, que la tâche de leurs successeurs devenait singulièrement ingrate. Il n'est donc pas très surprenant que beaucoup de personnes puissent hésiter sur la valeur de ce Jean-Baptiste Colbert, qui avait hérité d'un nom si difficile à porter.

M. F. Masson à entrepris de nous le faire connaître, en publiant

un journal inédit, trouvé par lui dans la collection d'un intelli amateur anglais, M. Morisson. Ces notes, très intimes, écr d'un jour singulier l'époque pleine d'angoisses où le Conseil Roi était obligé de se débattre entre la défaite des dernières ar de la France et la honte d'un traité que voulaient imposer les H landais. Peut-être y a-t-il quelque exagération à dire que, « dan suite des ministres des affaires étrangères de France, Torcy est plus grand, parce qu'il est sans contradiction possible le plus ho nête. » Quoi qu'il en soit, la longue notice que l'auteur a compo sous forme d'*Introduction*, est écrite avec un intérêt soutenu, une vacité de ton, une juste appréciation de l'époque qui donnent à la ture un attrait tout particulier.

Neveu et filleul du grand Colbert, le futur marquis de Torcy naq sait à Paris, le 14 septembre 1665. A seize ans, il avait terminé ses é et son père ayant remplacé M. de Pomponne aux affaires étrang fut de bonne heure initié à tous les secrets politiques des cou l'Europe, et envoyé successivement en Portugal, en Espagne, en nemark, en Norwège, à Vienne, à Munich et à Rome. En 1697, à quatre ans, il entrait au Conseil du Roi, et y restait jusqu'à la Louis XIV. La succession d'Espagne est la seule affaire qui occ vieillesse du grand Roi ; c'est elle qui faillit compromettre sa gl sa puissance. Tandis que les généraux sont battus, Jean-Baptiste Colb tient tête à l'Europe sur le terrain diplomatique, et tout en ne cher qu'à obtenir une paix acceptable, il sait faire respecter son et refuse hautement des concessions incompatibles avec l'hon la France. Au moment où la situation semble désespérée, il habilement de la disgrâce de Marlborough pour se rapprocher de gleterre ; et, la victoire de Denain aidant, il conclut la paix à tadt, à la veille même de la mort de Louis XIV.

Avec la Régence se termine définitivement le rôle très brill instant joué par le marquis de Torcy. Il est successivement re dans toutes ses charges de cour ; et il se retire en 1718 au chât Sablé, où il ne devait mourir qu'en 1746.

Le journal que nous donne aujourd'hui M. Masson, ne compre trois années du ministère de Torcy : il est vrai que ce sont les p portantes. On y trouve beaucoup de détails, beaucoup d'inform sur des faits souvent peu importants ou sur des figures très oubl qui méritaient de l'être. Mais c'est une source de documents dés indispensable aux historiens d'une époque pour laquelle tant de gr publications n'ont pas épuisé ce qu'il y avait à apprendre. bonne table analytique et un index des noms de personnes com ce volume, qui fera honneur à l'auteur de nombreuses recherc plomatiques justement estimées. G. Baguenault de Puchesse

Souvenirs sur l'Émigration, l'Empire et la Restauration, par le comte ALEXANDRE DE PUYMAIGRE, publiés par le fils de l'auteur. Paris, Plon, 1884, in-8 de VII-444 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans quelques années, bien peu d'entre nous auront pu recueillir de la bouche des contemporains les souvenirs déjà vieux de l'histoire de l'Empire et de la Restauration. Le moment des *Mémoires* est venu, et nous ne saurions nous en plaindre ; car les livres sont à la portée de tous : ils donnent des témoignages écrits, qu'il est possible à tout instant de contrôler ; ils ont des caractères de sincérité sur lesquels il est difficile de se tromper.

Tel est bien le mérite du volume de notes intimes que M. Th. de Puymaigre a trouvées dans les papiers de son père et qu'il publie en entier, après en avoir extrait une série d'articles pour le *Contemporain*. C'est peut-être beaucoup dire que de déclarer ces pages « écrites sans aucune arrière pensée de publicité. » Le comte de Puymaigre n'avait certes point l'intention de les imprimer de son vivant ; mais il semble qu'après lui il ne redoutait pas et espérait même quelque peu de trouver des lecteurs auxquels sa personne et ses idées seraient sympathiques. Il ne s'est pas trompé. La lecture de ces impressions si franches présente un intérêt véritable et est féconde en enseignements politiques, dignes d'être médités. Dans des temps difficiles, M. Alexandre de Puymaigre eut le rare courage de voir les choses sans illusions, et d'être toujours plus modéré que son propre parti. Il avait trop d'honneur de race pour s'en séparer ouvertement ; mais il le suivait souvent à contre cœur, déplorait ses fautes, et s'appliquait autant que possible à en diminuer les conséquences.

Successivement officier dans l'armée de Condé, fonctionnaire sous l'Empire, capitaine aux grenadiers royaux, interné pendant les Cent-Jours, puis préfet jusqu'à la chute de la Restauration, le comte de Puymaigre fut mêlé à bien des événements, et il les raconte avec naturel et bonne foi, ne disant que ce qu'il voit et ne jugeant les hommes qu'autant qu'il les a vus personnellement à l'œuvre. Pour bien apprécier ces *Souvenirs*, il faudrait les analyser avec une ampleur qui ne conviendrait point ici. Disons seulement qu'une table très complète permet de retrouver sans peine les épisodes où les époques qui pourraient intéresser particulièrement. On a eu soin aussi de ne pas laisser passer un personnage sans donner en note les quelques détails biographiques nécessaires pour éviter des recherches souvent difficiles. Le fils a voulu religieusement compléter l'œuvre du père, et il aurait pu faire plus encore sans que le lecteur eût trouvé à redire. Les talents et les vertus héréditaires sont trop peu communs en ce siècle, pour qu'on ne leur fasse pas le bon accueil qu'ils méritent ; et nous sommes assurés que le volume du comte de Puymaigre ne passera point inaperçu.

G. B. DE P.

La France est-elle prête ? *Étude sur la réorganisation de l'armée française depuis 1871 et sur les dernières grandes manœuvres*, par un officier prussien. Traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur. 2e édition. Paris, Hinrichsen et Cie, 1884, in-8 de 136 p. — Prix : 1f.

Depuis quatorze ans la France, épuisée par des désastres inouïs, travaille à sa réorganisation militaire. Malgré la liberté de la presse, malgré des révélations de toute nature, malgré les avertissements patriotiques de soldats vieillis dans la pratique du métier des armes, le public est peu au courant de l'œuvre qui a été entreprise et du résultat obtenu après tant de sacrifices. De temps à autre on sonne la cloche d'alarme et on entend ces mots : « Est-ce que nous ne sommes pas prêts ? » D'un côté, un manque absolu de confiance ; de l'autre, illusions dangereuses, sinon coupables. Où est la vérité ? C'est un de nos adversaires lui-même, qui met le doigt sur nos plaies et nous indique le remède, avec une franchise et une courtoisie qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Nous ne pouvons que remercier ce loyal adversaire du service qu'il nous rend : mais suivra-t-on ses avertissements ?

Nous ne voulons parler que des causes morales de notre infériorité ; car, sans méconnaître l'importance des gros bataillons et du bon armement, les causes principales de la victoire viennent de la confiance que le soldat a en lui-même et dans ses chefs, de la cohésion de l'armée, de son entrainement, du respect de l'autorité, surtout d'un long échange de rapports mutuels et de confiance réciproque. Trouvons-nous toutes ces conditions indispensables dans notre armée ? Il n'est que trop facile de voir que c'est le contraire qui existe.

Il est incontestable que la méthode d'imitation, pour un peuple qui veut se relever, est la meilleure. Au lieu de faire des lois dont on n'a pas expérimenté les effets, il vaut mieux suivre les coutumes d'une nation prospère, et c'est avec raison que la France, après ses désastres, voulut adopter les méthodes qui avaient assuré à la Prusse d'aussi grands succès. Mais, dans un grand péril national, il faut passer avant toute considération le salut de la patrie : il faut faire ce que fit la Prusse après 1806 et c'est ce que l'on ne fit pas en France. Le pays nomma une représentation nationale et lui donna mission de faire la paix et d'en assurer le maintien dans l'avenir. La première partie du programme fut fidèlement exécutée ; mais les représentants trahirent absolument la confiance de leur patrie en subordonnant la seconde à leurs préjugés politiques. Une des plus grandes forces de l'armée prussienne, le recrutement provincial, fut rejeté par nous sous le ridicule prétexte d'un retour aux institutions provinciales ; cependant, grâce à cette institution, tout le monde se connaît dans un régiment prussien et la solidarité du temps de paix se retrouve sur le

de bataille ; chez nous, ce sont des inconnus qui se battront côte à côte dans ce jour suprême, n'ayant entre eux que le lien banal du coude à coude, signe précurseur de la débâcle.

En Allemagne, les soldats, unis entre eux par l'attachement au même clocher, souvent par des liens de famille, familiarisés avec les exercices faits en commun, aiment et vénèrent des chefs dont leur bien-être est l'unique souci. Ils savent que leurs commandants de corps d'armée, qui ne changent jamais, ont fait leurs preuves et ont une expérience consommée ; ils savent que tous obéissent sans hésitation aux ordres d'un généralissime illustre, la gloire de son pays, le bras droit d'un souverain que l'Allemagne entière vénère comme un père et pour lequel elle est prête à sacrifier tout, à verser tout son sang.

En France, une politique soupçonneuse et maladroite amène un changement perpétuel dans les chefs des grands commandements, dans les ministres, dans les plans de défense, dans l'instruction, dans les manœuvres : c'est le chaos dans la paix, c'est le désastre inévitable en temps de guerre.

Les questions de canons, de portée de fusil, de plus ou moins bonne qualité des chevaux, de préparation plus ou moins rapide de la mobilisation, de bataillons et d'escadrons plus ou moins nombreux, tout cela est secondaire auprès des causes capitales que nous avons indiquées.

La patrie est là ; mais elle n'est pas libre, et son âme est absente, foulée aux pieds par des égoïstes sans pitié et des incapables sans pudeur ; il lui faudrait, pour être en état de se préparer à la lutte avec son formidable adversaire, pouvoir d'abord briser ses chaînes ; ce n'est pas un peuple esclave, à qui on a enlevé la dernière de ses libertés, qui a le droit et le pouvoir de crier « la revanche » ; ce mot dans sa bouche est aussi insensé et aussi coupable que le cri « à Berlin ! » proféré par les énergumènes de 1870. Un peuple qui veut sincèrement se relever restaure la croyance en Dieu et le respect de l'autorité paternelle; mais, lorsqu'il confie ses destinées à des athées et des proscripteurs qui confisquent par dessus le marché toutes les libertés publiques, il court à des désastres irrémédiables. X.

Esquisses du Bocage normand, par Jules Lecœur. Condé-sur-Noireau, L. Morel, 1883, in-8 de 407 p. — Prix : 7 fr. 50, avec les photographies.

L'auteur a voulu tracer une consciencieuse monographie de son pays ; nul n'était plus apte que lui à cette besogne, étant né, ayant vécu continuellement sur les lieux. Malheureusement, ici comme dans presque toutes les publications de province, le défaut de méthode

éclate et on doit le signaler sans cesse, car il dépare des livres qui sont excellents. Celui-ci est du nombre.

Le premier chapitre sur les origines, l'étymologie, l'étendue du pays, l'historique, est le plus mauvais de tout le volume, celui où éclate le plus le défaut dont je viens de parler. Il n'y a rien de neuf; des erreurs (origine septentrionale du nom de Le Theil, lat. *Tilia*, *Tilia*, V. Littré, sv. Teil ; Néel, lat., *Natalis*, *Natalem*, etc., p. 12); pas d'indications de sources ; nul recours aux chartes (et je suis sûr que l'auteur les a consultées). Que j'aime mieux le simple trait sur la Seine (p. 13), le second chapitre sur la température, la flore, la géologie, la physionomie du pays, la race ! Quant au patois, la question n'est pas vidée. Les aspects du pays (ch. III) sont décrits un peu poétiquement, mais ce n'est pas une faute. De bons chapitres sur l'agriculture (ch. IV), sur le commerce et l'industrie (ch. V et VI), sont bien fournis de détails curieux. Les châteaux (ch. VI *bis* à la table), les logis (ch. VII), les habitations rurales (ch. VIII), sont remplis de légendes recueillies avec soin et bien racontées. Sur le mobilier de ménage (ch. IX), sur la nourriture dans les campagnes (ch. X), sur le costume (ch. XI), sur la vie du village il y a soixante ans (ch. XII), la culture à l'heure actuelle (ch. XIII), le caractère du paysan (ch. XIV), les proverbes et dictons populaires (ch. XV et XVI), les locutions (ch. XVII), les pronostics ruraux (ch. XVIII), l'auteur a réuni des renseignements très intéressants et le récit est assez vif et assez animé pour les rendre encore plus attrayants. Bien écrit aussi le chapitre XIX sur le sentiment religieux, le XX sur les cloches, les XXI et XXII sur les oiseaux, le XXIII sur les abeilles. Enfin, épuisant le cycle de la nature et arrivant aux plantes, M. Lecœur parle des traditions et particularités relatives aux plantes et aux arbres (ch. XXIV et XXV). Pour terminer, il passe aux récits que la religion, la superstition, les monuments mégalithiques, ou historiques, ont inspiré comme celui du Corps-Saint (ch. XXVI à XXVIII).

Quelques lithographies et des photographies sont le complément indispensable mais heureusement ajouté de ce travail. Ce ne sont pas les plus mauvais documents mis au jour par l'auteur.

Les légendes, voilà le vrai terrain de M. Lecœur ; en s'y renfermant il est inappréciable comme nouveauté des détails et comme charme du récit. Quant aux origines, qu'il suive le précepte si bien mis en lumière par lui (p. 295), qu'il laisse à d'autres cette recherche. Ses livres n'en seront que meilleurs, car on pourra absolument se fier à toutes ses observations et en tirer un grand agrément et un grand profit. Nous attendons avec une vive impatience et un bon espoir le prochain volume, qui intéressera aussi vivement les Normands que les Folk-loristes.

C. A. B.

BULLETIN

Catéchisme d'instruction civique à l'usage des écoles et des familles, par J. Hutinel, commis principal d'inspection académique. Paris, Sarlit, 1884, in-32 de 100 p. — Prix : 0 fr. 60.

Sous ce titre, M. Hutinel a rédigé, en forme de questionnaire, les notions de droit administratif, de droit civil et d'économie politique, qui font aujourd'hui partie du programme de l'enseignement primaire. La qualité de cet opuscule c'est sa simplicité et sa clarté, qui le rendent tout à fait accessible aux jeunes intelligences auxquelles il s'adresse. Mais il a plusieurs graves défauts. D'abord, à force de vouloir être simple, il lui arrive plus d'une fois de manquer d'exactitude et de précision, et maintes définitions juridiques qu'il donne sont contestables ou du moins très incomplètes. En outre l'idolâtrie du Dieu-État y est vraiment excessive et laisse trop voir que c'est un fonctionnaire qui écrit. La distinction des bonnes et des mauvaises lois n'y est pas faite, et pour M. Hutinel toutes les lois sont bonnes, puisque ce sont les députés qui les ont votées, toutes, même la loi antichrétienne et persécutrice de l'enseignement obligatoire et laïque, et dès lors tous les citoyens lui doivent obéissance et respect. C'est pousser la condescendance beaucoup trop loin. Aussi, malgré la modération de ce petit livre, il ne nous semble pas devoir être admis dans les écoles chrétiennes, où l'on enseigne encore, pour l'honneur de la conscience humaine, qu'il y a des lois injustes et qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

P. Talon.

De l'abus des plaisirs dans l'éducation contemporaine, par M. l'abbé Demange. Nancy, 1883, in-12 de xxiv-356 p. — Prix : 3 fr. 50

Que l'on abuse beaucoup des plaisirs dans l'éducation contemporaine, c'est ce que bien des gens admettent, sans apprécier peut-être suffisamment les inconvénients de cette déplorable pratique et surtout sans se préoccuper d'y porter remède. A ceux qui méconnaîtraient encore l'importance d'une pareille question, je signale bien volontiers l'excellent livre de M. l'abbé Demange, que sa longue pratique de l'enfance et de la jeunesse prédisposait à traiter de ces matières délicates, avec une compétence qui ne saurait être discutée. *Les bals d'enfants, la musique, le théâtre, la lecture, les exercices du corps et quelques autres divertissements*, tels sont les plaisirs dont il étudie et démontre les dangers. Les bals d'enfants, il les condamne résolument et avec raison, car ils n'aboutissent qu'à développer les petites vanités et les corruptions originelles de l'âme ; il est moins absolu pour les autres plaisirs, et il fait fort bien le discernement de ce qui doit être défendu et de ce qui peut être permis. Les parents chrétiens feront bien de s'inspirer de ses conseils, où ils verront qu'il est telle musique que leurs enfants ne doivent jamais entendre, tel théâtre qu'ils ne doivent jamais connaître, tels livres qu'ils ne doivent jamais lire. Pour le théâtre en particulier, il est très justement sévère, car presque toujours, et la pièce, et les décors, et les costumes, et le milieu, tout conspire à amollir l'enfance, à lui gâter le goût et à lui corrompre le cœur. Ce n'est pas que pour être chrétien on soit voué à un ennui sans trêve : non, il y a un usage chrétien des plaisirs qui n'offre pas de dangers pour l'âme, qui bien au contraire peut servir efficacement à la former. C'est là l'objet d'un chapitre spécial qui s'impose particulièrement aux méditations sérieuses de tous ceux qui ont quelque souci de la préservation de l'enfance. La France

et l'Église ont besoin d'une jeunesse qui s'amuse moins ou qui s'amu plus chrétiennement : voilà pourquoi nous espérons que, malgré son a térité, l'appel de M. Demange sera entendu. P. Talon.

Plaids et bosses ; souvenirs d'audiences correctionnelles, par A. Pothey et G. Rois. Paris, L. Baillière et H. Mesnage 1884, in-12 de 500 p. Illustrations de Le Ratier. — Prix : 4 francs.

Beaucoup d'esprit dans ces pages ! Souvenirs d'audiences correctionnelles, si l'on veut, mais à coup sûr ces audiences-là se sont tenues dans la tête des deux écrivains, et ils ont successivement comparu devant le tribunal, sous le nom de chacun des prévenus qu'ils font défiler devant nous. De l'esprit, mais pas toujours du meilleur sel ; ce livre est de ceux dont il faut choisir les pages, avant d'en faire la lecture en famille. C'est comme l'audience ; et, quand un avocat promène de salle en salle, des amis venus de province, père, mère, garçons et filles, toute la maisonnée, ne va-t-il pas, sous prétexte de s'assurer que l'on peut trouver place, flairer à l'avance, dans les chambres correctionnelles, la condamnation qui s'y prépare ? Et puis, sans qu'on s'y attende, un vent de poésie souffle tout à coup dans ce fouillis de mots et d'esprit ; il vous soulève et vous transporte pour un instant dans les hautes régions. Lisez la nuit de la Pentecôte. Il y a là quatre pages singulières, une description à l'Edgar Poë d'une audience d'assises dans laquelle les accusés et les jurés, tous revenants, ont changé de rôle, ceux-ci jugés par ceux-là. Où diable la poésie va-t-elle se nicher ? A. G.

Notions d'agriculture et d'horticulture, par J.-A. Barral et H. Sagnier. Paris, Hachette, 1884. *Cours élémentaire*, avec 93 figures, in-18 de 112 p. Prix : 60 cent. — *Cours moyen*, avec 110 figures, in-18 de 192 p. Prix : 90 cent. — *Cours supérieur*, avec 125 figures, in-18 de 320 p. — Prix : 1 fr. 50 cent.

Excellents ouvrages, pleins de précision, donnant sur chaque chose des notions claires. Le cours élémentaire contient 25 leçons et parle surtout du jardin potager ; le cours moyen donne 36 leçons et s'occupe des labours, charrues, terres arables, engrais, étables, écuries, laiteries, etc. Le cours supérieur en 60 leçons est divisé en trois parties : dans la première il est question de la production des plantes herbacées, céréales, plantes légumineuses, oléagineuses, fourragères ; dans la seconde, de la production du bétail, des races bovine, ovine, porcine ; dans la troisième, de l'arboriculture : vignes, oliviers, mûriers, et de l'horticulture. Les nombreuses figures intercalées dans le texte, mettent sous les yeux, la plante, l'instrument, la bête dont il est question et contribuent puissamment à l'instruction, en aidant la mémoire par le souvenir des yeux. On ne saurait trop recommander ces ouvrages, pour être mis entre les mains des enfants. H. de L'E.

Plans de compositions françaises sur des sujets de morale ou de littérature, par C. Portelette, agrégé des classes supérieures des lettres. Paris, Gaume, 1882, in-12 de 80 p. — Prix : 1 fr.

Parmi les sujets de composition donnés au baccalauréat ou à la licence ès-lettres, il y en a qui ont leur solution toute marquée dans les livres de littérature ou de philosophie, et ne peuvent pas embarrasser le candidat sérieusement préparé. Il en est d'autres d'un caractère vague, pour lesquels les livres n'ont pas de formule précise, qui se dérobent à l'enchaînement méthodique des règles et dont, par suite, le développement offre au candidat

didat des difficultés réelles. Tel est ce proverbe espagnol : Qui ne doute de rien ne sait rien ; telle est cette pensée de la Bruyère : La moquerie est souvent indigence d'esprit ; ou celle-ci de Vauvenargues : Il ne faut pas trop craindre d'être dupe ; ou encore l'aphorisme d'Horace : *Ut pictura poesis*, etc.

Pour résoudre des questions de ce genre, l'auteur indique six efforts à faire, qui peuvent se réduire à deux, savoir : 1° préciser le sens des mots du texte, au moyen de définitions et de divisions ; 2° le vrai sens une fois fixé, présenter les arguments favorables ou contraires. On comprend que l'avantage d'un tel travail est surtout dans les exemples. Or ce petit volume en renferme de nombreux. Dans un style purement didactique, l'auteur donne le plan très détaillé de cinquante compositions sur les sujets les plus divers. Sans doute, on peut contester parfois, très rarement il est vrai, certaines opinions avancées ; mais littérairement parlant, nous croyons que cet opuscule est propre à rendre de grands services, en ce qu'il apprend à réfléchir, à examiner une question sous ses différentes faces, à dégager la pensée de l'enveloppe trop peu transparente des mots et à mettre de l'ordre dans les idées. Les plans sont, du reste, tellement variés que celui qui les aura étudiés ne sera guère en peine, quel que soit le sujet qu'il ait à développer.

Les dernières pages renferment des passages extraits de nos meilleurs auteurs et proposés comme modèles du style propre à la discussion.

J.-N. WAGNER.

Œuvres choisies de Shakespeare, publiées par HENRI DE PEZAC. Tome I. *Roméo et Juliette*. Paris, Librairie de la Société bibliographique, 1884, in-18 de 172 p. — Prix : 0 fr. 60. (*Classiques pour tous*.)

Les chefs-d'œuvre du grand poète anglais avaient leur place marquée d'avance dans la collection des *Classiques pour tous*. C'est par *Roméo et Juliette* qu'ils débutent : ils ne pouvaient y entrer sous de meilleurs auspices. La traduction adoptée pour les *Classiques pour tous* n'est pas d'ailleurs nouvelle ; c'est, à peu près, celle de M. Benjamin Laroche, mais rajeunie, améliorée, et aussi un peu expurgée ; car lorsqu'il s'agit d'un Shakespeare à l'usage de tous et destiné à circuler entre toutes les mains, il est évident qu'on ne peut songer à donner un texte absolument complet. Shakespeare, d'ailleurs, n'y perd rien, les passages qu'on a fait disparaître n'étant pas de ceux qu'on puisse regretter. Ce sont les taches, les verrues de Shakespeare : elles ne pouvaient donc figurer dans une édition qui pratique très rigoureusement la règle en vertu de laquelle le lecteur doit être toujours respecté. *Le Marchand de Venise*, *Jules César*, *Othello*, *Macbeth*, *Hamlet*, *Richard III* et *le Roi Léar* suivront de près *Roméo* et enrichiront ainsi la collection d'une série de chefs-d'œuvre qui feront bonne figure auprès de ceux dont elle s'enorgueillit déjà.

X.

Consonnances et Dissonances, par J. ARMINGAUD. Paris, Lemerre, 1882, in-12 de 212 pages. — Prix : 3 fr. 50 centimes.

Une manie singulière entre toutes, et plus répandue qu'on ne pense, car ces choses-là font peu de bruit, c'est celle qui pousse de temps en temps un écrivain à tirer de ses tiroirs, où il les a conservés avec un soin jaloux, les chiffons de papier sur lesquels il a inscrit toutes les pensées qui lui ont traversé l'esprit pendant un certain nombre d'années, et à en composer un livre, non sans quelque prétention de faire à son tour ses *Maximes de la Rochefoucauld* ou ses *Pensées de Pascal*. C'est à cette déplorable habitude que nous devons les *Consonnances et Dissonances* de M. J. Armingaud. J'y

lis quelques maximes de religiosité vague et brumeuse qui sont du pathos le mieux réussi ; du sentimentalisme alambiqué qui me fait regretter Cathos et Madelon : « *les larmes sont la pluie du cœur ;* » des sottises humanitaires, comme : « *la gloire militaire n'est tout simplement que la plus honteuse des hontes ;* » enfin, des aphorismes qui ont des prétentions à la profondeur et qui sont tout simplement incompréhensibles, tels que celui-ci : *Le lit n'est qu'un tombeau anticipé ; c'est sans doute pour cela qu'on y trouve si bien.* Que l'auteur trouve tout cela charmant, je n'y contredis pas : mais il pouvait le relire à l'aise, sans qu'il fût nécessaire de le sortir de ses tiroirs. Le livre où chantent toutes ces *Consonnances et Dissonances* est d'ailleurs fort bien imprimé.

E. DE LA D.

VARIÉTÉS

BIBLIOGRAPHIE DES FOUILLES DE SANXAY.

Les fouilles archéologiques que le Père de la Croix a fait exécuter dans la vallée de la Vonne, près Sanxay (Vienne), pendant les années 1881, 1882 et 1883, sont arrêtées en ce moment. L'escouade de terrassiers, installée à Sanxay pour ce travail, le 14 février 1881, a été congédiée le 1er novembre dernier. Le Temple, le Théâtre, le Balnéaire sont complètement déblayés. Le tout a été aménagé en vue d'une conservation définitive. Mais, — malgré les promesses formelles de M. le Ministre de l'instruction publique, malgré les demandes des sociétés savantes, malgré les réclamations de la presse de tous les partis, — l'acquisition par l'Etat reste toujours à faire. Voici vingt-sept mois (depuis janvier 1882) que les négociations entre le P. de la Croix et le Ministère ont été entamées. Le procès intenté au vaillant explorateur par le propriétaire du terrain des fouilles, aura sa solution définitive le 24 juin prochain, devant le Tribunal civil de Poitiers. Déjà, à deux reprises, le 30 janvier et le 26 mars derniers, le Tribunal a renvoyé l'affaire afin de laisser à l'Etat le temps de prendre une décision. La décision n'est pas encore prise, et tout porte à croire, hélas ! que le jour où le Ministère sera obligé de se prononcer, il le fera négativement.

Le sens du jugement qui sera rendu le 24 juin, ne peut être douteux. L'Etat se refusant à les acquérir, les ruines de Sanxay seront *démolies*.

Et il ne restera plus pour la science que les nombreux écrits, d'une exactitude fort inégale, qui leur ont été consacrés jusqu'ici, — en attendant (ce qui sera peut-être long), la grande monographie avec planches que le P. de la Croix compte en publier (1).

La direction du *Polybiblion* a pensé qu'il y avait intérêt à dresser un inventaire des diverses brochures ou articles de quelque importance, parus depuis trois ans sur cette question de Sanxay. Le jour où l'inventeur nous donnera son travail définitif, cette bibliographie deviendra inutile, mais jusque-là, elle pourra rendre quelques services aux antiquaires et aux curieux.

(1) Le P. de la Croix pourra-t-il, après la démolition, achever l'exploration des quelques points secondaires qu'il a encore besoin de fouiller pour posséder tout l'ensemble de sa découverte ? Il n'est guère permis de l'espérer. Le désastre de la destruction des ruines de Sanxay ne comprendra pas seulement la perte des trois pièces principales : le Théâtre, le Temple et le Balnéaire ; elle aura pour conséquence l'impossibilité de terminer le déblaiement complet des parties accessoires du mystérieux établissement romain retrouvé.

Le seul travail important qui ait paru en 1881 sur les fouilles de Sanxay est celui de M. de la Marsonnière, alors président de la Société des Antiquaires de l'Ouest. Nous devons toutefois une mention aux différents articles qui l'ont précédé. Il serait injuste d'oublier les écrivains qui ont contribué, dès le début, à faire connaître la découverte. D'autre part, nous trouvons déjà à cette époque, sur la destination de la vallée de la Vonne, durant la période romaine, un système différent de celui de l'inventeur : nous ne pouvons le passer sous silence. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il était indispensable d'indiquer toutes les occasions dans lesquelles le P. de la Croix a décrit et interprété ses découvertes en public, ainsi que les compte-rendus ou discussions critiques auxquels ces conférences ont donné lieu.

La mise au jour des substructions gallo-romaines de Sanxay a été signalée par le P. de la Croix, au congrès des sociétés savantes de la Sorbonne, le 21 avril 1881, à la suite de sa communication sur Jazeneuil (*Journal officiel*, 22 avril, p. 2, 199 ; *Revue des sociétés savantes*, VIIIe série, tome VI, p. 354-355).

Au mois d'août, l'ensemble des monuments de la vallée de la Vonne était déjà parfaitement déterminé, et le P. de la Croix pouvait en proposer l'interprétation à laquelle il est toujours resté attaché depuis, — lieu de réunions et non pas ville (1) — et qui est aujourd'hui acceptée, au moins dans ses lignes principales, par les archéologues les plus compétents. C'est alors que M. « l'abbé X..., membre de la société des antiquaires de l'Ouest » [M. l'abbé Jarlit, curé-doyen de Lusignan, en collaboration avec M. l'abbé Bernaud, curé de Notre-Dame-la-Grande, à Poitiers], écrivit sur Sanxay, le 6 septembre, le premier article d'ensemble qui ait été publié. Il parut dans un journal de Poitiers, le *Courrier de la Vienne*, no du 18 septembre, et fut reproduit dans la *Revue archéologique*, septembre, pag. 179 à 186.

Vers la même date, M. « C. N. » [Charles Normand], en tournée artistique dans l'Ouest, rencontra à Poitiers le P. de la Croix, qui lui communiqua les plans de ses fouilles de Sanxay. M. C. N. leur consacra immédiatement une note dans la *Gazette des Architectes et du bâtiment*, 11 septembre, pag. 218. Reproduite dans le *Courrier de la Vienne*, 19-20 septembre.

Au mois d'octobre, le *Journal de la Vienne*, no du 12, publiait un grand article, intitulé : *Une station balnéaire en Poitou*, et signé de M. Pierre Delbarre, rédacteur en chef du journal, auteur d'un *Guide du voyageur à Poitiers*. Cette idée d'une station balnéaire devait être lancée à nouveau, un an après, par M. Lisch, inspecteur des monuments historiques. — Tout l'Ouest s'intéressait déjà, à cette date, à la découverte, et M. « A. L. » [A. Lételié, président de l'Académie littéraire de la Rochelle,] en entretenait les lecteurs du *Bulletin religieux du diocèse de la Rochelle et Saintes* (art. paru seulement dans le no du 26 novembre).

Le 2 novembre 1881, première communication du P. de la Croix à la Société nationale des Antiquaires de France. (*Bulletin* de cette société, 4e trim. 1881, pag. 269 à 273).

Quelques jours auparavant, le 26 octobre, M. de la Marsonnière, prési-

(1) « Cette localité n'a jamais été un centre de population stable, mais seulement un centre religieux, auquel on venait de loin pendant la belle saison du pélerinage et sur lequel on demeurait pendant quelques jours pour satisfaire d'abord la piété, et se divertir ensuite, comme cela se voit encore maintenant aux *Pardons* de Sainte-Anne d'Auray et du Falgouet, en Bretagne. » (Lettre du P. de la Croix à Jules Quicherat, 14 août 1881, conservée dans les archives de l'Ecole des Chartes).

dent de la Société des Antiquaires de l'Ouest, et M. Ph. Rondeau, secrétaire, s'étaient rendus à Sanxay « au nom de la Société ». Le rapport de M. de la Marsonnière fut lu à la séance du 17 novembre. Publié d'abord dans le *Courrier de la Vienne*, n° du 1er décembre, et reproduit en grande partie dans le *Bulletin monumental*, 1881, n° 8, p. 876 à 884, il parut ensuite dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 4e trim. 1881, pp. 336 à 346, et fut tiré à part, (à 225 exemplaires sous ce titre : *Rapport fait à la Société des Antiquaires de l'Ouest* (*séance du 17 novembre* 1881), *sur les fouilles du R. P. de la Croix à Sanxay*, Poitiers, imprimerie générale de l'Ouest, in-8 de 15 pages, presque complètement épuisé aujourd'hui. — « Le rapport de M. de la Marsonnière rectifie plusieurs inexactitudes qui se sont produites dans les divers articles publiés dans la presse sur ces importants travaux (1) .» — C'est la première étude de valeur parue sur les découvertes de Sanxay. Elle a été suivie de bien d'autres; elle reste cependant encore à consulter. Tous les archéologues ou simples amateurs qui ont écrit sur Sanxay, s'en sont plus ou moins directement inspirés.

Ce rapport se rattache par la date de sa composition et de sa publication première à l'année 1881, mais sa réimpression dans le *Bulletin des Antiquaires de l'Ouest*, son tirage à part et sa mise en vente, appartiennent à l'année 1882. Cette année 1882 vit paraître plusieurs articles qui eurent du retentissement, et plusieurs brochures, dont les principales sont celles de MM. Joseph Berthelé, archiviste des Deux-Sèvres, Léon Dumuys, conservateur-adjoint du musée archéologique d'Orléans, et Ferdinand Delaunay, rédacteur du *Temps* et du *Journal officiel*.

Nous continuons à suivre l'ordre chronologique :

Le 15 février 1882, nouvelle communication du P. de la Croix à la Société des Antiquaires de France (*Bulletin*, 1882, pag. 169 à 172).

Le 17 février, communication du P. de la Croix à l'Académie des inscriptions (*Journal officiel*, 20 février, p. 959, compte rendu par M. F. Delaunay; *Journal général de l'instruction publique*, 23 février, pag. 113-114, art. de M. Ch.-Em. Ruelle).

Le 12 avril, communication du P. de la Croix au Congrès des sociétés savantes de la Sorbonne : (*Journal officiel*, n° du 13 avril, pag. 1979, *Bulletin du comité des travaux historiques*, pag. 144, compte rendu sommaire; *Revue archéologique*, avril, pag. 197 à 202, avec plan, article de M. H. Mazard, du musée de Saint-Germain; *Revue politique et littéraire*, 22 avril, pag. 38[illegible], 10 juin, pag. 723 à 725, art. de M. G. de Nouvion, reproduit dans les publications de la Société des Antiquaires de Londres, d'où il a été tiré à part sous le titre : [*From the procedings of the Society of Antiquaries, june* 15, 1882, *notes envoyées à l'une des revues de Paris à la suite des réunions des sociétés savantes de province, tenues à la Sorbonne, en avril* 1882, *et à la demande du rédacteur*. In-8 de 5 pages. — Au cours de la conférence du P. de la Croix eut lieu un incident qui fit du bruit dans la presse de Paris et de province et eut même quelque retentissement à l'étranger (le *Clairon*, n° du [illegible] et le *Temps*, n° du 16 ; *Bulletin de la Société de statistique des Deux-Sèvres*, 1882, 2e fasc., du compte rendu par M. J. Berthelé des réunions de la Sorbonne, pag. 59-62 : le passage relatif à ce « scandale » fut réimprimé (au mois de septembre, à 100 exemplaires, sous ce titre : *Le P. de la Croix à la Sorbonne en* 1882, Niort, imprimerie de Eug. Robichon, in-16 de 7 pages).

(1) *Bull. des Antiq. de l'Ouest*, 4e trim. 1881, pag. 321.
(2) Voir sur ce plan le *Bulletin monumental*, 1882, pag. 731, note.

Au mois de mai, le P. de la Croix était chargé par la municipalité de Niort d'organiser la section rétrospective de l'exposition, qui devait s'ouvrir dans cette ville le mois suivant. Il exposa une partie de ses collections archéologiques, notamment les objets trouvés à Poitiers (cimetière des Dunes et puits de Mercure), à Jazeneuil et à Sanxay. *Exposition de Niort, Catalogue des arts rétrospectifs*, pag 10. à 16; *Journal de l'Exposition*, nos des 4 et 8 juin : art. de M. J. Berthelé, tiré à part, à 1200 exemplaires, sous ce titre : *Quelques notes sur les fouilles du P. de la Croix, à Sanxay* (Vienne), et avec cette épigraphe : « Le rapport de M. de la Marsonnière à la Société des Antiquaires de l'Ouest (novembre 1881), et la présente notice sont les seuls travaux relatifs aux fouilles de Sanxay dont la publication ait été autorisée par le P. de la Croix. » Niort, imprimerie de Eug. Robichon, in-8°, de 14 pages. —Vendu sur les fouilles pour servir de guide aux visiteurs.

C'est dans la première quinzaine d'octobre 1882 que la presse parisienne commença réellement à s'occuper des découvertes du P. de la Croix, à Sanxay. Une lettre de M. Lisch, inspecteur des monuments historiques, venu, à Sanxay, au nom de l'État, lettre publiée à l'insu de son auteur (*Journal du Loiret*, n° du 3 septembre), attira l'attention publique, autant par l'importance des révélations qu'elle apportait, que par les réclamations qu'elle souleva. Le nom de l'inventeur n'étant point cité dans cette lettre, on fit honneur de la découverte à M. Lisch. Les amis du P. de la Croix protestèrent et M. Lisch ne tarda pas à se joindre à eux (*Petit Journal*, 2 novembre).

Ces revendications des différents journaux et les détails qu'ils donnèrent à cette occasion sur la découverte décidèrent M. Marius Vachon, critique d'art, et aujourd'hui secrétaire de la rédaction de la *France*, et M. Ferdinand Delaunay à faire le voyage de Sanxay. Ils racontèrent leur excursion dans la *France* des 14 et 15 octobre et dans le *Temps* des 25 et 26 du même mois (voir aussi le *Journal officiel* du 15 novembre, pages 6154 à 6157.)

Ces articles, ainsi que l'opinion émise sur Sanxay par M. Lisch, lors de son inspection, furent résumés et discutés par M. Berthelé, dans un mémoire lu à la Société de statistique des Deux-Sèvres le 15 novembre et intitulé : *Considérations sur les théories émises dans la presse au sujet des Monuments de Sanxay*. Publié dans le *Courrier de la Vienne*, 25 au 29 novembre, tiré à part à 100 exemplaires, non mis dans le commerce. Poitiers, imprimerie Oudin, in-16 de 34 pages. — Ce mémoire est divisé en trois parties : I. *Le Père de la Croix et la presse* (Lettre de M. Lisch, protestations, etc. Bibliographie et citations). II. *Les monuments de Sanxay sont-ils les restes d'une ville d'eaux ou d'un lieu d'assemblées?* (L'auteur combat la théorie du « Vichy gaulois » proposée par M. Lisch ; il appelle à l'appui de ses arguments l'autorité de M. Alexandre Bertrand, venu, à Sanxay, récemment (1) et les observations de M. Ferdinand Delaunay). III. *Les monuments de Sanxay sont-ils les restes d'un lieu d'assemblées, en même temps que d'une station balnéaire?* (Le système de M. Delaunay est une sorte de compromis entre l'opinion du P. de la Croix et celle de M. Lisch. M. Delaunay ne rejette pas la théorie du lieu d'assemblées, mais il croit à une station balnéaire, d'une nature spéciale où des procédés d'hydrothérapie perfectionnés et la protection de divinités médicatrices eussent remplacé les eaux thermales ou minérales, qui n'existent pas en cet endroit. M. Berthelé combat l'opinion de M. Delaunay et défend celle du P. de la Croix.)

(1) M. Alexandre Bertrand, communication à l'Académie des Inscriptions, 20 octobre, *Journal officiel*, 23 octobre, p. 5744.

Quelques jours après ces visites rapides de MM. Alexandre Bertrand, Marius Vachon, Ferdinand Delaunay, un jeune homme, archéologue d'avenir et écrivain de talent, M. Léon Dumuys, venait s'installer à Sanxay, dans cette auberge, partiellement transformée en musée, où le P. de la Croix avait établi son escouade de terrassiers. C'est de là qu'il adressa au *Moniteur orléanais* (nos des 4, 5 et 8 novembre) ces lettres si curieuses que les antiquaires chercheraient en vain à se procurer aujourd'hui. Tirée à petit 250 exemplaires, qui ont été bien vite épuisés, la brochure de M. Dumuys: *Les Fouilles de Sanxay, documents inédits suivis de la bibliographie du P. de la Croix* (Orléans, imprimerie Ernest Colas, in-16 de 30 pages,) — est pleine de détails curieux et de récits pittoresques. Ce n'est pas une description nouvelle des fouilles (M. Dumuys renvoie ses lecteurs pour ce côté de la découverte aux *Quelques Notes* du « cicerone autorisé »), ce n'est pas non plus une discussion des systèmes qui se sont fait jour à l'encontre de la théorie du P. de la Croix, mais seulement l'histoire de la découverte, le tableau de la vie des fouilleurs, le récit de la carrière du grand archéologue poitevin, le tout narré avec beaucoup de verve et agrémenté de beaucoup d'esprit.

Au mois de novembre 1882, parut également la deuxième édition de *Quelques notes sur les fouilles du P. de la Croix à Sanxay*, mise au courant des dernières découvertes et ornée d'un plan des fouilles dressé par le P. de la Croix (Niort, L. Clouzot, in-8° de 36 pages. Tiré à 1,000 exemplaires). — Voici le plan de cette brochure: Importance de la découverte de Sanxay; Théorie du P. de la Croix ; Description des monuments : le temple, le balnéaire, les hôtelleries, le théâtre, les menues antiquités ; Théorie de M. Lisch; Théorie de M. F. Delaunay; Acquisition par l'Etat des Monuments de Sanxay; Biographie du P. de la Croix. — Travail de vulgarisation. L'auteur dit quelque part : « Cette notice s'adresse aux curieux et non aux érudits. »

Les articles de M. F. Delaunay, dans le *Temps*, furent reproduits en partie dans le *Bulletin monumental*, n° 6, page 572 à 585, et eurent, comme ceux de M. Marius Vachon, un vif succès dans la presse. L'auteur les réimprima en brochure sous ce titre : *Guide des visiteurs. Antiquités de Sanxay, avec dix gravures de M. Garnier, d'après les croquis de M. Raoul Gaignard* (1) *représentant les ruines.* (Niort, L. Clouzot. Paris, H. Champion, in-12 de 36 pages, tiré à 500 exemplaires.) Cette brochure fut présentée à l'Académie des inscriptions par M. Ch. Robert, le 23 décembre (voir compte-rendu *Journal officiel*, du 25, page 6.918). En voici le sommaire : « Le voyage de Paris à Poitiers, de Poitiers à Sanxay, de Sanxay à la Boissière. — Portrait du P. Camille de la Croix, auteur de la découverte des monuments. — La ferme de la Boissière. — Le *Sacellum*. — Description des ruines. — Le Temple. — Les Thermes ou Balnéaire. — Les Hôtelleries. — Le Cirque ou Théâtre. — Origine et direction des anciens chemins passant à la Boissière. — Provenance des matériaux employés à la construction. — Etude de l'appareil. — Récolte des menus objets. — Restitution des colonnes et des chapiteaux. — Vases, bijoux, pierres gravées, médailles, fibules, épingles, inscriptions recueillies dans les fouilles. — Les sources qui alimentaient le Balnéaire. — Destination du Temple. — Etait-ce un château d'eau ? — La Boissière.

(1) M. Raoul Gaignard, de Niort, est l'auteur de la statue en pied du P. de la Croix qui figura au Salon de 1883. Au même Salon, on remarqua un buste du P. de la Croix par M. de Verteuil (de Pissotte, près Fontenay, Vendée), et un tableau (*le P. de la Croix à sa table de travail*), par M. Rondel, de Poitiers. — Les deux croquis reproduits dans la brochure de M. Delaunay furent présentés à l'Académie des Inscriptions le 20 octobre 1882 (*Journal officiel* du 23.)

était-elle à l'époque gallo-romaine un lieu d'assemblée de la tribu des Pictons? — Possibilité et caractère de ces assemblées. — Apollon est le dieu auquel le temple était consacré. — Chez les Gaulois, Apollon était le dieu de la médecine. — Apollon, opérant des guérisons par les eaux thermales, correspondait à diverses divinités gauloises, telles que *Sirona*, *Grannus*, *Belenus*, etc. — La Boissière, en même temps que lieu d'assemblée, était une station balnéaire en vogue. — Les eaux n'étaient point minérales. — Nouveau système de balnéation révélé par l'agencement des hypocaustes. — La salle des douches. — Date de la construction des édifices. — Par qui leur destruction a-t-elle été opérée? — Importance de la découverte du P. de la Croix. — Que va-t-on faire des ruines? »

Une nouvelle discussion de la théorie de M. Ferdinand Delaunay ne tarda pas à paraître : *De la véritable destination des monuments de Sanxay à propos de la brochure de M. Ferdinand Delaunay*, par M. J. Berthelé, (*Mémorial des Deux-Sèvres*, 11, 13, 16 et 18 janvier 1883, tiré à part à 400 exemplaires. Niort, Clouzot, in-8 de 27 pages). Développement de la troisième partie des *Considérations* mentionnées plus haut. — M. Ferdinand Delaunay ne répondit pas. Et si l'on en juge par son article : *Découverte d'une station balnéaire gallo-romaine* (publié dans l'*Encyclopédie d'architecture*, février 1883, pages 11 à 16; tiré à part); et par son compte rendu de la lecture faite par le P. de la Croix à la Sorbonne, au mois de mars suivant (le *Temps*, n° du 31 mars), il reste attaché à son opinion.

M. Marius Vachon réimprima ses deux articles avec plus de luxe que n'avait fait M. Delaunay : *Les ruines de Sanxay découvertes en* 1882 (Paris, librairie d'art, L. Baschet, petit in-4 de 39 p.; paru dans la seconde quinzaine de janvier 1883, tiré à 550 exemplaires). Il les fit illustrer de 5 photogravures et de 9 dessins par Lancelot, d'après des photographies de Pierre Petit. Ces 14 figures représentent: 1° le Plan des ruines de Sanxay; 2° les Thermes, vue générale (photogr.); 3° la Restitution partielle de l'une des colonnades latérales du Temple (page 9); 4° le Portrait en pied du Père de la Croix (p. 11); 5° les Thermes, vue de la salle de gymnase ou de conversation (p. 15); 6° le Temple: la Cella (phot.); 7° les Thermes, grande piscine d'eau froide (p. 21); 8° les Thermes, couloirs des hypocaustes (phot.); 9° le Temple, mur sud et entrée de l'égoût (p. 25); 10° le Théâtre, vue d'ensemble (p. 29); 11° les Thermes, hypocaustes (phot.); 12° les Thermes couloirs des hypocaustes (p. 33); 13° le Théâtre, constructions du côté du sud (p. 39); 14° les Thermes, la piscine d'eau chaude (phot.). — Le texte est ainsi divisé : Introduction (p. 9-10); I. les Thermes (p. 13 à 18); II, le Temple (p. 19 à 25); III. «l'Amphithéâtre» (p. 27 à 29); IV. le Problème de Sanxay (p. 31 à 36); V. la Découverte des ruines (p. 37 à 39).

On rencontre un certain nombre d'inexactitudes dans ce récit de voyage, écrit d'une plume alerte et facile, et d'abord celle-ci qui s'étale en gros caractères sur la couverture : les ruines de Sanxay découvertes en 1882. En second lieu, pourquoi appeler un amphithéâtre ce qui n'est qu'un théâtre parfaitement caractérisé? L'arène est circulaire et c'est une particularité intéressante, mais l'édifice n'est nullement elliptique, comme le sont les amphithéâtres. La scène se termine par un mur droit. — M. Marius Vachon attribue au P. de la Croix (p. 37) la découverte des arènes de Poitiers. Il oublie qu'il y a trente ans, ces arènes étaient encore aussi visibles dans la ville de Poitiers que l'église Notre-Dame-la-Grande ou le temple Saint-Jean. Elles ont été démolies par la municipalité de 1857 à 1859. — Au sujet de la destination des ruines de Sanxay, M. Marius Vachon est plus explicite

dans sa brochure que dans ses articles de la *France*; il se rallie à la thèse de M. F. Delaunay. — Les dessins sont plus pittoresques que scientifiques. La physionomie du P. de la Croix n'est guère ressemblante.

Ce travail de M. Marius Vachon, signalé aux lecteurs du *Polybiblion* par M. Tamizey de Larroque (mars 1883, p. 264-265), fut apprécié fort sévèrement par M. Léon Palustre dans le *Bulletin monumental* (dernier fascicule de 1882, paru en 1883, p. 782).

Ce même fascicule du *Bulletin monumental* contenait, également de M. Léon Palustre, un important article sur Sanxay (p. 750 à 757) avec plan des fouilles (1) et plan du temple de Chassenon (Charente) qui présente quelque analogie avec celui de Sanxay.

Nous mentionnerons en dernier lieu, mais sans nous y arrêter, le travail de M. Ad. Caillé, ancien conseiller des Deux-Sèvres : *les Monuments gallo-romains de la vallée de la Vonne*, publié dans la *Revue de la Société littéraire, artistique et archéologique de la Vendée*. (4e livr. 1re année, p. 178 à [illegible] 1er livr. 2e année, p. 5 à 21 ; 2e livre p. 1 à 50 ; 3e livre, p. 1 à [illegible], [illegible] sera tiré à part). Malgré son étendue, malgré la science et le talent de l'auteur, cette étude ne peut être placée qu'au second rang parmi les pièces à consulter par les archéologues.

Il nous reste à énumérer, avant d'arriver à la pièce capitale de cette bibliographie (le mémoire lu par le P. de la Croix à la réunion des sociétés savantes de la Sorbonne, le 29 mars 1883) — quelques articles publiés d'une façon plus ou moins indépendante, des brochures et des études que nous venons d'analyser.

Nous citerons tout d'abord : *les Fouilles gallo-romaines de Sanxay de Camille de la Croix*, par M. A. Lételié, président de la Société littéraire de La Rochelle, membre de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, — « compte-rendu humoristique » publié partiellement dans le *Bulletin de la Société des Archives de Saintonge*, n° d'avril 1882, page 73, avec le plan des *Quelques notes* complété et amélioré (tiré à part, de 7 pages, avec le plan), publié plus tard d'une façon complète, mais sans le plan, dans les sept journaux de M. Victor Billaud, de Royan : *Gazette des Bains de mer, Annales de La Rochelle*, etc., nos des 28 octobre, 4 et 11 novembre 1883.

Parmi les descriptions des journaux parisiens, celles qui ont été faites 1° dans le *Français* (août 1882, article signé Dr Fabius, écrit d'après F. Delaunay et J. Berthelé, reproduit dans la *Défense* et dans le *Journal des campagnes*), 2° dans l'*Union* (6 et 7 mai 1883, article de M. Bénédicte Pesquidoux), doivent seules figurer dans cette bibliographie. Inutile d'énumérer la collection, singulièrement volumineuse, de toutes les variantes publiées dans les autres gazettes.

Les journaux illustrés de Paris ont donné des vues des fouilles et le plan du P. de la Croix : l'*Illustration*, 28 octobre 1882, d'après les dessins de M. Ch. Lallemand, de Poitiers, directeur du journal l'*Avenir de la Vienne*, reproduit dans l'*Avenir du Dimanche*, reproduit également dans la [illegible]

(1) Le plan des *Quelques notes* ayant été refusé, ou à peu près, par l'éditeur, M. Palustre s'adressa directement au P. de la Croix. Nous sommes donc en présence d'une reproduction nouvelle de la photographie des grands plans qui servent à l'auteur pour ses conférences.

(2) Il fut question au mois d'août 1883, de la publication d'un fascicule illustré des fouilles de Sanxay (moins luxueux que celui de M. Marius Vachon), texte et dessins de M. Ch. Lallemand (voir l'*Avenir de la Vienne*, 22 août). Le projet n'a pas été mis à exécution.

Croix, n° de novembre 1882, pages 433 à 443 (texte de J. Berthelé; portrait du P. de la Croix, gravé spécialement pour cette revue, mais fort peu ressemblant, quoique fait d'après une photographie) ; — le *Journal illustré*, 12 novembre 1882, d'après les clichés photographiques ayant servi pour la publication de Marius Vachon ; — le *Monde illustré*, 6 janvier 1883, d'après les croquis de M. Henri Daras; le portrait du P. de la Croix est tout particulièrement inexact ; — l'*Univers illustré*, 10 février, d'après Pierre Petit et Marius Vachon, texte du Dr Decaisne : compte-rendu du travail de M. Marius Vachon.

Le journal scientifique la *Nature*, n° du 10 mars 1883, a reproduit également le plan des fouilles réduit et un des dessins donnés par M. Marius Vachon. Texte (pages 225 à 227) d'après M. Vachon et J. Berthelé.

Voilà pour Paris. En Belgique, le savant épigraphiste, M. Ad. de Ceuleneer a raconté aux lecteurs du *Journal des Beaux-Arts et de la littérature*, (n° du 15 décembre 1883), les principales découvertes archéologiques faites depuis 1878 par leur célèbre compatriote (1) : thermes de Poitiers, Hypogée-martyrium, Sanxay.

A Poitiers, n'oublions pas la théorie de M. Félix Guillon, d'Orléans, qui a vu dans les ruines de Sanxay les restes du Poitiers primitif (*Journal de la Vienne*, du 24 janvier 1883). La réponse de M. Léon Dumuys parut dans le *Moniteur orléanais* du 29-30 janvier ; celle de M. J. Berthelé, dans le *Courrier de la Vienne*, du 11 février.

La dernière conférence du P. de la Croix que nous ayons mentionnée, remontait au 12 avril 1882. — Le 3 mai suivant, M. Mazard, du musée de Saint-Germain, présentait à la Société des Antiquaires de France des fragments de poteries, trouvés à Sanxay « extrêmement curieux, comme spécimen d'un genre de fabrication dont M. Mazard n'a pas encore vu d'exemple » (voir *Bulletins*, 1882, pages 214-215). — A part des communications aux sociétés archéologiques de Poitiers, de Niort et d'Orléans, le P. de la Croix ne prit plus la parole sur ses découvertes, jusqu'à la réunion de la Sorbonne, à la fin de mars 1883.

C'était la troisième fois qu'il allait entretenir le Congrès de cette exhumation, la plus importante qui ait été faite en France, en matière d'archéologie païenne, depuis celle du temple de Mercure au Puy-de-Dôme (2). Pour cette circonstance, il ne se borna plus à un exposé oral. Quoique les fouilles ne fussent pas terminées il écrivit un mémoire d'ensemble — provisoire, — le premier qu'il eût encore eu le temps de composer sur Sanxay, et qui fut en somme son véritable début devant le public comme écrivain archéologue (3).

Ce début, le P. de la Croix l'avait fait attendre; il n'avait voulu entrer en scène qu'armé de toutes pièces, possédant tous les secrets de sa découverte, capable de fournir la clef de toutes les difficultés, de répondre à toutes les objections. Son travail, — aux proportions inusitées en Sorbonne, et pour la lecture duquel le bureau des sociétés savantes avait changé le local de la

(1) Le P. de la Croix est né au château de Mont-Saint-Aubert, près Tournay (Belgique), en 1831.

(2) M. Alfred Ramé, *Répertoire des Travaux historiques*, publié par le Ministère de l'instruction publique, 1882, 3e fascicule, page 388.

(3) Antérieurement à ce travail le P. de la Croix n'avait guère publié que sa *Découverte des thermes gallo-romains de Poitiers* (*Congrès archéologique du Mans*, 1878, pages 20 à 31 , avec quatre planches et *Bulletin monumental*, 1878, page 462 à 473, tiré à part) et une notice sur l'*Hypogée martyrium* (*Revue des sociétés savantes*, 7e série, t. IV, pages 254 à 266, et *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 7e tri., 1880, pages 74 à 88, tiré à part, avec une planche).

section d'archéologie et fixé une séance spéciale toute entière, — obtint un réel succès, mais il ne souleva pas les discussions auxquelles le P. de la Croix et nombre de ses auditeurs s'attendaient. Deux membres du bureau seulement prirent la parole au sujet de la théorie proposée. M. Léon Palustre, directeur de la société française d'archéologie, accepta l'hypothèse de la d'assemblées. M. R. de Lasteyrie, professeur d'archéologie à l'Ecole des Chartes, fit des réserves. Voir le *Journal officiel*, du 30 mars p. 1691, du *Bulletin du Comité des Travaux historiques*, section d'archéologie, 1883, p. à 48. Les comptes rendus les plus étendus qui aient été donnés par les journaux le lendemain de la séance, sont ceux du *Temps* (F. Delaunay) et du *Ch* (J. B.), nos du 31 mars. L'article du *Temps* est à signaler spécialement M. Delaunay y maintient et y précise sa théorie d'une station balnéaire sans eau thermale, ni minérale. Il faut noter aussi dans la *France* une appréciation sévère des observations de M. de Lasteyrie. Le compte rendu donné par le *Bulletin du Comité des Travaux historiques* n'est pas identique, tant s'en faut, à celui donné par le *Journal officiel* : les critiques adressées par M. de Lasteyrie au système du P. de la Croix ont été développées, l'adhésion donnée par M. Palustre à ce système a été supprimée.

Le *Mémoire archéologique sur les découvertes d'Herbord, dites de Sanxay*, par le Père Camille de la Croix, S. J., — lu à la Sorbonne dans la réunion des sociétés savantes de Paris et des départements, le jeudi 29 mars 1883, Niort, Clouzot, 78 pages in-8, avec cinq planches en chromolithographie (tiré à 2,000 exemplaires), parut le 15 mars.

Le P. de la Croix y discute, à grands traits, tout ce qui compose la découverte. Et d'abord les monuments : le temple, les thermes, le théâtre, les hôtelleries, qu'il décrit dans leurs deux époques, et qu'il restitue avec une compétence d'architecte indiscutable, tels qu'ils furent au second et au troisième siècle de notre ère. Vient ensuite l'analyse des constructions secondaires et des dépendances, les unes juxtaposées aux ruines de la villa de la Boissière, les autres situées dans un périmètre de plusieurs kilomètres. Cette partie du mémoire est une étude complète du pays. Tous les chemins antiques ont été reconnus et déterminés par l'infatigable chercheur. Il a les sources qui alimentaient le balnéaire, tous les ateliers de céramique, de verrerie, toutes les forges, toutes les carrières qui ont fourni la pierre ont été retrouvées par lui. Ses conclusions sont lumineuses. Après avoir discuté versé facilement les trois hypothèses qui peuvent se présenter : 1o l'hypothèse d'une villa, 2o l'hypothèse d'une cité, 3o l'hypothèse d'une station balnéaire, il a proposé son système à lui, un système que tout le monde n'accepte pas encore, mais qui a déjà réuni les suffrages d'un assez grand nombre d'hommes éminents dans la science archéologique (1), pour qu'il puisse être présenté avec les plus fortes présomptions en sa faveur.

Le *mémoire* fut présenté à l'Académie des inscriptions, le 15 juin, par M. Alexandre Bertrand (*Journal officiel*, 18 juin, pages 3023-3024, observations critiques de M. Alexandre Bertrand). — Le premier compte-rendu qui ait été publié est dû à M. A. Lételié (la *Charente-Inférieure*, du 30 mai, tiré à part

(1) Jules Quicherat, Alexandre Bertrand, Ernest Desjardins, Léon Palustre, J. de Pierrière, Anthyme Saint-Paul, H. Thédenat, Ad. de Ceuleneer, etc. Voir le *Bulletin des Antiquaires de France*, 1882, page 172 ; *Discours d'ouverture de MM. les professeurs de l'Ecole du Louvre*, page 101 ; *Bulletin monumental*, 1882, pages 751, 753 ; *Histoire monumentale de la France*, par Anthyme Saint-Paul, page 36 ; *Les Ruines de Sanxay*, par J. Berthelé, pages 17 à 19 ; *Bulletin critique*, n° du 1er décembre 1883, pages 448-449 ; *Journal des Beaux-Arts et de la Littérature*, n° du 15 décembre 1883, page 180.

in-8 de 8 pages). A l'exception de la *Paix* (8 juin) et de l'*Univers* (10 août, art. de M. Arthur Loth), les journaux et les revues, à Paris aussi bien qu'en Poitou et en Saintonge, ne lui consacrèrent que des notes rapides, plus cordiales que scientifiques. L'analyse la plus importante qui en fut faite, celle qu'il est indispensable de lire, est due au R. P. Thédenat, de l'Oratoire, l'épigraphiste bien connu ; elle a été publiée dans le *Bulletin critique* (1er décembre 1883, pages 444 à 449).

Dans ce travail, le P. Thédenat a aussi apprécié la polémique qui s'éleva au mois de juillet, entre M. Hild, professeur à la faculté des lettres de Poitiers, et M. J. Berthelé : Hild, *Les fouilles de Sanxay, à propos du mémoire archéologique sur les découvertes d'Herbord, dites de Sanxay*, par le P. de la Croix, dans le *Bulletin mensuel de la faculté des lettres de Poitiers*, juillet 1883, tiré à part, Poitiers, Blanchier, in-8 de 16 pages ; — Berthelé, *La Question de Sanxay, à propos du mémoire du P. de la Croix, réponse à M. Hild*, (1) Poitiers, imprimerie Oudin, in-8 de 35 pages; trois éditions ou plutôt trois tirages successifs avec modifications ; — Hild, réponse à J. Berthelé, *Bulletin de la Faculté des lettres de Poitiers*, août ; — A. L. [Lételié], *La polémique sur la découverte et la destination des ruines de Sanxay* in-8 de 7 pages, tiré à part du *Courrier de la Vienne* du 10 août.

« M. Hild, dit le P. Thédenat, pense que Sanxay était une ville « comme une autre » : c'est décidé, affirmé, tranché avec une entière confiance, et avec un dédain transcendant des opinions contraires. La théorie de M. Hild est, après tout, soutenable quoique loin d'être démontrée. Il pouvait l'exposer sans laisser percer sa mauvaise humeur contre les Jésuites, qui ont bien le droit d'être archéologues, et sans employer les gros mots. A l'hypothèse d'une ville, le P. de la Croix oppose de sérieuses objections... M. Berthelé, pris à parti dans cet article de M. Hild, y a fait une réponse dont la verdeur est justifiée par le ton de l'attaque :

Cet archiviste est très méchant :
Quand on l'attaque, il se défend.

« On ne peut se faire une idée de l'acuité de la polémique soulevée par les fouilles du P. de la Croix dans les journaux poitevins... Il est regrettable qu'un grave professeur de faculté, écrivant dans un recueil scientifique, n'ait pas su se maintenir dans les régions plus calmes de la science impartiale (2). »

Depuis la passe d'armes de MM. Hild et Berthelé, il n'a rien paru sur Sanxay, qui puisse être signalé ici, à l'exception de la suite des articles de

(1) Exploité immédiatement par le *XIXe siècle* (n° du 22 juillet), le *Rappel* (n° du 26), etc.— « Le révérend père » est « un assez pauvre archéologue » ; sa théorie d'un lieu d'assemblée ; un « roman d'une naïveté de conception vraiment extraordinaire » ; sa découverte, un plagiat.

« Ses hypothèses sont absolument gratuites, quand elles ne sont pas grotesques, et tout son travail est un défi continu à l'histoire et au sens commun... M. de la Croix a découvert Sanxay comme Amerigo Vespuce a découvert l'Amérique, et il renouvelle une fois de plus la jolie fable du *Geai paré des plumes du paon* ».

M. Hild avait été seulement un tant soit peu moins brutal dans la forme.

(2) *Bulletin critique*, 1er décembre 1883, p. 446-447. — M. Letelié dit de son côté : « La réplique de M. Hild n'a pas détruit grand chose de la réponse de son adversaire... Avec la meilleure volonté du monde d'y trouver des raisons, nous n'y trouvons que des faux-fuyants... Ce qui nous a le plus stupéfié dans cette réplique, c'est la façon dont M. Hild traite les savants éminents dont M. Berthelé a invoqué contre lui l'autorité. Leurs opinions ne sont que des « attestations décernées par la complaisance des uns et l'ignorance des autres ». Traiter MM. Ernest Desjardins, Alexandre Bertrand, Jules Quicherat, Léon Palustre, de Laurière, Anthyme Saint-Paul, ignorants... » nous semble un peu fort.

M. Ad. Caillé que nous avons cités plus haut. — Quelques jours auparav M. Ch. Normand avait rendu compte (*Gazette des Architectes et du B ment*, juillet 1883, p. 158) de la communication faite par M. Corroyer, chitecte du Mont-Saint-Michel, au Congrès national des architectes fran le 15 juin, communication suivie d'explications complémentaires p P. de la Croix lui-même (1). Le travail de M. Corroyer vient d'être p dans le volume du Congrès. Il a été tiré à part sous ce titre : *Congrès nuel des Architectes de France, XIe session, année* 1883. *Congrès des so savantes à la Sorbonne en* 1883. *Compte rendu de M. Corroyer, architec gouvernement*. Paris, imprimerie Chaix, 1883, in-8 de 24 pages. Da tirage à part, le travail de M. Corroyer sur Sanxay se trouve pages 19 et les explications du P. de la Croix, pages 15 à 24.

Le P. de la Croix prépare une notice spéciale sur ses fouilles po livraisons XI, XIII et XII des *Paysages et Monuments du Poitou*, de M. Robuchon, Fontenay-Vendée, in-fol. (2).

Aujourd'hui, des descriptions nouvelles des ruines de Sanxay se fastidieuses pour le public. Et, cependant, les archéologues n'ont pas e entre les mains, tous les renseignements suffisants, pour pouvoir tra en pleine connaissance de cause et d'une façon absolument définit difficile problème de Sanxay. Tout ce qu'il était possible de dire sur actuel des découvertes a été dit. Le P. de la Croix seul, en complét fouilles, et en livrant à la publicité les détails particuliers qu'il s'est ré ou dont il n'a fait part qu'à quelques amis, pourra seul fournir des mations nouvelles.

Mais, ce n'est pas en ce moment, qu'il lui est possible de faire rep la pioche à ses terrassiers habituels. Il ne peut plus mettre le pied théâtre de ses découvertes, sans se voir immédiatement la proie de siers. D'autre part, des voyages perpétuels dans l'intérêt de la conser des ruines ne lui permettent pas de commencer les parties de la monographie, pour lesquelles il possède dès maintenant tous les él nécessaires, sauf à réserver pour plus tard les annexes de la découver

On annonce — comme il y a un an, à pareille époque (voir le *Journal* du 12 mars 1883) — que les Chambres vont être saisies d'un de loi tendant à l'acquisition par l'Etat de ces monuments, mais, il y a un an, cette demande de crédit est toujours reculée de quinz quinzaine. Au mois de novembre et de décembre 1883, plusieurs ar sensation publiés par la *France* (n° du 24 novembre, *La dynamite ruines de Sanxay*, par M. Marius Vachon), la *Justice* (n° du 25), la *Pa* du 26), le *Temps* (n° du 5 décembre), et qui furent reproduits par presq les autres journaux parisiens, rappelèrent d'une façon pressante l'attent chefs du gouvernement, sur la nécessité d'une prompte solution. On y so temps à autre en haut lieu. Au moment où nous écrivons ces lignes, M Bert, Fallières, Jules Roche, parlent de prendre l'affaire en main *taire*, n° du 25 mars, daté du 26, art. de M. Paul Bert ; la *France*, n l'*Univers*, no du 28), mais les paroles des hommes politiques ont des promesses auxquelles il ne faut guère se fier, et le temps est co au 24 juin.

(1) Le 15 novembre 1882, l'assemblée générale de la société nationale d tectes de France avait élu à l'unanimité le P. de la Croix membre honora société « en raison des importantes découvertes qu'il avait faites à ses frais à et de ses travaux archéologiques antérieurs ». — Il existe en Alsace plusieur bâties par le P. de la Croix.

(2) Voir sur cette publication le *Polybiblion*, mai 1883, p. 468-469.

Le 24 juin, l'arrêt sera prononcé. Et si d'ici là, il ne s'est pas trouvé quelques âmes généreuses pour faire don à l'État de la majeure partie des 100,000 francs nécessaires à l'acquisition (1), c'en sera fait à tout jamais de ces ruines magnifiques, les seules de ce genre qui aient encore été déblayées d'une façon complète, et qu'il ait été possible aux savants de pouvoir étudier avec détail. Ah ! ce n'est pas en Angleterre ou en Allemagne que pareil sort serait réservé à une aussi importante découverte !

J. B.

(1) Condition formelle posée par le Ministère.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. François Auguste-Marie Mignet, né à Aix, le 8 mai 1796, est mort à Paris le 24 mars. Après avoir achevé ses études classiques au lycée d'Avignon, il fit son droit à Aix, où il se lia avec M. Thiers d'une étroite amitié, qui ne cessa plus de les unir durant leur longue carrière. Couronné en 1820 par l'Académie royale du Gard pour un *Éloge de Charles VII*, il partagea, l'année suivante, avec M. Arthur Beugnot, le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour le meilleur mémoire sur l'état du gouvernement et de la législation en France à l'époque de l'avènement de saint Louis et les institutions de ce prince. Il fit paraître en 1824 sa célèbre *Histoire de la Révolution française*, qui, comme celle de M. Thiers, fut une sorte de manifeste de l'École dite *libérale* contre la Restauration. Néanmoins, bien qu'il ait collaboré au *Courrier français*, coopéré en 1830 à la fondation du *National* et applaudi à la Révolution de juillet, M. Mignet se mit en dehors de la politique militante, et, sauf une mission en Espagne en 1833, il n'accepta, avec le titre de conseiller d'État, d'autre situation que la place de directeur des Archives au ministère des affaires étrangères, poste qu'il conserva jusqu'à la Révolution de février 1848. Il consacra toute sa vie aux lettres historiques, où il atteignit l'un des premiers rangs. Son style est de la grande école et mérite d'être étudié par ceux qui se soucient encore des secrets de l'art d'écrire. Il n'est pas exempt néanmoins d'un peu d'apprêt et de fausse symétrie. Dans ses appréciations historiques, M. Mignet a toujours gardé quelque chose des préjugés de sa jeunesse, et il y a des réserves à faire sur sa façon de voir et de présenter les faits. Mais on ne peut lui refuser le mérite, qui devient maintenant assez rare, d'une assez grande largeur d'esprit, et il a toujours su conserver beaucoup de tenue dans la pensée comme dans le style. M. Mignet était le doyen de l'Académie française. Il avait rempli, durant de longues années, les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques.

Voici la liste des ouvrages de M. Mignet : *Éloge de Charles VII* (1820) imprimé dans *Notice ou aperçu analytique des travaux les plus remarquables de l'Académie royale du Gard* (Nîmes, chez P. Durand-Belle, in-8, 1822) ; — *De l'État du gouvernement et de la législation de la France à l'époque de l'avènement de saint Louis et des institutions de ce prince* (in-8, 1821) ; — *Histoire de la Révolution française*, de 1789 à 1814 (2 vol. in-8, 1824 ; 10e édition, 2 vol. in-12, 1869) ; — *Notices et mémoires historiques*, lus à l'Académie des sciences morales et politiques de 1836 à 1843 (2 vol. in-8, 1re série, 1843) ; 3e édit. 2 vol. in-12, 1854 ; — *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, avec une intro-

duction (1836-1844, 4 vol., in-4 imprimerie royale); — *Antonio Perez et Philippe II* (1845, in-8; 4e édition, 1874); — *Vie de Franklin* (1848, réimprimée en 1869); — *Histoire de Marie-Stuart* (1851, 2 vol. in-8, et 1854, 2 vol. in-12); — *Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste* (1854, in-8, 3e éd. 1858, in-12); — *Eloges historiques de Th. Jouffroy, Ferrando, Laromiguière, Lakanal, Schelling, Portalis, Hallam, Macaulay, etc.* (1864, in-18); — *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Victor Cousin* lue à la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques du 16 janvier 1869 (in-8, 1869); — *Rivalité de François Ier et de Charles-Quint* (1875, 2 vol. in-8); — *Nouveaux éloges académiques* : *le Sage, Alexis de Tocqueville, Victor Cousin, Lord Brougham, Ch. Dunoyer, Victor de Broglie, Amédée Thierry* (in-8, 1877). — M. Mignet est auteur d'une notice historique jointe à une *Étude sur la Pologne*, par le baron Rigny (in-12, 1864); il a écrit également en tête une Notice historique en tête d'un ouvrage de M. Livingtone sur la *Législation de la Louisiane et des États-Unis* (in-8, 1872).

— M. Thomas-Henri MARTIN, ancien doyen de la Faculté des lettres de Rennes, membre libre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, né à Bellesme (Orne), en 1813, est mort en février 1884. Il était, au point de vue religieux, dans des sentiments bien différents de ceux de son célèbre homonyme. M. Henri Martin, a dit de lui M. Georges Perrot, en annonçant sa mort à l'Académie, avait une foi catholique très sincère et très ardente, dont témoignent tous ses écrits et particulièrement son livre intitulé: *la Vie future* (1855). Les religieuses espérances dont il s'entretenait avec lui-même et avec le public ont dû contribuer à adoucir les souffrances de la longue maladie qui l'avait forcé en 1880 à renoncer au décanat. Epuisé par la maladie, obligé aux plus grands efforts pour tenir une plume, il nous écrivait encore l'an dernier, gardant ainsi jusqu'au dernier moment dans un corps affaissé une indomptable énergie. Cette énergie il l'a dépensée pendant plus de quarante années à la recherche de la vérité, avec un soin scrupuleux, une ampleur et une solidité de savoir qui assurent à ses travaux un rang distingué parmi les productions de l'érudition française. A ces paroles de M. Perrot, notre collaborateur et ami M. Marius Sepet ajoutait, dans la *Revue des questions historiques* (t. XXXV, p. 615), ces quelques mots auxquels nous nous associons entièrement: « Nous aimons à rendre ici un suprême hommage à l'un des hommes qui ont su le mieux de notre temps réaliser en eux-mêmes l'alliance, chère à la *Revue*, de la foi et de la raison, de la religon et de la science. » — C. A. B.

Voici la liste de ses ouvrages: *Études sur le Timée de Platon*, précédées du texte grec avec la traduction (1841, 2 vol. in-8, Ladrange); — *Theonis Smyrnæi Platonici liber de astronomia* (1849, in-8); — *Histoire des sciences physiques dans l'antiquité* (1849, 2 vol. in-8); — *Philosophie spiritualiste. Introduction à l'histoire des sciences physiques dans l'antiquité* (1849, 2 vol. in-8, Dezobry et Madeleine); — *la Vie future suivant la foi et suivant la raison*, 1re édition, 1855, in-12, Dezobry et Madeleine. 3e édition, revue et augmentée (1870, in-12, Delagrave); — *Examen d'un problème de la théodicée* (1859, in-8), lu à l'Académie des sciences morales et politiques (1859, in-8, Dupont); — *Les superstitions dangereuses pour les sciences et les doctrines qui les repoussent ou qui les favorisent* (1863, in-8, Dupont; extrait du *Journal général de l'Instruction publique*); — *La foudre, l'électricité et le magnétisme chez les anciens* (1866, in-12, Didier); — *Galilée; les Droits de la science et la méthode des sciences physiques* (1868, in-12, Didier); — *Newton défendu contre un [illegible]*

satre anglais (1868, in-8, Didier) ; — *Les Sciences et la Philosophie. Essais de critique philosophique et religieuse* (1869, in-18, Didier) ; — *Le mal social et ses remèdes prétendus* (1872, in-8, Didier) ; — *Mémoire sur la signification cosmographique du mythe d'Hestia dans la croyance antique des Grecs* (in-4, 1875, Franck); — *Mémoire sur la cosmographie grecque à l'époque d'Hésiode et d'Homère* (1875, in-4, Franck) ; — *La Prométhéide. Étude sur la pensée et la structure de cette trilogie d'Eschyle* (1875, in-8, Franck); — *Mémoire sur les hypothèses astronomiques des plus anciens philosophes de la Grèce, étrangers à la notion de la sphéricité de la terre* (1878, in-4, Wieweg); extrait des *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — M. Martin a également publié une édition des mémoires sur Socrate, par Xénophon, texte grec, avec argument général, sommaires et notes en français et de nombreuse notes dans la *Revue archéologique*.

— Le *Polybiblion* a déjà annoncé la perte du jeune littérateur catalan D. Andres Balaguer y Merino, né à Barcelone le 15 octobre 1848, et mort dans la même ville le 5 octobre 1883. Cette perte a été très regrettée, principalement par la jeunesse littéraire, où il avait beaucoup de bons amis. Sa solide et constante piété, ses vertus domestiques, son caractère aimable et digne, son estime pour les mérites d'autrui, son respect pour ses prédécesseurs et anciens maîtres n'était pas moindre que les qualités de science et de talent qui recommandaient ses ouvrages consacrés surtout à à l'histoire générale et juridique et à l'archéologie. Ces mêmes ouvrages, bien reçus parmi nous, furent bientôt très estimés par de savants étrangers qui lui offrirent leur amitié et dont quelques-uns lui demandèrent assez souvent des informations littéraires; tels que les Italiens Pitré, Starrabbia, Salomone-Murino, de Martino, Salinas, Bertalotti, La Lummeia, et les Français Foutoulon, Alart, Vidal, Morel Fatio, Puymaigre, etc. Le dernier, qui avait analysé son *Connestable du Portugal* dans un des derniers volumes de la *Romania*, lui a consacré, dans le dernier cahier de la même revue quelques lignes bien senties où il exprime le désir qu'on collectionnât ses monographies, éparpillées dans divers recueils de difficile acquisition, surtout pour les étrangers.

Voici une indication des plus intéressantes de ces monographies, écrites presque toutes en catalan, que j'extrais de l'excellent article nécrologique sur Balaguer par son intime ami D. Antonio Aulestia (*Illustracio catalana*, tome IV, nos 99 et 100) : *Notices historiques de la chapelle de Saint-Michel-Archange* (vandaliquement détruit en 1868); — *Un papier vieux* sur le célèbre impôt de la viande (*vectigal de la carn*), lequel, selon ce papier, était *l'Impôt du poisson*; — *Sur les anciennes représentations, en particulier sur les entremets* (*entremesos*) *de Barcelone*; — *Corps* (*gremi*) *des coralliers* (*artistes en corail*) *de Barcelone*; — *Documents inédits sur le monastère de Saint-Laurent* (*Llorens*) *del Mont de l'évêché de Givone*; — *Notices inédites de certaines éclipses et comètes et quelques prophéties de Saint-Vincent Février*; — *De la mort de l'Enfant en Carles* (*de Viana*); — *De la confrérie de la maison du roi, appelée de Madona Santa Maria.* — *Notes de bibliographie catalane du XVe siècle* : *Sur une traduction catalane du Genesis* ; *Sur quelques chansonniers et un traité de Gage scientia*; *sur les ouvrages de saint Pierre Pasqual*; *sur le Testament de Serradell et son vrai auteur Fra Bernat de Vinclera* ; — *Souvenir de son maître* (à l'école du Notariat), *Don Estanies lao Reynals y Rabassa*. — *Lettre à Mattias di Martino sur les superstitions catalanes au XVe siècle* (traduit en italien par le même Martino et extrait par Melenda Pelayo dans ses *Heterodoxes*); — *Coutumes nuptiales en Catalogne au*

XVe siècle, à l'occasion des noces de Pitrè (travail très remarqué par des critiques de diverses nations). — *Un document inédit sur la chronique du roi Jacques* (publié dans la *Revue des langues romanes*). — *Défense des travaux historiques publiés en Catalogne.* — *Le carnaval en Catalogne au XVIIe siècle à l'occasion des noces de Salomone Marino.* — *Un mariage au Saint-Sépulcre au XVe siècle.* — *Ordonnances et bans du comtat d'Ampur en texte catalan inédit*, etc. (travail très savant et très approfondi publié dans la *Revue des langues romanes*, — *Chapelle royale de Sainte-Aqueda de Barcelone.* — *Le temple greco-romain*, dit *le Temple* d'Hercule dans la rue du Paradis de Barcelone. — *Notice bibliographique des opuscules historiques du Dr D. Jaime Ripoll de Vilamayor.* — *Addition à la bibliographie épigraphique de la langue catalane.* — *Sur une image que Pierre de Quéralt fit peindre à Barcelone pour la cathédrale de Montereale.* — *Un épisode de la mort de Pablo Claris.* — *Don Pierre le connétable de Portugal, comme écrivain, érudit et antiquaire* (un de ses meilleurs travaux). — *Esquisse historique sur la dévotion du très saint cœur de Jésus dans la province ecclésiastique de Tarragone*, qui a obtenu le prix offert par le concours célébré dans cette ville. — *Note posthume de D. P. Mila y Fontanals sur les monuments détruits à Barcelone, avec observations et additions de Balaguer.* — *Un document et notes sur les Juifs de Catalogne* imprimé à la Vue de Monserrat et dans une revue israélite de Paris.

Il faut ajouter à tout cela un grand nombre de notices bibliographiques et critiques insérées dans divers journaux espagnols et étrangers et une masse énorme de matériaux pour des ouvrages d'une importance peut-être supérieure à ceux qu'il a imprimé, tels que : *Histoire du notariat dans le pays du royaume d'Aragon ; Catalogue de prédicateurs catalans ; Notice des textes et documents sur une ancienne version de la Bible en langue catalane. Essai sur les jurisperits catalans ; Notice des études classiques en Catalogne au moyen âge : Etude sur le Testament sacramental* ; *Notice des ouvrages relatifs à l'Orient*, etc. En collaboration de D. Antonio Aulestia il avait préparé une édition des ouvrages du poète catalan Fontanellas, et avec celle de Mila y Fontanals projetait une notice des représentations dramatiques de Catalogne, pour laquelle il avait réuni de nombreux extraits.

Dans sa dernière maladie, très longue et douloureuse, il n'avait pas oublié ses travaux favoris : jusqu'au moment où toute lecture lui fut interdite c'est peu à peu et imperceptiblement qu'il se sépara de ses chers livres manuscrits. Cependant la mort ne le surprit pas : il s'y était préparé, il est mort, comme il avait vécu, en fervent chrétien. — MILA Y FONTANALS.

INSTITUT. — *Academie française.* — L'Académie française, dans sa séance du jeudi 20 mars, a rendu son jugement sur le concours pour le prix d'éloquence : « Discours sur la vie et les œuvres d'Agrippa d'Aubigné. » Elle a couronné le prix au mémoire inscrit sous le n° 19, ayant pour épigraphe :

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat...
(*Horace.*)

dont l'auteur est M. Paul Morillot, professeur au lycée de Dijon. Une mention honorable est accordée au mémoire inscrit sous le n° 7, et portant pour épigraphe : « Rien n'est si grand que l'âme. » (*Tragiques*, livre 6.)

— Dans sa séance du 26, l'Académie française a procédé au renouvellement de son bureau, pour le prochain trimestre. M. le comte d'Haussonville a été nommé directeur, et M. Pailleron, chancelier.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans sa séance du 4 avril l'Académie a procédé à l'élection d'un membre libre en remplacement

Thomas-Henri Martin. Votants, 38. Majorité absolue, 20. Au premier
r, les voix se sont ainsi réparties : MM. le général Faidherbe, 11 voix;
Boislisle, 9; de Mas Latrie, 9; Joachim Ménan, 5; Briau, 3; de Ponton
mécourt, 1. Au deuxième tour, M. Faidherbe a été élu par 20 voix, con-
12 données à M. de Boislisle, et 6 à M. de Mas Latrie.

cadémie des sciences. — Dans sa séance du 4 mars, l'Académie a pro-
é à l'élection d'un membre dans la section de géométrie, en remplace-
nt de M. Puiseux. M. Darboux a été élu par 47 voix, contre M. Laguerre 3
M. Poincaré, 2.

cadémie des beaux-arts. — Dans sa séance du 30 mars, l'Académie a pro-
é à l'élection d'un membre de la section des beaux-arts, en remplace-
nt du statuaire Dumont. Deux candidats étaient en présence : MM. Bar-
et Mercié. Au premier tour de scrutin, chacun des candidats obtient
voix. Même résultat au second tour. On vote sur l'ajournement, partage
l des voix. Enfin on a procédé à un troisième tour de scrutin, et M. Bar-
, l'auteur des *Premières Funérailles*, est élu par 19 voix contre M. Mercié
en obtient 17.

ACULTÉ DES SCIENCES. — M. de Girard a soutenu à la Faculté des sciences
Paris, le 22 mars, pour obtenir le grade de docteur ès sciences physi-
s, les deux thèses suivantes : 1re thèse : *Phosphines dérivées des aldéhydes* ;
hèse : *Propositions données par la Faculté.*

ACULTÉ DES LETTRES. — M. G. Séailles, professeur de philosophie au lycée
rlemagne, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant
Faculté des lettres de Paris, en Sorbonne, le 28 mars. Thèse latine :
l de Ethicâ Cartesius senserit ; — Thèse française : *Essai sur le génie dans*
.

ICIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE. — Dans la séance du 5 mars M. Ed.
est a été élu membre résidant de la Société; MM. Weiss et Lucas, pro-
eurs agrégés de la Faculté de droit de Dijon, ont été élus associés cor-
ondants.

ICTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans
ance du 29 février, M. Bréal a communiqué une note sur une particu-
é et l'accent texique en grec ; — M. Jules Oppert a communiqué une
intitulée : *L'inscription de Sukldugqina* (*Louch-ka-ghi-na*). — Dans la
ce du 7 mars, M. Gaston Paris, a communiqué une note intitulée : *Un*
e retrouvé de Chrétien de Troyes ; M. Poinssot a communiqué des obser-
ns sur plusieurs monuments romains d'Afrique. M. Clermont-Ganneau,
espondant de l'Académie, a communiqué une note sur des objets ex-
és, il y a plus de trente ans, à Bethléem, dans un jardin voisin de l'em-
ement de la grande basilique, et consistant en deux candelabres et en
bassins de cuivre ornés de dessins et d'inscriptions, présentement con-
s au couvent de Saint-Sauveur, à Jérusalem. — Dans les séances des 7
, M. Dieulafoy a lu un mémoire sur l'architecture des Achéménidés, et
alement sur les origines des entablements des ordres grecs, d'après des
ments perses. — Dans la séance du 14, M. Sénart a communiqué une
sur des inscriptions récemment découvertes, provenant du roi boud-
e Acoka-Piyadasi. — Dans la séance du 21, M. Ernest Desjardins a
nuniqué des observations sur l'inscription de Lambèse, datée de l'an 162
otre ère ; M. René Brian a communiqué le commencement d'un mé-
e intitulé ; *Introduction de la médecine à Rome et dans le Latium* ; M. de
ancey a fait une communication au sujet d'un groupe de caractères fai-
partie du manuscrit Troano.

Lectures faites a l'Académie des Sciences Morales et Politiques. — Dans les séances des 1er, 15 et 22 mars, M. Baudrillart a continué la lecture de son *Rapport sur la situation morale, intellectuelle et matérielle des populations agricoles de la Bretagne.* — Dans la séance du 8, M. Ernest Havet a lu un mémoire intitulé ; *Pourquoi Cicéron a professé la philosophie académique.* — Dans la séance du 22, M. de Boutarel a lu un mémoire intitulé : *La France et la concurrence étrangère.*

Mandements pour le carême de 1884. — Agen : De la prière. — Aire : Les mauvaises lectures. — Aix : Nécessité de la pénitence et de la réparation pour le mal qui se fait à tous les degrés et dans tous les rangs de la société. — Albi : L'Église menacée par les sacrilèges attentats de l'athéisme et plus d'autre appui et d'autre ressource que l'amour de Dieu. — Angers : De l'espérance chrétienne et du juste fondement que trouvent en elle les malheureux d'ici-bas. — Aire et Dax : Défense de lire ces romans, ces feuilletons, ces journaux illustrés, toutes ces publications éhontées à l'aide desquelles on travaille à pervertir les mœurs, telles que le *Manuel du payré.* — Angoulême : Du droit que Dieu se réserve sur les justices [illegible] et du très rigoureux jugement réservé aux maîtres des peuples, en [illegible] de la responsabilité morale et de son application dans les temps [illegible] — Annecy : De la nécessité de la religion dont nous ne pouvons nous [illegible] parer nulle part. — Beauvais : Les raisons qui rendent plus que jamais nécessaire de nos jours l'enseignement de la morale. — Besançon : Construction de l'église paroissiale de Saint-Ferréol et de Saint-Ferjeux. — Bordeaux : Excellence de la foi. — Bourges : De l'éducation autrefois imprégnée de religion et de l'obligation de sanctifier le dimanche par l'étude de la religion. — Cahors : Sur l'œuvre de Saint-Vincent-de-Paul, modèle des chrétiens de nos jours. — Cambrai : Nécessité de la prière. — Carcassonne : Tableau des entreprises de tout genre dirigées contre la foi et la morale, de l'observation du dimanche et de la nécessité du pouvoir civil de s'entendre à ce sujet avec l'autorité civile. — Chalons : L'obligation d'assister au saint sacrifice de la Messe. — Chartres : Comment la charité s'exerçait efficacement pour le bien de tous avant la Révolution. Combien elle a à souffrir de la laïcisation des hôpitaux et de la suppression des aumôniers militaires ? — Clermont : Un voyage *ad limina apostolorum.* — Coutances : Le rosaire. — Dijon : Les promesses du baptême. — Evreux : Des épreuves de la religion. — Fréjus et Toulon : Sur le bien-être matériel. — Grenoble : Instruction pastorale, dirigée contre les [illegible]gines, les transformations, le but de la franc-maçonnerie et les condamnations répétées dont elle a été l'objet de la part des souverains pontifes. — Langres : Réponse aux accusateurs de l'Eglise. — Laval : Le dimanche, la manière de le bien sanctifier. — Le Mans : Sur le catéchisme. — Meaux : Bref ordonnant des prières dans l'église universelle et [illegible] pressant appel adressé aux fidèles pour l'achèvement de la cathédrale. — Luçon : Magnifiques enseignements des livres saints sur la nécessité et la puissance de la prière. — Marseille : Nécessité de la prière. — Meaux (Saint-Jean de) : Le soin des corps des morts. — Montauban : Bel enseignement du catéchisme. — Montpellier : Sur l'Église catholique à l'occasion du voyage *ad limina.* — Nancy : Sur la croix. — Nice : La croix. — Nimes : Sur l'œuvre des grands séminaires et des vocations ecclésiastiques. — Pamiers : Revendications de l'Église contre un pouvoir persécuteur, pontifical *Salutaris ille spiritus precum.* — Paris : Mettre au service de la religion les armes spirituelles que décrit saint Paul, la prière, le jeûne

la charité. — Périgueux : De la mission civilisatrice de l'apostolat catholique. — Perpignan : De la souffrance. — Le Puy : Condamnations portées par les souverains pontifes, et tout récemment encore par Léon XIII, contre les parents qui ne donnent pas l'instruction religieuse à leurs enfants. — Poitiers : La nécessité d'accomplir le devoir pascal. — Quimper et Léon : Sur l'affection et l'obéissance filiales que l'on doit à l'Eglise. — Reims : Exposé de l'admirable organisation de l'Eglise et réponse aux objections des persécuteurs modernes. — Rodez : Les intérêts du temps ne doivent pas nous faire oublier et encore moins sacrifier les intérêts de l'éternité. — Sainte-Claude : Primauté de saint Pierre et de ses successeurs.— Saint-Dié : Sur l'efficacité de la prière et la confiance à la sainte Vierge. — Saint-Flour : Le saint-sacrifice de la Messe. — Séez : La prière. — Sens : L'égalité et la fraternité chrétiennes. — Soissons · Les prières prescrites par notre Saint Père le Pape. — Strasbourg : Les obligations de la vie chrétienne. — Tarbes : L'Eucharistie et la sainte Vierge. — Tarentaise : Les épreuves présentes de l'Eglise et les devoirs des catholiques. — Toulouse : Conseils aux femmes chrétiennes au sujet des vêtements en particulier. — Tulle : Les devoirs des catholiques dans les circonstances présentes. — Vannes : La prière. — Versailles : Du mariage chrétien.

Le Folk-lore en Espagne. — Il nous arrive d'au delà des Pyrénées de très bonnes nouvelles du Folk-lore. Une association ayant pour but l'étude de tout ce qui concerne cette science vient de se fonder en Galice et la *Diario de Badajoz* nous apporte un excellent discours d'ouverture prononcé par une célèbre romancière présidente de cette association,, Doña Emilia Pardo Bazan. Nous en traduisons quelques lignes, qui exposent clairement ce que l'on se propose : « Toutes les personnes qui se trouvent réunies dans cette enceinte ont entendu se plaindre ou se sont plaintes elles-mêmes de la disparition des antiques usages, de voir les peuples perdre leur physionomie, leur caractère, leur type propre, s'égalisant sous la main vigilante de la civilisation qui efface tout ce qui appartient aux données traditionnelles. Le Folk-lore a pour mission de recueillir ces traditions qui se perdent, ces coutumes qu'on oublie, ces vestiges des temps lointains qui courent risque de disparaître pour jamais. Il veut les réunir non pour rendre la vie à ce qui est tombé en désuétude, entreprise insensée et au-dessus du pouvoir humain. Mais pour les classer dans des archives, pour empêcher leur totale disparition, conserver leur mémoire et former pour ainsi dire un musée universel où les savants pourront étudier l'histoire complète du passé. » Mme Emilia Pardo Bazan entre ensuite dans des détails très pratiques sur la manière dont les recherches doivent être faites, insistance sur l'exactitude rigoureuse à laquelle les folk-loristes doivent se soumettre en leur interdissant de rien mettre de leur imagination dans les vers, les contes, les légendes qu'ils parviendront à découvrir. Tout ce discours local et substantiel continue pour les Folk-loristes des instructions excellentes.

Une mission littéraire dans les Iles-Britanniques. — Un de nos éminents collaborateurs, dont la récente élection comme membre de l'Institut, partout applaudie, a plus particulièrement été applaudie ici, M. H. d'Arbois de Jubainville, avait été chargé par le ministère de l'instruction publique (février 1881) d'une mission en Angleterre et en Irlande « à l'effet de dresser un catalogue des manuscrits irlandais et d'étudier les antiquités celtiques irlandaises. » Tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'érudition voudront lire l'important document dans lequel il a rendu compte de ses explorations

(*Rapport sur une mission littéraire dans les Iles-Britanniques*. Extrait des *Archives des missions scientifiques et littéraires*. 3e série, tome I. Paris, Imprimerie nationale, 1883, gr. in-8 de 62 p.). M. d'Arbois de Jubainville, dont le zèle a été récompensé par un plein succès, a vu tout ce qu'il y a de vraiment digne d'être vu en fait de collections de manuscrits en langue irlandaise. Il mêle agréablement le récit de ses impressions de voyage à l'énumération des richesses qu'il a eu la bonne fortune de trouver. Les secondes explorations du savant professeur du collège de France seront mises à profit dans la continuation de son *cours de littérature celtique*, ouvrage dont nous possédons déjà le premier volume (1883), dont nous posséderons bientôt le second volume (1884), et qui sera un des plus beaux monuments de l'érudition des dernières années de ce siècle. — T. DE L.

POÉSIES FRANÇAISES DE MARIE STUART. — Notre érudit collaborateur, M. A. Pawlowski a publié dans le *Livre* un très intéressant article dont nous venons de recevoir le tirage à part, à 60 exemplaires qui forme une délicieuse plaquette in-4. Cette plaquette porte ce titre : *Poésies françaises de la reine Marie-Stuart*, d'après un livre récemment découvert, avec un portrait de la reine, à deux teintes (Paris, imprimerie Quantin, 1883, in-4 de 16 p.). C'est dans un volume de la bibliothèque de feu M. Ambroise-Firmin Didot que le savant conservateur a fait cette trouvaille, qui enrichit de pièces nouvelles et en particulier d'une « Méditation sur l'inconstance et la vanité du monde » composée en 1573, le recueil de poésies publié par le prince Labanoff.

IL Y A CENT ANS. — Sous ce titre vient de paraître un opuscule, tiré à petit nombre et fort élégamment imprimé, qui contient la *Liste des titulaires de 1783 des principaux emplois dans l'église, les conseils, la diplomatie, l'armée, la magistrature, l'administration, les finances, les académies, à la cour*, etc., dont les familles existent encore aujourd'hui (Paris, Champion, 1884, petit in-8 de 121 p. 4 fr.). Ce travail, fort soigneusement fait, a eu pour base l'*Almanach royal* et l'*Etat militaire de la France* pour l'année 1783. Il est suivi d'une table alphabétique des noms de famille. L'auteur qui s'est voué à cette intéressante statistique nous promet si, comme nous n'en doutons pas, son travail est bien accueilli, il l'étendra au delà du grade de maréchal de camp, auquel il s'est arrêté et y comprendra les membres des cours des parlements et des principaux magistrats des baillages et des villes.

CONGRÈS D'AREZZO. — M. C. E. Ruelle, qui a pris part à cette intéressante réunion, vient d'en publier (F. Didot), un compte-rendu analytique. Il rappelle d'abord qu'en 1860, il a été tenu à Paris un premier « Congrès pour la restauration du plain-chant et de la musique religieuse. » Il donne une analyse détaillée de 12 mémoires qui furent alors présentés, et qui firent une introduction à la discussion de 1882. Dans l'intervalle, M. l'abbé Raillard publia, pour le déchiffrement des Neumes, les excellents travaux qui ont été justement couronnés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Nous trouverons ensuite dans *le Congrès européen d'Arezzo* un extrait du règlement, le programme, enfin une analyse de chaque séance et le texte des résolutions adoptées. M. Ruelle ne se prononce pas sur la grande question de la possibilité et de l'opportunité d'un retour au texte des anciens manuscrits. Ce qui ressort de son opuscule, c'est la part importante que les Français ont prise à ces grandes assises de l'art chrétien.

LES AUTOGRAPHES DE M. ALFRED BOVET. — On doit une réelle reconnaissance aux amateurs qui, en se séparant de leur collection d'autographes, veulent

laisser un souvenir aussi durable que celui que nous avons sous les yeux (*Catalogue de la précieuse collection d'autographes composant le cabinet de M. Alfred Bovet.* Séries I à IV. Paris, E. Charavay, 1884. In-4), catalogue important par le nombre considérable de fac-simile, surtout par les très copieux extraits, qu'il nous donne de la plupart de ses pièces. Seuls, les vrais amateurs d'autographes pourraient se plaindre qu'on leur vend ainsi des pièces déflorées auxquelles il ne reste presque plus rien d'inédit, mais ils se consolent en pensant qu'ils placent dans leurs cartons une lettre désormais célèbre *et facsimilisée*, et puis de tels inventaires apportent dans le domaine public tant de faits intéressants, rectifient ou fixent tant de points qu'il y a mauvaise grâce à réclamer au nom de quelques vieux préjugés contre cette nouvelle et luxueuse mode. La collection de M. Alfred Bovet est digne de tout point de cette mise en scène. Les quatre séries qui viennent d'être vendues présentent le plus grand intérêt, autant au point de vue historique qu'au point de vue, moins élevé mais non moins fructueux, de la curiosité. La première série est celle des chefs de gouvernement : elle s'ouvre par une réunion de pièces et de lettres émanés de chacun de nos rois ou gouvernants depuis Charles VI jusqu'à M. Jules Grévy. Il y a là des lettres de Charle VII à Charles d'Orléans, de François Ier à Charles Quint, de Louis XIV à Henriette d'Angleterre. Une lettre de Louis XIII au surintendant des finances qui fixe l'époque où à commencé la disgrâce de Cinq Mars. Cathertne de Médicis annonce à Marie Stuart prisonnière l'intervention d'un ambassadeur de Henri III en sa faveur ; Louis Philippe, en 1829, rend compte à Charles X d'un voyage qu'il vient de faire en Angleterre avec son fils, et où il s'est élevé des difficultés de présence qui le préoccupent beaucoup. Parmi les autographes des souverains étrangers, la pièce la plus curieuse peut-être est une longue lettre de Frédéric Guillaume III de Prusse à Louis Philippe qui venait de lui notifier son avènement au trône. Le roi de Prusse se montre peu enthousiaste, il appuie assez volontiers sur « le combat intérieur des plus pénibles » qu'a dû éprouver le nouveau monarque, dit-il ; il se montre très inquiet de « la contagion des mouvements qui de la France ont pénétré dans les provinces voisines. » Dans la série du gouvernement et des hommes politiques, je signalerai au milieu de beaucoup d'autres, les lettres très intéressantes de Sully à Villeroy, du père Joseph au cardinal de la Vallette, de Richelieu au maréchal de la Meilleraye, une lettre très importante de Cavour sur le Piémont, l'Autriche et la France. Cette série offrait en outre aux badauds un grand attrait de curiosité : c'étaient les serments autographes prêtés à l'Empire, lors des élections de 1869, par la plupart des hommes qui ont contribué à la fondation et au développement de la troisième république ; mais ces pièces ont été retirées au moment de la vente, et MM. Jules Ferry, et Rochefort, pour ne parler que des vivants, ont été privés du plaisir de voir une fois au moins attacher un gros prix à leurs serments. Les hommes de la Révolution française sont représentés d'une façon particulièrement remarquable : lettre de Condorcet à Lamétherie où il lui lui expose ses idées sur la Révolution en 1790, lettre capitale de Mme Roland écrite la veille du jour où devait commencer le procès du Roi, l'ordre d'arrestation de La Fayette, sa protestation et celle de ses compagnons de fuite en 1792, la dernière lettre de Buzot, une lettre de Bonaparte à Bernardin de Saint-Pierre sur la Chaumière indienne, des autographes de Marat, d'Hébert, etc., etc. Il y a là une réunion exceptionnelle. Le catalogue se termine par les autographes des hommes de guerre, parmi lesquels se trouvent également un grand nombre de pièces de premier ordre. Après ces quatre

séries, on nous en promet huit autres, aussi belles que leurs aînées : nous les attendons avec la plus vive impatience.

Cette vente a eu lieu le 19 février ; elle se composait de 502 pièces et a produit 29,500 francs. — Voici les prix obtenus par quelques lettres : Charles VI, 92 fr. — Charles VII, 56 fr. — Louis XI, 41 fr. — François Ier à Charles-Quint, 255 fr. — Marie Stuart, 225 fr. — Charles IX, 50 fr. — Henri IV, 90 fr. — Louis XIII, 155 fr. — Louis XIV, 300 fr. — Louis XVI, 165 fr. — Marie-Antoinette, 62 fr. — Devoir d'écriture de Louis XVII, 310 fr. — Napoléon Ier, 70 fr. — Napoléon II, 100 fr. — Henri V, 100 fr. — Louis-Philippe, 100 fr. — Mac-Mahon, 55 fr. — Elisabeth d'Angleterre, 200 fr. — Jacques Ier, fils de Marie Stuart, 310 fr. — Charles Ier, 200 fr. — Cromwell, 160 fr. — Léon X, 310 fr. — Clément VIII, 105 fr. — Pie VII, 51 fr. — Amédée IX, 260 fr. — Murat, 200 fr. — Frédéric II, 450 fr. — Augusta, 22 fr. — Christine de Suède, 205 fr. — Pierre Ier, 260 fr. — Catherine II, 40 fr. — Whashington, 200 et 600 fr. — Abd-el-Kader, 32 fr. — Charles de Guise, cardinal de Lorraine, 220 fr. — Richelieu, 105 fr. — Duc de Broglie, 30 fr. — Jules Simon, 56 fr. — Duc de Lerme, 230 fr. — Olivarès, 300 fr. — Cavour, 200 fr. — Bismark, 105 fr. — Marat, 150 fr. — Condorcet, 100 fr. — Mirabeau, 40 fr. — Santerre, 100 fr. — Mme Roland, 51 et 215 fr. — Louis XVI, 205 et 200 fr. — Robespierre, 260 fr. — Cathelineau, 155 fr. — La Rochejacquelein, 100 fr. — Dunois, 500 fr. — Turenne, 100 fr. — Cavignac, 200 fr. — Marquis de Galliffet, 30 fr. — Sickingen, 720 fr. — Mansfelt, 330 fr. — Garcia de Paredes, 495 fr. — Poniatowski, 85 fr. — Blucher, 65 fr. — Comte de Moltke, 82 fr.

Le Club-Almanach. — Nous avons signalé l'an dernier (t. XXXVII, p. 332) l'apparition du *Club-Almanach, annuaire international des cercles*, qui formait un énorme volume compacte de 1,300 pages. La maison Hinrischen vient de faire paraître la 2e année, considérablement augmentée, revue et corrigée avec soin, grâce aux nombreux renseignements parvenus des quatre coins du globe. Ce surcroît de matière a forcé la rédaction à diviser l'ouvrage en deux volumes. Le premier volume, que nous avons sous les yeux (Paris, Hinrischen, in-16 carré, cartonné, de 694 p.), est entièrement consacré aux clubs et forme un *Annuaire International des Cercles*, guide complet du Clubman. On y trouvera le nom, l'adresse, les comités et, pour les plus importants, la liste complète des membres de plus de cinq cents Cercles et Yacht-Clubs d'Europe, d'Amérique, d'Afrique, d'Asie et d'Australie. Le volume s'ouvre par l'état des maisons souveraines et princières des différents pays, suivi de tableaux généalogiques pour chaque maison régnante. Vient ensuite le tableau des ministres dans les divers États ; puis la liste des pairies du Royaume-Uni avec la date de création par ordre chronologique ; celle des grands d'Espagne. La France fait, à côté, assez maigre figure avec ses *Académiciens*. Pourquoi n'avoir pas énuméré ses maisons ducales ? La série des Monographies nobiliaires a été continuée dans ce volume : nous citerons celles consacrées aux maisons Colonna, de Crussol, Howard, de Ligne, d'Arenberg, d'Uzès, Orsini, Rohan et Rohan-Chabot, de Salm, Somerset et Troubetskoy ; citons enfin la liste des ordres de chevalerie. Ce livre, imprimé par Motteroz, est accompagné de trois portraits dus à la plume de M. C. de Grimm, et de dessins d'amoiries ou de pavillons dans le texte. Les portraits sont ceux de monsieur le comte de Paris, de la duchesse d'Uzès et du duc de Beaufort.

Le Magasin littéraire et scientifique. — Voici une revue nouvelle due à l'initiative de la Société littéraire de Gand. Défendre partout la vérité

catholique et faire resplendir le nom chrétien dans toutes les sphères de la vie intellectuelle ; remettre en honneur les études littéraires, l'art de bien dire et « tout ce qui est de l'esprit ; » enfin offrir une tribune toujours ouverte et un champ d'activité toujours fécond, tel est le vaste et nouvel horizon ouvert par le *Magasin littéraire et scientifique*. C'est assez dire qu'il ne s'adresse pas à des spécialistes, mais aux gens du monde. Le premier numéro paru renferme des articles littéraires, philosophiques et scientifiques les plus intéressants, dûs aux premiers noms du jeune barreau et de la jeune aristocratie belges. Rien ne manque non plus à la forme ; le titre et l'impression ont un cachet artistique très attrayant. Le *Magasin* paraîtra tous les trois mois par livraison de 160 p. (Gand, 10 fr. par an.)

Mélusine. — On se rappelle que, sous ce titre, MM. Gaidoz et Rolland publiaient, en 1877, une revue consacrée à la mythologie, à la littérature populaire, aux traditions et aux usages. Malgré le succès qu'elle avait obtenu auprès des savants et auprès des amateurs de nos légendes provinciales, elle n'avait vécu qu'un an. Les amis qu'elle a laissés, derrière elle, apprendront avec plaisir que ses directeurs vont la ressusciter et que le premier numéro de son tome II a paru le 5 avril. (Bureaux, 6, rue des Fossés-Saint-Bernard, 20 fr. pour la France et l'Union postale ; 22 fr. 50 pour les autres pays.)

— Dans le dernier numéro de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, outre un article de notre collaborateur, M. Noël Valois, sur le *Conseil du Roi et le Grand Conseil pendant la première année du règne de Charles VIII* (suite et fin), il y avait deux articles dont on nous a fait parvenir un tirage à part, l'un : *Fragments d'une* Versio antiqua *de l'Apocalypse*, par H. Omont ; l'autre : *Le droit de renonciation de la Femme noble lors de la dissolution de la communauté dans l'ancienne coutume de Paris*, par P. Guilhiermoz. Celui-ci est une dissertation intéressante, envisageant d'une façon nouvelle un point de notre ancien droit. Il mérite d'être signalé d'une façon particulière à nos lecteurs.

— La découverte d'une bibliothèque dans la crypte de l'église du couvent des Franciscains à Fontarabie, qui avait été annoncée par un journal de la province, est, paraît-il, de pure invention. Le prince Lucien Bonaparte, qui a pris des renseignements auprès des savants du pays, donne à cette nouvelle, dans l'*Academy*, le plus formel démenti.

— L'Union catholique de Rouen vient de fonder dans son sein une *Société de l'art chrétien*, dont le président est M. l'abbé Loth. Cette Société prépare, pour le mois prochain, une audition de chant grégorien qui sera dirigée par M. l'abbé Bonhomme et une exposition d'imagerie.

— La librairie Palmé vient de publier en brochure le remarquable discours de Mgr Freppel sur *la laïcisation du personnel enseignant*, prononcé dans la discussion de la loi sur l'instruction primaire (gr. in-18, 10 cent.).

— Nous recevons une brochure précieuse pour les travailleurs : la *Table des travaux de la Revue de géographie* (M. Ludovic Dupeyron, directeur), dressée par M. Henri Stein. Volumes I-XIII. Paris, Delagrave, 1884, in-8, 32 p.

— Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur notre *Bulletin d'annonces*, qui va désormais paraître régulièrement, et où ils trouveront d'intéressantes indications sur les récentes productions de la librairie.

— La dernière livraison de la *Revue du monde latin* contient une biographie détaillée du jésuite Antonio Vieira, qui a joué un rôle important en Europe et au Brésil à la fin du dix-septième siècle ; — un travail sur le

Soudan égyptien, où sont racontés les exploits d'un de nos compatriotes, Sève, sous le règne de Méhémet-Ali; — une étude de M. Alexandre Parodi sur le poète italien Monti; — un essai de M. Legendre sur la langue française au Canada; — la fin d'une relation historique sur la Roumanie, par notre collaborateur le baron d'Avril.

— MM. Trawinski et O. Riemann publient une traduction libre de l'excellent volume de Guhl et Koner sur la *Vie antique*. La première partie vient de paraître chez Rothschild (*La vie des Grecs*, XXIV-435 p. avec de nombreuses gravures, 7 fr.). Cette traduction est précédée d'une introduction de M. Albert Dumont.

— M. Schœlcher, sénateur, vient de faire don à la Bibliothèque de l'École des beaux-arts de sa magnifique collection de gravures, qui se compose de 9,000 pièces. C'est l'histoire complète de la gravure depuis son invention jusqu'à nos jours. Une salle spéciale sera affectée à cette collection.

— La librairie Gaume vient de mettre en vente la 9e année de son excellent *Annuaire de l'enseignement libre*, dont l'éloge n'est plus à faire et qui est le manuel obligé de tous ceux qui s'intéressent à la grande cause de l'enseignement chrétien. Nous rappelons ici quelle est la distribution des matières dans cet *Annuaire* : I. Documents administratifs. — II. Enseignement primaire : état du personnel. — III. Enseigement secondaire : état du personnel et historique des institutions, écoles et collèges libres. — IV. Enseignement supérieur : instituts et facultés catholiques ; séminaires diocésains. — V. Tableau analytique et chronologique des lois, décrets, etc., de 1882-83 et appendice.

— La librairie Oudin vient de mettre en vente la deuxième édition du bel ouvrage de Mgr Gay, évêque d'Anthédon, intitulé : *Élévations sur la foi et la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, formant deux volumes in-8. Cette édition, revue et corrigée, est enrichie du Bref que l'éminent auteur a reçu de Sa Sainteté le Pape Léon XIII et qui porte la date du 6 octobre 1882. Le *Polybiblion* n'a point à revenir sur cette œuvre importante, qu'il n'a pas manqué de signaler à ses lecteurs lors de son apparition (t. XXIV, p. 391-93) ; mais il est heureux de constater son succès et d'envoyer ses félicitations au saint et pieux prélat dont les ouvrages se placent désormais à côté de ceux des maîtres de la vie spirituelle.

Allemagne. — Le grand ouvrage sur *les Miroirs étrusques*, publié en quatre volumes par le célèbre Ed. Gerhard, est connu de tous les archéologues. L'Institut archéologique allemand a décidé de publier, comme cinquième volume, un supplément et a confié ce travail à MM. A. Kluegmann et G. Koerte. Le premier fascicule vient de paraître (Berlin, Reimer, in-4° 16 p., et 10 pl. 12 fr.). M. Kluegmann avait déjà réuni des matériaux pour l'étude de 162 nouveaux miroirs. Après sa mort (27 nov. 1882), M. Koerte a continué ce travail et retravaillé le texte primitif. Ce premier fascicule ne renferme que l'explication des miroirs relatifs aux dieux. L'ouvrage sera complet en 12 fascicules. L'exécution des planches est d'une grande exactitude.

— M. Gregorovius, l'auteur bien connu de l'*Histoire de Rome au moyen âge* (8 vol.), vient de publier chez Cotta, à Stuttgart, une seconde édition de son histoire d'Hadrien. La première avait paru en 1851.

— En même temps que l'Académie des inscriptions publie son *Corpus inscriptionum semiticarum*, l'Académie de Berlin a chargé M. J. Euting de réunir toutes les inscriptions Carthaginoises. Le premier volume de cette importante publication vient de paraître (*Lammlung der Carthagischen*

Inschriften. Strasburg, Trübner, 1883, 208 pl. 80 fr.). Ce volume contient la reproduction de 376 inscriptions. Le second donnera la traduction et les commentaires.

— MM. E. Bezold et Fr. Hommel viennent de fonder une *Revue de science cunéiforme* (*Zeit schrift für Keilschriftforschung und verwandte Gebiete*). La revue paraît en fascicules trimestriels à Leipzig chez Schulze (Prix, 20 fr. par an). Les articles sont écrits en allemand, en français ou en anglais.

— Les fils de G. Semper, l'illustre architecte de Vienne, viennent de publier à Berlin chez Spemann, en un volume, les diverses notices de leur père *Kleine Schrifsen* (Berlin, Spemann, 1883, XIV-316 p. 16 fr.). Ce volume renferme plusieurs études inédites.

— La librairie Gabr. Henninger à Heilbronn nous a adressé une *Vie de saint Edith*, versifiée au temps du roi Henri V d'Angleterre (1413-22), dans le dialecte du Wiltshire par un poète local qui y a joint, en guise d'introduction, une sorte de chronique de l'abbaye de Wilton. La publication de ce poème de 4986 vers, contenus dans le manuscrit Cotton. Faustina BIII, est due à M. C. Horstman (*S. Editha sive Chronicon Vilodunense im Wiltshire Dialekt*, etc., 1883, in-8 de VII-116 p.).

Angleterre. — Le *Bibliographer* de Londres, dans sa livraison du mois de mars contient, entre autres articles, une notice sur de très précieux manuscrits du moyen âge conservés dans des dépôts publics de la Grande-Bretagne. Un des plus célèbres est le *Bedford Missal* que le duc de Bedford, élevé par Henri VI à l'importante fonction de Régent de France, fit exécuter à ses frais et qu'il offrit, en 1430, à son souverain; ce splendide volume fut successivement la propriété du roi de France Henri II, de lady Worseley, du comte d'Oxford, de la duchesse de Portland, du libraire Edward et du duc de Marlborough; il est orné de cinquante-neuf grandes miniatures de la grandeur de la page et d'un millier de petites, avec encadrements et bordures coloriées; ce travail est sorti des mains d'un artiste français ou flamand. — Un autre manuscrit célèbre est une copie de la Bible qu'Alcuin, savant anglais et précepteur de Charlemagne offrit à son élève, l'an 801. Ce manuscrit est un in-folio sur vélin, à deux colonnes, avec un frontispice chargé d'ornements en or et en couleur; trente-quatre grandes lettres initiales et quatre grandes miniatures sont des témoignages précieux de ce qu'était l'art à cette époque. Lorsque Charlemagne mourut en 814, il ordonna qu'on mit dans son cercueil une copie des quatre Evangiles; plus tard la tombe du grand empereur fut violée et ce manuscrit, auquel se rattachent d'illustres souvenirs, est aujourd'hui conservé à Aix-la-Chapelle. — Signalons aussi, dans le *Bibliographer*, une notice sur Benjamin Robert Wheatley (mort le 9 janvier), bibliographe fort instruit, auquel on doit divers catalogues d'une haute importance, un article sur quelques ouvrages relatifs aux sciences occultes, un autre sur les dictionnaires biographiques, des documents et des notes bibliographiques concernant Shakespeare; les Anglais trouvent toujours quelque chose de nouveau à dire à l'égard de l'immortel dramaturge.

— Il résulte des documents publiés par l'administration des douanes anglaises qu'en 1883, la Grande-Bretagne a exporté 123,038 quintaux de livres; c'est un peu plus que l'année 1882 qui avait donné 121,607 quintaux. La valeur déclarée de ces expéditions s'est élevée à 1,175,642 livres sterling (soit 27 millions, 902,000 fr.); l'augmentation sur 1882 est de 600,000 l. st. environ.

— On a publié, à Leipzig, une édition pour le continent du nouveau livre de la reine d'Angleterre. La maison Tauchnitz a acquis le droit de faire cette publication.

— La munificence des Anglais envers les membres de l'enseignement dépasse de beaucoup la nôtre. La chaire d'histoire ecclésiastique à l'université de Cambridge, actuellement mise au concours, est dotée de 750 livres ou plus de 17,750 francs de traitement.

— Les termes suivants d'une lettre de M. Sayce, professeur à Oxford, sur la mort de François Lenormant, font trop d'honneur au savant et regretté antiquaire et à la France, en même temps qu'à la noblesse d'âme d'un savant étranger, disons même d'un rival, pour ne pas être cités : « Cette perte est de celles qu'on peut appeler irréparables. La gigantesque (gigantesque) valeur de l'œuvre, les profondes sympathies qu'avait gagnées l'auteur, la subtilité de son coup d'œil, son érudition sans rivale, tout concourt à le placer parmi les pionniers de la science... »

— Le premier numéro du journal la *Chronique de la librairie*, organe du commerce de la librairie en Angleterre, publie un savant et curieux article : *La librairie au XVIIe siècle*. Il renferme en outre une étude sur *Les bibliothèques populaires de Paris*.

— Le programme présenté au conseil d'administration de l'Université de Cambridge pour y établir l'enseignement des idiômes du moyen âge et des temps modernes, a été rejeté. Toutefois un nouveau programme amendé a été dressé, et sera probablement approuvé. Ses articles principaux portent qu'il y aura pour tous les candidats deux compositions obligatoires en allemand et en français ; qu'ils auront ensuite le choix entre les trois chapitres suivants : 1° français, provençal et italien ; 2° allemand, ancien saxon et gothique ; 3° anglais, anglo-saxon et Islandais. Le terme proposé pour le premier examen est mai 1886.

— Il est question à Newcastle de détruire les restes historiques que possède cette ville. Le plan d'une nouvelle construction anéantit les débris du camp et l'extrémité du mur romain qui a donné son nom au quartier. On espère que la Société locale des antiquaires prendra des mesures pour conserver et isoler ces ruines.

— Le second volume des *Transactions de la société philologique* en Cambridge publie un curieux mémoire du prince L. Bonaparte sur « Les noms qui se rapportent à la vigne en latin et dans les langues néo-latines. »

L'*Academy* du 15 mars renferme du même auteur des recherches d'une grande érudition sur les noms de l'*artichaut*, dans les langues dérivées du latin.

— Un jeune prêtre bouddhiste du Japon, venu en Angleterre, résidant à l'université d'Oxford pour y étudier l'anglais et le sanscrit, quand il a été soudainement rappelé à son monastère de Kioto. Avant son départ l'université lui a conféré des degrés.

Autriche. — La collection de Papyrus récemment achetée par l'archiduc Renier, en possède deux du commencement de l'ère chrétienne. Il y a même un fragment de Thucydide qui remonte au troisième siècle avant J.-C. Il est de la plus grande valeur, le plus ancien manuscrit de cet auteur n'étant que du onzième. Il s'y trouve aussi des fragments d'évangiles grecs du quatrième siècle.

Belgique. — A l'exemple de ce qui se fait en Allemagne, M. Paul Fredericq, jadis professeur à l'Université de Liège, actuellement professeur à

l'Université de Gand, vient de publier les travaux du cours pratique d'histoire qu'il a dirigé à Liège (Gand 1883-1884, LIII-144; VIII-132 p. in-8, 7 fr.). Tous ces travaux ont rapport à l'histoire des Pays-Bas au seizième siècle : G. CRUTZEN : *L'Origine maternelle et la naissance de Marguerite de Parme*. — H. LONCHAY : *Les Édits des princes-évêques de Liège en matière d'hérésie au seizième siècle*. — P. FRÉDÉRICQ : *L'Enseignement public des calvinistes à Gand* (1578-1584). — P. FRÉDÉRICQ : *Le Renouvellement en 1578 du traité d'alliance conclu à l'époque de Jacques Van Artevelde, entre la Flandre et le Brabant*. — H. PIRENNE : *La politique de Gérard de Groesbeck, prince-évêque de Liège, pendant le gouvernement de don Juan d'Autriche dans les Pays-Bas* (4 nov. 1576-1er oct, 1578). — A. JOURNEZ : *Notice sur Fray Lorenzo de Villavicencio, agent secret de Philippe II*. — E, MONTEUR : *Contribution à l'histoire des inquisiteurs des Pays-Bas au seizième siècle*. — E. HUBERT : *Table chronologique du Registre sur le faict des hérésies et inquisition*. — M. le prof. Frédéricq a fait précéder ces études d'une intéressante notice sur les cours pratiques d'histoire dans les Universités de Belgique.

— C'est le 11 mars qu'a commencé à Bruxelles la vente de l'importante bibliothèque de M. Vergawen, de Gand. Le gouvernement belge n'a pu réussir à faire accepter ses offres pour l'acquisition totale de cette collection. Elle est surtout riche en manuscrits enluminés et en livres imprimés dans les Pays-Bas au quinzième siècle.

ESPAGNE. — D. Vicente de la Fuente, le savant professeur de l'Université centrale de Madrid, qui a publié, il y a quelques années, une édition photographiée du double livre de la *Vie* et des *Fondations* de sainte Thérèse, se propose de faire de même pour les Lettres de cette grande sainte, la gloire de l'Espagne, c'est-à-dire qu'il se propose d'en donner une nouvelle édition, présentant en regard d'abord le texte reproduit par la photographie, puis le texte imprimé en caractères ordinaires. Le tirage se fera à 250 exemplaires; le prix de chaque livraison (deux feuilles), est fixé à 0 fr. 50. On souscrit à Madrid, librairie *Aguado*. L'éditeur prie instamment les personnes qui auraient des lettres de la sainte, de les lui communiquer, à *Madrid, calle de Valverde*, n° 44.

ÉTATS-UNIS. — Washington va enfin avoir une bibliothèque digne du siège du gouvernement fédéral. Le sénat a voté un *bill* accordant 500,000 dollars (plus de deux millions cinq cent mille francs) pour cet objet. Les travaux vont commencer. On estime le total des dépenses à plus de 3 millions de dollars (15 millions de francs) pour garnir cette bibliothèque de 3 millions de volumes.

— Un rapport publié à New-York fait connaître que la popularité de Thackeray est plus durable que celle de Dickens, et que la demande pour les ouvrages de Hawthorne et de Trollope augmente tous les jours.

— Un libraire de New-York va éditer un dictionnaire fort utile, sous le titre de *Manuel de la littérature biographique*. Il sera divisé en deux parties; la première contiendra les renvois aux sources pour chaque nom, et la seconde un index de tous les ouvrages biographiques.

— Les administrateurs de la Bibliothèque publique de la ville de Boston donnent un très bon exemple en publiant un *Bulletin* qui est arrivé à un cinquième volume; le n° 6 contient le commencement d'une table des articles concernant l'histoire des localités de l'Amérique du nord, contenus dans des collections historiques; le n° 7 renferme un catalogue des ouvrages sortis de l'imprimerie de Franklin.

Babeau (in-12, Didier). — *Institutions municipales et provinciales* par H. de Ferron (in-8, Félix-Alcan, Larose et Forcel).— *Les mer papauté*, par Armand Dassier (in-12, Dillet). — *Le Révélateur du Gl tophe Colomb et sa béatification future*, par Léon Bloy (in-8, Santon). *mouriez*, par A. Monchanin (in-12, Ollendorff). — *Travaux du cours d'histoire nationale*, par Paul Fredericq (in-8, Vuylsteke à Gand).— *du musée Guimet : Le Lalita Vistara*, traduit du sanscrit en franç Foucaux (in-4, Leroux). — *Histoire monumentale de la France*, par M Saint-Paul (in-8, Hachette). — *L'Elysée transatlantique et l'Eden* par E. Beauvois (in-8, Leroux). — *L'abbé Bautain, sa vie et ses* moires par l'abbé de Regny (in-12, Bray et Retaux). — *Biographie de Garcia Moreno*, par Adolphe von Berlichingen (Benziger à E Vi

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Sur mot réaliste à propos de Talleyrand. — M. l'abbé Ulysse Maynard, rendant compte, dans l'*Univers* du 7 janvier 1884, de la *Vie de Mgr Dupanloup*, par M. l'abbé Lagrange (deuxième article spécialement consacré à la mort du prince de Talleyrand) dit ceci : « M. Lagrange connaît-il le mot par lequel Napoléon, volant à l'avance Cambronne, a défini Talleyrand ? » Est-ce bien Napoléon qui a si pittoresquement comparé le célèbre diplomate à un bas de soie qui contiendrait... ce que, de nos jours, M. Margue seul aurait le courage de nommer? On a attribué la singulière fleur... de rhétorique à plusieurs autres personnages. Décidément, à qui le mot ? UN CURIEUX.

Sur un manuscrit de Joinville. — On lit dans la remarquable étude de M. Kerwyn de Lettenhove sur *les Huguenots et les Gueux* (Tome 1er, p. 224) que Catherine de Médicis, se rendant à Bayonne, s'arrêta quelque temps à Carcassonne, et que l'on y sous ses yeux un manuscrit ville. » Ce ne fut pas, ajou nent historien, « sans com passé aux épreuves du temps qu'elle y lut les efforts de de Castille pour sauver Louis nacé des mêmes périls. » Pe on me dire ce qu'est devenu nuscrit de Joinville ? Un c

Saint Odilion. — Où rait-on des documents pour graphie de saint Odillon, et premier abbé de l'abb Payerne sous le règne de Berthe, et depuis, abbé de C C.

Signalement de N.-S. — Dans une *Journée du chré* primée à Paris sans date, se à la fin un signalement de N envoyé par le procureur de Lentilus, à l'empereur Tibère, que le bruit des miracles de commençait à se répandre monde. Qu'est-ce que ce doc A.

Le Gérant : L. SANDRET.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE J. MOUREAU ET FILS.

Polibyblion, Revue bibliographique universelle, paraît du 10 au 15 de chaque en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

'ARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impres- ontenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la e et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises ngères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de re importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résu- ous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Corres- nce offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et ses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliogra- s, etc.

'ARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles ession contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents s en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues ises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés es de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands ux de Paris.

ITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE ÉLEMY ; comte DE PUYMAIGRE ; Marius SEPET, M. J.-A. DE BERNON, M. E. ON. *Administrateur délégué près du Comité*, M. le comte A. DE BOURMONT.

communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secré- le la rédaction du *Polybiblion*.

communications relatives à l'administration doivent être adressées au t du *Polybiblion*.

E D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

ie littéraire : pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie nion des postes, 16 fr.

ie technique : France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des , 11 fr.

deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de n des postes, 22 fr.

r les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

LECTIONS. — Les années 1868-81 sont en vente, et forment trente- olumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

Polybiblion, Revue bibliographique universelle, est publié sous les auspices SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés pondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après té admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ociés.

que Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

t sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un ver t de 150 francs.

itre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à été un apport de 100 francs au moins.

demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société oulevard Saint-Germain.

Publications de la Société Bibliographique

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

105, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 105

RÉPERTOIRE DES SOURCES HISTORIQUES DU MOYEN ÂGE

Par M. l'abbé Ulysse CHEVALIER

Correspondant du ministère de l'Instruction publique.

Notre siècle est, comme on l'a dit, le siècle de la critique. Mais si [illegible] ont été de nos jours agrandies et éclairées, l'histoire est peut-être [illegible] les plus utiles, les meilleurs développements. On ne se contente plus [illegible] documents de seconde ou troisième main : on veut remonter aux sources. [illegible] tendance, d'ailleurs, et qui n'a qu'un défaut : celui d'être souvent [illegible] faire. Les sources de l'histoire du moyen âge sont, en effet, [illegible] tellement nombreuses, que les plus hardis investigateurs se découragent [illegible] à les chercher. Sur chaque fait de nos longues annales, il y a [illegible] consulter vingt textes différents. Où sont ces textes ? Sont-ils inédits ? [illegible] sont pas, qui les a publiés ? A quelle édition faut-il ajouter le plus [illegible] renferment ces immenses recueils de Bénédictins, ces *Amplissima* [illegible] précieuses sans doute, mais d'un usage si peu familier à la plupart des [illegible] l'on s'attache à l'histoire de tel roi, de tel capitaine, de tel auteur [illegible] ficultés augmentent encore. Quels ont été, jusqu'à nos jours, les travaux [illegible] personnage a été l'objet, et comment se procurer une liste complète [illegible] tous ces travaux ?

Donc, il fallait un répertoire plus exact, plus complet, plus clair. La [illegible] bibliographique, qui est désireuse avant tout de montrer aux travailleurs [illegible] des sources, a depuis longtemps compris la nécessité d'un tel livre. Elle a [illegible] M. l'abbé Ulysse Chevalier, auteur de travaux si honorablement [illegible] savant, l'érudit capable de mener cette entreprise à bonne fin.

Il y a de longues années que M. l'abbé Chevalier rassemble patiemment [illegible] riaux avec un zèle infatigable.

Pour plus de clarté l'auteur a divisé son grand travail en trois ouvrages [illegible] qui paraîtront successivement, et chacun aura ses propertinas, [illegible] indépendants.

Le premier répondra à cette question : « Quels sont les ouvrages à consulter [illegible] ou tel personnage historique ? »

Le second répondra à cette question : « Quels sont les ouvrages à consulter [illegible] ou tel lieu historiques ? »

Le troisième répondra à cette question : « Quelle est la bibliographie [illegible] telle œuvre historique ? »

En d'autres termes, le premier sera consacré aux hommes, le second [illegible] le troisième aux œuvres.

La partie bio-bibliographique du *Répertoire* est terminée : elle forme un [illegible] grand in-8 compact, à deux colonnes.

La forme du dictionnaire est la plus commode et la meilleure : elle a [illegible] été adoptée.

Le premier ouvrage intitulé : **Bio-Bibliographie**, est en vente [illegible] Pour nos sociétaires, 24 fr.

CATALOGUE DE LIVRES CHOISIS A L'USAGE DES GENS DU MONDE

CONTENANT LES MEILLEURES PRODUCTIONS DE LA LITTÉRATURE [illegible]

Un volume in-18 jésus, 2 francs.

Ce catalogue contient uniquement les ouvrages pouvant entrer dans la [illegible] d'un homme du monde. Les ouvrages spéciaux, les œuvres d'érudition [illegible] collections en sont exclus. Le catalogue ne comprend que les ouvrages [illegible] pourtant certains ouvrages qui n'ont pas d'équivalent sont enregistrés [illegible] signe spécial pour mettre le lecteur en garde.

Les prix de vente sont soigneusement indiqués, sauf pour les ouvrages [illegible] chez les éditeurs, ne peuvent se rencontrer que d'occasion.

Le *Catalogue des livres choisis* suit les grandes divisions bibliographiques [illegible] *logie, Jurisprudence, Sciences et Arts, Belles-Lettres, Histoire*, avec [illegible] subdivisions. Dans chacune d'elles, les ouvrages sont classés par [illegible] de noms d'auteurs.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOURAN ET CIE

517.

POLYBIBLION

REVUE
IBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

HARVARD COLLEGE LIBRARY

IÈME SÉRIE. — TOME DIX-HUITIÈME. — XLᵉ DE LA COLLECTION

CINQUIÈME LIVRAISON. — MAI.

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1884

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE MAI 1891

I. — OUVRAGES POUR LA JEUNESSE, par M. V. DE LA CHOIX.

II. — THÉATRE, par VICTOR VAILLANT.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — L. PUECH : Bible et Géologie (p. 407). — Le docteur [illegible] sur le sermon de Notre-Seigneur sur la Montagne (p. 409). — [illegible] Sermons, instructions et allocutions (p. 411). — Œuvres [illegible] (p. 412).

Jurisprudence. — J. VAN DER HEUVEL : De la situation [illegible] but lucratif en France et en Belgique (p. 413).

Sciences & Arts. — Dictionnaire des sciences anthropologiques [illegible] nuaire pour l'an 1891 (p. 416). — Annuaire de l'Observatoire de [illegible] (p. 416).

Belles-Lettres. — M. D. NIRARD : Discours académiques et [illegible] (p. 420). — G. KERTING et E. ROSCHWITZ : Französische Stücke [illegible] tite Chefs-d'Œuvre (p. 423). — DEMOUSTIER : Lettres à Emilie sur la [illegible] — SCHMIDT : Faust von Goethe (p. 425). — JAMES DARMESTETER : [illegible] anglaise (p. 427).

Histoire. — BAEDEKER : Egypten (p. 428). — BAEDEKER : [illegible] MEYERS REISEBÜCHER : Der Orient (p. 428). — Le baron [illegible] Huguenots et les Guises (p. 430). — GACHARD : Lettres de Philippe [illegible] infantes Isabelle et Catherine (p. 431). — H. FORNERON : [illegible] pendant la Révolution française (p. 432). — d. MORIS et [illegible] l'abbaye de Lérins (p. 434). — Le comte d'HERISSON : Les [illegible] chel (p. 435). — F. WURTH-PAQUET et N. VAN WERVEKE : Chartes [illegible] nach (p. 436). — F. WURTH-PAQUET et N. VAN WERVEKE : Cartulaire [illegible] cements politiques et administratifs de la ville de Luxembourg [illegible] F. WURTH-PAQUET et N. VAN WERVEKE : Archives de Clervaux (p. [illegible] Chronique dite de Nestor (p. 438). — ED. EBERSHARDT : Le [illegible] (p. 439). — L. BOCHER : Trente-deux ans à travers l'Islam [illegible] P. LINDEUR : Mahomet (p. 442). — H. DEVEYRIER : La Confrérie [illegible] Mohammed Ben Ali es-Sénoussi et son domaine géographique (p. [illegible] Mythologie figurée de la Grèce (p. 447). — CH. DE LIMAS : Les [illegible] flagellum et l'umbella (p. 448). — E. BEURSES : Eléments d'[illegible] (p. 450).

IV. — BULLETIN. — L'abbé LAGOUTTE : L'athéisme et la France (p. 450). — [illegible] lique à une protestante son amie (p. 451). — L'abbé [illegible] mère pour l'instruction et l'éducation de ses enfants (p. 451). — A. [illegible] tion morale à l'école. Devoir et patrie (p. 451). — E. MOUREAU : [illegible] laïque (p. 452). — F. DAUVEUS : Manuel populaire du Conseiller [illegible] E. BOISVILLERS : Memento à l'usage des députés législérant sur les [illegible] mins de fer (p. 453). — A. DES NOUHES : Etude sur l'[illegible] Mgr GERMAIN : Saint Michel archange et le Mont Saint-Michel (p. [illegible] Le Péril national (p. 454). — P. HERVIEU : La Bêtise parisienne (p. [illegible] L'avenir de l'Egypte (p. 455). — Mgr PAVA : Le secret de la Franc-[illegible]

V. — VARIÉTÉS.
Publications relatives à l'Afrique.

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Dumas, de Bibbing, E. Desto, Mgr [illegible] Institut. — Congrès des Sociétés savantes. — Mandements pour le [illegible] faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures [illegible] sciences morales et politiques. — Les Travaux de M. F.-S. Krauss. — [illegible] loises. — Les monastères du mont Athos. — Les manuscrits de [illegible] Héliodore et Lancelot de Carle. — Un mystère en langue d'oc. — [illegible] tonne. — Bibliographie de l'histoire religieuse de Paris. — Les [illegible] Hongrie. — Bulletin des beaux-arts. — Allemagne. — Angleterre. — [illegible] pagne. — Etats-Unis. — Italie. — Russie. — Suisse. — Publications [illegible] noncées.

VII. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

14

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE.

1. *De monde en monde et le système métrique*, par EUGÈNE MULLER. Tours, A. Mame, 1882, gr. in-8 de 160 p. Prix : 1 fr. 60. — 2. *Rivalité*, par Mme BOURDON. Paris, Delhomme et Briguet, 1884, in-12 de 311 p. Prix : 3 fr. — 3. *Les naufragés de la Marie-Elisabeth*, par A. BERTHET. Paris, Téqui, 1883, in-12 de 362 p. Prix : 2 fr. (*Collection Saint-Michel*). — 4. *L'erreur d'Isabelle*, par M. MARYAN. Paris, Firmin-Didot, 1884, in-12 de 400 p. Prix : 3 fr., — 5. *La maison de famille*, par M. MARYAN. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 297 p. Prix : 2 fr. 50. — 6. *Monsieur le curé*, par la comtesse MARIE. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 240 p. Prix : 2 fr. — 7. *Le bois de la Boulaye*, par ALFRED DE COURCY. Paris, Firmin-Didot, 1884, in-12 de 358 p. Prix : 3 fr. (*bibliothèque des mères de famille*). — 8. *Vingt millions de rente*, par V. VATTIER. Paris, Blériot et Gautier, 1883, in-12 de 363 p. Prix : 3 fr. — 9. *Les soirées à la maison*, par Mme la comtesse DE SANNOIS. Paris, Hachette, 1874, in-12 de 280 p. illustré de 42 vignettes par Emile Bayard. Prix : 2 fr. 25. (*Bibliothèque rose illustrée*). — 10. *Dans les Pampas. Les jeunes colons*, par G. A. HENTY, traduit de l'anglais par FRANCIS BAUDRIER. Paris, Firmin-Didot, 1883, in-12 de 385 p. Prix : 3 fr. (*Bibliothèque des jeunes gens*). — 11. *Les Chevaliers de la dynamite ou les déceptions d'un athée*, par LUCIEN THOMIN. Paris, *l'Ami des Campagnes*, 1884, in-12 de 273 p. Prix : 2 fr. 50. — 12. *Le crime de Stillwater*, par T. B. ALDRICH, imité de l'anglais par ADAM DE L'ISLE. Paris, Firmin-Didot, 1884, in-12 de 292 p. Prix : 3 fr. (*Bibliothèque des mères de famille*). — 13. *Le rénégat de Venise*, par ANATOLE POSSON. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 228 p. Prix : 2 fr. — 14. *Un doge conspirateur*, par ANATOLE POSSON. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 313 p. Prix : 2 fr. — 15. *Le mystère d'un vieux château*, par G. DE LA CHATAIGNERAIE. Paris, Téqui, 1884, in-12 de 336 p. Prix : 2 fr. (*Collection Saint-Michel*). — 16. *Les deux Alix*, par Mlle GABRIELLE D'ETHAMPES. Paris, Delhomme et Gautier, 1883, in-12 de 314 p. Prix : 3 fr. — 17. *Le château de Coëtlec*, par Mlle G. D'ETHAMPES. Paris, Delhomme et Gautier, 1884, in-12 de 314 p. Prix : 3 fr. — 18. *Christine*, par O. JAUFFRET DE RAMBERT. Paris, Bray et Retaux, 1883, in-12 de 255 p. Prix : 2 fr. — 19. *L'institution Leroux*, par Mme MARIE GUERRIER DE HAUPT. Paris, Delhomme et Gautier, 1883, in-12 de 315 p. Prix : 3 fr.

1. — Il faut être très ingénieux pour rendre attrayante l'étude de l'astronomie ; science ardue, basée sur des mathématiques, surmontées d'hypothèses. Les étudiants doivent donc une véritable reconnaissance à M. Eugène Muller, qui, au lieu de leur parler seulement de chiffres, de degrès, de distances, leur montre le soleil, la lune et les étoiles à travers une nouvelle lanterne magique. Ils prendront tant de plaisir à voyager ainsi *de Monde en Monde* que leur déception sera grande en apprenant la destruction instantanée du merveilleux instrument ; certain gaz, destiné à perfectionner encore cet optique fait explosion, détruit la précieuse machine et tue l'inventeur supposé, qui emporte son secret avec lui dans la tombe. La partie fictive de ce livre ne nuit nullement à l'instruction scientifique qu'il contient ; personne ne peut s'y tromper. — On charge la mémoire des futurs bacheliers et bachelières de tant de choses que la simplification des détails à apprendre est un bienfait. Le système métrique sera donc apprécié

ainsi, surtout en le comparant au nombre incalculable de poids et mesures qu'il a remplacés. Mais les choses les plus simples ne s'établissent pas facilement; il a fallu de longs et persévérants efforts pour obtenir à la France la gloire de faire adopter par le monde civilisé une mesure typique universelle. Le récit succinct de ces difficultés et quelques mots sur les courageux savants qui les ont vaincues ajoutent à l'intérêt de ces pages sérieuses.

2, — L'éloge du talent de Mme Bourdon n'est plus à faire, mais ses études du cœur humain, et surtout du cœur féminin, n'ont peut-être jamais atteint plus de délicatesse que dans cette nouvelle, appelée *Rivalité*. Elle donne la vie à ses personnages : on les voit agir, on les suit dans chacune de leurs occupations, dans les menus soins de l'intérieur; surtout on devine ce flux et reflux de la pensée que ne livre l'uniformité des habitudes quotidiennes, et qui fait pourtant jours si différents l'un de l'autre ! Aussi une courte analyse serait insuffisante à rendre le charme de ce roman; c'est page à page sans laisser perdre aucun détail, qu'il faudrait pénétrer dans l'âme de ces deux femmes, d'abord rivales sans le savoir, puis se connaître et finissant par s'aimer.

Voici le canevas de cet ouvrage : Adrien Rhode, jeune homme, intelligent, instruit, aime ardemment une charmante voisine de campagne, fille d'un médecin de mérite, mort prématurément sans laisser de fortune; il la demande en mariage. Cette union serait honorable et brillante pour Charlotte; la tentation se double d'une vive amitié d'enfance; mais elle laisse courageusement sa mère repousser ce mariage parce qu'Adrien a perdu toute foi religieuse, et, ce sacrifice, elle le renouvelle quelques années plus tard, quand, après de longs voyages, M. Rhode la retrouve veuve, presque sans ressource et élevant à peine ses deux enfants. C'est pour ne pas mettre en péril, par de funestes exemples, ces jeunes âmes que la sainte femme renonce au bonheur. Adrien, irrité de ce refus, parce qu'il n'en peut comprendre l'héroïque abnégation, cède à un désir de vengeance : pour blesser le cœur celle dont il a deviné la constante tendresse, il épouse une jeune fille, qu'il a vue grandir, et regarde comme une enfant, indigne de son attention. Aux yeux d'Alix, au contraire, M. Rhode est le type achevé de la perfection; elle l'aime, elle l'a toujours aimé. Le mariage la ravit de joie; mais elle sent bientôt que leurs cœurs sont moins unis que leurs destinées. Ses plus aimables efforts pour établir entre eux confiance et intimité ne sont accueillis qu'avec une condescendance un peu dédaigneuse et ne parviennent pas à dissiper, chez son mari, une tristesse presque constante : Il s'isole souvent pour s'absorber dans des travaux historiques, qui remplissent son temps, sans arracher de sa pensée cet amour, auquel il n'a pas su rester fidèle et dont il

venir devient presque un remords. Puis, cette âme, grande et noble, sent profondément le vide de la vie dénuée des espérances surnaturelles! La naissance d'une enfant ne lui donne qu'un instant de fugitif bonheur, et il se voit mourir, sans regret, d'une blessure reçue à la chasse. Cependant, touché de la douleur de sa jeune femme, ému des ardentes prières qui s'élèvent vers le ciel pour lui, il s'y unit ; son dernier mot est enfin un cri d'espérance vers Dieu.

Absorbée par son immense chagrin, Alix y succomberait peut-être si une découverte inattendue ne la sortait de cette mortelle langueur, en changeant le cours de ses pensées : elle a trouvé, elle a lu le manuscrit où Adrien notait, depuis quinze ans, toutes ses impressions. Le secret de ce cœur lui est enfin révélé ! La jeune veuve éprouve d'abord une jalousie folle contre cette rivale inconnue et une sorte de haine pour ce mari, qui ne l'avait épousée que par dépit. Des sentiments si opposés à la nature tendre et aimante d'Alix la brisent, sa santé n'y résiste pas, ses parents craignent de la perdre. Enfin le calme renaît dans cette pauvre âme ; une mère prudente et sage sait l'y ramener par quelques mots remplis d'une piété élevée, elle lui fait comprendre qu'il y a un peu d'égoïsme dans une douleur toujours repliée sur elle-même ; et le *sursum corda* transforme la pauvre accablée en une femme dévouée à tous ses devoirs. Il lui semble, alors, qu'un des plus impérieux est de connaître cette Charlotte, tant aimée d'Adrien ; de s'enquérir de sa situation et de lui venir en aide si cela est possible. Hélas ! c'est, du moins, très nécessaire, car cette courageuse femme use ses forces dans un travail peu rétribué, qui lui suffit à peine pour élever ses deux enfants. L'ingénieuse Alix, aidée de sa mère, trouve moyen de placer le fils de sa rivale dans un excellent collège, sans révéler son bienfait ; peu après, et toujours en se cachant, elle procure à Charlotte une occupation agréable et lucrative ; s'attachant de plus en plus à son intéressante protégée, dont elle apprécie le noble caractère, elle lui fait d'aimables avances pour entrer en relations ouvertes. Enfin, des inquiétudes maternelles semblables réunissent les deux veuves : leurs filles, fatiguées d'une croissance rapide, ont besoin d'un air fortifiant, et Alix les emmène dans le Midi. Dès lors, les rivales sont devenues des amies dignes l'une de l'autre. Dans les épreuves qui les atteignent encore, elles se soutiennent mutuellement et un heureux mariage unit le fils de Charlotte à la fille d'Adrien Rhode.

3. — *Les naufragés de la Marie-Élisabeth*, assaillis par une tempête qui brise leur vaisseau, abordent sur la côte algérienne. Ils visitent toute notre colonie, en étudiant l'histoire ancienne et moderne, les produits du sol, les mœurs françaises et arabes. Il y a donc beaucoup à apprendre dans ce livre.

4. — *L'Erreur d'Isabelle* est grave et détruirait à jamais toute

espérance de bonheur pour sa vie entière, s'il ne se trouvait près d'elle une affection patiente, profonde, dévouée, sachant attendre que la vérité devienne lumineuse pour cette âme troublée. Des revers de fortune et de graves imprudences ont réduit la noble famille d'Emérancy à une position modeste, difficile à supporter par ceux qui ont joui du luxe et de la fortune. Pourtant, Isabelle est courageuse, elle accepte dignement les sacrifices personnels et entoure son père des plus tendres soins, afin de lui épargner des privations trop pénibles; puis, toutes ses espérances d'un avenir plus heureux se reportent sur son frère, qui peut, par un riche mariage, rendre à la famille son ancien éclat. Aussi, quelle cruelle déception en apprenant que Bertrand a engagé son cœur et sa parole à une jeune fille sans fortune, sans naissance et réduite à l'humble situation de demoiselle de compagnie! La fière Isabelle se révolte à l'idée de ce mariage; elle suppose sa belle-sœur coupable d'intrigues, de captation, et, se promet de ne la jamais voir, elle entretient son père dans un état d'irritation contre cette union à laquelle il n'a consenti qu'avec regret. Là, commence l'erreur d'Isabelle, car le cœur de cette jeune femme tant méprisée est noble et rempli de dévouement; elle a longtemps résisté à l'amour de Bertrand, tout en le partageant; elle sentait la distance que le monde met entre eux, et n'a consenti à l'épouser qu'en se croyant attendue comme une fille par le baron d'Emèrancy. Bertrand lui enlève cette illusion après la bénédiction nuptiale, et l'emmène à Java où il est nommé consul. Pendant ce temps, Isabelle et son père, accablés d'ennui dans leur triste château délabré, suivent le conseil d'un vieil ami et vont s'établir à Bruxelles, où ils sont reçus avec la plus aimable cordialité par une parente de leur notaire. La bonne Mme Eynolds est restée simple dans ses manières, malgré une belle fortune et le grand luxe de son habitation. Son fils unique, fidèle aux traditions de famille, consacre sa vie au travail et dirige habilement une importante usine métallurgique, située sur la frontière française. Il vient souvent dans la maison maternelle; en y rencontrant Isabelle, il remarque la dignité de son maintien, admire sa remarquable intelligence et serait séduit par le charme de son visage, s'il n'apprenait bientôt que le cœur de cette belle personne est rempli d'un orgueil qui la rend cruelle envers son frère et souverainement injuste pour une belle-sœur irréprochable. Thierry se promet d'étudier de plus en plus ce caractère hautain, mais attachant. La santé du baron s'altère, il devient difficile à contenter; sa fille voit avec désespoir leurs minces ressources s'épuiser rapidement par les exigences du malade. Alors, le dévouement filial commence à faire fléchir la nature jusqu'alors indomptée d'Isabelle; elle a le courage d'utiliser son admirable talent musical, en donnant des leçons,

pour augmenter les moyens de satisfaire aux caprices de son père. Ému de cette généreuse résolution, Thierry entrevoit déjà un grand changement dans le cœur de l'altière Isabelle, et il confie à sa mère l'espérance de la lui donner un jour pour fille. Cet espoir augmente encore quand une lettre de Bertrand, annonçant son retour, est accueillie avec joie par sa sœur. Elle prépare leur père à cette heureuse réunion ; mais le baron, gravement frappé depuis longtemps, s'éteint tout à coup, et son fils, épuisé par les fatigues d'une longue traversée, meurt avant d'arriver en France. Brisée de douleurs par ces deux épreuves, Isabelle se révolte et redevient injuste envers sa belle-sœur, qu'elle accuse de n'avoir pas su ramener, Bertrand parmi les siens, tandis qu'au contraire la malheureuse jeune femme a été admirable de dévouement à son mari. En vain Mme Eynolds cherche à calmer ce désespoir insensé, en vain Thierry, touché de l'isolement de Mlle d'Emérancy, la supplie de devenir sa femme ; elle les repousse tous deux et court s'enfermer dans son vieux château. Là, elle attend que la veuve de Bertrand cède à ses demandes, presque à ses injonctions, car, en apprenant qu'un enfant de son frère va naître, elle le réclame, pour l'élever selon le rang de sa famille et en faire « un véritable baron d'Emérancy ; » mais la jeune mère ne consent pas à se séparer de son enfant : elle répond avec une dignité pleine de douceur aux propositions d'Isabelle, et le pauvre petit être, presque mourant en venant au monde, est enfin le lien qui réunit les deux belles-sœurs. L'orgueil de Mlle d'Emérancy est vaincu par l'affection ; ses yeux se dessillent ; elle voit clairement ses nouveaux devoirs. Le bonheur inconnu qu'elle trouve à les remplir n'est pas sa seule récompense : Thierry Eynolds, certain maintenant qu'Isabelle sera une femme telle qu'il la désire, demande de nouveau et obtient cette main qui l'avait d'abord repoussé.

5. — Chère vieille *maison de famille*, il fait bon se réfugier sous ton toit, malgré l'originalité de tes habitants, car tu es le nid où reviennent les abandonnés et les meurtris dont tu avais abrité le berceau. De nobles leçons sont gravées sur tes vieux murs et tes pierres redisent les vertus des ancêtres. Tu peux t'enorgueillir de tes années devant les modernes maisonnettes environnantes, qui, dans leur régularité un peu mesquine, ressemblent à des dames d'honneur humblement inclinées devant une princesse. Mais, tout jugement dépendant du point de vue où l'on est placé, cette demeure paraît bien triste à la jeune orpheline qui y est recueillie après la mort du vieux parent dont elle devait hériter. Elle vivait près de lui au milieu d'un luxe de bon goût, entourée d'une société intelligente et la fin imprévue de ce tuteur la force à chercher asile près de sa tante, Mlle Jacquette Dumarais. Quel contraste entre la jolie villa

de Passy et l'intérieur pauvre de ce vieux logis en Bretagne! La famille Dumarais voit depuis longtemps sa fortune s'amoindrir, tandis que ses charges s'augmentent de jour en jour : la maison héréditaire, qui n'abritait plus que Mlle Jacquette et son frère Emile, vient d'ouvrir ses portes à deux petits garçons, fils d'une sœur morte jeune, et dont le père, marin, part pour la Chine; Suzanne y arrive peu de temps après. Elle n'avait jamais vu sa tante et n'aurait pu s'imaginer une personne aussi originale. Cette vieille demoiselle conserve les modes de sa jeunesse, sans pouvoir, toutefois, réparer des ans l'irréparable outrage. L'âge n'a pas mûri sa raison; malgré les déceptions de chaque jour, elle croit, avec une confiance obstinée, que son frère Emile est sur le point de faire une magnifique découverte historique, et que la première personne qui frappera à la porte sera son autre frère, Auguste, rapportant de ses lointains voyages une fabuleuse fortune. Les dix-huit ans de Suzanne lui ont donné plus d'expérience de la vie; elle ne se laisse pas tromper par ces décevantes illusions; elle a besoin un peu de temps pour sympathiser avec Mlle Jacquette, dont elle ne découvre que lentement les excellentes qualités. Pour fuir le tête-à-tête, peu séduisant, et l'affreux désordre qui règne du haut en bas de la maison, l'orpheline se réfugie souvent dans sa chambre, dont l'arrangement, soigné par elle seule, lui rappelle ses années heureuses; mais sa conscience chrétienne lui faisant comprendre que, dans toutes les situations, il y a des devoirs à remplir, elle entreprend l'éducation de ses jeunes cousins. Ses manières douces et son charmant caractère lui gagnent leur cœur; dès lors, Suzanne est moins malheureuse; elle ne s'irrite plus, même intérieurement, des excentricités de sa tante, et quand le voyageur Augustin arrive, non pas avec une grande fortune, mais avec de modestes économies, l'orpheline ne se sent plus seule dans la vieille maison, car elle est soutenue et guidée par une affection sagement prudente. Son oncle la comprend, la fortifie; grâce à ses conseils, elle trouve le courage de supporter, sans se plaindre, l'abandon apparent d'un fiancé, éloigné par ses devoirs de marin, et ne lui donnant aucun signe de souvenir pendant plus d'une année. L'aimable Suzanne est enfin récompensée; le jeune lieutenant de vaisseau ne l'a point oubliée. Il explique son silence involontaire et vient, dès son retour en France, lui rappeler les promesses échangées avant leur séparation.

On dit que l'auteur de ces deux ouvrages, qui se cache soigneusement sous le pseudonyme de Maryan, est une mère de famille écrivant pour instruire ses enfants. Les importantes et délicates leçons données par cette plume charmante laissent facilement croire à une inspiration maternelle.

6. — Saluons avec respect *Monsieur le Curé*, dont la vertu sereine désarme la malveillance en ne la supposant jamais, ou en lui opposant une fermeté pleine de douceur. Écoutons son premier prône, dans une paroisse si impie que le dernier desservant y est mort de chagrin. Il prend pour texte ces trois mots : Liberté, égalité, fraternité. « Il les a lus, en lettres blanches sur le fronton noirci de l'Église, et il a compris qu'il était bien devant la maison du Seigneur, puisque sa magnanime devise flamboyait sur la porte ; car ces grandes pensées, écrites maintenant par la main des hommes, sont tombées autrefois de la Croix et restent immortelles, etc. » Une habileté si chrétienne déroute le maire et tout le conseil municipal, venus à la grand'messe pour espionner le nouveau curé, le prendre en faute et le signaler au mépris public par certaine publication locale. Bientôt la charité du bon pasteur lui gagne quelques âmes rebelles ; il serait le maître de sa paroisse, si des ambitions désappointées ne suscitaient de haineuses représailles à ses douces victoires. Cette angélique figure de prêtre est entourée d'un groupe touchant, formé d'une sœur, devenue sa servante par affection, et d'un vieux savant, dont la candide naïveté s'allie à une haute philosophie. La vie est douce avec ses précieux compagnons ; trop douce pour celui qui a renoncé à tout bonheur terrestre. Il le comprend, décide lui-même sa sœur à accepter un mariage qu'elle désirait en secret ; se permet à peine de pleurer son vieil ami, parti pour un monde meilleur, et obéit docilement à son évêque qui l'envoie évangéliser une nouvelle paroisse, puisque celle-ci est presque convertie.

Mme la comtesse Marie réunit dans ce même volume trois autres nouvelles, toutes pleines de poésie champêtre, et dont la première, *le Mobile* paraîtrait charmante, si un triste soupçon ne venait l'assombrir. Pourquoi enlever l'auréole de la pureté à cette jeune paysanne si touchante dans la courageuse recherche de son fiancé à travers tous les périls d'une déroute ? *Merlin* ne sera compris que de ceux qui savent dégager les leçons d'une longue métaphore ; mais *les Œufs de Pâques* apprendront aux déshérités de ce monde à goûter deux grandes joies : « la joie de trouver son bonheur dans l'amour des siens, et la joie de comprendre les belles choses que Dieu a créées pour le pauvre comme pour le riche. »

7. — M. de Courcy s'est posé un difficile problème : marier Pépita Durand au comte de Périgny. Il prévoit d'avance que la chose n'ira pas toute seule et que, si les jeunes gens y sont assez disposés, grâce à leur attrait personnel, les antagonismes seront nombreux entre M. Durand, baron au lendemain de sa fortune, et le marquis de Périgny, dont la noblesse remonte aux croisades. Pour arriver à son but, l'habile auteur impose nombre de marches et de contre-marches

à ses personnages ; aussi nous promène-t-il longuement dans le bois *de la Boulaye* devenu le centre de l'action ; mais qui pourrait se plaindre ? Il est charmant ce bois : on y rencontre un cavalier accompli, que sa rapide monture ne dérobe pas aux regards curieux d'une jeune fille rêveuse et de sa romanesque compagne ; on y cueille de jolies bruyères, dont le subtil parfum, souvent respiré, ranime l'espoir des cœurs abattus ; on y entend le babil d'une petite espiègle qui dit le mot de la fin avant le dénoûment. Tout cela est décrit avec finesse, par cette plume élégante et facile que M. de Courcy manie bien d'ordinaire ; mais cette fois, il semble un peu gêné par le sujet ou plutôt, insoucieux des difficultés, il les augmente à plaisir, en exagérant les contrastes. Il en résulte une nuance de ridicule sur certains caractères, et quelques longueurs pour amener la conclusion ; presque partout on sent l'effort nécessaire au triomphe des obstacles.

8. — *Vingt millions de rente !* Un vrai titre des *Mille et une Nuits* et qui donne aux yeux ouverts ou fermés les éblouissements d'un mirage fantastique. Cette incroyable fortune est possédée par un brave marin, parti aux Indes par dévoûment pour la veuve et le fils de son frère, et qui y appelle maintenant son neveu. La traversée est longue, difficile, pleine de péripéties. Sur le vaisseau qui porte le futur héritier, deux autres personnes vont aussi rejoindre le nabab : une gracieuse jeune fille, sa filleule, et un assez mauvais sujet qui, voulant dominer par une basse jalousie, devient un odieux traître. Au cours des évènements, les caractères se développent. Il y a des moments d'anxiété où l'on craint que les bons ne soient enveloppés dans les trames des méchants ; mais la justice triomphe ; le nabab rendu, ses millions, les rapporte en Bretagne, vient vivre près de sa belle-sœur, marie son neveu à sa filleule, et, pour qu'il n'y ait aucune ombre fâcheuse sur ce riant tableau, les derniers mots du livre font espérer la conversion du traître, laissé en pénitence aux indes, et dont M. Vattier veut bien nous promettre prochainement l'histoire.

9. — Féminiser le titre de conteur pour l'appliquer à Mme la comtesse de Sannois ne serait sans doute pas assez respectueux, même l'accompagnant des plus louangeuses épithètes ; mais les enfants, charmés par des récits si bien à leur portée, donneront à l'auteur le meilleur des éloges en aimant son livre ; tandis que les mères le trouveront aidées dans leur tâche par de si excellentes leçons, cachées sous cette forme récréative.

10. — La génération actuelle n'a peut-être point lu les romans de Feminore Cooper ; elle en trouvera une imitation, presque une copie, *dans les Pampas*. Cette famille anglaise, partant en Amérique pour y chercher fortune, et obligée de combattre les sauvages avant de devenir propriétaire du sol, et rappelle à s'y méprendre des héros de

connus ; l'intérêt n'en sera pas moins grand pour les jeunes lecteurs. Il en est plus d'un qui voudrait se trouver à pareille aventure. Dirigés par un père habile, les émigrants ont appris, dans la mère patrie, les métiers qu'ils devront pratiquer au Nouveau-Monde. Les garçons savent construire une maison, élever des palissades, abattre des arbres, et leurs sœurs ne leur cèdent guère en adresse quand il s'agit de monter à cheval ou de tirer un coup de fusil; elles sont aptes à diriger une laiterie, une basse-cour et tous les détails d'une ferme. Avec des enfants si bien préparés aux incidents d'une vie inconnue, et de plus, pieux et dociles, M. Hardy réussit dans toutes ses entreprises. En quelques années il devient un riche propriétaire de terrains et de bestiaux; les incursions désastreuses de ses incommodes voisins, les Sioux, sont repoussés, et *les jeunes colons* ont l'honneur de fonder dans la prairie américaine un établissement très prospère, fort bien nommé *mont plaisant.*

11. — Le titre choisi par M. Lucien Thomin ne laisse aucun doute sur ses intentions : *les Chevaliers de la dynamite ou déceptions d'un athée.* Avec une logique très facile à suivre et sans grands frais d'imagination, il montre aux moins clairvoyants les funestes conséquences des doctrines nihilistes. Des livres comme celui-ci devraient être nombreux et populaires ; ils pourraient rendre le bon sens aux pauvres égarés, en leur faisant voir l'abîme ouvert sur leurs pas et les préserveraient peut-être de la dangereuse contagion du socialisme.

12. — Qui a commis *le crime de Stillwater* ? Voilà la question qui émeut toute la population de ce bourg. On a trouvé M. Shachford assassiné dans sa maison ! Quel est le meurtrier ? Les recherches ostensibles n'ayant rien fait découvrir, la police continue ses investigations d'une manière occulte, et finit par accuser, avec preuves à l'appui, le neveu de la victime. Mais l'honnête garçon, parfaitement innocent, parvient à se disculper, et épouse sa fiancée, qui a eu la courageuse confiance de ne pas le croire coupable, malgré une foule de circonstances fortuites toutes contre lui. Cette petite histoire, qui n'est pas sans analogie avec beaucoup d'autres, se distingue par des traits de mœurs américaines et surtout par les détails d'une grève d'ouvriers mineurs très bien décrite.

13 et 14. — Sous ces deux titres peu attrayants : *Le renégat de Venise* et *Un doge conspirateur*, M. Posson raconte le sombre drame de Marino Faliero. Il groupe autour de cette figure historique quelques personnages de son invention, destinés sans doute à la faire ressortir et qui l'effacent souvent. Les descriptions de Venise, au quatorzième siècle, sont minutieuses et appuyées par des citations d'auteurs compétents. Mais, est-ce ainsi qu'on agissait, qu'on parlait et qu'on se battait en l'an de grâce 1354 ? *Qui lo sà* ?... Les gondoles

noires, les échelles de corde ou de soie, les bouquets reçus ou rejetés, les dagues, les épées et l'inévitable stylet se chargent de représenter la couleur locale.

15. — Dévoiler *le mystère d'un vieux château* serait enlever tout l'intérêt de cette histoire. Il vaut mieux laisser le lecteur à ses impressions de crainte, de terreur et de pitié. Le revenant de la tour maudite doit lui apparaître avec tout le cortège de suppositions nécessaire à l'entrée en scène d'un si redoutable personnage ; on regrétera de ne pas avoir cherché soi-même le mot de l'énigme avant de l'apprendre.

16 et 17. — Une constante prédilection pour la jeunesse entraîne Mlle d'Éthampes à lui attribuer toujours le grand rôle ; parfois peut-être aux dépens de la vraisemblance. Certes, la jeune Alix, ange gardien du foyer domestique, réconciliant son père avec sa belle-mère, peut servir d'exemple ; mais est-il naturel qu'une enfant de seize ans découvre, seule, l'auteur d'un meurtre commis l'année même de sa naissance ? Pour préparer ce triomphe à Jeanne de Coëtlec, il a fallu que la police oublie sur le lieu du crime des pièces à conviction très importantes, et que l'assassin, devenu propriétaire du château ensanglanté, n'ait pas eu la simple prudence de faire disparaître les traces accusatrices.

18. — Mme de Larroque, ayant pris à son service, comme femme de chambre, une orpheline nommée *Christine*, lui témoigne tant de confiance que sa nièce, élevée dans la maison, en devient jalouse. Laure épie la nouvelle venue et reconnaît bientôt que, loin de chercher à capter l'affection de sa maîtresse, la fidèle servante ne songe qu'à adoucir les chagrins d'une mère torturée par la mauvaise conduite de son fils. Après la mort de Mme de Larroque, Christine, pour continuer son œuvre de dévouement, devient sœur de charité.

19. — Si toutes les maisons d'éducation laïque ressemblent à l'institution *Leroux*, les pères de famille se garderont bien d'y placer leurs enfants. Quels tristes exemples pour la jeunesse que cette pension où l'injustice et l'hypocrisie, faisant lois, sont hautement pratiquées par M. Leroux lui-même, sa digne famille et presque tous ses subordonnés! Le pauvre petit garçon de dix ans, qui s'échappe de cette odieuse prison, après y avoir subi de longs mois de torture, est moins à blâmer qu'à plaindre. Son sort ne paraît guère plus rigoureux chez les sabotiers banques qui exploitent sa détresse, et la délivrance de tant de maux doit lui sembler un doux rêve, quand il expire dans les bras de sa mère, enfin retrouvée.

V. DE LA CROIX.

THÉATRE

1. *Smilis*, drame en quatre actes, par M. Jean Aicart, représenté pour la première fois à la Comédie-Française, le 23 janvier 1884. Paris, Ollendorff, pet. in-8 de 90 p. Prix : 2 fr. — 2. *Severo Torelli*, drame en cinq actes, en vers, par M. François Coppée, représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon, le 21 novembre 1883. Paris, Lemerre, 1884, pet. in-8 de 100 p. Prix : 2 fr. 50. — 3. *Le Maître de Forges*, pièce en quatre actes et cinq tableaux, par M. Georges Ohnet, représentée pour la première fois sur le théâtre du Gymnase, le 15 décembre 1883. Paris, Ollendorff, 1884, in-18 de 136 p. Prix : 2 fr. — 4. *Constantin, luttes et triomphes du christianisme*, drame en cinq actes, par M. l'abbé Bonnot. Paris, rue Cassette, 6, 1883, in-18 de 167 p. — 5. *Proverbes et comédies*, par Marie S. Franel. Paris, Sandoz et Thuilier, in-8 de 244 p. — 6. *Tragédies* du R. P. Longhaye. Tours, Mame, 3 vol. in-18 de 100, 110 et 120 p.

Depuis quelques mois beaucoup de pièces nouvelles ont été représentées, mais les grands succès ont été rares ; nous nous bornerons à parler d'œuvres qui ont offert de réels mérites littéraires et qui ont le plus longtemps occupé l'affiche.

1. — *Smilis* est une école des vieillards prise par son côté tragique. Il s'agit de l'un de ces mariages dont la dissonnance est signalée par le Basile de Beaumarchais. Cependant, la leçon doit paraître un peu forte à notre époque où la sénilité de l'homme du monde ne s'avoue guère que quand elle est devenue une décrépitude qui ne peut plus être niée. L'amiral de Kerguen, en effet, n'a que cinquante-deux ans quand il épouse une jeune fille qui effeuille encore les roses de son dix-septième printemps, mais qui paraît avoir pour lui une vive affection. C'est une orpheline que le vieux marin a recueillie tout enfant, sur l'un des rivages de la Grèce pendant la guerre de l'indépendance. Il l'élève avec la tendresse d'un père ; elle remplace, à son foyer, une épouse et une fille bien-aimées que la mort lui a ravies. Mais l'enfant d'adoption a grandi, elle est devenue charmante et la tendresse du vieux loup de mer finit par se transformer en un sentiment beaucoup moins paternel. Des partis se présentent pour la jeune fille. La jalousie que lui inspirent ces prétendants révèle à l'amiral la force de sa passion. Smilis, de son côté, frissonne à l'idée seule de quitter son protecteur, sa douce existence d'enfant gâtée, le toit hospitalier qui a abrité sa jeunesse. Elle répond à une demande formelle de sa main en se jetant au cou de l'amiral, en lui disant qu'elle ne veut pas d'autre époux que lui. Le voilà bien heureux ! Mais la désillusion, ou le châtiment — comme on voudra — commence le jour même où s'accomplit cette union disproportionnée. Le soir, comme de coutume, elle tend son front au baiser de son vieil ami, lui dit bonsoir en toute candeur et se retire dans sa chambre virginale. L'époux comprend alors — trop tard — que s'il s'est uni à celle qu'il aime d'amour, Smilis a épousé simplement l'homme qu'elle n'a pas cessé de considérer comme un père. Le parti du malheureux Kerguen est pris. Il ne fera rien pour fondre cette glace obstinément filiale, et, ce qui est plus éton-

nant, il reste fidèle à sa résolution. L'auteur nous l'avait pourtant représenté comme bien profondément épris, comme bien pressé de trouver en Smilis une compagne remplissant tous les devoirs et donnant toutes les joies qu'implique ce titre sacré ! D'autre part, la candeur de cette jeune personne qui a vu le monde, qui n'a pas même été élevée dans une maison religieuse, pourra paraître un peu bien excessive. Il y a là pour elle une bien invraisemblable absence d'informations, ou une pointe d'égoïsme diminuant l'intérêt qu'elle inspire. Quant à la réserve de l'amiral, une réserve qui ne se dément pas un seul instant, elle est fort respectable à coup sûr, mais elle exhale un son qui ne sort guère des cordes humaines. Quoi qu'il en soit, il arrive ce qui n'était que trop présumable. Six mois seulement s'écoulent, et Smilis se réveille un jour aimant un jeune aide de camp de son mari et adorée par lui. L'amiral apprend cet amour de la bouche même de son loyal subordonné et il se décide à mettre le sceau à son martyre. Il s'empoisonne pour assurer le bonheur des deux enamourés. Un tel excès d'abnégation a peu de chances de rencontrer beaucoup d'imitateurs et, cependant, il est d'un mauvais exemple. N'assure-t-on pas que le pistolet de Werther a été repris et rechargé par plusieurs jeunes suicidés ? Ce dénouement trop païen fait tort à l'ensemble de l'œuvre, qui est bien conduite, très finement écrite, dont les caractères sont bien tracés, notamment celui du contre-maître Martin, le sous-ordre et l'ami de l'amiral, l'ami comme l'est un caniche de son maître. Si ce drame pèche par la vraisemblance dans l'étude des passions, il était digne, par les qualités du style et très souvent par l'élévation des pensées, d'être accueilli dans la maison de Molière.

2. — Le *Severo Torelli*, de M. François Coppée, a été représenté un grand nombre de fois à l'Odéon, et la brochure en est à sa dixième édition. C'est donc un succès. L'auteur a pris l'embryon de son drame dans l'Italie du moyen âge. Près d'un siècle s'est écoulé, le quinzième, depuis que la république de Florence a subjugué sa sœur de Pise. Mais les Pisans ne désespèrent pas de recouvrer leur indépendance que préparent d'incessants complots. Le choix du sujet n'est pas absolument heureux, car enfin Pise est gibeline, c'est-à-dire appelle la domination des empereurs d'Allemagne, et Florence obéit aux traditions guelfes, dont la papauté est l'âme et qui sont favorables à l'autonomie et à la liberté de l'Italie. Les gouverneurs de Pise, pour la seigneurie florentine, sont des despotes, soit ; mais, en fait de tyrannie, la pire n'est-elle pas celle de l'étranger ? Admettons, toutefois, que le poète n'a attribué à ses héros que la passion idéale de l'affranchissement de leur ville, sans se préoccuper d'autres considérations politiques et historiques.

Vingt années avant le jour où s'ouvre l'action, Gian-Batista-Torelli

noble pisan, a été condamné à mort, à la suite d'une conspiration. Mais, au moment où il allait incliner sa tête sur le billot, le gouverneur Barnabo Spinola, qui est encore en charge, l'a sauvé du supplice. Torelli a accepté cette clémence, mais en disant au despote, devant le peuple assemblé :

Je te fais grâce aussi ; contre toi je désarme,
De mon côté sois donc, désormais, sans alarme ;
Mais seul par ce serment je me lie aujourd'hui,
Et s'il me naît un fils, tyran, prends garde à lui !

Or, un fils lui est né neuf mois après, et ce fils, Severo Torelli, qui a atteint sa vingtième année, est le chef reconnu et populaire des Pisans patriotes. Un nouvel acte de rigueur de Barnabo Spinola fait déborder le vase. Severo et ses amis rencontrent le moine Fra Paolo qui porte le saint ciboire. Ils jurent sur l'hostie la mort du tyran, et c'est le fils de Gian-Batista qui accomplira le meurtre. Cette bouillante jeunesse ne manque pas, à cette occasion, d'évoquer la mémoire d'Harmodius, d'Aristogiton, de Brutus, ces classiques représentants de l'assassinat politique. On peut trouver que le moment est assez mal choisi pour exhumer ces vieux et dangereux panégyriques !

Donna Pia, la mère de Severo, apprend de son fils lui-même l'acte sanglant qu'il va commettre. Elle le conjure d'y renoncer, et pour l'y décider, elle lui fait une foudroyante révélation. Adorant son époux qui allait mourir, elle a, vingt ans auparavant, racheté la vie de Gian-Batista au prix exigé par le barbare gouverneur. Severo est le fruit de l'adultère, il est le fils du tyran qu'il a juré d'immoler ! Traître à son serment, ou parricide, telle est l'effroyable alternative qui se dresse devant l'infortuné ! Le plus horrible combat se livre dans son cœur. Il est fou de douleur, de rage et de honte, quand l'un des conjurés se rend la nuit dans la demeure des Torelli pour donner à son jeune chef le moyen de tenir son serment. Bien que cruel et débauché, le gouverneur se rend tous les soirs, désarmé, dans une chapelle pour y fléchir le genou devant de saintes reliques. Ces indications décident Severo. Avec la complicité de Fra Paolo il est introduit dans la chapelle, mais il s'est arrêté à un compromis. Il offre la vie sauve à Barnabo Spinola à deux conditions. D'abord, il livrera sa bague montée en émeraude, qui a le privilège de faire obéir aveuglement ceux à qui elle est montrée. Ensuite, bien déguisé, il fuira au loin. Le gouverneur, paraît-il, n'est pas un lâche, car il refuse le marché, écarte son pourpoint et montre sa poitrine :

BARNABO.

Frappe au cœur et mon spectre, enfant de l'adultère,
Te poursuivra partout dans son sanglant linceul...

SEVERO (*s'élançant le poignard levé*).

Eh bien ! soyons damnés tous les deux !

(*Tout à coup une forme noire surgit, c'est Donna Pia, un couteau à la main, frappe Barnabo.*)

DONNA PIA.

Non, lui seul!

et le tyran expire. Donna Pia a écouté aux portes. Elle a entendu les instructions données à son fils, et elle a trouvé moyen de s'introduire dans la chapelle. Comment? C'est ce que l'auteur néglige d'expliquer et ce qui importe peu, d'ailleurs. Ce dénouement est incontestablement réussi, parce qu'il est inattendu. Le destin du héros pris entre deux devoirs terribles, hésitant entre la honte du serment violé et la révolte du sentiment filial est une conception vraiment épique qui commande l'intérêt. Quant à la forme poétique, elle est ce qu'on peut attendre de M. Coppée, dont le talent vient de forcer les portes de l'Académie. Cependant, quelques taches sont apparentes. *Cach* ne rime pas avec *vengée* (p. 102), mais c'est une échappée, sans doute! Une voix chante (p. 71) :

Tu m'as promis ton baiser
  Pour ce soir, ma brune;
Et je viens de me griser
  D'un rayon de lune...
Mais nous fuirons sa clarté
  Pour peu que tu veuilles,
Elle a l'air, les nuits d'été,
  De voir sous les feuilles...

et ces deux vers d'une coupe si rugueuse (p. 29) :

Eh bien! donc, écoutez... le moment où la cloche
Du dôme sonnera cette heure, il est proche...

Tout cela est-il bien digne de la muse de M. Coppée? Quelques parties de scène sont aussi assez malheureusement pastichées. Le dénouement est proche. Severo dit à son père (p. 96), entre autres discours un peu longuets pour la circonstance :

SEVERO.

... Appelle-moi ton fils, infâme! et tremble!
Un fils de toi doit être un monstre — que t'en semble?
C'est logique et puisque ce fils t'exècre, eh bien!
Il va probablement te tuer comme un chien...

BARNABO.

Me tuer?

SEVERO.

Tu pâlis et mon regard te glace
Je me croirais perdu, tenez, à votre place...

C'est du mauvais Victor Hugo. Ah! que j'aime mieux M. Coppée quand « il boit dans son verre! »

Mais, bien que très applaudi, ce drame donne lieu à des objections plus graves.

Le rôle épisodique de Portia aurait pu être supprimé sans dommage. Portia, qui est la maîtresse du gouverneur, est éprise de Severo.

Le hasard — hasard étrange! — le lui fait rencontrer juste quand il vient d'apprendre l'horrible secret. Elle lui fait une déclaration d'amour en forme, fort bien tournée pour le dire en passant..., et l'auteur le rend sensible à la tentation. Il lui fait dire :

... Je ne mourrai pas sans un baiser d'amour!

Quoi? en un pareil moment? quand une tempête d'angoisse et de désespoir est déchaînée dans son cœur? Quand sa main fiévreuse tourmente le manche de son poignard parricide?

Mais il reconnaît Portia, la maîtresse de son père, il la repousse, lui crie : arrière! c'est l'inceste! La courtisane se sent et se dit condamnée, mais elle ne sait pas ce que lui veut ce fou furieux. Inceste... pourquoi? Elle l'ignore absolument. La situation reste en l'air, et au théâtre tout doit être expliqué, non pas seulement pour le spectateur, mais pour tous les personnages qui prennent part à l'action.

Dans l'ensemble de son œuvre, l'auteur a mal pris ses mesures. Le premier acte, interminable, ne compte pas moins de quatre cent cinquante vers ; le quatrième n'en a que deux cents et le dernier deux cent vingt. C'est un petit corps qui a une trop grosse tête. Il y a défaut de proportion.

Mais un reproche plus sérieux peut être fait à M. Coppée. Est-ce bien correct, ce serment criminel devant l'hostie et non à la cantonnade, mais en plein théâtre? Mon Dieu! je n'aime pas les gros mots et je ne crie pas au sacrilège, mais c'est respecter bien peu les choses et les croyances les plus saintes. On peut croire, fut-ce par charité chrétienne, que l'auteur n'a eu en vue que l'effet produit, qui est saisissant, j'en conviens. Mais, certain autre passage du drame me gâte cette illusion. Pourquoi faire dire à Portia :

... Vous faut-il, pour me rendre jalouse,
Comme au pape Alexandre un sérail à Pérouse?

Ce dernier vers fait tinter un mauvais son de cloche et donne à l'œuvre une fâcheuse tonique. Je le dis avec douleur : il est, à notre époque, des poètes et des écrivains, même éminents, qui semblent aspirer à des succès de mauvais aloi en flattant les passions du jour, sauf à lancer leur esquif littéraire ou dramatique dans les courants qui conduisent aux abîmes. C'est quand le second empire s'est montré hostile, sinon à l'Église, au moins aux institutions qu'elle patronne, que M. Émile Augier a fait jouer son *Fils de M. Giboyer;* aujourd'hui, en pleine république athée, un poète de valeur jette une insulte à la papauté persécutée et proscrite. C'est, tout au moins, peu généreux.

3. — *Le Maître de Forges*, de M. Georges Ohnet, n'est ni un drame, ni une comédie; c'est une *pièce*, titre élastique qui donne toute li-

cence de mêler les deux genres. Très applaudie au Gymnase, cette pièce, puisque pièce il y a, fait le tour de la province et y récolte un regain d'émotion et de larmes. Prenons-la donc pour ce qu'elle est en réalité, l'un des grands succès de l'année. L'action dramatique paraîtra même supérieure au roman dont elle est tirée, et cela par la raison bien simple qu'une situation qui n'est pas sans défaut et qui paraît trop délayée dans le récit primitif est plus condensée et plus acceptable au théâtre. Mais voyons la donnée de l'œuvre.

La fille de la marquise de Beaulieu, Claire, nous est présentée comme l'une de ces héritières de bonne maison, bien trempées dans l'orgueil de la race, et dont l'air superbe confine à la fierté hautaine. Elle est fiancée au duc de Bligny, son cousin, fort grand seigneur, mais homme à bonnes fortunes, joueur, dissipateur. Tandis que Claire, qui l'aime, vit dans le doute et dans l'attente, le prodigue perd dans l'un des cercles de Paris des sommes importantes sur parole. C'est alors qu'un industriel fabuleusement enrichi, le fabricant de chocolats Moulinet, qui rêve pour sa fille Athénaïs une alliance à la mode, lui apparaît comme une providence, et paie ses dettes, à titre de futur beau-père. Athénaïs et Claire se sont connues au couvent, et l'une était à la tête du clan des jeunes bourgeoises et l'autre commandait au joli bataillon des filles nobles. L'antagonisme avait été fort accentué entre les deux principats en jupons. Cependant Moulinet ayant acquis un château historique dans le Jura, non loin de la demeure héréditaire des Beaulieu, sollicite la faveur de faire à la marquise et à sa famille une visite de voisinage. Après quelque hésitation, cette demande est agréée, et la pauvre Claire a la douleur d'apprendre d'Athénaïs elle-même la trahison du duc. Mais elle a une vengeance sous la main, une de ces vengeances particulièrement savoureuses au cœur d'une Ariane. Le jeune M. Philippe Dherbley, sans apostrophe, riche maître de forges des environs, adore Claire; il lui a voué un culte d'idolâtrie respectueuse et comme prosternée ; mais timide, hésitant, confit dans sa réserve, il n'ose se déclarer, même après avoir appris la ruine des Beaulieu, causée par la perte d'un grand procès. Claire n'hésite pas. Le duc de Bligny a osé suivre sa nouvelle fiancée chez la marquise, audace peu tolérable, même au théâtre. Claire présente intrépidement le maître de forges au duc comme son futur époux. Elle s'est vengée, mais à quel prix ? Le soir de son mariage, elle accueille Philippe avec un mépris outrageant — disons exagéré — elle repousse l'étreinte du mari avec emportement, avec un air provocateur. Il s'irrite à son tour, il lui déclare qu'elle a rompu le lien qui venait à peine de les unir, que pour éviter le scandale d'une rupture publique elle vivra sous son toit, mais en restant à jamais pour lui une étrangère. Elle accepte avec joie cette solution, cette règle

vie intérieure, mais ses sentiments ne tardent pas à changer du tout au tout. Sous le coup d'émotions si violentes elle tombe gravement malade. Tant qu'elle est en péril de mort, son mari ne quitte pas son chevet, l'entourant des soins les plus dévoués. Mais, après la guérison, Philippe se retranche dans un mutisme dédaigneux, dans une attitude glaciale. Elle en souffre, car elle a été touchée de la sollicitude qu'il a montré pour la conservation de ses jours. Elle n'entend, d'ailleurs, autour d'elle et au dehors, que l'éloge de Philippe, de ses talents, de sa générosité. C'est un héros, cet homme-là et elle l'a repoussé, et maintenant c'est elle qui l'aime ! En vain l'infortunée essaie-t-elle de lui faire comprendre que tout est changé dans son cœur, que le duc de Bligny n'existe plus pour elle, qu'elle est désormais toute au mari qu'elle a un instant méconnu. Peine inutile. Philippe persiste à méconnaître ces marques d'un repentir sincère, à dédaigner ces preuves d'une tendresse qui n'aspire plus qu'à la réconciliation. Et six grands mois s'écoulent ainsi. Mais cette situation est trop tendue pour ne pas amener une explosion. Athénaïs, mariée au duc, et reçue presque sur le pied de l'intimité chez les Dherbley, affecte d'être en coquetterie réglée avec le maître de forges. Claire est jalouse, mais comment interdire à son mari, pour lequel elle n'est rien, ces assiduités avec une rivale ? Elle prend l'étrange parti de faire appel à la générosité d'Athénaïs ; elle la supplie de s'éloigner, de lui épargner les tortures de la jalousie. La jeune duchesse, ou plutôt la fille de Moulinet, heureuse de voir la fière patricienne s'humilier devant elle, refuse de lui laisser le champ libre.., et Claire, exaspérée, s'écrie en présence de nombreux invités : « Duc, emmenez votre femme, si vous ne voulez pas que je la chasse devant tout le monde ! »

On juge de l'effet produit. Le duc de Bligny est bien forcé de prendre fait et cause pour sa femme. Une rencontre est décidée entre lui et le maître de forges qui doit aussi protection à la sienne. Les adversaires échangent deux balles au commandement, et le duc n'est pas atteint. Mais, au moment où il fait feu, Claire, restée invisible derrière un buisson, s'est élancée au devant du coup et tombe frappée. N'ayez peur ! La blessure est légère. La jeune femme revient à elle. Elle regarde Philippe avec angoisse. Elle lui dit : « Un seul mot.., m'aimes-tu ? — Je t'adore ! — Ah ! comme je vais être heureuse ! » — En conscience la pauvre Claire a bien gagné ce bonheur, et son mari le lui a assez longtemps marchandé.

Il faut louer l'auteur de la correction et de la clarté de son style. Il a renoncé à ces phrases tronçonnées, mutilées, qu'on pourrait dire sans queue ni tête, vrai jargon de théâtre, trop souvent usité sous prétexte de langage courant. M. Ohnet a mis au rancart cette élocu-

tion nègre, ou plutôt il a compris et je l'en félicite que dans le nègre on parle français... autant que possible.

Les personnages secondaires sont bien traités, je pourrais dire qu'ils sont favorisés. L'impertinence du duc et le mauvais ton du chocolatier sont très réussis. Il y a de la mesure et de la proportion dans les effets de scène, même dans ceux qui ont été amenés par des moyens discutables. Incontestablement, l'intérêt est bien ménagé, bien éperonné, et va grandissant. Cependant la critique réclame aussi ses droits.

Je ne m'attarderai pas à beaucoup récriminer contre le procédé facile qui consiste à charger un grand seigneur de tous les vices, et à attribuant toutes les vertus à un bourgeois, ou à ce qu'on est convenu d'appeler un enfant du peuple, comme si ce n'était pas faire de l'aristocratie et du privilège au rebours. Je me contenterai de prévenir M. Ohnet que cette façon d'établir des distinctions sociales est devenue bien banale et de bien mauvais goût, à force d'avoir servi.

Ce qui est plus grave, au point de vue spécial du théâtre, c'est d'avoir méconnu la loi de l'unité des caractères. Les deux héros de M. Ohnet, Philippe et Claire, se démentent à l'envi dans ces quatre actes. Ils se transforment vraiment avec trop de désinvolture, ou du moins sans transitions suffisantes. Il ne fallait pas nous offrir, en M. Dherbley, un timide et un réservé, pour en faire ensuite un fanfaron et un implacable. Pourquoi, au premier acte, le mettre décemment à genoux et à distance de son idole et au troisième accumuler fervent de sévérités féroces ? En vérité, la métamorphose est trop complète et ne se justifie pas assez. Certes Philippe a dû être profondément blessé de l'accueil que lui a fait sa jeune femme le soir des noces. Mais ce tort d'un instant devait-il être si durement expié ? L'amour a plus d'indulgence et moins de mémoire. Quand Claire revient à résipiscence, quand elle s'avoue vaincue, surtout quand il se sait aimé, lui tenir ainsi rigueur pendant six grands mois, c'est plus qu'excessif, ce n'est pas naturel. Il ne fallait pas le faire si épris et le rendre plus humain. Il y a contradiction. « Je la briserai.., » dit le terrible Philippe. Eh ! eh ! monsieur le maître de forges, fait-on ainsi passer ce qu'on adore sous le gros marteau ou le laminoir ! Prenez garde qu'on ne croie qu'il y a eu là une satisfaction de rancune bourgeoise contre une fierté patricienne !

Claire n'est pas moins dissemblable à la fin de ce qu'elle était au début. On peut admettre encore que l'amour plus expansif chez elle que chez Philippe ait assoupli cette nature altière qui avait, d'ailleurs, des torts à se faire pardonner. Mais montrer la hautaine fille de Beaulieu s'abaissant à supplier Athénaïs, s'humiliant devant sa rivale, c'est risquer un contraste par trop déconcertant. Je sais bien que

c'est précisément cette scène qui prépare l'explosion finale, mais payer un dénouement au prix d'une contradiction, c'est peut-être un peu cher.

Malgré ces imperfections — peut-être à cause d'elles, car je conviens que ces changements d'humeur amènent des situations plus corsées — ces quatre actes remuent les poitrines, mouillent les yeux et promettent à la scène un tempérament dramatique plein d'autorité. Si l'étude du cœur humain y est trop superficielle, les ressorts scéniques en sont bien trempés.

Nous profiterons de l'espace que nous laisse la rareté des pièces de théâtre proprement dites, pour nous occuper d'œuvres, d'inspiration dramatique aussi, mais non destinées à de véritables scènes.

4. — M. l'abbé Bonnot a puisé dans l'hagiographie et dans l'histoire proprement dite les matériaux essentiels de son drame. L'important est qu'il en ait bâti un édifice à bases solides et d'un bel aspect. Pour moi, je le félicite d'avoir si heureusement pris son bien où il l'a trouvé. L'épopée de Constantin, des luttes et des triomphes du christianisme, devait tenter la verve et le zèle apostolique de l'auteur et ils l'ont vraiment bien inspiré. La fin du règne de Dioclétien, la persécution qui en a été l'odieux couronnement, les embûches dressées sur les pas du premier César qui a embrassé la religion du Christ, la défaite finale de Maxence, infligée par Constantin combattant sous les plis du *labarum*, marquent les traits principaux de l'action dramatique développée en cinq actes par M. l'abbé Bonnot. Les détails historiques et de pure fiction y sont habilement fondus ; un dialogue toujours édifiant, presque toujours en situation, prépare bien et fait valoir les péripéties du drame. Dans l'ensemble, surtout au dernier acte, il y a de l'entrain et du mouvement. Toutefois, je reprocherai à l'auteur d'avoir reculé devant certaines difficultés qu'il était, certes, de force à surmonter. C'est ainsi qu'il fait accomplir dans la coulisse, par saint Pantaléon, un miracle qui, devant la rampe, lui eut ménagé de beaux et saisissants effets de scène. S'il s'est défié de ses forces, c'est excès de modestie. Ne sait-il pas que la cantonade refroidit singulièrement la portée d'un fait si propre à enflammer les imaginations ? Le style, en général, est à la hauteur du sujet. En cherchant bien, on y pourrait pourtant signaler quelques défaillances, ou quelques impropriétés. Cette phrase, par exemple, satisfait-elle l'oreille de M. l'abbé Bonnot : « Quant à faire ce que nous voulons, un disciple du Christ ne doit vouloir pouvoir faire que ce qui plaît à Dieu (acte Ier, p. 12). *Vouloir pouvoir* lui semble-t-il bien euphonique ? Je n'aime pas non plus l'instruction inattendue d'un gallicisme trop vulgaire dans une tirade d'un souffle épique, ou seulement dramatique. Tout barbare qu'il ait été, quand Valerius s'écrie : *Le tour*

était joué! je m'arrête court, ne fût-ce que pour retenir l'illusion scénique et la couleur locale qui vont s'envoler à tire d'ailes. Mais j'ajoute bien vite que ces légères taches sont bien rares, et que, d'ailleurs, un trait peut les faire disparaître.

Dans une préface écrite avec enthousiasme et aussi avec élégance, l'auteur exprime le vœu que le théâtre, qui est un dissolvant moral, devienne un adjuvant de la propagande religieuse. Je n'y contredis pas. Mais où sont les voies et moyens? M. Bonnot néglige de les indiquer et ne s'en préoccupe même pas. Cependant, il faut tenir compte des réalités. Quel *impresario* exploiteur voudra monter un drame comme le *Constantin* de M. Bonnot? D'autre part, quelle société d'ecclésiastiques, ou même de laïques pieux et opulents, voudra se mettre à la tête d'une entreprise théâtrale, même dans le sens chrétien, ou seulement la commanditer? J'ai grand'peur, je l'avoue, que des ouvrages comme celui-ci ne demeurent longtemps encore dans leur spécialité actuelle, qui est de figurer dans une fête scolaire, dans une distribution de prix. J'approuve le *desideratum*, mais je cherche le moyen pratique.

5. — Les six pièces — *Proverbes et Comédies* — qui composent le recueil publié par Mlle Marie S. Franel peuvent certainement rendre des services aux personnes éprises de l'art dramatique en chambre, c'est-à-dire au salon. L'appartement le plus exigu peut suffire aux exigences de leur mise en scène. Un simple paravent même n'y est pas toujours indispensable. Sous ce rapport, elles justifient leur titre général de : *Théâtre de famille*. Seulement, il y a un choix à faire dans ces canevas plus ou moins réussis. Dans le proverbe qui ouvre le livre : *Fais ce que dois*, l'auteur a peu logiquement fait ce qu'il ne devait pas faire en imitant ces dramaturges à gros grain qui, pour flatter le parterre des scènes de boulevard, accordent toutes les vertus aux plébéiens et chargent les grands seigneurs de tous les vices, ou au moins de tous les ridicules. Si ce n'était que faux et injuste, encore! Mais c'est d'un poncif et d'un banal qui devrait décourager l'imitation. Notez que dans les pièces suivantes l'auteur met en scène des comtesses, des marquises, des gentilshommes à titre que veux-tu. Si la noblesse lui est si peu sympathique, pourquoi tant blasonner ses personnages?

Un autre proverbe : *Quand les chats sont loin, les souris dansent*, dément un peu trop, il me semble, le ton généralement décent et convenable des autres compositions. Ces fillettes de dix-sept ans qui invitent leur petit cousin à souper, en compagnie de leur gouvernante et de son amoureux, cette valetaille qui, à l'office, va imiter les frasques du salon..., tout cela n'est pas d'une correction bien exemplaire, et le retour du chat, sous la figure d'une tante grincheuse, était

vraiment urgent. Ce petit scénario scabreux est à supprimer dans une édition subséquente et ces souris par trop délurées n'ont qu'à rentrer dans leur trou.....

Les deux dernières pièces sont, à coup sûr, les meilleures. Ce n'est pas qu'elles brillent beaucoup par l'invention et l'originalité, mais la cinquième renferme des traits touchants ou bien observés, et la sixième flagelle avec un certain entrain le travers qui consiste à s'occuper de trop de choses à la fois pour n'arriver à rien. L'auteur, en somme, a le sens de ce qui est bon et honnête et, sauf l'exception signalée, ses conceptions, souvent agréables, peuvent plaire en moralisant.....

6. — Que le R. P. Longhage pardonne à ma rude franchise. J'avoue que je ne m'embarquais qu'avec une certaine appréhension dans la lecture un peu touffue de ses trois tragédies. Je sais ce que sont, en général, ces productions qui, destinées à rehausser l'éclat des fêtes scolaires, en bannissent tout ce qui peut éveiller des émotions dangereuses ou simplement prématurées dans les jeunes âmes. Le respect qu'on ne saurait trop louer pour cet âge trop impressionnable — heureux âge ! — en exclut absolument l'intervention de « l'éternel féminin, » véhicule d'angoisse tragique dont l'absence est une difficulté de plus et une chance de succès de moins. Cependant, dès les premières scènes, j'étais rassuré. Je voyais même se changer en plaisir ce qui ne devait être, je le craignais du moins, que l'accomplissement d'un devoir. Je constatais, avec étonnement, une entente rare des jeux de scène, je voyais se dérouler, avec l'ampleur suffisante et la mesure nécessaire, une action bien conduite et développée dans un sentiment judicieux de l'optique théâtrale. Sur ce point le R. P. Longhaye pourrait, vraiment, en remontrer aux plus fiers de nos arrangeurs dramatiques. Sans être trop curieux, je voudrais les voir aux prises avec un sujet qui manque d'héroïne !.....

...*Jean de la Valette*, tragédie en cinq actes, nous rappelle les gloires du plus célèbre des ordres hospitaliers et guerriers. La défense victorieuse de Malte, sa métropole, assiégée par les Turcs à la fin du seizième siècle, est le cadre choisi par l'auteur. Il a accompli un véritable tour de force en faisant aboutir presque tout l'intérêt du drame au personnage du traître, d'ordinaire tant honni et voué à l'impénitence finale. Cette fois, au contraire, il s'agit de savoir si le commandeur La Cerda, qui devient félon par orgueil et par jalousie, finira par s'amender. Le grand maître Jean de la Valette s'y emploie et y met une patience et une longanimité, assez peu vraisemblables et nullement historiques, pour le dire en passant ; car, en temps de guerre et de siège, il n'y a pas de charité qui tienne, un chef qui livre à l'ennemi le poste qui lui est confié doit mourir, et... La Cerda est par-

donné. Il est vrai que l'auteur a voulu peindre seulement les effets de la grâce sur une âme qui semble perdue et n'offre nullement une clémence si périlleuse comme un exemple à suivre !

Helvetia, en quatre actes, « avec chants ad libitum, » nous reporte au temps où la Suisse, victorieuse de Charles le Téméraire, est sur le point de perdre dans des dissensions intestines tout le fruit de ses triomphes. Les cantons forestiers, jaloux de la suprématie qu'ils accusent les villes de s'arroger dans la confédération, sont prêts à en appeler au sort des armes. Mais l'intervention d'un saint ermite, le bienheureux Nicolas de Flue, produit l'apaisement et raffermit le lien fédéral qui allait se rompre. L'intérêt de cette donnée est d'autant plus vif que le personnage de l'ermite et le rôle pacifiateur qu'il a joué sont considérés comme absolument historiques. Cette fois le traitre subit congruement le sort réservé à ses pareils. Ça soulage toujours un peu ! Son châtiment est une leçon, un peu banale si l'on veut, mais qui va à bien des adresses... modernes. Ce tanneur démocrate qui rêve de devenir comte héréditaire de Genève, a trouvé bien des imitateurs dans les antichambres de Napoléon et — au comté près — en trouve encore beaucoup parmi nos plus fougueux égalitaires !

La troisième tragédie met en scène Edmond Campian, le diacre anglican devenu jésuite, missionnaire et martyr qui, dans l'histoire lamentable des persécutions anglaises au temps de la reine Élisabeth, apparaît comme l'une des figures les plus attachantes et les plus illustres. L'auteur a tiré un excellent parti de ce sujet dont les péripéties trop réelles sont faites pour remuer les âmes. L'auteur s'est visiblement inspiré de la gloire éclatante qui s'attache au nom de l'un de ses prédécesseurs dans l'apostolat. Il a cultivé avec amour la nouvelle fleur qu'il a voulu joindre à la couronne de son martyre. L'œuvre tout entière porte l'empreinte de cette pieuse sollicitude et de cette noble solidarité. Aussi brille-t-elle au premier rang des travaux du poète.

Le R. P. Longhaye a un souci extrême de la forme poétique. Le genre rugueux, cahotant, enjambant n'est pas son fait. Il estime que le vers doit être une musique et non un déchirement pour l'oreille. Le sien est souple, chantant, harmonieux. Mais il n'est pas fidèle à la césure pour en prendre plus à son aise avec la rime. S'il n'a pas, sous ce rapport, la richesse de Banville, qui parfois trahit l'effort, il n'a rien à envier à Coppée, à Sully-Prud'homme et autres poètes à la mode qui n'ont pas fait un fétiche de l'identité des consonnances. Grand est le talent du R. P. Longhaye, car il est le fruit de l'étude féconde et de belles aptitudes illuminées des rayons de la foi.

VICTOR VAILLANT.

THÉOLOGIE

Bible et théologie, ou exposé des rapports qui existent entre la science et la révélation, par Louis Puech. Approuvé par Mgr l'archevêque d'Albia et NN. SS. les évêques d'Arras, de Rodez et le Perpignan. 2e édition. Paris, Poussielgue, 1883, in-12 de xvi-460 p. — Prix : 5 fr.

L'auteur de ce volume a traité le même sujet — et à peu près sur le même plan — que nous avions traité nous-même, il y a quelques années, sous ce titre : *Comment s'est formé l'Univers* (2e édit. Paris, Palmé, 1881, in-12), et qu'avait abordé peu après, avec force emprunts (non toujours avoués) à notre travail, M. l'abbé L. Pioger, du clergé de Paris, chevalier de la légion d'honneur, membre de plusieurs sociétés savantes. (*L'Œuvre des six jours en face de la science contemporaine.*) Toutefois M. Louis Puech ne paraît avoir eu connaissance ni de l'un ni de l'autre de ces deux opuscules : car il émet parfois des théories tout opposées, sans paraître se rendre compte des objections que la lecture de l'un ou de l'autre eût très probablement fait naître dans son esprit. Donnons-en un exemple. Arrivé à l'œuvre du quatrième jour de l'hexaméron, l'auteur veut absolument que tous les astres, autres que la terre, aient été *créés*, c'est-à-dire tirés du néant absolu, en ce jour; que Dieu « par un *désir* (*sic!*) aussi rapide qu'un éclair de la pensée humaine », les ait placés dans le ciel (comme, avec sa baguette magique, sans doute, une fée de nos vieux contes), juste à ce moment précis. Cela est, selon lui, « d'une vérité qui ne permet aucune objection » (p. 177). « Dieu créa dans le ciel deux grands flambeaux... La création du soleil et de la lune peut-elle être formulée avec plus de netteté? Qui donc pourrait nier l'époque précise de leur naissance, quand l'histoire sacrée nous en fournit la date d'une façon si exacte? » Et plus loin (p. 185) : « En présence d'une narration si nettement exposée par l'illustre écrivain de la Bible, on ne peut plus faire remonter la lumière sidérale au premier âge terrestre. Il est de la dernière évidence (?) que l'enfantement de tous les corps enflammés dont le ciel est enrichi, fut produit pendant le quatrième jour, puisque Moïse leur assigne cette date d'apparition avec une telle clarté de termes qu'il est impossible de les combattre, à moins de nier absolument la valeur des textes. » Tout cela est assurément fort affirmatif mais n'en supporte pas mieux l'examen. Il n'est écrit nulle part dans la Genèse, malgré les assurances de l'auteur, que Dieu créa (*creavit*; en hébreu, BARA) le soleil, la lune et les étoiles au quatrième jour de l'hexaméron. Fiant *luminaria in firmamento cœli*, dit la Vulgate; Sint *luminaria in expansione cœlorum*, dit plus littéralement Walton (Gen., I,

14). Fecit *que Deus* (ou FECERAT, l'hébreu n'ayant qu'un seul temps pour les deux prétérits latins) *duo luminaria magna... et Stellas.* Ici l'écrivain juif n'emploie point le mot BARA (comme, au premier verset, en racontant la création ex nihilo : *In principio* CREAVIT *Deus...* BERESHIT BARA ELOHÏM...). Il se sert du mot HASAH, qui se traduit en latin par FECIT ou FECERAT, et dont la signification hébraïque exacte est : *former, façonner, fabriquer* avec une matière préexistante. En sorte que la traduction française la plus philologiquement exacte de ce passage serait : « Qu'il y *ait*, » ou : « qu'il *apparaisse* dans l'étendue des cieux des luminaires... » Et : « Dieu donc fit, » ou : « a fait, » ou : « avait fait deux grands luminaires... et les étoiles. » Aussi plusieurs de nos meilleurs commentateurs, dit le Dr Molloy (*Géologie et révélation*, trad. Hamard, p. 357) ont enseigné, sans aucune préoccupation géologique, que, avant que cet ordre (*Fiant luminaria*, etc.) fût donné, les corps célestes existaient déjà, ces corps étant représentés comme ayant été faits le quatrième jour, non parce qu'ils furent en effet créés ce jour-là, mais parce que les vapeurs qui en avaient dérobé la vue à la terre jusqu'alors, disparurent à ce moment. Du reste la plupart des exégètes modernes acceptent sans hésiter cette interprétation (Cf. Pianciani, Dr Reusch, Dr Molloy, Pozzy, l'abbé Hamard, l'abbé Arduin, P. Mir, S. J., l'abbé Motais, l'abbé Vigouroux, l'abbé de Foville, etc., etc.)

Notre auteur, au surplus, fait ici, sans s'en apercevoir, une curieuse pétition de principe. Après avoir posé une série d'affirmations dans le sens de celles ci-dessus reproduites, il annonce qu'il va faire une excursion dans le domaine scientifique pour constater que ces affirmations n'y rencontrent pas de contradiction : puis, une fois lancé dans cette « excursion, » il s'appuie constamment sur ces mêmes affirmations pour établir que la science doit les accepter. « A ceux, dit-il, qui placent la lumière sidérale au commencement de toutes choses comme un élément indispensable au mouvement de la planète, à ceux-là *nous répondrons en les renvoyant à la Genèse* qui en fixe l'apparition bien longtemps après. » Puis il ajoute cette conclusion étrange et à coup sûr inattendue, que « pendant la période chaotique, alors que la terre fixait peu à peu ses dimensions et sa forme, *elle ne pouvait guère participer au merveilleux accord rotatoire qui embrasse le monde entier.* » (??) Un peu plus loin, pour prévenir (p. 191) l'objection, tirée de l'exubérance du règne végétal, correspondant au troisième jour génésiaque et aux âges silurien, dévonien et carbonifère des géologues, il s'exprime ainsi : « Nous ne saurions rapporter l'extrême richesse végétale de l'époque de transition à l'existence du soleil, *puisqu'il n'existait pas.* » Mais c'est justement ce qui est en question ! Il ajoute, il est vrai, que la lumière solaire était remplacée

par « les *vomissements* (!) gazo-électriques qui s'échappaient puissamment des pôles. » Or, c'est là une pure hypothèse, infiniment moins facile à établir que la belle théorie qui s'appuie sur celle de Kant et de Laplace, et qui est universellement admise aujourd'hui.

On pourrait signaler dans ce livre, d'ailleurs intéressant, plusieurs erreurs d'appréciation du même genre, ainsi que des théories scientifiques passablement hazardées. Tout cela paraît résulter généralement d'une étude insuffisamment approfondie du sujet. L'auteur a le mérite d'avoir tiré à peu près tout de son propre fonds. Mais, dans des matières aussi complexes et aussi délicates, il est dangereux de s'aventurer sans une connaissance suffisante des auteurs (nous avons, l'avant-précédent, cité les plus autorisés) qui ont traité la même question.

Celle-ci est du reste l'une des plus sujettes aux variations résultant du double progrès des études exégétiques et des études scientifiques. M. Puech a, dans son volume, un canevas excellent pour produire, en une édition nouvelle, un œuvre parfaite. Qu'il veuille bien prendre soin aussi d'élaguer son style d'un certain nombre de néologismes non reçus et d'expressions peu heureuses. Pourquoi dire (p. 77) : le refroidissement *surfaciel* (!) ce qui est un barbarisme inutile, au lieu de dire *superficiel*? Qu'est-ce qu'une couche *cristalloforme* (p. 82) pour *cristalloïde?* Que signifient l'univers *spaciaire* (p. 99), le centre *distantiel* du pôle à l'équateur (p. 193), des attaques *intempérées* (p. 253), la *terre* friable et *terreuse* (p. 301)? Qu'est-ce, enfin, que *la pesanteur d'une colonne calorique* (p. 220) et des astres qui *révolutionnent* autour de leur masse (p. 180)? De telles taches déparent un écrit estimable, qui dénote, du reste, chez son auteur, tout ce qu'il faut pour arriver, par un soigneux travail de révision, à en faire un livre excellent.

JEAN D'ESTIENNE.

Méditations sur le sermon de Notre-Seigneur sur la Montagne, par le DUC DU MAINE, fils légitimé de Louis XIV; publiées pour la première fois, d'après un manuscrit authentique et précédées d'une notice historique par l'abbé A. MELLIER, prêtre de la maison des Chartreux, professeur à la Faculté catholique des lettres de Lyon, directeur de l'école ecclésiastique des nouvelles études. Paris, Palmé, 1884, in-8 de CLXXVIII-280 p. — Prix : 10 fr.

Voici un beau et bon volume, magnifiquement édité et qui fait le plus grand honneur aux presses de la *Société générale de librairie catholique*. C'est une œuvre inédite du duc du Maine, découverte chez un érudit curé de Trévoux, M. Jolibois, par un prêtre distingué de la maison des Chartreux de Lyon, professeur à la Faculté catholique des lettres, M. l'abbé Mellier. Le manuscrit était admirablement calligraphié, revêtu d'une riche reliure en veau fauve, d'un aspect et d'un caractère qui accusaient pleinement les premières années du dix-

huitième siècle. Il portait pour titre : *Le duc du Maine : Mémoires* et s'ouvrait par une épître dédicatoire *A mon fils, le prince de Dombes*. Le papier, l'écriture, le style, tout semblait prouver l'authenticité du manuscrit, tout, sans oublier une note de M. Jolibois, qui en établissait l'origine et la filiation. M. l'abbé Mellier n'eut plus de doute et lui sembla que c'était un devoir de ne pas laisser enfouir un pareil trésor. Il l'a donc publié avec un luxe typographique, digne de l'auteur et il l'a fait précéder d'une longue et substantielle notice sur le duc du Maine. Le fils légitimé de Louis XIV n'a point du tout dans la réalité de l'histoire, le niais prétentieux, poltron et terrible que représente Saint-Simon, son ennemi acharné. La nature l'avait doué des plus heureuses qualités et sa gouvernante Mme de Maintenon par une sage et large discipline, avait habilement développé ces qualités naturelles. Très intelligent, très instruit, il était en même temps très brave ; il avait fait preuve de courage dans les guerres de Flandre et d'Allemagne, et notamment à Fleurus. Son premier malheur, grave tort, dont il n'était pas responsable, ce fut sa naissance illégitime ; il le sentit profondément et ce fut ce sentiment joint à sa malheureuse boiterie, qui fut en grande partie cause de la timidité qu'il apportait dans le monde et à la cour. Son second malheur fut son mariage avec une petite fille du grand Condé, princesse spirituelle et instruite, mais ambitieuse et étourdie, manquant presque totalement de jugement. Ce fut elle dont l'amour-propre jeta le duc malgré lui dans la politique, et le compromit à son insu dans la conspiration de Cellamare. Ce fut elle aussi qui déploya à son palais de Sceaux, un luxe et des dépenses qui désolaient son complaisant mari. Lui était sincèrement pieux, les méditations aujourd'hui publiées en sont la preuve ; si elles n'ont rien de très brillant et de très touchant, elles sont profondément sages ; ce n'est pas le sentiment, c'est la raison qui y domine et avec cela une vraie connaissance de l'Écriture ; elles tracent d'excellentes règles de conduite pour les jeunes gens. Le prince auquel elles étaient adressées n'en profita pas malheureusement ; courtisan assidu de la frivole société de Louis XV, il en prit les habitudes et les mœurs et après une triste vie vite emporté à cinquante-cinq ans par une attaque d'apoplexie. Son frère, le comte d'Eu, généreux mais infirme, mourut deux ans sans alliance. « Il y avait eu sur le berceau de ces deux princes, le duc du Maine et le comte de Toulouse, dit excellemment M. l'abbé Mellier, la tache d'un double adultère ; Dieu retira sa main de leur postérité, leur refusa sa bénédiction qui seule rend les races fécondes. »

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Sermons, instructions et allocutions du R. P. Henri-Dominique Lacordaire des Frères-Prêcheurs. (Notices, textes, fragments, analyses). Tome Ier. *Sermons* (1825-1849). Paris, Poussielgue, 1884, in-8 de XII-503 pages. — Prix : 3 fr. 75.

Le P. Lacordaire tient une si grande place dans l'histoire de l'éloquence religieuse de ce siècle, où il apparaît aux yeux de beaucoup comme la personnification même de l'éloquence, qu'un grand intérêt s'attache aux moindres discours qu'il a prononcés pendant toute la durée de son ardent et fécond apostolat. Le P. Bayenne a donc obéi à une heureuse inspiration, à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir, en recueillant avec un soin pieux tous les fragments qu'il a pu retrouver de ces œuvres dispersées, pour en former trois volumes qui viendront heureusement compléter les œuvres déjà publiées de l'illustre disciple de Saint Dominique. Aujourd'hui, c'est le premier volume seulement de ce complément qui nous est donné, et bien qu'il comprenne certainement plus d'œuvres incomplètes que n'en comprendront les volumes suivants, à raison même de l'éloignement de l'époque à laquelle beaucoup appartiennent, il ne laisse pas que de présenter un très grand intérêt. On y voit le P. Lacordaire à ses débuts, s'exerçant sans bruit et sans gloire dans ces voies de l'éloquence où il creusera plus tard un lumineux sillon ; on le voit surtout dans la familiarité de certains sujets plus intimes et moins solennels que la plupart des discours publiés de son vivant, et où l'orateur, pour avoir peut-être moins de mouvement et d'éclat, n'en a que plus de charme.

Le premier volume comprend les sermons prononcés de 1825 à 1849 et quelques homélies prêchées dans l'église des Carmes durant l'Avent de l'année 1849. Les homélies, au nombre de sept, sont reproduites intégralement d'après la sténographie insérée dans la *Tribune sacrée*. Pas plus que pour les sermons reproduites dans leur intégrité, le texte n'en a été revu par le P. Lacordaire, et par conséquent ne saurait être considéré comme définitif. Et cependant elles sont charmantes dans leur simplicité ces homélies, consacrées à commenter le texte de l'Évangile du jour et à en faire, jaillir des leçons pour les âmes pieuses qui se pressent pour entendre le grand orateur, devenu simple *curé*, comme il le dit, et prêchant humblement et familièrement le prône à ses fidèles paroissiens. Quant aux sermons, l'éditeur les a reconstitués avec des éléments très divers : tantôt c'est un simple canevas trouvé dans les papiers du P. Lacordaire ; tantôt c'est une analyse plus ou moins étendue faite, soit par l'orateur lui-même dans quelque lettre à un ami, soit par des auditeurs désireux de fixer et de résumer les grands enseignements qu'ils venaient d'entendre, soit enfin par quelque journal catholique, heureux de recueillir la substance de ces discours et d'en faire profiter au loin les âmes chré-

tiennes ; tantôt c'est le texte dans son entier, tel qu'il a été écrit p l'orateur (un seul nous est arrivé sous cette forme) ou rétabli sur notes très étendues et rédigé par d'intelligents auditeurs, ou recueilli par la sténographie dans le négligé, mais aussi le mouvement de l'improvisation ardente. Quelques-uns de ces discours sont tout à fait remarquables : pour n'en citer que deux, le sermon sur la *Prédestination de sainte Madeleine* prêché à Saint-Sulpice, et celui la *Pauvreté* prononcé à Bruxelles, peuvent prendre place parmi les plus beaux de Lacordaire, le second, étude vigoureuse et éloq du problème de la pauvreté, le premier, œuvre exquise et p exemple nouveau de l'admirable délicatesse avec laquelle le P. Lacordaire savait traiter les sujets les plus difficiles. La pauvreté et l'aumône, c'est d'ailleurs un sujet sur lequel le P. Lacordaire revient souvent, car il aimait à mettre sa parole au service des œuvres de charité, et ce premier volume en offre plus d'un témoignage. Les autres sermons se rattachent aux sujets les plus divers. Ils témoignent tous d'une ardente foi, et d'un grand dévouement aux intérêts des âmes et à la cause de la vérité. P. Tam

---

Œuvres polémiques de Mgr Freppel, *évêque d'Angers*. Paris, Palmé, 1884, in-12 de 430 pages. — Prix : 3 fr. 50

L'éloquent évêque d'Angers étant presque toujours sur la brèche dans les combats qui se livrent sous nos yeux, il n'est pas étonnant que le recueil de ses œuvres polémiques s'augmente souvent d'un nouveau volume. Personne ne s'en plaindra, car les œuvres du genre sont de celles qu'on ne lira jamais trop et surtout qu'on ne fera jamais trop lire. En effet, c'est un arsenal pour les luttes dont la liberté et la vérité sont l'enjeu, et les chrétiens seront trop heureux d'y aller chercher les armes dont ils ont tant besoin et plus encore le principe d'énergie et la confiance qui font malheureusement défaut à tant d'âmes craintives et découragées. Ce volume comprend les discours prononcés par l'éminent député du Finistère, du mois de novembre 1883 au mois de juillet 1883. C'est l'histoire de huit mois de luttes, et quelles luttes ! budget des cultes, suppressions d'évêchés et d'évêchés, suppression des traitements ecclésiastiques, des bourses des séminaires, organisation ou plutôt désorganisation des fabriques et des pompes funèbres, expulsion des Bénédictins de Solesmes, tels sont les principaux terrains où les combats se sont livrés, et dont on devine suffisamment l'intérêt de telles luttes. A côté de ces discours, dont le dernier est un chef-d'œuvre de verve et de finesse en même temps que d'éloquence, figurent deux mémoires, l'une sur l'avis du Conseil d'État, relatif à la suppression des traitements ecclésiastiques, l'autre sur une singulière interprétation d'un arrêt

du Concordat commise par un ministre qui est pourtant payé pour le connaître. Ces indications suffisent largement pour montrer le profit que peuvent tirer d'un tel livre les catholiques qui ne se désintéressent pas des luttes pour la justice et la vérité. P. TALON.

JURISPRUDENCE

De la situation légale des Associations sans but lucratif en France et en Belgique, par J. VAN DEN HEUVEL, professeur à l'Université de Louvain. 2e édition. Bruxelles, F. Larcier; Paris, G. Pedone-Lauriel, 1884, in-8 de 358 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voici un livre qui paraît à son heure, un livre auquel les polémiques les plus récentes, les plus passionnées, — et pourquoi ne l'ajouterais-je pas? — les événements les plus douloureux, assurent une incontestable actualité.

La liberté d'association, ses conséquences immédiates, les difficultés qu'elle soulève au point de vue du droit public et du droit civil, la nature de la personnalité morale, telles sont les questions complexes et d'un intérêt vital qu'examine M. Van den Heuvel. Le *Polybiblion* (t. XXXVII, p. 105) a rendu compte de la première édition de cet ouvrage et en a fait ressortir toute l'importance et tout le mérite. Si j'y reviens aujourd'hui, c'est que l'auteur, développant considérablement sa thèse et ne bornant plus son horizon à la Belgique, a écrit un livre entièrement nouveau, où le lecteur français trouvera le dernier état de la doctrine, de la jurisprudence et de la législation sur les difficiles questions que soulève le droit d'association.

Des trois chapitres qui composent cette belle et solide étude juridique, les deux derniers me paraissent mériter une attention spéciale. Ce n'est pas que je méconnaisse l'intérêt qui s'attache à la théorie nouvelle de la personnalité civile, proposée par l'auteur, et l'importance des déductions qu'il en tire. Ce chapitre, placé en tête de l'ouvrage, constitue une dissertation brillante, d'autant plus instructive qu'en Belgique, comme en France et en Italie, il a été très peu écrit sur les difficultés du problème de la personnification. Mais c'est plutôt une controverse scientifique et avec le chapitre *Sur les Associations non reconnues*, nous entrons véritablement au cœur du sujet.

Les citoyens français, dans certaines limites très étroites fixées le Code pénal de 1810 et la loi du 10 avril 1834, peuvent former des associations poursuivant un but charitable, scientifique, artistique ou religieux. Le même droit est reconnu de la manière la plus large aux citoyens belges par l'article 20 de leur Constitution. Mais aucune loi n'est venue sanctionner cette faculté naturelle de se réunir et déterminer la *capacité* des associations sans but lucratif. S'il faut, pour fixer leur sort, recourir aux principes du droit commun, quels sont

ces principes? Quelle est la législation civile du droit d'association? L'auteur serre ici de plus près la question. Son argumentation vive et pressante déblaye le terrain, aussi bien des exagérations intéressées, jadis soutenues par les défenseurs des associations, que des subtilités mesquines, accumulées aujourd'hui par des légistes intolérants. Entre le système qui veut attribuer aux associations le droit de vivre d'une manière privilégiée, c'est-à-dire de jouir du caractère et des bénéfices de la personnalité civile sans l'intervention du législateur et le système qui cherche à leur retirer les avantages dont elles profitent par le moyen des droits individuels de leurs membres, il y a place pour une théorie plus vraie, plus juridique et plus conforme aux principes de la loi. Sans doute, il est exact de dire qu'en se constituant librement, les associations sans but lucratif n'ont pas obtenu le privilège de la personnalité civile, mais ce point acquis, ne doivent-elles pas pouvoir vivre et se développer à l'ombre des droits de leurs membres? A défaut d'un contrat de société ordinaire, rentrant dans le cadre déterminé par le Code pour les sociétés civiles, ne se forme-t-il pas entre les associés un contrat innommé tout aussi valable et légal? Le double système juridique de *l'intérêt pécuniaire* et de *l'interposition* développé par les adversaires est insoutenable. Il aboutit à des contradictions, à des non sens, à de criantes injustices. Qu'on y prenne garde d'ailleurs; le débat a une portée plus considérable que ne se l'imaginent certains juristes imbus de ces doctrines dangereuses. Le triomphe de leurs idées amènerait la ruine non seulement des corporations religieuses contre lesquelles semblent plus exclusivement dirigés leurs coups; il frapperait au cœur toutes les associations indistinctement.

Après avoir ainsi solidement établi la légitimité des contrats de société sans but lucratif, l'auteur insistant sur un point qu'il n'avait qu'effleuré dans la première édition, tire les conclusions des principes exposés. En matière de *droits réels*, les associations peuvent posséder valablement un local, un mobilier, une caisse. Au point de vue des *droits personnels*, les associés sont tenus dans la mesure où ils se sont engagés par l'adoption des statuts. Les difficultés, concernant le partage de l'actif social et la faculté d'ester en justice, trouvent également dans son système une solution simple et logique.

Une partie très remaniée de l'ouvrage est celle où M. Van den Heuvel analyse les principaux projets de réforme présentés pendant ces dernières années. Dans cette intéressante étude de législation comparée, il place en regard des dispositions si libérales du nouveau Code suisse de 1881, les théories étranges de M. Laurent en Belgique et le nouveau projet Waldeck-Rousseau en France.

Ennemi juré de la foi catholique et des œuvres multiples qu'elle

engendre, M. Laurent, chargé par le gouvernement belge de préparer la révision du Code civil, s'est empressé de proposer la législation la plus radicale et la plus violente. Non content de préconiser pour l'avenir les mesures de défiance les plus étroites contre les sociétés investies de la personnalité juridique, il supprime toutes les corporations non reconnues, les déclarant illicites et leur interdisant toute acquisition. Il va même plus loin ; il organise contre elles, au bénéfice des anciens propriétaires et à leur défaut, des communes autorisées par l'État, la revendication, c'est-à-dire la confiscation des biens qu'elles détiennent.

On lira avec fruit et intérêt le commentaire vengeur dont M. Van den Heuvel accompagne des dispositions inspirées aussi ouvertement par les passions politiques et antireligieuses. C'est une réfutation péremptoire de l'œuvre législative de M. Laurent, dont ce dernier ne se relèvera pas.

Moins odieuses peut-être, mais encore bien défiantes à l'égard de la liberté, sont les dispositions du projet Waldeck-Rousseau. Venant après les propositions Berthauld de 1872, Dufaure de 1880, Jules Simon de 1882, ce dernier projet marque un pas de plus dans la voie « antilibérale » où s'engage le parlement français. Il crée un régime d'exception et d'arbitraire, multiplie les mesures préventives à l'égard des associations d'après l'esprit qui les anime et consacre une distinction fausse entre le contrat d'association et le contrat de société.

L'auteur a eu l'heureuse idée de reproduire les passages les plus saillants des joûtes oratoires que se sont livrées, au Sénat comme à la Chambre, autour de cette question fondamentale des associations, l'école autoritaire et l'école libérale. Il nous donne même en annexe le texte complet du magnifique discours prononcé par M. Jules Simon à la séance du 5 mars 1883, au Sénat français.

Une série de contrats montrant comment *en fait* s'organisent les associations et quels sont les systèmes habituellement suivis pour assurer aux sociétaires la propriété de leurs meubles et la jouissance de leurs locaux, complète cet ouvrage dont on peut dire qu'il constitue la défense la plus brillante de la liberté d'association sur le terrain du droit commun. CH. DEJACH.

SCIENCES ET ARTS

Dictionnaire des sciences anthropologiques. Tome Ier, A.-G., Paris, O. Doin, 1884, in-8 de IV-560 p. — Prix : 15 fr.

La bibliothèque matérialiste, publiée chez O. Doin, vient de s'enrichir d'un dictionnaire des sciences anthropologiques. Il est destiné à

donner des notions sur tout ce qui a rapport à l'anatomie, la [illegible]logie, l'archéologie préhistorique, l'ethnographie, la démographie, [illegible] langues et les religions. Les signataires de la préface, parmi lesq[illegible] nous citerons MM. Hovelacque et G. de Mortillet, nous apprennent [illegible] c'est à peine depuis un siècle que l'homme a songé à se demander [illegible] il est, d'où il vient et où il va. Jusqu'à cette époque, les reli[illegible] seules avaient répondu à ces questions par *des réponses puériles*. [illegible]tes les religions tiennent au plus grossier fétichisme et la vie [illegible] n'est qu'un leurre. Le dictionnaire reflète fidèlement les idées de [illegible] préface. Citons-en quelques passages, pour que le lecteur soit bien [illegible] sur la valeur de cet écrit : page 144 : « Que l'athéisme soit fré[illegible] chez les individus, c'est là un fait qui n'est plus contesté que dans [illegible] séminaires; » et M. Letourneau affirme ensuite que si par athé[illegible] entend celui qui ne croit pas à l'existence d'un créateur immat[illegible] omnipotent, omniscient, les trois quarts du genre humain sont [illegible]

— Pour M. Lefèvre (p. 291) « le christianisme est un produit [illegible] logique et métaphysique de certains milieux intellectuels et [illegible] La conception chrétienne ne se recommande par aucun cara[illegible] original. Le catholicisme — forme politique du christianisme — [illegible] être défini, le gouvernement et l'exploitation de la terre, au [illegible] ciel, au profit des pouvoirs que le ciel délègue ou consacre. » — [illegible] de multiplier ces citations. La partie purement scientifique est [illegible] sur le même ton. M. J. Vinson, en parlant des savants qui se sont [illegible] cupés de l'accadien dit (p. 1) : « Ils ont cherché à reconstituer de [illegible] tes pièces ce vénérable idiome, et ont publié de grosses [illegible] tions, des grammaires, des dictionnaires et des chrestomathies; [illegible] tout accompagné de nombreuses divagations étymologiques. »

On le voit, ce dictionnaire ne saurait avoir aucune prétention [illegible] tifique. Le style ressemble à celui dont on a coutume à se servir [illegible] certaine petite presse. Les articles sont des plus légers, pour ne [illegible] dire davantage ; et il n'y a aucune exagération à dire que ces [illegible] dus savants matérialistes ne sont que des apôtres de l'igno[illegible] Aussi est-on étonné de voir, dans la liste des collaborateurs, le nom [illegible] M. de Quatrefages accolé à ceux de Mme Clémence Royer, de MM. [illegible] velacque et Lefebvre.

ADOLF DE CEULENEER.

Annuaire pour l'an 1884, *publié par le bureau des longitudes*. [illegible] Gauthier-Villars, 1884, in-8 de 910 p. avec fig. dans le texte et pl. [illegible] glyptique. — Prix : 1 fr. 50.

Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour 1[illegible] *Météorologie, agriculture, hygiène*. Paris, Gauthier-Villars, 1884, in-[illegible] 602 pages, avec fig. et diagrammes dans le texte et 8 cart. en [illegible] Prix : 2 fr.

La mise à jour de la partie technique, dans l'*Annuaire du* [illegible]

des longitudes de 1884, n'acquiert une importante spéciale que dans le *Tableau des Comètes*. Dans l'Annuaire de 1883, ce tableau s'étendait de l'année 1862 à l'année 1881 : dans celui de 1884, il comprend en plus les années 1861 à 1882. Cinq comètes furent observées en cette dernière année, et la plus célèbre d'entre elles, la comète *d* qui fut visible à l'œil nu, jusqu'au 7 mars 1883, est l'objet d'un article de près de quatre pages. L'auteur la considère comme faisant, avec les deux grandes comètes de 1843 et de 1880, partie d'un même système ayant une commune origine.

Ce qu'on peut appeler la portion littéraire de l'Annuaire, comprend, cette année, deux articles de vulgarisation scientifique ou *Notices* proprement dites et deux discours funèbres de M. l'astronome Janssen et de M. l'amiral Cloué. — Le plus considérable, le plus important de ces morceaux, est dû à l'illustre président du Bureau, à M. Faye. Il a pour titre : *Sur les grands fléaux de la nature*. Ces fléaux sont rangés au nombre de six et forment chacun le sujet d'un chapitre spécial. Ce sont : 1° *Les famines;* 2° *Les inondations et les déluges :* 3° *Les volcans;* 4° *Les tremblements de terre;* 5° *Les tempêtes;* 6° *Les trombes et tornados.*

1° *Les famines* se rattachent toujours à des phénomènes météorologiques. L'auteur le prouve par un aperçu sur les grandes famines relatées par l'histoire ainsi que sur celles, si fréquentes dans tous les temps, de la Chine et de l'Inde. Il indique, en terminant, la loi économique à l'aide de laquelle les peuples les mieux civilisés savent se soustraire aux famines, dans l'acception horriblement complète de ce mot. — Dans *Les inondations et les déluges*, sont décrits le Zuiderzée, les *polders*, les envahissements de la mer sur le delta du Gange, comme aussi aux âges géologiques, les oscillations relativement rapides de l'écorce terrestre encore peu consolidée, d'où émersions et immersions successives de vastes étendues. Les inondations proprement dites et paraissant périodiques de nos grands fleuves sont à peine indiquées, ce que l'on peut regretter. Le savant auteur les juge admirablement combattues, dans les plaines par le service des ponts et chaussées, par le service forestier dans les montagnes. « Ainsi soit-il ! ajouterons-nous. » — 3° *Les volcans* répondent à un ordre de phénomènes géologiques qui se sont perpétués jusqu'à nous. L'auteur en retrace l'historique en commençant par la grande catastrophe volcanique d'il y a quarante siècles, qui détruisit quatre des cinq villes de la Pentapole palestinienne et emporta la plus grande partie de l'île de Théra (Santorin). Il continue par les volcans aujourd'hui éteints de l'Auvergne et par la série des éruptions du Vésuve à partir de l'an 79 jusqu'à présent, mentionnant ensuite les récents cataclysmes d'Ischia et de Java encore présents à tous les esprits. Puis il

aborde l'étude de l'origine et de la théorie des volcans, combat vigoureusement, à ce propos, l'école nouvelle qui se refuse à admettre le feu central au sein de notre globe, lequel serait, d'après elle, l'état solide de la surface jusqu'au centre, sans aucune couche intermédiaire de liquide incandescent. — 4° *Les tremblements de terre* sont, par certains côtés, assez proches parents des phénomènes volcaniques ; du moins, parmi leurs causes, en comptent-ils une qui leur est commune avec eux ; la tension de la vapeur d'eau. La surface terrestre est imprégnée d'humidité jusqu'à une très grande profondeur. De là des vaporisations incessantes amenant des condensations brusques, des tensions excessives, également causes, à l'intensité près, des plus violentes commotions du sol comme de ses trépidations insensibles révélées seulement par le microphone et nommées microsismes. M. Faye rappelle l'histoire des deux mémorables tremblements de terre de Lisbonne en 1531 et en 1755, et donne les impressions et jugements qui lui sont personnels sur la catastrophe d'Ischia à la suite d'une minutieuse visite des lieux. — 5° *Les Tempêtes.* Pour trouver une description de tempête qui fût conforme aux véritables données de la science en même temps que vraiment littéraire, le savant astronome, qui n'est pas moins familier avec les classiques anciens et modernes, qu'avec les astres, a dû descendre la suite des temps jusqu'à Victor Hugo. Ni Homère, ni Virgile, ni Le Camoens, ni Chateaubriand n'ont rencontré la note scientifique en matière de tempête comme le poète contemporain dans ses *Travailleurs de la mer*. Bien qu'un peu ampoulée, parfois même amphigourique, cette description, dans son ensemble, est vraiment belle. L'auteur en cite les fragments les plus saillants et montre comment tout y est en parfait accord avec la science moderne. Mais la tempête essuyée par Gilliatt n'est encore, si effroyable soit-elle, que jeu d'enfant comparée aux cyclones et aux ouragans des régions intertropicales. Grâce toutefois à la connaissance de la loi des vents alizés et des grands courants équatoriaux d'où dérivent ouragans et cyclones, l'on peut aujourd'hui les éviter dans bien des cas. — 6° Les *Trombes* (sur mer) et *tornades* (sur terre), tourbillons sur les fleuves, sont comme une réduction des ouragans et des cyclones. Ce sont, en plus petit, les mêmes phénomènes en quelque sorte greffés sur les grands. Le très savant président du bureau des longitudes en donne une théorie dont il est l'auteur et qui, après avoir été, au début, accueillie avec une incrédulité générale de le monde savant, est aujourd'hui à peu près la seule acceptée. Ici ces mouvements tournants prennent naissance dans les courants supérieurs de l'atmosphère, se développent en descendant en forme de cônes renversés ; et c'est, quand ils approchent de la surface du sol ou qu'ils l'atteignent, que commencent les catastrophes sur leur passage.

Dans les considérations qui précèdent et suivent ces six chapitres, l'illustre savant fait preuve d'une foi bien robuste dans la science et les résultats que, selon lui, elle doit amener. Mais il fait preuve aussi d'un sentiment spiritualiste et chrétien qui, dans les temps que nous traversons, devient un acte de courage que l'on ne saurait trop louer.

On sait que les gouvernements des principaux États civilisés envoyèrent des missions scientifiques sur divers points, pour observer l'éclipse totale de soleil du 6 mai 1883. M. l'astronome Janssen, chef de la mission française, rend compte des travaux de cette commission et publie les rapports particuliers de chacun de ses collaborateurs. Les deux constatations les plus importantes, résultant de l'observation minutieuse du phénomène, sont, d'une part le caractère de lumière principalement réfléchie de l'enveloppe coronale, et de l'autre la non-existence de plus en plus probable des planètes intra-mercurielles.

Les deux derniers articles, qui suivent sont, en deux discours, l'éloge funèbre de M. Bréguet, le doyen d'âge des membres du Bureau, qui, par son travail persévérant, s'était élevé de la modeste condition d'ouvrier à celle de constructeur des instruments de précision nécessaires aux observations astronomiques. M. l'amiral Cloué, auteur du second de ces discours, s'est honoré par le souhait de « repos et de paix dans le sein de Dieu » qu'il a adressé, en terminant, du vénérable défunt.

C'est aussi dans les *Notices* que se remarquent surtout les heureuses innovations apportées, en 1884, à l'*Annuaire de l'Observatoire de Montsouris*. Mais ici les *Notices*, ne sont pas, comme dans l'autre Annuaire, des œuvres de vulgarisation et de délassement scientifiques : ce sont d'érudites et patientes recherches, matériaux laborieusement recueillis un à un pour permettre, dans un avenir encore inconnu, la construction d'un vaste et magnifique monument. Elles sont au nombre de quatre. La première, due à M. Descroix, météorologiste adjoint, et intitulée : *Magnétisme terrestre. — Première note*, donne, pour les années 1880 à 1883, les observations faites sur la déclinaison occidentale et l'inclinaison de l'aiguille aimantée, sur les heures tropiques du déclinomètre, sur la force horizontale magnétique de l'aiguille, etc. — La deuxième notice a pour titre : *Météorologie appliquée à l'hygiène et à l'agriculture*, et pour auteurs M. le Dr Marié-Davy, directeur de l'Observatoire et son fils M. Ferdinand Marié-Davy, aide-météorologiste. C'est dans cette Notice que sont gravés dans le texte les diagrammes annoncées ci-dessus, et jointes les huit cartes coloriées également mentionnées. Celles-ci sont d'une importante innovation. C'est la carte de Paris divisé en quatre-vingts quartiers teintés de différentes manières suivant l'intensité par quar-

tier de diverses maladies observées. La dernière partie de la N est affectée à la *météorologie agricole* proprement dite : elle est le d loppement et la continuation de la Notice parue sous ce titre dans l nuaire précédent, y compris la continuation des curieuses expér faites dans la presqu'île de Gennevilliers, sur les *cultures à l'eau d'ég* — Dans la troisième Notice sur l'*Analyse de l'air, des eaux météo des eaux d'égoût et des eaux courantes*, M. Albert Lévy, physicien laire, chef du service chimique, tout en continuant les observ des années précédentes, a surtout porté son attention sur l'analy l'oxygène dissous dans les eaux de diverses provenances, et a paré les résultats de ses observations de toute nature avec ceux observations analogues faites dans d'autres pays. — La quatri Notice, par M. le Dr Miguel, météorologiste-adjoint, est relative *Moisissures et bactéries de l'atmosphère* et s'occupe successiv 1° des « Semences aériennes des moisissures » ; 2° des « Se aériennes des bactéries » ; 3° des « Microbes des hautes r atmosphériques » ; 4° des « Variations horaires » (c'est-à-dire *par heure*) « des bactéries aériennes » (c'est l'œuvre d'un v héroïsme de patience !); 5° enfin des « Antiseptiques » au point des bactéries.

Nous ne pouvons entrer, en ce compte rendu déjà long, détail de ces merveilleux travaux d'observations non moins tieuses qu'arides, mais fécondes. Nous ne terminerons pas, to sans nous écrier : Honneur à ces infatigables ouvriers de la s honneur à ces modestes mais glorieux soldats du progrès fique, dont les labeurs sans répit et le dévouement désint amassent jour par jour les pierres d'un édifice que d'autres, doute, auront plus tard la gloire de construire.

JEAN D'ESTIENNE.

BELLES-LETTRES

Discours académiques et universitaires (1852-18 M. D. NISARD, de l'Académie française. Paris, Didot, 1884, i 248 pages. — Prix : 3 fr.

Un livre signé du nom de M. D. Nisard se recommande lui-même pour qu'il soit à peu près superflu de le signaler long à nos lecteurs. Entre tous les écrivains de ce siècle, M. Nis l'un de ceux qui ont montré le plus de conscience littéraire, suffit qu'il consente à publier un livre pour affirmer *a priori* mérite d'être lu. S'il était besoin de nouvelles preuves à ce s les trouverais dans les *Discours académiques et universitaires*. y trouve en effet bien autre chose que les badinages spirit

charmants et les compliments pleins d'adresse et d'ingéniosité qui remplissent trop de discours académiques, autre chose aussi que les pompeuses banalités dont regorgent les discours de distributions de prix. Ses discours académiques sont des études littéraires extrêmement soignées des écrivains qui en sont l'objet, et je serais bien étonné que ses appréciations ne fussent pas des jugements définitifs. Dire que ces écrivains se nomment de Féletz, Musset, Ponsard, Gratry, le duc de Broglie, Cuvillier-Fleury, Saint-René-Taillandier, c'est faire deviner suffisamment l'intérêt des pages qui leur sont consacrées.

A l'époque où les distributions de prix officielles étaient présidées par des hommes sérieux, M. Nisard en a présidé quelques-unes et y a prononcé des discours qu'il nous procure le plaisir de lire, à nous qui ne les avons pas entendus. Ces discours portent bien un peu trop la griffe universitaire pour satisfaire absolument ceux qui ne sont pas de la maison ; mais il s'en dégage toujours des enseignements élevés exprimés dans un excellent style : c'est chose trop rare aujourd'hui pour ne pas mériter d'être louée sans réserve. Il serait bien avantageux pour le goût français que les discours de M. Nisard eussent beaucoup de lecteurs. E. DE LA D.

Franzœsische Studien (*Etudes françaises*), sous la direction de G. Kœrting et E. Koschwitz, 1er fascicule. Heilbronn, chez Henninger. 1881, in-8, 126 p. (Il paraîtra par an trois ou quatre fascicules formant ensemble un volume d'environ 500 pages). — Prix de l'abonnement : 18 fr. 75. Prix du premier fascicule : 5 fr. 65.

Ces études se proposent de publier d'une façon rapide et complète des articles d'une certaine étendue sur la grammaire et la littérature françaises à partir de la fin du seizième siècle. Elles auront l'avantage de mettre à la disposition d'un plus grand nombre de lecteurs des travaux importants, dont la publication isolée ou fragmentaire rendrait l'acquisition difficile, et de former, pour le français, en réunissant un ensemble de matériaux précieux, un répertoire philologique analogue à ceux qui existent déjà pour le latin, le grec et l'allemand.

Ce premier fascicule comprend deux études : l'une sur la syntaxe de Voiture, par W. List (page 1 à 40) ; l'autre (de 41 à 126), sur la versification comparée de Desportes et de Malherbe, par P. Grœbedinkel.

M. List examine l'une après l'autre les différentes parties du discours, article, pronom, verbe, etc., et compare, pour chacune d'elles, les manières de parler de Voiture avec celles que l'usage a suivies avant et après lui. Tous les écarts syntaxiques entre le style de Voiture et le style moderne sont soigneusement, minutieusement relevés

et, pour la plupart, transcrits en entier. Ainsi, il note l'article supprimé dans des phrases comme celle-ci : L'astre qui prenait l'art de nous peindre ; le conditionnel, mis pour l'imparfait, dans cette autre : si vous *sçauriez* de quelle sorte, etc.; *auparavant* pour *avant* cela ; *devant qu'il* y eut des rois en Castille, pour *avant que ;* et ainsi de suite.

Un certain nombre de ces citations nous feraient croire que l'auteur n'a de notre langue qu'une connaissance incomplète. En voici quelques-unes, dans lesquelles il s'imagine que Voiture s'écarte de notre façon actuelle d'écrire : « Au dernier voyage *que j'ai* eu l'honneur de faire avec vous. » Selon l'auteur nous dirions *que j'aie.* « J'en donnerais encore autant pour trouver un autre homme *comme* vous. » Il pense qu'au lieu de *comme*, nous mettrions *que*. Après avoir dit que Voiture emploie souvent *de* après des adjectifs qui demandent ordinairement *à*, il transcrit cette phrase : « Il eût été plus aisé *de* rouler la sphère de feu à celle des éléments. » Nous avons compté une vingtaine de semblables inexactitudes.

On ne peut faire le même reproche à M. Grœbedinkel. Il connaît toutes les nuances, toutes les délicatesses de notre langue, et il sait les analyser. Son travail sur Desportes et Malherbe est très remarquable, tant pour la hardiesse du problème qu'il se pose, que pour la sagacité avec laquelle il en démêle les éléments et la sûreté avec laquelle il le résout. Quelle est la valeur exacte des éloges donnés par Boileau à Malherbe, comme au réformateur de la poésie française ? Voilà la question. Pour que la réponse soit claire, complète, et désormais à l'abri de toute contestation, il prend Desportes, le poète que Malherbe a le plus impitoyablement critiqué, et il les compare l'un avec l'autre. Pour établir cette comparaison, il examine successivement tous les divers éléments de la versification, savoir : la manière de compter les syllabes, le rythme, la période, la strophe, la rime, l'harmonie de la rime et du vers, enfin l'hiatus. Il ne pouvant entrer ici dans le détail de chacun de ces points, nous voulons du moins donner une idée de l'examen minutieux auquel il se livre, et de la valeur mathématique des conclusions qu'il sera en droit de tirer.

Voici la moyenne des formes rythmiques employées par les deux poètes ; le premier chiffre se rapporte à Desportes, le second à Malherbe.

« Sur cent alexandrins, formes anapestiques : 23-27 ; iambiques : 23-17 ; mêlées : 48-48 ; exceptionnelles : 6-8 ; anapesto-iambiques : 16-15 ; iambo-anapestiques : 32-33. »

Dans ce travail patient autant que modeste, il ne s'est pas borné à examiner les alexandrins dans leur entier, il en a décomposé les mots

mistiches, et voici le résultat de cette nouvelle comparaison : « Sur cent hémistiches, formes anapestiques : 49-50 ; iambiques : 48-46 ; exceptionnelles : 3-4. »

Mêmes recherches sur les vers de sept et de huit pieds, et sur tous les autres points ci-dessus énumérés.

Les chapitres les plus intéressants et les plus neufs sont ceux qui traitent du rythme et de l'harmonie. La langue française possède, sous ce rapport, des ressources dont les grands poètes eux-mêmes, tout en les utilisant, ne se sont pas toujours rendu compte, et dont la plupart ignorent le secret. L'auteur de cet article a su les découvrir et les soumettre à une analyse assez profonde pour faire entrevoir la possibilité de les ramener à des principes et d'en déduire des règles, dont les écrivains futurs pourraient profiter.

Indépendamment de cet avantage, qui consiste à donner à la langue une plus entière conscience d'elle-même, des études de ce genre sont le fondement nécessaire, à notre avis, de toute histoire littéraire sérieuse, qui s'inspire, non de l'autorité de tel ou tel nom, ou de préférences personnelles, mais de la réalité objective, à laquelle on parvient par l'observation exacte des faits. J. N. WAGNER.

Les petits Chefs-d'Œuvre. *Chansons d'Hégésippe Moreau.* Paris, Jouaust, 1883, in-16 de VII-104 p. Prix 3 fr. 50. — *Le Glorieux*, par DESTOUCHES, même libraire, 1884, in-16 de XVI-142 p. Prix : 4 fr. — *La Coupe enchantée*, même libraire, 1884, in-16 de XX-109 p. Prix : 3 fr. 50.

Dans une note des chansons d'Hégésippe Moreau (p. VI) M. Piedagnel rappelle les contes et poésies choisies du même auteur, également publiées par lui, et les articles flatteurs dont ce volume a été l'objet dans le *Figaro*, le *Paris Journal*, l'*Artiste*, le *Soleil*, le *Voltaire*, l'*Illustration*, etc., etc. Le *Polybiblion* a été compris dans les *et cætera*, car lui aussi s'était plu à rendre justice à cette édition. Il est vrai que nous louions beaucoup l'éditeur d'avoir laissé de côté les poésies libres et irréligieuses et que ce sont elles qui forment la plaquette nouvelle. Pour notre part, et en ne parlant même qu'à un point de vue purement littéraire, nous préférons l'Hégésippe Moreau que M. Piedagnel nous a présenté d'abord ; nous le trouvons bien plus original, bien plus réellement poète que dans ces couplets dont la gaîté ne semble pas franche et qui sont comme les échos de Bérenger. En tout cas, M. Piedagnel a parfaitement fait de ne pas mêler les pièces du second recueil à celles du premier, celles-ci auraient trop souffert de ce voisinage.

Dans cette collection des petits chefs-d'œuvre, où les chansons d'Hégésippe Moreau ont pris place, un peu aisément, M. Jouaust a

publié une des meilleures comédies de Destouches : le *Glorieux*. Le comte de Tuffières est demeurée un excellent type et bien des vers heureux de cette pièce sont dans toutes les mémoires. M. Georges d'Heylli a fait précéder le *Glorieux* d'une notice sur Destouches dans une autre pièce, le *Philosophe marié*, ne serait peut-être pas indigne de figurer dans la collection de M. Jouaust. C'est encore M. G. d'Heylli qui a écrit la notice sur Lafontaine placée en tête de la *Coupe enchantée*, tâche difficile dont il s'est aussi bien tiré que possible, car il est des écrivains dont il devient bien malaisé de parler, que dire de Lafontaine après l'excellent travail de M. Mesnar? La *Coupe enchantée* à laquelle collabora Champmeslé, est la meilleure des médiocres comédies du fabuliste et n'est vraiment qu'un bien petit chef-d'œuvre — puisque chef-d'œuvre il y a. — A cette pièce et sans doute pour donner un peu de corps au volume on a joint des emprunts faits à Boccace, à l'Arioste et à Lafontaine lui-même. N'y aurait-il pas eu avantage à remplacer ces morceaux si connus par une petite étude sur la donnée qui fait le fond de la comédie. Ce travail n'eut pas déplu dans notre temps de littérature comparée. Le conte des *Oies de frère Philippe* est un de ces récits venus de l'Orient qui ont eu le plus de vogue : on le trouve dans le *Ramayana*, dans *Barlaam et Josaphat*, dans les *Anecdota græca* de Boissonade ; dans le *Promptuarium exemplorum*, dans les *Cento novelle antiche*, dans *El libro de los Exemplos*, publié par Gayangos, dans un espèce de traité de morale Fiore *di Virtù*, dans les exemples en vieil italien publiés dans la *Romania*, tome III, exemple 44. Un de nos anciens poètes, Martin Franc a raconté aussi en quelques vers cette historiette. A propos de la *Coupe enchantée*, l'autre conte qui, dans la pièce de Lafontaine, se mêle à celui des *Oies de frère Philippe*, M. d'Heylli a indiqué avec raison le fabliau de Court-Mantel et quelques autres références. On pourrait y joindre un chant populaire que M. Ferraro a donné dans la *Rivista di filologia romanza*, vol. II, p. 196. TH. P.

Lettres à Émilie sur la mythologie, par DEMOUSTIER, avec une préface par PAUL LACROIX et des frontispices gravés par LABROUSTE. Paris, Jouaust, 1884, 3 vol. in-16 de XLII-216, 186 et 250 p. — Prix : 18 fr. (*Bibliothèque des Dames.*)

Celui qui, il y a une quarantaine d'années, aurait annoncé que vers la fin du siècle l'un des premiers éditeurs et imprimeurs de Paris publierait une charmante édition des *Lettres sur la mythologie*, celui-là eut certes passé pour un faux prophète. Alors semblait accompli le vœu exprimé dans ce vers :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?

Le grand mouvement romantique paraissait avoir pour jamais mis en fuite tous les dieux de l'Olympe et Demoustier quand, d'aventure,

on se rappelait son nom, était cité comme un fâcheux modèle de mièvreries et de fadeurs. A bien des gens il se montre aujourd'hui tel qu'on le voyait alors, et tous ses petits madrigaux, pour bien des lecteurs, auront peu de charme. On doit reconnaître toutefois que, pendant un certain temps, on fit trop bon marché de la mythologie. Il faut nécessairement en avoir des notions pour apprécier les œuvres de beaucoup de poètes, de sculpteurs, de peintres et s'il était prouvé que Demoustier put donner ces connaissances nécessaires, on s'étonnerait moins de le voir redevenir à la mode. Mais son livre peut-il offrir ces enseignements ? Ce n'est plus ainsi que l'on comprend l'étude de la mythologie païenne qui, comparée à d'autres mythologies, a certainement un grand intérêt scientifique. Quoi qu'il en soit, les lectrices possèdant déjà les jolis volumes de la collection qui leur est spécialement destinée, voudront placer l'ouvrage de Demoustier dans leur bibliothèque.

M. Paul Lacroix, qui, en dépit des années, a conservé un esprit assez jeune pour ne pas mépriser les petits vers galants, a pris sous sa protection les *Lettres sur la mythologie* et les a fait précéder d'une notice fort détaillée sur leur auteur. Elle renferme une petite erreur. De M. Benoît, qui épousa la belle Émilie, le bibliophile Jacob fait un banquier (p. XI). M. Benoît fut chef de division au ministère de l'intérieur après le 18 brumaire ; conseiller d'État en 1814, en 1823 il fut nommé directeur des contributions indirectes et, en 1828, ministre d'Etat, membre du conseil privé. Il mourut en 1834. TH. P.

Faust von Gœthe, *mit Einleitung und fortlaufender Erklærung* (Le *Faust de Gœthe, avec introduction et commentaire perpétuel*), par SCHRŒER, deuxième partie. Heilbronn, 1881, chez Henninger, in-8 de CI-441 p. — Prix : 6 fr. 60.

Nous pourrions redire ici ce que le *Polybiblion* a dit déjà du premier Faust de M. Schrœer : son courage à aborder de front les difficultés du texte ; l'excellence de sa méthode, qui appuie ses explications sur la vie même de Gœthe, ses autres écrits et surtout sa correspondance ; enfin le soin religieux avec lequel il s'attache à fixer juqu'aux moindres détails orthographiques. Si nous parlons de soin, religieux, on voudra bien remarquer toutefois, que, dans notre pensée, ce terme, qui est un éloge, renferme en même temps une critique. M. Schrœer a voué au grand poète un vrai culte, si bien qu'il semble n'avoir des yeux que pour admirer. On sait que déjà le premier Faust, admirable dans son ensemble, a été blâmé, dans quelques scènes, et que le second a été tout simplement regardé, par quelques-uns, comme un tissu d'incohérences, de bizarreries, d'absurdités, ou tout au moins d'énigmes indéchiffrables, où le plan est défectueux, où la langue même laisse parfois à désirer. Ce qui semblerait confirmer leur

sentiment, c'est que le plus grand nombre de ceux qui ont voulu faire connaître Faust au public français, se sont bornés à en traduire la première partie. Pour M. Schrœer, la seconde est « admirable dans les détails et dans l'ensemble. » On s'attendait à le voir justifier son admiration, en indiquant d'abord la grande pensée qui domine le tout, ensuite la perfection des développements destinés à la faire ressortir. Mais, dans sa longue introduction et dans ses nombreuses notes nous cherchons en vain cette double indication. Comme ses devanciers, il se contente d'analyser la pièce acte par acte, scène par scène, en suivant le texte pas à pas. On dirait que certains commentateurs, dans leur vénération pour le poète, se reprocheraient la moindre critique comme une impiété. Si, à l'imitation de Gœthe, qui fut le plus indépendant des hommes, ils savaient être un peu plus indépendants eux-mêmes, voici quelques remarques que le texte leur suggérerait.

Le salut de Faust, tel sera le dénouement. Comment sera-t-il sauvé ? par l'action. On devrait donc le voir agir. Mais, au lieu d'actions, on ne voit guère qu'une série de tableaux fantasmagoriques où le héros a lui-même très peu de part. Il y paraît moins un homme qu'une ombre ; et c'est parce qu'il n'a presque rien d'humain, qu'il n'y a presque rien, dans cette seconde partie, qui nous touche, rien de vivant, rien de dramatique. Remarquons, en outre, que ce salut auquel on le fera parvenir, c'est bien le salut dans le sens théologique, c'est le ciel où Dieu règne environné de ses anges, tels qu'il nous ont été montrés dans cette scène magnifique par laquelle s'ouvre le premier Faust, c'est le ciel chrétien avec Marie, la reine des cieux, avec les chœurs des saints docteurs, avec les saintes femmes au nombre desquelles se trouve Marguerite pénitente. Si donc c'est en agissant qu'il arrivera au ciel, quelles devront être ses actions ? Evidemment des actions chrétiennes, ou au moins, s'il fait des fautes, le repentir. Mais, dès le principe, Faust n'est plus chrétien, il ne prie pas, se donne au démon, commet de grands crimes et ne se repent pas. Aussi Mme de Staël, qui ne put voir que la première partie, termine-t-elle ses appréciations par cette remarque : « L'intention de l'auteur est sans doute que Marguerite périsse et que Dieu lui pardonne ; que la vie de Faust soit sauvée, mais que son âme soit perdue. » Tel est, en effet, le sort de Faust chez tous les autres auteurs qui ont traité ce sujet, à l'exception du seul Lessing, qui, lui aussi, a voulu le sauver ; mais Lessing, dans son bon sens, crut ne pouvoir le faire qu'en recourant à l'artifice employé déjà par Euripide en faveur d'Hélène : le pacte et les autres aventures sont attribués, non à Faust, mais à une sorte de forme aérienne, faite à son image, dont le démon est le jouet. L'intention de Gœthe, au contraire, était que Faust arrivât au salut tout en suivant le chemin qui conduit à l'abîme. Et

est-il possible de ramener à l'unité deux directions aussi divergentes, et, dans une telle entreprise, le plus puissant génie, s'appelât-il Gœthe, ne devait-il pas échouer? Admirable dans la peinture de Marguerite, admirable encore dans la scène finale, parce que, comme dans Iphigénie, son chef-d'œuvre, il s'est pleinement inspiré de l'idée chrétienne, n'est-il pas défectueux dans le développement du caractère de Faust, précisément parce qu'ici l'idée chrétienne a été en partie sacrifiée?

Voilà, ce nous semble, des questions qu'un commentateur devrait se poser et résoudre, avant de déclarer que tout, dans ce poème, est parfait.

A part ces lacunes, nous n'avons que des éloges à donner à M. Schrœer. Pour la partie matérielle de l'ouvrage, pour la lucidité des explications, pour l'abondance et le choix des passages analogues ou parallèles, ce livre est le plus complet qui ait paru jusqu'ici.

J. N. WAGNER.

Essais de littérature anglaise par JAMES DARMESTETER. Paris, Delagrave, 1883, in-12 de XVI-294 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les divers morceaux recueillis dans ce petit volume ont déjà paru, soit sous forme d'introduction dans des éditions classiques de Shakespeare et de Byron, soit sous forme d'articles dans les journaux. Ils ont été revus, corrigés et considérablement augmentés, nous dit l'auteur. Une lettre à M. G. Guizot sur l'étude de l'anglais en France sert de préface : M. Darmesteter y donne la préférence à l'anglais sur l'allemand, au point de vue de l'utilité générale ; il assure même qu'il n'y a en Allemagne que deux écrivains, Gœthe et Heine. Avec un peu de curiosité il pourrait s'en faire indiquer bon nombre d'autres. Les notices sur Shakespeare et sur Byron se ressentent d'avoir été écrites pour des élèves : elles reproduisent sommairement quelques faits et quelques dates qu'on trouve facilement partout. La notice sur Byron manque même totalement de critique littéraire, et Moore a fait les frais de la partie biographique. Dans une étude plus développée et vraiment intéressante sur *Macbeth*, M. Darmesteter analyse chaque scène, indique les sources, la légende et l'histoire, et suit la destinée de *Macbeth* en Angleterre et en France. Tout ce qui peut servir à faire comprendre et goûter le drame se trouve là fort bien résumé, mais on serait déçu si l'on y cherchait des documents nouveaux ou des aperçus originaux. Les remarques sur le rythme, la curieuse statistique des enjambements, des terminaisons légères, etc., sont empruntées aussi aux travaux anglais, mais elles sont utiles à l'intelligence d'une prosodie très différente de la nôtre. Les études qui suivent, sur Shelley, Wordsworth et Browning, ont l'avantage de

nous entretenir de poètes moins connus en France et qui ne me semblent même pas destinés à jamais s'y populariser. Enfin le volume se termine par quelques pages émues sur une jeune Hindoue, miss Toru Dutt, morte à vingt et un ans, après avoir écrit deux volumes de poésies en anglais et un roman français. Pourquoi, en publiant de nouveau ces études, M. Darmesteter y a-t-il laissé subsister, au milieu de pages d'ailleurs bien écrites, des incorrections qui étaient à leur place dans un journal, mais qui étonnent dans un livre? « Ce monde qu'il met au monde » (p. 41) ; « usuel » au lieu d'*ordinaire* (p. 181) ; « ce que disait Wordsworth de lui-même l'était aussi bien de Shelley » (p. 201) ; et, pour ne pas allonger cette énumération désagréable, la phrase extraordinaire qui commence ainsi : « Shelley, remarque son éditeur, etc. » (p. 211). Enfin les appréciations de M. Darmesteter ont un grand défaut, celui d'être trop brèves : elles ne peuvent laisser que des impressions fugitives ou des notions incomplètes.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE

Ægypten, von BAEDEKER. I. *Unter-Ægypten bis zum Fayum und die Sinai-Halbinsel.* Leipzig, 1877, in-12 de XVI-560 p. avec 16 cartes, 29 plans, 6 vues et 76 vignettes, 16 m.

Griechenland, von BAEDEKER. Leipzig, 1883, in-12 de CXIII-371 p. avec 1 panorama d'Athènes, 6 cartes, 7 plans, 7 m. 50.

Der Orient, von MEYERS REISCBUCHER. I. *Ægypten.* Leipzig, 1881, in-12 de XXII. XII-316 p. 7 m. 50, avec 8 cartes, 11 plans et 42 vignettes, 6 m. II. *Syrien, Palaestina, Griechenland und Türkei.* Leipzig, 1882, in-12 de XXII. XII-623 p. 10 m. avec 8 cartes, et 20 plans 12 m.

La littérature du touriste s'enrichit de plus en plus, et ce qui vaut encore mieux les guides de voyage deviennent plus sérieux et plus artistiques. On ne se contente plus de donner au voyageur une simple indication des routes à suivre, des monuments à visiter ; mais, comme le touriste ne peut emporter avec lui que bien peu de livres, on cherche en même temps à lui fournir toutes les informations historiques et artistiques qui pourront lui être de quelque utilité. On doit bien l'avouer, les guide sfrançais sont restés sous ce rapport bien inférieurs à ceux d'Angleterre et d'Allemagne. Jusque dans ces derniers temps on devait se contenter pour un voyage en Orient du guide d'Isambert, livre on ne peut plus insuffisant et incorrect, et qui n'a son pareil que dans le guide de Germond de Lavigne pour l'Espagne.

Les guides de l'Institut bibliographique de Leipzig et de la maison Bædeker se font depuis quelques années une rude concurrence. Ces publications sont si parfaites qu'on ne sait à laquelle des deux il faut donner la préférence. La plus grande partie de ces guides n'est pas

ıite par des touristes ordinaires, mais bien par des hommes spé-
iaux, et l'on affirme que bien des fois M. Bædeker lui-même refait
ɜ voyage avant de publier son volume pour vérifier l'exactitude des
otices qui lui sont fournies par les savants auxquels il s'est adressé.
'our l'Italie, l'Institut bibliographique de Leipzig l'avait emporté sur
ɜædeker avec son magnifique guide de Gsell-Fells, vrai modèle du
enre. Pour l'Orient, Bædeker est peut-être quelque peu plus complet,
ıalheureusement une partie de l'Egypte et la Grèce seules ont paru
ısqu'ici. L'introduction pour l'Egypte est des plus intéressantes et
ourra toujours être consultée avec fruit. Ce ne sont pas seulement
es guides de voyage, ce sont aussi des livres de bibliothèque.

Le guide d'Egypte de l'Institut bibliographique (Meyer) comprend
a Basse-Egypte, Suez et le voyage du Nil jusqu'à Philae. On regret-
era que dans sa bibliographie M. Meyer ait complètement négligé
'indication des ouvrages français. L'Egyptologie est cependant une
cience essentiellement française et l'auteur aurait bien fait de s'en
ouvenir. Pour la Grèce, il oublie aussi de mentionner l'ouvrage de
I. Moraïtinis (*La Grèce telle qu'elle est.* Athènes, 1877) qui nous fait
onnaître le mieux l'état politique et économique de la Grèce moderne.
Jne partie des plus intéressantes du guide de l'Egypte est l'introduction
ans laquelle, après quelques notices géographiques et ethnographi-
ues très précises, on lit avec intérêt un bon aperçu de l'histoire de
'Egypte, de la civilisation et de la religion des anciens Egyptiens,
ınsi qu'un excellent résumé du développement de l'art en Egypte tant
e l'époque des Pharaons que de celle des Arabes. On a reproduit les
artouches des principaux Pharaons et la représentation des divinités
gyptiennes les plus importantes. Le système hiéroglyphique est aussi
ort bien exposé, et si j'ai un regret à exprimer c'est que l'auteur
'ait pas songé à reproduire les appréciations artistiques de l'un ou
'autre archéologue compétent sur les principaux monuments du musée
e Boulaq.

Une appréciation toute aussi favorable peut être portée sur le se-
ond volume du guide en Orient qui comprend la Syrie, la Palestine,
a Grèce et la Turquie. La description du Musée antique de Constanti-
ıople à Zichenili Kiosque aurait cependant pu être plus détaillée.
'auteur n'aurait eu qu'à consulter les catalogues publiés par M. Alb.
)umont et surtout celui de M. S. Reinach. En résumé, les guides de
Meyer et ceux de Bædeker se complètent l'un l'autre, et ne devront
ubir que bien peu de changements dans les éditions ultérieures pour
ouvoir être considérés comme des guides parfaits. Ce qui les carac-
érise c'est le caractère scientifique qu'on est parvenu à leur donner.

ADOLF DE CEULENEER.

Les Huguenots et les Gueux, *étude historique sur vingt-cinq années du XVIe siècle*, par M. le baron Kervyn de Lettenhove. Tome II, 1567-1572. Bruges, Beyaert-Stoue ; Paris, Lecoffre, 1884 in-8 de 615 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le second volume des intéressantes recherches historiques de M. le baron Kervyn n'a pas tardé à venir confirmer le légitime succès que la première partie avait obtenue près de tous les corps savants. Nous nous étions arrêtés à l'arrivée du duc d'Albe dans les Pays-Bas (voir plus haut, p. 58) : le récit devient tout à coup plus émouvant et plus tragique. Jamais la dissimulation et la cruauté ne furent aussi odieuses que dans l'arrestation et le supplice des comtes d'Egmont et de Hornes et dans le fonctionnement du Conseil des Troubles, sous la direction de l'ignoble Vargas. Cette barbare répression, Philippe II non seulement l'encourage, mais il la trouve trop lente et trop timide. On cite de lui des lettres (v. p. 35 et 116), dans lesquelles, il regrette « qu'on se laisse trop arrêter par des scrupules de justice ». Chose curieuse : les félicitations les plus vives sont adressées au roi d'Espagne, à l'occasion de l'exécution des deux gentilshommes, par Elisabeth d'Angleterre et par Catherine de Médicis, laquelle « espère que Dieu réalisera une semblable chose en France ». Seul, le pape Grégoire XIII n'applaudit point, et même il intervient pour demander à Philippe II qu'on restitue les biens du comte d'Egmont à sa veuve et à ses enfants.

L'exposé historique se poursuit, et il atteint bientôt une période, que l'auteur a traitée avec des développements tout particuliers et qui n'occupe pas moins de la moitié du présent livre ; c'est le tableau des intrigues du comte de Nassau en France et des projets d'intervention aux Pays-Bas en 1572. M. Kervyn estime la valeur de Louis de Nassau bien au-dessus de celle de son frère le prince d'Orange ; et il semble qu'il n'ait point tort, à voir l'habileté consommée avec laquelle furent menées par lui toutes les négociations qui aboutirent à l'alliance de Charles IX avec l'Angleterre et les princes protestants d'Allemagne, et aux préparatifs d'une campagne dans les Flandres. Pour la première fois peut-être, une lutte ardente de l'opinion publique eut lieu en France sur une question de politique étrangère qui tenait étroitement, il est vrai, aux querelles religieuses du moment. Ce dont l'amiral Coligny était intimement convenu avec Charles IX, Catherine de Médicis et son fils, le duc d'Anjou, en firent sortir le massacre de la Saint-Barthélemy et le meurtre de l'amiral lui-même. L'enchaînement est aussi rigoureux que justifié par les faits et les documents. On pourrait en tirer logiquement de solides arguments contre la thèse de la préméditation du 24 août ; mais M. Kervyn de Lettenhove ne parle qu'en passant de ce problème ; et ce n'est pas le lieu d'insister. Il faut cependant ajouter que la défaite de Genlis vint donner singulièrement

d'audace et de courage à tout le parti qui s'appuyait sur Philippe II et redoutait le triomphe des protestants. La reine-mère saisit l'occasion avec sa dissimulation ordinaire : elle força la main à Charles IX, se servit de la haine des Guises pour les pousser à l'assassinat de Coligny, fit résoudre par les Italiens du Conseil le massacre des principaux chefs des huguenots, et laissa les passions populaires mener le reste. M. le baron Kervyn raconte avec une singulière précision, d'après des correspondances inédites ou peu connues, les divers incidents des conseils tenus au château de Madrid, les 19 et 26 juin, à Montpipeau et à Paris, au commencement d'août 1572 ; il indique en même temps les projets des chefs protestants, et fait la part à chacun avec la juste mesure d'un véritable historien. Il est probable que dans le prochain volume les points intéressants pour la France seront moins nombreux. Nous tenions d'autant plus à signaler à l'attention tout ce qu'il y a d'important à puiser dans les recherches que le savant écrivain belge vient de publier. G. Baguenault de Puchesse.

Lettres de Philippe II à ses filles, les infantes Isabelle et Catherine, *écrites pendant son voyage en Portugal* (1581-1583), publiées par M. Gachard. Paris, Plon, 1884, in-8 de 232 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le savant archiviste de la Belgique a été amené par ses travaux à rechercher dans les grands dépôts publics des pays voisins tous les documents qui pouvaient se rapporter à l'histoire de la domination espagnole dans les Pays-Bas. Les papiers de Simancas lui sont aussi connus que les manuscrits de la Bibliothèque nationale : ses belles publications en font foi. Aujourd'hui, c'est dans les archives royales de Turin qu'il a recueilli les lettres originales de Philippe II à deux de ses filles, dont l'une fut l'épouse de Charles-Emmanuel, duc de Savoie.

Il faut convenir que l'importance historique de cette correspondance est assez médiocre. Le roi d'Espagne, occupé à la conquête du Portugal, écrit à ses filles, et ne dédaigne pas de se préoccuper de mille détails intimes, qui semblent avoir encore de l'intérêt pour ce farouche despote. A vrai dire il n'y a rien là de très surprenant : le fils de Charles-Quint eut été un monstre véritable, s'il avait traité ses enfants avec la même rigidité terrible que les mœurs du temps l'autorisaient à montrer vis-à-vis de ses sujets.

Mais ce qui est surtout intéressant dans ce volume, c'est le commentaire si précis et si complet, dont l'auteur accompagne sa trouvaille. M. Gachard nous fait l'histoire complète des deux princesses, depuis leur naissance jusqu'à leur mort ; et il ne faut pas oublier que l'aînée, l'infante Isabelle, eut un instant bien des chances de devenir reine de France. Elle a été la souveraine de la Ligue ; et si Philippe II avait consenti plus tôt à la marier à un prince français, —le jeune duc

de Guise, par exemple, — toutes nos destinées en auraient peut-
été changées. Ces deux princesses avaient pour mère Elisabet
Valois, fille de Catherine de Médicis ; leur vie est donc intime
mêlée à notre histoire, ce qui ajoute encore un prix particu
l'ouvrage dont nous venons de parler trop brièvement.

G. B. DE P.

**Histoire générale des émigrés pendant la Révol
française**, par H. FORNERON. Paris, Plon, Nourrit et Ce, 1884, 2
in-8 de v-435 et 457 p. — Prix : 15 fr.

Après bien d'autres, mais à l'aide de documents nouveaux, M.
neron a entrepris une histoire de l'émigration : histoire doulou
qui commence dans les massacres et finit dans la misère. L'aut
fait précéder d'un curieux tableau de l'ancienne société franç
cette société qui allait mourir, mais qui, avant de mourir, jetait
vif éclat. « Celui qui n'a pas vécu avant 1789, a dit Talleyrand,
pas connu la douceur de vivre. » Et c'était vraiment une exis
charmante que cette existence pleine d'élégance, de bon goût,
bon ton, de distinction, d'intelligence, qui fut celle des der
années de la vieille monarchie. Il n'y a qu'une ombre au tab
suivant l'auteur, c'est la condition des paysans ; et ici M. For
force manifestement la couleur ; l'agriculture était certaineme
progrès sous Louis XVI et le paysan commençait déjà, sur bien
points — Tocqueville l'a démontré — à posséder la terre, ce
chéri de son ambition.

Mais un jour un coup de tonnerre éclate ; le peuple de Paris
soulevé et a pris la Bastille ; le peuple des campagnes se sou
son tour et pille les châteaux, brûle les couvents, massacre les
bles, il faut fuir ; c'est ce que M. Forneron appelle justement l
gration forcée ; il le prouve après M. Taine, à cette époque il
plus de sécurité dans la plupart des provinces et c'est pour sau
tête qu'on passe à l'étranger. Puis vient l'émigration joyeuse et
gration de l'honneur. On quitte la France parce qu'il est de mo
la quitter, et que l'honneur en fait un devoir ; le rendez-vous
noblesse est de l'autre côté du Rhin : la noblesse répond à l'ap
princes qui sont ses chefs, comme l'a remarqué Napoléon.
ment le Roi et la Reine cherchent-ils à retenir les émigrants ;
peuvent rien contre l'entraînement général. De là entre les T
et Coblentz devenu le quartier général de l'émigration un a
nisme qui ne cesse pas même après le 10 août. On part ga
d'ailleurs et au début l'on mène joyeuse vie sur la terre étra
c'est pour si peu de temps ! On ne tardera pas à revenir et à r
en possession de ses terres et de ses dignités. Hélas l'illusion f

évanouie ; la confiscation des biens des émigrés, la possession de la terre par les paysans fut peut-être, M. Forneron le remarque justement, ce qui attacha le plus le peuple à la Révolution ; il défendit sa nouvelle et souvent peu légitime propriété avec une ardeur passionnée et par suite le retour des émigrés fut longtemps un des obstacles les plus forts à une restauration monarchique. C'est peut être ce qui la fit échouer lorsque le mépris dont le Directoire était l'objet fit désirer à la France un changement de régime. Pendant ce temps les malheureux émigrés menaient à l'étranger l'existence la plus triste, rejetés de partout, traqués comme des bêtes fauves par les armées révolutionnaires, exploités et chassés par les populations de l'Allemagne, sans asile, sans pain, fusillés sans jugement dès qu'ils essayaient de rentrer en France. Quelle chute des grandeurs de Versailles ou de la grande vie de château dans les greniers de Hambourg ou les plaines glacées de la Courlande. Ce n'est que sous le consulat que les malheureux exilés peuvent revenir dans leur patrie ; avec quelles précautions, quelles angoisses, quelles tracasseries, M. Forneron le raconte sommairement, mais il promet de le dire plus longuement dans un nouvel ouvrage qu'il prépare et que nous attendons avec impatience ; car la lecture de ces deux volumes nous fait désirer vivement celui qui doit suivre. M. Forneron procède à la manière de M. Taine, ses tableaux largement dessinés et pleins de couleurs vives. Il frappe l'imagination non moins qu'il instruit l'esprit. Ses récits sont appuyés sur des documents authentiques, dont beaucoup sont inédits. Non content de compulser les mémoires imprimés et de consulter les archives, encore secrètes de certaines familles, il a dépouillé de nombreuses correspondances soit parmi les manuscrits de la bibliothèque, soit au ministère des affaires étrangères, soit aux Archives nationales. Et c'est à ces correspondances qu'il a la plupart du temps emprunté les traits principaux de ses tableaux. Nous serions cependant sur quelques points en divergence avec lui ; nous ne pensons pas que le comte de Provence ait été, dès le début de l'émigration, le prince sage, réservé, vraiment politique que nous dépeint M. Forneron, le malheur l'a formé et l'expérience est venue un peu plus tard. L'auteur nous paraît aussi bien élogieux pour le comte de Puisaye, bien sévère pour le comte d'Artois ; il lui refuse même le courage personnel, adoptant ainsi les récriminations passionnées du comte de Vauban. Que M. Forneron nous permette aussi de lui signaler quelques erreurs matérielles. C'est M. de Varicourt, et non M. Deshuttes qui était le frère de Mme de Villette ; Mme de Marbœuf n'a pas été étranglée en 1789 ; elle est morte sur l'échafaud en 1794. Le comte d'Artois n'est point allé directement à Turin en quittant la France, il a passé avec ses deux fils par Valenciennes ; le récit de ce passage

est tout au long dans le fragment des mémoires du comte Esterh inséré dans le recueil de M. Feuillet de Conches — recueil p M. Forneron nous semble avoir peu consulté et qui cependant à de de certaines pièces apocryphes en contient tant d'authentiques et curieuses. — Le duc de la Vauguyon qui fut ambassadeur en Espa pendant la Révolution, n'était pas l'ancien gouverneur de Louis XI mais son fils. Enfin ce n'est pas comme aide de camp de La Fay que Latour Maubourg a ramené le roi de Varennes ; c'était com délégué de l'Assemblée. Il y a du reste plus d'une erreur dans récit de la fuite de la famille royale ; nous n'en citerons qu'une : à quel document l'auteur a-t-il pu voir que c'était Mme Sullivan, q sous le nom de baronne de Korff, avait demandé un passeport pour roi ; Mme Sullivan et Mme de Korff était deux personnes fort di rentes, réunies seulement par un dévouement commun à la royau Nous ne savons non plus sur quoi il s'appuie pour attribuer à la rei la rédaction du manifeste du duc de Brunswick.

Que M. Forneron nous pardonne ces quelques critiques auxquel il lui sera bien facile de faire droit dans une nouvelle édition ; ce lui prouveront seulement le soin avec lequel nous avons lu son in ressant ouvrage et le désir que nous avons de le voir irréprochab

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Cartulaire de l'abbaye de Lérins, publié sous les auspices Ministère de l'Instruction publique par MM. HENRI MORIS, archiviste Alpes-Maritimes, et EDMOND BLANC, bibliothécaire de la ville de M Première partie. Saint-Honorat-de-Lérins, 1883, in-4 de LII-472 p Prix : 20 fr.

Après Saint-Victor de Marseille, l'abbaye la plus célèbre de la Pr vence est sans contredit Saint-Honorat-de-Lérins. Fondée dès le quième siècle, elle parvint rapidement à un très haut degré de sp deur. En même temps que le nombre de ses moines s'augmentait une proportion considérable, ses richesses temporelles et ses pos sions territoriales s'accroissaient de jour en jour par les don que lui faisaient les rois, les évêques, les seigneurs et les fidèles toute classe. Son influence s'étendait surtout dans les évêchés Nice et de Fréjus, et elle conserva son éclat jusqu'à l'époque de Révolution.

Le Cartulaire de Lérins, tel que nous le présentent ses édite est un registre en parchemin de 162 feuillets presque entièrem écrit vers le milieu du treizième siècle. Il contient 364 pièces, s'étendent à la fin du huitième siècle à 1430 ; mais presque to datent des onzième, douzième et treizième siècles. Elles sont clas géographiquement sous les rubriques suivantes : évêchés de Fréj d'Antibes, de Vence, de Nice, églises d'Italie, évêché de Riez, égli

au delà de la Durance et du Rhône, et chartes supplémentaires qui se rapportent à toutes les divisions précédentes. Les pièces sont généralement en latin; quelques-unes en provençal.

L'ouvrage débute par une Introduction qui contient la description du manuscrit, des études sur la langue et le style des Chartes qui le composent, sur les noms d'hommes et de lieux et les poids, mesures et monnaies qui y sont mentionnées, et sur la condition des personnes et des terres; enfin, elle donne les variantes d'un certain nombre de pièces du Cartulaire, dont les originaux ont pu être retrouvés. A ce sujet, il faut faire une critique aux auteurs : quand le texte de l'original différait de celui fourni par le Cartulaire, il aurait beaucoup mieux valu mettre en note à la pièce en question ces variantes et les observations auxquelles elles donnaient lieu. Cela aurait été bien plus commode pour le lecteur, qui, lorsqu'il consulte une charte, est obligé de rechercher dans l'Introduction si l'original de cette charte a été retrouvé et s'il contient quelque différence avec la leçon du Cartulaire ; car rien ne l'indique. En général, d'ailleurs, les auteurs ont été trop sobres de notes. Presque tout ce qu'ils disent dans leur Introduction aurait été bien plus utilement placé en note à l'endroit opportun, quitte à le répéter dans leur Préface, s'il y avait lieu. — Après l'Introduction vient le texte, précédé d'un fac-similé en héliogravure d'une page du manuscrit, et d'une vue de Lérins au dix-septième siècle. Des Appendices contenant la liste des archevêques et évêques de la province d'Embrun et des abbés de Lérins du neuvième au quatorzième siècle, complètent l'ouvrage. Enfin, un Index chronologique que la disposition géographique du Cartulaire rendait indispensable, des tables de noms et de matières et un Dictionnaire géographique facilitent les recherches. Telle est la première partie du Cartulaire de Lérins ; la seconde sera formée de chartes originales du treizième au dix-huitième siècle, éparses aujourd'hui au milieu des papiers de l'abbaye.

En résumé, il convient de féliciter les auteurs d'avoir entrepris et mené à bien la tâche lourde et ingrate de publier un cartulaire. Leur publication, dont quelques petites imperfections de détail ne peut diminuer l'importance, fournira aux érudits d'utiles renseignements sur la langue provençale, la géographie du moyen âge et l'histoire particulière de l'abbaye de Lérins. Il serait à souhaiter que tous les archivistes départementaux suivissent l'exemple de leur confrère de Nice. Ajoutons que l'exécution typographique confiée à l'imprimerie du monastère de Lérins, est très remarquable. L. L.

Les chevaliers bretons de Saint-Michel, *depuis la fondation de l'ordre, en* 1469, *jusqu'à l'ordonnance de* 1665. Notices recueillies par le

comte D'HOZIER, publiées avec une préface et des notes par GASTON DE CA
Nantes, V. Forest et E. Grimaud, 1884, in-8, XXXIX-480 p. — Prix : 18 fr.

Ce volume appartient à cette série de livres que l'on a beau
consulter à chaque moment ; il contient, en effet, sur un groupe n
breux de personnages, à partir du quinzième siècle, des renseig
ments précieux pour tout curieux de l'histoire de Bretagne. L'au
après avoir retracé, dans la préface, les phases différentes que
versa l'ordre de Saint-Michel, passe en revue les noms de tous les
tons qui en furent décorés, en adoptant l'ordre alphabétique.
notes multipliées fournissent sur chacun des renseignements pe
nels qui témoignent de recherches multipliées et scrupuleuses.

Le fond de l'ouvrage est le recueil manuscrit, conservé à la B
thèque nationale, par J.-F.-L. d'Hozier et composé à la fin du siècle
nier ; mais M. de Carné y a ajouté beaucoup de noms et il a donné
travail primitif une forme et une richesse d'annotations qui en fait
œuvre personnelle. Celle-ci est aussi complète que possible ; néan
tout fait supposer que M. de Carné trouvera encore quelques che
bretons de Saint-Michel et que, dans quelque temps il aura m
plément à nous donner. Je lui citerai, par exemple, Gui Eder, le
la Fontenelle qui, dans un acte de 1599, prit le titre de chevalier
l'Ordre du roi (V. *Anciens évêchés de Bretagne*, t. II, p. 297).

Tel qu'il est, l'ouvrage de M. de Carné est très bon et se
mande aux érudits. Nous l'engageons vivement à persévérer
voie où il est entré et à continuer des travaux qui contribu
faire connaître les richesses historiques de sa province, où il y
core tant à chercher et à trouver. Quand on débute aussi h
ment, on promet beaucoup pour l'avenir.

J. DE MONTREMIL.

Chartes de la famille de Reinach, analysées par MM. F.
PAQUET et N. VAN WERVEKE. Luxembourg, 1877-1879, in-8 de 816-
**Cartulaire ou Recueil des documents politiques et
nistratifs de la ville de Luxembourg** (1244-1795), par
WURTH-PAQUET et N. VAN WERVEKE. Luxembourg, 1881, in-8 de
Archives de Clervaux, analysées et publiées par MM. F.
PAQUET et N. VAN WERVEKE. Luxembourg, 1883, in-8 de 616-

Le lecteur qui a encore présents à la mémoire les intéressants
cles consacrés ici même à la littérature du grand duché de L
bourg par M. E. Beauvois aura retrouvé des noms connus
titres transcrits ci-dessus. M. Würth-Paquet, le vénérable pr
honoraire de la cour supérieure de justice, est l'auteur de ce
ouvrage intitulé : *Table chronologique des chartes et diplômes
l'histoire de l'ancien pays de Luxembourg*, qui, lorsqu'il sera
constituera pour le grand duché un monument digne d'être

de plus grandes nations. Le dernier fascicule s'arrête à la date du 25 septembre 1506, et il faut espérer que l'Institut Royal-Grand-Ducal ne nous en fera pas trop longtemps attendre la suite dans le prochain volume de ses savantes publications. A côté d'une entreprise d'aussi longue haleine, M. Würth-Paquet en mène allègrement plusieurs autres de même nature pour lesquelles le vaillant érudit a trouvé un collaborateur digne de lui dans la personne de M. le professeur Van Werveke. Celui-ci non seulement a fait une partie des analyses, mais a encore enrichi le premier et le troisième des ouvrages en question de précieuses tables qui en rehaussent singulièrement la valeur.

Les archives de Reinach et celles de Clervaux représentent les papiers de famille de deux maisons qui ont joué un rôle considérable dans l'histoire du pays de Luxembourg, et qui ont eu des relations de parenté ou d'alliance avec tout ce qu'il y avait de plus illustre dans la noblesse de cette province. De là l'intérêt de ces deux dépôts, qui ont été libéralement mis à la disposition du gouvernement luxembourgeois pour en permettre l'analyse. M. le comte de Marsy a suffisamment fait connaître le dernier. (*Polybiblion* t. XVII, p. 337). Quant au premier il comprend 4,398 pièces dont la plus ancienne est de 1221. Tous ne sont pas d'égale importance et le plus grand nombre même n'intéresse que l'histoire locale ; par contre il en est qui présentent le plus grand intérêt pour l'histoire politique, économique et sociale, pour celles des relations entre le Luxembourg et la Lorraine pendant plusieurs siècles, et pour la constitution de la généalogie de plus d'une importante famille étrangère au sol luxembourgeois. Un coup d'œil jeté sur les tables de M. Van Werveke donnera facilement au lecteur une idée de la richesse des renseignements qu'il trouvera dans ces deux inventaires. Un regret que je crois devoir formuler — et l'observation ne manque pas d'importance dans un pays bilingue comme le grand duché de Luxembourg — c'est que les auteurs n'aient pas indiqué dans leurs analyses la langue dans laquelle le document est rédigé. Pour n'avoir pas pris cette précaution, ils ont mis le lecteur dans l'impossibilité de se faire une idée exacte des vicissitudes par lesquelles a passé, pendant les six derniers siècles, le conflit des deux langues allemande et française dans le pays de Luxembourg. Ce conflit, qui est à mon sens une des pages les plus intéressantes de l'histoire de la civilisation, et qui mériterait de trouver un jour son historien, aurait dû préoccuper davantage nos deux érudits : il eût suffi d'un signe abréviatif qui aurait indiqué la langue des documents dont ils ne reproduisent pas textuellement les indications chronologiques. Je leur soumets cette idée en vue des prochaines publications dont nous dotera sans doute leur zèle érudit. Par contre, ils pourraient faire

disparaître les germanismes, rares d'ailleurs, qui se rencontrent
leurs formules d'abréviation : pour n'en citer qu'un seul, qui
souvent, qu'est-ce qu'une *succession pater- et maternelle?* Je
que l'Académie française tolère une pareille vivisection de

Le cartulaire de la ville de Luxembourg contient, non pas
lyses, mais des documents reproduits *in extenso*, au nombre
Le nom de *cartulaire* n'est pas tout à fait exact, et n'a été
sans doute que pour l'amour de la brièveté ; en effet, le recueil
que le publient les deux érudits a été compilé par eux-mêmes,
le plus grand nombre des pièces qu'il renferme provient des
du Luxembourg, elles s'y trouvent dispersées sur des feuilles
Toutes, d'ailleurs, ne sont pas inédites ; mais on peut dire en
de celles qui avaient déjà vu le jour auparavant qu'elles
dans un texte beaucoup plus correct, car on sait que Bertholet
d'ordinaire peu exact dans la reproduction des anciens

Je n'en dirai pas davantage de cette triple publication, qu'il
d'avoir signalée ici à l'attention des érudits. Ce sont des
de ce genre qui rendent possible l'histoire définitive ; et,
labeurs de MM. Würth-Paquet et Van Werveke, le grand
espérer de voir se produire enfin quelque travail sur l'ensemble
ses annales, qui vienne mettre dans une ombre méritée les
informes de Bertels et de Bertholet. Au moment où j'écris,
précisément une histoire du pays de Luxembourg, écrite en
allemande, et due à la plume de feu le professeur Schœtter;
qu'elle aura entièrement paru, je me propose d'en offrir une
tion critique aux lecteurs du *Polybiblion*. GODEFROID

Chronique dite de Nestor traduite sur le texte slavon-russe, introduction et commentaire critique par LOUIS LEGER, professeur à l'
des langues orientales vivantes. Paris, Leroux, 1884, grand in-
XXVIII-399 p. — Prix : 15 fr. (*Publications de l'Ecole des langues
vivantes.*)

M. Leger vient de rendre un service important à tous ceux
s'occupent d'études slaves en publiant la *Chronique dite de*
Un moine obscur du couvent de Pétchersky a décrit autrefois
origines de la Russie. Longtemps on a cru que c'était Nestor,
nous possédons quelques autres ouvrages, mais il est
actuellement que l'auteur de la *Chronique* ne saurait être
avec ce personnage. Quoique anonyme, cette source historique
est pas moins de haute valeur.

L'histoire des Russes et des peuples voisins embrasse,
Chronique, une période d'environ deux siècles et demi,
moitié du neuvième siècle jusqu'aux premières années du
Cette partie commence avec Rurik et se termine à peu près

mort de Sviatopolk. La fondation de la Russie, le règne de Vladimir et celui de Iaroslav en sont les points culminants.

L'auteur parle des trente ou quarante dernières années, en témoin oculaire; pour les faits antérieurs, il a recueilli d'anciennes traditions, consulté probablement des éphémérides monastiques, enfin compulsé des documents d'une autorité incontestable, tels que les traités des Russes avec les Grecs. Il connaissait aussi quelques chroniqueurs byzantins, traduits en langue bulgare, auxquels il n'a pas manqué de faire des emprunts.

Il ne faut pas s'attendre à un récit systématique. L'auteur avait bien sous les yeux des modèles comme Jean Malala ou Georges Hamartolos, mais il a préféré s'en tenir à une méthode encore plus simple. Sans songer à grouper les faits d'une manière quelconque, il suit l'ordre chronologique année par année, et se permet seulement de temps en temps des digressions morales ou religieuses, soit sur les magiciens, soit même sur les anges. La langue de la *Chronique* est la langue slave, celle qui a toujours été en usage dans la liturgie. La rédaction la plus ancienne que l'on possède date du quatorzième siècle. Dans le cours des temps, il y a eu, sans nul doute, des interpolations, ainsi le récit de la conversion des Russes sous Vladimir en porte les caractères évidents.

Cette exposition sommaire donne une idée de l'importance de la *Chronique*. Plusieurs savants ont essayé de la traduire, Bielowski l'a traduite en polonais, Erben en tchèque, M. Smith en danois ; ces versions sont peu accessibles aux Français, tandis que les versions allemandes et la version française de M. Louis Paris ne sont pas à la hauteur de la critique. M. Leger a donc bien mérité de la science française, en se remettant à l'œuvre. Il a eu l'avantage de pouvoir consulter les meilleurs textes et de profiter des travaux de ses devanciers. L'introduction donne une idée complète de ce qu'on pourrait appeler l'histoire extérieure de la *Chronique;* quant à l'index chronologique c'est un vrai commentaire où M. Leger fait preuve d'une haute érudition dans l'histoire et la géographie slave et d'un profond discernement critique. A la fin du volume, il y a un tableau généalogique des princes de la maison de Rurik, cités dans la *Chronique*.

Ce nouveau travail du savant slaviste nous semble appelé à un légitime succès, on ne pourra guère écrire en France sur les origines de la Russie sans le citer. P. Pierling.

La Turquie et le Tanzimat. *ou histoire des réformes dans l'empire ottoman depuis* 1826 *jusqu'à nos jours,* par Ed. Engelhardt, ministre plénipotentaire. Paris, Cotillon, 1882-1884, 2 vol. in-8 de 283 et 331 p. — Prix 10 fr.

L'histoire contemporaine de l'Empire ottoman offre le remarqua-

ble phénomène d'une série ininterrompue d'insurrections déclarées, de conspirations latentes et d'interventions étrangères. Ce fait constant, auquel tout le monde finit par s'habituer (excepté les diplomates qui y perdent périodiquement la tête), ce fait est relativement nouveau ; du moins, avec ce caractère de généralité et de permanence, ne remonte-t-il qu'à la fin du dernier siècle. Quelle en est l'origine? où en trouver les causes ?

Le genre de domination établi par Mahomet II au moment de la conquête, a été le respect des autonomies intérieures qui existaient parmi les populations échéant alors au Croissant. Le Sultan gouvernait, mais il n'administrait guère en dehors de sa capitale. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, il n'y eut rien qui ressemblât à une centralisation des services administratifs et même militaires. On peut préciser sous l'empire de quelles circonstances une révolution se produisit alors. En 1769, d'après l'inspiration de l'ambassadeur français et des Polonais confédérés à Bar, la Porte déclara à la Russie une guerre qui fut désastreuse : Le Danube fut franchi par les Russes, et la flotte d'Alexis Orlov menaça la capitale même de l'Empire. La décadence de l'ancienne organisation militaire éclata alors à tous les yeux et le sultan Mustapha entreprit de la réformer. Or, dans un État organisé comme la Turquie, modifier l'armée, c'était transformer le gouvernement et la société. Telle fut l'origine toute militaire de ce qu'on est convaincu d'appeler les réformes.

Un diplomate français, qui a résidé longtemps en Orient, M. Engelhardt, consacre à l'histoire de la réforme ottomane deux volumes remplis de faits et de documents, qui resteront comme le manuel de cette partie de l'histoire contemporaine si intéressante et si peu connue. En 1826, voici que Mahmoud II inaugure par le massacre des Janissaires la réorganisation de l'armée et la réforme administrative. Son œuvre est entravée par le soulèvement de la Grèce, la guerre avec la Russie et les deux révoltes de l'Égypte. Avec son successeur et sous l'influence de Reschid pacha, la Turquie est dotée en 1839 du Hatté-Cherif de Gulhané, une véritable charte appelée à faire jouir tous les sujets du Sultan, qu'ils soient musulmans ou chrétiens, des garanties civiles assurées aux citoyens des États civilisés. On appelle *Tanzimat* la mise en pratique ou, pour être plus précis, l'*organisation* des réformes. Avec le premier volume de M. Engelhardt nous assistons pour ainsi dire, jour par jour au travail d'application du Tanzimat. Chemin faisant, l'auteur initie à la diversité des groupes qui composent l'agglomération ottomane. L'œuvre de transformation était assez avancée, si non pour améliorer sérieusement la condition de l'Empire, du moins pour y adapter quelques règles des administrations européennes, lorsque survinrent en 1853

mission du prince Mentchikov, une nouvelle guerre avec la Russie, enfin l'intervention de la France, de l'Angleterre et de la Sardaigne. Le traité de Paris, qui en fut la conséquence, apporta une modification radicale dans la situation de la Turquie. La modification consiste en ce fait que le protectorat collectif de l'Europe était substitué au protectorat exclusif que la Russie avait exercé sur les principautés danubiennes en vertu des stipulations formelles du traité d'Andrinople et sur les sujets chrétiens de la Turquie (à l'exception des catholiques de tout rite) par une interprétation abusive du traité de Kutchuk-Kajnarjdi. Sur ce dernier point, le traité conclu à Paris en 1856 dit bien que les puissances n'ont pas le droit « de s'immiscer, soit collectivement, soit séparément, dans les rapports de S. M. le Sultan avec ses sujets ni dans l'administration intérieure de son Empire. » Mais, dans le même article, la Porte communique officiellement une nouvelle charte, appelée *Hatti-Humayoun* que le Sultan vient d'accorder à ses sujets et les puissances constatent la haute valeur de cette communications (art. IX). Quelle pouvait être « cette haute valeur » sinon un droit d'intervention ? Dès la même année, Lord Palmerston déclarait à la tribune que le traité de Paris plaçait le Hatti-Humayoun sous la garantie des puissances contractantes. « Les engagements de ce traité, ajoutait Lord Salisbury en 1877, ne peuvent être unilatéraux. »

Avec le Hatti-Humayoun de 1856, commence une nouvelle phrase de la réforme sous la férule des grandes puissances. La fin du premier volume de M. Engelhardt et la moitié du second sont consacrées à l'exposé détaillé, avec pièces à l'appui, de ce nouveau travail de réforme dont l'époque la plus brillante concorde avec l'ambassade de M. Bourée, à Constantinople. Bientôt, à la suite d'un mouvement agraire en Herzégovine et des massacres de la Bulgarie, la guerre éclate entre la Turquie et la Russie. La paix définitive, conclue à Berlin, le 13 juillet 1878, marque un nouveau progrès de l'intervention étrangère. Dans les provinces qui restent à la Turquie, il est formellement stipulé que la réorganisation intérieure aura lieu avec le concours de commissaires européens. Telle est la phase où se trouve encore aujourd'hui la question des réformes de l'Empire ottoman.

L'histoire intérieure de cet Empire n'avait pas encore été faite ; les publicistes, les diplomates doivent remercier M. Engelhardt de nous l'avoir donnée en détail avec une connaissance approfondie du sujet et un soin remarquable. Les conclusions de l'auteur ne sont pas rassurantes pour l'avenir du grand corps qui a été et est encore livré à la douloureuse opération de la réforme. « L'essai, dit-il, n'ayant point réussi au gré de l'Europe, et l'Europe, nantie des ti-

tres découlant de sa tutelle légitime et nécessaire, ne paraissant pas disposée aux attermoiements, on doit prévoir le jour où les fils de Togrul et d'Osman, successivement refoulés dans leurs premières limites, auront disparu du continent entre le régime condamné de la force dont ils vivaient et le règne de l'inévitable civilisation que leur instinct repousse. »

ADOLPHE d'AVRIL.

Trente-deux ans à travers l'Islam (1832-1864), par LÉON ROCHE, ministre plénipotentiaire en retraite, ancien secrétaire intime de l'émir Abd-el-Kader, ancien interprète en chef de l'armée d'Afrique. Tome II. *Algérie, Abd-el-Kader*, Paris, Firmin Didot, 1884, pet. in-8 de 508 p. — Prix : 0 fr. 25.

Mahomet, par PAUL LEHUGEUR, professeur au lycée Louis-le-Grand. Livre de lecture à l'usage des écoles et de la classe préparatoire des lycées et collèges. Paris, Hachette, 1884, in-18 de 36 p. (*Bibliothèque des écoles et des familles*). — Prix : 0 fr. 25.

La Confrérie musulmane de Sidi Mohammed Ben Ali es Sénousi et son domaine géographique, en l'an 1300 de l'hégire, 1883 de notre ère, par H. DUVEYRIER. Paris, Société de géographie, 1884, in-8 de 84 p. avec une carte géographique. — Prix : 3 fr.

Il n'y a pas de sujet plus intéressant pour la France, et pour bien d'autres nations, que l'islamisme et je n'en connais peu sur lequel règne généralement plus d'idées fausses qu'on ne se donne même pas la peine de vérifier. Aussi est-ce une bonne fortune que la publication d'un livre comme celui de M. Léon Roches, qui s'est trouvé dans des conditions exceptionnelles pour bien juger le monde musulman, en particulier par son côté arabe, le plus intéressant à tous les égards. Parmi les erreurs acceptées, il n'y en a peut être pas de plus complète que l'idée qu'on se fait généralement de la condition de la femme arabe. Or, on reconnaît la valeur d'une race à son degré de respect pour les femmes. Ce respect est une tradition qui remonte chez les Arabes au temps anté-islamitique. Le héros Antar tue un esclave parce qu'il n'avait pas respecté les femmes, et le roi Zobeïr le loue par ces paroles : « Voilà un garçon qui combattra l'injustice et sera zélé pour les femmes. » L'exemplaire type du Coran fut confié à la garde de Hafsa, fille d'Omar, l'une des veuves de Mahomet. En 1812, une vieille dame nommée Ghalieh commandait sa tribu contre les Égyptiens. Palgrave raconte que, *conformément à l'usage*, dans une bataille contre les bédouins Ajmans, l'armée du Nedjd était précédée d'une jeune fille de bonne famille qui, au premier rang, montée sur un chameau, excitait les braves et faisait honte aux timides ; elle fut tuée dans la bagarre. J'ai cité moi même (*Arabie contemporaine*, 2e partie, II) bien des exemples de ce genre auquel le récit de M. Roches apporte une nouvelle confirmation. « La veuve Yemma, Khadidja, Lella-Aisha, dit-il, ont une noblesse de sentiments, un caractère et une intelligence qui honoreraient les femmes européennes les plus dé-

tinguées (p. 49). » — La mère du jeune Cheikh de Tuggurth était régente pour son fils mineur et recevait les étrangers avec beaucoup de dignité (p. 339). Et plus bas : « La première femme d'un noble arabe se montre dans le douar à visage découvert. On l'appelle la maîtresse de la tente. Elle exerce une grande influence sur les décisions de son mari qui ne fait rien sans la consulter. Elle prend même souvent part aux conseils tenus par les chefs du douar (page 351). »

A côté de ces détails qui nous initient à la vie arabe. M. Roches expose le mode de domination exercé par les Turcs avant notre conquête (p. 134) et le compare à nos procédés d'administration (p. 151). Une grande partie de l'ouvrage est consacrée à Abd-el-Kader, dont M. Roches avait conquis la confiance en feignant d'être musulman. Je ne puis le suivre dans tous les détails, mais je veux indiquer quelques rapports du célèbre émir avec ces confréries musulmanes qui occupent aujourd'hui, et avec raison, une si grande place dans nos soucis.

Sidi-Mahhi-ed-Din, père d'Abd-el-Kader, était, dans la province d'Oran, le représentant de la grande confrérie des Djilani (ou Ghilani). « Il aidait de sa fortune, dit M. Roches, les zélés musulmans qui se rendaient à la Mecque, où il les accompagna plusieurs fois. Dans un de ses voyages, il emmena avec lui son fils préféré, le jeune Abd-el-Kader. Il ne se contenta pas de visiter la Mecque et Médine. Il poussa son voyage jusqu'à Bagdad où se trouve le tombeau du fondateur de la confrérie des Djilani. Là, plusieurs personnages élevés en dignité eurent occasion de se trouver avec le jeune Abd-el-Kader et furent séduits par les heureuses dispositions qu'il manifestait déjà. Ils firent à son sujet des prédictions de grandeur future qui n'ont peut-être pas été sans influence sur les idées ambitieuses qui se développèrent plus tard en lui. Son père eut grand soin de recueillir ces prédictions et il s'empressa, à son retour, de les répandre parmi les Arabes de la province. Le bey d'Oran, qui ne voyait pas sans déplaisir l'influence que cette famille acquérait dans le pays, fit saisir Sidi-Mahhi-ed-Din et le jeta en prison. Le prisonnier sut intéresser en sa faveur une des femmes du bey Hassan : il dut au crédit de cette favorite la vie et la liberté. La persécution que le marabout avait eu à souffrir de la part des Turcs, augmenta son influence sur les Arabes qui virent en lui une sorte de martyr. Aussi lors que les Français vinrent prendre possession d'Oran, Sidi-Mahhi-ed-Din se trouva-t-il naturellement placé à la tête des populations. A plusieurs reprises il les conduisit à la guerre sainte et comme lui-même n'était pas un guerrier, il emmenait ses fils qui combattaient pour lui. Parmi les enfants de ce vénéré marabout, celui qui déployait la plus brillante

bravoure, celui qui se montrait le plus habile cavalier parmi tous, c'était le jeune Abd-el-Kader. Outre ces vertus guerrières qui l'entouraient d'un grand prestige, il était encore remarquable par son ardeur dans l'étude de la religion. Nul n'était plus populaire que lui dans l'ouest de l'Algérie, après son père Sidi-Mahhi-ed-Din. Aussi lorsque les tribus voulurent le nommer sultan des Arabes, le vieux marabout qui sentait sa fin s'approcher, et qui avait jugé quel était celui de ses fils capable de continuer l'œuvre qu'il laissait inachevée, le vieux marabout refusa. « Le doigt de Dieu, dit-il, a désigné depuis longtemps celui qui est destiné à vous commander. » Et il leur présenta son fils Abd-el-Kader, alors âgé de 24 ans, qui fut aussitôt proclamé sultan, en juin 1832 (p. 141). »

Nous ne connaissons que trop ce qui a suivi : M. Roches en explique que les causes et les effets dans le détail et dans l'ensemble. Il serait trop long de l'y suivre ; mais je veux mettre en relief un fait qui montre combien l'émir était jaloux de son influence et qui explique bien pourquoi les cherifs de la Mecque et le chef de la confrérie de Sénoûsi font aujourd'hui au Madhi soudanien une opposition qui ne tomberait que devant un succès éclatant et définitif : c'est une rivalité de même métier. Je rends la parole à M. Roches. « Dans l'est, un marabout venu du désert, Hadji Moussa, de la confrérie des Derkaoua, prêchait aussi, de son côté, la guerre sainte aux tribus de la province de Tittery. Son autorité menaçait de s'étendre. Abd-el-Kader ne laissa pas le temps à cette nouvelle puissance de grandir assez pour menacer la sienne. Il marcha donc en toute hâte contre Hadji Moussa *el Derkaoui*, le battit complètement et le força de se réfugier au désert où ce personnage rentra pour toujours dans l'obscurité d'où il était un moment sorti (p. 145). »

Je ne ferai pas au lecteur l'injure d'insister sur l'intérêt de pareils récits ; mais voici bien autre chose : à la fin du volume dont nous rendons compte, M. Léon Roches annonce son départ pour la Mecque. On comprendra facilement avec quelle anxiété nous attendons le récit du pseudo-pélerin français pour le comparer avec ceux d'Ali-Bey, de Burckhardt, de Burton, de Maltzan et avec la relation plus récente de l'Anglais Keane que nous nous réservons d'apprécier en même temps. — « L'islamisme n'était pas destiné à régner sur le monde, parce qu'il devait se heurter à une religion supérieure, au christianisme. » Telle est la conclusion de l'opuscule de M. Lehugeur, *Mahomet*, destiné à la jeunesse. Il expose succinctement mais clairement l'état du monde arabe avant l'islamisme, état dont le roman d'*Antar* nous a laissé un tableau si vivant et si poétique. M. Lehugeur a évité les détails qui auraient scandalisé ses jeunes lecteurs, si bien qu'on pourrait croire que le volage *prophète* est resté fidèle à la mémoire de sa pri-

mière femme, tandis que..... On ne pouvait pas en dire plus dans si peu de pages ni le dire mieux. Un dessin gravé donne une idée suffisamment exacte de la grande mosquée de la Mecque.

— « Les Turcs et les Chrétiens sont tous d'une même catégorie ; je les briserai du même coup. » Tel est le dicton habituel du chef régnant (le mot n'est pas trop fort) de la confrérie musulmane de Senoûsi. « La pensée fondamentale de cette association, écrivait M. H. Duveyrier dès 1864, est une triple protestation contre les concessions faites à la civilisation de l'occident, contre les innovations, conséquences du progrès introduites dans les divers États de l'Orient par les derniers souverains, enfin contre de nouvelles tentatives d'extension d'influence dans les pays encore préservés par la grâce divine.... La conclusion de ce qui précède est qu'il est nécessaire de surveiller cette confrérie religieuse et de s'opposer à son développement partout où on pourra. » Pour surveiller une association, pour en entraver les progrès ultérieurs, il faut la connaître. Tel est l'objet du nouveau travail que M. Duveyrier, l'homme le plus compétent en pareille matière, vient de publier sous les auspices de la Société de Géographie, après vingt-quatre années d'exploration et d'études. Nous résumerons d'abord brièvement les précieuses indications de notre auteur sur l'origine et les développements du Senoûsisme.

Personne n'ignore le rôle dominant que jouent les confréries religieuses dans le monde musulman. La dernière venue est celle de Senoûsi qui, née il y a quarante-six ans, menace aujourd'hui d'absorber une grande partie de ses aînées. Né à Mostaganem, son fondateur, Mohammed Ben Ali Es-Senoûsi, qui a visité la Mecque, se met à répandre une nouvelle doctrine qui se distingue aussitôt par son intransigeance et ses prétentions absolutistes. Vers 1837, il fonde la nouvelle confrérie. Voici les principaux points de sa doctrine qui emprunte par ci par là des idées déjà mises en avant : le culte est dû à Dieu seul ; il est défendu d'honorer les saints après leur mort, pas plus Mahomet que les autres. « C'est là l'idée génératrice du Mahabitisme. » — Le sultan doit être imam : s'il reste fidèle aux prescriptions religieuses, le fidèle est tenu de lui obéir ; sinon, il a le devoir de le combattre. — Le luxe des vêtements est interdit aux hommes, mais recommandé aux femmes. — L'usage du tabac et du café est prohibé. — « Il est défendu de parler à un chrétien ou à un juif, de le saluer, de faire le commerce avec lui, à plus forte raison de le servir à gages. Et si le juif et le chrétien est autre chose qu'un raya, c'est-à-dire s'il s'affranchit du tribut dû aux musulmans, il devient un ennemi que la loi autorise, bien plus, qu'elle recommande de piller et de tuer là où, comme et quand on peut (page 7). »

Voyons maintenant quelle savante et puissante organisation a pré-

sidé et préside encore au développement de la confrérie ; qui est maintenue à l'état de société secrète. En dehors d'une prière spéciale qui doit être récitée tous les jours, la confrérie entretient la ferveur des fidèles par des conférences, par des pèlerinages à ses couvents, en les obligeant à verser chaque année dans la caisse commune deux et demi pour cent de leur capital. — Les simples frères, dont les noms sont soigneusement enregistrés, doivent un respect absolu et une obéissance passive au Mogadden ou préfet apostolique qui dirige la communauté libre ou le couvent de leur district ainsi qu'à l'Aga et au Vékil de la province. « Tout en jouissant d'un grand prestige aux yeux des simples frères, et même de tous les musulmans étrangers à l'association, ces dignitaires ne sont guère que des esclaves devant le grand-maître, qui prend le titre de *Khalifa*, c'est-à-dire de lieutenant de Dieu sur terre (page 12). » Le grand-maître actuel est Sidi El Mahedi, fils du fondateur de la confrérie. Ses partisans le considèrent comme une créature privilégiée qui a reçu de Dieu le don des miracles. Il correspond, par des messagers spéciaux, avec tous les couvents : il est admirablement renseigné et connaît, dans tout le monde musulman, particulièrement dans le nord de l'Afrique, les mouvements insurrectionnels avant qu'ils aient éclaté. — Chaque année, à la pâque des musulmans, il convoque tous les *mogadden* à un synode « où on examine à fond aussi bien la situation spirituelle et temporelle de l'association que la tournure à donner à sa politique dans le prochain exercice (page 13). »

Il reste, et ce n'est pas la partie la moins intéressante du travail, à parler de l'extension prise par l'association, extension qui se trouve indiquée avec beaucoup de soin sur une carte géographique. Le couvent métropolitain est situé à Yehrhoub dans la partie la plus occidentale de la basse Égypte, non loin de la mer et dans le voisinage de la frontière tripolitaine : c'est un grand couvent fortifié qui contient un arsenal, des écuries et une sorte d'université. « On calcule que les Algériens compromis, les Tunisiens, les Tripolitains, les Marocains et les autres fanatiques, composant la garde du corps et le conseil de Sidi Mohammed El Mahedi et les étudiants venus de tous les points de l'Afrique musulmane forment un groupe d'environ sept cent-cinquante individus auxquels il faut ajouter deux mille esclaves nègres servant de cultivateurs et de domestiques en temps de paix et qui se métamorphoseraient en combattants en cas de guerre (page 21). » M. H. Duveyrier énumère les couvents ou Zaouïya des Senoûsi. Il compte cent vingt-un de ces établissements de propagande, répandus en Égypte, en Arabie, notamment à la Mecque et à Médine, dans la Tripolitaine et la Cyrénaïque, où ils sont très nombreux, dans le Wadaï, dans la Tunisie, en Algérie, au Maroc, dans le Sahara indé-

pendant, à Tombouctou. Notre allié du Niger, le sultan Ahmadou porte lui-même sur son cachet une qualification Senoûsienne.

J'aurais voulu entrer dans plus de détails, mais ces simples indications suffisent à justifier les graves paroles par lesquelles M. H. Duveyrier appelle l'attention de la France sur la confrérie des Senoûsi : « C'est, dit-il, publier une vérité que, seuls parmi les intéressés, nous resterions à ignorer que d'affirmer que la confrérie de Sidi-Mohammed Ben Ali Es-Senoûsi est l'ennemie irréconciliable et réellement dangereuse de la domination française dans le nord de l'Afrique, aussi bien en Algérie que dans la Tunisie et au Sénégal, et de tous les projets tendant à étendre notre influence ou notre commerce dans l'intérieur de l'Afrique... (page 14). » *Caveant consules* !

ADOLPHE D'AVRIL.

Mythologie figurée de la Grèce, par Maxime COLLIGNON, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. (Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts). Paris, Quantin, 1884, in-8 de 360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Beulé définissait la mythologie grecque un immense et magnifique tissu de fictions qui enlace l'univers entier comme un réseau d'or et de lumière : sans pousser si loin l'enthousiasme, il n'est que juste d'y reconnaître un des côtés les plus intéressants de la civilisation hellénique. Les différents cultes qu'elle embrasse sont loin d'avoir même origine : les uns remontent aux plus anciennes traditions ou ont été empruntés, pendant le cours des siècles, aux nations orientales en contact avec la Grèce : d'autres traduisent l'impression produite sur l'imagination vive et féconde d'un peuple artiste par le spectacle infiniment varié de la terre, de la mer et du ciel. Ce qu'il y a de plus remarquable, et ce que l'ouvrage de M. Collignon met très bien en lumière, c'est que, en même temps que le sentiment religieux inspirait les efforts de l'art, les créations de l'art réagissaient à leur tour sur le sentiment religieux. Symbolique, à son point de départ, la croyance se développe ensuite librement selon le caprice des poètes et le goût des artistes.

Il ne s'agit point ici d'une étude d'ensemble sur la mythologie grecque. Un cadre aussi restreint ne pouvait y suffire. « Nous nous sommes borné, écrit l'auteur, à retracer l'histoire des types mythologiques dans l'art, ne demandant aux légendes que ce qui était nécessaire pour l'intelligence des monuments. » La comparaison que son ouvrage permet d'établir entre les grossiers simulacres des premiers âges et les productions achevées, sorties de la main des Phidias et des Praxitèle, est singulièrement instructive : on voit que si le Grec s'est préoccupé de traduire sous une forme sensible des abstractions comme la Paix ou les Heures, s'il a atténué les caractères repous-

sants de divinités telles que les Furies ou la Mort, il a réservé toute sa puissance d'analyse et d'invention pour les dieux dont le caractère moral plus complexe comportait à la fois une plus grande noblesse et une plus complète variété de nuances : Jupiter, le père des hommes et des Immortels, Apollon, le dieu de la lumière, le type de la jeunesse et de la grâce, Minerve, la vierge aux traits charmants et sévères, Hestia, la déesse gardienne du foyer. A la belle époque les artistes sont surtout dominés par une pensée esthétique, les figures allégoriques, peu chargées d'attributs, ont une remarquable simplicité; plus tard la sculpture de la décadence se complait ou dans des formes sensuelles ou dans une pompe théâtrale.

Parmi les chefs-d'œuvre de la statuaire ou de la peinture antiques un bien petit nombre ont échappé aux ravages du temps : quant aux autres, les reproductions plus ou moins fidèles qui en ont été faites sur des vases peints, des médailles ou des monnaies, nous aident à les reconstituer par la pensée. Ce travail de restauration érudite offre des mérites en même temps qu'un des attraits du livre de M. Collignon. La description, appuyée sur des illustrations d'un choix généralement heureux, tient plus de place que le commentaire : il est presque téméraire, en effet, de vouloir demander à la fantaisie l'explication réfléchie de conceptions dont le charme s'évanouit, quand on le soumet à l'analyse.

L'auteur a raison de nous présenter son travail comme un chapitre intéressant entre tous de l'histoire des idées et des mœurs chez les Hellènes. Mais, tout en admirant les créations de la poésie et de l'art, il ne faut pas s'exagérer l'influence que ces symboles ont exercée sur la morale publique. Qu'on examine de près les vrais dieux populaires, les dieux d'Homère : il sera toujours vrai de dire avec Fénélon qu'ils sont fort au-dessous de ses héros mêmes, si indignes de l'idée que nous avons de l'honnête homme.

C. Huit.

Les Disques crucifères, le flabellum et l'ombelle, par Charles de Linas. Paris, Klincksieck, 1884. In-4, 9 pl. noires et en couleurs, 68 fig. dans le texte. — Prix : 12 fr.

En lisant ce livre, on serait tenté de demander où l'auteur a dû prendre tous les détails qu'il a rassemblés, s'il n'avait eu soin de l'indiquer scrupuleusement lui-même. A propos de deux petits meubles assez vulgaires, l'éventail et le parasol, que d'ouvrages rares lus et relus, que de collections et de trésors visités, quelle correspondance étendue ! Pour obtenir les noms orientaux du *flabellum* et de l'ombelle, le dessin d'un objet inédit, la véritable forme d'ustensiles liturgiques aujourd'hui tombés en désuétude, M. de Linas, du fond de sa province, recourt à l'Angleterre, à l'Italie, à la Russie, à l'Arménie, au

Roumains, à Constantinople. Et chacun de lui répondre catégoriquement, parce que personne n'ignore qu'il n'oublie jamais de désigner ceux qui lui viennent en aide.

M. de Linas a divisé son travail en trois chapitres. Le premier traite de certains disques métalliques, richement décorés et toujours coupés en quatre par une croix. Ces disques, assez rares, se montrent d'ordinaire appariés et quelquefois isolés ; jamais on n'en a rencontré plus de deux exactement semblables. Viollet-le-Duc y avait vu des croix de consécration ; d'autres archéologues, des reliquaires ou des ornements d'autel : les anciens inventaires et une comparaison avec les *rhipides* des rites orientaux permettent d'établir que nos objets formèrent une classe spéciale de *flabella* liturgiques, qui, après être tombés en désuétude, furent appliqués à divers usages.

Le second chapitre, illustré de nombreuses gravures, expose l'histoire du *flabellum* dans l'Antiquité et au Moyen âge. Deux faits importants y sont démontrés : 1° en Égypte, en Assyrie, en Perse, l'éventail était un insigne souverain ; 2° dans le cérémonial des Papes le port des disques métalliques précéda l'emploi actuel des faisceaux de plumes de paon, et ce privilège, octroyé ou usurpé, s'étendit ensuite à quelques hauts dignitaires ecclésiastiques. Le paragraphe relatif aux rhipides nous semble neuf ; il rectifie plus d'une erreur. L'*umbella* (parasol, pavillon), qui fut également jadis, en Asie, un insigne souverain, fait le sujet du dernier chapitre. Ici nous reproduisons les conclusions de l'auteur ; elles montrent d'ailleurs dans quel ordre d'idées son travail a été écrit.

« Le *flabellum* et l'*umbella* ont l'un et l'autre un double but commun : utilité pratique d'abord, insigne du pouvoir ensuite. De l'Orient, qui les inventa, les deux objets passèrent en Occident, où ils reçurent un troisième caractère par leur introduction dans la liturgie. Etudiez les monuments figurés, les Chroniques, les Cérémoniaux ; le chasse-mouche et le dais y apparaissent fréquemment réunis, si bien que celui qui veut tracer leur monographie doit les tenir pour inséparables. Aujourd'hui, hormis chez quelques souverains absolus de l'Asie et de l'Afrique, l'éventail et le parasol ont cessé d'être des symboles : en Europe, un seul les a conservés tels, le Pape. Or, qu'on ne se le dissimule pas, au milieu de ruines amoncelées et de prévisions menaçantes le Pape reste debout, unique héritier de la tradition temporelle, comme il est l'unique représentant de la vérité spirituelle, si malheureux que soient les temps, si entravées que soient les manifestations religieuses, le Pontife romain ne peut ni ne doit reléguer l'éventail et le pavillon symboliques au fond d'un garde-meuble. L'éventail, je l'ai déjà dit, est une protestation ; il faut nécessairement que le pavillon s'y associe. »

Un *appendice*, un important *erratum*, un *supplément* termin volume, dont les colonnes représentent au moins la valeur de 20 ges in-8. Parmi les planches, signalons les disques crucifères d desheim et de la collection Basilewski, remarquablement photo à Dresde, et la chromolithographie du *flabellum* de Canosa.

On peut critiquer l'explication des bustes flabelligères du dy de Filoxène — il y en a une autre au *Supplément* ; — trouver dés les passages qui touchent à saint Lucifer et aux prototypes disques ; se plaindre de la longueur des citations et de l'abus exemples modernes : hélas ! rien de parfait ici-bas. D'ailleurs, connaissance complète de la matière, une défense courageuse de justice et de la vérité, ne compensent-elles pas largement quelq assertions discutables. EDOUARD AUBERT.

Eléments d'archéologie chrétienne par E. REUSENS, 2 ed. Lo vain, Ch. Peeters, 1884, in-8, 1er fasc. de 272 p. et 261 grav. s. b. (O plet en 4 fasc.). — Prix de l'ouvrage complet : 18 fr.

Il a été rendu compte ici-même (1874, t. XI) de la première de cet important ouvrage qui constitue, même après les écrits de Caumont, un des meilleurs manuels d'archéologie religieuse que possédions. Cette seconde édition est de loin supérieure à la pre Le travail a été remanié, complété de manière à ce qu'on peut le sidérer comme un ouvrage nouveau. Le premier fascicule est cré à l'étude des catacombes et de la période latine. Le chapitre les catacombes est un brillant résumé des célèbres travaux du mandeur de Rossi. Nous aurions désiré cependant que l'auteur consacré un paragraphe à l'épigraphie de ces premiers Le chapitre sur l'art de la période latine est des plus co On remarquera surtout les parties consacrées aux cim francs, aux émaux et aux étoffes. L'exposition est claire méthode des plus sûres. L'exécution typographique est périeure à celle de la première édition. Cet ouvrage sera utiles à tous ceux qui s'occupent d'archéologie religieuse et l'o saurait assez le recommander. Espérons que les trois autres fa ne tarderont pas à être publiés. ADOLF DE CEULENEER.

BULLETIN

L'athéisme et la France par l'abbé LAGOUTTE. Paris, Lethi 1884, in-12 de 132 p. — Prix : 2 fr.

A une époque où l'indifférence, l'ignorance et la paresse conduisent d'âmes à l'athéisme, tous les travaux, pouvant éclairer les consci sont utiles. A ce titre, l'ouvrage de M. l'abbé Lagoutte arrive à son les citations nombreuses sont bien choisies et bien groupées. Cha peut trouver une réponse à ses doutes, ou aux blasphèmes des faux s Cette lecture est bonne et nous n'avons qu'un regret : nous trouv

style un peu emphatique et le travail un peu personnel. Le mieux nous semble avoir été l'ennemi du bien. A. D'EPRON.

Lettre d'une catholique à une protestante son amie. Paris Ad. Josse, s. d., in-16 de 36 p. — Prix : 50 cent.

Le R. P. Dutan, S. J., à qui on peut sans crainte attribuer une grande part dans la rédaction de cette brochure, a mis en lumière les principales objections des Protestants. Le Pape, sa primauté, son infaillibilité, l'Immaculée Conception, les Indulgences, sont l'objet tour à tour de dissertations savantes aussi bien au point de vue de la dialectique que de la connaissance de l'Ecriture. Bien des catholiques même profiteront de ces enseignements, qu'on ne saurait trop répandre. A. D'EPRON.

Manuel de la jeune mère pour l'instruction et l'éducation de ses petits enfants, *d'après saint Jérôme*, par M. l'abbé GÉRARDIN, missionnaire apostolique. Paris, librairie de l'œuvre de Saint-Paul, 1883, in-12 de 78 p. — Prix : 1 fr.

Aujourd'hui que l'éducation publique n'est plus chrétienne et qu'elle est même le plus souvent antichrétienne, il faut de plus en plus que la France croyante puisse compter sur l'éducation des mères. D'ailleurs, bien avant que l'école ne prenne l'enfant, il y a une formation première qui incombe à la mère et pour laquelle, même en des temps meilleurs que celui que nous traversons, il sera toujours opportun de tracer une ligne de conduite sûre et de donner de sages conseils. Tel est l'objet du petit livre que M. l'abbé Gérardin vient de publier sur l'éducation de l'enfance et qui nous semble de nature à rendre les plus grands services aux mères chrétiennes. L'auteur a emprunté la trame de son œuvre à la lettre écrite par Saint Jérôme à Lœta, la bru de sainte Paule, pour la diriger dans l'éducation de sa petite fille. Mais il l'enrichit de réflexions et de commentaires qui en étendent la portée et en accommodent les excellentes leçons aux nécessités de l'heure présente. Rien n'est oublié de ce qui fait partie de l'éducation de l'enfance, ni la lecture, ni l'écriture, ni la prononciation, ni les travaux manuels, ni le vêtement, ni la nourriture, ni la santé, en sorte que la mère a là dans quelques pages les règles les plus importantes qui doivent présider à l'éducation morale, intellectuelle et matérielle de ses enfants. Cet opuscule se présente avec l'approbation du vénérable évêque de Verdun, qui le déclare *véritablement opportun*. P. TALON.

L'instruction morale à l'école. Devoir et patrie, par A. BURDEAU. Paris, Picard-Bernheim, 1884, in-12 de 155 p. — Prix : 0,80 c.

Ce petit livre est de ceux qui ne doivent pas être mis entre les mains des enfants auxquels on veut donner une instruction chrétienne : car malgré les termes formels du programme reproduit en tête du livre, il n'y est pas question de Dieu, et les parents chrétiens estimeront sans peine que l'indication des devoirs envers les animaux, si soigneusement notés par M. Burdeau, ne saurait suffire à combler cette lacune. Les autres points de la morale sont traités dans une série de chapitres fort courts, où l'hygiène et la gymnastique occupent une place d'honneur. C'est à ces deux termes que M. Burdeau ramène, en effet, les devoirs positifs imposés par le respect de soi-même, ce qui caractérise suffisamment la hauteur de vues de M. Burdeau. Chaque chapitre est suivi de récits destinés à le commenter : inutile

d'ajouter qu'aucun récit n'est emprunté à l'histoire des grandes vertus chrétiennes, car les grands dévouements des Vincent de Paul, des Bérulle et de leurs émules ne sont pas dignes d'inspirer les vertus laïques de l'avenir. M. Burdeau qui oublie tant de choses dans le passé, ou qui n'en parle que pour les abaisser et les dénigrer, n'omet pas d'ailleurs de chanter les louanges de la République et des lois Ferry : il ne fait ainsi qu'acte de reconnaissance, car enfin sans les lois Ferry son livre ne se vendrait pas. M. Burdeau courrait risque de prêcher dans le désert sa pauvre morale. Laissons-le donc aller à tant d'écoles qui lui sont hélas ! obligatoirement ouvertes, mais que les autres lui restent impitoyablement fermées. C'est le livre d'un ennemi.

P. Talon.

Manuel d'instruction laïque, par Edgar Monteil. Paris, Marpon et Flammarion, 1884, in-12 de 183 p., orné de nombreuses vignettes. — Prix : 1 fr. 50.

Un mauvais livre, j'ai besoin de le dire et de le répéter, même après beaucoup d'autres. La première partie traite de Dieu et dit qu'« il n'y a pas à s'en occuper autrement (p. 2). » Alors pourquoi mettre deux pages à l'insulter et pour cela appeler à son aide Littré et les doctrines positivistes. Un vrai positiviste ne doit pas, ne peut pas parler de Dieu. A plus forte raison, il ne doit pas l'outrager. C'est donc un chapitre à supprimer, au dire même de l'auteur que nous venons de rapporter. — Deuxième partie : la Religion. Ici tout ce qu'il y a de fables, de bourdes, de mensonges étalés est tel qu'il nous faudrait un numéro tout entier de la *Revue* pour les relever tous. Rien n'y échappe, ni les cosmogonies ou origines de la religion, ni les prétendues origines du christianisme, ni l'apparition du christianisme, ni l'admirable figure de Notre-Seigneur, ni les Apôtres, ni le développement de la religion, ni le Nouveau Testament, les dogmes, le sacerdoce, le gouvernement de l'Eglise, la morale religieuse. Un discours sur la religion, bien peu intelligible pour des enfants, à certains endroits, résume ces deux premières parties qu'on pourrait qualifier : manuel d'instruction antichrétienne. Ceci forme 138 p. sur 183 (dont 3 p. de table), donc c'est l'élément principal du volume. — Mais voici l'instruction laïque. L'homme, la femme, mais pas l'amour, cette « inclination réciproque de l'homme et de la femme dans tous les sens physiques réunis forment l'attache la plus puissante et de les autres attaches se trouvent dans l'habitude de vivre ensemble et la communauté des intérêts matériels » (p. 146), l'enfant, la famille, l'amour et la haine du prochain, la patrie, la société, le travail, la propriété, le bien et le mal, la morale, la raison, le devoir, la loi, le droit, la révolte, la vertu, la justice, la récompense et le châtiment nous sont expliqués en vue de voir comment d'après un exemple.

A lire un pareil livre, on sent, comme dans les égoûts de Paris, le besoin de respirer l'air pur et frais, on sent davantage le besoin de cette religion qui nous dit de répéter cette parole du Divin Maître : « Pardonnez leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » même à l'égard de l'auteur de ce livre. Et s'il sait, il est affreusement coupable !

A. d'Erm.

Manuel populaire du Conseiller municipal. *Texte et commentaire pratique de la loi du 5 avril 1884*, par Ferdinand Dreyfus. Paris, Quantin, 1884, in-12 de LXXXIII-134 p. — Prix : 1 fr. 25.

Rapporteur de la nouvelle loi municipale, M. Ferdinand Dreyfus

mieux que tout autre à même d'en expliquer les dispositions : le commentaire qu'il vient de publier a donc une autorité particulière. Dans la préface, résumant à grands traits l'histoire de la commune en France, il a le tort de répéter deux erreurs dont la science depuis longtemps a fait justice : celle de Raynouard qui voit dans les villes du midi la continuation des municipes romains ; celle d'Augustin Thierry qui, généralisant quelques cas particuliers, a donné au mouvement communal du Moyen Age un caractère révolutionnaire qu'il n'a pas eu. Du reste aucun homme au pouvoir n'avait peut-être aussi bien établi jusqu'ici, pour l'organisation moderne, la distinction à faire entre les intérêts généraux dont l'Etat a la garde et les intérêts locaux qui peuvent être sans danger abandonnés aux communes : s'il rappelle les paroles de M. Thiers, c'est pour conclure en faveur de la décentralisation administrative. — Après ces notions historiques, l'examen général de la loi du 5 avril, et le texte de la loi, vient le commentaire qui suit la loi article par article : articles 1 à 9 : division, réunion et formation des communes ; — articles 10 à 45 : formation du conseil municipal ; — articles 46 à 60 : fonctionnement des conseils municipaux ; — articles 61 à 72 : attributions des conseils municipaux ; — articles 73 à 89 : fonctions des maires et adjoints ; — articles 90 à 109 : attributions des maires et adjoints ; — articles 110 à 120 : biens, travaux et établissements communaux ; — articles 121 à 131 : actions judiciaires ; — articles 132 à 150 et 167 : budget communal ; — articles 151 à 160 : comptabilité des communes ; — articles 161 à 163 : biens indivis entre plusieurs communes ; — articles 164 à 166 : application de la loi à l'Algérie et aux colonies. BERNON.

Memento à l'usage des députés légiférant sur les questions de chemins de fer, par EDOUARD BOINVILLERS. Paris, Dubuisson, 1883, in-12 de 78 p. — Prix : 1 fr.

Ce livre, depuis les conventions des grandes compagnies, a quelque peu perdu de son actualité. Il n'en est pas moins utile à consulter : sous une forme populaire, il résume les vérités économiques sur lesquelles repose le système des chemins français, il démontre aux yeux les moins clairvoyants la supériorité de ce système sur le système des réseaux étrangers.

BERNON.

Etude sur l'Histoire romaine, par ARTHUR DES NOUHES. Paris, Palmé, 1884, in-16 de 101 p.

C'est un excellent résumé très propre à donner une idée générale de cette période de l'histoire. On y sent l'homme très au courant des publications scientifiques faites sur ce sujet et désireux d'en donner en aussi peu de mots que possible une vue d'ensemble. L'ouvrage est divisé en trois grandes phases bien nettes : la conquête de l'Italie, la conquête universelle, l'Empire. Puis chaque chapitre en paragraphes : Royauté, Commencements de la République, Trois grandes guerres d'Italie ; Guerres puniques et grandes conquêtes, Décadence morale et guerres civiles ; Les douze Césars, Les six Antonins, Les Empereurs prétoriens, Les Empereurs chrétiens, Les grandes invasions. Il n'y a pas que des faits, il y a des pages bien écrites dans ce livre et résumant bien la philosophie de cette histoire ; telles sont : p. 32 les causes de la ruine des Grecs : p. 41, l'étude sur les causes de décadence du peuple romain, etc. Ce petit livre fera naître le goût de l'histoire chez les enfants et le ravivera chez les grandes personnes.

A. D'EPRON.

Saint Michel archange et le Mont Saint-Michel, ou guide à l'usage des touristes, par Mgr Germain, évêque de Coutances Avranches, et M. l'abbé Brin, directeur du grand séminaire de Coutances. Paris, Firmin-Didot, 1883, grand in-18 de 420 p. — Prix : 20 fr.

Seconde et superbe édition d'un livre qui est le *vade mecum* des pers qui, allant explorer le Mont Saint-Michel, soit comme pèlerins, soit comme ples curieux, désirent étudier cet admirable monument au triple point de de l'antiquité médiévale, de l'histoire et des souvenirs religieux. L'ouvra divisé en deux parties. La première, due à la plume de Monseigneur l'évê de Coutances, contient un exposé complet de l'histoire des Anges, mission de saint Michel, en particulier, et de son culte. La seconde p expose en quatre chapitres l'histoire du Mont depuis les temps les reculés jusques à nos jours. Le livre est terminé par un guide, rédigé le R. P. Robert, supérieur des missionnaires du Mont Saint-Michel.

A. M.

Le Péril national, par Raoul Frary. Ouvrage couronné par l démie française. Paris, Cerf, 1883, in-12 de 360 p. — Prix : 3 fr. 50

Ce livre, écrit sous l'inspiration de préoccupations patriotiques qui firaient à le recommander à l'attention des Français, a quelques défa pas mal de qualités. Ses défauts sont inhérents aux opinions de l'a qui, démocrate en politique et sceptique en religion, laisse pass maintes pages des appréciations qui sont faites pour blesser bien des teurs. Passe encore pour la politique : M. Frary, quoique républicain vaincu, ne se fait évidemment que bien peu d'illusions sur la répu d'aujourd'hui : ceux qui ne pensent pas comme lui n'ont donc en s que bien peu à se plaindre de lui Mais en fait de religion, il va bea trop loin, et sous forme de raillerie, qui veut être spirituelle et qui bien surannée, il émet sur la Providence des appréciations qui sont de tables blasphèmes, d'autant plus déplacés ici qu'ils se présentent à début du livre, et ont l'air de dire au lecteur chrétien : ne pousse plus avant, vous n'êtes pas ici chez vous. Et c'est dommage, car le liv vraiment bien fait, et l'on perdrait à ne pas le lire tout entier. L'a veut évidemment à la fois nous mettre en garde contre les illusions chauvinisme et nous sauver de l'indifférence à l'endroit du relèvem de la revanche de la patrie. Dans ce but, il aborde en face la questi péril national, et s'efforce de la résoudre en se gardant également l'enthousiasme et du découragement. Que sont aujourd'hui les guerr tionales ? Quel en est l'enjeu, quelle doit en être la préparation ? Qu dans le passé, que serait dans l'avenir l'invasion germanique ? Quel aujourd'hui la situation de la France ? Quels motifs nous offre-t-elle de craindre, soit d'espérer ? Enfin, quel effort nous est nécessaire pour parer les revanches possibles de l'avenir ? Telles sont les principales tions soulevées et résolues dans ce livre qui accuse un patriotisme mais exempt d'illusion, et un remarquable talent d'écrire. Quelques p appelaient des réserves : je les ai faites. J'ai dit en quoi l'auteur me p sait pécher par action, je pourrais ajouter qu'il péche aussi par omi Son livre est le livre d'un rationaliste, où le christianisme n'a pas laissé traces. C'est dommage en un pareil sujet, on aime à s'appuyer, plus que la terre, sur ces croyances traditionnelles de notre pays qui missent le patriotisme, car elles rendent le dévouement plus facile

mort moins redoutable, en ouvrant, par delà le champ de bataille, des espoirs qui ne trompent pas. E. DE LA D.

La Bêtise parisienne, par PAUL HERVIEU. Paris, Charavay, in-12 de 238 p. — Prix : 3 fr. 50.

La bêtise parisienne est immense, et si ambitieux et intrépide, soit-on, on ne peut évidemment aspirer à en faire le tour en un seul volume. Aussi M. Paul Hervieu n'y a point prétendu, que je sache, et s'est-il contenté d'en explorer quelques coins et de les décrire de sa plume alerte et moqueuse de critique toujours prêt à rire de tout. *Études politiques, croquis, curieux usages, fantaisies*, tels sont les quatre cantons de la capitale où nous promène son livre, et la promenade ne manque pas d'agrément. Il y a là de vives silhouettes, lestes et bien enlevées, de ministres, de députés, de préfets, de bals, de concerts, de fêtes, et de ces mille riens qui se lèvent à chaque heure au ciel parisien pour exciter la répugnance des honnêtes gens, ou simplement la curiosité des oisifs. Mais ces études, conçues dans le goût du journalisme contemporain, n'accusent qu'une observation un peu superficielle, et sont écrites dans ce style maniéré et à facettes, qui vise trop constamment à l'effet et n'y arrive pas toujours. Et puis rire de tout, ou plutôt *blaguer* tout, non pas pour en tirer une leçon, mais uniquement pour le *blaguer*, c'est bien uniforme à la longue, et parmi les qualités ou les défauts de la *bêtise parisienne*, car c'est bien là un de ses caractères ; il n'en est guère dont on soit plus vite fatigué. Le livre de M. Hervieu est d'ailleurs amusant à déguster par petits morceaux et l'on y trouve tout au moins l'occasion de rire de choses désagréables dont on ne peut se venger autrement. C'est une satisfaction dont il faut lui savoir gré. P. TALON.

L'avenir de l'Égypte, par E. PAUL. Paris, Hinrichsen et Cie, 1884 in-8 de 30 p. — Prix : 1 fr. (*Questions contemporaines*, 3e livraison.)

Il règne dans tout cet opuscule un sentiment auquel nous nous associons de grand cœur, c'est une sympathie sincère pour les populations indigènes, victimes innocentes de tous les régimes qui se sont succédé en Egypte. Une puissance chrétienne ne doit jamais perdre de vue le sort de ces populations ni les exploiter comme un vil troupeau. J'estime aussi que M. Paul a vu très juste en appelant l'attention sur le rôle qui appartient à l'Abyssinie. Un des grands torts de l'Angleterre est d'avoir sacrifié jadis aux vues ambitieuses de l'Egypte cette population chrétienne. Au lieu de faire donner Massaouah au Khédive, il fallait, il faut encore laisser aux Abyssins, avec cette île et Imkollo, une porte ouverte sur la mer : ils étouffent à l'intérieur. Par le Nil bleu qui aboutit à Kartoum, l'Abyssinie, aidée des subsides européens, contiendra le Soudan et nous permettra même d'y pénétrer, s'il le faut absolument : c'est la base d'opération pour une action, dans laquelle M. Paul espère avec raison que la France jouera bientôt le premier rôle, en s'appuyant au sud sur Obok, qui nous ouvrira le Choa. Quant à la Basse-Egypte, il faudrait que la diplomatie européenne et chrétienne prît seule la direction des affaires, au lieu de la laisser aux financiers et aux amiraux : là est la cause de tout le mal. Où je me séparerai complètement de M. Paul, c'est dans son désir de voir les Anglais s'établir définitivement en Egypte. Faisons, au contraire, des vœux pour qu'ils en déguerpissent le plus tôt possible et sans esprit de retour. ADOLPHE D'AVRIL.

Le secret de la Franc-Maçonnerie, par Mgr Fava, évêque de Grenoble. Lille, Desclée, 1883, in-8 de VI-330 p. — Prix : 4 fr.

Le nouvel ouvrage de Mgr Fava sur la Franc-Maçonnerie fait partie de la *Bibliothèque des familles*, éditée avec le goût typographique que l'on sait par MM. Desclée et de Brouwer. C'est une œuvre de propagande, dans laquelle, mettant à profit les ouvrages plus étendus du P. Deschamps, de Claudio Jannet et d'Onelair, mais plus encore l'expérience que lui a fait acquérir un long ministère aux missions et en France, Mgr Fava démontre successivement que « la Franc-Maçonnerie a eu pour but, dès son origine, de détruire le Christianisme et de le remplacer par le Rationalisme ; — que ce but constitue précisément une hérésie ; — que comme hérésie, la Franc-Maçonnerie est ennemie de la liberté religieuse, contraire aux bonnes mœurs, antifrançaise ; — que la Franc-Maçonnerie est devenue panthéiste, qu'à ce titre elle fait de l'homme un dieu malgré lui, qu'elle le pousse au suicide, qu'elle le passionne pour la destruction. Comme conclusion, les remèdes contre la Franc-Maçonnerie : empêcher tous ceux sur lesquels on a autorité d'entrer dans la Franc-Maçonnerie, étudier la doctrine maçonnique, la conduite des maçons cachés ou manifestes, répandre les livres qui réfutent la secte et en font connaître la malice. Parmi ces livres, nous pouvons dire que celui du vaillant prélat tient le premier rang.

Bernon.

VARIÉTÉS

PUBLICATIONS RELATIVES A L'AFRIQUE

Archéologie.

L'exploration archéologique de nos provinces africaines, entreprise vers 1840 par le gouvernement français et, peu de temps après, abandonnée, fut reprise par les sociétés scientifiques qui se formèrent peu à peu dans les pays, et c'est dans leurs publications qu'il faut chercher le tableau des conquêtes de la science dans le domaine des antiquités. Pendant ces dernières années leurs travaux sont devenus plus actifs, de nombreuses et importantes découvertes ont excité l'attention du monde savant. Enfin la prise de possession de la Tunisie a motivé l'envoi de plusieurs expéditions scientifiques ayant mission d'explorer le pays. Les résultats de cet ensemble de recherches ont presque tous trouvé place dans nos publications algériennes qui offrent en ce moment un intérêt exceptionnel.

I. — La plus ancienne est *le Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine*, fondée en 1853 par MM. L. Renier, Creüly, Cherbonneau, etc. Elle est devenue sous la savante direction de M. Poulle l'ouvrage le plus considérable et le plus précieux qui existe sur les antiquités de cette province. Le vingt-deuxième volume de cette collection vient de paraître, il renferme plusieurs centaines d'inscriptions inédites dont quelques-unes ont une importance historique de premier ordre. Elles ont été contrôlées avec un soin scrupuleux, la description du pays et de ses monuments, les gravures, tout enfin est d'une exactitude qui ne laisse rien à désirer.

M. le docteur Reboud a exploré les environs de Guelma, les montagnes de la Maouna, la vallée de l'Oued Cherf, et, au nord de Constantine, celle de

l'Oued el Guebli. Le récit de son voyage présente à la fois une vive peinture des contrées pittoresques qu'il a visitées, une excellente étude de leur histoire et des monuments qu'il a retrouvés, et un intéressant tableau de la transformation avantageuse que lui font subir les efforts de nos colons algériens. Notons parmi les choses qu'il a vues ces bizarres sculptures qui couvrent le rocher d'Hadjar et Khanga. Elles remontent à la plus haute antiquité, peut être aux temps préhistoriques, elles n'ont d'analogues que les sculptures ruspestres de l'oasis de Tiout dans la province d'Oran, qui reproduisent des scènes semblables; des hommes d'un type étrange, des animaux depuis longtemps disparus du pays, comme le rhinocéros, l'autruche, les bœufs aux cornes inclinées en avant. Remarquons qu'on n'y retrouve ni le cheval, ni l'âne, ni le chameau.

MM. Goyt et Poinssot ont parcouru la région occidentale de la province et ils y ont recueilli une riche moisson épigraphique. M. Cagnat a étudié les inscriptions de Sigus et de Constantine, M. Jullien décrit les stations mégalithiques qu'il a visitées en compagnie de M. Henri Martin, M. Chabassière les fouilles exécutées à Aïn-el-Bordj (Ticisi), M. Massie le temple nouvellement découvert à Tebessa, M. Mercier analyse une inscription arabe de Gafça qui fait connaître le nom d'un souverain de cette dynastie hafside, maîtresse de Tunis avant l'établissement définitif de la domination turque.

Mais de tous les travaux contenus dans ce volume les deux mémoires consacrés par M. Poulle aux découvertes récentes et aux fouilles de Lambèse, et de Timgad sont sans contredit les plus considérables, nous regrettons vivement de n'en pouvoir indiquer que les points principaux. Notons avant d'en parler deux textes qui indiquent la situation des villes antiques de Thuburnica et de Thanapsua. Le premier a été rencontré à Henchir-Moussa à 9 kil. N. de Ghardimaou, le second a Ksar oum-Naïl à 10 kil. N. O. de la même localité. Ensuite les bornes trouvées près de Sigus et à Khenchela qui délimitent le territoire des quatre colonies cirtéennes, et une dédicace au *Deo magno æterno* qui n'est autre que le dieu des chrétiens.

Pendant les années 1881 et 1882 le département des beaux-arts fit entreprendre des fouilles très considérables à Timgad, à Lambèse et à Zana. Ces fouilles furent dirigées par des architectes du service des monuments historiques, les résultats n'en ont point été publiés. Les monuments épigraphiques de la plus haute importance qu'elles mirent au jour ont été pourtant recueillis, mais, quoi qu'il en soit, c'est à la société de Constantine que revient l'honneur de les avoir fait connaître au monde savant et d'avoir donné une description aussi exacte qu'intéressante des édifices dégagés par ces travaux.

A Timgad, l'arc de triomphe a été déblayé, le théâtre et le temple magnifique de Jupiter Capitolin ont été explorés au moyen de profondes tranchées enfin le forum et les édifices qui le bordaient ont été en grande partie déblayés.

Ce forum occupe un petit plateau au centre de la ville. Sa façade en bordure sur la voie qui conduit à l'arc, est précédée d'un portique et coupée à l'endroit de l'entrée principale par une porte monumentale flanquée de pilastres et de colonnes engagées dont la hauteur devait excéder celle du portique. Sur cette galerie extérieure s'ouvre une suite de petites pièces étroites dont la façade porte une série de chiffres destinés peut-être à marquer la place des curies. Un escalier conduit de l'entrée à la place intérieure,

surélevée de dix marches et de forme rectangulaire, orientée du nord au sud, et longue de cinquante mètres sur quarante-trois de largeur. Il était ornée de revêtements de marbre, et entourée sur chaque face d'une colonnade posée sur une double marche formant un portique couvert.

Du côté du midi, ce portique donnait accès dans un grand bâtiment encore incomplètement déblayé, et qui consistait en une cour centrale entourée de logettes. A l'extrémité opposée de la place, se trouve un petit monument dont la façade est occupée par une large tribune, fermée par un mur à hauteur d'appui, un escalier latéral y donne accès, c'était sans doute la tribune aux harangues. Enfin, en avant du portique, et sur les marches qui l'exhaussent, un grand nombre de bases destinées à supporter des statues et où sont gravées des inscriptions votives, demeurent encore en leur place primitive. L'écoulement des eaux était assuré par des dégorgeoirs placés sous les trottoirs et par des cuvettes munies de rosaces ajourées situées aux angles de la place. Il n'existe guère, même en Italie, de monument plus instructif et plus curieux à étudier. Les dédicaces dont nous venons de parler étaient adressées à la Fortune, à la Victoire, à divers empereurs par des légats impériaux, patrons de la colonie, etc. L'une des plus intéressantes rappelle le *cursus honorum* de A. Larcius qui commanda l'armée d'Afrique en qualité de légat propréteur peut-être sous le règne de Trajan. Une autre a été dédiée par le *concilium provinciæ Africæ* à Annius Arminius Dosimus, fils d'un procurateur du Tractus Karthaginiensis. Mentionnons encore l'inscription n° 109 qui nous fait connaître un *sub praefectus classis praetoriæ Misenensis*, nommé C. Annius Flavianus, et, pour finir, le décret (n° 162-63) du gouverneur Ulpius Mariscianus, énumérant dans leur ordre les principaux employés qui composaient le personnel des gens de justice attachés à son office, et réglant les prestations en nature ou en argent qui leur étaient dues en divers cas pour leurs honoraires.

Les inscriptions que les fouilles exécutées à Lambèse ont mises au jour seraient toutes à citer, mais l'espace nous manque et il faut nous restreindre. Le n° 111 est une dédicace à Jupiter gravée à l'occasion d'une victoire remportée sur les nations barbares par Fl. Leontius *dux per Africam*, au IV siècle. Le n° 119 porte ARA DISCIPLINÆ. Le n° 121 énumère les officiers qui commandaient aux centuries de la première cohorte dans un ordre différent de celui indiqué par Végèce. Le *primus pilus* est omis, on trouve d'abord le *princeps prior*, puis le *hastatus prior*, ensuite le *princeps posterior*, puis le *hastatus posterior*. Les n°s 123, 124 et 125 sont des listes de soldats parmi lesquels on rencontre quelques gradés (signieri, arcarii, beneficiarii, etc.), leur origine est indiquée. Les deux premières listes ne contiennent que des Africains, la troisième est formée d'étrangers, asiatiques pour la plupart.

Le n° 142 nous fait connaître un médecin ordinaire de la troisième légion. D'après l'inscription n° 160, la ville de Lambèse, sous le règne de Gratien, Valentinien et Théodose, se trouvait dans un état de délabrement affreux, la curie était en ruines et les aqueducs détruits. Le curateur de la cité, Silicius Rufus, les rétablit, fit réparer divers monuments et en construisit de nouveaux.

II.— *Le Bulletin de correspondance africaine de l'Ecole supérieure des lettres d'Alger*. — Ce bulletin a été créé par MM. Paul Bert, alors ministre de l'instruction publique et A. Dumont, directeur de l'enseignement supérieur, dans le but de doter l'Ecole d'Alger d'une publication destinée à recueillir

les travaux de ses membres et analogue aux publications si estimées de nos écoles de Rome et d'Athènes.

Il a commencé à paraître en janvier 1882, et jusqu'à présent les six fascicules composant l'année 1882 ont seuls vu le jour. On n'y rencontre encore aucun travail d'ensemble, c'est la période d'essai. L'étude des monuments découverts par les membres de l'école pendant les missions qui leur ont été confiées où communiqués par leurs correspondants forme toute la matière de ce volume ; l'épigraphie occupe une place prépondérante. Les plus nombreux et les plus importants des mémoires contenus dans ce volume sont dus à la plume de M. Masqueray. C'est lui qui a déterminé l'emplacement de deux stations de Rapidi et de Labdia, analysé les inscriptions qui y ont été découvertes par MM. de Chancel et Grenade-Delaporte. Celles de Sour-Djouab sont particulièrement intéressante. Non seulement elles font connaître le nom de, la ville antique, *Municipium Rapidense*, sa reconstruction sous la Tétrarchie (292-305), mais encore l'une d'elles tranche la question jusqu'à présent si obscure des voyages de l'empereur Hadrien en Afrique, en fournissant la date du premier de ces voyages qui eut lieu l'année 121-122 pendant sa sixième puissance tribunicienne.

Les fouilles de M. Masqueray dans la vallée de l'Oued-Guebli ont amené la découverte d'une autre ville la *Colonia Celtianiensium* et de plusieurs textes se rapportant à la famille de Lollius Urbicus, préfet de Rome. De nombreuses inscriptions recueillies dans un voyage exécuté dans l'Aurès et dans l'est de la province de Constantine sont venues augmenter la collection de documents que nous possédons sur l'histoire et la géographie de la Numidie. Signalons encore un mémoire de M. Vaille sur les antiquités trouvées par M. Arlès Dufour à Hammam-Righa dans les fondations du magnifique établissement thermal qu'il y a fait construire ; les notes de M. de la Blanchère et de M. Cat sur les inscriptions de la Mauretanie et sur une monnaie d'or du roi Ptolémée ; l'étude que MM. Basset et Houdas ont faite des inscriptions arabes de la Tunisie ; etc.

III. — *Le Bulletin trimestriel des antiquités africaines*. — La province d'Oran était la seule de nos provinces africaines dans laquelle il n'existât aucune société pour rechercher, décrire, et préserver de la destruction les richesses archéologiques, et là plus encore que partout ailleurs les monuments ont disparu, souvent sans laisser de traces, ce qui en rend la perte d'autant plus regrettable.

Pour remédier à ce fâcheux état de choses, la Société de géographie d'Oran a agrandi son cadre et s'est constituée en Société archéologique. Elle a tout d'abord fondé un musée qui, grâce aux libéralités patriotiques des habitants, s'est promptement enrichi et forme une collection déjà précieuse et intéressante. Estimant que le meilleur moyen de préserver les monuments antiques de la destruction était d'en faire connaître le prix et la valeur historique, et d'intéresser ainsi les habitants du pays à leur conservation, que du reste cette publication ne manquerait point d'exciter la curiosité, de provoquer des recherches qui amèneraient sans doute de nouvelles découvertes, qu'elle pourrait contribuer à faire naître le goût de l'étude et à augmenter l'attachement des colons pour leur nouvelle patrie, elle a ajouté à son *Bulletin* une partie archéologique distincte qui, sous la direction de MM. Poinssot et Demaeght, a bientôt pris un développement considérable. Commencé en 1882 sous les auspices et avec le concours de MM. L. Renier, Ch. Robert, E. Desjardins, H. de Villefosse, etc., le *Bulletin des antiquités africaines* s'est donné pour but l'exploration archéologique de la

province d'Oran et surtout celle de la Tunisie, plus riche en monuments, moins explorée, et où l'expédition française a conduit plusieurs de ses membres.

Il embrasse deux ordres de travaux distincts, d'abord une série de mémoires où sont étudiés l'histoire, la géographie, les institutions politiques et l'état social de l'Afrique romaine et dans cet ordre d'idées les sept fascicules de ce recueil qui ont paru jusqu'à présent contiennent : 1° *Les fastes des provinces africaines*, par Ch. T... C'est une liste chronologique des proconsuls qui ont gouverné la province d'Afrique depuis son origine jusqu'au règne de Dioclétien, avec une courte biographie de chacun d'eux; 2° la traduction de l'*Étude sur le camp et la ville de Lambèse*, par Wilmanns, qui est la meilleure monographie qui ait été écrite sur la troisième légion Auguste, légion qui, on le sait, construisit et occupa pendant plusieurs siècles le camp de Lambèse. M. Thédenat, le traducteur, a enrichi sa traduction de notes et d'un commentaire épigraphique; 3° *La famille et la carrière de l'empereur Septime Sévère avant son avènement à l'empire*, par M. E. Gellens Wilford. Cet excellent ouvrage n'est que le préambule d'une série de travaux où M. Gellens exposera l'histoire des Césars d'origine africaine, telle qu'on peut l'écrire aujourd'hui après toutes les conquêtes que la science critique et l'épigraphie ont faites sur le passé ; 4° *Les assemblées provinciales et le culte provincial*, par M. Clément Pallu de Lessert. La constitution, le rôle, les attributions de ces assemblées nationales aux différentes époques, l'organisation du culte de Rome et Auguste ont été analysés par l'auteur d'une manière aussi complète que lumineuse. Cette très intéressante étude sera suivie de celle des juridictions, de l'Annona, formant un ensemble de travaux destinés à éclairer l'histoire des institutions politiques de l'Afrique romaine pendant la période impériale.

La publication des inscriptions inédites de la province d'Oran et de la Tunisie complète le programme des *Antiquités africaines*, avec la description accompagnée de gravures, plans et cartes des monuments antiques.

Parmi les 550 textes inédits qui y figurent nous citerons l'inscription d'Aflou (no 3) qui oblige à changer complètement les limites que l'on avait attribuées jusqu'à présent à la Mauritanie et à la Numidie. Cette dernière province s'étendait beaucoup plus loin vers l'ouest qu'on ne l'avait supposé; le sud de la province d'Oran en faisait encore partie, et il n'y aurait rien d'impossible à ce que le territoire militaire soumis à l'autorité du légat et administré par lui n'allât des Syrtes à l'Océan. Un autre texte trouvé à Aghbal nous apprend que là se trouvent les ruines d'Ad-Regias, et que Septime Sévère fut salué treize fois empereur et non douze, comme on l'avait cru jusqu'à présent. Mais c'est la Tunisie, comme on pouvait s'attendre, du reste, qui a fourni la part la plus importante de documents nouveaux, La plupart ont été recueillis par M. Poinssot, pendant un voyage archéologique exécuté en 1882-1883 dans la région centrale de la Régence. Ce voyage a été très fructueux, il a eu pour résultat la découverte de plus de cinq cents inscriptions inédites qui fixent la position de quinze villes et peuples anciens, établissent les limites de la Numidie et de la province proconsulaire,et apportent une large contribution à l'histoire, à la géographie et à l'étude des institutions de l'Afrique ancienne.

La partie déjà publiée de cette exploration comprend la description archéologique du Fahs-er-Riha et de la vallée de l'Oued-Marouf. Une carte du pays et de nombreuses gravures dessinées sur les photographies de l'auteur permettent de se rendre compte de la topographie du pays, de l'in-

portance des ruines, du caractère et de l'architecture des moments antiques qu'on y rencontre.

IV.— *La Revue africaine* a abandonné aux membres de l'École supérieure des lettres d'Alger l'étude des antiquités romaines et puniques. Les mémoires contenus dans ces deux derniers volumes se rapportent surtout à la période de la domination arabe et aux expéditions militaires récentes; hormis pourtant un travail critique de M. Tauxier sur le périple d'Hannon, et quelques inscriptions de Tipaza et de Toukria recueillies par M. P. Gavaud Saint-Lager. Nous y trouvons l'histoire des Ben Djellab, sultans de Tougourt, par M. Ch. Féraud, précédée d'une bien intéressante description de cet étrange pays du Souf, dont les habitants, perdus dans l'immensité du désert, luttent sans trève contre les envahissements du sable et disputent leurs palmiers et leurs jardins à la dune toujours prête à les engloutir.

J. Poinssot.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Jean-Baptiste Dumas, le grand savant dont la France et le monde entier déplore la perte, avait eu les débuts les plus modestes. C'est de simple élève de pharmacie qu'il parvint au poste de professeur à l'École centrale; puis successivement il conquit une chaire à la Faculté des sciences, à la Faculté de médecine, à l'École polytechnique, au Collège de France. Membre de l'Académie des sciences à trente-deux ans, il en devint bientôt le secrétaire perpétuel. L'Académie française, et avec elle tous les grands corps savants du monde, se disputèrent l'honneur de l'avoir pour membre. Il avait été député, sénateur, ministre, et était un des grands dignitaires de la Légion d'honneur. Né en 1800, il est mort le 11 avril dernier. Son corps, rapporté de Cannes à Paris, a été l'objet des plus grands honneurs. Successeur de Lavoisier, il a eu le mérite de découvrir cette fameuse théorie de l'unité qui l'a illustré et l'a mis au dessus de son maître. Sa haute science n'avait d'égale que sa foi. Le *Polybiblion* est heureux de déposer devant cette tombe un hommage profond et sincère et de signaler à ses lecteurs les principaux ouvrages de M. Dumas, dans lesquels un style élégant fait encore davantage resplendir la force de la science :

Leçon sur la statistique chimique des êtres organisés (in-18, 1841, Fortin et Masson); — *Essai de statistique chimique des êtres organisés*. Leçon professée le 20 août 1881, 2me éd. augmentée de documents numériques (in-18, 1842, Fortin et Masson); — Le même, 3me éd. (in-18, 1844, Fortin et Masson); — *Mémoires de chimie* (in-8, avec 7 planches, 1843, Béchet jeune); — *Traité de chimie, appliquée aux arts* (8 vol. in-8, avec atlas (in-4, 1828-1846, Béchet jeune); — *Leçons de chimie, professées à la Société chimique de Paris, de 1860 à 1869* (7 vol. in-8, 1860-1869); — *Les Allopathes et les Homéopathes devant le Sénat*. Discours de MM. Dumas, Bonjean et Dupin, séance du 1er juillet 1865 (in-18, 1865, Garnier frères); — *Enquête sur les engrais*. Rapport à l'empereur. Projet de loi. Résumé des dispositions. Rapport adressé à la commission des engrais, à S. E. M. le ministre de l'agriculture et du commerce (in-16, 1866, Rothschild); — *Étude sur la nouvelle maladie de la vigne*, le 1er juin 1876, et de nombreuses notices nécrologiques, écrites par lui comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences; — Discours prononcé dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. J.-B. Dumas.

— Un autre personnage, non moins connu, mais dans le monde des lettres et du théâtre principalement, M. le comte Adolphe DE RIBBING, dit DE LAVEN, est mort le 14 avril. Il était né en 1800. C'est un quatrain de lui, assez vulgaire d'ailleurs, qui donna à Alexandre Dumas père le goût de la littérature. Dès lors, leurs noms furent inséparablement unis, et c'est lui qui présida le comité de souscription pour la statue de son illustre collaborateur.

Voici la liste de ses productions : *L'Automate de Vaucanson*, opéra-comique en un acte, musique de M. Luigi Bordèse (in-8, 1840, Tresse) ; — *Certine*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Amb. Thomas (in-8, 1840, Tresse) ; — *Éva*, drame lyrique en deux actes, musique de MM. Coppola et Girard (in-8, 1840, Mifliez). — *Vert-Vert*, comédie-vaudeville en trois actes (in-8, 1841, Tresse) ; — *Vert-Vert*, ballet pantomime en trois actes, musique de MM. Blondevèze et Toulbecque (in-8, 1841, Vve Jonas) ; — *L'Amour en commandite*, comédie-vaudeville en un acte (in-8, 1841, Tresse) ; — *Le Bon moyen*, comédie en un acte, mêlée de couplets (in-18, 1841, Tresse) ; — *Les Deux voleurs*, opéra-comique en un acte, musique de M. Girard (in-8, 1841, Tresse) ; — *Floridor le choriste*, comédie-vaudeville en deux actes (in-8, 1841, Tresse) ; — *La Rose de Péronne*, opéra-comique en trois actes (in-8, 1841, Tresse) ; — *Les Dix*, opéra-comique en un acte (in 8, 1842, Tresse) ; — *Mademoiselle de Mérange*, opéra-comique, musique de M. Henri Potier (in-8, 1842, Tresse) ; — *Le Roi d'Yvetot*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Adolphe Adam (in-12, 1842, Marchant) ; — *La Chasse aux maris*, comédie en trois actes, mêlée de couplets (in-8, 1843, Tresse) ; — *Le Mariage au tambour*, comédie en trois actes, mêlée de chant (in-8, 1843, Tresse) ; — *La Marionette, ou les Clarinettes et les marionettes*, vaudeville en un acte (in-8, 1844, Tresse) ; — *Les Quatre fils Aymon*, opéra-comique en trois actes (in-8, 1844, Tresse) ; — *Rabelais, ou le Presbytère de Meudon*, comédie-vaudeville, mêlée de couplets (in-8, 1844, Tresse) ; — *Les Sirènes*, vaudeville en deux actes (in-8, 1844, Tresse) ; — *Le Chamboran*, comédie en un acte, mêlée de couplets (in-8, 1844, Tresse) ; — *Un Conte de fées*, comédie en trois actes, mêlée de chant (in-8, 1845. Tresse) ; — *Le Diable à quatre*, vaudeville en trois actes (in-8, 1845, Tresse) ; — *Le Diable à quatre*, ballet-pantomime en deux actes, musique de M. Adolphe Adam (in-8, 1845, Vve Jonas) ; — *Le Garde forestier*, comédie en deux actes et deux époques, mêlée de couplets (in-8, 1845, Tresse) ; — *Sylvandire*, roman d'Alexandre Dumas, mis en quatre chapitres (in-8, 1846, Marchant) ; — *Le Braconnier*, opéra-comique en un acte, musique de M. Octave Héquet (in-18, 1847, Tresse) ; — *Le Suisse de Marly*, comédie-vaudeville en un acte (in-8, 1847, Marchant) ; — *Le Lion et le rat*, comédie-vaudeville en un acte (in-8, 1848, Librairie théâtrale) ; — *Le Mobilier de Rosine*, vaudeville en un acte (in-8, 1848, Librairie théâtrale) ; — *Il Signor Pasquale*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Henri Potier (in-8, 1848, Librairie théâtrale) ; — *La Faction de M. le curé*, comédie-vaudeville en un acte (in-8, 1849, Marchant) ; — *Gibby la cornemuse*, opéra-comique en trois actes, musique de M. L. Clapisson (in-12, 1849, Lévy frères) ; — *Les Bagnoires du Gymnase*, vaudeville en un acte (in-12, 1850, Lévy frères) ; — *Le Corbeau rentier*, vaudeville en un acte (in-12, 1850, Lévy frères) ; — *L'Homme d'État*, vaudeville en un acte (in-12, 1850, Lévy frères) ; — *La Poissarde garde*, comédie-vaudeville en un acte (in-12, 1850, Lévy frères) ; — *Les Rêves sur le pavé*, revue-vaudeville en un acte (1850, Lévy frères) ; — *Le Bagne des escargots*, revue-vaudeville en trois actes (in-12, 1850, Lévy frères) ; — *Suffrage 1er, ou le Royaume des aveugles*, journal-vaudeville (in-12, 1850, Lévy frères) ; — *La Volière, ou les Oiseaux politiques*, vaudeville en un acte

(in-12, 1850, Lévy frères); — *Murdoch le bandit*, opéra-comique en un acte, musique de M. Eugène Gautier (in-12, 1851, Giraud et Dagneau); — *Flore et Zéphire*, opéra-comique en un acte, musique de M. Eug. Gautier (in-12, 1852, Giraud et Dagneau); — *La Poupée de Nuremberg*, opéra-comique en un acte, musique de M. Adolphe Adam (in-12, 1852, Giraud et Dagneau); — *Guillery le Trompette*, opéra-comique en deux actes, musique de M. Sarmiento (in-12, 1853, Lévy frères); — *Le Roi des halles*, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, musique de M. Adolphe Adam (in-8, 1853, Dagneau); — *Le Sourd*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Adolphe Adam (in-12, 1853, Lévy frères); — *Le même* (in-4, 1855, Lévy frères); — *La Promise*, historiette provençale, opéra-comique en trois actes, musique de M. Louis Clapisson (in-12, 1854. Lévy frères); — *Les Désespérés*, opéra-comique en un acte, musique de M. F. Bazin (in-12, 1858, Lévy frères); — *Le Bijou perdu*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Ad. Adam (in-12, 1853, Lévy frères); — Le même (in-4, 1862); — *Le Billet de Marguerite*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Gevaert (in-12, 1854, Lévy frères); — *Élisabeth, ou la fille du proscrit*, drame lyrique en trois actes, tiré du roman de Mme Cottin, musique de G. Donnizetti (in-12, 1854, Giraud); — *Les Charmeurs*, opéra-comique en un acte, musique de M. Ferdinand Poix (in-12, 1855, Lévy frères); — *Schahabaham II*, opéra-bouffe en un acte, musique de M. Eugène Gautier (in-12, 1855, Lévy frères); — *Le même* (in-4, 1857, Lévy frères); — *Maître Pathelin*, opéra-comique en un acte, musique de M. F. Bazin (in-12, 1857, Tresse); — *Le Jardinier galant*, opéra-comique en deux actes et trois tableaux, musique de M. F. Poix (in-12, 1861, Librairie nouvelle); — *Le Postillon de Lonjumeau*, revue-vaudeville en trois actes, musique de M. Adolphe Adam (in-8, 1861, Tresse); — *La Poularde de Caux*, opérette en un acte (in-12, 1861, Librairie nouvelle); — *Le Saphir*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Félicien David (in-12, 1865, Lévy frères); — *La Reine Jeanne*, opéra-comique en trois actes, musique de MM. Hipp. Monpou et Luigi Bordèse (in-8, 1881, Tresse).

M. de Leuven a encore donné d'autres pièces en collaboration : avec MM. Bayard, Brunswick et de Beauplan : *Boccace, ou le Décaméron*, comédie en cinq actes, mêlée de chant (in-12, 1853, Lévy frères); avec M. Dumas : *Le Roman d'Elvire*, opéra-comique en trois actes, musique de Ambroise Thomas. In-12, 1860, Lévy frères. — avec MM. Déforge et Dumanoir : *Sous clef*, comédie-vaudeville en un acte (in-8, 1844, Tresse); — avec M. Dumersan : *Les Bédouines de Paris*, comédie-vaudeville, mêlée de couplets (in-8, 1844, Tresse); — avec M. Planard : *Le Bouquet de l'Infante*, opéra-comique en trois actes, musique de M. A. Boïeldieu (in-12, 1847, Didier) et *Le Caquet du Couvent*, opéra-comique en un acte, musique de M. Henri Potier (in-8, 1846, Librairie théâtrale); — avec M. Rosier : *Raymond ou le secret de la reine*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Ambroise Thomas (in-12, 1850, Lévy frères) et *Le Songe d'une nuit d'été*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Ambroise Thomas (in-12, 1850, Lévy frères); — avec M. Sauvage : *Don Grégorio*, opéra-comique en trois actes, musique de M. N. Gabrielli (in-12, 1860, Tresse); — avec M. de Saint-Georges : *La Fanchonette*, opéra-comique en trois actes, musique de M. L. Clapisson (in-32, 1856, Tresse); — avec M. Scribe : *La Chanteuse voilée*, opéra-comique en un acte, musique de M. Victor Massé (in-12, 1850, Giraud et Dagneau), *la Main de fer, ou Un Mariage secret*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Adolphe Adam (in-8, 1841, Beck), et *Le Puits d'amour*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Balfe (in-8, 1843, Tresse); — ave

M. Vanderbuch : *Marie Michon*, comédie-vaudeville en deux actes, tirée de la seconde partie des *Mousquetaires* d'Alexandre Dumas (in-8, 1846, Tresse); — avec MM. Varin et Brunswick : *Un Voyage sentimental*, comédie-vaudeville en deux actes (in-12, 1848, Lévy frères); — Le même (in-4, illustré, 1858, Lévy frères).

— Nous ne voulons pas laisser passer sous silence la mort d'Édouard Dentu, le libraire si connu du Palais-Royal, arrivée le 13 avril dernier. Bien qu'il n'ait rien publié lui-même, il avait édité un tel nombre d'ouvrages que l'on peut le considérer comme un véritable écrivain. Fils et petit-fils de libraires, en communauté de sentiments avec nous, nous aimons à nous souvenir de lui et d'eux et à saluer sa tombe.

— Mgr Pedro Nunes Pernia, évêque de Coria, en Espagne, est mort à Carérès, le 22 mars dernier. Issu de la famille des marquis de Salinas, il naquit en 1810 à Benavente (province de Zamora) et entra dans le monastère bénédictin de Sahagun en 1824. Il y fit d'excellentes études, mais elles furent interrompues par les tristes évènements de 1835, qui le chassèrent de son cloître. A partir de 1853, il fut promu successivement à diverses fonctions de chanoine, d'archidiacre, etc., jusqu'à son élévation au siège épiscopal de Coria en 1868. Pendant un épiscopat de plus de quinze années, il a donné le modèle du pasteur plein de zèle pour le salut des âmes. Il n'a rien négligé en particulier pour ranimer dans son clergé le goût des lettres et des études sérieuses. Il était lui-même théologien et philosophe distingué. Il publia en 1870 un *Catecismo filosofico-moral practico*, qui fut accueilli avec faveur, comme il le méritait. Plusieurs lettres épiscopales (sur la liberté des cultes, etc.) dues à sa plume savante, firent aussi sensation à l'époque où elles parurent. — D. F. P.

Institut. — *Académie des sciences.* — Dans la séance du 24 mars l'Académie a procédé à l'élection d'un membre libre, en remplacement de M. Bréguet. Au premier tour de scrutin, le nombre des votants étant de 69, M. de Jonquières a obtenu 25 suffrages ; M. Cailletet, 19; M. E. Tisserand, 16; M. Laussedat, 6; M. Trève, 5. Au second tour, M. de Jonquières a obtenu 34 suffrages; M. Cailletet, 25 ; M. E. Tisserand, 10. Aucun de ces candidats n'ayant réuni la majorité absolue des suffrages, il a été procédé à un second de ballottage. Le nombre des votants étant toujours 69, M. de Jonquières a obtenu 37 suffrages, contre M. Cailletet, 30.

Congrès des Sociétés savantes. — La réunion à la Sorbonne des délégués des Sociétés savantes de Paris et des départements a eu lieu du 15 au 19 avril.

La séance d'ouverture présidée par M. Faye, en l'absence de M. Milne Edwards, président de la section des sciences mathématiques, a été consacrée à l'éloge de M. J.-B. Dumas, dont l'enterrement avait lieu ce jour-là. Puis les cinq sections se sont retirées dans leurs locaux sous la direction de leurs présidents respectifs.

La section d'histoire et de philologie s'est réunie sous la présidence de M. Léopold Delisle et a entendu les communications suivantes : le 15 avril, MM. Le Héricher, Arbellot et Joret sur les noms de lieu; MM. Depoin et Roger sur les corporations ; MM. Blanc, Durieux, Rance, de l'Estourbeillon. A. de Barthélemy, Deloche, sur les foires et marchés ; MM. Jolibois, Magrin, Roger, Depoin, Deloche, Séré-Depoin, de Barthélemy sur les archives notariales ; MM. l'abbé Rance et Roger sur les confréries. — Le 16, M. Godmer a tracé l'histoire de la sténographie. M. Jadart a lu un mémoire sur le séjour de Louis XIII à Reims. M. Révillout amène une discussion,

ıelle prennent part MM. Delisle, Hardouin, de l'Estourbeillon, Forestié e Dion sur les actes conservés dans les études de notaire. M. Maggiolo e sur Pierre Fourier et M. Delisle communique une note de M. l'abbé ıbault sur l'église de Saint-Saturnin-des-Ligneries et le baptême de rlotte Corday. — A la séance du soir, le président, M. Duruy et)eloche entretiennent le congrès du fruit qu'on pourrait retirer des .erches sur les rapports entre les assemblées provinciales sous l'Empire ain et les Etats provinciaux de l'ancienne France. M. de Felcourt lit *Histoire de la fondation de Vitry-le-François*. Une discussion générale ;age sur l'organisation des archives notariales, à la suite de laquelle, a proposition de M. Delisle, le Congrès émet le vœu suivant : « Le ;rès émet le vœu que des mesures soient prises pour assurer la conser- ›n des anciennes minutes de notaire, pour en dresser des inventaires et en faciliter la communication dans l'intérêt de l'histoire. » C'est là, semble-t-il, enterrer la question. M. Rance, au nom de MM. Forestié ılabert, lit deux mémoires, l'un sur les confréries de Montauban, l'autre es associations rurales. Le reste de la séance est consacré aux impor- ›s communications de M. Castonnet-Desfosses sur la Cochinchine et eurs de nos grands navigateurs, de M. Chauvigné sur l'origine et anisation des anciennes corporations d'arts et métiers de Toulouse, de ı comte R. de l'Estourbeillon sur les émigrés à Jersey de 1792 à 1845, . Deloche sur le mode de dater les actes au treizième et au quatorzième › dans le Quercy et le Bas-Limousin. Sur cette dernière question elisle ajoute quelques mots. — Le 17, M. le marquis de Croizier fait lecture sur les manuscrits siamois de la Bibliothèque nationale, rard sur Passerat et la satire Ménippée; M. Génin sur un manuscrit de y, intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire de la Marine ;* M. Marre sur ıgue malgache; M. Forestié sur un livre de comptes d'un marchand de auban au quatorzième siècle ; M. Hennet sur les troupes boulonnaises ; Rance et Chatel sur les Universités de Paris et de Caen. — A la séance ir, on entend M. Bouchard sur les foires de l'Anjou, M. Maggiolo sur dagogie lorraine au seizième siècle, M. Coüard-Luys sur le Collège des ttes de Noyon à la fin du dix-septième siècle : cette communication › lieu à un échange d'observations des plus intéressantes entre florel, Duruy, Deloche et Maury. M. l'abbé Vattier signale une école ıée à la cathédrale de Senlis dès le dixième siècle. M. Arbellot fait ıître les ermites du Limousin et étudie les foires de ce pays. M. Grellet- .erie traite de la fabrication des documents au moyen âge, M. Maître, ıpports de la Bretagne avec la cour de Rome à partir du neuvième . Enfin, après un vœu de M. Galloo-Guilbert sur le retour dans nos tions des pièces qui leur ont été volées et se trouvent maintenant en ıterre, M. Delisle remercie les délégués des Sociétés savantes d'avoir ıdu à l'appel qui leur a été adressé, et les engage à préparer une liste ıestions et surtout des réponses à ces questions.

ınie sous la présidence de M. Ramé, la section d'archéologie a écouté ›mmunications suivantes : le 15 avril, MM. Nicaise, Morel, Dumuys, ı et Ramé sur les cimetières gaulois à incinération. Les enceintes lées, gauloises, romaines ou féodales ont motivé des travaux de M. de , au nom de M. Brun, sur ces monuments dans les Alpes-Maritimes ns le Var, de MM. Mowas, Nicaise, Lucas, Palustre, Morel, sur les es monuments dans la Meuse, près de Namur, dans le Lot et le use, de MM. Buhot et Palustre sur la classification de ces enceintes,

MM. Bélisaire Ledain, Mayaud, de Lanoë, Nicaise, Morel signalent les
romains, dits « Chateliers ». M. Maufras a adressé un mémoire du
du camp de Feu-Richard, près de Saintes. La troisième question,
enceintes des villes où se rencontrent des débris de monuments ro
appelle une discussion entre MM. Bahot de Kersers, de Lanoë, Mowat.
« piles » romaines sont signalées par MM. de Laurière, A. de Mont
Héron de Villefosse, Palustre, Mowat, de Lasteyrie et le P. de la Cr
notamment celle de Cinq-Mars, près de Tours. — Le 16, à la séance
matin, on a entendu les communications suivantes, dont voici le titre
le nom de ses auteurs : les temps néolithiques, par le baron de Baye. L
mosaïques romaines découvertes dans l'Aube, par M. Fléchey, Deux sé
tures de l'époque des dolmens, au pic de Montgrenier (Ariège), par L. Ba
La déesse Copia, par M. Cerquand, le camp romain de Chalon,
M. Mayaud, la sépulture de Septsaulx et le cimetière des Varilles
par M. Nicaise. — Le soir, MM. Espérandieu, de Lasteyrie et de Villa
parlent des basiliques chrétiennes de l'Algérie et de la Tunisie. M. Bo
donne un compte rendu détaillé des fouilles récemment faites dans l'ab
de la cathédrale de Nantes et obtient un vœu du Congrès pour leur con
vation. M. Bouchet de Molandon signale une chapelle du onzième si
M. Buhot de Kersers traite de l'époque à laquelle l'arc brisé apparaît
les édifices religieux. Les églises à une seule nef et leur distribution
graphique : cette question amène MM. de Laurière, Lucas et Palustre à
échange d'observations intéressantes. Le château de Chantecoq, Loir-et
décrit par M. Dumuys, et M. Roman lit un travail sur l'architecture
onzième et douzième siècle. M. Palustre prononce quelques mots sur
peintures de Luynes, et M. Barthélemy sur le monument de Saint-Lau
la Major de Marseille. M. Maxe-Werly étudie la numismatique gauloise,
M. Morel décrit un casque de la même époque, trouvé en Champagne, et
mode de construction romaine très rare et découvert à Carpentras. La
de la séance est consacré à un long mémoire du P. de La Croix sur
nécropoles de Poitiers. — Le 17, la séance du matin est remplie p
mémoire de M. Marquis sur d'anciennes caves de la ville d'Etampes,
M. Gardin sur celles de Conches, par les observations de MM. Palustre
Lasteyrie et Ramé sur le même sujet, par la communication de M. M
Werly sur une poterie trouvée à Cholet et une coupe en verre
conservée dans la collection Basilewski, de M. Pficque sur un talisman
romain, de M. Triboulet sur le camp de Chinchutte, près de Saumur,
M. Leroux sur les buttes de Nozay et d'Abbaretz, de M. de Vesly sur le
château de Saint-Clair-sur-Epte, de M. Delort sur les sépultures bar
des bords de l'Yonne. — Le soir, prennent la parole : MM. Dumuys
mole mérovingien, Sacaze sur quelques faux dieux des Pyrénées,
sur une inscription de Saint-Benoît-sur-Loire, La Bouille sur les
de Tunisie ; MM. Espérandieu, Warluzel et de Lasteyrie échangent
des observations intéressantes ; M. Roman résume une communica
M. Guillaume sur les fortifications du quatorzième siècle dans les
Alpes, M. Marionneau fait l'histoire des phares de Cordouan, M.
Müller attire l'attention sur les églises de l'Oise, et M. Tavet sur
dolmens d'Aronville, près Pontoise.

Sous la présidence de M. Levasseur, la section des sciences économ
et sociales s'est occupée : le 15, du droit pour le mari d'administrer les
de sa femme, de la division du sol sous l'ancienne monarchie ; le
nombr d'heures de travail dans les lycées, de l'Assemblée de l'

de Clermont en Beauvaisis, des abus du tabac, de l'encouragement aux sociétés littéraires, de la création des instituts cantonaux ; et le soir, de la division de la propriété et de son histoire. — Le 17, on entend des communications sur les musées cantonaux, l'impôt sur l'ostréiculture, la participation aux bénéfices, les cahiers des Etats généraux au point de vue commercial et industriel, la suggestion hypnotique ; et le soir, sur la même question que la veille. — Le 18, on étudie la variété des usages funéraires sous l'empire du décret de l'an XII, l'accroissement de la criminalité en France, l'assistance hospitalière, la graphologie, les retraites des instituteurs, la topographie élémentaire ; et le soir, les colonies françaises, notamment l'Indo-Chine et le Tonkin, les lettres de change, l'enseignement secondaire spécial.

Les sections des sciences mathématiques, physiques, chimiques et météorologiques se sont réunies sous la présidence de M. Fayé. Le 15, notice sur Sluze, une nouvelle poudre explosible, un hygromètre, un appareil photographique de poche, expériences au microscope. — Le 16, la fermentation des fumiers, la lumière solaire, les liquides. — Le 17, la perspective, l'astronomie, l'arithmétique et le calcul ; un pluviographe et un actinographe, la loi de Dulong et Petit, le baromètre et la nébulosité, les charbons de cornue, et la végétation en France.

M. de Quatrefages était le président de la section des sciences naturelles et géographiques. Le 15, cette section s'est occupée de paléontologie, d'ichtyologie, d'embryologie, d'un reptile nouveau, le simoedosaure. — Le 16, du phylloxera, du lias, des sarcoptides, de l'entomologie, de la topographie zoologique de Concarneau, des unionides d'Italie et de la morue sèche d'Algérie. — Le 17, de la formation des marbres, de la zone frontière du Perthuis à la Méditerranée, des caraïbes des Antilles, des plus récentes missions géographiques, de l'île de Madagascar, des hannetons, de la Laponie, etc.

Sociétés des beaux-arts. — A la séance d'ouverture, le 10 avril, M. Kaempfen a signalé les Salons, les musées de sculpture et de moulage du Trocadéro, etc. Puis on a entendu diverses études sur l'Art italien dans les Alpes françaises, Mathieu Rigal, les corporations d'art à Cambrai, S. Evroult de Montfort (Orne), Montceaux-en-Brie, la gravure typographique, les châteaux de Mortier-Crolle et du verger en Anjou, un carrelage de la cathédrale de Nantes, les orgues. Le 17, le musée du Louvre, le portrait de R. Soyer, les tombeaux du duc de Guise, les mosaïques de Nîmes, le S. Ildefonse de Rubens, les bibliothèques et musées de l'Orne pendant la Révolution, une école de dessin en Touraine au dix-huitième siècle, les origines de la construction, le château de Cadillac, des architectes, peintres et sculpteurs. — Le 18, les archives notariales, comme source de renseignements sur la vie des artistes, la sigillographie pittoresque (par notre collaborateur, M. Emile Travers), l'Académie de peinture et de sculpture de Marseille, Gervais Tressard l'orfèvre, la décoration navale du port de Toulon, les artistes lyonnais Mimerel et Chabry, les peintures de Saint-Pierre de Nantes, la famille des Dannole, sculpteurs cambrésiens du seizième siècle.

MANDEMENTS POUR LE CARÊME. — AJACCIO. — De la nécessité de l'étude de la religion. — AGEN. — La prière est un vol de l'âme vers Dieu, un colloque avec Dieu, une requête présentée à Dieu. A la nécessité de la prière privée se joint celle de la prière publique, dont l'efficacité triomphe de l'ordre immuable de la nature. — ANGERS. — De l'espérance chrétienne qui a son fondement dans la foi et n'est pas moins exposée aux attaques de l'incré-

ulité. — ARRAS. — Le bonheur du ciel et la résurrection future. — AUTUN. — L'éducation morale de la jeunesse. — CONSTANTINE. — La catholicité de l'Eglise et l'œuvre de la propagation de la foi. — LA ROCHELLE et SAINTES. — La véritable paix. — MEAUX. — Nécessité des bonnes œuvres. — NEVERS. — L'aumône ; rôle honorable, consolant, salutaire que remplit dans la société le riche vraiment charitable. — STRASBOURG. — Sur la vie chrétienne. — TOURS. — De la sanctification des dimanches et des fêtes. — VANNES. — Nature, nécessité, excellence et efficacité de la prière où l'on trouve lumière, courage, appui, consolation, force, espoir d'un avenir meilleur. — VIVIERS. — Sur le respect de l'autorité.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 4 avril, M. le président a communiqué une lettre de M. Salomon Reinach sur la mission qu'il remplit en Tunisie, de concert avec son collaborateur M. E. Babelon, et spécialement sur les fouilles entreprises à l'emplacement de Carthage. — Dans la séance du 9 avril M. Schlumberger a communiqué au nom de M. Riant, absent, une note relative à une lettre historique de la première croisade. — M. Joseph Halévy a communiqué le résumé d'un travail, qui sera prochainement publié, sur l'origine des inscriptions indiennes. — Dans la séance du 18, M. Auguste Nicaise a présenté à l'Académie les remarquables objets trouvés dans la sépulture gauloise de Charbar, de Septsaulx (Marne). — Dans la séance du 25, M. Sacaze a communiqué un mémoire intitulé : *Quelques faux dieux des Pyrénées*. Il s'agit de divinités imaginaires dont l'existence est due à des lectures erronées d'inscriptions. — M. J. Oppert a communiqué une note sur l'assimilation de la divinité principale de Tello.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans les séances des 5 et 19 avril, M. Liégeois, professeur à la faculté de droit de Nancy, correspondant du ministère de l'instruction publique, lit la première partie d'un très curieux mémoire sur *la Suggestion hypnotique et ses rapports avec le droit civil et le droit criminel*. une discussion à laquelle ont pris part MM. Ad. Franck et Arthur Desjardins s'est engagée dans la séance du 26, à l'occasion de cet intéressant mémoire.

LES TRAVAUX DE M. F.-S. KRAUSS. — Des peuples de l'Europe orientale chez lesquels le christianisme est loin d'avoir eu autant d'influence que l'Occident et qui ont été maintenus par la conquête musulmane dans la barbarie séculaire, présentent un grand intérêt au point de vue de l'ethnographie et du Folk-Lore. Il nous est difficile d'être renseignés à leur égard parce que les publications locales se font dans les différentes langues slaves, et nos folk-loristes d'occident ont trop à faire pour apprendre les langues difficiles en vue de leurs études spéciales. Aussi les travaux qui nous révèlent, dans une langue occidentale, en monde inconnu, sont-ils bienvenus auprès des savants. Ces travaux sont encore plus utiles quand ils émanent d'un homme qui à la fois connaît la langue du pays, s'intéresse au folk-lore et est au courant des travaux scientifiques de l'Europe entière. C'est le cas d'un jeune savant viennois, M. F.-S. Krauss, qui se place du premier coup parmi les maîtres du folk-lore. Sa langue maternelle est le croate-serbe, mais il écrit en allemand pour s'adresser au public savant de l'entier. Après avoir publié l'an dernier un volume de contes des Slaves du Sud, il vient de publier dans les *Mémoires de la Société anthropologique de Vienne* (t. XIV), une longue étude sur les légendes des sorcières et des fées des bois chez les Slaves du Sud. M. Krauss ne s'est pas borné à recueillir ces légendes et à les classer : il les a comparées à celles de l'Europe

occidentale et il a montré qu'elles s'en distinguent en plusieurs points, notamment en ce que le diable y joue un moins grand rôle et que l'ancien culte de la nature s'y montre moins effacé et moins transformé que dans notre moyen âge. Ce mémoire, par son érudition sûre et par sa critique sévère, nous donne la meilleure idée d'un livre qu'il imprime en ce moment sur les traditions et les usages des Slaves du Sud. M. F.-S. Krauss, en publiant tous ces travaux en allemand, ouvre en quelque sorte une province nouvelle à la curiosité longtemps déçue des folk-loristes de l'Occident. — H. Gaidoz.

Mardelles gauloises. — L'étude de M. René Kerviler sur *la Grande ligne des mardelles gauloises de la Loire-Inférieure*, dont nous avons dit ici quelques mots, ne pouvait présenter d'emblée que les traits généraux de la question soulevée par ces anciens retranchements. Il restait à examiner force détails particuliers d'un grand intérêt : la nouvelle dissertation du vice-président de la Société archéologique de Nantes a pour but de préciser un des points les plus curieux des découvertes que lui a procurées la grande ligne des mardelles. (*Des projectiles cylindro-coniques ou en olive depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*. Extrait de la *Revue archéologique*. Paris, Joseph Baer, novembre 1883, grand in-8 de 9 pages). M. Kerviler a retrouvé, en fouillant les mardelles, de nombreuses armes de jet, notamment des pierres de fronde dont la forme cylindro-conique rappelle à la fois les pierres figurées sur les anciens monuments, les pierres actuellement encore en usage chez les Canaques des îles de l'Océanie, enfin les projectiles les plus perfectionnés de l'artillerie moderne. Le savant archéologue fait ainsi ressortir (p. 3) l'importance de sa découverte : « Cela, il faut l'avouer mérite une singulière considération. Les anciens Gaulois étaient donc arrivés par tâtonnement, par expérience, ou par tradition de plus anciens qu'eux, à reconnaître comme forme la plus utile du projectile celle que nos officiers d'artillerie n'ont découverte qu'à la suite de calculs et de considérations savantes que j'exposerai tout à l'heure ; et cette forme trouvée expérimentalement par les anciens s'est transmise et conservée, jusqu'à nos jours, d'une manière continue chez les manieurs de fronde, sans que l'artillerie moderne ait eu l'idée d'aller leur demander des inspirations, en sorte que le dernier mot du perfectionnement expérimental a été le même que le dernier mot du perfectionnement scientifique. » L'éminent ingénieur en chef de Saint-Nazaire retrouve la forme fuselée ou en olive dans les balles de fronde de la Bible (combat de David et de Goliath), des Carthaginois, des Romains, des Irlandais, et il termine sa très curieuse dissertation par ce mot *nil novi sub sole*, que nous citions presque en même temps, à l'occasion d'une pensée prise par La Fontaine à Voiture, par ce dernier à Montaigne, par Montaigne à Epicharme, par Epicharme à un auteur plus ancien, etc. (*Une demi-douzaine de lettres inédites adressées par des hommes célèbres au maréchal de Grammont*, Auch, janvier 1884, p. 7, note 2). — T. de L.

Les monastères du mont Athos. — Un journal de Londres, le *Daily-News*, a inséré une lettre de son correspondant à Constantinople, relative à une excursion vers cette montagne que les Grecs qualifient de sainte, que les Italiens nomment : *Il Monte Santo*. Au moyen âge, les moines qui habitaient ces retraites, s'occupaient de la transcription d'anciens manuscrits, et il y a un siècle, les bibliothèques des couvents du mont Athos renfermaient de précieux trésors; malheureusement les invasions de la soldatesque turque ont, à des époques troublées, causé de grands ravages. Quelques manus-

crits, sortis de leurs retraites, sont entrés dans les bibliothèques de des capitales européennes, mais il reste encore là un grand nombre de m dont on ne s'est pas occupé; les moines grecs, s'en inquiètent fort peu serait bien désirable qu'une mission sérieuse, confiée à des hellénistes voués, vînt faire connaître définitivement ce que la littérature grecq le droit d'attendre de visites consciencieuses faites aux monastères de topedi et de Pantaleimon.

Les manuscrits du chateau de Stowe. — Un grand seigneur angla marquis de Buckingham, avait, au commencement de ce siècle, entrepr former une précieuse collection de manuscrits; elle a été longtemps c servée dans le splendide château de Stowe. Plus tard, elle devint la priété d'un amateur passionné de manuscrits anciens, lord Ashbur connu en France par de fâcheux incidents qu'il est inutile de rappeler Musée britannique les a achetés au fils de cet *manuscriptophile*.

Une partie considérable de la collection est formée par les papiers Thomas Astle, gardien des archives de la Tour de Londres; on y trouve chartes anglo-saxonnes, des cartulaires, des pièces relatives aux affair Hanovre, etc. Ces papiers furent acquis en 1804. La portion la plus im tante des *Stowe manuscrits* concerne l'Irlande; on y distingue les papi la correspondance d'Arthur Capel, comte d'Essex, qui exerça à l'époq Charles II les fonctions de lord-lieutenant d'Irlande. Les manuscrits i dais sont au nombre de 996; le marquis en avait fait rédiger par m bliothécaire, le docteur Charles O'Connor (Irlandais lui-même) un c gue qui, imprimé à petit nombre en 1818, ne fut pas mis dans le comm Ces manuscrits ont été transférés à la bibliothèque de l'Académie r irlandaise à Dublin; le reste de la collection est entré au Musée Brit que; il en a été fait une exposition publique dont un catalogue a rédigé avec soin par M. Maulde Thompson.

Parmi de nombreux documents historiques du plus grand prix, on marque un acte daté de 961, relatif à des terres appartenant à la r Eadgifu, troisième femme d'Eadward l'ancien; le registre de l'abbay Winchester, en latin et en anglais, écrit dans la première moitié du onz siècle, et orné de deux grandes miniatures intéressantes au point de vu l'art à cette époque reculée; une d'elles représente le roi Canut dép sur l'autel de l'abbaye une crosse en or dont il fait don au couvent.

Signalons aussi un traité en anglais écrit vers l'an 1200: méditations les vertus et les vices; — un psautier en latin (d'après la Vulgate), avec glose interlinéaire en anglais, onzième siècle; ce psautier *Latino-Sax* a été publié par Spelman en 1640. — Des manuscrits du treizième et quatorzième siècle, des autographes, une foule de pièces relatives à l'hi d'Angleterre depuis le commencement du seizième siècle jusqu'au m du dix-huitième, mériteraient une mention spéciale, mais, faute d'es elle ne serait pas ici à sa place.

Héliodore et Lancelot de Carle. — Nous appelons l'attention des rieux sur une plaquette tirée à un très petit nombre d'exemplaires et sa rareté et son contenu feront bientôt également rechercher (*Le pre livre des Æthiopiques d'Héliodore, translaté de grec en françois, par Lan de Carle, évêque de Riez, et publié pour la première fois, avec une introd tion par* Paul Bonnefon, *de la Bibliothèque de l'Arsenal*. Extrait de l'A *nuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en Fr Année* 1883. Bordeaux, Paul Chollet, 1883, in-8 de 40 p.). M. Bonn

rappelle, dans sa fort intéressante introduction, que Lancelot de Carle, né à Bordeaux au commencement du seizième siècle, fut un remarquable helléniste, et il cite l'éloge donné par La Croix du Maine à l'évêque de Riez : « Ce gentilhomme bourdeloys estoit très excellent poète latin et françois, et bien docte en grec. » Fort habile helléniste lui-même, le jeune éditeur juge très bien le travail qu'il met en lumière. Il trouve avec raison la langue de Lancelot de Carle « sobre et expressive » ; il ne craint pas de placer la traduction du futur évêque de Riez tout à côté de celle d'Amyot, car il y reconnaît, ajoute-t-il, « cette qualité maîtresse que M. Egger admire dans l'évêque d'Auxerre, à savoir l'art de garder un style personnel en rendant la pensée d'un auteur ancien. » L'opuscule de M. Bonnefon sera suivi de divers travaux relatifs à cette littérature française du seizième siècle dont les productions, dit-il spirituellement (p. 6) « ont la saveur aigre du fruit qui n'est pas encore mûr » : ces travaux, nous les attendons avec confiance ; le savoir et le talent qui brillent dans l'heureux début d'aujourd'hui sont plus qu'une promesse, ils constituent une garantie. — T. DE L.

UN MYSTÈRE EN LANGUE D'OC. — Le nombre des mystères ou pièces dramatiques du moyen âge en langue d'oc, parvenues jusqu'à nous, n'est pas très considérable. C'est donc un véritable service qu'a rendu à l'histoire littéraire et à la philologie M. l'abbé J. Fazy, curé de Lettret, en publiant le *Mystère de Saint-André*, découvert par lui, en 1878, dans les archives paroissiales du Puy-Saint-André, en Briançonnais (Aix, imprimerie provençale, broch. in-8 de 146 p.; on se procure cette pièce chez l'auteur, à Lettret, par Tallard (Hautes-Alpes). Cette pièce, remaniement d'un mystère plus ancien, est datée de 1512. Elle fut rédigée par un chapelain, nommé Marcellin Richard. L'usage de représenter des mystères était répandu à cette époque en Briançonnais jusque dans de simples villages. Il paraît même que, dans certaines paroisses, il existe encore aujourd'hui des familles dont le chef porte, par sobriquet, le nom du personnage dont quelqu'un des ancêtres avait joué le rôle dans la représentation de la *Passion*. L'usage de représentations semblables a eu certainement cours dans beaucoup d'autres parties de la France, et il est certain qu'il y a encore dans les archives paroissiales et autres beaucoup de textes dramatiques du moyen âge à trouver. Nous souhaitons vivement que nos excellents curés de campagne imitent à cet égard le zèle extrêmement louable de M. l'abbé Fazy. — M. S.

BIBLIOGRAPHIE BRETONNE. — Notre érudit collaborateur M. R. Kerviler vient de publier, sous ce titre : *Essai d'une bibliographie des publications périodiques de la Bretagne*, le premier fascicule, consacré au département du Morbihan (Rennes, Plihon, 1884, gr. in-8 de 54 p. Extrait du *Bibliophile breton* et tiré à 40 exemplaires) d'un travail considérable. Comme il le fait très justement remarquer, la bibliographie des périodiques constitue le chapitre le plus difficile à aborder de la science bibliographique. La plupart de ces publications sont éphémères ; on les conserve rarement complètes. M. Kerviler a pu constater qu'on ne retrouve, sauf des exceptions très rares, de collections des journaux bretons, ni chez les imprimeurs, ni dans les greffes des tribunaux, ni dans les bibliothèques des municipalités, ni dans les archives départementales. Après des recherches poursuivies pendant dix ans avec une patience et un zèl admirables, le savant bibliographe croit « cependant être parvenu à découvrir le cycle à peu près complet des publications périodiques bretonnes dans quelque ordre d'idées que ce soit. » Le travail sera divisé en six cha-

pitres, les cinq premiers correspondant aux cinq départements de Bretagne et le sixième aux publications générales intéressant toute la province sans distinction de département. Chacun de ces chapitres sera subdivisé en trois sections, la première comprenant la périodicité hebdomadaire ou quotidienne ; la deuxième, la périodicité mensuelle ; la troisième, la périodicité annuelle. M. Kerviler a commencé sa revue par son département d'origine, le département du Morbihan. Nous trouvons là successivement les publications périodiques de Lorient, qui possède le plus ancien journal du département, de Vannes, de Ploërmel, de Pontivy et d'Hennebont. Nous signalerons, comme très curieux, le chapitre relatif aux *Annuaires*, M. Kerviler ayant eu soin de mentionner les plus remarquables des notices historiques, archéologiques, etc., renfermées dans les 13 volumes (de 1833 à 1846) et dans les 29 volumes (de 1853 à 1882). Les articles sur les mandements (p. 33), sur l'instruction publique (p. 34-44), sur les sociétés savantes (p. 45-48), sont aussi très curieux. M. Kerviler prie ses lecteurs de lui adresser toutes les rectifications ou toutes les additions qui seraient à leur connaissance. Cet appel n'aura pas de grands effets, tant le chercheur a été consciencieux et habile. Pour notre part, nous ne pouvons lui indiquer (*doctus cum libro*, c'est-à-dire avec l'inappréciable *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus* par les PP. de Backer et Sommervogel), que le complément suivant pour la page 35 consacré aux programmes des exercices publics dramatiques : *Menalque, pastorale en musique dédiée à Monseigneur François d'Argouges, abbé de la Valasse, évêque de Vennes* (sic), sera représenté sur le théâtre de la Compagnie de Jésus, le... jour... de 1818, A Vannes, chez la veuve Pierre Doriou, imprimeur du clergé et du collège, à Main-Lièvre, 1688, in-4 de 44 p. — T. de L.

Bibliographie de l'histoire religieuse de Paris.— Sous ce titre : *Essai d'une bibliographie des ouvrages relatifs à l'histoire religieuse de Paris pendant la Révolution* (1789-1802), (Paris, Poussielgue, 1884, gr. in-8 de 110 p., extrait du Bulletin d'histoire et d'*archéologie du diocèse de Paris*), M. Paul Lacombe vient de publier un travail qui mérite d'être signalé ici avec faveur, car, comme le dit très bien l'auteur : « le premier devoir d'un bibliographe, est de rejeter tout document de seconde main. » M. Lacombe a divisé méthodiquement les ouvrages qu'il avait à nous faire connaître. Voici son plan. Dans la première partie, il expose la succession chronologique des évènements : les Etats généraux 1789, les Pamphlets contre le clergé 1790, la Vente des biens ecclésiastiques 1790-91, la Constitution civile du clergé et le serment, l'Eglise constitutionnelle 1792-96, Leclerc de Juigné 1782-92, et Gobel 1791-93, les Cultes républicains, le Concile de 1797, J.-B. Royer 1798-1801, le Concordat. La deuxième partie renferme les ouvrages sur les églises, chapelles, monuments religieux et communautés. Une table générale alphabétique termine le volume. Comme l'auteur n'a pas craint de le dire, « il serait présomptueux de croire que ce travail fût complet » (p. 3). Ainsi pour ne citer qu'une des sources qu'il n'a probablement pas pu consulter, et cela parce que le *Catalogue de l'Histoire de France* (série L de la Bibliothèque nationale) ne la mentionne pas, c'est le fonds Labèdoyère, immense collection, acquise par notre grand dépôt depuis la rédaction du *Catalogue*. En outre un certain nombre de documents viendraient des bibliographies des autres diocèses à la même époque. Enfin les caricatures si curieuses contre le clergé régulier et séculier n'ont pas trouvé place dans cet ouvrage, une entre autres qui forme le complément du n° 69 et représente le char funèbre du clergé de France. Une autre représente des mariages entre reli-

gieux et religieuses, etc., etc. Les Estampes de la Bibliothèque fourniraient, je crois, un fort intéressant et curieux supplément à la bibliographie dont nous nous occupons. M. Lacombe l'a du reste reconnu par avance en signalant une estampe (no 993). Nous espérons voir mettre bientôt au jour tous les côtés de l'histoire de Paris sous la Révolution. L'auteur nous les promet (p. 2) ; nous enregistrons cette promesse, et nous comptons sur sa réalisation prochaine. — C. A. B.

Les Ecoles d'Orient. — Nous avons sous les yeux les dernières livraisons du *Bulletin* de cette œuvre (novembre 1883 à mars 1884). Un prêtre de la Mission entreprend une publication qui aura une grande importance religieuse et littéraire : il s'agit d'imprimer pour la première fois le bréviaire chaldéen, qui n'existe qu'à l'état manuscrit et presque toujours est rempli d'erreurs nestoriennes. Nous désirons vivement le succès d'une si utile entreprise. — Dans la livraison de janvier, le R. P. de Damas, qui est en Arménie, explique très nettement la double action du clergé indigène et des missionnaires latins. « Ceux-ci, dit le Révérend Père, sont ici, selon la belle expression d'Isaïe, des chasseurs d'âmes. Nos efforts tendent à faire rentrer dans l'unité le plus grand nombre possible de schismatiques ; mais, quoique travaillant en dehors du prélat indigène, nous chassons réellement pour lui, car nos convertis ne passeront pas au rite latin ; ils ne constitueront pas une petite église latine : ils s'en iront grossir le troupeau de l'évêque arménien catholique. Il y a deux actions simultanées et parallèles, mais elles tendent à ce même but, l'exaltation de l'Eglise catholique arménienne. » — En Syrie, les missionnaires catholiques ont à lutter contre les protestants qui disposent de ressources considérables venant de l'Angleterre, de la Suisse, de l'Amérique et de la Prusse. Venir en aide à l'*Œuvre des Ecoles d'Orient*, c'est faire acte de bon catholique et de bon Français. — L'un des pays où les écoles que l'Œuvre soutient, peuvent rendre le plus de services est la Bulgarie, où travaillent à l'union les Lazaristes, les Résurrectionnistes et les Pères de l'Assomption. Nous appelons particulièrement l'attention sur un rapport de M. Bonetti, qui attend de la charité des fidèles les ressources nécessaires à l'entretien du séminaire établi à Salonique. — Lisez aussi une lettre d'un Père de l'Assomption qui vient de fonder une école en plein Stamboul, au milieu des Turcs et des Musulmans ; vous aurez une idée des difficultés qu'on rencontre pour fonder un foyer catholique et français. — A. A.

En Hongrie. — Les environs du lac Balaton forment, dans les plaines de la Hongrie, un charmant oasis sur le chemin de Pesth à Trieste. Le R. P. Olivier, des F. P., nous donne (chez Gervais), une relation intéressante de l'excursion qui l'a conduit à Veszprem, où il a reçu un accueil empressé. Comment traverser un bout de Hongrie sans se heurter à la terrible question des langues ? Une loi de 1879 prescrit l'usage exclusif du madgiar dans toutes les écoles primaires du royaume de St-Etienne. C'est en vain que les Slovaques, les Ruthènes, les Serbes, les Roumains, qui y forment, en groupes compacts, la grande majorité de la population, « ont protesté contre cette manie de tout madgiariser au risque de tomber dans le ridicule odieux, dont Joseph II s'était couvert en voulant tout germaniser (p. 8). » Rien n'est moins démontré que l'opportunité et même la légitimité de cette mesure. En effet, ces divers peuples existaient, sur les territoires qu'ils occupent encore aujourd'hui, longtemps avant l'arrivée des Madgiars qui eut lieu seulement à la fin du neuvième siècle de notre ère. Les derniers venus sont les Croates appelés par Heraclius au septième siècle.

Si l'on excepte quelques milliers de familles serbes établies par Léopold en 1690, les peuples en question ne sont pas des hôtes de la Hongrie, mais les anciens maîtres du sol. Chemin faisant, le R. P. Olivier rencontre un village allemand, sentinelle avancée et peu rassurante du *Drang nach Osten*. Ces indications et d'autres ajoutent un intérêt sérieux au charme pittoresque du récit. — A. A.

Bulletin des Beaux-Arts. — Sous ce titre vient de paraître un véritable répertoire des artistes français ; il paraît le 15 de chaque mois en forme grand in-8 et doit publier la biographie, le portrait et le catalogue de l'œuvre de tous les artistes français ainsi qu'un spécimen d'une de leurs œuvres. Outre une gravure hors texte, chaque numéro contient un échange de renseignements par demandes et réponses, un résumé des ventes du mois, et une chronique. La première année 1883-84 que nous avons sous les yeux est remplie par des études sur Prud'hon, Fr. Boucher, L. Gaudin, Moreau le Jeune, les Demarteau, Th. Chasseriau, des variétés sur l'École française dans les musées d'Arras et de Douai, une liste des dames françaises dessinateurs, peintres, etc., depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.

— M. G. Brunox a publié, sur l'*Éventail* et l'*Ombrelle* d'Octave Uzanne, un essai de classification bibliographique des diverses sortes d'exemplaires de ces deux ouvrages et des suites de gravures qui peuvent s'y rencontrer ; il y a joint un grand nombre de reproductions. Le sujet est futile, l'étude laborieuse. On ne peut que louer l'auteur et l'engager seulement à choisir d'autres sujets plus importants.

— Un de nos plus sympathiques correspondants, M. Gustave Le Vavasseur, nous a adressé un *Toast porté au banquet de l'Association normande, à Bernay le 1er juillet* 1883 (in-16 de 4 p. Alençon, E. Renaut-de-Broize) en vers d'aussi charmante facture, mais d'un autre ton que ceux lus par lui à la clôture de la retraite de Séez le 22 septembre 1883, et intitulés *Ave Mortui.* » (in-16 de 8 p., Séez, Montauze.)

— Une curieuse brochure de M. Eug. Rendu vient de paraître : c'est une *Lettre adressée à M. Luigi Chiala, député au Parlement italien* (Turin, 1884, in-8, 14 p. Ext. du t. III de la Corresp. du comte de Cavour), sur la brochure, publiée en 1859 sous l'inspiration de Napoléon III par M. Arthur de la Guéronnière et M. Eugène Rendu, et intitulée : l'*Empereur Napoléon III et l'Italie*. On sait le bruit que fit, à Paris et au-delà des monts, l'apparition de ce manifeste. Sans vouloir en juger aujourd'hui la portée politique, nous nous bornons à signaler ces quelques pages. On y voit la part prise par les deux auteurs et l'Empereur lui-même à la rédaction de ce fameux document.

— Les *Tables chronologique, méthodique et alphabétique des travaux insérés dans les Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles lettres de Caen depuis* 1754 *jusqu'en* 1883 *inclusivement*, viennent d'être publiées par M. Armand Gasté (Caen, Le Blanc-Hardel, 1884, in-8 de 151 p.) C'est un de ces travaux utiles qu'on ne saurait trop encourager.

— *Les Coulisses d'un livre, à propos des mémoires de Henri Heine*, par F. Kohn Abrest, avec un portrait de H. Heine. (Paris, Hinrichsen, 1884, 42 p. in-8). Titre un peu long d'une brochure un peu longue aussi et dont la conclusion est de nous apprendre que M. Julia a vendu 16,000 francs les mémoires de Henri Heine dont il était devenu possesseur, et qui ne se composent que de 128 feuillets ne comprenant, paraît-il, que des chapitres relatifs à la jeunesse du célèbre écrivain. Cette brochure qui aurait dû être plus courte, renferme d'ailleurs quelques détails sur Heine.

— Le Dr Schliemann fait actuellement des fouilles, pour la seconde fois, sur l'emplacement de Tyrins, où le professeur Machaffy le rejoindra ce printemps.

— M. Schoetensack, de Stendal, l'auteur d'un traité remarquable sur les *Thraces aïeux des Goths*, dans lequel l'origine teutonique est démontrée par de nombreuses citations venir des Thraces, vient de faire paraître un ouvrage d'une plus grande étendue intitulé : *Recherches étymologiques sur l'étendue de la langue française.*

— La vente de la bibliothèque de M. H. P***, Me Maurice Delestre ; M. Ch. Porquet a eu lieu le 17 mars. Voici les prix de quelques ouvrages : N° 3. Pseaumes de David, 600 fr. — N° 17. Maximes saintes et chrestiennes, 440 fr. — N° 29. Les Provinciales, 300 fr. — N° 60. Essais de Montaigne, 605 fr. — N° 79. Politique tirée de l'Écriture sainte, ouvrage posthume de Bossuet, 200 fr. — N° 134. Fables choisies de La Fontaine, 1405 fr. — N° 138. Contes et Nouvelles de La Fontaine, 540 fr. — N° 165. Le Théâtre de P. Corneille, 510 fr. — N° 167. Œuvres de Molière, 5,150 fr. — N° 169. L'Estourdy de Molière, 890 fr. — N° 170. Le dépit amoureux, 605 fr. — N° 171. Les précieuses ridicules, 285 fr. — N° 172. Sganarelle, 1,109 fr. — N° 174. L'Escole des maris, 400 fr. — N° 174. L'Escole des femmes, 370 fr. — N° 175. Les fâcheux, 360 fr. — N° 176. La critique de l'École des femmes, 265 fr. — N° 177. Le mariage forcé, 320 fr. — N° 179. Le misanthrope, 600 fr. — N° 180. Le médecin malgré lui, 260 fr. — Le Sicilien, 600 fr. — N° 183. Amphitryon, 345 fr. — N° 184. L'avare, 260 fr. — N° 185. George Dandin, 280 fr. — N° 186. Monsieur de Pourceaugnac, 410 fr. — N° 187. Le Bourgeois gentilhomme, 500 fr. — N° 188. Psyché, 1,950 fr. — N° 189. Les fourberies de Scapin, 905 fr. — N° 190. Les femmes savantes, 590 fr. — Les plaisirs de l'isle enchantée, 655 fr. — N° 199, Œuvres de Racine 500 fr. — N° 205. Les œuvres de Regnard, 505 fr. — N° 206. Turcaret de Le Sage, 405 fr. — N° 225. Paul et Virginie, 225 fr. — N° 232. Les contes des fées de Perrault, 200 fr. — N° 264. Xenophontis opera, 1,000 fr.

— M. Antonin Lefèvre Pontalis vient de faire paraître son *Jean de Witt* (2 vol. in-8, chez Plon), si impatiemment attendu, et dont nous rendrons compte dans une de nos prochaines livraisons.

— Un jeune érudit, bien connu dans le monde scientifique, va bientôt déposer deux thèses importantes à la Faculté des lettres, l'une sur l'ordre de l'Hôpital, l'autre sur les dernières croisades au temps de Charles VI.

Allemagne. — Une réimpression de la *Collectio conciliorum* de Mansi, en 31 volumes in-folio, va avoir lieu à Berlin. Cette édition sera la reproduction exacte de celle de 1759.

Angleterre. — Le professeur Sayce a rapporté d'Egypte une grande quantité de copies d'inscriptions grecques, Cypriotes et Phéniciennes. Les inscriptions grecques seront publiées dans le Journal de la Société hellénique ; les Cypriotes dans les Mémoires de la Société d'archéologie biblique et les Phéniciennes seront envoyées à Paris pour paraître dans le prochain volume du *Corpus inscriptionum semiticarum*, publié par M. Renan.

— M. J. Ashton, arrivant dans son histoire de la satire en Angleterre aux temps modernes, va consacrer deux volumes aux caricatures anglaises de Napoléon Ier. Ils renfermeront plus d'une centaine d'illustrations, d'après les originaux.

— La Société pour *la conservation de la langue irlandaise*, a publié en 1883, plus de 65,000 exemplaires de son premier volume. Elle va en faire pa-

raître un second, et en même temps donner un dictionnaire irlandais à bon marché, pour les écoles.

— On vient de terminer à Edimbourg la construction d'un bâtiment ajouté à la bibliothèque des avocats. Il fallait placer 120,000 nouveaux volumes, acquis pendant les années précédentes. Cette bibliothèque est de la plus grande importance, comme nombre et choix des livres qui la composent.

— La section anthropologique de la Société britannique, suivant l'exemple de la section de physique, a dressé une liste des questions qui feront l'objet des discussions dans le prochain congrès qui se tiendra à Montréal (Canada). Il y en a cinq principales : 1° races indigènes de l'Amérique, leurs caractères physiques et leur origine ; 2° civilisation de l'Amérique avant Christophe Colomb, et examen de ses rapports avec les anciens Continents ; 3° archéologie de l'Amérique du Nord, ouvrages en terre et constructions en pierre ; 4° langues indigènes de l'Amérique ; 5° colonisation européenne et ses effets parmi les peuplades de naturels du pays.

— La fête de saint Joseph, déclaré récemment par le Saint-Siége patron de l'Eglise catholique, était célébrée en Angleterre dans le onzième siècle, ainsi que l'attestent plusieurs calendriers de l'église de ce pays, qui la fixent au 19 mars.

— Un journal anglais, *The Publisher's Circular*, nous apprend qu'en 1883 il a été publié en Angleterre 4,732 livres nouveaux et 1,413 éditions nouvelles. Total : 6,145. En 1882 on avait compté 3,978 livres et 1,146 éditions; en tout 5,124. Il y a donc une activité nouvelle et remarquable dans la production de la librairie britannique.

— A une vente récente d'autographes qui a eu lieu à Londres, dix-neuf lettres de lord Byron, écrites à sa mère pendant ses voyages en Orient, ont été adjugées à 282 livres sterling 10 shellings, soit 7,065 fr. environ. C'est peut-être un peu cher.

— La bibliothèque du docteur Donaldson qui, pendant quarante ans, avait été professeur de grec à Belfast, a été transportée à Londres et livrée aux enchères ; elle se composait surtout de livres orientaux et de classiques anciens. Le *Journal asiatique*, 1822-1882, a été adjugé à 27 liv. st. 10 sh., l'ouvrage de Layard, *Culte, Symboles* et *Monuments figurés de Vénus et de Mithra*, 1837-67, 2 vol., 15 liv. st. 15 sh.

— Un bibliophile écossais fort zélé, M. G.-H. Forbes, avait établi dans son domaine de Buntsland une imprimerie particulière où il exerçait avec un vif plaisir les fonctions de compositeur. Il s'occupait surtout de publications liturgiques et il possédait une ample provision de types orientaux. Il avait parcouru les principales capitales de l'Europe, réservant toujours les grandes bibliothèques pour l'objet de ses visites. Après sa mort, son établissement a été transféré à Edimburg, et placé sous la direction du révérend Walter Bell.

Belgique. — Depuis le 5 avril de cette année paraît à Bruxelles une gazette géographique bi-mensuelle, sous le titre de : *Le Mouvement géographique*, journal populaire des sciences géographiques, illustré de cartes, plans et gravures. Prix : 6 francs par an. C'est, à notre connaissance, le premier journal géographique que l'on publie en Europe. Déjà, il est vrai, la maison Vandermaelen avait publié à Bruxelles dès 1835, un journal analogue sous le titre de *Géographie quotidienne*, mais cette publication en resta à son premier numéro.

Espagne. — Il paraît que M. Zola a des disciples au-delà des Pyrénées et

parmi eux une femme distinguée à l'un des romans de laquelle le *Progreso* de Madrid a consacré un article et dans un numéro aujourd'hui vieux de plusieurs mois et que le hasard met sous nos yeux. L'auteur de cet article M. Jéronimo Vida n'est, à son début, pas extrêmement flatteur pour nous : « Le naturalisme cette partie de la littérature nauséabonde et dégoûtante que ne peut accepter ni propager aucune personne de bonne éducation et de bon goût, surtout si elle prétend respecter les vieilles et saintes croyances de nos aïeux, cette inversion et importation de la corrompue nation française, corrodée par toutes les concupiscences et développées sous l'influence d'une honteuse forme de gouvernement (on nous traite bien à l'étranger), le naturalisme a trouvé en Espagne une éminente et énergique propagatrice dans Emilia Pardo Bazan. » Il paraît lire nos inconséquences, que cette femme auteur, ne pèche point par des idées libérales et avancées, qu'elle est ou dit être catholique fervente, conservatrice et encore plus en politique, et pour comble d'élancement, d'une rue noble gallicane (Fidelga gellega). « Les saintes croyances de notre religion, les traditions de notre politique et le sang bleu le plus pur de notre peuple, tout cela ajoute le critique s'est mêlé dans un même cerveau avec les répulsives théories naturalistes.

— La célèbre bibliothèque du duc d'Ozone ne sortira pas de l'Espagne ; les Cortès en ont voté l'acquisition moyennant la somme considérable sans doute de 900,000 fr. ; les héritiers avaient d'abord demandé 1,175,000 fr. Cette collection célèbre renferme 32,567 volumes imprimés, 2,770 manuscrits, des cartes, des gravures. — La *Biblioteca nacional* recevra les manuscrits et les livres précieux qu'elle ne possède pas déjà ; les autres volumes seront répartis parmi les bibliothèques de province.

États-Unis. — Les éditeurs et libraires des États-Unis se plaignent vivement d'un système adopté par un grand nombre de marchands de nouveautés, lesquels achètent à bas prix des masses de livres, y ajoutent des annonces emphatiques relatives à leur commerce et les cèdent à un grand rabais, les expédiant dans toutes les directions.

— Une nouvelle édition d'*Hérodote* du professeur Sayce va paraître en Amérique, elle sera enrichie, outre le texte, de nombreuses dissertations.

— M. Leland, qui vient de demeurer quelque temps parmi les Indiens de l'État du Maine, va publier un recueil curieux des anciens souvenirs de cette peuplade.

— Un club vient de se fonder à New-York pour l'étude des mœurs, coutumes, littérature et religion de l'Angleterre avant la Renaissance. Il se compose de membres des deux sexes qui se réunissent chaque semaine chez l'un d'eux pour y lire et discuter les documents sur un sujet donné.

— Une traduction en langue anglaise du texte grec, avec notes, du livre récemment découvert et ayant pour titre l'*Enseignement des apôtres*, vient d'être publiée à New-York. On sait que ce manuscrit est une copie d'un ouvrage du second siècle et qu'il a été imprimé en grec à Constantinople, l'année dernière.

Italie. — L'*Archivio per la Studio delle tradicioni popoliri* si bien dirigé par deux érudits siciliens dont les noms ont souvent figuré dans cette revue, MM. Vitri et Salomone Marino, commence sa troisième année par une livraison fort intéressante où les morceaux critiques se mêlent à des textes de poésies et de contes. Une ample bibliographie termine ce fascicule. Il nous apporte aussi l'annonce d'une grande association ayant pour but la

propagation de la nouvelle science. Cette société, aujourd'hui fondée, p le nom de Folklore et prend celui de Société pour l'étude des tra populaires en Italie. Les statuts de cette agrégation savante ont part fin du numéro de la revue palermitaine, elle comprend deux catég d'associés, les uns ordinaires payent une cotisation annuelle de cinq f les autres fondateurs souscrivent cinquante francs. Les premiers, à m prix, pourront se procurer tous les livres édités par la Société, les sec les recevront gratuitement.

— La Société romaine d'*Histoire de la Patrie* vient de publier second volume du *Registre de Tarfa* ou Cartulaire du monastère de T Il contient 300 documents du neuvième au onzième siècle, qui sont plus grande importance pour l'histoire de Rome à cette époque. Il e primé magnifiquement par Fr. Vigo, qui a apporté à cette publicati goût et l'habileté technique des Aldo.

— M. de Rossi a publié récemment une monographie des mon anglo-saxonnes découvertes à Rome dans la maison des Vestales au du Palatin.

Russie. — Le Dr Harkavy, de la bibliothèque impériale de Saint-Pé bourg, vient de découvrir des fragments hébreux de l'Ancien Testa écrits en caractères entièrement différents de l'écriture hébraïque ordin Il se propose d'en publier la photographie. Ces fragments consisten grande partie dans les livres des Petits prophètes, de Ruth, des Lam tions, d'Esther, de Daniel. On espère pouvoir découvrir la date de ces nuscrits quoiqu'ils n'en présentent aucune.

Suisse. — On vient de découvrir dans les archives de Berne le dessin chitectural, fait au moyen âge, de la tour du Nord de la cathédrale de S bourg, en 1760, une quantité de dessins anciens avaient été vendus p chapitre, faute de place pour les conserver. C'est ainsi que ce curieux s men de l'art des architectes au moyen âge, est venu à Berne en même te que d'autres précieux dessins.

Publications nouvelles. — *La foi et ses victoires*, par l'abbé Bannard Poussielgue). — *La vie chrétienne*, par Mme d'Ochancourt (in-12 Tolra. — *Compagnie de Jésus et son existence canonique dans l'Église*, par le P. Sé tien Sanguinetti (in-8 Bray et Retaux). — *Der streit über das jus p noetis* (br. in-8, Grumm, à Berlin). — *La Ghisle* ou la coutume de ville (1451), par M. Pagart d'Hermansart (in-8 d'Homont, à Saint-Omer *Études philosophiques*, par Durand-Désormeaux (in-8 Félix Alcan). — *éléments de morale*, par Paul Janet (in-12 Delagrave). — *Petit Traité truction morale et civique*, par J. Pégat (in-12 Putois-Cretté). — *Répert pensées*, par Durand-Désormeaux (in-8 Félix Alcan). — *L'Évolution pa et la Révolution*, par de Molinari (in-8 Guillaumin). — *Le tyran d'en dissement*, par P. de Witt (br. in-8 Dentu). — *Répertoire des assurances tre l'incendie, sur la vie, les accidents, la grêle, etc.* (1873-1883), par Ba Pascal (in-8 Marchal-Billard). — *Les Découvertes de la science sans* par E. Loudun (in-12 Didot). — *Histoire et application de l'électricité*, Mme J. Le Breton (in-8 Oudin). — *Les entrailles de la terre*, par Paul Guill (in-16 Degorce-Cadot). — *Essai sur le génie dans l'art*, par Gabriel Sé (in-8 Félix Alcan). — *Essai sur les rapports de l'Église chrétienne*, par Doulcet (in-8 Plon). — *Poésies de Malfilâtre*, poèmes, odes et traduction par E. Dérôme (in-12 Quantin). — *Fabulettes* ou petites fables, imitées Lafontaine, par Aimé Vingtrinier (in-4 librairie des bibliophiles). — *l'h inquiète*, par Gaston de Raimes (in-18 Lemerre). — *Les Nocturnes*, par Ca

os Rendon (in-18 Lemerre). — *Histoires tragiques et Contes gais*, par Philippe Chaperon (in-18 Lemerre). — *Nerto, nouvelle provençale*, avec la traduction française en regard, par Frédéric Mistral (in-12 Hachette). — *Mes accès*, par E. Rousseau (in-12 librairie des bibliophiles). — *Pour une épingle*, par J. T. de Saint-Germain (in-18 Charpentier). — *Chérie*, roman nouveau, par Edmond de Goncourt (in-18 Charpentier). — *Mademoiselle Vestris*, par Er. Daudet (in-18 Plon et Nourrit). — *Lise Fleuron*, par Georges Ohnet (in-18 Ollendorff). — *Sapho, mœurs parisiennes*, par Alphonse Daudet (in-8 Charpentier). — *Les Boudoirs de verre*, par Catulle Mendès (in-18 Ollendorff). — *Jeunes filles*, par Catulle Mendès (in-18 Victor Havard). — *Plébéienne*. par G. Maisonneuve (in-18 Ollendorff). — *Les chevaliers de la dynamite*, par Thomin (in-12, l'ami des campagnes). — *La science de tante Babet*, par E. Labesse (in-16 Degorce-Cadot). — *L'argent de la femme*, par Albert Le Roy (in-12 Ollendorff). — *L'affairé*, par le baron de Holberg (in-12 Ghio). — *Jeanne Herbelin*, par le vicomte du Mesnil (in-12 Delhomme et Briguet). — *Les deux Alix*, par G. d'Ethampes (in-12 Delhomme et Briguet). — *La princesse Casse-Cou*, par A. Ehrard (in-12 Michaud). — *Récits créoles* par Charles Baissac (in-12 Oudin). — *Ginetta ou la vie et les derniers moments d'une jeune enfant* (in-12 Cattier, à Tours). — *Parmi les lys et les épines*, par Léon Aubineau (in-12 Palmé). — *La langue et la littérature française du* XVIe *au* XVIIe *siècle*, par J.-E. Alaux (in-16 Degorce-Cadot). — *A l'Est et à l'Ouest*, par Ch. Courret (in-12 Chevalier-Marescq). — *En Allemagne*, la Prusse et ses annexes, le pays, les habitants, la vie intérieure, par Félix Narjoux (in-12 Plon et Nourrit). — *Nouvelles lettres d'Italie*, par E. de Laveleye (in-8 Félix Alcan). *Le pays des Kroumirs*, par Antichau (in-8 Delagrave). — *A travers l'Aran, itinéraire d'un touriste*, par Maurice Gourdon (in-12 Charpentier). — *Expédition anglaise au pôle Nord*, par le capitaine Nares (in-12 Delagrave). — *Le Mexique aujourd'hui*, impressions et souvenirs de voyage, par Dupin de Saint-André (in-12 Plon et Nourrit). — *Le miracle de la charité ou vie du vénérable Joseph-Benoit Cottolengo* (1786-1842), par le P. Gastaldi. Traduction libre de l'italien, par V. Postel (in-8 Josse). — *Dom Bosco et la pieuse société des Salésiens*, par du Boys (in-12 Gervais), — *Les origines de la nation française des Gaulois à Charlemagne*, par A. Pizard (in-16 Degorce-Cadot). — *Entretiens sur l'histoire du moyen-âge*, par Jules Zeller, tome I (in-12 Emile Perrin). — *Mémoires du marquis de Sourches*, par de Cosnac et Pontal (tome II, in-8 Hachette). — *Histoire de madame du Barry*, par Ch. Vatel, tome III (in-12 Bernard). — *Les Almanachs de la Révolution*, par Henri Welschinger (in-12 librairie des bibliophiles). — *Histoire de la monarchie de Juillet*, 2 vol., par Paul Thureau-Dangin (in-8 Plon et Nourrit). — *Recueil de lettres de sa majesté l'impératrice Marie Féodorovna aux tuteurs honoraires et aux supérieurs des instituts de Moscou* (in-8 Vieweg). — *Etudes historiques et critiques*, par Urbain et Jamet (in-12 Vitte et Pérussel à Lyon). — *Inscriptions tumulaires*, par Boucher de Molandon (in-8 Herluison, à Orléans). — *Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines*. par A. Barbier (in-12 Dentu). — *Nos aïeux*, par Raoul Postel (in-16 Degorce-Cadot). — *Jean Bart et du Quesne*. par le docteur Philips (in-16 Degorce-Cadot). — *Essai d'une bibliographie*, par Lacombe (in-8 Poussielgue). — *Table chronologique, méthodique et alphabétique des travaux insérés dans les mémoires de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, depuis 1754 jusqu'en 1883 (inclusivement). (In-8 Le Blanc-Hardel à Caen.

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Anne de Sully. — On désirerait savoir si Maximilien de Béthune, marquis de Rosny, etc., grand maître de l'artillerie de France, porta du vivant du duc de Sully, son père, les armes pleines de la maison de Béthune. X.

Sur le mot immondices. — J'avais cru jusqu'à ce jour — et en assez bonne compagnie — que le mot *immondices* est féminin. Aurions-nous changé tout cela ? Je lis avec effarement dans une lettre de M. Rouher écrite le 8 avril 1879 et publiée par le *Figaro* du 9 février dernier (*Supplément littéraire du dimanche*) : « Le soir même il était exilé, mais l'exil le sacrait et balayait loin de sa route les immondices politiques *antérieurs*. » UN CURIEUX.

Sur le François Ier de M. Paulin Paris. — On avait annoncé, peu de temps après la mort de M. Paulin Paris, la prochaine publication de son travail de réhabilitation du roi François Ier. On a même publié quelques fragments de cet important et curieux travail que l'éminent critique avait à peu près achevé. Aurait-on renoncé à mettre en lumière des pages aussi précieuses à tant d'égards ? UN CURIEUX.

Systèmes de Cryptographie — En fait de cryptographie est-il déjà un système qui s'appliquant sans aucune table de chiffres sous les yeux, sans contention d'esprit ni perte de temps appréciable, puisse s'apprendre en quelques minutes, être connu de tout le monde et néanmoins garantir à chacun un secret inviolable ? UN INVENTEUR.

RÉPONSES

Légendes et traditions pulaires concernant les des saints et les fêtes gieuses (XL, 192). — Je ne nais aucun ouvrage général matière. — L'on trouvera des seignements disséminés dans *Petits Bollandistes*, dans les de Collin de Plancy, dans le *naire* de Sivry et Champagne Migne, 1850, 2 vol.) — Pour la gique et le Nord de la France peut consulter : 1° Baron de BERG-DURINGSFELD : *Calendrier Fêtes religieuses et civiles*, *croyances et pratiques populaires Belges*. Bruxelles, 1861-62, 2 vol. 2° Mme CLÉMENT née HENRY : *des fêtes civiles et religieuses usages anciens et modernes du tement du Nord*. 2 vol. Le tome contient l'histoire de fêtes étrangères au département du Nord. docteur Coumans n'a pas, que sache, traité cette matière. Je nais de lui un ouvrage, dont le titre : l'*Année de l'ancienne gique*. Mémoire sur les saints mois, les semaines, les fêtes, les ges dans les temps antérieurs à troduction du Christianisme en gique, avec l'indication et l'explication des différentes dates qui trouvent dans les documents moyen âge et qui, en partie, encore usitées de nos jours — xelles, Hayez, 1844, in-8 de 8 On peut obtenir ce mémoire bon état de reliure à la librairie Vyt, à Gand. Prix : 3 fr. 50.

MAX. S.

Le Gérant : L. SANDRET.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE J. MOUREAU ET FILS.

ibyblion, Revue bibliographique universelle, paraît du 10 au 15 de chaque
deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.
RTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impres-
ntenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la
et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises
gères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de
importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résu-
us les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Corres-
e offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et
es sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliogra-
, etc.
RTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles
ssion contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents
en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues
ies et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés
s de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands
x de Paris.

ITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président* ; Anatole DE
ILEMY ; comte DE PUYMAIGRE ; Marius SEPET, M. J.-A. DE BERNON, M. E.
N. *Administrateur délégué près du Comité*, M. le comte A. DE BOURMONT.
ommunications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secré-
la rédaction du *Polybiblion*.
ommunications relatives à l'administration doivent être adressées au
du *Polybiblion*.

D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :
e littéraire : pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie
ion des postes, 16 fr.
e technique : France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des
11 fr.
deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de
des postes, 22 fr.
les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.
livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.
abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables
nandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

ECTIONS. — Les années 1868-81 sont en vente, et forment trente-
olumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

---

olybiblion, Revue bibliographique universelle, est publié sous les auspices
OCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.
OCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés
ondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après
té admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires
ciés.
que Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.
t sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un ver
t de 150 francs.
itre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à
iété un apport de 100 francs au moins.
demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société,
oulevard Saint-Germain.

Publications de la Société Bibliographique

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

RÉPERTOIRE DES SOURCES HISTORIQUES DU MOYEN AGE

Par M. l'abbé Ulysse CHEVALIER

Correspondant du ministère de l'Instruction publique.

Notre siècle est, comme on l'a dit, le siècle de la critique. Mais si toutes les [illegible] ont été de nos jours agrandies et éclairées, l'histoire est peut-être celle qui a [illegible] les plus utiles, les meilleurs développements. On ne se contente plus aujourd'hui [illegible] documents de seconde ou troisième main : on veut remonter aux sources. [illegible] tendance, d'ailleurs, et qui n'a qu'un défaut : celui d'être souvent difficile à [illegible] faire. Les sources de l'histoire du moyen âge sont, en effet, tellement [illegible] tellement nombreuses, que les plus hardis investigateurs se découragent [illegible] à les chercher. Sur chaque fait de nos longues annales, il y a presque [illegible] consulter vingt textes différents. Où sont ces textes ? Sont-ils inédits ? [illegible] sont pas, qui les a publiés ? A quelle édition faut-il ajouter le plus de [illegible] renferment ces immenses recueils de Bénédictins, ces *Ampliss*[illegible] précieuses sans doute, mais d'un usage si peu familier à la plupart des [illegible] l'on s'attache à l'histoire de tel roi, de tel capitaine, de tel auteur [illegible] ficultés augmentent encore. Quels ont été, jusqu'à nos jours, les travaux [illegible] personnage a été l'objet, et comment se procurer une liste complète et [illegible] tous ces travaux ?

Donc, il fallait un répertoire plus exact, plus complet, plus clair. La [illegible] bibliographique, qui est désireuse avant tout de montrer aux travailleurs [illegible] des sources, a depuis longtemps compris la nécessité d'un tel livre. Elle a [illegible] M. l'abbé Ulysse Chevalier, auteur de travaux si honorablement connus [illegible] savant, l'érudit capable de mener cette entreprise à bonne fin.

Il y a de longues années que M. l'abbé Chevalier rassemble patiemment [illegible] riaux avec un zèle infatigable.

Pour plus de clarté l'auteur a divisé son grand travail en trois ouvrages [illegible] qui paraîtront successivement, et chacun aura ses proportions, [illegible] indépendante.

Le premier répondra à cette question : « Quels sont les ouvrages à [illegible] ou tel personnage historique ? »

Le second répondra à cette question : « Quels sont les ouvrages à [illegible] ou tel lieu historiques ? »

Le troisième répondra à cette question : « Quelle est la bibliographie de [illegible] telle œuvre historique ? »

En d'autres termes, le premier sera consacré aux hommes, le second aux [illegible] le troisième aux œuvres.

La partie bio-bibliographique du *Répertoire* est terminée : elle forme un [illegible] grand in-8 compact, à deux colonnes.

La forme du dictionnaire est la plus commode et la meilleure : c'est celle [illegible] été adoptée.

Le premier ouvrage intitulé : **Bio-Bibliographie**, est en vente. Prix, [illegible] Pour nos sociétaires, 24 fr.

CATALOGUE DE LIVRES CHOISIS A L'USAGE DES GENS DU MONDE

CONTENANT LES MEILLEURES PRODUCTIONS DE LA LITTÉRATURE [illegible]

Un volume in-18 jésus, 2 francs.

Ce catalogue contient uniquement les ouvrages pouvant entrer dans la [illegible] d'un homme du monde. Les ouvrages spéciaux, les œuvres d'érudition pure, les [illegible] collections en sont exclus. Le catalogue ne comprend que les ouvrages [illegible] pourtant certains ouvrages qui n'ont pas d'équivalent sont enregistrés, mais avec un signe spécial pour mettre le lecteur en garde.

Les prix de vente sont soigneusement indiqués, sauf pour les ouvrages qui [illegible] chez les éditeurs, ne peuvent se rencontrer que d'occasion.

Le *Catalogue des livres choisis* suit les grandes divisions bibliographiques : [illegible] *logie, Jurisprudence, Sciences et Arts, Belles-Lettres, Histoire*, avec de [illegible] subdivisions. Dans chacune d'elles, les ouvrages sont classés par ordre [illegible] de noms d'auteurs.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU ET FILS

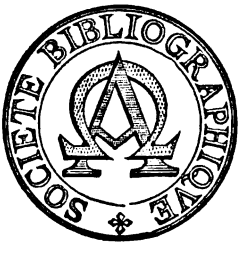
POLYBIBLION

REVUE
BLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

IÈME SÉRIE. — TOME DIX-HUITIÈME. — XLe DE LA COLLECTION

SIXIÈME LIVRAISON. — JUIN.



PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1884

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JUIN 1884

I. — PHILOSOPHIE, par M. Léonce Couture.

II. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — Josephi Corluy, S. J., in collegio Lovaniensi Societatis [illegible] professoris Spicilegium dogmatico biblicum (p. 498). — L'abbé [illegible] Doctrine catholique (p. 500). — L'abbé J. Corblet : Histoire dogmatique [illegible] et archéologique du sacrement de Baptême (p. 501). — P.-E. [illegible] vistara (p. 503).

Sciences & Arts. — H. Baudrillart : Lectures choisies d'économie [illegible] (p. 506). — Le baron Colmar von der Goltz : La nation armée (p. [illegible]) — [illegible] par rapport à l'Allemagne (p. 510). — G. Séailles : Essai sur le [illegible] (p. 511). — H. Bouchot : Les portraits aux crayons des seizième et [illegible] siècles (p. 512).

Belles-Lettres. — G. Körting : Französische Studien (p. 514). — [illegible] Daguet : L'Atlantide (p. 515). — S. Giuseppe Barone : Il Cancioniere [illegible] accademico Pontaniano (p. 517). — F. Mistral : Nerto (p. 519).

Histoire. — L'abbé Marc : Manuel d'histoire de la littérature française [illegible] D. Neuville et Ch. Bréard : Les voyages de Savorgnan de Brazza [illegible] général Ambert : Gaulois et Germains (p. 525). — Petrus Balan : Monumenta mationis Lutheranæ (p. 526). — A. Bareau : La Ville sous l'ancien [illegible] — G. Colmet-Daage : Histoire d'une vieille maison de province (p. [illegible]) — [illegible] Les Finances de la France au dix-neuvième siècle (p. 531). — A. [illegible] toire monumentale de la France (p. 532). — L. Cloquet : Monographie [illegible] paroissiale de Saint-Jacques à Tournay (p. 535). — J. Renard : Catalogue [illegible] imprimées de Claude François Menestrier (p. 535).

IV. — BULLETIN. — L'abbé A. de Bosia de Mendrisio : Le Pape au Concile du [illegible] — A. Lemann : Dieu a fait la France guérissable (p. 537). — Le Dr C. [illegible] Le Livre de l'adolescent (p. 537). — J.-D. Lewis : Causes célèbres [illegible] (p. 538). — D. Cannon : Manuel du cultivateur de pins en Sologne (p. [illegible]) — [illegible] ton : Notions d'histoire littéraire (p. 538). — Sanchez Moguel : Calderon [illegible] (p. 539). — Marc Bonnefoy : Histoire du bon vieux temps (p. [illegible]) — [illegible] Souvenirs d'un jeune franc-tireur (p. 539). — Un amiral marseillais (p. [illegible])

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. De Cléron d'Haussonville, Wurtz, [illegible] Menu, Tauchnitz. — Institut. — Ecoles des Chartes. — Société des [illegible] France. — Société de l'histoire de France. — Concours. — Lectures [illegible] démie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des [illegible] morales et politiques. — Archives nationales et départementales de France. [illegible] Archives du Vatican. — L'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ. — La [illegible] de feu le baron James de Rothschild. — La légende de la montagne [illegible] normale de l'an III. — La Procession des Rameaux au Mans. — La [illegible] ministre protestant. — Les variétés girondines. — Notice sur Pierre [illegible] Testament du cardinal d'Augennes. — Deux opuscules de M. Aimé [illegible] Un hommage au cardinal Donnet. — Portraits des papes. — Allemagne. — [illegible] terre. — Espagne. — Etats-Unis. — Ventes. — Publications nouvelles [illegible] — Errata.

VI. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

VII. — TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS.

VIII. — TABLE DES AUTEURS, etc.

AUG 4 1884

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

ychologie. 1. *Estudios críticos sobre la filosofía positivista.* I. *La psicología elular*, por el Dr D. ANTONIO HERNANDEZ Y FAJARNÉS, catedr. en la Univ. de aragoza. Zaragoza, Cec. Gasca, *s. d.*, in-8 de XXVII-368 p. Prix : 8 pesetas. — : *L'âme est la fonction du cerveau*, par EMILE FERRIÈRE. Paris, Germer Baillière, 883, 2 vol. in-12 de 436 et 405 p. Prix : 7 fr. — 3. *L'homme est-il libre?* par EORGES RENARD, anc. él. de l'Ec. normale supér. Paris, Germer Baillière, *s. d.*, n-18 de 198 p. Prix : 60 centimes. (Bibliothèque utile, LXVII.) — 4. *Principes de ociologie*, par HERBERT SPENCER, trad. de l'anglais par M. E. CAZELLES. Tome III. aris, Germer Baillière. 1883, in-8 de VII-884 p. Prix : 15 fr. (Bibliothèque de philo- ophie contemporaine.) — 5. *L'homme et l'intelligence, fragments de physiologie f de psychologie*, par CH. RICHET, agrégé à la Fac. de méd. de Paris. Paris, F. lcan, 1884, in-8 de 570 p. Prix : 10 fr. (Biblioth. de phil. contempor.) — 6. *La ystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies hu- aines*, par M. J. RIBET, prêtre de Saint-Sulpice. *Des causes des phénomènes mys- ques*. Tome III. Paris, Poussielgue, 1883, in-8 de 732 p. Prix :7 fr. 50.

rale. 7. *Critique des systèmes de morale contemporains*, par ALFRED FOUILLÉE. aris, Germer Baillière, 1883, in-8 de XV-411 p. Prix : 7 fr. 50. (Biblioth. de philos. ntemporaine.) — 8. *Cours élémentaire de morale : morale pratique; principes néraux de la morale; théorie des méthodes scientifiques*, par P.-D. PONTSEVREZ, uréat de l'Institut, prof. de philos. au coll. Sainte-Barbe. Paris, Hachette, 1883, . in-18 de VIII-421 p. Prix, cartonné : 3 fr. — 9. *Manuel de philosophie morale*, r E. GILSON, curé-doyen de Bouillon, etc. Louvain, 1883, in-18 de XV-102 p. 10. *L'Utilitarisme*, par J. STUART MILL, trad. de l'angl. par P.-L. LE MONNIER. ris, Germer Baillière, 1883, in-18 de 135 p. Prix : 2 fr. 50. (Biblioth. de phil. ntempor.) — 11. *La nature et la morale*, par E. PAUL GUILLY. Paris, Charavay res, 1884, in-16 de 203 p. Prix : 3 fr. 50.

. — Il faudrait être bien aveugle pour ne pas voir la funeste ée de ce monisme matérialiste qui se glisse dans l'enseignement s le couvert de la science et qui apporte avec lui la négation de les principes de la vie morale, de la pensée et de l'art. Or ce n'est pas seulement déchaîné en Angleterre, en Allemagne et rance, où tout semble à cette heure le favoriser; il gagne chaque du terrain dans la catholique Espagne, où, d'après le jeune et ant professeur de métaphysique de l'Université de Saragosse, nt. Hernàndez y Fajarnés, trouve pour complices, tout comme urs, « l'état actuel de beaucoup d'esprits, la frivolité des goûts ernes, l'abandon officiel des graves études, les compromis et les ances des courants politiques (p. XI). » Pure négation, il n'en a moins usurpé, en pénétrant toutes les branches de la science, areil et l'ascendant de la science elle-même. Aussi, en publiant *Études sur la philosophie positiviste*, M. Hernàndez s'est-il proposé uivre pied à pied ce funeste adversaire sur le terrain de chacune sciences philosophiques jusqu'à la *sociologie* inclusivement. Il nence par le plus pressé. En présence des théories en faveur au de l'origine atomique de l'âme et de ses facultés, il s'est écrié

comme Michelet : « Qu'on me rende mon moi ! » Bien mieux, il résolu de réduire à sa juste valeur tout le travail de l'évolutionnisme contemporain sur la psychologie ; et pour être sûr de sa marche et ses coups, il s'est adressé d'abord uniquement au système le plus précis et le plus avancé sur l'origine et la vie de l'homme. Il a consacré tout un volume à l'exposition et à l'examen de l'*Essai de psychologie cellulaire* de Ern. Haeckel, traduit en français dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* de M. Germer Baillière, ouvrage qui a été aussi traduit en espagnol. Traduit de l'allemand ou du français ? je l'ignore, mais je note que M. Hernàndez, qui doit en savoir quelque chose, recommande aux curieux la comparaison des deux versions.

Après avoir caractérisé dans un premier chapitre la philosophie de Haeckel, monisme très dogmatique, très éloigné de l'abstention plus ou moins sincère du positivisme authentique ; après avoir défini la prétendue psychologie, comme l'a fait un de ses patrons français, M. Soury, une *psychologie sans âme*, le docteur espagnol aborde l'examen de la *Psychologie cellulaire*. L'exposition est peut-être un peu longue, mais nul n'en contestera la rigoureuse fidélité. Cette exposition détaillée est d'ailleurs la meilleure condition d'une réfutation à la fois claire et rigoureuse. Deux chapitres (II, III) résument la partie biologique du livre de Haeckel, qui est réfutée dans les cinq chapitres suivants. La biologie mécanique ne résiste pas à l'examen du bon sens et de la vraie science. Ses assertions hardies sur l'origine minérale de la vie, sur les plastidules, sur les propriétés psychologiques de l'atome ne s'appuient pas même sur une seule apparence de raison ou d'expérience ; elles sont simplement des postulats de l'hypothèse transformiste. L'évolution est un grand fait, très digne d'étude ; mais l'évolutionnisme est tout autre chose, et ni la cause efficiente, ni les causes finales n'ont souffert de ses attaques. Les vrais maîtres de la biologie, Cl. Bernard, Murphy, Chauffard, ont mis au contraire dans un jour tout nouveau la nécessité d'un plan créateur et d'une finalité pour expliquer l'organisation et la vie. M. Hernàndez s'appuie ainsi autant sur les vraies autorités scientifiques que sur les données universelles de la raison pour écarter de purs sophismes. Peut-être aurait-il pu donner plus de relief à l'histoire du *bathybius*. Peut-être aussi, en opposant au darwinisme les raisons d'Agassiz, de Fabre et de Chauffard, aurait-il pu montrer plus expressément qu'il y a un abîme entre l'hypothèse transformiste contenue dans ses vraies limites et celle de Haeckel sur l'origine de la vie, de l'âme, de la raison.

La partie proprement psychologique du livre de Haeckel est analysée avec le même soin au chapitre IX, et les trois chapitres suivants

en offrent une réfutation détaillée; analyse et réfutation que l'auteur résume lui-même dans la page suivante : « Qu'est-ce que l'âme? l'ensemble des âmes cellulaires. Et les âmes cellulaires? l'ensemble des cellules psychiques. Et les cellules psychiques? les cellules du système nerveux et spécialement du cerveau. — Quelle est l'essence de l'âme? la résultante des propriétés psychiques du protoplasme. En quoi consistent ces propriétés? ce sont les propriétés physiques et chimiques du charbon. — Quelle est l'origine de l'âme? une composition de plastidules. Et ces plastidules, d'où viennent-elles? de la rencontre fortuite et des combinaisons multiples des âmes atomiques. Et celles-ci, comment se produisent-elles? par la combinaison également fortuite du carbone, de l'hydrogène, de l'oxygène, de l'azote et du soufre. — Quelle est la destinée de l'âme? Haeckel n'en dit rien; mais si ces aberrations désolantes ne repoussaient toute saillie d'humour, ne pourrait-on pas dire que l'enfer semble créé tout exprès pour ces âmes de charbon? »

Il est à souhaiter que ce volume obtienne le succès qu'il mérite; il offre un double avantage : il fait connaître très exactement un système dont le danger est en raison inverse de la clarté dont on l'environne, et il défend contre des nouveautés trop applaudies les plus solides traditions de la philosophie chrétienne. Il est surtout désirable que l'habile professeur continue son œuvre à peine commencée et qui doit embrasser, d'après son plan, dix autres volumes. Les écoles catholiques n'ont pas encore un guide sûr dans l'étude, aujourd'hui indispensable, des systèmes évolutionnistes de biologie, d'anthropologie, de sociologie (l'auteur y joindra sans doute la morale). Elles peuvent le trouver dans le jeune professeur de Saragosse. Qu'il veille seulement à garder ses habitudes d'exposition fidèle et détaillée; qu'il y joigne un soin encore plus attentif, tout en restant fidèle à l'enseignement traditionnel des écoles chrétiennes, de n'opposer une exclusion absolue qu'aux hypothèses inconciliables avec les principes essentiels du spiritualisme chrétien.

2. — Une psychologie sans âme, comme celle de Haeckel, nous est offerte par M. Emile Ferrière, sous ce titre significatif : *L'âme est la fonction du cerveau*. Il y a dans ces deux volumes des pages de pure physiologie, de méthode et même de psychophysique, comme on parle aujourd'hui, qui ont leur valeur réelle, surtout par la clarté de l'exposition et la précision des formules. Il faut ajouter que la métaphysique qui vient s'y joindre est déplorable comme doctrine et parfaitement illusoire comme démonstration. L'auteur a trop négligé, dans cette partie de sa tâche, les préceptes excellents qu'il inculque lui-même dans son chapitre *De la méthode*. D'abord, d'après ses propres termes, « l'expérimentateur doit avoir l'esprit libre »; et

très évidemment, s'il s'est affranchi de tout préjugé spiritua
M. Ferrière est dominé tyranniquement par un dessein pers
depuis longtemps conçu et dont il donne quelque idée au comm
ment de sa préface : « Démontrer à l'aide des faits scientifiques
dernes l'unité de substance », ce qu'il croit la continuation
spinozisme, quoiqu'il y ait, il me semble, une certaine diffé
entre le Dieu de Spinoza et la matière universelle des évolutionn
C'est encore une autre règle fort sagement établie par l'auteur,
« l'expérimentateur doit être au courant de la science (p. 60) ». Je
conteste pas que M. Ferrière soit au courant de la science physi
gique. C'est la métaphysique spiritualiste qu'il connaît fort mal.
qu'il se flatte de la démolir par des arguments irréfutables. Les
spécieuses de ces objections sont précisément celles qui reposent
un faux supposé, sur le sophisme *ignoratio elenchi*.

Voici, du reste, une analyse de ce travail, prise en partie dans
préface elle-même et qui montrera que M. Ferrière a profité de
ce que l'état actuel de la science peut fournir de difficultés contre
psychologie spiritualiste. J'y joindrai, sur un petit nombre de
seulement, quelque détail caractéristique ou quelque observation.

Après deux importants chapitres préliminaires (*Anatomie et physio
logie des centres nerveux — Méthode*) — vient (ch. III et IV) une
étude physiologique du cerveau chez l'homme adulte, 1° *à l'état*
résultat : les conditions vitales du cerveau et de sa fonction sont
mêmes que celles des autres organes et de leurs fonctions; 2° *à l'état*
morbide; résultat double : l'âme est la fonction du cerveau, et l'âme
est une résultante. — La seconde étude (ch. V) est psychologique
embrassant également l'état sain et l'état morbide. De l'étude de l'âme
[l'auteur aurait dû dire de *la mémoire organique* seulement] il ressort
que la condition fondamentale de la fonction psychique est une
fication de la cellule nerveuse. De l'étude *du moi* il suit que l'âme
du moi est une résultante. C'est ici, peut-être, que les faits de dé
blement maladif du moi présentent aux psychologues superficiels
inattentifs les difficultés les plus sérieuses de la science contem
raine; il n'en est pas moins évident que l'unité de conscience
intacte, quoique certaines complications attendent encore des
lyses complètes. — La troisième étude (ch. VII et VIII, au tout
rejoint la physiologie et la psychologie de l'homme à celles du
animal tout entier; de cette comparaison, M. Ferrière conclut,
à la physiologie : Dans la série animale tout entière, le progrès
cerveau est suivi du progrès de l'âme; quant à la psychologie :
de l'homme est de la même nature que l'âme des animaux; elle
diffère que par le degré. Notez que beaucoup de spiritualistes
notre temps acceptent ces deux conclusions; ils ont pourtant

tort en ce qui concerne la dernière, et ils ne font à leurs adversaires cette déplorable concession que pour avoir négligé comme eux, dans l'analyse des fonctions psychiques, précisément la perception du nécessaire et de l'universel, caractéristique de l'âme humaine seule. — Une quatrième étude (ch. IX), consacrée à l'évolution embryogénique comparée de l'homme et des autres mammifères, met en relief le progrès de l'embryon humain et sa différentiation successive de chacun des types animaux inférieurs à l'homme. Après quoi la démonstration matérialiste paraît à l'auteur pleinement achevée. Il y ajoute cependant trois chapitres de polémique, trois séries de difficultés contre ce qu'il appelle *l'hypothèse spiritualiste*. C'est là surtout qu'on peut constater qu'il connaît mal la doctrine qu'il réfute, ou que sa réfutation n'atteint que ce spiritualisme abstrait, vague, conventionnel, sans rapport aucun avec l'observation physiologique, tel qu'on le trouvait, j'en conviens, dans une foule de manuels usités il y a quelques années dans nos collèges. Je ne prétends pas que ceux de l'heure présente soient meilleurs; mais ils pèchent par d'autres endroits. M. Em. Ferrière exploite d'abord contre le spiritualisme les propriétés de l'aimant, plus différentes, d'après lui, des autres faits physiques que des fonctions de l'âme. Singulier quiproquo! mystérieuse dans sa cause et dans son essence, la propriété magnétique n'est-elle pas, pourtant, d'après la vieille formule scolaire, « réductible au mouvement », ce que n'est ni la pensée, ni la volonté? M. Ferrière intitule ensuite un chapitre : « L'âme et le cerveau font un tout naturel (II, 287). » C'est la vraie doctrine, si bien exposée par saint Thomas et par Bossuet; il est vrai que, d'après l'auteur, « un éléphant et une lentille formeraient un tout naturel moins absurde que l'âme spiritualiste et le cerveau matériel. » Mais il est vrai aussi que la démonstration de ce paradoxe est tout juste aussi concluante que l'énoncé en est spirituel. Ou plutôt elle conclut contre une âme séparée, parfaite, immuable, divine, qui est un pur être de raison. Sans m'arrêter à une troisième série de difficultés sur la coexistence et l'action réciproque de deux substances dans l'homme, sur l'hérédité, etc., difficultés qui portent toujours sur le faux supposé de l'âme « divine, » j'oppose à la conclusion de l'auteur, *L'âme est la fonction du cerveau*, la vieille conclusion : *Le cerveau est la condition actuelle et l'organe principal des fonctions de l'âme*. M. Ferrière a voulu prouver tout autre chose, mais il n'a prouvé que cela. Son livre, très bon à consulter comme arsenal des difficultés de la fausse science contre la psychologie spiritualiste, rédigé d'ailleurs avec un souci louable de la précision du langage et de la netteté des déductions, peut avoir des mérites physiologiques dont je ne suis pas juge ; en métaphysique il ne compte pas plus que ne compte en histoire le livre des *Apôtres*

du même auteur. M. Ferrière se félicite précisément d'ignorer les problèmes métaphysiques ; mais c'est bien un problème métaphysique qu'il a voulu résoudre, celui du *sujet des faits psychiques*. En psychologie expérimentale, en psychophysique, il a de bonnes pages, par exemple sur les faits de mémoire, d'amnésie, d'hypermnésie (I, 289-356) ; pourquoi a-t-il voulu sortir de ce domaine ?

Puisque j'ai indiqué l'usage utile que pouvaient faire de ce mauvais livre les défenseurs actuels de la raison et de la foi, je leur signalerai encore, dans les appendices du second volume, un *Essai sur le libre arbitre*, qui reproduit fidèlement une théorie assez répandue même parmi certains spiritualistes de ce temps et qui, tout en se distinguant du fatalisme externe et du pur mécanisme, ne garde pourtant que le nom de la liberté, sacrifiée à un déterminisme absolu.

3. — On trouvera la même théorie sur la liberté dans le petit livre de M. Georges Renard intitulé ; *L'homme est-il libre ?* M. G. Renard n'est peut-être pas un matérialiste aussi prononcé que M. Ferrière, mais il est tout aussi déterministe que lui, et il a l'avantage — c'en est un très réel — rejetant la liberté, telle qu'on l'entend dans le commun langage, d'en supprimer aussi le nom. Quant à la forme familière qu'il a jugé à propos d'adopter, elle serait la bienvenue si elle ne revêtait pas une doctrine aussi funeste et si elle ne descendait çà et là jusqu'à la trivialité. Les arguments du déterministe de la *Bibliothèque utile* valent d'ailleurs, ni plus ni moins, ceux des maîtres de sa doctrine, aujourd'hui trop répandue dans beaucoup d'écoles. Ces arguments tirent presque toute leur force d'une conception fausse de la liberté. Quelque évidents que soient à la conscience de chacun l'existence et l'exercice de la liberté, la définition exacte de cette faculté mystérieuse et surtout la détermination de ses limites essentielles sont les questions les plus délicates peut-être de la psychologie. Ç'a été le défaut du spiritualisme officiel d'il y a quelques années d'affirmer et de démontrer le fait de la liberté, vaguement et sans la moindre explication scientifique. Le déterminisme psychologique a profité largement de cette faute en réduisant la notion de libre arbitre à celle d'une action sans condition et sans motif, d'une puissance absolument fortuite, indéterminée, c'est-à-dire à une absurdité manifeste. Tel est aussi le faux supposé de M. G. Renard. L'homme libre, pour lui, ce serait celui qui, habitant un troisième étage, sortirait de chez lui par la fenêtre, uniquement *parce que cela lui plaît* (p. 25). Et il croit réfuter à merveille un partisan du libre arbitre par une argumentation comme celle-ci : « Prenez ce canif et ouvrez-le. — Voilà qui est fait. — Bien ! maintenant coupez-vous le nez. — Vous dites ? — Je dis : coupez-vous le nez. Vous hésitez ? — On hésiterait à moins. — D'accord. Mais puisque vous pouvez vouloir

n'importe quoi, sans raison. — Certainement ; mais... (p. 51). » Dès que l'adversaire répond *certainement*, il est battu. Mais n'avais-je pas raison de dire que le libre arbitre réfuté ici n'est pas du tout celui de la vraie philosophie, pour laquelle la volonté, bien que libre dans le choix des moyens, est absolument déterminée au *bien en général ?* Il est inutile, après cela, de suivre l'auteur soit dans la façon dont il explique l'origine de l'*illusion du libre arbitre*, en niant la compétence de la conscience sur la question (ch. III), soit dans ses vains efforts pour maintenir, avec le déterminisme, les idées morales, le mérite et le démérite, la responsabilité, les sanctions pénales, toutes choses, bien entendu, dont il modifie profondément, disons mieux, dont il ruine entièrement le sens et la portée (ch. IV). — Tout ce qu'il faut louer dans ce pernicieux petit livre, c'est la franchise. — M. G. Renard a parfaitement raison d'affirmer, dans sa *Conclusion*, le danger de l'idée mise en honneur, érigée en méthode par M. Fouillée, savoir qu' « on peut concilier toutes les doctrines, » et d'insister en particulier sur l'absolue impossibilité de concilier le libre arbitre et le déterminisme. Pour sa part, ayant conçu le funeste dessein de combattre et d'éliminer la liberté, il a bien fait de rejeter cette prudence hypocrite qui s'obstine à garder le nom en abolissant la chose.

4. — Je ne sors pas du déterminisme en abordant le gros volume qui continue les *Principes de sociologie* de M. Herbert Spencer, et cependant je n'ai garde de méconnaître la portée scientifique de ce travail. L'illustre positiviste anglais s'est renfermé dans les limites de l'observation : c'était son droit. Mais il n'a pas saisi le caractère spécifique, irréductible, incommunicable, de l'âme humaine : c'est son malheur. De là cette déplorable illusion qui ramène les plus nobles manifestations de l'activité intellectuelle et morale à de purs phénomènes d'intégration et de désintégration matérielles. Mais on peut lire de longues pages de M. H. Spencer en oubliant cette déplorable métaphysique, et le spiritualisme le plus orthodoxe y gagnera souvent de se compléter, dans sa partie empirique, trop longtemps négligée, par les résultats acquis d'une enquête vraiment prodigieuse à travers les faits. J'avoue que c'est surtout dans ces dispositions que j'ai lu ce volume, non certes avec une constante adhésion, mais avec un vif intérêt de curiosité scientifique et une profonde admiration pour le travail du génie puissant qui a recueilli, classé, analysé et soumis à des lois une masse de phénomènes sociaux, quelquefois à peine étudiés jusqu'à lui.

On peut citer pour exemple la quatrième partie des *Principes de sociologie*, qui ouvre ce volume et qui traite des *Institutions cérémonielles*. Il y a des réserves essentielles à poser au sujet des doctrines de M. Herbert Spencer sur l'origine identique et la loi commune du

cérémonial social, de la religion et de la politique. Mais à proportion qu'on s'éloigne de la source première, d'où le positivisme ne cessera jamais *le divin*, les lois scientifiques de l'évolution sont mieux en mieux appliquées avec sûreté aux faits cérémoniels, où les historiens, les voyageurs, les observateurs de tout ordre n'avaient guère vu qu'un objet de curiosité. Les formalités et les politesses usuelles sont rapportées originairement non à des conventions, mais à la relation naturelle du vainqueur au vaincu. A la lumière de ce principe s'expliquent, dans leur variété, y compris les détails les plus étranges, et dans la série de leurs changements successifs, les divers éléments de ce que M. Spencer appelle le *gouvernement cérémonial*. Voici la liste de ces éléments, dont chacun a son chapitre, bourré de faits de toutes les époques et de tous les pays, toujours soumis à une analyse attentive : trophées, mutilations, présents, visites, salutations (par gestes et attitudes), compliments, titres, insignes et costumes, distinctions de classes, modes. Je ne citerai que la fin du dernier chapitre, où l'on reconnaîtra une finesse d'observation, non moins remarquable en M. Spencer que sa puissance scientifique : « La mode, en tant que différente du cérémonial, est un fait appartenant au type industriel en tant qu'opposé au type militaire. Il suffit d'observer que, en faisant usage de fourchettes d'argent à sa table, le marchand au détail affirme son égalité avec le noble ; ou, mieux encore, il suffit de remarquer comment la servante, en son jour de congé, se met sur le même pied que sa maîtresse en portant un bonnet à la dernière mode, pour reconnaître que les règles de conduite dont l'ensemble s'appelle la mode supposent l'accroissement de liberté qui marche avec le progrès du régime pacifique sur le régime guerrier. — Dans sa forme actuelle, la mode est dans le régime social l'analogue du gouvernement constitutionnel dans le régime politique : on y voit un compromis entre la contrainte exercée par le gouvernement et la liberté individuelle... — D'abord imitation des défauts (?), puis peu à peu imitation d'autres traits particuliers d'un supérieur, la mode a toujours tendu à produire l'égalité. Servant à rejeter dans l'ombre et à la fin à effacer les marques des distinctions de classes, elle a favorisé le développement de l'individualité, et par cet effet elle a contribué à affaiblir le cérémonial qui suppose la subordination (p. 289). »

On comprend, d'après l'esprit de cette interprétation à la fois ingénieuse et profonde de la mode et de son histoire, quel est en général le sens de tout ce traité des *Institutions cérémonielles* ; on devine aussi le fond du dernier chapitre : *Passé et avenir du cérémonial*. « Chaque progrès nouveau du type social basé sur la coopération volontaire fera tomber davantage en désuétude les salutations cérémonieuses,

les formules de compliments, les titres, les insignes, etc... Naturellement le changement sera graduel et doit l'être... (p. 308). »

Ces mots font encore entrevoir l'esprit qui anime la cinquième et dernière partie (*les Institutions politiques*), soit dans l'étude du passé, soit dans la prévision de l'avenir. Le titre seul des chapitres (formes politiques, chefs politiques, corps consultatifs, corps représentatifs, ministères, systèmes militaires, appareils judiciaire et exécutif, lois, propriété, revenu public, société militaire, société industrielle) suffit à montrer l'intérêt extrême d'un traité qu'on pourrait intituler : l'histoire naturelle de la société politique. Certes l'histoire naturelle ne peut être ni l'explication totale ni l'histoire complète de l'État. Ce n'en est pas moins, en dehors de plusieurs vues trop systématiques, une étude instructive et souvent très neuve. Les conclusions mêmes, quoique demandées à la seule expérience, s'accordent assez bien, pour la plupart, avec celles qu'une déduction plus particulièrement rationnelle a inspirées de nos jours aux appréciateurs les plus sages de l'ordre politique. Il est vrai que M. H. Spencer va plus loin qu'eux en ce qui concerne le triomphe absolu du mode industriel sur le mode militaire, la substitution de la forme élective à la forme héréditaire du pouvoir exécutif, la cessation de la guerre. Mais avec quelle sagesse il établit la persistance vraisemblable de formes politiques différentes en raison des antécédents, de la généalogie des diverses sociétés, le maintien probable de la dualité des chambres dans les nations les plus avancées, le triomphe progressif de la décentralisation, limitée seulement par la nécessité de maintenir l'unité politique ! Il y a dans tout ce tableau, qui n'est et ne prétend être qu'une ébauche (c'est le mot de l'auteur), un optimisme certainement excessif. Tous les traits en sont fournis par l'observation des faits sociaux ; mais ce n'est pas par une induction rigoureusement scientifique que l'auteur arrive à des conclusions si flatteuses sur l'avenir politique des nations modernes.

En parcourant les dernières pages de ce livre, je me rappelais, malgré la différence profonde des deux philosophies et des deux écrivains, les perspectives d'harmonie et de paix sociales que nous ouvrait, il y a tantôt vingt ans, *la Morale et la Loi de l'histoire* du P. Gratry. Il y a sans doute du rêve de part et d'autre. Mais ces deux optimismes n'ont pas absolument tort. L'heureuse solution future des problèmes sociaux est déjà dans les leçons de l'histoire et dans les données de l'expérience bien comprise : c'est ce que le P. Gratry aurait appelé la *Préparation divine* de l'avenir, et ce que M. H. Spencer nous démontre en détail, quoiqu'il ait le tort de n'y pas voir la Providence. Mais son tort le plus grave, sa plus déplorable erreur est de croire que le seul jeu des éléments sociaux amè-

nera ce progrès, sans la foi au devoir et les sacrifices qu'elle im; et c'est précisément cette loi supérieure qu'inculquait, avec autant solidité que d'éloquence, le très regretté P. Gratry.

5. — Nous restons dans l'évolutionnisme en abordant les sept m moires publiés par M. Ch. Richet sous ce titre commun : l'*Homme l'intelligence*. On les a lus déjà soit dans la *Revue philosophique*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, et l'on a su gré à l'auteur, en p ticulier, de rendre accessibles et même agréables à tout les sérieux, fût-il étranger aux études scientifiques, des discussions cates où il apportait souvent soit des faits, soit des aperçus nouv M. Richet ne fait pas précisément de la métaphysique, il ne pé pas sortir un instant du domaine de la psychologie expérim Il faut l'en féliciter, surtout parce que sa philosophie, en dehors ces limites, serait négative; mais il faut le plaindre de laisser p plus d'une fois ces funestes négations.

Elles éclairent surtout *Le Roi des animaux*, mémoire qui terminé volume (en négligeant une série de notes placées à la suite ont leur intérêt historique et scientifique). C'est une étude sur l lution humaine, qui excite vivement la curiosité. Mais l'auteur, rejette le *règne humain* de M. de Quatrefages et qui a le malheur ne pas reconnaître un seul caractère psychologique qui dist essentiellement l'homme des animaux, — ni la raison, ni la mor ni la religiosité, etc., — l'auteur n'a plus qu'à demander aux lo nérales de l'évolution zoologique l'histoire des conquêtes succ qui ont permis à l'homme de prendre l'empire sur les autres maux. Tout cela implique au moins la finalité dans la nature. M chet paraît la supposer dans tous ses développements, mais il ne firme jamais, il a plutôt l'air de n'y pas croire. Il y a sans doute certaine grandeur dans ce tableau de la lutte de l'homme contre de conditions extérieures qui semblaient hostiles à sa durée, et garde de contredire absolument à cette conclusion : « L'homme être fier de son œuvre. Cet animal de corps chétif est devenu des animaux. Par son intelligence il a conquis sa place à la tête nature vivante (p. 454). » Mais je ne puis comprendre qu'une étude s'inspire du matérialisme le plus désolant, au lieu d'être vivifiée d'un bout à l'autre par la reconnaissance d'un plan dentiel et d'une âme raisonnable.

Quelques mots maintenant des autres études qui composent volume. I. *La douleur*. Voici quelques-unes des conclusions essai de psychophysique, où il y a peu de psychologie propre dite : La douleur provoque des actions réflexes volontaires, aux mouvements de défense (cri, contraction musculaire,...); — coïncide avec d'autres actions réflexes non volontaires (arrêt

cœur, etc.) ; — elle est la *perception* (?) d'une excitation forte ou qui paraît telle, par suite d'hyperesthésie nerveuse ; — elle fonctionne avec une perfection correspondante au degré de l'intelligence ; — elle constitue « un avertissement nécessaire aux êtres vivants pour les engager à maintenir leurs organes dans l'état physiologique favorable ; » — la *perception* douloureuse est presque toujours en retard sur la perception sensitive ; — l'émotion douloureuse persiste plus longtemps que la cause qui l'a produite ; — les anesthésiques agissent surtout en supprimant le souvenir et l'ébranlement de la douleur, etc. ; le tout appuyé sur des observations bien conduites, sinon complètes, et accompagné de formules et de tracés auxquels il ne faudrait pas attribuer une précision rigoureuse.

II. *Les causes du dégoût.* Ici l'observateur parcourt une foule de faits instinctifs des plus variés, depuis les répulsions de l'ordre du goût physique, jusqu'aux répugnances de l'ordre esthétique et moral. Les théories évolutionnistes sur l'habitude et l'hérédité sont la source de ses explications, parfois ingénieuses et profondes, jamais pourtant jusqu'à atteindre l'idée créatrice, que le sens commun et la vraie philosophie affirment avec une pleine certitude.

III. *Les poisons de l'intelligence.* Etude curieuse et importante des effets de l'alcool, du chloroforme, du haschich, de l'opium et du café. Il y a là plusieurs données utiles pour la détermination plus exacte de certaines lois de l'activité intellectuelle. Il m'est agréable de signaler et de louer cette conclusion pratique : « Quand par une substance toxique on altère cette faculté de la réflexion et de la volonté, on altère l'intelligence dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus puissant. Peut-être serait-on tenté de croire que pour les œuvres d'imagination l'excitation des conceptions est salutaire, et de dire que certains hommes ne produisent que dans ces conditions ; mais ce serait une funeste erreur. On a trop à perdre en perdant le pouvoir de diriger sa pensée, tandis que par l'effort d'une volonté ferme, rendue plus ferme encore par l'habitude du travail et de la réflexion, on arrive à un résultat plus sûr et aussi brillant. On ne sait jamais assez tout ce que pourrait l'attention et tout ce que la volonté nous donnerait. Vouloir, c'est pouvoir. L'attention concentrée sur une idée la rend tellement éclatante qu'elle peut, dans certaines circonstances et chez certaines personnes, la faire apparaître dans une forme imaginative avec autant de splendeur que si l'intelligence était surexcitée par l'alcool ou l'opium. Il n'y a donc pas à l'ivresse ces compensations qu'on a essayé d'y voir. Ce sont des maux sans avantages, et l'abus de ces poisons redoutables qui détruisent le corps et l'intelligence, doit être combattu énergiquement par tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de l'humanité (p. 149). »

IV. *Le somnambulisme provoqué.* L'auteur établit la réalité d'un état nerveux spécial, caractérisé (outre le sommeil, l'anesthésie, la catalepsie et d'autres phénomènes corporels) par ces faits psychiques : des hallucinations à la suite de la moindre excitation ; l'automatisme intellectuel ; la surexcitation partielle de la mémoire ; l'oubli plus ou moins complet, au réveil, de ce qui s'est passé pendant le sommeil magnétique, quoiqu'un second accès puisse en restituer le souvenir ; le retentissement immédiat des mouvements sur les sentiments et *vice versa.* Il étudie en outre les diverses conditions de l'éducation propre aux somnambules, les moyens de provoquer l'état magnétique, et d'autres circonstances relatives à un phénomène plus facile à négliger ou à nier qu'à décrire et à expliquer scientifiquement. L'explication de M. Richet n'est donnée que pour une ébauche ; et les spiritualistes auront-ils plus d'une retouche à y faire, surtout en ce qui concerne l'unité psychique et la personnalité.

Je ne fais que citer les deux études V et VI : *les Démoniaques d'aujourd'hui* — ce sont les hystériques — et *les Démoniaques d'autrefois,* dont les plus célèbres (possédées de Louviers, de Loudun, etc.) donnent lieu à des rapprochements, que je n'ai pas à examiner, sur des états pathologiques éclaircis par les progrès de la science. Les appréciations de ce genre sont parfaitement libres pour les catholiques les plus scrupuleux, et il y a certainement une part énorme de pathologie mentale dans l'histoire des sorciers. L'esprit rationaliste qui anime ces deux morceaux n'en est pas moins une raison de plus, après toutes celles qui précèdent, pour ne recommander ce livre que comme un dossier de pièces fort utiles aux vrais maîtres, surtout à ceux qui ont besoin de trouver dans leurs lectures scientifiques des principes sûrs, encore plus que des matériaux précieux.

6. — Pour fixer les caractères du surnaturel dans les phénomènes psychophysiques, il faut la prudence et la sûreté d'un théologien digne de ce nom. C'est donc le cas de recommander ici un ouvrage qui appartient par son sujet principal à la théologie, mais dont le troisième et dernier volume, qui vient de paraître, contient de nombreux détails sur la pathologie de l'esprit. Il s'agit du beau traité de M. Bélot, naguère directeur au séminaire de Lyon, aujourd'hui secrétaire de l'évêché de Châlons, sur la *Mystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines,* dont le tome III porte ce titre spécial : *Les causes des phénomènes mystiques.* Comme l'œuvre a été dignement appréciée au point de vue doctrinal, et que tous les éloges qu'elle a reçus s'appliquent aussi bien à ce complément considérable, il est peut-être aussi opportun d'en signaler aujourd'hui le mérite psychologique. Les deux premières sections (*le surnaturel divin — les contrefaçons diaboliques*) appartiennent avant tout à la théologie

mais elles renferment beaucoup de pages où l'observation et l'analyse dominent et qui méritent l'attention, non seulement des théologiens, mais de tous ceux qui ont intérêt à connaître les données de la foi et de la raison sur des matières trop abandonnées à la légèreté indiscrète des uns, aux négations aveugles des autres. Les règles de l'Église et de la science sacrée en ce qui concerne la distinction entre le merveilleux divin et le merveilleux diabolique, entre ce double merveilleux et l'ordre naturel, sont la sagesse même ; et M. Ribet les interprète avec autant de sûreté dans le fond que de clarté et d'élégance grave dans la forme. Quant aux faits nombreux qui accompagnent ces explications doctrinales, peut-être y aurait-il çà et là des questions d'authenticité historique à soulever. Peut-être surtout M. Ribet a-t-il trop accordé au témoignage sincère, mais suspect de prévention, des théologiens et des jurisconsultes qui ont vécu à des époques d'épidémie superstitieuse ; il y aura par exemple, dans les pays mêmes où la croyance au sabbat s'est établie sur les aveux spontanés de ceux qui le fréquentaient, comme en Béarn, peu d'ecclésiastiques éclairés qui croient encore, même pour les époques en question, à la translation réelle, locale, des sorciers à leurs assemblées nocturnes. — Quant à la troisième section, *les analogies humaines*, je me contente de recommander comme d'excellents résumés clairs, solides, *suggestifs*, tous ses chapitres sur les six sources d'erreur en fait de surnaturel. La première est l'*imposture ;* la seconde, la *constitution physiologique :* tempérament, sexe, faiblesse de l'âge ; la troisième, l'*imagination* et ses effets dans l'âme et dans l'organisme ; la quatrième, les *habitudes :* application excessive, austérités amenant des hallucinations ; la cinquième, les *états morbides :* extase, catalepsie, hystérie, etc. ; la sixième, les *surexcitations artificielles :* ivresse de l'opium et du haschich, magnétisme. Cette énumération suffit pour montrer l'importance des dernières pages de la *Mystique.* Elles constituent, pour les philosophes chrétiens, un guide, incomplet peut-être, mais irréprochable au double point de vue de la foi et de la science, dans une des régions les plus périlleuses de la psychologie.

7. — C'est une vaste et importante série d'études que M. A. Fouillée a placée sous ce titre : *Critique des systèmes de morale contemporains.* L'œuvre a d'ailleurs un caractère d'unité qui manque presque toujours à des morceaux publiés successivement, comme ceux-ci, dans une revue. L'intérêt du sujet n'a pas besoin d'être signalé. Quant à l'esprit du livre, c'est celui de l'auteur, qui va de plus en plus, sous le drapeau de la conciliation arboré avec tant d'éclat, à la diminution de toute vérité, à l'exclusion de toute affirmation virile. Il a prétendu montrer ici *comment les dogmes moraux finissent.* Il croit que la libre

discussion a déjà éliminé les dogmes religieux ; l'heure lui paraît venue (il s'en explique dès les premiers mots de sa préface) d'éliminer à leur tour les dogmes de la morale. Ce n'est pas qu'il n'entende sauver la morale elle-même, mais on pourra tout à l'heure entrevoir à quelles conditions. En attendant, il fait le procès à tous les systèmes contemporains de morale philosophique ; et, quelque défiance qu'il inspire comme futur constructeur d'un système nouveau, je ne feindrai pas de déclarer que son livre préliminaire a du prix, soit comme exposition habile et généralement fidèle des théories en vogue, que nous nous contentons trop souvent de juger à vue de pays, sur des données trop incomplètes, soit même comme discussion des lacunes, des incohérences, ou des contradictions qu'offrent ces diverses théories. Il n'y a pas ici moins de neuf morales analysées et critiquées l'une après l'autre : celle de l'évolutionnisme, celle du positivisme, la morale indépendante, la morale kantienne, celle du néo-kantisme français ou du criticisme phénoméniste, la morale pessimiste, la morale spiritualiste, la morale esthétique et mystique (Ravaisson), enfin la morale théologique (Secrétan).

Je puis à peine indiquer d'un mot le jugement de l'auteur sur le point faible de chaque école. Darwin et Spencer, en se bornant aux bases positives de la morale, en excluant la métaphysique, qui est pourtant au moins un facteur intellectuel de la conduite de l'homme, ont traité des *mœurs* sans atteindre sérieusement la *moralité*. La morale indépendante et le positivisme encourent à peu près le même reproche. Le pessimisme, obligé de placer l'idéal moral dans l'anéantissement de la volonté, aboutit par là même au désespoir et à l'abstention absolue. La morale de M. Secrétan paraît irrationnelle et illibérale dans son fond, malgré le libéralisme et la force de pensée de l'auteur, parce qu'elle est mystique, rattachant la morale au ciel et l'agent moral à une religion positive et à une église. La morale de M. Ravaisson, outre son côté mystique, repose sur la conscience proprement dite de l'absolu, que la psychologie positive ne peut accepter. Reste, d'une part, la morale traditionnelle du spiritualisme : M. Fouillée lui reproche de s'appuyer sur le libre arbitre, admis comme une certitude, et sur une idée du bien en soi qui n'est qu'un idéal arbitrairement réalisé. Voilà donc le devoir, ce centre de toute morale, mal établi par le spiritualisme. Reste, d'autre part, le kantisme, qui a perfectionné la notion traditionnelle du devoir et semble l'avoir élevée à sa plus haute puissance, à son degré le plus sublime de pureté. Les deux livres où M. Fouillée ramène le kantisme phénoméniste de M. Renouvier au vrai kantisme (p. 79-126) et celui-ci (p. 127-239) à une inconséquence, le scepticisme du philosophe allemand n'ayant aucune raison de s'arrêter devant « le tabernable de la *loi*, » sont de

beaucoup les plus remplis et les plus instructifs de l'ouvrage. Mais ils sont pénétrés, comme tout le reste, de ces funestes idées : la métaphysique, base nécessaire de la morale (l'erreur n'est pas là), ne doit point être dogmatique; l'idéal moral n'est pas un absolu; l'impératif catégorique doit céder la place à une règle hypothétique; la loi morale n'a rien à voir ni avec l'hypothèse du libre arbitre, ni avec le mystère d'un commandement supérieur...

L'auteur a des visées politiques qui lui rendent chère cette morale du devenir et de l'hypothèse. « Il n'y a qu'un moyen, dit-il, d'en finir avec l'absolutisme pratique : c'est d'en finir avec l'absolutisme métaphysique, avec tout dogmatisme (p. XI). » C'est donc sans impatience que nous attendrons, nous adorateurs attardés de l'Être et du bien absolus, de la loi divine proposée à la raison et à la liberté, l'œuvre où M. Fouillée se flatte de fonder la morale nouvelle, *hypothétique et persuasive*, au lieu d'être dogmatique et impérative, la morale de l'espérance entre les excès opposés de l'optimisme et du pessimisme. Mais ce n'est pas sans une profonde tristesse que nous constatons le succès croissant, dans nos écoles, de cette prétendue morale, absolument dérisoire, puisqu'elle se passe à la fois de la liberté et de l'obligation, puisqu'elle n'a pas et ne veut pas avoir un principe assuré.

8, 9. — Quel doit être, dans cet énervement absolu de la morale scientifique, le caractère de l'enseignement moral réservé de par l'Etat aux professeurs de ses écoles? On peut en juger en prenant presque au hasard les manuels de morale appropriés soit à l'enseignement primaire, soit à l'enseignement secondaire spécial. Parmi ceux de cette dernière catégorie, un des meilleurs est, je crois, le *Cours élémentaire de morale* publié à la librairie Hachette par M. Pontsevrez. Et pourtant, qui ne saisit du premier coup d'œil le défaut scientifique d'un livre dans lequel la *morale pratique* est placée avant les *principes de la morale*? Je sais bien que le programme le veut; mais les programmes ne peuvent tenir lieu de raisons. Je sais aussi que cet ordre est parfaitement acceptable quand la morale pratique s'assied tout simplement sur les bases du sens commun et de la conscience chrétienne : voyez plutôt les *Devoirs des hommes* de Silvio Pellico! Mais ici, cette morale pratique elle-même débute par la théorie courante, incompréhensible à un enfant (je pourrais dire à un homme fait), sur la liberté et la responsabilité. — La seconde partie est surtout à voir pour les personnes intéressées à connaître la moyenne de l'enseignement philosophique de nos écoles à cette heure. M. Pontsevrez est instruit, modéré, soigneux d'éviter tout excès, désireux de ne pas choquer les croyances religieuses; et pourtant il faudrait être bien peu difficile pour attri-

buer quelque solidité doctrinale et quelque portée *édifiante* aux théories de la liberté et de la responsabilité, et aux preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, enchâssées dans une psychologie sans affirmation métaphysique. — Il y aurait peut-être lieu de faire quelques réserves du même genre pour la troisième partie, *théorie de méthode scientifique;* mais il est juste d'y reconnaître un exposé précis et d'une incontestable utilité. Je ne saurais étendre ce dernier éloge à l'objet principal du volume de M. Pontsevrez.

Combien, pour cet objet, je préfère le très petit et très simple *Manuel de philosophie morale* de M. l'abbé Gilson, aumônier du comte et de la comtesse de Flandre ! C'est, pour la forme, un catéchisme; mais la précision et la clarté qui résultent de la méthode catéchétique habilement employée, ne sont-elles pas précisément les premières qualités d'un livre classique d'enseignement moral ? Je ne m'étonne donc pas que ce *Manuel* se trouve dans toutes les écoles de la Belgique, et je voudrais que les écoles de France pussent l'adopter aussi. Je dois ajouter qu'il ne répond pas littéralement aux exigences des programmes officiels. Mais ce qu'il faut remarquer pourtant, c'est qu'il a un caractère scientifique bien marqué. J'avoue même que je lui trouve une tendance trop moderne et trop kantienne en ce qu'il assigne pour motif dernier de la morale rationnelle « l'amour de la dignité humaine pour elle-même. » Mais, comme il raccorde ensuite ce principe au motif religieux et spécialement à la morale chrétienne, le mal, si mal il y a, se trouve réparé. D'ailleurs, les bases de la morale, les devoirs de la morale générale et ceux de la morale particulière, sont plus solidement établis dans ces cent petites pages d'une extrême clarté, que dans nos manuels inaccessibles aux simples et dépourvus de principes arrêtés.

10.—Voici un des principaux systèmes de morale contemporains, que M. A. Fouillée semble avoir négligé, à moins qu'il ne l'ait identifié dans sa pensée avec celui de H. Spencer, ce qui n'est peut-être pas absolument exact. L'*Utilitarisme* de Stuart Mill, outre l'avantage d'être un livre court, net, méthodique, mérite surtout l'attention parce qu'il renferme l'exposition la plus authentique de la doctrine morale ainsi dénommée. Stuart Mill se flatte même d'avoir, non pas créé, mais consacré le mot *utilitarisme* (voy. la note de la p. 13); j'aimerais mieux *utilisme*, mais le mot n'est pas ce qui importe. Il importe de se faire une idée juste du système et de le bien juger. Ce n'a pas été une petite affaire pour Stuart Mill de le défendre contre les fausses interprétations : on y a vu la glorification du plaisir, le triomphe de la vie animale, l'apothéose de l'égoïsme, etc., tout cela, d'après de faux supposés. Lisez le long chapitre : *Ce que c'est que l'utilitarisme* (p. 11-52), et vous verrez comment ces reproches

sont prévus et écartés par le système de l'*intérêt général*, qui est celui de Stuart Mill; mais vous pourrez voir aussi, pour peu que vous appeliez à votre aide la froide raison, qu'ils subsistent toujours : le plaisir individuel est la base de toute la doctrine, quoiqu'elle aime à déclarer qu' « il vaut mieux être un homme malheureux qu'un porc satisfait; être Socrate mécontent (?) plutôt qu'un fou heureux (p. 19) ; » l'intérêtcommun est enté sur l'intérêt privé, et enfin l'égoïsme est le dernier mot de la morale. On admet, il est vrai, « un égoïsme intelligent jusqu'à comprendre toutes les créatures, » mais c'est précisément cet égoïsme qui est un idéal sans action sérieuse sur la vie. La morale de Stuart Mill n'est qu'une déduction de sa psychologie ; et cette psychologie, malgré ses bonnes parties, manque toujours du premier élément essentiel de l'ordre rationnel et moral. Un progrès social que les plus sages n'osent même rêver donnerait seul quelque réalité à ce que l'auteur appelle *Sanction suprême du principe d'utilité* (ch. III, 55-68). La nature humaine, dans son milieu actuel, ne trouve que des appuis très insuffisants aux devoirs de justice et de charité dans les affections sociales et dans le sentiment de la solidarité. Quelque ingénieuses et savantes que soient les explications de M. Stuart Mill sur les *rapports entre la justice et l'utilité* (p. 83-134), elles ne parviennent pas à combler l'abîme qui sépare ces deux notions.

11. — Voici enfin la morale du pessimisme qui vient se défendre à son tour contre les reproches de la morale spiritualiste. C'est *La nature et la morale* de M. Paul Guilly, en réponse à un article de M. Caro sur le *Prix de la vie humaine et la question du bonheur* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1882). L'auteur a le mérite d'admettre que la morale du christianisme est excellente, qu'elle est indestructible, qu'il n'y a pas d'autre morale. Il a le tort de ne lui trouver aucun fondement sérieux dans le dogme chrétien, qui lui paraît d'une naïveté puérile : il est vrai qu'il l'expose d'une façon fort inexacte et surtout trop incomplète. La question se pose pour lui entre les optimistes, pour qui tout est pour le mieux dans le monde, et les pessimistes, pour qui la nature est aveugle et impitoyable. Dès ses premières pages, on voit bien qu'il tient à honneur de se ranger avec les derniers, qui sont révolutionnaires, contre les premiers, qui sont conservateurs. O politique, où vas-tu te mêler ! La discussion ne lui donne quelque avantage contre le spiritualisme, qu'à la faveur de l'excès absurde où il a soin de prendre ce qu'il nomme l'optimisme. Sa métaphysique est absolument sceptique ou négative ; il ne trouve que dans l'homme, en lutte avec les forces aveuglément cruelles de la nature, la sympathie et la pitié, base de toute morale. Il se flatte ainsi de sauver, avec l'athéisme pratique, la morale de l'amour et du détachement. En somme, c'est Schopenhauer adouci, francisé, expurgé

spécialement de ce conseil monstrueux : « l'anéantissement de l'humanité par la chasteté. » On y remarque plusieurs renvois à l'évêque M. Fouillée, toujours avec de grands éloges : tant la doctrine de la conciliation supprime les distances ! Malgré tout, ce petit livre, espérons-le bien, ne sera pas accepté par le bon sens français.

LÉONCE COUTURE.

THÉOLOGIE

Josephi Corluy, S. J., in collegio Lovaniensi Societatis Jesu S. Scripturæ professoris Spicilegium dogmatico biblicum, *seu Commentarii in selecta S. Scripturæ loca quæ ad demonstranda dogmata adhiberi solent.* Gandavi, Poelman, 1884, 2 vol. in-8° 534 p.

Sous ce titre, le R. P. Corluy nous donne un livre aussi utile qu'opportun. Pour devenir le Maldonat de notre siècle, le savant professeur n'avait qu'à poursuivre ses travaux sur l'Evangile, à commenter les trois synoptiques comme il a interprété saint Jean. La doctrine profonde, la précision, la clarté sobre et élégante qui distinguent ses œuvres lui assuraient un plein succès. Il a préféré à cette gloire le bien des âmes, qu'il importe en ce moment d'éclairer, et plus nombreux chaque jour sont les esprits que le doute touche et flétrit, plus audacieuses les attaques des rationalistes. A en croire ces novateurs, les textes sacrés sur lesquels s'appuie notre foi n'ont point la valeur ni la signification que les théologiens leur attribuent, et, pour accorder ses croyances et sa raison, l'orthodoxe est contraint à des subtilités infinies, à des suppositions gratuites, « aux moyens de sauvetage les plus invraisemblables. C'est à la conviction que les fondements de notre foi sont ruineux, que M. Renan attribuait naguère son incrédulité : « Mes raisons, écrivait-il, furent toutes de l'ordre philologique et critique ; elles ne furent nullement de l'ordre métaphysique, politique et moral. Ces ordres d'idées me paraissaient peu tangibles et pliables à tout sens. Mais la question de savoir s'il y a des contradictions entre le quatrième Evangile et les synoptiques est une question tout à fait saisissable. Je vois ces contradictions avec une évidence si absolue que je jouerais là-dessus ma vie et par conséquent mon salut éternel sans hésiter un moment. » Ces déclarations ont fait grand bruit et ému nombre de chrétiens trop prompts, trop faciles au scandale. Récemment le cardinal Newman calmait leurs alarmes par quelques pages lumineuses sur l'Inspiration ; le P. Corluy ne leur sera pas moins utile en discutant les textes contestés et en montrant qu'ils résistent victorieusement aux objections de la critique.

Le titre *Spicilegium* indique un choix. Sagement, en effet, le

P. Corluy s'est borné aux principaux passages de nos saints Livres, à ceux que de préférence l'incrédulité attaque et contredit. Fidèle à l'excellente méthode qu'il a suivie dans son *Commentaire de saint Jean*, il s'attache surtout à déterminer le sens littéral, à l'éclaircir en s'aidant du texte original, des versions, du contexte, de toutes les ressources de l'exégèse. Quand le passage demeure entre savants matière à contestation, toutes les opinions et les raisons qui les appuient sont mises sous les yeux du lecteur. Travaillés, développés à fond, les commentaires du savant jésuite deviennent presque tous de véritables traités sur un point particulier de notre foi. Ainsi, le premier chapitre de la *Genèse* donne lieu à deux dissertations, l'une sur les jours de la Création, l'autre sur l'accord de l'Hexaméron et des sciences naturelles, où l'on trouvera condensé en quelques pages ce qu'il importe de savoir à ce sujet. Depuis les sentiments des Pères jusqu'à l'hypothèse récemment proposée par Mgr Cliffard, tout est discuté et jugé. Les prérogatives de saint Pierre, le nom de Jéhovah, la divinité du Verbe, le péché originel, le purgatoire, la résurrection de la chair et d'autres sujets non moins importants sont l'objet de discussions approfondies. Mais c'est sur les prophéties messianiques que nous attirerons surtout l'attention des lecteurs ; elles remplissent près de la moitié du premier volume, et à bon droit, car on sait leur importance dans l'apologétique et avec quelle ardeur nos adversaires s'efforcent à obscurcir ces divins oracles.

Le style du P. Corluy est d'une telle clarté que nous recommandons à tous indistinctement l'étude de cet ouvrage ; toutefois c'est aux ecclésiastiques que l'auteur le destine. Les élèves en théologie y trouveront un précieux complément aux cours des Séminaires. Pressés par le temps et l'abondance des matières, leurs professeurs ne peuvent souvent qu'alléguer les textes et y joindre une rapide explication. Les commentaires du P. Corluy suppléeront à ce qui n'aura pu être exposé aux jeunes clercs et les formeront en même temps à l'étude et à l'interprétation de nos saints Livres. Ils rendront également service aux prêtres du ministère qui ne peuvent habituellement ni acquérir ni étudier de nombreux ouvrages ; le *Spicilegium* leur en tiendra lieu. Pour les conférences ecclésiastiques, les catéchismes de persévérance, les instructions destinées aux hommes instruits, on puisera là une forme d'enseignements féconde entre toutes, parce qu'elle répond aux inquiétudes et aux objections de notre temps.

Nous n'annonçons ici que le premier volume du *Spicilegium*, car le second, qui se rapporte aux traités de l'Incarnation, de la Foi, de la Grâce et des Sacrements est encore sous presse. L'importance des sujets contenus dans ce dernier volume, nous fait en hâter de tous nos vœux la publication.

C. Fouard.

Exposé de la Doctrine catholique (*Dogme et Morale*), par M. l'abbé Girodon, fondateur de l'École Fénelon, avec une introduction par Mgr d'Hulst, recteur de l'Institut catholique de Paris. Paris, E. Plon, Nourrit, 1884, 2 vol. in-8 de 300 et 334 p. — Prix : 10 fr.

Voici un peu plus de deux cents ans que Bossuet a écrit son *Exposition de la foi catholique* ; bien d'autres après lui se sont essayés à la même tâche, mais l'entreprise est de celles qui ont besoin d'être maintes fois renouvelées. Lacordaire regrettait en 1836 l'absence d'un ouvrage doctrinal conforme aux pensées de son temps. C'est qu'en effet les préoccupations et les besoins changent avec les époques : les questions qui tourmentent les hommes de la nôtre ne sont point celles qui agitaient les esprits au dix-septième siècle ou au dix-huitième.

Aussi l'ouvrage de M. l'abbé Girodon est-il un livre d'à-propos et d'opportunité. Non que d'autres ouvrages du même genre n'aient paru avec succès en ce temps. On se rappelle quel charme, quelle délicatesse d'esprit et de cœur M. l'abbé Bougaud a mis au service de la persuasion chrétienne dans le *Christianisme et les temps présents*. Ce qui nous manquait encore, c'était un livre fait exprès pour les gens pressés, pour les hommes d'étude et les hommes d'affaires qu'absorbent les spéculations de la pensée ou le souci des intérêts, et qui veulent apprendre avec précision ce que la profession de catholique leur impose. Exposer avec clarté et méthode, ne rien affirmer qui ne soit rigoureusement exact, distinguer nettement entre ce qui est de foi et ce qui ne l'est pas, bien marquer là où finit le dogme et là où commence l'opinion : tel a été le but de l'auteur, tels sont aussi le vrai mérite et la haute utilité de son livre. Aujourd'hui que les amis et les ennemis de l'Église ignorent bien souvent, les uns ce qu'ils défendent, les autres ce qu'ils combattent, faire connaître à tous les exigences réelles de la foi devenait plus que jamais nécessaire. Pas de polémique par conséquent : la polémique passionne les esprits sans les convaincre ; mettre en lumière la vérité, en l'exposant simplement, telle qu'elle est, voilà la meilleure manière de gagner les intelligences. A la véhémence de la controverse l'auteur préfère l'ordonnance et la régularité d'une exposition. Sa marche est d'ailleurs tout à la fois très assurée et très libre, très naturelle et très ferme. C'est un penseur, un savant qui nous livre sans prétention, avec la plus entière bonne foi, le résultat de ses réflexions et de ses études. Il y a dans tout son ouvrage un tour si personnel, une originalité si vraie, une science si approfondie, une franchise si parfaite, qu'on en est à la fois étonné et charmé. On croyait trouver un auteur, et l'on trouve un homme dont la conversation sérieuse intéresse et séduit.

A. Rimbault.

Histoire dogmatique, liturgique et archéologique du sacrement de Baptême, par l'abbé Jules Corblet, chanoine honoraire d'Amiens, etc., etc. Paris, V. Palmé, 1881-82, 2 vol. gr. in-8 de IV-503 et 849 p. — Prix : 20 fr.

Nous sommes bien en retard à signaler et à recommander, comme elle le mérite, cette excellente monographie, due au savant directeur de la *Revue de l'art chrétien* (1857-1881, 32 vol. in-8), dont nous avons apprécié, ici même en son temps, l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens* (t. III, p. 279-81 ; t. XI, p. 157-8 ; t. XVI, p. 58-9).

C'est sur les conseils de dom Guéranger que M. Corblet a commencé, il y a plus de vingt-cinq ans, de réunir les matériaux d'une *Histoire des Sacrements* au triple point de vue dogmatique, liturgique et archéologique. Les deux énormes volumes relatifs au baptême ne lui ont pas demandé moins de six années de recherches spéciales ; il veut bien nous promettre tous les quatre ans la monographie d'un autre sacrement : prions Dieu qu'il lui prolonge vie et santé à ce nécessaires !

L'auteur a bien raison de dire que « c'est ici, pour la première fois, que dans un vaste plan, on fait marcher de front l'histoire des institutions, des dogmes, des opinions, des erreurs, des superstitions, des rites, des usages religieux, des croyances populaires, des instruments sacramentaux et des monuments archéologiques, en embrassant tous les temps et tous les lieux. » Le champ de l'archéologie s'est tellement agrandi depuis cinquante ans qu'elle projette aujourd'hui « des lumières inattendues sur beaucoup de questions inexplorées ou mal résolues. » M. Corblet n'a assurément négligé aucune source d'informations : patrologies grecque et latine, interprètes de l'Écriture sainte, documents liturgiques, conciles, synodes, rituels, théologiens catholiques et hétérodoxes, décisions des Congrégations romaines, historiens ecclésiastiques, voyageurs anciens et modernes. Les nombreux ouvrages cités en notes (pas toujours peut-être avec une précision suffisante) témoignent d'une immense lecture. Pour donner une idée de la variété des sujets traités, il faudrait reproduire une grande partie de la table des matières. L'ouvrage entier est divisé en dix-neuf livres : I. Prolégomènes (dénominations, définitions, divisions, prophéties, figures du baptême ; rites analogues ; baptême de saint Jean-Baptiste) ; II. Institution (auteur, époque, etc.) ; III. Nécessité (du baptême d'eau, équivalents) ; IV. Matière (prochaine et éloignée) ; V. Forme (valide, non valide, douteuse, conditionnelle) ; VI. Ministres (ordinaires, extraordinaires, par nécessité, hérétiques, schismatiques, infidèles, supranaturels ; conditions requises) ; VII. Sujets (aptes et inaptes) ; VIII. Effets (sacramentels, sociaux, miraculeux) ; IX. Préparation (catéchuménat dans les premiers âges de l'Eglise et dans

les temps modernes, secret des mystères); X. Epoque (jour de la collation, âge des sujets); XI. Lieux (cours d'eau, baptistères, églises baptismales, fonts baptismaux, lieux exceptionnels); XII. Parrains et marraines (origine, noms, nécessité, choix, fonctions et obligations, conditions requises, nombre, affinité spirituelle, cadeaux); XIII. Noms (origine, sources, prédilections, altérations, pluralité, imposition, changements); XIV. Rites, cérémonies et coutumes (précédant, accompagnant, suivant l'administration; repas; spécialités); XV. Registres, actes et extraits; XVI. Relevailles; XVII. Renouvellement des vœux; XVIII. Iconographie (figures, baptême de saint Jean-Baptiste, représentations générales et particulières); XIX. Bibliographie (douze premiers siècles, époque moderne). Malgré ce que semblent annoncer certains titres, l'auteur se maintient « exclusivement sur le terrain historique » et évite « toute discussion purement théologique, » mais on ne saurait trop le louer d'avoir embrassé son sujet dans toute son ampleur. Quelques chapitres nous ont particulièrement intéressé : le premier du liv. IX, *Du Catéchuménat dans les premiers âges de l'Église* (t. I, p. 444-71), dans lequel l'ancienne discipline sur ce point est bien résumée et les controverses sont impartialement exposées; ceux du livre XI, *Des Lieux du baptême* (t. II, p. 1-170), qui avait déjà paru en grande partie dans la *Revue de l'art chrétien* et dont le tirage à part fut, dans le *Polybiblion*, l'objet d'un compte rendu par M. l'abbé L. Duchesne (t. XXIII, p. 146-7): tous les cartulaires confirment ce que dit l'auteur (chap. III du liv. XIII, *des Noms de baptême)* de l'absence presque universelle des noms hagiographiques du huitième au onzième siècle (t. II, p. 242); sans épuiser la matière, le livre XVIII, *Iconographie du baptême*, donne le catalogue d'un immense musée de peintures, mosaïques, miniatures, émaux, vitraux, dessins, gravures, sculptures, pièces d'orfèvrerie, gravures, tapisseries et broderies, représentant soit le baptême donné à Jésus-Christ par saint Jean-Baptiste, soit le sacrement en général et divers baptêmes particuliers. Plus naturellement que les autres, cette partie de l'ouvrage est illustrée de nombreuses gravures intelligemment choisies; s'étant aperçu par ses notes que le XIXe et dernier livre, *Bibliographie*, « prendrait plusieurs centaines de pages et grossirait démesurément » le deuxième volume, l'auteur s'est borné à indiquer les ouvrages spéciaux, imprimés à part (p. 578-92), et a négligé « les écrits insérés dans des œuvres complètes, dans des collections, des recueils, des mélanges et des revues », ainsi que les ouvrages dogmatiques ou catéchétiques, relatifs soit aux sacrements en général, soit aux sept sacrements, et les traités particuliers du baptême.

Telle est la structure de ce livre dans ses lignes générales : on ne

tentera pas de longtemps de le refaire et ce sera son meilleur éloge. Signaler tel ou tel fait qui aurait échappé à l'auteur — par exemple, l'omission (t. I, p. 105) du baptême dans le Jourdain, en 1103, du fils de Raymond IV, comte de Toulouse, qui porta le nom d'Alphonse Jourdain — ne prouverait rien contre sa valeur scientifique. Renouvelons plutôt à M. Corblet le vœu qu'il ait le loisir de traiter aussi complètement chacun des six autres sacrements. U. C.

Le lalita vistara (développement des jeux), *contenant l'histoire du bouddha Çâkya Mouni depuis sa naissance jusqu'à sa prédication*, traduit du sanscrit en français par Ph. Ed. Foucaux, professeur de sanscrit au Collège de France. Paris, Ernest Leroux, 1884, in-4 de xxiii-406 pages, formant le tome VIe des *Annales du Musée Guimet*. — Prix : 15 fr.

Les *Annales du Musée Guimet* ne mentent pas à leur programme et continuent de nous fournir de précieux documents pour l'étude des religions orientales. Pour ce qui regarde en particulier le bouddhisme, M. Léon Feer, dans les tomes II et V de cette collection, nous a déjà fait connaître le *Kandjour* et le *Tandjour* qui sont les recueils des livres sacrés du Tibet, et M. L. de Milloué nous a offert dans le tome III une bonne traduction du livre remarquable de M. E. de Schlagintweit, intitulé : *Le bouddhisme au Tibet*. Le tome VI est la traduction du *lalita vistara* (le développement des jeux) par M. Ph. Ed. Foucaux, bien connu par ses traductions antérieures, fidèles et élégantes, de onze épisodes du grand poème épique le Mahâbhârata, et des trois drames de Kâlidâsa (Mâlavikâgnimitra, Vikramôrvaçi, la reconnaissance de Çakuntalâ). Ce volume de quatre cent six pages, qui ne contient que la traduction française, sera suivi d'un autre, où les savants trouveront avec joie des notes, des variantes du texte sanscrit, un glossaire des expressions particulières appartenant au sanscrit bouddhique du *lalita vistara* et la table générale analytique des matières contenues dans les deux volumes.

M. Foucaux, à qui la langue tibétaine est aussi familière que la langue sanscrite, avait déjà fait paraître en 1847 (Imprimerie royale, 2 vol. in-4) la première traduction française du *Rgya-tcher-rol-pa*, qui est la version tibétaine du *lalita vistara*. La connaissance du sanscrit avait déjà offert les plus grands secours à ce savant pour la traduction d'ouvrages écrits dans la langue du Tibet (*La parabole de l'enfant égaré*, formant le ch. iv du Lotus de la bonne loi (Paris, 1854, in-8) ; — *Le trésor des belles paroles*, choix de sentences du lama Saskya Pandita (Paris, 1858, in-8), et en particulier pour le *Rgya-tcher-rol-pa*. Car, la langue du Tibet étant peu propre à exprimer les pensées abstraites de la religion bouddhique, les traducteurs des ouvrages sanscrits se sont toujours appliqués à rendre cet ordre d'idées par

des alliances de mots presque calquées sur les correspondants sanscrits à l'aide des éléments que pouvait leur fournir le génie propre de leur langue. Ces traducteurs, s'étant trop préoccupés de la lettre, ont fait dès lors preuve d'une exactitude trop rigoureuse; mais leurs travaux, quand on les étudie en même temps que les originaux sanscrits, offrent les secours les plus puissants aux savants européens, à cause même de ces défauts d'une langue peu flexible et peu riche, s'efforçant d'imiter une langue aussi parfaite que le sanscrit. On peut donc prévoir que, les deux traductions de M. Foucaux se prêtant ainsi un mutuel secours, la dernière en date, dont nous allons donner une analyse des plus courtes, doit être considérée, malgré quelques défauts inévitables, comme définitive.

Le *lalita vistara* retrace la vie du bouddha Çâkya Mouni depuis sa naissance jusqu'à sa prédication. C'est le fondateur du bouddhisme qui, lui-même, fait le récit de son histoire. Celui qui était destiné à devenir un bouddha, et qui était alors par conséquent un bôdhisattva, parle d'abord de son séjour dans le ciel des Dieux Touchitas, où par ses mérites il était parvenu au premier rang. Dans son désir d'arriver à l'intelligence suprême, il se prépare à descendre du rang des Dieux et à naître parmi les hommes. Les Dieux, ayant appris que dans douze années il entrera dans le sein d'une mère, vont dans l'Inde consulter les Védas, et ils y apprennent que le bôdhisattva sera, dès sa naissance, remarquable par trente-deux signes. Celui-ci se livre alors aux quatre grands Examens pour savoir où il doit naître, et, après avoir passé en revue plusieurs familles royales de l'Inde, les Dieux trouvent que celle des Çâkyas réunit toutes les conditions exigées. Le bôdhisattva apprend en outre qu'il doit entrer dans le sein d'une mère sous la forme d'un éléphant blanc.

Sur ces entrefaites, la Reine du Roi des Çâkyas, à l'apparition de huit signes dans le parc royal, demande au Roi la permission de se livrer aux austérités; et le bôdhisattva entre dans le sein de sa mère sous la forme d'un éléphant par le côté droit pendant son sommeil. Trente-deux signes apparaissent au temps de la naissance du bôdhisattva dans le parc de son père; la Reine s'avance dans le jardin de Loumbinî jusqu'à un arbre qui s'incline et la salue: elle saisit alors une de ses branches et au même instant le bôdhisattva sort par le côté droit de sa mère, sans même lui causer la moindre blessure.

Nous arrivons ici aux merveilles qui accompagnent partout le jeune prince, dont le char est traîné par cent mille Dieux et qui voit toutes les statues se dresser et le saluer, quand il pénètre dans un temple. Il va chez un maître d'école, et il se montre plus fort que lui, car le héros connaît soixante-quatre espèces d'écritures, dont le pauvre pédagogue ne sait pas même les noms. On voit que l'imagination

orientale, quand elle se donne pleine carrière, ne craint pas d'entasser miracles sur miracles.

On marie le jeune prince et la jeune Gôpâ lui est donnée comme épouse. Mais il doit délivrer le monde de la douleur et de la mort, et les Dieux cherchent à l'arracher aux plaisirs. Le roi désolé fait garder le palais de son fils par 500 hommes; les Dieux et les génies s'entendent alors pour plonger la ville dans le sommeil et ouvrir les portes au jeune prince, qui voit tous les obstacles s'abaisser devant lui. La douleur de Gôpâ et du Roi, à la nouvelle de la fuite de celui qu'ils aimaient tant, est touchante, parce qu'elle est humaine. M. Félix Nève a raison quand il dit: « Au moins dans cette partie du livre canonique, il y a des traits de vérité exprimés noblement dans un style presque épique, et l'ascétisme mystique des sectaires n'a pas trop guindé le langage des affections humaines et ne lui a pas enlevé tout charme de poésie. » (V. *Les époques littéraires de l'Inde*, p. 487, in-8.)

Le bôdhisattva s'adonne à de grandes austérités. Mais le démon cherche à le tenter par tous les moyens, afin de l'empêcher d'arriver à l'intelligence suprême. L'armée immense des démons ne peut pas plus en triompher par la force que les filles du chef des démons ne parviennent à le séduire par leur beauté. Le bôdhisattva arrive alors par degrés jusqu'à la quatrième contemplation, et, son esprit étant devenu parfaitement net et lumineux, il remonte aux causes de la mort et de la maladie et trouve les moyens d'y mettre un terme. A cet instant suprême, le monde éprouve un immense bonheur et tous les Dieux viennent déposer à ses pieds des offrandes en le comblant de louanges.

Le démon ose revenir pour une nouvelle attaque, mais c'est en vain, et trois filles du démon reviennent aussi à la charge, mais elles sont transformées en vieilles décrépites par le bôdhisattva inébranlable, qui, touché par leurs prières, daigne leur rendre avec la jeunesse l'ancienne beauté dont elles étaient si fières.

Le bouddha va prêcher à Bénarès, et il projette une lumière qui éclaire les 3,000 mondes. Il enseigne à ses disciples les quatre vénérables vérités et leur fait connaître l'origine de la douleur et les moyens sûrs de la chasser du monde.

La suite des faits qui ont suivi la prédication de Çâkya Mouni, et qui manque dans le *lalita vistara*, est donnée par d'autres livres de la collection népalaise et tibétaine et par les traités pâlis de Ceylan. Les premiers ont été analysés dans les *Asiatic Researches* (t. XX, in-4. Calcutta, 1836) et M. Foucaux en donne la traduction dans un premier appendice ; il a traduit aussi dans un deuxième appendice l'analyse des *Annales Pâlies* faite par George Turnour dans *An Examination of the pâli buddhistical Annals* (nº 5, p. 18).

Il n'est pas sans intérêt de remarquer ici que la vie du bu
Çâkya Mouni « par un singulier caprice du hasard est à peu pr
de saint Barlaam et de saint Josaphat dans les légendes de l'Égl
(V. *Les religions et les langues de l'Inde*, par Robert Cust, p. 5
l'édit. Orient. Elzév. Ernest Leroux). C'est M. Laboulaye et M. B
qui, les premiers, ont fait ce rapprochement si curieux, et il est j
de le rappeler et de rendre ainsi un faible hommage à leur
érudition.

M. Foucaux, dans une introduction, que nous ne pouvons
empêcher de trouver trop courte, aborde un problème qui est
d'être élucidé. Si l'on sait approximativement l'époque où a p
composée cette vie de Çâkya Mouni, il y a dans le monde savant
opinions bien tranchées sur la nature du nirvâna (délivrance
M. Foucaux soutient que l'âme survit après la destruction du
contrairement à ceux qui, comme M. Childers à la fin de son
naire pâli-anglais, affirment l'annihilation complète de l'âme. Je
puis actuellement donner un avis motivé et décisif sur cette qu
si importante du nirvâna. Car ces deux opinions contrai
s'appuyent chacune de préférence et plus ou moins ouvert
sur les livres sacrés du Nord, ou sur ceux du Midi; il est
nécessaire, comme le dit excellemment M. Foucaux, « d'exa
avec attention tous les livres du Kanjour pour les comparer à
de Ceylan, afin de bien reconnaître en quoi l'école du Nord diff
celle du Sud. La vraie doctrine de Çâkya Mouni devra se tro
comme l'a dit justement Eugène Burnouf, là où les traditions du
et du Nord seront complètement d'accord entre elles. »

GÉRARD DEVIN

SCIENCES ET ARTS

Lectures choisies d'économie politique, précédées d'un
face et accompagnées de notes par H. BAUDRILLART, membre de l'
etc. Paris, Guillaumin, 1884, in-12 de XII-304 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est un recueil de morceaux choisis des classiques de l'
nomie politique, judicieusement classés, comme on devait s'y
dre de la part de l'éminent professeur à l'École des ponts et
sées. Il peut être utile aux maîtres et aux élèves des établis
d'instruction secondaire ; mais comme il n'est guère de sujet
sant, dans ce vaste domaine de la science économique, qui ne
trouve représenté par quelques pages de maître, ce livre devien
réalité pour les gens du monde une sorte de résumé, de manuel
les matières importantes se trouvent traitées, et dont la sécher
naturelle aux ouvrages élémentaires se trouve bannie. L'ouvrage

donc pour l'économie politique, ce que serait, pour l'histoire de France, par exemple, un choix d'extraits des auteurs contemporains de chaque siècle ; un tel livre n'est pas un traité didactique, mais il est plus propre que bien des traités, à donner le goût et le sentiment de la science. M. D. F.

La nation armée, *organisation militaire et grande tactique modernes,* par le baron Colmar von der Goltz, commandant dans le grand état-major allemand. Traduit avec l'autorisation de l'auteur, par Ernest Jaeglé, professeur à l'école militaire de Saint-Cyr. Paris, Hinrichsen et Cᵉ, 1884, in-8 de 472 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le livre « la Nation armée » est un ouvrage de longue haleine ; c'est toute la théorie de la guerre moderne, dans sa philosophie, dans son but et dans ses moyens. Les grandes divisions sont les suivantes : les armées modernes, le commandement, les conditions du succès, opérations et combats, subsistances, conclusion.

Analyser une pareille œuvre n'est pas chose facile : c'est un énorme édifice, compliqué comme les armées actuelles, très substantiel, plein d'idées originales, de faits saillants; on ne saisit pas l'ensemble à première vue, de même qu'aujourd'hui sur un champ de bataille un général en chef ne pourra plus comme autrefois embrasser toutes ses troupes d'un seul coup d'œil ; mais, dans chaque partie on reconnaît les assises larges et solides sur lesquelles la Prusse a édifié sa puissance militaire ; et nous, qui devons être comme elle « une nation armée », nous devons puiser là d'utiles leçons.

« La civilisation, au lieu de donner la paix, développe l'amour de la guerre, soit chez des peuples civilisés, soit chez des voisins envieux. Tout peuple doit donc s'y préparer. C'est ce sentiment de prévoyance qui a permis à la Prusse de se trouver prête lorsque la France fit, en 1870, la guerre à cette nation pacifique. »

Ainsi parle l'auteur, et les Allemands reviennent souvent sur ce thème, parce que personne aujourd'hui ne l'admet. Le monde entier sait que la France, en 1870, est tombée dans le piège que la Prusse lui tendait depuis longtemps ; le feint amour de la paix chez les Allemands n'était qu'un voile destiné à cacher leur violent désir de la guerre et le piège était tendu avec certitude à une nation légère, susceptible et imprévoyante comme l'était la France. Elle y est tombée, elle s'est cruellement blessée. Remercions le vainqueur qui nous donne aujourd'hui d'utiles leçons ; remercions-le de sa courtoisie; de l'élévation de son langage et de ses pensées. De bien des points de l'Allemagne, du reste, nous arrivent des avertissements ; depuis quatorze ans nous travaillons à notre régénération militaire ; sommes-nous prêts ? Il faut avoir le courage de dire : non. Quels sont les

obstacles que nous avons encore à vaincre ? Continuons la lecture de l'ouvrage du baron de Goltz et nous comprendrons. Avons-nous du patriotisme ? Oui certes, nous le disons au moins. Pourquoi alors n'avons-nous pas l'énergie de briser les obstacles qui s'opposent encore au salut de la patrie ?

Les sacrifices à faire pour conserver sa nationalité coûtent cher à un pays : sacrifices d'argent, sacrifices d'opinions personnelles, sacrifices d'ambitions, sacrifices de popularité, sacrifices du sang. On aime tant voir le voisin mourir pour la patrie et il en coûte si peu de chanter la chanson du sacrifice, à la condition qu'on ne sacrifie pas soi-même !

Mais il faut en prendre son parti et renoncer aux douces et décevantes illusions de la paix universelle. La méfiance mutuelle des peuples les rend très ombrageux vis-à-vis des propositions de désarmement ; ils savent ce que leur coûte une paix non armée et ils ne doivent jamais oublier que « la force prime le droit. »

Il ne faut pas faire trop de théories sur l'art de la guerre. Des théories fausses ont souvent causé l'anéantissement des armées et la ruine des États : les victoires de Napoléon en sont une preuve éclatante. L'essentiel est la victoire du champ de bataille : c'est en champ clos que se décide le sort des nations. Mais aujourd'hui la difficulté de faire mouvoir des armées de cinq à six cent mille hommes et de les mener rapidement, sans les affamer, sur un point déterminé, nécessite une préparation savante et minutieuse de la guerre. Il n'y a plus d'armée, il y a des nations armées, et toute bonne organisation militaire dépendra du caractère national et des institutions sociales du pays.

Le baron de Goltz est partisan des jeunes soldats ; lorsqu'on est jeune, on renonce facilement à la vie. Il a raison : mais il ne faut pas être exclusif. Les vieilles phalanges doivent être là comme réserve ; ce sont les forteresses mouvantes, les points d'appui d'une armée sur un champ de bataille, force qu'on n'emploiera que rarement, mais nécessaire pour assurer une victoire ou enrayer une débâcle.

Avec la complication et l'énormité des armées modernes, on fait bien d'adapter la division de l'armée à la division administrative ou politique du pays. Cette organisation a été la cause capitale des succès de la Prusse. L'assemblée monarchique de 1871 ne l'a pas compris et a reculé devant ce qu'elle appelait le rétablissement des provinces, sans bien comprendre ce qu'elle entendait par là. Elle a eu tort et a montré peu de clairvoyance.

De même il faut que le bon ordre absolu règne dans un État pour qu'il règne aussi dans son armée. A ceux qui nous demandent : « Et notre armée ? » nous répondrons : « Et votre État ? »

L'organisation d'une armée en un plus grand nombre de corps ou de divisions n'est que chose secondaire. L'important est que l'armée ait toujours ses mêmes chefs. Ainsi, pendant la guerre de Sept ans, le duc de Brunswick organisa son armée en divisions composées de Hessois, Hanovriens, Brunswickois, Anglais. Ces contingents avaient les trois armes chacun; il leur laissa leurs chefs. Il en résulta une confiance réciproque des troupes les unes vis-à-vis des autres, l'entente entre les chefs, une plus grande mobilité et une dépendance plus marquée. La France, dans son organisation sociale, politique et militaire, est une immense entreprise de déménagement où la propriété, les fonctions passent incessamment d'une main dans une autre; nos commandants de corps d'armée sont des inconnus; nommés pour trois ans, ils n'ont le temps ni de rien rectifier, ni de rien connaître, ni de rien établir. Ils passent, les ministres font de même. Quant au chef du grand état-major, plus mobile encore, qui le connaît?

La Prusse attache la plus grande importance au bon choix de ses officiers; elle tient à ce qu'ils exercent du prestige sur la troupe et par leur origine et par leur instruction. Elle tient surtout à ce qu'ils s'occupent de leurs hommes, au lieu de se borner à commander.

C'est avec raison qu'existe ce principe : « Le corps d'officiers est en décadence, dès que leur autorité s'exerce avec fracas; c'est alors qu'elle est secrètement ébranlée. Plus la discipline dans une armée est mauvaise, plus la forme qu'elle revêt est despotique. »

Les pages qui suivent sur le commandement en chef devraient être citées en entier; elles font ressortir surtout que la qualité essentielle de général en chef est le caractère; cette qualité devra être plus accentuée encore dans les guerres modernes, où la responsabilité est plus lourde, la machine plus compliquée.

Les chapitres consacrés aux opérations, aux combats et à l'alimentation de la guerre sont la quintescence de l'art de la guerre. On y retrouve toujours cette pensée que le champ de bataille est le seul endroit où se vide la querelle et que les fortifications ne sont que des accessoires. Rappelons en terminant le mot du vieux maréchal de Moltke visitant l'Italie. Les ingénieurs italiens, pendant son long voyage, lui montrèrent à l'envi leurs fortifications et leurs dispositions stratégiques en cas d'invasion. Le vieux maréchal ne soufflait mot. Ce ne fut qu'en les quittant qu'il sortit de son mutisme en leur disant ces seuls mots : « Soignez votre armée de campagne. »

La traduction de M. Ernest Jaeglé est remarquable.

X.

La France par rapport à l'Allemagne, *étude de géographie militaire.* Paris, Félix Alcan, 1884, in-8 de 375 p. — Prix : 6 fr.

L'auteur anonyme de cette remarquable publication la définit comme étant seulement une étude, au point de vue stratégique, du terrain de la France par rapport à l'Allemagne, mais qui ne comprend aucun essai d'application des forces militaires de ces deux puissances à l'attaque ou à la défense. Sous cette modeste définition, le présent ouvrage est un vrai traité de stratégie militaire ; les ressources que la France a tirées de la constitution physique de son territoire depuis 1871 sont minutieusement et clairement mises en lumière, et toutes les conditions dans lesquelles se feraient une offensive probable de l'Allemagne et la défensive française correspondante sont examinées sous toutes leurs faces. Pour bien connaître et bien apprécier un édifice d'art, l'artiste en examine scrupuleusement les assises et les différentes constructions dans leurs détails et dans leur ensemble ; de même la description de toute la région menacée par l'Allemagne est minutieusement décrite, et les grands traits de la défense sont ensuite tracés avec les probabilités de succès ou d'insuccès qu'amènerait de part et d'autre leur bon ou leur mauvais emploi.

L'auteur a semblé faire quelques réserves en ce qui concerne la fortification de Paris ; mais ces réserves sont très voilées et on comprend facilement cette discrétion en présence des sacrifices que la France a faits dans ce but et qu'il serait pénible de déclarer dangereux, sinon inutiles. Et cependant de fortes raisons s'élèvent pour et contre la fortification de Paris. Raisons pour : dans un pays centralisé comme la France, tout vient de Paris et tout ce qui se fait à Paris est regardé comme un fait accompli ; l'esprit public est imbu de cette idée que Paris pris, le reste de la France doit se rendre ; et de fait, toutes les forces vitales de la France étant concentrées dans la capitale, en frappant Paris, on frappe la France au cœur ; Paris renferme des richesses artistiques, industrielles et financières de premier ordre qu'il ne faut pas laisser aux mains de l'ennemi ; enfin, raison qui prime les autres, Paris occupe une position stratégique de premier ordre, où aboutissent trois rivières importantes, la Seine, la Marne, l'Oise, plusieurs canaux, où convergent tous les réseaux de chemins de fer, de routes, de télégraphes, où d'admirables positions tactiques facilitent une longue et puissante défense. Raisons contre : pour défendre la fortification actuelle de Paris, il faut trois armées, immobilisées par conséquent pour la défense du pays ; l'ennemi peut bloquer Paris comme auparavant après avoir battu les armées de province ; il y emploiera un plus grand nombre de corps, se tiendra à plus grande distance, mais n'en interceptera pas moins toute communication ; s'il est menacé trop sérieusement, il reculera pour revenir en force

sur l'armée qui s'affaiblirait en s'allongeant pour le suivre ; une fois Paris bloqué, les vivres de ces trois armées et des deux millions d'habitants s'épuiseront à jours comptés ; il faudra nourrir plus de deux millions de bouches chaque jour ; la population impressionnable, mobile, exigeante, demandera des armes ; il faudra lui en donner ; elle s'insurgera et ce sera fatalement une nouvelle guerre civile. N'hésitons pas à le dire : la fortification actuelle est un grand danger ; pour faire manœuvrer les trois armées de Paris, il faudra un homme de génie avec une main de fer et une dictature absolue, pour imposer sa volonté, terroriser les récalcitrants et déconcerter l'assiégeant ; il faudra, en somme, un Masséna doublé d'un Pélissier. Mieux vaudrait, à notre humble avis, une fortification restreinte, avec une petite armée, se bornant à un rôle défensif et maintenue avec la même fermeté : jamais l'ennemi, dans ces conditions, ne prendrait Paris. Et, si nous osions aller jusqu'au bout, Paris ne serait qu'une ville ouverte ; on enlèverait la Banque et les richesses des musées ; il faudrait cent mille allemands pour occuper la ville et les forts, cent mille hommes qui auraient pour ennemis les plaisirs énervants de la capitale. Paris ne compterait pas plus que Nancy, Châlons ou autre ville. Les armées seraient disponibles pour les champs de batailles, sur lesquels seuls se décide le sort des nations et où l'apparition d'un corps d'armée peut décider la victoire. Quelle est la capitale de l'Europe qui soit fortifiée et en quoi cette absence de fortifications a-t-elle nui à la grandeur de la Russie et de l'Allemagne ? La fortification de Paris est bonne à la condition d'en faire un champ de bataille où nulle faiblesse ne soit tolérée, situation délicate si l'on réfléchit à l'énorme entassement de vieillards, de femmes et d'enfants qu'on aura dans ses rangs et si l'on se souvient quelle quantité de malintentionnés et de traîtres se cache sous le masque de la guerre civile.

Que le lecteur nous pardonne cette digression un peu en dehors du cadre de l'examen du livre dont nous nous occupons et que l'auteur n'y voie qu'une preuve de la haute estime que nous avons de l'œuvre remarquable qu'il a bien voulu soumettre à nos méditations.

A. W.

Essai sur le génie dans l'art, par G. Séailles, ancien élève de l'Ecole normale, professeur de philosophie au lycée Charlemagne. Paris, Alcan, 1883, gr. in-8, VIII-313 p. — Prix : 5 fr.

Quelque talent que l'on puisse trouver dans cet ouvrage, on ne saurait le recommander aux amateurs de lectures faciles. L'auteur appartient à l'école de philosophie la plus nouvelle ; et la manière dont il expose ses idées se ressent de celle de ces maîtres qui ne sont autres que les rêveurs allemands les plus modernes et leurs

imitateurs. Tantôt il fait du génie « un effort spontané », qui [illegible] l'intelligence, de sorte que tout le monde aurait du génie : « le [illegible] dit-il, se définit par la vie » ; et il répète : « c'est un phéno[illegible] vital » ; il le représente comme agissant par un mode d'[illegible]sation d'images et de mouvements qui, se réalisant eux-mêmes [illegible] la partie inconsciente de l'âme, constitueraient la conception [illegible] l'œuvre d'art. Tantôt il le considère, selon l'opinion la plus [illegible]mune, comme un don particulier fait à certains hommes qui en [illegible] presque involontairement et « comme l'oiseau vole. » Pour ce qui [illegible] de l'exécution de l'œuvre d'art, l'auteur se rapproche des théories [illegible] M. Taine dont il imite parfois le style (pages 113, 206 et passi[illegible]), tandis qu'en d'autres passages, il rappelle, par ses formes poétiques, la manière d'Alfred de Musset (page 156). Il dit après bien d'autres : « L'art est une œuvre d'amour. » Mais il ajoute comme éclaircissement de sa pensée : « Par amour, je n'entends pas une petite [illegible]tation mystique et raisonneuse ; j'entends l'amour instinctif qui le plus souvent s'ignore, l'amour qui apparaît avec la vie et qui seul la [illegible]met ; l'amour qui tourne la plante vers le soleil, qui est présent à la [illegible] à tous les appétits, à tous les désirs qui rendent l'animal furieux, [illegible] semble des tendances spontanées qui parfois s'opposent, qui parfois [illegible] comme dans la passion, se concentrent en une puissance redoutable. » L'ouvrage est à peu près tout entier dans ce style, analogue en [illegible]que chose à celui des poètes-philosophes prédécesseurs de Solon et, dans leur temps, rivaux des oracles. On en jugera mieux qu'en [illegible] quelques lignes par le passage qui termine le livre et qui en [illegible] la morale : « Les religions et les métaphysiques sont des phénomènes naturels ; elles fleurissent dans l'esprit comme les arbres poussent de terre. Elles sont des formes vivantes comme la plante et l'animal. L'esprit est le prophète de la nature. En lui, elle se voit elle-même. Elle se révèle ce qu'elle veut et ce qu'elle pense. En lui, elle a [illegible] pressentiment des mondes futurs. Libre à ceux qui veulent se [illegible] de la vie ! La nature en l'esprit a de ces défaillances. Puissance de dissolution, la réflexion y répond à la mort. Mieux vaut se livrer au mouvement spontané qui emporte l'âme vers la beauté, garder au [illegible] même de la réflexion la foi naïve qui donne le courage d'agir, [illegible] s'unissant à la nature, abreuvé à sa source de fécondité, se [illegible] de soleil et continuer la lumière par la raison. »

L.-M.

Les portraits aux crayons des XVIe et XVIIe siècles, [illegible]servés à la *Bibliothèque nationale* (1526-1646). Notice, catalogue et [illegible]dice par Henri Bouchot, ancien élève de l'École des Chartes, attaché [illegible] cabinet des Estampes. Orné de deux portraits et fac-similé. Paris, [illegible]din, 1884, in-8 de 412 p. — Prix : 25 fr.

C'est la découverte d'une mine précieuse pour l'iconographie [illegible]

seizième siècle que M. Bouchot a fait en publiant son livre, et nul n'était plus que lui préparé à nous en montrer toutes les richesses.

Dans son introduction (p. 1-125) l'auteur nous fait connaître cette mode des crayons, « *portraitures* légères et peu coûteuses que l'on ne saurait mieux comparer qu'aux photographies dont la plupart des familles font [aujourd'hui] des collections. » (p. 1). Il explique leur multiplication au seizième siècle et leur rareté à l'heure actuelle, leur attribution souvent fausse au peintre Clouet, enfin le peu d'attention qu'on leur avait jusqu'à présent accordée. Après avoir sommairement indiqué les sources et les auteurs de ces carnets, il étudie les anciens catalogues, œuvres de ses devanciers, Lelong, les Joly, père et fils, M. Niel et M. de Laborde (p. 2-15), et entre dans la discussion de chacun des recueils qu'il a examinés. Outre l'attribution sagement critiquée des portraits, l'auteur relève des détails qui serviront à l'histoire du costume, à l'histoire des familles, et même souvent à l'histoire générale de la France. Cette partie de son travail est très remarquable et atteste, pour qui l'étudie de près et en aperçoit les difficultés, une érudition et un goût qui font honneur à M. Bouchot. Je signalerai tout particulièrement les pages 20 et suivantes sur le costume au seizième siècle, p. 54 sur les Bournonville, p. 59 sur les artistes qui ont fourni les desseins de ce recueil H, p. 72 sur la manière de l'artiste auteur du carnet K, p. 108 sur les portraits empruntés aux volumes d'Heures ou aux verrières des églises, etc.

Dans le catalogue par ordre alphabétique, qui vient à la suite de cette étude sur les sources, on remarque bien des noms historiques : Agnès Sorel, la maréchale d'Ancre, Anne d'Autriche, la duchesse de Beaufort (Gabrielle d'Estrées), Catherine de Médicis, Condé, Jeanne d'Albret, Lesdiguières, Longueville, Marguerite de Valois, Marie Stuart, Diane de Poitiers, Vardes, Villeroy, etc. Parmi les hommes, on voit le cardinal de Bourbon, Philippe de Chabot de Brion, amiral de France, Chabannes La Palice, Charles IX, Charles Quint, Condé, Duplessis-Mornay, François Ier, François II, les Guise, Henri II, Henri III et Henri IV, La Rochefoucauld, La Trémoille, Lorraine, Mayenne, Montluc, Montmorency, Orléans, Philippe II d'Espagne, Polignac, Retz, Rohan, Rosny, Sully, Vendôme, etc. Ou encore on trouve des noms qui intéressent notre histoire provinciale, Aux Epaules, Brissac, Harcourt, La Roche-sur-Yon, Mercœur, O, Olonde, Sancerre, Schomberg, Sedan, Frainel, Wailly, etc. L'auteur a rangé parmi les anonymes qui viennent à la suite les portraits représentant des personnages dont il ignore le nom ou dont la désignation ne lui paraît pas justifiée. Ceux de nos lecteurs qui travaillent sur cette époque feront bien d'étudier attentivement cette partie de l'ouvrage.

Enfin un catalogue de crayons de la ville d'Arras, de la bibliothèque des Arts-et-Métiers, du Louvre, de Versailles, de Blois, de Chantilly, de Fontainebleau et d'Azay-le-Rideau en France, de Castle-Howard, de Berlin, de Saint-Pétersbourg et de Hesse-Cassel à l'étranger, termine le volume. Une table alphabétique des personnages dont les portraits ont été catalogués permet de les retrouver sans difficulté.

Mentionnons deux ravissantes photogravures reproduisant les portraits de Henri IV et de Marie Touchet, ce qui fait de ce livre un bel et un bon ouvrage. Nous aurions peut-être quelques petites critiques à exercer contre certains passages un peu obscurs, quelques fautes d'impression, mais ce sont là de légers défauts qu'une seconde édition fera facilement disparaître.

C'est là un livre des plus utiles pour les travailleurs. On ne peut que souhaiter la publication par l'initiative privée de tels catalogues. Elle permet au public de connaître les trésors de la Bibliothèque nationale, et d'y puiser largement pour ses études. Ce que MM. Chambry et Bouchot ont fait aux départements des Manuscrits et des Estampes ne tardera pas, nous l'espérons, à être imité par leurs collègues des autres départements. Ce sera tout honneur pour la Bibliothèque et tout profit pour les lecteurs. C. A. B.

BELLES-LETTRES

Französische Studien, herausgegeben von G. Koerting und E. Köschwitz. Heilbronn, G. Henninger, 1881-1882, 3 vol. in-8 de 344 et 446 p. — Prix : 12 et 15 mark.

Un groupe de romanistes allemands, sous la direction de MM. Koerting et Koschwitz, ont entrepris, il y a déjà trois ans, la publication d'une collection de courtes dissertations sur la langue et la littérature de la France. Les *Französische Studien*, arrivées maintenant à leur troisième volume (chaque article a sa pagination spéciale et peut se vendre séparément), ont donné les meilleurs résultats. Une très large part y est accordée au moyen âge et c'est peut-être pour cela la plus intéressante. Les recherches sur la syntaxe des langues romanes, encore si complètement délaissées en France, ont fourni plusieurs travaux remarquables : Chrétien de Troies, Joinville, Alain Chartier pour le moyen âge et Voiture pour les temps modernes sont successivement étudiés à ce point de vue ; citons particulièrement le travail de M. Schlickum, sur l'ordre des mots dans *Aucassin et Nicolete*, fait avec beaucoup de soin sur un des rares ouvrages du moyen âge où l'on puisse reconnaître une véritable recherche de style et où la forme atteigne une certaine perfection. M. Klapperich dans son travail sur le *développement historique des formes* [illegible]

tiques du conditionnel en ancien français, a relevé un nombre très considérable de locutions conditionnelles qu'il présente avec ordre et clarté ; nous trouvons la même méthode rigoureuse et le même soin dans l'étude que M. K. Müller consacre aux assonances de *Girart de Roussillon;* mentionnons enfin comme très remarquable le travail de M. Goerlich sur les dialectes intermédiaires entre la langue d'oc et la angue d'oil, parlés dans les provinces du sud-ouest, Poitou et pays voisins. On voit que cette publication, presque toujours excellente, ne peut manquer d'intéresser les étudiants de notre ancienne langue, plus nombreux de jour en jour. C. P.

L'Atlantide, *poème*, traduit du catalan de Mossen Jacinto Verdaguer, avec introduction et appendices, par M. Albert Savine. Paris, Léopold Cerf, 1884, in-12 carré de CLXXX-272 p. — Prix : 4 fr.

Platon, dans son *Timée*, prête à un de ses interlocuteurs le récit d'une confidence hiératique et mystérieuse que le sage Solon avait rapportée de Saïs. D'après cette tradition, il y aurait eu jadis, par delà le détroit des colonnes d'Hercule, une île plus grande que la Lybie et l'Asie Mineure, nommée « Atlantide ». Dans cette île régnaient des rois d'une merveilleuse puissance et florissait une civilisation brillante, lorsque en un seul jour et une seule nuit, des tremblements de terre et des inondations engloutirent tout. L'Atlantide disparut sous les flots.

Cette donnée mythique a servi de point de départ à l'épopée de Jacinto Verdaguer. Fracastor au seizième siècle, Népomucène Lemercier et Baour-Lormian au commencement du dix-neuvième, s'étaient essayés sur le même sujet. Mais leurs essais, ennuyeux et didactiques, ne méritent pas même une mention. Tel n'est pas le cas du poète catalan. Celui-ci a vraiment fait œuvre originale, puissante et superbe.

Né le 17 avril 1845, à Falgarolas, petit village du canton de Vich, dans la Haute-Catalogne, Jacinto Verdaguer entra au séminaire et fut ordonné prêtre, après de fortes études littéraires et théologiques. Naturellement poète et très patriote, il imita nos félibres provençaux et ne voulut employer que l'idiome catalan. Ses premières poésies furent couronnées en 1865 aux Jeux Floraux de Barcelone. Il mûrissait déjà dans sa tête le plan de son *Atlandide* ; mais, avant de se mettre sérieusement au travail, il voulut interroger cette mer qui recouvrait le monde disparu dont il allait décrire l'anéantissement. C'est ainsi qu'il fit un voyage aux Antilles, comme aumônier de la *Ciudad Condal*, un des paquebots de son riche Mécène, don Antonio Lopez, celui-là même à qui il a dédié l'*Atlantide* et qui a fait les frais de la publication.

L'*Atlantide* est une épopée, à la fois mythologique, géologique et historique. A la mythologie Verdaguer emprunte les antiques traditions du jardin des Hespérides, du combat de la Crau, de Géryon, de Pyrène, d'Atlas, d'Hespéris et des Titans. La géologie lui fournit les grandioses tableaux des immenses cataclysmes diluviens. Enfin l'introduction et la conclusion, dont Christophe Colomb est le héros, nationalisent le poème. En voici d'ailleurs la disposition : *Introduction : l'Ermite et le naufragé*, personnifiant, l'un le génie de l'Ibérie, l'autre le navigateur génois qui devait découvrir un Nouveau Monde ; — I. *L'Incendie des Pyrénées ;* — II. *Le Jardin des Hespérides* — III. *Les Atlantes ;* — IV. *Gibraltar ouvert ;* — V. *La Catarracte ;* — VI. *Hespéris ;* — VII. *Chœur des Iles Grecques ;* — VIII. *L'engloutissement ;* — IX. *La Tour des Titans ;* — X. *La nouvelle Hespéris. Conclusion : Christophe Colomb.*

L'apparition de cette œuvre inspirée fut une véritable révélation. Toute la presse catalane et espagnole retentit des éloges donnés au poète.

L'*Athenæum*, de Londres, la *Revue générale*, de Bruxelles, en France M. le comte de Puymaigre, Frédéric Mistral, Mgr Tolra, Borda en parlèrent comme d'une œuvre faisant époque dans l'histoire littéraire d'un pays. L'empereur du Brésil rendit visite à l'humble prêtre catalan, et le Pape Léon XIII le félicita. C'était justice : l'*Atlantide* contient des tableaux d'une beauté parfaite. Virgile y coudoie la Bible, et la poésie, dans l'idiome vigoureux et pittoresque de la Catalogne, y ruisselle à torrents. On peut connaître l'action : l'homme y est un peu étouffé par la nature. Mais c'est la conséquence même du sujet choisi par le poète. Ce qui est indiscutable et incontestable, c'est l'impeccabilité de la forme. L'*Atlantide* a été successivement traduite en castillan, en portugais, en italien, en anglais, en russe et en allemand. Il manquait un traduction française. Notre collaborateur M. Albert Savine vient de nous la donner, texte en regard. Nul n'était mieux préparé que lui à ce genre de travail. On sait que les langues néo-latines, aussi bien l'espagnol que le catalan que l'italien et le provençal, n'ont pour M. Savine aucun secret, et il a fait ses preuves comme écrivain.

Il ne nous est pas possible de citer ici des extraits de la traduction de l'*Atlantide* ; mais ceux de nos lecteurs qui voudront s'en donner la peine et qui connnaissent la langue de Verdaguer ne tarderont pas à se convaincre que M. Savine a fait mentir le proverbe : *traduttore, traditore*. Il serre constamment le texte de près, et fait passer dans le génie de notre langue toutes les beautés du rhytme et de la strophe. Pas de périphrases, pas de chevilles : c'est une traduction genre Lamennais (*Divine Comédie*) et Chateaubriand (*Paradis perdu*).

M. Albert Savine a fait précéder l'*Atlantide* d'une substantielle introduction, qui forme un ouvrage complet des plus intéressants, sur la littérature catalane. Il nous en dit les origines, au temps d'Ausias March et de Ramon Lull ; il nous en explique l'éclipse, de la fin du moyen âge au commencement de notre siècle ; il fait enfin l'historique complet de sa renaissance. M. Savine étudie minutieusement les œuvres de tous les écrivains et poètes barcelonnais, majorquains et valenciens de ce temps-ci, depuis Carlos Aribeau, Prospero de Bofarull, , Rubio y Ors, Llorente, Mariano Aguilo, jusqu'à Mila y Fontanals, Damas Calvet, Albert Quintana, Pelay Briz, Frederich Soler, Bartrina, Querols, Victor Balaguer, Jaume Colell et Jacinto Verdaguer. Il traduit et cite des morceaux de leurs meilleures pages. Il compare enfin la Renaissance catalane avec la Renaissance provençale, et publie de curieux détails sur les relations littéraires des poètes de Catalogne avec nos félibres de Provence. Cette introduction fait vraiment honneur à M. Albert Savine.

Le traducteur passe néanmoins rapidement sur l'analyse de l'*Atlantide* : C'est que cette analyse, après la belle Étude de Mgr Tolra de Bordas, eût été un hors-d'œuvre. Le savant prélat a épuisé la matière, et M. Savine reproduit, d'ailleurs, dans les *Appendices*, d'importants extraits de cette Étude (Paris, Maisonneuve), qui est un commentaire à peu près indispensable à tout lecteur du poème de Verdaguer.

F. B.

Il Canzionere di Pietro Jucopo accadémico Pontaniano dal S. Guiseppe Barone. Napoli, 1883, in-8 de 426 p.

Si l'époque actuelle ne se distingue pas, du moins dans le domaine des lettres et des arts, autant que celles qui l'ont précédée par l'invention et le génie créateur, il est au moins un mérite qu'on ne saurait lui refuser, celui de l'érudition et de l'esprit critique.

Jamais on ne s'est autant occupé du passé, jamais on n'a autant pris la peine de l'étudier et d'exhumer les œuvres des prédécesseurs. L'on est parvenu ainsi à rendre au jour, à venger d'un oubli parfois immérité, des œuvres et des hommes dont le souvenir s'était effacé. Et sans aller si loin, que savions-nous, il y a seulement une trentaine d'annés, de ces vieux poëmes du moyen âge considérés, à juste titre, comme une des gloires de la littérature française ?

C'est à une résurrection historique de ce genre que nous fait assister aujourd'hui M. le Professeur G. Barone, savant distingué dont le nom a, du reste, déjà figuré dans cette revue.

Sans doute, nous n'irons pas comparer ici le recueil poétique de Jacopo de Gennaro au chant de Roland ni au poëme d'Aliscamps ; mais, enfin, le gentilhomme napolitain n'était pas un poëte sans mé-

rite, et l'amateur de littérature italienne prendra certainement plaisir à étudier son œuvre.

Avant de parler de l'ouvrage, disons quelques mots de l'auteur. Pietro di Jacopo, dont la famille prétendait se rattacher à l'antique maison des *Januarii* dont parlent Cicéron, Tacite et Suétone, vivait à une époque de troubles et de révolutions constantes, vers la fin du XVe siècle. C'est alors que nous voyons les princes d'Anjou et d'Aragon se disputer, les armes à la main, la possession du royaume de Naples. Pietro Jennaro, l'auteur du *Canzioniere* dont il est question aurait été honoré d'une façon toute spéciale de l'amitié de Ferdinand d'Aragon. Toutefois, ce que le prince paraît avoir apprécié le plus en lui, c'était non pas le poète, mais le jurisconsulte éminent et l'homme rompu au maniement des affaires publiques. Nous voyons Gennaro successivement chargé d'une ambassade à Pesaro, nommé président de la Chambre royale et trésorier de trois provinces.

Toutefois, les soucis de la politique ne firent pas, pour nous servir d'une expression consacrée, oublier à notre auteur le culte des muses. Son modèle semble surtout avoir été Pétrarque, qu'il rappelle, d'ailleurs, d'assez loin. Ses poésies érotiques sont généralement froides, ampoulées et sentent trop, si nous osons nous exprimer de la sorte, l'amoureux transi. Dans les pièces relatives à certains événements de sa vie, Gennaro se montre certainement plus poète et doué d'un souffle lyrique plus puissant. Inférieur à divers écrivains de son pays et de son époque, notre auteur l'emporte cependant sur eux par la pureté du style et l'élégance du langage. A cet égard, on pourrait quelque peu le comparer à notre Malherbe. Ses efforts constants ont tendu à rapprocher le dialecte napolitain de la langue classique et, suivant l'expression de M. Barone, à le *Toscaniser*.

M. Barone s'est servi, pour la publication de son livre, d'un manuscrit du XVe siècle conservé à la bibliothèque de Naples. Il en existe un autre à la bibliothèque nationale de Paris, contenant dans sa première partie les poésies de Gennaro, et dans la seconde, qui paraît un peu postérieure, sa correspondance. Le manuscrit parisien renferme un certain nombre de pièces qui manquent dans celui de Naples. En tout cas, ce qu'a publié M. Barone suffit à nous donner une idée du talent et de ce que nous pourrions appeler la manière de l'auteur, dont quelques courts fragments aujourd'hui introuvables avaient été imprimés dans le cours du siècle dernier.

Nous ne pouvons que féliciter M. Barone de sa nouvelle publication. Elle nous semble, au double point de vue historique et littéraire, d'une véritable importance : les érudits lui sauront gré des renseigne-

s qu'il a recueillis sur la généalogie d'une des plus nobles et illustres familles du royaume de Naples.

Comte DE CHARENCEY.

---

to, *nouvelle provençale*, par FRÉDÉRIC MISTRAL, avec la traduction en re-
rd. Paris, Hachette, 1884, in-8 de 381 p. — Prix : 5 fr.

erto n'est qu'une légende, mais elle est devenue, grâce à une ravis-
e poésie, une œuvre digne de se placer à côté de *Mireille*. Le félibre
transporte à Château-Renard, près du lit de mort d'un farouche sei-
ır dont les violences et les déprédations effrayaient la contrée. Le
on Pons voit venir avec terreur son heure dernière. Il est accablé
un affreux souvenir. Un soir qu'il avait perdu au jeu des sommes
rmes, perdu ses armes, perdu son château, le diable s'offrit à lui;
ordre du maudit se dressa une fantastique noria dont les godets
sèrent autour du baron des monceaux d'or. Mais à ses dons le
ble mit une condition : dans treize ans, la fille du châtelain, la
ıce et charmante Nerto doit appartenir à l'Enfer. Le terme fatal
roche, et Pons désespéré fait à sa fille la confidence de son mar-
. Il ne voit pour elle qu'une chance de salut. Il faut qu'elle aille
uver le pape.

A propos de ce pape, un mot. Il s'agit ici de ce Pierre de Luna qui
fit appeler Benoît XIII. L'illustre félibre n'a pas voulu se rappe-
que le prétendu Benoît XIII fût déposé et déclaré schismatique.
ns doute cet oubli était nécessaire aux combinaisons du poète. Nous
rions désiré pourtant trouver sur ce point quelques réserves. Cette
servation faite, prenons Pierre de Luna pour ce que Mistral nous le
nne, pour un légitime successeur de saint Pierre, et continuons notre
pide analyse.

Château-Renard est près d'Avignon sur la rive gauche de la Du-
nce; le trajet eût donc été prompt et facile si Boucicaut, envoyé par
ıarles VI, n'eût assiégé Benoît XIII. Mais il existait sous le fleuve,
l'on prétend qu'on en voit encore des traces, un passage secret
ont le seigneur de Château-Renard possédait les clefs, on ne sait pas
op pourquoi du reste. Le châtelain les remet à sa fille, qui, tout en
llicitant la protection du pape, pourra lui offrir un moyen d'évasion.
u baron Pons il n'est plus question, et l'oubli où le poète le laisse
st un de ces défauts de composition qu'on peut plus d'une fois signa-
er dans l'œuvre nouvelle.

Nerto exécute les ordres de son père; le neveu de Benoît, Ro-
rigue de Luna, beau, jeune et débauché, reçoit la jeune fille à la-
uelle il espère réussir à plaire et la conduit à son oncle. Grâce à
lle, grâce au mystérieux tunnel, Benoît s'échappe d'Avignon et ga-

gne Château-Renard. Il est ensuite accueilli par Louis II, duc d'Anjou, qui se dispose à faire valoir ses droits sur le trône de Naples, et le marie à Yolande d'Aragon. De grandes fêtes ont lieu à cette occasion. Nerto a suivi le pape ; elle se retrouve avec Rodrigue de Luna qui, dans les arènes d'Arles, tue un lion au moment où il va se jeter sur la jeune fille. Nerto a échappé à un grand danger, mais elle n'oublie pas qu'un péril plus grand la menace : elle sollicite celui qu'elle regarde comme le père des fidèles de la protéger. Benoît la décide à embrasser la vie monastique au couvent de Saint-Césaire. Nerto obéit malgré des regrets sur lesquels la pensée de Rodrigue de Luna peut avoir son influence. Elle vient de prononcer ses vœux, quand Rodrigue envahit le monastère à la tête d'une troupe de bandits. Il s'empare de Nerto et l'emporte évanouie. Cependant un vif combat s'engage entre les envahisseurs et les gens du guet de la ville d'Arles, attirés par les tintements du tocsin. Rodrigue dépose Nerto, toujours sans connaissance, au milieu des tombes du cimetière d'Aliscans. Il va rejoindre les siens et les aider de son épée. Revenu au cimetière, il n'y trouve plus Nerto. A Avignon, durant les longueurs du siège, le jeune espagnol a occupé ses loisirs par la lecture de nombreux manuscrits, il n'a pas craint d'aborder les ouvrages relatifs aux sciences occultes. (Parmi ces ouvrages Mistral place ceux d'Agrippa, qui ne vécut qu'au seizième siècle). Initié à la magie, Rodrigue évoque le diable. Le mauvais lui apparaît et promet de lui rendre Nerto. Il élève en un instant, à Laurade, un château splendide. Le poète le décrit avec trop de complaisance peut-être ; il nous dépeint les sept grandes salles qui y sont présidées chacune par un péché capital. Nous n'aimons pas beaucoup ces froides personnifications allégoriques ; cette conception est du reste bien dans le goût du moyen âge et l'on peut l'excuser chez l'illustre héritier des troubadours. Nerto, revenue à elle, fuit loin du cimetière d'Aliscans ; elle est accueillie par un ermite, et après divers incidents, arrive devant le château diabolique. Épuisée de fatigue, elle y demande l'hospitalité. Rodrigue l'accueille avec ravissement et lui parle de son amour ; elle ne peut le partager dans ce monde : ce n'est que dans une autre vie que leurs âmes peuvent s'unir ; elle inspire à son amant le repentir de ses crimes. Tout à coup le diable apparaît, c'est à minuit que Nerto doit lui être livrée. Rodrigue s'avance au devant du démon ; il lui montre le pommeau de son épée formant une croix et le repousse au nom de la sainte Trinité. Un effroyable coup de tonnerre retentit, une tempête furieuse balaye le palais maudit : « La nonnette est délivrée, elle a fait son entrée au ciel, avec le chevalier brillant qui, d'une main tenant la croix, s'est racheté dans un baptême de repentir et d'héroïsme. » Au milieu des ruines une nonne de pierre est restée debout telle qu'on peut le voir encore aujourd'hui.

Voilà la légende que Mistral nous raconte, mais je prie en grâce le lecteur de ne pas chercher à se faire une idée du livre d'après cette analyse. La légende vulgaire s'est transformée, la poésie l'a vivifiée. Nous finissons par nous émouvoir comme à la lecture d'une histoire vraie, par croire à ce vieux diable du moyen âge, par croire à Nerto, par croire à tout ce que nous dit le félibre. Que de pages nous avons relues et que nous voudrions citer! Le prologue a des passages charmants ; ravissant est le portrait de Nerto, rien de plus saisissant que la manière dont Mistral nous dépeint sa terreur en apprenant le pacte dont elle doit être victime; rien de plus vivant que la peinture de l'Avignon des papes. La scène de la prise de voile, cette situation tant de fois traitée, est des plus touchantes. Comme on sent à chaque page qu'on est devant l'œuvre d'un vrai poète! Mais ce n'est pas un de ces poètes tels qu'on nous a, dès la jeunesse, appris à les admirer. Chez lui point de classiques traditions de collège, point de style de convention. Ce qui lui donne une singulière liberté, c'est d'écrire dans un idiome longtemps regardé comme un patois et qui admet toutes les familiarités, tous les contrastes de la poésie populaire. Nous le reconnaîtrons, toutefois : dans la traduction qui côtoye les vers — et dans laquelle on trouve des néologismes risqués : *sombreur*, *touffeur*, *remugle* — certains mots, certaines phrases pourront choquer nos préjugés littéraires ; mais que l'on se reporte au texte, là l'expression, l'idée qui peut-être ont paru triviales, ne jettent point de notes criardes au milieu d'un harmonieux ensemble.

On va probablement vouloir établir une comparaison entre *Mireille* et *Nerto*, discuter la prééminence de l'une sur l'autre. Lorsqu'un poète, la veille inconnu, se révèle tout à coup par une œuvre capitale, le succès qu'elle obtient le met dans une situation difficile. La pensée se reporte toujours au chef-d'œuvre qui reste comme un point de comparaison ; tout ce qui n'est plus lui ne satisfait pas entièrement ; le souvenir nuit à d'autres inspirations qui, isolées, eussent suffi à créer une célébrité justement méritée et qui peuvent valoir tout autant que l'œuvre première. A quoi bon des parallèles dont la conclusion peut être fort injuste? *Mireille* est une œuvre ravissante, mais Mistral ne peut pas toujours refaire *Mirielle*. Il nous donne cette fois un poème d'un genre très différent, beau, mais d'une autre beauté. Des lecteurs regretteront sans doute qu'il n'ait pas choisi un sujet plus vrai, plus moderne, que ses personnages se perdent dans le lointain du quinzième siècle au milieu de scènes fantastiques. Ils pourront noter des défauts de composition et d'agencement dans la trame romanesque. Et pourtant, le livre refermé, ils se sentiront — et longtemps — sous la séduction, sous la fascination de ce conte de bonne femme raconté par un grand poète.

TH. DE PUYMAIGRE.

Les Scolies du manuscrit d'Aristophane à Ravenne ; *étude et collation*, par M. Albert Martin, membre de l'Ecole française de Rome. Paris, Thorin, 1882, in-8 de xxviii-223 p. — Prix : 10 fr.

Dans sa préface, l'auteur de cette étude donne quelques détails sur la provenance, la date et l'état actuel du manuscrit dont il publie les scolies. Ce manuscrit, à la fois le plus ancien et le plus complet de tous ceux qui nous sont parvenus des œuvres d'Aristophane, faisait précédemment partie de la bibliothèque d'Urbin. M. Martin est amené par ses recherches à conclure qu'il a dû entrer dans cette bibliothèque sous le règne de Federico di Montefeltro, c'est-à-dire avant 1482, et qu'il en a été soustrait soit en 1515, soit plutôt en 1503. Certaines particularités de l'écriture indiquent qu'il a été transcrit au onzième siècle, et qu'il est l'œuvre de deux copistes. Le savant auteur estime que le moment n'est pas encore venu de donner une édition complète des scolies d'Aristophane ; c'est là une entreprise pour laquelle il faut attendre que le classement des manuscrits soit bien établi et que la valeur de chaque source soit connue d'une façon certaine. En attendant, il publie séparément celles de Ravenne, dans la pensée qu'elles serviront à rectifier de nombreuses erreurs qui se trouvent dans les grandes éditions parues vers le milieu du siècle. Il a pris pour base l'édition de F. Dübner, dont son travail devient ainsi le complément et le correctif. J. N. Wagner.

HISTOIRE

Manuel d'histoire de la littérature française où sont particulièrement étudiés et analysés les auteurs français du baccalauréat, conformément au programme officiel du 2 août 1880, à l'usage des classes de troisième, seconde et rhétorique, par l'abbé Marc, licencié ès lettres, professeur de rhétorique. Paris, Putois-Cretté, 1884, in-12 de 912 p.

Les jeunes gens qui se préparent au baccalauréat ne manquent point de guides propres à les diriger dans leurs études. Pour notre part nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de parler de manuels écrits dans ce but, voici encore un ouvrage de ce genre et qui nous semble pouvoir être recommandé. L'auteur prend notre histoire littéraire à ses débuts, à la formation même de la langue, et ne s'arrête qu'après avoir jeté un coup d'œil sur la période actuelle. M. l'abbé Marc a voulu que son œuvre eût un caractère impersonnel, il a donc consulté tous nos critiques de valeur, mais il a mis du sien plus qu'il ne le dit en reliant leurs appréciations et en émettant des considérations pleines de goût et de justesse. Son livre est d'un style élégant et clair, et les développements attribués à certaines études les rendent d'une lecture fort intéressante. Nous citerons particulièrement le

long chapitre consacré à Montaigne, celui sur Bossuet. M. Marc, tout en faisant au point de vue religieux les réserves nécessaires, demeure modéré de ton et reste impartial. Il excuse souvent des hardiesses de pensées et des écarts d'imagination en reconnaissant une part de responsabilité aux temps où vécurent tels et tels écrivains; il rappelle que la langue avait autrefois des libertés et des naïvetés qui nous choqueraient aujourd'hui et qu'enfin on ne peut juger bien des ouvrages du passé sans se transporter dans le milieu où ils se produisirent; ce qu'il dit de Montaigne et même de Rabelais nous semble d'une bonne et juste critique. Nous pensons que les ouvrages destinés à la jeunesse doivent être examinés avec soin; aussi avons-nous accordé beaucoup d'attention à ce nouveau manuel. Des observations, parfois minutieuses, le prouveront. Page 41, M. Marc parle des imitations de la chanson de Roland faites en Italie, d'une manière incomplète et inexacte. Un coup d'œil sur le beau travail de Rajna, *le Fonte dell' Orlando*, lui eût été utile. Quant à l'Espagne, quoi qu'en dise M. Marc, *elle resta en arrière ;* parmi ses vieilles romances, il n'en est que *deux* où, à propos de Roncevaux, il soit question de Roland (*Vieux auteurs castillans*, t. II, p. 324). Ce fut beaucoup plus tard que les poètes espagnols recherchèrent des sujets dans la chronique du prétendu Torpica et non dans notre vieille geste. Page 62 l'auteur confond à tort le *Dolopettios* et le *Livre des repesages de Rome*. Mais l'un et l'autre dérivent du *livre de Sindibad* sur lequel Camparetti a écrit d'intéressantes recherches (Milan, 1869, in-4). Page 102, M. Marc affirme l'existence d'une poésie épique chez les Provençaux et, sans nommer personne, parle des érudits qui la reconnaissent. Quels sont ces érudits ? Nos plus savants romanistes disent le contraire, et Paulin Paris (*Manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, tome VI, p. 109) reconnaît une origine française à Girard de Roussillon sur lequel M. Marc croit qu' « aucune contestation raisonnable ne peut se produire. » Page 105, est-il bien sûr que le roman d'*Aucessin et Nicolette* soit né dans le Midi ? Fauriel l'a dit, mais le texte publié par Méon est en langue d'oil. Page 109, M. Marc ne doute pas que les jeux floraux n'aient été fondés par Clémence France. Nous avons lu dans la *Revue de Gascogne* (année 1865, p. 481) un excellent article de M Tamizey de Larroque où il est prouvé que n'a point vécu la noble dame « dont, dit M. Marc, on a fort étrangement contesté l'existence. » M. Marc, page 141, admire l'entente des rythmes dont Olivier Bessetin a fait preuve. Mais il est bien connu que les vers de Bessetin furent pour le moins remaniés à une époque récente. Page 303, Mellin de Saint-Gelais était non le neveu mais le fils d'Octavien de Saint-Gelais (Voir la généalogie des Saint-Gelais dans l'*Histoire du Berry* de la Thaumassière). Le grand rôle que Jean-

Jacques Rousseau a joué dans notre littérature n'est pas indiqué par la trop courte mention qui lui est accordée (page 896). Rousseau n'est-il pas digne d'occuper dans le livre de M. Marc une place à peu près égale à celle qu'y tient Voltaire. M. Marc dit que le chef-d'œuvre de ce dernier est l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* : nous aurions voulu, à côté de cet éloge, des réserves bien nécessaires au point de vue religieux. C'est trop aussi de dire que dans l'histoire Voltaire est *exact*, il ne l'est certes pas toujours et accommode trop souvent les faits dans un sens favorable à ses haines. Notons en passant cette phrase qui peut faire sourire : « Cette santé qui avait toujours été délicate et qu'il avait minée par l'abus du café et l'excès du travail céda à tant de fatigues, il mourut le 30 mai 1778. » A quatre-vingt-quatre ans ! ce qui prouve que Voltaire avait bien raison de dire que le café est un poison lent. M. Marc n'accorde que peu de pages au XIXe siècle, et le fait est qu'on ne peut guère juger un siècle de son vivant. Il nous semble donner du reste une idée juste du mouvement des idées ; il caractérise bien l'école romantique et les heureuses conquêtes qu'on lui doit, de bien légères erreurs apparaissent çà et là dans ce dernier chapitre. Népomucène Lemercier, en écrivant sa pièce de Pinto, ne fut-il pas un procureur de l'école nouvelle et faut-il être considéré comme un classique endurci ? le *Cinq Mars* d'Alfred de Viguy date de 1826.

Si La Harpe revenait en ce monde et qu'on lui mit entre les mains le livre de M. Marc, que de choses il aurait à y apprendre.

TH. P.

Les voyages de Savorgnan de Brazza. *Ogôoué et Congo* (1875-1882), par D. NEUVILLE et CH. BRÉARD. Paris, Berger-Levrault et Cie, 1886, in-8 de 302 p. — Prix : 6 fr.

Le public s'est vivement intéressé aux succès des explorations de M. Savorgnan de Brazza ; mais, jusqu'à ce jour, il lui a manqué, pour la satisfaction de sa curiosité légitime, un récit complet de ses voyages dans le continent mystérieux. Peut-être faudra-t-il attendre encore longtemps avant que cette lacune soit comblée ; car l'infatigable explorateur est un homme d'action peu exercé au maniement de la plume et, d'ailleurs, les loisirs lui ont complètement manqué puisqu'il n'est rentré en France à la suite d'une expédition que pour en préparer une autre. MM. Neuville et Bréard ont jugé opportun de nous faire patienter en réunissant tous les documents propres à faire connaître dans ses traits principaux l'ensemble des entreprises poursuivies par le jeune voyageur.

Après avoir exposé, dans une courte préface, la situation actuelle sur les rives du Congo et de l'Ogôoué, les auteurs donnent une

forme d'introduction, l'*historique* assez complet des comptoirs français de la côte occidentale d'Afrique et l'évaluation des transactions commerciales faites avec ces comptoirs dans les dix-huitième et dix-neuvième siècles ; puis un exposé des menées des Portugais et des Anglais en vue de faire valoir des anciens droits ou d'en établir de nouveaux sur ces régions naguère délaissées, aujourd'hui convoitées par toutes les nations maritimes.

Les deux chapitres suivants sont plus spécialement consacrés au premier et au second voyages de Brazza : on y trouve groupés des notes et des rapports émanant du célèbre voyageur, de ses collaborateurs et des représentants officiels du gouvernement français sur la côte de Guinée. Enfin le troisième chapitre contient des lettres et des journaux de route de missionnaires catholiques et protestants concernant les mêmes parages. Nous remarquerons ici que, tout en se montrant également respectueux pour les ministres de tous les cultes, les auteurs ne perdent pas de vue que les ministres protestants sont les agents actifs de l'influence rivale et souvent hostile de l'Angleterre.

Outre une très bonne carte à grande échelle du bassin de l'Ogôoué et du bas Congo, le volume est orné d'un portrait en pied de Brazza représenté au moment où, rentrant de son second voyage, il rencontre Stanley dans un costume que celui-ci a depuis dépeint en ces termes : « Lorsque je l'ai vu pour la première fois, en 1880, M. de Brazza se présenta à mes yeux sous la figure d'un pauvre va-nu-pieds qui n'avait de remarquable que son uniforme en loques et un grand chapeau défoncé. »

En résumé, le livre de MM. Neuville et Ch. Bréard, honnêtement et sincèrement écrit, n'est point une œuvre de vulgarisation, ni une histoire complète ; il ne peut prétendre à autre chose qu'à être un recueil de documents relatifs aux missions de M. de Brazza ; à ce titre, il se recommande aux lecteurs sérieux qui désirent se tenir au courant des progrès de l'expansion colonisatrice de notre pays et que ne rebute pas l'aridité inhérente à ce genre de publications ; il sera également consulté avec fruit par les personnes intéressées au développement de nos relations commerciales avec l'Afrique centrale.

Vicomte DE BIZEMONT.

Gaulois et Germains. *Récits militaires*, par le général AMBERT. — 1re série : l'*Invasion*, 1870. Illustrée de huit portraits. Paris, Bloud et Barral (s. d.), in-8 de XIX-521 p. — Prix : 5 fr.

Cette première série de *Récits militaires* va de la déclaration de guerre à la capitulation de Sedan. Le général Ambert n'a pas ici pour but de faire l'histoire technique de la dernière guerre, qui a certes

son intérêt, mais ne convient guère à la généralité des lecteurs auxquels l'auteur s'adresse. Il prend tour à tour chaque bataille, chaque siège, chaque incident des débuts de la dernière guerre, et par des descriptions rapides et chaudes, par des anecdotes émouvantes et caractéristiques, par des biographies émues des principaux personnages qui s'y sont distingués, il nous associe aux émotions poignantes des acteurs et des témoins de ces drames militaires et en fait jaillir de fortifiantes et salutaires leçons. Ce qu'il y a de bon et de sain dans ce livre, c'est d'abord l'ardent patriotisme qui l'inspire, puis l'absence de ces récriminations mesquines qui font tomber les responsabilités sur certaines têtes pour s'épargner à soi-même le dévoir de réparer les fautes dans lesquelles on veut n'avoir pas trempé.

Il faut le dire bien haut avec le général Ambert, la France n'a pas été battue parce qu'elle avait une mauvaise armée, car jamais elle n'eut une armée plus patriotique et plus vaillante, mais parce qu'elle s'était elle-même affaiblie et débilitée dans une mollesse et un égoïsme qui avaient presque tari la source des grands héroïsmes nationaux. La dernière guerre nous a donné assez de gloire pour que nous puissions sans rougir confesser nos fautes. Le beau livre du général Ambert nous aidera dans cet examen de conscience, et les grands exemples qu'il met sous nos yeux faciliteront singulièrement l'œuvre de réparation à laquelle il nous convie.

Trois nouvelles séries consacrées aux autres campagnes de la guerre de 1870 complèteront le récit de l'*Invasion*. Souhaitons qu'ils ne se fassent pas trop attendre, puisqu'ils contribueront à former de bons chrétiens et de bons Français. P. Talon.

Monumenta Reformationis Lutheranae, *ex tabulariis secretioribus S. Sedis* 1521-0525. Collegit, ordinavit, illustravit Petrus Balan, Praelatus domesticus suae sanctitatis. Ratisbonne 1883-1884 sumptibus Frid. Pustet, 2 fascicules in-4 de 320 p., xxiv-321-590 p.

Mgr. Balan, dont le monde savant connaît déjà les ouvrages historiques, vient de publier, en deux fascicules, 267 documents très importants pour l'histoire des commencements de l'hérésie de Luther en Allemagne. Ces pièces, tirées des Archives du Vatican, ne sont pas toutes inédites : plusieurs, en effet, ont été données autrefois par Raynaldi, Pallavicini ; de nos jours par Friedrich en 1870, et par Laemmer dans les *Monumenta Vaticana ;* mais ces documents, déjà connus, ont été reproduits ici beaucoup plus exactement. Ainsi Pallavicini, cédant à l'usage des écrivains de son temps, a composé tel ou tel discours, mis dans la bouche d'Aleander par exemple, à l'aide des instructions ou des récits publiés ici pour la première fois ; or on voit qu'une partie du discours donné par Pallavicini a été inventée,

comme dans une amplification de rhétorique. Ainsi encore des pièces publiées et acceptées comme authentiques, doivent être désormais considérées comme suspectes, comme fausses. Dans les Œuvres de Luther, on a inséré une lettre de Léon X au duc Frédéric de Saxe du 8 Juillet 1520, dont la minute n'est pas au Vatican et dont la copie authentique n'a pas été trouvée : or Mgr Balan publie sous la même date une copie authentique complètement différente de l'imprimé. Dans les œuvres de Luther, Léon X représente Frédéric comme un ennemi de l'hérésiarque : le texte donné par Mgr Balan le regarde au contraire comme son partisan et son protecteur. Or le savant éditeur montre très bien, dans l'introduction mise en tête du second fascicule, que toutes les données logiques et historiques concordent avec le texte nouveau de la lettre publiée ici par lui et répugnent au sens de la première. Le document inséré dans l'édition de Luther est donc apocryphe et l'historien suppose qu'il a été composé par les Luthériens pour dissimuler la prudence, la douceur, la longanimité du Pape. La lettre de l'Empereur Charles Quint à Luther, pour l'inviter à venir à la diète de Worms, insérée dans les Œuvres de Luther, est aussi différente de la lettre vraie publiée par Mgr Balan, etc...

Tous les documents publiés ici sont d'une importance majeure ; les lettres du Vice-Chancelier de l'Eglise romaine écrites au nom du Pape à Aleander, envoyé comme Nonce en Allemagne, exposent les idées qui dominaient à Rome la politique pontificale ; les rapports d'Aleander sur sa mission, écrits au jour le jour dans cette année 1521, d'après tout ce qu'il voit et entend, sont particulièrement intéressants. Il y a vingt-quatre ans nous les avions lus et copiés nous-mêmes aux archives du Vatican et, en collationnant notre copie avec l'imprimé aujourd'hui sous nos yeux, nous avons pu reconnaître l'exactitude de la publication. Le nom de Mgr Balan suffisait d'ailleurs amplement à lui donner l'autorité. La lettre d'Aleander du 28 février 1521, au folio 116 du volume, a été encore copiée au folio 188, avec quelques différences qui ne sont pas relevées : plusieurs paragraphes de la première version sont supprimés dans la seconde. La seconde contient en plus ce paragraphe : « Ma io non me dolio ne miraveglio che Erasmo et li Lutherani scrivino mal di me, sed quid dicam de nostris che hoggi ho udito esser viste letere in questa terra de uno che de qui scrive che io vivo in fasto et pompe et che non curo se non il fatto mio. O Dio ! che fasto ? che pompe ? che io sto in miseria squallore et situ et non ho altre veste che quelle che gia dieci anni me ho acquistato. » Une lettre d'Aleander à Vigilius, vicaire de Worms, du 14 Juillet 1521, n'a pas été publiée ici.

Dans le volume de la Légation, les lettres d'Aleander ont été mises

pèle-mêle, sans ordre de dates. Mgr Balan, grâce à ses observa et à l'aide des lettres du Vice-Chancelier, a pu rétablir la chro gie. Dans une introduction de vingt quatre pages écrites en latin savant historien a donné les détails les plus intéressants sur l'orig des pièces et leur importance, et fait ressortir les sources nouvel ouvertes à l'étude pour l'histoire de Luther, d'Erasme, de Charl Quint. M. Mignet en a déjà profité. Nous y puiserons à notre tour éléments d'un travail sur l'état de la Germanie au moment où Luthe répandait ses opinions. Après la lecture des lettres d'Alexander succès qu'obtint l'hérésie ne surprend plus ; comme lui on voit gouffre ouvert et avec lui on s'étonne de l'étonnement de certai esprits optimistes. Félicitons Mgr Balan de profiter de sa haute pos tion aux Archives du Vatican pour mettre au jour, comme le fait le P. Theiner, une série de documents dont sa science et son amo pour la vérité comprennent si bien le haut intérêt. H. DE L'E

La Ville sous l'ancien régime, par ALBERT BABEAU. Ouvrage couronné par l'Académie française, deuxième édition revue et augmentée. Paris, Didier, 1884, 2 vol. gr. in-18 de 750 p. — Prix : 8 fr.

Longtemps, l'histoire locale et provinciale fut le domaine presque exclusif d'érudits d'autant plus méritants qu'ils étaient, en général, fort isolés et peu encouragés. Aujourd'hui, un public nombreux s'y intéresse, il l'entoure de ses faveurs, il la cultive avec prédilection; et il a même de la reconnaissance pour les écrivains qui, non contents de la traiter en archéologues ou en artistes, d'en rechercher et d'en retracer les aspects pittoresques, d'en détailler les curiosités inédites, savent creuser jusqu'à ses sources profondes et travaillent à mettre en lumière ce qu'il importe le plus de connaître en elle : les mœurs, les coutumes et les institutions sur lesquelles reposait autrefois notre organisation sociale, et auxquelles s'identifient nos traditions nationales.

M. Albert Babeau a conquis une belle place parmi les écrivains éminents. Il ne se distingue pas seulement par une érudition consommée, il y joint aussi la largeur et la sûreté d'un rare esprit philosophique; et le succès de ses livres est un indice significatif du mouvement d'opinion qui ramène beaucoup de nos contemporains à l'étude et au respect du passé.

On sait quel accueil fut fait en 1880 à *la Ville sous l'ancien régime* (voir t. XXIX, p. 257). Pour la première fois, on trouvait là, présenté avec la précision de la méthode scientifique, et sous une forme merveilleusement saisissante, un tableau d'ensemble vraiment achevé de notre ancienne vie municipale. Bientôt après, l'Académie française couron-

nait en lui un modèle du genre, et la première édition ne tardait pas à s'épuiser.

Or voilà qu'une deuxième édition vient de paraître, revue, retouchée et augmentée. L'auteur n'a rien changé dans le fond de son œuvre ; il s'est borné à l'enrichir de nouveaux faits ; il l'a terminée par une table alphabétique des matières qui rendra les recherches plus faciles, et, en substituant le format in-18 à l'in-8, il a assuré sa vulgarisation.

Cette œuvre emprunte aux circonstances une actualité qui la recommande à l'attention. La France va faire l'expérience d'une nouvelle loi d'organisation municipale qui, avec la prétention de restituer à nos villes une partie de l'autonomie dont les avait dépouillées la bureaucratie, menace de les livrer à la tyrannie de majorités irresponsables, obéissant à des passions radicales absolument subversives et anarchiques. Plus que jamais, il faut que les bons citoyens s'inspirent des leçons de l'expérience pour préparer le retour aux conditions essentielles de l'ordre, de la paix sociale et de toute vraie liberté.

CHARLES DE RIBBE.

Histoire d'une vieille maison de province. *Souvenirs et traditions de famille* (1783-1883), par GABRIEL COLMET-DAAGE. Paris, Hachette, 1884, in-18 de 216 p. — Prix : 2 fr.

Un de nos écrivains moralistes les plus érudits et dont les récits de voyage sont le plus populaires, M. Xavier Marmier, a publié sous ce titre : *La Maison* (Lecoffre, 1878), un livre comme il en faudrait beaucoup pour réapprendre à notre pays, par la tradition et l'exemple de tous les peuples, ce qu'est l'institution éminemment religieuse et nationale du foyer domestique. « En essayant de représenter l'attrait de diverses maisons en diverses contrées, disait-il, à tout instant je pensais à la maison où j'ai eu le bonheur de naître, pas grande, pas brillante, non, mais si douce en son étroite enceinte, et si riche dans sa pauvreté, si riche par les effusions du cœur, par les tendres enseignements et les innocentes joies de chaque jour. O Dieu ! dans ma jeunesse, je n'ai rien tant aimé, et, à l'âge où je suis, je n'imagine rien encore de meilleur en ce monde. »

L'éloquent académicien, lorsqu'il écrivait ces lignes dans sa maison paternelle de Pontarlier, se doutait-il que d'autres maisons pas plus grandes, et aimées d'un semblable amour, allaient devenir l'objet non seulement de belles inspirations et considérations morales, mais de tout un travail de recherches en fait d'histoire intime, et aussi d'une œuvre noblement passionnée de conservation ?

Combien d'études n'y aurait-il pas à signaler en ce genre ! Elles ne visent pas à l'éclat, elles ne font pas de bruit ; cela ne les empêche pas de produire un véritable renouvellement des idées et des mœurs,

dont profitera tôt ou tard l'œuvre plus étendue de la réforme de notre société.

En 1881, M. Adrien Delahante consacrait deux très intéressants volumes à faire revivre le passé de sa famille : *Une famille de France au dix-huitième siècle* (Hetzel). Qui se fût attendu à trouver dans un milieu si discrédité les vertus les plus patriarcales ? Beaucoup de financiers, à cette époque surtout, ont laissé un fâcheux renom ; mais il en était plus qu'on ne croit, gardant la simplicité d'une vie sans tache. Les Delahante furent de ce nombre, et ils le durent à leur petit foyer de Crépy-en-Valois, qui demeura pour eux une grande école de sagesse.

Aujourd'hui nous arrive un tableau d'érudition plus à notre portée, plus attachant encore. Celui-ci est tout actuel.

L'auteur n'est pas un lettré de profession : c'est un jurisconsulte. Héritier des traditions des Pasquier et des Loisel, le vénérable doyen honoraire de la Faculté de droit de Paris, M. Gabriel Colmet-Daage, vient nous parler de sa vieille maison de Bray-sur-Seine. Son grand-père, notaire et notable dans le pays, l'acheta le 7 mars 1783. Son père, avocat au barreau de Paris, la retint, en 1851, dans le partage de famille. Avant de s'y décider, il convoqua ses enfants et leur tint ce langage : « On va vendre la maison de mon père. Je voudrais vous y fixer au moins pendant les vacances. Y viendrez-vous ? » Tous d'une voix unanime s'y étaient engagés, et dès lors, chaque année, au mois de septembre, tous, enfants, petits-enfants, sœurs, neveux et nièces s'étaient retrouvés là comme dans un asile béni autour du vieillard dont l'hospitalité rappelait celle des anciens patriarches. En 1866, M. Colmet-Daage père mourut. Qu'allait devenir la maison des ancêtres ? Elle aussi était bien vieille ; en plus d'un endroit, les murs et les planchers menaçaient ruine. La famille s'était essaimée un peu partout ; se disperserait-elle sans esprit et espoir de retour ? Ce centre de réunion, consacré par tant de vertus et de souvenirs, ne méritait-il pas d'être préservé du sort, hélas ! aujourd'hui presque fatal, de quel le partage forcé des héritages condamne les patrimoines domestiques ? M. Gabriel Colmet-Daage n'hésita pas un instant. « Mon père m'avait exprimé le désir de m'avoir pour successeur dans la propriété de la vieille maison. Mon frère et moi, nous nous disions mutuellement : — Si tu la veux, je te la cède ; si tu ne la veux pas, je la prends. — Je la fis entrer dans mon lot, ainsi que les prés et terres qui avaient appartenu à mon père dans les environs de Bray. »

Voilà l'avenir de la maison assuré. Il s'agit de la réparer. Son nouveau propriétaire mande de Paris, dans ce but, un jeune architecte de talent. La scène qui se produit alors est à relater. — « Après examen, l'architecte me dit : « Le seul conseil que j'aie à vous donner, c'est

de jeter tout cela par terre et de faire rebâtir la maison, » — « Jamais, lui répondis-je ; vous me feriez, je n'en doute pas, une maison plus solide, plus élégante et mieux distribuée ; mais ce ne serait plus la maison de mon père et de mon grand-père.... »

Et, en effet, la réparation se fit de façon à respecter les moindres traces du passé, tout en les embellissant. Qu'avait été ce passé ? Quelle avait été l'histoire de ces devanciers dont le représentant actuel voulait ainsi laisser l'image toujours vivante dans leur œuvre ? Quelle vie de famille avait, depuis un siècle, animé et sanctifié cette demeure paternelle ? et quels liens avaient identifié cette vie intime du foyer domestique à la vie publique de la petite ville de Bray aux diverses époques ?

Tel est le sujet du livre ; là est le charme du tableau que M. Gabriel Colmet-Daage s'est appliqué à peindre ; et il l'a parsemé de traits qui peignent sur le vif les mœurs et les coutumes de son pays d'origine, à la veille et au lendemain de la Révolution, sous la Restauration, après 1830 et 1848, enfin jusqu'à nos jours.

Cette monographie d'un ordre très particulier est, en quelque sorte, un livre de raison tout moderne. L'auteur, après l'avoir écrite pour ses enfants, a pensé qu'elle serait lue avec intérêt et profit par ceux qui, encore de nos jours, gardent le culte de la famille et ont à cœur de la restaurer en propageant autour d'eux les bonnes pratiques et les bons exemples. Puisse-t-il obtenir le succès qu'il mérite ! Puisse son livre faire sentir à beaucoup quels éléments de bonheur garde la plus vieille des maisons lorsque cette maison est la maison paternelle, quel prix inestimable y est attaché et quels devoirs s'imposent à des enfants bien nés pour continuer en faire un centre d'union !

CHARLES DE RIBBES.

Les Finances de la France au XIXe siècle, par feu CH. SUDRE, publié par son frère ALFRED SUDRE. Paris, E. Plon et Nourrit, 1884, 2 vol. in-8 de IV-500 p. et 420-86 p. — Prix : 15 fr.

Ce livre sera consulté avec profit par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire financière de notre pays ; il a été consciencieusement préparé ; il est le fruit de longues recherches, dont la trace, pensons-nous, n'apparaît pas d'une façon suffisante : l'homme d'études aimerait à trouver plus souvent des renvois qui lui permettraient de se reporter aux textes et aux ouvrages que l'auteur a consultés et dont il ne présente qu'un résumé, naturellement imprégné de ses idées personnelles. Il aurait peut-être gagné à se montrer moins sobre d'indications bibliographiques : n'ayant pas à craindre le contrôle, il aurait dû le faciliter.

L'ouvrage de M. Sudre commence au 18 brumaire (1799) et s'ar-

rête à la Révolution de 1848 ; l'auteur expose l'histoire financière de la France sous les trois gouvernements qui se sont succédé pendant la première moitié du siècle : l'Empire, qui laissa le pays accablé sous le poids de l'invasion et des plus lourdes charges financières ; la Restauration, qui n'hésita pas à tenir tous les engagements des gouvernements antérieurs et qui en même temps s'efforça de diminuer le poids de la dette et des impôts ; c'est elle qui fonda véritablement le crédit de la France sur ces bases solides qui menacent de s'ébranler aujourd'hui ; elle sut obtenir des excédents de recette ; elle établit l'ordre et l'unité dans la comptabilité des deniers publics. Enfin le gouvernement de Juillet est peut-être jugé un peu sévèrement, et cependant l'auteur reconnaît que ce régime donna une vive impulsion aux travaux publics et réussit, en assurant la paix, à développer la richesse publique.

A la fin du second volume, M. Alf. Sudre a réimprimé une brochure que son frère avait publiée en 1858 sans nom d'auteur sous le titre : « l'Angleterre et la Guerre ; » la situation financière et économique de la Grande-Bretagne pendant et après la guerre de Crimée y est exposée sous des couleurs vives et fortes.

En résumé, l'ouvrage de M. Sudre mérite d'occuper un rang honorable ; il se recommande par l'élévation des idées et l'impartialité des jugements. Puissent nos gouvernants d'aujourd'hui méditer les lignes suivantes, qui semblent bien appropriées à notre situation actuelle : « Les désordres et les erreurs en matière financière peuvent entraîner les plus graves perturbations politiques, et, d'un autre côté, les fautes politiques se révèlent et se traduisent presque toujours par des difficultés ou des surcharges financières. »

M. D. F.

Histoire monumentale de la France, par Anthyme Saint-Paul. Paris, Hachette, 1884, in-8, de 302 p. illustré de nombreuses gravures. (*Bibliothèque des écoles et des familles.*) — Prix : 3 fr.

« L'histoire de l'architecture, dit M. Saint-Paul, n'est pas un simple exposé descriptif des formes monumentales qui se sont succédé depuis plusieurs siècles : il faut ajouter à cet exposé de nombreux raisonnements scientifiques... On a cessé pour toujours de ne considérer, dans les évolutions de l'architecture, que les caprices des constructeurs ou les goûts instinctifs des populations. On admet aujourd'hui que l'art de bâtir est soumis à de rigoureuses lois, aussi bien dans son histoire que dans sa constitution. Il y a pourtant de fausses architectures, ce sont précisément celles qui dérivent du caprice et de la fantaisie. Nous en avons eu en France depuis Louis XIII et surtout depuis Louis XIV. Mais, avant ces deux règnes, nos ancêtres ont presque toujours possédé la vraie architecture, celle qui sait à

marche naturelle et s'inspire avant tout des nécessités du climat, de la qualité ou de la quantité des matériaux mis en œuvre, et de la destination des édifices (p. 7). »

La première époque brillante et originale de l'architecture française est celle de l'art roman. Vient ensuite l'art ogival qui appartient bien en propre à la France. « Qui pourra contester, dit l'historien Henri Martin, que ce soit la forme la plus solennelle qu'ait encore revêtue la pensée religieuse depuis l'origine des cultes ? » Comparant la France à la Grèce, M. Saint-Paul cite de graves paroles de Viollet-le-Duc : « L'étroit égoïsme de l'homme antique se peint dans les arts de l'Égypte et de la Grèce. C'est parfait, c'est complet, c'est exact, c'est clair ; mais c'est fini. Ces arts n'ont pas de *par delà*... Le plus pauvre monument du moyen-âge fait rêver même un ignorant. »

M. Saint-Paul juge très bien l'époque qui a suivi : « Le terme de *Renaissance*, appliqué à l'ère des derniers Valois, est d'un usage si universel que nous aurions mauvaise grâce à l'écarter malgré son inexatitude flagrante vis-à-vis l'architecture. Indique-t-il un réveil, une résurrection dans le goût ? Il est une insulte imméritée à notre génie national, qui ne s'est jamais endormi du sommeil de la mort. C'est précisément parce que le génie national é tait vivant et veillait que la Renaissance fut chez nous une époque si brillante (page 223.) »

Voilà qui fera connaître dans quel esprit est écrit l'ouvrage de M. Saint-Paul, qui, l'histoire et les monuments à la main, démontre que la France, loin d'avoir reçu l'impulsion des étrangers, a presque toujours exercé au dehors une influence dominante. En somme, c'est un ouvrage très utile et que je considère comme le complément indispensable de toute histoire de la France.

ADOLPHE D'AVRIL.

Monographie de l'église paroissiale de Saint-Jacques à Tournai, par L. CLOQUET, ingénieur, membre de la Société française d'archéologie, etc. Tournai, Desclée-Lefebvre, éditeur; 1882, in-8 de VI et 409 p., avec 12 planches et 130 vignettes. — Prix : 10 fr.; édition de luxe : 15 fr.

« L'église paroissiale de Saint-Jacques, dit l'auteur en commençant, est une des plus remarquables du pays pour son antiquité, la beauté de son architecture et son état de conservation. » Ce jugement de l'habile praticien qui, après avoir étudié le monument dans ses moindres détails afin de lui rendre sa beauté primitive, en retrace l'histoire avec une véritable richesse de renseignements inédits, sera certainement confirmé par tous ceux qui étudieront son excellente *Monographie ;* la parfaite exécution de nombreuses planches ajoute à l'intérêt des recherches historiques et fait de ce volume une

des études les plus complètes et les plus *pratiques* qui aient été consacrées, depuis ces dernières années, à nos anciens monuments.

L'église Saint-Jacques, dont la construction remonte au déclin du douzième siècle, est conçue dans ce style grandiose qui marque la transition de la période romane à l'ogivale ; seule l'abside orientale a été refaite au quatorzième siècle et en reflète bien l'élégante architecture. M. Cloquet a eu la bonne chance de retrouver les comptes relatifs à ce travail, qui acquiert ainsi un intérêt exceptionnel, car on sait avec quelle précision ces documents sont généralement rédigés. La description de chaque partie de l'édifice est faite dans le plus grand détail par M. Cloquet ; celle de l'ancien mobilier — hélas, presque complètement perdu — n'est pas moins intéressante. Une notice spéciale est consacrée aux anciennes décorations picturales, dont on a retrouvé des fragments, reproduits avec soin par la chromolithographie.

Dans la seconde partie de sa monographie, l'auteur fournit, sur les anciennes confréries et chapelles érigées dans l'église, une riche moisson de renseignements extraits des archives. La reproduction de toutes les anciennes épitaphes est accompagnée de plusieurs planches très soignées; la gravure laisse cependant à désirer pour certains écussons. Une notice intéressante sur les travaux récents de restauration et de décoration complète l'ouvrage, qui se termine par la liste des curés et des bienfaiteurs; on trouve, pour finir, les pièces justificatives qu'accompagne un curieux glossaire de « vieux mots » français. Nous eussions souhaité trouver à côté du registre onomastique, une table analytique qui facilite les recherches parmi tant de renseignements intéressants, mais qui manquent, ne fut-ce qu'au point de vue typographique, d'un classement méthodique. On nous permettra d'ajouter que, même dans une *Monographie de Saint-Jacques*, les *coquilles* ne sont pas de mise pour le travail du typographe.

L'antique cité de saint Eleuthère conserve à l'ombre de sa splendide cathédrale aux « choncq clotiers », une couronne d'édifices religieux du plus haut intérêt pour l'artiste et l'archéologue ; M. Cloquet, qui a si heureusement entrepris de faire revivre l'un des principaux, poursuivra, nous l'espérons, la série des monographies de ces beaux monuments, en adoptant le même plan et le même format ; pareille étude lui conquerrait, à juste titre, les meilleurs suffrages des amis de l'art chrétien.

B. DE V.

Catalogue des œuvres imprimées de Claude François Menestrier *de la Compagnie de Jésus*, par JOSEPH RENARD, bibliophile lyonnais. Ouvrage posthume publié par le P. CARLOS SOMMERVOGEL, S. J. Strasbourgeois. Lyon, imprimerie de Pitrat aîné, 1883, gr. in-8 de VI-150 p., sur très beau papier. Tiré à petit nombre.

Comme le R. P. Sommervogel le raconte dans son intéressante *Introduction*, les notes du regretté bibliophile lyonnais sur les ouvrages du savant P. Menestrier étant tombées sous ses yeux, il lui communiqua celles que, de son côté, il avait rassemblées pour perfectionner l'estimable livre de M. Allut. Il eut ainsi le bonheur de fournir à M. Renard un certain nombre de renseignements nouveaux, et des relations de la plus agréable confraternité s'établirent aussitôt entre eux. « Ce commerce plein de charmes et qui nous rappelait celui des érudits du vieux temps », ajoute d'une façon touchante le P. Sommervogel, « a été brusquement interrompu : au mois d'octobre 1882, la mort m'enlevait celui qui, non content de voir en moi un simple correspondant de hasard, faisait, dans ses derniers jours, appel à mon amitié pour l'aider, par mes encouragements, à briser plus facilement et plus chrétiennement les liens qui l'attachaient à la terre ». Le R. P. Sommervogel continue ainsi : « Si M. Renard eût prévu sa mort prochaine, j'aime à croire qu'il m'eût lui-même choisi comme son exécuteur testamentaire, relativement à son travail sur les ouvrages du P. Menestrier. Nous nous en étions si souvent entretenus dans nos lettres ! Il m'exposait son plan, me tenait au courant de ses nouvelles découvertes, de ses espérances de fureteur ou de ses craintes de ne pouvoir rencontrer telle ou telle plaquette obstinée à rester dans l'ombre. De mon côté, je lui signalais quelque mine inexplorée, je partageais ses joies, je relevais son courage. Ce legs qu'il n'a pu me faire avant sa mort, je le dois à celle qui fut la compagne dévouée et tendre de toute sa vie et qui était en tiers dans notre amitié. A cette marque de confiance, je réponds aujourd'hui en publiant l'ouvrage de M. Joseph Renard. Ma tâche était facile. Après avoir successivement inséré dans l'excellente *Revue lyonnaise* la plus grande partie de ses notes sur les productions du P. Menestrier, M. Renard en avait commencé et presque achevé la rédaction définitive. Ce qu'il me laissait à faire était peu de chose : quelques articles à classer dans leur ordre chronologique, quelques éclaircissements à donner sur tel ou tel point, quelques détails de plus à ajouter ici et là, enfin une introduction à mettre au livre. »

Le digne collaborateur de M. Renard nous apprend que son ami possédait une admirable collection d'ouvrages imprimés du P. Menestrier, acquis, sous le feu des enchères, dans les ventes des plus célèbres bibliothèques lyonnaises ou autres, et que la pensée lui vint de contrôler, pièces en mains, les descriptions données par M. Allut,

l'auteur des *Recherches* sur la vie et les œuvres du plus fécond tous les écrivains de la Compagnie de Jésus (Lyon, 1856). Le fervent collectionneur avait reconnu dans cette monographie des erreurs nombreuses et des lacunes considérables que le P. Sommervogel explique ainsi : « M. Allut avait traité la question bien plus au point de vue littéraire et historique qu'au point de vue bibliographique; la description matérielle des volumes a quelque peu souffert de la préoccupation principale qui était de faire connaître le célèbre jésuite, une des gloires de Lyon, de l'étudier sous les divers aspects de sa prodigieuse érudition et de son esprit si ingénieusement inventif, et de marquer la place qu'il a droit d'occuper parmi les savants de son temps. La partie historique et littéraire lui paraissant suffisamment traitée, M. Renard concentra tous ses soins sur celle qui l'était moins. » C'est avec une exactitude minutieuse que les deux amis (car nous ne voulons pas les séparer dans nos éloges) ont décrit les ouvrages grands ou petits du P. Menestrier publiés de 1658 à 1851. Il y a là plus de 160 articles tous traités avec un soin parfait. Ceci est pas seulement le travail de M. Allut qui est rectifié et complété presque à chaque page : bien d'autres travaux bibliographiques y sont l'objet d'observations du même genre, notamment la *Bibliothèque héraldique de la France*, par M. Guigar, la *Bibliothèque historique de la France*, par le P. Lelong, les *Mémoires du P. Niceron*, les *Historiens lyonnais* par Collombet, le *Manuel du libraire*. Tous les spécialistes qui consulteront le beau volume de MM. Renard et Sommervogel y admireront autant la sagacité des critiques que la conscience des investigateurs.

A la suite du *Catalogue*, on remarque (*Appendice*, p. 135-141) un document qui méritait de revoir le jour : *Lettre du Père Menestrier à M. de La Valette, président des trésoriers de France en la généralité de Lyon, sur quelques découvertes faites à Fourvières*. La *Table des matières* due au P. Sommervogel, n'est pas moins bien faite que l'*Introduction* laquelle se termine ainsi : « Je crois n'avoir pas exagéré la valeur de ce livre; du reste, les experts en jugeront. S'ils y découvrent quelques imperfections, je les prends à mon compte, persuadé que M. Renard les eût fait disparaître ». Cette humble déclaration d'un des premiers bibliographes de notre temps prouve une fois de plus que, comme le rappelle, à la page précédente, l'ancien collaborateur des Pères de Backer, « la modestie est la compagne de la vraie science ».

T. DE L.

BULLETIN

Le Pape au Concile du Vatican, par l'abbé A. de Bosia de Mendrisio, missionnaire apostolique, second vicaire à Passy. Paris, Auteuil, 1883, in-12 de 228 p. (Se vend chez l'auteur, 38 rue Singer.) — Prix : 3 fr.

Exposer le dogme de l'infaillibilité pontificale défini par le concile du Vatican ; montrer que ce dogme ne heurte en rien les lumières de la raison humaine ; prouver enfin par des documents historiques que l'Église de France a toujours cru à cette vérité révélée : tel est le but que M. l'abbé de Bosia s'est proposé en écrivant cet ouvrage, et nous pouvons ajouter : tel est le but qu'il a atteint. La lecture de ce volume est aisée : rien de technique et rien de compliqué. Cela va de soi, clair, net, un peu froid, comme il convient à de l'eau de roche. Plus d'un esprit fort ferait sagement de méditer ce livre et en particulier le chapitre IVe : l'*Infaillibilité du Pape et la raison*. Plus d'un catholique aussi pourrait y trouver des réponses aux objections des libres-penseurs. En somme, bon travail et utile à propager.

J. V.

Dieu a fait la France guérissable, par l'abbé Augustin Lemann, chanoine honoraire, docteur en théologie, professeur d'écriture sainte aux Facultés catholiques de Lyon. Paris, Lecoffre, 1884, in-8 de 128 p. — Prix : 2 fr.

Quand une nation a été abaissée et humiliée comme notre pauvre et chère patrie, ses enfants ont à se défendre d'une double tendance également pleine de danger : la désespérance, qui naît de l'excès même des maux soufferts et qui a pour complice la lâcheté que l'on éprouve en face des réparations nécessaires ; la présomption ensuite, trop oublieuse de la profondeur et des causes de la chute pour se rendre compte des difficultés et des efforts que le relèvement coûtera. C'est à ces deux erreurs que l'abbé Lémann répond, de ces deux dangers que son patriotisme et sa foi veulent nous préserver. Aux désespérés, il montre que les nations sont toujours guérissables et qu'en particulier la France n'est pas atteinte d'un mal qui ne laisse pas d'espoir ; aux présomptueux, il fait voir que le relèvement pourtant est moins facile qu'ils ne le pensent et il marque les conditions précises auxquelles il s'opérera. La conclusion est pleine de confiance : puisse l'avenir se charger d'en réaliser bientôt les consolantes prévisions. En attendant, méditons les leçons que l'éloquent et pieux professeur nous donne et surtout profitons-en ; nous hâterons ainsi le retour des beaux jours qu'il nous promet et que nous attendons.

P. Talon.

Le Livre de l'adolescent. *Éducation pratique des jeunes gens en vue d'en faire des hommes*, par le Dr C. Dupasquier. Paris, A. Drouin, s. d., in-12 de 144 p.

Bon petit livre, religieux, sans excès cependant. Il n'y a pas un grand nombre d'idées neuves, ou exprimées d'une façon nouvelle ; mais il y a une grande bonhomie, un vrai désir de faire du bien, de bien instruire les enfants. C'est un livre qui a besoin du commentaire parlé. Du reste, l'avis

qu'on trouve après le faux titre, est une vraie préface et on ne peut que souhaiter à tous les enfants un père qui s'occupe d'eux, comme celui « du gros Xavier et de la petite Laure. » A. D'E.

Causes célèbres de l'Angleterre, par J.-D. Lewis. Paris, Charavay, 1884, in-12 de 358 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre qui joint l'attrait du roman aux enseignements du droit. M. J. D. Lewis, ancien membre de la Chambre des Communes, a réuni, dans des notices sur les *Causes célèbres de l'Angleterre*, une foule de particularités curieuses sur le droit criminel anglais. Notons qu'ayant défendu à la Chambre des Communes le maintien de la peine de mort, il juge avec juste sévérité l'abus du droit de grâce dans un pays voisin. Bernon.

Manuel du cultivateur de pins en Sologne, par David Cannon. Mémoire couronné par le Comité central agricole de Sologne. Orléans, impr. Puget, 1884, in-8 de 177 p.

A la suite des incalculables désastres produits par les froids extrêmes de l'hiver 1879-1880 dans les pignadas de la Sologne, dont le pin maritime constituait l'essence très dominante sinon exclusive, le comité central agricole de cette région a mis au concours l'étude des meilleurs moyens de reconstituer le domaine forestier ainsi détruit. M. David Cannon, propriétaire aux Vaux-de-Salbris (Loir-et-Cher), a été couronné pour son mémoire, dont le titre figure ci-dessus. C'est une série de monographies sur les différentes variétés des pins propres à concourir au reboisement de la Sologne, les avantages, les inconvénients de chacune d'elles, le mode de culture qui leur convient, les maladies auxquelles elles sont sujettes, leurs modes d'emploi, soit seules, soit en mélange entre elles, soit mélangées avec les essences feuillues. Le pin Sylvestre et ses variétés paraissent être définitivement les essences qui conviennent le mieux à la Sologne ; si elles n'ont pas la rapidité merveilleuse de croissance du pin maritime, elles ne succombent pas, comme lui, sous l'action des gelées comme il en survient parfois dans le nord, l'est et le centre de la France. Elles sont également moins sujettes aux maladies et aux attaques des insectes. — Cet opuscule est à recommander à toutes les personnes qui s'occupent de reboisement et de repeuplements forestiers. C. Ked.

Notions d'histoire littéraire *à l'usage de tous les établissements d'instruction et en particulier des candidats au brevet supérieur*, par A. Teston, professeur de littérature, lauréat de la Société d'instruction et d'éducation populaires. Paris, Sarlit, 1883, in-12 de 181 p. — Prix : 1 fr. 80.

Le titre de ce livre est singulier : Les établissements et les candidats y font la paire. M. A. Teston déclare dans sa préface qu'il ne s'est « aucunement préoccupé des questions d'école ou de coterie. » Est-ce donc pour cela que les *Chansons des rues et des bois* sont rangées parmi « les œuvres immortelles » de Victor Hugo ? Pas un mot de réserve sur les chansons de Béranger, ni sur les poésies de Théophile Gautier. Alfred de Musset est « le poète avide d'idéal, » et c'est tout. M. Teston ne connaît de Victor de Laprade que les *Symphonies*, et il met sur le même pied Brizeux et Turquety. Parmi les romans qu'il signale à ses jeunes lecteurs, je relève les *Mystères de Paris* et le *Juif errant*. Au nombre des romanciers que ne doit pas ignorer un candidat au brevet supérieur, j'ai noté Paul de Kock et son fils, Xavier de Montépin,

Tony Révillon, Gagneur, etc, etc... M. A. Teston, après avoir cité parmi les historiens de notre temps Sismondi, Michelet, Louis Blanc, Henri Martin, etc., porte ce jugement : « L'impartialité la plus absolue a présidé à leurs œuvres... »

En voilà assez sur ce mauvais petit livre. J. V.

Calderan et Gœthe, ou le *Faust* et le *Magicien prodigieux*. Mémoire de D. Ant. Sanchez Moguel, couronné par l'Académie d'histoire de Madrid au concours du centenaire de Calderan de la Barca, traduit en français pour la première fois par J.-G. Magnabal, agrégé de l'Université, membre correspondant de l'Académie royale espagnole et de l'Académie royale d'histoire de Madrid. Paris, Leroux, 1883, gr. in-18 de xxvi-210 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'original du petit livre qui porte ce long titre a été analysé ici même (t. XV, p. 127) et annoncé dans le compte rendu des concours ouverts à l'occasion du centenaire de Calderan. Le sujet proposé par l'Académie d'histoire était celui-ci : « Quelles relations établit la critique historique entre le *Magicien prodigieux* de Calderan et le *Faust* de Gœthe, en consultant les traditions anciennes et les légendes du moyen âge dont ont pu s'inspirer les deux auteurs ? » M. Magnabal nous donne aujourd'hui une traduction française du mémoire couronné et on renvoyait, pour éviter des redites, à l'article que nous indiquions et qui fut écrit d'après le texte espagnol. A. de St-A.

Histoire du bon vieux temps, racontée par le fils d'un paysan..... par Marc Bonnefoy. Paris, H. E. Martin, gr. in-18 de 439 p. — Prix : 5 fr.

J'ai lu ce livre depuis la page 1 à la page 439 ; certes c'est là un supplice que je ne souhaite à aucun de mes lecteurs. Et comme il y a là dedans un fatras inimaginable où l'histoire n'a rien à voir, je ne savais qu'en dire. Roman, il n'est pas empoignant ; histoire, je viens de vous le dire, il n'y en a pas. Tout à coup, à l'avant-dernière page, j'ai trouvé quelques lignes de l'auteur qui résument admirablement son livre. « J'ai puisé les faits et les chiffres que je cite dans Henri Martin, Michelet, Bonnemère, d'autres encore ; je les ai coordonnés, les faisant précéder ou suivre de remarques personnelles, destinées à gagner la conviction du lecteur, à l'engager dans mes sympathies comme dans mes aversions. » Voilà qui est vrai, franc et de bonne foi. Je n'ai rien à y ajouter. A. d'Epron.

Souvenirs d'un jeune franc-tireur, par Eugène Muller, illustrations de Lix. Paris, Ch. Delagrave, 1884, in-8 de 300 p. — Prix : 3 fr.

Le livre de M. Muller décrit la guerre des francs-tireurs de 1870, non telle qu'elle fût en réalité, mais plutôt telle qu'elle aurait dû être. Dans un petit village du Jura, la nouvelle de nos premiers désastres tombe comme un coup de foudre ; un jeune homme du pays a été tué dans une des premières batailles. Aussitôt un ancien soldat de l'Empire, vétéran des guerres d'Espagne, propose de résister à l'envahisseur avec les faibles moyens dont chacun dispose ; une dizaine de volontaires se groupent sous sa direction ; la petite-fille du vétéran, aidée de son chien, servira d'éclaireur. C'est dès lors une campagne d'escarmouches qui commence avec ses péripéties variées : surprises de vedettes dans la forêt, villages qui se font sauter pour ensevelir les Prussiens sous leurs ruines, ruses pour attirer les Prussiens dans des traquenards, etc. Bientôt nos francs-tireurs, se rendant compte

que leurs efforts isolés ne peuvent rien contre le flot montant de l'inva se dirigent vers l'armée de la Loire pour coopérer à ses mouvements prennent part à la défense de Châteaudun, assistent à la descente d'un ballon envoyé de Paris et aident les deux hommes qui le montent à échapper aux Prussiens lancés à leur poursuite ; ils assistent ensuite à la bataille de Beaune-la-Rolande et suivent la retraite de l'armée vers l'Est. En route, ils recueillent un pigeon-messager, frappé à mort par une balle prussienne; le jeune franc-tireur se charge de porter le message à Paris; il traverse la ligne d'investissement déguisé en paysan, non sans recevoir une blessure qui le fait entrer à l'ambulance. Il assiste au siège de Paris, voit les horreurs du bombardement et prend part à la grande sortie de Montretout; il est blessé grièvement. Après la paix, la plupart de nos amis se retrouvent au village plus ou moins éclopés. Ces aventures, bien racontées, sont intéressantes ; le récit est animé d'un ardent patriotisme, et le sentiment religieux n'en est pas exclu. Cet ouvrage se recommande pour les distributions de prix et pour les étrennes aux jeunes gens. Il ne peut que leur inspirer les sentiments les plus élevés.

Vicomte de Bizemont.

Un amiral marseillais. Marseille, 1883, in-8 de 16 p.

L'auteur de ce petit opuscule ne se nomme pas, et nous regrettons son accès de modestie, ne sachant à qui adresser nos éloges. Son but est de offrir à ses compatriotes du Midi l'exemple d'un grand marin qui, par son seul mérite, s'est élevé du rang le plus humble aux plus hautes dignités: le chevalier Paul, vice-amiral du Levant, sous le règne de Louis XIV. Il nous fait espérer d'autres biographies du même genre, et nous ne pouvons que l'encourager à exécuter ce projet ; rien ne peut contribuer davantage au relèvement de notre patrie, que de mettre sous les yeux de la jeunesse française l'exemple des grands hommes de guerre qui furent en même temps de vertueux citoyens. Un excellent esprit religieux anime ces trop courtes pages et s'y associe très heureusement à un ardent patriotisme.

V. de Bizemont.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le comte Joseph-Othenin-Bernard de Cléron d'Haussonville, né à Paris le 27 mai 1809, vient d'y mourir le 29 mai. Homme politique, il se signala par une fidélité inébranlable à la famille d'Orléans. Député de Provins en 1842 et 1846, il fut un des membres les plus actifs de la Chambre. En 1848, rendu à la vie privée, il ne reparut dans l'arène qu'en 1871, comme membre de l'Assemblée nationale, puis comme sénateur. L'œuvre principale à laquelle son nom restera attaché est la Société de protection des Alsaciens-Lorrains demeurés Français, dont il était le président. Membre de l'Académie française en 1869, il prononça, en qualité de directeur, le discours de réception de M. Alexandre Dumas fils, discours resté célèbre par les traits d'une spirituelle critique. Ses Lettres aux Conseils généraux, aux bâtonniers des avocats, au Sénat, causèrent une vive sensation ; et les trois ouvrages qu'il a publiés lui assurent un rang honorable parmi les historiens. — On lui doit: *Histoire de la politique extérieure du Gouvernement français* (1830-1840; avec *notes, pièces justificatives et documents diplomatiques entièrement inédits* (2 vol.

in-8, 1850, Lévy frères; 2me édit.) (2 vol. in-12, 1850, Lévy frères). — *Lettre aux Conseils généraux* (in-18, 1859, Dentu. Extrait du *Courrier du dimanche*). — *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France, avec notes, pièces justificatives et documents historiques entièrement inédits* (4 vol. in-8, 1854-1859, Lévy frères; 2me édit. 4 vol. in-12, 1860, Lévy frères). — *Lettre au Sénat* (in-12, 1860. Dumineray, Études contemporaines). — *Lettre aux bâtonniers de l'ordre des avocats* (in-8, 1860. Lévy fr. Extrait du *Courrier du dimanche*). — *M. de Cavour et la Crise italienne* (in-8, 1862. Lévy frères). — *L'Église romaine et le premier empire, 1800-1814, avec notes, correspondances diplomatiques et pièces justificatives entièrement inédites* (5 vol. in-8, 1868-1870, Lévy frères). — *Discours de réception de M. d'Haussonville; Réponse de M. Saint-Marc-Girardin, directeur de l'Académie française, lus à la séance publique du 31 mars* 1870 (in-8, 1870, Didier et Cie). — *La France et la Prusse devant l'Europe, lettre adressée aux journaux de Paris* (in-8, 1871, Sauton. — *Discours en réponse au discours de réception de M. Camille Rousset*, 2 mai 1872). — *Discours en réponse au discours de réception de M. Alexandre Dumas à l'Academie française*, 11 février 1875. — *Souvenirs et mélanges* (in-8, C. Lévy, 1878). — *Un programme de gouvernement; Où en sommes nous?* et *ce qu'il y aurait à faire.* (in-8. Lévy, 1883).

— M. Charles-Adolphe Wurtz, né à Strasbourg, le 26 novembre 1817, mort à Paris le 13 mai, était un des chimistes français les plus savants et le chef de l'école atomiste. Reçu docteur à Strasbourg, il vint à Paris et successivement devint préparateur du cours de chimie organique, chef des travaux chimiques à l'Ecole des arts et manufactures, agrégé, professeur à l'Institut agronomique de Versailles, professeur titulaire du cours de chimie médicale et doyen de la Faculté, membre de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences; il était sénateur et grand officier de la Légion d'honneur. Plusieurs discours ont été prononcés sur sa tombe, par M. Bouchardat au nom de la Faculté de médecine, M. Friedel au nom de l'Académie des sciences, M. Trooste au nom de la Faculté des sciences. — Voici la liste de ses ouvrages : Mémoires insérés depuis 1842 dans les *Annales de chimie et de physique* et le *Répertoire de chimie pure* qu'il a dirigé depuis 1858. — *Mémoires sur les ammoniaques composés* (1850). — *La Théorie des atomes dans la conception générale du monde.* Discours d'inauguration de la 3me session de l'Association française pour l'avancement des sciences (Lille, 20 septembre 1874; suivi de l'éloge de Laurent et de Gerhardt (Société des Amis des sciences, 13 mars 1862), et de de l'éloge de Soubeiran (Faculté de médecine, 15 novembre, 1859) (in-12, 1874. G. Masson; 2e éd., 1879, Baillière). — *Sur l'insalubrité des résidus provenant des distilleries et sur les moyens proposés pour y remédier.* Rapport présenté aux comités réunis d'hygiène publique et des arts et manufactures (in-8, 1859, J.-B. Baillière et fils. Extrait des *Annales d'hygiène publique*). — *Leçons de philosophie chimique* in-8, 1864, Hachette et Cie). — *Traité élémentaire de chimie médicale, comprenant quelques notions de toxicologie et les principales applications de la chimie à la physiologie, à la pathologie, à la pharmacie et à l'hygiène* (2 vol. in-8, 1864-1865, V. Masson et fils. T. I. Chimie inorganique. T. II. Chimie organique). — *Leçons élémentaires de chimie moderne.* 3me édit., revue et augmentée, avec figures dans le texte (in-12, 1875, G. Masson. La 1re édit. est de 1866 et la 2e de 1871). — *Histoire des doctrines chimiques* (1868 gr. in-8); introduction au *Dictionnaire de chimie pure et appliquée.* — *Histoire des doctrines chimiques depuis Lavoisier jusqu'à nos jours* (in-8, 1868. Hachette et Cie. Extrait du *Dictionnaire de chimie pure et appliquée* dont il forme le *Discours préliminaire*;

2e édit, in-12, 1869. Hachette et Cie). — *Dictionnaire de chimie pure et appliquée, comprenant : la chimie organique et inorganique, la chimie appliquée à l'industrie, à l'agriculture et aux arts, la chimie analytique, la chimie physique et la minéralogie* (gr. in-8, 1868-1877. Fascicules 1 à 24. Hachette et Cie). Le même, 1878 et 1879, Hachette. Supplément, 1er fasc., 1880. Hachette. — *Traité élémentaire de chimie médicale, comprenant quelques notions de toxicologie et les principales applications de la chimie à la physiologie, à la pathologie, à la pharmacie et à l'hygiène* (2e édit., 1868-1875. G. Masson. T. I. Chimie organique, 1875. T. II. Chimie inorganique, 1868. La 1re édit. est de 1864-65). — *Les hautes études pratiques dans les universités allemandes.* Rapport présenté à Son Exc. M. le Ministre de l'instruction publique (in-4, 1869 et 17 pl., 1870. Imprimerie impériale). — *Agenda du chimiste à l'usage des Ingénieurs, Physiciens, Chimistes, Fabricants de produits chimiques, Pharmaciens, Essayeurs de commerce, Distillateurs, Agriculteurs, Fabricants de sucre, Teinturiers, Photographes, etc.* Préface de Ad. Wurtz (in-16, Hachette, 1878). — *Traité de chimie biologique.* 1re partie (in-8, Masson, 1880). — *Les hautes études pratiques dans les universités d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie.* Deuxième rapport présenté à M. le ministre de l'instruction publique (Berlin ; Buda-Pesth ; Graz ; Leipzig ; Munich, in-4 avec 19 pl., G. Masson, 1882).

— M. Louis-Théophile Rozenweig, archiviste du Morbihan, ancien élève de l'école des Chartes, archiviste-paléographe, est mort le 29 janvier dernier. A la mémoire de ce savant si modeste, et en même temps si laborieux, M. l'abbé Chauffier a consacré dans la *Revue de Bretagne et Vendée* (numéro de février 1884) une longue et consciencieuse notice. Nous y renvoyons nos lecteurs ils y trouveront la liste des travaux de M. Rosenweig; et une appréciation fort juste de ce caractère de savant, si vraiment élève de l'École des Chartes, par suite aimant et respectant le passé.

— M. l'abbé Jules-René Menu, né à Noircourt (Aisne), est mort à Paris le 26 mai à l'âge de quarante-cinq ans. Il avait débuté comme docteur en théologie, licencié ès lettres, supérieur du collège ecclésiastique de Saint-Charles, de Chauny, et éiait devenu premier aumônier du Lycée Louis-le-Grand. Ce prêtre distingué, qui avait prêché dans un grand nombre de paroisses de Paris, était auteur d'un ouvrage remarquable sur le droit *canon au onzième siècle*, et de plusieurs discours sur l'éducation.

— Charles Tauchnitz, le libraire de Leipzig qui avait édité les éditions stéréotypées des classiques latins, grecs et orientaux, celle du Koran, celle de l'Ancien Testament, etc., vient de mourir. En 1865, il avait vendu ses éditions classiques et ses dictionnaires des langues sémitiques à la maison Otto Holtze et ses publications théologiques à la maison Ernest Bunck de Leipzig. Il a pour cousin le baron Bernhardt de Tauchnitz, chef de la seconde maison de ce nom, célèbre par les *British Authors*. Charles était à la tête de la plus ancienne, fondée en 1796.

Institut. — *Académie française.* — Dans sa séance du 13 mai, l'Académie française a décerné le premier prix Gobert à M. Léon Gautier pour son livre : *La Chevalerie*, et le second prix à M. René de Maulde pour son livre *Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry*.

Académie des sciences. — L'Académie a tenu sa séance publique annuelle le 5 mai, sous la présidence de M. Blanchard. Après le discours du président et la proclamation des prix, lecture a été donnée des éloges de Charles et Henri Deville, par M. J.-B. Dumas; puis M. J. Bertrand a lu l'éloge de Victor Puiseux.

Voici le résultat du concours :

Géométrie. — Prix Francœur : M. Emile Barbier.

Mécanique. — Prix extraordinaire de 6,000 fr. : partagé entre MM. Taurines (3,000 fr.), M. Germain (2,000 fr.), M. A. de Magnac (1,000 fr.) — Prix Poncelet : partagé entre M. L. Francq, pour perfectionnements à la machine à vapeur sans foyer de M. Lamm, et M. le capitaine Renouf, de la compagnie des paquebots transatlantiques, pour son cercle à niveau automatique, destiné à simplifier les observations des hauteurs à la mer. — Prix Plumey : M. Jacquemier, pour différentes inventions de mécanique. — Prix Fourneyron : M. Marcel Déprez : transport électrique de la force.

Astronomie. — Prix Lalande : MM. Bouquet de la Grye, de Bernardières, Courcelle-Seneuil, Fleuriais, Hatt, Perrottin, Bassot, Bigourdan, Callandreau, chef des expéditions françaises qui ont été observer le passage de Vénus sur le soleil le 6 décembre 1882. — Prix Valz : M. Stephan, de Marseille, pour ses études sur les nébuleuses.

Statistique. — Prix Montyon : M. Ch. Nicolas, pour son livre : *les Budgets de la France.* Mention honorable : M. Arsène Thévenot.

Chimie. — Prix Jecker : M. Etard : remarquables travaux de chimie. — Prix Lacaze : M. Cailletet, correspondant de l'Institut, pour ses beaux travaux sur la liquéfaction des gaz.

Géologie. — Grand prix des sciences physiques : M. Fontannes, pour son étude du bassin tertiaire du sud-est de la France ; M. Péron, pour son *Essai d'une description géologique de l'Algérie.*

Botanique. — Prix Barbier : M. Joanne Chatin : recherches sur la trichinose. — Prix Desmazières : MM. Bonnier et Mangin : recherches sur la respiration et la transpiration des champignons. — Encouragement de 500 fr. à M. Klein, professeur à Budapest, pour ses recherches sur les cristalloïdes des algues marines. — Prix de la Fons-Mélicocq : Encouragement de 500 fr. à M. Ch. Magnier, pour ses travaux de botanique. — Prix Bordin : M. Costantin, de Bordeaux : observations et expériences relatives à l'influence qu'exerce la trichine sur la structure des organes végétatifs. Encouragement de 1,000 fr. à deux mémoires anonymes.

Agriculture. — Prix Morogues : M. Duclaux, pour ses recherches de chimie biologique et son livre : *les Ferments et les Maladies.*

Anatomie et zoologie. — Grand prix des sciences physiques : M. H. Viallanes. Question posée : Développement histologique des insectes pendant leurs métamorphoses. — Prix Bordin : M. Grand'Eury, de Saint-Etienne. Question posée : Paléontologie botanique et zoologique de la France ou de l'Algérie.

Médecine et Chirurgie. — Prix Montyon . M. Constantin Paul : diagnostic et traitement des maladies du cœur (2,500 fr.) ; M. Henri Roger : recherches cliniques sur les maladies de l'enfance (2,500 fr.) ; M. E. Vallin, pour son ouvrage : *Traité des désinfectants et de la désinfection* (2,500 fr.). Mentions honorables : MM Napias et A.-J. Martin pour l'ouvrage : *Étude et progrès de l'hygiène en France de 1874 à 1882* (1,500 fr.; MM. Dubar et Ch. Rémy, pour le mémoire : *Absorption par le péritoine* (1,500 fr.); M. Denucé, de Bordeaux, pour un volume : *Traité clinique de l'inversion utérine* (1,500 fr. — Citations : MM. Berne, Certes, Huchard, Polaillon, Réal, Rossignol. — Prix Bréant : M. A. Fauvel : *Étiologie du choléra* (5,000 fr.) ; MM. Strauss, Roux, Nocard, Thuillier, membres de la mission du choléra en Égypte (10,000 fr.). — Prix Godard : MM. Guilliot, de Reims : *Anatomie, physiologie, pathologie des vésicules séminales.* Mention honorable : M. Desnos, lithotricie à séances prolongées. — Prix Chaussier : M. Legrand du Saulle, pour ses

différents ouvrages sur la médecine légale. — Mentions honorables à LL. Layet : *Hygiène et maladie des paysans*, M. A. Luton : *Études de thérapeutique avec applications aux maladies les plus usuelles*. — Prix Lallemand : encouragements à M. Ball : *Leçons sur les maladies mentales*; M. Vinay : *Leçons chimiques sur les maladies mentales et les maladies nerveuses*. — Prix Montyon : M. Paul Regnard : *Variations pathologiques des constructions respiratoires*. — Prix Lacaze : M. Balbiani : Travaux d'embryogénie et de physiologie générale.

Locomotion aérienne. — Prix Penaud : M. G. Tissandier : Ballon dirigeable à hélice, mu par l'électricité; M. Duroy de Buignac : Aérostat mixte; M. Tatin : Hélice pour ballon.

Prix généraux. — Prix Trémont : M. Morin : Inventions mécaniques. — Prix Gegner : MM. Lescarbault et Ch. Brame. — Prix Petit d'Ormoy : Sciences mathématiques : M. Gaston Darboux, pour ses nombreux mémoires de mathématiques. — Prix Petit d'Ormoy : Sciences naturelles : M. H. Filhol, travaux considérables d'histoire naturelle. Mémoires divers. — Prix Petit d'Ormoy. Sans désignation spéciale : Médaille d'honneur : MM. Parfait, Antoine, Jacquet, Bourget, Gibory, Vincent, Huas, Robinet de Plas, H. Filhol, P. Fischer, de Folin, Marion, E. Perrier, L. Vaillant, Ch. Brongniart, G. Poirault, qui ont pris part à l'expédition scientifique du Talisman. — Une médaille est également accordée à chacun des savants qui, pendant l'année 1883, ont pris part, à la baie d'Orange et à bord du navire *le Manche*, aux travaux de l'expédition du cap Horn : MM. Martial, Cousin, Seneuil, Payen, Lephay, Le Cannelier, Hyades, Doze, de Lajarte, de Carlat, de la Monneraye, Hahn, Féart, Lebrun, Hariot et Sauvinet. — Prix fondé par Mme la marquise de Laplace : M. A. Rateau, né à Royan, sorti le premier de l'École polytechnique en 1883 et entré en qualité d'élève ingénieur à l'École des mines.

Académie des sciences morales et politiques. — Dans sa séance du 5 mai, l'Académie a, sur la proposition de la section de philosophie, décerné le prix Victor Cousin (6,000 fr.), dans le concours sur le *Scepticisme antique*, à M. Victor Brochard, professeur de philosophie au lycée Condorcet, et une récompense honorable de 4,000 francs à M. Picavet, ancien instituteur primaire, agrégé de philosophie et bibliothécaire à la Faculté des lettres de Paris. Pour le cours sur le *Stoïcisme* (autre prix Victor Cousin), l'Académie a décerné une récompense de 1,000 francs au mémoire n° 4, dont l'auteur ne s'est pas encore fait connaître.

— Dans sa séance du 10 mai, l'Académie a procédé à la nomination d'un correspondant de sa section d'économie politique, en remplacement de M. Farr, décédé. La section présentait, en première ligne, M. Fawcett; en seconde ligne, M. Walker; en troisième ligne, M. Messidaglia. M. Fawcett a été élu à l'unanimité.

École des Chartes. — D'après un décret communiqué à l'Académie des inscriptions dans sa séance du 9 mai, les professeurs à l'École des Chartes, au lieu d'être nommés directement par le ministre, lui seront présentés sur une liste dressée par les professeurs, le conseil de perfectionnement et l'Académie des inscriptions. Le ministre pourra faire passer en outre un candidat de son choix. Cette mesure permet le cumul du mandat de député avec les fonctions de professeur.

Société des antiquaires de France. — Dans la séance du 14 mai, M. le vicomte J. de Rougé a présenté des photographies de quelques-unes des peintures murales retrouvées il y a quelques années au château de Lasc

(Sarthe). Elles datent du seizième siècle : les peintures murales civiles de cette époque sont très rares en France. Outre des scènes allégoriques, on y retrouve des sujets bibliques tels que l'arche de Noé, l'histoire de Joseph, etc. Un panneau, malheureusement endommagé, représentait la dame du Lude, Magdeleine d'Illiers, recevant le manteau taché du sang de son mari, Jacques de Baillon, blessé mortellement à la bataille de Pavie en 1525. Ces peintures murales, remarquables à bien des points de vue, n'avaient pas encore été reproduites.

Société de l'histoire de France. — Le mardi 20 mai dernier, la Société a fêté le cinquantième anniversaire de sa fondation. Dans la journée, à 4 heures, a eu lieu la séance publique annuelle. M. Delisle a pris la parole comme président, et, après avoir rappelé le jour de fête qui réunissait les membres de la Société, a fait l'éloge des morts de l'année. En tête il a nommé Monsieur le Comte de Chambord, « ce prince qui pouvait dire de l'histoire de France qu'elle était l'histoire de sa famille. » On sait que Monsieur le comte de Paris a bien voulu se faire inscrire tout récemment sur les listes de la Société. Le soir, à l'Hôtel continental, après un grand banquet, M. Delisle a porté la santé du sympathique secrétaire de la Société, le vénérable M. Jules Desnoyers, qui depuis cinquante ans soutient la Société de son infatigable érudition, et dont le nom était tout naturellement associé à l'anniversaire qu'on célébrait. Puis M. le duc de Broglie a prononcé, avec un charme exquis, un discours qui a été accueilli par les plus chaleureux applaudissements.

Concours. — Au concours régional d'Orléans, qui s'est ouvert le 21 mai, a eu lieu une exposition intéressante de pièces tirées des archives départementales ou des collections particulières : telles sont la Charte de fondation de l'Université, 1312; les Statuts donnés par Clément V, 1307; une lettre de van Gisen, fondateur de la bibliothèque de la nation germanique, etc. MM. de Molandon, Farry et Herluison ont exposé différents livres des plus curieux : le Pyrrhus d'Anglebernies, (1517) ; les Coutumes d'Orléans, (1583); des livres protestants, etc.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 2 mai, M. Diard a achevé la lecture d'un mémoire de M. le capitaine G. Marnier consacré à l'étude de la route conduisant de Samosate au Zeugma. — Dans les séances des 9 et 16 mai, M. Casati a lu un mémoire sur les origines étrusques du droit romain. — Dans la séance du 9, M. Dieulafoy a fait une communication relative à plusieurs mots perses qu'on trouve gravés sur des monuments de l'époque des Achéménides à Persépolis et à Suse; M. Michel Bréal a lu une note sur les mots latins tirés du grec et arrivés de très bonne heure à Rome par transmission populaire. — Dans les séances du 16, M. Léon Heuzey a communiqué un travail sur la stèle chaldéenne dite *des Vautours*. — Dans la séance du 30, lecture a été donnée d'un rapport de M. Tissot sur des inscriptions envoyées par M. Charmannes.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 3 mai, M. Gréard a rendu compte de sa mission comme délégué aux fêtes du troisième centenaire de la fondation de l'Université d'Edimbourg. — Dans les séances des 3 et 10 mai, la discussion s'est poursuivie sur la communication de M. Liégeois relative à la *Suggestion hypnotique;* M. Paul Janet a pris très longuement la parole. — Dans les séances des 17 et 24 mai, M. de Boutarel a repris la lecture d'un mémoire sur la France et la concurrence étrangère, et M. Boutmy celle de son mémoire

sur les précautions à prendre dans l'étude des constitutions étrangères. » ture terminée dans la séance du 31.

Archives nationales et départementales de France. — Par un projet de loi portant modification de l'exercice 1884 dans les chapitres des Ministères de l'Intérieur et de l'Instruction publique, et par deux décrets du 21 mai 1884, insérés dans le dernier numéro de la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (t. XLV p. 125 et suiv.), le service des Archives départementales est transféré du Ministère de l'Intérieur au Ministère de l'Instruction publique; des inspecteurs généraux des Archives et Bibliothèques sont nommés, au nombre de quatre, réunissant ainsi dans leurs attributions le service des Archives et celui des Bibliothèques, précédemment séparés. MM. Baudrillart, Servois, Lacombe et Ulysse Robert conservent leurs fonctions, dont ils vont étendre l'importance.

Les Archives du Vatican. — Par un *Motu proprio* en date du 1er mai, le pape Léon XIII a promulgué un règlement spécial pour les archives du Vatican, et a institué une école de paléographie et d'histoire comparée. Le Saint-Père a confié l'exécution de sa volonté au cardinal Hergenrother, archiviste du Saint-Siège, auquel il a adressé la lettre suivante :

« Monsieur le cardinal, l'importance particulière des études historiques critiques pour la défense de l'Église et du Siège apostolique Nous a déterminé, dès le commencement de Notre Pontificat, à ouvrir aux recherches des hommes d'études les archives du Vatican. Nous avons disposé tout d'abord qu'un cardinal de la sainte Église en prendrait la direction, avec la mission de donner une impulsion efficace à l'étude des monuments historiques et aux méthodes apologétiques. Nous avons autorisé le cardinal archiviste à apporter, pour la commodité des érudits, certains tempéraments à l'ancienne discipline des archives pontificales, et Nous avons ordonné qu'une salle d'études contiguë serait ouverte à l'usage de ceux qui seraient à s'appliquer à l'examen critique des vieux documents.

« Ce n'est pas tout : témoin de l'abus qui se fait de l'histoire au détriment de la vérité et de la religion, Nous nous sommes proposé d'en promouvoir l'étude impartiale, et par Notre lettre du 18 août 1883, Nous avons fait appel au zèle et à la science de trois illustres membres du Sacré Collège, pour qu'ils s'emploient, avec le concours d'hommes distingués, à des travaux historico-apologétiques, en se basant sur les actes authentiques du Pontificat et de l'Église explorés dans leur source même.

« Mais, pour rendre cette étude encore plus fructueuse, Nous avons résolu d'ouvrir auprès des mêmes archives une école spéciale de *paléographie et d'histoire comparée*, au moyen de laquelle le jeune clergé pourra s'initier comme il convient des trésors d'une solide érudition et se perfectionner dans les exercices de la saine critique. En même temps, il nous a paru que le moment était venu de donner à Nos archives une organisation plus conforme à leur but, par des règles appropriées de discipline intérieure et extérieure, et Nous avons ordonné qu'un nouveau règlement fût élaboré.

« Ce règlement, sanctionné par Notre *Motu proprio* spécial du 1er mai courant, établit les règles qui devront régir dorénavant les archives mêmes, la salle d'études et l'école d'histoire et de paléographie, et Nous Nous reposons sur vous, monsieur le cardinal, pour en assurer la complète exécution.

« Donné dans Notre palais du Vatican, le 15 mai 1884.

« Léon XIII, pape. »

L'Auteur de l'Imitation de Jésus-Christ. — On formerait une bibliothèque considérable en réunissant les ouvrages qui, en diverses langues, ont discuté

la question, jusqu'ici insoluble : quel est l'auteur du livre immortel de l'*Imitation*. La discussion est toujours ouverte, et voici un nouvel investigateur qui se présente dans l'arène, M. L. A. Whentley; il vient d'insérer dans une publication anglaise mensuelle, *The Bibliographer* (mai 1884), une notice que nous devons nous borner à indiquer, sans en discuter les conclusions. On connaît trois copies de l'*Imitation* exécutées par A Kempis : deux, datées de 1441 et de 1456, se trouvent à la Bibliothèque royale de Bruxelles; la troisième, sans date, est conservée à Louvain. Ces trois manuscrits, partie sur parchemin, partie sur papier, sont reliés avec d'autres ouvrages dont Thomas est incontestablement l'auteur.

Parmi les champions d'A Kempis, il faut signaler M. Edmond Waterton, qui a étudié à fond cette controverse (*Ecclesiastical Biography*, t. III, p. 375) et qui a fait preuve de son admiration pour l'*Imitation* en formant une collection spéciale où se trouvent plus de mille éditions différentes et cinq manuscrits. A Kempis a trouvé d'autres partisans dans la Grande-Bretagne : M. Ketlewell, dans une brochure (*Authorship of the Imitation*), le professeur Linisay dans l'*Encyclopædia Britannica*, l'auteur anonyme d'un article dans la *Dublin Review* (*A new Light on an old Question*) sont tous favorables au religieux flamand.

Le problématiqne Gersen, auquel les Bénédictins ont voulu faire honneur de l'*Imitation*, a d'ailleurs trouvé un avocat sérieux dans la personne d'un Allemand, M. Célestin Wolfsgruber, qui, dans un volume publié à Augsbourg en 1880, fait preuve d'une érudition étendue, décrit en détail les manuscrits et donne la liste des ouvrages relatifs à la question toujours discutée.

Un moine anglais, auteur de divers écrits ascétiques et qui vivait vers la fin du quatorzième siècle, John Hilton, a été mis en avant par M. Coolidge (*Notes and Queries*, mars 1881), mais cette attribution ne repose que sur de bien faibles fondements.

M. Wheatley mentionne un travail curieux de M. Spitzen : *Les Hollandismes de l'Imitation* (Utrecht, 1884) : 350 expressions ou tournures de phrase sont signalées comme indiquant, pour l'*Imitation*, un écrivain flamand, et, circonstance notable, un assez grand nombre de ces idiotismes se retrouve dans les autres traductions d'A Kempis; c'est incontestablement lui qui, aux yeux de toute personne abordant impartialement la question, restera l'auteur du plus admirable des écrits religieux : telle est la conclusion que formule l'auteur de l'article du *Bibliographer*.

Les Bibliothèques de feu le baron James de Rothschild. — Personne, dans le monde qui aime les livres, n'ignore que l'éminent bibliophile, dont nous venons de transcrire le nom, avait réuni, à grands frais, une des collections les plus précieuses qu'un particulier ait jamais possédée. Les plus beaux exemplaires des volumes les plus rares y brillaient en nombre ; l'ancienne poésie française, les plaquettes devenues introuvables du seizième siècle, y tenaient une large place, à côté des plus admirables de ces reliures qu'on se dispute aujourd'hui avec acharnement. Ces trésors ne seront pas dispersés : pour que les amateurs et les bibliographes en connaissent l'existence, il se prépare un catalogue dont l'apparition sera un évènement dans les paisibles régions de la bibliophilie et de la science des livres ; la rédaction a été confiée, nous le croyons du moins, à M. Emile Picot, auquel on doit une excellente *Bibliographie cornélienne* ; elle ne pouvait être remise en de meilleures mains. L'impression du premier volume sera prochainement terminée. M. James de Rothschild ne se bornait pas à rassembler des livres du plus grand prix; il consacrait à de minutieuses recherches bibliogra-

phiques les rares loisirs que lui laissaient les affaires les plus actives. Les derniers volumes de l'important recueil des *Anciennes poésies françaises du quinzième et seizième siècles* attestent l'étendue des travaux auxquels il se consacrait en collaboration, avec de M. Anatole de Montaiglon.

Légende cosmogonique. — M. le comte de Charencey continue ses savantes recherches sur les traditions américaines. Sous ce titre : *Une légende cosmogonique* (Le Havre, Lepelletier, 1884, in-8 de 48 p.), il vient de faire paraître une curieuse dissertation sur les antiques croyances relatives à la création du monde, à celle de l'homme et au déluge. L'existence de rapports entre les deux hémisphères lui semble un fait incontestable, mais ces relations n'ont pas dû être constantes. « Evidemment, dit-il, tout le nouveau continent a été peuplé à des reprises différentes par des tribus qui ont passé le détroit de Behring, et les savants sont aujourd'hui à peu près d'accord pour faire de la Sibérie et des régions de l'Asie orientale le berceau primitif de la race cuivrée. » Le terrain cosmogonique propre au Japon et aux îles de la Polynésie et où Dieu tira le monde de l'eau comme un poisson au moyen d'un instrument de pêche semble prodigieusement curieux. La version que M. de Charencey appelle continentale paraît avoir une origine plus complexe, mais sans doute remonte elle-même à une époque fort reculée. Nous ne pouvons ici suivre M. de Charencey dans toutes ses investigations, et il ne nous est guère possible que d'attirer l'attention de nos lecteurs sur cette curieuse brochure. Espérons que notre érudit collaborateur réunira un jour ensemble tant d'importants travaux.

La Légende de la montagne rouge. — Sous ce titre vient de paraître une intéressante brochure (Paris, Maisonneuve frères et Ch. Leclère. Extrait du t. XVII (15 janvier 1884) de la *Revue de linguistique et de philologie comparée*). C'est une légende çivaïste publiée d'après une version de l'Inde méridionale. Elle forme le premier chant de l'*Arunâsalapurâna* tamoul, et notre collaborateur M. Gérard Devèze, qui l'a traduite avec la plus grande fidélité, pense que les mythologues pourront en tirer profit pour leurs études sur la doctrine çivaïste. Cette légende était destinée à affirmer la suprématie de Çiva sur Brahmâ et Vishnu. Ceux-ci commencent par se disputer avec rage sur leurs mérites respectifs et finissent même par se battre. Alors Çiva se présente, sous la forme d'une colonne de feu étincelante, aux deux rivaux, qui ne perdent pas pour si peu la tête, et qui jurent de connaître le sommet et la base de cette colonne. Brahmâ prend la forme d'un cygne et s'envole dans les airs, mais il ne put parvenir jusqu'au sommet. Vishnu, devenu sanglier, et s'étant mis à creuser la terre, n'est pas plus heureux et ne peut pénétrer jusqu'à la base de la colonne. Nos deux rivaux, Brahmâ et Vishnu, forcés l'un de redescendre, l'autre de remonter sur la terre, oublient leurs querelles. Vishnu reconnaît qu'il a eu affaire au dieu Çiva et il est rempli d'allégresse. Quant à Brahmâ, il est obligé d'implorer la pitié du Dieu, et il finit par l'obtenir. Çiva est ensuite adoré et sa suprématie rendue manifeste. Cet épisode de la légende çivaïste est intéressant au point de vue de la science des religions, et les Orientalistes ne le liront pas sans intérêt, malgré l'exagération et les périphrases excessives de certaines strophes. — G. de Ch.

L'École normale de l'an III. — M. l'abbé Allain, qui a mérité par ses nombreux et excellents travaux sur l'histoire de l'enseignement la réputation d'un spécialiste de grande autorité, vient d'écrire un nouveau chapitre de cette histoire (*L'œuvre scolaire de la Révolution. L'Ecole normale de l'an III*, par Ernest Allain, archiviste du diocèse de Bordeaux. Extrait de la Revue de

estions historiques, avril 1884. Paris, V. Palmé, 1884, grand in-8 de 46 p. é à 25 exemplaires). M. Allain a raconté avec des textes l'histoire de cette ole normale de l'an III « dont on parle beaucoup et qu'on connaît si u. » Il n'a pas jugé inutile « d'aller une bonne fois au fond des choses » d'entrer dans d'assez longs détails. De ces détails patiemment recueillis, bilement groupés, sagacement interprétés, il résulte que l'Ecole normale l'an III — qu'il faut bien se garder de confondre, comme on le fait trop ivent, avec notre grande Ecole normale supérieure, — était seulement stinée à former le corps des instituteurs primaires, idée qui avait eu un mmencement d'exécution sous l'Ancien Régime. De ces mêmes détails il ulte encore que l'entreprise de la Convention ne fut pas assez étudiée, ez sagement conduite; que le but à atteindre ne fut pas indiqué avec assez précision et que les moyens employés ne permirent pas de réaliser les pérances des fondateurs de l'établissement. Le récit de M. Allain, net et ide partout, ne laisse subsister aucun doute sur le peu de valeur de nstitution tant vantée et sur l'inanité des résultats attendus. Encore une gende qui s'en va! — T. DE L.

LA PROCESSION DES RAMEAUX AU MANS. — M. Robert Triger a publié dans la *vue historique et archéologique du Maine* (1883, 5e et 6e livr.) des recherches r la corporation des Mezaigers et les francs bouchers du Mans. L'honneur ceux-ci était d'avoir délivré un crucifix miraculeux enlevé par les Norands, et en mémoire de ce fait ils avaient le droit de l'escorter dans une ocession, restée célèbre au Mans, depuis la cathédrale jusqu'à Saint-Vinnt. Cette procession dure encore de nos jours, et M. Triger la fait remonter squ'au temps du comte Hélie de la Flèche et de l'évêque Hildebert au izième siècle. Les textes précis font défaut; mais le soin avec lequel l'auur a traité ce point délicat, fait qu'avec lui et comme lui nous admettrons tte origine reculée. Les nombreux documents mis en lumière comme èces justificatives et les détails donnés sur une des plus importantes corprations ouvrières, rendent ce travail des plus intéressants.

LA CONVERSION D'UN MINISTRE PROTESTANT. — Notre excellent collaborateur . Tamizey de Larroque vient de publier dans la *Revue de l'Agenais* une cueuse plaquette intitulée : *La conversion du sieur de Remereville* (Bourdeaux, . de La Court, 1620, in-8 carré de 14 p.). Cette brochure, inconnue à tous s bibliographes, n'a passé dans aucune vente, et M. Tamizey de Larroque n possède le seul exemplaire connu. Ce Remerville ou Remereville était une famille où « il était de tradition de changer de religion et surtout de e point, en cela, faire les choses à demi. » Il est vrai que chaque changement de religion leur rapportait au moins un bénéfice pécuniaire. La naration dont nous nous occupons est écrite dans le style emphatique de l'époque; mais elle contient des détails curieux, non seulement pour les mateurs de notre histoire provinciale, mais pour ceux qu'intéressent les rises religieuses qui précédèrent l'édit de Nantes.

LES VARIÉTÉS GIRONDINES. — Le *Polybiblion* a annoncé il y a quelques anées la publication des premiers fascicules des *Variétés girondines* de M. Léo rouyn. L'infatigable érudit poursuit son œuvre avec une admirable régularité et chaque année voit paraître une livraison de près de deux cents pages. a septième vient d'être donnée au public (*Variétés girondines ou essai historique et archéologique sur la partie de l'ancien diocèse de Bazas renfermée entre a Garonne et la Dordogne.* Extrait des Actes de l'Académie de Bordeaux. Bordeaux, Féret et fils, 1884; Paris, H. Champion, t. III, p. 1-192, in-8, fig.). Elle est ornée de sept eaux-fortes à la fois exactes et pittoresques et de dix-

neuf dessins dans le texte et fournit les renseignements les plus nouveaux et les plus complets sur huit paroisses et sur l'abbaye de Blasimont, de l'ordre de Saint-Benoît. Les documents inédits, empruntés non seulement aux dépôts publics mais à de nombreuses et riches collections particulières, ont été à peu près exclusivement mis à contribution. Les monuments ont été étudiés en détail et dessinés par l'auteur, qui les décrit avec la compétence d'un archéologue consommé et un sens artistique très délicat et très sûr. L'histoire des paroisses, des maisons nobles, des familles notables est racontée tout au long. M. Léo Drouyn a l'habitude d'épuiser la matière : son ouvrage, très supérieur aux *Variétés bordeloises* de Beaurein dont il a emprunté le titre et dont il a notablement perfectionné la méthode, est des meilleurs modèles que puissent se proposer les écrivains qui s'occupent d'histoire provinciale. Ajoutons que notre auteur va donner bientôt à la Société des Archives historiques de la Gironde le tome II des *Comptes de l'archevêché de Bordeaux au quatorzième siècle* avec un méthodique résumé et un copieux index : deux forts volumes in-4 transcrits de la même main sur le manuscrit original et publiés en deux ans, sans préjudice d'autres travaux artistiques et littéraires : c'est une belle contribution aux études historiques apportée une fois de plus par le très modeste et très savant archéologue bordelais. — E. Allain.

Notice sur Pierre Milhard. — Qui donc aujourd'hui connaît Pierre Milhard dont l'auteur d'une histoire inédite de la Gascogne, le Père Bergaillard, dit que les ouvrages se répandirent dans toute la France : *tot varia volumina quæ totam Galliam pervagata sunt ?* Le nom de Milhard manque à tout nos recueils biographiques et bibliographiques, depuis le Moreri jusqu'au *Manuel du Libraire*. Les curieux qui, désormais voudront faire complète connaissance avec cet écrivain si oublié, n'auront qu'à lire la brochure du délicat lettré sous le nom d'emprunt duquel tout le monde savant a reconnu le nom réel (*Notice sur Pierre Milhard, abbé de Simorre et prieur de Saint-Dode au diocèse d'Auch*, par Ant. de Lantenay, membre correspondant des Académies de Metz et de Dijon. Auch, G. Foix, 1884, gr. in-8 de 16 p. Extrait de la *Revue de Gascogne*. Tiré à 100 exemplaires.) M. de Lantenay nous apprend que Pierre Milhard naquit à Simorre (diocèse d'Auch), à 17 kilomètres de Lombez; qu'il fut élevé dans le monastère bénédictin de sa ville natale; qu'il devint prieur titulaire de Saint-Dode en 1593; abbé de Simorre la même année, et qu'il mourut en odeur de sainteté vers la fin de février 1627. Après l'exacte biographie vient l'exacte bibliographie. M. de Lantenay énumère, décrit et apprécie les divers ouvrages de Milhard dont le plus important est *le Vray Guide des curez, vicaires et confesseurs* (Toulonse, 1604). Non seulement l'habile critique donne sur cet ouvrage tous les détails que les plus exigeants bibliographes peuvent désirer, mais encore il retrace l'histoire des contestations dont fut l'objet ledit ouvrage censuré en 1619 par la Sorbonne, censuré de nouveau en 1624 par le cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, et qui a été cité par Pascal dans sa douzième *Provinciale*. Quand les continuateurs de la grande *Histoire littéraire de la France* arriveront aux premières années du dix-septième siècle, ils trouveront toute faite la notice sur Pierre Milhard, et ils n'auront qu'à l'emprunter à leur modeste et savant devancier. — T. de L.

Le Testament du cardinal d'Angennes. — Dom Paul Piolin a retrouvé dans les archives de la famille d'Angennes un important document souvent mentionné par les historiens français et italiens, mais qui n'avait pas encore

été publié (*Testament du cardinal Charles d'Angennes*, 1587, par le R. P. Dom Paul Piolin, prieur de l'abbaye de Solesmes, président de la Société historique et archéologique du Maine (Mamers, 1884, brochure grand in-8 de 14 p. extraite de la *Revue historique et archéologique du Maine*). Le savant religieux a fait précéder le testament d'une notice parfaite dans sa brièveté sur Charles d'Angennes de Rambouillet, né le 20 octobre 1530, évêque du Mans de 1556 à 1587, mort le 23 mars de cette dernière année, à Corneto, où il fut empoisonné et ensuite étranglé par un de ses serviteurs, Claudio Lupi, mentionné en ces termes dans le testament : « Je donne et laisse à Claude Lupi, mon maistre de chambre, dix mille escus, tout le linge qu'il a en charge de ma personne et de ma chambre, pour cinq cents escus de meubles, lesquels dix mille escus je veux qu'ils soient les premiers prins et qu'il choisisse sur tout mon bien de telle quantité et nature qu'il voudra. » N'est-ce pas le cas de répéter le vers de Crébillon :

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?

Tous ceux qui liront la trop courte brochure de dom Piolin souhaiteront que l'éditeur et continuateur du *Gallia christiana* puisse reprendre *en paix* les grands et beaux travaux qui ont rendu son nom si recommandable d'une extrémité à l'autre du monde savant. — T. DE L.

DEUX OPUSCULES DE M. AIMÉ VINGTRINIER. — Nul n'ignore dans la république... des lettres que le conservateur de la bibliothèque de la ville de Lyon est un des plus féconds et des plus agréables écrivains de notre temps. Ses deux nouvelles productions, imprimées sur beau papier avec un luxe de bon goût, n'auront pas moins de vogue que les précédentes. L'une est intitulée : *Zigzags lyonnais autour du Mont-d'Or, orné d'un portrait et de quatre eaux-fortes avec biographie de l'auteur par* Félix Desvernay (Lyon, Henri Georg, sans date, XXIV-166 p.) ; l'autre : *Fabulettes. Petit recueil de fables dont quelques-unes imitées de La Fontaine* (Paris, Jouaust, 1884, 60 p.). Parlons d'abord de ce livret. L'idée en est originale : c'est du *La Fontaine* transformé, du *La Fontaine* mis en chansons. Il fallait beaucoup d'esprit pour rendre possible un tel recueil. M. Vingtrinier s'est habilement tiré d'un pas aussi difficile. Son nouveau petit *La Fontaine*, ingénieux tour de force, reste amusant auprès de l'ancien et inimitable *La Fontaine*. Indiquons, dans la *Préface*, une heureuse explication de la fable *la Cigale et la Fourmi* généralement si mal comprise et si calomniée. — Les *Zigzags lyonnais*, précédés d'une sympathique notice biographique et bibliographique, embellis de remarquables gravures, ont quelque chose de la verve et de l'intérêt des *Voyages en zigzag* qui ont rendu célèbre le nom de Topffer. Rarement cette « moult bonne contrée appelée Lyonnois » dont il est question dans l'*Histoire de Palanus* publiée par M. de Terrebasse, a été aussi bien décrite, aussi bien racontée. En la compagnie de M. Vingtrinier, dont la causerie effleure mille et mille sujets, on fait un instructif et charmant voyage, et nous engageons vivement nos lecteurs à redire avec l'aimable guide : *En route !* — T. DE L.

UN HOMMAGE AU CARDINAL DONNET. — L'Académie de Bordeaux, dans sa séance annuelle du 24 avril, a entendu l'éloge du cardinal Donnet prononcé par un de ses membres les plus distingués, M. Louis Boué, avocat à la cour d'appel et l'un de ces magistrats courageux qui n'hésitèrent pas à descendre de leurs sièges au moment de l'exécution des décrets contre les congrégations religieuses. M. Louis Boué n'est pas seulement un orateur à la parole ardente et ferme, c'est un poète fort justement apprécié, dont le talent éprouvé s'est épanché en des œuvres nombreuses toujours saines et

hautes et dont la muse éprise uniquement des nobles causes n'a jamais chanté que la religion, la patrie et la vertu. Il nous a rendu en un poème aux vastes proportions, avec beaucoup d'émotion et d'humour, la physionomie vraie de ce prélat éminemment populaire que Bordeaux appela toujours le « bon cardinal. » — Un jeune éditeur bordelais, M. Reday-Hachette, a voulu donner au public le beau poème de M. Boué sous une forme digne de lui (L. Boué : *Le cardinal Donnet*, poème. Eau-forte de M. Lalauze. Bordeaux, Reday-Hachette, 1884, in-8 de 52-IV p.). Il l'a admirablement imprimé en caractères anciens avec un charmant frontispice, des vignettes dont plusieurs à pleine page, des fleurons, culs-de-lampe, etc. spécialement composés et gravés par les artistes attachés à sa maison. Tous les exemplaires sont sur papier de Hollande et ornés d'une exquise eau-forte d'Ad. Lalauze. Mais il a été fait un tirage de luxe, numéroté à la presse sur Japon, Wattmann et papier de Hollande de Van Gelder, avec plusieurs états de l'eau-forte, et tirage en couleur des vignettes. N'oublions pas la reproduction en fac-simile de la lettre par laquelle F. Coppée a accepté la dédicace de l'œuvre. *Le cardinal Donnet* de M. Boué est un des plus beaux livres d'amateur qui se puissent rêver, et rarement début d'éditeur ne fut plus gros de promesses que celui de M. Reday-Hachette. — E. A.

Portraits des Papes. — La basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, à Rome, offre au visiteur une incomparable collection des portraits des deux cent soixante-trois pontifes qui ont occupé la chaire de saint Pierre. Commencés sous le pontificat de Pie IX par les artistes de la célèbre école de mosaïque du Vatican, ce travail a été fait d'après les documents les plus authentiques et les tableaux des plus grands maîtres. M. le chanoine L. Pallard a entrepris de donner la reproduction exacte de ces deux cent soixante-trois portraits. Grâce à une faveur spéciale, il a pu faire copier ces portraits par des artistes éprouvés, et la chromolithographie reproduira toutes les finesses et toutes les nuances de la mosaïque. Chacun des portraits sera accompagné d'une biographie suffisante pour que l'ouvrage présente un ensemble complet. Sa Sainteté Léon XIII a daigné accepter la dédicace de l'ouvrage. Monseigneur Turinaz, évêque de Nancy, donnera une Lettre-Préface qui sera mise en tête de la première livraison. Cette importante publication formera trente-trois livraisons grand in-4. Chaque livraison contiendra les portraits et les biographies de huit papes, disposés par planches de quatre dans un entourage varié, soit par livraison deux planches de quatre portraits. Il paraîtra environ une livraisonpar mois ; on souscrit moyennant huit francs la livraison, chez le chanoine L. Pallard, 8, rue Notre-Dame-des-Victoires, à Paris.

— Comme on l'a vu plus haut, l'Académie française a décerné, dans sa séance du 13 mai, le grand prix Gobert à notre collaborateur le savant professeur de l'Ecole des chartes, M. Léon Gautier. A cette occasion, ses amis, ses confrères et ses élèves se sont réunis le 24 mai dernier à la Société bibliographique pour lui offrir une statuette en bronze, reproduction de Saint Louis de Marochetti, avec cette phrase de *la Chevalerie* (p. 78) comme inscription : « Saint Louis dans sa prison est plus beau que Guillaume d'Orange sur le champ de bataille d'Aliscamps. » Une petite plaquette contenant les discours échangés en cette circonstance sera préparée et remise sous peu à chacun des assistants.

— Dans sa séance du 19 avril, présidée par M. Duruy, l'*Alliance française* a alloué les sommes suivantes : aux écoles des pères Maristes dans les Nou-

velles-Hébrides, 1,200 francs ; aux Ursulines de l'île de Naxos, 300 francs ; à l'école de Sgorta dans le Liban, 300 francs. Il a été aussi accordé une somme de 100 francs pour être remise, comme prix, à l'élève qui se sera le plus distingué dans l'étude de la langue française à l'école de Deïr-Mokaldès.

— M. Gustave Dupont, ancien conseiller à la cour d'appel de Caen, membre de la Société des antiquaires de Normandie, a commencé la publication d'une *Histoire du Cotentin et de ses îles*, qui comprendra quatre volumes. Deux volumes ont déjà paru ; deux autres embrasseront la longue période qui va de 1463 à 1789. Le troisième volume vient d'être mis sous presse chez Le Blanc-Hardel à Caen.

— Une brochure assez curieuse de M. Victor Nadal, sur une des parties de Paris artistique, le *Château de Madrid* (1530-1853), Paris, Marpon et Flammarion, 1883. C'est l'historique, raconté légèrement, d'un lieu de plaisirs bien connu des mondains et des élégants.

— Vient de paraître le t. I du *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus depuis sa fondation jusqu'à nos jours*, par notre savant collaborateur le R. P. Carlos Sommervogel.

— La quatrième livraison du *Répertoire général des sources historiques du moyen âge* (*Bio-bibliographie*) de notre savant collaborateur M. l'abbé Ulysse Chevalier, vient d'être mis en distribution à la librairie de la Société bibliographique.

— En préparation une *Histoire de Louis XII*, par M. de Maulde, qui serait heureux d'accueillir toutes les communications qui pourraient lui faciliter son travail.

— Sous presse l'*Histoire de Saint-Bonnet-le-Château*, par MM. les abbés Langlois et F. Condamin. L'ouvrage, mis à 20 francs en souscription, sera porté à 30 francs, une fois la souscription close.

— La *Bibliographie des Gaules* de M. Buelle vient de s'accroître d'un nouveau fascicule, en distribution à la librairie de la Société bibliographique.

— Nous annonçons de même le troisième fascicule du *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance* de M. Victor Gay, cet ouvrage dont le succès grandit chaque jour ; le 3e fascicule s'arrête au mot *Coutelier*.

— La réimpression de Du Cange par M. L. Favre, de Niort, marche avec activité, quinze à seize feuilles par mois. On imprime en ce moment la lettre D (tome III). L'ouvrage sera terminé d'ici à trois ans ou trois ans et demi. L'édition de M. Favre, qui ne devait être d'abord que la réimpression exacte de l'édition Didot, comprendra environ trois mille mots nouveaux, les uns fournis par M. Pajot, ancien élève de l'École des chartes, et par M. Frati, bibliothécaire de Bologne (Italie), les autres empruntés aux lexiques de la basse latinité de Diefenbach, Louis Quicherat, etc. L'édition Favre sera supérieure à l'édition Didot au point de vue de la correction typographique. M. Favre imprime la liste des améliorations apportées à l'édition Didot (réponse à des critiques formulées en Allemagne).

— Une note extraite du *Bulletin monumental* (1884, nos 1 et 2) nous parvient ; elle est consacrée par M. J. Berthelé à *la Date de la crypte de saint Léger, à Saint-Maixent* (*Deux-Sèvres*) (Tours, P. Bousrez, in-8, 28 p.), et avec une solide érudition il la fait remonter entre 681 et 684.

— Le comte de Longpérier-Grimoard a fait une nouvelle découverte sur le terrain qui lui est si facile des *ex-libris* et des fers. C'est un *ex-libris* de

l'abbaye de Chaalis qu'il a retrouvé, identifié, et décrit. Il y a joint un [illegible] comte de Clermont pour compléter sa petite brochure (in-8 de 8 p. [illegible] E. Payen, 1884).

— Signalons les deux premiers numéros de la *Revue poitevine et [illegible] geaise*, consacrée à l'histoire, à l'archéologie, aux beaux-arts et à la [illegible] ture. Cette publication fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont [illegible] prise et qui la dirigent et particulièrement au secrétaire de la rédaction [illegible] notre collaborateur M. J. Berthelé, archiviste des Deux-Sèvres. Le [illegible] *blion* ne peut que donner les plus vifs encouragements à une revue [illegible] s'annonce sous d'aussi heureux auspices et dont nos lecteurs trouveront [illegible] sormais les sommaires dans notre partie technique.

— La librairie H. Oudin commence une série de publications [illegible] phiques qui paraissent devoir offrir un très grand intérêt. Nous n'[illegible] encore vu qu'un joli volume sur les petites colonies, qui doit être suivi [illegible] autre plus important sur les grandes colonies; tous deux sont dus à la [illegible] boration de MM. Fernand Hue et Georges Haurigot. Le même [illegible] annonce aussi une traduction d'un livre qui a produit une vive [illegible] tion en Angleterre et en Allemagne : c'est le récit d'un voyage [illegible] M. Colquhoun, ingénieur et correspondant du *Times*, dans les [illegible] chinoises du Yun-Nan; du Kouang-Toung et du Kouang-Si, que le [illegible] traité de Tien-Tsin ouvre au commerce français. Il sera rendu compte [illegible] ces divers ouvrages dans la revue géographique du mois de [illegible]
— Vicomte DE BIZEMONT.

— Signalons l'annonce d'une publication de grand luxe : l'*Histoire du [illegible] tume militaire en France de* 1789 *à nos jours*, par M. Edouard Devaux. [illegible] se composera de quinze fascicules à cinquante francs et comprendra [illegible] rante planches hors texte et quatre cents dessins. L'ouvrage ne sera [illegible] plet que dans trois ans.

— Pour faire suite à la brochure de M. Eugène Rendu que nous signalions dans notre dernier numéro (t. XL, p. 474), signalons des lettres du [illegible] Buggero Bonghi, et Guido Falorsi sur la *Quistione Romana* (Florence, [illegible] in-8). Elles sont des plus intéressantes.

— Actuellement sous presse, chez Baud, imprimeur à Fontenay-le-Comte (Vendée) le *Catalogue des documents, inscriptions, cartes et plans, composant les archives historiques de Fontenay-le-Comte*, réunis et mis en ordre par [illegible] min Fillon, avec la collaboration d'A. Bitton. Publié par Bitton. [illegible] 1,290 pièces, texte des inscriptions, notes biographiques.

— Sous presse à Poitiers, à l'imprimerie Oudin, le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Maixent* (Deux-Sèvres) reconstitué par Alfred Richard, archiviste de la Vienne il formera les tomes XVI et XVIII de la *Collection des archives historiques du Poitou*.

— Vient d'être mis sous presse à Poitiers, chez Tolmer, *Histoire de l'abbaye de Saint-Jouin-les-Marnes*, par M. Bélisaire Ledain ; — *Le Bureau des finances de la Généralité de Poitiers*, de 1577 à 1790. Formera le tome [illegible] des *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*.

— Pour paraître à Niort : *Recherches sur Chef-Boutonne* (Deux-Sèvres) [illegible] planches, par M. Beauchet-Filleau ; *Éphémérides historiques sur la ville de Niort*, par feu M. Abel Bardonnet (formera le tome XLII des *Mémoires de la Société de statistique des Deux-Sèvres*).

— La table des quarante premiers volumes de *Mémoires* et des cinq premiers volumes de *Bulletins de la Société de statistique des Deux-Sèvres*, vient

d'être terminée par M. Léo Desaivre. Elle vient d'être donnée à l'impression et formera la deuxième partie du tome XLI des *Mémoires de la Société*.

— Parmi les articles parus dans les deux premières livraisons de la *Revue de l'Art chrétien* (1884), nous avons remarqué surtout celui de M Helleputte intitulé : *Matériaux pour servir à l'histoire des vases aux saintes huiles*, et la première partie d'une étude de M. l'abbé J. Corblet sur les *Vases et les ustensiles eucharistiques*.

— Vient de paraître : *Jean Ezrard de Bar-le-Duc*, premier ingénieur de Henri IV, sa vie, ses œuvres et sa fortification, avec des lettres inédites de Henri IV et de Sully, par Marcel Lallemend et Alfred Boinette (Bar-le-Duc, in-8, chez M. Boinette).

— On signale une *Histoire numismatique de la Révolution de 1848*, par A. de Lierville (Paris, Champion.)

Allemagne. — Le Dr Schliemann écrivait, le 22 avril, qu'il était alors à Athènes, mais qu'il espérait retourner bientôt à Tyrins, où son compagnon, M. Dorpfeld, continuait ses fouilles. Il se propose de publier les résultats de ses dernières découvertes, qui ne sont pas les moins curieuses. Le volume, comparativement réduit, renfermera de nombreuses illustrations, tant en gravures sur bois qu'en fac-similés, reproduisant les merveilleuses peintures murales du palais.

Angleterre. — M. Symonds s'occupe d'un travail sur les chansons latines du moyen âge, appelées *Carmina Vagorum*. Il sera bientôt publié.

— Les Prolégomènes de la huitième édition du Nouveau Testament de Tischendorff vont paraître à Londres. Ils sont l'œuvre du Dr G. R. Gregory, de Leipsig, et de L. Abbot de Haward. Ils commencent par une notice sur Tischendorff ; ensuite ils font l'histoire des différents manuscrits et la collation du texte avec les plus nouvelles éditions. Ce volume se borne aux manuscrits en lettres onciales. Les autres, ainsi que les anciennes versions seront l'objet d'une autre étude destinée au second volume.

— L'assemblée de la Société de philologie, tenue le 16 mai, a élu le prince Louis-Lucien Bonaparte comme vice-président. Il aurait été nommé président, si ses occupations ne l'avaient obligé à décliner cet honneur.

— Un antiphonaire manuscrit de l'église cathédrale d'York, écrit au quinzième siècle, actuellement prêté au *British Museum* pour être examiné, est un très curieux et très rare spécimen de la musique religieuse en Angleterre à cette époque.

— Plusieurs découvertes intéressantes ont été faites par M. Petherick, l'auteur de l'*Histoire des entreprises européennes dans l'Australasie*. Ainsi il apprend que le nom de *Nouvelle-Guinée* n'a pas été donné originairement à la grande île des Papous, mais bien à la partie nord-est de l'Australie, appelée aujourd'hui *Queensland*. Cette première appellation fut donnée par le commandant d'un navire espagnol en 1545.

— Un livre intitulé *La Cour des Tuileries, de la Restauration à la chute de Louis-Philippe*, publié à Londres en deux volumes, est, dit le critique anglais, un véritable *pot-pourri* de plaisanteries historiques, de bons mots, d'anecdotes grotesques, etc. Outre le mérite bien peu littéraire de l'ouvrage, il n'est pas fait pour donner aux Anglais une connaissance exacte de ces temps et des personnages qui y ont vécu. L'auteur les connaissait-il bien lui-même? On peut en douter, quand on le voit, par exemple, appeler partout notre vicomte de Chateaubriand, le *chevalier de Chateaubriand*, et qu'on y trouve sur les faits et les personnes de nombreuses bévues. Accordons

toutefois des circonstances atténuantes : l'auteur est étranger, et c'est une femme, lady Jackson.

— On vient de publier à Londres *Les chartes historiques de la cité de Londres*. C'est la réimpression d'une collection imprimée en 1773, augmentée de beaucoup de documents puisés dans les manuscrits du *British Museum* et de plusieurs autres dépôts.

— L'examen de 1884, à l'université de Saint-André, a amené les résultats suivants : Sur 363 candidats, 81 seulement ont obtenu le titre. Il n'y en avait que 11 pour le latin, 4 pour les mathématiques ; mais il y a eu 57 candidats pour la littérature anglaise et 45 pour le français.

Espagne. — La *Andalucia*, journal de Séville, dans son numéro du 11 a publié une traduction espagnole de l'article que M. Gaidoz a donné notre numéro de février sur le *Bulletin* de la Société historique et de logique de la Grèce.

États-Unis. — Un journal américain publie le nombre des journaux périodiques qui paraissent aux Etats-Unis et au Canada. Il monte actuellement à 13,402, en augmentation de 1,600 sur les derniers douze mois.

Ventes. — 7 avril. — Cabinet de M. Gustave H. (Me G. Boulland, ass. M. Eug. Charavay). N° 34. Cochin, 100 fr. — N° 73. Mme de Grammont, M. de Vaux, 100 fr. — N° 88. Houdon, 100 fr. — N° 96. Jefferson, 100 fr. — N° 147. Napoléon III, deux pièces dont un signalement, 105 fr. — N° Mlle Rachel, 100 fr. — N° 169. Denis de Rancé, père du réformateur de la Trappe, 100 fr. — N° 186. Schiller, 100 fr. — N° 210 et suiv. Correspondance et manuscrits de Mme de Genlis, 1,740 fr.

— 7 et 8 avril. Cabinet de M. Dubrunfaut, comprenant la série : Papes, clergé (Me Delestre, ass. de M. Et. Charavay). N° 30. Pie VII alors Grégoire Barnaba-Luigi Chiaramonti, au pape Pie VI, 7 février 1790. Lettre sur la franc-maçonnerie : 200 fr. — N° 334. Saint Vincent de Paul à M. Cabin, 226 fr. — N° 335. Le même à M. Almeras, 200 fr. — Total : 6.728 fr.

28 avril. — Bibliothèque de M. le comte Roger (du Nord). Me Chevallier, ass. de M. Ch. Porquet). — N° 1. Biblia Sacra. Paris, 1652, 8 t. en 10 vol. in-12, rel. Padeloup, ex. de Longepierre, 7,900 fr. — N° 8. Novum Testamentum. Lugduni, 1599, pet. in-12, mar. brun aux armes d'Henri IV, 1,550 fr. — N° 113. Les Œuvres de Plutarque, trad. Amyot. Paris, 1572, 2 vol. in-fol., rel. mosaïque d'Ève, 2 999 fr. — No 216. Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves, par Bossuet. Paris, 1685, in-4, mar. noir aux armes de Bossuet, 2,100 fr. — N° 217. Oraison funèbre de Michel Le Tellier, par Bossuet. Paris, 1686, in-4, mar. noir à ses armes, 2,300 fr. — N° Oraison du prince de Condé. Paris, 1687, in-4, mar. noir, aux armes de Bossuet, 2,900 fr. — N° 300. Théâtre de Corneille. Paris, 1766, 10 vol. in-8, mar. vert dent. doublés de mar. rouge, aux armes de Mme de Chamillart, 5,100 fr. — No 333. La relation de l'Isle imaginaire et l'histoire de la princesse de Paphlagonie (par la duchesse de Montpensier), Bordeaux, 1673, in-8, mar. rouge, 2,850 fr. — N° 468. Discours sur l'histoire universelle, par Bossuet. Paris, 1681, in-4, mar. rouge, à ses armes, 2,600 fr. — N° Histoire des variations. Paris, 1688, 2 vol. in-4, mar. rouge, aux armes de Bossuet, 5,110 fr. — Total : 52,564 fr.

30 avril. — Cabinet de M. Monmerqué (Me Boulland, ass. de M. Eug. Charavay). — N° 26. Pierre de Montesquiou, comte d'Artagnan, 102 fr. — N° 39. Correspondance inédite du président Bouhier, 910 fr. — N° 102. La comtesse de Brégy, célèbre précieuse, 102 fr. — N° 43. La comtesse de Bondos, 105 fr. — N° 44. Léonor de Bussy-Rabutin, 104 fr. — N° 54. La

Christine, 100 fr. — N° 56. Jean Corbinelli, 152 fr. — N° 57. Le marquis de Coulanges, 125 fr. — N° 65. Le duc d'Estrées (Jean), 120 fr. — N° 66. Le duc d'Estrées (François-Annibal III), 100 fr. — N° 71. Correspondance de l'abbé de Genest, 780 fr. — N° 76. La marquise d'Huxelles, 200 fr. — N° 81. Le marquis de Lagarde, 205 fr. — N° 87. Le duc de La Rochefoucauld, l'auteur des Maximes, à Mlle de Scudéry, 800 fr. — N° 97. Louis XIII à Marie de Médicis, 140 fr. — N° 100. Correspondance de Mascaron avec Mlle de Scudéry, 1,200 fr. — N° 110. Vublé à Ménage, 100 fr. — N° 123. Régnier Desmarais à Mlle de Scudéry, 360 fr. — N° 124. La duchesse de Richelieu au cardinal d'Estrées, 200 fr. — N° 129. La duchesse de Rohan à Richelieu, 107 fr. — N° 140. Jean Soanen, évêque de Senez, 102 fr. — N° 152. Vauban à Mme de Fériol, 250 fr. — N° 157. Le duc de Villars, 200 fr. — N° 161. Manuscrit de Tallemant des Réaux, 810 fr.

12 mai. — Bibliothèque de M. J. Renard, de Lyon (Me Delestre, ass. de M. A Claudin). — N° 267. Plus excellens bastimens de France..., par J. Androuet Du Cerceau. Paris, 1576-79, 2 tom. en 1 vol. gr. in-fol., figures, vél., tr. dor., 850 fr. — N° 396. La Danse aux aveugles (par Pierre Michault). Lyon (vers 1500), pet. in-4, rel. Bauzonnet, 810 fr. — N° 523. Œuvres de Racine, exemplaire de la célèbre tragédienne Rachel, 1,805 fr. — N° 545. Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé. S. l. (Paris), 1778, pet. in-8, éd. originale dite du Régent, rel. d'Anguerrand, 700 fr. — N° 547. Gyron Le Courtois. Paris, 1501, in-fol., éd. princeps, 600 fr. — N° 801. Trogi Pompeii historia... Mediolani, 1520, pet. in-fol., rel. mosaïque, ex. de Maioli, 700 fr. — N° 823. Froissart. Paris, 1518, 4 tom. en 3 vol. pet. in-fol., 600 fr. — Total : 42,000 fr.

19 mai. — Cabinet de M. de C. (Me Boulland, ass. de M. Eug. Charavay. — Lettres des célébrités des dix-huitième et dix-neuvième siècles. — N° 2. Prince Albert, 200 fr. — N° 81. Froscolo, poète italien, 100 fr. — N° 89. Comtesse de Genlis à Louis-Philippe, 100 fr. — N° 121. Le P. Lacordaire au P. Amanton, 100 fr. — N° 156. A. de Musset, le Tableau d'église, 120 fr. — N° 162. Trente pièces de la famille d'Orléans, 230 fr. — N° 202. La reine Victoria à la reine Marie-Amélie, 100 fr.

— 27 mai. Autographes divers (Me Delestre, ass. de M. Et. Charavay). — Total : 1,678 fr.

— 28 mai. Autographes (Me Delestre, ass. de M. Et. Charavay). — Total : 1,471 fr.

— 31 mai. Autographes, chartes et manuscrits (Me Boulland, ass. de M. Eug. Charavay). — N° 80. Voyage du Roy au château de Choisy, ms. in-4 1752, 325 fr. — Total : 4,196 fr.

— 30 mai. Bibliothèque de M. C. N. T. (Me Delestre, ass. de M. Durel). — N° 10. La Henriade, Paris, Duchesne, 2 vol. in-8, 1770, grav. d'Eisen et de Moreau, rel. de Marius Michel, 499 fr. — N° 66. Les amours pastorales de Daphnis et Chloé, s. l. (Paris), 1718, pet. in-8, éd. du Régent, grav. d'Audran, rel. anc., 600 fr. — N° 74. Le Décameron de Boccace, Londres, 1757-61, 5 vol. in-3, rel. de Petit-Simier, grav. de Gravelot, 605 fr. — N° 78. 9 vol. de divers ouvrages de Rétif de la Bretonne, grav. de Binet, rel. de Chambolle-Duru, 499 fr. — N° 85. Chronique du règne de Charles IX, par Prosper Mérimée, Paris, Chamerot, 1876, 2 vol. gr. in-8, br., 535 fr. — N° 105. La Caricature, par Ch. Philipon, Paris, 1830-35, 10 vol. gr. in-4, cart., dos et coins maroq., 600 fr. — Total : 14,654 fr.

— Les 19, 20 et 21 juin. Cabinet de M. Alfred Bovet. Série des savants et écrivains. (M. Et. Charavay).

— En préparation, vente des cabinets d'autographes de MM. Alfred Ma-quet, Baylé et Dubrunfaut (série concernant les femmes), chez M. Et. Charavay.

— Le 16 juin. Autographes de compositeurs de musique (Me Maurice Delestre, ass. de M. Et. Charavay).

— Le 5 mai a commencé, à Londres, la vente de la célèbre bibliothèque de Hamilton Palace. La présence de représentants d'amateurs français et étrangers, ainsi que des principaux bibliophiles anglais, a contribué à animer les enchères. Parmi les numéros les plus disputés, on cite : un recueil de dessins d'architecture, d'Androuet du Cerceau, sur vélin, avec reliure de Clovis Eve, pour le roi Henri III, adjugé moyennant 6,000 francs ; trois volumes d'architecture à la mode, petit in-folio, Paris, diverses dates. 4,125 francs. — l'*Aristoteles, De naturali auscultatione* (Paris, 1550), avec superbe reliure de Nicolas Eve, marqué bibliothèque d'Élisabeth de Valois, 3.150 francs. Les trois pièces uniques ont été enlevées par le libraire Quaritch, de Londres. — *Histoire généalogique de la maison de France* par le P. Anselme, 1,250 fr. — *Fables d'Ésope*, Paris, 1544, 1,159 fr. ; — les *Plus excellents Bastiments de France*, par Androuet du Cerceau, 2.435 fr. Total de la première journée : 42.225 fr. La seconde vacation a produit 60,700 fr. L'*Histoire et chronique d'Écosse* de Boèce, petit in-fol. Edimbourg, 1546, dédié à Jacques V d'Écosse, relié en planchettes de chêne recouvertes de cuir et orné de gravures sur bois, les gardes portant les initiales du roi, J. R. (Jacobus rex), a été adjugée, après des enchères très vives, pour 20,000 francs, à M. Quaritch.

Publications nouvelles. — *Saint-Thomas d'Aquin et l'Encyclique Æterni Patris de S.S. le pape Léon XIII*, par le P. Chocarne (In-8, Poussielgue). — *La Théorie de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, d'après les documents authentiques et les sources originales, par l'abbé Jules Thomas (in-12, Desclée et de Brouwer). — *La communion des fidèles pendant la messe*, par le R. P. Gérard van Caloen (in-12, Desclée et de Brouwer). — *La vie chrétienne*, par Mme d'Ochancourt (in-18, Tolra). — *Œuvres choisies du cardinal Lavigerie* (in-8, Poussielgue). — *Des Rapports du sacerdoce avec l'autorité civile à travers les âges jusqu'à nos jours, au point de vue légal*, tome II, par Barry (in-8, Marescq aîné. — *Code de Procédure pénale allemand*, par Fernand Daguin (in-8, Imprimerie nationale), — *Manuel de droit constitutionnel*, par Saint-Girons (in-8, Larose et Forcel). — *Eléments de Physiologie générale*, par W. Preyer (in-8, Félix Alcan). — *La Liberté et le Déterminisme*, par Alfred Fouillée in-8, Félix Alcan). — *Le Charlatanisme social*, par le R. P. Félix (in-8, Roger et Chernoviz). — *Etudes sur la réforme sociale et la politique*, par Desplagnes (in-8. Oudin). — *Discours et plaidoyers*, par Edmond Rousse (in-12, Larose et Forcel). — *Nous tous*, poésies nouvelles, par Théodore de Banville (in-12, Charpentier). — *Devant l'énigme, poésies*, par Roi sière (in-12, Lemerre). — *Sonnets et petits poèmes*, par des Guerrois (in-18, J Lemerre). — *L'Irréparable*, par P. Bourget (in-12, Lemerre). — *Les roses fauchées*, par C. Macaigne (in-18, J. Lemerre). — *Devant l'énigme*, poésies, par J. Boissière (in-12, Lemerre). — *Sonnets et petits poèmes*, par Charles des Guerrois (in-18, Lemerre). — *Pour une épingle*, par J.-T. de Saint-Germain (in-8, Charpentier). — *La légende de l'Alsace*, par Edouard Schuré (in-12, Charpentier. — *Lise Fleuron*, par Georges Ohnet (in-18, Ollendorf). — *Chérie*, par Edmond de Goncourt (in-12, Charpentier). — *Sapho*, mœurs parisiennes, par Alphonse Daudet (in-12 Charpentier). — *A Rebours*, par J. K. Huysmans (in-12, Charpentier). — *Vic-en-Sèche*, par A. Mouézy (in-18, Firmin-Didot). — *Souvenirs*

d'un prodigue, par Marchal (in-18 Bourguet-Calas). — *Récits créoles*, par Baissac (in-12, Oudin). — *Pillone*, par Simond (in-12, Oudin). — *L'Américain à Paris*, par Henry James, traduit de l'anglais, par Léon Bochet (2vol. in-12, Hachette). — *Hommages à Louis Veuillot, avec une préface et des notes*, par Eugène Veuillot (in-8, Palmé). — *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, par Léon Blois (in-12, Tresse). — *Leçons de littérature française*, par Petit de Julleville (in-12, Masson). — *De France à Sumatra*, par Brau de St-Paul Lias (in-12, Oudin). — *Chine méridionale*, par Archibald Colquhoun (in-12, Oudin). — *A travers l'Aran* (itinéraire d'un touriste), par Maurice Gourdon (in-8, Charpentier). — *Autour du monde*, par Georges Kolm (in-12, Calmann-Lévy. — *Histoire nationale*, par Corréard (in-12, Masson). — *Danton, mémoire sur sa vie privée*, par le docteur Robinet (in-18 carré. Charavay). — *L'Europe militaire et diplomatique*, par Fr. Nolte (4 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *L'Europe sous les armes*, par Hennebert (in-18, Jouvet). — *Les Finances de la République*, par Le Trésor de la Roque (in-12, Calmann-Lévy). — *La France et la Concurrence étrangère*, par Ch. Thierry-Mieg (in-12, Calmann-Lévy). — *Nos intérêts dans l'Indo-Chine*. par P. Dabry de Thiersant (in-8, Ernest Leroux). — *La France Maçonnique et la Révolution*, par d'Estampes et Jaunet (in-12, Oudin). — *Nos religieux*, par un religieux (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Journal du Corsaire Jean Doublet, de Honfleur, lieutenant de frégate sous Louis XVI*, par Charles Bréart (in-8, Charavay frères). — *Un homme d'Etat russe* (Nicolas Milutine), par Anatole Leroy-Beaulieu (in-12, Hachette. — *La Chanoinesse d'Ambremont*, par Mme de Massa (in-18, Emile Perrin.

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Romant des trois pèlerinages. — Le roman en vers du moyen âge intitulé : *Romant des trois pèlerinages* a-t-il été publié ? S'il n'a pas été publié, où pourrait-on en prouver l'analyse ? H. G.

Ouvrage annoté par D. Brial. — Parmi les livres de la bibliothèque de Dom Brial, ancien bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, membre de l'Institut, dont la vente publique fut faite au mois d'août 1828, se trouvait un exemplaire de l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, par Dom Cassin. Paris, 1770, in-4, avec des additions et des notes de la main de Dom Brial. (*Biographie universelle*, tome LIX. Paris, 1835, page 235, note signée VILLENAVE). Pourrait-on savoir ce qu'est devenu ce volume? Fait-il partie aujourd'hui d'une bibliothèque où il serait possible de le consulter ? P. P.

Églises bâties par le P. Delacroix en Alsace. — Le *Polybiblion* (p. 366, note) dit qu'il en existe plusieurs. On serait curieux de les connaître.

P. RIST. CHABER.

RÉPONSES.

Armes de Sully (XL, 480). - Le hasard me permet de répondre à une question posée dans le dernier numéro du *Polybiblion*. Le cachet du marquis de Rosny tel qu'il est, du moins, apposé au dos d'une lettre de lui au cardinal de Richelieu, le 28 juillet 1627, encore qu'il ait été détérioré par l'enlèvement des soies qui fermaient la lettre, prouve qu'il ne portait pas les armes pleines de Sully, mais qu'il les écartelait de celles de Courtenai. Sa mère, on le sait, était Anne de Courtenai de la maison de France. Il mourut avant son père, le duc Sully.

— Il m'est bien facile de répondre à votre question insérée dans le *Polybiblion*, savoir, si Maximilien de Béthune, marquis de Rosny, portait, du vivant de son père, les armes pleines de la maison de Béthune. A la page 484 de l'*Histoire de la maison de Béthune*, par André du Chesne,

on trouve les armes pleines de Béthune à côté des armes de Françoise de Créquy qu'il épousa du vivant d'Henri IV. Le duc de Sully mourut en 1641. L'ouvrage de du Chesne a été imprimé de son vivant en 1639 ; par conséquent, s'il n'avait pas voulu que son fils portât les armes pleines, il ne se serait pas gêné pour le dire.

Comte DE BEAUREPAIRE.
Petit-fils du prince de Béthune Lesdigneul.

Signalement de N.-S. Jésus-Christ (XL, 384). — Le signalement envoyé par un procureur de Judée à Tibère est reproduit sur un tableau peint à l'huile, que j'ai vu en 1881 à l'abbaye d'*Averbode* près de *Sichem* (Brabant) Belgique. Ce tableau, qui datait du XVIe siècle, selon mon souvenir, reproduisait un document que l'auteur avait vu à Rome et dont il envoyait la copie à l'abbaye. En écrivant au R. P. abbé du monastère des Prémontrés d'Averbode, on obtiendrait peut-être des explications satisfaisantes.

P. V.

Prononciation (XL, 288). — Deux questions sont posées : est-ce Domrémy que l'on doit écrire, et réglémentairement qu'il faut dire. La solution qui pour les deux procède d'un unique principe, c'est qu'il n'y a pas lieu d'écrire Domrémy, mais bien de prononcer comme il y avait sur l'*e* muet un accent, c'est, que dans réglementairement un accent, encore qu'il n'existe pas sur le second des quatre *e*, se faisant entendre, se prononce.

Le soussigné, ex-magistrat de Nancy (Lorrains) y a entendu dire Domrémy, et conséquemment aussi il rencontre ce mot surmonté de l'accent aigu dans l'article *Pucelle*, qui Rathery de l'*Encyclopédie des gens du monde*.

HERCULE BOURDON, à Bailleul.

— J'avoue que pour ma part je ferais toutes les peines du monde à prononcer *réglémentairement*, et je déclare que jamais de ma vie je ne prononcerai Domrémy. Ni M. Quicherat, ni M. Wallon, ni M. Lepage, ni M. Bouteiller, ni M. Boucher de Molandon, ni aucun des écrivains qui se sont le plus sérieusement occupés de la Pucelle, n'ont écrit Domrémy.

GRISONS.

ERRATA

Les corrections de l'auteur étant arrivées trop tardivement, il s'est glissé des fautes typographiques regrettables dans l'article sur les *Phénomènes nerveux intellectuels et moraux*, de M. Rambosson, publié dans le n° de mai.

Page 218, ligne 30, au lieu de *partie*, lisez *portée*.

Page 218, l. 33, au lieu de *composée*, lisez *comparée*.

Page 218, l. 34, supprimez la virgule après *Arts*.

Page 219, l. 24, au lieu de *l'entrain*, lisez *l'action*.

Page 219, l. 31, au lieu de *comprime*, lisez *exprime*.

Page 220, l. 32, mettez les deux mots qui suivent *langues* au pluriel.

— Dans l'article nécrologique consacré dans notre numéro d'avril à M. Balaguer y Merino. par M. Manuel Mila y Fontanels, une transposition de noms a fait attribuer à M. de Puymaigre ce qui revient à M. Morel Fatio. Notre collaborateur fut au nombre des Français qui s'occupèrent des travaux du jeune catalan. mais c'est M. Morel Fatio qui dans la *Romania* analysa le *Connétable de Portugal* de M. Balaguer y Merino.

P. 259, L'ouvrage *Morceaux choisis des poètes et des prosateurs français* a été publié *chez Gaume*, et non *chez Garnier*.

P. 424, l. 10, au lieu de *Mesnar*, lisez *Mesnard*.

P. 461, *chronique*, l. 2. Au lieu de *déplore*, lisez *déplorent*.

P. 477, l. 48, au lieu de *La studio delle tradicioni popolari*, lisez *La delle tradizioni popolori;* ligne 50, au lieu de *Vitri*, lisez *Pitré*.

P. 480. Au lieu de *Anne de Sully*, lisez *Armes de Sully*.

Nous rétablissons l'article suivant de notre précédente *Chronique*, (p. 270) dont le texte avait été altéré de façon à le rendre inintelligible :

Espagne. — Il paraît que M. Zola a des disciples au delà des Pyrénées et parmi eux une femme distinguée à l'un des romans de laquelle le *Progreso* de Madrid a consacré un article dans un numéro aujourd'hui vieux de plusieurs mois et que le hasard met sous nos yeux. L'auteur de cet article, M. Feronimo Vida n'est, à son début, pas extrêmement flatteur pour nous : « Le naturalisme, cette partie de la littérature nauséabonde et dégoûtante que ne peut accepter et propager aucune personne de bonne éducation et de bon goût, surtout si elle prétend respecter les vieilles et saintes croyances de nos aïeux, cette création et importation de la corrompue nation française, corrodée par toutes les concupiscences développées sous l'influence d'une honteuse forme de gouvernement (on nous traite bien à l'étranger), le naturalisme a trouvé en Espagne une éminente et une énergique propagatrice dans Emilia Pardo Bazau. » Il paraît, bizarre inconséquence, que cette femme auteur ne pèche pas par des idées libérales avancées; qu'elle est ou dit être catholique fervente, conservatrice et encore plus en politique et, pour comble d'étonnement, d'une race noble galicienne (fidalgo gallego). « Les saintes croyances de notre religion, les traditions de notre politique et le sang bleu le plus pur de notre peuple, tout cela, ajoute le critique, se mêle dans le même cerveau aux répulsives théories naturalistes. »

TABLE MÉTHODIQUE
DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Josephi Corluy Spicilegium dogmatico biblicum (*G. Fouard*) 498
Bible et Géologie (*Louis Puech*) 409
Patrologie. Ταμιετον της πατρολογίας (Trésor de la Patrologie) (*Dorothée Scholarios*) 123
S. Zenonis episcopi Veronensis sermones (*le chanoine Giuliari*) . 326
Théologie dogmatique et morale. La Vie de N.-S. Jésus-Christ (*l'abbé E. Le Camus*) 323
Méditations sur le sermon de Notre-Seigneur sur la Montagne (*le duc du Maine*) 409
Six Chemins de Croix (*l'abbé G. de Bessonies*) 258
Histoire dogmatique, liturgique et archéologique du sacrement de baptême (*l'abbé Jules Corblet*) 501
Sermons, instructions et allocutions (*R. P. Henri-Dominique Lacordaire, des Frères-Prêcheurs*) 411
Conférences de Notre-Dame de Paris. Exposition du dogme catholique. Gouvernement de Jésus-Christ (*le P. Monsabré*) . . . 327
Exposé de la doctrine catholique (*l'abbé Girodon*) 500
Études sur les forces morales de la société contemporaine. La Religion et l'Église. (*L. de Besson*) 124

Des Rapports du Sacerdoce avec l'autorité civile à travers les âges et jusqu'à nos jours au point de vue légal (*Horoy*) . . . .
Bulletin. Le Pape au Concile du Vatican (*A. de Bosia de Mendrin*)
Lettres d'un curé à ses paroissiens (*J. Cognat*) . . . . . .
Les Espérances chrétiennes (*A. Cochin*) . . . . . .
Lettre d'une catholique à une protestante, son amie . . . . .
Heures de tristesse et d'espérance (*l'abbé de Bellune*) . . . . .
Le Cléricalisme devant la France ou Apologie du prêtre et de la religion . . . . . .
La Vérité sur le prêtre . . . . . .
A quelle carrière me vouer (*R. P. de Damas*) . . . . . .
Je m'établirais, si mes parents m'aidaient généreusement (*R. P. de Damas*) . . . . . .
Mélanges. Œuvres pastorales et oratoires (*Mgr Perraud*) . . . .
Œuvres polémiques (*Mgr Freppel*) . . . . . .
Mythologie. Mythologie figurée de la Grèce (*Maxime Collignon*) .
Lettres à Emilie sur la mythologie (*Demoustier*) . . . . . .
Religion des peuples orientaux. La Lalita Vistara (*Ph. Ed. Foucaux*) . . . . . .
Cultes dissidents. L'Evolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous (*le comte Goblet d'Alviella*). . . . . .

JURISPRUDENCE

Philosophie du droit. Necessità del metodo positivo nella filosofia del diritto (*le professeur G. Vadala-Papale*). . . . . .
La Sociologia, la filosofia della storia, la filosofia del diritto (*le professeur G. Vadala-Papale*). . . . . .
Saggio sul problema sociale (*le professeur Luigi Toffoli-Addati*) .
Histoire du droit. Précis de l'histoire du droit français (*Paul Viollet*). . . . . .
Histoire du droit des institutions de l'Allemagne (*Frédéric de Schulte*, trad. *Fournier*) . . . . . .
Droit romain. Répétitions écrites sur le droit romain (*Léopold Thézard*) . . . . . .
L'Eta preistorica ed il periodo teologico-metafisico del Diritto penale a Roma (*A. Zocco-Rosa*) . . . . . .
Droit canon. Jus canonicum juxta ordinem decretalium (*l'abbé Grandclaude*) . . . . . .
Droit international. Traité de droit international (par *F. de Martens*, trad, par *Alfred Léo*). . . . . .
Manuel de Droit maritime international (par *F. Perels*, trad. par *L. Arendt*) . . . . . .
Précis de droit international. Droit pénal et privé (*Alphonse Bard*) . . . . . .
Etude sur l'extradition (*Alexandre de Stieglitz*, trad. de *Louis de Mikor*) . . . . . .
Droit civil. Des conflits de législations relatifs à la forme des actes civils. Etude de droit international (*Léon Duguidt*) . . . .
Eléments de droit civil (*Marcel de la Bigne de Villeneuve et Paul Henry*) . . . . . .
Estudio sobra la libertad de testar (*José de Linan y Egaizabal*) .
Traité des obligations (*Pothier*) . . . . . .
Sul fondamento del diritto di proprietà (*le chanoine Francesco Fisichella*) . . . . . .
Droit administratif. Des conditions légales d'existence et de fonctionnement des œuvres ouvrières d'après la jurisprudence la plus récente (*A. Cellier*). . . . . .

De la situation légale des Associations sans but lucratif en France et en Belgique (*Van den Heuvel*). 413
Mémento à l'usage des députés légiférant sur les questions de chemins de fer (*Edouard Boinvilliers*) 453
De la suppression par mesure administrative des traitements ecclésiastiques (*Paul Besson*) 76
Manuel populaire du conseiller municipal (*Ferdinand Dreyfus*) . 452
Droit commercial. Précis de droit commercial (*A. Boistel*) . . 200
Droit pénal. Des droits et des garanties de l'inculpé pendant l'instruction préparatoire (*Emile Jamais*) 196
Mélanges. Mélanges de droit, de jurisprudence et de législation (*A. Valette*) 199
Causes célèbres de l'Angleterre (*J. D. Lewis*). 538
Plaids et bosses ; souvenirs d'audiences correctionnelles (*A. Pothey et G. Bois*) 354

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Estudios criticos sobre la filosofia positivista. — I. La psécologia celular (*Dr Antonio Hernandez y Fajarnéz*) . . 481
L'âme est le fonctionnement du cerveau (*Emile Ferrière*) . . . 483
L'homme est-il libre ? (*Georges Renard*) 486
Principes de sociologie (*Herbert Spencer*, trad. par *E. Cazelles*) . 487
L'homme et l'intelligence, fragments de physiologie et de psychologie (*Ch. Richet*) 490
La mystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines (Tome III) (*Ribet*) 492
Morale. Critique des systèmes de morale contemporains (*Alfred Fouillée*) 493
Cours élémentaire de morale : morale pratique; principes généraux de morale ; théorie des méthodes scientifiques (*P. D. Pontsevrez*) 495
Manuel de philosophie morale (*E. Gilson*) 495
L'Utilitarisme (*J. Stuart-Mill*) 496
La nature et la morale (*E. Paul Guilly*) 497
Phénomènes nerveux, intellectuels et moraux, leur transmission par contagion (*J. Rambosson*) 217
Education et enseignement. De l'abus des plaisirs dans l'éducation contemporaine (*l'abbé Demange*) 353
Manuel d'une jeune mère pour l'instruction et l'éducation de ses petits enfants (*l'abbé Gérardin*) 451
L'Instruction morale à l'école. Devoir et patrie (*A. Burdeau*). . 451
Catéchisme d'instruction civique à l'usage des écoles et des familles (*J. Hutinel*) 353
Le livre de l'adolescent (*Dr Dupasquier*) 537
Manuel d'instruction laïque (*Edgar Monteil*) 452
Le droit usuel et l'Economie politique à l'école (*H. Reverdy et A. Bureau*) 157
Instruction morale et civique (*E.-J.-G.*) 157
Plans de compositions françaises sur des sujets de morale ou de littérature (*Portelette*) 354
Lectures courantes des écoliers français (*Caumont*) 158
Les lectures enfantines (*A. E. Pichard*) 159
Les récitations du samedi (*A. E. Pichard*) 259
Politique. El liberalismo (*D. Damian Isern*). 259
Sciences sociales. L'Ami des hommes, ou Traité de la population (*le marquis de Mirabeau*) 215
Les origines du socialisme contemporain (*Paul Janet*). 213
Le socialisme contemporain (*Emile de Laveleye*) 213

Les erreurs sociales du temps présent (*l'abbé Elie Méric*). . . .
Les lois de succession appréciées dans leurs effets économiques (*de Butenval*). . . . . .

Sciences naturelles. Dictionnaire des sciences anthropologiques.
L'Ecole pratique de physique (*Aimé Witz*). . . . . .
La pluie et le beau temps. Le chaud et le froid (*Arthur Mangin*).
Relazione critica sulle varie determinazioni dell' equivalente meccanico della calaria (*Enrico W. Rowland*) . . . . . .
L'Eclairage électrique (*comte du Moncel*) . . . . . .

Agriculture. Notions d'agriculture et d'horticulture (*J.-A. Barral* et *H. Sagnier*). . . . . .
Manuel du cultivateur de pins en Sologne (*David Cannon*) . . .

Astronomie. Le soleil (*C. A. Young*). . . . . .
Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1884. — Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour l'an 1884. . . . . .
De monde en monde et le système métrique (*Eugène Muller*). .

Médecine. The Cattle disease (*Charles d'Oridant*) . . . . . .

Art militaire. La nation armée (*baron Colmar von der Goltz*, trad. par *Ernest Jaeglé*) . . . . . .
L'armée romaine (*Léon Fontaine*). . . . . .
La France par rapport à l'Allemagne. . . . . .

Beaux-Arts. Essai sur le génie dans l'art (*G. Séailles*). . . . .
L'Art byzantin (*Ch. Bayet*). . . . . .
Les Historiens et les critiques de Raphaël (*Eug. Müntz*). . . . .
Les Della Robia (*J. Cavallucci* et *Emile Molinier*). . . . . .
La Peinture flamande (*A. J. Wauters*). . . . . .
Claude Lorrain (*Mme Mark Pattisson*). . . . . .
Les portraits aux crayons des XVIe et XVIIe siècle (*Henri Bouchot*).
Les richesses du palais Mazarin (*comte de Cosnac*). . . . .
Menuiserie et serrurerie de meubles XVe et XVIe siècle (*Aug. van Assche* et *Jules Helbig*). . . . . .

Mélanges. La chasse (*Ad. Giraudeau, J. M. Lelièvre* et *G. Sand*).

BELLES-LETTRES

Rhétorique et éloquence. Discours académiques et universitaires (*Nisard*). . . . . .
Oraison funèbre de Son Eminence le cardinal Dechamps, archevêque de Malines . . . . . .

Philologie et linguistique. Eléments de la grammaire générale hindoustanie (*Julien Vinson*). . . . . .
Principes généraux de grammaire hébraïque (*Gustave Bickell*) (trad. par *l'abbé Elie Philippe*). . . . . .
Essai d'un dictionnaire des homonymes de la langue française (*L. Zlatagorskoi*). . . . . .
Le dictionnaire allemand enseigné par l'analyse des noms propres : Noms de famille (*l'abbé J. Fabre d'Envieu*). . . .
Les scolies du manuscrit d'Aristophane à Ravenne (*Albert Martin*) . . . . . .

Poésie. Il canzionere di Pietro Jacopo academico Pontaniano (*Giuseppe Barone*). . . . . .
Le Faust de Gœthe, traduction nouvelle en vers français (*Augustin Daniel*). . . . . .
L'Atlantide, poème (*Jacinto Verdaguer*, trad. par *Albert Savine*).
Recueil de chansons populaires (*E. Rolland*). . . . . .
Barbour's des scottischen National.-dicteos Legendensammlung (*Hortsmann*) . . . . . .
Petits poètes du XVIIIe siècle (*Gentil Bernard*). . . . . .
Poésies d'A. Chénier (*Léo Joubert*) . . . . . .

Poésies choisies d'André Chénier (*Becq de Fouquières*). 7
Iambes et poèmes (*A. Barbier*) 100
Versiculets (*A. Poussin*) 105
Lamartine (*J. Aicard*). 105
A. Lamartine (*M. Ballet*). 105
Poésies complètes (*de Bornier*). 106
Poèmes de jeunesse (*de Loubens*). 107
Du grave au doux (*Duhamel*) 107
Heures paisibles (*P. Collin*). 109
Poèmes bretons (*E. Ernault*) 110
Trois hymnes du bréviaire romain (*A. Largent*) 111
L'Enfant Jésus. 111
Gethsémani 111
Les sept paroles de Jésus-Christ en croix. 111
Les fêtes de la Passion aux vendredis de Carême 111
Petits poèmes (*Le May*) 112
Broussailles (*E. Bouret*). 113
Les petits poèmes des champs (*A. Buchot*). 113
La haine féconde (*M. Bonnefoy*). 113
L'Oasis (*L. Tiercelin*). 113
Silva (*de Besancenet*). 114
Une lyre, Poésies diverses (*F. Bataille*). 115
La locomotive (*M. Desprez-Faivre*) 115
Les Chants du pays (*Ch.* et *P. Leser*). 116
Le long de la côte (*Ch. Canivet*). 116
A mi-côte (*J. Vaudon*) 132

Théâtre. Œuvres choisies de Shakespeare (*Henri de Pezac*) . . . 355
Smilis, drame (*Jean Aicard*). 396
Severo Torelli, drame (*François Coppée*) 396
Le Maître de Forges (*Georges Ohnet*). 399
Constantin, luttes et triomphe du christianisme, drame (*l'abbé Bonnot*). 403
Proverbes et comédies (*Marie S. Franel*) 404
Tragédies (*R. P. Longhaye*). 405

Romans et Nouvelles. Nerto, nouvelle provençale (*Frédéric Mistral*) 519
Tristesses et sourires (*Gustave Droz*) 5
Mon frère Yves (*Pierre Loti*) 8
Michel Verneuil (*André Theuriet*). 9
Une Vie (*Guy de Maupassant*). 11
Une Vie intime (*Lugan-Rieux*) 12
Paulette (*Hector Malot*) 12
Son Altesse (*Edouard Cadol*) 13
Angèle Méraud (*Charles Mérouvel*) 14
Autour du mariage (*Gyp*) 15
Noces parisiennes (*Alain Beauquenne*) 15
L'Amour parlant (*Myriem*) 15
Les Mélancolies d'un joyeux (*Armand Sylvestre*) 15
L'Idéal (*Jules de Glouvet*) 16
Victoire-la-Rouge (*Georges de Peyrebrune*). 18
Polichinelle et Cie (*Georges de Peyrebrune*). 18
L'Ingénue (*Henry Gréville*) 19
Le Mariage en poste (*Paul Perret*) 19
Robert (*Clément Richel*) 19
Le Roman d'une mère (*Paul Celières*) 20
Le chevalier de Kéramour (*Paul Féval*). 22
Le capitaine Simon (*Paul Féval*) 22
Aventures et embuscades (*G. de la Landelle*) 23

Les Coureurs d'aventures (*G. de la Landelle*).
Jean Muhlberg (*G. de Beaulieu*)
Le Collier d'acier (*Fortuné du Boisgobey*)
Mérindol (*Fortuné du Boisgobey*)
Quinze jours dans la lune (*A. de Lamothe*)
Le roi Charlot (*Ch. Buet*)
La Petite Princesse (*Ch. Buet*)
Le Prince et le Pauvre (*Mark Twain*, trad. par *Paul Largillière*)
Arne (*Biornstierne-Biorson*, trad. par *la comtesse Agénor de Gasparin*)
Vie militaire dans un régiment noir de la Caroline du Sud (*le colonel T. W. Higginson*)
Sans remords (*Joséphine Backer*, trad. par *la comtesse de Gasparin*)
Croquis de province (*Horace Bertin*)
Orient et Occident (*J. d'Avenel*)
La Veuve (*Octave Feuillet*)
La Joie de vivre (*Emile Zola*)
Sarah Barnum (*Marie Colombier*)
Ce qui ne meurt pas (*Jules Barbey d'Aurevilly*)
Le quartier Pigalle (*Georges Duval*)
Chrétienne (*Charles Flor O'Squar*)
Le colonel Ramollot ; les nouveaux exploits du colonel Ramollot (*Charles Leroy*)
La Voix d'or (*J. Ricard*)
La Régina (*Charles Lomon*)
La Faute de madame Bucières (*Georges Pradel*)
La Faute de la Comtesse (*V. Rouslane*)
Margot-la-Balafrée (*Fortuné du Boisgobey*)
La Chambre des amours (*Saint-Eman*)
Deux Epaves (*G. de Parseval-des-Chênes*)
Fleur de Bohême (*Elie Berthet*)
La Béate (*Aimé Giron*)
La Vengeance d'Ursule (*Gustave Levavasseur*)
Le Secret de la Chambre verte (*Michel Auvray*)
Clémentine de la Fresnaye (*M. Maryan*)
Vingt millions de rente (*M. Vattier*)
Un Clérical en voyage (*H.-B. de Laval*)
Un Drame au logis de la Lycorne (*J.-L. de la Marsonnière*)
La Fronde ; mémoires de Marguerite de Ribeaumont, vicomtesse de Bellaise (*Miss Yonge*, traduit de l'anglais par *Mme de Witt*)
Le Serment du Corsaire (*Raoul de Navery*)
Stéphanette (*Bernard Seigny*)
Tout pour la Patrie (*Tony Liz*)
Vixen (*Miss Braddon*, traduit par *Mme Létant*)
Mildred (*Mistress Crick*, traduit par *Mme E. Robert*)
Monsieur et Madame Brewer (*Paul Lindeau*)
Les Cent yeux de l'amour (*Salvatore Farina*, traduit par *Léon Dieu*)
Souvenirs de Vendée et de Lorraine (*l'abbé Dominique*)
De Pontoise à Stamboul (*Edmond About*)
Contes d'automne (*L. de Ronchaud*)
Femmes et Maîtresses (*Ange-Bénigne*)
Le Roi des montagnes (*Edmond About*)
La Dame de Gai-Fredon (*Quatrelles*)

Ouvrages pour la jeunesse. Contes d'automne (*Eugène de Margerie*)
Geneviève de Nauvailles (*commandant Stany*)
Cécilia ou la Fille du marchand de bois (*Mme Henriette Langlet*)
Contes anglais (trad. par *Mme de Witt*)
Sous le joug (*Mme Zénaïde Fleuriot*)

L'Enfant du carrefour maudit (*Marcelin de la Garde*) 121
Les Pauvres petits (*Aimé Giron*) 122
L'Argent et l'honneur, suivi de M. Babou (*Mme Étienne Marcel*) . 122
Les deux Brigitte (*Olivier des Armoises*) 122
Histoire d'un pauvre petit (*Mlle Jeanne Cazin*) 122
Le dernier des Sablonin (*Camille Fillyères*) 123
Rivalité (*Mme Bourdon*) 386
Les Naufragés de la Marie-Elisabeth (*A. Berthet*) 387
L'Erreur d'Isabelle (*M. Maryan*) 387
La Maison de famille (*M. Maryan*) 389
Monsieur le curé (*comtesse Marie*) 391
Le bois de la Boulaye (*Alfred de Courcy*) 391
Vingt millions de rente (*V. Vattier*) 392
Les Soirées à la maison (*Mme la comtesse de Sannois*) 392
Dans les Pampas. Les jeunes colons (*G.-A. Henty*, traduit par *Francis Baudrier*) 392
Les Chevaliers de la dynamite ou les déceptions d'un athée (*Lucien Thomin*) 393
Le Crime de Stillwater (*T.-B. Aldrich*, imité de l'anglais par *Adam de l'Isle*) 393
Le Renégat de Venise (*Anatole Posson*) 393
Un Doge conspirateur (*Anatole Posson*) 395
Le Mystère d'un vieux château (*G. de la Chateigneraye*) 394
Les deux Alix (*Mlle Gabrielle d'Ethampes*) 394
Le château de Coëtlec (*Mlle Gabrielle d'Ethampes*) 394
Christine (*O. Jauffret de Rambert*) 394
L'Institution Leroux (*Mme Marie Guerrier de Haupt*) 394
Histoire et critique littéraire. Histoire de la littérature grecque (*Deltour*) 133
Δελτιον της Ιστορικης και Εθνολογικης εταιριας της Ελλαδος (*Carl Beck*) . . 134
Les Fabulistes latins (*Léopold Hervieux*) 337
Les Epoques littéraires de l'Inde (*Félix Nève*) 39
Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande (*d'Arbois de Jubainville*) 44
Coup d'œil sur les poètes norwégiens islandais du neuvième au quatorzième siècle (*Gudmundur Thorlaksson*) 46
Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie au moyen âge (*Ant. Thomas*) 339
Manuel d'histoire de la littérature française (*l'abbé Marc*) 522
Morceaux choisis des poètes et des prosateurs français du neuvième au seizième siècle (*F. Godefroy*) 259
La Littérature française au dix-neuvième siècle (*Paul Albert*) . . 77
Notions d'histoire littéraire (*A. Teston*) 538
Essai de critiqué idéaliste (*Victor de Laprade*) 48
Histoire du sentiment de la nature (*Victor de Laprade*) 50
Calderan et Gœthe (*Ant. Sanchez Moguel*) 539
Luxemburger Sitten und Bräuche (*Ed. de la Fontaine*) 130
Essais de littérature anglaise (*James Darmesteter*) 427
Französische studien (*Kœrting et Koschwitz*) 421
Französische studien (*Kœrting et Koschwitz*) 514
Faust von Gœthe (*Schröer*) 425
Théophraste Renaudot et ses innocentes inventions (*Eugène Hatin*) 262
Théophraste Renaudot (*S. Gilles de la Tourette*) 228
Pétrarque, ses voyages, ses erreurs, sa vie chrétienne (*l'abbé Fuzet*). 230
Victor Hugo le Petit (*Leffondrey*) 161
Epistolaires. Correspondance (*Louis Veuillot*) 130
Polygraphes. Les petits classiques. Œuvres choisies de Fontenelle (*J.-F. Thénard*) 227
Les petits chefs-d'œuvre : *Chansons d'Hégésippe Moreau. Le Glorieux*

par Destouches. La Coupe enchantée . . . . . .
Bibliothèque des romans célèbres. Le neveu de Rameau (*Diderot*).
Mélanges. Consonnances et dissonnances (*J. Arningaud*) . . .

HISTOIRE

Géographie et Voyages. De la lecture des cartes étrangères (*Henri Mager*). . . . . .
A travers l'Europe, impressions et paysages (*A.-B. Routhier*) . .
Entre les Alpes et les Carpathes (Autriche, Croatie, Hongrie) (*l'abbé Lucien Vigneron*). . . . . .
Souvenirs anecdotiques sur la Turquie (1820-1870) (*Wanda*) . .
La Save, le Danube et la Balkan (*L. Leger*) . . . . . .
Obock, Mascate, Bou-chire, Bassorah (*Denis de Rivoyre*) . . . .
Un Parisien dans les Antilles (*Quatrelles*) . . . . . .
Le Tonkin et la Cochinchine, le pays, l'histoire et les missions (*Eugène Veuillot*). . . . . .
Les Français au Tonkin (1787-1883) (*Hippolyte Gautier*). . . .
Un Touriste dans l'extrême Orient (Japon, Chine, Indo-Chine et Tonkin) (*Edmond Cotteau*). . . . . .
L'Indo-Chine française (Basse-Cochinchine — Annam — Tong-King) (*le vicomte H. de Bizemont*) . . . . . .
Ile de Sumatra. Chez les Atchés, Lohong (*Brau de Saint-Paul Lias*).
Le Consulat de France à Hué sous la Restauration . . . . .
Au delà des monts (*D. Gérard van Caloen*) . . . . . .
Voyage à la Nouvelle-Calédonie (*Arthur Mangin*). . . . . .
Histoire de Madagascar (*P. de la Vaissière*). . . . . .
Histoire et géographie de Madagascar (*M. d'Escamps*) . . . .
Six mois à Madagascar (*Ch. Buet*) . . . . . .
Voyage à Madagascar (*J. L. Macquarie*) . . . . . .
Les Voyages de Savorgnan de Brazza (*D. Neuville et Ch. Bréart*) .
De l'origine des Indiens du Nouveau-Monde et de leur civilisation (*P. Dabry de Thiersant*). . . . . .
Pérak et les Orangs-Sakeys (*Brau de Saint-Pol Lias*). . . . .
L'Australie nouvelle (*E. Marin-la-Meslée*) . . . . . .
Du Natal au Zambèse (*Baldwin*, trad. par *Mme Henriette Loreau*, abrégé par *J. Belin de Launay*) . . . . . .
Hagiologie et Vies édifiantes. Vie de saint Joseph Calasanz (*chanoine Timon-David*). . . . . .
La Bienheureuse Delphine de Sabran (*la marquise de Forbin d'Oppède*) . . . . . .
Vie de Mgr Daveluy (*Ch. Salmon*). . . . . .
Saint Laurent de Brindes (*R. P. Norbert Stock*, trad. par *Mme Marcus de Rungs*). . . . . .
Hérésies. Monumenta reformationis Lutheranæ (*Petrus Balan*) . .
Théâtre des cruautés des hérétiques au seizième siècle . . . .
Les Huguenots et les Gueux (*M. Kervyn de Lettenhove*). . . 430
Histoire ancienne et romaine. Egypte et Grèce (*Baedeker*). .
The ancient empires of the East ; Herodotos I-III (*A. H. Sayce*) .
Histoire grecque et histoire romaine (*A. Rignier*) . . . . . .
Etude sur l'histoire romaine (*Arthur de Nouhes*). . . . . .
Histoire du moyen âge. La civilisation des Arabes (*Dr Gustave Le Bon*). . . . . .
Der. Orient (*Reisbucher*). . . . . .
Histoire du moyen âge (*R. P. Brabant*). . . . . .
La Storia di li Normanni à Sicilia (*A. Palomes*). . . . . .
Sancta Rusalia (*A. Palomes*) . . . . . .
Jomswikinga saga (*Carl af Petersens*) . . . . . .

Questions contemporaines. L'Athéisme et la France (*l'abbé Lagoutte*) 450
Dieu a fait la France guérissable (*l'abbé Augustin Lemann*). . . 537
La France est-elle prête (*Un officier prussien*), ... 350
Le Péril national (*Raoul Frary*) 454
La Bêtise parisienne (*Paul Hervieu*) 455
Goritz, Froshdorf 263
L'avenir de l'Egypte (*E. Paul*). 455
Le Secret de la Franc-Maçonnerie (*Mgr Fava*) 456
Les Maçons-Juifs et l'Avenir 262
Histoire de France. L'histoire de France, enseignée aux enfants (*l'abbé L. Bailleux* et *l'abbé V. Martin*) 260
Gaulois et Germains (*général Ambert*) 525
Jeanne d'Arc (*L. Morvan*) 159
Archives de la Bastille (*François Ravaisson*) 245
Journal inédit de Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy (*Frédéric Masson*). 347
Les correspondants de la marquise de Balleroy (*E. de Barthélemy*) 142
Les Campagnes de la première république (*Paul Gaffarel*). . . 80
Mémoires historiques sur l'invasion et l'occupation de Malte par une armée française en 1798 (*A. J. L. O. Doublet*). 143
Histoire générale des émigrés pendant la Révolution française (*M. Forneron*). 432
Souvenirs sur l'Emigration, l'Empire et la Restauration (*le comte de Puymaigre*). 349
Histoire civile et politique. Les Origines chrétiennes des hôpitaux (*l'abbé Pergot*). 59
La ville sous l'ancien régime (*Alfred Babeau*). 528
La Vie agricole dans l'ancien régime en Picardie et en Artois (*le baron A. de Calonne*) 247
Histoire d'une vieille maison de province (*Gabriel Colmet-Daage*) . 529
Histoire du bon vieux temps (*Marc Bonnefoy*). 539
Etudes sur le régime financier de la France avant 1789 (*Ad. Vuitry*) 60
Les Finances de la France au XIXe siècle (*Ch. Sudre*) 531
Histoire religieuse. Cartulaire de l'abbaye de Lérins (*M. M. Moris* et *Blanc*). 434
Saint Michel archange et le Mont Saint-Michel (*Mgr Germain* et *l'abbé Brin*) 454
Eglise métropolitaine et primatiale Sainct-André de Bourdeaux (*M. M. Hierosme Lopès*, revue et annotée par *M. l'abbé Callen*) . 252
Histoire des provinces. Esquisses du Bocage Normand (*J. Lecœur*) 351
Histoire étrangère. The expansion of England (*J. R. Seeley*). . 63
Lettres de Philippe II à ses filles (*M. Gachard*). 431
La confrérie musulmane de Sidi-Mohammed-Ben-Ali-es-Senousi (*H. Duveyrier*). 442
Mahomet (*Paul Lehugeur*). 442
Calendrier turc perpétuel de Darendevi 149
La Turquie et le Tanzimat (*A. Engelhardt*). 439
Trente-deux à travers l'Islam (*Léon Roches*) 442
Acta quæ in Archivia Ministerii rerum exterarum Gallici ad Joannis III regnum illustrandum spectant ab anno 1474 ad annum 1477 (*M. K. Waliszewski*). 253
La société de Berlin (*le comte Paul Vassili*). 257
Cartulaire ou Recueil des documents politiques et administratifs de la ville de Luxembourg (*M. P. Würth-Paquet* et *N. Van-Werweke*) 436
Chronique dite de Nestor (*Louis Leger*) 438
Le tsézarévitch Paul Petrovitch (*Dmitri Kobéko*) 147

Mexico (*Salvador Quevedo y Zubieta*) . . . . . .
Histoire nobiliaire. Les chevaliers breton de Saint-Michel (*Gaston de Carné*). . . . . .
Chartes de la famille de Reinach (*M. F. Würth-Paquet* et *N. Van Verweke*) . . . . . .
Archéologie. La Tavola di Cebete (*G. Barane*). . . . . .
Les disques crucifères, le flabellum et l'una-bella (*Charles de Linas*) . . . . . .
Eléments d'archéologie chrétienne (*Reusens*) . . . . . .
Histoire monumentale de la France (*Anthyme Saint-Paul*) . . .
Le Louvre et les Tuileries (*Ch. Bauchal*) . . . . . .
Manuel de l'église paroissiale de Saint-Jacques, à Tournai (*L. Cloquet*) . . . . . .
Numismatique. Monnaies et médailles (*Fr. Lenormant*). . . .
Mélanges historiques. Nos gloires nationales. . . . . .
En France. Dix-huitième et dix-neuvième siècle (*A. Mézières*). .
Hors de France (*A. Mézières*). . . . . .
A la maison (*Xavier Marmier*). . . . . .
Souvenirs d'un jeune franc-tireur (*Eugène Muller*) . . . . .
Résurrection merveilleuse en 1877 de Michel de Notre-Dame, mort en 1566. . . . . .
Bibliothèque d'éducation moderne. L'Héroïsme professionnel (*Etienne Charavay*). . . . . .
Vie de Voltaire (*Georges Renard*). . . . . .
Dupleix et l'Inde française (*Fabre des Essarts*). . . . . .
L'histoire de la Révolution française (*Ch. d'Héricault*) . . . .
Une grande nuit : la nuit du 4 août (*Marc Pellagans*) . . . .
Les Marins de la République (*H. Moulin*) . . . . . .
Un exemple à suivre : la Prusse après Iéna (*Charles Levin*). . .
Un fils de l'Alsace : Kléber (*Auguste Echard*) . . . . . .
Biographie. Sir John de Crèvecœur (*R. de Crèvecœur*) . . . .
Histoire de Son Em. Mgr le card. Gousset (*Mgr Fèvre*) . . . .
The Life of Samuel Wilberforce (*Canon Ashwell* et *Reginald Wilberforce*) . . . . . .
Un amiral marseillais . . . . . .
Bibliographie. Archives de Clervaux (*M. F. Würth-Paquet* et *N. Van-Verweke*). . . . . .
Inventaire sommaire des manuscrits du supplément grec (*Henri Omont*). . . . . .
Catalogue of romances in the department of manuscripts of the British Museum (*L. D. Ward*). . . . . .
Bibliographie de la ville et du canton de Pontoise (*L. Thomas*). .
Catalogue des œuvres imprimées de Claude François Ménestrier (*R. P. Carlos Sommervoget*). . . . . .

NOMS DES AUTEURS

About (Edmond) 77, 321
Aicard (Jean). 105, 395
Albert (Paul) 77
Aldrich (T. B.). 393
Ambert (général). . . . . .
Anthyme Saint-Paul . . . .
Arbois de Jubainville (d') . . .
Arendt (L.) . . . . . .

IINGAUD (J.) 355
IOISES (Olivier des) 122
IWEL (Canon) 68
CHE (Aug. van) 221
VRAY (Michel) 311
INEL (J. d') 32
ELLA (comte Goblet d') . . . 216
BEAU (Alfred) 528
KER (Joséphine) 30
LLEUX (l'abbé L.) 260
AN (Petrus) 526
DWIN 119
LOT (M.) 109
BEY D'AUREVILLY (Jules) . . 295
BIER (A.) 100
ID (Alphonse) 199
IONE (G.) 260, 517
IRAL (J. A.) 354
ITHÉLEMY (E. de) 142
AILLE (F.) 115
ICHAL (Ch.) 80
IDRIER (Francis), trad. par . 392
ET (Ch.) 128
ULIEU (G. de) 24
UQUENNE (Alain) 15
Q DE FOUQUIÈRES 97
EK (Carl) 134
LUNE (l'abbé de) 258
IGNE (Ange) 321
ITHELÉ (J.) 336
ITHET (A.) 387
ITHET (Elie) 307
ATIN (Horace) 32
SANCENET (de) 114
SSON (L. de) 124
SSON (Paul) 76
SSONIES (l'abbé G. de) 258
KELL (Gustave) 38
INE DE VILLENEUVE (Marcel la le) 198
RNSTIERNE-BIORSON 30
EMONT (vicomte H. de) . . . 233
ANC 434
DEKER 428
INVILLIERS (Edouard) 453
IS (G.) 354
ISGOBEY (Fortuné du) . . 25, 305
ISTEL (A.) 200
NNEFOY (Marc) 113, 539
NNOT (l'abbé) 403
RNIER (de) 106
SIA DE MENDRISIO (l'abbé de) . 537
UCHOT (Henri) 512
URDON (Mme) 386
URET (E.) 113
URMONT (comte A. de) . 162, 263
ABANT (R. P.) 138
ADDON (Miss) 318
ÉART (Ch.) 524
BRIN (l'abbé) 454
BUET (Ch.) 26, 341
BURDEAU (A.) 451
BUREAU (A.) 157
BUTENVAL (de) 258
CADOL (Edouard) 13
CALLEN (l'abbé) 252
CALONNE (baron A. de) 247
CAMUS (l'abbé E. Le) 323
CANIVET (Ch.) 116
CANNON (David) 538
CARNÉ (Gaston de) 435
CAUMONT 158
CAZELLES (E.) 487
CAZIN (Mme Jeanne) 122
CELIÈRES (Paul) 20
CELLIER (A.) 196
CHARAVAY (Etienne) 160
CHATAIGNERAYE (G. de la) . . . 394
CLOQUET (L.) 533
COCHIN (A.) 126
COGNAT (J.) 125
COLLIGNON (Maxime) 447
COLLIN (P.) 103
COLMET-DAAGE (Gabriel) 529
COLOMBIER (Marie) 295
COPPÉE (François) 396
CORBLET (l'abbé Jules) 501
COSNAC (comte de) 333
COTTEAU (Edmond) 207
COURCY (Alfred de) 394
COUTURE (Léonce) 481
CRAIK (Mistress) 318
CRÈVECŒUR (R. de) 150
DAMAS (R. P. de) 157
DANIEL (Augustin) 224
DARMESTETER (James) 427
DECHAMPS (cardinal) 161
DELTOUR 133
DEMANGE (l'abbé) 353
DEMOUSTIER 424
DESPREZ-FAIVRE 115
DESTOUCHES 421
DIEU (Léon) 318
DOMINIQUE (l'abbé) 321
DOUBLET (A. J. L. O.) 143
DREYFUS (Ferdinand) 452
DROZ (Gustave) 5
DUGUIDT (Léon) 199
DUHAMEL 105
DUPASQUIER (le Dr C.) 537
DUVAL (Georges) 297
DUVEYRIER (H.) 442
ECHARD (Auguste) 160
E. J. C 157
ENGELHARDT (A.) 439
ERNAULT (E.) 110
ESCAMPS (d') 340
ETHAMPES (Mlle Gabrielle d') . . 394

Fabre d'Envieu (l'abbé J.). . . 223
Fabre des Essarts 160
Farina (Salvatore) 318
Fava (Mgr) 456
Ferrière (Emile). 483
Feuillet (Octave) 290
Féval (Paul). 22
Fèvre (Mgr) 72
Fisichella (chanoine Francesco) 194
Fleuriot (Mme Zénaïde) 121
Flor O'Squar (Charles) 298
Fontaine (Léon) 79
Fontaine (Ed. de la) 130
Forbin d'Oppède (marquise de . 57
Forneron (M.) 432
Fouard (G) 498
Foucaux (Ph. Ed.). 503
Fouillée (Alfred 496
Fournier, trad. par 197
Franel Marie (S.) 404
Frary (Raoul) 454
Fuzet (l'abbé) 230
Gachard (M.) 431
Gaffarel (Paul) 80
Garde (Marcelin de la) 121
Gasparin (comtesse Agénor de), 30
Gautier (Hippolyte) 207
Gérardin (l'abbé) 451
Germain (Mgr) 454
Gilson (E.) 495
Giraudeau (Ad.) 158
Girodon (l'abbé) 500
Giron (Aimé) 122, 308
Giuliari (chanoine). 326
Glouvey (Jules de) 16
Godefroy (F.) 259
Goltz (baron Colmar von der). 507
Grandclaude (l'abbé) 328
Gréville (Henry). 19
Guilly (E. Paul) 497
Guerrier de Haupt (Mme Marie). 394
Gyp. 15
Hatin (Eugène) 226
Helbig (Jules) 221
Henry (Paul) 198
Henty (G. A.) 392
Héricault (Ch. d') 159
Hernandez y Fajarnez (Dr Antonio). 481
Hervieu (Paul) 455
Hervieux (Léopold). 337
Heuvel (Van den) 413
Higginson (le colonel T. W.). . 30
Horoy. 124
Hortsmann 336
Hutinel. 353
Isern (Damian D.) 259
Isle (Adam de l') 393
Jarglé (Ernest). 507
Jamais (Emile) 196
Janet (Paul). 213
Jauffret de Rambert (O.). . . 394
Joubert (Léo) 97
Kervyn de Lettenhove (baron). 58, 430
Kobéko (Dimitri). 147
Kœrting. 421, 514
Koschwitz. 421
Lacordaire (R. P.). 411
Lafontaine (de) 421
Lagoutte l'abbé) 450
Lamothe (A. de). 25
Landelle (G. de la). 23
Langlet (Mme Henriette). . . . 120
Laprade (Victor de). . . . 48, 50
Largent (A.) 111
Largillière (Paul) 28
Launay (J. Belin de) 119
Laval (H. B.) 313
Laveleye (Emile de) 213
Le Bon (Dr Gustave) 241
Lecœur (J.) 351
Leffondrey 161
Léger (L.) 345, 438
Lehugeur (Paul) 442
Lelièvre (J. M.) 158
Lemann (l'abbé Augustin). . . 537
Lenormant (Fr.) 66
Léo (Alfred), trad. par 200
Leroy (Charles) 299
Leser (Ch. et P.). 116
Létant (Mme), trad. par. . . . 318
Levavasseur (Gustave) 311
Levin (Charles). 160
Lewis (J. D.) 538
Linan y Eguizabal (José de). . 198
Linas (Charles de) 448
Lindau (Paul) 318
Lix (Tony). 317
Lomon (Charles) 301
Longhaye (R. P.) 405
Lopès (Hiérosme) 252
Loreau (Mme Henriette) . . . 119
Loti (Pierre) 8
Loubens (de). 107
Lugan-Rieux. 12
Macquarie (J. L.). 341
Magre (Henri) 202
Magnabal (J. G.). 539
Maine (duc du) 409
Malot (Hector). 12
Mangin (Arthur). 76, 79
Marc (l'abbé). 522
Marcel (Mme Etienne). 122
Marguerie (Eugène de) 119
Marie (comtesse). 391
Marmier (Xavier) 67
Marsonnière (J. de la) 314

ARTENS (F. de) 200
ARTIN (l'abbé V.) 260
ARTIN (Albert) 522
ARYAN (M.) 311, 387, 389
ASSON (Frédéric) 347
AUPASSANT (Guy de) 11
AY (Le) 112
ÉRIC (Elie) 215
ÉROUVEL (Charles) 14
ESLÉE (E. Marin-la) 59
EZIÈRES (A.) 250
IKOR (Louis de) 198
IRABEAU (marquis de) 215
ISTRAL (Frédéric) 519
OGUEL (D. Ant. Sanguez) . . . 539
ONCEL (comte du) 215
ONSABRÈ (R. P.) 327
ONTEIL (Edgar) 452
OREAU (Hégésippe) 421
ORIS 434
ORVAN (L.) 159
OULIN H.) 160
ULLER (Eugène) 386, 539
ÜNTZ (Eugène) 331
YRIEM 15
AYERY (Raoul de) 316
EUVILLE (D. 524
ÉVE (Félix) 39
ISARD (D.) 420
OUHES (Arthur des) 453
OHNET (Georges) 599
OMONT (Henri) 75
ORIDANT (Charles d') 76
PALOMES (A.) 261
PARSEVAL DES CHÊNES (G. de) . . 306
PATTISSON (Mme Mark) 37
PAUL (E.) 455
PELLAGOUS (Marc) 160
PERELS (F.) 195
PERGOT (l'abbé) 59
PERRAUD (Mgr) 33
PERRET (Paul) 19
PETERSENS (Carl Al) 144
PEYREBRUNE (Georges de) . . . 18
PEZAC (Henri de) 355
PHILIPPE (Elie) 38
PICHARD (A.-E.) 159 259
POINSSOT 167, 456
PONTREVREZ (P. D.) 495
PORTELETTE 354
POSSON (Anatole) 393
POTHEY (A.) 354
POTHIER 196
POUSSIN (A.) 105
PRADEL (Georges) 303
PUECH (Louis) 409
PUYMAIGRE (comte de) 349
QUATRELLES 81, 204
QUEVEDO Y ZUBIETA (Salvador) . 65
RAMBOSSON (J.) 217
RAVAISSON (François) 245
REISBUCKER 438
RENARD (Georges) . . . 160, 486
REUSSENS 450
REVERDY 157
RIBET 493
RICARD (G.) 301
RICHEL (Clément) 19
RICHET (Ch.) 490
RIGNIER (A.) 260
RIVOIRE (Denis de) 203
ROBERT (Mme E.) 316
ROCHES (Léon) 442
ROLLAND (E.) 335
RONCHAUD (L. de) 321
ROUSLANE (V.) 303
ROUTHIER (A.-B.) 205
ROWLAND (Enrico W.) 36
RUNGS (Mme Marcus de) 118
SAGNIER (H.) 354
SAINT-EMAN 305
SAINT-POL-LIAS (Brau de) . 55, 210
SALMON (Ch.) 346
SANNOIS (Mme la comtesse de) . 392
SAVINE (Albert) 515
SAYCE (A.-H.) 234
SCHOLARIOS (Dorothée) 123
SCHRÆER 425
SCHULTE (Frédéric de) 197
SÉAILLES (G.) 511
SEELEY (J.-R.) 63
SEIGNY (Bernard) 317
SPINOZA (B. de) 525
SOMMERVOGEL (R. P. Carlos) . . 535
SOUDÉE (G.) 158
SPENCER (Herbert) 496
STANY (commandant) 119
STIEGLITZ (Alexandre de) . . . 198
STOCK (R. P. Norbert) 118
STUART-MILL (J.) 496
SUDRE (Charles et Alfred) . . . 531
SYLVESTRE (Armand) 15
TESTON (A.) 538
THÉNARD (J.-F.) 227
THEURIET (André) 9
THOMAS (Ant.) 339
THOMAS (L.) 155
THOMIN (Lucien) 393
THORLAKSSON (Gudmundur) . . 46
TIERCELIN (L.) 113
TIMON-DAVID (chanoine) 237
TOFFOLI-ADDALI (Luigi) 194
TOURETTE (S. Gilles de la) . . . 228
TWAIN (Mark) 28
VADALA-PAPALE (G.) 193
VAISSIÈRE (P. de la) 340
VALETTE (A.) 199
VAN CALOEN (Gérard) 78

Vassili (comte Paul) 257
Vattier (M.) 311, 392
Vaudon (G.) 132
Verdaguez (Jacinto) 515
Veuillot (Eugène) 206
Veuillot (Louis) 136
Vigneron (l'abbé Lucien) . . . 208
Vinson (Julien) 39
Viollet (Paul) 212
Vuitry (Ad.) 60
Waliszewski (M. K.) 253
Wanda 209
Ward (L.-D.) . . . . . [illegible]
Wauters (A.-J.) . . . . . [illegible]
Wervekk (Van) . . . . . [illegible]
Wilberforce (Reginald) . . . . [illegible]
Witt (Mme de) . . . . . 121, [illegible]
Witz (Aimé) . . . . . [illegible]
Wurth-Paquet (F.) . . . . . [illegible]
Yonge (miss) . . . . . [illegible]
Young (C.-A.) . . . . . [illegible]
Zlatagorskoï (E.) . . . . . [illegible]
Zocco-Rosa (A.) . . . . . [illegible]
Zola (Emile) . . . . . [illegible]

TABLE DES VARIÉTÉS

Bibliographie des fouilles de Sanxay, par M. J. Berthelé, 336.
La Nouvelle littérature arabe-chrétienne, par M. Poinssot, 167.
Bibliothèque de l'université de Caen, par le comte A. de Bourmont, [illegible], 263.
Publications relatives à l'Afrique, par M. Poinssot, 456.

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Balaguer y Mérino (Andrez, 369. — Barrande (Joachim), 81. — Chabrol-Crousol (comte de) (Anne-François-Edouard), 87. — Chenery (Thomas), 276. — Dechamps (cardinal Victor-Auguste), 274. — Dentu (Edouard), 464. — Dumas (Jean-Baptiste), 461. — Faber (Christian-Gottfred-Weber), 172. — Gibaud (Charles), 180. — Gonzalez (Juan), 173. — Gournerie Jules de la), 180. — Guyot. (Jean), 170. — Haussonville (le comte d'), 540. Lambert (Charles), 276. — Laprade (Pierre-Martin-Victor-Richard de), 83). — Laroque, 276. — Lenormant (François), 271. — Leuven (comte Adolphe de Ribbing, dit de), 462. — Martin (Bon-Louis-Henri), 85. — Maxwell (Thomas-Henri), 368. — Mayne-Reid, 171. — Menu (l'abbé), 542. — Mignet (François-Auguste-Marie), 367. — Moncel (comte Théodore-Achille-Louis du), 273. — Montessuy, 181. — Mynster (C.-L.-N.), 172. — Pernia (Mgr Pedro Nunez), 464. — Rivaz y Madrain (R. P. Francisco), 173. — Romero Ortiz (Don Antoine), 173. — Roth (G.), 276. — Rozenveig (L. T. H.) 542. — Signy, 276. — Suzy d'Auteuil (Mgr Jules-Hugues-Marie de), 276. — Tauchnitz (Th.), 542. — Urbain (Ismaïl), 276. — Wood (Mlle Pauline-Frédérikke), 173. — Wurtz (Ch. Ad.), 541.

Institut, 87, 173, 276, 370, 464, 542.
Faculté des lettres, 87, 174, 371.
Faculté des sciences, 371.
École des chartes, 174, 544.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 87, 175, 277, 371, 468, 545.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 88, 175, 277, 372, 468, 545.
Concours, 545.
Congrès des sociétés savantes, 464.
Académie de Caen (Table des mémoires), 474.
Société de géographie de Toulouse, 175.
Société de l'art chrétien, à Rouen, 377.
Société de l'histoire de France, 277, 545.
Société de Saint-Jean, 187.
Société des antiquaires de France, 87, 371, 544.
Société des archives historiques de la Gironde, 90.
Mandements pour le carême de 1884, 372, 467.
Mélanges philologiques et littéraires : Un mystère en langue d'oc, 471. — Une narration fabuleuse de la vie d'Alexandre-le-Grand, 279. — Paul Manuce, 178. — Mémoires d'Olivier de la Marche, par MM. Beaune et d'Arbaumont, 92. — Lettres de Louis XI, par Etienne Charavay, 92. — Poésies françaises de Marie Stuart, 374. — Lettres inédites du roi Henri IV, 180. — Lettres de Jean Chapelain, 281. — A propos d'une lettre de la duchesse de Guise à dom Mabillon, 179. — Ballanche et le P. Jean Vaudon, 89. — Vivonne et les mémoires de Nevers. 179. — Les travaux de M. F. S. Krauss, 468. — Deux opuscules de M. Aimé Vingtrinier, 531. — Brochure de Kohn Abrest, sur Henri Heine, 474. — Toast à l'Association normande par M. Levavasseur de Bernai, 474. — Nouvel ouvrage de M. Schœtensack, de Stendal, 475. — Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen, 92. — Alliance française, 277. — L'esthétique de M. Taine, 182. — Molière et les Limousins, 91. — Discours de Mgr Freppel sur la laïcisation du personnel enseignant 377. — Une mission littéraire dans les Iles Britanniques, 373. — Le Folk-Lore en Espagne, 373. — La légende de la Montagne-Rouge, 548. — L'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, 546.
Mélanges historiques et archéologiques : Héliodore et Lancelot de Carle, 470. — Les Monastères du mont Athos, 469. — Mardelles gauloises, 469. — Du rôle historique des saints de Bretagne dans l'établissement de la nation bretonne armoricaine, 281. — Vie des saints anglais, publiée à Leipzig, 282. — Le droit civil dans les provinces anglo-normandes au douzième siècle, 177. — Voyage en Terre-Sainte d'un maire de Bordeaux au quatorzième siècle, 279. — Voyage de Philippe de Voisins à Jérusalem, 280. — Sur la date de la mort de César Nostradamus, 91. — Le Maréchal de Grammont et ses correspondants, 183. — Le Testament du cardinal d'Angennes, 550. — Il y a cent ans, 374. — Jean de Witt, par M. A.-Lefèvre Pontalis, 475. — L'Ecole normale de l'an III. 548. — Ateliers chrétiens des beaux-arts, 182. — Lettre adressée à M. Luigi Chiala, député au Parlement italien, 474. — Les écoles d'Orient, 473. — En Hongrie, 473. — Les sociétés historiques et la critique allemande, 278. — Un hommage au cardinal Donnet (Louis Boué), 551. — Entrée solennelle des archevêques de Bordeaux, 90. — Dessèchements subits de la Sarthe au Mans et à Fresnay, 186. — Fouilles du docteur Schliemann, 475. — Congrès d'Arezzo, 374. — Notice sur le port de Saint-Nazaire, 90. — Légende cosmogonique, 548. — La procession des Rameaux, 549. — La conversion d'un ministre protestant, 549. — Les Variétés girondines, 549. — Notice sur Pierre Milhard, 550. — Portraits des papes, 552.
Mélanges bibliographiques : Les catalogues de la bibliothèque Vaticane, 176. — Etat de l'inventaire de la bibliothèque nationale, 186. — Chiffre des acquisitions des bibliothèques, 185. — Don de M. Schœlcher à la bibliothèque de l'école des beaux-arts, 378. — Bibliothèque dans la crypte du couvent des

Franciscains, à Fontarabie, 377. — Bibliographie bretonne, 471. — Bibliographie de l'histoire religieuse de Paris, 472. — L'Eventail et l'ombrelle, d'Octave Uzanne, 474. — Trois publications bibliographiques étrangères, 183. — Edition du Sopherim par la maison Trübner, 282. — Rubricæ generales missalis romani, 186. — Reliures anciennes, 184. — Publications relatives à l'histoire de l'enseignement primaire, 89. — A propos de deux vieux livres, 185. — Le club Almanach, 376. — M. L. Delisle et les manuscrits de la bibliothèque d'Orléans, 176. — Les manuscrits du château de Stowe, 470. — Les archives du Vatican, 546. — Archives nationales et départementales de la France, 546. — Les archives diplomatiques de 1883, 175. — Bibliothèque du baron J. de Rothschild, 547.

Journaux et revues : Annuaire de l'enseignement libre de la librairie Gaume, 378. — Bulletin des beaux-arts, 474. — Le Contemporain, 186. — Le Magasin littéraire et scientifique, 376. — Mélusine, 377. — Revue de l'art chrétien, 186. — Revue de géographie (Table des travaux, 377. — Revue du mondlittéraires

Nouvelles littéraires : Allemagne, 93, 187, 283, 378, 555. — Angleterre, 93, 187, 282, 379, 475, 555. — Autriche, 380. — Belgique, 187, 380, 476. — Dalmatie, 94. — Espagne, 94, 282, 381, 476, 556. — Etats-Unis, 95, 381, 477, 556. — Grèce, 381. — Italie, 94, 284, 381, 477. — Russie, 94, 187, 284, 478. — Suisse, 381, 478.

Publications nouvelles, 95, 190, 285, 382, 478.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Armes de Sully, 480, 559. — Citations à retrouver, 96. — Citations faites par saint Thomas, 288. — Erasme, 96. — L'Imitation de Jésus-Christ, 96. — Légendes et traditions populaires concernant le culte des saints et les fêtes religieuses, 192, 480. — Manuscrits du cardinal de Gondi, 191. — M. de Saint-Aulaire, 192, 288. — Oraison funèbre de Marie-Thérèse, 192. — Prononciation, 288, 560. — Saint-Odilon, 384. — Signalement de N.-S.-J.-C., 384, 560. — Statues équestres de Louis XIV, 192. — Sur deux réparties de Mgr de Dillon, 96, 288. — Sur la date de la mort de l'abbé Abeille, 191. — Sur la tour de Saint-Nicolas, à Paris, 192. — Sur le François Ier de M. Paulin Paris, 480. — Sur le mot Immondices, 480. — Sur le poëte Musculus, 191 — Sur un manuscrit de Joinville, 384. — Sur un mot réaliste à propos de Talleyrand, 384. — Sur un prétendu mot de Voltaire, 191. — Systèmes de cryptographie, 480. — Romant des trois pèlerinages, 559. — Ouvrage annoté par D. Brial, 559. — Eglises baties par le P. Delacroix en Alsace, 559.

Les autographes de M. Alfred Bovet, 374.

Vente de la bibliothèque de M. H. P***, 475.

Vente de la bibliothèque Beckford, à Londres, 183.

Ventes diverses, 187, 556.

Le Gérant : L. SANDRET.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE J. MOUREAU ET FILS.

ɔlibyblion, Revue bibliographique universelle, paraît du 10 au 15 de chaque
ı deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.
ıRTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impres-
ntenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la
et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises
ıgères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de
ɔ importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résu-
ıus les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Corres-
ɔe offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et
es sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliogra-
ı, etc.
ıRTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles
ssion contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents
en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues
ıes et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés
s de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands
ıx de Paris.

ITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE
ILLEMY ; J.-A. DE BERNON, comte DE PUYMAIGRE ; Marius SEPET, le R. P.
MERVOGEL. *Administrateur délégué près du Comité,* M. le comte A. DE
ONT.
ɔommunications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secré-
ɔ la rédaction du *Polybiblion.*
communications relatives à l'administration doivent être adressées au
du *Polybiblion.*

: D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :
ie littéraire : pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie
ıion des postes, 16 fr.
ie technique : France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des
, 11 fr.
deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de
ı des postes, 22 fr.
: les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.
livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.
abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables
mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

LECTIONS. — Les années 1868-81 sont en vente, et forment trente-
rolumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

Polybiblion, Revue bibliographique universelle, est publié sous les auspices
SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.
SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés
pondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après
été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires
ociés.
que Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.
t sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un ver
t de 150 francs.
ıitre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à
iété un apport de 100 francs au moins.
demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société,
ıoulevard Saint-Germain.

Publications de la Société Bibliographique

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

BIBLIOGRAPHIE

DES

CORPORATIONS OUVRIÈRES

PAR

HIPPOLYTE BLANC

1 volume in-8 raisin de 80 à 100 pages, à deux colonnes

Format BRUNET

Avec Tables de matières et d'auteurs.

Prix de souscription aux Bureaux de la Société Bibliographique : 3 fr. — L'ouvrage tiré à petit nombre sera porté immédiatement après sa publication à 5 fr.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU ET FILS.